LE MAGASIN

PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE-TROISIÈME ANNÉE

1875

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 8 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 8 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 10 fr. »



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

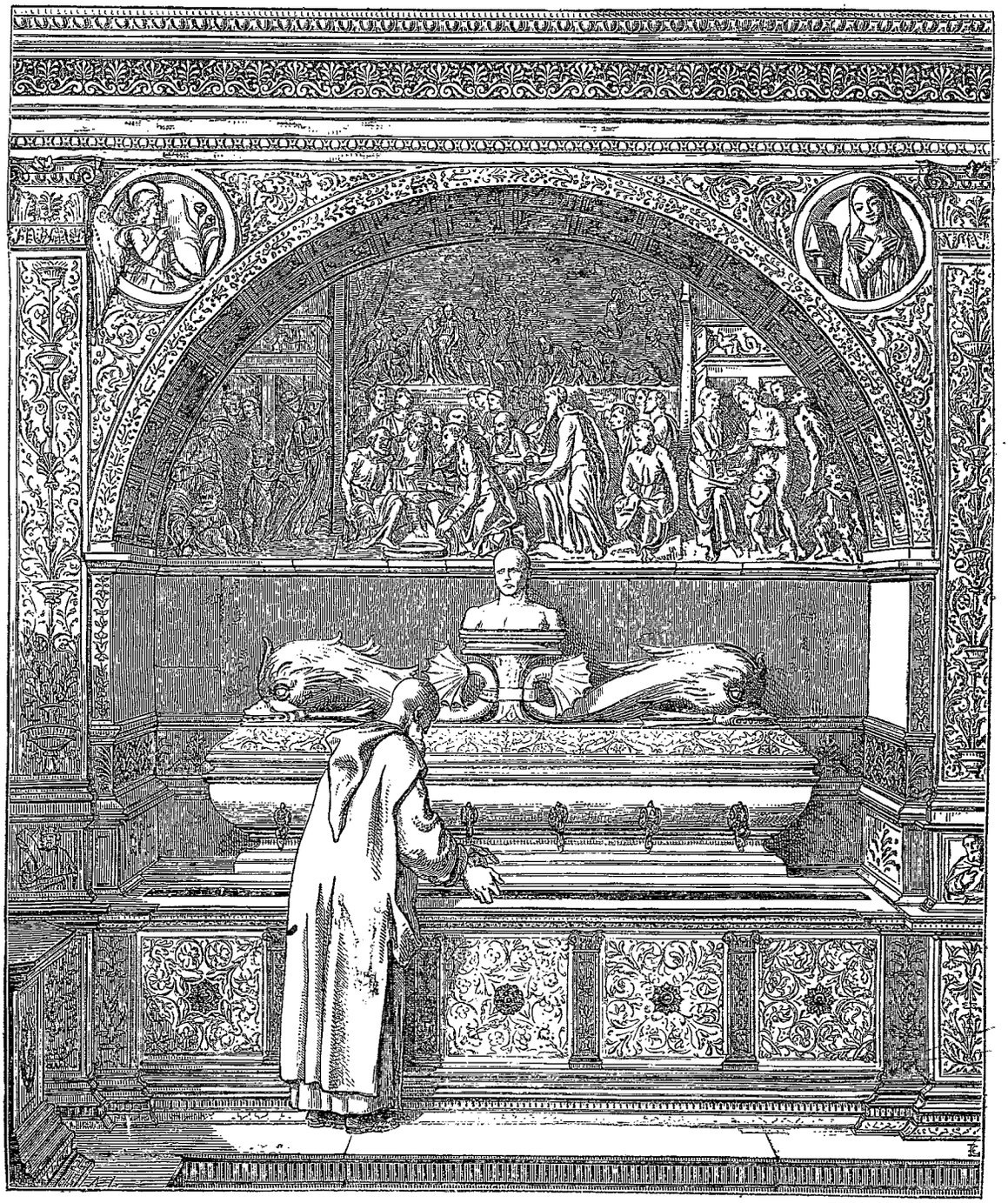
M DCCC LXXV

MAGASIN PITTORESQUE

XLIIIe ANNÉE. — 1875.

LA FONTAINE DES MOINES

A LA CHARTREUSE DE PAVIE.



La Fontaine des Moines, à la Chartreuse de Pavie. — Dessin de E. Lechevallier-Chevignard.

On a déjà les yeux tout éblouis de merveilles lorsque, visitant la Chartreuse de Pavie, on arrive devant une porte de marbre dont le pinacle enserre les médaillons des sept duchesses de Milan. Cette porte conduit à une

salle située à la droite du chœur. Une fresque de Bernardino Luini arrête d'abord le regard : c'est la Vierge, c'est l'Enfant Jésus cueillant un œillet; sujet éternel et toujours charmant dans sa simplicité! Mais presque aussitôt on est attiré au fond de la salle par l'admirable petit monument que représente fidèlement notre gravure.

Un arc plein cintre abrite une fontaine de marbre où les moines venaient baigner leurs mains avant de se rendre aux offices. L'ensemble est d'un effet délicieux : les lignes sont pures, les ornements riches, variés, ingénieux, délicats, d'une élégance exquise; les marbres, le bronze, les incrustations, y concourent sans confusion à donner à tous les détails, vases, fleurs, feuillages, les doux et gracieux reliefs qui portent la valeur de chacun d'eux à la perfection, tout en conservant à l'œuvre entière son unité et son harmonie.

Un buste surmonte la fontaine. Si l'on demande quel est le personnage dont il consacre la mémoire, le bon *certosino* qui sert de guide répond d'ordinaire : — *Non si sa* (On ne sait). Ce n'est pas que cette effigie ait été oubliée dans les études nombreuses que l'on a faites sur la Chartreuse de Pavie. Quelques écrivains supposent que l'on doit y voir le portrait d'Enrico Gamodio (Heinrich von Gmunden), qui aurait commencé la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie. Mais on est loin d'avoir la certitude que cet architecte allemand ait donné les premiers dessins de la Chartreuse : on lui oppose, entre autres noms, ceux de Marco et de Jacopo da Campione et de Nicolò da Selli d'Arezzo (1). On objecte, de plus, qu'il n'était guère dans les habitudes du moyen âge de donner une place aussi apparente au buste ou à la statue d'un simple constructeur. Pourquoi, d'ailleurs, sur une fontaine? Pourquoi plutôt Gmunden qu'Ambrogio da Fossano, l'auteur de la riche façade de l'église? Un artiste distingué, l'auteur même du dessin que nous avons fait graver, M. E. Lechevallier-Chevignard, propose une autre attribution, qui a l'avantage de s'appuyer sur une comparaison possible avec un monument figuré. — « Il existe, dit-il, une belle médaille de Pisano (2) représentant Filippo-Maria Visconti, second fils de Gian Galeazzo, dont les traits offrent une réelle ressemblance avec ceux du buste. Filippo-Maria avait eu en partage le comté de Pavie, puis le duché, en 1413, à la mort de son frère Giovanni-Maria. C'était un prince lâche et dissimulé que le meurtre de sa femme Beatrice Tenda a rendu tristement célèbre. Avec lui s'éteignit, l'an 1447, la famille des Visconti en tant que princes souverains de la Lombardie. Or l'exemple de son père, Gian Galeazzo, prouve que ces ducs milanais étaient de grands bâtisseurs, comme la plupart des despotes, et croyaient racheter leurs crimes en comblant de leurs dons les établissements monastiques. Le règne du dernier des Visconti coïncide parfaitement avec le caractère des sculptures de cette partie de la Chartreuse, et en rapprochant la médaille de Pisano du buste dont il s'agit, il semble naturel de croire que la fontaine des Moines, construite aux frais de Filippo-Maria, porte en effet le buste du donateur. »

(1) Il faut rayer du nombre des compétiteurs Marco da Campione, mort six ans avant 1396. C'est seulement le 8 septembre de cette année que Gian Galeazzo Visconti, comte *di Virtù* ou Vertus, premier duc de Milan, posa la première pierre de la Chartreuse de Pavie.

(2) Voy. le *Trésor de numismatique*.

LA CLEF.

M. Esménard, ami de mon père, était un habile mécanicien : c'était aussi ce qu'on appelait alors un philosophe. Il avait connu quelques-uns des plus grands savants du commencement de ce siècle, et s'était à peu près enrichi en faisant d'utiles applications de leurs découvertes. Il avait connu Saint-Martin, l'auteur de *l'Homme de désir*, et il avait écrit un traité de morale, copié à un très-petit nombre d'exemplaires, intitulé : *l'Étincelle*.

Presque chaque année, vers l'automne, il venait passer une semaine ou deux dans ma famille.

Tout enfant, j'avais été très-étonné de lui entendre dire souvent, à propos de quelqu'un de nos parents ou de nos amis qui nous avait rendu visite :

— Il (ou elle) a la clef.

Ou bien :

— Il (ou elle) n'a pas la clef.

Mon père et ma mère, qui savaient ce que cela signifiait, se contentaient de sourire. Pour moi, qui n'y comprenais rien, je restais tout ébahi.

Ce fut seulement vers l'âge de treize ou quatorze ans qu'un jour j'eus la hardiesse de demander à notre vieil et respectable ami :

— Quelle est donc, je vous prie, cette clef dont vous parlez si souvent, et que quelques-uns ont tandis que tous les autres ne l'ont pas?

Il me prit la main, et, d'un air assez solennel, me conduisit à un banc de pierre de notre jardin qu'ombrageait un berceau de chèvrefeuille.

— Cher enfant, me dit-il, nous avons tous, intérieurement, au fond de nous-mêmes, un petit sanctuaire plein de trésors. Chacun de nous peut y entrer, s'il le veut, à toute heure, et jouir librement de tout ce qu'il renferme. Il faut seulement en avoir la clef; il n'est pas difficile de la trouver, elle est à la portée de toutes les mains : *il suffit* de la désirer et de la prendre. Cependant on voit qu'un grand nombre d'hommes n'ont pas même l'instinct de chercher à savoir ce qu'il y a dans leur sanctuaire : ils s'arrêtent sur les marches, et, toute leur vie, ils y restent assis ou couchés comme des lazzaroni. C'est de ceux-là que je dis : « Ils n'ont pas la clef. »

Et, sans ajouter une seule parole, il se leva, me laissant rêver, sous le chèvrefeuille, au sanctuaire de notre âme et à ses trésors.

C'est un des plus nobles devoirs de la vieillesse que de faire naître les grandes curiosités de l'esprit chez les jeunes générations qui doivent lui succéder et continuer, après elle, l'œuvre humaine.

LA MARIONETTE, MONNAIE.

On nommait ainsi une monnaie d'or que l'on fabriquait en Lorraine et en quelques lieux d'Allemagne. Ce nom venait probablement de ce que la pièce portait la figure soit de la vierge Marie, soit d'une princesse Marie. Jal suppose qu'elle devait être petite, ce qui l'avait fait désigner par le diminutif de Marie, ou Marion.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

I

Cette histoire, Messieurs, puisque c'est la mienne, je ne la ferai point écrire par Merlin l'enchanteur; je l'écrirai moi-même, le moins mal, le plus exactement et le plus simplement qu'il me sera possible. J'espère qu'on aura quelque indulgence.

Ce que j'ai de plus singulier à dire, c'est que, parvenu au bel âge de cinquante-trois ans, dans un siècle de vie effrénée comme il n'en fut jamais, de remue-ménage universel, de voyages, de guerres lointaines, etc., je suis

resté étranger à tout cela, et que même je n'ai que peu ou point quitté le lieu de ma naissance. Trente kilomètres au plus seraient le rayon du cercle où s'est développée toute mon existence.

Que va-t-on penser, et comment faire à mes contemporains un tel aveu? Je n'ai jamais vu Paris, ni aucune grande ville... tant d'événements terribles arrivés de nos jours, je ne les ai pas vus davantage : révolutions, guerre étrangère, guerre civile, invasions, je ne vous ai connues que de loin... Est-ce pourtant un réel avantage que de n'avoir eu aucun de ces frémissements terribles et féconds inhérents à la vie universelle? J'en doute.

Je doute qu'il soit sain pour l'âme de vivre ainsi à l'écart de la grande mêlée.

Aussi n'ai-je pas été volontairement éloigné des agitations de mon temps; les circonstances m'ont fait cette destinée...

II

Entre douze et treize ans, à la suite d'une grave maladie, je perdis une jambe.

Heureusement, avec la jambe, je ne perdis ni l'esprit, ni la gaieté; mais je restai si longtemps grabataire, que la jambe saine perdit elle-même l'habitude de l'exercice. Depuis cette époque, l'idée seule de changer de place a toujours été pour moi un supplice, supplice physique et moral; promener misérablement sur deux béquilles ma personne disloquée, m'était en horreur... bien moins encore ai-je pu m'habituer à la jambe de bois. On me l'a reproché souvent; mais, à tort ou à raison, la chose est ainsi, je dois la confesser; et si le lecteur ne demande qu'une suite ininterrompue d'actes de sagesse, il peut arrêter ici sa lecture : ce n'est pas dans le récit de ma vie qu'il trouvera satisfaction.

III

Mon père et ma mère, fabricants de bas dans une toute petite ville, n'avaient d'autre héritier que moi; l'héritage était fort modeste, mais l'héritier l'était aussi, et les choses, de ce côté, n'ont pas été trop boiteuses.

La longue maladie qui avait amené l'amputation de ma jambe décida mes parents, bien que jeunes encore, à vendre leur établissement. Ils se retirèrent à deux kilomètres de la ville, dans une campagne délicieuse. C'est là que je suis encore à vous écrire ces Mémoires.

IV

De sept à douze ans, j'avais suivi les classes à l'école communale, dirigée heureusement par un excellent instituteur. J'y étais déjà un des élèves les plus avancés, lorsque je fus près de deux ans condamné à garder le lit. Mais dans mon lit (la même chose était arrivée à Walter Scott) je fus pris d'une rage de lecture, d'écriture, de dessin, de calcul, qui maintenant encore est loin de s'être beaucoup modérée.

Il y avait au logis, heureusement, une assez bonne bibliothèque que ma mère avait héritée d'un oncle médecin et bibliophile, et qu'elle avait eu le rare bonheur de conserver à mon intention, bien que je n'eusse alors que quatorze mois.

Il y avait dans la bibliothèque du grand-oncle, outre des livres de médecine, les classiques des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, et puis Linné, Lamarck, Humboldt, Biot, Laplace, Arago, Bichat, etc.; ajoutez à cela quelques curiosités et raretés.

V

Ne vous figurez pas que vous trouveriez une bibliothèque pareille chez tous les marchands de bas. Je suis au contraire persuadé que je vous signale ici un fait unique.

Cette bibliothèque, fouillée et lue presque tout entière, exerça sur moi une influence profonde.

Mais je dois dire aussi que de bonne heure j'avais appris à lire ailleurs que dans les livres; car avant les livres de mon oncle, tout enfant, comme Linné je tâchais de déchiffrer sur les choses mêmes le secret de leur existence, et comme Linné j'eusse pu dire : « Le créateur a écrit là-dessus quelque chose, nous essayerons de le lire. » Voilà pourquoi les livres d'histoire naturelle eurent tout de suite ma préférence.

Je n'ai compris que plus tard qu'avant l'histoire naturelle doivent prendre place les mathématiques, point de départ de toute science, puis l'astronomie, la physique, la chimie.

Je ne m'en tins pas à la bibliothèque de famille; j'empruntai des livres partout. On m'en apporta de bien ennuyeux, de bien fades, de bien ridicules, de bien niais; néanmoins il s'en trouva quelques-uns, dans le nombre, de très-intéressants. Un jeune clerc d'huissier me fit lire tout le théâtre contemporain et nos poëtes les plus en renom. Je connus, grâce à lui, Hugo, Lamartine, Béranger, Casimir Delavigne, Brizeux, Barbier, etc.

Un peu plus tard, quand j'eus quitté le lit et la chambre, un de nos voisins, horticulteur habile, m'inocula le goût du jardinage.

Je vécus ainsi, innocent et tranquille, entre mon père et ma mère, jusqu'à l'âge de seize ans.

Mon infirmité, ma vie sédentaire, mes habitudes studieuses et singulières, le plaisir que j'éprouvais à vivre seul au milieu de mes fleurs, de mes livres et de mes insectes, étaient cause que je n'avais eu jusque-là aucun camarade de mon âge. Ceci ne fut pas sans me rendre parfois un peu mélancolique; mais deux heures de lecture ou de jardinage suffisaient à me rendre la sérénité.

VI

Je venais d'entrer dans ma dix-septième année, lorsque mon père mourut presque subitement. La douleur fut terrible pour ma mère et pour moi : jamais je n'avais éprouvé rien de comparable. Les livres en restèrent pour quelque temps fermés, et ceci fut cause que je m'attachai de plus en plus au jardinage.

Je commençai entre autres occupations, cette année-là, à me livrer à la culture des phlox; et cette culture me valut bientôt, dans la contrée, une véritable réputation.

VII

Cette réputation, je ne l'avais pas cherchée. Je n'avais, en effet, que pour mon plaisir cultivé cette jolie plante. Mais le plaisir devint une passion, à mesure que je vis mes phlox se métamorphoser sous mes yeux : les pétales s'élargissaient d'année en année, s'arrondissaient et prenaient les couleurs les plus vives, les plus variées.

Le succès fut tel que, pressé par mon voisin l'horticulteur, je dus trafiquer de ma conquête, et j'en eus presque du regret. Me voilà donc, à peu près malgré moi, devenu marchand de phlox, et, ma foi, je ne laissai pas que d'en vendre, dès la première saison, pour plus de trois cents francs.

Ce petit succès d'amour-propre et d'argent décida de ma destinée. Je sentis que moi aussi je m'enracinais sur le domaine paternel, et je résolus de ne m'en pas tenir aux phlox.

Ma mère fut heureuse de me voir prendre goût à la vie rustique; car la pauvre femme avait toujours craint, sans en rien dire, que quelque jour je ne me trouvasse comme

tant d'autres, attiré vers la ville, et surtout vers Paris. Elle se mit donc, dans sa joie, à soigner les phlox avec moi, et bientôt, d'un commun accord, nous décidâmes d'agrandir le jardin et de donner plus d'importance à notre jardinage.

VIII

Cependan j'approchais de ma vingtième année; et je n'avais encore rien vu que mes livres, mes fleurs et le petit coin où j'avais pris naissance, et où j'avais été, jusque-là, retenu par mon infirmité d'abord, par l'habitude ensuite.

Le jeune clerc d'huissier dont j'ai parlé, qui me prêtait des œuvres de théâtre, était de trois ans plus âgé que moi; il s'appelait Valentin Deshaies. C'était un garçon honnête et simple, laborieux, timide, mais plein de fermeté et de distinction. Son petit emploi de clerc d'huissier évidemment ne lui plaisait guère; mais il s'en contenta durant plusieurs années, parce que, dans les intervalles que lui laissait la copie des rôles, il trouvait moyen de satisfaire sa passion pour la lecture. J'avais fini, malgré ma sauvagerie, par m'habituer à lui, et l'habitude, à cet âge, ne tarda pas à devenir une sincère et très-vive amitié. Nous nous réunissions le plus que nous pouvions pour causer; et si j'arrivai par lui à connaître nos poëtes contemporains, il arriva par moi à connaître quelques livres de science.

Fils unique de veuve, il était tout heureux, disait-il, de n'avoir pas à se préoccuper de la conscription, non pas que Valentin ne fût très-courageux et très-brave, mais son amour de l'indépendance l'emportait sur tout.

Difficilement donc vous eussiez trouvé deux garçons plus dégagés que nous de tous les soucis de ce monde. Nous allions devant nous dans la vie, dans les livres et dans nos rêves, comme de purs esprits.

Heureux âge! et que nous nous entendions bien ensemble! Seulement, il faut tenir compte de cette différence : Valentin avait ses deux jambes, et quelles jambes, Messieurs! la force, la souplesse, l'élasticité de l'acier. Aussi, pendant que je restais immobile des mois entiers sans quitter l'enclos paternel, lui se livrait à des courses toujours nouvelles. Il faut ajouter que son esprit avait pris les allures de ses jambes.

Sa mère était morte il y avait trois ans déjà, alors justement qu'il venait d'accomplir sa vingt et unième année. L'excellente femme lui avait laissé une maisonnette avec pré, verger, petit champ, vigne et jardin. Valentin avait vendu tout cela, s'en était fait une vingtaine de mille francs, et s'en était allé l'année d'ensuite pour Paris. On pense bien que, possesseur d'une telle somme, il ne s'en était pas allé vers la capitale sans de vastes projets.

IX

Valentin était parti depuis près d'un an, et moi je restais toujours seul avec ma mère à cultiver les phlox. Cette culture a tenu trop de place dans ma vie pour que je n'entre pas ici dans quelques détails.

J'ai eu plus tard et j'ai encore une très-belle collection de ces plantes; mais tout de suite j'avouerai que pour la compléter j'ai dû recourir à quelques autres horticulteurs, et particulièrement à M. Lierval, auteur d'une très-intéressante et très-utile brochure sur cette culture florale.

Mais, à l'époque dont je m'occupe, ma collection, déjà brillante et variée, était le résultat de ma seule culture, et ces variétés, nombreuses et diverses, étaient la descendance d'une seule plante. Cette plante, à fleur misérable et chétive, je la conserve aujourd'hui comme un témoignage du progrès qu'une culture attentive et patiente peut obtenir d'une plante que jamais personne n'eût pu croire susceptible de métamorphoses si nombreuses et si complètes!

Voici l'histoire de ces métamorphoses :

J'avais semé, étant très-jeune encore, une pincée des graines du phlox primitif. Je repiquai et cultivai avec grand soin les petites plantes au nombre d'environ cinquante. Quarante-cinq au moins furent, à très-peu de chose près, la reproduction de la plante mère; plusieurs même avaient dégénéré. Les unes et les autres furent mises au fumier; quatre seulement méritèrent d'être conservées.

Dans l'une, la fleur avait légèrement renforcé son coloris primitif, qui était une sorte de violet-lilas; dans l'autre, au contraire, la teinte avait pâli.

Chez la troisième, les pétales s'étaient un peu élargis. La quatrième s'était modifiée de taille : feuilles et tiges avaient diminué de hauteur et d'ampleur.

Or, voici de quoi je m'avisai :

Sur chacune de ces plantes je marquai les deux ou trois fleurs les plus caractéristiques du changement qui s'était produit, c'est-à-dire que sur la plante devenue plus foncée je choisis les fleurs les plus fortement colorées; sur la plante pâlie, je choisis les plus pâles, et ainsi des autres.

Chacune de ces variétés fut semée à part, et quand vint la floraison, je recommençai parmi les fleurs foncées à prendre les plus foncées, les plus pâles parmi les pâles, etc.

Dès qu'une tendance se produisait vers quelque autre particularité, je continuais, par un choix attentif, à pousser dans la voie nouvelle.

J'arrivai ainsi à un résultat instructif et lucratif. Je ne tardai pas d'appliquer le même procédé à d'autres végétaux, notamment à des végétaux utiles, et toujours cela me fut d'un grand amusement, et parfois d'un excellent rapport.

J'ai lu depuis lors de bien beaux livres sur la sélection (c'est le nom que l'on donne à ce procédé de culture, procédé qui se peut appliquer à l'élevage et à la transformation des animaux de toute espèce), mais seul dans mon pauvre village j'avais su très-bien la mettre en pratique.

La suite à la prochaine livraison

UN PORTRAIT DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce portrait était l'un des plus admirés à la belle exposition d'œuvres d'art qui, organisée par des personnes généreuses et bien inspirées pour venir en aide aux pauvres Alsaciens-Lorrains, a attiré, l'an dernier, tant de visiteurs au palais Bourbon (1).

On voyait toujours quelque groupe arrêté devant la calme figure de cette jeune femme qui devait être aussi intelligente qu'aimable, et qui a depuis si longtemps disparu de ce monde.

On s'interrogeait en se la montrant.

Voici un dialogue que nous avons entendu :

— Sait-on en quelle année elle vivait?

— Certainement vers 1557; c'est la date que porte le tableau.

— Le catalogue dit que c'est le portrait d'Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX.

— Ce serait difficile, Élisabeth d'Autriche étant née en 1554 et n'ayant épousé qu'en 1570 Charles IX, né en 1550. Cette jeune personne doit être d'ailleurs une princesse française : elle n'a rien du type germanique des Habsbourg d'Espagne.

(1) Appartements du président du Corps législatif.

— Connaît-on le peintre?

— On attribue cette œuvre, qui a beaucoup de mérite, à Pierre Porbus ou Pourbus.

— Ne faudrait-il pas plutôt l'attribuer à Antonis Mor, qu'on appelle d'ordinaire Antoine Moro?

Et la discussion continuait. Pour nous, sans prendre parti, nous nous disions :

— Qu'importe, après tout, si l'on ne peut parvenir à connaître avec certitude les noms? Le modèle était charmant, le peintre habile. Heureux mille fois le possesseur



Galerie de M. Rothan. — Portrait de femme attribué à Pierre Porbus. — Dessin de H. Rousseau.

de cette agréable image, qui inspire des sentiments si délicats et fait descendre dans l'âme une si douce sérénité!

UN EXEMPLE DE LA LENTEUR DES PROGRÈS.

ALIÉNÉS.

Lorsque le célèbre Philippe Pinel fit tomber les fers dont on chargeait les aliénés et substitua un traitement humain, raisonné et bienfaisant, aux violences et aux tortures dont on usait sans remords envers eux, le dix-neuvième siècle n'était pas encore commencé. On était en plein sous le régime de la terreur. Mais les progrès sont si lents à s'infiltrer dans la population, même éclairée, qu'un médecin envoyé en inspection, en 1843, trouva encore, dans une maison de fous de la Vendée, quinze femmes et vingt hommes nus enchaînés dans leurs loges! Il y avait cependant un demi-siècle que Philippe Pinel avait fait déchaîner les fous furieux de Bicêtre! Déjà, en 1819, une circulaire ministérielle avait insisté auprès des directeurs des établissements d'aliénés sur la réforme

entreprise à la fin du dernier siècle et dont on avait constaté l'efficacité.

Cette lenteur dans l'accomplissement des progrès serait désespérante si l'on ne réfléchissait sur les difficultés qui se révèlent successivement toutes les fois qu'il s'agit d'introduire une amélioration. Un progrès dans les choses exige un progrès correspondant chez les hommes, et réciproquement. Tout se tient : pour modifier fortement la moindre circonstance, il faut en modifier plusieurs autres. L'application du système de Philippe Pinel exige des fonctionnaires doués de qualités spéciales en patience et en prévoyance, en douceur et en fermeté, en justice et en perspicacité : hommes rares! Il faut qu'ils soient pénétrés de la même foi que le réformateur, dévoués à la recherche des moyens nouveaux que nécessite chaque cas particulier. En voici un exemple applicable aux cas de nature analogue.

Une fois il arriva qu'on ne pouvait venir à bout sans violences extrêmes d'un fou furieux qui refusait de prendre un bain salutaire. Le directeur et le médecin imaginèrent de faire avancer vers lui huit ou dix vigoureux infirmiers dans l'attitude de la force et de la résolution. L'insensé recula. Un instinct lui révélant l'inutilité de sa résistance en face d'une force si supérieure à la sienne, il se sentit dominé, céda, et prit tranquillement son bain avec un seul baigneur. L'apparition matérielle d'une volonté irrésistible fut ainsi un moyen de triomphe paisible et une ressource pour se passer de la contrainte violente; elle fit renaître un moment de raison et d'obéissance dans un cerveau détraqué.

LA SCIENCE A BON MARCHÉ.

COMMENT ON PEUT CONSTRUIRE SOI-MÊME LES INSTRUMENTS D'OBSERVATION.

Ne semble-t-il pas extraordinaire qu'un si grand nombre d'hommes, surtout en province, où la vie est moins agitée et où les loisirs sont moins rares que dans les grandes villes, laissent passer leur jeunesse, s'écouler leur âge mûr, arriver leur vieillesse, sans s'être jamais souciés d'étudier la nature qui les entoure? La science a-t-elle donc les abords si difficiles et si arides qu'on puisse s'expliquer cette indifférence? Apprendre, comprendre, s'instruire, développer ses facultés, orner son esprit, étendre son intelligence, est-ce donc là quelque chose de si peu de valeur?

Mais il est certain que, chez beaucoup de personnes, la cause de cette apathie n'est point l'incuriosité. Il arrive souvent qu'étant isolé, sans guide, on ne sait par quel côté prendre la science : elle effraye; par exemple, on suppose qu'il faut, avant tout, être véritablement ce qu'on appelle un savant. C'est une erreur.

L'amateur n'est point nécessairement obligé de se préoccuper des recherches théoriques, de les discuter ou de les vérifier. S'il n'a pas la volonté ou la possibilité de se livrer à de fortes études préliminaires, il n'a qu'à considérer la science comme toute faite et à en accepter les préceptes avec confiance. Quand elles avanceront, il avancera avec elles.

Que lui faut-il donc? Les moyens de suivre la marche des phénomènes, de vérifier les lois, de saisir les manifestations. Qu'une fois au courant des faits, il tire de leur marche, de leurs incidents, des déductions qui lui soient propres, rien de mieux. Qu'il applique même à ses recherches les enseignements qui lui semblent les conséquences de ce qu'il a vu, observé, on ne pourra qu'applaudir à ses efforts; il sera dans la bonne voie. L'expérience vaut les professeurs.

Nous avons employé les mots : *étudier la nature*. Ils semblent peut-être vagues; cependant ils représentent tout ce que l'amateur voit et sent autour de lui, tout ce qu'il peut se proposer pour but de ses observations.

L'ensemble du tableau de la nature est si vaste, si varié, qu'il peut d'abord lui paraître insaisissable, confus; mais qu'il approche sans crainte, qu'il regarde de près, et tout s'éclaircira; la nature se divisera tout simplement par lui en objets éloignés et en objets qui sont à sa portée.

Les objets lointains sont les astres : on les atteint avec une lunette ou un télescope, tous deux aujourd'hui à bon marché (1); rien n'est plus intéressant et moins difficile. Une fois qu'on y a mis l'œil, on a fait descendre le ciel près de soi.

Quant aux objets qui nous entourent immédiatement, il suffit de la loupe et du microscope pour nous familiariser avec leur structure intime, leurs rapports, etc.

Tout cela est, en somme, plus aisé que les travaux ordinaires de toute profession. Il ne faut pas se laisser effrayer par les grands noms scientifiques! Avec la lunette et une bonne carte, on fait de l'*astronomie;* avec la loupe et le microscope, on peut être *naturaliste;* avec les instruments par lesquels nous allons commencer, on fait de la *météorologie*.

Les instruments nécessaires à ces dernières études sont bien peu coûteux, et, en suivant les idées que M. J.-J. Silbermann, vice-président de la Société de météorologie, a bien voulu nous communiquer lui-même, nous allons voir que tous, excepté le thermomètre, — et encore! — peuvent être construits par l'observateur lui-même. Or, le thermomètre (fig. 1) coûte de 65 à 95 centimes!

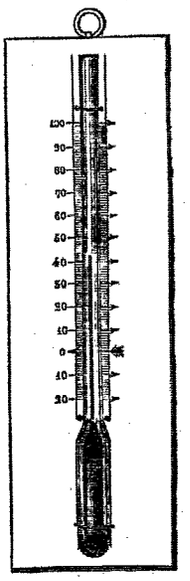


Fig. 1.

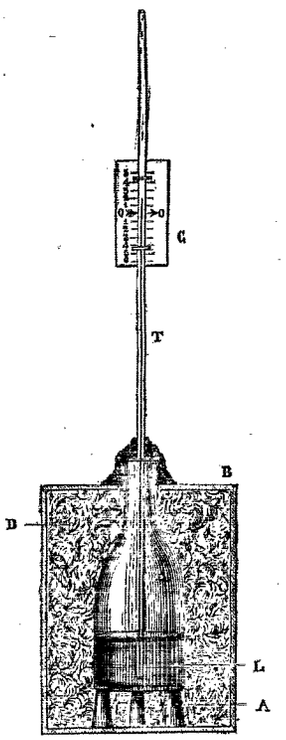


Fig. 2.

Donc le thermomètre, nous l'achèterons (fig. 1), ou nous le ferons d'après le système de Drebbel. Le baromètre, nous le remplacerons par le baroscope Babinet (fig. 2), d'une exquise sensibilité; la boussole, nous la construirons de toutes pièces (fig. 3).

Pour construire notre baroscope (fig. 2), nous prenons un bout de tube en verre T, de 0m.60 de long; nous lui faisons traverser un bouchon fermant bien une simple bou-

(1) Voy. la lunette astronomique populaire, t. XXXIX, 1871, p. 403.

teille A, à demi remplie d'eau rougie par une teinture quelle qu'elle soit, fût-ce du vin. Revêtons de cire à bouteilles le bouchon et le goulot. Plaçons la bouteille sur deux tasseaux de bois ou sur trois bouchons, dans une petite caisse B, remplie de laine D, de sciure de bois, de plume, ou de toute autre matière semblable mauvaise conductrice de la chaleur. Fermons la caisse et soufflons dans le tube T jusqu'à ce que le liquide monte à peu près à moitié. Découpons un petit papier C portant quelques divisions, d'après un modèle; plaçons-le sur le tube et arrêtons le liquide à un zéro marqué à une des divisions médianes. Le baroscope est fait, et marquera, par l'oscillation du liquide, tous les changements de pression atmosphérique : c'est une balance d'eau qui indique à chaque instant le poids de l'atmosphère.

Pour construire la boussole, prenons un petit bouchon et passons au travers (fig. 3) une aiguille à tricoter ordinaire que nous aurons aimantée en la plaçant N.-S., et en

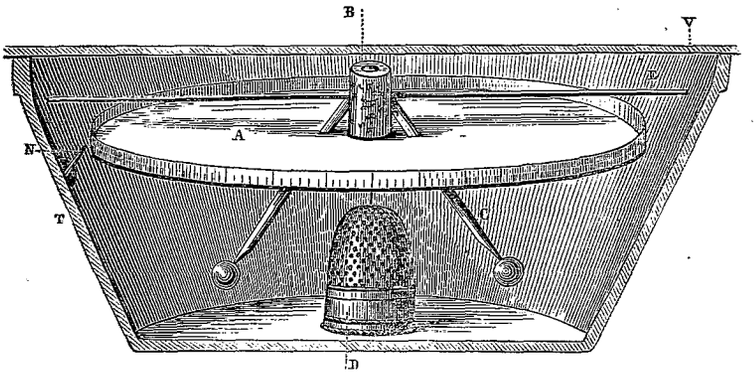


FIG. 3.

la frottant doucement et toujours dans le même sens au moyen d'un de ces petits aimants en fer à cheval, de 65 centimes, dont s'amusent les enfants. Une fois l'aiguille E traversant le bouchon, vous implantez dans ce bouchon une aiguille à coudre, ou mieux une épingle dont la pointe posera dans l'un des trous, couvrant la partie supérieure d'un dé de femme, cuivre ou os, valant 25 centimes. Pour faire tenir l'aiguille aimantée en équilibre, vous enfoncerez une allumette C dans le bouchon, de chaque côté, comme la figure 3 le montre, et vous ferez adhérer à l'extrémité de chacune des allumettes une boulette de cire d'abeilles. Vous équilibrerez tout ensemble l'aiguille, les balles, l'épingle, de manière que tout tienne bien ainsi que le dessin l'indique : c'est l'affaire de cinq minutes. Comme il est très-important qu'avec un instrument aussi sensible l'agitation de l'air soit évitée, vous placerez votre dé au fond d'une terrine vulgaire de terre cuite BDT, et vous la fermerez avec une vitre V. Si vous voulez sacrifier au luxe, vous ferez couper la vitre en rond, et vous la fixerez, avec du papier collé tout autour, au bord de la terrine.

Auparavant, il faut graduer notre boussole. Pour cela, on décrit, avec un compas, sur un papier un peu résistant, un cercle à peu près du diamètre représenté par l'aiguille aimantée. Sur ce cadran, on trace des divisions suffisamment rapprochées, seulement aux environs de l'extrémité nord de l'aiguille, puis on fixe le papier au-dessous comme la figure 3 l'indique. On colle ensuite, avec une boulette de cire, une allumette appointie N vis-à-vis l'extrémité nord de l'aiguille, dans l'intérieur de la cuvette, et on ferme le tout. On possède alors une boussole aussi sensible qu'un compas de marine de 500 francs.

Plaçons ici cette remarque essentielle, que si l'on veut rendre ses expériences comparables à celles des autres observateurs, il est toujours facile d'obtenir ce résultat en observant la concordance des instruments qu'on s'est construits avec les baromètres, thermomètres et boussoles que l'on trouve partout gradués à la manière ordinaire.

Il est quelquefois utile de consulter un hygromètre pour se rendre compte du degré de saturation de l'air. L'un des plus simples, tout le monde le connaît, c'est le traditionnel capucin (fig. 4). La figure 5, qui montre l'envers de cet instrument, permet de comprendre comment il est construit. EF est un tube de fer-blanc percé pour que l'air y entre librement. Dans son intérieur, un bout de corde à



FIG. 4.

boyau est fixé au bouchon G immobile; mais son autre extrémité porte le capuchon du bonhomme, tournant très-aisément autour de l'axe B. Si l'air est humide, la corde à boyau se détend; mais comme elle est fixée inamovible en G, l'autre bout tourne et emporte le capuchon en C, B ou A, couvrant la tête de la figurine, d'autant plus qu'il fait plus humide et qu'il y a plus de chance qu'il tombe de l'eau. Par les jours secs, l'effet est inverse. Il serait imprudent de dire que les indications que fournit le capucin sont aussi sûres que celles des autres hygromètres; elles ne concordent presque en aucun point de leur

marche : tout au plus serait-il juste de compter qu'il sera d'accord avec lui-même pour une étendue suffisante de l'échelle de saturation. Nous ne l'indiquerons ici que pour fournir une approximation.

Nous aurons un instrument bien supérieur en construisant nous-mêmes un hygromètre (fig. 6) au moyen d'une barbe d'avoine. Toutes les espèces sauvages de cette graminée, et plusieurs même parmi les cultivées, portent à l'extrémité de l'une des paillettes lancéolées de la glume une barbe ou arête longue et coudée. On fait choix des grains qui semblent porter une barbe coudée à angle droit, on coupe le grain et les enveloppes en deux, A, et on colle le tout au fond d'une boîte ronde et peu profonde comme une boîte commune à bonbons. Cela fait, on choisit une petite paille mince et légère P, beaucoup plus longue que la barbe, et on la colle sur celle-ci au moyen d'une goutte

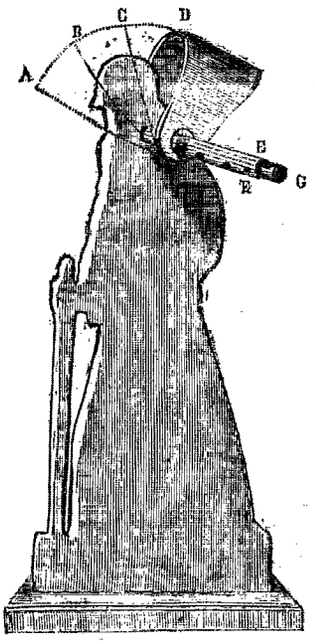


Fig. 5.

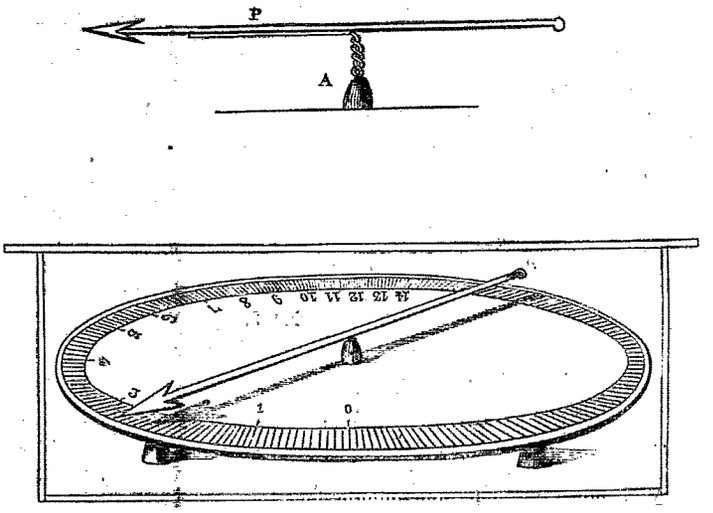


Fig. 6.

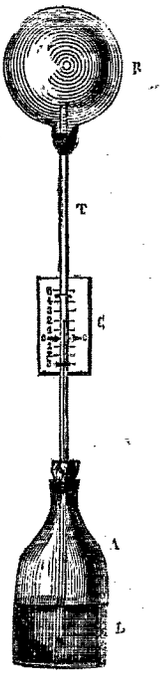


Fig. 7.

de gomme. On peut l'enjoliver d'une flèche de papier et l'équilibrer au moyen d'une boulette de cire; on obtiendra ainsi une aiguille qui marchera d'une façon très-appréciable quand la portion naturellement tordue de la barbe se dilatera ou se contractera, selon l'humidité abondante ou rare de l'air. On prépare un morceau de verre pour fermer la boîte imparfaitement.

Il s'agit ensuite de graduer l'instrument. Pour cela, on place dans une grande terrine l'hygromètre préparé et des morceaux de chaux vive; on ferme bien la terrine, au moyen d'un couvercle et de mastic ou de terre; on attend au moins 48 heures, puis on ouvre rapidement et l'on marque sur le fond le point où l'aiguille s'est arrêtée : on y écrit *0*, zéro. Cela fait, on jette la chaux et on la remplace par des chiffons mouillés. On referme la terrine, et, 48 heures après, on ouvre et l'on marque le nouveau point où s'est portée la même pointe de l'aiguille en paille : on écrit 100, ou 50, ou 20 à cet endroit, et l'on divise en 100, en 50 ou en 20 parties égales l'arc de cercle parcouru. L'hygromètre est prêt à servir; il n'a rien coûté qu'un peu de soin.

Si, maintenant, l'observateur veut un thermomètre plus sensible que celui qu'il peut acheter à 65 centimes, nous allons construire ensemble un thermomètre à air de Drebbel (fig. 7). C'est l'un des premiers inventés, s'il n'est le premier, et c'est encore l'un des plus sensibles; seulement, il ne faut pas oublier que, de même que le baroscope Babinet dont il se rapproche, il ne donne que des indications *différentielles*, jamais absolues. Pour le construire, on choisit un tube d'environ 1 millimètre de diamètre T; on le fixe dans un bouchon emplissant le col du ballon de verre R, et parfaitement luté dessus : il ne faut pas que l'air passe. D'autre part, on choisit un flacon A à demi plein d'eau teintée. On aspire aussi fortement que possible, avec la bouche, dans le tube et dans le ballon; par cela même, on fait le vide dans les deux; on pose le doigt sur l'extrémité du tube, dans la bouche, pour empêcher la rentrée de l'air, puis on lève le doigt alors que l'on a placé l'extrémité du tube dans le liquide du flacon L. Aussitôt le liquide coloré monte en C, tandis que le niveau de L descend un peu; mais on prend soin que le bout du tube T n'en sorte point. Cela fait, au moyen d'un bouchon fermant d'une manière incomplète, on consolide le tube dans le goulot du flacon. On a fait passer, avant tout, un indicateur C, en papier, le long du tube, et le thermomètre est fait.

Plus la température s'élève, plus l'air du ballon B se dilate, plus il repousse le liquide; par conséquent, la colonne baisse à mesure que la température monte. C'est le contraire du thermomètre ordinaire. En le comparant à un bon instrument, on graduera assez bien celui qu'on aura construit pour éviter la correction continuelle qu'il faudrait faire, en tenant compte évidemment de la pression atmosphérique variable qui presse sur le liquide et fait équilibre à une portion de la force verticale, agissant sur la surface en sens inverse de la température quand celle-ci augmente, ou s'ajoutant à son effet lorsque celle-ci diminue. Mais n'oublions pas que l'amateur n'a point besoin pour les observations auxquelles nous le convions de données absolues; dans le cas où il en voudrait faire, il trouverait dans tous les traités de physique les corrections numériques à faire subir à ses instruments, qui n'en resteraient pas moins bons pour cela.

La fin à une prochaine livraison.

LES CHARMEURS DE SERPENTS DE L'INDE.



Charmeurs de serpents de l'Inde. — Dessin de Sellier.

Quelques savants considèrent aujourd'hui comme probable qu'à une époque reculée toute la partie méridionale du continent asiatique a dû être habitée par une race noire, sauvage, de petite taille, et offrant une certaine analogie avec la race africaine sans cependant s'y rattacher directement. Ces peuples noirs ont disparu complétement sous l'influence des invasions de races blanche et jaune, aryenne et touranienne, venues des régions centrales et septentrionales de l'Asie. L'absorption de ces races inférieures a été si complète, que ce n'est qu'à force de recherches que les anthropologistes modernes ont pu constater leur existence sur quelques points isolés de l'Inde et de l'Indo-Chine; et ces découvertes pourraient elles-mêmes être encore plus contestées qu'elles ne le sont, si ces peuples n'avaient laissé une trace qui paraît caractéristique de leur passage dans une antiquité des plus reculées.

On croit en effet que la première religion de ces aborigènes de l'Asie méridionale a été le culte du serpent; et comme ce culte se retrouve à la base de toutes les religions qui ont une origine asiatique, on est porté à en conclure sans trop de témérité que ces peuples ont dû se trouver, à un moment, répandus en nombre considérable dans les pays où se sont développées ces diverses religions.

Aujourd'hui le culte du serpent n'est plus pratiqué que par les sauvages Nagas des montagnes de l'Assam et par les nègres de la Haute-Guinée. Mais il en est resté dans l'Inde même de nombreux souvenirs.

C'est ainsi qu'une des fêtes les plus populaires parmi les Hindous brahmaniques est encore la fête des Serpents, ou *Naga Pantchami*. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles.

Sur une des places principales de la ville sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras, qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le sâpwallah en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleur, qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manége dure toute la journée, et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent la ville et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle.

Ces charmeurs sont un des types les plus curieux de l'Inde; ils forment une caste à part, considérée comme impure par les brahmanes, et qui se recrute spécialement parmi les représentants actuels des anciens aborigènes. Les procédés qu'ils emploient pour charmer les reptiles remontent à la plus haute antiquité, peut-être à une époque où leurs ancêtres étaient les prêtres du culte national.

Le serpent qui se prête le plus facilement à leurs tours est précisément le serpent sacré par excellence, le grand *naga*, mieux connu sous son surnom portugais de *cobra capello*. Ce serpent est peut-être le plus redoutable des reptiles; sa piqûre foudroie en quelques minutes un enfant, et en une heure l'homme et les plus grands quadrupèdes.

Long d'un à deux mètres, il est muni de chaque côté de la tête d'une membrane mobile qu'il a la faculté de déployer lorsqu'il est irrité ou charmé, et sur laquelle sont dessinés deux cercles reliés entre eux à peu près comme

un lorgnon; d'où le nom de serpent à lunettes qui est donné parfois au reptile.

Les charmeurs prennent les cobras, leur enlèvent les crochets à venin et les habituent à se dresser et à se balancer au son de la flûte. Pour faire croire à l'existence d'un danger que leurs sortiléges suffisent à surmonter, ils ont soin cependant de laisser aux serpents les dents qui accompagnent les crochets, et qui ne produisent qu'une piqûre sans conséquence.

Mais c'est surtout dans la capture de ces reptiles que ces gens déploient une adresse vraiment surprenante.

« Me trouvant à Sangor, dans l'Inde centrale, en 1867, dit M. Rousselet, je reçus la visite de deux *sâpwallahs* faisant le commerce des reptiles. Ne voyant pas de *cobra* dans leur collection, qui était du reste fort complète, je leur en fis la remarque. « A quoi bon nous encombrer, » me répondirent-ils, d'un serpent que nous pouvons » nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-» vous un? La cour même de votre bungalow va nous le » fournir. »

» Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt l'un des sâpwallahs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du *langouti*, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et, saisissant avec une incroyable adresse le reptile, le lance en l'air, et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le sâpwallah continue sa recherche; bientôt même mimique : en moins d'une seconde, le toumril tombe, le reptile vole en l'air, retombe, et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat; mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête, et, ouvrant la gueule, me montre ces terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet, et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant, soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement et le sang coule sur un de ses doigts; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de cobra. Je lui en achetai un morceau; mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

» Parmi les tours que les charmeurs indiens exécutent avec des serpents, il en est un qui offre une ressemblance frappante avec le miracle de Moïse devant le Pharaon. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son langouti, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier, qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

«Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son langouti, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon, et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le sâpwallah déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou. »

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2.

X

Nous avions réussi à perfectionner nos plantes. Nous réussîmes à perfectionner nos bêtes : poules, pigeons, lapins... On discutait encore dans les académies sur la possibilité (généralement niée) d'obtenir le lièvre-lapin ou léporide (*Lepus Darwini*), alors que chez nous il se multipliait d'année en année.

J'avais pour nos bêtes, pour nos plantes, un livre de généalogie tenu avec un soin parfait, qui m'a fourni, sur la marche des modifications obtenues, les renseignements les plus précieux.

J'atteignis ainsi, sans y penser, ma vingt-cinquième année, n'ayant connu ni les villes, ni leurs plaisirs; même les fêtes du pays, je ne les fréquentais pas. Je n'avais jamais vu danser, et j'avais une appréhension terrible d'être témoin de ce divertissement, qui m'eût, de façon trop poignante, fait sentir mon malheur.

Vous voyez à quel horizon étroit mon existence était réduite.

Malgré cela, je n'éprouvais aucun ennui. J'avais une disposition à tout observer, à tout admirer, et, le dirai-je? à tout aimer. Ce spectacle de la vie universelle où moi-même je me sentais plongé, me causait des émerveillements, des émotions inexprimables.

Le côteau que nous habitions était pour moi aussi une source de joies : les aspects différents du ciel, les effets du brouillard dans la vallée, les levers et couchers de soleil, les bruits du vent et du feuillage, le chant des oiseaux, tout cela me remplissait d'allégresse. J'étais d'ailleurs, à part mon infirmité, d'une santé parfaite, et malgré l'ennui qui parfois me prenait au souvenir de ma jambe perdue, j'étais doué d'un grand fonds de gaieté, qui pourtant n'excluait pas parfois quelque mélancolie. J'eusse pu très-bien dire comme la Fontaine :

> . . . . . Il n'est rien
> Qui ne me soit souverain bien,
> Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

XI

Pendant que nous vivions ainsi tranquilles, des événements formidables s'accomplissaient : 1848, avec son cortége de révolutions et de guerres, ébranlait le monde. Mais à peine, dans notre retraite, le bruit nous arrivait-il

de ces commotions. Je n'appris que le 1er mars, dans un voyage à la petite ville voisine, les événements du 24 février. J'étais alors à tailler mes arbres, à repiquer nos choux, à soigner nos fraisiers et nos artichauds; je n'interrompis pas un instant ma besogne.

Nous ne recevions, dans notre solitude, aucun journal. L'agitation et le trouble qui s'emparaient de tant d'esprits alors ne put donc se communiquer jusqu'à nous.

Je ne dis pas, je le répète, qu'il soit bien de vivre ainsi dans l'isolement des grandes émotions publiques; je constate seulement cette circonstance singulière de ma vie. Quant à en tirer vanité, hélas! je m'en garderai bien.

Pour vivre comme j'ai vécu, il faut n'avoir pas de jambes; mais ceux qui en ont, qu'ils aillent et qu'ils courent, c'est pour eux la sagesse.

XII

Celui qui avait bien couru pendant tout ce temps-là, c'était Valentin. Ses lettres me faisaient aller de surprise en surprise.

« Je t'ai écrit du Caire et des Pyramides, me disait-il au mois d'août de cette même année 1848; me voici maintenant en Nubie, campé à peu de distance de la cataracte de Wady-Alfa. Quel pays! Rien n'est exagéré dans les récits des voyageurs touchant la beauté, la pureté du ciel; mais aucun d'eux n'a dit assez la splendeur des nuits, les magnificences et les délices du clair de lune. La nuit est le moment de vivre et d'agir dans cette contrée.

» Les Nubiens sont un très-beau peuple, malgré leur teinte brunâtre de vieil acajou. Les traits sont délicats, le nez droit et mince, les lèvres fines, les dents petites et presque transparentes de blancheur, les cheveux non pas crépus comme ceux des nègres, mais ondulés doucement.

» Ah! l'horreur! sais-tu de quoi ces gens-là s'avisent! ils naissent beaux et resteraient tels; mais leur plus grand soin, toute leur vie, est de s'enlaidir. Ils s'égratignent, se déchirent, se font des entailles, des plaies, d'affreuses cicatrices. Les épines malsaines, les ventouses, les poudres corrosives, voilà leurs ingrédients de toilette et leurs remèdes contre tous les maux.

» Et comment se coiffent les femmes! les cheveux, enroulés en bandeau autour de la tête, sont inondés ou plutôt empâtés d'une épaisse gomme arabique qui sèche et reluit au soleil, ne formant plus qu'une masse compacte et solide, où cheveux et gomme mastiqués ensemble résistent des jours et des nuits. Cette coiffure est même la plus recherchée des élégantes du pays. »

XIII

Quelques mois plus tard, je recevais de l'Afrique centrale une nouvelle lettre de Valentin :

« Me voilà donc par delà la Nubie! Si j'en reviens, quelles séances nous ferons dans ton ermitage ou le mien! car plus je m'éloigne du pays natal, plus j'ai le désir d'y retourner un jour, et de m'y établir le plus près de toi qu'il me sera possible. Nous goûterons alors la félicité de mêler l'acquis moral de ta vie sédentaire avec ce que mes voyages m'auront acquis d'expérience. Je vois bien qu'à rester chez toi tu enrichis ton âme; mais à tout ce que j'ai vu la mienne non plus ne s'est pas appauvrie.

» Aussi, le croiras-tu? Après l'Afrique, le projet m'est venu de visiter l'Asie, et même, si c'est possible, je ne m'en tiendrai pas là;

Voir, c'est avoir. . . . . .

dit très-bien le poëte. Tu auras, je l'espère, toujours de mes nouvelles; mais, en retour, il m'en faut des tiennes et de notre cher village où je n'ai plus que toi. Quand tu reçois mes lettres, prends une carte et marques-y par des points mon itinéraire. Dans vingt ans, assis dans ton jardin ou près de ton feu, nous le reverrons ensemble, cet itinéraire;

Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint.
Vous y croirez être vous-même.

» On se *doutait* (et ce fut autrefois le sujet de bien des conversations entre nous); on se *doutait*, dis-je, que l'intérieur de l'Afrique offrirait un jour aux explorateurs qui pourraient y pénétrer un spectacle d'une richesse et d'une variété infinie. L'attente est dépassée. Il y a là, en effet, de quoi satisfaire tous les genres de curiosité, tous les genres d'étude, tous les genres d'industrie et de commerce. Plus j'avance, plus mon étonnement redouble, et vraiment je suis parfois saisi d'une sorte de vertige.

» Que de renseignements (dont je prends note) pour les diverses branches de l'histoire naturelle, pour la biologie surtout, et pour l'anthropologie!

» Ah! mon ami, j'ai traversé des tribus humaines bien hébétées; mais tant de circonstances terribles ont contribué à cet hébétement, et, malgré tout, tant d'autres tribus sont restées inoffensives, sociables et intelligentes; qu'au total l'humanité, même en ses races inférieures, gagne à être visitée, comme je le fais, en détail.

» Une condition cependant est nécessaire pour bien voir, c'est de voir avec bienveillance, c'est de ne laisser soupçonner jamais une pensée de dénigrement. Du reste, la nature, dans ces régions, offre partout de si grands spectacles, que cette vue seule entretiendrait la piété dans l'âme.

» Et puis, à tant de maux, à tant d'ignorance et de misères chez tous les peuples se mêle tant d'héroïsme, qu'en vérité la pitié est le sentiment qui peu à peu l'emporte...

» ... Si tu aimes toujours à être informé des mœurs des animaux, je t'en donnerai des nouvelles : éléphants, lions, buffles, hippopotames, crocodiles, etc., je les ai vus en leurs libres et terribles allures, jeux, chasses ou combats. C'est un spectacle qui recommence et se diversifie à l'infini... »

La lettre avait dix grandes pages. Je ne saurais dire l'intérêt, la joie que j'eus à la lire et relire.

J'avais connu Valentin autrefois un peu sceptique et railleur; tel encore on a pu le voir dans ses réflexions sur la Nubie; mais véritablement, cette fois, il s'élevait à plus de simplicité et de candeur.

Durant plusieurs semaines, je portai sa lettre sur moi pour la relire à tous mes loisirs.

Ceux-là seuls qui ont vécu solitaires comprendront bien cela. *La suite à une autre livraison.*

LA TABLE DE PEUTINGER.

Nous donnons un fragment de la Table de Peutinger qui représente la plus grande partie de la France.

A l'aspect de cette carte, on ne reconnaît cependant guère notre cher pays. Où est ce joli hexagone qu'il forme et que connaissent nos plus humbles écoliers? Où est sa pointe avancée du nord? Où est son contour harmonieux sur la Manche? Que devient la convexité du golfe du Lion?

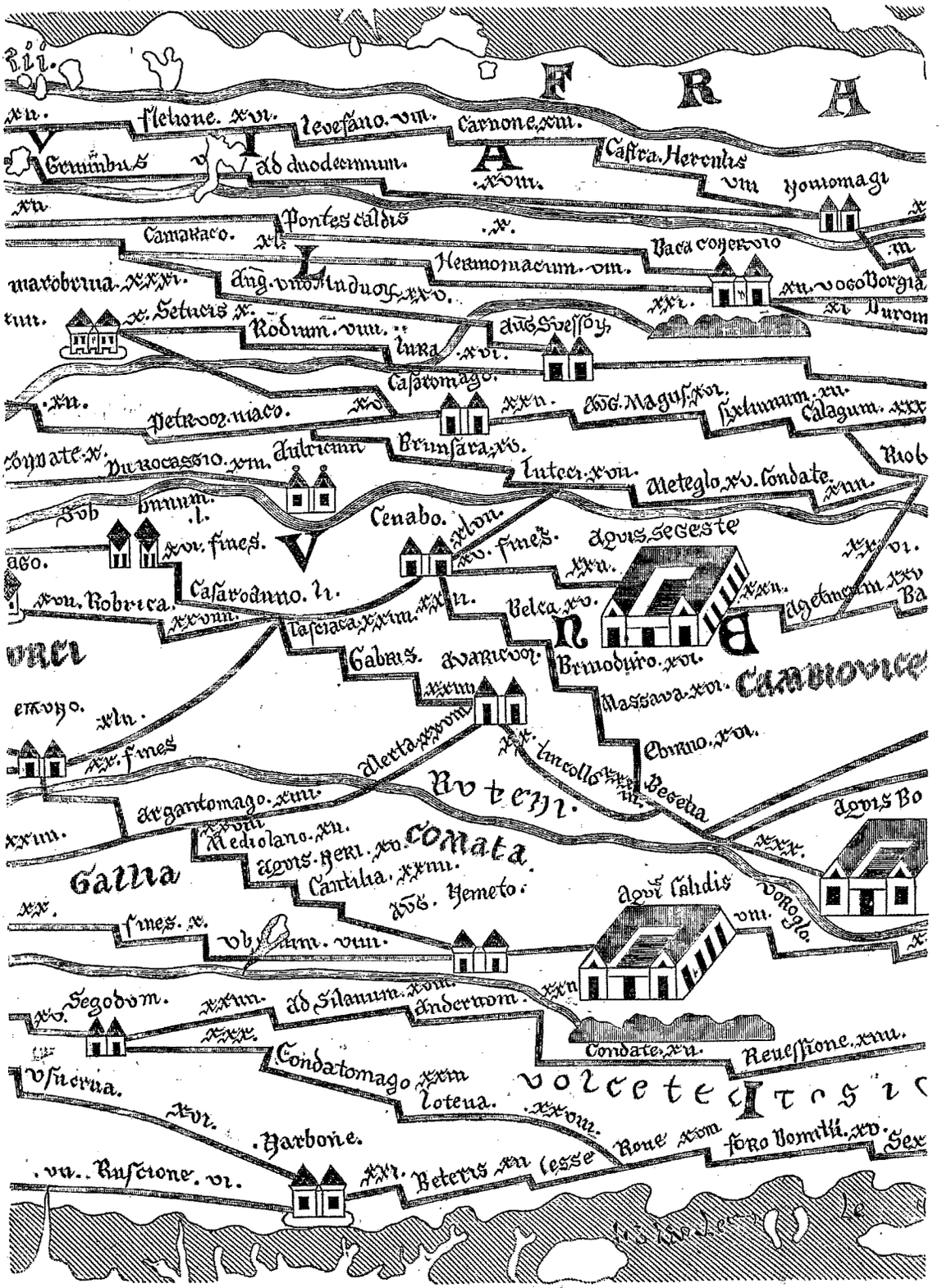
C'était donc, va-t-on dire, un bien ignare géographe que ce Peutinger qui a dessiné une telle carte, où tout paraît informe, brouillé, sans proportions.

Attendez; ne vous pressez pas de jeter l'anathème sur

ce document, un peu bizarre, il faut en convenir, mais qui est un des plus précieux restes des connaissances géographiques des anciens. Et, d'abord, remarquez que Peutinger n'est nullement l'auteur de la Table à laquelle il a donné son nom.

Voici l'histoire de ce monument scientifique, désigné quelquefois sous le nom de « Table Théodosienne », parce qu'on l'a attribué, mais à tort, à l'époque de Théodose le Grand.

C'est un manuscrit sur parchemin conservé à la Biblio-



Bibliothèque impériale de Vienne. —

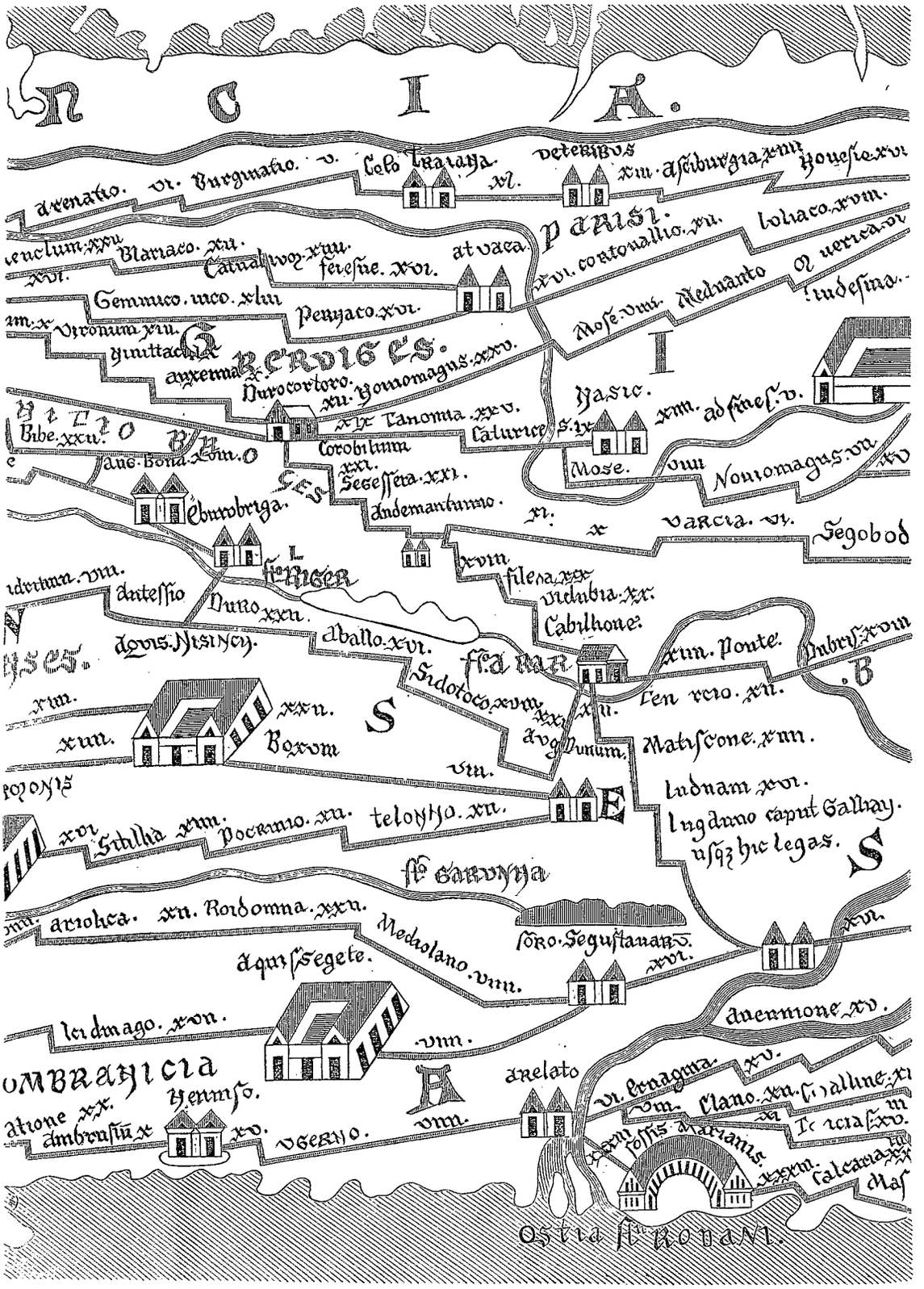
thèque impériale de Vienne. Il a été exécuté au treizième siècle par un moine de Colmar. Ce religieux n'avait fait que copier un document beaucoup plus ancien, malheureusement perdu aujourd'hui, et composé probablement sous les empereurs romains, entre Auguste et l'extinction de la famille de Constantin.

La carte passa en la possession de Conrad Meissel (ou Celtis Protucius), qui la découvrit à Worms; celui-ci la

donna, en 1507, à un antiquaire d'Augsbourg, Conrad Peutinger, qui la conserva soigneusement et y consigna quelques remarques.

Après la mort de ce savant, survenue en 1564, le document fut acquis par la Bibliothèque impériale de Vienne, et on lui conserva le nom de son précédent propriétaire.

Welser en publia des fragments en 1591; une édition complète fut mise au jour par Scheyb, en 1773; une autre, qui n'est que celle de Scheyb avec quelques modifications et des commentaires, fut donnée par Mannert,



Fragment de la Table de Peutinger.

en 1824. Cependant d'assez nombreuses erreurs s'étaient glissées dans ces publications, et l'on sentait le besoin d'une édition plus correcte.

En 1867, M. Ernest Desjardins, épigraphiste éminent, et l'un de nos géographes les plus distingués, alla étudier à Vienne cette œuvre si curieuse; il en prit un calque et une photographie, il la lut et relut avec un soin minutieux; puis, apportant à Paris le fruit de cette étude, il l'a fait

graver, colorier, l'a accompagné d'un savant texte explicatif, et le tout a été publié en un magnifique in-folio par le ministère de l'instruction publique.

La Table entière, telle qu'on la possède aujourd'hui, se compose de onze segments, dont l'ensemble s'étend depuis l'océan Aquitanique (golfe de Gascogne) jusqu'aux bouches du Gange et à l'île Taprobane (Ceylan); mais il devait y avoir quelque chose de plus à l'ouest, c'est-à-dire la partie représentant presque toutes les îles Britanniques, l'Hispanie et le nord-ouest de l'Afrique; ce morceau est perdu, et le copiste de Colmar ne l'a probablement pas connu lui-même.

La carte dépasse de beaucoup, à l'orient, les frontières de l'empire romain, quoique son objet principal soit l'itinéraire de cet empire. Car c'est avant tout un itinéraire, et presque rien de plus : aucune forme de pays, aucune orientation; pas de direction de fleuves, pas de situation acceptable des montagnes, ni même de la plupart des peuples. Mais les villes offrent entre elles des indications extrêmement précieuses de distances, tantôt en lieues gauloises, tantôt en milles romains. Tout est marqué en lieues (1); on le voit par la note inscrite à côté de Lyon : *Lugduno, caput Galliay (Galliæ), usque hic legas;* c'est-à-dire : « Lyon, capitale de la Gaule, jusqu'ici ce sont des lieues. »

La carte originale a des couleurs assez variées : les mers et les fleuves sont en vert; les chaînes de montagnes, tour à tour en rouge, en jaune et en noir; les routes sont en rouge; les lieux sont marqués de rouge et de jaune, et quand il s'agit d'établissements thermaux, une teinte bleue est étendue sur les piscines. Beaucoup de noms de pays et de peuples sont en rouge.

Les signes qui représentent les lieux principaux sont de diverses sortes; le plus souvent, c'est un double bâtiment, à toits rouges et aigus et à murs jaunes, tantôt offrant l'image de simples guérites, quelquefois ayant à leur base une plate-forme circulaire, quelquefois, enfin, présentant l'aspect d'un petit castel, comme on le voit pour Sammarobriva (Amiens) dans la première feuille, à gauche.

Ailleurs s'offre une maison en perspective, partie jaune, partie rouge; ce sont les endroits célèbres par un monument religieux, par un temple païen ou chrétien : ainsi, Durocortoro (Reims) et Cabillione (Châlon-sur-Saône).

Mais les plus apparents de tous les signes, ceux sur lesquels les auteurs (car c'est évidemment une longue suite d'auteurs à qui l'on doit ce monument) ont voulu le plus attirer l'attention, ce sont ces grands bâtiments carrés, dessinés en perspective et montrant une piscine dans l'intérieur. On reconnaît là les établissements thermaux, chers aux Romains, et qui étaient pour eux non-seulement des bains où l'on pouvait recouvrer la santé, mais des buts de pèlerinage, des lieux sacrés, que telle divinité, telle nymphe, tenait sous sa protection et illustrait de ses prodiges.

On remarque, par exemple, dans notre carte, Aquis Segeste, entre Agetincum (Sens) et Cenabo (Orléans), à vingt-deux lieues de l'une et de l'autre. Quelles sont ces eaux minérales? Il n'y en a point d'importantes aujourd'hui dans cette partie de la France; les distances conduisent assez bien à Ferrières (dans le Loiret), qui a des sources minérales, mais froides et sans réputation de nos jours. On remarque ensuite Aquis Bormonis, ainsi nommée du dieu Bormo, Borvo ou Borbo, protecteur des eaux minérales, et qui a donné naissance aux dénominations Bourbon, Bourbonne, Bourbonnais. Ces thermes sont aujourd'hui Bourbon-l'Archambault. Aquis Calidis, c'est-à-dire eaux chaudes, est certainement Vichy. Aquis Nisincij correspond à Saint-Honoré (dans la Nièvre), suivant les uns; à Bourbon-Lancy (dans Saône-et-Loire), suivant les autres.

Nous trouvons un Aquis Segeste dans le bas de la carte. Par les distances qui l'accompagnent, on peut croire que c'est Montbrison, qui a des eaux minérales, aujourd'hui peu connues, il est vrai, mais qui ont pu être renommées autrefois, comme les restes d'un temple d'une déesse païenne le feraient supposer.

Sur la marge de droite de notre deuxième feuille apparaissent les thermes de Lindesina, dont on a de la peine a trouver l'identification; M. E. Desjardins ne voit guère que Bourbonne-les-Bains qui puisse y répondre.

Examinons maintenant les stations désignées par un double bâtiment. Déjà nous avons cité Sammarobriva (Amiens), sur le bord occidental de la première feuille. Avançons-nous à l'est, toujours dans le haut de la carte, et nous trouvons, dans la première feuille, Casaromago (pour Cæsaromago), aujourd'hui Beauvais; — Aug. Suessoy, ce qui veut dire Augusta Suessorum (mais le nom plus correct serait Augusta Suessonum) : c'est notre Soissons actuel; — Bacaconervio (pour Bacaco Nerviorum), qui, importante autrefois, est devenue la modeste petite ville de Bavay, dans le département du Nord; — Noviomagi (Nimègue).

Au milieu de la feuille, voyez Autricum (Chartres); Subdinnum (le Mans), Cenabo (Orléans), Avaricum (Bourges), Lemano (Poitiers); et dans le bas, Segodum (Rodez), Augusto Nemeto (Clermont-Ferrand); Narbone, qui est déjà presque le nom actuel Narbonne.

A la deuxième feuille, remarquons, dans le haut, Colo Traiana (Colonia Trajana), qui est aujourd'hui probablement Xanten, dans la province prussienne du Rhin; — Veteribus, peut-être Birten, dans la même province; — Atuaca, qui est devenue Tongres, en Belgique; — Durocortoro, une des plus importantes villes de la Gaule, et qui est encore une des plus grandes villes de France sous le nom de Reims; — Nasic (pour Nasium), qui est aujourd'hui le village de Naix, dans le département de la Meuse.

Dans le milieu de cette feuille, distinguons Aug. Bona (Augustobona), la Troyes actuelle; — Eburobriga, qui est le village d'Avrolles, dans le département de l'Yonne; — Audemantunno (Langres); — Cabillione (Châlon-sur-Saône, qui diffère d'orthographe de Châlons-sur-Marne, laquelle, d'ailleurs, n'apparaît pas dans cette carte); — Aug. Dunum (pour Augustodunum), qui est devenue Autun.

Dans le bas de la feuille, enfin, nous rencontrons Lugduno, cette capitale de la Gaule, *caput Galliæ*, suivant la carte, et qui est bien sur le Rhône, mais trop loin de la Saône; — Foro Segustavarum (mis pour Foro Segusiavorum), qui a donné son nom au Forez, et qui est aujourd'hui la petite ville de Feurs; — Nenmso (pris pour Nemuso ou pour Nemauso), une des plus belles et des plus grandes villes de la Gaule romaine : c'est aujourd'hui Nîmes; — Arelato (ou mieux Arelate), l'Arles moderne. La célèbre Masilia (plus généralement Massilia ou Massalia), notre Marseille, se montre sur la marge droite de la carte.

Nous ne voulons pas parler en détail des villes qui ne sont que nommées sans signes caractéristiques; ce serait une nomenclature fastidieuse. Nous ne ferons une exception qu'en faveur des trois lieux qui intéressent particulièrement les Parisiens : Luteci (pour Lutetia), notre Paris, qui a sur la carte une modeste apparence et une bien mauvaise situation, au bord de la Loire; — Meteglo (pour Mecledo, Mecledum), qui est aujourd'hui Melun; — Bruusara, pour Brivisara ou plutôt pour Briva Isara, dont Pontoise traduit exactement le nom, car Briva, en celtique, signifiait pont, et l'Isara était l'Oise.

(1) La lieue gauloise, en latin *lega*, *leuga* ou *leuca*, était de 50 au degré.

Nous devons dire quelque chose des noms de pays écrits en gros caractères, en caractères droits et capitaux. On lit dans le haut de la carte le mot *Francia;* ce n'est pas la France actuelle qu'on veut désigner ainsi, mais le pays des Francs avant leur invasion en Gaule; c'est leur séjour à droite du Rhin.

A côté, un peu sur la gauche, vous lisez la fin d'un nom, VIA; c'est la terminaison du mot PATAVIA, mis pour *Batavia,* la Batavie, à laquelle la carte donne évidemment trop d'importance.

Un peu plus bas s'étend le nom de la Belgique (*Belgica*), dont le milieu LGI se montre seul sur nos feuilles.

Les *Lugdunenses* (dont le nom n'est pas non plus complet sur notre carte) s'offrent ensuite. Cela rappelle les cinq Lyonnaises entre lesquelles était réparti le milieu de la Gaule sous les empereurs romains.

Dans le bas, ces deux grosses lettres IA, qu'on voit près de la mer, appartiennent à la fin du nom d'*Aquitania,* l'Aquitaine.

La géographie physique est, il faut l'avouer, horriblement maltraitée dans ce document. Voyez-vous le Rhin, dont le nom, Rhenus, n'est marqué que sur une feuille que nous n'avons pas ici, courir directement de droite à gauche dans la partie la plus haute de la carte? Il ne vous rappelle guère ce fleuve aux vastes contours.

La Meuse, qui vient ensuite, ne porte pas le nom de Mosa, comme chez la plupart des géographes anciens; elle se nomme (sur la partie occidentale de la carte) Patabus, pour Batavus, le fleuve Batave.

Mais quel est le fleuve qui vient ensuite sans aucun nom? A son importance, on le prendrait pour la Seine; mais en voyant sur ses bords Sammarobriva (Amiens), on peut penser que c'est la Somme.

La Seine, alors, va se trouver omise sur la Table; ce qui est un peu humiliant pour notre beau fleuve national.

La Loire, que la carte appelle Riger (et non Liger, comme les autres auteurs anciens), est assez longuement représentée. Mais quelles hérésies déparent son cours! Luteci (Paris) est sur ses bords, Cenabo (Orléans) en est assez loin, Autricum (Chartres) est baignée par ses eaux!

La Garunna (Garonne) a un cours plus long que celui de la Loire, ce qui est contraire à la vérité; et, fautes encore plus graves, elle descend des montagnes du pays des Segusiaves, c'est-à-dire du Forez, et elle coule entre Bourbon-l'Archambault et Vichy. Il est probable que la Table, en faisant venir ce fleuve des régions orientales de la France, prend la Dordogne pour la Garonne, ce qui n'a rien d'extraordinaire; et un fleuve sans nom, que nous voyons ensuite plus au midi, est évidemment la Garonne, mais une Garonne bien étrange encore, qui descendrait de montagnes voisines de Vichy et passerait à Clermont (Augustonemeto). Convenons que cette carte, d'ailleurs si précieuse, est l'enfance de la topographie.

Nous trouvons un peu plus de justesse dans le cours de l'Arar (Saône) et dans celui du Rhône, dont les bouches se présentent sur la marge méridionale de notre feuille, à droite, avec l'indication *Ostia fl^ii Rodani.*

A l'est de ces bouches est représenté, sous le nom de *Fossis Marianis* et sous la forme d'une voûte majestueuse, le canal que Marius fit faire du Rhône à l'étang de Berre.

Les noms des peuples sont en caractères semi-gothiques, assez gros; on les trouve dispersés presque au hasard. C'est ainsi que les Parisi (les Parisiens) sont placés entre la Meuse et le Rhin, vers les frontières de la Germanie, loin de Luteci leur capitale; — les Rutènes (Ruteni), qu'on voit aux bords de la Garonne, se trouvent bien éloignés aussi de leur capitale, Segodum (Rodez); — les Nitiobroges (nommés Nitiobriges par la plupart des auteurs anciens) se rencontrent, sur notre carte, entre la Loire et la Meuse; ils devraient être à cent lieues de là, aux bords de la Garonne, vers Agen leur capitale, qu'on trouve sous le nom d'Aginnum dans une autre feuille.

Qu'est-ce que les *Cambiovicences*, qui s'étendent, en gros caractères, entre les thermes de Segeste, de Nisincij, d'Aquis Bormonis et d'Aquis Calidis? Le nom, assez obscur aujourd'hui, de Chambon (département de la Creuse) paraît leur correspondre.

Les *Volcetectosi* (les Volces Tectosages d'autres auteurs) sont vers la Méditerranée, aux environs de Narbonne. Il n'y a rien à dire.

Les *Nerviges*, que nous apercevons dans le voisinage de Durocortoro et d'Atuaca, sont évidemment les Nerviens, peuple très-important de l'ancienne Belgique.

Les *Cadurci*, dont vous voyez apparaître la fin du nom sur le bord gauche de notre première feuille, sont à peu près à leur vraie place, entre la Loire et la Garonne. Le Quercy actuel et Cahors, chef-lieu du Lot, rappellent leur nom.

L'Umbranicia, qui se montre comme un pays assez important dans le bas de notre deuxième feuille, n'a pas de synonymie connue. Pline est, avec la Table, le seul auteur ancien qui en fasse mention. Où est-elle exactement?

La *Gallia Comata*, c'est-à-dire la Gaule chevelue, occupe évidemment un espace trop restreint : on dirait que cette Gaule ne s'étendait que vers la Garonne; mais c'était, en réalité, toute la Gaule au delà de la province romaine, c'est-à-dire le pays des vrais Gaulois portant les cheveux longs.

Ceux de nos lecteurs à qui le latin est familier ne manqueront pas d'être frappés du *cas* attribué à presque tous les noms des villes; ce cas est l'*ablatif* et non le *nominatif*, qui paraîtrait plus naturel : c'est ainsi qu'on voit *Lugduno*, et non *Lugdunum;* — *Cabillione*, et non *Cabillio;* — *Matiscone*, et non *Matisco* (Mâcon); — *Durocortoro*, et non *Durocortorum;* — *Aquis Calidis*, et non *Aquæ Calidæ;* — *Cenabo*, et non *Cenabum;* — *fl°* (fluvio) Garunna, pour *fluvius* Garunna; — *fl°* Arar, pour *fluvius* Arar, etc.

Cependant on trouve au nominatif Autricum, Subdinnum, Avaricum et plusieurs autres. Luteci (notre Paris) n'est à aucun cas : on aurait dû mettre Lutecia. Nous ne pouvons nous rendre compte de cette diversité de formes.

On remarquera aussi combien souvent se trouve répété le nom de lieu *Fines, ad Fines*, ce qui indique des confins, des localités placées sur les limites de deux populations, de deux provinces; il y avait généralement des colonnes milliaires en ces endroits. Les noms actuels de Fins, de Feins, de Fîmes, rappellent quelques-unes de ces situations frontières.

LES GAZELLES.

« Elles ont une utilité esthétique », dit Brehm.

Ces animaux sont, en effet, du nombre des plus séduisants de la création; ils contribuent à l'embellir. Qui peut voir sans les admirer et même les aimer ces bêtes dont le regard est si doux, la tête si fine, les allures si vives, toutes les formes si bien proportionnées? (1)

UNE CHIMÈRE DEVENUE RÉALITÉ.

Strada parle, dans une de ses Prolusions (2), d'une correspondance chimérique qu'entretenaient deux amis au

(1) A. Gaudry.

(2) *Prolusiones*, publiées en 1617.

moyen d'une pierre aimantée dont la vertu était telle que si l'on en touchait deux aiguilles, lorsque l'une de ces aiguilles ainsi touchée commençait à se mouvoir, l'autre se mouvait en même temps et dans le même sens, quelque éloignée qu'elle fût de la première. Il dit que les deux amis, s'étant munis chacun d'une de ces aiguilles, firent une espèce de cadran marqué des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Ils adaptèrent leurs aiguilles sur chacun de ces cadrans, de manière qu'elles pussent tourner sans obstacle et correspondre successivement à chacune des vingt-quatre lettres. En se séparant l'un de l'autre, ils convinrent de se retirer dans leur cabinet à une certaine heure du jour et de s'entretenir ensemble par le moyen de cette invention. En conséquence, lorsqu'ils se trouvaient à quelques centaines de milles de distance, chacun s'enfermait dans son cabinet à l'heure convenue et jetait les yeux sur son cadran. Si l'un des deux voulait écrire quelque chose à son ami, il dirigeait son aiguille sur les lettres qui formaient les mots dont il avait besoin, en faisant une petite pause à la fin de chaque mot ou de chaque phrase, pour éviter la confusion. L'ami, cependant, voyait son aiguille sympathique tourner d'elle-même vers les lettres que son correspondant marquait de la sienne. Par ce moyen, ils s'entretenaient ensemble à travers tout un continent et se communiquaient leurs pensées, qui franchissaient en un instant les villes et les montagnes, les mers et les déserts. (1)

DÉFIEZ-VOUS DE L'ÉTINCELLE.

Un charbon embrasé s'échappe d'une pelle à feu ou de la pincette qui emporte un tison, et tombe sur un tablier, une robe, un jupon. Il fait un trou dans l'étoffe, et c'est tout. Le mal ne va pas au delà; ce n'est qu'une perte d'argent.

Mais une légère étincelle s'élance d'un brasier ardent sur les vêtements d'une dame endormie depuis quelque temps tout contre la cheminée; aussitôt la malheureuse est enveloppée par les flammes : elle est perdue!

Combien de fois chaque hiver les journaux ne racontent-ils pas d'accidents de cette nature!

Les victimes, qui avaient certainement vu les effets insignifiants d'un morceau de braise sur une étoffe *froide*, ne se doutaient pas des effets funestes d'une étincelle sur une masse de vêtements *très-chauds*.

On est frileuse, on s'est rapprochée le plus possible d'un bon feu ardent; on est seule, on s'ennuie; on est gagnée par le sommeil, on s'endort sans s'être reculée. Au bout de peu de temps les vêtements s'échauffent fortement et dans toute leur épaisseur; les portions les plus proches du foyer deviennent brûlantes à la main; elles sont prêtes à roussir et à émettre des éléments gazeux. Qu'une étincelle arrive; elle décide une petite explosion sur le point touché; il y naît à l'instant une bulle de flamme qui se propage comme sur une traînée de poudre par toute la surface des vêtements surchauffés. Cruel réveil, et mortel!

Le même fait peut avoir lieu lorsqu'une dame se rapproche de la glace de cheminée, et s'y attarde pour rattacher une boucle d'oreille défaite ou réparer un dérangement de coiffure.

A plus forte raison y a-t-il danger lorsqu'une petite fillette monte sur le garde-feu, s'accroche à la tablette de la cheminée, et s'exhausse pour admirer son chapeau neuf ou mettre des fleurs dans ses cheveux. N'y eût-il qu'un tison presque éteint dans les cendres, il suffira qu'il soit touché par le bas du jupon d'étoffe légère *échauffée* dans l'air chaud du foyer, pour que le feu se communique au vêtement à la vue des parents, qui ne parviendront presque jamais à sauver leur infortunée jeune fille.

(1) Traduction extraite des *Beautés du* SPECTATEUR. Paris, in-12, F. Louis, libraire, 1804. Pages 321 et suiv.

UNE PLAQUETTE EN BRONZE.

On donne le nom de *plaquettes* à de petits bas-reliefs en métal, le plus souvent en bronze, qui sont très-recherchés par les amateurs, et forment une branche parfaitement caractérisée de la petite sculpture.

Les quinzième et seizième siècles nous ont laissé de gracieux spécimens de ces petits tableaux en bas-relief, destinés soit à servir d'ornements isolés, soit à orner des coffrets, soit à être présentés comme *Paix* (Pax) à l'adoration des fidèles. De célèbres artistes de la renaissance, tels que Pollajolo, Francia, Belli et Jean de Bologne, n'ont pas dédaigné de travailler à des *plaquettes*, que leur petitesse ne défend pas de rapprocher des grandes œuvres de ces mêmes maîtres.

Au milieu du petit ovale ici gravé, Scipion est debout. (Sur le petit piédestal qui le supporte, on lit : P. SCIP. AFR.) Il remet au roi africain sa femme captive.

A sa droite est la captive inclinée et les mains jointes; à sa gauche, l'époux tombant à genoux, la main appuyée sur son cœur. Sur le second plan sont quatre figurines, dont deux portent sur leurs têtes des vases, et deux autres semblent représenter des guerriers romains, dont l'un est appuyé sur sa lance. Au bas, on lit la signature habituelle du maître : VALE . VI . F. (*Valerius Vicentinus fecit*).



Scipion, plaquette en bronze, par Valerio Belli; grandeur de l'original.

Valerio Belli, dit Valerio Vicentino, est un célèbre orfévre né à Vicence vers la fin du quinzième siècle, très-connu dans l'histoire de l'art italien et mentionné par Vasari. Il était surtout célèbre par ses camées. Un coffret en cristal de roche, avec vingt-quatre scènes de la vie du Christ gravées en creux, est un de ses plus beaux ouvrages; c'est le plus bel ornement du cabinet des gemmes, dans la galerie des Offices, à Florence.

La plaquette en bronze dont nous donnons la reproduction paraît être aussi l'épreuve d'une gemme ou d'une intaille; elle est d'une délicatesse exquise et porte le cachet des œuvres du maître : un style correct et sévère, peut-être un peu trop empreint d'une monotonie classique dans les têtes et les draperies, qui se ressemblent et se répètent trop.

Les plaquettes de ce maître sont très-recherchées, bien qu'elles ne soient point très-rares; elles portent tantôt tout son nom, tantôt des abréviations diverses, tantôt les simples initiales de V. V. F.

GILDAS MORENO, LE FABRICANT DE BALAIS.

ANECDOTE.



Le Fabricant de balais, à Valence (Espagne). — Dessin de Sellier.

Aussi bien que les bons exemples, les mauvais et même les pires, pourvu qu'on se garde de les suivre, ont leur utilité. Il en est de ceux-ci comme de ces lumières placées, durant la nuit, au bord des fossés et des fondrières; elles signalent les passages dangereux au voyageur qui s'égare, et lui prouvent la nécessité de changer de route.

Ceci est dit à propos de Gildas Moreno, un compatriote de ce José Torrès dont le *Magasin pittoresque* a l'an dernier raconté l'histoire. (1)

Si l'humble charbonnier de Valence nous apprend, par le récit de sa vie laborieuse, comment le petit commerce, prudemment entrepris et continué avec intelligence et probité, peut mener progressivement aux plus importantes opérations commerciales, et, peu à peu, de l'extrême pauvreté à une grande fortune; par contre, ce fut, comme on va le voir, l'absence ou plutôt le mépris des vertus nécessaires à la marche ascendante vers la prospérité légitime, qui fit tomber de l'opulence dans la misère notre Gildas Moreno, prédestiné, par droit de naissance, à jouir d'un riche héritage.

Dans le pays *où fleurit l'oranger* (2), l'industrie, florissante alors, alimentait le commerce terrestre et maritime par les produits de ses grandes fabriques de papier, de savon et de soieries. L'une de celles-ci avait pour chef Miguel Moreno, le père de Gildas. Grâce au soin rigoureux qu'il mettait dans le choix de ses ouvriers, dans la qualité supérieure des matières qu'il livrait à leurs mains habiles; grâce surtout à sa parfaite loyauté en affaires, laquelle était généralement connue, sa marque de fabrique imposait partout la confiance et lui était un titre d'honneur sur les marchés de l'Europe ainsi que dans les comptoirs du nouveau monde. On vit souvent le même jour une caravane de mulets chargés de soieries fabriquées chez Miguel Moreno faire sonner ses clarines sur la route qui conduit à la frontière de France, tandis qu'une autre cargaison de la même provenance, mais destinée à quelque pays d'outre-mer, se dirigeait vers la Méditerranée, par l'*Alameda*, cette magnifique avenue de palmiers et de grenadiers qui relie Valencia au port de Grao.

Né simple artisan, Miguel Moreno était demeuré le premier ouvrier de sa fabrique, même quand l'âge avancé et la fortune acquise l'eurent autorisé à prendre du repos. Né fils de maître, Gildas Moreno supposa que la fortune créée par son père le dispensait de tout labeur, quelles que fussent les aptitudes de son intelligence et les forces de son corps. L'excessive indulgence de sa mère, qui trouva toujours un motif d'excuse pour ce penchant à la paresse, et la complicité des valets, intéressés à encourager les vices que l'oisiveté fait naître, préparèrent pour ainsi dire sourdement la ruine de l'opulente maison dont Gildas fut l'héritier indigne.

L'incapable venait d'atteindre à peine l'âge de sa majorité quand il perdit ses parents. Il ne fut pas insensible au double malheur qui venait de le frapper; les dernières recommandations de son père l'émurent au contraire à ce point qu'il se sentit d'abord comme transformé moralement. Il promit au mourant d'employer tous les efforts de son intelligence et toute l'activité dont une volonté sincère le rendrait capable, pour conserver les bonnes traditions dans la fabrique et l'honorabilité du nom paternel au dehors.

Cette promesse, qu'il devait oublier un jour, il avait pris la ferme résolution de la tenir quand il la fit, devant

(1) Voy. t. XLII, 1874, p. 180.

(2) C'est le plus ordinairement à l'Italie que font allusion ces paroles empruntées à Gœthe.

Dieu, à son père et à lui-même. Sa conduite, durant la première année, donna lieu d'espérer qu'il y serait fidèle, car les choses marchèrent comme par le passé dans la fabrique. Elle était, il est vrai, montée de telle sorte, qu'il suffisait de laisser les rouages se mouvoir librement pour que leur jeu continuât à produire ses fructueux effets.

Son rôle de chef de maison lui était, d'ailleurs, rendu facile par le dévouement et l'expérience des divers contre-maîtres vieillis dans la fabrique, et qui avaient su mériter la confiance de son père. Gildas, qui n'aurait pu résoudre la moindre question de détail, se résigna sagement d'abord à prendre, en toute circonstance, conseil des vieux serviteurs de Miguel Moreno; ainsi, soit qu'il s'agît d'acheter, de vendre, d'expédier une commande ou d'en refuser la livraison, il les consultait et décidait toujours dans le sens de leur opinion.

Par suite de cette bonne entente entre le maître et les chefs d'atelier, les comptes de fin d'année, de même que sous l'administration du défunt, accusèrent un accroissement de bénéfices. Au lieu de faire honneur de ce succès à l'activité intelligente de ses auxiliaires, l'orgueil de Gildas n'hésita pas à s'en attribuer le mérite. C'était à la fois se rendre coupable d'une grande injustice et commettre une grave erreur, puisque, loin de pouvoir aider par lui-même à sa fortune, il ne pouvait que la compromettre.

Dispensé de ses propres devoirs, si bien remplis par les autres, sa chère oisiveté l'avait insensiblement ramené à ces vices coûteux qui furent le déshonneur de sa jeunesse. Le droit, qu'on ne pouvait lui contester, de puiser à discrétion et sans prévoyance dans la caisse que son père lui fermait souvent autrefois, lui fit naturellement beaucoup d'amis nouveaux et lui rendit les anciens et dangereux compagnons de débauche que sa fugitive résolution de sagesse avait éloignés de lui pendant les premiers mois de son deuil. Les uns et les autres s'attachèrent au jeune héritier comme à une proie, et, pour l'exploiter plus librement, ils intéressèrent sa vanité à se séparer des braves gens qui pouvaient croire que les services rendus leur donnaient le droit de remontrance. Gildas, mal conseillé, s'empressa de saisir le premier prétexte pour s'affranchir de l'entourage utile que ses flatteurs lui représentaient comme une humiliante tutelle. Le personnel de la fabrique fut entièrement changé; les procédés de fabrication le furent aussi : sous la direction de contre-maîtres moins habiles et moins consciencieux que les premiers, la maison Gildas Moreno ne livra plus à ses nombreux correspondants que des produits également inférieurs sous le rapport de la qualité et de la main-d'œuvre. Les marchandises non acceptées furent renvoyées à l'expéditeur. Afin d'essayer de rétablir l'équilibre entre les profits vainement espérés et les pertes effectives, Gildas osa appeler la fraude à son aide, ce qui acheva de discréditer la maison. Si l'on ajoute à ces causes de ruine une crise commerciale que le prévoyant Miguel Moreno eût supportée sans fléchir, mais à laquelle son fils devait succomber, on comprendra comment il se trouva un jour chassé par autorité de justice de sa maison, où il ne laissait en partant qu'une caisse entièrement épuisée par ses folles dépenses et ses pertes au jeu.

Éconduit par ceux qui avaient vécu à ses dépens, trop fier pour se mettre au service d'un maître, incapable de faire œuvre de ses doigts pour vivre, et honteux de montrer sa misère à ceux qui avaient abusé de son opulence, il sortit furtivement de la ville, n'emportant que les habits qu'il avait sur le corps. Le fugitif, qui marchait sans but, arriva au bourg de Grao, où la nécessité de payer son gîte et son souper le contraignit d'échanger contre un vêtement de moindre valeur celui qu'il portait. Cette ressource lui permit de subvenir pendant quelque temps aux premiers besoins de la vie. Ce temps passé, Gildas ne se voyant, au delà, aucun moyen d'existence, s'indigna à la pensée de mendier son pain, bien qu'il fût d'un pays où la mendicité, autorisée par les mœurs, est respectée par les lois. Dans l'impossibilité où il se trouvait de satisfaire un jour de plus aux exigences de son hôte, il quitta un matin la modeste hôtellerie de Grao, comme il avait quitté quelques semaines auparavant sa belle fabrique de Valence.

Il n'avait nullement l'intention de revoir le toit paternel; le chemin qu'il prit fut cependant celui qui devait l'y conduire. Arrivé en vue d'une des portes de la ville, il tomba épuisé, non de fatigue, mais de besoin, et, croyant mourir, il s'endormit.

Un brave homme, nommé Nugnès Calvalos, qui conduisait une petite charrette pleine de balais qu'il allait vendre à Valence, passa par là au jour naissant : il aperçut le malheureux étendu sur le sol et dont les faibles soupirs annonçaient le pénible réveil. L'homme à la charrette arrêta sa mule et vint au secours de Gildas, qui n'était pas un inconnu pour lui. Non-seulement la maison Moreno avait fait, de longue date, partie de la clientèle de Nugnès Calvalos, mais ce dernier était resté l'obligé de feu Miguel, qui, l'ayant vu tout enfant laborieux et capable, lui avait généreusement facilité les moyens de s'établir.

Un moment après la rencontre que nous avons dite, le mourant était relevé, puis ranimé par quelques gouttes du vin que contenait la gourde suspendue à la ceinture du marchand de balais. Il avait pu, avec l'aide de celui-ci, se hisser dans la charrette; la mule tourna bride, et son maître, se résignant à manquer la vente ce jour-là, ramena chez lui le fils de son premier client.

Ce n'était pas un grand commerce que celui de Nugnès Calvalos : il suffisait seulement à faire vivre lui, sa mère et sa vieille mule. Dans ce pays, où les instruments de propreté sont considérés, surtout chez le petit monde, comme des objets de luxe, il est rare que l'emploi trop souvent répété du balai exige un remplaçant. De là le résultat parfois insignifiant des voyages du marchand à la ville. Cependant il ne s'effraya pas du surcroît de dépense qu'allait lui occasionner la présence d'un pensionnaire à titre gratuit, que la reconnaissance lui faisait un devoir de recueillir.

Quand Gildas, revenu tout à fait à lui, mais encore bien faible, se vit à table devant l'*olla podrida* fumante que la mère avait préparée, il dit à Nugnès :

— Devrais-je accepter votre hospitalité, moi qui ne sais pas si je pourrai jamais la payer?

— Votre père a payé pour vous, répliqua vivement son hôte. Je sais le compte de ce que je lui dois pour mon établissement : ainsi, faites ici comme vous feriez chez vous; je vous préviendrai quand nous serons quittes.

Six mois se passèrent durant lesquels Gildas, ne pouvant plus avoir pour tuer le temps ni les défis au jeu, ni les occasions de débauche, se fit un moyen de distraction du métier de Nugnès, qui était à la fois marchand et fabricant de balais; d'abord apprenti inhabile, l'héritier de Miguel Moreno prit si bien goût au travail, qu'un jour son hôte émerveillé put lui dire :

— Associons-nous; car je craindrais de vous avoir pour concurrent.

— Mais, objecta Gildas, qui commençait à savoir calculer, le bénéfice est déjà si faible pour un seul! jugez combien la part de chacun sera maigre quand nous serons deux à la partager.

— Je crois plutôt qu'il y aura double profit pour vous et pour moi. Tandis que vous travaillerez ici, près de ma mère, je pourrai prolonger mes voyages et me créer de nouvelles pratiques dans les villes où la nécessité de ne

faire que de courtes absences ne me permettait pas d'aller offrir ma marchandise. Rien ne coûte d'en essayer; si nous ne réussissons pas, il sera toujours temps de nous séparer.

Gildas Moreno et Nugnès Calvalos ne se séparèrent pas.

LE TEMPS.

Pour la nature, le temps n'est rien, il n'est jamais une difficulté : elle l'a toujours à sa disposition, et c'est pour elle un moyen sans bornes avec lequel elle fait les plus grandes choses comme les moindres. LAMARCK.

LA SCIENCE A BON MARCHÉ.

COMMENT ON PEUT CONSTRUIRE SOI-MÊME LES INSTRUMENTS D'OBSERVATION.

Voy. p. 6.

L'histoire naturelle est la science de tout ce qui nous entoure, de tout ce qui, animé ou inanimé, nous sert ou nous nuit à chaque instant de notre existence; de ce qui nous abrite, nous défend, nous vêt, nous nourrit. C'est la science que tous devraient aimer et cultiver, c'est celle que trop de personnes négligent.

Il s'agit surtout de regarder, d'observer. Nous apprenons bien des choses avec nos yeux; cependant un ami de la nature, curieux de la bien connaître, s'aperçoit bientôt que ses organes, faits surtout pour des vues d'ensemble et des préhensions générales, ne sont pas assez aigus pour atteindre les organes vivants des plantes et des animaux emplissant l'espace autour de lui. Il comprend alors la nécessité de remédier à cette infirmité naturelle à l'aide d'instruments. Il y parvient, par exemple, en s'aidant du microscope pour voir, de la pince pour saisir.

Le meilleur microscope est la loupe, et la loupe n'est point un instrument moderne, tant s'en faut! La loupe était connue des anciens et fort employée par eux; la preuve en est facile. Il suffit d'aller à la collection des antiques grecs du Louvre pour voir des mosaïques lilliputiennes, des pierres gravées de même taille, sur lesquelles des personnages d'un millimètre de hauteur ont les muscles du corps parfaitement indiqués et l'expression du visage très-aisément reconnaissable. Tout nous démontre que les artistes qui ont exécuté ces merveilles savaient employer usuellement des grossissements considérables, et qu'ils possédaient non-seulement le microscope simple ou la loupe, mais même peut-être le microscope composé. Ces instruments étaient sans doute construits empiriquement, mais d'une manière simple et ingénieuse : il n'est pas inutile d'indiquer ce qu'elle pouvait être.

Tout le monde sait qu'une goutte d'eau suspendue par sa périphérie prend une forme délimitée par des surfaces courbes peu différentes de portions sphériques, et constitue une lentille très-bombée, par conséquent à très-court foyer et susceptible d'un fort grossissement. On sait de même que si, au lieu d'employer l'eau, on pouvait se servir d'un liquide aussi transparent qu'elle, mais plus réfringent, les lentilles seraient de plus court foyer encore, et, par conséquent, fourniraient un plus fort grossissement pour la même grandeur d'ouverture.

On croit que ce fut le miel que les artistes anciens employèrent d'abord, en ayant soin de ne prendre que la partie la plus pure et la plus transparente renfermée au milieu de l'alvéole.

Pour les imiter en cela, on peut monter sur un pied quelconque une lame très-mince de métal; l'argent serait préférable au cuivre et au fer. On y pratiquera des trous de très-petite dimension, depuis un millimètre jusqu'à la grosseur d'une piqûre d'aiguille à broder. Puis, avec une pointe d'épingle, on déposera une goutte d'eau ou de miel dans un de ces trous. C'est au travers de cette lentille admirable que l'on regardera les petits objets : il faut les approcher, ainsi que l'œil, très-près de la lentille et les faire tenir autant que possible immobiles.

Nul doute que l'on ne puisse essayer avec succès, pour créer ces lentilles éphémères, d'un certain nombre de corps nouveaux dont la chimie s'est enrichie dans ces derniers temps, et parmi lesquels nous citerons la glycérine.

Le point délicat est de trouver, d'une manière commode, le point ou foyer auquel il convient d'arrêter l'objet pour pouvoir l'étudier suffisamment ou le dessiner : la main vacille et ne peut servir. Le moyen le plus simple est de monter, sur le support même de la feuille percée, une tige glissant de bas en haut et soutenant une lame de verre mince, sur laquelle on dépose l'objet à étudier. On l'approche ainsi, peu à peu, et avec précaution, de la lentille, dont la lame métallique doit toujours rester horizontale.

On peut faire varier à volonté le pouvoir grossissant de ces lentilles éphémères. Pour cela, il suffit d'ajouter ou d'enlever, avec une pointe d'aiguille, un peu de matière. La viscosité du miel rétablit immédiatement la continuité de la surface et l'adhérence de la partie ajoutée à celle qui existait déjà.

L'observateur ne perdra pas de vue que, pour une même ouverture, plus on mettra de miel, c'est-à-dire plus la goutte sera grosse, plus sa surface deviendra convexe, plus elle fournira un fort grossissement, plus le foyer sera court. On allongera, au contraire, le foyer autant que possible, en laissant dans l'ouverture la plus petite quantité de miel que l'on pourra, ce qui formera une lentille très-plate.

Ce n'est pas tout encore : les anciens nous paraissent avoir su composer des doublets et des triplets au moyen de cette curieuse fabrication de lentilles; l'empirisme et l'expérience les guidaient. Avec deux ou trois feuilles métalliques percées parfaitement l'une au-dessus de l'autre, ce qui est très-facile, et glissant le long de la même tige verticale, ils ont pu doubler et tripler le système des lentilles, faisant varier, à volonté, et leur grandeur et leur convexité, pour arriver à les rapprocher suffisamment et à obtenir ainsi des grossissements considérables. Ce procédé ne vaut pas assurément nos microscopes composés actuels, et demande une grande habileté de main; mais ces instruments primitifs peuvent encore rendre beaucoup de services à l'amateur de la nature, s'il est patient et adroit.

Nous n'avons pas à nous appesantir ici sur les autres instruments qui pourraient servir à l'étude de l'histoire naturelle; ils se réduisent d'ailleurs, pour la géologie et la minéralogie, à quelques marteaux, à un petit aimant en fer à cheval, et à une loupe commune grossissant quatre à six fois en diamètre; pour l'étude de la botanique, à une ou deux petites pinces fines, dites *presselles* ou *bruxelles*, permettant de saisir et de détacher les organes délicats que nos doigts ne sont pas aptes à tenir; pour la zoologie, à ces mêmes pinces, et à un ou deux scalpels, nécessaires pour interroger l'intérieur des organes. (1)

Tous ces objets n'excèdent pas une dépense totale de *vingt francs*. Sans doute, c'est beaucoup pour bien des gens; mais combien de savants sont devenus les gloires de l'humanité, qui ne possédaient pas cette modeste somme, et qui sont parvenus à l'économiser peu à peu sur leurs besoins les plus pressants!

(1) Nous avons déjà donné des conseils pour quelques-unes de ces études. — Voy. les Tables.

PROGRÈS DES MŒURS.

L'INTEMPÉRANCE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ceux qui ne veulent pas reconnaître que, peu à peu, les mœurs s'améliorent, ne tiennent pas assez compte des enseignements de l'histoire. Si l'on prenait à part chaque passion ou chaque vice, on remarquerait ce fait important, qu'on les voit pour la plupart s'atténuer de plus en plus dans les classes aisées à mesure qu'elles s'éclairent et se policent. Prenons aujourd'hui pour exemple l'intempérance. Le détestable vice de l'ivrognerie était certainement beaucoup plus commun au dix-septième siècle, parmi les personnes les plus élevées par la fortune et le rang, qu'aujourd'hui. Mme de Sévigné parle de membres de la noblesse « passant la nuit à ivrogner. » Le grand prieur de Vendôme se vantait de ne s'être pas couché une seule nuit, pendant quarante ans, sans être ivre. Un grand nombre de femmes de la noblesse avaient un goût excessif pour les liqueurs fortes. Une duchesse de Mazarin faisait un usage immodéré des vins blancs, de l'eau-de-vie, de l'absinthe, de l'anis et du vin de Sillery. Une duchesse de Vendôme mourut, dit Saint-Simon, « de s'être blasée de liqueurs fortes dont elle avoit son cabinet rempli. » Les cafés, aux premiers temps de leur établissement, furent fréquentés, surtout la nuit, par des femmes appartenant à la société polie. On sait combien l'intempérance était ordinaire, en Angleterre et dans la plupart des pays du Nord, parmi les gens riches et dans les cours. Qui peut refuser d'admettre que la classe noble et la bourgeoisie se sont insensiblement corrigées de ces honteuses habitudes? Pourquoi? N'est-ce point grâce aux progrès des lumières et de la raison publique? Le sens commun, la conscience, protestent contre ces grossièretés et les forcent à disparaître. Et ne peut-on pas espérer que ces mêmes progrès s'étendront également à toutes les classes à mesure qu'on verra se répandre les bienfaits de l'éducation? (1)

LES PRODUITS DE L'ALGÉRIE.

Dans les bonnes années, l'Algérie exporte des millions d'hectolitres de blé. Elle fournit au midi de la France une très-grande quantité de moutons pour la première boucherie. La vigne, qui n'y était cultivée que pour les raisins de table, y fournit du vin en quantité croissante, et les vignobles de l'Algérie vont désormais faire concurrence à ceux de l'Espagne. Les oranges de Blidah et autres lieux alimentent un commerce important. L'Algérie exporte une grande quantité de tabac en feuilles. Les primeurs, tant fruits que légumes, s'y produisent en quantité croissante pour la satisfaction des consommateurs de Paris et même de Londres. Le palmier nain, regardé d'abord par les colons comme un ennemi acharné à leur ruine, s'exploite largement aujourd'hui avec avantage pour le crin végétal qu'il fournit. L'*alfa*, plante qui vient en Algérie spontanément, sans la moindre culture, et qui était signalé par les savants, qu'on n'écoutait pas, comme donnant une pâte à papier de la première qualité, est enfin récolté et va l'être bien plus encore. Un chemin de fer, destiné à être suivi de plusieurs autres, va être construit pour amener les balles d'alfa de l'intérieur à la mer. Un des arbres les plus merveilleux du monde par sa rapide croissance et par la beauté des planches qu'on en tire, l'*eucalyptus* de l'Australie, s'accommode parfaitement du climat algérien, et les colons le multiplient. A Paris, on vend sous le nom d'onyx un marbre algérien qui sert à la fabrication des coupes, à la monture des pendules, etc. Enfin la mine de fer de Mokta-el-Hadid, près de Bone, donne un minerai d'une qualité remarquable. (1)

(1) Voy. sur ce sujet un mémoire de M. H. Baudrillart dans le *Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*. Juillet 1874.

MÉDAILLON DE L'ORIGINAL DU *MISANTHROPE*.

CHARLES DE SAINTE-MAURE, DUC DE MONTAUSIER.

Il existe beaucoup de portraits gravés du duc de Montausier, mais on ne connaissait pas encore de médaille à son effigie, lorsque la Bibliothèque nationale fit, en 1866, l'acquisition du médaillon de bronze qui paraît ici pour la première fois. On en ignore l'auteur; quel qu'il fût, c'était un habile homme, qui a parfaitement rendu la sévérité de traits et la physionomie un peu triste qui ont peut-être valu à ce personnage, plus encore que son caractère, l'honneur de passer pour avoir servi de modèle à l'Alceste de Molière.

Le médaillon n'a pas de revers; le relief est très-doux; il a été modelé et fondu. Le duc de Montausier y est représenté avec la cuirasse; la légende, abrégée sur la



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaillon du duc de Montausier.

médaille, doit être lue ainsi : *Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, gouverneur de monseigneur le Dauphin*. Sous le bras, on lit la date 1677. Le duc de Montausier avait alors cinquante-sept ans, et il y avait six ans qu'il était veuf de la célèbre Julie-Lucie d'Angennes de Rambouillet. Les biographies de ces personnages sont dans tous les dictionnaires; il est donc inutile de les retracer ici. Notons seulement quelques faits et quelques dates qui ne se trouvent pas partout.

Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, marquis de Rambouillet et de Pisany du chef de sa femme, chevalier des ordres du roi, gouverneur de Louis Dauphin de France, fils unique de Louis XIV; premier gentilhomme de la chambre; gouverneur des provinces de Saintonge, Angoumois et Normandie, naquit le 6 octobre 1610. Il épousa, en 1645, Mlle de Rambouillet, qui fut gouvernante de la personne du Dauphin et première dame d'honneur de la reine, et mourut, le 15 novembre 1671, à l'âge de soixante-quatre ans. Créé duc et pair en 1664, gouverneur du Dauphin en 1668, le duc de Montausier mourut à Paris le 17 mai 1690; sa fille, Marie-Julie de Sainte-Maure, épousa le duc d'Uzès, et c'est ainsi que la

(1) Michel Chevalier.

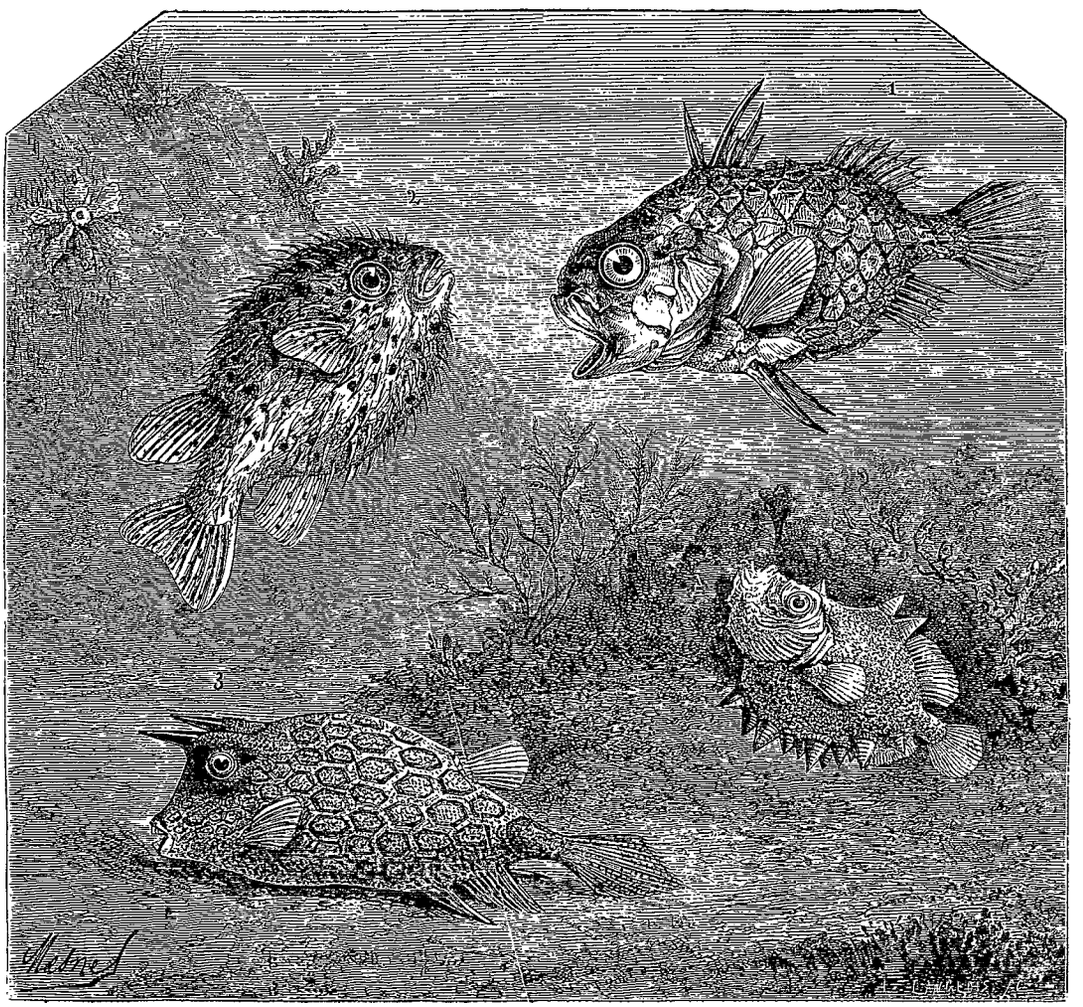
fameuse *Guirlande de Julie* passa dans la maison de Crussol d'Uzès.

POISSONS BIZARRES.

Les poissons que nous mettons sous les yeux du lecteur semblent rivaliser entre eux pour la bizarrerie de la forme : c'est à qui s'éloignera davantage de l'aspect ordinaire des poissons.

Le *monocentre du Japon* est couvert de larges écailles anguleuses, épaisses, d'une dureté osseuse, qui forment une véritable cuirasse. Sa tête est sillonnée de replis, qui sur le crâne et le front représentent des espèces d'ogives gothiques. La première nageoire dorsale se compose de cinq ou six épines, articulées de façon à pouvoir se coucher les unes sur les autres; lorsqu'elles se redressent, les unes se dirigent à droite, les autres à gauche. La nageoire ventrale consiste dans une autre grosse épine qui tantôt se serre le long du corps, tantôt se fixe dans une position perpendiculaire et devient une défense formidable. La taille de ce poisson est d'environ quinze centimètres.

Le *diodon* est encore plus extraordinaire. Il est couvert d'épines, et il a la propriété de se gonfler comme un ballon en absorbant de l'air. Quand il est dans cet état, il flotte sur l'eau, il roule en tous sens sans pouvoir se diriger, et ses épines hérissées, animées d'un mouvement constant de vibration, menacent la main qui voudrait le saisir.



1. Monocentre du Japon. — 2. Diodon ou Orbe épineux. — 3. Ostracion à cornes. — 4. Oréosome conifère. — Dessin de Mesnel.

Ces poissons, appelés aussi *orbes épineux*, habitent les mers tropicales; ils se tiennent assez ordinairement dans le voisinage des côtes. Ils se nourrissent de petits poissons, d'oursins et de mollusques, dont ils brisent la coquille avec leurs fortes mâchoires. On les pêche au filet ou avec des hameçons; on est obligé de les assommer pour pouvoir les prendre sans danger. Quelquefois, après être restés longtemps gonflés, ils expulsent avec bruit l'air qu'ils avaient avalé, ils abaissent leurs épines et deviennent tout à coup flasques et mous; mais si l'on avance la main pour y toucher, ils s'enflent et se hérissent de nouveau.

L'*ostracion à cornes* dépasse encore les deux précédents par la singularité de son aspect. Il est revêtu d'une cuirasse osseuse formée en apparence de compartiments hexagones soudés entre eux. Cette cuirasse représente une sorte de boîte ou de coffre dans lequel le poisson est enfermé, et qui laisse passer par des ouvertures les nageoires, la queue et les mâchoires, seules parties mobiles de l'animal. De là le nom de *coffre* donné à l'ostracion par plusieurs naturalistes.

Dans certaines espèces, ce coffre osseux est triangulaire; les deux faces latérales se réunissent sur le dos et forment une arête plus ou moins aiguë. Dans d'autres, une quatrième face, horizontale, recouvre le dessus du corps.

L'ostracion que nous représentons est caractérisée par la forme triangulaire de sa carapace et par les quatre aiguillons dont il est armé. Deux de ces aiguillons sont placés au-dessus des yeux et dirigés en avant; les deux

autres, tournés en arrière, sont situés à l'extrémité de l'abdomen.

Ces poissons se trouvent dans les mers chaudes des deux continents. Leur taille atteint de trente à quarante centimètres.

Enfin, le petit poisson appelé *oréosome conifère* est un véritable monstre. Son nom d'oréosome signifie poisson montagneux, et cette qualification est justifiée par les grosses boursouflures qui couvrent son corps et le font ressembler à la carte en relief d'un pays hérissé de montagnes et de volcans. Ces boursouflures sont coniques et striées de cercles parallèles à leur base. Elles sont un produit de la peau, dont toute la surface est grenue, et se détachent facilement.

Une autre bizarrerie de l'oréosome est d'avoir la bouche fendue verticalement sur le museau, et plus haute que l'œil.

CONSTANTINOPLE.

SAINTE-SOPHIE. — L'ÉGLISE. — LA MOSQUÉE.

I. — FONDATION DE CONSTANTINOPLE.

Avec Constantin, le christianisme devint la religion de l'empire, et cette révolution dans l'ordre religieux devait entraîner nécessairement un changement complet dans le gouvernement et dans la société. C'est pourquoi, comprenant combien les lieux ont d'influence sur les idées et les sentiments, Constantin renia l'ancienne Rome, toute pleine de souvenirs républicains et païens, et alla fonder une autre Rome, destinée à faire déserter et oublier la première. Il choisit pour emplacement de la nouvelle capitale les bords enchantés du Bosphore.

Constantinople (la ville de Constantin) s'éleva sur le terrain de Byzance, dans une admirable position. On commença à y travailler en 326. Constantin y établit un sénat, des tribus, des curies; il fit placer au centre de Constantinople le milliaire d'or d'où partaient toutes les grandes voies publiques; et, non content de faire de la nouvelle cité la première de toutes par la puissance et la domination, il voulut qu'elle fût aussi la première par la magnificence. On y construisit un cirque, un forum, des bains publics. On dépeça les plus beaux monuments de la Thrace et de la Propontide, et l'on se servit de leurs débris pour faire de nouveaux et imposants édifices, tels qu'églises, palais, arcs de triomphe. Italie, Grèce, Asie, tout fut mis à contribution, tout fut dépouillé pour embellir, pour enrichir Byzance; et comme les chefs-d'œuvre des anciens maîtres ne suffisaient pas, que d'ailleurs le goût perdait de sa simplicité, et que la richesse devenait une des conditions de la beauté, l'empereur fit exécuter un nombre considérable de statues en marbre, en bronze et même en or; les murs furent décorés d'une foule de bas-reliefs, de peintures et de mosaïques, genre d'ornement qui désormais devait faire fureur. Et ce n'est pas seulement à Constantinople que se déployait un pareil luxe : beaucoup d'autres villes de l'empire furent dotées d'églises embellies et enrichies de la même manière.

II. — PREMIÈRE ÉGLISE DE LA SAINTE-SAGESSE (SAINTE-SOPHIE) SOUS CONSTANTIN.

Vers la vingtième année de son règne, Constantin fonda à Constantinople une église dédiée à la *Sagesse divine* (en grec, *tî Aghìa Sophìa*, à la Sainte-Sagesse). Voilà l'origine du nom de cette église, plus tard refaite sur un plan immense, et qui n'était pas consacrée à une sainte, mais à un des attributs de Dieu, la *Sagesse* (Sophia).

A cette époque, on pouvait déjà remarquer dans l'art quelques-uns des principaux traits dont les temps ultérieurs offrirent le complet développement. Ainsi, en tant que style architectural des églises ou basiliques, on constate l'abandon des lignes droites, des surfaces carrées, des frontons angulaires, tels qu'on les voit dans les anciens édifices d'Athènes, par exemple. Le bandeau rectiligne devient arc; le toit à pentes en surfaces planes devient dôme ou coupole : lignes courbes et surfaces curvilignes règnent partout. Comme style décoratif, nous l'avons dit, la profusion des ornements, la richesse des matériaux, la variété chatoyante des couleurs, remplacent la noble et grande simplicité des Ictinos, des Callicratès, des Phidias et de leurs disciples. Faire grand, faire riche, tel est le rêve; faire beau n'occupe plus autant. Aussi voit-on naître et se propager un goût désordonné pour les étoffes somptueuses, les tissus brodés et brochés, les meubles précieux, les marqueteries de pierres, de métaux, de bois, de verres colorés : la mosaïque, cette œuvre qui demande surtout temps, patience et argent, devient l'élément indispensable de toute ornementation. Le grand art plastique, la sculpture, qui avait produit tant de merveilles dans la Grèce et ses colonies, ne produit plus que des œuvres barbares. On n'observe plus, on n'étudie plus les belles lignes humaines : c'en est fait de la beauté idéale de la forme.

La basilique élevée par Constantin en l'honneur de la *Sagesse divine*, et qui devait être conçue d'après le nouveau style, fut agrandie par l'empereur Constance. On donna de plus vastes proportions à la nef, et l'édifice fut même réédifié en partie.

Au commencement du cinquième siècle, en 404, ce temple fut brûlé par les Ariens à la suite d'une des émeutes religieuses si fréquentes dans l'empire d'Orient. L'empereur Théodose le fit réparer; mais l'incendie le détruisit de nouveau sous le règne de Justinien, en 532. Voici à quelle occasion.

La ville était partagée, comme l'on sait, en factions qui prenaient fait et cause pour les *verts* et les *bleus* dans les courses du cirque. L'empereur Justinien et l'impératrice Théodora s'associaient à ces querelles et augmentaient encore l'ardeur de ces ridicules et honteuses rivalités; disputes de cochers qui devaient faire couler le sang à flots!

Ces amusements passionnés n'empêchaient pas le peuple de souffrir de l'aggravation des charges publiques, et ne faisaient que rendre les esprits plus irritables par le contraste des plaisirs et de la misère. Une sédition éclata : plus de trente mille hommes y périrent, si l'on en croit les auteurs, et Sainte-Sophie fut brûlée.

III. — LA NOUVELLE SAINTE-SOPHIE SOUS JUSTINIEN.

Justinien se mit aussitôt à l'œuvre pour la réédifier, et déclara que ce serait « le plus magnifique monument qu'on eût fait depuis la création. » Il fit rechercher dans toutes les provinces de son empire les marbres, les colonnes, les sculptures, qui pouvaient lui être utiles. Les édifices religieux et civils de l'Orient et de l'Occident furent dépouillés. Marcia, dame romaine, envoya de Rome, embarquées sur des radeaux, huit colonnes qui venaient du grand temple du Soleil, bâti par Aurélien à Balbeck. Huit autres colonnes de marbre vert tacheté de noir, enlevées sans doute au fameux temple de Diane, furent expédiées d'Éphèse.

Justinien rassembla une armée d'ouvriers venus de tous les pays (1), et chargea de la direction des travaux deux architectes grecs alors en grande réputation, An-

(1) « Artifices coegit toto in orbe. »

thémios de Thralles et Isidòros de Milet. L'empereur mit une ardeur incroyable à suivre et à surveiller les travaux. L'emplacement de l'église n'était pas éloigné de son palais. Il fit construire une galerie qui conduisait du palais impérial à l'enceinte où s'élevait l'église, afin de pouvoir venir promptement, à tout instant et sans être vu, s'assurer par ses propres yeux de l'assiduité des travailleurs. On sait même quel était le costume qu'il portait à cette occasion : il avait une mauvaise tunique de lin, un mouchoir roulé autour de la tête, et un bâton à la main. Réprimandes, punitions, et aussi fréquentes récompenses, tout était mis en œuvre.

Les deux architectes avaient sous leurs ordres cent maîtres maçons, et chaque maître maçon dirigeait une troupe de cent ouvriers. Cinq mille ouvriers travaillaient au côté droit, et cinq mille au côté gauche.

On établit d'abord une couche d'un béton dur comme du fer et d'une épaisseur de vingt pieds. C'est sur cette couche inébranlable que furent posées les premières fondations des piliers. Les murs furent construits en briques; mais pour les piliers on employa de gros blocs de pierre calcaire, qui furent reliés par des crampons de fer, ainsi que les plaques de marbre qui formaient le revêtement de tout l'édifice.

On était arrivé au point où devait commencer le dôme, cette partie caractéristique du nouvel art grec ou byzantin, comme on l'appelle dans l'histoire de l'architecture. Rhodes fut chargée de confectionner les briques destinées à cette œuvre si importante et si difficile, à cause de l'audace du plan. L'empereur ne s'en remit pas à la bonne foi des fabricants de briques, et poussa la précaution jusqu'à envoyer trois de ses familiers, avec mission de surveiller le travail des briquetiers. Les briques étaient d'un travail si fin et d'une terre si légère, que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une brique ordinaire. Chacune portait l'inscription suivante : *C'est Dieu qui l'a fondée, Dieu lui portera secours.* On les rangeait par couches bien alignées; de douze en douze assises on mettait des reliques et l'on faisait des prières. Enfin, le dôme fut achevé heureusement.

Il restait à décorer l'édifice. On déploya alors une magnificence inouïe. Dorures, peintures à l'encaustique, revêtements de marbres précieux, mosaïques, tout fut prodigué. Pas une surface qui ne fût couverte, pas une saillie qui ne fût peinte ou dorée. La coupole fut rehaussée d'une immense mosaïque dorée et colorée. Ce fut de toutes parts comme un ruissellement de lumières et de rayons. Toutes les peintures étaient sur fond d'or. Du reste, on sait que c'était une habitude des décorateurs et peintres byzantins, et l'on retrouve ce procédé dans beaucoup d'églises d'Italie et de Sicile, et même de France, datant des onzième et douzième siècles : peinture byzantine, style byzantin, sont des expressions fort usitées, et dont personne, pour ainsi dire, n'ignore le sens.

L'énumération des vases sacrés et des candélabres en or massif, dont nous trouvons le détail dans les historiens, fait penser aux splendeurs féeriques des Mille et une nuits. Les auteurs deviennent poëtes quand ils parlent du merveilleux spectacle qu'offrait l'immense basilique avec ses candélabres et ses lampes suspendues à des chaînes d'airain. Il y en avait tant, « que ces lampes semblaient nager dans un océan de feu. »

Le revers de la médaille, c'est que l'empereur se ruina et ruina l'empire à cette œuvre gigantesque. Impôts des provinces, tributs et dépouilles des Barbares, furent absorbés par le gouffre sans le combler. Il fallut augmenter les charges publiques déjà lourdes, retenir les traitements des fonctionnaires au mépris de tous les droits. On faisait argent de tout; on utilisait tout. On alla jusqu'à fondre les tuyaux de plomb qui conduisaient l'eau aux fontaines de la ville, et on les remplaça par des tuyaux en terre.

Enfin la basilique fut achevée. On avait employé sept ans et demi à rassembler les matériaux, et huit à bâtir l'édifice. L'empereur en fit la dédicace avec une pompe incroyable. On tua d'abord, en signe de réjouissance, des milliers de bœufs, de moutons, de cerfs, de porcs, de poules et de poulets, qu'on distribua au peuple. Puis l'empereur, accompagné du patriarche, marcha vers le temple, et, franchissant les portes solennellement ouvertes, s'élança vers l'ambon, et là, exalté par la vue de ces prodigieuses splendeurs qui l'entouraient de toutes parts, il s'écria dans un transport de joie, d'admiration et d'orgueil : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cet ouvrage! Je t'ai vaincu, Salomon! » Alors commencèrent, pour durer quatorze jours, les prières, les festins publics, les distributions de pièces d'or et d'argent.

La fin à une autre livraison.

EXEMPLES DE LONGÉVITÉ

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Jérôme Lippomano, ambassadeur de Venise en France en 1577, fait le plus grand éloge de la salubrité et des bonnes conditions climatériques de ce royaume.

« Il n'y fait pas, dit-il, trop froid en hiver, pas trop chaud en été, si ce n'est par accident. Aussi les habitants y auraient-ils une très-longue vie, s'ils ne se ruinaient pas l'estomac et les entrailles en mangeant trop, comme les Allemands et les Polonais en buvant trop. »

Puis il ajoute : « En effet, les femmes, qui ont plus de tempérance que les hommes, et qui boivent rarement du vin, ou bien le boivent avec de l'eau, dépassent l'âge de quatre-vingts ans, et *beaucoup même vont jusqu'à cent ans.* »

Nous avons plus d'une fois déjà cité des exemples de cette longévité de nos aïeux; mais il serait difficile d'en apporter de plus frappants que celui qui nous est fourni par le vénérable chroniqueur dieppois David Asseline, dans ses *Antiquitez et chroniques de la ville de Dieppe*, rédigées en l'année 1682, et qui viennent d'être publiées.

Relatant des faits accomplis en 1579 :

« C'est, dit-il, ce qu'une fille, nommée Anne Cauchie, a vu et rapporté à celuy de qui je l'ai appris, de sorte qu'il n'y a pas lieu d'en douter le moins du monde, bien que cette fille fût âgée de cent cinq ans, pour avoir esté de la bonne terre et avoir tenu cet avantage de son père, qui fut un des soldats de M. de Ricarville (capitaine du château de Dieppe, assassiné en 1562), et avoit vescu jusqu'à l'âge de cent vingt et quatre ans, c'est-à-dire onze ans de plus que son frère, lequel mourut âgé de cent treize. »

POINT DE ROIDEUR.

Pliez votre humeur de bonne heure, et vous préviendrez les plus grands maux.

Traité du vrai mérite de l'homme.

SUR L'AUMONE.

PROBLÈME DE MORALE.

M. Paul Janet, dans son excellent traité sur « la morale », exprime cette opinion, en apparence paradoxale, que la valeur morale d'un acte n'est pas toujours en proportion du mérite qui y est attaché; et que souvent le de-

voir exige que nous nous privions d'une vertu. Il en donne un exemple.

« Dans les anciennes idées sur la charité, dit-il, le plus grand bien que l'on pouvait faire à ses semblables était le don ou l'aumône. Dans des idées plus éclairées, on ne doit avoir recours à l'aumône qu'à la dernière extrémité : le travail, le prêt, tout ce qui tend à exciter la responsabilité personnelle doit être préféré quand cela est possible; cependant il y a plus de vertu à donner qu'à prêter, à faire l'aumône qu'à faire travailler. Je suppose un homme qui veuille assurer le bonheur de cent familles. Il sait qu'en leur donnant la moitié de sa fortune, il les fera vivre pendant un an; mais il sait aussi qu'en établissant une manufacture avec ce même caractère, il les fera vivre pendant un temps indéfini : par le premier moyen, il ne fait que des pauvres; par le second, il fait des hommes laborieux. Qu'ordonne ici la morale? Évidemment de préférer le second moyen au premier. Et cependant, dans le second cas, il double sa fortune, tandis que dans le premier il la sacrifie.

» Un acte peut donc être le meilleur en soi, même moralement, sans exiger la même sorte de vertu, c'est-à-dire de sacrifice, qu'un autre acte moralement moindre. Il peut même arriver, comme c'est le cas ici, que l'acte conforme à notre intérêt soit meilleur, absolument parlant, que l'acte désintéressé. »

SUR LA FAMILLE DE PIC DE LA MIRANDOLE.

Au Directeur du MAGASIN PITTORESQUE.

L'article que vous avez publié dans votre numéro du mois d'août 1874 sur Pic de la Mirandole ferait croire, d'après Pompeo Litta, que la famille de ce nom est éteinte depuis 1807 : ce serait une erreur. Une de ces branches, qui vivait en France bien avant que l'illustre maison s'éteignît en Italie, a formé de nombreux rameaux dont plusieurs se sont éteints aussi sans doute. Mais quel que soit le nombre d'années écoulées depuis l'arrivée en France d'un fils du comte François Pic de la Mirandole (Italie), la famille n'en subsiste pas moins toujours; le passé s'est relié au présent. Il y a, en effet, quelques années, M. H.-S. Pic, qui habite aujourd'hui le département de l'Ain, ayant établi sa filiation, la ville de la Mirandole lui a conféré, pour lui et ses descendants, le titre de « citoyen de la Mirandole », et lui en a envoyé le diplôme en parchemin en mémoire du nom des anciens chefs qui firent sa réputation et sa gloire.

Il suffit d'ajouter que l'auteur de la branche existante fut Bernard Pic de Blais de la Mirandole, celui-là même dont parle l'article, et qui avait épousé, en 1650, une demoiselle Jeanne de Bordes dont il eut plusieurs fils. C'était la cinquième génération depuis le fondateur de la famille en France.

TÊTE ANTIQUE DU MUSÉE D'ARLES.

Ce beau fragment fut trouvé, en 1823, sur l'emplacement du théâtre d'Arles, qu'il avait contribué à embellir. Depuis ce temps, un autel de la *Bonne Déesse* lui sert de base, et il a une place d'honneur au milieu de l'ancienne église Sainte-Anne, transformée en musée.

Le gardien du lieu ne manque pas de vous signaler l'excellence de ce morceau grec, et, après avoir engagé le visiteur à le considérer de profil, il pose un petit morceau de carton devant la partie mutilée. Grâce à l'heureuse conservation du reste du visage, cet expédient, pourtant assez naïf et de peu d'agrément, permet d'en reconstituer l'ensemble par la pensée, et d'apprécier plus aisément le mérite de l'exécution.

Bien peu de statues antiques nous sont parvenues sans avoir subi de graves lésions, et c'est une rare fortune lorsqu'on les retrouve, comme le *Germanicus* du Louvre, privées seulement de quelques doigts. — Faut-il les restaurer? — De quelle manière convient-il d'en opérer la restauration? — Partiellement ou en totalité? — Ces questions ont soulevé, dans ces derniers temps, des controverses assez vives. Pour l'artiste, que ses études spéciales mettent à même de suppléer aux lacunes d'un objet d'art, — pour le savant, qui recherche avant tout les sources d'information d'une incontestable pureté, il est préférable de voir les monuments tels que le temps et la main des hommes les ont laissés. — Le public pense différemment. Aussi la plupart des statues de nos grandes collections européennes ont-elles été réparées en vue de ce désir général du complet et de l'achèvement. Mais on est allé souvent trop loin dans cette voie. Sous Louis XIV, par exemple, Girardon ne se contentait pas de remplacer les fragments perdus de la fameuse Vénus trouvée dans ce même théâtre d'Arles, il la grattait à fond et lui enlevait son épiderme antique. Nos lecteurs se rappelleront la gracieuse figure de Polymnie (voy. t. VIII, 1840, p. 337), due, on peut bien le dire, au ciseau d'Agostino Penna, sculpteur romain du seizième siècle. De la figure antique il ne restait que quelques parties des membres inférieurs et de la draperie; ce fut donc moins une restauration qu'une *restitution* presque intégrale.

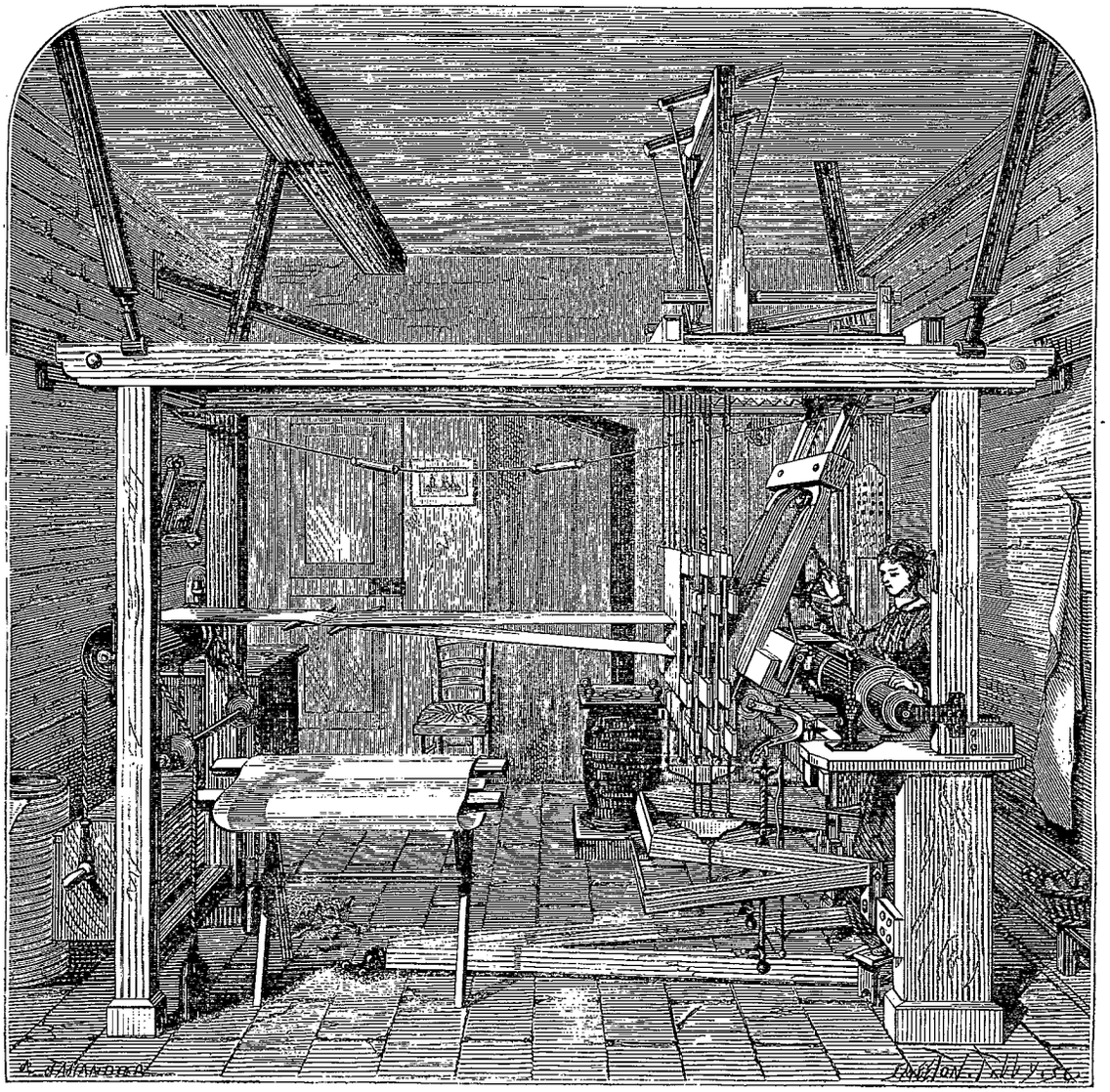


Tête antique, au Musée d'Arles. — Dessin de Chevignard.

Sur cette question comme sur tant d'autres, la vérité se trouve entre les opinions extrêmes, et le goût demeure le souverain arbitre. Sans doute il convient de ne pas toucher aux nobles débris d'un Parthénon; mais il est telle mutilation à laquelle on doit remédier par respect même pour le chef-d'œuvre qu'elle dénature. Où est le critique assez rigide pour blâmer la restauration du nez de la Vénus de Milo? Pas une parcelle de marbre n'a été enlevée dans cette opération exécutée avec du plâtre, et, du moins, si nous avons à déplorer la perte irréparable des bras de cette belle statue, nous pouvons admirer dans leur complète sérénité les traits augustes de la déesse. Nous croyons qu'on pourrait se permettre une semblable réparation de la tête antique du Musée d'Arles, sans s'exposer à trop soulever les protestations des archéologues, et même à trop faire regretter à l'honnête *cicerone* l'emploi de son singulier stratagème.

MÉTIER A FABRIQUER LES ÉTOFFES DE SOIE UNIES.

Voy. les Tables, et notamment le t. XXIII, 1855, p. 60, 75, 203.



Atelier de tissage, à Lyon. — Dessin de Jahandier, d'après Victor Grilat.

Ce métier est au *pas ouvert*, c'est-à-dire représenté au moment où l'ouvrier, ayant enfoncé la marche et par ce fait produit l'écartement des fils de la chaîne, va lancer la navette et ainsi passer un coup de trame.

La *chaîne* est cette partie de l'étoffe qui avant d'être tissée se trouve tendue suivant toute la longueur du métier.

La *trame* s'enroule sur de petits *tuyaux* en bois ou en carton, de manière à former une sorte de petites bobines appelées *canettes*, que l'on place, au fur et à mesure, dans un instrument, le plus ordinairement en buis, long d'une trentaine de centimètres, large de trois, et spécialement creusé au centre; c'est la *navette*. Il est construit de façon à pouvoir glisser entre l'écartement des fils de la chaîne, et, dans ce trajet, laisser se dérouler derrière lui un fil qui, après l'abaissement du battant, constitue le *coup de trame*.

La chaîne, en sortant de chez l'*ourdisseuse*, est donnée à l'ouvrier sur une *cheville* en bois. Dans cet état, il la porte chez le *plieur*, qui, au moyen de l'appareil dont nous avons donné le dessin (1), la *plie* ou l'enroule sur le rouleau que l'on voit à l'arrière du métier.

(1) Voy. t. XXIII, 1855, p. 61.

Cette opération faite, il en vient une autre qui paraît de prime abord extrêmement difficile et compliquée, mais qui, exécutée par des femmes dont c'est la spécialité, appelées *remetteuses*, semble plutôt un jeu d'enfant. Cette opération se nomme le *remettage*. Il s'agit de prendre les fils dont se compose la chaîne, et de les passer un à un, en commençant par la gauche du métier, dans les mailles correspondantes des lisses, sans qu'il échappe la moindre erreur, sous peine de recommencer.

Les *lisses*, qu'on aperçoit vers le milieu du métier, contre le battant, sont plus ou moins nombreuses suivant la quantité de fils qui entre dans la chaîne pour une largeur donnée. On emploie quelquefois quatre lisses, le plus souvent six, huit, dix, et même très-fréquemment plus encore, mais toujours en nombre pair, comme on s'en rendra compte par la suite. La réunion du nombre voulu de lisses pour tel compte de chaîne se nomme *remisse*.

En parlant du remettage, nous avons dit que chaque fil de chaîne est passé dans la maille correspondante du remisse, en commençant par la gauche; nous allons expliquer comment. On fait pour cela usage de deux méthodes : la méthode du *remettage suivi* et la méthode du *remettage*

amalgamé. Le remettage suivi étant de beaucoup le plus usité, nous l'exposerons seul.

Le remettage suivi s'exécute en passant le premier fil de la chaîne dans la première maille de la première lisse (celle qui regarde le rouleau de derrière), le second fil dans la première maille de la seconde lisse, et ainsi jusqu'à la dernière lisse; après quoi l'on revient à la seconde maille de la première lisse, puis à la seconde de la deuxième, et de même par rangs de mailles jusqu'au dernier fil, chaque lisse fournissant de la sorte successivement sa maille.

Les fils de la chaîne passés dans le remisse, il s'agit ensuite de les passer dans le peigne.

Le *peigne* est un instrument que l'on s'imaginera aisément, bien que difficile à distinguer dans le dessin. Il se trouve enchâssé dans une rainure pratiquée dans la largeur du battant, à l'endroit où l'on voit les fils de la chaîne traverser ce dernier. La poignée du battant le maintient à sa partie supérieure, en sorte qu'il est comme dans une espèce de cadre. Le peigne se compose de petites lames d'acier poli placées verticalement et extrêmement minces, ce qui permet d'en disposer un grand nombre sur la largeur de l'étoffe. Cependant il n'est pas utile qu'il y en ait dans cette largeur autant que de fils, attendu que, la soie étant très-fine, et conséquemment les fils de la chaîne très-nombreux, on passe au moins deux fils, souvent trois, quatre, cinq et même plus, dans chaque dent.

Le passage des fils de la chaîne dans le peigne, ou *piquage en peigne*, quoique beaucoup plus facile que l'opération du remettage, exige deux ouvrières : l'une se place entre le remisse et le peigne, et choisit les fils; l'autre se place derrière le peigne et, au moyen d'un crochet plat et très-mince, appelé *passe-fils*, qu'elle introduit successivement dans chaque dent, attire à elle les fils que la première ouvrière lui présente.

Après avoir passé la chaîne au remisse et au peigne, on la *noue*. Cette opération consiste à nouer les fils devant le peigne par petites parties, afin qu'ils ne puissent plus s'échapper. Chaque nœud doit être bien rigoureusement sur la même ligne transversale que les autres, afin qu'en les fixant au rouleau de devant il ne se forme pas dans la chaîne des parties plus lâches ou plus tirantes que d'autres.

Le *rouleau de devant*, celui sur lequel s'enroule l'étoffe fabriquée, s'appuie à gauche du métier sur un support en fer ou en fonte que l'on appelle la *patte du régulateur*, et, de l'autre côté, le tourillon vient reposer dans un support d'un autre genre qui porte le nom de *régulateur* et qui mérite quelques explications. C'est un cadre en fonte, à la partie inférieure duquel est pratiquée l'ouverture propre à supporter le tourillon du rouleau. La partie supérieure porte deux roues. Celle d'en haut est une roue en cuivre à rochet, munie d'une manivelle invisible dans le dessin, et de deux cliquets qui la laissent tourner librement de gauche à droite, mais non pas dans l'autre sens. Cette première roue communique à la seconde par un pignon; enfin celle-ci à une troisième plus grande, fixée solidement au rouleau. De cette façon, en tournant la manivelle de la roue à rochet dans le sens naturellement où elle peut tourner, le rouleau est entraîné de gauche à droite et tend à enrouler la chaîne en l'attirant à lui. On comprend que la partie enroulée ne puisse plus retourner en arrière.

Nous allons montrer maintenant comment la chaîne peut rester tendue et comment on peut régler cette tension.

On voit à l'arrière du métier une caisse en bois suspendue à deux cordes. Ces deux cordes sont enroulées chacune trois fois sur le rouleau de derrière, dans une gorge pratiquée à cet effet, et viennent se terminer à leur seconde extrémité par un contre-poids en pierre ou en fonte. En mettant dans la caisse des pierres ou tout autre objet pesant, on arrive à contre-balancer les contre-poids, et bientôt tout ce qu'on ajoute dans la caisse est supporté par la chaîne et contribue à lui donner une certaine tension qu'il importe de savoir approprier au genre d'étoffe que l'on veut obtenir. Dans cette opération, les contre-poids s'étant soulevés, si l'on tourne la manivelle du régulateur, la chaîne s'enroule sur le rouleau de devant, la caisse est alors entraînée avec elle; mais, les contre-poids venant à reposer à terre, les cordes auxquelles ils sont fixés se détendant et diminuant ainsi le frottement qu'elles exerçaient sur le rouleau, la caisse retombe en arrière de la quantité de chaîne enroulée. Ainsi, la caisse donne une tension sensiblement uniforme, et, quoique le rouleau tourne, reste toujours à la même hauteur.

Les lisses correspondent aux marches par leur partie inférieure au moyen d'un système bien compréhensible dans le dessin : toutes celles qui portent un numéro impair correspondent à une marche; celles qui portent un numéro pair, à l'autre. En appuyant le pied sur l'une des marches, les lisses qui lui correspondent s'abaissent, et avec elles les fils de la chaîne passés dans leurs mailles, tandis que les autres lisses s'élèvent d'une quantité égale à l'abaissement des premières, et avec elles également les fils qui passent par leurs mailles. A leur partie supérieure, les lisses communiquent, au moyen de tiges métalliques, à un appareil placé sur le métier qui porte le nom de *carrette*, lequel, au moyen d'un mouvement d'oscillation très-simple, soulève les lisses que la marche n'abaisse pas.

Dans le dessin, le remisse ayant six lisses, tous les fils impairs de la chaîne passent dans les mailles des lisses portant les numéros 1, 3, 5; tous les fils portant un numéro pair passent dans les mailles des lisses portant les numéros 2, 4, 6. Cela posé, si l'on enfonce l'une des deux marches, la chaîne se partage en deux parts égales, dont l'une s'abaisse et l'autre s'élève, de telle façon qu'un fil qui s'abaisse se trouve entre deux fils qui s'élèvent, et réciproquement. Quand on viendra à lâcher cette marche pour enfoncer l'autre, tous les fils qui s'élevaient premièrement se trouveront abaissés, et ceux qui s'abaissaient élevés, ainsi de suite. On comprend dès lors qu'à chaque enfoncement de marche, passant la navette, le coup de trame qui en résulte lie le précédent par un entre-croisement des fils de la chaîne invisible à l'œil, qui constitue l'étoffe, et de ce qui n'était que des fils isolés dans le principe fait un tout parfaitement homogène.

Au-dessous du rouleau de devant, on voit une barre de bois transversale au métier, fixée à l'une de ses extrémités, commandée à son centre par les marches, et correspondant à l'autre extrémité, par une corde, à un levier muni d'un cliquet ayant action sur la roue à rochet du régulateur. A chaque coup de trame passé, c'est-à-dire chaque fois qu'une marche est enfoncée, ce levier est soulevé et fait tourner la roue à rochet d'une quantité déterminée qui correspond à la hauteur d'un coup de trame dans l'étoffe. Ainsi, l'étoffe s'enroule d'elle-même sur le rouleau au fur et à mesure du tissage, sans que l'ouvrier ait besoin de s'en occuper.

Entre le battant et le rouleau de devant est un petit rouleau qu'on peut, à l'aide de support à vis, hausser ou baisser suivant le besoin. Il n'a pour but que de maintenir l'étoffe à une hauteur constante. Il constitue une amélioration importante; car, avant cela, le rouleau de devant grossissant, il fallait trop souvent élever le battant et le remisse à mesure que l'étoffe s'élevait elle-même. Cela était cause de beaucoup d'imperfections.

Il est vrai de dire que, pour la fabrication des étoffes de soie, la moindre irrégularité dans l'arrangement des pièces d'un métier peut l'empêcher de fonctionner; un

rien occasionne à l'étoffe des défauts très-apparents. L'observateur étranger, comprenant aisément la marche d'un mécanisme aussi simple, a peine à croire qu'il faille être né tisseur pour en tirer parti avec quelque avantage. Et, chose plus extraordinaire encore, quand vous voyez des machines d'une grande complication donner de magnifiques résultats au moyen des moteurs hydrauliques ou à vapeur, le métier à tisser les étoffes de soie (et notez que nous ne parlons que de l'uni), malgré d'ingénieux appareils, n'a encore pu donner que des résultats inférieurs à ceux obtenus à la main par la grande moyenne des ouvriers lyonnais. Le système de métier que reproduit le dessin n'est que le résultat d'améliorations incessantes obtenues avec peine, mais dont il est vrai de dire que les principaux perfectionnements datent d'une époque peu éloignée.

Le *battant à bouton* et *au marcheur* peut compter parmi les plus importants de ces perfectionnements. Le battant est cette pièce que l'on remarque entre le remisse et l'ouvrier. Il se compose essentiellement d'une espèce de cadre à deux *montants*, d'une traverse inférieure au-dessous de l'étoffe appelée *masse*, et d'une traverse supérieure servant uniquement à maintenir l'écartement des deux montants. Le peigne est placé dans une rainure pratiquée sur la masse, et maintenu par une troisième traverse mobile, qui est la poignée du battant. On donne aux montants et à la masse plus ou moins d'épaisseur, suivant le poids que doit avoir le battant pour telle étoffe à fabriquer. La masse, étant plus longue que l'étoffe n'est large, porte à ses extrémités les deux *boîtes* où vient se réfugier la navette après chaque passée de trame. Une petite pièce, munie d'un anneau de buffle, reçoit la navette; elle glisse dans une rainure et commande cette dernière en lui communiquant son mouvement de va et vient. Pour cela, des cordes, venant passer dans une poulie fixée à la traverse supérieure et aboutir à un bouton que l'ouvrier tient à la main, sont fixées à ces petites pièces mobiles qui lancent la navette chaque fois que l'ouvrier tire à lui le bouton. Au-dessous du battant est adaptée une petite planchette contre laquelle s'appuie une poulie pouvant osciller à l'extrémité d'un levier que les marches font agir. Chaque fois que l'ouvrier enfonce une marche, le battant se recule automatiquement d'une quantité déterminée, puis retombe sur l'étoffe pour battre le coup de trame de tout son poids quand on lâche la marche. Comme il est important que le battant pèse un poids déterminé pour une tension donnée à la chaîne, on y arrive soit en ajoutant au-dessous de sa masse, à l'aide de boulons à oreilles, de petites barres de fer plus ou moins lourdes, soit en sortant un peu de tension à la chaîne, suivant le cas. Ces battants donnent de très-bons résultats : d'abord, la navette, n'étant plus lancée à la main, donne au fil de trame une tension beaucoup plus régulière; ensuite, le battant, se reculant et retombant automatiquement, frappe l'étoffe d'un poids constant qui contribue à lui donner plus de régularité et, partant, plus de lustre.

Le battant oscille à sa partie supérieure au moyen d'une traverse en bois indépendante, qui vient s'appuyer au métier, et à laquelle le battant est accroché.

Le métier proprement dit est la carcasse en bois, qui se compose des quatre pieds (les deux de devant en forme de *banque* ou de table), des deux traverses longitudinales, et des deux traverses transversales, appelées *clefs*, parce qu'elles règlent le plus ou moins d'ouverture du métier. Ces pièces de bois doivent être solidement ajustées, bien d'équerre, de façon que les rouleaux soient rigoureusement horizontaux et parallèles l'un à l'autre. Le métier est, en outre, fortement immobilisé, en vue de lui procurer la plus grande rigidité, par des pièces de bois nommées *ponteaux*, qui viennent s'appuyer aux murs et au plafond.

Quant à l'opération du polissage, elle consiste uniquement à frotter l'étoffe sur son envers, à l'aide d'un instrument appelé *polissoir*, dans le but de l'assouplir et d'ajouter encore à sa régularité.

VOLONTÉ.

La seule force dont nous ayons conscience, c'est la volonté. H. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

PROVERBES PROVENÇAUX.

Qu noun travaillo poulin, travaillo roussin.
Celui qui ne travaille pas jeune, travaillera vieux.

Per faïre uno bouano journado si foou levar matin.
Pour faire une bonne journée il faut se lever matin.

Trabail es tresor.
Travail c'est trésor.

Ouvragi ben ourdouna, mita fach.
Ouvrage bien ordonné, moitié fait.

Lou champ doou perevous es plen de maleis herbos.
Le champ du paresseux est rempli de mauvaises herbes.

Oou labouraïre perevous leis garris mangeou la semenço.
Au laboureur paresseux les rats mangent la semence.

Lou bouen pastre fa lou bouen avé.
Le bon berger fait le bon troupeau.

PROGRÈS MATÉRIELS.

1867-1872.

Pendant la période quinquennale de 1867 à 1872, la longueur des lignes télégraphiques a été portée de 49 000 milles géographiques à 66 000; ce qui équivaut à une augmentation continue de près d'un tiers.

Les télégrammes circulent sur la surface du globe, de San-Francisco jusqu'en Europe (1), à travers le continent et l'océan Atlantique; de là jusque dans l'Inde, à travers l'Asie Mineure et le golfe Persique, et jusqu'au fleuve Amour et l'extrême Asie, à travers les steppes de la Sibérie. Des lignes latérales enferment dans ce cercle le Japon ainsi que l'Australie.

Le réseau de voies ferrées, qui en 1867 s'étendait, pour le globe entier, sur une longueur d'un peu plus de 21 000 milles géographiques, occupe aujourd'hui une surface de 32 000 milles géographiques. Ces chemins de fer traversent la chaîne des Alpes en Europe, aussi bien que les Cordillères d'Amérique, et s'élancent d'un bout à l'autre de ces continents. On calcule qu'il circule par jour, en moyenne, sur le réseau ferré, 4 millions à 4 millions et demi de voyageurs, et qu'on y transporte 40 millions de quintaux de marchandises.

La poste fournit aussi son contingent. On évalue à 2 300 millions de lettres le nombre des correspondances échangées sur la surface du globe de 1865 à 1867; d'après les derniers relevés, la poste en expédie annuellement 3 300 millions, ce qui fait 9 millions un quart de lettres par jour.

L'augmentation de la flotte à vapeur des marines marchandes complète le tableau de l'accroissement des moyens de communication. Le statisticien Kolb a pu évaluer à 15 000 millions de florins (le florin d'Autriche vaut 2 fr. 50 cent.) le total de toutes les valeurs mises en circulation, en 1860, pour les importations et les exportations.

(1) La ligne du Brésil vient d'être inaugurée.

On l'évalue pour 1870-1871, c'est-à-dire dix ans après, à 23 170 millions de florins. Donc, c'est une augmentation de 54 pour 100 pour le commerce extérieur; en d'autres termes, dans une période de dix ans, l'économie générale sur le globe a doublé d'intensité.

ASCENSION DE L'AIGUILLE VERTE

(HAUTE-SAVOIE).

1865.

Parmi les sommités que l'on aperçoit du Montanvert (1), et qui se dressent de l'autre côté de la Mer de glace, il en est deux qui attirent d'abord le regard : ce sont le grand obélisque de granit qu'on nomme l'*aiguille du Dru*, et qui n'a pas d'histoire, et, derrière, l'*aiguille Verte*, beaucoup plus élevée, quoiqu'elle paraisse l'être moins.

L ascension de l'aiguille Verte a été faite pour la première fois, paraît-il, en 1864, par M. Édouard Whymper (2), accompagné des deux guides Almer et Biener.

« Nous partîmes de Chamonix le 28 juin 1864, dit M. Whymper (3), pour aller attaquer notre aiguille. Nous avions pris un porteur.

» Il nous fallut d'abord traverser la Mer de glace...

» Nous campâmes sur le Couvercle (2 377 mètres), à l'abri d'un grand rocher.

» Le lendemain matin, à trois heures quinze minutes, nous en partîmes pour faire l'ascension de notre aiguille, laissant la tente et nos provisions, hélas! à la garde du porteur. En deux heures de marche, sur une neige cassante, nous avions monté de 1 220 mètres, et nous étions à moins de 487 du sommet. C'est la direction dans laquelle on peut s'en approcher le plus près et le plus facilement. Mais, à partir de cet endroit, la montagne devient très-escarpée.

» Almer cherchait du regard, tout en marchant, un chemin praticable : les rochers inférieurs du pic terminal de l'aiguille Verte étaient peu engageants.

» Nous arrivâmes en face d'un grand couloir de neige qui conduisait tout droit du glacier de Talèfre sur la crête de l'arête qui relie le sommet de l'aiguille Verte à la montagne nommée les Droites. C'était bien là le chemin que je voulais suivre; mais Almer me fit remarquer que le couloir se rétrécissait à sa partie inférieure, et que s'il y tombait des pierres nous courrions grand risque d'avoir la tête brisée. Cette bonne raison nous obligea d'aller encore plus à l'est du sommet pour y chercher un autre couloir plus petit parallèle au grand.

» Nous traversâmes, à cinq heures trente minutes, la Schrund, qui protégeait la base du pic supérieur; quelques minutes après, nous découvrions le sommet et tout l'espace qui nous en séparait encore.

» — O aiguille Verte, vous êtes morte, et bien morte! s'écria Almer avec enthousiasme.

» Dans son vocabulaire, cela signifiait qu'il se sentait absolument certain d'arriver au sommet.

» Almer est d'ordinaire très-silencieux : c'est une grande qualité chez un guide. Les guides bavards donnent des distractions qui peuvent coûter cher. De plus, ils sont souvent altérés, et les guides qui boivent sont de véritables calamités.

» On recommande parfois aux touristes qui gravissent les montagnes de sucer des cailloux pour empêcher leur gorge de trop se dessécher. Les cailloux ne valent pas grand'chose par eux-mêmes, mais on ne peut les sucer et en même temps tenir la bouche ouverte : voilà pourquoi la gorge ne se dessèche pas; mieux vaut donc garder tout simplement la bouche fermée, et ne pas s'exposer à avaler de petits cailloux. C'est une observation générale, que les touristes novices n'ont jamais la bouche fermée : ils marchent ainsi un peu plus vite, mais ils deviennent tout haletants; leur langue et leur gorge se dessèchent; ils boivent et transpirent outre mesure; quand ils sont exténués, ils s'en prennent à la sécheresse et à la raréfaction de l'air.

» Le vrai montagnard doit garder le silence et tenir sa bouche fermée.

» Arrivés au sommet du petit couloir, nous traversâmes les roches intermédiaires qui le séparaient du grand couloir, que nous suivîmes tant que nous y trouvâmes de la neige. Quand la glace remplaça la neige, nous retournâmes à gauche sur les rochers. On n'en saurait trouver de plus favorables; c'était une espèce de granit dont le grain retenait parfaitement les clous.

» Nous les quittâmes à neuf heures quarante-cinq minutes pour achever l'ascension, en suivant une petite arête de neige qui descendait dans la direction de l'aiguille du Moine.

» A dix heures quinze minutes, nous avions atteint le sommet (4 127 mètres), où nous dévorâmes un peu de pain et de fromage avec un appétit féroce.

» Du sommet de l'aiguille Verte, notre vue embrassait des vallées, des villages, des champs cultivés, des chaînes interminables de montagnes, des lacs; nous entendions, dans la limpide atmosphère de la montagne, le tintement argentin des clochettes des troupeaux et le grondement formidable des avalanches. Le dôme gigantesque du mont Blanc dressait, au-dessus de tout ce qui nous environnait, sa cime éclatante; ses glaciers étincelants descendaient entre les contre-forts sur lesquels ils s'appuient; ses neiges, éblouissantes de blancheur, devenaient de plus en plus immaculées à mesure qu'elles s'éloignaient de la terre.

» Le sommet de l'aiguille Verte est un dôme de neige sur lequel on pourrait danser un quadrille. L'extrême élévation des Droites me surprit; mais je crois qu'elle est en réalité inférieure de très-peu à celle de l'aiguille Verte elle-même.

» Le temps changea subitement; de gros nuages sombres s'amoncelaient de tous côtés, et nous descendîmes au plus vite. Une neige très-épaisse se mit à tomber avant que nous eussions pu quitter les rochers. La trace de nos pas, souvent effacée, fut parfois entièrement perdue; enfin la montagne devint tellement glissante et difficile, que la descente nous prit autant de temps que la montée.

» A trois heures quarante-cinq minutes du soir, nous traversâmes de nouveau la Schrund, et nous redescendîmes au galop au Couvercle, dans l'espoir d'y faire un bon repas dont nous avions grand besoin; mais à peine avions-nous tourné le coin de notre rocher, que nous poussâmes tous trois un hurlement en voyant que le porteur avait plié la tente et se disposait à l'emporter :

» — Arrêtez! Que faites-vous là?

» Il répondit tranquillement qu'il nous avait crus morts ou tout au moins égarés, et qu'il s'en retournait à Chamonix pour y faire part de ses suppositions au « guide-chef. »

» — Dépliez la tente sur-le-champ, et donnez-nous nos provisions.

» Au lieu d'obéir, il se mit à tâter ses poches.

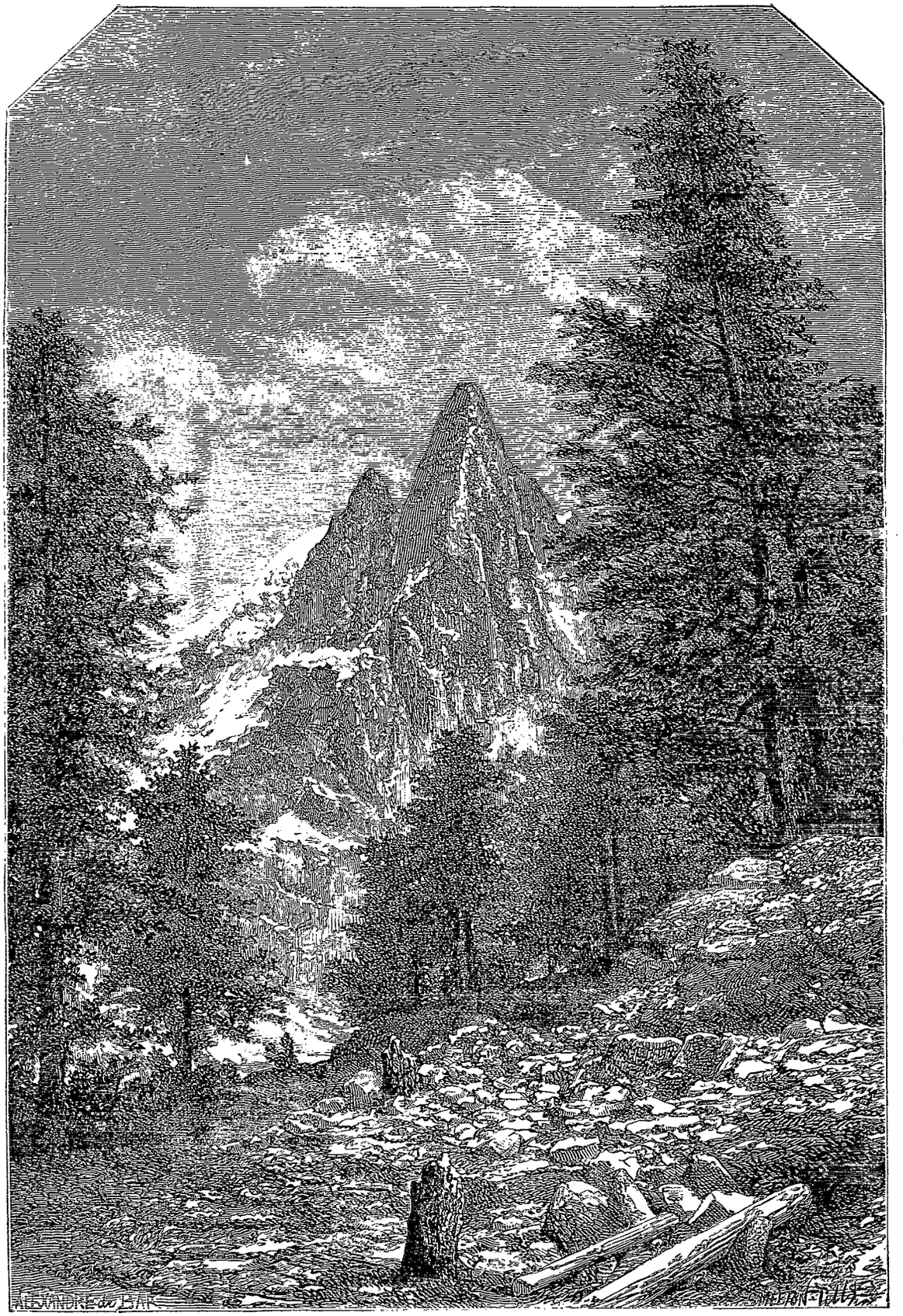
» — Allons, donnez-nous vite nos provisions.

» — Les voilà, répondit notre digne porteur, en nous

(1) Pâturage élevé de 1 908 mètres au-dessus de Chamonix.

(2) C'est le courageux touriste qui a échappé à la terrible catastrophe du mont Cervin, en 1865.

(3) *Escalades dans les Alpes;* trad. par M. Adolphe Joanne.



L'aiguille du Dru et l'aiguille Verte, en face du Montanvert. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Quetier.

montrant un morceau de pain très-malpropre, gros comme un petit pain d'un sou.

» Nous regardâmes en silence l'imperceptible reste de nos provisions. Le misérable avait tout englouti : gigot, miches, fromage, vin, œufs, saucisson ! Il était inutile de récriminer et de nous arrêter. Le poids de notre dîner ne nous gênait guère pour marcher, mais le porteur était aussi chargé à l'intérieur qu'à l'extérieur. En nous sui-

vant, il ruisselait de sueur : tout ce qu'il nous avait mangé s'évaporait en grosses gouttes et assaisonnait le glacier. Quand nous arrivâmes au Montanvert, l'infortuné était trempé comme s'il eût marché sous la pluie.

» Nous fîmes une petite halte dans l'auberge pour y prendre un peu de nourriture, et à huit heures quinze minutes nous rentrions à Chamonix, au milieu des salves d'artillerie et des démonstrations de joie des aubergistes. »

Dans le tarif de Chamonix, le prix de l'ascension de l'aiguille Verte, auparavant tentée inutilement, est fixé à cent francs par guide.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10.

XIV

Comment Valentin s'était-il trouvé transporté si loin? La vraie raison de ce voyage et de tant d'autres fut *le désir de voir et l'humeur inquiète*, comme dit si bien l'auteur des *Deux pigeons*. Je pourrais dire qu'il avait trouvé pour but à son expédition de pourvoir d'animaux un naturaliste anglais, fournisseur des principales collections d'Europe; mais je n'écris pas l'histoire de Valentin; la mienne me suffit, et sans doute Valentin lui-même quelque jour publiera ses Mémoires. Lisez-les, mes amis, je vous en conjure; c'est là que vous trouverez agrément et profit.

XV

Je venais d'achever ma vingt-cinquième année, quand ma mère, atteinte brusquement d'une fluxion de poitrine, mourut en quelques jours. Elle s'éteignit en pleine connaissance, avec une sérénité d'âme unique : son dernier baiser fut accompagné d'un sourire. Ce sourire de ma mère expirante fut la leçon, et j'ose dire la révélation la plus forte que j'eusse jamais reçue.

XVI

Je restai plusieurs jours dans un état indescriptible : je ne voyais, n'entendais que ma mère. Une fièvre me prit, je tombai malade gravement.

Une vieille voisine, appelée Madelon Finet, me soigna, et, deux mois seulement après la mort de ma mère, je faisais au jardin ma première promenade, soutenu par l'excellente Madelon.

Je pus reprendre les occupations habituelles; mais quelle solitude! et combien de larmes ont coulé silencieuses au jardin, au foyer, à la petite table! Je restai d'ailleurs persuadé durant quelque temps que ma fin était proche, et je la voyais venir presque avec volupté.

M'étant néanmoins, un jour, senti plus doucement revivre, j'écrivis à Valentin une longue lettre où je lui disais mon malheur.

Ah! Messieurs, c'est ici qu'il faut bien avouer qu'il y a dans la vie de singuliers rapprochements.

Ma mère, née à la campagne, d'une famille de cultivateurs, avait appris, dans son enfance, à siffler les vaches. De cet art de siffler les vaches elle s'était élevée, avec une très-grande habileté, à l'imitation du chant des oiseaux. Souvent elle m'avait charmé par cette imitation, poussée à un degré vraiment extraordinaire.

Il arriva donc, le lendemain du jour où j'avais écrit à Valentin, qu'une fauvette vint chanter près de ma fenêtre au moment où je m'éveillais. Je crus si bien entendre ma mère, que moi-même, en sautant du lit, je me mis à chanter. Chanter avait été dans mes habitudes autrefois; mais cette habitude, je l'avais absolument perdue.

XVII

Voilà comment je fus, par un chant d'oiseau, rappelé de la mort à la vie.

Il y avait eu jusque-là, devant notre chaumière, un joli gazon vert; l'idée me vint, cette année-là, de remplacer le gazon par un champ de myosotis. L'effet fut ravissant, et j'eus bientôt un grand nombre d'imitateurs.

Je commençai aussi à cultiver les giroflées. Un vieux jardinier m'avait enseigné les procédés de l'*essimplage*, et je pus ainsi rivaliser avec les jardiniers d'Erfurt, si fort en réputation pour cette culture.

Je ne laissai pas que de vendre tout de suite une centaine de ces plantes.

Je m'avisai d'une autre culture encore : celle du pissenlit, que je n'eus pas de peine à perfectionner, et dont j'obtins, en le faisant blanchir à la façon des chicorées, une salade exquise et très-saine. Malheureusement, comme il s'agissait d'une culture utile, le produit que j'en tirai me fit à peine rentrer dans mes frais.

Je crois n'avoir pas encore dit que pour le transport de nos denrées nous avions un âne, et que cet âne (j'en demande pardon) s'appelait Aristote. Ma mère et moi, traînés par Aristote dans une superbe carriole, nous allions à la petite ville régulièrement une fois par semaine vendre nos produits.

Depuis la mort de ma mère, je me faisais accompagner dans ces courses par la vieille Madelon, car, avec mon infirmité, j'étais incapable de m'en tirer seul.

Voilà quelle était ma situation au moment d'entrer dans ma vingt-sixième année, époque à laquelle de grands changements allaient avoir lieu dans ma vie.

XVIII

Mais laissez-moi vous raconter les choses comme elles se passèrent; je ne fais ici ni bucoliques, ni églogues; Florian et Segrais ont été d'agréables esprits; leur style, cependant, serait funeste dans ce qui va suivre. Encore moins nous faut-il les paysanneries de roman ou d'opéra comique.

Parlons, s'il vous plaît, la langue du paysan, qui est la bonne langue. Si vous en doutez, lisez de F. Génin les *Variations du langage français*.

Or donc, j'avais depuis longtemps l'expérience que l'élevage du porc est une des opérations rurales les plus aisées et les plus lucratives; et j'élevais des porcs, et je les vendais bel et bien aux charcutiers de la contrée.

J'en avais un jour livré deux très-beaux à un charcutier domicilié dans la petite ville où se tenait le marché. Ce charcutier, qui était un homme très-cordial et de belle humeur, n'eut pas de repos qu'il ne m'eût emmené déjeuner chez lui. Il était bien rare que j'acceptasse ces sortes d'invitation; mais je me laissai aller cette fois à l'entrain de l'amphitryon. Je déjeunai donc dans sa famille, composée de sa femme, de lui, d'un garçon de douze ans, et de quatre filles de seize à vingt-trois. C'était la première fois que m'arrivait une telle aventure. Je faillis en perdre la raison, ou plutôt je ne faillis pas, je la perdis réellement. Je n'osai ni parler, ni lever les yeux, ni seulement remuer. Je me croyais, avec mes béquilles, un objet de risée et de dégoût. Je quittai en toute hâte cette famille aimable et n'eus plus, à dater de ce jour, qu'un idéal : ne plus voir personne; et croira-t-on que pendant trois mois je mis en pratique cette superbe idée? Je restai tout ce temps sans sortir de chez moi. Madelon et le fidèle Aristote se rendaient seuls au marché.

Je souffrais amèrement, néanmoins, à la pensée de rester seul toute ma vie, sans famille; mais l'isolement et

l'abandon me paraissaient être la conséquence inévitable de mon infirmité. Aussi était-elle à mes yeux, cette infirmité, comme une malédiction prononcée sur ma vie entière. Il se mêlait à ma tristesse des mouvements de colère... Et savez-vous contre qui surtout éclatait ma colère? contre le père de cette heureuse famille, à qui j'en voulais de m'avoir rendu ma misère plus sensible.

XIX

Dans ces entrefaites, je reçus de Valentin une réponse à la lettre où je lui annonçais la mort de ma mère. Il était de retour au Caire, et c'est là qu'en très-peu de temps il avait appris la triste nouvelle.

Sa lettre était on ne peut plus affectueuse pour ma mère et pour moi.

Je fus bien étonné d'y trouver ce passage :

« Qui te remplacera une telle mère, un tel guide, d'esprit si fin, si pénétrant? Quelle femme pourrait, sans danger pour elle et pour toi, supporter tout de suite la comparaison avec ta mère? Je crains qu'autour de toi l'on ne te conseille le mariage... Non, non, mon ami, ATTENDS...

» A ta place, en ce moment, je voyagerais; je n'irais pas rejoindre ton ami Valentin aux bords du Nil; mais à ton âge, avec ton instruction et ton intelligence, je voudrais, étant Français, connaître au moins la capitale de la France, ses musées, ses collections, ses jardins, son musée d'histoire naturelle. Qui donc, en effet, connaîtra ces trésors, sinon ceux qui en sont dignes? »

Il ne s'en tenait pas là; il voulait que je visitasse l'Angleterre, l'Italie, la Suisse; rien que cela, et il ajoutait :

« N'oublie pas, mon ami, que pour l'éducation de notre âme, nous devons employer tout ce qui est à notre portée, et que voyager console, fortifie, élève, agrandit l'esprit... »

XX

Vous allez être bien surpris : je fis vœu de partir, tant m'avait ému la lettre de Valentin. Et puis, en m'en allant si loin, je reverrais le monde, sans être exposé à rencontrer le charcutier; le charcutier, juste ciel! qui de nouveau pouvait m'attirer chez lui!

Malheureusement on était en avril; je ne pouvais, dans un tel moment, abandonner mon jardin. Je dus ajourner le départ. Jamais, d'ailleurs, le printemps ne s'était annoncé plus magnifique : fleurs, fruits, légumes, récoltes de tous genres, promettaient une abondance exceptionnelle.

Mes voyages, bien évidemment, ne pourraient avoir lieu avant l'hiver; mais, à cette époque, certainement Valentin aurait satisfaction.

La suite à la prochaine livraison.

LES TSCHÉRÉMISSES

(RUSSIE D'EUROPE).

En descendant de Nijni-Novgorod vers Kasan, sur la rive gauche du Volga, on rencontre des villages de Tschérémisses, peuplade d'origine finnoise ou tschoude qui était autrefois nomade.

Le baron Auguste de Harthausen (1) a donné des détails intéressants sur les habitations, le caractère, les usages et les mœurs de ces rares représentants d'une race, la plus ancienne de celles qui ont habité le nord de l'Europe et de l'Asie, et qui s'éteint peu à peu au contact de la civilisation.

(1) *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie.* Hanovre, 1847.

Cependant on évalue encore le nombre des Tschérémisses, hommes et femmes, qui vivent en Russie, à environ 155 000 (1).

Les villages de cette peuplade, dit M. de Harthausen (à l'occasion d'une visite au village tschérémisse Koulikalowo), donnent à la contrée une physionomie particulière. La population russe est principalement établie sur le Volga et ses affluents; tandis que les Tschérémisses habitent de préférence l'intérieur des terres, le fond des vallées ou la pente des collines. Par opposition aux villages russes, construits sur une ligne, ceux des Tschérémisses sont bâtis sans ordre ni régularité, et ne forment pas de rues. Dans les premiers, on ne trouve ordinairement pas un arbre, pas le plus petit buisson ou la moindre haie vive; ici, au contraire, on ne voit que verdure et ombrage : de tous côtés s'élèvent des bouquets de chênes, de bouleaux et de tilleuls. Aussi l'irrégularité pittoresque des habitations, posées çà et là dans ces masses de verdure, est-elle infiniment plus agréable à la vue que l'alignement monotone des villages de la Grande-Russie.

Par suite d'une coutume ancienne, la porte d'entrée de chaque maison est toujours tournée vers l'Orient. La même coutume se rencontre chez les Tschouwasses et les Tartares.

Dans les vergers, il y a des arbres fruitiers de différentes espèces, des framboises, des fraises, des groseilles, des cerises, etc.; et dans les potagers, des choux, des navets, des haricots, des pois, etc. L'agriculture n'est pas négligée. On ensemence le champ d'hiver de seigle; celui d'été, d'un tiers d'orge et de froment, et les deux tiers restants d'avoine et de lin. Les champs sont très-larges, et chaque lot est séparé des autres par une bande de gazon.

A l'entrée du village, nous vîmes, fichés en terre, un grand nombre de pieux, sur lesquels on étale le blé pour être séché. Dessous on fait du feu, et au bout de quelques heures les gerbes sont complétement sèches. Ces pieux sont appelés *tamjama*. A côté se trouvait une aire pour battre le blé.

Les prairies sont bonnes et fertiles; le foin y est à bon marché; il se vend de 5 à 7 copecks (environ 8 cent.) le poud (40 livres).

La bière étant la boisson principale des habitants, on y cultive beaucoup de houblon. Le miel que produisent les abeilles de ces contrées est délicieux.

Les Tschérémisses sont d'une taille moyenne, mais élancés et robustes. Ils ont le visage large, le nez retroussé, les cheveux et la barbe d'un noir de jais, la bouche grande, les yeux très-foncés, surtout chez les enfants. Les cheveux châtains sont rares; quant aux blonds, je ne me souviens pas d'en avoir vu (2).

Les femmes sont petites et laides.

Les Tschérémisses ne se marient jamais avec les Russes ou les Tartares du voisinage; ces unions sont même très-rares avec les Tschouwasses, peuplade de la même origine qu'eux.

L'habillement des hommes ne diffère presque plus du costume russe. Celui des femmes se compose d'une longue robe de laine blanche (*meshar*), avec une bordure noire en bas; d'une chemise (*togora*) et d'un caleçon (*jelash*) en toile, dont l'archine se vend à 20 copeks assign., et de *lapti*, espèce de sandales en écorce d'arbre (*jedal*). L'é-

(1) Ils sont répartis dans les gouvernements de Kostrowa, Nijni-Novgorod, Wiatka, Kasan et Orenbourg.

(2) Pallas, Georgi, Falk, Lepechin, Rittschkow, etc., dépeignent les Tschérémisses comme étant blonds avec fort peu de barbe. C'est tout l'opposé de ce que le baron de Harthausen a observé. Il est possible que les Tschérémisses de l'autre côté du Volga soient tels que le disent ces voyageurs.

toffe de la robe coûte de 6 à 7 roubles assign. Les individus des deux sexes s'enveloppent les jambes d'un vilain morceau de tissu de laine noire (*tschtir*). Les jours de fête, les hommes portent des bottes (*kehm*) et une petite redingote rouge (*kaptal*) descendant jusqu'aux genoux. Les femmes ornent leur cou de larges colliers en perles de verre, entremêlées de pièces de monnaie et de rubans (*schirosch*). Au doigt, elles portent ordinairement un anneau d'une forme particulière.

La femme qui oserait se montrer nu-pieds serait déshonorée pour le reste de ses jours. Les filles portent leurs cheveux retombant par derrière en deux tresses. Après le mariage, elles s'entourent la tête d'un mouchoir (*scherdan*); car il serait honteux qu'un homme, et particulièrement leur beau-père, pût voir leur chevelure. Aux grandes occasions, elles se parent d'un bonnet élevé, orné de franges d'or, de coraux et de monnaies.

Le nom de Tschérémisses leur a été donné par les Russes; quant à eux, ils s'appellent, depuis un temps immémorial, *Méri*, *Mari* (hommes). L'épouse n'appelle jamais son mari par son nom de baptême, mais *mari*, c'est-à-dire homme ou Tschérémisse. De son côté, le mari appelle sa femme *wata* (femme).

Le mari achète son épouse moyennant une certaine somme nommée *olon*, et qui s'élève quelquefois jusqu'à 100 roubles argent. La dot des filles consiste ordinairement en un certain nombre de chemises; mais à la mort de leur père, elles héritent encore d'une certaine partie des biens meubles.

Les fils se marient le plus tôt possible, et forment dès lors un ménage séparé. A moins d'une décision expresse du père, c'est toujours le plus jeune des fils qui hérite de la maison.

Lorsqu'il s'établit, chaque fils reçoit de la commune une portion égale à celle de son père. Dans tous les villages que j'ai visités, les travaux des champs se faisaient en commun. A l'époque de la fenaison ou de la récolte, hommes, femmes, vieillards et enfants, se rendent aux champs et y travaillent jusqu'à ce que tout soit terminé. Personne ne peut rester à la maison ou se reposer pendant que les autres travaillent. Quand la récolte est faite, la commune s'assemble et procède au partage égal des fruits entre les membres.

Les Tschérémisses habitent ordinairement des villages de dix, vingt ou trente maisons. Deux ou trois villages forment une commune, ayant des champs non séparés. Il paraît que cette division par commune repose sur une ancienne coutume se rattachant à quelque idée religieuse. Les Tschérémisses appellent la commune *kérémeth*, qui est aussi le nom par lequel ils désignent les anciennes places destinées aux sacrifices et entourées d'arbres sacrés. *La fin à une prochaine livraison.*

CONFISCATIONS POUR CAUSE DE SUICIDE.

D'après les Établissements de saint Louis (1270), les meubles de ceux qui « s'estoient homicidés eux-mêmes » devaient être confisqués.

« Se il advenoit que aucuns hons se pendist ou noyast, ou s'occist en aucune manière, li meubles seroient au baron, et aussi ceux de la femme. »

Cette coutume se perpétua.

On lit dans les Mémoires de Dangeau :

« Aujourd'hui, le roi a donné à Madame la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même. Elle espère en tirer beaucoup d'argent. »

Il s'agissait d'un graveur nommé Perrot qui avait été condamné à la détention perpétuelle dans la Bastille pour offenses à la cour.

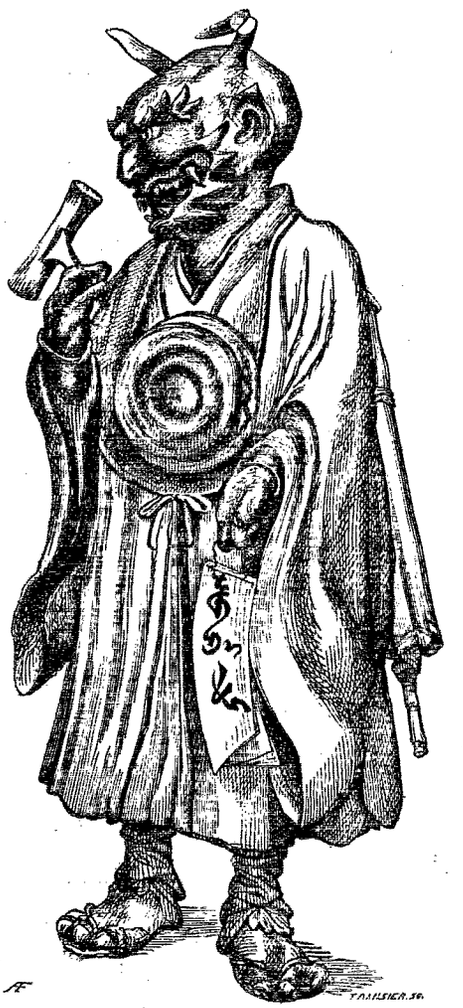
Dangeau dit encore ailleurs :

« Madame la duchesse d'Harcourt demande et obtient la succession d'un nommé Foucault qui s'est donné la mort. »

LE DIABLE JAPONAIS.

La statuette en bronze dont voici le dessin a été rapportée du Japon par M. Marron, industriel et artiste. C'est un échantillon précieux de l'art statuaire au Japon, où, comme dans tout l'Orient, l'artiste s'inspire des mythes et des traditions.

Le seigneur Sama, au Japon, n'est pas le simple démon qui étrangle les mariés le jour de leurs noces. Il est



Statuette en bronze représentant le Diable japonais. Dessin de Féart.

non-seulement Arihman, qui couvre le monde de ténèbres, mais encore Satan, le mal moral. Il est hideux comme les gnomes de la Scandinavie, grotesque et petit comme les nains de l'Oural. Les faunes et les satyres lui ont transmis leurs pieds de bouc; il est grimaçant et il menace. Sa poitrine est recouverte d'un tam-tam sur lequel il frappe avec un ossement humain. Cette vibration sonne pour les mortels l'heure suprême. Un papyrus que déroule son autre main crochue porte la liste des âmes qui lui reviennent de droit. Il est non-seulement le symbole du mal, mais aussi le destin.

LA PEINTURE A FRESQUE.



Préparation de l'enduit pour une peinture à fresque. — Dessin de L.-Chevignard, d'après Andrea Pozzo.

Sur une muraille déjà crépie d'un mortier de chaux, de gros sable et de tuiles pilées, le maçon vient de passer plusieurs couches de chaux éteinte alliée à du sable fin de rivière. Une couche encore, polie avec soin, et cet enduit humide, appelé par les Italiens *intonaco*, sera prêt à recevoir le travail du peintre qui dirige l'opération au bas de l'échafaudage. Tout est disposé d'avance à cet effet : les longs et souples pinceaux de soies de porc; les *albe-*

relli, petites sébiles pleines de couleurs à l'usage des fresquistes; enfin, la palette de fer-blanc, dont les bords relevés doivent retenir les matières colorantes à l'état liquide, tandis que l'eau contenue dans la cavité du manche permet de délayer rapidement les tons trop consistants. L'eau est ici l'unique agent pour la manipulation des couleurs. Sa présence n'est pas moins nécessaire dans l'enduit destiné à les recevoir, et la peinture ne sera durable qu'autant qu'elle sera posée quand le mur est frais, *fresco;* d'où le nom de peinture à *fresque*.

La scène empruntée par nous au Traité de perspective d'Andrea Pozzo (*Prospettiva de' Pittori ed architetti*, Rome, 1693) ne nous montre que les préliminaires d'une décoration murale, le labeur de l'ouvrier, non la tâche délicate de l'artiste. Nous avons donc à ajouter quelques explications complémentaires.

Le peintre a d'abord exécuté un dessin ou carton de même grandeur que la paroi qu'il doit orner; suivant son degré d'habileté, il s'est contenté d'une indication au fusain ou au crayon, ou bien il a disposé un modèle lui offrant aussi tous les effets de coloration. Ce dessin est coupé en plusieurs parties. Le maçon commence à enduire la muraille, mais seulement la superficie que le maître pense couvrir dans les sept ou huit heures pendant lesquelles l'*intonaco* restera humide. Le fragment de carton est alors appliqué sur le mur ainsi préparé, puis, avec une pointe de métal ou d'ivoire, l'artiste suit tous les contours de son dessin, de manière à en retrouver les traits principaux légèrement empreints dans l'enduit, une fois le papier enlevé. Pour obtenir une finesse plus grande, quelques fresquistes ont recours au poncis et à la poudre de charbon. Le maître a maintenant liberté entière de peindre son morceau, sous la condition de le terminer le jour même. Toute partie inachevée ou non couverte est abattue le soir, aussi le travail doit-il être limité de préférence aux contours d'une figure ou de quelque pli de draperie, afin de faciliter, le lendemain, la juxtaposition d'un nouvel enduit et la reprise de l'œuvre.

On comprend par ce qui précède combien il est difficile de conserver l'harmonie générale dans un travail ainsi morcelé, et sans les ressources ordinaires de l'ébauche. La fresque exige donc une idée parfaitement nette du but à atteindre, une grande sûreté de coup d'œil et une véritable habileté manuelle. Les retouches sont impossibles; quelques artistes des quinzième et seizième siècles ont essayé de corriger leurs ouvrages à sec, avec des couleurs préparées au jaune d'œuf ou à la gomme; mais les altérations que l'on constate dans leurs peintures sont, le plus souvent, causées par l'emploi de ces moyens accessoires et peu sûrs dont le temps a promptement raison dans les lieux exposés aux intempéries de l'air. Mieux vaut encore abattre les parties jugées défectueuses, et, recourant à un *compagnon* intelligent et adroit, les reprendre à nouveau.

La palette des fresquistes est assez bornée : la chaux dévore les couleurs végétales et celles tirées de divers oxydes; les laques, la céruse, le minium, certains bleus, sont de nul usage. L'artiste se trouve réduit au blanc de chaux ou de coquilles d'œufs, aux ocres, à la terre verte et à l'outremer tiré du lapis-lazuli. Les bruns se composent de terre d'ombre, d'ocre rouge et de terre noire de Venise. Voilà cependant les simples moyens qui ont produit les œuvres les plus élevées de la peinture murale, les incomparables merveilles des *Stanze* et de la Sixtine. Si la fresque est restée pendant longtemps le procédé favori des maîtres, c'est qu'elle est parfaitement appropriée aux édifices qu'elle décore, soit par sa légèreté et ses douces harmonies, soit par sa solidité quand elle est conduite avec les précautions commandées. On a tenté quelquefois, mais sans succès, du moins quant à la durée, de lui substituer la peinture à l'huile. L'histoire des arts nous en fournit un exemple douloureux : le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, la grande Cène, peinte à l'huile dans le réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, à Milan, entre les années 1494 et 1497, était déjà presque ruinée quand Vasari la visita, en 1536, tandis que le Crucifiement qui lui fait face, ouvrage contemporain assez médiocre, de Donato Montorfano, mais peint à bonne fresque, se trouve encore en suffisant état de conservation. Léonard y avait ajouté les figures de Ludovic le More et de sa famille, peintes à l'huile comme la Cène; c'est à peine si l'on distingue la place qu'elles occupaient, et la fresque de Montorfano a reparu tout entière. La raison en est claire : l'enduit à base de chaux subit sans résistance les vicissitudes du mur sur lequel il est apposé; les corps gras, comme l'huile ou la cire, tendent au contraire, sous les mêmes influences de sécheresse ou d'humidité, à se décomposer, se noircir, et ils finissent toujours par se détacher d'un corps qui leur est étranger.

La pratique de la fresque est à peu près abandonnée en France depuis le dix-huitième siècle; nos peintres semblent avoir reculé devant les difficultés de ce mode de peinture. Le fait est regrettable, car c'est la décoration monumentale par excellence, et quelques travaux exécutés dans notre pays sont là pour prouver qu'elle est tout aussi adaptée à la nature de notre climat qu'aux plaines humides et souvent très-froides de la Lombardie, où brillent encore d'une certaine vivacité tant d'œuvres de Luini et de Gaudenzio Ferrari. Citons, à Paris seulement, les remarquables pendentifs de Bertholet Flemalle, dans l'église des Carmes de la rue de Vaugirard (1); le grand plafond de Romanelli, dans la galerie du palais Mazarin, maintenant bibliothèque nationale, 1641; et la coupole du Val-de-Grâce, peinte par Mignard en 1664.

Un traité fait par le crime sera rompu par le crime.

SÉNÈQUE.

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION

SUR LA QUALITÉ DU TRAVAIL.

ENQUÊTE.

On entend souvent dire qu'il n'est pas besoin de savoir lire et écrire pour conduire une charrue ou manier un rabot, et qu'on peut être un excellent ouvrier sans avoir été à l'école. Cela n'est vrai que par exception. Il est au contraire démontré que l'instruction est, en général, un avantage même dans les états manuels, où il semble qu'il n'y ait qu'à faire emploi des forces physiques.

Les Américains, qui étudient dans tous leurs détails les questions relatives à l'instruction primaire, n'ont pas négligé ce point de vue essentiellement pratique.

Une enquête a été ouverte par le Bureau central d'éducation qui a son siége à Washington, et M. Eaton, *commissioner*, a adressé un questionnaire aux chefs d'usines, d'ateliers, aux ouvriers, et en général à toutes les personnes qui pouvaient fournir des renseignements sur l'influence de l'instruction dans l'exercice des professions industrielles.

(1) Flemalle a également représenté, à la voûte qui surmonte ces pendentifs, le prophète Élie enlevé au ciel sur un char de feu, et ses disciples qui reçoivent son manteau. Ces nobles fresques, qu'on croirait sorties du pinceau de Lesueur, ont beaucoup souffert, non du fait de leur exécution, mais par suite du mauvais entretien du toit de la coupole : il est évident qu'à un moment donné les eaux pluviales ont pénétré dans l'intérieur de l'église.

Soixante-quinze personnes ont répondu à ce questionnaire.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME QUESTIONS.

Avez-vous observé qu'une aptitude à être plus habile et à produire davantage fût le résultat d'une meilleure instruction?

Ceux qui savent lire et écrire ont-ils par ce fait seul plus d'habileté professionnelle et plus de moralité que ceux qui ne le savent pas?

S'ils ont une certaine supériorité, à combien peut-on l'évaluer, et quelle est l'augmentation de salaire qui en résulte?

RÉPONSES.

M. Samuel Thomas (extraction et fabrication du fer, à Zanesville, État d'Ohio) :

« Personne chez nous ne met en doute la supériorité des hommes qui savent lire et écrire sur ceux qui ne le savent pas. Les ouvriers qui ont reçu quelque instruction n'ont pas besoin d'être aussi surveillés; l'économie de ce chef pour les chefs d'industrie est au moins de 10 pour 100. Ils ont toujours à se plaindre des ouvriers illettrés, dont l'ouvrage est mal fait et qui travaillent moins. J'évalue encore à 10 pour 100 l'économie qu'ils réalisent avec de bons ouvriers. »

M. Bartlett, industriel à Lowell, État de Massachusetts (filature de coton) :

« Nos ouvriers savent tous lire et écrire; ceux qui ne le savent pas sont généralement des Irlandais ou des Français du Canada. »

M. Harris, manufacturier à Boylston, Massachusetts (filature de laines) :

« Je ne trouve que peu ou pas de différence au point de vue de l'habileté entre les ouvriers instruits et les ouvriers illettrés. Mais il y en a une très-grande au point de vue de l'assiduité au travail : ceux qui ont été à l'école sont bien moins enclins à « flâner » et à perdre leur temps en disputes.

» J'ajoute que le jour de la paye, il est plus agréable d'avoir affaire à ceux qui peuvent faire leur compte qu'à ceux qui, en étant incapables, se croient toujours trompés. »

M. Adams, cordonnier, membre de sociétés coopératives, à Cleveland, Ohio :

« Ceux de nos ouvriers qui ont de l'instruction sont plus habiles et ont de meilleurs procédés de travail; les ignorants sont toujours enclins à la routine.

» Ceux qui savent seulement lire et écrire sont de meilleurs ouvriers que les illettrés; ils sont plus consciencieux et produisent 25 à 30 pour 100 davantage. »

M. Thomas Bonnsill, entrepreneur de maçonnerie en Angleterre et à New-York :

« En principe, les ouvriers instruits sont les meilleurs, surtout pour les travaux difficiles; mais pour porter l'*oiseau*, je préfère celui qui ne sait ni lire ni écrire. Bien certainement, celui qui a reçu de l'instruction fera un meilleur mortier que celui qui est illettré, et sa connaissance des ciments lui permettra de demander et d'obtenir un salaire plus élevé. »

M. Howell, à Covington, Pensylvanie (fabrique de cristaux) :

« Les ouvriers qui savent lire et écrire, alors même qu'ils n'ont pas d'autre instruction, montrent plus d'habileté que les illettrés. On a moins de peine avec eux; ils comprennent plus vite, et leur travail est meilleur. »

M. John Cooper, ouvrier plombier, à Albany, État de New-York :

« L'homme qui sait lire et écrire est généralement préférable à celui qui ne le sait pas. Il est plus facile de lui faire comprendre ce qu'il doit faire, et si l'on n'est pas constamment près de lui, on peut lui donner des instructions par écrit, ce qui évite les ennuis d'une surveillance continuelle; c'est là un résultat très-désirable, et qui suffirait pour faire rechercher davantage les ouvriers instruits »

M. Hodgkins, président de la société de *Trades' Union*, à Détroit, Michigan :

« Un ouvrier qui ne sait ni lire ni écrire s'élève rarement au-dessus de la situation des ouvriers ordinaires. Il faut au moins l'instruction primaire pour mettre un homme ou une femme en état de diriger ou de surveiller un atelier, et même pour faire des ouvriers habiles. Dans la plupart des professions, les salaires sont en rapport avec l'habileté et l'intelligence de chacun. »

M. Owen, à Indianapolis, Indiana (ouvrages en fer) :

« Membre actif des sociétés ouvrières depuis plus de vingt ans, j'ai toujours observé que le meilleur ouvrier est celui qui a le plus d'instruction.

» Il est très-rare que les ouvriers qui travaillent le fer ne sachent ni lire ni écrire; mais leur travail est si pénible et si prolongé, qu'ils ne peuvent guère pousser plus loin leur culture intellectuelle. »

M. J. M. Mundella, membre du Parlement anglais pour le canton de Sheffield (tissage de laines) :

« Je puis dire qu'un homme instruit apprend toujours plus facilement son métier et exige moins de surveillance que celui qui est illettré. S'il ne sait que lire et écrire imparfaitement, l'avantage n'est pas considérable; mais s'il peut le faire couramment, cette connaissance lui est très-utile dans son métier comme dans toutes les affaires de la vie.

» On a signalé au Parlement anglais de graves accidents survenus dans la teinture, la blanchisserie, etc..., qui ont eu pour cause des erreurs dans des manipulations chimiques, et qui n'auraient pas eu lieu si les ouvriers avaient su lire...

» Je pense qu'il est impossible de dire exactement de combien l'instruction peut augmenter le taux des salaires; cela dépend de la nature du travail.

» ... L'homme un peu instruit comprend mieux le fonctionnement des lois économiques auxquelles son travail se trouve soumis. Mes observations personnelles m'ont amené à penser que la plupart des grèves d'ouvriers sont la conséquence d'une ignorance profonde, et que presque partout les actes de violence et d'intimidation sont le fait de gens sans instruction.

» Il arrive souvent que plus les machines employées sont perfectionnées, plus il faut d'intelligence de la part de ceux qui les dirigent. On a observé en Angleterre que pour manier les nouvelles machines agricoles l'intelligence était beaucoup plus nécessaire qu'avec les anciennes. Un ouvrier instruit obtiendra toujours d'une bonne machine plus de résultats qu'un ignorant, parce qu'il saura la faire travailler dans de meilleures conditions. »

M. Salomon Phineas, fabricant de cigares, à Boston et à New-York :

« A quelques exceptions près, les ouvriers les plus intelligents et les plus adroits sont ceux qui ont reçu de l'instruction.

» En général, les illettrés ont des habitudes moins régulières et sont plus souvent adonnés à l'ivrognerie, ce qui amène naturellement la démoralisation et la négligence dans le travail. Les ouvriers intelligents sont, en définitive, ceux qui produisent le plus, et, d'après ma propre expérience, j'évalue cette différence à 25 pour 100.

Ils ont un sentiment plus élevé de leur responsabilité, et font plus d'efforts pour se perfectionner et pour ne pas perdre leur place. »

M. White, pasteur, dans différents districts industriels :

« Ceux qui savent lire et écrire sont meilleurs ouvriers ; mais la différence n'est pas aussi sensible que lorsqu'ils ont reçu une instruction plus étendue.

» Pour l'extraction des minerais de fer et leur réduction, un travailleur intelligent vaut 25 à 50 pour 100 de plus que celui qui ne l'est pas. Dans les mines et les manufactures, le travail de ceux qui ne savent ni lire ni écrire est à vil prix. »

M. Mac-Carthy, mécanicien, à Saint-Clair, Pensylvanie :

« Il m'est arrivé d'avoir à diriger la machine à vapeur d'un moulin destiné à briser le charbon. J'ai remarqué que les jeunes garçons qui n'avaient pas été à l'école et ne savaient ni lire ni écrire étaient plus disposés à mal faire ; ils essayaient plus souvent d'abîmer la machine en mettant des clous dans les engrenages, que ceux qui avaient reçu même une faible instruction.

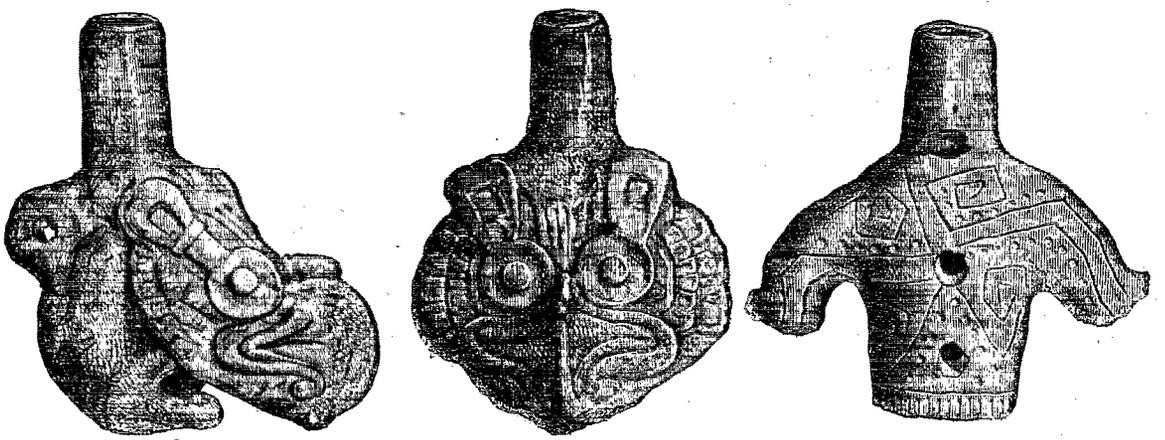
» Nous avons ici un grand nombre d'émigrants, et j'ai toujours vu que parmi eux les plus ignorants étaient les plus misérables.

» Les illettrés se livrent beaucoup plus souvent au désordre, et s'ils avaient le moyen d'acheter de l'eau-de-vie, il serait plus grand encore. Il y a parmi eux plus de tendances au vice et même au crime (1).

La suite à une prochaine livraison.

SIFFLETS PÉRUVIENS.

Il y a déjà longtemps que l'on a fait une remarque fort juste à l'égard de la musique rudimentaire des Péruviens et des Mexicains : c'est que ces peuples faisaient un usage presque exclusif des instruments à vent et à percussion, et qu'aujourd'hui encore, sur l'immense étendue des pays qu'ils habitaient, rien n'est plus rare que de rencontrer un instrument à cordes, si grossier qu'il soit. C'est précisément le contraire de ce qui a été constaté dans la portion de l'Afrique où les peuples européens n'ont jusqu'à



Musée de Sèvres. — Sifflet péruvien trouvé dans un tombeau ; face et profil.

Sifflet péruvien trouvé dans un tombeau.

ce jour introduit ni leurs arts, ni leur industrie. Dès les temps les plus reculés, la harpe, bien perfectionnée déjà, figure dans les peintures égyptiennes : on la retrouve en Abyssinie. Rien de pareil, à notre connaissance, n'existe dans ce que l'on est convenu d'appeler l'antique empire du Pérou, dont le morcellement moderne est connu de tout le monde.

La grande flûte des anciens Péruviens prenait le nom de *qqucina* dans l'idiome quichua : elle servait primitivement à accompagner ces chants nationaux si mélancoliques que l'on a désignés sous le nom expressif de *Yaravis* ou de *Tristes* (1). La qqueina n'a pas cessé de faire retentir les Andes de ces douloureux accents. On rencontre également dans ces montagnes la flûte de Pan, si célèbre dans l'ancienne mythologie de la Grèce. Un voyageur français bien connu, M. Weddell, a décrit, dans son ouvrage sur le Pérou, une vaste flûte de ce genre, rendant des sons presque aussi grandioses que ceux de l'orgue primitif.

L'ouvrage de MM. Rivero et Tschudi donne plusieurs spécimens d'instruments à vent remontant à l'époque des Incas ; mais ces flûtes ou ces flageolets de genres divers seraient infiniment plus nombreux, à coup sûr, si l'on avait prétendu introduire dans cette collection les sifflets très-perfectionnés que les potiers des temps incasiques adjoignaient souvent, avec beaucoup d'artifice, aux vases innombrables qu'ils confectionnaient, en les ornant la plupart du temps de figures d'animaux fantastiques. Quelques-uns de ces vases sont disposés avec assez d'art pour que l'eau qu'ils doivent débiter simule, en s'échappant du goulot, un sifflement, le chant des oiseaux.

Des deux sifflets dont notre gravure offre une représentation fidèle, et qu'on peut voir à la Manufacture nationale de Sèvres, le plus compliqué par sa forme est muni d'un appareil destiné à produire l'espèce de gazouillement sonore que nous venons de signaler, c'est-à-dire qu'il présente une sorte de cavité qu'on devait remplir d'eau pour en faire usage, le refoulement du liquide par l'air étant indispensable pour obtenir l'effet désiré. Ceci est certainement bien primitif, j'allais dire bien puéril ; mais la forme du petit instrument est à coup sûr des plus originales.

Le second sifflet, trouvé, comme le premier, dans une tombe antique, est fabriqué également en terre noire, et

(1) Voy., sur ces poésies péruviennes, deux articles de M. Ferdinand Denis dans la *Bibliographie musicale* de M. Pottier de Lalaine, numéros de septembre 1872 et de juillet 1873.

(1) Il résulte des rapports de la justice criminelle en France que les criminels sont quatre fois plus nombreux parmi les illettrés que parmi ceux qui ont de l'instruction. Ce n'est pas que l'instruction donne toujours directement plus de moralité ; mais, d'une part, l'instruction permet plus d'échapper à la misère, cause principale des crimes ; et, d'autre part, elle agit sur l'intelligence, elle conduit à mieux raisonner, elle donne une connaissance plus exacte du pouvoir de la justice. La moralité vaut mille fois mieux ; mais, lors même que l'on voudrait à tort nier l'influence morale de l'instruction, on devrait toujours désirer sa propagation dans l'intérêt général de la société.

représente un torse sans tête, revêtu d'un vêtement étroit à manches, couvert d'une sorte de broderie.

Ces deux sifflets ont fait partie de la célèbre collection de Clapisson.

A CANCALE.

Ce léger coquillage, que vous tenez entre vos doigts, va procurer à votre sens du goût une jouissance délicate d'une seconde : ne vous dit-il rien de plus? peut-être non! Mais que de souvenirs il éveille dans l'esprit du voyageur! Il le transporte dans la petite ville de Cancale, d'où le regard embrasse un si vaste horizon; sur ce rocher à peine haut de 50 mètres, et plus célèbre cependant que des milliers de monts superbes, sans nom et sans histoire, épars sur le globe. En bas, voici le port de Cancale, le village de la Houle, presque aussi populeux que la ville. Là se succèdent à toute heure des scènes d'étude qui intéressent aussi bien l'artiste que le savant : c'est là que M. Eugène Feyen a vu cette longue procession de jeunes femmes et de jeunes filles, rapportant des bateaux ce que la drague a moissonné au fond de la mer. Il y a du charme dans cette scène villageoise, et le regard se repose avec plaisir sur ces sveltes et sereines figures se mouvant, non sans une grâce qui n'a rien d'affecté, dans ce beau cadre du ciel et de la mer que dorent les douces lueurs d'un soir d'automne. L'artiste n'eût peut-être pas trouvé sur ce rivage, il y a quinze ou vingt ans, une inspiration aussi



Les Cancalaises au retour des bateaux, tableau d'Eugène Feyen. — Dessin de Sellier.

heureuse. Vers ce temps, les pêcheurs ne ramenaient souvent au port que des bateaux vides. L'inquiétude attristait leurs familles : les bancs se dépeuplaient. On accusait les ennemis naturels de l'huître, l'hermelle, ver à sang rouge, le bigorneau perceur, l'anomie; mais il fallait bien reconnaître que le plus terrible ravageur des bancs était cet impitoyable couteau de la drague, qui, raclant brutalement le fond de la mer, arrache tout ce qu'il y rencontre, ou envase et fait périr les jeunes mollusques, espoir des pêches futures. On dut songer sérieusement à prévenir la ruine d'une industrie si précieuse. Un savant, M. Coste (1), proposa d'emprunter aux anciennes traditions les moyens de repeupler les bancs, en pavant le fond des baies d'écailles d'huître ou en y coulant des fascines pour aider la semence ou le « naissain » à s'y fixer. On eut aussi recours à des règlements plus sages sur le mode et sur les saisons de pêche, sur les coupes réglées des exploitations par zones successives. A Cancale, toutes les huîtres qui n'ont pas la taille déterminée par les règlements sont réservées pour être élevées dans les parcs et les étalages. Grâce à ces divers moyens, on espère arrêter le déclin des bancs.

Certes, il y a sur la terre et dans la terre, dans l'air, dans les fleuves et les mers, plus de richesses qu'il n'en faut pour servir à l'alimentation de tous les habitants du globe; mais elles se répartissent entre eux inégalement, en proportion de ce qu'ils ont de culture intellectuelle et morale. La paresse et l'ignorance ne s'enrichissent guère; l'imprévoyante cupidité dissipe et détruit; le travail intelligent et prudent sait seul, non-seulement s'approprier les biens naturels, mais encore les conserver et les accroître.

(1) Voy. t. XXII, 1854, p. 199; t. XXXVII, 1869, p. 388; etc.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30.

XXI

Ah! la belle rumeur quand on sut, au pays, mes projets de voyage! Du reste, je ne tardai pas à les propager moi-même par mes préparatifs de départ. Jamais voyageur

n'avait pris à l'avance de telles dispositions. Lambert, préparant son expédition au pôle nord, a dû certainement être moins affairé, moins agité.

D'abord, il fallut chercher dans toute la contrée un artiste capable de faire des béquilles comme on n'en avait jamais vu, légères, solides, élégantes. J'en voulais deux paires, dont une de rechange en cas d'accident; mais j'en commandai quatre chez quatre menuisiers différents, afin de choisir dans ces quatre les deux plus belles paires.

Je dessinai moi-même le plan de deux malles monumentales; sur quoi l'on se figura que j'allais me livrer aux pérégrinations les plus fantastiques. Manteaux, sacs de voyage, arrivaient de tous les côtés, ainsi que les coiffures les plus impénétrables au froid, à l'air, à l'eau, au soleil. Je n'avais qu'un pied à chausser, vous le savez, mais pour ce pied il me fallut des houseaux à désespérer saint Crépin. N'en trouvant pas dans le département d'assez solides, d'assez propres, d'assez chauds, j'en fis venir de Paris.

Je fis venir de Paris également des cartes de géographie, des plans et indicateurs de chemins de fer, des guides Joanne pour la France, la Suisse, l'Italie.

Une vieille tante qui habitait à vingt lieues de chez nous, informée de cette soudaine ardeur, m'envoya vite une invitation de l'aller voir, voulant, disait-elle, profiter de mes dispositions qui peut-être ne dureraient guère.

J'assurai cette bonne tante que ma résolution était inébranlable, et qu'à l'automne elle pouvait compter sur moi.

XXII

La nuit, dans mes rêves, je me retrouvais avec mes deux jambes. Il me sembla même plusieurs fois que je planais dans l'air avec des ailes, comme les oiseaux; ou bien des béquilles fées m'emportaient à travers l'espace.

Voyages, navigations lointaines, étaient l'unique sujet de mes conversations et de mes réflexions. Nul héroïsme n'égalait à mes yeux celui des investigateurs de pays inconnus. Il n'existait plus pour moi qu'un seul genre de littérature, celle des voyages.

Et pourquoi ne me ferais-je pas, moi aussi, une réputation dans ce genre? Il n'est pas nécessaire pour cela, me disais-je, de parcourir les cinq parties du monde. Chapelle et Bachaumont se sont illustrés par une promenade dans le midi de la France; Xavier de Maistre s'est acquis plus de réputation encore par son *Voyage autour de ma chambre;* je pensais aussi au *Voyage sentimental* de Sterne, et me promettais bien de raconter aussi mes pérégrinations, qui peut-être ne s'arrêteraient pas au programme tracé par Valentin. Je me sentais maintenant prêt à aller, aller... j'eusse pris, je crois, ma course à cloche-pied.

Je lus, vers cette époque, la correspondance de Victor Jacquemont; cette correspondance m'enchanta; j'en fis des extraits comme quelqu'un qui se fût disposé à visiter lui-même Cachemire et Lahore. Immédiatement après Jacquemont, et pour comparer entre eux les deux récits, je lus le voyage de Bernier, qui précéda Jacquemont de deux siècles dans ces contrées. L'histoire si bien racontée de l'empereur Aureng-Zeyb me mit en plein rêve, et je me crus, moi aussi, devenu médecin de cette majesté. Je le (ou la) rajeunissais comme Jacquemont, depuis, a rajeuni Runjeet-Sing, tant et si bien s'étaient confondus et mêlés dans ma cervelle tous ces souvenirs d'Orient.

XXIII

Le jardinage, véritablement, souffrait un peu de tous ces projets, et plus d'une fois je négligeai ou d'arroser, ou de tailler, ou de repiquer à temps.

Et puis, l'esprit d'initiative n'était plus aux occupations horticoles. J'étais tout à mes voyages.

Valentin m'avait écrit une nouvelle lettre, m'engageant plus que jamais à partir. Ma tante, de son côté, renouvelait son invitation à la venir voir.

L'automne approchait; nous étions en septembre. Les cueillettes en tout genre touchaient à leur fin. Mais il était arrivé que, mes préparatifs ayant été faits si longtemps à l'avance, j'avais eu, dans les derniers temps, à m'occuper beaucoup moins de mon voyage. Il y eut donc des jours où, tout naturellement, j'y pensai moins aussi. Dans ces jours-là, si je n'étais pas très-occupé de mes cultures ou de mes élevages, je me sentais inquiet, incertain, flottant dans l'irrésolution et le vague, ce qui parfois me rendait fort triste. Au contraire, je reprenais la gaieté quand je me trouvais occupé, je dis occupé manuellement ou des affaires rustiques, ou des préparatifs du départ.

Un certain dimanche que je m'en étais allé à plus de cinq cents mètres de mon ermitage, et que je me promenais seul, à mi-coteau, le long d'une hêtrée, je m'assis tout pensif au soleil, près d'un fourré de genévriers et de houx. Une jolie scabieuse balançait près de moi sa mélancolique fleur bleue. Le grillon, sous l'herbe, faisait retentir ses cymbales. L'air était embaumé du parfum des fruits; les oiseaux chantaient; les bestioles de toute espèce circulaient dans l'herbe.

Ravi et comme en extase devant ce spectacle de la vie universelle, je regardais, j'écoutais... Une voix jeune, pure, charmante, se fit soudainement entendre derrière le buisson de houx. Cette voix chantait une chanson dont chaque parole eut son écho au plus profond de mon cœur.

Viens, m'ont dit vingt chars rapides;
Le feu nous pousse à travers
Bois épais, cités splendides,
Monts et prés, champs et déserts.
Faisant honte aux hirondelles,
Tu croiras, sur nos essieux,
Que la terre a pris des ailes
Pour passer devant tes yeux.

Viens, me crie un beau navire,
Voir l'homme en tous les climats,
Voir en germe quelque empire,
Des ruines voir l'amas.
Par un caprice de l'onde,
Tu peux, voguant avec moi,
Ajouter un nouveau monde
A ceux dont le nôtre est roi.

Des astres je sais la route;
Viens, dit un aérostat;
Monte à la céleste voûte,
Pour en juger mieux l'éclat.
Sur maint problème à résoudre,
Dans mon vol audacieux,
Viens, au-dessus de la foudre,
Sonder l'abîme des cieux.

— Partez tous. Ici je reste,
Heureux d'un monde borné;
D'oiseaux, de fleurs, monde agreste,
D'ombrages environné.
Quand la nuit étend son voile,
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Oh! que l'univers est grand!

XXIV

Aussi vite que je pus, j'allai regarder derrière le buisson... j'y trouvai un grand collégien occupé à cueillir des champignons.

Ce n'était pas, pour sûr, ce collégien qui avait chanté. Je m'en aperçus bien lorsque je l'entendis me saluer d'une voix rauque et me dire :

— Je vous connais, Monsieur, je suis presque votre voisin, et l'on m'a dit dans le pays que vous vous occupiez

de botanique. Serait-ce une indiscrétion de vous demander si vous avez fait une étude particulière des champignons?

Je répondis que je connaissais à peu près les grosses espèces indigènes, mais que c'était tout.

— Eh bien, dit-il, nous pourrons nous entendre : j'en suis à mes débuts, et, si vous le permettez, j'irai quelquefois vous demander de m'aider pour la dénomination et le classement...

— Très-volontiers, mon jeune ami, si, ne vous connaissant pas, je puis...

— Oh! pardon, Monsieur! Je suis le fils de M. Berthais, professeur de mathématiques au collége Chaptal. Mon père a loué tout récemment une maisonnette dans ce village, pour y venir chaque année passer les vacances loin de Paris. Nous y voilà installés depuis un mois, et comme j'aime la botanique, et que l'automne est le printemps des champignons...

— Mais on chantait tout à l'heure près de ce buisson.

— Vraiment oui; c'était ma sœur Florine, qui se plaît à courir avec moi dans la campagne. La voici là-bas sous les hêtres, occupée à ramasser les plus belles faînes pour une collection de fruits que nous faisons ensemble.

— Mademoiselle votre sœur chantait une bien jolie chanson.

— Ah! oui, la chanson des *Voyages*, de Béranger. C'est mon père, ami du chansonnier, qui la lui a fait apprendre.

Florine, un instant après, vint rejoindre son frère; c'était une belle fille de dix-neuf à vingt ans. Je saluai, honteux, le croiriez-vous, et rougissant de ma jambe absente, comme j'eusse rougi d'une faute qu'on eût pu me reprocher; puis je les vis l'un et l'autre reprendre en courant le chemin de la maison paternelle.

XXV

Voilà, lecteur, comment je vis, pour la première fois, celle qui a bien voulu devenir la femme du malheureux infirme.

A l'heure où j'écris ceci, nous sommes mariés depuis vingt-quatre ans; sept enfants sont nés de notre union: Six vivent, et tous avec deux jambes! le plus jeune a douze ans et l'aîné vingt-deux.

Bien des événements se sont passés depuis cette époque, et cependant rien ne m'a fait oublier cette première entrevue.

Comment se fit notre mariage? De la façon la plus simple. La famille Berthais était une famille excellente : le père et la mère, à cause de leur fils qui m'avait pris en affection, m'accueillirent avec bonté, avec cordialité. Je m'habituai à eux, ils s'habituèrent à moi; l'estime devint réciproque; nous avions d'ailleurs, de part et d'autre, le goût de l'étude.

Vingt-neuf ans, c'était mon âge, et vingt-deux celui de Florine, au moment de notre mariage.

Je reprendrai les choses en détail dans un instant; mais tout de suite je peux dire que la paix n'a pas été un seul jour sérieusement troublée dans notre pauvre famille. Je dis *pauvre famille* à tort, puisque jamais il n'y eut maison plus riche de sérénité et de gaieté que ne le fut la nôtre.

La suite à la prochaine livraison.

UNE TABLE

DE LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Parmi les beaux meubles réunis l'an dernier à l'hôtel de la présidence du Corps législatif pour l'exposition organisée au profit des Alsaciens-Lorrains [1], on remarquait, dans la salle numéro 14, une petite table, chef-d'œuvre d'exécution, travail essentiellement français, que l'ébéniste et le fondeur ont traitée comme un vrai bijou et qui mérite un examen spécial. Cette table est d'acajou massif, munie de rebords assez élevés. Le devant, mobile, s'abaisse ou se relève à volonté, fermant et s'ouvrant à l'aide d'un petit loquet. Les pieds, maintenus et réunis en bas par un X décoré de bronze ciselé, sont composés d'une colonnette d'acajou cannelé d'étain, d'un vase allongé en bronze doré et d'une tige d'étain. Sur l'X, deux dauphins adossés soutiennent de leurs queues une boule au-dessus de laquelle est figurée une fleur de lis. Dans la salle consacrée au dix-huitième siècle, ce meuble portait, sur le Catalogue de la première série des objets exposés, le numéro 29, et sur le Catalogue de la deuxième série, le numéro 22. Dans les deux catalogues, il était ainsi désigné : « Table de travail de Mesdames de France, filles de Louis XV. » Voici enfin ce que M. Albert Jacquemart en disait dans la *Gazette des beaux-arts*, numéro du 1er juin 1874, page 562 : « Un autre chef-d'œuvre de facture est la petite table exposée par M. Double, et qui appartenait aux filles de Louis XV, Mesdames de France : ce meuble faisait partie du mobilier du château de Meudon. »

Mais d'où vient cette tradition rapportée par M. Jacquemart? Peut-on l'accepter sans réserve? C'est en 1865, dans la *Revue universelle des arts*, tome XXII, page 20, qu'elle a été émise pour la première fois. On lit, en effet, dans un article intitulé *Un mobilier historique des dix-septième et dix-huitième siècles :*

« J'ai devant moi une table d'étude qui a servi aux quatre filles de Louis XV. Elle est en bois de rose, ornée de bronzes dorés qu'on peut dire inimitables. Cette jolie table fut achetée, en 1794, au château de Meudon, par M. d'Arblay, capitaine général des gardes du corps, qui se souvenait d'avoir vu Mesdames Victoire, Adélaïde et Sophie, travailler près de ce meuble adorable, où l'on a découvert des doubles fonds... Le général d'Arblay, qui n'avait jamais voulu se séparer de son meuble, le légua en mourant à son ami M. Lenoir, secrétaire de l'Athénée. Celui-ci ne céda qu'à de pressantes instances pour renoncer à ce meuble auquel il attachait un souvenir d'amitié. »

Examinons la valeur réelle de quelques-unes de ces assertions.

On affirme que « la table fut achetée à Meudon. » A part ce point de fait, tout nous paraît inexact dans le passage que nous venons de transcrire. Il paraît bien impossible que M. d'Arblay ait vu Mesdames Victoire, Adélaïde et Sophie, travailler à Meudon près de cette table, attendu que les filles de Louis XV n'ont jamais habité le château de Meudon. Elles habitaient Bellevue (ce qui est bien différent), c'est-à-dire l'ancien château agrandi de Mme de Pompadour. D'ailleurs on sait que Meudon, après la mort du grand Dauphin, fils de Louis XIV, fut abandonné par la famille royale et réuni au domaine de la couronne par un édit de Louis XV daté de septembre 1726.

Le château ne reçut d'hôtes royaux qu'à l'époque où Louis XVI affecta cette résidence à l'habitation de son fils aîné, le Dauphin Louis, né en 1781, mort à Meudon en 1789. Il paraît également impossible que Mme Sophie ait jamais travaillé à Meudon ou ailleurs près d'une table semblable, étant morte en mars 1782, et le travail de la table paraissant être au moins d'une année ou deux postérieur à cet événement : il date tout à fait de la dernière période du style Louis XVI, du moment où ce style passe du caractère lourd au caractère grêle et fluet. Il est légè-

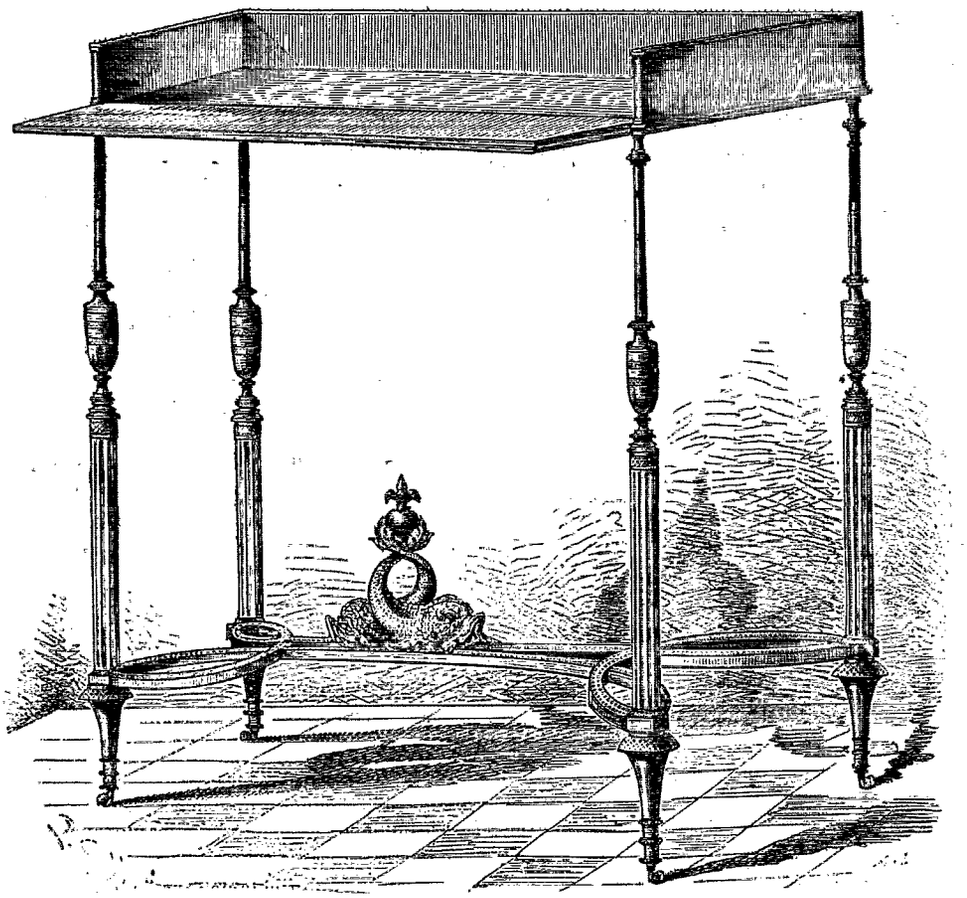
[1] Voy. p. 3

rement postérieur aux dessins de meubles de Boucher, de Lalonde et de Lafosse. Il possède tous les signes particuliers qui ont marqué la dernière étape du goût Louis XVI avant l'avénement du style de la république. Mais pourquoi insister? Quant aux doubles fonds, le lecteur, qui a sous les yeux l'objet gravé lui-même, pensera sans doute qu'il faut beaucoup d'imagination pour supposer des doubles fonds à une table pareille.

Il reste à essayer de dater avec précision ce produit de l'art français de la fin du dix-huitième siècle.

On sait combien sous l'ancienne monarchie l'étiquette était sévère, et comment se conservaient les traditions du symbolisme ornemental. On peut affirmer que quand un meuble destiné à la famille royale présente le *dauphin* comme motif unique ou principal de décoration, ce meuble a dû être fabriqué pour le fils aîné du roi de France ou pour sa femme. Il est donc plus que probable que la table qui nous occupe, destinée évidemment par la supériorité de sa fabrication et par les attributs de sa décoration à la famille régnante, a été exécutée pour un Dauphin ou pour une Dauphine de France. Or, dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, il y a eu en France trois Dauphins seulement :

1° Louis XVI, né en 1754, d'abord duc de Berry jusqu'à la mort de son père, fils de Louis XV, marié en 1770, Dauphin de 1765 à 1774;



Collection de M. Double. — Table qu'on suppose avoir appartenu aux filles de Louis XV ou au fils aîné de Louis XVI. Dessin de Sellier.

2° Le fils aîné de Louis XVI, né en 1781, Dauphin depuis cette date jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juin 1789;

3° Louis XVII, né en 1785, duc de Normandie jusqu'à la mort de son frère aîné, Dauphin depuis le 4 juin 1789 jusqu'en 1795.

Quel est celui de ces Dauphins à qui la table a pu être destinée? Il ne faut songer ni à Louis XVI, ni à Marie-Antoinette, car, devenus roi et reine de France, ils avaient cessé depuis plus de dix ans d'être Dauphins quand on exécuta ce petit travail. Il est inutile, sans doute, de démontrer que son style est très-sensiblement postérieur à 1774. Il ne faut pas davantage songer à Louis XVII. Quand ce prince devint inopinément Dauphin, au milieu de l'explosion de la révolution, la liste civile, considérablement réduite, n'avait pas d'argent à consacrer à l'ameublement d'un enfant qui héritait tout de son frère aîné. Reste seulement le fils aîné de Louis XVI; et nous croyons que ce doit être nécessairement pour lui qu'on a fait ce meuble. Le style de la table convient d'ailleurs tout à fait à la période de temps comprise entre les années 1783 ou 1784 et 1789. On peut dire aussi qu'elle semble, par sa forme, avoir été dessinée à l'usage d'un enfant. On peut encore affirmer qu'elle a fait partie du somptueux mobilier dont, selon la tradition, on dotait chaque fils de France lorsqu'il était parvenu à l'âge de sept ans et qu'on montait sa maison. Enfin, une dernière considération paraît conduire à l'évidence. La table provient de Meudon, c'est-à-dire de la résidence habituelle du fils aîné de Louis XVI. Cette belle pièce peut être datée approximativement de l'année 1787.

Un autre meuble appartenant à M. Double, et offrant avec celui-ci de nombreux points de ressemblance, la console exposée dans la même salle, sous les numéros 28 (première série) et 21 (deuxième série), doit avoir la même origine et a eu certainement la même destination.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18. Le Gérant, J. BEST.

ARA ET SOUBRETTE.



Ara et Soubrette, tableau par Villa. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de Reitlinger.

Il y avait une fois, dans un joli petit hôtel de la rue de Verneuil, un marquis, une marquise, une soubrette et un ara. Un philosophe fréquentait l'hôtel en qualité de familier.

Le marquis était joueur; selon qu'il était en veine de gain ou de perte, il était brusque ou aimable avec Mme la marquise. Par une conséquence toute naturelle, les jours où monsieur avait été brusque avec madame, madame, qui était d'un caractère faible et vain, rudoyait Marton, qui rendait la vie dure au malheureux ara. Les jours où M. le marquis avait été aimable avec Mme la marquise, madame était charmante avec Marton, et la comblait de

petites confidences et de menus cadeaux; Marton, de son côté, appelait l'oiseau *petit mignon*, et lui prodiguait les gimblettes et le vin sucré.

L'ara, oiseau de grande apparence et de peu de cervelle, ne savait plus sur quelle patte danser, ni quelle conduite tenir. Rêveur sur son perchoir, il se demandait pourquoi madame, qui l'avait accueilli avec une véritable frénésie de tendresse, l'avait peu à peu négligé et même dédaigné, au point de le reléguer dans l'antichambre; pourquoi Marton le traitait tantôt comme le dernier des perroquets gris, tantôt comme le plus brillant représentant de la race fastueuse des aras. Ses notions sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, se brouillaient dans sa tête biscornue. Il perdait peu à peu de vue les bons principes d'éducation qu'il avait reçus de ses premiers maîtres. Il en vint à conclure de ses observations de chaque jour que la race humaine est une race capricieuse, sur l'amitié de laquelle un ara qui se respecte ne peut faire aucun fond; que puisque tout le monde agissait par fantaisie avec lui, il pouvait agir par fantaisie avec tout le monde. « Ce n'est pas déjà si difficile, se dit-il pour conclure, de s'abandonner à l'humeur du moment. »

A partir de ce jour-là, il cessa de se contraindre. Maintes fois il tourna le dos aux avances de Marton, et répondit à ses agaceries par les plus gros mots de son répertoire. N'étant point prisonnier sur parole, et ayant secoué tous les scrupules qui, autrefois, mieux que sa chaînette, le retenaient au perchoir, il profita, chaque fois qu'il le put, de la moindre négligence de Marton pour faire des escapades et de folles équipées.

Un jour, il entra dans le boudoir de madame et fit tressauter dans sa corbeille de satin blanc le bichon favori, en imitant avec trop d'art l'aboiement brutal d'un gros mâtin en colère. Madame tomba en faiblesse, sans négliger toutefois de sonner Marton pour expulser l'intrus. Trois grands jours madame eut ses vapeurs et fut entre la vie et la mort, du moins à ce qu'elle a raconté depuis.

Un autre jour, il salua d'un rire narquois M. le marquis au moment où il descendait le grand escalier, son lampion sous le bras, secouant d'un geste délicat quelques grains de tabac épars sur la dentelle de son jabot. M. le marquis, superstitieux comme tous les joueurs, regarda le salut mal-appris du *petit mignon* comme un sinistre présage. Quoi qu'il en soit, il perdit de grosses sommes, et s'en prit à madame, qui s'en prit à Marton, qui s'en prit à l'oiseau, qui lui tourna irrévérencieusement le dos et se demanda à haute voix « s'il avait bien déjeuné! » Cette simple question qu'il se faisait à lui-même, par une vieille habitude, lui rappela aussitôt qu'il n'avait pas déjeuné du tout, et que Marton l'avait fort négligé.

Jadis (et j'entends par jadis l'époque où il était encore un perroquet bien élevé), il se serait résigné à attendre, ou, dans tous les cas, il aurait demandé poliment à manger.

Dans l'état d'esprit où il était, il trouva beaucoup plus simple de se servir lui-même. Il sauta donc lourdement sur la table de la salle à manger, au grand détriment de la vaisselle, et gauchement se percha sur un pâté de Chartres à peine entamé.

Marton accourut au bruit; elle demeura d'abord muette d'horreur, et, quand elle eut enfin recouvré la parole, s'écria : « A bas! odieuse bête! »

Entre les deux termes *petit mignon* et *odieuse bête!* la différence est cruelle et faite pour indigner un cœur bien placé. Un seul petit mot d'amitié eût décidé l'oiseau à descendre, d'autant plus qu'il était en équilibre instable sur le pâté de Chartres, et par conséquent fort mal à son aise. En présence d'une injure, son cœur de perroquet s'endurcit; s'il eût été un kakatoès au lieu d'être un ara, je ne doute pas que sa huppe ne se fût hérissée d'horreur. Il prit son air le plus froid et le plus insultant, et répondit en faisant une pirouette assez gauche : *Tarare, pompon!*

Marton fit deux pas en avant, l'oiseau se mit sur la défensive; elle fronça les sourcils, il ouvrit le bec; elle leva la main, il étendit ses ailes pour parer le coup.

Que serait-il arrivé? Nul ne le sait, car les deux adversaires étaient possédés d'une rage aveugle.

Le philosophe entra, et d'un coup d'œil vit à quel point critique les choses en étaient venues. Marton, honteuse d'être surprise par un philosophe dans un accès de colère, baissa aussitôt la main. L'oiseau replia ses ailes, et se rengorgea en marmottant je ne sais quelles injures.

— Petit mignon! dit le philosophe, soyons sage, mon bon ami; venez ici.

Et il lui tendit résolûment son poing fermé.

Après une courte hésitation, l'ara sauta lourdement sur le poing du philosophe, s'y carra fort à son aise pour narguer Marton, et, lui jetant de son gros œil rond un regard de bravade, il se mit à imiter la trompette.

— Cette bête-là nous fera tous mourir de chagrin! s'écria Marton en portant son petit tablier à ses yeux et en essayant de sangloter.

— Juste retour, Marton, des choses d'ici-bas! dit le philosophe en souriant. *Petit mignon* est juste ce que vous l'avez fait; il pratique ce que vous lui avez appris; il se conduit comme vous l'avez élevé à se conduire.

Il ajouta entre ses dents :

— Quand je dis « vous », j'entends non pas vous seule, mais votre maître et votre maîtresse. J'ai essayé de vous parler à tous raison et philosophie. Vous avez été tous plus fous les uns que les autres; le moins fou des quatre, c'est encore l'oiseau.

En qualité d'ami de la maison, il avait maintes fois, voyant ce qui se passait, essayé de prêcher la sagesse. M. le marquis lui avait tapé familièrement sur l'épaule, et lui avait dit : « Connu; à d'autres! » Mme la marquise, à chaque tentative du philosophe, avait bâillé derrière son éventail et s'était plainte de ses vapeurs. Marton avait froncé son petit nez, et avait répondu d'un petit ton d'humilité tout plein d'impertinence « qu'elle était trop bête, et qu'elle n'entendrait jamais rien à la philosophie. »

L'oiseau seul avait bien pris les avances de l'ami de la sagesse, et, voyant qu'il était d'humeur toujours égale, il s'était décidé à lui accorder d'abord sa confiance, ensuite son amitié.

Le philosophe, en remettant son ami sur son perchoir, se mit à ricaner en faisant allusion à des gens qui commencent par mal élever leurs enfants et se plaignent ensuite avec amertume de ce que leurs enfants sont mal élevés.

L'oiseau comprit-il l'allusion? En vérité, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il se mit à rire à gorge déployée.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37.

XXVI

Dans tout cela, qu'étaient devenus mes projets de voyages? Mes projets de voyages? ils ne furent pas seulement abandonnés; ils furent, Messieurs, complétement oubliés...

Jamais je ne m'étais senti attaché au cher village par des liens aussi puissants qu'après le petit épisode raconté dans les trois précédents chapitres.

Un an seulement après cet épisode eut lieu notre mariage. Je ne dirai pas quels bons jours nous avons passés ensemble à nos cultures toujours mêlées d'étude. *Mêlées d'étude?* Ne serait-il pas plus juste de dire que notre vie était une étude incessante? Quel livre, en effet, que celui de Nature à qui sait le tenir ouvert sous ses yeux! Florine prit très-bien les habitudes de la vie rustique; c'était elle qui maintenant, dans le char aux légumes, aux fleurs et aux fruits, traîné par Aristote, m'accompagnait au marché.

Le beau-père, M. Berthais, qui était lui-même originaire de la campagne, avait eu le rare, le très-rare bon sens de conserver à sa famille les habitudes agrestes. Florine n'avait jamais été mise en pension, ce qui ne l'avait pas empêchée de recevoir, entre son père et sa mère, une bonne instruction, dont avaient fait partie les soins du ménage. Il n'y avait point de domestiques chez son père, les enfants et la mère vaquaient aux soins du ménage. Le jardin et le petit verger, à la campagne, étaient soignés par toute la famille.

Florine avait été ainsi, dès la naissance, préparée pour le genre de vie que nous devions avoir ensemble.

XXVII

Lorsque j'épousai Florine, je me sentais pour elle une affection qui me semblait ne pouvoir jamais devenir plus profonde. Quel enfantillage! Est-ce qu'alors je la connaissais? est-ce qu'alors je devinais l'entrain, le courage, le dévouement complet, la gaieté même qu'elle mettrait à partager ma tâche? est-ce qu'alors je savais à quel point elle enchanterait et sanctifierait ma vie?

Une année entière devait suffire à peine à me le faire soupçonner.

Et, même au bout de cette année, étais-je bien à même d'apprécier ce cœur d'or? Que sait-on d'une femme qui n'a pas encore été mère?

XXVIII

Il est nécessaire que je retourne ici de quelques pas en arrière, afin d'exposer deux circonstances indispensables à l'intelligence de ce qui doit suivre.

Valentin, notre voyageur Valentin, voyageait toujours; mais du Caire, où nous l'avons laissé, il était revenu à Londres, préparer, avec son négociant naturaliste, de nouvelles excursions; et c'est à Londres qu'une lettre de moi l'avait informé de mon mariage. Il allait, le lendemain, s'embarquer pour Bombay, et de là pénétrer, s'il le pouvait, jusque dans la haute Asie, en vue surtout d'en rapporter des lépidoptères.

Tout occupé des préparatifs de ce nouveau départ, il ne m'écrivait qu'un mot en toute hâte pour nous dire, à ma femme et à moi, la part qu'il prenait à notre bonheur. Il ne désespérait pas, ajoutait-il, d'en être bientôt témoin; car, après cette course en Asie, il comptait rentrer en France, et peut-être s'établir tout près de nous, au village natal; car lui aussi eût bien voulu se créer une famille, et même il me chargeait de trouver pour lui, comme je l'avais fait pour moi, une femme excellente.

Son idéal, en ce moment, disait-il, était de revenir vivre avec nous du fruit de son jardinage, auquel ne s'ajouterait pas sans avantage le revenu du petit capital qu'il s'était acquis, en dépit du proverbe :

Pierre qui roule
N'amasse mousse.

Cette perspective de réunion et de vie en commun avec un ancien camarade m'eût causé une grande joie, si je n'avais pensé que peut-être il en serait des projets de retraite de Valentin comme il en avait été de mes projets de voyage.

XXIX

J'ai dit que deux circonstances devaient être indiquées ici, pour l'intelligence de ce qui va suivre. Je viens d'exposer la première; voici la seconde :

M. Berthais occupait, on l'a vu, dans notre village, une maisonnette où, chaque année, avec sa famille, il venait passer les vacances. Mais à quoi bon cette maison maintenant? la nôtre, à Florine et à moi, n'était-elle pas assez grande pour toute la famille?

En conséquence, il fut convenu que beau-père, belle-mère et beau-frère, auraient chez nous, désormais, leur maison de campagne.

Celle qu'ils occupaient auparavant fut remise à son propriétaire; mais M. Berthais trouva lui-même, pour l'habiter, un nouveau locataire. C'était un de ses amis, vieux journaliste, fatigué de luttes et de polémiques, qui se décidait à vivre en saint Antoine. Il s'appelait M. Soufflanbise, approchait de la soixantaine, et n'avait jamais été marié, en vue, disait-il, de simplifier sa vie. Homme d'esprit et d'une grande droiture, mais agacé d'abord, puis aigri par la vie batailleuse, il commençait de tourner à la misanthropie.

L'étude et le travail eussent pu le « remettre en nature », comme dit si bien Rabelais; mais il en avait perdu le goût. Il ne voulait plus que deux choses : se reposer et passer agréablement le temps.

On verra, par la suite, comment il y réussit.

En attendant, comme c'était un fort honnête homme, instruit et aimable malgré son dégoût du monde, nous nous liâmes avec lui, et peu de jours se passaient sans qu'il vînt quelques instants nous voir au jardin; et souvent, le dimanche, soit chez lui, soit chez nous, on se réunissait à dîner.

XXX

Qui avait eu, dans tout ça, un grand désappointement? C'était ma tante Michu, laquelle avait avait fait, quatre mois à l'avance, des préparatifs pour me recevoir, et qui tout à coup avait appris qu'au lieu de me mettre en voyage, je me mettais en ménage.

La bonne femme, cependant, ne me garda pas rancune; car, bien que je fusse l'héritier naturel de tous ses biens, meubles et immeubles, elle m'institua par testament son légataire universel, me chargeant de servir une rente viagère à Perpétue, sa domestique, qui, presque aussi vieille qu'elle, l'avait servie vingt ans.

Le chien, le chat, les poules, quatre tourterelles, un poisson rouge, onze ruches d'abeilles, nous étaient légués, à Florine et à moi, pour être par nous hébergés, nourris, soignés jusqu'à leur mort naturelle. Les poules seules étaient exceptées de cette clause, et nous en pouvions disposer absolument. Pauvres poules!

Quant au mobilier, il devait être partagé entre Perpétue et nous. Mais ma tante, pour le partage, s'en remettait à ma loyauté, avec injonction à Perpétue d'accepter sans réclamation d'aucune sorte la part qui lui serait faite.

Confiant à mon tour en la loyauté de la vieille servante, je lui laissai, sa vie durant, l'usage du mobilier complet et celui de la maison qui appartenait à ma tante. Aussi quelles révérences m'a faites, *sa vie durant*, la bonne Perpétue! et quels soins elle a pris pour conserver intact le mobilier et même pour l'améliorer!

XXXI

Ce qu'il y avait d'original dans le testament de ma tante Michu, pour bien le comprendre, il faut savoir ceci :

Ma tante, malgré ses soixante-douze ans, vivait d'un

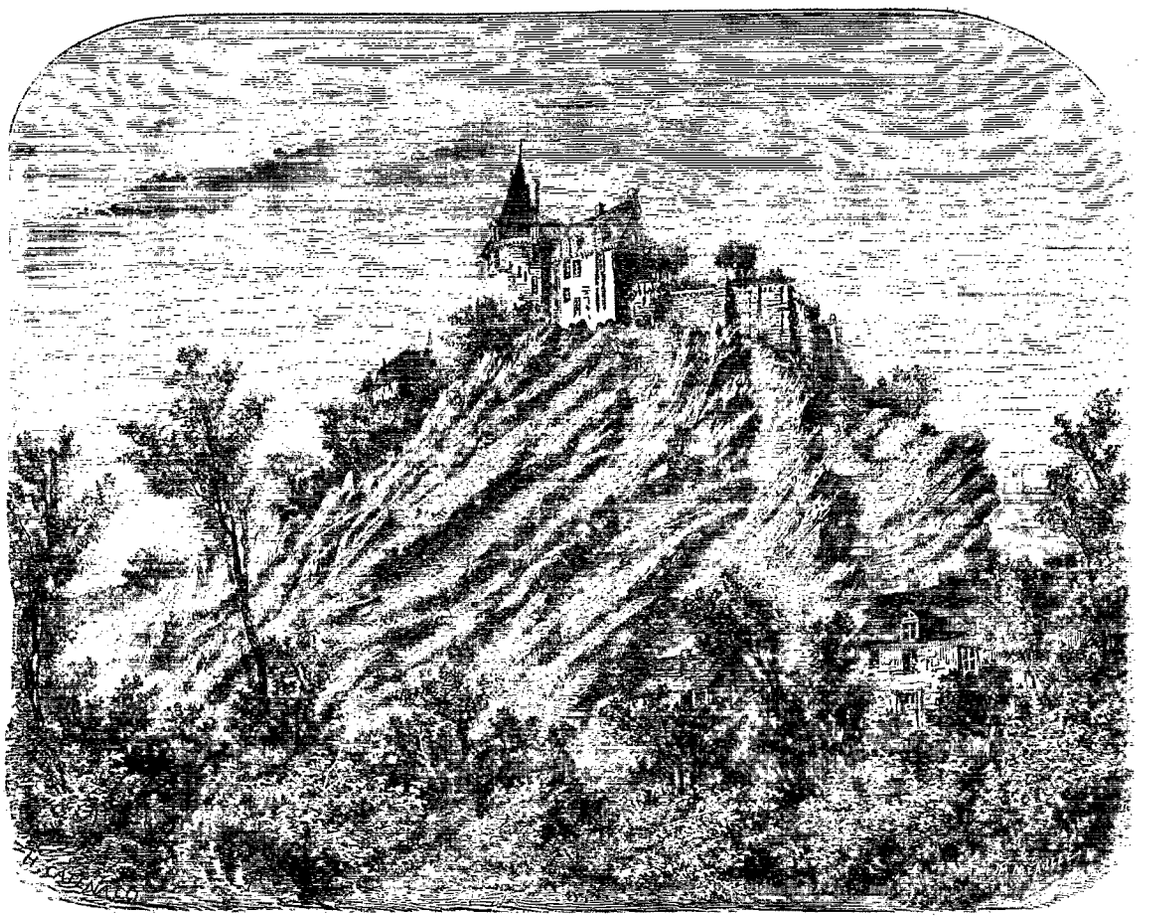
petit commerce d'œufs et de beurre, heureusement assez lucratif; car, en dehors de ce commerce, elle ne possédait, avec sa maisonnette, que six cents francs de rente tout au plus. Or je devais servir à Perpétue une rente de douze cents livres. Ma tante avait donc voulu que sa domestique fût, après sa mort, plus riche qu'elle-même (au moins quant au revenu), et c'était moi, l'héritier de la nue propriété, qui devais suppléer à ce qui eût manqué à la pauvre vieille.

Quoi de plus équitable qu'un tel arrangement!

La suite à une prochaine livraison.

LE CHATEAU DE SAINTE-SUZANNE
(MAYENNE).

Sur le parcours du chemin de fer de Paris à Rennes, à la demi-distance entre le Mans et Laval, si le voyageur, ayant quitté le train à la station d'Évron, s'achemine dans la direction du sud-est, il voit, après une heure de marche, se dresser devant lui un mamelon isolé, entouré de vallées profondes. L'Erve coule au pied de ce mamelon, anneau détaché de la chaîne dite des *Coëvrons* (les monts boisés), qui forme un trait d'union entre la Normandie et l'Anjou.



Château de Sainte-Suzanne (Mayenne). — Dessin de Catenacci.

Le château de Sainte-Suzanne couronne l'étroit plateau où s'arrête la montée presque à pic, qui n'est praticable que du côté du nord-ouest.

Défendu par sa position pour ainsi dire inaccessible, il eut souvent à repousser les Bretons et les Anglo-Normands au temps de leurs entreprises contre la France. Ce ne fut qu'en 1593, quand la Ligue eut été presque partout vaincue, que le château de Sainte-Suzanne cessa d'être un poste militaire. Plus d'une fois démantelé et battu en brèche dans les siéges qu'il eut à soutenir de 1080 à 1589, ce vieux nid d'aigle, tant éprouvé autrefois par la guerre, et depuis rongé, ruiné par le temps, ne se composait plus que des débris encore debout aujourd'hui, lorsque, en 1820, le prince de Beauveau, son propriétaire, le vendit pour la somme de dix mille francs.

Un savant explorateur des Alpes Mancelles a écrit, à propos des restes du château de Sainte-Suzanne : « Perle perdue au milieu des genêts du bas Maine, précieux fleuron de la couronne du moyen âge, peu d'anciennes villes, même en Bretagne, offrent une physionomie plus originale, plus pittoresque, un plus heureux mélange des beautés de la nature toujours jeune et souriante, et de celle des ruines poétisées par la destruction même. »

Bien qu'il demeure impossible de préciser l'époque à laquelle il faut faire remonter l'édification d'un château fort au sommet du monticule de Sainte-Suzanne, les fragments de murailles bâties de pierres vitrifiables en fusion attestent que les ruines du vieux manoir ont pour base celles d'une place de guerre contemporaine de ces *castles-glass* ou *vitrified forts* (châteaux de verre ou forts vitrifiés) (1) de la vieille Calédonie.

Henri II, vicomte de Beaumont, s'était rendu maître du château de Sainte-Suzanne par droit de conquête; Guillaume le Roux, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, ayant essayé de le lui reprendre, sa tentative échoua complétement, grâce à l'escarpement des rochers et à l'épaisseur des vignes. Le moine chroniqueur de Saint-Évroul, Orderic Vital, dit en parlant de ce siége,

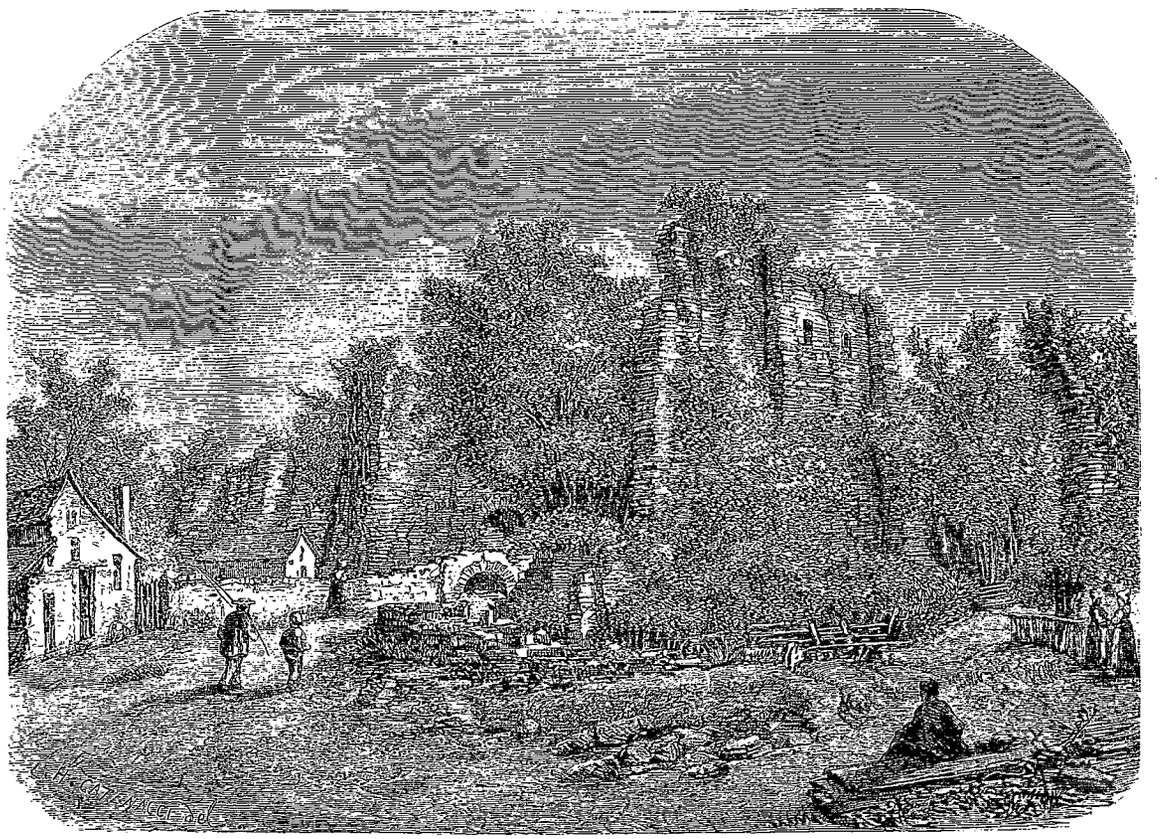
(1) Voy. la Table de quarante années au mot CHATEAUX DE VERRE.

qui eut lieu en 1080 : « Les Normands n'y gagnèrent que les flèches qui restèrent fichées dans leurs plaies. »

Moins heureux que le vicomte de Beaumont, Ambroise de Loré, qui tenait garnison au château de Sainte-Suzanne, dut céder aux ravages causés par les dix canons de fer récemment apportés du siége d'Algésiras par le comte de Salisbury son adversaire; forcé de livrer la place aux Anglais, ce ne fut qu'au prix de 2 000 écus d'or qu'il obtint la vie sauve pour les six cents hommes qui avaient héroïquement défendu le château.

Quelques années plus tard, Ambroise de Loré, grâce à la connivence d'un soldat anglais nommé Jean Ferrement, marié à une Française, rentrait sans coup férir dans Sainte-Suzanne dont il faisait la garnison prisonnière. La fortune des armes y réintégra bientôt les Anglais. Ceux-ci, au mépris du traité conclu le 15 mars 1447, qui fixait la date où le château devait faire retour à la couronne de France, refusèrent de le rendre quand la date de la reddition fut échue; une victoire décisive remportée par Ambroise de Loré à Croisilles non-seulement délivra Sainte-Suzanne, mais toute la province du Maine, et contraignit les Anglais de se retirer en Normandie.

Cette place, qui appartint ensuite à la reine de Navarre Marguerite de Valois, fit plus tard partie du domaine privé de Henri IV. Les ligueurs l'assiégèrent en 1589; chargé de la défendre contre eux, M. de Bouillé la conserva à son maître. Il lui restait à subir les ravages d'un dernier siége : l'année même où Henri IV abjura le calvinisme (1593), le grand bastion du château de Sainte-Suzanne tomba sous le canon de la guerre civile.



Château de Sainte-Suzanne; vue intérieure. — Dessin de Catenacci.

Telle était l'importance attribuée autrefois à cette place, qu'elle mérita l'honneur d'être nommée le boulevard de la liberté en Europe.

LES TSCHÉRÉMISSES

(RUSSIE D'EUROPE).

Fin. — Voyez page 31.

Chaque village a un chef, nommé *kashtan*, qu'on choisit ordinairement parmi les plus sages et les plus considérés de la commune. Après lui viennent les *asbari*, élus pour maintenir l'ordre et la tranquillité. Ces asbari et ce kashtan forment une hiérarchie parfaitement déterminée, placée sous l'autorité unique du kashtan suprême de la nation, qui réside dans le gouvernement de Wiatka.

Chaque kashtan choisit son successeur; seulement il est obligé de fixer son choix sur celui que l'opinion publique désigne comme le plus digne. Il doit venir en aide à ses subordonnés par son argent, ses conseils et son savoir comme sorcier ou magicien. Son pouvoir personnel est très-étendu, et s'accroît encore de l'influence que lui donne le droit exclusif de faire le commerce et de vendre les produits de la commune, les membres isolés ne pouvant faire pour leur compte aucune affaire de ce genre. On n'excepte de cette règle que les objets de première nécessité, qui ne sont pas livrés au chef. Il en résulte que, parmi eux, le commerce ne se fait qu'en gros, et l'on prétend que c'est pour eux un avantage; car, dit-on, le paysan, livré à lui-même, se voit quelquefois obligé de vendre ses produits au-dessous de leur valeur réelle et à une époque peu favorable pour la vente, tandis qu'au contraire le chef peut, par ses relations avec tous les autres kashtans du voisinage, attendre, pour conclure ses marchés, une hausse dans les prix, et profiter sagement de toutes les circonstances propices. On peut douter néanmoins que ce système soit préférable à celui de la liberté. Il y a beaucoup d'ordre en apparence. Le kashtan a un livret de compte pour chaque paysan, auquel il remet, après la vente, la somme qui lui revient, en retenant un

cinquième pour acquitter l'impôt public, pour frais de commission, pour son salaire, etc. Ce prélèvement peut donner lieu à des abus. Il y a même un signe que le travail des paysans n'est pas peut-être aussi équitablement rémunéré qu'il devrait l'être : c'est que, bien qu'ils soient obligés de livrer une grande partie de leurs bénéfices au chef suprême, les kashtans sont tous très-riches.

Les Tschérémisses sont d'un naturel simple, honnête, et peu actif; d'une humeur mélancolique, quelquefois fantasque.

Ils considèrent le vol comme le plus grand des crimes. L'individu qui s'en rend coupable est forcé de se faire soldat, ou bien le chef refuse de vendre les produits de ses champs; ses égaux le repoussent et le fuient, personne ne veut l'aider, et il tombe dans la misère. Quelquefois le voleur disparaît subitement, sans laisser de traces.

Les portes n'ont ni cadenas ni serrure.

On assure que ce peuple possède un alphabet secret, et qu'à Kasan on a même imprimé avec ces lettres un petit livre dont on ne comprend point le contenu.

Un fort petit nombre de Tschérémisses parlent le russe; ils se sont toujours refusés à apprendre à lire et à écrire.

Il est d'usage que les nouveaux mariés habitent, pendant les premiers jours de leur union, un magasin à blé. Par ce singulier moyen, ils croient se rendre la fortune favorable et arriver par la suite à la richesse.

A l'époque de la fleuraison du blé, ils chôment, par superstition, pendant trois semaines. La seule occupation qu'ils croient permise pendant ce temps, c'est de sarcler les mauvaises herbes. A la fin de cette fête prolongée, les Tschérémisses, même ceux qui sont chrétiens, se rendent dans la forêt, aux endroits anciennement destinés aux sacrifices, et ils y immolent des vaches, des moutons et de la volaille.

Cette fête a lieu en l'honneur de Youm, Youma (leur divinité supérieure).

Au milieu d'une clairière de la forêt, un arbre, ordinairement un chêne, désigne le champ sacré, le *kérémeth*. Il est entouré d'une petite balustrade avec trois portes, s'ouvrant, l'une à l'est, la seconde au midi, et la troisième à l'ouest. Le peuple se rassemble sur cette place et y reste trois jours, pendant lesquels il lui est sévèrement défendu de fumer ou de prendre du tabac, de boire de l'eau-de-vie ou de la bière. La seule boisson permise est l'hydromel; encore faut-il qu'il soit préparé sur les lieux mêmes, non loin du chêne sacré. Tous les assistants doivent avoir contribué à l'achat des victimes.

Le *moushan* supérieur ou *kart* (sacrificateur, prêtre-sorcier, médecin, etc.) allume, sur une ligne allant du nord-ouest au sud-est, sept feux, et étend devant chacun une nappe sur laquelle on dépose les offrandes, consistant en gâteaux et en différentes boissons. Le premier feu est consacré à Youma, le second à Youma-Awa, sa mère, et ainsi de suite. Le sacrificateur supérieur, placé toujours devant le feu de Youma, prend d'une main une assiette avec un pain, et de l'autre un bocal avec de l'hydromel, et, les élevant au-dessus de sa tête, il commence la prière. Derrière lui, la tête découverte et le visage tourné vers le feu, se tient chaque habitant de la commune. De temps en temps on se prosterne en disant : *Amen*. On place ensuite les victimes devant les feux, et on leur verse de l'eau froide sur le dos. Celle qui frissonne à cette aspersion inattendue est jugée bonne au sacrifice et agréable à la divinité; mais cette expérience doit se répéter sept fois de suite, et avoir toujours le même résultat.

Devant le feu de Youma on place un étalon, et devant celui d'Awa, une génisse. Quand ces apprêts sont terminés, les sacrificateurs immolent les victimes, en s'efforçant toutefois de faire jaillir le sang sur le feu. Quelquefois ils le recueillent dans un vase et le versent ensuite dans le feu. La chair est placée dans des chaudrons suspendus sur les foyers.

Pendant la cuisson, le moushan supérieur s'approche de l'arbre sacré et y place un cierge allumé; les assistants imitent son exemple, et bientôt tout le chêne est illuminé.

Puis toute la commune se prosterne, et récite à haute voix une prière composée de dix-huit souhaits dont voici la traduction littérale :

1. — Que Dieu accorde la santé et le bonheur à celui qui lui offre un sacrifice.
2. — Aux enfants qui viennent au monde, donne, ô Youma, la plénitude des biens, de l'or, du pain, du bétail et des abeilles.
3. — Pendant la nouvelle année, fais essaimer nos abeilles et donne-leur beaucoup de miel.
4. — Bénis notre chasse aux oiseaux et aux bêtes.
5. — Donne-nous à satiété de l'or et de l'argent.
6. — Permets, ô Youma, que nous nous rendions maîtres des trésors enfouis dans la terre de tout le globe terrestre.
7. — Permets que, par la vente, nous retirions trois fois la valeur de nos produits et de nos marchandises.
8. — Donne-nous les moyens d'acquitter l'impôt de l'État.
9. — Permets qu'aux approches du printemps les trois espèces de bétail se rendent au pâturage par trois chemins différents, et préserve-les des ours, des loups et des voleurs.
10. — Féconde nos vaches.
11. — Fais que les vaches maigres s'engraissent pour le bonheur de nos enfants.
12. — Accorde-nous la grâce de pouvoir vendre d'une main nos vaches stériles, et de toucher de l'autre un grand argent.
13. — Envoie-nous, ô Youma, un ami bien intentionné et sincère.
14. — Quand nous voyageons au loin, préserve-nous, ô Youma, des méchants, des maladies, des sots, des mauvais juges et des langues trompeuses.
15. — De même que le houblon s'élève et s'emplit de parfum, accorde-nous, ô Youma, la grâce de grandir par le bonheur et d'embaumer par la raison.
16. — De même que le cierge brûle en éclairant, daigne, ô Youma, nous faire vivre dans la joie et la santé.
17. — Que notre existence soit aussi douce et aussi régulière que les cases d'un rayon de miel.
18. — Permets, ô Youma, que celui qui demande obtienne l'objet de sa prière.

Quand cette prière est terminée, le sacrificateur met sur un plat la tête, le cœur, les poumons et le foie de la victime, et en fait l'offrande à sa divinité en récitant devant le feu une prière. Après en avoir mangé, les Tschérémisses recommencent à prier; et ainsi de suite pendant les trois jours et les trois nuits qu'ils passent dans la forêt. Ce qui n'a pas été consommé est jeté, avec les os et les entrailles des victimes, dans le feu, qu'on entretient sans cesse.

Les Tschérémisses croient qu'au delà du tombeau les morts continuent à vivre comme ici-bas, et sont heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal qu'ils ont fait sur la terre. Les hommes méchants deviennent des êtres malfaisants et reviennent pour tourmenter les vivants. Cette crainte est si grande et si générale, qu'ils n'emploient habituellement que de forts cercueils en chêne, garnis de fer. Plus le défunt est réputé dangereux, plus est solide le cercueil qui contient ses dépouilles. Pour plus de sûreté, ils lui enfoncent quelquefois des clous dans la plante des pieds et à travers le cœur. Ces idées superstitieuses semblent avoir de l'analogie avec la croyance aux vampires, généralement répandue parmi tous les peuples d'origine slave. Le cercueil est descendu en terre, ayant le côté de la tête tourné vers le levant; intérieurement on place près du corps différents ustensiles.

Quand on a fermé la bière, les parents, les amis et les connaissances placent sur le cercueil des cierges allumés, et mangent, avec lamentations, un gâteau dont ils po-

sent toujours trois bouchées sur le couvercle, en disant : « Ceci est pour toi. » Après cette offrande, ils conseillent au mort de rester en paix avec ses voisins, et le prient de ne pas venir parmi les vivants pour les tourmenter. Trois offices des morts ont lieu pour chaque trépassé : le troisième, le septième et le quarantième jour après le décès. Outre le service pour le repos des âmes en particulier, la commune s'assemble une fois par an pour assister à une cérémonie commémorative en l'honneur des morts.

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION

SUR LA QUALITÉ DU TRAVAIL.

ENQUÊTE.

Suite. — Voy. p. 34.

TROISIÈME QUESTION.

Des connaissances spéciales dans les sciences et les arts qui touchent à chaque profession, telles que des notions pratiques d'arithmétique, d'algèbre, de tenue de livres, de dessin, etc., n'ont-elles point pour effet d'augmenter l'habileté professionnelle des ouvriers et d'élever leurs salaires?

RÉPONSES.

M. Samuel Thomas, industriel, à Zanesville, Ohio (extraction et réduction des minerais de fer) :

« Des notions scientifiques sur la chimie, la géologie, le travail des mines, et sur les sciences en général, seraient très-précieuses pour nos ouvriers mineurs et métallurgistes. Je n'espère pas qu'ils puissent devenir des savants, mais avec l'instruction reçue à l'école et la lecture, ils pourraient acquérir les éléments de ces sciences. Dans beaucoup de cas, ceux qui auraient cette supériorité produiraient davantage sans dépenser plus de travail, et leurs salaires en seraient nécessairement augmentés. »

M. J.-M. Mundella, membre du Parlement anglais pour le canton de Sheffield (tissage des laines) :

« Je crois que l'éducation professionnelle a une grande importance, et que les progrès industriels accomplis en Allemagne depuis une trentaine d'années ont pour cause l'instruction élémentaire qu'on y donne aux ouvriers, et qui a l'avantage de comprendre un enseignement scientifique professionnel.

» L'enseignement artistique en Angleterre a eu de merveilleux résultats pour le perfectionnement de tous les produits manufacturés où il est nécessaire d'avoir un certain goût, tels que la fabrication des tapis, des dentelles, des étoffes, des faïences, des meubles, de tout ce qui se rattache à l'art décoratif. »

M. Bartlett, industriel, à Lowell, État de Massachusetts (filature de coton) :

« Une culture intellectuelle étendue n'offrirait pas d'avantages directs à ceux de nos ouvriers qui dirigent des métiers à coton. Le travail qu'on leur demande exige peu d'efforts d'intelligence. Mais pour les artisans, la connaissance des sciences et des arts qui se rapportent à leur métier ne peut qu'augmenter leur habileté professionnelle et élever leurs salaires. »

M. Salomon Phineas, fabricant de cigares, à Boston et à New-York :

« Des notions sur les arts et les sciences n'ont pas assurément d'application directe à la fabrication des cigares, et cependant ces connaissances n'y seraient pas inutiles; celui qui les posséderait deviendrait bientôt contre-maître ou patron. »

M. Gager (industries diverses) :

« Mon expérience des ouvriers m'a conduit à penser que le degré d'habileté d'un individu est toujours en rapport avec son instruction. Vous ne faites qu'employer les bras de l'homme ignorant; tandis que chez un homme instruit, vous faites travailler à la fois les bras et l'intelligence.

» L'ouvrier instruit est moins sujet à gâter la matière qu'il travaille; il raisonne mieux ses mouvements; il est plus adroit et produit davantage; on peut dire qu'il gagne une fois de plus que l'homme illettré. »

La fin à une prochaine livraison.

JOHN FOSTER.

Suite. — Voy. les Tables du tome XLII et la Table de quarante années.

Foster avait parfaitement conscience qu'il n'était pas doué de qualités supérieures, surtout comme écrivain. Il était le premier à le reconnaître, et il regrettait de ne pas avoir plus de talent d'écrire, parce qu'il pensait que c'était là un obstacle au bien qu'il eût désiré faire.

Il était pourtant loin d'être aussi médiocre qu'il voulait bien le dire. Quoiqu'il ne possédât pas ces grandes qualités d'écrivain qu'il enviait tant aux autres, son excellente morale, la hauteur de son caractère, lui tenaient lieu, en quelque sorte, de talent. Quand un homme possède à un aussi haut degré le besoin passionné d'ennoblir la vie humaine, en y répandant la lumière et en y faisant pénétrer le sentiment du devoir et de l'idéal, l'infériorité relative de l'esprit est, plus qu'on ne le croit, d'une importance secondaire. Cette infériorité tenait aux désavantages d'une éducation incomplète et au milieu inculte des artisans et des petits bourgeois de province où s'était passée la première partie de la jeunesse de Foster; mais il se refit une éducation par la lecture, par la réflexion, et aussi au contact d'une société plus choisie. « La lecture seule, écrit-il, est insuffisante pour développer l'intelligence; il faut y ajouter des conversations intéressantes, des échanges d'idées, l'observation des caractères, et mille détails qui naissent des relations de société bien choisies. »

En 1800, près de Bristol, il se trouva en rapport avec plusieurs hommes instruits et distingués dont il fut apprécié. Dans ce monde nouveau pour lui, son goût se forma, son esprit s'assouplit sans rien perdre de sa vigueur et de ses qualités sérieuses. Trois ans plus tard, il commença la publication de ses *Essais*.

Encouragé par le succès de cet ouvrage, et atteint vers cette même époque d'une affection de la gorge qui lui rendait la parole difficile, il résolut d'abandonner la chaire pour se vouer tout entier à des travaux littéraires. Il envoya divers articles à la *Revue éclectique*. Sa plume était, du reste, devenue son unique ressource, et il se voyait forcé, pour vivre, de redoubler d'efforts et d'activité. Loin de s'en affliger, il se réjouit de cette nécessité de travail qui l'obligeait à mettre en œuvre toute son énergie morale.

La vie solitaire, qu'il avait tant affectionnée et recherchée dans sa jeunesse, avait fini par l'attrister. Lorsque, déjà connu, il fut assuré de ne point manquer de travaux lucratifs, il se maria. Il avait trente-huit ans. Son union fut en tout point heureuse, comme on peut en juger par quelques fragments de sa correspondance à cette époque.

« La joie de me retrouver auprès de ma chère épouse, après quelques jours de séparation, ne peut être comparée qu'à celle que j'ai éprouvée en m'unissant à elle. Tous les jours nous remercions Dieu ensemble de ce bonheur, et nous le prions de nous le continuer jusqu'à la mort et encore au delà du tombeau. Nous sommes d'accord presque sur toutes choses. Nous jugeons, nous sentons, nous pen-

sons de la même façon sur tout ce qui importe le plus à la vie. Quand par hasard il survient entre nous quelque différence d'opinion, nous la discutons et l'examinons à fond, sans que notre tendresse ou notre respect mutuels en soient le moins du monde affaiblis. Je crois, en vérité, que jamais homme ne fut si heureux. »

A l'affection conjugale vinrent s'ajouter les joies de la paternité. Foster aimait et comprenait les enfants; il se mêlait avec entrain aux jeux et aux amusements de son petit monde. Malgré la gravité de son esprit, il avait sur l'éducation des vues trop saines et trop sensées pour être partisan d'un système de contrainte et de sévérité. Il estimait que, pour gagner la confiance de leurs enfants et se faire comprendre d'eux, les parents ont pour premier devoir de s'en rapprocher en tâchant de se faire aussi jeunes que possible.

« Les pères se trompent, écrit-il, quand ils se retranchent, vis-à-vis de leurs enfants, dans une attitude de froide sévérité et de roideur solennelle. La distance qui vient de l'âge est suffisante; gardons-nous de la rendre plus grande encore par notre faute. Pour moi, je suis heureux de redevenir enfant au milieu des miens; quand je m'amuse avec eux, leur mère prétend que c'est moi qui fais le plus de tapage. »

Cette existence douce et sereine fut malheureusement troublée par la mort d'un fils.

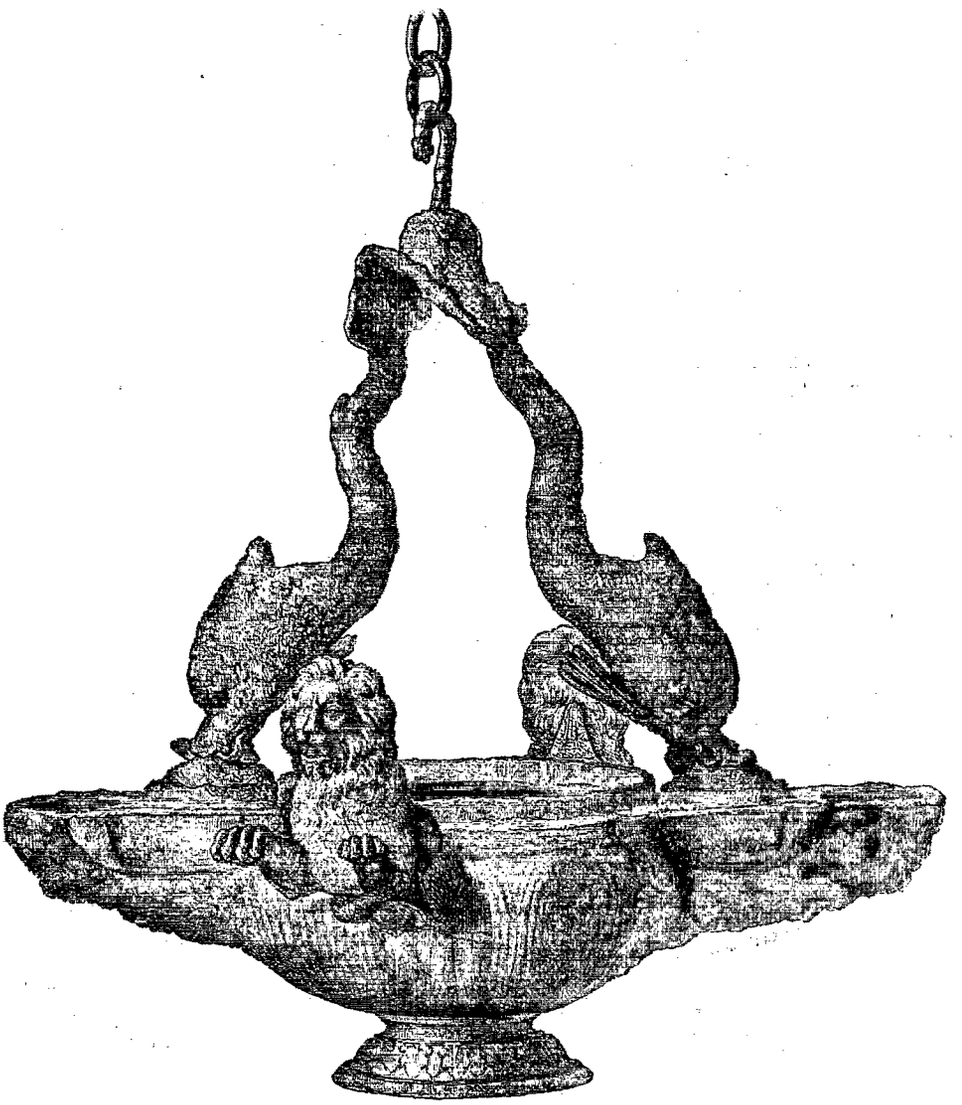
La suite à une prochaine livraison.

LAMPE ANTIQUE EN BRONZE

TROUVÉE A PARIS.

Cette lampe, qui n'a pas moins de 36 centimètres de hauteur, a été trouvée à Paris, en 1863, lors de la construction de la rue des Écoles, dans une sorte de *columbarium* qui renfermait aussi de nombreuses poteries et plusieurs autres objets en bronze.

Elle offre cette particularité remarquable, que les deux

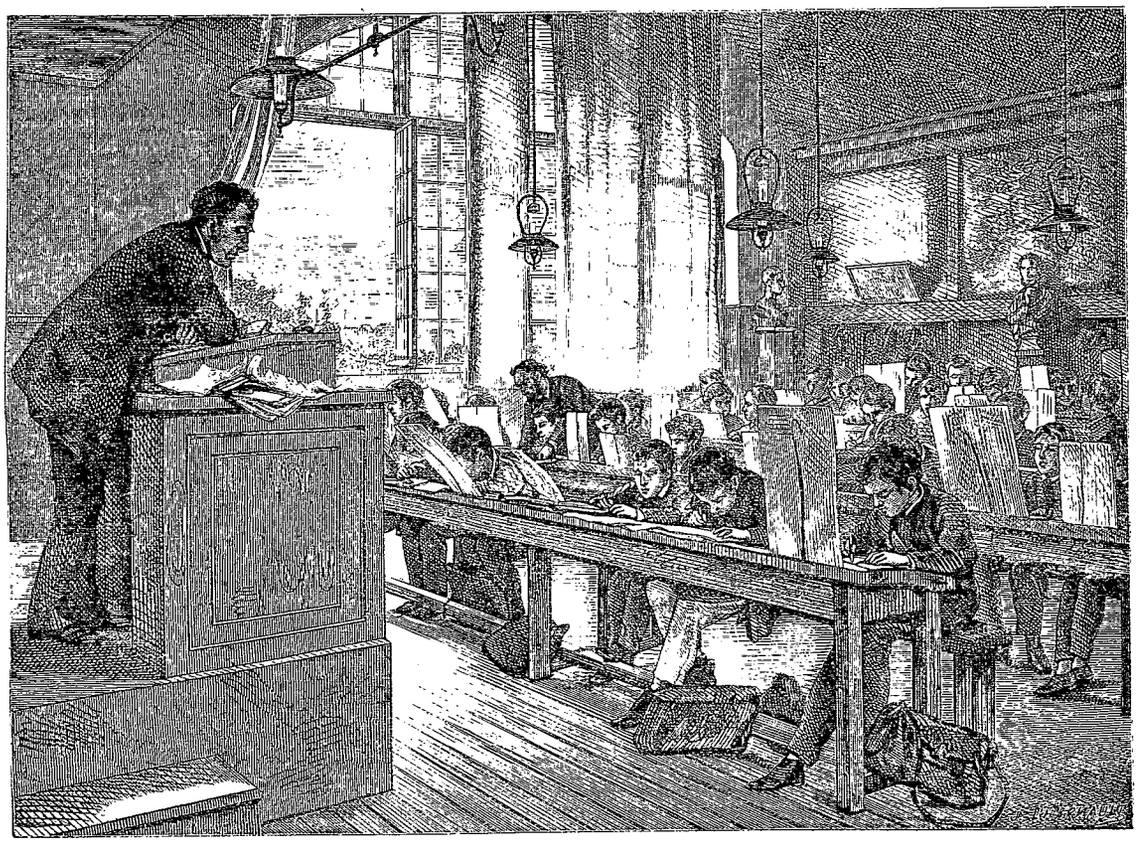


Collection de M. Arthur Forgeais. — Lampe antique en bronze. — Dessin d'Édouard Garnier.

lions qui ornent les faces antérieure et postérieure sont d'un travail moins artistique et de beaucoup inférieur à celui du corps même de la lampe; ils ont été appliqués après coup et s'en détachent du reste facilement; l'ornementation circulaire apparaît alors sans interruption, rappelant, par sa disposition et la finesse de l'exécution, visible encore malgré les scories que le temps a déposées sur la surface, ce que l'art romain a produit de plus pur.

Les yeux des dauphins et ceux des deux têtes qui servaient d'orifice aux mèches sont en argent

L'ÉCOLE COCHIN.



Salon de 1874; Peinture. — Une Leçon de dessin à l'école Cochin, par A. Truphême. — Dessin de L'Hernault.

Parmi les noms que l'oubli ne saurait atteindre, protégés qu'ils sont par la reconnaissance publique, Paris, depuis un siècle et plus, signale à la vénération de ses enfants celui d'une famille où la même ardente charité se transmet de génération en génération comme un titre de noblesse.

C'est de la famille Cochin qu'il s'agit.

A l'époque où l'abbé Jacques-Denis Cochin fut appelé à la cure de Saint-Jacques du Haut-Pas, en 1756, la paroisse qu'il venait administrer à l'âge de trente ans était en grande partie habitée par des ouvriers qui exploitaient les carrières situées dans le voisinage du faubourg Saint-Jacques. Leur périlleux métier les exposait journellement à des accidents d'une extrême gravité, auxquels s'ajoutait l'impossibilité de secours immédiats. Il n'existait aucune infirmerie dans le quartier où l'on pût recevoir et soigner les blessés; il fallait, quel que fût le pitoyable état de ceux-ci, leur faire subir la torture d'un transport depuis le lieu de l'accident jusqu'à l'Hôtel-Dieu, transport chanceux et trajet si long que plus d'une victime n'arriva pas vivante au terme de cette voie douloureuse. Le digne curé, ému de compassion pour ces martyrs du travail, aliéna tout ce qu'il possédait, stimula la charité publique, et l'hôpital qui porte son nom fut fondé. Son frère Claude-Denis Cochin fut, ainsi que leur père, promu par l'élection à tous les emplois gratuits et charitables que pouvait alors conférer l'honorable titre de bourgeois de Paris. Il légua à son fils Jacques-Denis Cochin l'exemple de ses vertus modestes et de ses bonnes actions, et l'héritier se montra digne de cette glorieuse portion de son patrimoine. Puis vint le plus illustre de ces bienfaiteurs de Paris, Jean-Denis-Marie Cochin. Nommé maire du douzième arrondissement, il fut profondément touché de la misérable condition des petits enfants pauvres que leurs mères, ouvrières à la journée, étaient forcées d'abandonner pendant les heures de travai à l'atelier. Il suffisait qu'une infortune frappât ses yeux pour faire jaillir de son esprit, toujours porté vers le bien, une inspiration généreuse. De là l'origine des salles d'asile, dont il fut le fondateur (1).

Une autre misère des enfants, qui est encore aujourd'hui celle de bien des hommes, le défaut d'instruction primaire, intéressa aussi la philanthropie de M. Cochin. Il fit construire à ses frais, sur des terrains achetés par lui dans l'un des quartiers les plus déshérités de Paris (le quartier Croulebarbe), une école pour les enfants pauvres des deux sexes; sous le nom de salle d'asile modèle, elle devait former la première division d'un grand établissement d'instruction primaire. Plus tard, quand la ville de Paris prit la direction des salles d'asile et des écoles communales, le fondateur lui fit don des bâtiments et du terrain, à condition que, continuatrice de son œuvre, elle conserverait aux deux écoles de filles et de garçons, désormais séparées, le nom d'Écoles Cochin. Celle dont l'une des classes est représentée par notre gravure est située rue Saint-Hippolyte, entre les rues Mouffetard et de Lourcine; elle est fréquentée par quatre cents élèves; le programme de l'enseignement est celui de l'Hôtel de ville. A la mort du fondateur, son fils feu M. Augustin Cochin a étendu sa généreuse et intelligente protection sur l'œuvre

(1) Nous commettrions une omission regrettable en ne faisant pas remarquer ici que le directeur de la première salle d'asile, choisi en 1827 par M. Cochin, la dirige encore aujourd'hui. Les quatre-vingt-deux ans de M. Kerguidec n'ont rien diminué de son zèle et de son énergie.

paternelle. Cette protection lui survit ; elle est continuée par sa veuve et ses deux fils, qui, en fait de bonnes œuvres, semblent avoir pris pour devise : *Nom de famille oblige.*

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

I. — PREMIÈRE DÉCEPTION.

Sur la rive droite du canal qui descend de la barrière de la Villette à la Seine, dans la direction des fossés de la Bastille, précisément à la hauteur de la rue des Trois-Bornes, on voyait encore, en 1845, se dresser les hautes cheminées d'une importante usine créée trente ans auparavant. De là, le fer, apporté en barres et en blocs, sortait forgé, taraudé et laminé, prêt à servir à tous les besoins de l'architecture civile ou navale, ainsi qu'à toutes les exigences des arts industriels et de la mécanique.

Le chef de cet ancien et vaste établissement se nommait André Coubertin. Fils d'un simple ouvrier qui fut le fondateur de ladite usine, s'il n'avait pas, comme son père, l'ardente activité qui pousse à tout entreprendre, il était doué, en revanche, de l'esprit de suite, de la prévoyance instinctive et de la rectitude de jugement qui permettent de tout conserver. Partisan des innovations et des perfectionnements, pourvu qu'ils fussent expérimentés ailleurs que chez lui, il était toujours l'avant-dernier à les adopter quand l'usage en avait constaté le mérite. Ce prudent industriel n'occupait pas moins de trois cents ouvriers dans ses nombreux ateliers.

L'un d'eux, Pierre Jousselin, jeune homme sérieux et méditatif, vivait, pour ainsi dire, à part au milieu de ses camarades. Il n'avait de rapports avec eux que pour ce qui concernait le travail en commun. Aux heures des repas, alors que les compagnons se réunissaient à l'auberge voisine, Pierre Jousselin avait soin de s'isoler au fond de quelque atelier, et là, mangeant discrètement son pain coupé en gros dés, qu'il arrosait d'un verre d'eau puisé à la fontaine de l'arrière-cour, il passait l'heure réglementaire du repos à tracer sur des morceaux de papier ramassés çà et là, envers d'affiches, factures ou prospectus, des lignes d'écriture que la multiplicité des abréviations rendait indéchiffrables, et des figures bizarres dont lui seul avait le secret. A force d'y regarder, on devinait ici une poulie, plus loin une hélice, ailleurs des roues dentelées : c'était, comme après la dissection, les ossements non encore rattachés d'un squelette. A chacun de ces détails, seulement indiqués, l'auteur avait ajouté un chiffre ou un signe correspondant à sa pensée.

Les autres ouvriers de l'usine, qui n'avaient qu'une seule préoccupation, fournir strictement au patron la somme de travail qui lui était due, faisaient du rêveur l'objet de leurs perpétuelles moqueries, et, par dérision, ils l'appelaient le Géomètre. A ce surnom railleur, qui, loin de le blesser, flattait sa vanité de penseur, Pierre Jousselin souriait doucement, et, l'heure du repas écoulée, il reprenait sa place à l'établi, après, toutefois, avoir soigneusement enfoui dans la profondeur de ses poches les esquisses et les brouillons qu'il venait de crayonner. Et le soir, quand la cloche annonçait la sortie des compagnons, on ne voyait jamais le Géomètre s'attarder avec ceux qui entraient au cabaret, ni prendre, comme les autres, le chemin du logis.

Si quelque indiscret se fût avisé de le suivre, le curieux l'aurait vu traverser le pont du canal, et, après quelques pas au delà, s'engager dans une étroite allée au fond de laquelle s'ouvrait une porte ornée à l'extérieur de cette inscription : « ÉCOLE DU SOIR. — *Cours de dessin* pour les adultes. »

— Il faut croire, se disaient les compagnons de l'usine Coubertin, que le Géomètre a un vice caché, et que sa paye de la semaine glisse par une pente invisible dans quelque gouffre mystérieux : personne n'a encore pu le décider à risquer aux cartes le prix d'une bouteille, ni à accepter une partie de billard. A quoi donc peut-il dépenser ce qu'il gagne?

Le vieux bouquiniste qui avait, à cette époque, son étalage au coin de la rue des Filles-du-Calvaire et du boulevard, aurait pu donner le mot de cette énigme : le jeune ouvrier se ruinait en achats de livres. Tout ouvrage ancien ou moderne qu'il rencontrait ayant trait à l'art du dessin ou à la mécanique, il fallait qu'il le possédât; quant à ceux dont il entendait seulement parler, si l'étalagiste ne les possédait pas, son client assidu le chargeait de les lui procurer. Pierre Jousselin passait à étudier ses livres les soirées où le cours de dessin n'avait pas lieu; il ne se séparait d'eux, le dimanche, que durant les heures de sa visite accoutumée au Conservatoire des arts et métiers.

Cependant celui qu'on avait malicieusement surnommé le Géomètre, enfoncé de plus en plus dans la méditation, en était venu à s'y oublier au point que son travail manuel à l'usine restait parfois en souffrance; on le surprenait alors, immobile et les yeux en l'air, regardant dans le vide comme s'il voyait s'y mouvoir les rouages imaginaires d'une machine fantastique.

Chaque jour, depuis quelque temps, Pierre Jousselin venait rôder vers la partie des bâtiments occupés par le maître. Naturellement timide, il n'osait se hasarder à tourner le bouton de la porte, et lorsqu'il voyait cette porte s'ouvrir, il se hâtait de revenir à l'atelier, où il rapportait plus vif encore son désir de parler à M. Coubertin.

Ce n'était pas que celui-ci fût inabordable; mais, afin d'éviter des réclamations auxquelles il ne lui eût pas été toujours possible de répondre favorablement, il avait pris l'habitude de déconcerter tout d'abord, par un froncement de sourcils et une parole sévère, l'ouvrier qui, au mépris de la subordination hiérarchique imposée par le règlement, s'adressait directement à lui.

Un matin, après que la cloche eut sonné l'heure du déjeuner, Pierre Jousselin, qui était revenu ce jour-là du côté des appartements, rencontra M. Coubertin au moment où il sortait de chez lui : le timide s'enhardit assez pour lui demander un moment d'entretien.

— S'il s'agit d'une plainte, demanda le maître, prenant aussitôt son ton de mauvais accueil, parlez à votre chef d'atelier; c'est par lui seulement qu'elle doit me parvenir.

— Je n'ai à me plaindre de personne, répondit l'ouvrier, s'efforçant de parler avec assurance. Si je prends la liberté de m'adresser à vous, c'est parce que vos conseils et votre appui me sont indispensables pour mener à bonne fin un projet duquel dépend mon avenir.

Sans être affectueux avec ses ouvriers, l'usinier s'occupait de leurs besoins, s'intéressait à ce qui pouvait améliorer leur sort, et même il avait aidé à l'établissement de plusieurs d'entre eux. Supposant que le jeune compagnon voulait lui demander un service du même genre, il cessa de sourciller, invita Pierre Jousselin à entrer dans son cabinet, lui désigna un siége, puis s'assit devant son bureau pour recevoir la confidence du solliciteur.

Celui-ci avait cru facile de faire comprendre à un autre, quel qu'il fût, un projet qu'il s'expliquait si clairement à lui-même; mais, tout habitué qu'il était à développer intérieurement sa pensée, il lui fut impossible de rendre lucide, pour l'intelligence de son auditeur, ce qu'il voyait, lui, lumineux comme le soleil. Aussi, sentant bien, après

avoir bégayé quelques mots d'explication, qu'il ne s'en tirerait jamais avec des phrases, il dit, répondant à un mouvement d'impatience de M. Coubertin :

— Voici la chose.

Et, fouillant dans ses poches, il exhiba, d'une part, un rouleau de papier entièrement écrit, et de l'autre, une poignée de morceaux de fer-blanc façonnés en rondelles, en plaques carrées et en roues d'engrenage.

— Que signifie tout cela? demanda le maître à la vue de ces différentes pièces éparses sur la tablette de son bureau.

— Ça, c'est mon invention, répliqua Pierre Jousselin; et, sans remarquer le sourire de pitié provoqué par ces mots : « mon invention », il continua : — On s'occupe beaucoup de chemins de fer depuis le terrible accident arrivé, il y a trois ans, sur celui de Versailles. Durant ces trois ans-là, j'ai cherché le moyen de prévenir de pareilles catastrophes. A force d'y penser le jour et d'en rêver la nuit, j'ai trouvé plus que je ne cherchais. Par mon système, j'épargne la vie des hommes, je facilite la marche des trains sur toutes les courbes, et je réalise une économie notable sur le combustible. Vous allez comprendre cela.

Et il allait se mettre en devoir de placer sur le bureau ses morceaux de fer dans la position voulue pour rendre sa démonstration intelligible, quand M. Coubertin l'arrêta :

— N'est-ce vraiment que pour me parler de votre invention que vous m'avez demandé une audience?

— Oui, Monsieur, rien que pour cela.

— En ce cas, n'allons pas plus loin, car vous perdriez vos paroles. Il s'agit d'un progrès, dites-vous, c'est-à-dire d'une chose contestable tant que l'expérience ne l'a pas consacrée. Or, cessez de compter sur un appui que je me reprocherais de vous avoir donné; j'ai trop à me louer de la routine pour vouloir jamais encourager quelqu'un à se lancer dans l'inconnu.

— Cependant, Monsieur, répliqua le jeune inventeur, fermement convaincu de l'utilité de son système, il y a à la fois, dans mon projet, gloire et fortune pour celui qui l'a créé, service incalculable rendu à l'humanité, et immense bénéfice pour les compagnies qui se décideront à l'appliquer.

— Je ne disconviens pas de tous les avantages que peut offrir votre projet, répondit froidement le maître; mais puisqu'ils ne font pas doute pour vous, soumettez-le à l'Académie des sciences, proposez-le à l'adoption de ces grandes compagnies qui ont, comme on dit, les reins assez forts pour supporter des pertes énormes; quant à moi, qui n'ai ni les connaissances nécessaires pour apprécier le mérite de votre invention, ni la volonté d'agir en aveugle, je vous le répète, ne comptez pas sur moi pour la favoriser : je ne m'intéresse qu'à ce que je comprends.

Cette fin de non-recevoir n'avait pas complétement découragé Pierre Jousselin; il osa ajouter :

— Il me reste une prière à vous adresser, Monsieur. Sans prendre autrement part à mon invention, voulez-vous me fournir les moyens nécessaires pour faire exécuter chez vous les pièces de mon modèle?

L'usinier répondit, en le regardant fixement :

— Vous doutez-vous seulement de ce que cela pourra coûter?

— D'après mes calculs, repartit l'inventeur, la machine montée et prête à marcher ne dépassera pas six mille francs.

— Six mille francs! répéta M. Coubertin, où les prendrez-vous, malheureux? Car il faudra bien que vous les trouviez quelque part, attendu que je n'ai pas plus envie de perdre une pareille somme que vous n'avez, vous, le moyen de la payer.

— Ainsi, Monsieur, vous refusez?

— Positivement, mon ami. J'en ai repoussé bien d'autres, de ces pauvres inventeurs illusionnés sur leurs découvertes et affolés de leurs rêves. Oui, je refuse dans votre intérêt; car vous encourager, ce serait vous rendre un détestable service. Laissez ceux qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre employer leurs loisirs à chercher ce que votre manque de fortune vous empêcherait de réaliser alors même que vous l'auriez trouvé. Au temps où nous sommes, on meurt à la peine quand on n'est pas assez riche pour prouver qu'on a du génie. Lisez, à ce sujet, l'Histoire des inventeurs célèbres.

— Je l'ai lue, Monsieur, répondit fièrement l'ouvrier.

— Alors vous savez quelle a été leur destinée.

— Je le sais, riposta Pierre Jousselin avec une certaine animation. Comment pourrais-je l'ignorer, puisque leurs noms immortels sont universellement connus? Je sais que toutes les portes se sont fermées devant eux, et que, bafoués, traités d'insensés, on les a emprisonnés comme tels dans les cabanons de Bicêtre, ou laissés mourir de misère. Qu'importe? le monde entier profite de leurs bienfaits et le pays s'honore de les avoir vus naître.

Le prenant sur un ton moins fier, il ajouta :

— Ma vanité ne va pas jusqu'à me comparer à ces hommes illustres : je n'ai rien inventé; j'ai voulu seulement ajouter à une invention merveilleuse un perfectionnement qui pourra sauver des milliers d'existences.

M. Coubertin, sur qui la ferme conviction de l'inventeur touchant le mérite de son œuvre n'avait nullement eu prise, termina ainsi l'entretien :

— Vous êtes venu à moi pour me demander un conseil; voici le meilleur que je puisse vous donner : Ne vous absorbez pas plus longtemps dans ces calculs et dans ces songeries qui ont juste la valeur des châteaux bâtis sur les brouillards. Si vous persistez à vous abandonner aux illusions d'une idée fixe, vous perdrez certainement les qualités d'habileté et d'exactitude qui faisaient de vous un excellent ouvrier. Quand on se croit doué du génie de l'invention, on n'est pas loin de dédaigner la besogne facile qui donne le pain quotidien. La recherche des procédés inconnus conduit presque toujours à la misère; le travail vulgaire enrichit.

Pierre Jousselin se leva, ramassa sur le bureau ses rondelles et ses carrés de fer-blanc; il roula son cahier de papier, et dit, en prenant congé du maître :

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

— Il n'y a pas de mal, répondit M. Coubertin; j'avais du temps à perdre. (1)

La suite à la prochaine livraison.

CONSTANTINOPLE.

SAINTE-SOPHIE. — L'ÉGLISE. — LA MOSQUÉE.

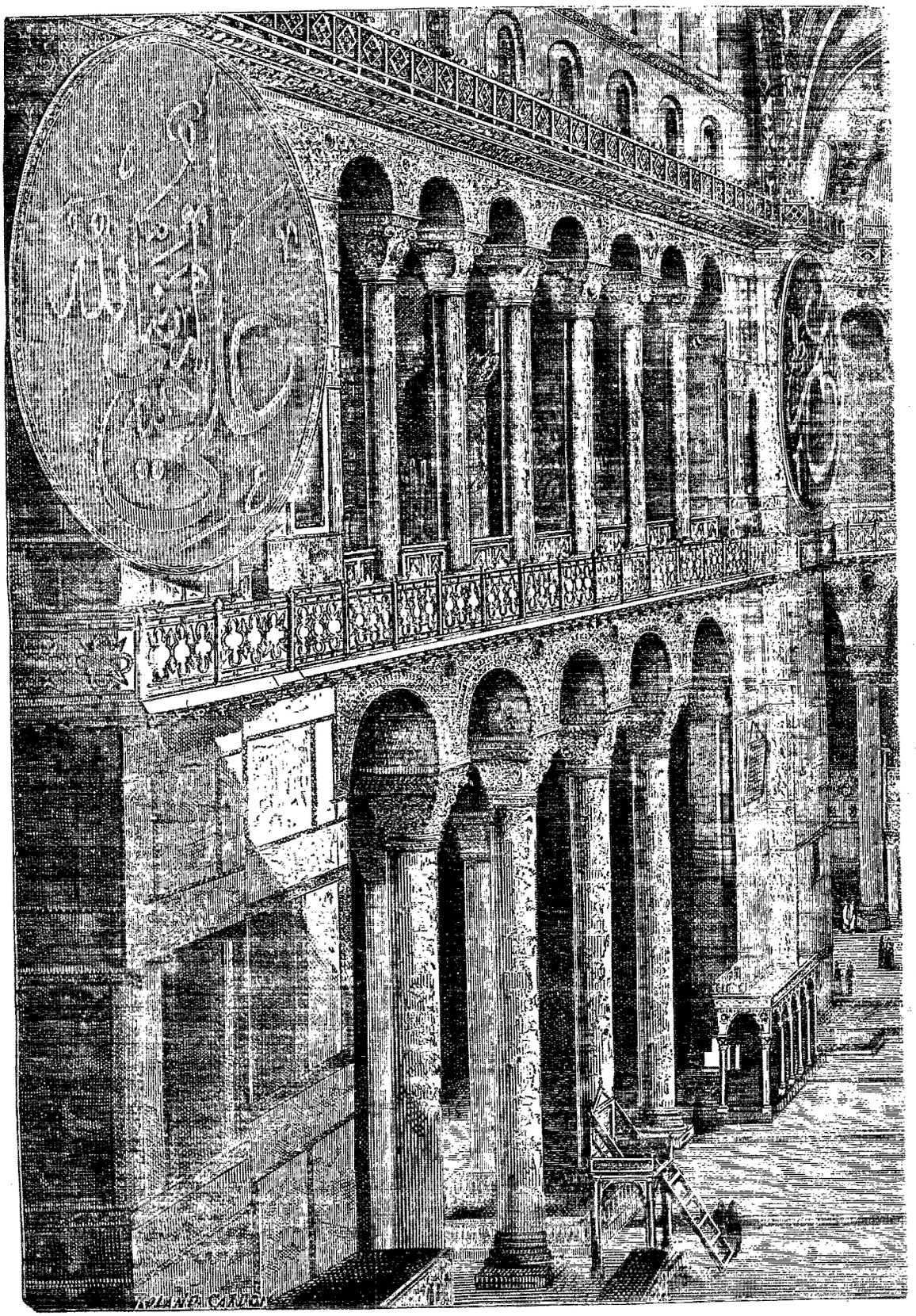
Fin. — Voy. p. 22.

IV. — DESCRIPTION DE SAINTE-SOPHIE.

Examinons maintenant en détail la disposition des différentes parties de Sainte-Sophie. Étudier Sainte-Sophie, c'est apprendre à connaître tous les monuments de l'art religieux byzantin, dont cette basilique est le type le plus riche, le plus complet et le plus grandiose.

(1) Le problème de mécanique qui est ici l'objet des études de notre Pierre Jousselin a été, paraît-il, résolu par un habile serrurier mécanicien. Son ingénieux système contre les déraillements et pour l'isolement instantané des wagons, système dont il est l'inventeur breveté, réalise, comme moyen de sécurité, tout ce que peut prévoir la prudence humaine. L'importante modification que nécessiterait dans le matériel des chemins de fer l'application de ce projet aurait été, dit-on, jusqu'à ce jour, un obstacle à son adoption.

Sainte-Sophie est orientée d'après le rite grec, c'est-à-dire avec le chevet du côté de l'orient et les portes du côté de l'occident. Cette orientation existe, du reste, pour toutes les églises du moyen âge ; une idée religieuse s'y

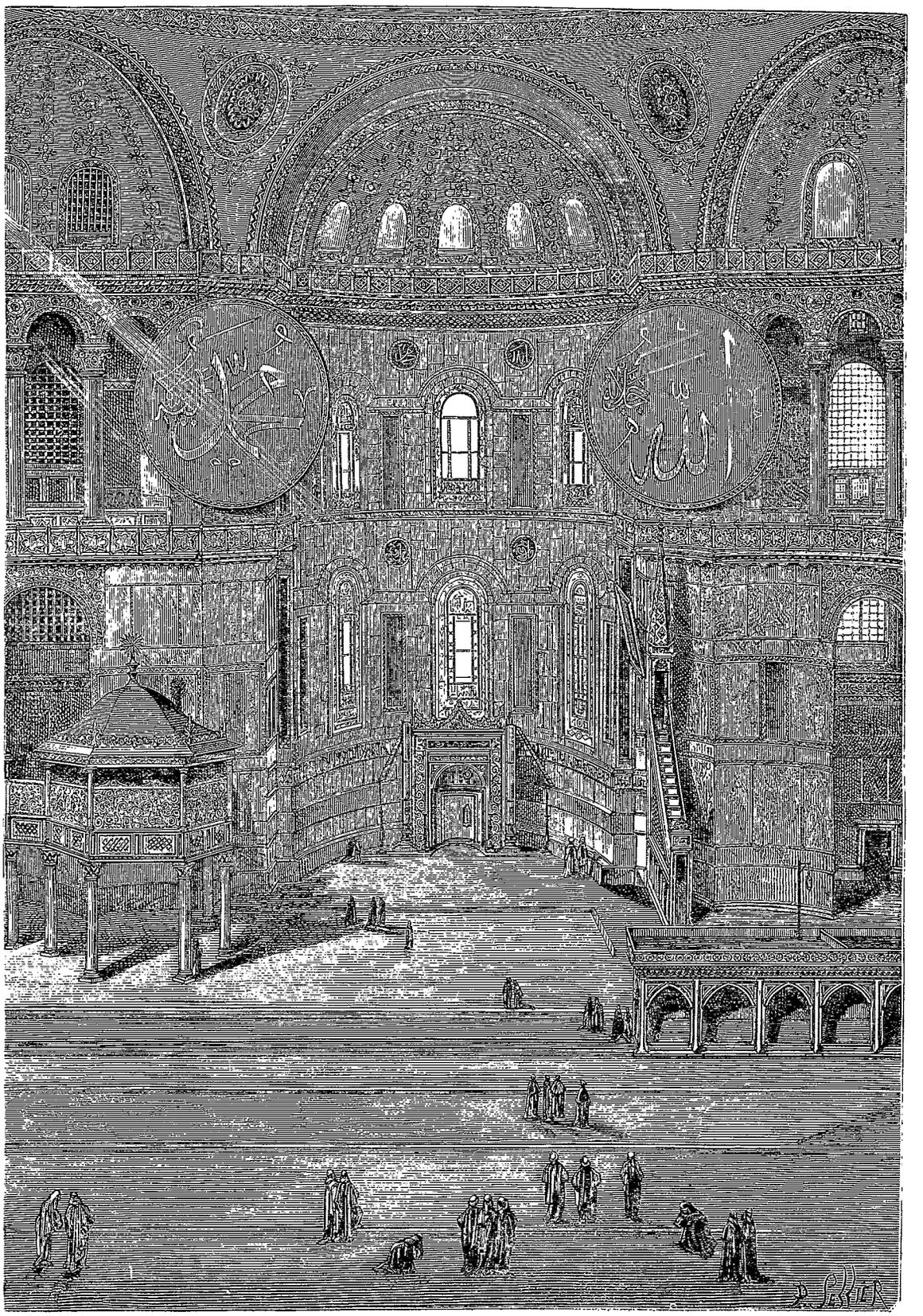


Vue intérieure de Sainte-Sophie, à Constantinople. —

rattache : on voulait que le prêtre, à l'autel, fût tourné du côté de Jérusalem, du côté du tombeau du Christ. Depuis, cette règle a été souvent oubliée par les architectes modernes. Sainte-Clotilde, à Paris, a sa façade au nord ; la Trinité a sa façade au sud.

La basilique de Justinien présentait dans son plan gé-

néral la figure d'un carré long. En arrivant du côté de la façade occidentale, on rencontrait d'abord un *atrium*, ou cour rectangulaire, avec des portiques tout autour, et au milieu un bassin d'où jaillissait un jet d'eau. Ce bassin



Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

servait aux ablutions des pieds, du visage et des mains. Venait ensuite un grand vestibule répondant au *pronaon* ou *pronaos* des temples païens. Ce vestibule, dans les édifices chrétiens, était simple ordinairement : on l'appelait *narthex*. A Sainte-Sophie, il était double. On nommait naturellement *exonarthex* (narthex extérieur) le narthex

qui ouvrait sur l'atrium, et *esonarthex* (narthex intérieur) le narthex qui se trouvait entre l'*exonarthex* et l'intérieur de l'église. C'est dans l'exonarthex que les fidèles déposaient leurs chaussures; cette salle était construite en briques et sans ornements. L'esonarthex avait un soubassement de marbre et une voûte ornée de mosaïques, dont l'une représentait l'archange saint Michel faisant la garde, son épée nue à la main.

Neuf portes conduisaient de l'esonarthex dans la nef et les bas côtés de l'église. Ces portes étaient enrichies d'ivoire, d'ambre et d'argent.

L'église proprement dite est, à peu de chose près, un carré parfait : 81 mètres de long sur 69 de large. Elle est divisée en trois par la nef du milieu et deux bas côtés latéraux. Au milieu de la grande nef, c'est-à-dire au centre du carré, s'élève la coupole. Cette coupole repose sur quatre grands arcs dont les extrémités s'appuient sur des piliers. Les quatre angles curvilignes qui se trouvent entre les quatre arcs font quatre pendentifs, et transforment par conséquent le plan carré déterminé par les piliers en un plan circulaire sur lequel porte la coupole. Sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef s'appuient deux voûtes en quart de sphère, dont la projection hémicirculaire donne au plan de la nef l'aspect d'une ellipse. Chacune de ces demi-coupoles donne naissance à deux autres demi-coupoles plus petites, soutenues par des colonnes. Cette superposition de coupoles, qui, par suite de l'agencement des arcs, font l'effet de se tenir sans points d'appui, donnait à la grande coupole centrale une légèreté inimaginable. Elle semblait littéralement suspendue dans les airs.

Disons tout de suite qu'un tremblement de terre, survenu dix-sept ans après, ébranla ce dôme qui s'écroula en partie. L'empereur Justin ordonna de le reconstruire. L'architecte chargé de ce travail fit la coupole surbaissée et elliptique, de sphérique qu'elle était. Toutes les précautions furent prises. On se servit encore de briques de Rhodes, comme solides et légères à la fois. Les échafaudages ne furent enlevés qu'au bout d'un an, quand le travail fut achevé, afin que le mortier eût tout le temps de sécher. Quand il fallut enlever toutes ces grandes poutres, on alla même jusqu'à transformer l'église en un vaste bassin, que l'on remplit d'eau à la hauteur de quatre aunes, de façon que les grosses pièces de bois en tombant ne pussent causer d'ébranlement au sol. On renforça aussi les quatre gros piliers du centre par d'énormes murs qui les soutenaient latéralement.

La nef destinée aux fidèles partait de l'esonarthex et dépassait un peu le point correspondant au centre du dôme. Le pavé était en marbre vert, aux veines ondoyantes, et disposé de manière à figurer quatre fleuves. Au milieu de la coupole était une gigantesque image en mosaïque du Père éternel. Les pendentifs étaient également décorés de figures représentant les apôtres, disent les uns, des chérubins, disent les autres. A la base de cette coupole régnait une corniche de marbre blanc, d'où partaient des nervures aboutissant au centre du dôme. La coupole était percée de quarante-quatre fenêtres cintrées et couverte de lames de plomb primitivement dorées.

Les bas côtés étaient séparés de la nef par de grosses colonnes. Sur ces colonnes s'appuyaient des arcs en plein cintre, aux archivoltes ornées de feuillages. Les chapiteaux et tailloirs n'appartenaient à aucun ordre, et, comme silhouette, offraient des lignes un peu massives; mais les feuillages, les moulures, les croix, les inscriptions qui les garnissaient leur donnaient un caractère particulier, que l'on retrouve, du reste, dans les chapiteaux de l'architecture appelée romane. Ces bas côtés étaient divisés dans le sens de la longueur en trois compartiments, communiquant entre eux par de grands arcs et formant des chapelles. A droite et à gauche du dôme, des portiques coupaient ces mêmes bas côtés perpendiculairement à leur axe. Ces deux portiques conduisaient au *gynæconitès* (tribune des femmes), où il y avait également des places pour les catéchumènes. Le gynæconitès était une longue galerie construite au-dessus des bas côtés. Nos gravures peuvent faire très-bien comprendre une partie de cette disposition des lieux. Les deux galeries du gynæconitès faisaient un angle en retour à leur extrémité occidentale et se trouvaient reliées par une troisième galerie ménagée au-dessus de l'esonarthex.

Les bas côtés étaient éclairés par des fenêtres cintrées garnies de vitraux. Les fenêtres du gynæconitès étaient plus grandes, et fermées en bas par des lames de talc ou pierre spéculaire, et en haut par des vitraux. Au bout des bas côtés se trouvaient, à gauche, la place des empereurs, et à droite, celle des impératrices.

Au delà du dôme, à l'entrée de la demi-coupole qui précédait le sanctuaire, s'élevait l'*ambon* (pupitre, chaire). Il était fait de marbres précieux, et surmonté d'un dais en dôme soutenu par des colonnes dorées. Au sommet du dais se dressait une croix d'or constellée de perles fines. Derrière l'ambon était un espace libre, et au bout de cet espace se trouvait le sanctuaire ou *bêma*. Ce sanctuaire était protégé par un mur en bois de cèdre, divisé par douze colonnes accouplées et revêtues d'argent. Des médaillons représentant la Vierge, les apôtres, les prophètes et le Christ, et des monogrammes de Justinien et de Théodora, complétaient la décoration. Trois portes fermées avec des voiles d'une grande richesse servaient à pénétrer de la nef dans le sanctuaire.

Le sanctuaire s'arrondissait en hémicycle, et se terminait en haut par un enfoncement en quart de sphère, à la façon des autres demi-coupoles : c'est la voûte en cul-de-four que l'on trouve plus tard fréquemment dans les chapelles absidales des églises romanes. Ce sanctuaire était éclairé par trois fenêtres qui recevaient les premiers rayons du soleil levant. Les légendes racontent que Justinien dans son plan avait d'abord marqué une seule fenêtre pour l'abside, puis qu'il se décida à en mettre deux; mais qu'au moment où on allait suivre ces dernières indications, un ange vêtu de la pourpre impériale apparut aux architectes et leur dit : « Je vous ordonne d'éclairer l'autel par trois fenêtres, en l'honneur du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

La table de l'autel était faite, disait-on, d'un mélange de perles et de diamants, d'or et d'argent, de fer et de platine, fondus ensemble. Tous les autres objets du sanctuaire, colonnes, arcs, petites coupoles faisant dais, ciborium, fleurs de lis, globe, croix, trône du patriarche et siéges des prêtres, étaient en or ou en argent, ou en argent doré.

Nous laissons de côté certains détails relatifs à des parties accessoires de l'église; mais nous en avons assez dit pour donner une idée de la richesse éblouissante que dut offrir Sainte-Sophie sous les empereurs grecs.

V. — LA LÉGENDE DE SAINTE-SOPHIE. — DESCRIPTION DE L'ÉGLISE ACTUELLE.

Au quinzième siècle, toute cette splendeur, toutes ces merveilles devinrent la proie des Barbares. Il ne restait plus que Constantinople de tout l'empire d'Orient. Mahomet II finit par s'en emparer; et quand ses hordes victorieuses se furent répandues comme un torrent dans les rues de la ville, lui, le chef triomphant, arriva devant les portes du temple chrétien. Alors, dans son arrogance musulmane, il lança son cheval à travers la nef remplie

de fidèles effrayés et suppliants, et les foula sous les sabots sanglants de son coursier. Puis, parvenu jusque devant l'autel, il sauta à bas, et proclama la victoire de l'islamisme en criant de sa voix puissante : « Dieu est la lumière du ciel et de la terre ! »

Voilà l'histoire.

Voici la légende. Elle est trop belle et trop poétique pour ne pas être racontée.

Lorsque les bandes des Barbares forcèrent les portes de Sainte-Sophie, un prêtre était à l'autel et y célébrait la messe. Ni les hurlements féroces des Turcs, ni les clameurs d'épouvante de la foule écrasée et massacrée, ni le bruit sacrilége des sabots des chevaux retentissant sur les dalles saintes, ne troublèrent le calme du prêtre. Seulement, pour que l'auguste sacrifice ne fût pas souillé, il l'interrompit, et, prenant les vases sacrés, se dirigea d'un pas grave et solennel vers une porte pratiquée dans une des galeries latérales. Les soldats allaient l'atteindre; les cimeterres étaient levés, lorsqu'il disparut par la porte, qui se trouva tout à coup miraculeusement fermée par un mur de pierre impénétrable.

Quelquefois, continue la légende, on entend de vagues bruissements, semblables à de lointaines psalmodies, sortir des profondeurs de la muraille; c'est le prêtre qui continue ses prières. Et quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, la muraille s'ouvrira d'elle-même, et le prêtre, sortant de sa retraite mystérieuse, viendra, de son même pas impassible et solennel, achever à l'autel la messe commencée il y a plus de quatre cents ans.

Aujourd'hui Sainte-Sophie est bien changée. Le plan primitif, dont l'ensemble majestueux se déployait autrefois, disparaît au milieu d'un chaos de bâtisses difformes et parasites qui enserrent et étouffent l'édifice, et en détruisent les lignes. Les murailles ébranlées par les tremblements de terre avaient été déjà bien transformées, grâce aux énormes contre-forts, nécessaires du reste, construits par les ordres d'Amurat III. Mais ce que l'on en voyait encore est de nos jours complétement masqué ou défiguré par des échoppes, des boutiques, des bains, des écoles, des tombeaux. Nous avons d'ailleurs dans des pays chrétiens plus d'une cathédrale admirable dont le pied et les flancs sont ainsi cachés par des baraques grossières, et dont les fenêtres aux délicieuses sculptures disparaissent çà et là derrière les masures qui remplissent l'intervalle des contre-forts.

Aux quatre coins s'élèvent quatre minarets d'un caractère médiocre, et entre les minarets apparaît la coupole de Justin, plus aplatie que celle de Justinien, et encore alourdie par tout ce qui l'entoure. L'impression première de tous les voyageurs à la vue du dehors de Sainte-Sophie se traduit par le même mot : déception. Heureusement, le dedans, malgré tous les changements et toutes les mutilations qu'on lui a fait subir, a gardé ses grandes lignes et sa beauté d'ensemble.

L'effet, quand on entre, est tout d'abord du genre de celui qu'on éprouve en pénétrant sous les voûtes de Saint-Marc, à Venise. C'est la même école et le même style : la différence est du petit au grand, ou plutôt au colossal, à l'immense.

N'y cherchez pourtant plus les riches ornements et les splendeurs du passé. L'islamisme a beaucoup enlevé et beaucoup détruit. Les mosaïques à fond d'or et leurs saintes images ont disparu sous une couche de badigeon périodiquement et impitoyablement renouvelée, et, comme si ce n'était pas assez, on les arrache morceau à morceau pour les vendre aux étrangers. Des quatre gigantesques chérubins des pendentifs, il ne reste que les ailes; les figures ont disparu sous une large rosace d'or : la religion mahométane proscrit tout ce qui est reproduction de la figure humaine. Au fond du sanctuaire, l'image colossale de la *Sainte-Sagesse* a été badigeonnée; on aperçoit encore confusément des lignes que la chaux n'a pu complétement recouvrir, mais c'est tout.

Les statues ont été enlevées. L'autel, fait de ce métal étrange et précieux dont nous avons parlé, a été enlevé aussi et remplacé par une dalle de marbre rouge, orientée dans la direction de la Mecque. Au-dessus pend un objet sacré pour les musulmans : c'est un des quatre tapis sur lesquels s'agenouillait le prophète pour faire sa prière.

D'immenses disques verts, — nos gravures en donnent la forme et les dimensions, — sont suspendus aux murs : ce sont les présents de différents sultans. Ils portent écrits en gigantesques lettres d'or des versets du Coran ou des maximes pieuses.

On voit aussi, adossée à un des piliers qui supportent les pendentifs, la chaire du haut de laquelle le mufti lit le Coran tous les vendredis. Il y monte, le livre saint d'une main et le sabre de l'autre, toujours en souvenir de la conquête.

On arrive à la chaire par un étroit escalier, roide comme une échelle, et dont les deux balustrades sont découpées à jour comme une fine dentelle.

En face de la chaire, de l'autre côté de l'hémicycle, se trouve une tribune soutenue par des colonnes et garnie de grillages d'or : c'est la place du sultan quand il vient à la mosquée.

Les belles dalles de marbre, semblables à des fleuves figés, disparaissent en été sous des nattes de jonc, en hiver sous des tapis. Ces nattes ou tapis sont posés dans la direction de la Mecque, et forment de grandes lignes obliques d'un singulier effet quand on les rapporte aux lignes architecturales de l'édifice.

Les milliers de lampes et de candélabres précieux qui formaient jadis un « océan de feu » n'y sont plus pour toutes sortes de raisons. A leur place se trouvent des cordons attachés à la voûte, auxquels pendent des houppes de soie et des œufs d'autruche. Ils descendent jusqu'à une dizaine de pieds du sol, et soutiennent des cercles de fil de fer garnis d'une couronne de veilleuses en façon de lustre. Dans la plupart des mosquées on trouve cet objet avec les mêmes houppes et les mêmes œufs d'autruche.

Du reste, le mobilier des temples musulmans en général et de Sainte-Sophie en particulier se réduit à peu de chose : des inscriptions, une chaire, des nattes; des pupitres, comme ceux de nos cartons à gravures, dispersés çà et là et portant des manuscrits du Coran; des plates-formes élevées sur des colonnes de marbre précieux, garnies de garde-fous à jour et disposées à chaque point d'intersection des nefs. Voilà tout ce qu'on trouve, tout ce qui est permis.

Inutile de dire que les chapelles des bas côtés ne sont plus des chapelles; mais ce qui est étrange, c'est l'usage qu'on en fait. Les musulmans qui partent pour un voyage ou qui craignent les voleurs à domicile font transporter dans ces galeries latérales à la grande nef leurs valeurs ou objets précieux et les mettent sous la garde de Dieu; et, chose curieuse, pour ne pas dire incroyable, il y a là des richesses considérables à peine enfermées dans des malles ou dans des sacs, et personne n'ose y toucher.

Il n'y a pas très-longtemps, Sainte-Sophie, ébranlée, fatiguée, lézardée, menaçait de s'affaisser sur elle-même. Un architecte de talent et d'audace, M. Fossati, par des constructions et substructions nouvelles, par des crampons, des armatures et de puissants anneaux de fer, reconsolida les murailles et raffermit les piliers de la vieille basilique. En exécutant ces travaux, il eut besoin et envie

de laver les mosaïques primitives de leur couche de chaux; mais avant de les recouvrir, comme le veut la loi, il les copia avec le plus grand soin. Espérons que cette copie permettra de répandre un jour ou l'autre d'autres copies de ces œuvres, si importantes dans l'histoire de l'art, et qu'une circonstance exceptionnelle a fait sortir de la nuit où elles étaient depuis des siècles et dans laquelle elles ont été replongées. Ces mosaïques sont celles de la grande coupole et des demi-coupoles de la nef. Quant aux autres qui se trouvaient sur les parties inférieures de l'édifice, elles sont dégradées, arrachées et vendues tous les jours pièce à pièce aux touristes, qui entendent ainsi la manière de garder un souvenir de ce qui leur a plu.

Quoi qu'il en soit, badigeonnée, dépouillée, mutilée, la basilique de Sainte-Sophie est encore une des plus merveilleuses choses qu'il y ait au monde. Montez aux galeries supérieures; que votre regard, après s'être envolé jusqu'au sommet de ces dômes majestueux, s'abaisse vers cette nef immense aux colonnes de jaspe et de porphyre, aux piliers gigantesques, alors vous sentirez l'idée du grandiose et l'émotion de l'infini envahir votre âme, « avec la coupole inouïe de hardiesse au-dessus de vous, et au-dessous de vous l'abîme clair et paisible. »

AVIS SUR LES GRAINES.

La graine est en quelque sorte l'œuf de la plante. Pour que la plante en sorte belle et solide, il faut naturellement que l'œuf provienne d'une belle race et ne soit pas trop vieux pondu.

On n'est jamais aussi sûr d'avoir de bonne graine que quand on la récolte soi-même; sinon, il faut l'acheter dans une maison de confiance et la payer sans marchander.

Les colporteurs, les marchands ambulants, ne sont pas tous très-honnêtes. Il y en a qui mêlent une petite quantité de graines fraîches à beaucoup de vieilles graines qu'on leur a cédées presque pour rien. On les sème : quelques graines, les bonnes, poussent; le reste ne germe pas. Si le marchand revient et si l'on se plaint, il accuse les intempéries, la mauvaise qualité du sol, les insectes. D'autres se contentent de frotter des graines mortes avec de l'huile pour leur donner un air de jeunesse. (1)

J'aime celui qui rêve l'impossible. GŒTHE.

LA LÉGENDE DU ROITELET EN NORMANDIE.

On professe dans les campagnes normandes une sorte d'idolâtrie affectueuse pour le roitelet, que l'on appelle aussi reblet-bacatin, et auquel on a donné le surnom caressant et protecteur de *poulette au bon Dieu*. C'est que, d'après une légende, le roitelet a rendu un bien grand service à l'humanité.

Il fallait un messager pour rapporter le feu du ciel sur la terre : le roitelet, tout faible et délicat qu'il est, consentit à accomplir cette mission périlleuse. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt fatale au courageux oiseau; car durant le trajet le feu consuma tout son plumage, et atteignit jusqu'au léger duvet qui protégeait son corps fragile. Émerveillés d'un dévouement si merveilleux, tous les oiseaux, d'un commun accord, vinrent offrir au roitelet une de leurs plumes, afin de revêtir sa chair nue et frissonnante. Le hibou seul, en philosophe chagrin, se tint à l'écart et refusa d'honorer par ce faible don un acte d'héroïsme qu'il n'eût point exécuté. Mais l'insouciance cruelle du hibou excita contre lui l'indignation des autres oiseaux à tel point qu'ils ne voulurent plus désormais le souffrir en leur compagnie : aussi est-il obligé de se soustraire à leur rencontre pendant tout le jour, et c'est seulement quand la nuit est venue qu'il se hasarde à sortir de sa triste cachette. (1)

(1) P. Joigneaux.

MÉDAILLON DE LA COMTESSE DE LA FAYETTE,
AUTEUR DE *LA PRINCESSE DE CLÈVES*.

Ce médaillon n'est pas de la même main que celui du duc de Montausier, dont nous avons parlé page 20; son auteur, qui nous est inconnu, n'était pas aussi habile que celui-là; mais on peut cependant le considérer comme ayant été fait du vivant de l'original, ou tout au moins peu de temps après sa mort. C'est aussi un médaillon sans revers, qui, après avoir été modelé, a été fondu en bronze. Mme de la Fayette y est représentée en buste. On lit ses noms et ses titres en français, mais maladroitement abrégés. Voici comment il faut lire cette légende : « Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la » Fayette. » Il n'est pas nécessaire de faire ici la biographie

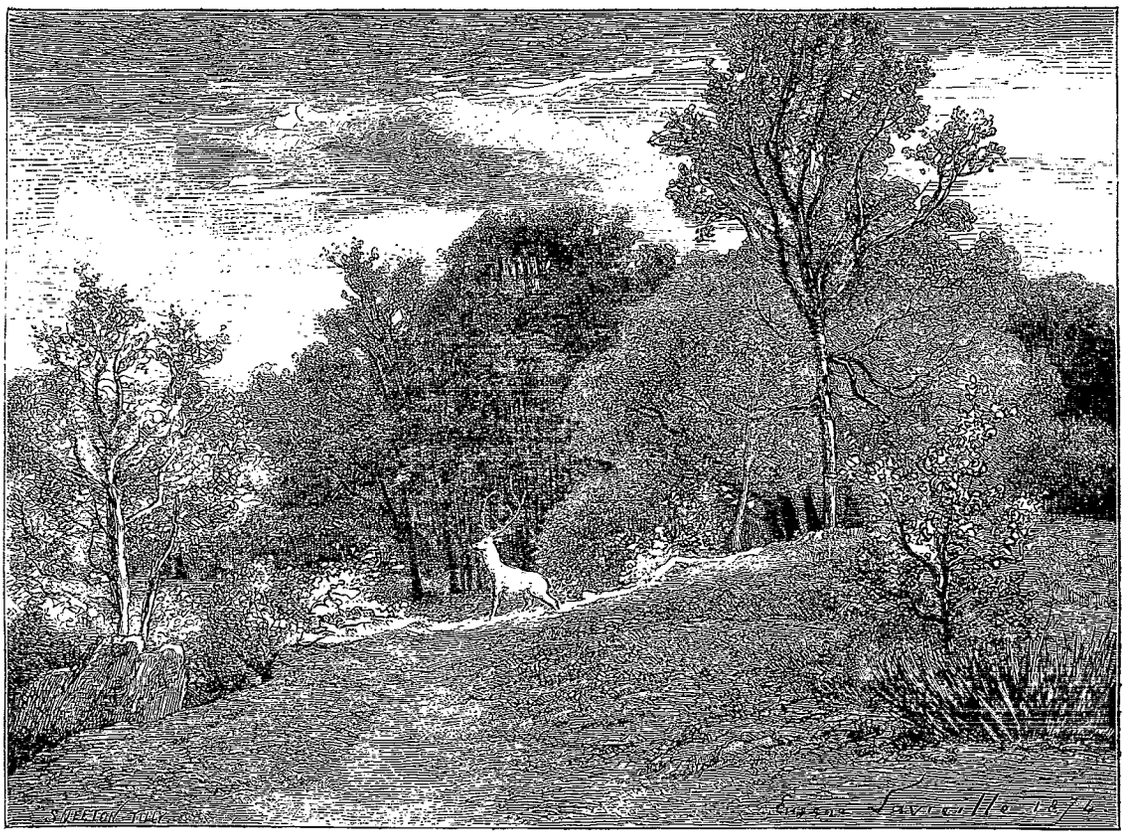


Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaillon de la comtesse de la Fayette.

de la comtesse de la Fayette; on la trouverait, comme celle du duc de Montausier, dans tous les dictionnaires. L'amie de la marquise de Sévigné et du duc de la Rochefoucauld, la personne qui avait réformé le cœur de l'auteur des *Maximes* et qui confessait que ce grand esprit avait formé le sien, l'auteur de *la Princesse de Clèves* et d'autres charmants écrits, était fille d'Aymar Pioche de la Vergne, maréchal des camps et armées du roi et gouverneur du Havre de Grâce, et de Marie de Pena. Mme de la Vergne, qui avait épousé en secondes noces le chevalier de Sévigné, « notre oncle », comme le nomme la marquise de Sévigné dans une de ses lettres, mourut en 1676; et c'est alors seulement, dit encore Mme de Sévigné, que la comtesse de la Fayette hérita de sa mère. Mlle de la Vergne, née en 1632, avait épousé, en 1655, François Motier, comte de la Fayette; elle mourut en 1693, âgée de soixante et un ans, laissant deux fils dont l'un fut d'église et l'autre servit dans les armées, ainsi que la plupart des membres de cette noble famille, et notamment le plus célèbre de ses descendants, le général marquis de la Fayette, l'ami de Washington.

(1) Voy. *la Normandie romanesque et merveilleuse*, traditions et légendes.

A PROPOS D'UN PAYSAGE.



Salon de 1874 ; Peinture. — Une Soirée de septembre dans la forêt de Fontainebleau, par Lavieille. — Dessin de Lavieille.

Ce n'est déjà plus le jour et ce n'est pas la nuit encore. Le crépuscule, lumière voilée, que le soleil disparu pour nous envoie du fond de l'abîme des cieux sur notre zone tempérée, enveloppe comme d'une gaze diaphane les objets immobiles et les êtres errants. La saison d'automne est venue. Tiède encore des derniers feux de l'été, la terre rayonne peu à peu cette chaleur empruntée vers l'espace infini qui ne la lui renvoie plus. Les arbres de la forêt n'ont rien perdu de leur opulent feuillage; mais çà et là les rameaux verts commencent à se teindre de toutes les nuances du prisme. Les sentiers à ciel ouvert disposent mieux à la mélancolie; sous les dômes ombreux, les ténèbres sont plus épaisses, et les pensées qu'elles inspirent viennent plus profondément de l'âme.

Dans sa belle méditation sur l'automne, Lamartine a dit :

> Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
> A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
> C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
> Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Dans cette solitude que le silence semble agrandir, le voyageur timoré passe vite; mais ce qui pour l'homme est un motif de terreur est au contraire pour le fauve, prompt à s'alarmer, une cause de sécurité. Personne aux environs et aucun bruit au loin, donc pas d'ennemi à craindre, aucun péril à éviter.

Ainsi, dans le paysage de M. Lavieille, le cerf, inquiet d'abord, s'est prudemment arrêté; il écoute, et si, comme le peintre Hubert perdu dans les catacombes de Rome, il n'entend que le silence, alors, rassuré, il va se livrer aux ébats habituels d'un *dix cors jeunement* (cerf de cinq ans et demi); puis, la nuit complétement tombée, il choisira son lit de mousse pour dormir jusqu'au lendemain.

Le verra-t-il tout entier ce lendemain? On est en octobre : la grande chasse est ouverte; la forêt silencieuse retentira peut-être de la fanfare menaçante des sonneurs de cor et des abois de la meute. Alors le cerf épouvanté s'enfuira de sa retraite, et après plusieurs heures d'une course folle, toujours poursuivi, traqué de toute part et criblé de morsures, il ira se jeter, comme suprême refuge, dans quelque pièce d'eau, où les dernières gouttes de son sang se mêleront à ses dernières larmes.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42.

XXXII

La tante Michu était morte quelques mois seulement après notre mariage, et Perpétue ne lui avait survécu que deux ans.

Mais, dans cet intervalle, un fils nous était né, ce qui fut pour moi comme le signal d'un nouvel épanouissement. Je sentis au fond de mon être s'augmenter la vie et la joie.

La nature elle-même semblait avoir une puissance, un charme, une fécondité dont jamais je n'avais eu l'idée. Et Florine, son enfant dans les bras, quelle grandeur morale elle prenait à mes yeux!

La naissance n'a pas lieu seulement pour l'enfant; le père et la mère sentent bien qu'ils naissent avec lui à une vie nouvelle, vie meilleure et plus sainte.

Ce que le bébé apporte avec lui de richesses est incalculable.

Pour fêter sa venue, le lait divinement se prépare au sein de la mère... Mais sait-on ce qui se passe dans le sang et dans le cœur du père?

XXXIII

Il n'était pas jusqu'au pauvre âne Aristote qui ne semblât partager la joie de la famille. Le docile animal redoublait, lui aussi, de zèle et d'attentions. Quelquefois, pour aller au marché, nous prenions dans la charrette notre petit Alain, et, visiblement, Aristote était fier de porter l'enfant, surtout quand celui-ci, vers l'âge de trois ans, fut en état de tenir les rênes et de crier : *Hue!*

Du reste, fleurs, fruits, légumes, se vendaient très-bien, et les cochons encore mieux. Je n'avais plus peur du charcutier ni de ses quatre filles; nous étions avec cette famille en rapport d'affaires plus que jamais, et même Florine s'était liée d'amitié avec une des quatre sœurs, personne excellente et sensée, mariée à un cultivateur de nos environs.

Voilà quels étaient notre intérieur et nos relations.

Ajoutez, je vous prie, que, deux ans après la naissance d'Alain, il nous était venu une petite Odette.

XXXIV

Ce fut un nouveau bonheur. Le spectacle de deux enfants qui jouent et qui s'aiment, les instincts protecteurs de l'aîné pour le plus jeune, ses étonnements naïfs et ses joies aux signes d'intelligence du petit : voilà, pour le plus humble ménage, une source de félicités que jamais écrivain n'essaya d'exprimer... En quels termes eût-on pu le faire?

Les plus grands peintres, tels que Raphaël, le Corrége et Rembrandt, ont pu seuls réussir en de tels sujets.

Connaissez-vous cette description d'une *Sainte Famille* de Rembrandt? Elle se trouve aux premières pages d'un petit livre trop peu connu, publié en 1850 sous ce titre : *la Foi nouvelle cherchée dans l'art*.

« ... Pendant que saint Joseph, habit bas, travaille et menuise, la Vierge, près du feu, découvre son sein pour allaiter l'Enfant; sainte Anne démaillote et admire. Il entre un rayon de soleil couchant, rayon d'or qui échauffe, nourrit cet intérieur, lumière et chaleur de Dieu...

» L'Enfant est nu pour recevoir ce soleil qui le fera croître, garanti par sa grand'mère, pour qu'il puisse mieux boire le lait que la mère fait sortir de son sein avec une attention si sérieuse.

» Qu'on l'appelle la *sainte Famille* ou le *Mariage du menuisier*, qu'importe? Cet intérieur est divin.

» Il n'y a rien dans cette maison que les plus pauvres ne puissent avoir, car elle n'est pleine que de la grâce de Dieu. »

XXXV

Puisque j'ai parlé des peintres qui surent reproduire les charmes de l'enfance, je voudrais dire encore ceci :

Au temps que je vivais avec ma mère et même quand je vécus seul, je ne trouvais rien dans la nature qui, pour la grâce, la fraîcheur, la beauté, pût être comparé aux fleurs et aux fruits. Une pommerolle, un myosotis, une anémone, une grappe de groseille ou de raisin, une pomme, me tenaient en admiration...

J'ai vu depuis que l'enfant est une fleur qui efface toutes les autres fleurs.

Je parle de l'enfant même dans le sommeil; mais s'il s'éveille en souriant, comment peindrez-vous cela?

Quatre ou cinq grands maîtres au plus l'ont osé.

XXXVI

Ah! lecteurs, que de réflexions on peut faire et que de choses on peut voir sans sortir de chez soi!

Donc, pour nous résumer, tout allait bien dans notre colonie : après Alain et Odette était venue la petite sœur Germaine. Nous voilà donc en tout six, en comptant Aristote; et ce nombre s'élevait à huit durant les vacances, quand nous avions M. et Mme Berthais.

Quant à Maurice, le frère de Florine, avec qui j'étudiais autrefois les champignons, il ne faisait plus chez nous que de rares et rapides apparitions, employé qu'il était, comme ingénieur, dans une compagnie de chemin de fer.

Notre petit revenu et les produits de notre jardinage ne suffisaient que juste à l'entretien, à l'éducation, au bien-être de tout ce petit monde. Heureusement, l'idée me vint de cultiver les asperges et les fraises, ce qui nous fut, les fraises surtout, d'un très-bon rapport.

J'ai entendu souvent des jardiniers se plaindre du peu d'avantage qu'ils trouvaient à cette culture : leur insuccès n'a d'autre cause que leur incurie. Voyez, en effet, leurs fraisiers plantés les uns sur les autres, renouvelés quand ils meurent ou à peu près. Aussi, quels fruits récoltent-ils, et en quel petit nombre!

Les fraisiers, chez nous, suffisamment écartés les uns des autres, fumés généreusement, soignés, surveillés, renouvelés tous les trois ans, nous donnent des récoltes qui font l'étonnement même des jardiniers.

Nous avons compté souvent, sur un seul fraisier, plus de quatre cents fraises.

La culture florale aussi continuait à nous être d'un très-bon rapport.

Notre voisin, M. Soufflanbise, venait souvent nous voir au milieu de nos jardinages et de nos élevages, et quelquefois, quand la besogne ne poussait pas trop, nous causions.

XXXVII

Un matin, dès l'aube, Florine et moi nous étions à cueillir des groseilles; Alain, déjà grandet, cueillait avec nous, et tous les trois nous chantions :

Quand l'oiseau s'éveille,
Cueillez la groseille, etc.

Ce n'était pourtant pas sans difficulté ni sans fatigue que, pour cette cueillette, je me tenais accouvé sur mon unique jambe. Il est vrai que j'usais pour cela, comme pour le sarclage, d'un béquillon sous le bras qui aidait à me soutenir.

Mais voilà que, nos paniers déjà pleins, nous aperçûmes, fumant sa pipe à l'entrée du jardin, l'ancien journaliste Soufflanbise; il s'avançait mélancoliquement vers nous avec de grands soupirs.

Jamais encore nous ne lui avions vu un air si triste; jamais non plus nous ne l'avions vu si matin.

— J'admire, nous dit-il, que vous puissiez ainsi chanter; il me semble qu'à votre place, un travail si fastidieux me ferait plutôt pleurer.

— Pleurer en cueillant des groseilles! Ne tenez pas de pareils propos devant cet enfant, cher voisin; vous le feriez rire!

En parlant ainsi, j'emmenais Alain vers la maison, où déjà sa mère nous avait devancés. Mais le pauvre voisin, de son air toujours triste, ajouta :

— Il faut que vous ayez reçu en naissant une dose de gaieté bien extraordinaire pour qu'il ait pu vous en rester encore au milieu des soucis du ménage. Moi aussi, parbleu! j'ai été un garçon de belle humeur autrefois; mais aujourd'hui, me voilà hargneux et misanthrope, malgré ce

que j'ai mis de soin à préserver ma vie de toute charge et entrave.

— Eh bien, voyez le miracle! Dans ma jeunesse, au contraire, moi, pauvre sans jambe, j'étais souvent en proie à la mélancolie, et voilà qu'aujourd'hui je chante accroupi sur un béquillon, avec charge de femme et enfants...

Ce commencement de conversation eût pu nous mener loin; mais le voisin était ce jour-là plongé dans ses idées noires; et nous le vîmes disparaître comme il était venu, lançant dans l'air, par bouffées monotones, la fumée de sa pipe. *La suite à une prochaine livraison.*

ÉGALITÉ DES AMES.

Mon idée favorite, mon idée chérie, c'est que la *même éducation morale* peut et doit s'appliquer à toutes les conditions; que, sous l'empire des circonstances extérieures les plus diverses, dans la mauvaise et dans la bonne fortune, au sein d'une destinée petite ou grande, monotone ou agitée, l'homme peut atteindre, l'enfant peut être amené à un développement intérieur à peu près semblable, à la même rectitude, à la même délicatesse, à la même élévation dans les sentiments et dans les pensées; que l'âme humaine porte en elle de quoi suffire à toutes les chances, à toutes les combinaisons de la condition humaine, et qu'il ne s'agit que de lui révéler le secret de ses forces et de lui en enseigner l'emploi. Mme GUIZOT.

FURETIÈRE.

LE ROMAN BOURGEOIS.

Furetière (Antoine), né à Paris en 1620, mort en 1688, est surtout connu par son Dictionnaire de la langue française et par son *Roman bourgeois*.

Il avait été reçu membre de l'Académie française en 1662. Ses confrères, ayant appris qu'il s'occupait de rédiger un Dictionnaire qui ferait concurrence à celui de l'Académie, le forcèrent à abandonner son fauteuil. Il s'ensuivit des procès et des libelles. Furetière mourut deux ans avant que son dictionnaire, qu'on a longtemps consulté avec profit, eût été imprimé.

Le *Roman bourgeois* n'est pas, à proprement parler, ce qu'on appelle aujourd'hui un roman : c'est plutôt, comme l'auteur le dit lui-même dans une préface, un « récit de petites histoires et aventures arrivées en divers quartiers de la ville, qui n'ont rien de commun ensemble. » Furetière, toutefois, a cherché à les rapprocher les unes des autres autant qu'il lui a été possible; mais l'unité manque, et aussi l'intérêt.

Le seul mérite de cet ouvrage est de peindre avec une certaine vérité comique les mœurs de la bourgeoisie en un temps où les auteurs ne s'intéressaient guère qu'à celles de la cour. Plus d'un de nos contemporains y a puisé, sur les usages du dix-septième siècle, des détails qu'il aurait vainement cherchés ailleurs. Monteil le cite souvent (1).

Voici, par exemple, une page où Furetière, tout en plaisantant, a dressé une sorte de tableau hiérarchique assez curieux de beaucoup de professions, charges ou titres, qui se rapportent au milieu de la seconde moitié du dix-septième siècle.

L'auteur feint qu'il existe un tarif indiquant les partis auxquels les jeunes filles peuvent prétendre selon leur dot :

« Sçachez, dit-il, que la corruption du siècle ayant introduit l'usage de marier un sac d'argent avec un autre sac d'argent en mariant une fille avec un garçon, comme il s'étoit fait un tarif, lors du décri des monnoies, pour l'évaluation des espèces, aussi, lors du décri du mérite et de la vertu, il fut fait un tarif pour l'évaluation des hommes et pour l'assortiment des partis. » Voici la table qui en fut dressée :

Tarif ou évaluation des partis sortables, pour faire facilement les mariages.

Pour une fille qui a deux mille livres en mariage, ou environ, jusqu'à six mille livres.	*Il lui faut un marchand du Palais, ou un petit commis, sergent, ou solliciteur de procès.*
Pour celle qui a six mille livres et au-dessus, jusqu'à douze mille livres.	*Un marchand de soye, drappier, mouleur de bois, procureur du Châtelet, maître d'hôtel, et secrétaire de grand seigneur.*
Pour celle qui a douze mille livres et au-dessus, jusqu'à vingt mille livres.	*Un procureur en Parlement, huissier, notaire, ou greffier.*
Pour celle qui a vingt mille livres et au-dessus, jusqu'à trente mille livres.	*Un avocat, conseiller du trésor ou des eaux et forêts, substitut du parquet, et général des monnoyes.*
Pour celle qui a depuis trente mille livres jusqu'à quarante-cinq mille livres.	*Un auditeur des comptes, trésorier de France, ou payeur des rentes.*
Pour celle qui a depuis quinze mille jusqu'à vingt-cinq mille écus.	*Un conseiller de la Cour des aydes, ou conseiller du Grand conseil.*
Pour celle qui a depuis vingt-cinq mille jusqu'à cinquante mille écus.	*Un conseiller au Parlement, ou un maître des comptes.*
Pour celle qui a depuis cinquante jusqu'à cent mille écus.	*Un maître des requêtes, intendant des finances, greffier et secrétaire du conseil, président aux enquêtes.*
Pour celle qui a depuis cent mille jusqu'à deux cent mille écus.	*Un président à mortier, vrai marquis, sur-intendant, duc et pair.*

L'auteur ajoute :

« On trouvera peut-être que ce tarif est trop succinct, vu le grand nombre de charges qui sont créées en ce royaume, dont il n'est fait ici aucune mention. Mais en ce cas il faudra seulement avoir un extrait du registre qui est aux parties casuelles, de l'évaluation des offices. Car sur ce pied, on en peut faire aisément la réduction à quelqu'une de ces classes. La plus grande difficulté est pour les hommes qui vivent de leurs rentes, desquels on ne fait ici aucun état, comme de gens inutiles, et qui ne doivent songer qu'au célibat. Car ce n'est pas mal à propos qu'un de nos auteurs a dit qu'une charge étoit le chausse-pied du mariage; ce qui a rendu nos François si friands de charges, qu'ils en veulent avoir à quelque prix que ce soit, jusqu'à acheter chèrement celles de mouleur de bois, de porteur de sel et de charbon. »

En parlant ainsi, Furetière n'exagérait pas autant qu'on pourrait le croire. La vénalité des offices et des charges, si profitable à la fois au trésor royal et au tiers état, prit de son temps, et après lui, des proportions extraordinaires. Afin de multiplier les ressources de la fiscalité, on créa en grand nombre, sous le règne du grand roi, des offices inutiles ou ridicules. Il y eut ainsi des charges de vendeurs d'huîtres, de contrôleurs-visiteurs des suifs, de crieurs héréditaires d'enterrements, de contrôleurs des perruques, etc. Cet expédient de finances s'appliquait à

(1) *Histoire des Français des divers états.*

tout; mais ce qui exaspérait surtout la haute noblesse, c'était la vénalité des offices de judicature et des offices « anoblissant », tels que les offices de conseiller au Parlement, les offices de la couronne, les charges de secrétaires du roi, et autres. Saint-Simon s'écrie : « C'est une gangrène qui ronge depuis longtemps tous les ordres et toutes les parties de l'État ! »

La fin à une autre livraison.

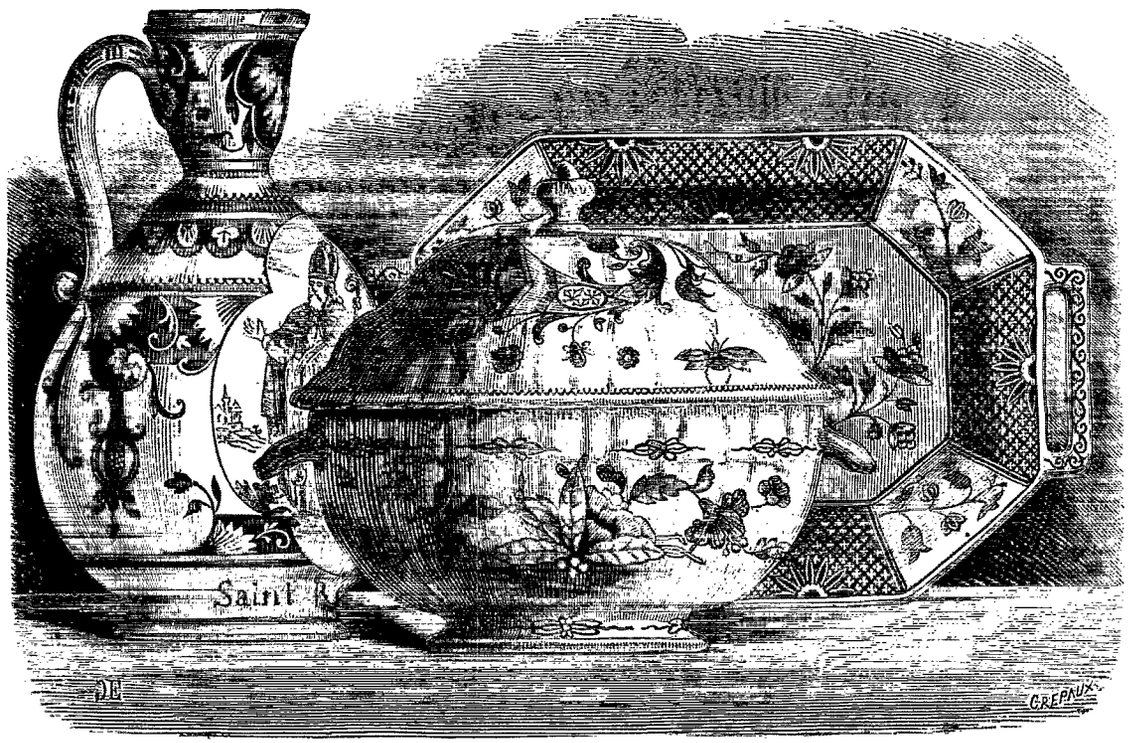
ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. les Tables des tomes XLI et XLII, 1873 et 1874.

LES FAÏENCES DE ROUEN.

Fin.

La décoration à *style rayonnant* et à *lambrequins* subsista longtemps à Rouen; mais, vers le milieu du dix-



Faïences de Rouen; décor polychrome. — Dessin d'Édouard Garnier.

huitième siècle, les fabriques se multiplièrent, et la nécessité de produire vite et à bon marché fit bientôt adopter un nouveau mode de décor qui demandait une moins grande pureté de dessin, et permettait l'emploi de motifs reproduits au moyen de *poncifs* et empruntés de nouveau aux porcelaines orientales; mais là encore l'originalité se fait sentir, et ces motifs sont plutôt interprétés que copiés servilement.

La fabrique de *Guillebeaux* ou *Guillibaud* notamment se distingue par la variété de ses sujets : des Chinois, des pagodes, des paysages fleuris, occupent le fond des plats et des assiettes, dont la bordure, à dessins quadrillés verts et rouges, accompagnés de fleurs détachées ou en bouquets, est du plus gracieux effet.

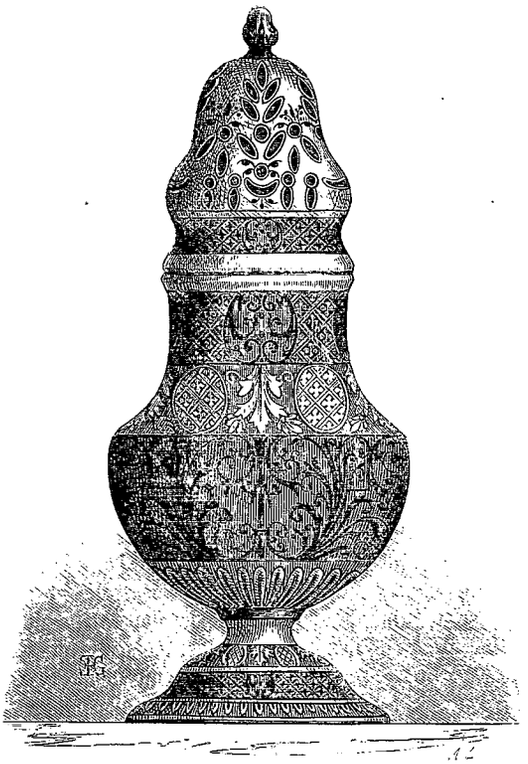
Mais le goût purement français reprend bientôt le dessus, et les artistes rouennais s'inspirent pour décorer leurs œuvres du *genre rocaille*, si fort à la mode dans la dernière moitié du règne de Louis XV. L'application de ce décor dans la céramique de cette époque consiste dans une ornementation à bordure irrégulière et dans l'emploi, comme ornementation intérieure, de carquois et de torches enflammées, de trophées d'armes ou d'instruments de musique, d'arcs, de flèches, etc. Le décor dit *au carquois* est surtout celui qui doit être considéré comme le type de ce genre de fabrication.

L'ornementation subit bientôt une nouvelle et dernière transformation, et l'on voit apparaître le décor *à la corne*, qui, d'après la quantité de pièces conservées dans les musées et les collections particulières, dut jouir d'une grande vogue. Ce décor est formé par une sorte de *corne d'abondance* d'où s'échappent des tiges de fleurs accompagnées d'insectes et de papillons peints généralement en couleurs vives et crues, où le jaune et le rouge dominent. Les peintres rouennais l'ont varié à l'infini, et la *corne* elle-même subit de nombreuses transformations jusqu'au jour où la fabrication de la faïence fut abandonnée définitivement, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où l'emploi de la porcelaine dure commença à se généraliser, et où le traité de commerce conclu en 1794 avec l'Angleterre permit l'introduction en France de la vaisselle en *demi-faïence* ou *terre de pipe*.

Quelques fabricants, voulant lutter contre le goût nouveau, tentèrent sur faïence l'imitation des peintures sur porcelaine; mais ils reconnurent bientôt l'infructuosité de leurs efforts, et à Rouen comme à Nevers les manufactures de faïences cessèrent complétement d'exister au commencement de notre siècle.

Dans ce rapide exposé de la fabrication à l'un des centres les plus importants de la production céramique en France, nous n'avons pu qu'esquisser les principaux caractères de l'ornementation à différentes époques. Rouen a fait cependant quelques autres tentatives, parmi lesquelles nous mentionnerons surtout les belles et rares pièces décorées d'arabesques se détachant sur fond jaune ocré, et les plats à fond bleu-lapis rehaussés de décors blancs et jaunes, qui avaient acquis une si grande célébrité aux fabriques de Nevers. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est la grande variété d'objets que les ma-

nufactures de Rouen ont produite. Il semble que la matière docile se soit prêtée à toutes les combinaisons, et la faïence a été employée pour tous les objets d'usage domestique ou de décoration : bustes, gaînes, consoles, chambranles de cheminée, lampes d'église, petites commodes, encriers, râpes à tabac, globes terrestres et célestes, crucifix, brocs à cidre, etc., Rouen a tout fabriqué, et ses décorateurs savaient orner ses différents produits d'une façon toujours appropriée à leurs formes, avec une fécondité d'invention qui n'a jamais été surpassée : aussi plusieurs fabriques cherchèrent-elles à attirer les artistes rouennais et à imiter un genre de décoration qui jouissait d'une si grande vogue. Sinceny et Quimper surtout eurent des manufactures qui rivalisèrent avec Rouen sans pouvoir l'égaler. La Hollande elle-même, qui avait fourni à l'industrie normande ses premiers modèles, fut forcée de



Faïence de Rouen. — Sucrier; décor à fond jaune ocré.
Dessin d'Édouard Garnier.



Faïence de Rouen. — Fontaine applique; décor polychrome.
Dessin d'Édouard Garnier.

lui emprunter ses beaux décors *à lambrequins*, auxquels elle ne sut cependant pas conserver leur caractère, ni surtout la vigueur d'exécution qui les distingue.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50.

II. — LE MÉNAGE DE L'INVENTEUR.

L'ouvrier était sorti, pâle, abattu, le cœur brisé, du cabinet de M. Coubertin. Si encore son maître lui avait laissé quelque espérance; mais loin de là : il venait de le repousser froidement, sans pitié, dans sa condition d'artisan manœuvre, d'homme de peine à la journée, lui qui se flattait d'avoir non-seulement réalisé un progrès industriel, mais d'être le créateur d'une œuvre utile à l'humanité. Cependant il alla reprendre sa place à l'atelier; mais jusqu'au soir il ne travailla que par saccades, tantôt avec l'emportement du désespoir, tantôt avec l'apathie du découragement. La nuit suivante fut mauvaise; l'insomnie lui donna de pernicieux conseils, desquels néanmoins sa nature foncièrement honnête triompha. Il résulta pourtant de la lutte qu'il eut souvent à soutenir contre lui-même que ses distractions devinrent plus fréquentes et ses mains moins habiles. Il écoutait mal, exécutait à contre-sens, manquait ou brisait des pièces. Parfois, pris de vertige, on eût dit, bien qu'il continuât à boire de l'eau, que son cerveau était envahi par l'ivresse.

L'insuccès de sa démarche auprès du maître de l'usine n'avait aucunement ébranlé sa foi dans l'importance de son œuvre; mais l'impossibilité de la mettre en lumière lui faisait prendre en dégoût le travail et même la vie. Peut-être allait-il rouler sur une pente fatale, quand il s'avisa de penser à épouser sa voisine Nancy Germain, jeune fille honnête, douce, laborieuse, et si avenante que le charme de son sourire la rendait jolie. Nancy savait que Pierre Jousselin était bon sujet; elle se plut à croire qu'il la rendrait heureuse, et elle devint sa femme.

Ce nouvel élément de bonheur pour l'ouvrier fit aussitôt diversion aux tristes préoccupations que lui causait son idée fixe, et changea si complétement le cours de ses pensées qu'il sembla, durant toute une année, avoir perdu le souvenir de son grand projet. Au bout de ce temps, Nancy mit au monde une mignonne petite fille; la naissance de sa chère enfant emplit de tant de joie le cœur de la jeune mère qu'elle osa se dire : « Je n'ai plus rien à demander à Dieu! »

Quant à Pierre, sa félicité paternelle, qui fut d'abord aussi vive, eut moins de durée. Soit que l'enfant occupât trop Nancy et le privât d'une partie du temps qu'elle avait pris l'habitude de lui consacrer, soit que la passion de l'étude eût repris sur lui son empire tyrannique, il éprouva le sentiment du vide au milieu de son ménage, et se persuada que les joies de la famille, si réconfortantes pour l'artisan

ordinaire, ne suffisent pas à remplir la vie d'un penseur. Cette conclusion l'amena à tirer un jour de l'armoire les livres qu'il lisait assidûment avant son mariage. Le lendemain, il consulta ses cahiers, puis il vérifia ses anciens calculs et recommença ses dessins; la semaine suivante il avait entièrement repris le cours de ses méditations et de ses absorbants travaux d'autrefois.

Lorsque Nancy, le voyant ainsi occupé chez lui, l'interrogeait sur ses journées à l'atelier et sur le surcroît de bien-être qu'elle en pouvait espérer pour la maison, son mari lui imposait silence de la main, mais toutefois sans colère, de façon pourtant à ce qu'elle ne le troublât plus.

La jeune mère nourrissait sa fille; souvent l'enfant pleurait. Les gémissements de Valentine, l'air que Nancy fredonnait pour l'apaiser, faisaient perdre à l'inventeur le fil de ses idées. Il ne s'en plaignit pas d'abord; mais un jour qu'il était moins disposé à la résignation, un geste d'impatience lui échappa. Nancy n'eut cette fois qu'une émotion de surprise; plus tard, elle s'attrista. Enfin, un soir que, distrait de son calcul mental, l'infatigable chercheur venait de céder à un véritable emportement, Nancy, tout en larmes, s'écria :

— Maudit soit ce travail qui vous absorbe au point de vous rendre méchant envers un enfant qui souffre!

Il comprit la cruauté qu'il y avait de sa part à répondre à une violente crise de dents par un brutal accès de colère. Honteux de n'avoir pu rester maître de lui, il s'excusa sur l'importance du résultat qu'il se voyait au moment d'obtenir quand les cris de Valentine l'interrompirent.

— Vingt millions! dit-il.

— Vingt millions! répéta Nancy avec stupeur.

Elle supposa que son mari venait de perdre tout à coup la raison.

Il faut dire qu'après deux ans de mariage elle ne savait rien de ce qui l'occupait pendant les longues soirées qu'il dépensait à lire, à écrire et à rêver silencieusement auprès d'elle. Ce n'était pas que Pierre Jousselin ne souffrît point lui-même du mystère qu'il faisait à sa femme de son éternelle préoccupation; mais l'idée que Nancy ne pourrait se rendre compte d'un projet dont l'utilité avait échappé à l'intelligence de M. Coubertin, arrêtait la confidence sur ses lèvres. L'exclamation d'épouvante plutôt que de surprise poussée par la jeune femme à ces mots : « Vingt millions! » décida l'inventeur à parler.

La digue du silence rompue, son secret lui échappa comme un torrent qui se précipite, et parce que Nancy l'écoutait avec admiration, il crut qu'elle le comprenait. S'animant de plus en plus à mesure qu'il développait son projet, l'inventeur finit par faire partager son enthousiasme à celle qui ne demandait qu'à croire en lui sans examen.

— C'est beau, n'est-ce pas? disait-il.

— C'est admirable! répondait-elle.

— Tu ne te doutais pas de ce qu'il y a là-dedans, ajoutait-il en portant la main à son front.

— *Comment* aurais-je pu le savoir? tu ne me disais rien; il me suffisait de te savoir bon : pardonne-moi de n'avoir pas deviné que tu es grand par le génie.

— Le monde aussi ignore ce que je suis; mais, sois-en sûre, il m'appréciera quand mon invention sera connue.

— Il faut te hâter de la faire connaître.

— Sans doute, je le voudrais; mais il y a une difficulté qui m'arrête.

— Laquelle?

— C'est de trouver quelqu'un qui consente à m'avancer les fonds nécessaires pour faire exécuter en grand le modèle de ma machine.

— Que ne t'adresses-tu à M. Coubertin? on dit qu'il aime à protéger ses ouvriers.

— M. Coubertin! répliqua sourdement Pierre Jousselin; je lui ai parlé de mon projet, il m'a refusé son appui.

— Ah! fit Nancy avec surprise.

Puis elle ajouta naïvement :

— C'est peut-être que ton invention n'est pas aussi bonne que tu le supposes.

— Si fait, elle est excellente, affirma l'inventeur blessé du doute que hasardait la jeune femme; la preuve, c'est que je te l'ai expliquée tout à l'heure et que tu l'as trouvée admirable.

— J'ai cru ce que tu me disais, voilà tout. Mais si un homme comme M. Coubertin ne t'encourage pas, poursuivit Nancy, il est à craindre que tu te sois trompé; dans ce cas-là, mon ami, il ne faudrait pas perdre ton temps à poursuivre l'impossible, car, au lieu des millions dont tu m'as éblouie, ce serait la misère que nous rapporterait ton invention.

Pierre Jousselin baissa tristement la tête, et, depuis ce jour-là, il ne parla plus à sa femme de cette merveilleuse machine qui roulait sans dérailler dans son imagination.

Si la mère de Valentine put supposer que l'inventeur n'y pensait plus, elle se trompa. Il cherchait encore, et avec d'autant plus d'activité et de persévérance qu'une nouvelle idée s'était greffée sur celle qu'il avait mûrie pendant plusieurs années : il rêvait l'emploi de la vapeur perdue.

Nancy ne se plaignit pas de le voir revenir, quelques jours après cette scène de ménage, à ses cahiers et à ses petits modèles de roues et d'hélices. Elle considérait ses études du soir comme le délassement nécessaire et la récompense légitime de ses journées loyalement employées à l'usine de la rue des Trois-Bornes. Mais, quelques semaines plus tard, on vit l'inventeur venir moins exactement s'atteler à sa besogne journalière; il commença à prendre l'habitude de rester chez lui le lundi. Nancy ne fit d'abord aucune observation à ce sujet. Elle crut que son mari était fatigué et souffrant; elle ne s'alarma que lorsqu'elle vit se renouveler périodiquement les jours de repos, et la paye de la semaine, toujours amoindrie, déranger ses calculs de ménagère. Elle risqua à ce sujet une observation timide.

— Connais-tu un seul des ouvriers de la maison Coubertin qui ne fasse pas le lundi? lui demanda son mari.

— J'en connaissais un, dit-elle avec l'expression du regret : c'était toi, Pierre. Pourquoi as-tu changé de conduite? la tienne était la bonne.

— Elle me faisait du tort auprès des camarades.

— Encore si ce lundi perdu n'était qu'une non-valeur, objecta la jeune femme; mais c'est une journée de dépense. Tu achètes des livres, des estampes, que sais-je?

— Je dépenserais bien davantage, repartit brusquement l'ouvrier, si j'allais au cabaret comme les autres.

Nancy jeta sur son mari un regard douloureux; puis elle prit Valentine dans ses bras et la promena en fredonnant.

La première pierre noire venait de tomber dans le lac bleu du ménage.

Possédé du démon de l'invention, Pierre Jousselin travaillait d'autant moins régulièrement à l'atelier qu'il veillait plus tard chez lui. L'huile coûte cher, et la lumière empêchait l'enfant de dormir. Nancy, qui n'avait souvent que des nuits blanches, arrivait à un excès de fatigue qui menaçait sa santé. En outre, les yeux de l'inventeur devenaient rouges et gonflés; le sang affluait à son cerveau avec une telle violence, qu'il pouvait croire parfois que son crâne allait éclater. Il avait perdu, il perdait l'apétitp. Toujours doux et paisible chez lui, honnête et conciliant

au dehors, l'intelligent compagnon d'autrefois n'était plus qu'un détestable ouvrier. Le contre-maître lui adressa des reproches et le caissier lui fit des retenues, de sorte qu'à l'aisance qui régnait jadis dans le jeune ménage succéda la gêne, puis la pauvreté, et enfin la misère. Nancy traîna des haillons, Valentine eut froid.

La mère, qui jusqu'alors s'était résignée à souffrir, parla avec fermeté, puis avec violence; elle réclama, moins pour elle que pour son enfant, la part de bonheur qui lui avait été promise, et que chaque jour, depuis quatre ans, elle avait vu s'amoindrir, si bien que cette part de bonheur n'était plus qu'un regrettable souvenir. Nancy pleura sur le passé et maudit le jour où le prêtre avait prononcé leur mariage.

Pierre Jousselin sortit. Les reproches de sa femme l'avaient mal disposé à écouter patiemment ceux que dans l'occasion le contre-maître pourrait avoir à lui faire. Malheureusement cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Sur une observation qu'il jugea blessante pour son orgueil, l'ouvrier, ordinairement pacifique et poli, s'emporta, et le soir, au retour dans son ménage, il eut à annoncer à Nancy que l'usine Coubertin lui était fermée.

— Q'allons-nous devenir? demanda-t-elle.

— Je ferai autre chose; d'ailleurs, je ne te demande que huit jours pour achever les études relatives à mon système de chauffage au moyen de la déperdition de la vapeur. Sois tranquille, je n'attendrai pas que je puisse exploiter le procédé moi-même, je le vendrai : ainsi nous n'avons plus que huit jours à souffrir.

— Va pour huit jours, dit avec résignation la jeune femme.

Quinze jours après, on portait les matelas et les couvertures du ménage au mont-de-piété.

La suite à une prochaine livraison.

SOUVENIRS D'UN PETIT JARDINIER.

Un écrivain populaire, agronome éminent (1), fait de justes réflexions sur le tort qu'on a de ne pas toujours prendre assez au sérieux les travaux et les désirs des enfants.

« Je n'oublierai de ma vie, dit-il, combien j'eus de peine à obtenir un tout petit coin de terre pour y mettre les fleurs que je sollicitais de l'amitié de mes camarades d'école. Je l'obtins cependant sous un pommier du jardin, où l'ombre du feuillage me gênait fort. L'endroit était mauvais pour la culture; c'était, pensa-t-on, tout ce qu'il fallait pour loger des fleurs.

» Mes succès, on le pense bien, n'étaient pas brillants; mais, si petits qu'ils fussent, ils me remplissaient de joie. Les charmantes fleurs que j'ai vues depuis n'ont jamais produit sur moi le genre d'émotion que je ressentais devant un œillet mignardise, un œillet de poëte, une juliette blanche, un rosier pompon ou quelques pieds d'alouette élevés par mes soins.

» Je me souviens de mes débuts dans la culture des légumes. Même impatience, même joie, mêmes impressions que dans la culture des fleurs.

» J'entrais alors dans ma dixième année et j'étais pensionnaire à l'école primaire de Serigny, en compagnie de huit ou dix enfants de cultivateurs des environs. Les plus jeunes avaient huit ans; les plus âgés en avaient un peu plus de douze.

» Il y avait là, à l'exposition du levant, contre le vieux mur de notre dortoir, une large plate-bande divisée en autant de compartiments qu'il y avait de pensionnaires. Chacun de nous disposait ainsi d'un jardinet clos de pierres plates posées de champ, et chacun était libre d'y cultiver ce qui lui était agréable. Mais, en général, nous n'y semions que de la laitue, afin de nous mettre au mieux avec notre vieux maître, M. Girod père, qui aimait la salade et qui avait reçu de son fils la mission de nous surveiller en dehors de l'école et de nous diriger dans la culture de nos jardinets. Il nous procurait la graine et nous disait : — Voyons, mettez-vous à la besogne; je suis curieux d'apprendre quel est celui de vous autres qui arrivera le premier à faire les plus grosses salades.

» Et c'était à qui ne négligerait rien pour arriver le premier.

» Il ne me reste qu'un souvenir vague, presque effacé, du plaisir que me causaient les jeux de l'enfance; le souvenir de mes joies de petit jardinier est, au contraire, aussi frais que s'il datait d'un jour ou deux.

» J'en suis à me demander si la plupart des écoliers ne recevraient pas la même impression aussi vivement que je l'ai reçue, et si chaque famille le pouvant n'aurait pas intérêt à donner à ses enfants un coin de terre au jardin et à les encourager à le cultiver.

» Quand vous le pourrez, ne donnez pas seulement le coin de terre à l'enfant; donnez-lui ou laissez-lui prendre ce qu'il faut pour en tirer partir. Après cela, dans un endroit perdu dont vous ne faites rien, bâtissez-lui en pierres, en briques ou en planches, des cabanes pour élever des lapins, des cochons d'Inde, des poules de Bentam, une volière pour un ou deux couples de pigeons. Vous aurez ainsi une miniature de ferme. — A petit fermier, petit domaine, petites étables et petits animaux. »

(1) P. Joigneaux, *Petite école d'agriculture.*

TROIS COLÉOPTÈRES.

CARABE DORÉ, CICINDÈLE CHAMPÊTRE, CALANDRE DES BLÉS.

Les deux premiers de ces insectes sont utiles, le troisième est très-nuisible.

Le carabe doré (*Carabus auratus*) est un insecte d'assez grande taille, d'un beau vert métallique, qu'on rencontre l'été dans les champs et les jardins, où il fait une guerre acharnée aux chenilles, hannetons et autres destructeurs de végétaux. Sa couleur, qui lui permet de passer inaperçu dans les gazons et dans les prés, la forte odeur qu'il exhale lorsqu'on le prend, le protégent contre la voracité des oiseaux et des reptiles.

La cicindèle champêtre (*Cicindela campestris*) est également d'un beau vert, mais d'une nuance plus foncée et plus veloutée que le carabe doré. Plus agile que lui à la course et volant avec une extrême facilité, elle s'attache aux petites proies dédaignées par le carabe. Sa larve, aussi carnassière qu'elle, creuse dans les champs, près des bois, un puits profond et étroit; elle en dissimule l'orifice avec sa tête large et cornée : lorsqu'un insecte vient à passer sur ce fatal pont, elle se laisse tomber au fond du trou en entraînant sa proie.

Autant ces deux insectes rendent de services à l'homme, autant la calandre des blés (*Setophilus granarius*) lui cause de dommages. C'est un coléoptère de petite taille, allongé, couleur brun-chocolat. La femelle dépose sur les grains un œuf duquel naît une larve qui s'introduit dans l'intérieur de la semence, et qui la détruit entièrement en ne laissant que la pellicule extérieure Les quantités de blé ainsi détruites sont considérables. Néanmoins cet insecte, par ses ravages mêmes, a amélioré jusqu'à un certain point la condition du peuple des campagnes au moyen âge ; il a empêché que les seigneurs n'exigeassent en redevance une

quantité de blé plus grande qu'ils n'en pouvaient consommer dans l'année, attendu que ce qui eût été réservé serait devenu infailliblement la proie des calandres. Mais à notre époque ce service involontaire est devenu inutile, et les ravages de l'insecte ont continué à anéantir les moissons. Une espèce voisine, le *Setophilus orizæ*, agit de même à l'égard du riz.

Les moyens inventés pour détruire la calandre sont en général peu efficaces; la larve étant renfermée à l'intérieur des grains, ce qui pourrait tuer l'insecte gâte en même temps le blé. Tout ce que l'on peut essayer, c'est d'éloigner les femelles des grains.

L'AFFICHEUR COLLAT.



Collat l'Afficheur. — D'après les œuvres du comte de Caylus.

Ce personnage n'a jamais existé que dans l'imagination du comte de Caylus, plus recommandable comme antiquaire qu'à son titre de littérateur; mais il est probable que le grand seigneur archéologue et publiciste a prétendu symboliser, dans cette fiction, les misères d'une classe de la société dont on s'était peu occupé avant lui. Voici un abrégé de son récit :

« Simon Collat dit Placard, maître afficheur, donneur » d'avis, et juré crieur de choses perdues », avait une sœur qui exerçait la même profession que lui et était très-ingénieuse.

» Elle avait entre autres choses inventé et exécuté deux sortes d'échelles brisées, toutes deux solides et légères, et de si peu de volume qu'elle les portait sous le bras dans un sac à ouvrage. L'une de ces échelles était une espèce de zigzag assez semblable à ceux dont les écoliers se servent pour des malices de carnaval. Les deux extrémités de ce zigzag étaient plates, et, en mettant au bout de chacune une affiche enduite de colle au revers, elles se plaquaient toutes seules, comme deux tableaux en pendants, à l'endroit où elles étaient dirigées. L'autre était une échelle de sangle à ressort, qui s'élevait ou s'abaissait en un instant comme nos meilleurs stores, et avec cette échelle elle posait et affichait en un clin d'œil tout ce qu'on voulait jusqu'à la hauteur d'un second étage; elle en donnait quelquefois le plaisir aux curieux, et ce qui l'augmentait beaucoup, c'est que sur le dernier échelon elle chantait et dansait aussi librement qu'elle l'aurait fait dans sa chambre. »

Collat dit le Placard profitait de ces inventions, mais surtout de celle du zigzag, et il avouait assez effrontément qu'un des avantages de ce petit mécanisme très-simple était de lui donner le moyen de gagner double salaire en apposant parfois des affiches suspectes, hors de la portée du guet.

L'office très-plébéien d'afficheur n'était pas sans danger au dix-huitième siècle. A une époque où la liberté de la presse faisait défaut pour tous les genres de publications, il y avait des matins où l'on voyait certaines affiches politiques ou satiriques apparaître tout à coup et à la fois dans les rues les plus fréquentées ou les carrefours, et elles causaient souvent plus d'émotion que les journaux. Malheur alors à l'afficheur s'il était pris sur le fait! Une ordonnance du lieutenant de police pouvait le claquemurer dans une prison pour plusieurs mois ou même pour la vie.

« Un jour, entre chien et loup, dit Collat, je fus enlevé à quatre pas du logis par des alguazils, qui me jetèrent dans un fiacre et me menèrent à la Bastille, où en arrivant on me mit dans une basse fosse au pain et à l'eau. Je n'aspirais qu'au moment d'être interrogé, et je ne le fus qu'au bout de trois jours. Mon interrogatoire fut précédé d'une espèce de sermon sur la nature du crime dont j'étais accusé. Le premier point m'annonçait que je pourrais bien aller droit à la Grève (c'est-à-dire être pendu) en cas d'obstination, de réticence et de mauvaise foi (1); le second m'offrait en perspective une punition légère si j'avais le bon esprit de me rendre la justice favorable par un aveu sincère. On pense bien que ce fut le parti que je pris. »

Quelques jours après, on annonça au pauvre diable qu'un nouveau magistrat viendrait l'interroger.

« Il vint en effet, accompagné de quatre commissaires qu'il s'était fait donner pour adjoints par un arrêt d'attribution qu'il avait demandé pour me juger en dernier ressort. On m'amena en leur présence; on me mit sur la sellette, et je ne prévins le nouvel interrogatoire qu'on voulait me faire subir qu'en présentant ma déclaration par écrit. Le greffier la lut à haute voix; ces messieurs parurent satisfaits. On me fit passer à la geôle du greffe pendant qu'ils devaient se consulter. Peu d'instants après on me ramena pour entendre prononcer la sentence qui me condamnait à une prison perpétuelle. C'est à ce beau titre-là que je suis depuis dix ans à la Salpêtrière. »

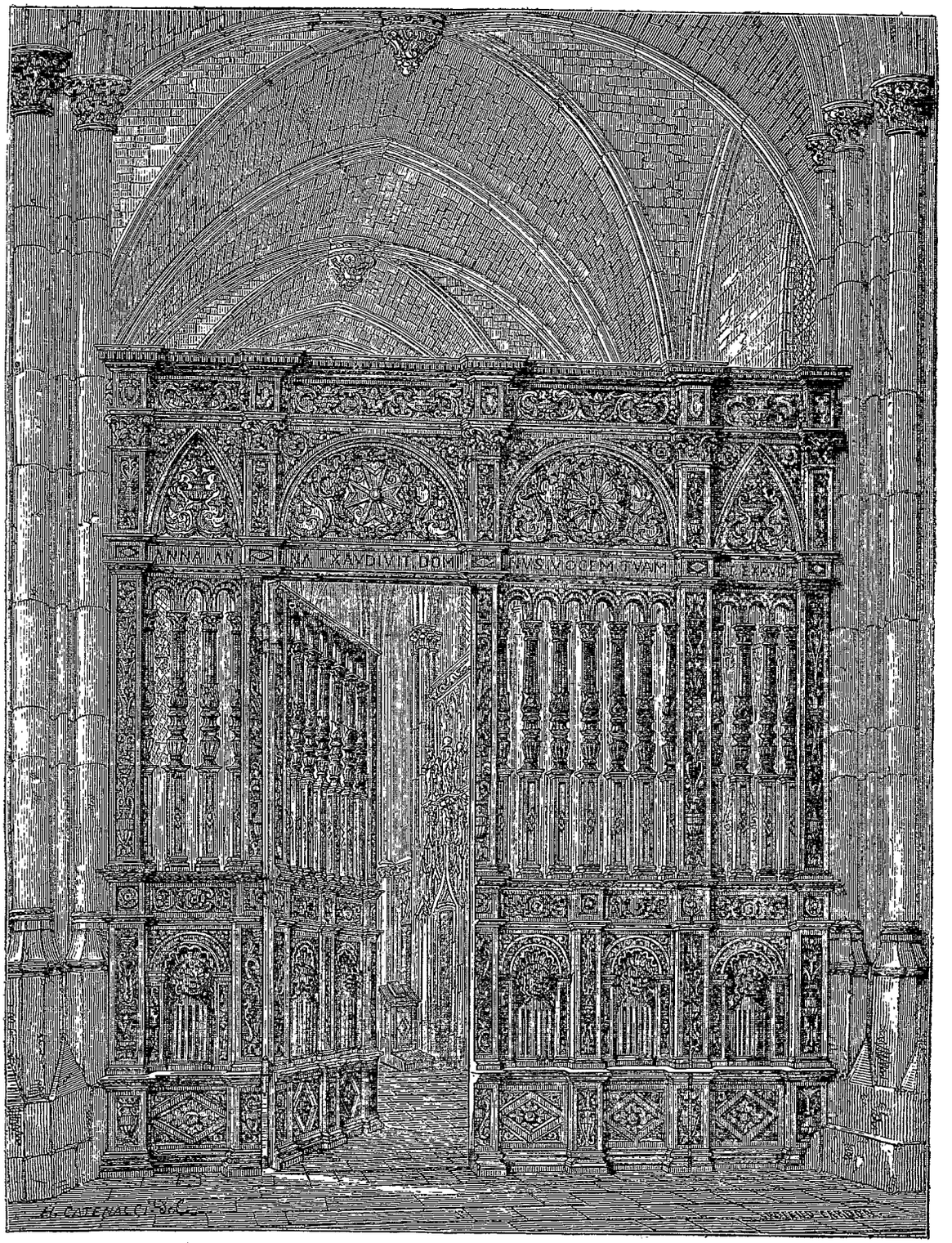
Comme il était arrivé souvent au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième que des afficheurs invoquaient leur ignorance absolue de la lecture comme moyen de défense, un arrêt du conseil, publié le 13 septembre 1722, exigea qu'aucun d'entre eux ne fût complétement illettré. On ordonna en outre que tout afficheur installât à sa porte un tableau indiquant son nom. Il devait porter, de plus, une plaque de cuivre indiquant sa profession.

D'après l'art. 283 du Code pénal, on peut condamner à un emprisonnement de six jours à six mois tout afficheur qui pose des affiches sans nom d'auteur ni d'imprimeur.

(1) On avait pendu des libraires coupables d'avoir publié des ouvrages satiriques contre quelques personnes de la cour. Guy Patin, dans ses lettres, en cite un exemple.

LA CATHÉDRALE DE LISIEUX

(CALVADOS).



Clôture du chœur (en bois de chêne) de la cathédrale de Lisieux. — Dessin de Catenacci.

La cathédrale de Lisieux, commencée par Herbert, évêque et comte du Lieuvin, terminée par Hugues d'Eu, consacrée à saint Pierre, dans le concile de 1055, par Hermenfroid, le légat du pape, fut incendiée en 1136 et réédifiée par Arnoult, dont le tombeau orne l'église des chanoines de Saint-Victor, à Paris.

Quoiqu'il ait été altéré en certaines parties sous l'influence de Pierre Cauchon, le juge de Jeanne Darc, évêque de Beauvais et de Lisieux, le style du monument est remarquable par son caractère d'unité, par son vaisseau qui présente la forme d'une croix latine, ses arches aiguës ou ogives, ses nombreux et saillants contre-forts, ses fené-

tres larges et ramifiées, l'élévation de ses tours, ses aiguilles de charpente, la délicatesse de ses dentelures et de sos sculptures. Un goût remarquable a présidé à l'ornementation, et on ne peut qu'en admirer les autels, couverts de gracieuses images, les stalles aux piédestaux sculptés eux-mêmes de bas-reliefs, les consoles aux rinceaux et aux feuillages délicats, les figurines d'accoudoirs et de tympans. Tous ces admirables ouvrages de hucherie, appelés miséricordes, et qui représentent Abraham donnant l'hospitalité aux anges, ou saint Martin partageant son manteau avec un pauvre, sont, avec les vitraux, les tapisseries, les serrureries, autant de précieux témoignages de l'habileté et du goût des artistes. Malgré mille causes de destruction et les actes de vandalisme commis dans les guerres religieuses, l'ameublement de la cathédrale, les fonts de baptême, les confessionnaux, les chaires, les stalles, le jubé, sont arrivés jusqu'à nous en grande partie intacts. La clôture du chœur que nous reproduisons, et qui est en bois de chêne, sculptée au seizième siècle, en est un exemple. C'est le portail particulier du chœur et du sanctuaire, comme le portail est la clôture de l'église entière. Le portail ferme l'enceinte commune, tandis que derrière ces sculptures, si fines et si élégantes, s'ouvre l'enceinte réservée où l'on aperçoit le tabernacle. Dans sa savante symétrie et dans la liberté de ses détails, on sent l'inspiration de la renaissance française. Un sentiment exquis règne dans toute cette ornementation, où s'harmonisent les fenêtres rayonnantes ou ogivales variées et percées sur chaque face, les frontons dont les remparts et le sommet sont ornés de feuillage, les colonnettes pleines de sveltesse et d'élégance, les découpures nombreuses, les cordons de sculptures servant d'archivolte à des niches de statuettes absentes, mais remplacées par des têtes d'anges et de démons.

MACHINES A COUDRE.

LES INFORTUNES DE BARTHÉLEMY THIMONNIER.

Voy. t. XLII, 1874, p. 148, 349.

La société fondée pour exploiter l'invention de Thimonnier fut profondément ébranlée, lorsqu'elle vit les ouvriers, ameutés, détruire eux-mêmes avec fureur ses machines à coudre dès la première application qu'elle essayait. On ne pourrait imaginer rien de plus décourageant à l'origine d'une industrie. L'affaire était sapée par sa base : d'une part, les bailleurs de fonds, qui jugeaient l'invention incomplète, ne s'étaient associés que sous l'influence de savants ingénieurs et avec l'espoir de perfectionnements prochains suggérés par la pratique; d'autre part, ces perfectionnements étaient d'avance condamnés en présence de l'émotion populaire si violemment excitée par la simple apparition d'une machine rudimentaire, qui ne pouvait faire encore une concurrence sérieuse aux travailleurs à l'aiguille.

La position de l'inventeur devenait insoutenable : la société l'avait engagé pour quinze ans, avec des appointements, afin qu'il donnât tous ses soins aux perfectionnements de la machine dans les ateliers; mais comment remplir cette tâche, après ce qui s'était passé? Comment n'être point paralysé par des menaces suivies de voies de fait?

Thimonnier n'avait donc qu'à se retirer; il en fit la proposition à la société, qui lui rendit sa liberté par acte du 11 juillet 1831, et lui donna même une indemnité de 1500 francs pour qu'il pût retourner dans sa famille.

On a souvent déploré l'abandon dans lequel nos capitalistes laissaient les inventeurs: on a cité maintes fois des inventions importantes, françaises d'origine, que des étrangers avaient relevées, améliorées et mises en faveur chez eux, tandis que nous les avions dédaignées. Tel n'est point ici le cas : des ingénieurs de premier ordre, des fonctionnaires élevés, des capitalistes solides, avaient accueilli les essais imparfaits de Thimonnier; ils avaient consenti à en faire l'application et les mettaient ainsi sur la voie du succès. On ne peut douter que la pratique n'eût indiqué des modifications importantes aux habiles ingénieurs qui protégeaient l'inventeur : du crochet à la navette il n'y avait qu'un pas; il paraît même que Thimonnier en eut l'idée en 1832. Quoi qu'il en soit, l'invention de la machine à coudre eût été propagée en France trente ans plus tôt, et ne serait point demeurée stationnaire pendant cette longue période, si un mouvement populaire aveugle ne se fût jeté à la traverse, n'eût dispersé des éléments toujours difficiles à associer, et n'eût découragé la science et les capitaux!

Quant à Thimonnier, rien ne pouvait dompter le démon de l'invention dont son esprit était possédé; rentré chez lui, il ne cessa de rêver et d'imaginer des améliorations; mais il n'était pas mécanicien de profession, et il n'avait plus d'argent pour faire traduire ses idées et en payer les frais.

Bientôt cependant il revint à Paris (1834) et y chercha du travail à façon chez les tailleurs; mais il ne trouva pas d'encouragement chez ses confrères. Loin de là! Un de ses jeunes contemporains, qui faisait son apprentissage à cette époque, nous a confirmé le mauvais accueil que le malheureux Thimonnier reçut des ouvriers tailleurs et des maîtres. Injurié, presque chassé des ateliers par les premiers, traité de fou par les seconds, qui craignaient de compromettre la réputation de leurs maisons par le mot malsonnant de *couture mécanique*, l'inventeur fut encore obligé de quitter Paris, mais cette fois dans le dénûment le plus absolu. C'était en 1836; M. Beaunier, devenu conseiller d'Etat, était mort le 20 août de l'année précédente. Thimonnier, sans ressources, fut réduit à faire à pied la route de Paris à Amplepuis. Il portait sa bien-aimée machine sur son dos, et la montrait pour vivre comme on montre une marmotte. Il cousait sous les yeux des curieux, en plein air ou dans les auberges, pour payer son gîte et son souper avec les menues pièces de monnaie qu'il obtenait de la générosité du public.

Ces infortunes ne parvinrent pas à le détourner de sa voie. Il construisit quelques machines et en vendit dans les environs d'Amplepuis.

Son brevet de 1830 étant expiré en 1845, il demanda, le 21 juillet de la même année, un brevet de perfectionnement sous le titre de : *métier à coudre au point de chaînette*. Dans son mémoire, il déclarait que « durant le cours des quinze ans écoulés depuis le premier brevet, un usage pratique et journalier de sa machine l'avait conduit à des améliorations et changements successifs, en telle sorte que le nouveau mécanisme paraissait avoir surmonté tous les inconvénients qui avaient paralysé le succès de l'ancien... et durent entraîner sa ruine. »

Dans ce même mémoire, Thimonnier dénonce avec la plus grande franchise le défaut essentiel de la couture au point de chaînette. « Lorsque cette couture est sujette à éprouver des tensions, le fil pourrait se briser en un point et se défaire alors jusqu'à son départ, si on le tirait par une de ses extrémités. Pour parer à cet inconvénient, ajoutait-il, on passe un fil avec l'aiguille ordinaire dans la tresse de la couture à chaînette, de deux en deux centimètres environ. Une petite fille suffit pour cet arrêtement. »

Cette confidence de Thimonnier jette un jour sur toute l'histoire de sa machine; en la voyant travailler, on était

étonné d'abord et séduit; mais on réfléchissait et on se calmait. Nos lecteurs peuvent ainsi se rendre compte de la cause principale qui a nui à la découverte française de la couture au point de chaînette.

Peu de temps après la prise de son brevet de perfectionnement, Thimonnier eut encore une bonne chance, celle de rencontrer à Amplepuis un des premiers avocats du barreau de Villefranche, qui venait y passer ses vacances, et dont l'imagination se monta en entrevoyant la révolution que le métier à coudre devait produire dans toutes les industries se rattachant à la couture. C'était Jean-Marie Magnin, qui fit d'abord associer avec Thimonnier son jeune frère. Malheureusement ce frère mourut au bout de quelques mois. L'avocat s'attacha lui-même alors à l'invention et se prit de passion pour elle, malgré les obstacles qu'il éprouvait du côté de ses amis, disposés à le taxer d'utopiste, ainsi que du côté de sa profession, dont les devoirs s'alliaient mal avec la condition d'un mécanicien improvisé pour l'exploitation d'une machine de tailleur. Néanmoins, les nombreuses modifications de détail apportées par Thimonnier, et celles que M. Magnin inventa lui-même, les conduisirent tous deux à prendre ou à faire prendre une patente en Angleterre (9 février 1848) et un nouveau brevet de perfectionnement en France (4 août de la même année).

Ils firent tous deux un voyage à Londres, et leur machine fut exhibée dans l'une des salles de l'Institution royale.

Le *Morning Post* du 14 février 1848 en parla avec de grands éloges. Il fit connaître à ses lecteurs que le feu ayant pris à l'amphithéâtre de l'Institution, l'illustre professeur Faraday avait dû annoncer la suspension du cours ordinaire; mais que le public avait trouvé une compensation de la perte de la leçon dans l'exposition d'un métier à coudre qui avait excité un grand intérêt et retenu la société jusqu'à dix heures du soir; que les principes de l'invention avaient été expliqués par M. Schmidt et la machine mue par M. Magnin; qu'on pouvait facilement faire 300 points par minute et augmenter ou diminuer instantanément la longueur du point à l'aide d'un écrou; qu'il était impossible au travail manuel d'approcher de la beauté et de la précision du travail de cette machine, qui cousait, piquait et faisait des ourlets par le même mouvement. Le *Morning Post* terminait en disant: « De même que l'invention Arkwright a anéanti la filature à la couture et à la main, de même l'invention du métier à coudre doit supplanter la couture à la main. »

Malheureusement pour nos deux compatriotes, la machine au point de chaînette n'était pas destinée à produire cet immense résultat, que l'avenir réservait à la machine au point de navette, dont les Etats-Unis d'Amérique peuvent incontestablement revendiquer l'heureuse idée.

Quelle a été la suite de la brillante soirée à l'Institution royale de Londres? Nous pouvons le présumer en retrouvant Thimonnier à Manchester, le 28 janvier suivant. D'après une lettre de lui, dont copie nous a été donnée par M. Jules Meyssin, notre inventeur aurait trouvé dans cette ville industrielle quelques jours de satisfaction et de bonheur; enregistrons-les bien vite, car ils ont été bien rares dans sa vie.

« Toute cette semaine, écrit-il à sa femme (28 janvier 1849), j'ai eu la visite de messieurs et de dames qui m'ont apporté des pantalons et d'autres pièces à faire. Si les éloges m'avaient rempli les poches, je ne les aurais pas eues assez grandes... Toute la semaine, j'ai fait des échantillons qui s'enlevaient aussitôt... Enfin, j'ai bien rempli ma tâche; tous ont été contents de moi. Mon patron de Londres est venu et a amené avec lui un Américain qui doit acheter quantité de machines et prendre le brevet pour l'Amérique... J'ai reçu 250 francs pour ma paye de quinzaine, etc. »

Cette tentative ne paraît point avoir eu de suites favorables, car nous apprenons que Thimonnier revint en France en 1849, et rompit toutes relations avec M. Magnin. Il est permis de présumer que les machines *à navette*, pour lesquelles Elias Howe avait pris un brevet en Amérique dès 1846, vinrent jeter des doutes, dans l'esprit des Anglais, sur l'avenir de la machine *à chaînette*.

Depuis lors, Thimonnier demeura fixé à Amplepuis. Nous savons par un de nos amis, grand agriculteur de ce pays, que cet infortuné chercheur continua ses travaux d'invention et s'occupa de machines à dévider le coton; il fabriquait des navettes pour la soie et la mousseline et allait les vendre aux fabricants. « C'était un vrai type d'inventeur, nous écrit notre ami, toujours pensant et réfléchissant, ne faisant nulle attention à ce qui l'environnait, ne s'inquiétant ni du manger, ni du boire, ni du chaud, ni du froid, ni surtout du lendemain. »

Enfin, épuisé, usé, pauvre, il mourut le 5 août 1849, laissant dans une situation déplorable sa veuve infirme et de nombreux enfants. Il était fils d'un teinturier de Lyon et était né à l'Arbresle, dans le département du Rhône, en 1793.

Nous devons, en terminant, signaler les généreux efforts de la Société des sciences naturelles de Lyon, en 1866, pour revendiquer les titres de Thimonnier dans l'histoire de l'invention de la machine à coudre, et appeler l'intérêt des autorités lyonnaises sur sa veuve, qui l'a rejoint depuis dans le séjour des morts.

Le système dont il est l'inventeur est la base du *cousobrodeur* de son ancien associé M. Magnin, qui, après beaucoup de perfectionnements de détail, fut couronné, avec de grands éloges, à l'Exposition universelle de 1855, à Paris.

FURETIÈRE.

LE ROMAN BOURGEOIS.

Fin. — Voy. p. 59.

Un fait assez curieux, qui est bien en relief dans le roman de Furetière, c'est qu'au dix-septième siècle, la circulation dans Paris était fort restreinte, et que la grande cité était comme une agglomération de petites villes. Entre autres causes, le mauvais état des rues était pour beaucoup dans l'habitude des petits bourgeois de ne pas s'éloigner souvent du quartier qu'ils habitaient.

Un des personnages du roman, un marquis, étant venu visiter la famille d'un avocat du tiers ordre (1), avait été éclaboussé dans son carrosse même. « Un petit valet de maquignon poussoit à toute bride un cheval, qu'il piquoit avec un éperon rouillé attaché à son pied gauche; et comme la rue étoit étroite et le ruisseau large, il couvrit de boue le carrosse et le marquis. » A l'occasion de cette mésaventure, la conversation s'engagea naturellement sur la malpropreté des rues.

« *Le Marquis.* — J'éprouve bien aujourd'hui qu'on s'en sauve avec bien de la peine, puisque le carrosse ne m'en a pu garantir; et je me range à l'opinion de ceux qui soutiennent qu'il faut aller en chaise pour être propre. L'ancien proverbe qui, pour exprimer un homme propre, dit qu'il semble sortir d'une boëte, se trouve bien vrai maintenant, et c'est peut-être ce proverbe qui a donné lieu à l'invention de ces boëtes portatives.

(1) C'est-à-dire un pauvre avocat qui gagnait sa vie à faire des rôles d'écriture assez mal payés.

» *La Bourgeoise.* — Mais tout le monde ne s'y peut pas faire porter; car les porteurs vous rançonnent, et il en coûte trop d'argent. Je ne m'y suis voulu faire porter qu'une fois, à cause qu'il pleuvoit, et ils me demandoient un écu pour aller jusqu'à Notre-Dame.

» *Le Marquis.* — Il est vrai que la dépense en est grande, et ne peut pas être supportée par ceux qui sont dans les fortunes basses ou médiocres, comme sont la plupart des personnes d'esprit et de sçavoir; c'est ce qui fait qu'ils sont réduits à ne voir que leurs voisins, comme dans les petites villes, et ils n'ont pas l'avantage que Paris fournit d'ailleurs. Car on y pourroit choisir, pour faire une petite société, les personnes les plus illustres et les plus agréables; si ce n'étoit que le hazard et les affaires les dispersent en plusieurs quartiers fort éloignez les uns des autres.

» *Une autre Bourgeoise.* — Encore, ce seroit beaucoup s'il ne falloit qu'être propre, car c'est une qualité nécessaire à un honnête homme; mais on veut qu'il y ait dans les vêtemens de la diversité et de la magnificence. C'est selon l'habit qu'aujourd'hui l'on donne presque partout le rang aux hommes. On met l'homme vêtu de soie au-dessus de celui qui n'est vêtu que de camelot, et celui qui est vêtu de camelot au-dessus de celui qui n'est vêtu que de serge. On juge du mérite des hommes à proportion de la hauteur de la dentelle qui est à leur linge; et on les élève par degrez depuis le Pontignac jusqu'au pont de Gennes. »

Il est visible que le marquis, fourvoyé dans cette petite société de bourgeoises et de bourgeois de la place Maubert, s'amuse un peu à leurs dépens. L'entretien venant à se tourner vers les modes, il dit qu'à son avis « il seroit très-important de créer dans le royaume un grand conseil de modes, et qu'il seroit aisé de trouver des officiers pour le remplir.

» Car, dit-il, premièrement, des six corps des marchands on tireroit des procureurs de modes, qui en inventeroient tous les jours de nouvelles, pour avoir du débit. Du corps des tailleurs on tireroit des auditeurs de modes qui, sur leurs bureaux ou établies, les mettroient en état d'être jugées, et en feroient le rapport.

» Pour juges on prendroit les plus légers et les plus extravagans de la cour, de l'un et de l'autre sexe, qui auroient pouvoir de les arrêter, de les vérifier et de leur donner autorité et crédit.

» Il y auroit aussi des huissiers-porteurs de modes, exploitans par tout le royaume de France.

» Il y auroit enfin des correcteurs de modes, c'est-à-dire de bons prud'hommes, qui mettroient des bornes aux extravagances, et qui empêcheroient, par exemple, que les formes des chapeaux ne devinssent hautes comme des pots à beure, ou plattes comme des calles, chose qui est fort à craindre, lorsque chacun les veut hausser ou applattir à l'envi de son compagnon, durant le flux et reflux de la mode des chapeaux. Ils auroient soin aussi de procurer la réformation des habits et les décris nécessaires, comme celui des rubans, lorsque les garnitures croissent tellement qu'il semble qu'elles soient montées en graine.

» Enfin, il y auroit un greffe ou un bureau établi, avec un estalon et toutes sortes de mesures, pour régler les différens qui se formeroient dans cette jurisdiction; avec une figure vêtuë selon la dernière mode, comme ces poupées qu'on envoye à ce dessein dans les provinces (1). Tous les tailleurs seroient obligez de recourir à ces modelles, comme les appareilleurs vont prendre les mesures sur les plans des édifices qu'on leur donne à faire.

(1) On envoyait aussi de ces poupées habillées à la dernière mode dans toutes les grandes villes de l'Europe. Les journaux de modes ont mis fin à cet usage; mais aujourd'hui encore les poupées de nos petites filles exportées en Asie y exercent une influence réelle sur les modes.

» Il y auroit pareillement en ce greffe une pancarte ou tableau où seroient spécifiées en détail les manières et les règles pour s'habiller, avec les longueurs des chausses, des manches et des manteaux; les qualitez des étoffes, des garnitures, des dentelles, et autres ornemens des habits; le tout de la même forme que les devis de maçonnerie et de charpente.

» Et voici le grand avantage que le public en retireroit : c'est qu'il arrive souvent qu'un riche bourgeois, et surtout un provincial ou un Allemand, aura fait une grande dépense pour s'habiller le mieux qu'il lui aura été possible, sans y pouvoir réussir, quelque soin qu'il ait pris de consulter les personnes qu'il aura cru propres pour résoudre ses difficultez. Car il se trouvera souvent que si l'habit est bien fait, il n'en sera pas de même des bas ou du chapeau. Enfin, il vivra toujours dans l'ignorance et dans l'incertitude; au lieu que s'il est en peine de sçavoir, par exemple, si la forme de son chapeau est dans la règle, il n'aura qu'à le porter au bureau des modes, pour le faire jauger et mesurer, comme on fait les litrons et les boisseaux qu'on marque à l'Hôtel de Ville. Ainsi se faisant estalonner et examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, et en ayant tiré bon certificat, l'on auroit la conscience en repos de ce côté-là, et l'honneur seroit à couvert de tous les reproches que pourroit faire la coquette la plus critique.

» — C'est dommage, dit une jeune bourgeoise, que vous n'êtes associé avec la personne qui a inventé ce parti, vous le feriez bien valoir. Je croi qu'il y a beaucoup d'officiers en France moins utiles que ceux-là, et beaucoup de règlemens moins nécessaires. »

Dans le cours du récit, on rencontre çà et là de petits détails qui, indifférents alors, prennent quelque valeur aujourd'hui pour les esprits curieux. On y voit que, vers 1666, on allait, par partie de plaisir, faire des collations de petits pois et de fraises au Petit-More, à Vaugirard; que les dindons de la Durier, à Saint-Cloud, étaient renommés; qu'on allait acheter des cabinets d'ébène à la foire Saint-Germain, pour en faire présent; qu'il n'y avait pas de libraires seulement rue Saint-Jacques et au Palais, mais que plusieurs des plus fameux habitaient le quartier du Puits-Certain; que des auteurs faméliques traitaient avec les libraires d'un livre dont ils n'avaient fait que le titre (ce qui s'est vu de nos jours); etc.

A propos de littérature, on émet des maximes de ce genre :

« Le premier pas pour aller à la gloire est le madrigal; le premier pour en déchoir est le grand poëme. »

C'est une assurance de succès si l'on parvient à faire des vers de commande pour les filles de la reine; mais le mieux est d'avoir assez de crédit pour faire les vers d'un ballet du roi.

« Car c'est une fortune que les poëtes doivent autant briguer, que font les peintres pour le tableau de may, qu'on présente à Notre-Dame (1). »

Les personnages du *Roman bourgeois* traitent aussi de questions diverses de morale : par exemple, on y critique fort la manière dont on élève les enfants. C'est aujourd'hui un thème ordinaire de la conversation, que les enfants ne respectent plus l'autorité paternelle : « Il en était autrement, assure-t-on souvent, il y a seulement un siècle. » Mais Furetière nous montre qu'on disait précisément la même chose il y a deux siècles, sous Louis XIV :

« *M. Vollichon*, procureur au Châtelet. — Ah! que le

(1) Tableau votif offert par la corporation des orfévres de Paris à Notre-Dame. Il restait exposé devant le portail les premiers jours du mois, et pendant le reste de mai il était suspendu dans la chapelle de la Vierge. Les tableaux de mai sont décrits dans la *Description historique de Paris*, par Piganiol de la Force. — Voy. aussi notre tome VII, 1839, p. 120.

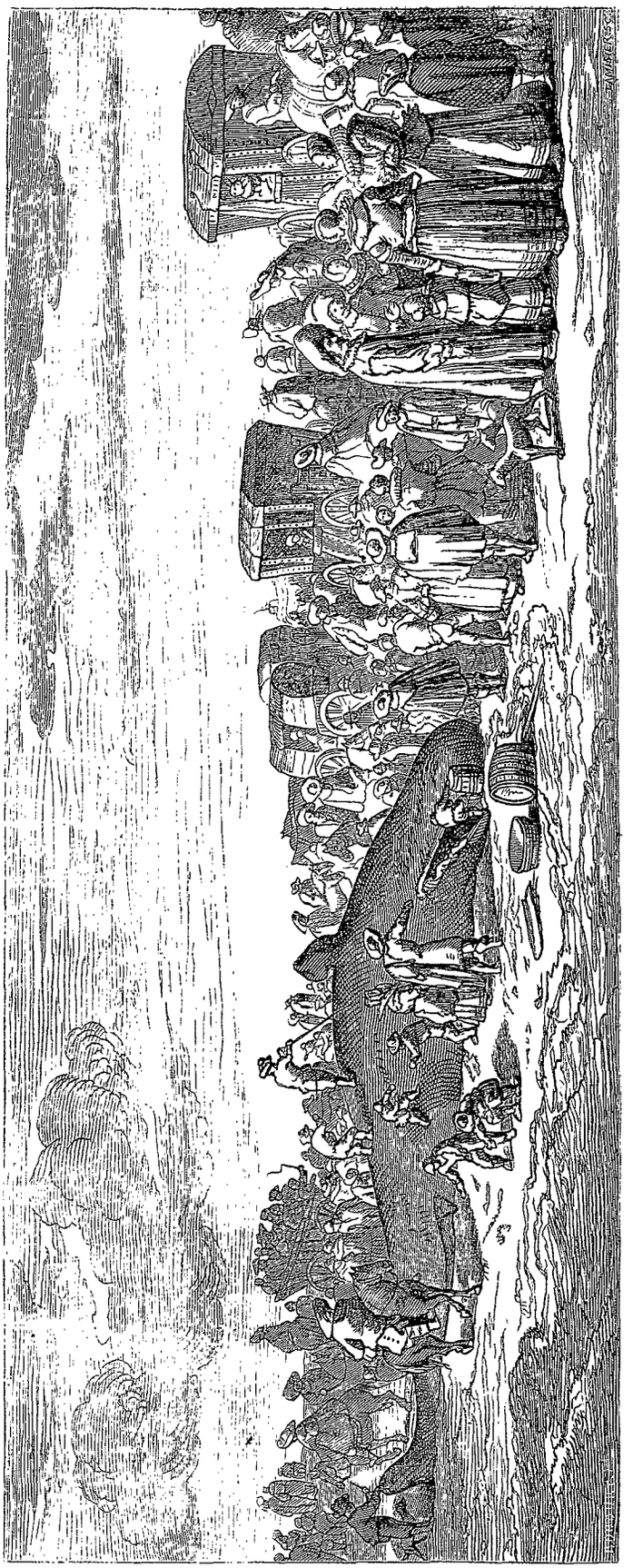
siècle d'aprésent est perverti! Voyez le peu d'autorité qu'ont maintenant les pères sur leurs enfants! Je me souviens encore de la manière dont j'ai vécu avec feu mon pere (que Dieu veüille avoir son ame!) (1). Nous étions sept enfans dans son étude, tous portans barbe; mais le plus hardi n'eût pas osé seulement tousser en sa présence; d'une seule parole il faisoit trembler toute la maison. Vraiment, il eût fait beau voir que moi, qui étois l'aîné de tous, et qui n'ai été marié qu'à quarante ans; moi, dis-je, j'eusse résisté à sa volonté, ou que je me fusse voulu mêler de raisonner avec lui! J'aurois été le bien venu et le mal reçu; il m'auroit fait pourrir à Saint-Lazare ou à Saint-Martin.

» *Madame Vollichon*, interrompant son mari. — Hélas! Mouton (c'étoit le nom de caresse qu'elle donnoit à son mari, qui, de son côté, l'appelloit Moutonne), il n'est que trop vrai que le monde est bien corrompu! Quand nous étions filles, nous observions tout ce qui étoit dans notre Civilité puérile, et, par modestie, nous n'aurions pas dit un petit mot à table : il falloit mettre une main dans sa serviette, et se lever avant le dessert; si quelqu'une de nous eût mangé des asperges ou des artichaux, on l'auroit montrée au doigt; mais les filles d'aujourd'hui sont presque aussi effrontées que des pages de cour. Voilà ce que c'est que de leur donner trop de liberté! »

En remontant plus haut encore, on trouve les mêmes plaintes dans les fabliaux et les sotties.

LA BALEINE ÉCHOUÉE (2).

On sait que les baleines, qu'il faut, de nos jours, aller surprendre dans la baie de Behring et même jusqu'aux dernières limites praticables du pôle arctique, ont fréquenté autrefois les parages européens de l'Océan, d'où elles s'aventuraient dans la Manche pour remonter par la mer du Nord vers leur point de départ. Quelques-unes ne suivaient pas exactement le même chemin; Pline affirme que de son temps on en rencontrait parfois dans la Méditerranée. Leur passage près des côtes de l'Angleterre est attesté par un statut de l'an 1324, dans lequel le roi Edouard II déclare que toutes les baleines qui seront prises en mer ou qui échoueront sur les côtes de son royaume lui appartiendront. Un article de ce même statut, dit William Blackstone dans son *Commentaire des lois anglaises*, attribue personnellement au roi la tête de la baleine pêchée ou échouée, et la queue à la reine.



Baleine échouée. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe de la collection Montfleroux.

L'échouement d'une baleine en Europe, événement des plus rares aujourd'hui, pouvait passer pour un accident commun à l'époque où les marins flamands et hollan-

(1) Ce devait être sous la régence d'Anne d'Autriche.

(2) Voy. la Table de quarante années, aux mots BALEINE, PÊCHE, etc.

dais allaient les harponner presque en vue de la plage.

Les histoires locales nous ont transmis le souvenir des échouements les plus remarquables ; voici la date de quelques-uns :

En 1404, huit baleines échouèrent sur les côtes d'Ostende.

Le 3 février 1598, on trouva échouée, entre Katwick et Scheveningue, une baleine qui mesurait 70 pieds et fut vendue 127 florins. Le célèbre Grotius, jeune homme de quinze ans alors, dut se mêler aux curieux qui, de la Haye, de Leyde et de Harlem, venaient rendre visite au monstre couché sur le sable ; quoi qu'il en soit, Grotius rapporte que plusieurs de ceux qui vinrent voir la baleine échouée périrent suffoqués par l'insupportable odeur qu'exhalait la décomposition de ces chairs. L'affluence de piétons, de cavaliers et de gens en carrosse que l'artiste a groupés dans l'original de notre gravure, nous autorise à supposer qu'il a pris pour sujet l'événement du 3 février 1598.

En 1606, une baleine, longue de 72 pieds et de 8 pieds de circonférence, s'échoua sur un banc de sable près de Brouwershaven, en Zélande.

En 1615, les ennemis de l'illustre Barneveldt virent un présage de sa chute dans l'échouement d'une baleine à peu de distance de la Haye.

Le 2 décembre 1723, dix-sept baleines furent jetées par la mer dans le voisinage de Hambourg.

Dans notre siècle, on ne citait, en 1830, que trois faits de cette nature : plusieurs baleines échouèrent, en 1802, sur les côtes de la Bretagne ; en 1809, on en prit une de 75 pieds de long dans la Tamise, auprès de l'un des ponts de Londres ; enfin Necker de Saussure rapporte que, durant l'hiver de 1806, quatre-vingts jeunes baleines furent jetées par la tempête sur le rivage de Tiry, l'une des Hébrides.

LA FOURDERAINE.

C'est le nom que l'on donne, dans le nord de la France, à une liqueur de ménage faite avec les prunelles des haies cueillies, lorsqu'elles sont bien mûres, après les premières gelées. Ailleurs on l'appelle eau de prunelle.

On ne tire pas assez parti du prunellier des haies et des broussailles : on peut greffer sur cet arbuste des pêchers, des abricotiers, des pruniers, qui restent de petite taille, mais portent de bons fruits.

SUR UNE TOMBE.

J'errais seul, un dimanche, au cimetière du mont Valérien.

De loin je vis une jeune femme en deuil assise au bord d'une tombe. Un enfant de huit ou dix ans jouait près d'elle. Elle écrivait sur la pierre.

Quand j'approchai, elle s'était levée et s'éloigna avec son fils.

Passant devant la tombe, je me penchai, et je lus ces mots tracés au crayon :

« Mon Dieu, fais que mon fils ait les talents de son » père ! »

Je me détournai, le cœur attristé.

Une heure après, traversant de nouveau le cimetière, mon regard chercha la même tombe. Le mot *talents* était raturé, et, au-dessus, la même main avait écrit *vertus*. La jeune mère s'était repentie d'avoir si peu demandé à la Grâce éternelle ; elle était revenue la prier de donner avant tout à son enfant le nécessaire.

D'un peu plus haut je l'aperçus une dernière fois dans le crépuscule, descendant d'un pas léger vers Longchamp, la main dans la main de son fils qui chantait.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1875.

Il n'y aura cette année que deux éclipses, c'est-à-dire le nombre minimum, et, comme c'est inévitable dans ce cas, deux éclipses de Soleil. La première, à la date du 5 avril, sera totale, mais invisible en France : la ligne centrale part du cap de Bonne-Espérance, traverse l'océan Indien et finit en Chine. La seconde, à la date du 27 septembre, sera annulaire et en partie visible en France, mais seulement comme une éclipse partielle : la ligne centrale commence dans l'Amérique du Nord, descend à travers l'océan Atlantique et passe au-dessous de l'Espagne pour traverser l'Afrique. La grandeur de l'éclipse ne sera égale, à Paris, qu'aux 126 millièmes du diamètre solaire.

Nous n'aurons pas, comme l'année dernière, d'occultations de planètes par la Lune visibles en France ; mais nous aurons un phénomène presque aussi curieux, l'occultation de deux étoiles de première grandeur. Le 28 février, à 7 h. 15 m. du matin, et le 21 mai, à 4 h. 12 m., la belle étoile Antarès, du Scorpion, sera éclipsée par la Lune. Le 24 novembre, ce sera le tour de l'Épi de la Vierge, à 7 h. 38 m. du matin. Une autre étoile, de troisième grandeur, β de la Vierge, sera occultée le 22 novembre, à 2 h. 57 m. du matin. Il y en aura encore quelques autres, moins brillantes, que les amateurs pourront trouver intéressant d'observer : l'étoile σ du Lion, de quatrième grandeur, sera occultée le 17 avril, à 3 h. 0 m. du matin, et le 25 octobre, à 5 h. 43 m. du matin ; l'étoile δ du Bélier, de quatrième grandeur, sera éclipsée par la Lune le 12 février, à 10 h. 11 m. du soir ; l'étoile ε du Capricorne, de même grandeur, le sera également le 23 juin, à 2 h. 47 m. du matin, et le 6 novembre, à 8 h. 10 m. du soir ; l'étoile ζ des Poissons, de même grandeur aussi, sera dans le même cas le 21 août, à 1 h. 31 m. du matin, et le 14 octobre, à 5 h. 26 m. du soir ; enfin, l'étoile ζ du Bélier, de même éclat, sera occultée par le bord de la lune le 16 octobre, à 9 h. 24 m. du soir, et le 10 décembre, à 7 h. 37 m. du soir.

Avant de quitter la Lune, nous ne saurions trop recommander aux amateurs d'astronomie de diriger leur télescope vers cet astre, si voisin et si curieux, pendant les belles soirées qui précèdent ou qui suivent le premier quartier. Lors même qu'ils n'auraient à leur disposition qu'un très-modeste instrument, ils seront témoins de spectacles plus nouveaux et plus intéressants que beaucoup d'autres que l'on va chercher fort loin et fort chèrement sur la Terre.

Les époques d'observation favorable pour la planète *Mercure*, c'est-à-dire celles de ses plus grandes élongations du Soleil, le soir, seront : le 10 juin, époque où la planète se couche 1 h. 44 m. après le Soleil, et le 5 octobre, où son retard est de 1 h. 20 m. Ses plus grandes élongations du matin auront lieu le 28 mars, époque à laquelle Mercure précède le Soleil de 1 h. 35 m. ; le 26 juillet, où l'avance est de 1 h. 17 m., et le 15 novembre, où elle est de 1 h. 29 m. C'est à ces dates qu'il faudra chercher la planète la plus rapprochée du Soleil, si l'on désire être plus heureux que Copernic, qui est mort sans avoir pu la découvrir.

Vénus, qui est passée devant le Soleil pendant la nuit du 8 au 9 décembre dernier, s'en éloigne maintenant de plus en plus. C'est le 7 février qu'elle a atteint sa plus

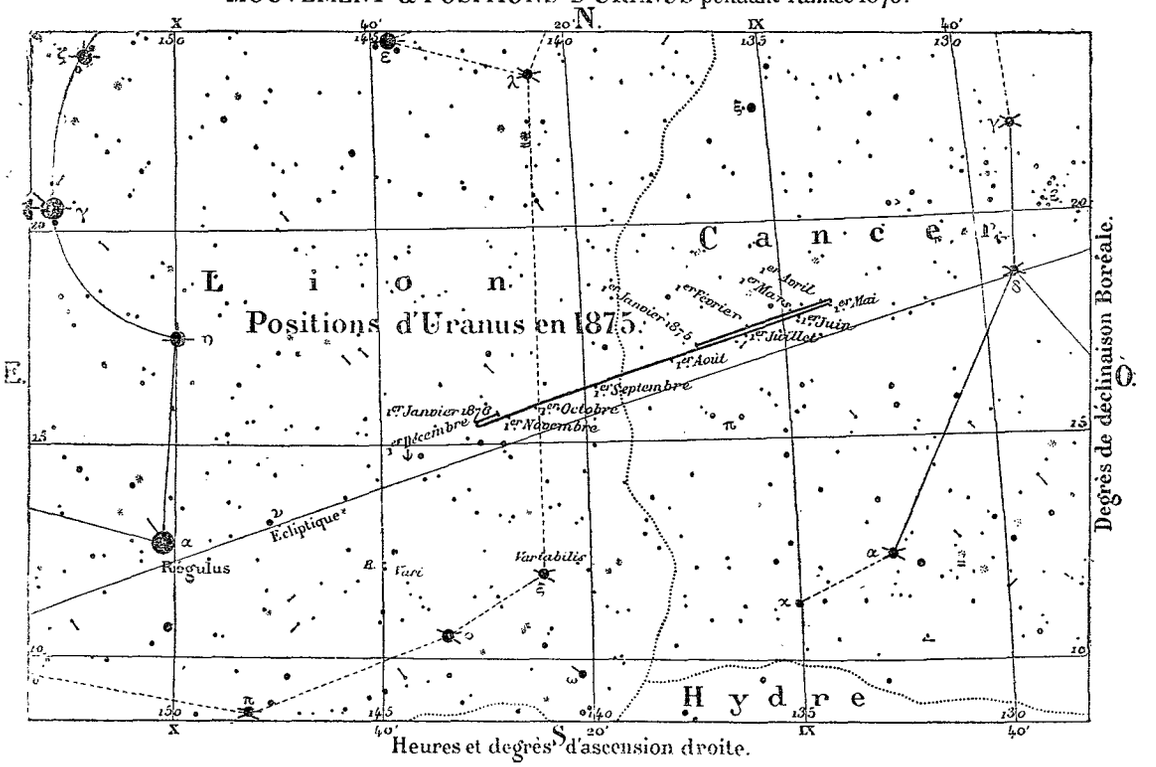
grande élongation ; à cette époque, elle s'est levée 3 heures avant le Soleil ; puis elle va se rapprochant de l'astre du jour, derrière lequel elle passera le 23 septembre. Elle aura donc été étoile du matin pendant le printemps et l'été. Elle deviendra étoile du soir à partir du milieu de novembre environ, en retardant de 40 minutes environ sur le coucher du Soleil, d'une heure entière au 1er décembre, d'une heure et demie vers le 17, et de près de deux heures au commencement de l'année 1876.

Plusieurs observateurs ont suivi, l'année dernière, à partir du milieu de septembre, les phases de Vénus que nous avions annoncées ici, et ont pu, tous les beaux soirs, se rendre compte de la marche de la planète s'avançant insensiblement pour arriver à passer juste sur le Soleil le 9 décembre. Le prochain passage de Vénus sur le Soleil, en 1882, sera visible à Paris et dans toute la France.

Cette année 1875 sera favorable à l'observation de *Mars ;* mais l'année 1877 sera encore préférable, parce que la planète se rapprochera alors de la Terre à sa distance minimum. Son opposition arrivera le 20 juin, c'est-à-dire qu'à cette époque la Terre se trouvera entre Mars et le Soleil, de sorte que Mars passera au méridien à minuit. A partir de la fin d'avril, on pourra le chercher dans les constellations de la carte que nous donnons, et jusqu'au mois de septembre il se trouvera dans les meilleures conditions d'observation. Le 15 de ce mois, il passe au méridien à 6 h. 54 m. du soir, et forme déjà avec la Terre et le Soleil un angle presque droit, de sorte que son disque n'est plus entièrement éclairé par le Soleil, et que, de plus, sa distance est très-augmentée, en même temps que son diamètre a diminué de 25 secondes à 15. Nous espérons continuer en mai, juin et juillet, l'étude de sa surface, que nous avons commencée il y a plusieurs années, surtout en 1871 et 1873, et dont les résultats ont déjà été consignés dans le *Magasin pittoresque*.

L'opposition de *Jupiter*, en 1875, arrivera le 17 avril ; c'est donc à cette date qu'il sera le plus favorablement situé pour l'observation de l'habitant de la Terre, passant

MOUVEMENT & POSITIONS D'URANUS pendant l'année 1875.

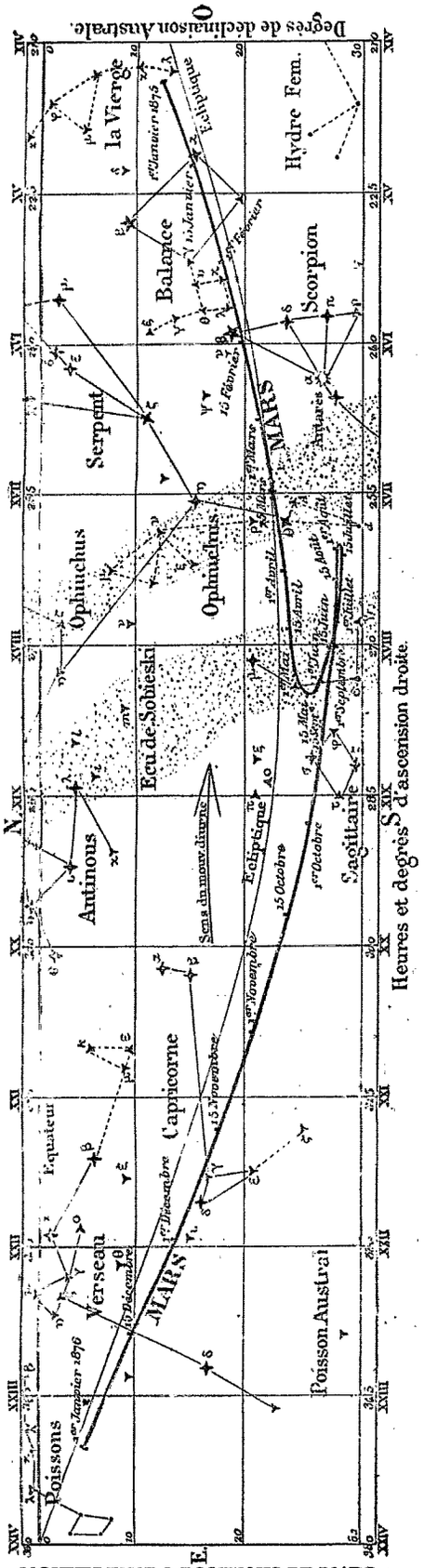


au méridien à minuit, étant à sa distance minimum et offrant un disque de 45 secondes de diamètre. On peut l'étudier à partir de maintenant, et déjà nos lecteurs ont remarqué son brillant éclat : le 1er mars, il passe au méridien à 3 h. 20 m. du matin et se lève à 10 heures du soir ; le 1er avril, il se lève dès 8 heures et passe au méridien à 1 heure du matin ; le 1er mai, sa plus grande hauteur au-dessus de notre horizon arrive à 11 heures du soir, et le 1er juin, à 8 h. 45 m. ; au 1er juillet, son passage au méridien a lieu à 6 h. 45 m. : c'est déjà un peu tôt, et la planète est déjà trop éloignée pour permettre des observations intéressantes. Ainsi, ce sont les mois d'avril, mai et juin, que les amateurs d'astronomie devront choisir, s'ils désirent examiner la surface atmosphérique si variable de ce monde immense, et voir les jeux de ses quatre satellites autour de lui.

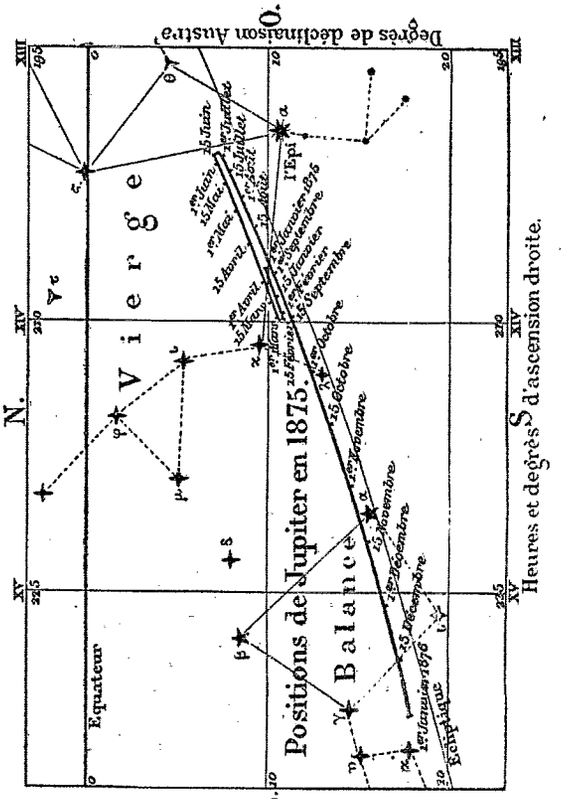
La merveilleuse planète de *Saturne*, dont les anneaux vont en se fermant de plus en plus, sera en opposition le 16 août. C'est donc en juillet, août et septembre qu'elle sera le plus accessible aux observations du soir, et en même temps le plus proche de le Terre. Il faut d'excellents instruments pour distinguer ses satellites ; mais des lunettes, même faibles, montrent parfaitement cette mystérieuse ceinture qui l'environne d'un cercle de feu. Pour les profanes, le plus surprenant spectacle qu'un astronome puisse leur offrir est certainement de mettre Saturne dans le champ de la lunette, en ayant soin que la vision soit nette pour l'œil de l'observateur, ce qui, par parenthèse, n'arrive presque jamais pour le commençant qui ne sait pas se servir de l'instrument.

C'est au milieu de février que la planète *Uranus*, toujours dans la constellation du Cancer, est passée à son opposition. Elle va cependant quitter cette constellation zodiacale pour entrer dans le Lion. Elle est si faible, qu'il faut absolument savoir au juste où elle est pour la trouver ; notre petite carte est indispensable pour cela. On pourra diriger une lunette sur ce petit disque pendant les mois de mars et avril. En mai, elle sera en quadrature, et il sera déjà trop tard.

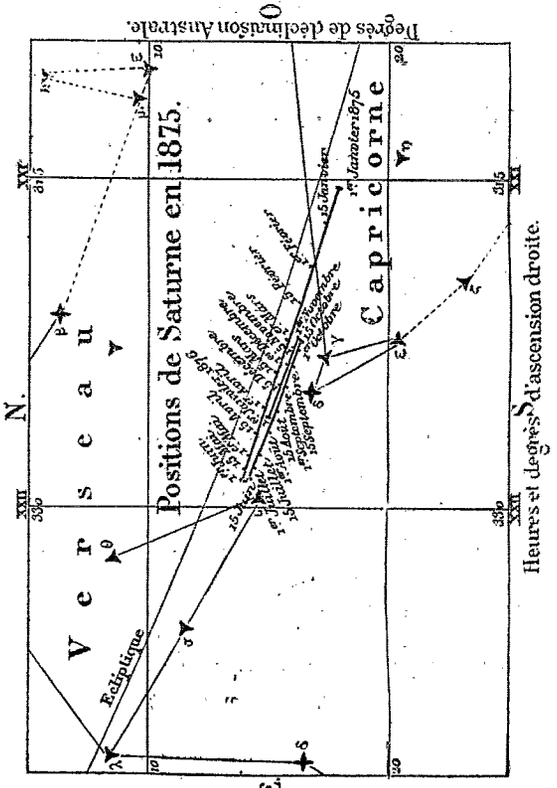
Telles sont les principales observations à faire pendant



MOUVEMENT & POSITIONS DE MARS
pendant l'année 1875.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
pendant l'année 1875.



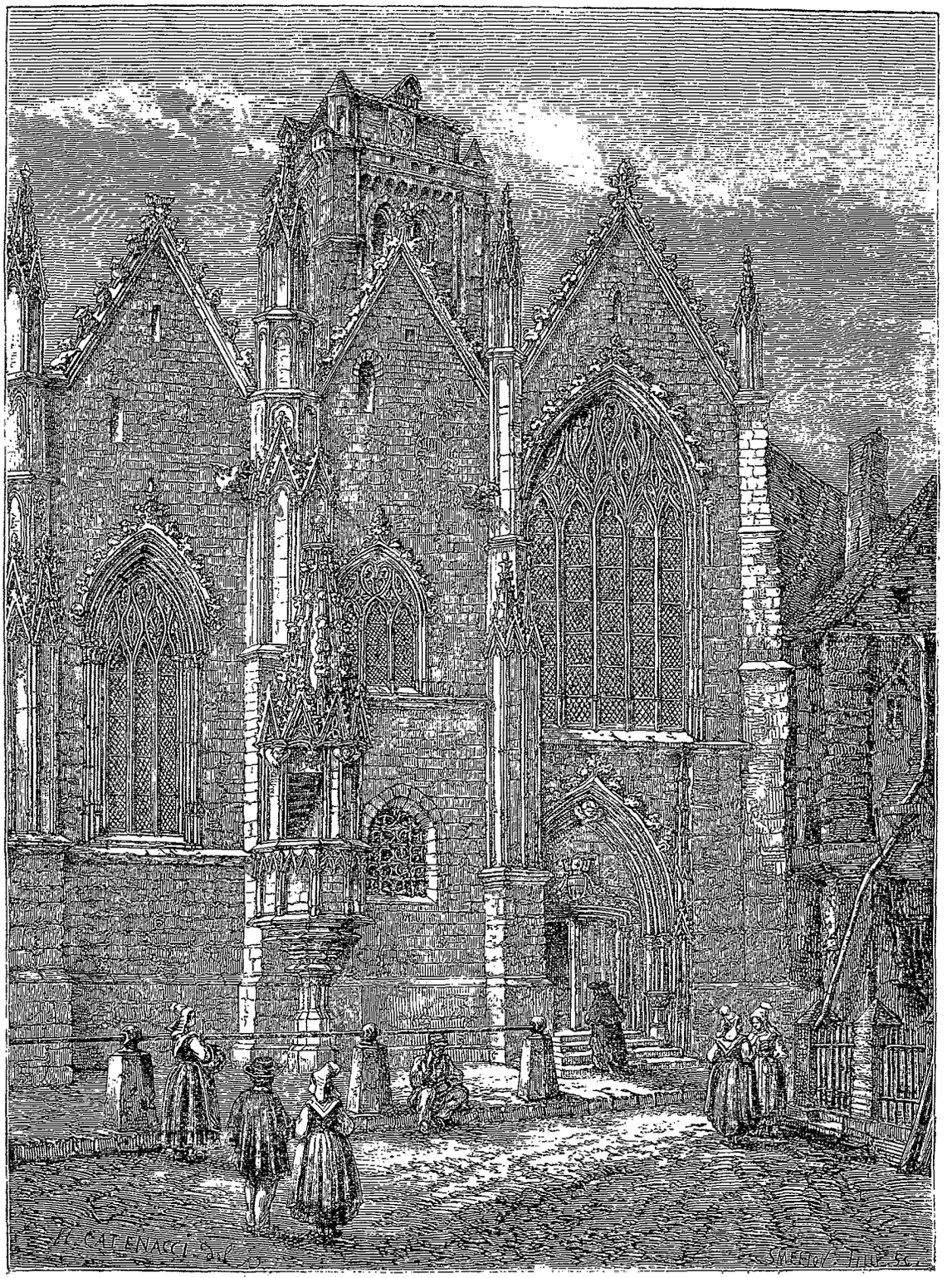
MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
pendant l'année 1875.

l'année 1875. Nous ne parlerons pas de Neptune, ni des petites planètes situées entre Mars et Jupiter, actuellement au nombre de 138, ni des comètes périodiques; car ces astres sont trop faibles pour être suivis dans des instruments d'amateur, et sont en dehors du cadre des observations de l'astronomie populaire.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

ÉGLISE NOTRE-DAME, A VITRÉ,

ET CHAIRE A PRÊCHER EXTÉRIEURE.



Église Notre-Dame, à Vitré (Ille-et-Vilaine). — Dessin de Catenacci.

On n'apprendra peut-être rien de nouveau au lecteur en lui disant que Vitré est une des villes les plus curieuses de France en général et de Bretagne en particulier. Dès la campagne, avant même qu'on ait franchi les portes, l'œil est frappé par la longue ligne de remparts et de tours derrière laquelle semblent s'abriter les maisons étagées sur la colline dans le désordre le plus pittoresque, et dominées fièrement par les ruines du château fort. Entre-t-on dans la ville? il faut parcourir ces rues et ces ruelles étroites, sombres, tortueuses, mal percées, mal pavées, aux vieilles maisons de pierre ou de bois, grossièrement cuirassées d'ardoises et bizarrement revêtues de lichens

et de mousses; il faut regarder ces étranges constructions, qui se penchent et s'appuient les unes sur les autres; il faut passer sous ces ténébreuses galeries aux piliers à peine équarris; il faut sonder du regard ces boutiques aux sombres transparences, qui font songer aux légendes d'autrefois, et où il semble que doivent habiter des êtres d'un autre âge, vendant des marchandises inconnues ou exerçant des métiers fantastiques.

Certes, on ne trouvera là ni gaieté, ni élégance, ni symétrie; mais ce qu'on y trouvera, c'est une impression étrange et profonde, et l'on se laissera involontairement prendre à cette image si vraie du passé, comme on se laissera toujours prendre, du reste, à tout ce qui est souvenir ou écho sincère de la vie de ceux qui nous ont précédés.

Malheureusement pour le poëte et pour l'artiste, cette empreinte que le moyen âge a laissée sur la vieille cité bretonne tend à disparaître de jour en jour, et ses portes fortifiées, son château, ses anciens monuments, qui avaient résisté à la guerre et aux efforts de la destruction, ne résisteront certainement pas aux efforts bien autrement hostiles d'une civilisation mal entendue.

Profitons donc de ce qui reste encore de cette époque où la ville était riche, active et puissante. Au quinzième et au seizième siècle, on a beaucoup construit à Vitré, et l'on trouve à y étudier des choses intéressantes, tant au point de vue des habitations bourgeoises que des édifices publics. Notre gravure représente un de ces derniers: c'est l'église Notre-Dame.

Jadis elle appartenait à un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes. Elle est, comme le style de son architecture l'indique, des quinzième et seizième siècles. Que l'on jette les yeux sur notre dessin, et on lira la date sur ces pignons à crochets, sur ces contre-forts artistement travaillés, garnis de gracieuses arcatures et terminés par des pinacles flamboyants. Flamboyantes aussi sont les lignes des meneaux qui garnissent les ogives des fenêtres, et qui sont bien de leur époque par leurs enlacements tordus et leurs sinuosités capricieuses. Mais ce qui est une véritable curiosité, c'est la chaire extérieure adossée à un des contre-forts. Construite en pierre, elle est surmontée d'un dais important, en forme de pyramide, dont les arêtes sont richement garnies de fleurons et dont la base est entourée d'une couronne de petits frontons triangulaires habilement fleuronnés et fouillés. Des têtes d'anges la soutiennent. Les rebords semblent se rabattre en façon de dentelle, et le pied qui supporte le tout va s'évasant d'après un dessin de moulures fort élégantes. Cette chaire est un charmant spécimen de la sculpture décorative du seizième siècle, et, selon la tradition du pays, elle aurait été élevée pour opposer la prédication catholique publique à la prédication calviniste, alors puissante en cette ville.

L'histoire semble, du reste, donner raison à cette tradition. En effet, à l'époque des guerres de religion, Vitré prit le parti de la réforme, ce qui peut paraître extraordinaire aujourd'hui, quand on connaît l'état actuel des esprits dans cette province. Mais les faits sont là et expliquent d'une manière indiscutable quand et comment se fit ce changement des idées.

La baronnie de Vitré fut réunie par mariage, vers la fin du treizième siècle, au comté de Laval. Or nous trouvons par la suite des temps, comme héritières de ces deux domaines réunis, les maisons de Rieux et de Coligny, qui introduisirent le protestantisme à Vitré au seizième siècle, et gagnèrent aux idées nouvelles particulièrement les gentilshommes et les bourgeois dépendants des susdites seigneuries : aussi voit-on, pendant les guerres de la Ligue, Vitré servir de centre d'action et de place d'armes aux protestants. Ils y établirent même un prêche, qui ne disparut qu'au moment de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685.

Les Mémoires du temps ont gardé le souvenir de l'énergie avec laquelle une femme, la belle, intelligente et courageuse Christine de Rieux, soutint la nouvelle cause. Elle était tutrice du jeune baron de Vitré, âgé de quatre ans. Elle fit partager son ardeur non-seulement aux hommes, mais encore et surtout aux femmes de Vitré, lorsque le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, vint assiéger la ville avec une armée de dix mille hommes, qu'appuyaient vingt mille paysans des environs. Le siége fut bravement supporté pendant cinq mois par les Vitréens et les Vitréennes, et le prince de Dombes, qui arriva au secours des assiégés, força finalement Mercœur à se retirer; en sorte que la ville demeura jusqu'à la paix sous l'obéissance du roi. La foi catholique subsista du reste toujours dans ce pays, et dès lors la présence de la chaire extérieure s'explique tout naturellement comme une nécessité.

Les chaires extérieures semblent de nos jours une curiosité, et, en effet, elles sont assez rares; mais ce qui est au moins aussi curieux dans l'histoire de l'art, c'est l'indétermination ou plutôt le silence de la règle liturgique à l'égard de cet objet, qui paraît, à première vue, tellement indispensable à l'exercice du culte, que nous ne pourrions de nos jours concevoir une église sans chaire à prêcher.

L'histoire nous montre pourtant que la forme, la place et même la présence de la chaire, n'ont pas toujours été des choses absolues. Ainsi, dans les églises primitives, il n'y avait pas de chaire à prêcher proprement dite, mais deux *ambons* (en grec *ambôn*, lieu élevé) ou pupitres, placés des deux côtés du chœur pour lire l'épître et l'évangile. Au douzième siècle, cependant, il semble qu'outre les ambons, il existe parfois aussi un pupitre spécial à prédication. Ce pupitre, le plus souvent, était une simple estrade mobile, dont on se servait soit dans l'église, soit dans le préau du cloître.

Dans les églises italiennes, on trouve des chaires à prêcher d'époques anciennes, du treizième et du quatorzième siècle, en pierre, en marbre ou en bronze; mais, en France, aucune ancienne église, d'après toutes les probabilités, n'a conservé de chaire à prêcher ou de pupitre ayant la même destination, d'une date antérieure au quinzième siècle. A partir du douzième siècle surtout, l'usage, dans les églises du Nord, était d'établir un *jubé* à l'entrée du chœur. Ce jubé remplaçait l'ambon primitif : on y lisait l'épître et l'évangile, et le prêtre, du haut de cette galerie, exhortait aussi les fidèles.

Cependant la position trop élevée du prédicateur avait des inconvénients, et l'idée vint de placer des chaires portatives sur l'un des côtés de la nef, dans un endroit approprié de l'église. C'étaient de petites estrades ou tribunes en bois, fermées de trois côtés, c'est-à-dire sans dossier, ayant un pupitre et au besoin un siége, et garnies par devant de quelques étoffes ou tapis. Au treizième siècle, les ordres prêcheurs sont établis contre l'hérésie, et la prédication, d'accidentelle qu'elle était, devient régulière et fréquente. La chaire, désormais objet de nécessité absolue, entre forcément dans les plans des architectes : elle sera fixe à l'avenir et fera partie de la construction même de l'église. Il y a des pays où on la met sur des colonnes; mais, en général, elle formait une espèce de balcon saillant à l'intérieur de l'église, porté en encorbellement et accompagné d'une niche prise aux dépens du mur; le prédicateur recevait ordinairement la lumière

par de petites fenêtres. On montait à la chaire par un escalier ménagé dans l'épaisseur de la construction. Plusieurs églises et anciens réfectoires de couvent offrent de beaux et intéressants modèles de ce système d'installation.

La forme des chaires se modifie avec le temps. On les voit plus tard tantôt simplement adossées, tantôt suspendues en encorbellement à un pilier, et cette dernière disposition les fit souvent construire en bois, surtout à l'époque moderne.

Il y avait aussi des prédications en plein air, et l'un des souvenirs les plus intéressants de ce genre de prédication remonte au commencement du douzième siècle.

En 1109, un morceau considérable de la vraie croix fut rapporté de Jérusalem à Paris par la Grèce, la Hongrie, l'Allemagne et la Champagne. On le déposa provisoirement à Fontenet-sous-Louvre, puis on le transporta en grande cérémonie à Saint-Cloud. Le 1er août devait avoir lieu la réception solennelle dans la cathédrale de Paris. Depuis lors, tous les ans, le deuxième mercredi de juin, le morceau de la vraie croix était apporté dans la plaine qui s'étend entre la Chapelle, Aubervilliers et Saint-Denis, afin d'être exposé à la vénération des fidèles; on le rapportait ensuite à la cathédrale.

« Au sortir de Notre-Dame, dit l'abbé Lebeuf dans son *Histoire du diocèse de Paris*, on passait au cimetière de Champeaux, dit depuis des Innocents. Après une pause faite en ce lieu, et employée à quelques prières pour les morts, l'évêque commençait la récitation du Psautier, qui était continuée jusqu'au lieu indiqué ci-dessus. Là, après une antienne de la croix, l'évêque ou une autre personne en son nom, « étant en haut d'une tribune dressée exprès », faisait un sermon au peuple; après quoi, le même prélat, aidé de l'archidiacre, donnait la bénédiction à toute la multitude avec la croix apportée de Paris, se tournant d'abord à l'orient, d'où cette relique est venue, puis au midi, vers Paris, ensuite au couchant, et enfin au septentrion, du côté de Saint-Denis. »

Cet exemple de prédication en plein air n'est pas le seul; mais bornons-nous à en citer un auquel se rattache un des plus grands noms de l'histoire religieuse. Quand saint Bernard prêcha devant l'armée des croisés, en présence de Louis le Jeune, du haut de la colline de Vézelay, il était sur une estrade. On sait que cette estrade était une petite plate-forme sans garde-corps. Dans un vaste espace, en plein air, devant une foule considérable, on comprend que le prédicateur devait être vu en pied. Une chaire ou tribune ordinaire, qui n'aurait laissé voir que le haut du corps, aurait produit un effet ridicule. En Italie, du reste, on sait que les prédications en plein air, sur une estrade, sont encore d'usage.

Les prédications en plein air semblent avoir été fréquentes au moyen âge; mais au moment de la réformation, en beaucoup d'endroits, il se produit un fait assez caractéristique : les prédicateurs renoncent à la prédication dans la rue ou sur la place publique et se renferment dans l'église. En effet, dans les localités où les protestants étaient assez nombreux pour être puissants, il pouvait se trouver des contradicteurs parmi la foule assemblée : c'était un scandale et un danger; or ce scandale était possible dans un champ, sur une place, bref, dans un endroit libre et accessible à tous, tandis qu'il devenait impossible dans une église. Il y avait pourtant des villes où, malgré la présence des réformés, non-seulement les prédicateurs catholiques ne reculèrent pas, mais encore combattirent leurs adversaires avec leurs armes, opposant prédication publique à prédication publique, et se tenant évidemment prêts à la discussion et à la riposte, si besoin en était.

La tradition de la chaire extérieure de Vitré, qui date justement du seizième siècle, a donc parfaitement sa raison d'être; du reste, soit pour lutter contre les réformés, soit pour prêcher à une plus nombreuse assistance, soit pour pratiquer simplement un usage aujourd'hui perdu, on installa en plusieurs villes, dans des angles de carrefours, ou dans des cloîtres, ou dans des cimetières, des chaires fixes en pierre adossées à un bâtiment. Dans certains cas, la chaire s'appuyait à un mur ou à un contre-fort de l'église. On en trouve d'antérieures au seizième siècle. Les chaires extérieures fixes les plus connues et les plus dignes de l'être sont, avec celle de Vitré, la chaire du quinzième siècle qui se trouve sur la rue à l'un des angles de l'église Notre-Dame de Saint-Lô; celle qui est dans l'épaisseur d'un contre-fort de l'église Saint-Aubin de Guérande; celle qui est restée à l'église du Guerno, dans le Morbihan; celle que l'on voit à Saint-Dié, dans le préau du cloître de la cathédrale, et qui est du commencement du seizième siècle.

Le couronnement ou dais que l'on remarque sur la chaire de Vitré n'était pas un simple ornement, mais un *auvent* destiné à garantir le prédicateur contre les rayons du soleil, et en même temps à rabattre sa voix et à l'empêcher de se perdre dans les airs. Ce système fut, du reste, adopté aussi pour les chaires intérieures des églises, qui ont toutes, ou peu s'en faut, un *abat-voix* de ce genre. Ajoutons que la plus grande partie des chaires construites depuis le seizième siècle sont en bois.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. les Tables du t. XLII, 1874.

PREMIER VOYAGE EN AMÉRIQUE.

Suite.

Très-sensitif à l'endroit de sa nationalité, Dickens supporte mal l'arrogante supériorité que s'arroge l'Amérique sur la mère patrie. Déguisé sous des formes à peu près polies chez les gens bien élevés, ce sentiment universel s'étale avec grossièreté dans le peuple. Voyageant par un temps exécrable, trempé jusqu'aux os par une pluie torrentielle, il voit se dresser sur l'impériale de la diligence un petit drôle qui, du haut de ses trois pieds six pouces, l'apostrophe : « Hein! étranger, voilà qui vous rappelle votre pays! » Une dame complimente Mme Dickens sur sa voix et sa manière de parler, qui ne sont pas d'une Anglaise, mais qui pourraient la faire passer pour Américaine. Un libraire adresse au romancier une demande de secours, motivée sur ce qu'ayant publié ses œuvres en concurrence de plusieurs autres éditeurs, il a contribué à le faire connaître aux États-Unis! Il termine par des menaces à l'auteur, qui, s'il ne fait pas droit à sa requête, *s'en repentira!*

> On voit au front de ceux que la gloire environne
> Qu'elle fait payer cher ce qu'on croit qu'elle donne.

Dickens écrit de New-York : « Je vais enfin quitter cette ville, où je ne puis rien faire de ce que je veux faire, rien voir de ce que je veux voir, ni aller où je désire aller. Si je descends dans la rue, je suis traqué par la foule; si je rentre, la maison devient un champ de foire; si je visite une institution publique, les directeurs me guettent au passage et me débitent un interminable *speech;* si je vais à une réunion du soir, j'y suis cerné, étouffé à perdre haleine, quelque part que je me réfugie; si j'accepte un dîner, il me faut parler de toutes choses et à toutes gens. Je vais à l'église chercher du repos, il y a aussitôt une poussée de toute la congrégation vers le banc que j'oc-

cupe, et le ministre me prend à partie; je monte dans un wagon, où jusqu'au conducteur m'interpelle. Je ne peux pas boire un verre d'eau à une station qu'une centaine de curieux n'inspecte mon gosier pour voir comment j'avale. Imaginez un tel supplice! Chaque courrier m'apporte des masses de lettres insignifiantes, toutes requérant une réponse immédiate. Un homme s'offense de mon refus d'habiter chez lui; un autre est furieux que je ne veuille pas aller dans quatre maisons par soirée. Je n'ai ni paix ni trêve, et suis dans un état perpétuel de fièvre qu'entretiennent le climat et l'intolérable chaleur des poêles chauffés au rouge, dans des appartements hermétiquement clos, dans les voitures, dans les bateaux, partout. » Le manque d'air, joint à la sécheresse de l'atmosphère extérieure, est un des fléaux dont il se plaint. Il ne se résigne pas non plus à l'habitude des naturels d'expectorer toujours et en tous lieux, à une certaine rusticité native, à l'amour du lucre, au culte du dollar, à l'excessive cherté de la vie. Cependant les habitudes qu'il réprouve ne l'empêchent pas de rendre justice aux qualités réelles de la nation. « Les Américains, dit-il, sont affectueux, hospitaliers, doués d'aptitudes diverses. Leurs préventions sont moindres qu'on ne le suppose; ils sont envers les femmes d'une politesse chevaleresque, courtois, obligeants, désintéressés. Quand ils prennent un homme en affection (ainsi que j'en ai fait l'épreuve), ils lui sont tout dévoués. L'État agit en père avec le peuple. Il a un soin paternel des enfants pauvres, des femmes enceintes, des vieillards, des malades. Dans la rue, les passants vous renseignent, vous viennent en aide, et refusent toute offre d'argent : le désir d'obliger est général. Je n'ai jamais voyagé dans une voiture publique sans y faire quelque aimable connaissance dont je me séparais à regret. Néanmoins je n'aime pas le pays. Pour rien au monde n'y voudrais-je vivre; il m'est adverse. Je crois impossible qu'un Anglais y soit heureux. Les causes de cette opinion sont trop nombreuses pour les énumérer. »

Après une excursion dans les États du Sud, où sévissait alors l'esclavage, une visite aux cataractes du Niagara, dont l'effet sur lui fut une sensation de calme, d'éternel repos, de bonheur indicible sans mélange d'effroi, il atteignit le Canada. Il s'y retrouvait dans son élément. Il y était attendu, et avait promis aux officiers des gardes en garnison à Montréal d'y jouer la comédie avec eux sur un théâtre de société. Il tint parole, monta la pièce, dressa les acteurs, se chargea de deux rôles comiques, et s'en acquitta aux applaudissements frénétiques de l'auditoire. L'époque fixée pour son retour arrivait; il était temps : ses enfants, ses amis, lui manquaient; sa pensée et son cœur se tournaient sans cesse vers eux : « Plus l'heure du départ approche, plus la fièvre du logis me tient. Embrassez nos chéris! Nous nous reverrons bientôt, s'il plaît à Dieu, et nous serons plus heureux, plus gais que nous ne l'avons été de toute notre vie... *Home! home! home!* »

VOYAGE SUR LE CONTINENT.

Ses *Notes sur l'Amérique*, publiées peu après son retour, furent écrites avec amertume, sous l'influence d'illusions perdues. Quoiqu'il y eût à dessein évité le brûlant sujet de la propriété littéraire, elles soulevèrent dans la presse des États-Unis une tempête de récriminations et de reproches; mais quand la première cuisson causée par la verge fut calmée, ses critiques les plus acerbes furent reconnues justes. Il put le constater vingt-cinq ans plus tard, à son second voyage. Les ridicules signalés par lui avaient en partie disparu, les habitudes cyniques ne se montraient plus que dans les dernières classes; le point de vue s'était élargi; les mœurs publiques avaient plus d'aménité, sauf en politique, où les esprits étaient toujours montés au plus violent diapason.

Dickens était en pleine maturité de génie lorsqu'il commença *Martin Chuzzlewit*, admirable peinture d'hypocrisie mondaine dans le mielleux Picksniff, d'égoïsme juvénile dans Martin, de brutale et criminelle convoitise dans Jonas, d'adorable et candide bonté dans Pinch; et quels personnages secondaires que Mark Tapley, l'incomparable M. Gamp, et son imaginaire confidente et admiratrice mistress Harris, portraits vivants devenus des types de caractères! Ce roman est un monde dont chaque acteur a sa physionomie, et trahit par ses gestes, sa voix, son regard, la passion dominante qui le fait agir; drame plein d'incidents aussi imprévus que ceux de la vie, révélations spontanées et en quelque sorte magnétiques.

« La façon dont les personnages se dévoilent à moi est un des procédés les plus surprenants de l'esprit. Ce que l'auteur sait étant donné, ce qu'il ne sait pas lui est révélé à mesure. Je suis certain que cela se passe ainsi, aussi certain que je le suis de la loi de la gravitation, et peut-être plus encore, si c'est possible. »

Ce remarquable ouvrage ne fut point accueilli au début avec autant de faveur que les précédents; soit que le public se fût refroidi, ainsi qu'il arrive après de grands succès, soit que le mode de publication par livraisons mensuelles suspendît trop longtemps l'intérêt, la vente des premiers numéros ne dépassa pas vingt mille. Ce fut un désappointement et un échec comme gain, car les éditeurs en prirent occasion de réduire les droits d'auteur. Dickens avait à subvenir, par son seul travail, aux dépenses d'une lourde maison et aux exigences souvent renouvelées des membres de sa famille paternelle, exigences contre lesquelles il ne se révolta jamais. La perspective de dettes écrasantes l'effrayait; il songea sérieusement à passer sur le continent et à y faire un séjour de quelque durée. Il y voyait un moyen d'économie, un renouvellement d'idées et un plus vaste champ d'observation. « J'ai confiance en moi, écrivait-il à un ami; je sais qu'avec de la santé je puis maintenir mon rang dans l'esprit des penseurs; mais combien y a-t-il de lecteurs qui prennent la peine de penser? Combien en est-il qui, sur la foi de fripons ou d'idiots, proclament qu'un homme écrit trop, qu'il est à bout de verve! » *La suite à une prochaine livraison.*

LES JUGES ET LA JUSTICE

DANS L'ANCIENNE FRANCE.

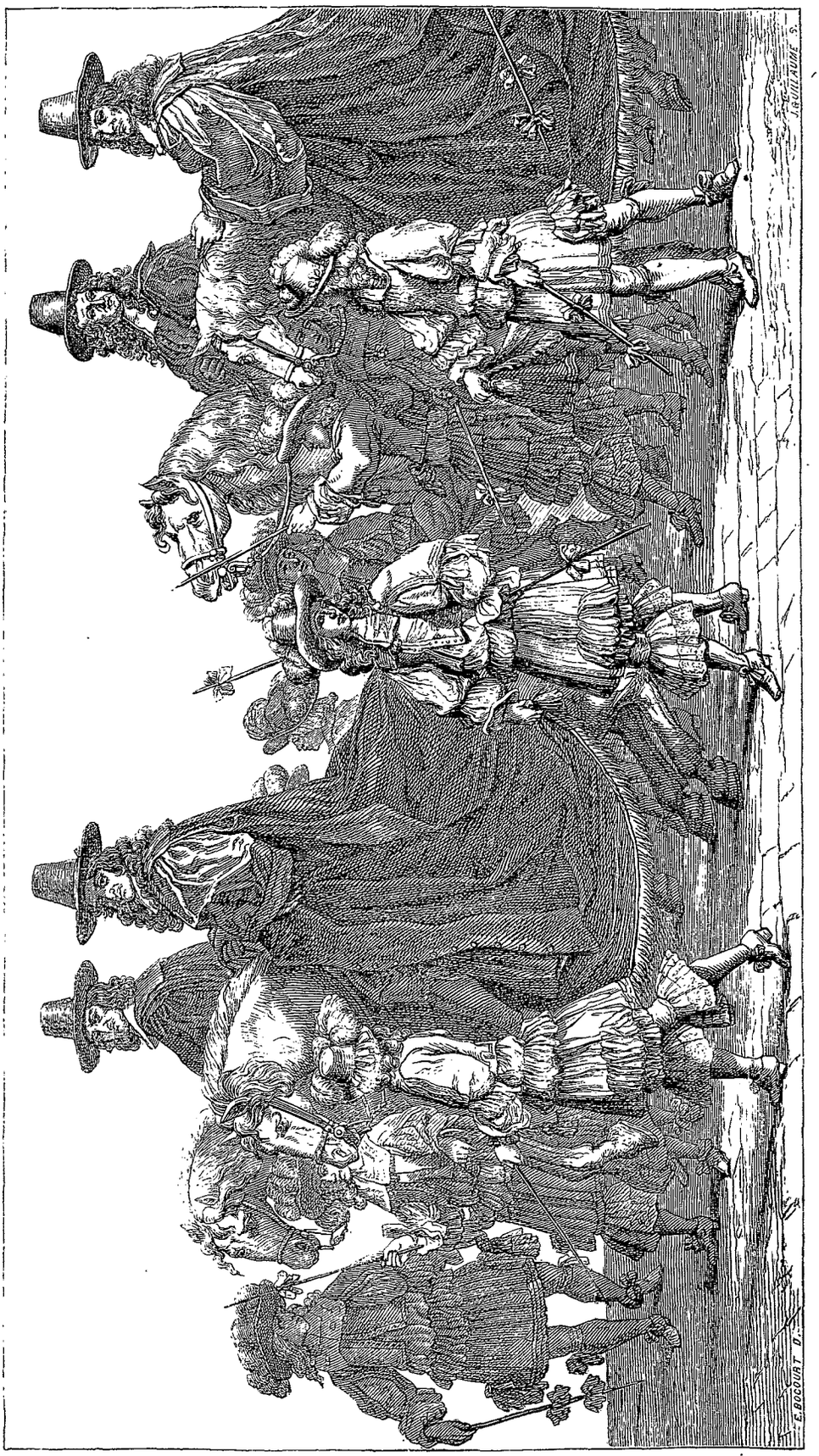
LES ANCIENNES JURIDICTIONS. — LES MISSI DOMINICI. — TRAITEMENTS DES MAGISTRATS. — VÉNALITÉ DES OFFICES. — LES ÉPICES. — LA SABBATINE. — LA VIE DES MAGISTRATS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est dans la section des dessins, et sous le numéro 292, que le riche Musée de Dresde conserve le précieux original de l'estampe ci-contre, l'une des pièces les plus importantes qu'ait produites le crayon facile de notre peintre graveur François Chauveau. On peut juger, par ce luxe de pages escortant la chevauchée des gens du roi, quel pompeux appareil le cérémonial du dix-septième siècle imposait à la magistrature, dans toutes les occasions où elle devait se montrer publiquement en corps.

Au temps où nous reporte la *Promenade des magistrats*, dessinée par le fécond élève de Laurent de la Hire, la lumière commençait seulement à pénétrer dans le chaos des juridictions ecclésiastiques, royales et seigneuriales, lesquelles se disputaient souvent les justiciables et se les arrachaient quelquefois par la violence.

Avant que la célèbre ordonnance criminelle d'août 1670 eût simplifié les formes de la procédure et fixé

la compétence des juges, le plaideur ainsi que l'accusé étaient exposés à n'obtenir un arrêt définitif que lorsqu'ils avaient, le premier porté sa plainte, et l'autre présenté ses moyens de défense devant cette série de siéges de justice nommés Viguerie ou Prévôté, Bailliage ou Sénéchaussée. Souvent ceux-ci les renvoyaient du Présidial au



Musée de Dresde. — Promenade de magistrats à Paris, au dix-septième siècle, dessin de François Chauveau. — Dessin de Bocourt.

Parlement de la province, et finalement devant le Grand Conseil ou Conseil des parties, sorte de tribunal d'appel souverain dont l'institution contenait en germe celle de notre Cour de cassation.

Le Conseil des parties remplaçait, mais à l'état permanent et sédentaire, les *missi dominici*, les envoyés royaux, délégués par Charlemagne pour apprécier souverainement l'équité des sentences rendues soit par le seigneur suzerain en personne, soit par son viguier (*vicarius*, lieutenant ou juge suppléant). *Les missi dominici* avaient pour devoir de s'établir chez le seigneur haut justicier, et d'y vivre à discrétion jusqu'à ce que satisfaction eût été donnée au plaignant arbitrairement lésé et à l'innocent injustement condamné.

Cette immixtion de la couronne, comme pouvoir supérieur, dans les procès soumis préalablement aux décisions de la justice seigneuriale, prouve qu'à l'époque la plus florissante de la féodalité, le consentement mutuel avait admis ce principe, sanctionné par l'Assemblée constituante dans la loi du 24 août 1790 : « La justice émane du chef de l'État. »

Cette même loi, relative à l'organisation de la justice, dit aussi : « La justice est gratuite, les magistrats sont salariés par l'État. »

Si le bienfait de la gratuité proclamée par l'Assemblée constituante rompt la chaîne des temps quant aux traditions de la justice, l'usage de rémunérer ceux à qui l'État confie la mission de prononcer sur la fortune, l'honneur et la vie des citoyens, n'était point une innovation. Pour ne citer qu'un exemple, nous rappellerons que, sous Charles VI, les maîtres des requêtes de l'hôtel touchaient chacun 272 livres par an; ils avaient en outre la table, le feu, la lumière, des robes et des manteaux. L'avocat du roi au Châtelet touchait 125 livres. L'ensemble des gages de la magistrature montait, en 1742, à la somme de cinq millions de livres. Mais, bien loin que la multiplicité des gagés fût onéreuse pour la caisse de l'État, le souverain dont les finances étaient embarrassées accueillait avec empressement toute proposition d'en augmenter le nombre. La création de nouveaux offices fut souvent, sous l'ancienne monarchie, le plus puissant moyen pour battre monnaie.

C'est au temps de saint Louis, où l'on vit des offices de bailli se vendre pour le compte du roi, qu'il faut faire remonter la vénalité des charges. On sait qu'en 1316 Philippe le Long autorisa les baillis et sénéchaux à investir les sergents de leurs juridictions de provisions moyennant finance, à condition qu'ils n'en retiendraient rien pour eux et qu'ils en tiendraient compte au trésor du roi (1). Louis XII usa de cette ressource à l'époque des guerres d'Italie; François Ier mit à l'encan vingt nouvelles places de conseiller au Parlement de Paris, pour payer les Suisses; Henri IV ne créa pas de charges nouvelles, mais il imposa aux titulaires une redevance annuelle qui devait leur garantir, non plus seulement la possession viagère de leurs offices, mais le droit de les transmettre par voie d'hérédité ou à prix d'argent (2).

Dès le règne de Henri II, les charges de conseiller au Parlement de Paris s'achetaient 12 000 livres; sous Henri IV, elles en coûtaient 30 000; pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, elles montèrent de 80 à 150 000; les présidents à mortier payèrent la leur jusqu'à 500 000, et les procureurs généraux, 700 000.

A part l'honneur inestimable de rendre la justice, et à ne considérer que la modicité du gage annuel, on pourrait croire qu'en achetant si cher cet honneur les acquéreurs plaçaient mal leur argent; ce serait faire erreur : outre les gages, il y avait les épices, d'abord légers présents de dragées, de confitures et autres menus objets d'épicerie, qui ne devaient point, dit l'ordonnance de 1351, excéder la consommation du jour; mais bientôt ces dons volontaires furent convertis en taxe pécuniaire obligatoire. « Pour quelques magistrats, dit l'avocat général Henri Bourguignon, ces épices s'élevaient à vingt-cinq et à trente mille livres par année. » Les épices furent supprimées par les lois du 4 août 1789 et du 24 août 1790.

On pourrait citer, comme supplément au produit des épices, les droits que percevaient les juges pour leurs rapports et vacations extraordinaires, ou *tours de sabbatine*. Il est nécessaire d'expliquer cette locution.

« A l'époque de l'établissement des cours de justice, a écrit M. de Bastard, les audiences se tenaient de huit à dix heures du matin, et depuis deux heures jusqu'à cinq heures; bientôt le nombre des affaires devint de plus en plus considérable; alors on s'avisa d'ajouter aux audiences ordinaires des séances extraordinaires, à des jours et à des heures non employés. Comme ces séances avaient été indiquées le samedi, elles furent nommées sabbatines, du latin *sabbatum*, et ce nom leur resta alors que plusieurs jours de la semaine leur eurent été consacrés. On décida que le travail supplémentaire des magistrats serait payé par les plaideurs. Quand le temps employé aux affaires fut la base de la rétribution de la magistrature, il devint important d'en déterminer la longueur; on prit pour unité du calcul chaque épuisement du sablier parlementaire, dit *la sabbatine;* puis on appliqua à la séance elle-même le nom de l'instrument qui en mesurait la durée. A l'expiration de l'heure, le président disait à l'huissier : « Tournez la sabbatine. » Chaque heure de travail s'appela un tour de sabbatine; chaque tour se payait deux écus à chacun des deux présidents, et un seul écu pour chaque conseiller.

La vie du magistrat, au dix-septième siècle, était ainsi remplie : à sept heures du matin, audience au palais; cent ans auparavant, le tribunal siégeait à cinq heures, l'audience durait deux heures. A neuf heures, les lundi, mardi et jeudi, audiences publiques de la grand'chambre; celles-ci étaient closes à onze heures. Le vendredi soir, la Grand'chambre donnait audience dite de relevée, et la Tournelle le mercredi et vendredi matin; le reste du temps était consacré à la préparation des rapports, à la rédaction des arrêts, à la visite des prisons, à la distribution des aumônes, aux conférences chez les présidents de chambre ou aux séances extraordinaires dites sabbatines, et, quand possible était, à l'étude.

C'est par cette laborieuse existence, sauvegarde des bonnes mœurs, que notre ancienne magistrature justifiait la vénération qu'elle inspirait.

(1) De Bastard d'Estang, *les Parlements de France.*
(2) Voy. la Table de quarante années, au mot PAULETTE.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 50, 61.

III. — CATASTROPHE.

A quelque temps de là, la petite Valentine eut une assez grave indisposition. Cette enfant était la consolation, la seule joie de Nancy, depuis que son mari s'absorbait dans ses livres. Dès la première atteinte du mal, la mère eut recours aux conseils d'une gardeuse d'enfants dont le savoir et l'expérience étaient en grand renom dans le quartier; mais, cette fois, l'état de plus en plus inquiétant de la pauvre petite donna un démenti à la soi-disant efficacité des remèdes de la bonne femme.

Un matin que Pierre Jousselin se disposait à continuer ses élucubrations quotidiennes, un profond soupir de Nancy, qui se tenait depuis la veille auprès du

lit de la malade, lui fit tourner la tête du côté de sa femme et de sa fille; il les regarda de loin un moment, comme au sortir d'un rêve, puis il se leva brusquement, ramassa en bloc les volumes et les cahiers épars sur la table, et alla les jeter pêle-mêle dans un placard ouvert, qu'il referma avec violence.

— On ne peut même plus soupirer sans te mettre en colère, murmura Nancy.

— Oui, je suis furieux, reprit l'ouvrier; mais ce n'est pas contre toi, pauvre chère victime; c'est à moi que j'en veux. Je le vois bien maintenant, j'ai été jusqu'à présent un mauvais mari, un mauvais père... Il m'a fallu du temps pour m'en apercevoir... mais tout à l'heure je t'ai entendue... tu n'avais jamais soupiré ainsi, ç'a été pour moi comme un éclair... j'ai compris mes torts... mon crime! Si tu souffres, ma Nancy, si notre fille est malade, c'est parce que je vous laisse manquer de tout... Je m'épuise follement à vouloir vous rendre riches, et j'oublie que mon premier devoir est de vous faire vivre. Misérable! poursuivit-il en s'apostrophant, on ne te demande pas d'être un inventeur célèbre; sois un honnête ouvrier, nourris ta femme et ton enfant!

La jeune femme, qui n'avait jamais entendu son mari parler ainsi, se jeta à son cou, qu'elle enlaça de ses deux bras, et dit, en pleurant d'attendrissement :

— Ne te reproche plus rien, Pierre, nous serons heureux, puisque tu vas chercher de l'ouvrage.

— Oui, je te le promets. Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Les deux époux s'approchèrent ensemble du lit de Valentine.

En ce moment, la pauvre petite paraissait n'avoir plus que le souffle; un violent accès de fièvre avivait ses joues ordinairement pâles et rendait trop brillants ses grands yeux bleus, qu'estompaient les souffrances.

— Je vais appeler la gardeuse d'enfants, dit le père.

— Non... c'est un médecin qu'il faut... un vrai médecin.

— Je cours en chercher un, et quand il m'aura promis de venir, j'irai d'atelier en atelier demander de l'ouvrage.

Pierre Jousselin endossa sa veste, prit son chapeau, et sortit après avoir donné un baiser à la malade.

Une heure s'écoula, puis une autre; Valentine devenait de plus en plus brûlante, sa mère la tenait dans ses bras, essayant d'arrêter les progrès de la fièvre qui l'épuisait.

Enfin, le médecin arriva; il examina l'enfant, eut un mouvement d'épaules inquiétant, écrivit une ordonnance, et, sans répondre aux pressantes questions de la mère, il dit :

— Que ceci soit porté tout de suite chez le pharmacien; vous entendez, il n'y a pas un moment à perdre.

Il laissa l'ordonnance sur la table. Nancy ne pouvait quitter sa fille; par bonheur, une voisine qui guettait le départ du docteur rouvrit la porte, et demanda à la jeune femme si l'on n'avait pas besoin d'elle

— Oh! oui, j'ai grand besoin de vous, répondit Nancy.

Et, montrant le papier, elle ajouta :

— Il faudrait que cette ordonnance fût déjà chez l'apothicaire.

La voisine prit le papier, descendit rapidement les cinq étages de l'escalier, et revint peu après.

— Vous avez les remèdes indiqués? demanda Nancy.

— Hélas! non, voisine; l'apothicaire ne veut les donner que contre de l'argent.

— Mon mari va rentrer, il en rapportera sans doute... Au fait, combien ces remèdes?

— Six francs, ma pauvre voisine

— Six francs! et je n'ai pas un sou! Mon anneau de mariage, le bijoutier me l'a acheté la semaine dernière; encore s'il me restait les reconnaissances de tout ce que j'ai mis au mont-de-piété... mais non, elles sont vendues aussi, vendues pour payer le terme... Et le médecin a dit : « Il n'y a pas un instant à perdre. » Oh! mon enfant, mon enfant bien-aimée, il faut que je te laisse mourir faute de six francs! Il doit y avoir dans ce monde quelqu'un qui me les donnerait; mais je n'ai pas même le temps d'aller les mendier!

Au moment où Nancy déplorait ainsi sa misère, une voix montant de la cour cria : « Avez-vous des vieux chiffons, des vieux papiers à vendre? »

La voisine, qui connaissait les habitudes du ménage, ouvrit le placard dans lequel Pierre Jousselin entassait ses livres et ses brouillons, et elle dit à Nancy :

— Il doit bien y en avoir pour six francs là dedans?

— Les papiers de mon mari! balbutia avec hésitation la jeune femme.

Mais, cessant aussitôt d'hésiter, elle reprit :

— Au fait, ce sont eux qui ont fait notre malheur; qu'ils m'aident du moins à sauver mon enfant!

Elle n'avait pas fini de parler que la voisine, penchée sur l'appui de la fenêtre, criait au marchand : — Montez!

On entendit presque aussitôt les marches de l'escalier gémir sous la pesanteur des souliers ferrés de l'enfant du Cantal. Celui-ci entra dans la mansarde, tenant d'une main sa balance romaine et de l'autre un grand sac de toile.

La suite à une prochaine livraison.

L'IMMORTALITÉ.

Le désir de la gloire, de la renommée immortelle, la poursuite constante du savoir, si habituelle chez tous les jeunes esprits ardents et curieux, sont pour moi autant d'indices de la nature progressive et infinie de l'intelligence. Nos espérances, qui souvent restent infructueuses ici-bas, appartiennent à une nature plus élevée, qui ne peut avoir son complet développement que dans une existence meilleure. (1)

ANIMAUX COMESTIBLES DE NOS COTES.

Voy. les Tables.

ASCIDIE ET HOLOTHURIE.

Les animaux dont il s'agit ici sont nus, appliqués aux rochers par une sorte d'appendice, un pied cartilagineux qui s'encroûte de sable et de petits coquillages morts, ou d'autres substances analogues de petites dimensions.

De Lamarck a donné à ces êtres singuliers le nom de *tuniciers*, Milne-Edwards celui de *molluscoïdes;* le premier, à cause de la membrane résistante qui revêt leur corps comme une enveloppe flexible; le second, parce qu'il les regarde comme un passage naturel des mollusques aux zoophytes. Quand on observe, en effet, ces animaux élémentaires, on est bien vite frappé de leur ambiguïté : on y voit des points de transition insensibles vers d'autres classes d'êtres, et l'esprit s'arrête indécis souvent sur la véritable détermination de ces créations indéterminées.

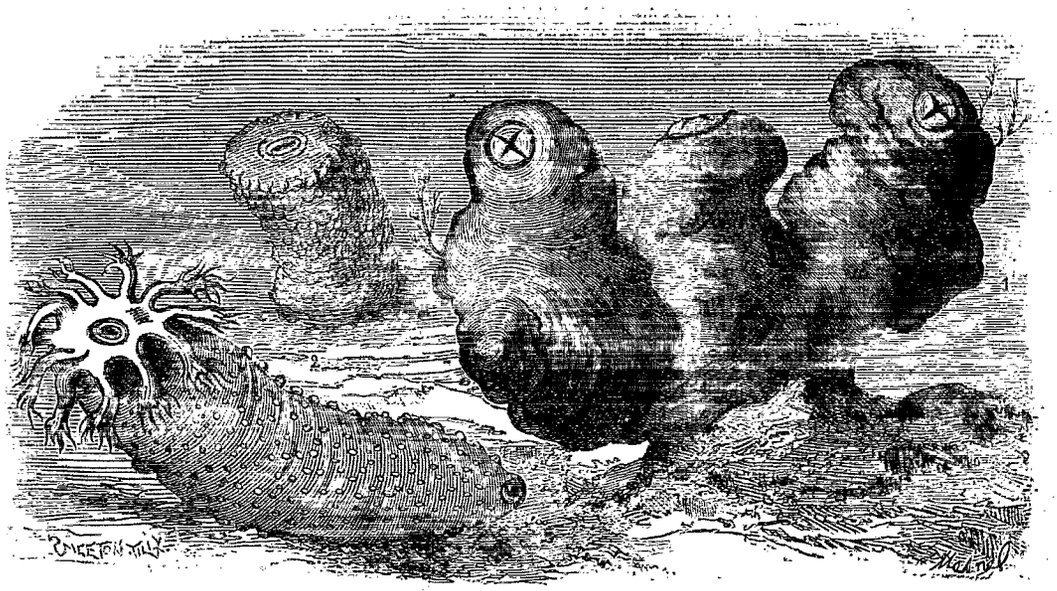
On était généralement persuadé, il y a une vingtaine d'années encore, que la cellulose ne se rencontre jamais dans les tissus animaux. On la regardait comme exclusivement propre aux végétaux, dont elle constituait une grande partie de la substance; par conséquent, on en concluait que son absence chez les uns et sa présence chez les

(1) Humphry Davy.

autres était un caractère absolument et radicalement distinctif à établir entre le règne animal et le règne végétal. Maintenant, MM. Schmidt, Lœvig et Kœlliker ont démontré que la cellulose existe dans les enveloppes des ascidies et des autres tuniciers, et qu'elle y constitue, comme chez les plantes, des membranes cellulaires, des fibres, etc.

Les ascidies appartiennent-elles à la fois aux deux règnes? Sont-elles réellement une transition des animaux aux algues? Déjà, chez ces derniers êtres, les semences sont animées de mouvements propres : elles se dirigent au moyen de cils vibratiles et ne deviennent plantes qu'au moment où, rencontrant un corps solide, elles se fixent à sa surface et perdent instantanément leur appareil locomoteur. Malheureusement, les ascidies ne sont encore que très-imparfaitement connues dans leurs transformations successives; mais tout fait pressentir que l'avenir réserve là des surprises nouvelles. On sait seulement que la reproduction a lieu de deux manières différentes, tantôt par des œufs, tantôt par une sorte de bouture, de segmentation spontanée.

En général, les ascidies rappellent par leurs formes, comme leur nom l'indique, une petite outre, une sorte de vessie, de bourse. Entre leur enveloppe et les viscères, l'eau s'introduit et sert à la fois à la respiration et à la nutrition, en apportant les animalcules microscopiques dont les molluscoïdes, ainsi que la plupart des mollusques, se nourrissent. Quand on presse l'animal, il lance au dehors, par une contraction de ses tissus, l'eau qu'il contient. Cela semble être son seul moyen de défense.



Holothurie élégante. H. tuberculeuse. Ascidie petit monde.

Les ascidies se fixent isolément sur les rochers et autres corps sous-marins, généralement à de grandes profondeurs. Leur couleur est sombre. Elles sont assez nombreuses dans toutes nos mers, mais c'est seulement sur les côtes méditerranéennes qu'on les fait servir à la nourriture de l'homme. On cueille surtout l'espèce appelée « ascidie petit monde » (*Ascidia microcosmus* Redi, ou *A. sulcata* Coq), dont le sac branchial est plissé en long.

Les holothuries appartiennent aux zoophytes et à la grande division des radiaires, parmi lesquels nous avons déjà rencontré l'oursin. On leur donne, en quelques endroits, le nom de *cornichons de mer*. Que l'on se figure un animal allongé, tantôt cylindrique, tantôt pentagonal, droit ou arqué, ressemblant à un gros ver disgracieux et court, le corps couvert de sortes de papilles saillantes. Ces papilles sont ses ambulacres ou pieds, creux, extensibles, quelquefois placés symétriquement, et toujours terminés par une ventouse en miniature. La bouche est placée à une extrémité du cylindre; chez certaines espèces, comme l'holothurie élégante (*H. elegans* O.-F. Müll.), elle est entourée d'une couronne de tentacules élégamment ciliés; d'autres fois, comme dans l'holothurie tuberculeuse, c'est un simple bourrelet frisé. Les plus grands de ces animaux ont, dans nos pays, 0m.30 de long.

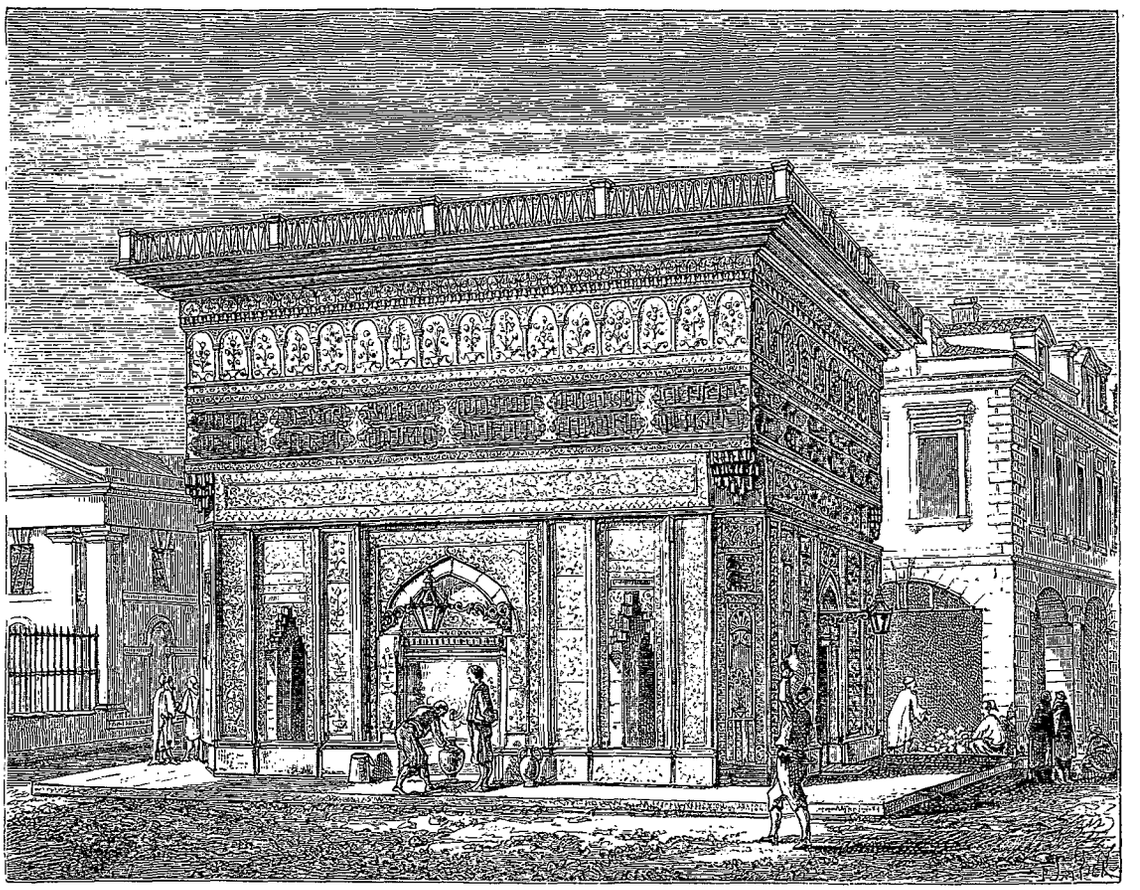
Quelquefois, quand on les irrite, les holothuries rejettent brusquement et volontairement leurs viscères. On s'attendrait à les voir périr, et cela arrive quelquefois, mais pas toujours. Le docteur Johnson avait oublié pendant deux ou trois jours une holothurie dans un vase rempli d'eau non renouvelée. Elle devint malade et, sans qu'on pût comprendre pourquoi, elle vomit tout à la fois ses tentacules, son appareil buccal, son tube digestif et une partie de ses ovaires, qui tombèrent autour d'elle. Cependant sa vie n'était pas éteinte : sa peau vide se contractait au moindre attouchement. L'animal, dit J. Delyell, reproduisit peu à peu de nouveaux viscères : cette grande opération dura près de quatre mois, au bout desquels l'holothurie recommença sa vie habituelle.

Sans doute ces phénomènes sont extraordinaires, mais la multiplication de ces singuliers animaux n'est pas moins remarquable. Rymer Jones a vu une holothurie demeurer quelque temps immobile, chacune de ses extrémités s'élargissant et s'aplatissant peu à peu. En même temps, la partie moyenne devenait de plus en plus amincie, se réduisant à un fil très-mince qui se rompit enfin et laissa isolées deux demi-holothuries à peu près de même grosseur. Plus tard, chaque organisation se compléta dans un repos réparateur, et il en résulta deux animaux parfaitement semblables au premier qui leur avait donné naissance.

Ce sont les holothuries que les Chinois désignent sous le nom de *trépang* ou *tripang* : ils les coupent en filaments et en font un potage qui ne le cède point, dit-on, à la fameuse soupe à la tortue.

LA FONTAINE DE TOP-HANÉ,

A CONSTANTINOPLE.



La Fontaine de Top-Hané, à Constantinople. — Dessin de Sellier.

Au temps de Colbert, qui s'en émerveillait avec raison, on comptait à Constantinople cinq mille neuf cent trente-cinq fontaines; et un vieux voyageur français, qu'on ne consulte plus assez, nous explique en termes excellents pourquoi la grande cité musulmane jouissait alors de ce luxe hydraulique, inconnu à cette époque à la plupart des villes de la chrétienté (1).

« Comme la loy des Turcs leur deffend de boire du vin, dit-il, la dévotion des bons musulmans s'exerce à faire conduire des eaux en plusieurs endroits, pour y avoir des fontaines, afin d'éteindre la soif des passants. »

Les Turcs, à vrai dire, sont assez peu partisans de la statistique, et nous ne savons pas d'une façon bien certaine si ce nombre prodigieux de fontaines, énuméré en 1680, a beaucoup augmenté depuis le temps où Louis XIV se faisait décrire la Turquie par son spirituel dessinateur Joseph Grelot. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'un habile général, excellent ingénieur du premier empire, ne nous a pas laissé de doute sur les facilités prodigieuses que les envahisseurs de l'antique Byzance rencontrèrent, grâce à la nature du terrain conquis, pour approvisionner d'eau leur capitale. Il nous apprend aussi que la science raisonnée n'y fut pour rien et que les constructeurs de fontaines, à Constantinople, s'en rapportent bien plus à un heureux instinct pour exécuter leurs travaux, qu'à des calculs positifs dont ils ne se sont jamais fort embarrassés (2).

Ces eaux si abondantes dont font usage les Turcs, et qui alimentent des milliers de canaux dont l'antiquité usait déjà avec une rare magnificence, viennent toutes de Belgrade et d'un village voisin, localités qui ne se trouvent pas à plus de vingt ou vingt-quatre kilomètres de Constantinople.

Ces innombrables édifices, d'une utilité si évidente, sont élevés en général devant les mosquées : on les voit toujours entourés de sackats ou porteurs d'eau, qui remplacent par des outres en cuir nos seaux de fer-blanc. Deux de ces fontaines jouissent d'une telle réputation d'élégance, qu'on n'ouvre pas un seul volume de touriste sans les y voir tout au moins mentionnées.

La fontaine du sultan Abdoul-Ahmed III et la fontaine de Top-Hané sont, en effet, de véritables œuvres d'art. La première fut élevée par un prince qui s'est rendu célèbre par son faste, mais que les Turcs nomment plutôt parmi leurs poëtes que parmi leurs guerriers, et qui mourut en l'année 1617; la seconde est d'une date plus récente; elle a subi une funeste dégradation qui lui a enlevé quelque chose de son élégance primitive.

C'est sur la place des Canons ou, si on l'aime mieux, de l'Arsenal, en face la mosquée de Kilid-Ali-Pacha, que se trouve la fontaine de Top-Hané, « l'un des plus gracieux spécimens de l'art turc. » Les quatre faces, délicieusement sculptées, sont couvertes de versets du Coran,

(1) *Relation nouvelle d'un voyage à Constantinople*, par J. Grelot. Paris, 1680, in-4°, avec fig. nombreuses.

(2) Andréossy (A.-F., comte d'), *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, ou *Essai sur le Bosphore et sur le delta de Thrace*, comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople. Paris, 1818, in-8, avec atlas. — Andréossy est mort en l'année même où parut son excellent ouvrage.

de vers turcs et d'arabesques autrefois peintes et dorées; elle a perdu le toit à la chinoise qui la recouvrait jadis. Ce toit, si essentiellement original par sa courbure élégante, excite les regrets du spirituel écrivain que nous venons de citer (1). Il ne peut voir sans regret la disgracieuse balustrade en fer creux qui règne maintenant autour de l'édifice, et qui en change tout l'aspect primitif. Mais ce qu'il approuve fort, en revanche, c'est la pieuse sollicitude du fondateur à l'égard des passants altérés : elle se perpétue jusqu'à nos jours, et tout promeneur qui, passant devant la fontaine de Top-Hané, demande une tasse d'eau fraîche, la reçoit aussitôt d'une main bienveillante qui se fait jour à travers un treillis.

Rappelons ici qu'il n'y a pas, à proprement parler, de style architectonique inventé par la race ottomane. Les plus beaux monuments de Constantinople ne procèdent pas d'une architecture essentiellement propre aux Turcs; ces édifices reflètent, ou le génie éteint de Byzance, ou le caractère parfois si charmant et si élevé qu'on remarque, par exemple, dans certains monuments de Bagdad, de Damas, du Caire ou de Tlemcen.

« L'art si fin, si élégant et si pur des Arabes a laissé, dit Théophile Gautier, peu de traces chez les Turcs. »

CONSEILS.

Rappelle-toi, quand tu seras tenté de rester trop longtemps au lit, qu'il est de ta nature propre d'aller t'acquitter de quelque devoir social, au lieu que le sommeil t'est commun avec les animaux.

La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est le propre de l'homme. Or le propre de l'homme est d'aimer son prochain, de mépriser tout ce qui affecte les sens, de distinguer le spécieux du vrai, et de contempler la nature universelle et ses œuvres. MARC AURÈLE.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57.

XXXVIII

Les causeries avec le beau-père, M. Berthais, roulaient sur de tout autres sujets.

Mais il avait été fait entre nous une convention que je dois dire.

M. Berthais appartenait depuis sa jeunesse à un parti politique qu'il est inutile de désigner ici. Or j'avais le malheur, moi son gendre, de n'avoir jamais pu complétement m'attacher à ce parti, ni à aucun autre; tout au plus avais-je une vague idée de ce que voulaient ces partis... En philosophie, j'en étais précisément au même point; ce qui cadrait avec mes instincts, ici ou là, je le prenais; mais de m'attacher à telle ou telle secte, j'en étais incapable.

On ne m'approuvera pas en ceci, je le sais, et sans doute on aura raison; mais réfléchissez à ma situation singulière, à mon isolement, à mon éternel tête-à-tête avec la nature; songez que, même aujourd'hui, avec mes cheveux blancs, j'en suis encore à mettre le pied dans une ville de trois mille âmes. Rappelez-vous que c'est ici l'*Histoire d'un homme qui n'a jamais rien vu*, et peut-être serez-vous indulgent pour cette faiblesse de mon esprit.

(1) Théophile Gautier, *Constantinople*. Paris, 1856, 3e édit., 1 vol. post in-8.

Du reste, je puis, sans danger pour les autres, faire l'aveu de cette faiblesse; elle ne sera pas, je crois, contagieuse (1).

Il avait donc été convenu entre M. Berthais et moi que jamais, dans nos conversations, il n'y aurait place à la politique qui divise; nous devions nous en tenir aux sciences naturelles, qui sont, à cette heure, un des plus grands éléments de concorde qu'il y ait au monde.

Voilà pour la partie purement intellectuelle de nos entretiens; quant au reste, nous avions, pour l'aimer ensemble, la guider et l'instruire, une même famille. Quelle folie (et quel crime) eût-ce donc été que de ne pas vivre cordialement!

Il résulta de cette convention qu'en dehors des rapports de famille, nous ne touchions jamais qu'aux questions scientifiques.

Volontiers j'eusse abordé les arts; mais, chose singulière, M. Berthais n'y était nullement disposé. Musique, peinture, poésie, ne l'intéressaient que peu ou point.

Sur cela, je m'entendais mieux avec le voisin Soufflanbise; je lui trouvais cependant des tendances trop marquées vers certaines écoles et trop d'antipathie pour certaines autres. Il semblait ne rien craindre tant que d'ouvrir toutes ses fenêtres.

Rester en toute chose purement et simplement (mais complétement) un homme, n'était donc possible à personne?

Pour moi, je ne savais que trop, hélas! qu'il me manquait une jambe, et j'en éprouvais une grande tristesse; mais aussi quelle joie de se dire que Florine et moi nous avions moralement toutes nos cordes vibrantes! C'est alors que je plaignais les autres; et puis, pensant à notre ménage, à nos enfants, à nos fleurs, à notre goût pour toute science et tout art, je chantais au fond de mon cœur: *Hosannah!*

XXXIX

Cependant ces conversations avec M. Berthais, avec le vieux journaliste Soufflanbise, étaient une mine inépuisable pour ma curiosité, qui de plus en plus s'étendait à toute chose.

Le beau-père possédait un très-grand savoir quant aux sciences exactes : mathématiques, physique et chimie; il avait même autrefois professé cette dernière science, mais la passion pour les mathématiques l'avait emporté. On lui doit même pour l'enseignement un traité élémentaire de géométrie fort estimé.

Quant au mélancolique et bilieux Soufflanbise, son savoir du côté des sciences était fort restreint; mais il était, beaucoup plus que le beau-père, versé aux choses de la littérature et des arts; non pas qu'il pût, même en ces matières, passer pour un érudit : son savoir était d'autre nature.

En sa qualité de journaliste, il s'était trouvé en relation avec tous les hommes qui, dans les trente dernières années, ont joué quelque rôle soit politique, soit littéraire... Il savait sur les contemporains les histoires les plus intéressantes, les plus instructives. C'était comme un Saint-Simon vivant qui, dans l'intimité, s'épanchait de tous ses souvenirs, au lieu de les écrire.

Jamais, dans aucun recueil biographique, je n'eusse puisé des renseignements d'une telle valeur, d'une telle vérité de touche.

Si bien que, grâce à ces révélations, j'assistais du fond de mon jardin aux épisodes les plus émouvants de notre

(1) Soyons indulgents, mais faisons nos réserves. Cette sorte d'indifférence commode, vraie ou apparente, n'est pas chose aussi rare ni toujours aussi modeste que semble le croire cet honnête homme.

histoire contemporaine. Souvent même il me semble, à moi qui n'ai jamais rien vu, que personnellement j'ai été mêlé à tout ce qu'il nous raconte.

Aussi, que de fois je me suis rappelé cette pensée d'un sage :

« A qui vécut curieusement, l'univers rend visite dans la solitude. »

XL

Avançons, je vous prie, de quelques années, car le lecteur ne peut pas s'attendre qu'une existence sans aventures lui sera retracée jour par jour.

Eh! mes amis, comment cela serait-il possible, alors que des années entières ont passé dont à peine je pourrais retrouver quelques traces dans mes souvenirs? Et parmi ces souvenirs, combien en est-il qui ne sauraient intéresser nul autre que moi?

Voici donc ceux qui me sont restés du temps qui suivit ce que j'ai raconté.

On se rappelle peut-être que nous avions trois enfants : Alain, Odette, Germaine; mais il nous vint encore, après eux, Marcel, Henriette, Albert et Agnès.

C'était en tout sept; avec le père et la mère, cela faisait neuf personnes à la colonie; si je ne compte plus Aristote, c'est que le pauvre animal nous avait quittés : il était mort de vieillesse ou à peu près.

Un petit cheval l'avait remplacé, que nous appelions Rosette, car ce petit cheval était une jument intelligente et docile.

L'humble budget commençait à devenir d'autant plus mince, que les subsistances, que les impôts, que les frais de tous genres augmentaient, et qu'un capital de vingt-cinq mille francs avait été perdu dans une banque qui tout à coup sombra.

Cependant nous avions, Florine et moi, supporté philosophiquement ce malheur, et nous restions gais au milieu de nos sept enfants joufflus et vigoureux.

On faisait au logis un peu plus maigre chère, on portait ses habits un peu plus longtemps, on donnait un peu moins d'avoine à Rosette, on tâchait surtout de tirer du jardin d'année en année un peu plus, et vraiment tout allait bien. Il n'y avait de triste chez nous que le malheureux Soufflanbise, et Soufflanbise cependant venait de faire un petit héritage.

La suite à une prochaine livraison.

LE PORT DE BREST.

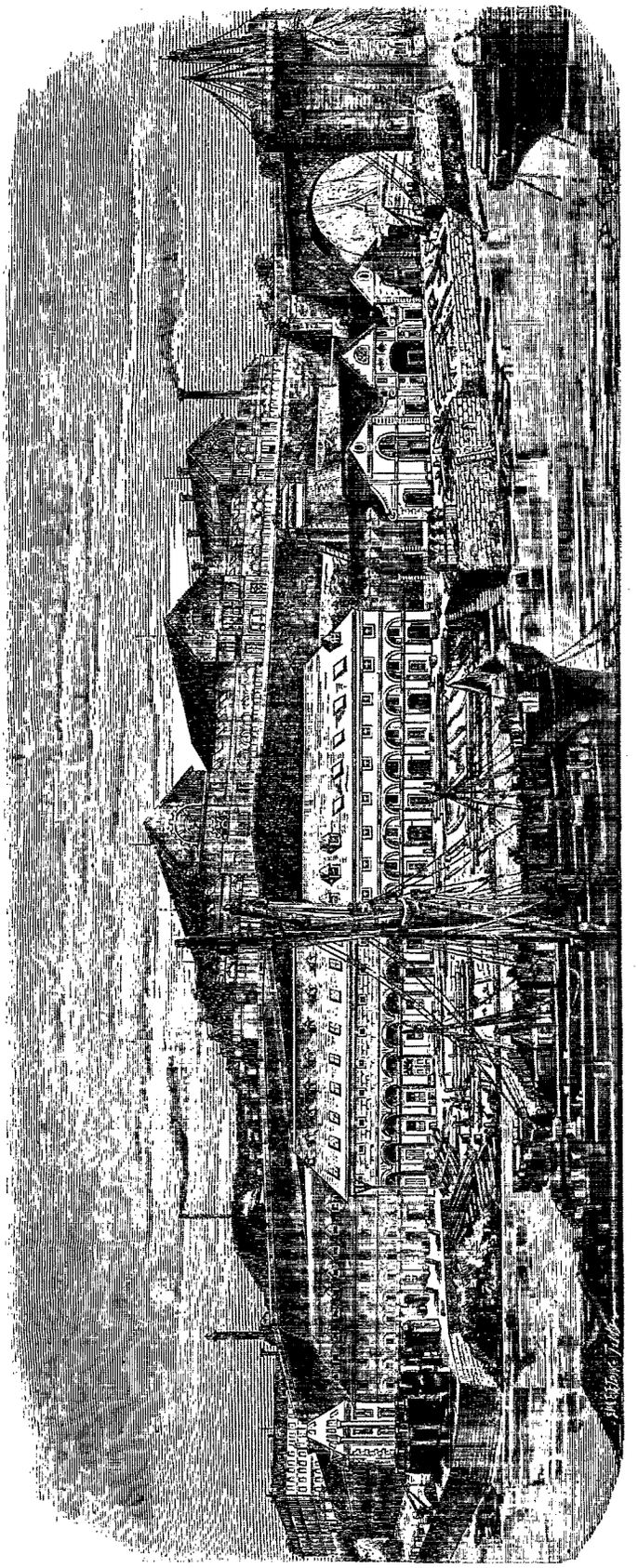
Suite. — Voy. t. XLII, 1874, p. 332.

Les constructions reproduites dans le dessin de la page suivante sont situées sur la rive droite de la Penfeld, entre les formes de Pontaniou et le viaduc de la Grue. Ce sont d'abord, faisant face à ces bassins, les grandes forges des constructions navales, qui datent de 1789, et où l'on a établi un ventilateur desservant quarante-sept feux simples, quatre feux doubles, un martinet de la force de quatre chevaux, trois marteaux-pilons de 500 kilogrammes chacun, etc. Au premier étage de ces forges est la limerie proprement dite, desservie, comme les ateliers de la chaudronnerie et du petit ajustage, par deux machines à vapeur de douze chevaux chacune, et pourvue d'un outillage des plus complets, car il comprend une trentaine de machines. Derrière les grandes forges, et adossé à sa façade nord, est un hangar construit en 1843, dont la première partie renferme une presse hydraulique servant à l'épreuve des objets ouvrés en bois, fer et chanvre, particulièrement à celle des câbles-chaînes. La seconde partie contient le banc d'épreuve de la machine; la troisième sert de magasin de dépôt des fers à mettre en œuvre. A l'extrémité nord de la rue parallèle aux grandes forges, on remarque une série d'ateliers construits de 1841 à 1847. C'est, en premier lieu, l'ancien atelier du zingage, où l'on a monté récemment un marteau-pilon de 8000 kilogrammes; puis les ateliers du petit ajustage, des marteaux-pilons et des martinets. Nous donnerons une idée de l'importance de ces derniers, en disant que six cent cinquante ouvriers y ouvrent annuellement un million de kilogrammes de fer, et qu'ils mettent en œuvre un matériel composé des principaux objets suivants : un marteau vertical ou pilon de 2500 kilogrammes; un marteau automoteur pesant, avec son appareil, 3500 kilogrammes; un autre marteau vertical de 500 kilogrammes, quatre martinets, deux ventilateurs, deux machines à vapeur, une chaudière, quatre fours à réverbère, quatorze feux fixes, un feu roulant, un conduit de flamme, et un établi de limeur.

Viennent ensuite les ateliers de la Madeleine, ainsi nommés du pénitencier qui, avant l'incendie de 1782, en occupait l'emplacement; ils sont situés au nord-ouest des bassins de Pontaniou, avec lesquels ils communiquent par la levée de Pontaniou, large chaussée construite de 1807 à 1809. Sous cette levée sont les magasins de la direction des travaux hydrauliques; derrière, les ateliers; au sud, la prison de Pontaniou, lieu de détention pour les marins et les ouvriers de l'arsenal. Les ateliers du plateau des Capucins sont situés sur l'emplacement qu'occupait l'ancien couvent de ce nom, acheté par Louis XVI, en 1789, et attribué à la marine en 1791; ils ont été fondés en 1841 et 1845, et plus que doublés de 1858 à 1864. Ils occupent une superficie de 2 hectares et demi, et, par leur mode de construction, leurs dispositions intérieures, leur outillage, ils forment un établissement grandiose et qui a certainement peu de rivaux en Europe. Le sol du plateau est élevé de 25 mètres au-dessus du niveau des quais; mais cet inconvénient, qu'on n'a pu éviter à cause de l'impossibilité où l'on était de trouver ailleurs un emplacement suffisant, est atténué, non-seulement par la proximité des grandes forges et autres ateliers des constructions navales, mais encore par l'établissement d'une rampe praticable aux voitures, ainsi que par celui de grues reliées aux ateliers par un réseau complet de voies ferrées. Cet établissement se compose de trois grandes halles parallèles, larges de 16 mètres, longues de 150, séparées les unes des autres par des bâtiments plus bas dits annexes. On les appelle, en raison de leur destination, halles de fonderie, d'ajustage et de montage. A l'est de cette dernière, les bâtiments annexes prennent une grande importance et sont occupés par la grosse chaudronnerie.

Cette grosse chaudronnerie, où se confectionnent les chaudières des bâtiments à vapeur, est sillonnée par trois voies ferrées, qui communiquent avec le réseau et pénètrent de 30 mètres dans l'atelier. Cet atelier peut contenir de quarante à cinquante corps de chaudières de cent vingt chevaux chacun. Au-delà des 30 mètres, sur une seule ligne parallèle à la façade, sont rangés seize autels de forge, ayant chacun sa cheminée. Environ vingt machines-outils à percer, buriner, cintrer, etc., sont alimentées, ainsi que les souffleries des forges, par deux machines de la force de vingt chevaux chacune, dont une seule suffit, à la rigueur, au service de l'atelier, qui n'est jamais exposé à chômer. Enfin, un four à réchauffer les tôles, d'un nouveau modèle, complète l'outillage. Dans les bâtiments voisins de l'atelier se trouvent ses dépendances, c'est-à-dire la chaudronnerie de cuivre, contenant quatre autels de forge et quelques machines-outils, une

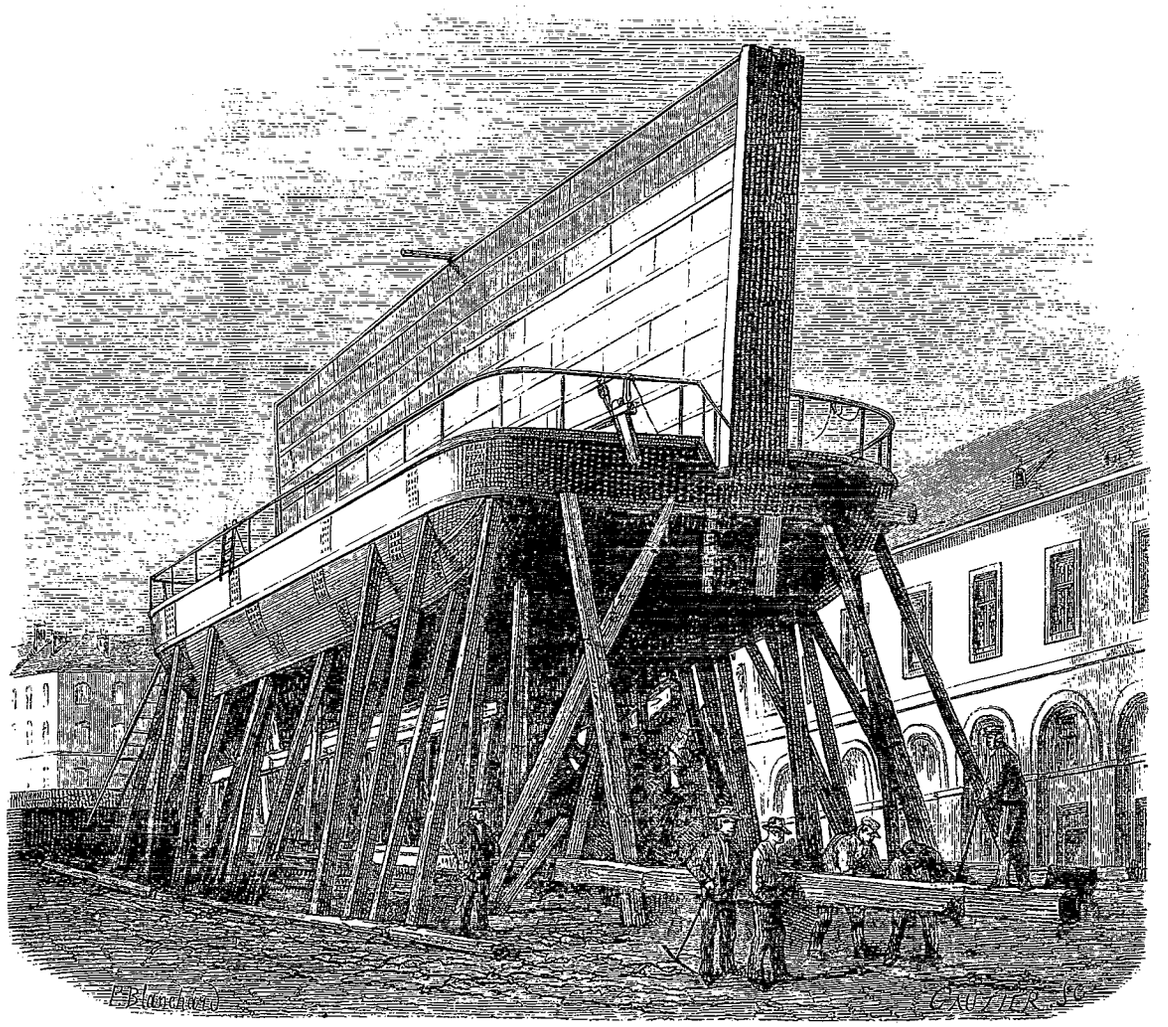
salle d'épure des chaudières. Trois cents hommes environ forment le personnel de cet atelier; mais l'outillage permet d'en utiliser quatre cents. Les halles du montage et de l'ajustage sont désignées, avec leurs annexes, sous le nom spécial d'atelier des machines. A leur sortie des forges ou de la fonderie, les pièces de fonderie, préalablement tracées dans la halle du montage, sont envoyées dans celle de l'ajustage, où elles sont tournées, rabotées, burinées, etc.; et quand tous les organes d'une machine ont été ainsi préparés isolément, on fait le montage de la machine avant de l'envoyer au navire auquel elle est destinée. L'outillage de la halle de montage se compose d'un chariot destiné au transport et à la manœuvre des pièces d'un très-grand poids, qu'il faut présenter les unes aux autres avec beaucoup de précision; ce chariot pèse 61 tonnes et peut manœuvrer facilement un poids de quarante tonnes. Sa translation et l'élévation du poids se font au moyen d'une corde sans fin qui transmet au chariot, en quelque endroit de sa course qu'il se trouve, le mouvement des machines. Deux autres chariots, de 12 tonnes chacun, sont mus à bras, et transportent des charges de 3 tonnes. Une ligne de rails qui traverse l'atelier dans toute sa longueur aide à la facilité des manœuvres. Les grandes machines-outils à raboter et à buriner, placées à l'extrémité sud de la halle de montage, appartiennent de fait à l'ajustage, mais elles n'ont pu y être établies, à cause de leurs grandes dimensions. L'ajustage, occupant la grande halle centrale et ses annexes, est divisé dans sa largeur par deux rangées de colonnes, laissant entre elles une rue de 10 mètres et supportant deux étages de planchers. Plus de quatre-vingts machines à tourner, raboter, buriner, etc., occupent le rez-de-chaussée, ainsi que le premier étage et leurs annexes. Tous ces outils sont disposés de manière à pouvoir être mis en mouvement par une seule machine, dont la force se transmet jusqu'à 200 mètres, au moyen d'un système d'arbre de couche à grande vitesse, dont l'ensemble présente un développement de plus de 500 mètres. Les ateliers du montage et de l'ajustage emploient 800 ouvriers, que l'outillage permettrait de porter à douze cents. Les chambres des machines motrices, de la force de quarante-huit chevaux chacune, sont placées, avec leurs chaudières, dans la cour située entre l'atelier de montage et la fonderie. Chacune de ces deux chambres est munie de deux citernes, dans lesquelles sont recueillies les eaux pluviales, jusqu'à concurrence de 786 mètres cubes pour celles du sud et de 576 pour celles du nord. Ces eaux sont filtrées et destinées à l'alimentation des chaudières. La fonderie, qui occupe la troisième grande halle, d'une superficie de 3 600 mètres carrés, ses annexes comprises, est pourvue de deux grands fours Wilkinson, pouvant contenir chacun 4 500 kilogrammes de métal; de quatre pe-



Port de Brest. — Vue prise en face du ponton à bigues et de l'atelier des chaudières. — Dessin de Sellier.

tits, susceptibles d'en fondre 2 500 kilogrammes chacun, et de deux fours à réverbère, les deux plus vastes qui soient à Brest, et pouvant contenir jusqu'à 10 000 kilogrammes de métal chacun. Les six premiers ont chacun leur cheminée. Les souffleries de ces fours sont alimentées par un canal souterrain, qui reçoit le vent d'un ventilateur mû par les machines de l'ajustage. La fonderie est encore pourvue de huit grues, dont quatre peuvent élever chacune de 25 à 30 000 kilogrammes, et les autres 22 000 kilogrammes aussi chacune. Avec son outillage actuel et un personnel de cent trente ouvriers, l'atelier peut fondre des pièces de 20 000 kilogrammes et produire par mois 45 000 kilogrammes. Un outillage complet et un personnel augmenté permettraient d'élever la production mensuelle à 130 000 kilogrammes.

Aux extrémités sud et nord de ces ateliers sont deux môles en maçonnerie, celui de la maçonnerie et celui du viaduc, où sont établies des grues puissantes. Ce dernier môle est relié au terre-plein du plateau par une arche en plein cintre de 30 mètres d'ouverture, toute en pierre de taille, exécutée de 1848 à 1857. Une voie de fer, établie sur le plateau du viaduc et s'embranchant sur le réseau des ateliers, amène les pièces ouvrées sur la plate-forme, où une grue en métal, dite du viaduc, capable de porter



Port de Brest. — Bateau-porte en fer (1). — Dessin de Ph. Blanchard.

des poids de 40 tonnes, vient les saisir, puis, roulant sur ses galets, va les porter à 10 mètres de distance sur les navires, ou les enlève desdits navires avec la même facilité. Cette grue peut encore servir avec avantage de machine à mâter.

Sur le quai attenant aux grandes forges se dresse le grand bâtiment de la menuiserie, bâti en 1743; il est terminé à son extrémité par deux pavillons affectés, celui du sud, qui fait retour sur l'anse de Pontaniou, aux bureaux de la comptabilité des constructions navales; celui du nord, au bureau du commissaire des travaux, de l'inspecteur de ce détail et au poste du chirurgien en chef de l'arsenal, chargé de porter les premiers secours aux ouvriers blessés sur les travaux. Entre ces deux pavillons sont de grands magasins, puis les bureaux des ingénieurs des travaux hydrauliques et des constructions navales.

Entre cet atelier de menuiserie et le viaduc sont les ateliers de calfatage, de sculpture et peinture, qui datent de 1692; puis l'atelier des cabestans ou grosses œuvres et le magasin aux mâts, construits de 1692 à 1705. La salle des modèles a été établie en 1826, au premier étage

(1) Lorsqu'on remonte le cours de la Penfeld et qu'on a dépassé le pont National, on arrive bientôt, en suivant le quai qui borde les ateliers de l'artillerie, devant les *formes de Pontaniou*. C'est l'un des bateaux-portes qui servent aujourd'hui d'écluses à ces bassins que notre dessin représente. Leur installation est la dernière construction de quelque importance à laquelle aient été employés, à Brest, les condamnés aux travaux forcés. Les formes de Pontaniou constituent aujourd'hui un vase de 75 mètres de longueur sur 20 de largeur et 9 de profondeur, vase d'un seul bloc et pouvant contenir environ 13 500 mètres cubes d'eau.

de la sculpture. Au premier étage de la peinture est l'école élémentaire du port, suivie par une moyenne de trois cent cinquante apprentis des diverses directions.

La suite à une prochaine livraison.

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION

SUR LA QUALITÉ DU TRAVAIL.

ENQUÊTE.

Fin. — Voy. p. 34, 47.

QUATRIÈME QUESTION.

Quels sont les effets de l'instruction au point de vue social et au point de vue de la moralité des individus?

Les ouvriers instruits n'habitent-ils pas, en général, des maisons plus confortables et plus agréablement construites?

Sont-ils plus ou moins portés à la paresse et à la dissipation que les illettrés?

Quelle différence y a-t-il entre les ouvriers instruits et les ouvriers ignorants sous le rapport du caractère, de l'économie, de la moralité et de l'influence sur leurs compagnons?

RÉPONSES.

M. John Browning, à New-York, président de la société de *Trades' Union* des maçons en briques :

« J'ai toujours trouvé que ceux qui ont l'habitude de lire sont bien vite au courant de ce qui se passe, et s'intéressent plus sérieusement aux faits contemporains. Il en résulte qu'ils ont plus d'estime et de respect pour eux-mêmes; ils sont plus actifs, plus prévoyants, et s'efforcent toujours d'améliorer leur condition. Leur influence sur leurs camarades est également plus grande.

» Je suis très-désireux de voir ouvrir gratuitement des écoles pour les enfants, des classes du soir pour les apprentis, et des bibliothèques pour tous ceux qui veulent s'instruire.

» Je suis convaincu que cela ajouterait beaucoup à notre prospérité industrielle, et que notre niveau social en serait élevé; cela nous rendrait plus moraux, plus religieux et meilleurs citoyens. »

M. Mundella, membre du Parlement anglais pour le canton de Sheffield (tissage des laines) :

« En général, plus un homme est instruit, plus il a de ressources dans l'intelligence et moins il est disposé à se livrer aux plaisirs grossiers et à se laisser aller à l'intempérance et aux excès. Les professions qui en Angleterre ont le plus de penchant pour l'ivrognerie sont celles où se trouve le moins d'instruction.

» J'ai moi-même employé des ouvriers intelligents dont le salaire était inférieur à celui d'autres ouvriers ignorants qui faisaient un travail plus fatigant. Malgré cela, l'homme intelligent élevait bien ses enfants, habitait une maison confortable, et savait entourer son existence de jouissances honnêtes, tandis que l'illettré, avec des salaires plus élevés, s'adonnait à l'ivrognerie, négligeait sa femme et ses enfants, et avait un intérieur moins heureux sous tous les rapports.

» En Angleterre, les ouvriers instruits se font remarquer par leur esprit d'ordre et d'économie. Ils sont à la tête de toutes les associations utiles; c'est parmi eux que l'on trouve des professeurs pour les écoles du dimanche et des fondateurs pour les sociétés coopératives. »

M. John Stephenson, industriel, à New-York (construction de machines) :

« La culture intellectuelle n'accroît pas seulement l'habileté professionnelle, elle développe encore les bons sentiments, elle améliore la condition sociale de ceux qui l'ont reçue et augmente le charme de l'intérieur domestique. L'ouvrier instruit s'occupe davantage de sa femme et de ses enfants; il habite une maison plus propre et plus commode; il apprécie mieux la valeur du temps, et apporte plus d'économie dans ses dépenses.

» Je pense qu'il y a un véritable intérêt national pour les États-Unis à instruire le peuple et à augmenter ainsi la puissance de production des ouvriers. Il en résultera une élévation de salaires pour les individus et une amélioration dans leur situation. Cela assurera, en même temps, un écoulement plus considérable de nos produits industriels sur les marchés étrangers. »

M. Adams, cordonnier, membre de sociétés coopératives, à Cleveland, Ohio :

« L'ignorance se reconnaît partout; ici même, à Cleveland, vous pouvez voir beaucoup de jolies petites maisons (*cottages*) entourées d'un jardin bien tenu; entrez-y, et vous trouverez une famille d'ouvriers qui a reçu une certaine instruction. Plus loin, si vous rencontrez une misérable habitation où tout respire la misère, le vice, l'ivrognerie, demandez à ceux qui l'habitent de signer leur nom; soyez sûr qu'ils n'ont qu'une croix pour signature. »

MM. E. M. Davis, C. H. Tuchner, M. Donelan, membres du conseil de l'association *the Labor Assembly*, de Cincinnati :

« Nous considérons l'instruction comme très-avantageuse; elle épure et élève les sentiments; elle met l'homme en état d'employer son intelligence à résister au mal et à faire le bien; elle lui assure l'aisance et lui procure le bonheur.

» Plus l'homme a une instruction élevée et solide, plus il a une idée claire et juste de la valeur du temps et de l'argent, et mieux il sait s'en servir; sa moralité est plus grande et son influence sociale plus étendue.

» Nous sommes convaincus que le rang des nations se mesure d'après le niveau d'instruction qu'ont atteint leurs populations laborieuses. L'ignorance entraîne le despotisme, la démoralisation, le vice et la misère; l'instruction, au contraire, assure la liberté d'un peuple et lui donne la prospérité et la vertu. »

M. Charles Pearson, menuisier, à Charlestown, Massachusetts :

« Chez les Américains comme chez les autres peuples, la culture intellectuelle adoucit et épure les mœurs; elle tend toujours à perfectionner l'homme.

» Je connais des ouvriers qui travaillent tout le jour comme menuisiers, et qui parlent et écrivent plusieurs langues; ce sont des *gentlemen* dans toute l'acception du mot. »

M. Sanborn (a été à même de voir fonctionner diverses industries) :

« Les hommes ont l'esprit d'imitation, et ils ne font le plus souvent qu'adopter les idées émises par d'autres. Il en résulte que les plus instruits, ayant plus de facilité pour exprimer les idées qu'ils ont acquises ou qui leur sont propres, ont par là même une grande influence sur les autres. »

M. Bingham (industries diverses) :

« Je pense que la culture intellectuelle améliore les habitudes des ouvriers, mais je crois que l'exercice éclairé et assidu d'une profession contribue puissamment aussi à ce résultat. Aussi, selon moi, l'État devrait établir dans les écoles publiques un enseignement professionnel; les études littéraires n'auraient pas à en souffrir, et nous y trouverions un élément de grandeur et de prospérité nationales. Je voudrais en outre que l'instruction fût rendue obligatoire, et que partout où il y a une prison il y eût en même temps une école pour les vagabonds et les gens sans

aveu (*reform schools*), dans laquelle on leur apprît à travailler en même temps qu'à lire et écrire. »

M. Gager (travaux d'agriculture, de charpente, etc.) :

« Les gens instruits ont des goûts plus relevés, plus de tenue dans leur personne, plus de soin dans l'arrangement intérieur de leur maison. L'éducation procure aux jeunes gens une précieuse source de distractions; ils restent chez eux avec leurs livres, au lieu d'aller chercher leurs plaisirs dans les cabarets et au milieu de mauvaises compagnies. Pour combattre le vice et l'immoralité, une bonne éducation et des goûts littéraires sont un moyen plus efficace que toutes les lois répressives. »

M. Ed. Geary, pasteur :

« Les salles de lecture, les cercles, les conférences qui existent aux États-Unis pour les ouvriers, contrastent avec les tavernes et les établissements de bas étage qu'ils fréquentent en Angleterre. Comme habitation, comme ameublement, comme tenue et comme situation, l'ouvrier américain a une supériorité qui est un puissant argument en faveur du développement de la culture intellectuelle et morale. Il faut instruire le travailleur par tous les moyens possibles, afin que la science dirige sa main et que la lecture vienne le distraire de ses fatigues. Il apprendra ainsi à mieux connaître ses droits et ses intérêts, et en se rendant compte des rapports du travail et du capital, il appréciera l'importance de l'ordre et de la paix, en même temps que la morale et la religion viendront lui enseigner ses devoirs et l'éclairer sur sa destinée future. »

On peut juger par ces extraits de la pensée qui domine dans les réponses provoquées par le questionnaire du Conseil d'éducation des États-Unis. Sauf quelques légères divergences d'appréciation, tous les déposants patrons et ouvriers, bien qu'appartenant aux industries les plus diverses, sont également convaincus de l'importance et de l'utilité de l'instruction populaire.

On a vu que la plupart d'entre eux estiment à 25 pour 100, au point de vue de la production, la supériorité de l'ouvrier qui sait lire et écrire sur celui qui est illettré. Sans doute il est difficile de donner à cet égard des chiffres précis, mais l'avantage que l'homme instruit a sur l'ignorant, même sous ce rapport, paraît incontestable.

Le point le plus important de l'enquête est peut-être celui qui a mis en lumière l'influence de l'instruction sur la moralité des individus. L'ignorance, bien loin de préserver du vice, a presque toujours pour effet de le développer.

Les conditions du travail sont les mêmes partout, et les observations faites en Amérique peuvent s'appliquer à la France; mais une enquête semblable à celle des États-Unis, faite chez nous par des esprits habitués à l'analyse des faits économiques, serait sans doute plus complète et plus approfondie. Elle constaterait, à un point de vue à la fois élevé et pratique, cette grande vérité, que si la science est nécessaire aux progrès de la civilisation, l'instruction élémentaire, bien comprise et bien dirigée, n'est pas moins indispensable pour assurer le bien-être, l'intelligence, la moralité des individus, et pour développer la prospérité d'une nation.

LA PATRIE.

La patrie, c'est la terre où nous sommes nés et où dorment nos ancêtres couchés dans leurs tombeaux. Ils ont versé leurs sueurs pour la rendre forte; ils ont répandu leur sang pour la faire libre, et dans leurs travaux, dans leurs luttes, ils pensaient à nous, qui devions continuer leur œuvre; ils nous appelaient la postérité, et ils travaillaient pour nous!

La patrie, c'est le grand lien fraternel unissant tous les hommes qui parlent une même langue et sont soumis aux mêmes lois. C'est le passé, c'est le présent, c'est l'avenir de nos cœurs et de nos intelligences. (1)

CAISSE D'ASSURANCES

EN CAS D'ACCIDENTS (2).

Les travaux agricoles ou industriels exposent souvent les ouvriers à des accidents entraînant une incapacité permanente de travail.

Pour se mettre à l'abri de ce danger, il leur suffit de s'assurer, moyennant un versement annuel de 3, 5 ou 8 francs. Cette faible somme, représentant de 1 à 3 centimes par jour de travail, donne droit, suivant l'âge de l'assuré au moment où il est blessé :

A une rente de	150 francs	pour une cotisation de	3 fr.
—	200 francs	—	5 fr.
—	313 francs	—	8 fr.

Quand l'assuré est âgé, cette rente est plus forte; et s'il peut gagner sa vie en modifiant son genre de travail, la moitié de la rente lui reste acquise pour la durée de son existence.

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS.

Un chef de famille vivant de son travail et ne possédant pas d'épargnes laissera sa famille dans la misère, s'il meurt avant d'avoir amassé quelque bien.

Il peut assurer aux siens *immédiatement* un capital payable le jour de son décès, en s'engageant à verser une prime annuelle.

Voici le taux des versements à faire annuellement :

De 16 à 17 ans, 13 fr. 20 donnent droit à 1 000 francs après décès;

De 35 à 36 ans, 20 fr. 20 donnent droit à 1 000 francs après décès;

De 55 à 56 ans, 43 fr. 60 donnent droit à 1 000 francs.

On peut également s'acquitter par une prime unique; ainsi :

A 16 ans, 259 fr. 60, une fois payés, donnent droit à 1 000 francs après décès.

Et à 56 ans, 548 fr. 10, une fois payés, donnent droit à 1 000 francs après décès.

Les versements sont reçus à Paris, à la Caisse des dépôts et consignations; dans les départements, chez les trésoriers-payeurs généraux et les receveurs particuliers des finances.

Il sont reçus également, en ce qui concerne les Caisses d'assurances en cas de décès et en cas d'accidents, chez les percepteurs des contributions directes et les receveurs des postes.

Les sociétés de secours mutuels préserveront les ouvriers de la gêne résultant des frais occasionnés par la maladie.

Les caisses dont nous venons de parler les mettront à l'abri de la misère en cas d'accident grave ou d'incapacité de travail résultant de la vieillesse.

Enfin, la mort prématurée du chef de famille n'amènera pas nécessairement la misère dans son intérieur s'il est assuré en cas de décès.

Exemple. — Un jeune homme, consacrant 60 centimes par jour à ces diverses assurances offertes par l'État et par les sociétés de secours mutuels, obtiendrait :

1° Les soins du médecin et les médicaments nécessaires en cas de maladie;

(1) Mlle Mélanie Bourotte, *Au village*.

(2) Voy., sur la Caisse de retraites et pensions viagères pour la vieillesse, t. XIX, 1851, p. 307, et t. XXXVIII, p. 382.

2° Une rente de 330 francs en cas d'accident grave;

3° Une autre rente de 750 francs à partir de l'âge de cinquante-cinq ans;

4° Un capital de 5000 francs à recevoir après son décès.

COLONIES PÉNALES.

UNE RÉVOLTE PACIFIQUE. — UN CONDAMNÉ DEVENU MAGISTRAT.

Parmi un grand nombre de faits curieux dont abonde l'histoire des colonies pénales de l'Angleterre, et qu'a recueillis M. Michaux dans sa remarquable étude sur la question des peines, on en distingue deux qui éclairent d'un jour assez vif les causes du succès de la colonisation australienne.

La première population, débarquée en 1788, ne se composait que de criminels entièrement à la charge de l'État; les éléments les plus impurs y dominaient sans autre frein qu'une petite force armée. Bientôt, sous l'influence moralisante du travail agricole, en présence d'une nature féconde qui promettait de beaux fruits, avec l'espoir d'une libération plus prompte ou de la possession d'un coin de terre, il se fit naturellement un partage entre les incorrigibles gangrenés jusqu'à la moelle, et les repentants jaloux de racheter leur passé. Une multitude de nuances s'interposait entre ces extrêmes; mais, dans la balance, le plateau des bons finit par l'emporter de beaucoup.

Cela n'eût point suffi, cependant, si le gouverneur Phillip ne se fût attaché, dès les premiers temps, à former un noyau de colons libres, d'abord en s'adressant au personnel des navires de transport, puis en attirant d'Angleterre des recrues, qu'il favorisa par des concessions de terrain et par la location de la main-d'œuvre des déportés. Ce fut là le nœud de la colonisation et la maîtresse clef du succès.

L'état moral s'améliora singulièrement. Le noyau honnête déborda sur la population criminelle d'origine, et celle-ci s'épura par l'exemple. Moins de quinze ans après l'arrivée du premier convoi, le quart du revenu de la colonie était consacré à l'instruction publique, et une maison de refuge était créée pour soixante orphelines! C'étaient des signes frappants d'une régénération générale.

En 1806, arriva un nouveau gouverneur, précédé par la réputation d'une sévérité inflexible. Ce fut une erreur du ministère anglais. Des conflits s'élevèrent; les résistances et les répressions s'accentuèrent; une issue fatale semblait inévitable, lorsqu'un matin, sans bruit, sans lutte, le gouverneur se trouva prisonnier dans son hôtel, où il fut tenu renfermé jusqu'à ce qu'une occasion s'offrît de l'embarquer pour l'Angleterre!

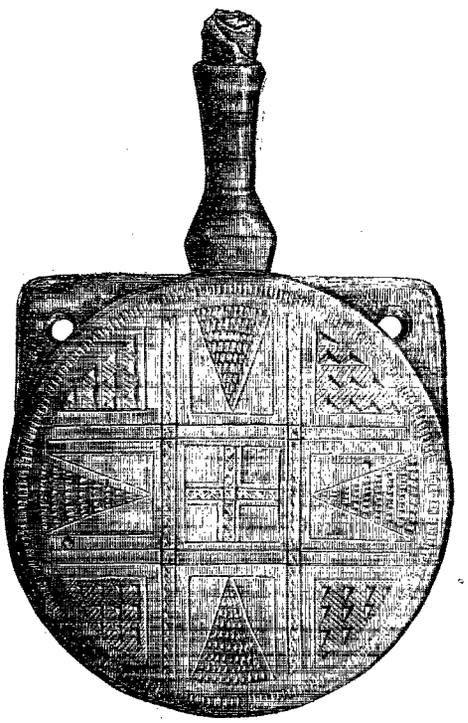
Cette révolte mesurée, quoique très-décisive, n'est-elle pas surprenante de la part de tels hommes, dont on aurait plutôt attendu des excès de vengeance? Bannis de leur patrie pour avoir méconnu les lois d'une société normale, ils se bornent à y renvoyer le chef qui se montre inhabile à gouverner une société exceptionnelle engagée dans les épreuves de l'expiation. C'est en quelque sorte de la déportation renversée, et comme une réponse, non sans malice, aux partisans d'une répression à outrance.

Ce premier fait appartient à la colonie australienne; le second est de l'autorité métropolitaine, et mit en relief la sagacité du colonel Macquerie, le nouveau gouverneur dont le nom vivra longtemps dans la mémoire des Australiens.

« Son début fut hardi. Un libéré, signalé pour sa bonne conduite, fut pourvu d'un *office de magistrature.* Cette audace était profondément habile, dit M. Michaux; on y reconnaît à la fois un grand sentiment de philosophie et un grand sens pratique. La rédemption du péché originel était tout entière dans cette sorte d'antithèse : l'homme jugé devenant juge. »

On peut tirer, rien que de ces deux faits, un enseignement sérieux : c'est, en premier lieu, que le ministère anglais, après avoir fait son choix avec maturité, laisse une grande latitude au gouverneur; que ce chef laisse à son tour une grande latitude à l'initiative et à l'activité personnelle des colons; qu'enfin les colons, étant déjà, par la nature de leur race, disposés à agir de leur propre mouvement, ils puisent dans la conduite du gouverneur à leur égard de nouveaux motifs pour se gouverner eux-mêmes en hommes sensés.

POUDRIÈRE ARABE EN BOIS DE CÈDRE.



Poudrière arabe en bois de cèdre.

Cette poudrière en bois de cèdre fait partie de la riche collection d'antiquités arabes de M. L. Costa, de Constantine.

Il est difficile de déterminer, même approximativement, l'époque de la fabrication de ces objets sculptés, encore en usage chez quelques tribus nomades. L'ornementation arabe s'est distinguée de tout temps par une grande unité. Tandis que l'art subissait de nombreuses variations chez les peuples latins, passait du style romain et byzantin au style ogival, et de celui-ci aux styles multiples de la renaissance, les éléments de l'art arabe sont restés à peu de chose près les mêmes. Le précepte du Coran : *Tu ne feras pas d'images*, interdisant aux Arabes la reproduction de motifs puisés au contact direct de la nature, les a forcés à se renfermer presque exclusivement dans l'ornement géométrique, composé de lignes savamment arrangées, et toutefois d'un bel aspect décoratif, malgré leur apparente complication.

HUYGENS (1).



Huygens. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après Edelinck.

Le mathématicien hollandais Huygens, célèbre par de grandes découvertes astronomiques et physiques, naquit à la Haye, le 14 avril 1629. Après avoir reçu de son père une solide éducation, il étudia le droit à l'Université de Leyde, tout en se consacrant à l'étude des mathématiques et des sciences physiques, qui offraient à son esprit un irrésistible attrait. Il se fit bientôt remarquer, très-jeune encore, par des mémoires importants sur les courbes géométriques. A l'âge de vingt-quatre ans, il vint en France, où il se fit recevoir docteur en droit à la Faculté protestante d'Angers. A son retour en Hollande, il se livra, de concert avec son frère Constantin, à l'étude de l'optique et de l'astronomie. Il parvint à confectionner lui-même une belle lunette astronomique, à l'aide de laquelle il découvrit le premier satellite de Saturne.

« L'an 1655, le 25 mars, dit Huygens dans son bel ouvrage *De Saturni Luna*, en regardant Saturne avec mon tube dioptrique (lunette de 12 pieds), j'aperçus, en dehors des anses ou bras de la planète, à l'occident et à une distance d'environ trois *scrupules* (minutes), une petite étoile située à peu près dans le plan des anses (anneau de Saturne). Me doutant que ce pourrait bien être là un corps dans le genre des quatre lunes de Jupiter, je marquai la position respective de Saturne et de cette petite étoile. Je ne m'étais pas trompé : le lendemain, elle avait bougé, et je pus ainsi mesurer, les jours suivants, son déplacement dans un temps donné. »

On sait que, depuis cette époque, on a découvert six autres satellites de Saturne; mais Huygens n'en a pas moins l'honneur d'avoir frayé la voie à ses successeurs. Il eut encore le mérite de démontrer que l'*armille* mince et plate de Saturne, c'est-à-dire l'anneau, n'adhère pas à la planète, comme on le croyait alors, mais qu'un intervalle annulaire l'en sépare. Il n'est peut-être pas sans intérêt de dire comment Huygens annonça cette observation. Par une tradition ancienne, les astrologues par-

(1) L'orthographe de ce nom a été contestée. Huygens signait ses écrits en latin *Hugenius*. Dans plusieurs ouvrages de son époque, son nom est indifféremment écrit *Huyghens* ou *Hughens*; mais dans des lettres écrites de sa main on lit la signature *Huygens*.

laient presque toujours un langage énigmatique, et se plaisaient à cacher le sens de leurs écrits sous une sorte de rébus indéchiffrable. Huygens fit de même pour l'étude de l'anneau de Saturne. Il proposa aux savants ses contemporains l'anagramme suivante :

aaaaaaa cccc d eeeee g h iiiiiii llll mm nnnnnnnnn oooo pp q rr s ttttt uuuu

Personne ne devina cette énigme. Huygens n'en donna le sens que trois ans après, dans son *Systema Saturninum;* elle se traduisait ainsi :

Annulo cingitur, tenui, plano nusquam cohærente, ad ecliptiçam inclinato.

(Il est entouré d'un anneau léger, n'adhérant à l'astre en aucun point, et incliné vers l'écliptique.)

On voit que les savants de cette époque avaient encore de singuliers modes de publication. Mais un esprit tel que Huygens devait dépouiller la science de son fatras habituel; après avoir découvert la grande nébuleuse d'Orion, il écrivit un livre admirable, le *Cosmotheoros,* où il donne l'essor à son génie. Il décrit successivement toutes les planètes et entreprend de démontrer qu'elles sont habitées; l'idée qu'on se faisait alors d'une terre pour laquelle l'univers entier est créé, répugnait à son esprit; il sait accumuler les raisonnements ingénieux en faveur de sa doctrine.

« Est-il bien raisonnable, s'écrie Huygens, de penser que des corps célestes, parmi lesquels notre terre occupe un rang si infime, n'aient été créés qu'afin que nous autres, petits hommes, puissions jouir de leur lumière et contempler leur situation et leur mouvement? »

Le grand astronome popularisa ainsi la science astronomique, jusque-là confinée dans les observatoires; il excellait à se faire comprendre par des comparaisons. Il publia des calculs ingénieux sur le temps qu'emploierait un boulet de canon, faisant 100 toises par seconde, pour passer des planètes sur le soleil.

Les travaux mathématiques et physiques du grand savant hollandais ne sont pas moins importants que ses recherches astronomiques. On lui doit de beaux mémoires sur le *Calcul des probabilités,* sur la *Réflexion* et la *réfraction de la lumière,* sur la célèbre *Théorie des développées.*

Huygens inventa encore le micromètre, pour mesurer le diamètre apparent des planètes; il sut perfectionner la machine pneumatique et le baromètre; il donna la vraie théorie des lunettes; enfin, il construisit un *Planétaire* qui le conduisit à trouver une remarquable propriété des fractions continues.

Mais ce qui rendit surtout populaire le nom d'Huygens, ce fut la découverte des horloges à pendule. Avant lui, les clepsydres et les sabliers étaient les seuls instruments connus pour mesurer le temps; en appliquant le *pendule* de Galilée à des rouages bien combinés, il rendit à l'astronomie et à l'humanité tout entière des services sur l'importance desquels il est inutile d'insister.

Huygens, de 1655 à 1663, fit de fréquents voyages en France et en Angleterre; il fut appelé à Paris par Colbert, qui venait de fonder l'Académie des sciences, et ne tarda pas à faire partie de la docte assemblée. Il reçut, en outre, une pension de Louis XIV, en récompense de ses grands travaux, et fut logé à la Bibliothèque du roi. Grande époque que celle de ce brillant dix-septième siècle, où la France attirait ainsi à elle tout ce que le monde comptait de célébrités et d'intelligences!

Malheureusement, comme il était protestant, il s'éloigna de la France lors de la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut en vain que le roi, la cour, l'Académie, voulurent le retenir. Huygens cessa toute relation avec Paris. Il adressa désormais ses mémoires à la Société royale de Londres, et alla même séjourner en Angleterre, où il fit la connaissance de Newton, dont il tenta de réfuter quelques doctrines.

Huygens mourut à l'âge de soixante-six ans. Comme ses contemporains Descartes, Leibniz et Newton, il ne se maria pas. Ses derniers instants furent très-tristes; dès l'année 1695, il perdit complétement l'usage de ses facultés, et ne conserva que quelques moments lucides jusqu'à l'époque de sa mort. Il avait toujours joui d'une fortune considérable; appelé par sa naissance à vivre à la cour, où il savait briller par l'éclat de son esprit, il préféra le calme de la retraite, le charme de la campagne, où il passa la plus grande partie de sa vie dans les méditations et le travail.

LES CONIFÈRES ET LE REBOISEMENT.

Sous le nom de *conifères,* on comprend la plupart des espèces désignées vulgairement par les expressions vagues d'*arbres résineux, arbres toujours verts.*

Tels sont les *pins* et les *sapins.*

Ces deux conifères sont très-souvent confondues; rien n'est plus facile cependant que de les distinguer.

Dans les sapins, les feuilles ou *aiguilles* sont toujours *implantées isolément* sur les rameaux.

Dans le pin, les aiguilles sont toujours *engaînées* deux par deux, trois par trois, quatre par quatre et même cinq par cinq.

Enfin, le *mélèze,* qui est l'une des conifères les plus importantes, se reconnaît immédiatement à ses fines aiguilles groupées en houppes élégantes. Ces aiguilles tombent chaque hiver; autrement dit, le mélèze n'est pas un arbre *à feuilles persistantes.*

Depuis un demi-siècle, les conifères ont pris une importance capitale pour le reboisement des plus mauvaises terres, *les seules d'ailleurs qu'il y ait intérêt à reboiser.*

Les *essences feuillues* indigènes, qui peuplent la majeure partie de nos forêts, ne donnent que des résultats médiocres ou nuls quand on les propage sur des friches brûlées par le soleil ou sur des rocailles compactes.

Il n'en est pas de même pour les conifères, qui vivent *de l'air* bien plus que *du sol.* Ces végétaux puissants s'emparent complétement du sol au bout d'une dizaine d'années; sous leur ombre, aucune plante ne peut vivre, excepté quelques champignons dans la saison humide. Le sol se couvre d'une épaisse couche d'aiguilles, qui forme à la longue un *humus* ou terreau, dans lequel les graines des conifères se sèmeront naturellement. Quand on coupera la forêt, le repeuplement se fera de lui-même, à l'aide des graines qui lèvent déjà chaque année, mais ne peuvent prospérer sous l'ombre épaisse des conifères.

Il est d'ailleurs utile de remarquer que les forêts doivent être soumises à un véritable *assolement,* comme les champs en culture; seulement, c'est par milliers d'années qu'il faut compter quand il s'agit d'un assolement forestier.

La terre se fatigue à produire indéfiniment les mêmes essences. C'est ainsi que le Danemark était autrefois couvert en grande partie d'arbres résineux, qui sont maintenant presque partout remplacés par des forêts de hêtres.

Au contraire, les forêts enfouies et transformées en couches de *lignite* dans plusieurs de nos départements (notamment dans l'Yonne) n'étaient composées que d'arbres résineux. Au-dessus de ces couches de lignite vivent, depuis des milliers d'années, des forêts d'essences feuillues (hêtre, charme, chêne, etc.).

De nombreuses *clairières* se forment souvent dans nos forêts, même quand elles sont absolument interdites au pâturage. Ces clairières sont fréquemment couvertes de jeunes chênes provenant du semis naturel. Toutefois ce peuplement devient inutile, le chêne reste le plus souvent stationnaire; mais que des graines de genièvre viennent à tomber dans la clairière, aussitôt cet arbre résineux se propagera vigoureusement à la place du chêne; et les conifères, qui croissent beaucoup plus rapidement, arriveraient encore plus vite à prendre possession du sol.

Quand on reboise des clairières ou des champs abandonnés, à l'aide d'essences feuillues mélangées d'une façon intelligente, on n'obtient un produit passable qu'à l'âge de quarante à cinquante ans.

Les conifères permettent d'obtenir des résultats bien supérieurs, quand on connaît bien les essences et qu'on suit les règles rigoureuses, indispensables au succès des semis et plantations de conifères.

Ces règles sont d'ailleurs très-différentes de celles qu'on adopte pour les essences feuillues.

Parmi les pins, les seuls qu'on puisse recommander comme ayant été semés ou plantés sur une échelle suffisante sont les suivants :

Le Pin maritime, Pin des landes, Pin de Bordeaux (*Pinus maritima* ou *Pinaster*), est un arbre de croissance rapide, qui atteint 12 mètres dès l'âge de vingt ans. A cinquante ans, il est dépassé par le Pin sylvestre et paraît toujours moins élancé que ce dernier.

Le Pin maritime se distingue immédiatement à ses aiguilles longues de 20 centimètres, d'un beau vert foncé, engaînées deux par deux. Il porte des cônes volumineux remplis de grosses graines.

Cet arbre ne se plaît guère que dans nos départements du midi et de l'ouest. On l'a propagé jusque dans les environs de Paris, notamment à Fontainebleau, où il a bien réussi. Mais il suffit d'un hiver très-rude pour tuer le Pin maritime cultivé trop en dehors des conditions de sa vie normale.

C'est surtout par les semis que l'on propage le Pin maritime. Il réussit très-bien dans les landes assainies. Dès l'âge de quatre ans, les semis atteignent près de 2 mètres. A sept ans, on *éclaircit* de manière à laisser un mètre en tous sens entre les jeunes pins. Le produit des éclaircies est utilisé à la fabrication des fagots ou des échalas (nommés *caraçons* dans le Midi).

Le Pin maritime donne un bois assez médiocre et une résine abondante, de laquelle on retire par distillation l'*essence de térébenthine*. Le résidu de cette distillation n'est autre que la *colophane*, employée, comme l'essence, à une foule d'usages.

C'est à l'aide de semis de Pin maritime, abrités par des branchages fixés au sol et protégés par des semis d'autres plantes, que l'immortel Brémontier a réussi à *fixer* les dunes de Gascogne, qui s'avançaient chaque année sur les terres et engloutissaient des villages entiers.

Le Pin sylvestre (*Pinus sylvestris*) est un Pin à deux feuilles comme le précédent; mais les aiguilles, d'un vert clair, sont deux fois plus courtes et les cônes beaucoup plus petits, ainsi que les graines. Cet arbre est souvent nommé *Pin du Nord*, *Pin de Riga*, *de Haguenau*.

En forêt, le Pin sylvestre atteint 40 mètres et au delà, surtout dans les régions du Nord. Il fournit de bonnes mâtures et des bois de sciage excellents, désignés improprement sous le nom de *Sapins du Nord*. Il se plaît dans les sables siliceux, frais et profonds; mais il est peu difficile sur le terrain et donne encore de bons produits sur les coteaux brûlants et dans les plaines arides de la Champagne. Depuis cinquante ans, les plantations de Pin sylvestre ont transformé ces régions, désignées sous le nom de *Champagne Pouilleuse*.

Le Pin sylvestre résiste d'ailleurs aux plus rigoureux hivers. Il se propage aisément par le semis. On peut aussi en faire des plantations, mais en suivant les règles spéciales dont nous parlerons plus loin.

Le Pin noir d'Autriche et le Pin Laricio sont encore des pins à deux feuilles, à longues aiguilles d'un vert foncé. Dans le premier, les aiguilles sont droites et roides; dans le second, elles sont toujours un peu recourbées. Ces deux espèces sont d'ailleurs extrêmement voisines, à ce point qu'on les a regardées comme deux variétés d'une même espèce. Elles conviennent toutes deux à nos climats et résistent aux plus rudes hivers.

Le Pin noir et le Laricio croissent très-rapidement, plus vite même que le Pin maritime; ils dépassent le Pin sylvestre et atteignent en forêt 50 mètres de hauteur sur 2 à 3 mètres de circonférence. Le bois n'est pas aussi serré, aussi élastique que celui du sylvestre; il ne conviendrait pas à la mâture, mais il est propre à tous les autres usages.

Le Pin noir d'Autriche se plaît dans les terrains calcaires; il réussit jusque dans la craie pure, et améliore promptement le sol par la chute de ses nombreuses et fortes aiguilles.

Citons encore, parmi les pins à deux feuilles, le Pin a crochets (*Pinus uncinata*), très-bel arbre, à croissance fort lente, donnant un bois de bonne qualité. Le Pin chétif, mugho (*Pinus pumilio*), est une variété qui se couvre de branches rampantes, entrelacées, et permet de tirer parti des tourbières et des marais, où il se plaît particulièrement, dans les hautes régions montagneuses.

Le Pin cembro ou *alvier* est un pin à cinq feuilles, commun dans le Briançonnais et les Alpes Tyroliennes, mais de croissance trop lente pour qu'il y ait intérêt à le propager.

Le Pin weymouth, Pin du lord, Pin du Canada, Pin blanc (*Pinus strobus*), est encore un pin à cinq feuilles. Il prospère dans les terrains frais, assainis, sur le bord des rivières, où il peut former des plantations d'alignement. Il ne se couvre pas de branches touffues, comme les autres pins plantés isolément, mais il *file* bien droit, et les branches latérales ne prennent presque pas de développement.

Il est impossible de propager en grand le weymouth, à cause du prix élevé de la graine. Il serait intéressant néanmoins de continuer des essais, car cette espèce de pin pourrait souvent remplacer le peuplier, en donnant de meilleurs produits. Le bois du Pin weymouth est blanc, à peine résineux, presque semblable au bois de peuplier.

La fin à une prochaine livraison.

ÉNIGMES GRECQUES (1).

I

Je suis l'enfant noir d'un père lumineux; oiseau sans ailes, je m'élève jusqu'aux nuages, jusqu'au ciel. Je fais pleurer, sans motif de chagrin, les pupilles que je rencontre. A peine suis-je né que je me dissipe dans l'air.

II

J'étais d'abord de couleur bise; mais, battu, je suis devenu plus blanc que neige. J'aime le bain et la pêche, et le premier je me trouve à la réunion des convives.

(1) Tirées de l'*Anthologie grecque*. — Voy. t. V, 1837, p. 278; t. IX, 1841, p. 344.

III

La lumière m'avait fait perdre la lumière; mais un homme s'approchant de moi me l'a rendue afin de faire plaisir à mes pieds.

IV

Je naquis sur les montagnes : un arbre est ma mère; le feu est mon père. Je suis une masse compacte et noirâtre; mais si mon père me fait fondre dans un vase de terre, je guéris les profondes blessures du char maritime.

V

Tu m'as pris jeune; peut-être as-tu répandu et bu mon sang. Maintenant que le temps m'a vieilli, que je suis couvert de rides et entièrement desséché, déchire ma peau et mange ma chair.

VI

Je ne possède rien à l'intérieur, et je renferme au dedans toutes choses; tout le monde peut jouir gratuitement de mon mérite.

VII

Quiconque voit ne me voit pas; ne voyant pas, on me voit. Je parle sans parler; sans bouger, je cours. Je suis un menteur; quelquefois je dis vrai. (1)

ANDREA BRIOSCO

(RICCIO)

ARTISTE PADOUAN.

1460-1552.

Si ce buste est bien, comme on a de justes motifs de le croire, une œuvre originale où Andrea Briosco s'est figuré lui-même, il justifie certainement le surnom de *Riccio* que ses contemporains lui avaient donné par allusion à sa chevelure bouclée. Il s'est mis en scène, avec la même abondance de cheveux, dans un des douze bas-reliefs en bronze des portes du chœur de l'église Saint-Antoine de Padoue, représentant diverses scènes de l'Ancien Testament. Ce fut lui qui donna le dessin de la curieuse chapelle de Saint-Antoine, dans cette belle église où l'on montre aussi l'un de ses chefs-d'œuvre, le candélabre en bronze du cierge pascal, haut de 3m.92, qui lui fut payé 3720 livres, ce qui équivaudrait aujourd'hui à près de 20000 francs. Les figures qui décorent ce candélabre, exécuté de 1507 à 1515, offrent, comme dans beaucoup d'œuvres de la renaissance, un mélange d'inspirations païennes et chrétiennes.



Collection du baron Davillier. — Buste en bronze d'Andrea Briosco, dit Riccio, par lui-même.

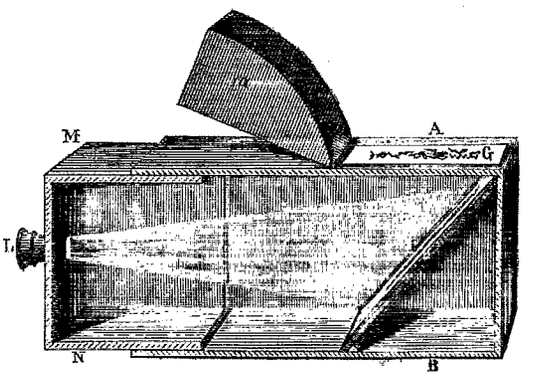
Briosco ne fut pas seulement un éminent sculpteur. Il donna le modèle en bois d'après lequel fut construite, en 1521, la vaste et admirable église de Sainte-Justine à Padoue.

On croit qu'il mourut en 1542. Nous possédons à Paris des bas-reliefs de ce maître encastrés dans la porte de bronze de la salle des Cariatides, au Musée du Louvre.

(1) L'explication de ces énigmes sera dans une prochaine livraison.

UNE CHAMBRE NOIRE PORTATIVE.

Notre gravure représente une petite chambre que l'on construit facilement soi-même, et qui est d'un précieux usage pour exécuter des vues de paysages.



Chambre noire portative.

On se munit d'une petite lentille de verre convexe, celle d'une lanterne magique par exemple; on en détermine la distance focale en la tenant devant une bougie allumée, dont on projette l'image sur une feuille de papier que l'on éloigne peu à peu jusqu'à ce que cette image ait une grande netteté. La distance entre la lentille et le papier permet de déterminer la dimension de la chambre noire. On façonne deux boîtes : l'une, MN, glisse dans l'intérieur de l'autre boîte, AB, de telle façon que l'observateur puisse prendre son point. La lentille est fixée en L. Elle projette l'image extérieure sur un miroir I placé dans la boîte et incliné à 45 degrés. Sur le haut de la boîte on découpe une ouverture carrée G, où l'on fixe une glace en verre dépoli, qui sert à copier, à calquer en quelque sorte, le paysage ou l'objet réfléchi par le miroir. L'écran *m*, formé d'un drap noir fixé sur un cadre, est destiné à empêcher la lumière de venir frapper le verre dépoli. L'intérieur de la chambre noire doit être peint en noir, afin de donner à l'image une remarquable netteté et une clarté particulière.

LE PIED-GRALLINA.

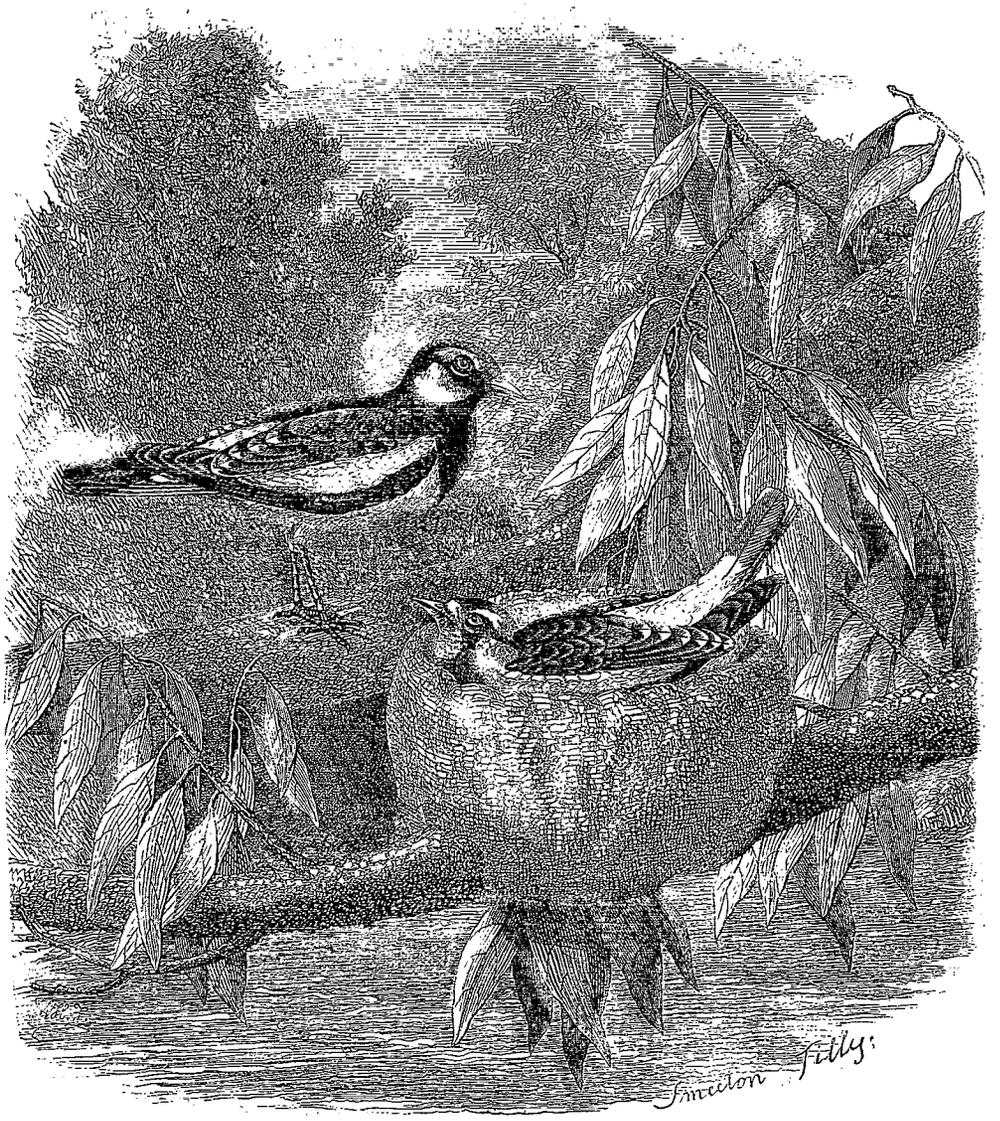
L'oiseau auquel on a donné le nom de pied-grallina habite l'Australie; il y est très-répandu. Il est particulièrement intéressant par sa vivacité, par la gentillesse de ses mouvements et par sa tendance à se familiariser avec l'homme, car il visite très-fréquemment les vérandas et les toits des maisons. Ses habitudes sont cependant assez nomades; il change de localité selon la saison, selon l'a-

bondance ou la rareté de la nourriture qu'il recherche, et qui consiste en vers, en sauterelles, en insectes de toute sorte; mais il retourne volontiers aux endroits qu'il connaît et où il a niché. Un petit sifflement aigu, mélancolique, annonce sa présence.

Son nid est une construction très-singulière et sans analogue en Australie; il consiste en une coupe à parois épaisses que l'oiseau fabrique avec du limon, mou d'abord, mais bientôt durci par l'air. Sa couleur varie; elle dépend de la matière dont il est formé. Quand le petit architecte n'a à sa disposition qu'une terre noire, de peu de consistance, et qui en se desséchant deviendrait friable, il a soin d'introduire dans sa maçonnerie des herbes, des tiges de plantes qui en assurent la solidité. Il garnit l'intérieur de cette coupe d'une couche de graminées sèches et de plumes.

Ces nids sont établis sur une assez forte branche horizontale, qui est comprise dans la construction et sert de fondement à l'édifice; souvent la branche choisie par l'oiseau, et qui est plus ou moins dépouillée de feuilles, s'étend au-dessus de l'eau.

Les œufs sont au nombre de deux, quelquefois de



Le Pied-Grallina (*Grallina australis*) et son nid. — Dessin de Freeman.

quatre. Ils offrent aussi de notables différences, tant pour la forme que pour la couleur : les uns sont allongés, les autres plus ronds; beaucoup ont une teinte gris-perle, plusieurs sont d'une nuance chamois; les mouchetures dont ils sont tachés, tantôt se rassemblent sur le gros bout, tantôt se dispersent également sur la surface tout entière.

Le pied-grallina est à peu près de la taille du merle. Son plumage est mélangé de noir et de blanc; le noir couvre le dessus de la tête, le dos, la poitrine, une grande partie des ailes et la queue; le blanc entoure l'œil et les côtés du cou, forme une longue bande sur l'aile, se répand sur tout le ventre et remonte sur le croupion. La femelle a, en outre, au front et à la gorge, une tache blanche qui manque au mâle; c'est à cette marque qu'on la distingue.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78.

Le placard était vide; livres, estampes et manuscrits jonchaient le carreau de la chambre.

— Combien donnez-vous de tout cela? demanda Nancy.

Le marchand remua du bout de son soulier la masse de

papier; il eut un regard de convoitise en avisant les volumes; cependant il dit d'un ton dédaigneux :

— C'est de la pauvre marchandise, bonne tout au plus à faire des cornets. Au poids, ça ne vaut que six liards le demi-kilo; à vue de nez, je donne cinq francs du tas tel qu'il est.

— Il nous en faut dix, riposta vivement la voisine, tandis que la jeune mère, désolée de l'offre insuffisante du marchand, était retournée auprès du lit de sa fille et la contemplait avec terreur.

— Voulez-vous cinq francs dix sous? reprit l'Auvergnat.

— Non, dix francs, insista la voisine; c'est à prendre ou à laisser.

— Je prends le lot pour six francs, mais je ne mets pas un centime de plus.

— Soit, six francs; donnez! s'écria Nancy, revenant la main tendue pour recevoir le prix des médicaments qui devaient soulager Valentine.

Le marchand poussa un feint soupir de regret en comptant les six francs qu'il se reprochait intérieurement d'avoir offerts avec trop de précipitation. Pendant qu'il entassait les livres et les cahiers dans son sac, la voisine était redescendue chez le pharmacien, d'où elle revint si promptement que l'Auvergnat, attelé aux brancards de sa petite charrette, recommençait seulement à crier dans la rue : « Avez-vous de vieux papiers à vendre! » Et déjà Nancy avait administré à son intéressante malade la première des potions ordonnées par le docteur.

Pierre Jousselin ne rentra que vers la tombée du jour; sa femme eut à lui annoncer une heureuse nouvelle : la fièvre s'était calmée, et depuis quelque temps l'enfant dormait d'un sommeil paisible.

— Tout va bien, dit l'ouvrier, car j'ai trouvé de l'ouvrage; par exemple, je ne suis embauché qu'à partir de lundi, pour commencer la semaine.

— D'ici là? demanda Nancy.

— Sois tranquille, j'ai reçu une avance.

— De ton nouveau patron?

— Non, mais d'un mécanicien ajusteur à qui j'ai parlé de mon système de chauffage... Il consent à s'associer avec moi... Mais il faut que je rassemble mes notes, que je les recopie; l'affaire sera conclue dès que j'aurai refait mes calculs et trouvé un dernier chiffre qui me manque encore.

Il alla vers le placard, et vit sur la cheminée des fioles de diverses grandeurs.

— Tu as fait des dettes, dit-il en souriant à sa femme.

— On a refusé de me vendre à crédit... j'ai payé.

— Très-bien, répondit-il machinalement, sans se demander comment elle avait pu se procurer de l'argent; et il ouvrit le placard. Il recula, comme frappé d'étourdissement, à la vue de la place vide.

— Mes livres, mes manuscrits, où sont-ils?

— L'enfant allait mourir, répondit la pauvre mère en tressaillant; j'ai tout vendu pour acheter les remèdes qui l'ont sauvé.

Le regard de Pierre Jousselin flamboya, et ce fut d'une voix étranglée qu'il s'écria :

— Tu as fait cela?

— Eh bien, oui, je l'ai fait! répliqua Nancy, indignée que la pensée du danger de mort de sa fille ne l'emportât pas sur les autres préoccupations de l'inventeur. C'est la première fois, ajouta-t-elle, que ces malheureuses paperasses auront été bonnes à quelque chose.

— Mais ce que tu as vendu, c'est mon sang, c'est ma force, c'est ma vie, c'est mon âme!

Et Pierre Jousselin regardait sa femme avec égarement; il secouait ses frêles poignets à les briser sous son étreinte.

— J'aurais tout souffert, murmura Nancy; mais il s'agissait de Valentine, aucun sacrifice ne pouvait me coûter.

L'ouvrier n'écoutait pas, ne comprenait rien; il disait des mots sans suite; sa voix avait la terrifiante sonorité du râle de l'agonisant; tout son corps tremblait, et ses prunelles nageaient dans un fluide qui les faisait briller d'une clarté sinistre.

Alors Nancy se demanda si en sauvant sa fille elle n'avait pas sacrifié son mari. Elle se laissa glisser lentement aux genoux du malheureux, et, les mains jointes, elle le regarda sans oser dire un mot.

Pierre Jousselin serrait son front à deux mains; un cri sourd sortit de sa poitrine comprimée, ses jambes fléchirent, et il tomba évanoui sur un escabeau. Quand les soins de Nancy l'eurent rappelé à la vie, il regarda sa femme comme s'il ne la reconnaissait pas; puis, lui montrant du doigt le placard ouvert et vide, il poussa un éclat de rire : l'inventeur était fou.

IV. — UNE PROTECTRICE.

La généreuse nature de Nancy lui permit, après qu'elle eut usé son désespoir et épuisé ses larmes, de résister à l'abattement qui devait résulter de l'épouvantable malheur dont elle venait d'être frappée. Se voyant condamnée à la double tâche d'élever une toute jeune enfant et de fournir à l'existence d'un fou, qu'il fallait protéger contre tout et contre lui-même, elle envisagea le présent sans faiblesse et osa ne pas désespérer de l'avenir. Elle se dit que le même sentiment qui l'avait portée à sacrifier son mari à sa fille lui commandait de s'immoler elle-même pour tous les deux.

La jeune femme avait de bons voisins : ceux-ci ne sont pas rares dans les quartiers habités par les pauvres artisans. L'habitude qu'ils ont de vivre les portes ouvertes établit entre eux un courant d'intimité favorable, au moment du besoin, à la réciprocité de mille petits services qui coûtent peu à ceux qui les rendent, et qui sont inappréciables pour ceux qui les reçoivent.

Ce fut donc à qui viendrait en aide à la courageuse gardienne du malheureux inventeur, soit pour lui procurer du travail, soit pour la remplacer chez elle auprès des chères créatures qu'elle appelait ses deux enfants. Quelqu'un s'offrait toujours à les garder quand il lui fallait s'absenter pour reporter en ville l'ouvrage qu'elle avait terminé.

Au milieu de ses peines, une consolation lui avait été réservée : la santé de Valentine se raffermissait; bientôt l'incarnat velouté de ses joues annonça son rétablissement complet.

Après deux ans passés depuis l'événement qui le priva de sa raison, Pierre Jousselin, sans être autrement malade, s'obstinait à se tenir constamment au lit; là, presque toujours silencieux et recueilli, le pauvre fou essayait de ressaisir et de renouer les fils brisés du passé. Il n'échappait à la fatigue de ce travail mental que lorsque Nancy, s'armant de courage, répétait certaine romance populaire qu'il aimait autrefois à lui entendre chanter. Il écoutait avec attention, presque avec intelligence, et quand elle avait fini, lui, comme les enfants qu'on essaye d'endormir en fredonnant une berceuse, disait : « Encore, encore! » C'était évidemment, pour son esprit en désarroi, un soulagement précieux; ce lui fut un ravissement inexprimable quand il entendit pour la première fois se mêler à la douce voix de Nancy la voix frêle de Valentine. La charmante enfant, douée à la fois de facilité à apprendre et de mémoire, avait, sans mettre sa mère dans son secret, retenu l'air et les paroles de la chanson favorite de son père.

L'effet de ce touchant duo fut si salutaire, que Nancy put croire qu'en le renouvelant tous les jours elle en obtiendrait la guérison de son mari. Cette espérance ne devait pas se réaliser; mais, du moins, le moyen infaillible d'apaisement et de distraction était trouvé.

Dans l'intérêt de Valentine, il fallut que sa mère se résignât à l'envoyer à l'école. L'enfant, au milieu de ce petit monde remuant et causeur, qu'une mouche qui vole semble emporter à sa suite, se fit remarquer par son application à l'étude. Quand Nancy recevait des compliments à propos des remarquables progrès de sa fille, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer.

— De quoi lui serviront-ils, ces progrès? se disait-elle; ne faudra-t-il pas, dans deux ou trois ans, interrompre ses études pour lui faire commencer son apprentissage? quand je dis apprentissage, c'est déjà trop; elle fera ce que je fais moi-même, des ouvrages de couture qui rapportent juste assez pour empêcher l'ouvrière de mourir de faim. Quant à lui faire apprendre un métier lucratif, il ne m'est pas permis d'y penser; il faut payer cher pour cela, et, de plus, sacrifier trois ou quatre années de son temps. Et si je venais à manquer ici, pensait-elle avec terreur, en regardant du côté du lit où songeait vaguement l'aliéné, qui le garderait? qui le soignerait? Elle n'osait ajouter : Qui le nourrirait?

Plus d'une fois on conseilla à Nancy d'envoyer Pierre Jousselin dans une maison de charité destinée au traitement des fous; mais, quel que fût son découragement au moment où un tel conseil lui était donné, il ravivait son énergie.

— Quand je l'ai pris pour compagnon de ma vie, disait-elle, il était sain d'esprit, bon mari et brave travailleur; je le garderai près de moi jusqu'à ce que son intelligence se réveille et rende le courage à son cœur, la force à ses bras. S'il doit recouvrer l'une et l'autre, c'est à moi, c'est à notre enfant qu'il les devra.

En effet, Nancy n'était plus la seule qui fût nécessaire à Pierre Jousselin; la présence de Valentine était aussi un besoin pour lui : il s'attristait quand il la voyait, son petit panier au bras, partir pour l'école; le retour de sa fille à la maison mettait un rayon de joie dans ses yeux.

Une dame, bienfaitrice des enfants pauvres, venait parfois visiter l'école; elle ne tarda pas à remarquer cette jolie blondine, qui paraissait faire du travail un plaisir, et dont les rapides progrès émerveillaient tous ceux qui pouvaient les constater. La visiteuse s'informa de la situation des parents de Valentine, et redoubla de sympathie pour l'élève modèle, quand on lui eut appris quel affreux malheur avait privé Pierre Jousselin de sa raison.

Un soir, à l'heure où les petites écolières quittaient la classe, Mme Grandmaison, qui avait souvent interrogé Valentine, plus charmée encore ce jour-là de ses réponses, attendit son départ et lui dit :

— Mène-moi chez ta mère.

L'enfant saisit la main que la dame lui tendait, et la conduisit jusqu'à la pauvre maison de la rue Saint-Maur-Popincourt, où demeuraient ses parents.

Nancy éprouva un léger trouble en voyant entrer dans sa mansarde une dame mise avec élégance et bon goût.

— C'est la bonne dame de qui je t'ai souvent parlé, s'empressa de dire Valentine.

Puis elle alla embrasser et rassurer son père, qu'inquiétait la présence d'une inconnue.

La fidèle compagne du fou dit, en offrant une chaise à Mme Grandmaison :

— Ma fille m'a appris que vous étiez assez bonne pour vous occuper d'elle et pour vous intéresser à nous.

— J'ai un double motif pour prendre intérêt à votre douloureuse position, répondit l'autre; je suis, comme vous, mère d'un enfant qui donne les plus belles espérances, et, comme vous aussi, je suis la femme d'un inventeur, plus heureux que votre mari; mais le mien ne peut tarder à être de l'Académie; en outre, il doit aux brillants avantages de sa naissance de n'avoir pas besoin de compter son génie comme un unique moyen de fortune... Mais, pardon, c'est de l'homme éminent à qui j'appartiens que je vous parle, quand je suis venue ici pour ne parler que de ce qui vous touche; de vous surtout, un ange de patience et de dévouement pour ce martyr obscur de la science.

— Ah! Madame, soupira Nancy, je ne puis accepter vos éloges... Si vous saviez... c'est moi qui suis cause de l'irréparable malheur.

— Oui, une vente de papiers... dans un moment de gêne... on m'a conté cela, reprit la charitable dame; mais il s'agissait, je crois, de sauver votre enfant. Si ce que vous avez fait est une faute, pauvre femme, vous ne pouviez pas hésiter à la commettre : en pareil cas, la mère absout l'épouse.

Voyant que Nancy pouvait à peine retenir ses larmes, Mme Grandmaison s'empressa d'en venir à l'objet de sa visite.

— Mon intention, dit-elle, en demandant à vous voir, était de m'entendre avec vous sur le moyen d'améliorer votre sort.

— Puisque vous voulez du bien à ma fille, répondit la mère de Valentine, tout ce que je puis vous demander, Madame, c'est de ne penser qu'à elle.

— M'intéresser à vous, c'est aussi m'occuper de la chère petite. Vous travaillez, m'a-t-on dit, pour quelques magasins?

— En effet, Madame; mais à si bas prix! Encore si on avait toujours de l'ouvrage!

— Soyez tranquille, vous n'en manquerez plus; mes amies et moi nous vous en fournirons : voilà pour ce qui vous concerne personnellement. Maintenant, dites-moi, que comptez-vous faire de Valentine?

— Une ouvrière comme moi, dit humblement Nancy.

— Elle est bien délicate pour qu'on ose l'astreindre à l'assiduité qu'exige le travail à la journée, objecta Mme Grandmaison; d'ailleurs, je voudrais pour elle un moyen d'existence mieux en rapport avec ses aptitudes. Valentine a une écriture superbe, une de ces écritures qu'on dirait tracées par le burin, et telles que les savants, qui griffonnent si horriblement, les recherchent pour la copie de leurs mémoires. Si la mignonne voulait embrasser bravement la profession de copiste, la haute situation de mon mari lui permettrait de procurer beaucoup de travail à ma protégée, travail qu'elle pourrait faire chez elle, près de vous; si bien qu'au lieu d'aller épuiser ses forces dans quelque atelier, nécessité dont sa santé et sa nature distinguée auraient également à souffrir, elle gagnerait davantage et ne vous quitterait pas.

— Ah! Madame, c'est un trop beau rêve!

— Qui peut être une réalité; mais, continua Mme Grandmaison, il serait urgent que Valentine apprît un peu de dessin, afin de pouvoir rendre l'aspect d'une figure, la silhouette d'un objet : dans leurs manuscrits, ces messieurs ont souvent besoin de joindre l'image à la démonstration.

Il fut convenu entre la mère et la protectrice que Valentine se perfectionnerait dans la calligraphie, et qu'elle apprendrait assez de dessin pour copier, d'après les auteurs, les ouvrages qui nécessitaient des esquisses au trait.

Les mois, puis les années, se suivirent. Ainsi qu'elle l'avait promis, Mme Grandmaison procura à Nancy des

travaux lucratifs. Les dettes furent payées; on put descendre de la mansarde à l'étage inférieur. Sans pouvoir l'apprécier, Pierre Jousselin se ressentait du bien-être que le ménage devait à la protection de la femme du futur académicien. Cette protection, Valentine la justifiait par le soin qu'elle prenait chaque jour d'ajouter à son instruction, et par ses efforts pour mettre à profit les leçons de dessin que Mme Grandmaison payait pour elle. Nancy ne croyait pouvoir mieux prouver à la généreuse femme combien elle était digne de ses bienfaits, qu'en s'épuisant au travail. Elle commença à sentir des déchirements intérieurs; puis vint la toux opiniâtre, et enfin la phthisie, qui ne pardonne pas, se déclara. Quand la martyre comprit qu'elle était condamnée, elle fit appeler Mme Grandmaison.

— Dieu ne permet pas que j'achève ma tâche, dit Nancy; soyez une seconde mère pour ma fille, mais ne la séparez pas de son père : il a tant besoin d'elle!

— Je veillerai sur tous les deux, répondit l'inspectrice. Puis, voyant l'inquiétude qui se peignait dans les regards de la mourante, elle lui demanda d'exprimer sans crainte le désir qui visiblement la tourmentait.

— J'aurais voulu ne pas mourir avant de savoir que Pierre m'a pardonnée.

Depuis leur changement de domicile, l'inventeur consentait chaque jour à quitter le lit pendant quelques heures; ces heures-là, il les passait accroupi dans un angle de la chambre à coucher, occupé à tracer sur le carreau de briques, avec un morceau de craie, des signes compris de lui seul. Valentine, témoin de l'entretien de sa mère avec Mme Grandmaison, alla, étouffant ses larmes, chercher son père, toujours accroupi dans son coin; il se laissa conduire jusqu'au lit de mort, et l'enfant lui cria, dans un sanglot : « Dis à maman que tu lui pardonnes. » L'insensé sourit doucement, sans comprendre; mais, cédant à l'impulsion produite par un mouvement de Valentine, il se pencha vers l'oreiller, et ses lèvres effleurèrent le front de Nancy.

Une heure après, la femme de Pierre Jousselin mourait, fortifiée par la foi chrétienne contre les angoisses de l'heure suprême.

Le jour où Valentine prit le deuil, elle comptait quatorze ans accomplis. *La suite à une prochaine livraison.*

TRAVAIL ET CAPITAL.

Le capital est du travail accumulé, et le travail est du capital en germe. COBDEN.

LA BEAUTÉ DANS LES ŒUVRES D'ART.

A la fin de sa vie, le sculpteur Flaxman (1) disait à Schorn :

« L'œuvre de Dieu est toujours supérieure à l'œuvre des hommes, et la nature, quoique imparfaite dans le détail *individuel*, reste toujours au-dessus de leur atteinte. L'artiste résume dans ses ouvrages ce qu'il a observé en elle de plus beau; mais la beauté accessible aux sens n'est pas le degré suprême de la beauté, c'est la beauté de la pensée qui plane au-dessus, et Platon a dit vrai : La beauté du corps dépend de la beauté de l'âme. C'est pourquoi toute beauté créée par les artistes leur est personnelle, non pas seulement parce qu'elle leur apparaît ainsi dans les individus, mais parce qu'elle émane du caractère particulier de chacun d'eux, et est, pour ainsi dire, la fleur des nobles facultés qui sont en lui, et qu'il doit garder et développer avec soin. »

(1) Voy. la Table de quarante années.

JETON.

DAVID ASSELINE.

Nous reproduisons le jeton de la municipalité de Dieppe au siècle dernier.



Jeton de la municipalité de Dieppe au dix-huitième siècle.

Œuvre du célèbre graveur Duvivier, il porte à la face l'effigie royale, et au revers les armes de la ville, qui sont : *parti de gueules et d'azur au vaisseau d'argent*. L'écusson est supporté par deux sirènes et surmonté d'une tête d'ange aux ailes éployées.

Ce revers, dont le dessin est correct et fort gracieux, a été pris comme marque distinctive par les éditeurs de la *Bibliothèque dieppoise*, et figure au titre de leur première publication : *les Antiquitez et Chroniques de la ville de Dieppe, par David Asseline Prestre;* Dieppe, 1874, 2 vol. in-8°.

La légende inscrite sur le jeton dieppois, au-dessus des armes de la ville, est si belle et si patriotique, que nous la recommandons à l'attention de nos lecteurs : CIVICO FŒDERE PRODERIT (l'union des citoyens assurera le progrès). Vraie de tout temps, cette généreuse pensée nous semble plus appropriée encore à l'heure présente, et s'adresser comme une prière à nos contemporains.

Dans l'exergue, on lit ces mots : ÆDIL(IVM) DEPP.Æ COMIT(IUM) (assemblée des édiles de Dieppe), et la date 1762.

Les personnes qui recevaient un jeton de présence étaient autorisées à le garder, mais pouvaient aussi en réclamer la valeur, contre remise de la pièce, à la compagnie.

Celui de Dieppe était payé « quarante-quatre sols » par la municipalité.

Nous citions tout à l'heure le nom de David Asseline; ajoutons quelques mots sur ce modeste écrivain.

Né à Dieppe vers 1619, Asseline fit ses études chez les pères de l'Oratoire établis en cette ville, et embrassa la carrière ecclésiastique.

Ses goûts le portant vers les travaux historiques, il s'attacha comme prêtre habitué à l'église Saint-Jacques de Dieppe, et consacra tous ses loisirs à réunir d'innombrables matériaux concernant l'histoire de sa ville natale.

En 1682, il en forma l'ouvrage manuscrit qui vient d'être publié.

La chronique d'Asseline n'intéresse pas seulement les Dieppois; elle touche largement à l'histoire de la haute Normandie, et même est appelée à jeter quelques lumières sur l'histoire générale de la France.

C'est, d'autre part, une mine précieuse, dans laquelle ont à puiser tous ceux qui s'intéressent aux gloires maritimes de nos ancêtres.

On trouverait difficilement, croyons-nous, parmi les chroniques manuscrites que recèlent les bibliothèques municipales, une œuvre aussi importante que celle-ci.

Peu de temps après l'avoir terminée, David Asseline se retira au village de Longueil, sur les rives de la Saane, et y mourut au mois de septembre 1703.

LE CHATEAU DE LAVARDIN

(LOIR-ET-CHER).



Le Château de Lavardin. — Dessin de Tirpenne.

La tradition rapporte qu'au temps des Gallo-Francs de la période mérovingienne, alors que les druides accomplissaient encore les rites de leur culte dans la mystérieuse profondeur des forêts, il existait déjà, sur la rive droite du Loir, une place forte située à deux kilomètres au delà de Montoire. Ce fut sur les ruines de cette vieille forteresse, nommée *Turris Dominica* (la Tour Royale), qu'on vit s'élever, vers le milieu du onzième siècle, le premier château de Lavardin. Bâti sous le règne de Henri Ier (de 1031 à 1060), il formait l'un des points principaux de la ligne de défense destinée à faire obstacle à la jonction des Normands de la Loire avec les Normands de la Seine.

Commandant une vallée richement boisée et situé sur le troisième palier d'un promontoire qui surplombe le Loir, le château de Lavardin, par sa situation élevée et par les accidents naturels du sol qu'il dominait, était inabordable par eau aussi bien qu'inattaquable par terre.

Le premier possesseur de Lavardin que mentionne l'histoire locale se nommait Salomon; on lui attribue la fondation d'un prieuré dédié à saint Martin, dont il ne reste plus de vestiges.

Comme fief relevant d'une autorité supérieure, Lavardin était, suivant l'expression du vocabulaire féodal, dans la mouvance immédiate du comté de Vendôme. Les seigneurs de Lavardin avaient, ainsi que les seigneurs de Montoire, le titre de forestiers ou gardiens administrateurs de la forêt de Gastine.

La lignée directe des premiers maîtres de Lavardin s'étant éteinte vers la fin du douzième siècle, dans la personne du baron Jean, celui-ci eut pour successeur Bouchard, son neveu, lequel était fils du comte Jean de Vendôme.

De cette époque date la restauration du château, dont Richard d'Angleterre (Richard Cœur-de-Lion) essaya vainement de s'emparer en 1188.

C'est à Lavardin restauré pour la seconde fois, deux siècles plus tard, par Jean de Bourbon, comte de Vendôme, qu'en 1447 le roi de France Charles VII vint habiter avec sa cour pendant le siége du Mans. L'une des grottes que l'on rencontre sur la route de Montoire à Lavardin a, dit-on, servi d'habitation aux filles d'honneur de la reine, et l'opinion populaire veut qu'elle doive à cette circonstance son nom de grotte des Vierges; mais comme on la nomme aussi la grotte des Fées, on peut supposer que celle-ci fut, ainsi que celles qui l'avoisinent, habitée par les druidesses, dont la disparition n'eut lieu que vers la fin du sixième siècle.

Un sinistre événement, mis à la charge de la mémoire du roi Louis XI, se passa, le 6 janvier 1477, au château de Lavardin. Jean VIII de Bourbon y mourut subitement en ouvrant une lettre que le roi lui adressait : on a prétendu, mais sans pouvoir le prouver, que cette lettre était imprégnée d'un poison subtil.

Les ligueurs qui occupaient le château de Lavardin en furent délogés, en 1589, par François de Bourbon, prince de Conti.

A partir de sa soumission au pouvoir royal, le château

de Lavardin cesse d'ajouter à la célébrité qu'il avait acquise comme monument historique. Le fief, qui n'avait autrefois que le titre de baronnie, fut érigé en marquisat, en 1601, par Henri IV, qui récompensa ainsi les services que lui avait rendus son ancien coreligionnaire, Jean Beaumanoir, baron de Lavardin. On ne saurait citer le nom de cet ancien maréchal de France sans rappeler qu'il était un des seigneurs assis dans le carrosse de Henri IV quand ce prince fut assassiné.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82.

XLI

Alain avait treize ans environ lorsqu'il fut atteint d'une maladie terrible qui le mit en quelques jours à l'agonie.

Je me garderais de rappeler ces moments cruels, s'ils n'avaient été pour moi la révélation de ce qu'est une mère *auprès d'un enfant menacé* de mort.

Il y eut une nuit, entre autres, où, le médecin perdant espoir, je vis Florine conserver seule le courage; on eût dit que, souffle après souffle, elle voulût retenir cette âme près de nous échapper.

Penchée sur le lit, silencieuse, attentive, prête à tout sacrifice, était-elle, avec l'enfant, en communion ou de vie ou de mort? Reviendrait-il avec elle? S'en irait-elle avec lui?...

Il y eut une crise suprême, suivie d'un calme où je crus tout fini. Le malade sommeillait; un signe de Florine nous rendit immobiles. Cela dura quatre heures, après quoi Alain s'éveilla, regarda sa mère... Il revenait à la vie...

Oh! je ne dirai pas nos impressions pendant la convalescence, en voyant le cher malade de jour en jour, pour ainsi dire, renaître : assis sur son lit, calme et souriant au milieu des fleurs, des livres, des crayons, des images, son regard tendre et profond nous causait la plus pure, la plus ineffable des voluptés humaines.

De quelle tendresse nouvelle Florine et moi maintenant nous nous sentions unis! et combien tous nos enfants, en même temps qu'Alain, nous étaient devenus plus chers!

Soufflanbise lui-même, il nous semblait que nous allions désormais l'aimer davantage; et de même nos animaux, de même notre jardin, nos plantes et la nature entière.

XLII

Mais Soufflanbise restait inconsolable et sa misanthropie augmentait : aussi continuait-il de se lamenter à propos des angoisses que nous avions traversées. Nous autres, nous n'y pensions plus, et très-sagement nous nous laissions aller au bonheur de voir Alain tout à fait rétabli.

Le voisin ne l'entendait pas ainsi; il n'y avait point, pour son imagination malade, de repos entre deux malheurs : le passé, l'avenir, le troublaient également.

Pétrarque, dont la vie s'était passée à pleurer dans la solitude, Pétrarque disait :

. . . Le cose presenti e le passate
Mi donne guerra, e le future ancora. (1)

Soufflanbise, s'il eût parlé en vers, ne l'eût pas dit autrement.

J'avais osé, un jour, manifester devant lui cette opinion que la terre n'est pas assez peuplée, et que vraiment il y aurait plaisir à voir, comme au temps de Deucalion, les pierres devenir des enfants.

(1) Le passé et le présent me font la guerre, et l'avenir aussi.

— Que ne puis-je, au contraire, s'écriait Soufflanbise avec indignation, changer les enfants en pierres!

— Vous ne feriez pas au moins cette belle expérience sur les nôtres! ripostait Florine.

Et nous en arrivions à des polémiques sans fin... Il est vrai que nous cédions toujours, car Soufflanbise finissait, quand on le poussait, par tomber dans un véritable désespoir.

XLIII

Heureusement, il avait une consolation : c'était d'être resté célibataire.

— Oh! s'écriait-il parfois, je me reprocherais d'avoir donné naissance même à une mouche.

Et cependant l'infortuné, de jour en jour, poussait de plus profonds soupirs, tandis que, de notre côté, c'étaient des éclats de rire en voyant gambader les enfants. Parmi eux il n'y avait pas d'estropiés : aussi comme ils couraient, comme ils sautaient et grimpaient dans les arbres! et quelle joie pour moi de voir cabrioler cette belle nichée! C'était comme si j'eusse moi-même couru sur toutes ces chères jambes.

XLIV

La dernière de nos petites filles, Agnès, avait alors vingt-six à vingt-huit mois; elle eût suffi seule à mettre en joie toute la famille, par sa gentillesse, sa gaieté, sa fraîcheur, sa grâce.

Un enfant qui s'essaye à la vie, qui apprend à parler, à courir, à voir, à sentir, éprouve des étonnements, des contentements quelquefois silencieux, mais le plus souvent accompagnés de cris d'une indicible allégresse.

Pour lui, dans la nature, tout est vivant, parlant, aimant et aimé. Quels sourires! L'enfant ne semble-t-il pas avoir, en de certains moments, des révélations mystérieuses? A qui vont ces regards caressants, ces mots tendres, ces conversations à voix basse?

Un insecte, une fleur, un oiseau : quelles amitiés soudaines! Lorsque, la surveillant à distance, sans la troubler dans ses contemplations, je voyais la petite dans l'herbe déposer ses baisers sur les marguerites, faire ses petits discours aux coccinelles, il me montait au cœur des effluves de félicité, de fierté, de reconnaissance... Ah! qui n'envierait, en ces moments-là, de chanter comme les oiseaux?

XLV

Et quels bonheurs la nature sait donner à l'enfant, avec une fraise, avec une groseille!

Jamais père a-t-il vu ce spectacle sans un sentiment d'adoration?

Mais qu'est-ce donc pour la mère?...

XLVI

Agnès, un matin, au milieu des fleurs, croquait une pomme avec délices, plus heureuse de sa pomme qu'un millionnaire ne l'est de ses millions.

Occupés, Florine et moi, pendant ce temps, à dégarnir de ses fruits un vieux cep mêlé aux rameaux d'un rosier immense qui entoure notre chaumière, nous observions de loin la petite, et vraiment, nous aussi, nous nous sentions riches des trésors de l'enfant.

Valentin, autrefois, m'avait appris des vers de Hugo qui maintenant me revenaient en mémoire, et tout bas, en cueillant nos raisins, je les redisais à Florine :

Sur les chaumières dédaignées
Par les maîtres et les valets
La nature jette à poignées

Les fleurs qu'elle vend aux palais.

Son luxe aux pauvres seuils s'étale :
Ni les parfums, ni les rayons,
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Sur un toit où l'herbe frissonne,
Le jasmin veut bien se poser ;
Le lis ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser.

. . . . . .

Alors l'âme du pauvre est pleine ;
Humble, il bénit ce dieu lointain,
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin.

L'air le réchauffe et le pénètre ;
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre ;
La gaieté chante dans son cœur.

La suite à une prochaine livraison.

LES BALLES DE FRONDE ROMAINES

AVEC INSCRIPTIONS.

Les anciens se servaient, comme on sait, de la fronde, arme assez meurtrière et qui joue un grand rôle dans toutes les guerres et même dans l'histoire des siéges. La fronde était composée de lanières de cuir dans lesquelles on plaçait soit une pierre, soit des balles de plomb de la forme d'une olive. On sait quelle réputation d'adresse avaient acquise certains peuples dans l'art de manier la fronde ; les habitants des îles Baléares surtout y étaient passés maîtres : aussi les Romains les employèrent-ils souvent comme auxiliaires. Les frondeurs engageaient d'ordinaire l'action ; ils n'avaient pas de rang dans l'ordre de bataille, et la facilité de mouvements requise par l'emploi de l'arme dont ils se servaient exigeait qu'on leur laissât une entière liberté. Dès que les soldats proprement dits qui composaient les rangées et les lignes de bataille étaient aux prises, les frondeurs se ralliaient derrière les combattants et continuaient à envoyer leurs projectiles à l'ennemi. On a retrouvé dans différents pays, et notamment en Grèce, en Sicile et en Italie, un assez grand nombre de ces balles de fronde en plomb. Beaucoup d'entre elles portent des inscriptions grecques ou latines Celles qui ont été trouvées en Italie ont dû être employées généralement avant l'époque impériale, car les dernières luttes auxquelles elles aient pu servir dans ce pays sont : — la guerre sociale, ou guerre des Italiens ligués contre Rome pour obtenir le droit de cité (de 90 à 88 avant notre ère) ; — la guerre servile, ou guerre des esclaves révoltés à la voix de Spartacus (de 73 à 71) ; — et la guerre civile d'Octave contre la famille et les amis d'Antoine, guerre dont l'épisode le plus saillant a été le siége et la prise de Pérouse par le fils adoptif de César, héritier de son nom et de sa fortune (l'an 40 avant J.-C.).

Jusqu'à ces derniers temps, on n'avait pu établir le classement ni déterminer le sens de la plupart des légendes gravées ou plutôt frappées en relief sur les balles de fronde de la république. Un élément essentiel faisait défaut aux savants archéologues qui s'en étaient occupés : c'était la connaissance exacte de la provenance de ces petits monuments, que leur volume rend très-portatifs, ce qui empêche, par conséquent, d'en retrouver avec certitude le lieu d'origine.

Dans ces deux dernières années, des travaux de terrassement ayant été exécutés sous les remparts romains d'Ascoli (l'ancienne *Asculum* du *Picenum*), on a trouvé dans les terres remuées par les ouvriers, et surtout dans le lit du petit *fiume di Castello*, qui se réunit au *Tronto* sous les murs même de cette ville, un assez grand nombre de balles de fronde portant toutes des inscriptions, leur nombre s'élève présentement à plus de trois cents. Elles ont été acquises par MM. Rollin et Feuardent, et composent une collection jusqu'à ce jour d'un intérêt unique. Ces messieurs ont bien voulu les communiquer à M. Ernest Desjardins, qui les a soumises à une étude attentive et minutieuse. Il a fait part à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à deux reprises différentes, du résultat de ses recherches.

Il s'est convaincu d'abord que toutes ou presque toutes ces balles avaient servi plusieurs fois, car elles portaient des frappes et des surfrappes de mains différentes. Il est naturel de penser, en effet, qu'après ou même pendant l'action, on ramassait les projectiles envoyés par l'ennemi, qu'on leur donnait une nouvelle marque, à l'aide sans doute d'un marteau et d'une matrice composant un appareil analogue à celui dont se servaient jadis les douaniers pour frapper leurs plombs, puis qu'on les renvoyait aux adversaires, qui en usaient de même. On peut, en effet, distinguer sur la même balle deux, trois et jusqu'à quatre frappes différentes. Il va sans dire que la dernière empreinte est toujours la plus lisible, la seconde l'est un peu moins ; quant aux plus anciennes, elles ont subi un écrasement qui en rend la lecture fort difficile, souvent même indéchiffrable.

Toutes les balles d'Ascoli étant *palimpsestes* (c'est-à-dire portant des caractères provenant de frappes différentes), on comprend quel intérêt nouveau s'attache à ces monuments, qui peuvent nous fournir ainsi les plus curieuses révélations sur les armées opposées.

Les inscriptions qui se lisent sur ces balles sont relatives soit aux noms des chefs, soit aux désignations des peuples, des villes, des corps militaires qui les avaient frappées et surfrappées ; quelquefois elles font connaître des devises, des injures adressées à l'ennemi, ou des confidences qui lui sont faites par des traîtres.

L'histoire classique ne parle que d'un seul événement militaire mémorable accompli à *Asculum-Picenum ;* mais les balles trouvées sous ses murs en révèlent deux autres, suppléent ainsi au silence des textes, et constituent, par conséquent, de véritables pages restituées à l'histoire par l'archéologie.

On peut classer chronologiquement les balles d'Ascoli en trois groupes distincts : l'un relatif à la guerre sociale, le second à la guerre servile, le troisième à la guerre civile de l'an 40 avant J.-C. Les auteurs classiques ont raconté en détail les événements accomplis à *Asculum* pendant la première de ces guerres. On sait que c'est cette ville qui donna le signal de l'insurrection des Italiens confédérés contre Rome, et qu'elle fut assiégée par le consul Cn. Pompée, qui fut battu par les troupes italiennes, obligé de lever le siége et de courir s'enfermer dans *Firmum* (aujourd'hui Fermo) ; qu'il revint encore à la charge, c'est-à-dire fit un second siége d'*Asculum*, et qu'il serra fort étroitement la ville, ce qui n'empêcha pas le plus héroïque des défenseurs de la liberté italienne, Judacilius, de forcer ses lignes de se jeter dans la place et de s'y défendre avec vigueur. On sait aussi que, plus fier ou plus heureux que Vercingétorix, voyant toute résistance impossible, Judacilius alluma un bûcher sur le forum et s'y fit consumer avec ses braves compagnons. Cn. Pompée entra dans la ville, en fit massacrer tous les habitants en état de porter les armes, et envoya les femmes et les enfants à Rome pour y servir à son triomphe. Parmi

ces petits enfants se trouvait l'Asculan Ventidius, qui fut plus tard le lieutenant d'Antoine en Orient.

Tels sont les seuls événements que les historiens classiques nous rapportent sur le rôle d'*Asculum* pendant la guerre sociale. Les inscriptions des balles de fronde relatives au même événement nous donnent les noms des chefs, ceux des corps de troupes, les numéros des légions, les villes italiennes qui avaient envoyé des secours aux assiégés, etc. On voit figurer sur la même balle le nom de Pompée et celui de *Judacilius*, accompagné du mot *Picenum* (voy. fig. 1). On remarquera que le nom de *Pompeius*, qui a été frappé d'abord par les Romains, est moins lisible que ceux de *Judacilius* et *Picenum*, attendu que la dernière frappe, la plus en relief, par conséquent, est celle des Asculans. Une autre balle, que nous donnons aussi comme spécimen, porte *Fricas Rom(anos)*; littéralement, s'adressant au projectile lui-même : *Tu frottes les Romains* (fig. 2). Le mot *frotter*, emprunté dans ce sens à notre langage le plus familier, traduit très-exactement l'idée que les Italiens devaient attacher à cette ex-



Balles de fronde romaines. — Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

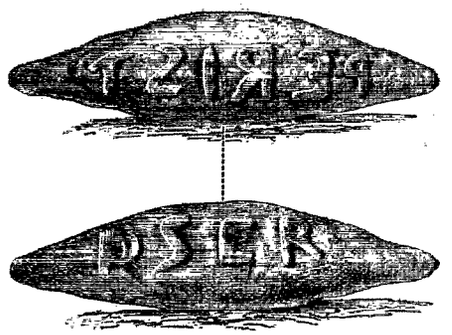


Fig. 4.

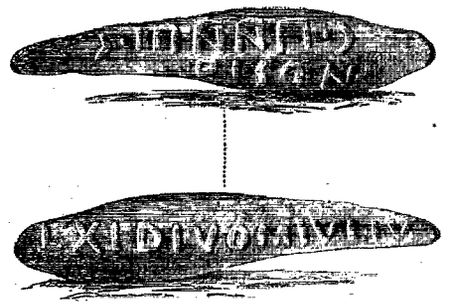


Fig. 5.

pression vulgaire *fricas*. D'autres, par contre, portent *Fricas Pi(centes)*; — Tu frottes les Picentins. Les historiens nous apprennent que les Italiens soulevés s'étaient donné deux chefs suprêmes qu'ils avaient décorés du titre de consuls : le nom d'un de ces consuls, le célèbre *C. Papius Mutilus*, s'est retrouvé sur plusieurs de nos balles; mais, circonstance remarquable, on a dû en faire une espèce de cri de guerre ou de signe de ralliement, car on a employé pour l'écrire des caractères empruntés à la vieille langue des Osques (voy. fig. 5). Il est écrit au rebours, suivant l'usage de cette ancienne écriture italiote, et signifie : *C(aius) Paapi, Cai (filius)*; — C. Papius, fils de Caius. Sur cette même balle, le nom *Pison(is)*, de Pison, d'une frappe antérieure et romaine, concerne sans doute le père du consul contre lequel Cicéron prononça une harangue célèbre, dans laquelle il rappelle précisément que le père de ce consul avait eu l'entreprise de la fabrique des armes pour la guerre sociale. Parmi les noms des chefs romains, nous avons le célèbre *C. Marius*, qui prit part, comme on sait, à la guerre sociale (fig. 3).

La seconde série historique des balles d'Ascoli concerne la guerre des esclaves; la légende *Peristis servi!* — Mort aux esclaves! qu'on lit sur plusieurs balles (voy. fig. 4), ne peut laisser aucun doute à cet égard. Sur une autre, on voit : *Feri Cassium!* — Frappe Cassius! et ce Cassius a été précisément un chef romain, chargé de combattre les bandes de Spartacus. Une autre porte ces belles paroles : *V(indicamus) justa*, — Nous demandons ce qui est juste. Les auteurs classiques avaient bien marqué qu'un épisode important de cette guerre avait eu lieu dans le Picenum, mais sans préciser l'endroit de la lutte; les balles d'Ascoli nous prouvent qu'elle fut localisée sous les murs de cette ville.

La fin à une autre livraison.

LES JEUX UTILES.

Les jeux des enfants ont plus d'importance qu'on ne leur en attribue en général. Ils sont quelquefois une révélation de leurs goûts, de leurs aptitudes naturelles; ils sont le plus souvent une imitation des exemples qu'ils ont sous les yeux; ils sont toujours un commencement d'habitudes. Une petite fille qui verra dans sa famille des mœurs simples et laborieuses, prendra plaisir à faire elle-même les vêtements de sa poupée, et ainsi se formera à l'adresse et au travail, tandis qu'une autre, témoin d'une vie de luxe et d'oisiveté, voudra pour la sienne des toilettes toutes faites qui ne lui coûteront aucune peine et qu'elle ne songera qu'à changer pour de plus belles. Cette dernière contractera en jouant des dispositions à l'inertie, à l'inconstance et à l'ennui. Les jouets les plus communs, les moins compliqués, ceux qui sont de simples matériaux exigeant, pour prendre une forme et un sens, de l'initiative, de l'application, de l'industrie, sont les meilleurs. Qui n'a observé que du sable, de la terre, des morceaux de bois, qui ne sont rien par eux-mêmes, mais qui se prêtent à tout, sont pour les enfants d'inépuisables sources d'amusement?

Les pauvres enfants des campagnes sont, sous ce rapport, mieux partagés que ceux des villes, et c'est une heureuse compensation de tant d'avantages qui leur manquent. Ils s'amusent plus et mieux. Les jouets qu'ils désirent, ils les créent, et le plaisir de l'effort s'ajoute au résultat obtenu. Les enfants du jardinier jouent à bêcher des plates-bandes, à tracer des allées, à semer des graines, à planter avec ordre des rameaux en guise d'arbres dans un petit terrain qui prend à leurs yeux les proportions d'un parc ou d'un verger. Ceux du bûcheron se construisent une hutte sur la lisière d'un bois; les garçons, qui déjà manient la serpe

et la hachette, taillent et dressent les supports, fixent les traverses avec des liens d'écorce, forment le toit de quelques brassées de copeaux ou de fougères sèches, tandis que les fillettes allument un feu de broussailles et font cuire des pommes de terre arrachées du champ voisin, ou des châtaignes ramassées sous la futaie. Entre les mains du petit paysan, le jonc et l'osier deviennent des paniers, des corbeilles; les rameaux de saule ou de noisetier se



Les Enfants du bûcheron. — Composition et dessin d'Alfred Beau.

transforment en sifflets; le talus sablonneux du fossé se creuse en fours, en cavernes; la terre et les pierres s'élèvent en maison; le ruisseau, rétréci par un barrage, précipite son cours ou, coupé par des rigoles, se répand dans la prairie. Ainsi l'enfant fait par plaisir ce qu'il fera un jour par devoir; ses jeux sont une sorte d'éducation qu'il se donne à lui-même, un apprentissage volontaire de la vie qu'il est appelé à mener plus tard.

LES ENNEMIS DES LIVRES.

Voy. t. XLII, 1874, p. 187.

LES PRISEURS. — LES FUMEURS. — CEUX QUI DÉJEUNENT SANS PRÉCAUTION. — LES FAISEURS DE CORNES.

S'il y eut un habile lexicographe au seizième siècle, ce fut certainement Jean Nicot, sieur de Villemain, l'auteur du fameux Dictionnaire de la langue française que l'on cite encore à bon droit; ce fin diplomate fut également un bibliophile zélé, et, voyez quelles sont parfois les voies détournées qui conduisent au déshonneur des plus belles éditions : Nicot, sieur de Villemain, fut aussi, en 1560 (1), l'introducteur en France de la *médicée*, de l'*herbe à la royne*, de l'*herbe au prieur*, de la *nicotiane*, et, pour tout dire enfin, du tabac, l'implacable maculateur des beaux livres!

Amateurs passionnés des elzéviers, des aldes, des étiennes, des cramoisys, des plantins et des baskervilles, vous frémissez d'indignation, n'est-il pas vrai? quand, en ouvrant un livre respecté, vous apercevez, au passage enchanteur dont votre esprit veut savourer à loisir les pures délices, une large maculature d'un ton jaune foncé qui, sans voiler d'une façon absolue les caractères élégants que vous préférez, forme une tache indélébile dont vous ne pourrez peut-être jamais effacer l'empreinte, et dont vous devinez aisément l'origine très-peu poétique.

Qu'un priseur, aussi passionné dans ses lectures qu'il est parfois peu soigneux, s'arrête, en effet, par pure contention de l'intellect, sur un passage dont son esprit ne s'est jamais lassé, une gouttelette presque limpide, fruit peut-être de l'émotion, se montre d'abord d'une façon discrète à l'extrémité de son respectable aquilin; elle se colore peu à peu, elle grandit, hélas! L'enthousiasme la détache, et voilà un admirable volume à tout jamais déshonoré!

Les successeurs immédiats des Gutenberg et des Ulrich Gering ne connaissaient point ce fléau des éditions rarissimes sorties de leurs presses, et que l'on couvre d'or aujourd'hui, quand il s'en rencontre dans les ventes! Il ne fallut pas moins que la découverte d'un nouvel hémisphère pour en multiplier les ravages... Et encore, si l'historien compatissant pour les faiblesses humaines pouvait borner à ce délit solitaire de bibliophilie les torts de la nicotiane! mais qu'un éternument malencontreux fasse tout à coup explosion chez ce priseur, qui se croit, par ses précautions infinies, à l'abri de tout reproche, et voilà qu'une page admirable, jusqu'à ce moment d'une blancheur immaculée, se trouve jaspée d'innombrables petites taches jaunes qui défieront par leur nombre le plus habile des laveurs de livres.

Je ne vous dirai rien ici des amas de tabac laissés par un priseur inattentif entre les pages d'un précieux volume, c'est le péché véniel du dix-huitième siècle; mais comment caractériser ici les méfaits des fumeurs? Sous le prétexte que leur passion est une des sources principales des richesses de l'État, les fumeurs, on le sait, ne respectent plus rien aujourd'hui; comment respecteraient-ils les livres, eux qui ne respectent pas toujours les personnes? Avec de la patience et parfois un art infini, on fait disparaître une maculature de tabac; on ne saurait restaurer ce que le feu a consumé.

— Voyez cet Homère, publié par Démétrius Chalcondyle à Florence, en l'année 1488, me disait un vieux successeur des Debure. C'est la première édition du poëte immortel qui ne peut plus compter les générations de ses enfants; ce n'est pas précisément un livre rarissime en librairie, mais son prix est coté parfois de 600 à 1100 francs. Eh bien, voyez ces brûlures arrondies qui ont dévoré le début du septième chant, dans lequel Hector se montre si rempli de majesté!... Poursuivez votre examen, et vous trouverez, hélas! bien d'autres méfaits du même genre, attribués à un professeur émérite qui passait sa vie à glorifier Homère, mais aussi à fumer sans relâche. Ce beau livre lui avait été prêté, voyez ce qu'il en a fait. Le possesseur de ce précieux volume en est presque tombé malade!... Quel est l'helléniste passionné, en effet, qui a pu voir sans douleur son *Iliade* traîtreusement noircie, parfois brûlée, précisément à l'endroit sublime où Troie vient d'être réduite en cendres? Vous le voyez, le génie d'Homère est précisément la cause de cette nouvelle catastrophe; paralysé par son admiration, le studieux érudit auquel cette édition précieuse avait été confiée n'a pu retenir l'étincelle d'un cigare qui s'est échappée de son souffle embrasé!... le texte en a été compromis. Toutes les larmes d'un amateur ne répareront point ce funeste incendie; il faut fermer ce livre avec désespoir, jamais il ne recouvrera sa gloire primitive : c'est le tabac à fumer qui l'a perdu.

Au moyen âge, où l'Amérique ne nous avait pas encore imposé un impérieux besoin, auquel il paraît être difficile de se soustraire, le livre en lui-même était toujours l'objet du plus saint respect; presque toujours il demeurait isolé sur un pupitre; on le regardait avec vénération, on le touchait à peine. C'est ainsi que des livres respectés, portant la date du temps de Charlemagne, nous sont parvenus pour ainsi dire immaculés. La multiplicité des volumes sur la terre a non-seulement amené leur dépréciation, mais elle a fait tomber le respect qu'on avait pour eux, et il y a là un mal dont on n'apprécie pas suffisamment les conséquences. Le volume qu'on lisait, par exemple, au réfectoire, dans les grandes salles de l'abbaye, était religieusement posé sur un large pupitre à pivot, devant le moine attentif qui en faisait solennellement lecture, loin de ce qui pouvait amener un fâcheux accident pour le précieux ouvrage, serré d'ailleurs avec soin dès que le repas monastique était achevé. Aujourd'hui il n'y a point d'homme condamné à un déjeuner solitaire qui n'ait un livre dans sa poche, et qui ne l'ouvre sans précaution aucune dès que son appétit a parlé. Que ce soit un alde qu'il consulte sur un auteur de l'antiquité, que ce soit tout simplement un charmant cazin lui débitant quelque chronique frivole du siècle dernier, le précieux volume qui a coûté tant de soucis à son éditeur n'en est pas moins en péril. Il ne s'aperçoit pas, le profane, qu'en brisant la croûte d'une flûte artistement rôtie, il fait jaillir parfois sur les feuillets du volume, tout grand ouvert, une multitude de mies de pain acérées, dont le moindre inconvénient est de percer les feuillets de son volume favori, s'il l'a fermé sans précaution? Que de beaux livres déshonorés par ce manque de réflexion! Que de marges irréprochables présentent ainsi l'aspect d'une sorte de râpe où s'encastrent de petits croutons! Heureux quand une beurrée perfide n'est pas tombée sur le volume! plus heureux encore si un onctueux chocolat ne l'a point bruni de ses teintes tropicales, ou bien si une large tache de moka n'a point figuré un lac où le lecteur devait rencontrer la description d'une vallée. Nous évitons de multiplier ici les petites catastrophes qu'amène nécessairement le contact d'un livre avec les mets ou avec les fruits, effroi des bibliophiles. L'auteur d'un dommage irréparable lui-même ne s'aperçoit pas toujours du funeste accident dont il est la cause; il ferme le livre, s'il est distrait, et ne constate bien souvent le dommage dont il est l'auteur unique

(1) Cinq ans, toutefois, après le cordelier voyageur André Thevet, qui l'introduisit à Paris dès l'année 1555 ou 1556, et le préconisa grandement comme une sorte de panacée universelle.

qu'au moment où il vante à un amateur l'exemplaire splendide dont il est si fier, et que lui seul a déshonoré.

Ecartons ces détails vulgaires ; entrons dans un lieu où tout convie à l'étude ; plaçons-nous, si vous le voulez, dans la bibliothèque d'un archéologue ou d'un savant de profession. Vous avez peut-être, en entrant, admiré ces beaux livres alignés de façon irréprochable sur les rayons d'une bibliothèque modèle? La poussière en a été écartée, et la reliure de ces volumes est parfois splendide. Tout vous fait supposer que vous êtes au milieu de trésors intellectuels dont un esprit vénal n'ose lui-même évaluer le prix. A la première vue, votre pensée est fondée ; mais, sachez-le bien, l'ennemi le plus cruel de cette riche collection est enfermé au milieu des trésors que nous venons de vous signaler, et chaque jour il la déprécie sans avoir le sentiment intérieur du crime qu'il accomplit. Ce savant, cet écrivain si vanté, est atteint de la monomanie la plus funeste : il corne et recorne ses livres, et, non content de cette énormité, il ploie parfois les marges, le malheureux! et, ne se doutant pas du rôle funeste qu'il joue, il se vante effrontément de la mémoire qu'il a conservée, et qui lui fait trouver un passage curieux entre des centaines de volumes que l'on ose à peine feuilleter. Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait, qu'au bout de quelques mois toutes ces cornes s'accentuent dans le vide, qu'on me pardonne l'expression, et que bien souvent l'esprit le plus subtil ne peut se rappeler le fait qu'il prétendait constater. Est-ce un papier vélin, tant soit peu épais, à pâte sans liaison et sans consistance, la corne se détache de la marge, et le livre est à peu près perdu.

Les distraits, les impatients, les enthousiastes, sont des fléaux également redoutables pour les livres, lorsqu'il s'agit de fixer dans leur mémoire rebelle un fait, une date, parfois un passage entier, qui ont illuminé rapidement leur esprit. Pour avoir acquis la réputation de savant en renom, ou, si l'on aime mieux, d'écrivain distingué, on n'est pas toujours un bibliophile, un véritable ami des livres. Par cela même que l'attraction vers une pensée a été plus vive, ou qu'un fait consigné quelque part s'est présenté d'une façon plus inattendue, le délit devient plus rapide et le lecteur se montre plus inconscient du mal irréparable qu'il commet sans réflexion. Fût-ce un alde ou un elzévier, le livre est corné spontanément, et, ce qu'il y a de plus déplorable à dire, sans profit, nous l'avons prouvé, pour le délinquant. Heureux encore lorsqu'une main sacrilége ne trace pas à l'encre, tout le long du passage admiré, une ligne du plus beau noir avec une encre indélébile que rien ne peut effacer! Nombre d'érudits, nous le savons, se contentent d'employer pour cette triste opération le crayon de plombagine, que la gomme élastique peut aisément effacer : il y a ici circonstance atténuante si ce moyen est discrètement employé ; mais malheur à l'insouciant lecteur qui fait usage du crayon rouge! presque toujours la gomme étale sur le papier ce grossier vermillon, et donne une teinte rosée à la page qu'on a prétendu glorifier ainsi.

Il faut aussi parler des faiseurs de notes, traitant au hasard de toutes les questions et salissant toutes les marges. Sous prétexte d'un travail intelligent, ceux qui multiplient ces commentaires ou ces remarques sont les pires ennemis des livres.

La suite à une autre livraison.

LA PAUVRETÉ EN FRANCE.

D'après une statistique de 1865, on comptait à cette époque, en France, 1 500 000 individus en état d'indigence, et 1 700 000 autres individus exempts de contribution personnelle et mobilière à cause de leur état de gêne. Ce seraient donc trois millions de Français réduits à la pauvreté, c'est-à-dire près du tiers de la population au-dessus de vingt ans. Mais ce chiffre même doit être de beaucoup augmenté si l'on suppose, selon la vraisemblance, qu'un nombre notable de ces Français sont chefs de famille. Assurément, il y a loin de là à la pauvreté qui couvrait une partie si considérable de la France aux siècles précédents, d'après les témoignages incontestables de Vauban, de Boisguilbert, d'Arthur Young, et de tous les historiens et économistes qui se sont occupés de cette douloureuse question. Il n'en est pas moins évident qu'il reste à faire de grands efforts pour forcer ce chiffre de plusieurs millions à décroître insensiblement. Le perfectionnement de certaines parties de la législation y peut beaucoup ; l'extension de l'esprit d'association et de secours mutuels également ; mais, dût-on nous considérer comme étant sous l'empire d'une idée fixe, nous répéterons que l'un des moyens les plus efficaces de diminuer la misère est de répandre et de fortifier l'instruction afin de rendre les hommes plus capables de travaux intelligents et productifs, de les mettre à même de tirer un meilleur parti de leurs forces afin de stimuler leur initiative privée et de les détourner, en leur donnant des goûts plus élevés, des habitudes grossières et des vices ruineux où les entraîne trop souvent l'ignorance. Plus des deux tiers des trois millions que la statistique signale à notre pitié sont complétement illettrés.

BONTÉ ET BEAUTÉ.

Un doux visage promet une douce humeur ; on ne lui pardonne pas d'avoir menti ; cela semble une trahison.

La bonté est déjà presque une beauté. Son influence répand sur tous les traits, sur toute la personne, un charme touchant qui parle au cœur. La bouche sourit plus gracieuse, l'œil rayonne plus doux, la physionomie a plus de sérénité, les mouvements plus d'harmonie.

On l'a dit avec raison : il y a d'agréables laideurs, il y a de laides beautés.

Voulez-vous être vraiment belle? Avant tout soyez bonne.

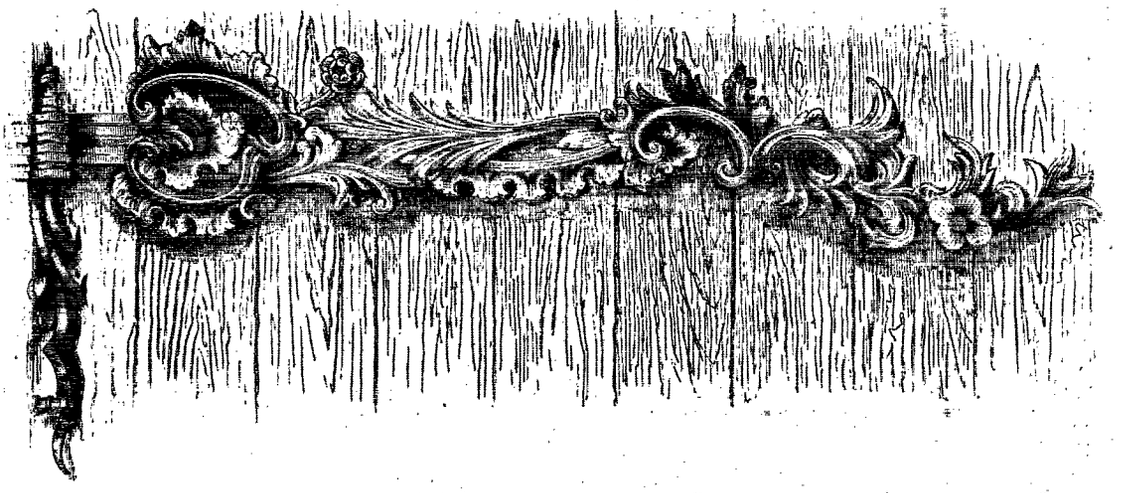
S.-A. BERVILLE (1).

L'ART DE LA FERRONNERIE
AU SIÈCLE DERNIER.

Nous donnons, page 104, deux pièces forgées provenant d'une ville secondaire de la Hongrie, Temesvar, capitale du banat de ce nom. Ces deux pièces sont, l'une du temps de Marie-Thérèse, et l'autre d'une époque quelque peu plus ancienne. La première est une *penture* intérieure de la porte principale de la cathédrale catholique ; la seconde, une enseigne de cabaret. C'est surtout par la perfection du travail du forgeron-ciseleur que se distingue la penture, et par la composition élégante du dessin et la finesse déliée du ciseau que se recommande l'enseigne. De remarquables spécimens d'un art certainement en décadence aujourd'hui, sont fort répandus en Europe, et nous avons tiré ceux-ci d'un des pays les plus éloignés des grands centres artistiques, c'est-à-dire de la France et de l'Italie, pour faire mieux comprendre à quel point les bonnes traditions et les excellents procédés de la renaissance s'étaient encore conservés dans toute l'Europe au siècle dernier.

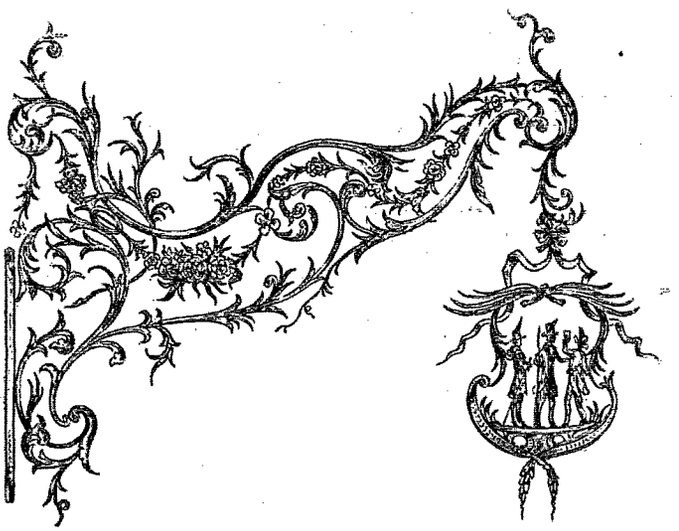
(1) Avocat célèbre de notre siècle, auteur de poésies agréables. Il était né à Amiens.

On sait que la ferronnerie, qui ne fut jamais un métier industriel à cette époque, mais bien un art, surtout en Italie, où il avait pris naissance, reçut un magnifique développement en France au temps des derniers Valois. Tout le monde connaît le chef-d'œuvre de la ferronnerie au seizième siècle : c'est la fameuse grille du château d'Anet, qui se voit aujourd'hui au Louvre, à la galerie d'Apollon, dont elle forme l'entrée. L'Espagne a surtout perfectionné la ciselure appliquée aux pièces forgées, dans les nombreux ouvrages connus sous le nom de *stilo plateresco*. La finesse des œuvres du seizième siècle, le soin apporté à leur exécution, indiquent d'abord qu'elles appartiennent à la *décoration intérieure;* au dix-septième siècle, avec moins de goût et plus d'ampleur peut-être, la belle ferronnerie fut employée surtout à la décoration extérieure : on ne peut qu'admirer les grilles de la cour



Pièce forgée, à la porte d'entrée de la cathédrale catholique de Temesvar (Hongrie). — Dessin d'Édouard Garnier, d'après l'album de M. Ernest Desjardins.

d'honneur, à Versailles. Puis les deux genres de décoration furent employés avec un égal succès pendant le dix-huitième siècle, jusqu'à la révolution. La fameuse table de communion de Saint-Germain l'Auxerrois était un chef-d'œuvre, dont la *Revue d'architecture* a donné l'ensemble et les détails pour l'instruction technique des hommes spéciaux. Mais la nécessité du bon marché, qui est une des conditions essentielles de la production industrielle de nos jours, a porté à l'art de la ferronnerie un coup dont il aura peine à se relever. Il en est malheureusement de même de la plupart des anciens arts usuels, qui, en présence d'un luxe moyen plus généralement répandu et de fortunes heureusement plus divisées, ont dû renoncer aux procédés longs et dispendieux et s'éloigner des sévères

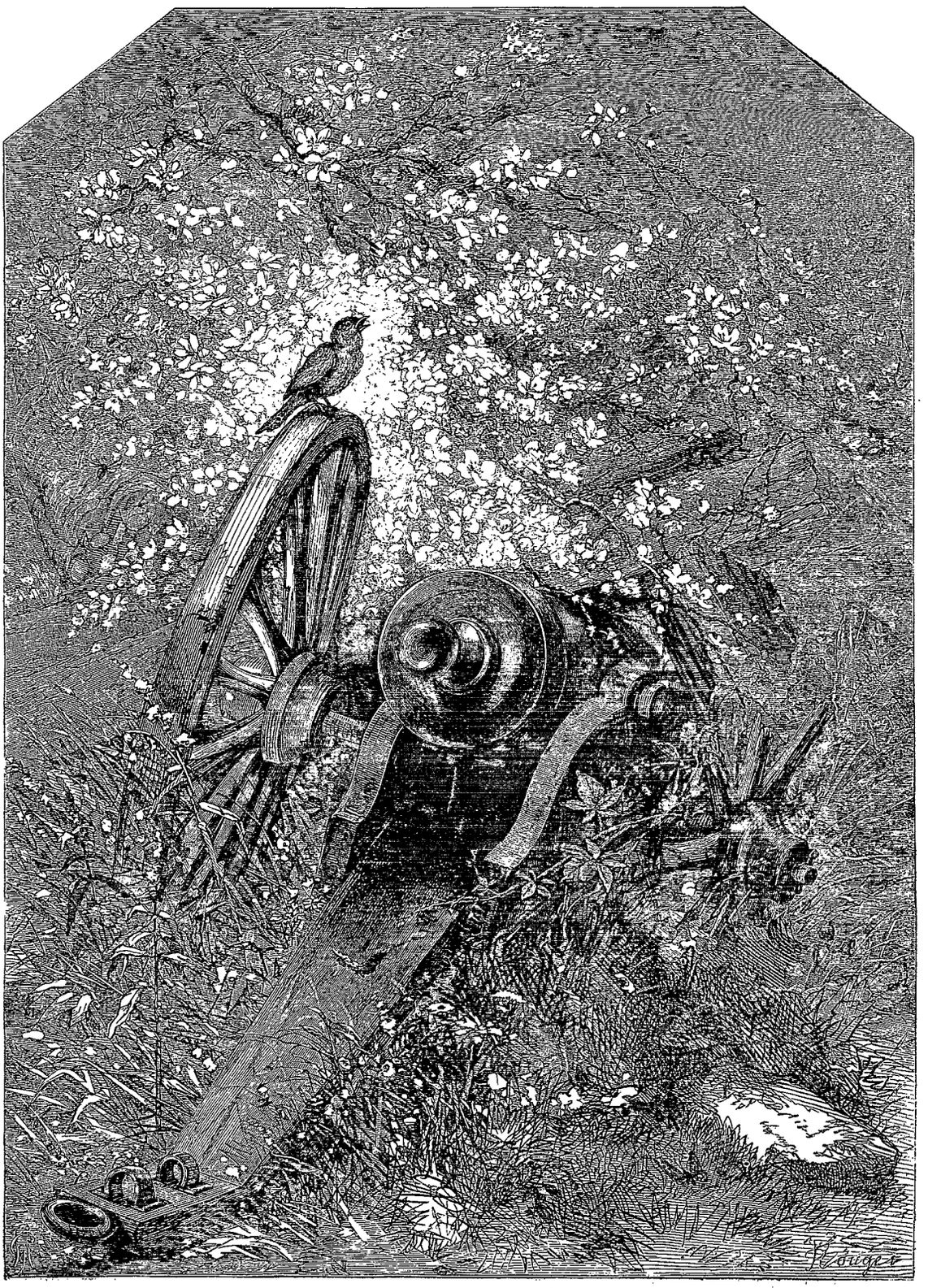


Enseigne en fer forgé, à Temesvar. — Dessin de Garnier, d'après l'album de M. Ernest Desjardins.

traditions du passé par un compromis devenu nécessaire avec le goût public, moins pur et moins exigeant à mesure qu'il s'est étendu et généralisé. De là ces écarts regrettables dans les applications détournées d'un art qui devait être exclusivement consacré à la décoration, et qui s'est fourvoyé dans la reproduction des figures : nous avons déjà un exemple avant-coureur de cette déviation du goût dans les personnages grêles et grossièrement ébauchés de l'enseigne de Temesvar. Mais ce qui a surtout compromis l'art de la ferronnerie, c'est la fonte, qui donne à bon marché des œuvres lourdes, empâtées, sans lignes serrées, sans vives arêtes, n'ayant pas la qualité essentielle du métal, la solidité, ni ce qui faisait l'agrément des pièces forgées aux siècles passés, le goût et la finesse du dessin. Comment préparer une nouvelle renaissance? Est-ce impossible? Nous ne le croyons pas; déjà de généreux efforts pour lier plus intimement l'art et l'industrie ont fait pressentir des succès dont l'on avait trop désespéré d'abord : il ne s'agit que de vouloir et de persévérer.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 16. Le Gérant, J. BEST.

LE CANON DÉMONTÉ.



La Nature reprend toujours ses droits. — Dessin de Giacomelli.

I. — LA CHANSON DU PRINTEMPS.

Le ciel est d'un bleu humide et profond, l'air est doux et triste; dans les rameaux d'une aubépine en fleurs, un petit oiseau a caché son nid.

Perché sur la plus haute branche, l'oiseau, par ses chants joyeux, charme ses petits, qui n'ont pas encore assez de plumes pour prendre leur essor. Il leur dit, dans son petit langage tout plein d'allégresse et de reconnaissance, comme Dieu est bon, comme il s'occupe de la plus faible de ses créatures, comme la terre est grande et féconde, et combien elle produit de bonnes choses pour

les petits oiseaux. Il leur apprend tout doucement ce qu'ils devront savoir le jour où ils auront des ailes, sur quels arbres, sur quels arbrisseaux ils trouveront la nourriture la plus abondante.

« Quand l'homme au sarrau bleu, leur dit-il, se penchera sur sa charrue, et que le soc étincelant s'enfoncera dans le sol, suivez-le pas à pas, et profitez sagement des trésors que la charrue aura déterrés exprès pour vous. Oh! la belle chose qu'un champ bien retourné, où l'on trouve en abondance les vermisseaux et les insectes! Oh! la belle chose qu'une moisson qui verdoie comme un pré au clair soleil du printemps! Elle est plus belle encore quand elle frissonne au souffle de la brise d'été. Mes chers petits, voyez comme la vie est une douce chose, et rendez gloire à Dieu qui nous l'a donnée. »

Quand l'oiseau se taisait par intervalles, les petits, du fond de leur retraite, entendaient le bourdonnement des abeilles, le bruit des travailleurs, les mugissements des bœufs et les propos joyeux qui s'échangeaient de loin par-dessus les haies; car les cœurs étaient à la joie; la moisson promettait d'être belle, les arbres étaient tout blancs de fleurs; il faisait bon à vivre pour tout le monde.

II. — LA BATAILLE.

Le ciel est bas et triste; de gros nuages sombres, emportés par le vent d'hiver, touchent presque la cime des grands arbres qui frissonnent. Dans les rameaux noirs et noueux de l'aubépine, il y a un nid abandonné où tombent les feuilles mortes : les petits se sont dispersés aux quatre vents du ciel. L'oiseau se tient immobile sur une branche et regarde avec effroi la campagne déserte. Que sont devenus les hommes dont le travail, même en hiver, donne encore quelque vie à la plaine immense? Pourquoi ces femmes fuyaient-elles ce matin, en emportant leurs enfants dans leurs bras? Au loin, un chien hurle et pleure dans une ferme abandonnée; les cheminées n'envoient plus leur fumée vers le ciel. Une charrue a été laissée au milieu d'un champ; le soc se rouille, enfoui dans un sillon commencé. Des bandes de corbeaux planent au-dessus de la campagne, en poussant des cris de joie qui font frémir. N'est-ce pas un orage que l'on entend gronder par intervalles de l'autre côté de l'horizon?

Tout à coup, d'un chemin creux débouchent des soldats haletants. L'oiseau s'enfuit effarouché. Un officier, d'un regard rapide, explore le terrain, et dit d'une voix brève : « Mes enfants, c'est là! » Aussitôt les soldats, au milieu du plus profond silence, creusent le sol et rejettent la terre tout autour de l'aubépine et de la vieille barrière de bois.

D'autres soldats apparaissent, montés sur des chevaux qui traînent une lourde pièce de canon. L'attelage fait un circuit jusqu'à ce que le canon présente sa gueule menaçante à la haie d'aubépine. Les chevaux sont dételés, les hommes poussent de toutes leurs forces à la roue; le canon est en place.

A l'horizon apparaissent des masses d'hommes, noires et profondes, qui envahissent la plaine comme une marée montante. L'homme aux épaulettes d'or crie : Feu! On voit un éclair, la terre tremble; dans la masse noire, là-bas, une trouée se fait et se referme aussitôt. A chaque coup, une trouée!

Mais bientôt des éclairs partent de la masse noire; l'ennemi rend coup pour coup, ou plutôt il rend vingt coups pour un. Les obus éclatent de tous côtés et font à la terre d'affreuses déchirures. Un à un tombent les servants de la pièce. Un jeune soldat, presque un enfant, s'écrie en tombant pour ne plus se relever : « O mon Dieu! si nous étions au moins vainqueurs! » — « Nous sommes vaincus, répond l'officier, en tombant à son tour, mais nous avons fait notre devoir. Vive la France! »

Dans la forêt obscure où l'oiseau a cherché un asile, il se dit tristement : « Plus jamais la terre ne reverdira; plus jamais ne refleurira l'aubépine! »

III. — ESPOIR.

La terre a reverdi, l'aubépine est en fleur; l'herbe épaisse couvre de son manteau les déchirures de la terre et les tertres sous lesquels dorment ceux qui ont succombé le jour de la grande bataille. L'aubépine, de ses branches épanouies, voile le canon démonté qui reste incliné sur sa roue brisée. Partout la vie surabonde; les plantes à la taille élancée ont poussé entre les montants de l'affût et les jantes des roues. Des papillons volent çà et là, enivrés par la lumière du ciel et le parfum des fleurs. L'oiseau a quitté la forêt, il est revenu à son ancien nid. Perché sur une des roues du canon, il entonne pour sa nouvelle couvée l'éternelle chanson du printemps.

Mais plus son chant est rempli d'allégresse, plus mon âme s'attriste à l'entendre. « Comme la nature se rit de nos douleurs, et comme Dieu s'est retiré de nous! » Voilà les pensées qui naissaient de l'amertume de mon cœur. Mais à mesure que l'oiseau chantait, un charme étrange agissait en moi : mes pensées devenaient moins amères. Cette douce musique, par une force à laquelle je résistais en vain, m'attirait peu à peu hors de ma tristesse; elle emportait mon âme vers des régions plus élevées et plus sereines où j'entrevoyais un rayon de la vérité. Non, la nature ne se rit pas de nos malheurs, et Dieu ne se retire que de ceux qui le repoussent. Nos larmes, notre désespoir, nos plus affreuses catastrophes, sont, entre ses mains puissantes, comme les germes de notre bonheur à venir. Jamais, sur cette terre, le sang de l'homme n'a été versé en vain. Ici même a coulé notre sang le plus pur; ce n'est pas une vaine rosée que la terre a pu boire en une heure, c'est l'holocauste qui doit nous purifier et nous racheter. Ceux qui reposent sous ces tertres fleuris ont acquis en un jour la gloire la plus belle et la plus pure où l'homme puisse aspirer, car ils sont morts pour la patrie, et Dieu sera pour eux un juge indulgent. Notre devoir est de les honorer en suivant leur exemple. Est-ce suivre leur exemple que de nous laisser amollir par la douleur et de nous attendrir sur nous-mêmes?

Élève-toi, mon cœur! cherche Dieu; fais ton devoir, partout, toujours. Du dévouement le plus obscur, aussi bien que de la gloire la plus éclatante, se compose la grandeur de la patrie.

Ces pensées avaient germé dans mon âme aussi naturellement que l'herbe sur la glorieuse tombe de nos chers morts. Plus l'oiseau chantait, plus mon cœur devenait vaillant, et je sentis bientôt s'épanouir en moi la fleur divine de l'espérance.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 50, 61, 78, 93.

V. — L'AUTRE INVENTEUR.

M. Saturnin Grandmaison n'avait pas toujours habité à Paris; il y était même venu assez tard, déjà marié et père de famille. Au sortir du collége départemental où il avait conquis peu de couronnes, bien qu'au dernier concours il se fût promis le prix d'honneur qu'il eut le déplaisir de voir décerner à son cousin Léon Gérard, le jeune Grandmaison était revenu à son lieu de naissance.

Cette petite ville, notable comme centre manufacturier, est cachée plutôt que protégée par les hautes montagnes qui lui bornent de toutes parts l'horizon. Avant que le chemin de fer eût ouvert sa tranchée dans le pays étroitement encaissé, et mis en communication avec le monde extérieur une population nécessairement arriérée, on vivait au fond et sur le pourtour de ce gigantesque entonnoir, comme certaines plantes qui croissent sur les ruines, comme certains oiseaux qui nichent dans les trous. Là, les moyens de distraction étaient peu nombreux et toujours les mêmes. L'unique café de la localité comptait à peine une douzaine d'habitués; on ne lisait guère que le journal de la sous-préfecture, qui paraissait deux fois par semaine. En fait de jeu, les vieilles gens en étaient encore au nain jaune et à la mouche; les jeunes femmes et les jeunes filles utilisaient leurs heures de loisir en exécutant des travaux de tapisserie, et, parmi les jeunes gens, ceux qui ne se livraient pas à l'étude de l'entomologie et de l'ornithologie faisaient de l'art du tourneur en bois leur occupation favorite; Saturnin Grandmaison avait la prétention d'y exceller.

Son père, en mourant, lui légua dix mille livres de rente et l'atelier de tourneur le plus richement outillé de toute la ville. Il avait alors vingt-cinq ans. Le seul parent qui lui restât était ce cousin Léon Gérard, son heureux condisciple. Orphelin, comme Saturnin, Léon avait eu pour héritage l'usine paternelle. Élevé dans sa première enfance au milieu de rudes travailleurs, il aimait le bruit des marteaux, les ronflements de la forge, et vivait au milieu de son peuple de cyclopes comme un souverain dans ses États. C'était d'ailleurs un robuste garçon; il s'était fait un devoir d'apprendre vite et bien au collége pour revenir au plus tôt dans le milieu industriel où il se sentait le mieux vivre. Habile à tous les métiers qu'exerçaient les hommes placés sous ses ordres, il avait aussi l'art de persuader et de pacifier par la parole; on en eut la preuve le jour où, affrontant une révolte d'ouvriers, il lui suffit de prononcer quelques mots pour convaincre les égarés qu'ils se nuisaient à eux-mêmes en s'écartant de la voie du devoir.

Sans doute on avait une grande estime pour Saturnin Grandmaison, mais c'était de l'admiration qu'on ressentait pour Léon Gérard; on disait de lui : « Il sera du conseil général, il sera notre député. »

Incapable de méchanceté, Saturnin apprit à connaître l'envie. En entendant parler de Léon, il éprouva un furieux désir de faire parler de lui. Ses morceaux de bois façonnés au tour ne pouvaient suffire à lui faire éclipser la popularité de son cousin; il crut ne pouvoir y parvenir qu'en se jetant dans la science : ce qu'il fit en aveugle, apprenant non pour savoir, mais pour apprendre, sans choix, sans ordre et sans méthode.

Une catastrophe qui attrista la petite ville apprit à l'ambitieux de célébrité que son cœur était bon à autre chose qu'à jalouser son cousin.

L'un des plus estimables habitants du pays, M. Amelot, avait placé sa fortune entre les mains d'un notaire de Lyon qui venait de passer en Angleterre, laissant derrière lui un passif considérable. Ce départ ruinait complétement M. Amelot et sa fille Caroline, jeune personne instruite et charmante, mais à qui les habitudes du pays interdisaient les ressources d'une profession lucrative. Même dans les plus riches familles, chacune des dames et des demoiselles confectionnait elle-même ses robes et ses chapeaux; quant à faire une éducation particulière, c'était chose introuvable; il n'y avait place nulle part pour l'emploi d'institutrice à domicile : toutes les jeunes filles étaient élevées au couvent.

La sympathie qu'inspiraient Caroline et son père ne tarda pas à se manifester : d'un côté, M. Amelot reçut l'offre d'une place de commis chez un manufacturier; d'autre part, une vieille dame que son médecin envoyait pour une année en Italie, fit proposer à Caroline de l'emmener en qualité de demoiselle de compagnie.

Le père et la fille ne manquaient pas de courage : la perspective, pour l'un, de subvenir à ses besoins par le travail; pour l'autre, d'accepter une condition servile, ne les effrayait pas; mais l'idée de la séparation les mettait au désespoir. Cependant ils allaient se résigner à la rigoureuse nécessité de vivre loin l'un de l'autre, eux qui ne s'étaient jamais quittés, quand Saturnin Grandmaison, dont l'habitation touchait à la maison de M. Amelot, se fit annoncer chez son voisin. Aussitôt introduit, il dit avec une certaine émotion au père de Caroline :

— Vous vous disposez, je crois, à partir ce soir?

— Non pas ce soir, mais dans deux heures; ma fille achéve de fermer sa malle et, vous le voyez, les miennes sont déjà prêtes, expliqua M. Amelot, en jetant un regard douloureux sur ses préparatifs de départ.

— Dans deux heures! répéta Saturnin, visiblement contrarié. Puis il reprit timidement : — Si j'osais vous demander un sursis?

— Un sursis! et pourquoi, cher voisin?

— Pour que vous puissiez prendre le temps de consulter Mlle Caroline sur une proposition que je vous prierai de lui faire en mon nom.

M. Amelot regarda avec étonnement Saturnin, qui paraissait de plus en plus se troubler devant ce regard.

— Une proposition de votre part, à Caroline? Je ne vous comprends pas; de quoi s'agit-il?

— Monsieur, dit alors résolûment Saturnin, comme s'il prenait son élan pour franchir un pas difficile, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Vous n'y pensez pas! Je suis ruiné.

— Je n'ai pensé qu'à une chose : c'est qu'ayant le choix entre se séparer de vous et me prendre pour mari, il serait possible qu'elle me donnât la préférence.

La pensée du jeune voisin était juste, car le père et la fille ne partirent pas, et le soir même un billet affectueux appelait Saturnin Grandmaison chez M. Amelot.

On compta bientôt un heureux ménage de plus. Caroline se trouvait digne de la généreuse affection qui était venue au-devant d'elle. Les circonstances dans lesquelles son mariage avait été arrêté lui rendaient son mari doublement cher; elle vit en lui un sauveur et se regarda comme son éternelle débitrice. L'année suivante, la naissance d'un fils mit le comble à sa félicité. Quant à Saturnin Grandmaison, souvent importuné par le bruit de la réputation de son cousin, il persistait dans son projet d'avoir une idée; mais, gardant un prudent silence auprès de sa femme et de son beau-père sur l'inutilité de ses efforts intellectuels, il répondait à M. Amelot, qui l'interrogeait parfois sur le résultat de ses méditations :

— Patience, beau-père; l'invention est un œuf à qui l'incubation est nécessaire, une lente incubation. Soyez tranquille, l'œuf éclôra. Notre cher Armand sera le fils d'un grand homme.

Caroline, pour qui sa croyance en son mari égalait sa croyance en Dieu, attendait l'éclosion promise, et, certaine de la saluer un jour, elle ne se lassait pas de l'attendre.

M. Amelot ne devait pas voir ce grand jour; il s'éteignit en plein bonheur, entre sa fille, le petit Armand et Saturnin, les remerciant d'avoir donné à sa vieillesse le repos de l'esprit et la joie du cœur.

Peu de temps après que l'année de deuil se fut écoulée, M. Grandmaison dit un jour à Caroline :

— Dans l'intérêt de mes travaux et dans celui des études d'Armand, qui a maintenant sept ans accomplis, nous ferions sagement, il me semble, d'aller habiter à Paris; trouves-tu quelque grave empêchement à abandonner ce pays?

— Je te suis reconnaissante d'y avoir laissé vivre et mourir mon père, répondit Mme Grandmaison; maintenant, où tu iras je me trouverai bien.

La famille Grandmaison partit le jour même où le *Moniteur* publiait l'ordonnance du roi qui élevait, dans sa petite ville, Léon Gérard à la dignité de maire.

Laissons passer dix ans. Saturnin et Caroline occupent, à l'extrémité du quartier latin, un appartement sur la place de la Vieille-Estrapade; leur fils Armand, élève de l'École navale, est parti comme enseigne de vaisseau pour faire un voyage en Chine, et l'inventeur en espérance est toujours à la recherche d'une idée.

Après avoir exploré les bibliothèques publiques et les étalages des bouquinistes qui meublent le parapet des quais de la rive gauche, il avisa un jour, dans le voisinage de l'église de Saint-Germain des Prés, le magasin d'un marchand de vieux papiers, qui achetait au poids et au comptant tout ce que ses confrères ambulants, portant la hotte ou traînant la charrette, ramassaient durant leurs tournées dans Paris et sa banlieue. En fait de papier maculé par la plume, il n'était rien qu'on ne trouvât dans ce pandémonium des choses écrites : drames inachevés, études sur l'histoire, dissertations paléontologiques, mémoires sur le mouvement perpétuel, critique de beaux-arts, essais sur les hiéroglyphes, etc., etc. Le marchand et son commis soumettaient chaque jour la pacotille de la veille à un triage scrupuleux, et tous ceux des manuscrits qui paraissaient, d'après leur étendue, avoir une certaine valeur, étaient rangés dans des casiers méthodiquement étiquetés. Saturnin Grandmaison ne manqua pas de s'arrêter longtemps devant les deux casiers qui portaient ces inscriptions : *Inventions*, *Découvertes*.

— Combien tout cela? demanda-t-il, en désignant du bout de sa canne le contenu des deux casiers objets de sa convoitise. Le marchand, qui flairait un collectionneur à exploiter, demanda du double lot une somme assez importante pour faire hésiter Saturnin Grandmaison, bien qu'il se fût dit : « Il est impossible que ce que je cherche ne soit pas là dedans. » Cependant il n'hésita pas et ne marchanda que pour la forme. Le besoin de se révéler au monde était devenu plus impérieux et plus pressant depuis qu'il avait lu, dans une lettre écrite de sa petite ville : « M. Léon Gérard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. » Au mouvement de dépit qu'il ne put alors réprimer devant sa femme, celle-ci répondit avec confiance :

— Quand tu auras fini le grand ouvrage auquel tu travailles depuis tant d'années, tu seras nommé commandeur.

Par suite de sa visite chez le marchand de vieux papiers, M. Grandmaison rentra chez lui accompagné d'un commissionnaire qui ployait sous le poids de sa charge. Il fit jeter le tout pêle-mêle dans son cabinet de travail, où il s'enferma pour consulter et classer ses richesses. Mais un jour ne suffisait pas pour débrouiller le chaos; il s'y employa toute une semaine, sans prendre un moment de répit, ne permettant pas à sa femme d'entrer chez lui, où il demeurait porte close. Caroline, qui voyait à peine son mari aux heures des repas, et s'était aperçue qu'il dormait à peine quelques heures, commençait à s'inquiéter pour sa santé de cette ardeur au travail, lorsque enfin elle le vit, après huit jours de cette occupation écrasante, venir à elle rayonnant de joie, et s'écrier : *Eurêka!*

— Ce qui signifie? demanda-t-elle.

— J'ai trouvé! reprit-il triomphant.

La suite à une prochaine livraison.

PREJUGÉS POPULAIRES.

LES FAMINES.

L'ignorance a la vue courte et le jugement prompt: aussi lui arrive-t-il souvent de déraisonner. Une de ses erreurs ordinaires, par exemple, est, lorsque deux faits se suivent et se touchent pour ainsi dire, de conclure que le second est la conséquence du premier (1). Ainsi, une comète paraît, presque aussitôt après une guerre survient : donc la comète a annoncé la guerre. Combien de gens croient encore que c'est l'étoile canicule (Syrius) qui est la cause des grandes chaleurs, bien que son lever ne coïncide même plus avec elles! Une année la terre s'est couverte de riches moissons : Vive le gouvernement! L'année suivante la récolte a manqué : A bas le gouvernement! On a vu un étranger se pencher sur une citerne; le soir ou le lendemain une épidémie se déclare : nul doute, l'étranger a empoisonné l'eau; si l'on peut se saisir de lui, on l'assomme.

Il en est de même du boulanger.

Le pain est cher; c'est le boulanger qui le vend; donc le boulanger est un coquin qui veut s'enrichir en affamant le peuple : pendons le boulanger!

Au moment où on lui met la corde au cou, le boulanger s'écrie : — Mais, bonnes gens, si je vends le pain cher, c'est que le meunier me fait payer cher la farine.

— Au fait, c'est possible; nous n'y avions pas songé. Allons pendre le meunier!

Le meunier! Mais, si c'est lui qui est en effet le marchand, il ne vend cher la farine que parce qu'on lui a vendu cher le blé.

— Alors, mort au marchand de grains!

— Mais moi-même, dit le marchand au désespoir, j'ai acheté cher au fermier le froment, l'orge et le seigle. Voici les quittances.

— Sus! sus au fermier!

Le fermier se récrie à son tour :

— La terre a été stérile, ou l'intempérie a détruit les récoltes. Il a fallu payer le loyer de la ferme, les impôts, les engrais, les serviteurs, nourrir les bestiaux, pourvoir au déficit de l'année dernière. On a vendu jusqu'au grain nécessaire pour l'ensemencement prochain. Il en faudra racheter d'autre à prix d'or (2). Devions-nous refuser d'accepter le juste prix qui nous était offert? Le laboureur sera-t-il condamné à labourer par charité? et s'il n'y a pas de blé, sera-t-il responsable?

Mais voila des raisonnements trop compliqués pour la foule ameutée : la passion ne les comprendra pas (3). Eh quoi! boulangers, meuniers, marchands de grains, fermiers, seraient tous innocents si on les voulait croire! A

(1) C'est le sophisme appelé en philosophie *Post hoc, ergo propter hoc*; — Après cela, donc à cause de cela; — Cela est arrivé à la suite de telle chose, donc cette chose en est la cause.

(2) Voy., sur la situation du fermier aux temps de disette, le chapitre VI du livre de M. Victor Modeste intitulé : *De la cherté des grains et des préjugés populaires*, etc. — Chez Guillaumin.

(3) « Les blés ont manqué dans toute la France, excepté en Normandie, au Perche et sur les côtes de Bretagne, où l'on espère avoir de quoi faire la semence, encore ne sera-ce que par endroit. En sorte que du blé de 1709 il n'en sera point du tout mangé. » (Journal de Jean Bouvart.) — Voy. notre t. XXII, 1854, p. 170, *la Misère de 1709*.

qui donc pourrait-on s'en prendre? Il faut cependant que quelqu'un soit coupable!

Les causes réelles échappent à tous ces malheureux qui souffrent et n'ont aucune notion claire de la vérité des faits.

On peut bien supposer que pendant les disettes de 1684, 1693-1694, et surtout pendant l'horrible famine de 1709, où tant de milliers de Français expirèrent au milieu des souffrances les plus affreuses, en ces temps si-



Le Secours du potage, à Paris, pendant la famine de 1709. — Dessin de Sellier, d'après une estampe du dix-huitième siècle.

nistres que nous avons déjà décrits (1), plus d'une mère, pressant sur son sein amaigri son enfant près d'expirer, murmurait tout bas : — Le roi ne sait donc pas que nous mourons de faim!

En 1709, le roi le savait. Son conseil, le Parlement, le lieutenant de police (d'Argenson), toutes les juridictions mettaient la main à l'œuvre pour modérer le fléau. Une chambre de justice avait été instituée pour juger les contraventions aux lois et aux règlements sur les subsistances : on punissait ceux qui achetaient le blé pour le revendre, c'est-à dire qu'on croyait bien faire en empêchant le commerce des grains.

« Les magistrats, écrivait d'Argenson à Desmarets, veulent tout mettre en règle, et les marchands veulent tout laisser à la liberté. » (1)

On avait établi dans les provinces une taxe extraordi-

(1) Tome X, 1842, p. 166; t. XXIV, 1856, p. 50.

(1) « Nous savons aujourd'hui, mais après combien d'épreuves! qui,

naire pour la subsistance des pauvres. On avait ouvert des ateliers publics, ce qu'on a appelé de notre temps des ateliers nationaux, et, afin de faire travailler les ouvriers moyennant un peu de pain médiocre pour salaire, on leur donna à abattre une butte assez élevée qui séparait les portes Saint-Denis et Saint-Martin. Cela n'empêcha pas des émeutes fréquentes : celle du 20 août s'étendit du faubourg Saint-Martin au faubourg Saint-Antoine.

« Il ne nous reste qu'une ressource, dit d'Argenson, c'est d'obliger tous les boulangers à mettre au moins une moitié d'orge dans tout le pain. — J'ai fait arrêter huit ou dix paysans qui avaient acheté de l'orge dans les fermes, et le Parlement en murmure déjà. » (1)

« Partout les mesures les plus arbitraires accrurent, suivant l'usage, la violence du mal, et les distributions de blé, de pain et d'argent n'y remédièrent que faiblement. » (2)

Les estampes du temps nous apprennent que l'on avait distribué à Paris, non-seulement du pain (3), mais des soupes. Celle que nous reproduisons aujourd'hui est l'une des plus intéressantes. On lit au-dessous ce mauvais quatrain, dont nous respectons l'orthographe :

LE SECOURS DU POTAGE.

L'indigent secouru d'un zele charitable,
D'une soupe apprestée on luy remply son pot.
En arriuant chez luy il peû se metre a table,
Toute chauche (*sic*) quelle est la manger sans dire mot.

(A Paris, chez Leroux, à la place aux Veaux, au bout du pont Marie, a limage Ste Geneuieue, avec Priv. du Roy.)

Quand enfin les misères vinrent à être plus supportables, quand le prix du pain commença à baisser, on vit paraître d'autres estampes, où le peuple en allégresse affirmait encore ses préjugés, sa haine surtout contre les boulangers, mais en même temps chantait les louanges du grand roi, qui, par un acte de sa volonté (quoique un peu tardif), avait fait renaître l'espérance et la joie. Nous avons sous les yeux une de ces estampes, assez rares : elle représente des gens du peuple mangeant, buvant, chantant et dansant au son du violon ; au-dessous on lit une *Chanson nouvelle sur le rabais du pain*, sur l'air : *Je n'iray plus*, etc. Les couplets n'ont pas grand mérite, mais ils nous semblent avoir une valeur historique : ils témoignent bien de l'état des esprits.

Dans tous les endrois de France,
L'on va voir à cette fois
Chacun sortir de souffrance
Par les soins de nostre grand roi.
Nous mangerons du pain blan,
Grâce à Dieu et Mr. du Pille (4).
Nous mangerons du pain blan
A six liards, deux sols, six blans.

Hommes, femmes, garçons, filles,
Réjouissons-nous maintenant :
Chacun dedans sa famille
Aura du soulagement.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Malgré vos ruses et malices,
Tous vsuriers boulangers,
Qui faisiez par artifice
Toujours rencherir le bleds.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Vous couriez de ville en ville
Et de marché en marché,
Chez Guillaume, Iaques, Gille,
Leur faire cacher les bleds.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Vous vouliez faire une somme,
Et boursoyant tour à tour
Tous boulangers, méchans hommes,
Croyant empescher les fours.
Nous mangerons du pain blan, etc.

Quel désespoir ! quelle misère !
Se disent les boulangers ;
Les fours du Louvre, faut croire,
Vont fournir tous les quaré.
Il nous faudra à present
Ensemble serrer la botte,
Il nous faudra à present
Demeurer les bras balans.

S'il y alloit dans vos boutiques
Des pauvres acheter du pain,
Vous les chassiez au plus viste,
Comme des vrais inhumains;
Mais nous mangerons du pain blanc, etc.

Faut prier Dieu qu'il preserve
Le Roy et nostre Dauphin,
Et en tous lieux il conserve
Le grand Duc d'Orléans.
Nous mangerons du pain blan,
Grâce à Dieu et Mr. du Pille.
Nous mangerons du pain blan,
A six liards, deux sols, six blans.

Aujourd'hui, sur plus d'un point de notre pays, l'ignorance pourrait encore tenir à peu près le même langage ; heureusement les progrès qui se sont accomplis depuis le dernier siècle dans la législation, l'administration, la science économique, et surtout dans l'agriculture, ne lui en donneront plus guère l'occasion. L'instruction, en se répandant de plus en plus, dissipera en même temps les préjugés et les brutalités qui sont la honte d'un peuple.

Nous ne voulons toutefois parler en ce moment que des progrès qui se rapportent au sujet de cet article, c'est-à-dire à la production du blé et à la vente du pain. C'est une satisfaction de pouvoir démontrer ces progrès plutôt par les faits eux-mêmes que par des raisonnements.

Remarquons d'abord que la production du blé en France est, d'une manière absolue, très-supérieure en quantité à ce qu'elle était avant ce siècle. Les agriculteurs, mieux éclairés, ne laissent plus de repos inutiles à la terre et lui font rendre davantage dans les années de culture. Avant 1789, il y avait plus de 11 millions d'hectares en jachères ; aujourd'hui il y en a à peine 6 millions, et l'alternance des cultures tend de plus en plus à ne laisser aucune terre en non-valeur. (1)

L'agriculture a aussi perfectionné ses procédés et acquis plus de ressources. On s'entend mieux aux engrais, au drainage ; les instruments de travail, la charrue, la herse, se sont améliorés. On épargne sur la semence qu'on prodiguait sans profit.

En moyenne, le même hectare qui rendait 7 hectolitres sous Louis XIV, et 8 en 1789, en rend aujourd'hui 16.

Mais la production ne s'est pas seulement accrue en quantité, elle s'est améliorée dans sa nature et, de plus, partagée en un plus grand nombre de produits. Le froment a pris la plus grande partie de la place qu'occupaient le sarrasin et les céréales inférieures : il a gagné 49 pour cent.

L'introduction de nouvelles cultures conjure aussi les dangers de disette, les intempéries ne frappant pas toutes

des magistrats ou des marchands, avait raison», a dit M. Pierre Clément, de l'Institut, dans son bel ouvrage de *la Police sous Louis XIV*.

(1) « Convenons que le Parlement n'avait pas tort d'en *murmurer*. » (Pierre Clément.)

(2) *Idem*.

(3) Voy., t. X, 1842, p. 168, l'estampe représentant une distribution de pain au Louvre.

(4) Nous n'avons pas encore découvert ce qu'était ce M. du Pille. Quelqu'un de nos lecteurs nous l'apprendra peut-être, et alors nous le ferons savoir à tous les autres.

(1) Victor Modeste.

les natures de récoltes à la fois : si le froment et le seigle viennent à manquer, les populations peuvent trouver des ressources dans 86 millions d'hectolitres de pommes de terre, produit que nos pères ignoraient, et aussi dans 6 millions de légumes secs et dans l'horticulture.

Il faut signaler encore les progrès de la meunerie, mieux outillée, plus active, plus intelligente. Avec la quantité de grains qui ne rendait, il y a cent ans, que 100 en farine blanche, la meunerie obtient aujourd'hui 150 au moins, et jusqu'à 180 et même 190.

Est-ce tout? La rareté des disettes dans notre siècle n'a-t-elle point d'autres causes? Non, sans doute.

Autrefois, dès que la famine sévissait dans une ville, dans une province, l'administration songeait naturellement, comme aujourd'hui, à faire venir à tout prix des grains des pays où les récoltes avaient été bonnes ou qui avaient des réserves considérables. Mais, pour acheter, il faut avoir de l'argent ou du crédit; or le gouvernement était le plus souvent très-pauvre : qui sait un peu l'histoire ne saurait songer un moment à le nier. Il y avait apparence de grande richesse à la cour, mais pénurie dans la caisse de l'État et misère dans le reste de la nation (1). D'autre part, en admettant même la possibilité de se procurer de l'argent ou du crédit en payant d'énormes intérêts, restait la nécessité de venir à bout de mille obstacles matériels. Quelles difficultés dans les communications, dans les transports! Nos fleuves et rivières ne permettaient qu'une navigation lente, interrompue, souvent périlleuse. Les chemins de vicinalité n'existaient point; on n'avait, dans les campagnes, que les chemins de culture, dont on ne pouvait se servir que si la saison et le temps étaient favorables. L'état même des routes royales et départementales était le plus généralement mauvais. Le matériel roulant était d'une imperfection que l'on comprend à peine aujourd'hui, et l'on ne comptait pas plus de 2 millions de bêtes de somme pour une surface de 27 000 lieues carrées.

On a calculé que pour qu'une commande de grains fût faite par écrit et répondue de Strasbourg à Nantes ou de Lyon à Marseille, il fallait à la poste quinze ou dix-huit jours; mais des mois entiers étaient nécessaires pour transporter d'un de ces points à l'autre un million d'hectolitres de blé.

Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer qui sillonnent la France et toute l'Europe, on peut amener, de quelque point que ce soit de l'Allemagne, de la Belgique ou de l'Italie, la même quantité de blé et plus, en trois fois seulement le temps que met un voyageur sans bagages.

Les pays les plus riches en grains sont aujourd'hui l'Égypte, le territoire de l'ancienne Pologne, la Russie méridionale et les États-Unis d'Amérique. La vapeur, la perfection du personnel maritime, la destruction de la piraterie, rendent les rapports avec ces diverses contrées infiniment plus faciles et plus rapides qu'autrefois. La lenteur de la navigation à voiles était souvent cause que le blé germait en route, et qu'à l'arrivée des navires il n'y avait plus que les couches inférieures du grain que l'on pût livrer au commerce.

Est-il besoin enfin de rappeler que les marchandises, surchargées de droits, étaient arrêtées, non-seulement aux frontières du pays, mais à celles des provinces? Et, comme on l'a vu plus haut, on n'était pas libre d'acheter. L'idée de la liberté du commerce ne faisait encore que poindre. Aujourd'hui, dès qu'on prévoit une disette, il y a émulation de toutes parts pour faire arriver les provisions de blé nécessaires. Sans doute, on est et l'on sera peut-être toujours exposé à payer le pain plus cher à certaines époques qu'à d'autres; mais on peut dire sans témérité que désormais, en temps de paix, les famines sont impossibles.

(1) Voy. les Tables, et notamment les articles sur Vauban.

ÉDIT DE 1536 CONTRE L'IVROGNERIE.

« Tout homme convaincu de s'être enivré est condamné, pour la première fois, à subir la prison au pain et à l'eau; pour la seconde, il sera en outre fouetté; pour la troisième, il le sera publiquement, et, en cas de rechute, il sera banni, avec amputation des oreilles. »

S'il suffisait de lois rigoureuses pour faire disparaître un vice, assurément, depuis cet édit de François Ier, il n'y aurait plus guère d'ivrognes en France; mais ces moyens réussissent peu quand ils n'ont pas un appui suffisant dans l'opinion et dans les mœurs. On ne voit pas que l'édit de 1536 ait été longtemps appliqué, et il en fut de même de l'édit du même roi qui, pour réprimer la mauvaise littérature, avait interdit, d'une manière absolue, le commerce de la librairie.

LETTRES DE GRACE

ACCORDÉES PAR PHILIPPE LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE, A UN TROUPEAU DE POURCEAUX.

On trouve assez fréquemment dans les archives de Bourgogne la mention de procès criminels intentés, en vertu de la loi de Moïse, à des animaux accusés de meurtre, de maléfices, etc. Beaucoup de ces faits, cités par Courtépée, rappellent l'exécution en plusieurs lieux, aux quinzième et seizième siècles, de pourceaux coupables, par exemple, d'avoir mangé des enfants au berceau. Le même fait, au rapport de M. Lacroix, se produisit à Mâcon; on l'a trouvé signalé dans les archives de la petite ville d'Is-sur-Tille. On peut rappeler aussi une question soumise par la mairie de Montbard à celle de Dijon, au sujet du mode de procédure à suivre contre un cheval qui avait tué un homme, ainsi que l'excommunication prononcée au seizième siècle, à la requête de la ville de Dijon, contre les insectes destructeurs de la vigne.

On n'exécutait pas toujours les animaux ainsi judiciairement condamnés : on leur accordait quelquefois des lettres de grâce ou de rémission. On a découvert, il y a peu d'années, un document de ce genre dans une série de pièces produites en 1444 aux assises de Jussey, devant le bailli « d'Amont, au comté de Bourgogne », par le procureur du duc, qui en requérait une copie authentique pour le maintien de certains droits du souverain.

Voici dans quelles circonstances ces lettres de grâce furent rendues :

Le 5 septembre 1379, comme Perrinot Muet, fils de Jean Muet, dit *Hochebet*, porcher commun de la petite ville de Jussey, aidait son père à remplir son office dans les pâturages de la commune, trois truies accourues au cri d'un pourceau se jetèrent sur lui, le renversèrent et le mordirent avec tant de fureur, que quand son père et le porcher du prieur, qui gardait son troupeau non loin de là, accoururent à la rescousse, il ne put que balbutier quelques paroles et expira tout aussitôt. Au bruit de l'événement, le prieur de Saint-Marcel-lez-Jussey, Humbert de Poutiers, seigneur haut justicier, ne voulut point laisser aux officiers du duc la connaissance de l'affaire; il prescrivit au maire d'emprisonner les coupables, sans même en excepter son propre troupeau, qui, dans la bagarre, s'était mêlé à l'autre, et de commencer aussitôt leur procès. Mais quand les deux troupeaux furent en

fourrière, et qu'on eut ainsi donné cette première satisfaction à la vindicte publique, le prieur et la commune comprirent bientôt que leurs intérêts allaient se trouver singulièrement compromis, si, comme cela était à peu près certain, le procès aboutissait à une exécution capitale. En effet, tout animal supplicié était considéré comme impur, et par conséquent indigne de servir à l'alimentation publique : aussi, quand on ne le brûlait pas, devait-il être immédiatement enfoui. Le pauvre porcher avait bien désigné en mourant les trois truies comme ses meurtrières; mais la justice ducale, toujours prompte à intervenir dans les affaires des juridictions inférieures, admettrait-elle ce suprême témoignage, et ne considérerait-elle pas les deux troupeaux comme complices? Le cas était douteux. Or, comme il n'y avait point un instant à perdre, Humbert de Poitiers courut à Montbard, où le duc Philippe le Hardi se trouvait alors; il parvint jusqu'au prince, auquel il exposa que s'il avait cru devoir faire incarcérer les deux troupeaux, il n'y avait de réellement coupables que les trois truies; que quant au sien propre, on ne pouvait que lui reprocher de s'être mêlé à celui de la commune. Le duc « oye sa supplication », et inclinant à sa requête, voulut bien y acquiescer. En conséquence, il manda aussitôt au bailli du comté de Bourgogne que, moyennant l'exécution des trois truies et d'un des pourceaux du prieur, il consentait « à la mise du demeurant des troupeaux en délivre, nonobstant qu'ils eussent esté à la mort du porcher. » (1)

LE VERRE D'EAU DU GRAND SEIGNEUR.

Avant de nous donner la collection de ses voyages en Orient, J.-B. Tavernier, baron d'Aubonne, dont on connaît l'exactitude et la sincérité, avait dédié au roi, son protecteur, une relation de l'intérieur du sérail, dont il avoue naïvement avoir recueilli les détails dans ses entretiens familiers avec deux renégats longtemps employés au service du palais. C'est un livre de près de 300 pages; on y voit qu'en comparaison de l'étiquette ottomane celle de la cour de Louis XIV n'était que de la simplicité. Écoutons notre vieux voyageur :

« Entre le trésor et une galerie voûtée et obscure, longue de quinze ou vingt pas, qui conduit à une porte de fer par où l'on va aux jardins, on trouve à main gauche l'appartement des pages du *kilar* ou de l'échansonnerie : c'est le lieu où l'on prépare les sorbets et autres breuvages pour la bouche du Grand Seigneur, et où l'on tient le vin, s'il arrive qu'il en boive, comme faisoit le sultan Amurath... C'est une ancienne coutume que lorsque le Grand Seigneur demande de l'eau pour boire hors du repas, chaque fois qu'il boit il lui en coûte dix sequins. Voicy la cérémonie que l'on y apporte : dans la chambre appelée *haz-oda*, qui est l'appartement des quarante pages qui sont toujours près de la personne du Grand Seigneur, il y en a incessamment un de garde à l'entrée qui regarde la porte de l'échansonnerie, où deux pages de ce quartier-là sont de mesme en sentinelle. Quand le Grand Seigneur est altéré et qu'il demande de l'eau, le page de l'haz-oda fait incontinent signe aux deux du kilar, dont l'un s'avance vers le kilar-bachi ou grand échanson, en criant : *Sou!* qui signifie de l'eau, pour l'avertir que le prince demande à boire; et l'autre court à la porte de l'haz-oda, où le plus vieux des quarante pages lui donne les dix sequins. Ce page est le trésorier de la chambre, et c'est lui qui paye les petites sommes que le Grand Seigneur ordonne, ce que nous appellerions en France le trésorier des menus plaisirs. L'eau est portée tantost dans une tasse d'or, tantost dans une tasse de porcelaine, posée sur une grande soucoupe d'or d'environ deux pieds de diamètre, et enrichie de pierreries dedans et dehors : elle passe pour une des plus riches pièces du serrail. Le grand échanson, qui est un eunuque blanc, la porte en cérémonie, suivy de cent pages du kilar qu'il a ordinairement sous sa charge, et soutenu sous les bras par deux d'entre eux qui marchent à ses côtez, car il faut qu'il la tienne élevée plus haut que la teste, ne pouvant voir son chemin que par-dessous. Quand il est à la porte de l'haz-oda, les pages du kilar qui l'ont accompagné ne passent pas outre et l'attendent jusqu'au retour, excepté les deux qui lui soutiennent les bras et les pages de la chambre qui vont avec luy jusqu'en la présence du Grand Seigneur. »

(1) Garnier.

BRULE-PARFUMS CHINOIS.

Ce vase, en émail cloisonné, élégant de forme, est charmant de couleurs et d'une harmonie qui ne se rencontre guère dans les productions chinoises modernes. Les ornements sont entourés d'un filet d'or; leur champ est vert cobalt, rouge sanguin, bleu d'outre-mer, lilas tendre, et noir. Le fond est d'un bleu un peu pâle.



Brûle-parfums chinois antique, en émail cloisonné. (Collection de M. C. Gon, de la Rochelle.) — Dessin de Lancelot.

ÉNIGMES GRECQUES.

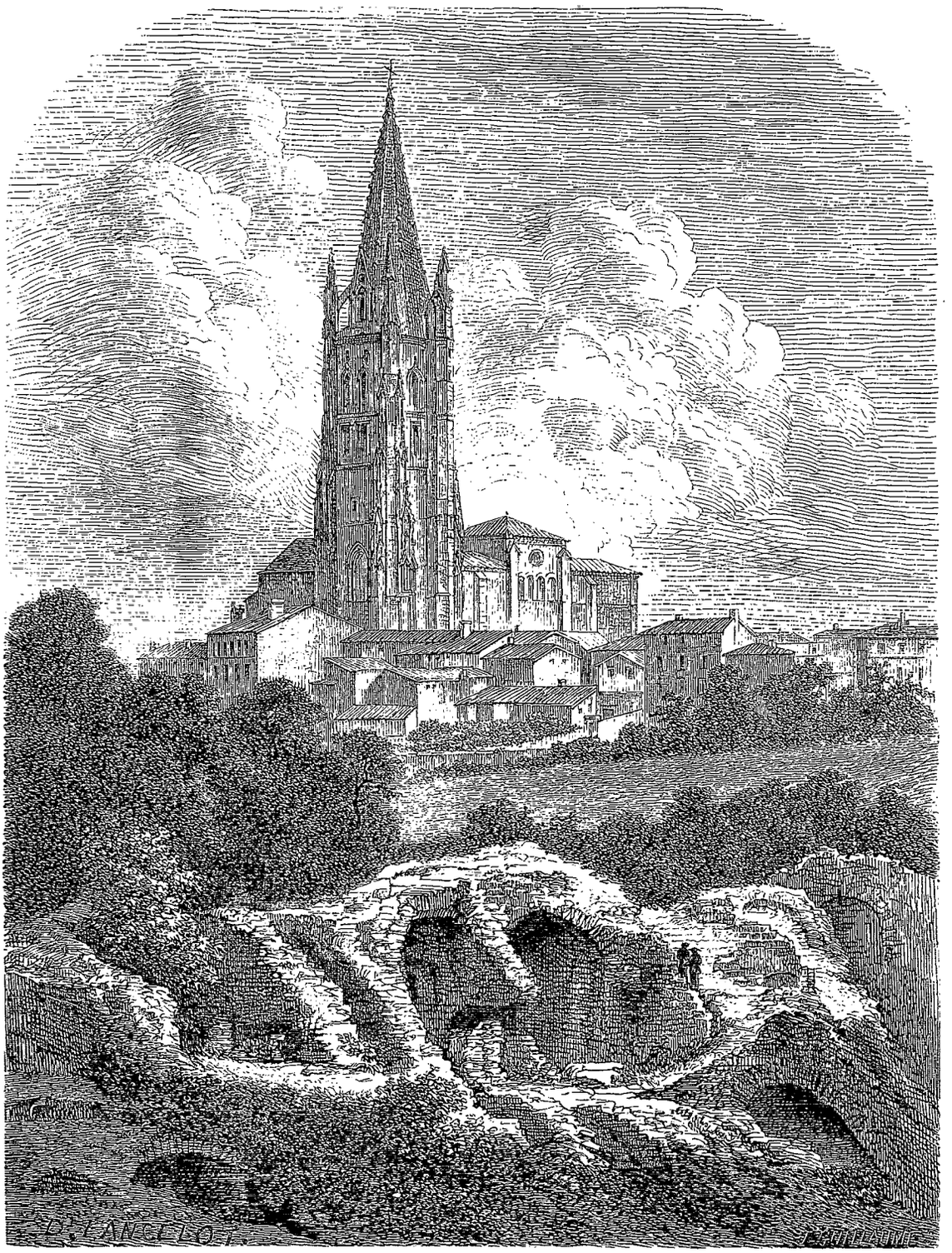
Voy. p. 91.

EXPLICATION.

I. La fumée. — II. Le lin. — III. Une lanterne. — IV. Le goudron. V. Le raisin. — VI. Un miroir. — VII. Les songes.

SAINTES

(CHARENTE-INFÉRIEURE).



Les Arènes et le clocher de Saint-Eutrope, à Saintes. — Dessin de Lancelot.

Saintes, ville d'environ 12 000 habitants, commerçante et riche, agréablement située, est traversée par la rivière la Charente. L'antiquité de sa fondation et son importance à l'époque gallo-romaine et au moyen âge sont constatées par de nombreux monuments de différents âges.

Dans l'ère celtique, c'était *Mediolanum civitas Santonum*, la cité des Santones, agglomération gallique formée de trente-deux peuplades d'origine et d'intérêts communs, mais de mœurs et d'habitudes différentes.

On reconnaît l'emplacement de la ville gauloise sur le coteau de Saint-Vivien, au nord de la ville actuelle.

Dans l'ère gallo-romaine, c'était un municipe se gouvernant par ses propres lois, sous la suzeraineté de Rome, où un défenseur était chargé de ses intérêts. Quelques

pans de murs indiquent encore la place de son capitole, qui resta debout jusqu'au treizième siècle. Les ruines de son amphithéâtre, qui étonnent encore par le vaste emplacement qu'elles occupent; un arc de triomphe dédié à Tibère, à Germanicus et à Drusus, malheureusement déplacé et trop restauré; des vestiges de thermes, d'importants restes d'aqueduc; de nombreuses voies antiques encore reconnaissables, des hypogées, des pierres sépulcrales, des vases, des débris antiques de toutes sortes conservés au Musée, témoignent de la grandeur et de la richesse de la cité antique.

Les monuments du moyen âge, bien conservés, ne sont pas moins remarquables. Les plus intéressants sont : la crypte de Saint-Eutrope, ancienne église paroissiale, et la plus vaste de France après celle de Chartres. Précédée d'un vaste narthex, dont les murs seuls appartiennent à la fin du onzième siècle, elle présente, dit M. Viollet-le-Duc, cette particularité remarquable, qu'elle est vivement éclairée et que ses chapiteaux sont richement sculptés. C'est un large vaisseau (large pour une crypte) de 5m.40, terminé par un rond-point, avec collatéral pourtournant et trois chapelles rayonnantes. Les murs des collatéraux ont été repris à la fin du onzième siècle et au treizième, ainsi que les voûtes des deux chapelles latérales; la chapelle absidiale a été reconstruite.

L'église de Saint-Eutrope, ancienne abbatiale de l'ordre de Cluny, fut bâtie à la fin du onzième siècle; le pape Urbain II en consacra l'autel principal en 1096. Ce qui reste du chœur primitif est de toute beauté. Le clocher, de style flamboyant, est de 1482; il a 70 mètres de hauteur (1).

L'église de Sainte-Marie, abbatiale fondée en 1047 par Geoffroy Martel et Agnès de Bourgogne sa femme, est en croix latine avec une seule nef; la façade et le portail sont d'un style très-pur du douzième siècle; la nef seule est du temps de la fondation; le clocher, du onzième siècle.

L'église paroissiale de Saint-Pallais est aussi du douzième siècle. L'église de Sainte-Colombe, aujourd'hui chapelle des Dames carmélites, est du quinzième siècle. L'église paroissiale de Saint-Pierre est remarquable par un admirable portail du seizième siècle. « Cette église, dit M. l'abbé Lacurie, accuse quatre reconstructions successives; les dernières assises de la tour du clocher datent de la première fondation, sous Charlemagne; le transept droit est un reste de la reconstruction par Pierre de Confolens, en 1117; la nef principale est due à Nicolas Cornu de la Courbe de Brée, en 1582, et le sanctuaire a été bâti par Louis de Bassompierre, vers la fin du dix-septième siècle. Les bas côtés et les arcs-boutants en ruine que l'on remarque à l'extérieur sont les restes de la magnifique construction de Guy de Rochechouart, au quinzième siècle, ruinée par les protestants en 1562. »

C'est le clocher de Saint-Eutrope qui, dans notre dessin, domine de si haut les blanches constructions de la cité moderne. Il les domine plus encore par l'élégance des lignes, l'harmonie des proportions, la richesse des détails, si bien mêlées dans sa hardie silhouette, que par ses amples dimensions.

Des massifs de maçonnerie obstruent, sur un large espace, le sol; des voûtes épaisses en surgissent, des corridors s'y enfoncent brusquement, tout festonnés de lierre : ce sont les restes de gigantesques arènes qui abritaient vingt-cinq mille spectateurs avides de jeux sanglants. Ce premier plan, symbolique autant que pittoresque, sollicite vivement l'attention; l'œil ne suit pas sans plaisir ses différents aspects, l'esprit ne s'arrête pas sans profit au grand contraste et au grand souvenir qu'ils évoquent.

(1) Le dessin qui accompagne cet article est la reproduction réduite d'une gravure à l'eau-forte de notre collaborateur M. Lancelot, qui a entrepris de reproduire les monuments et les sites historiques ou remarquables du département de la Charente-Inférieure. L'arrondissement de la Rochelle est achevé (65 eaux-fortes, avec un texte historique et descriptif).

POËMES COMIQUES.

Voy. les Tables.

BERTOLDO ET BERTOLDINO.

Suite. — Voy. t. XI, 1843, p. 321, 339.

Si le conte passablement burlesque de Giulio-Cesare Croci (1), reproduit jadis en vers par l'Académie della Crusca, a conservé, à Bologne surtout, une réputation de bonne humeur qui le fait rechercher encore des lettrés, il n'en est pas de même de l'artiste qui a illustré ce poëme facétieux. On peut dire qu'aujourd'hui il est presque complétement inconnu; et cependant les figures si franches et si animées de Crespi n'ont pas peu contribué à rendre populaire l'œuvre du vieux chanteur, qui se délassait des fatigues attachées à son métier de forgeron en entonnant dans un carrefour ses histoires désopilantes. Comme Cesare Croci, notre joyeux dessinateur mérite un souvenir.

CRESPI, L'AUTEUR DES DESSINS.

Crespi, qui tenait à une très-bonne famille, est né à Bologne en 1674, et paraît avoir reçu une bonne éducation. Il se fit de bonne heure un nom parmi les artistes bolonais, et, en étudiant les maîtres du seizième siècle, il se livra à la grande peinture. C'était, paraît-il, un observateur passionné de la nature; il possédait une *camera lucida*, ustensile fort rare alors, et copiait sans relâche les moindres détails qui lui étaient révélés par cet instrument.

En même temps qu'il était peintre renommé, il était homme du monde, et l'artiste éminent qui savait si bien prendre sur le fait, dans ses habitudes familières, le paysan bolonais, se piquait d'une toilette si recherchée et avait l'air si grave, que ses compatriotes l'avaient surnommé *lo Spagnuolo*.

Crespi, après avoir étudié sous Mantegna, se préparait à entreprendre les œuvres sérieuses qui lui ont valu une réputation parmi ses contemporains, lorsqu'il lui prit fantaisie d'aborder certains sujets comiques qui lui permettaient de se délasser des grands travaux qu'il avait entrepris; dès lors, ses bambochades acquirent une certaine célébrité; et, lorsque des poëtes distingués de son pays se mirent à versifier les légendes populaires de Croci, il ne dédaigna point de les illustrer de son crayon, toujours facile et parfois plaisant.

Crespi se maria et poussa loin sa carrière laborieuse. Il mourut en 1747. Son renom avait été toujours croissant; il fut nommé chevalier. L'un de ses fils, artiste comme lui, nous a laissé maints détails sur sa vie, que Lanzi s'est contenté de nous indiquer.

SUITE DU POËME.

Nous avons déjà fait remarquer que la tradition primitive et vraiment comique du personnage de Bertoldo, telle qu'elle se conservait dans les souvenirs populaires

(1) Ou Croce; c'est l'orthographe dont il a été fait usage dans le premier article (t. XI, 1843, p. 321). La dernière des quatre éditions du poëme, publiée en 1737, a adopté le nom de Croci. Cette réimpression, faite avec soin, donne la liste exacte des poëtes divers, presque tous nés à Bologne, qui ont versifié avec plus ou moins de bonheur les contes de Croci.

de Bologne, s'arrêtait à la mort du héros, dont on décrit les funérailles. Lorsque ce badinage académique fut publié, il s'arrêta au septième chant, dû à la verve du docteur Ferrante Borsetti, Ferrarais. On entreprit ensuite, avec moins de succès, de raconter les aventures de la burlesque famille qui avait déjà acquis une si joyeuse réputation. La verve était un peu tarie; néanmoins, le marquis Ubertino Landi se chargea de chanter les hauts faits de Bertoldino, dont on reconnaît sans peine la filiation (1).

Voici donc le récit :

Après la mort de Bertoldo, il n'y avait eu qu'une voix sur le mérite si complétement désintéressé de cet humble conseiller du roi. Alboïn le regrettait plus que tous ses courtisans réunis; et, se rappelant que, selon les lois de la nature, le fils d'un lion ne saurait être un lièvre, il entreprit de découvrir ce que pouvait être devenue la famille de ce paysan narquois, mais avisé, qui lui avait fourni tant de preuves d'un excellent esprit.

Grâce aux perquisitions de son honnête notaire Cerfoglio, il apprend que Bertoldo a laissé une veuve nommée Marcolfa et un digne héritier ayant nom Bertoldino. Il appelle le chef de ses gardes Erminio, et lui ordonne de se mettre à la tête d'une troupe résolue et d'agir de telle façon que le sort de la famille d'un homme qui lui fut si cher ne soit pas plus longtemps ignoré.

Erminio se met immédiatement en campagne, non sans s'être abondamment pourvu de vivres. Il traverse des champs incultes, gravit des collines dénudées, et arrive enfin dans une sorte de désert où s'élève une pauvre cabane. C'est là qu'habite la veuve infortunée de Bertoldo, soignant sans relâche l'enfant bien-aimé qui lui est resté de son union avec l'ancien conseiller du roi. La mère est affreuse et l'enfant n'est certes pas beau; il est, de plus, d'une telle sauvagerie qu'il n'a jamais vu de cavaliers dans les âpres montagnes où il garde les chèvres. Aussi la vieille tradition des centaures de l'antiquité naît-elle dans son esprit à la vue des compagnons d'Erminio :

« O ma mère! s'écrie-t-il, de tels monstres ne se sont jamais vus parmi nous dans les forêts! Qu'allez-vous faire avec de tels animaux qui sont moitié hommes et moitié bêtes? Que chacun s'en retourne à son gîte!... J'ai plus de peur d'eux que des loups qu'on voit parmi nos rochers... Comme ils doivent être légers à courir avec leurs six jambes! Il ne ferait certes pas bon leur montrer le dos et fuir devant eux, ils vous auraient bien vite attrapé, et alors, pauvre de moi! qui pourrait m'empêcher d'être mordu et me sauver de ces bouches terribles qui dévorent le fer tout cru comme chez nous on mange les chevreaux! »

C'est ce charmant enfant qui se laisse persuader qu'il vaut mieux habiter le palais du roi Alboïn avec son aimable mère, qu'une cabane en ruine au milieu des rochers.

Bertoldino et la Marcolfa sont reçus triomphalement à la cour du roi des Lombards. Le brave Alboïn veut les faire revêtir de costumes conformes à la dignité qu'il leur prépare; mais le rustre petit drôle résiste opiniâtrément à tout ce qu'exige l'éducation d'un garçon quelque peu morigéné. Le tailleur de la cour s'enfuit en maugréant contre le roi lui-même, qui lui a ordonné de prendre mesure à un enfant si mal élevé. La résistance de Bertoldino est telle qu'on est obligé de décider qu'on le couvrira seulement d'un sarrau, parce qu'il mettrait en pièces toute autre espèce de vêtement.

Ainsi que l'a voulu le grand roi Alboïn, Bertoldino est installé avec sa tendre mère dans une villa, sorte de métairie où tout abonde, où les écus d'or même ne font point défaut, l'intendant du roi en ayant rempli un grand coffre. Pièces d'eau, grasses prairies, boulingrins, où les oiseaux de la basse-cour prennent leurs ébats, rien ne manque dans ce séjour délicieux, envié par maint courtisan.

Tout irait donc à merveille dans ce lieu enchanté, même après le départ de la cour, si le fils du grand Bertoldo pouvait se soumettre à la sage direction d'une mère prudente; mais celle-ci est obligée en mainte occasion de s'éloigner et d'abandonner son fils à ses étranges inspirations. Or la vieille légende italienne a fait de Bertoldino une sorte de Jean Bête, plus inventif et plus malin toutefois que le Jean Bête français, dont les enfants de nos campagnes ne se lassent point d'écouter les récits.

LES GRENOUILLES. — L'OIE QUI COUVE. — LES GRUES.

Le premier exploit de Bertoldino, par exemple, est d'imaginer que les grenouilles qui coassent dans la pièce d'eau de sa métairie lui reprochent de ne posséder que quatre écus dus à la générosité du roi, en répétant sans cesse en chœur le mot *quattro*. Indigné, il va chercher le coffret qui renferme ses richesses, et il accable les grenouilles dans l'eau à coups d'écus, puis il va faire à sa mère désolée l'aveu de ce bel exploit. Or Marcolfa elle-même n'a pas beaucoup plus de sens parfois que son fils; elle veut faire en sorte que ces sottes grenouilles n'insultent plus son enfant bien-aimé. Il y a dans la cité prochaine des pêcheurs qui, au moyen d'un friand *boccone*, d'un appât infaillible auquel ne résistent jamais les grenouilles, savent s'emparer d'elles et en nettoyer un étang; elle va les trouver et les engage à servir la vengeance de Bertoldino.

De son côté, l'aimable enfant, livré à lui-même, fait une judicieuse réflexion : il devine ce que peut être le *boccone* qu'emploient les pêcheurs de grenouilles, et aussitôt il jette à l'eau toutes les miches de savoureux pain blanc qui sont dans la huche maternelle; au lieu de grenouilles, des myriades de poissons accourent et gobent à l'envi l'appât qui leur est offert. Nouvelle fureur de Bertoldino! il faut alors aveugler les poissons. La farine mise en réserve dans le grenier servira à leur juste punition; il va chercher plusieurs sacs de fleur de farine et couvre l'étang d'une blanche écume, toute pareille à la neige.

Après ce bel exploit, il lui semble opportun de prendre quelque repos; mais au moment où il entre dans le poulailler contigu à la maison, il aperçoit une oie qui couve. Chasser l'oiseau criard, prendre sa place et couver à son tour, tout cela est l'affaire d'un instant, et doit amener la prospérité de la métairie en multipliant les oisons.

En ce moment, Marcolfa arrive de la cour, où elle a vu le grand Alboïn, qui veut causer avec Bertoldino. Elle frappe à la porte à coups redoublés; mais tout ce que peut faire le malencontreux couveur, c'est de répondre d'une voix criarde qu'il est cruellement empêché; que l'oie est en sentinelle devant lui; qu'en un mot, il ne peut aller ouvrir.

Les cris de la bonne femme redoublent. Le roi Alboïn a parlé, le moindre retard n'est plus possible. Bertoldino se décide enfin à obéir; mais, hélas! quand il s'élance vers sa mère irritée, une immense omelette orne son sarrau. Il ne peut aller à la cour dans un état pareil; il faut le laver à grande eau.

(1) Cette première portion du poëme trouva beaucoup de lecteurs en France; elle parut en 1752 sous le titre suivant : *Histoire de Bertoldo, traduction libre de Julio Cesare Croci.* La Haye, Paris, 2 tomes en 1 vol. in-18. — Ce livre est devenu rare; la Bibliothèque nationale en possède un exemplaire. La suite que nous donnons n'a point trouvé de traducteur.

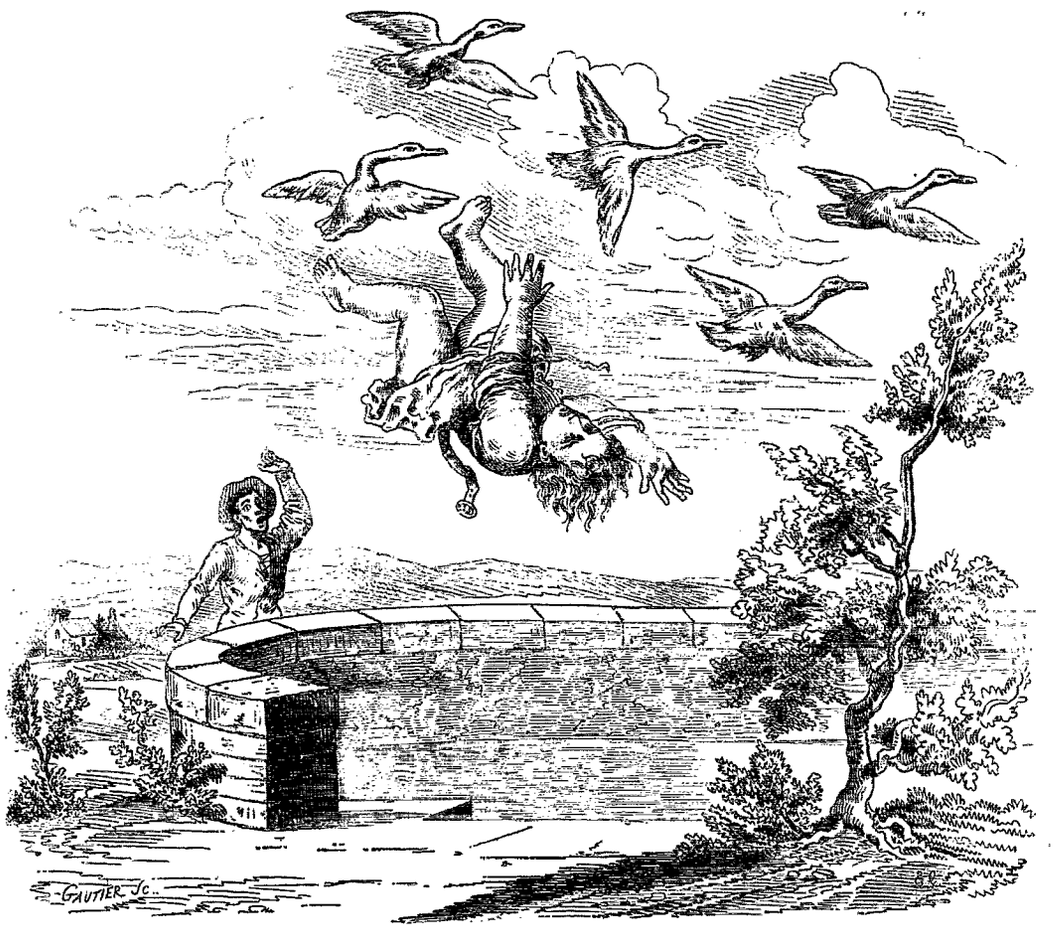
Alboïn, ce roi des Lombards, dont tout le monde connaît la fin tragique, aimait à rire, nous dit Croci, et Dieu sait s'il rit en écoutant les aventures nouvelles du fils de Bertoldo, qui, par obstination, reste muet devant le monarque!

« Non, non! s'écrie le brave roi, il y a longtemps que je n'ai eu un tel passe-temps! Demandez tout ce que vous voudrez, continue-t-il, en s'adressant à Marcolfa et à son fils. Vous aurez pour toute votre vie du pain, de la farine, des oies et des écus. »

Sur une promesse si riante, nos bonnes gens retournent à leur maison des champs; mais auparavant ils vont faire leur cour à la reine, et là encore Bertoldino donne des preuves de son esprit bouffon qui réjouit singulièrement les grandes dames de la cour.

Il arrive ensuite que la reine s'éprend d'une sorte de passion pour Marcolfa, et elle lui ordonne un beau jour de la venir trouver.

Bertoldino est alors livré à lui-même, et cet abandon nouveau devient la cause de sa plus merveilleuse aventure.



La chute de Bertoldino. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après l'édition de Bologne.

Livré seul à ses pensées étranges, notre gardeur de chèvres avait remarqué les manœuvres aériennes de certaines grues, qui, partant d'un toit à porcs, venaient se désaltérer aux seaux réunis près du bassin de la métairie. Une idée subite lui traverse le cerveau. Si son projet réussit, il va se rendre maître d'une bande de ces grands oiseaux et en tirer profit. Il entre aussitôt dans la maison, et va chercher à la cave un petit baril d'excellent *vernaccia*, vin blanc exquis, fort capiteux, que le roi avait envoyé à Marcolfa pour les grandes occasions; elle avait eu soin de le renfermer dans son caveau, mais la bonne dame, hélas! avait laissé la clef à la disposition de son fils bien-aimé.

Bertoldino n'a pas plutôt le fameux baril sous la main que, nettoyant les seaux immondes du toit aux porcs, il les emplit du vernaccia écumant, dont l'odeur délicieuse se répand bientôt dans les airs; puis il se cache et attend mesdames les grues, dont il connaît de longue main les habitudes.

Son espérance n'est point trompée : les oiseaux au long bec arrivent à tire d'aile et goûtent à loisir ce délicieux vin blanc; la liqueur produit son effet; elles s'enivrent, laissent tomber leurs ailes et gisent autour des seaux comme privées de vie. Bertoldino ne se sent pas de joie. Il éclate de rire en poussant des cris d'allégresse. Sa mère va venir; quel plaisir de se montrer à elle entouré de ces trophées épars sur le terrain! Il saisit les grues par leur long cou, et les attache la tête pendante à sa ceinture. Mais voici que bientôt les grues, revenant de leur étourdissement, emportent, d'un vigoureux coup d'aile, le fils infortuné de Bertoldo!

Quelle douleur pour cette tendre mère, lorsqu'elle voit son fils voyager ainsi dans les airs! Quant à lui, conservant sa gaieté, il lui crie qu'elle n'a pas lieu de se lamenter, qu'il va au pays des grues, et même au pays de Cocagne; que d'ailleurs il est au frais, et qu'au retour il saura parler le gru!... (1)

Tandis qu'il se flatte de s'élever même jusqu'à l'empyrée, les maudits oiseaux se détachent de la ceinture, et

(1) « Me n'andrei volontieri in Cuccagna;
» Io me ne sto quà su godendo il fresco,
» E quando torno parlero gruesco. »

Bertoldino tombe au fond du puits de la métairie en poussant un long hurlement.

Heureusement les eaux n'étaient point trop profondes; elles se montrèrent clémentes, et notre héros en fut quitte pour un bain d'eau fraîche.

La légende burlesque va plus loin : elle affirme que Bertoldino descendit jusqu'au fond avec l'espérance d'y reprendre les écus qu'il avait naguère jetés aux grenouilles dans la pièce d'eau voisine, mais qu'il n'atteignit pas son trésor, et qu'un gros poisson l'ayant mordu, il remonta aussitôt à fleur d'eau pour s'accrocher aux mains de sa tendre mère.

Le héros de Cesare Croci, le chanteur populaire, nous est maintenant bien connu; nous savons jusqu'où peut aller sa burlesque audace. La légende bouffonne nous le montre bientôt animé de sentiments fort différents de ceux qui le conduisaient si résolûment vers l'empyrée, et sa fantaisie, à laquelle il ne met jamais un frein, le pousse jusqu'à commettre une action quasi tragique. Morigéné par sa mère, qui lui représente avec une comique éner-



Bertoldino et le baudet. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après l'édition de Bologne.

gie les tristes résultats de son irréflexion et de sa pétulance, il s'emporte de plus belle et prétend que sa conduite dans la ferme doit demeurer absolument secrète, afin que son royal protecteur n'en soit jamais instruit.

« La nature entière t'accuse ! s'écrie Marcolfa; tous les êtres de la création s'élèvent contre toi et font connaître au bon roi Alboïn tes faits et gestes. »

LES OREILLES DU BAUDET.

Par hasard, l'honnête baudet d'un jardinier voisin a été témoin paisible de cette scène de famille; et, malheureusement pour lui, le pauvre animal dresse ses longues oreilles aux cris de Marcolfa, comme s'il y entendait malice. Ce signe, purement instinctif, élève au plus haut degré la colère de Bertoldino. Il a en horreur les espions et les délateurs, et sa résolution est bientôt prise. Sa mère, lasse de gronder, n'a pas plutôt tourné les talons, qu'il s'en va chercher un de ces grands ciseaux qu'on nomme des *forces* et qui servent à débarrasser les brebis de leur toison; puis, d'une main trop bien assurée, il coupe à l'âne d'abord une oreille, puis la seconde.

Plein de satisfaction après avoir achevé ce bel exploit, notre *bambonaccio*, comme l'appelle la chronique rimée, laisse braire à loisir le pauvre animal, et garde dans ses mains, avec une joie secrète, son sanglant trophée.

Peu charmé de l'opération, comme on doit le croire, l'animal ne cesse pas de braire d'une lamentable façon; le jardinier accourt, et, à la vue de son fidèle compagnon mutilé, il lance contre Bertoldino les plus violentes imprécations que lui fournisse l'argot populaire; puis il se rend sans retard, accompagné du baudet déshonoré, auprès du grand Alboïn dont il invoque humblement la justice.

L'équitable monarque, comme on le pense bien, ne veut point porter de jugement sans avoir entendu les deux parties. Bertoldino est aussitôt mandé à la cour; il s'y rend dans son costume champêtre, et plaide sa cause avec l'entrain bouffon qui lui est ordinaire.

Après ce plaidoyer divertissant, le monarque, dont la bonne humeur est toujours clémente, décide que le bambin sera reconduit triomphalement à la ferme sur la triste monture du jardinier. Mais comme un arrêt pareil ferait

peut-être tort à la réputation d'équité que s'est acquise le roi des Lombards, quelques beaux florins d'or accordés au jardinier arrangent l'affaire, et tout le monde s'en retourne content, à l'exception cependant du baudet.

Le retour à la métairie commence, et il est fertile en événements. L'agilité de Bertoldino y est mise à de rudes épreuves; une chute malheureuse et peut-être préméditée que l'âne fait dans un fossé, termine cet épisode. Le triste cavalier se voit privé des dents de devant dont il faisait un si bon usage. Désormais, noisettes et châtaignes s'offriront vainement à lui. Tout meurtri, couvert de sang, il est posé sur le bât de l'âne comme un sac de blé, et c'est en cet état que l'aimable enfant est ramené à sa mère; elle le reçoit en sanglotant des mains du jardinier.

En fin de compte, Marcolfa, qui parfois, on a pu le voir, est une femme de sens, comprend que l'air de la cour est malsain pour Bertoldino. Elle prend une ferme résolution. Après avoir recommandé son fils bien-aimé à un sien compère, elle va trouver le roi, lui fait un tableau charmant de la vie champêtre qu'elle menait jadis, loin des grandeurs dont il l'a comblée, et lui demande la permission de retourner dans sa chaumière avec le fils du grand Bertoldo, ce second Ésope qu'il avait eu en si grande estime!

Avec une bonne nature de roi comme nous le montre la légende de Croci (on sait ce qu'en dit l'histoire), les choses s'arrangent sans difficulté, et Marcolfa retourne avec Bertoldino dans le village d'où jamais elle n'eût dû sortir.

Ici finit l'histoire du fils de Bertoldo; on pourrait la rappeler un jour, en faisant connaître aussi le facétieux Cacasenno, qui continue sa postérité. (1)

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voyez pages 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98.

XLVII

Agnès donc était toute à sa pomme, et moi, pendant ce temps, en cueillant le raisin, je récitais ces vers à Florine. De leur côté, les autres enfants, au verger, se battaient pour des poires.

J'y courus mettre ordre, et j'en revenais, riant en moi-même et me préparant à réjouir Florine du récit de la bataille; mais Soufflanbise était accouru :

— Ah! les enfants! les enfants! Si, du moins, en faisant le tourment de leur famille, ils préparaient leur propre bonheur! Mais non, c'est le malheur aussi qui les attend... Ah! trop d'enfants, trop d'hommes sur la terre, trop de bouches affamées pour si petite pitance!... Aussi quel beau ménage! Chacun ne pouvant trouver à suffisance sa pâture, c'est l'antagonisme, la haine, la guerre à perpétuité de l'individu contre l'individu, des classes contre les classes, des nations contre les nations!...

— Bravo, voisin! m'écriai-je en riant; mais la haine, la faim, l'antagonisme social étaient-ils pour quelque chose dans la bataille que se livraient ces enfants? Voyez! les voici tous réunis à leur mère, jouant gaiement autour d'elle, plus unis que jamais, et, ne vous en déplaise, mon cher Soufflanbise, très-disposés à rire de vos lamentations sur leur compte... Mais raisonnons, monsieur le philosophe, et voyons s'il se faut affliger de voir les hommes se multiplier. La terre, dites-moi, est-elle aujourd'hui plus peuplée, oui ou non, que dans les temps primitifs?

— Eh! justement! voilà ce qui est triste; les hommes se sont répandus sur une plus vaste superficie de ce malheureux globe.

— Mais, avec la population, la vie moyenne ne s'est-elle pas augmentée?

— Hélas! oui, les victimes sont aujourd'hui plus nombreuses et le supplice plus long.

— *Supplice!* d'accord; mais en quoi le *supplice* s'est-il aggravé?

— En tout.

— La réponse est trop générale; voyons les choses en détail. Vous avez parlé du manque de subsistances pour les hommes devenus trop nombreux; les hommes, moins nombreux aux temps primitifs, étaient-ils donc mieux pourvus?

— Leur misère était telle, le sol était si peu productif de ce qui pouvait les nourrir, et ce peu leur était disputé par des animaux si nombreux et si terribles, que les hommes affamés, cachés dans des cavernes, se dévoraient les uns les autres; l'anthropophagie était universelle.

— Quand cette anthropophagie a-t-elle disparu?

— Quand on commença de cultiver la terre.

— C'est-à-dire quand on commença de travailler.

— Admettons que l'anthropophagie ait disparu de quelques pays; mais, pour la remplacer, n'a-t-on pas inventé la guerre et l'esclavage?

— Quelque horreur que vous puissiez avoir de la guerre et de l'esclavage, pensez-vous qu'on leur doive préférer l'anthropophagie? Et d'ailleurs, de ces deux fléaux, le plus humiliant et le plus terrible, chez quel peuple civilisé le retrouvez-vous de nos jours?

Le travail, en se généralisant, a supprimé l'esclavage, après avoir antérieurement fait disparaître l'anthropophagie; mais le travail aurait-il dit sitôt son dernier mot? Que savons-nous si les hommes, au lieu de se faire mutuellement la guerre en s'appauvrissant les uns les autres, n'auront pas un jour plus d'intérêt à demander à la nature, par le travail, l'abondance qui leur a manqué jusqu'ici?

— Ta, ta! je n'en crois rien; mais vraiment ça m'importe peu, vu l'intérêt que m'inspire la sotte engeance humaine.

— Ah! voisin...

— Je vois venir vos phrases...

— Vraiment non, car je n'ai rien à dire; mais, à part moi, je pense que, sans doute, pour s'intéresser à l'humanité, il faut *l'avoir à soi*.

— Qu'entendez-vous, bon Dieu! par une telle parole : *avoir à soi l'humanité?*

— J'entends l'avoir à soi comme père de famille, se l'attacher par des liens vivants... Voilà ce qui vous a manqué : la pensée normale, l'état sain et vrai des facultés humaines, n'est possible qu'à cette condition, en y joignant l'activité, la...

O ciel! un cri perçant vient nous interrompre! C'est la voix de Florine. Nous courons éperdus.

Quel spectacle devant la maison!

XLVIII

— Marcel est mort! le poulain l'a tué! s'écriait-elle.

— Non, non! le cœur bat, disait Soufflanbise, arrivé avant moi auprès du pauvre enfant.

Florine et lui l'avaient relevé; il n'était pas mort, en effet, mais un coup de pied du poulain lui avait fracassé le crâne.

(1) Le poëme en vingt chants intitulé : *Bertoldo con Bertoldino e Cacasenno in ottava rima*, a été réimprimé plusieurs fois; il a gardé toute sa popularité durant le dix-huitième siècle.

— Vite! un médecin! criait Soufflanbise; on peut le sauver.

Le blessé déposé sur un lit, tout le monde s'empressait et courait... Moi seul, misérable infirme, je ne pouvais rien faire... Oh! jamais autant que ce jour-là je ne sentis l'horreur de ma mutilation.

Le médecin arriva; il avait peu d'espoir, mais enfin tout n'était pas perdu.

Le pansement se fit sans complication. Le blessé, qui n'avait pas un seul instant repris connaissance, parut s'endormir; mais la nuit il y eut de l'agitation, du délire...

Abrégeons cette funèbre histoire.

L'enfant succomba. C'était le second de nos fils, un vigoureux garçon de onze ans, le plus alerte de tous et peut-être le plus aimant.

Il ne nous reste plus aujourd'hui qu'Alain et Albert, avec nos quatre filles.

XLIX

Je n'ai pas parlé de la mère et de sa douleur profonde. Qu'aurais-je pu en dire?...

Je ne veux consigner ici qu'un seul fait : Soufflanbise ne nous avait pas quittés un instant dans ces affreuses circonstances; il avait aidé à panser l'enfant, il nous avait aidés, sa mère et moi, à le déposer dans son cercueil; avec nous, il l'avait entouré de fleurs. Par son assistance courageuse, il nous avait aidés à rester calmes. A plusieurs reprises, nous avions vu les larmes dans ses yeux.

Depuis ce moment, jamais plus personne ne l'a entendu se plaindre. Il était devenu pour tous plein d'affection, se plaisait avec les enfants; il se fit pour eux professeur, et jamais professeur ne mit plus de soin à ses leçons. Quelquefois aussi, le matin, il venait arroser ou sarcler avec nous; et voilà même qu'à présent il cultive, lui tout seul, son propre jardin.

L

On ne causait plus beaucoup, on riait moins encore; chacun faisait son travail en silence. Agnès et Albert cependant avaient repris leurs jeux, et, des plus jeunes aux aînés, la vie reconquérait peu à peu ses droits.

Nous avions eu la visite très-rapide du beau-frère Maurice, récemment marié, et sa jeune femme l'avait accompagné; mais Maurice, lancé maintenant dans les grandes affaires industrielles et financières, semblait pour nous, en vérité, venir d'une autre planète.

Le père et la mère, depuis quelques années, n'étaient plus, et leur fils n'avait maintenant que très-peu de relations avec nous; cependant, à la mort du pauvre enfant, il crut nous devoir cette visite.

Mais qu'était devenu en lui le collégien botaniste? Moi, quelquefois encore, aux heures de loisir, j'observe les champignons; mais, lui, combien il rougirait aujourd'hui de donner un quart d'heure à ces futilités! Son brave père, toujours préoccupé de questions scientifiques, jusqu'à son dernier jour était resté fidèle à ses études favorites, les mathématiques et la chimie. Oh! le financier Maurice, à son dernier jour, aura d'autres soucis!

La suite à une prochaine livraison.

UN RESSORT CACHÉ

DES FORCES PRODUCTIVES DE LA FRANCE.

La rapidité prestigieuse avec laquelle la France répare ses désastres au lendemain de ses crises intérieures et de ses défaites est un sujet d'étonnement pour ses voisins et pour elle-même. C'est qu'en effet, en dehors des causes patentes de son rétablissement, telles que la faveur du climat, la fécondité du sol, une position à la fois continentale et maritime; en dehors de ce fait considérable, que la plus grande partie de la terre cultivable est possédée par le paysan travailleur à outrance et sordide épargneur; en dehors, disons-nous, de ces causes générales, il existe des causes moins apparentes, et parmi lesquelles notamment se trouvent la *sobriété*, le *goût artistique*, et la *gaieté*, signes de courage et de confiance.

Parlons d'abord de la sobriété française.

Elle est évidente par comparaison pour quiconque séjourne dans certains pays du Nord. Les masses de pommes de terre, de choux, de victuailles amoncelées devant les convives, la fréquence des repas, les interminables séances dans les brasseries, ne permettent pas l'ombre d'un doute. On pourrait dire, il est vrai, que le Français, en partie méridional, a peu de mérite à être sobre; mais ce ne serait pas lui rendre une justice exacte, car si son tempérament mixte a pu être le point de départ de sa sobriété, c'est par sa volonté qu'il en a conservé l'habitude.

Le corps humain est ainsi fait qu'il jouit d'une grande élasticité à l'endroit de la nourriture; chacun de nous a pu le constater sur lui-même dans des circonstances opposées : tantôt entraîné à faire une grande consommation pendant une assez longue période; tantôt contraint à se contenter d'une courte pitance, sans que ni la santé ni le travail aient souffert de ces alternatives. On comprend donc que tel peuple ait pris l'habitude d'une plus forte ration que tel autre. Or, si l'on considère qu'une simple différence moyenne de cinq centimes seulement par tête et par jour, produirait, sur 38 millions d'habitants, une épargne annuelle de près de 700 millions, on se rendra compte de l'énorme accroissement de richesses accumulées en peu d'années par la sobriété de notre race.

Ainsi peut s'expliquer en grande partie la facilité avec laquelle nous avons supporté le surcroît d'impôts, les destructions de la guerre, les expéditions lointaines, les frais généraux de 1870, 1848, 1830, sans parler de tous les désastres antérieurs.

Passons maintenant au goût artistique, universellement répandu en France.

C'est un puissant instrument entre les mains des classes ouvrières pour attirer chez nous une partie des richesses disponibles du dehors. Voici un fait qui en est une preuve incontestable.

La ville de Paris se livre à un très-grand commerce avec les États-Unis d'Amérique. D'après les déclarations des exportateurs eux-mêmes, elle a expédié, elle seule, chaque année, depuis 1871, pour 180 à 200 millions de marchandises, parmi lesquelles on peut compter 140 ou 150 millions en articles de nouveautés et en objets d'habillement. L'Allemagne tout entière, en 1872, n'accusait que 180 millions environ pour son commerce d'exportation avec le même pays. Que serait-ce si l'on ajoutait au chiffre de Paris les sommes que dépensent les riches particuliers américains, qui viennent chaque année en grand nombre visiter notre capitale et y contribuer largement à l'achat des objets artistiques créés par la fantaisie originale et gracieuse des ouvriers parisiens?

Mais ce n'est pas seulement aux Américains que Paris et le reste de la France livrent les productions du goût et de l'imagination; tous les peuples du monde sont nos tributaires. Ainsi, une qualité morale qui ne pourrait se chiffrer dans notre inventaire national, est d'une puissance inouïe pour le rapide accroissement de notre fortune tangible, visible et mesurable.

Notre bon goût provient en partie de longues habitudes traditionnelles, de notre manière de vivre en dehors et au grand jour; mais il tient surtout à la culture de notre esprit nourri par la conversation, à l'éducation mutuelle qui résulte du contact fréquent de toutes les classes sociales entre elles; enfin, à nos facultés intellectuelles.

L'influence de ce don de la Providence, enrichi par l'étude, le travail et l'hérédité, ne se borne point à attirer les acheteurs de tous les coins de l'univers par des produits artificiels supérieurs; mais elle pénètre dans l'intérieur du pays, et *répartit le travail* national dans des proportions très-favorables aux progrès de la production. Tous les hommes n'ont pas les mêmes aptitudes : à côté de la série des forts et des robustes, à côté des terrassiers, des portefaix et des manœuvres, il y a la série des santés délicates, des membres chétifs, des yeux sensibles au beau et à la grâce, des esprits songeurs, des chasseurs de découvertes. Les mêmes travaux ne conviennent pas également à deux séries si différentes, et tel ouvrier de la seconde aurait beau s'épuiser de fatigue, il n'obtiendrait pas, en remuant des cailloux, la somme nécessaire à sa vie, tandis qu'il gagnerait quatre fois le salaire d'un terrassier en s'appliquant à une œuvre d'art qui n'userait point sa santé.

La variété et la multiplicité des travaux qu'exigent la fabrication et le commerce des objets de goût et de luxe permettent donc d'offrir des moyens d'existence à une foule d'individus qui périraient de mort lente dans les gros travaux de l'agriculture et de l'industrie, et nuiraient à leurs camarades par la concurrence, au lieu qu'en recevant une riche rémunération, ils deviennent, au contraire, eux-mêmes, des consommateurs qui contribuent à élever les salaires des ouvriers de grosses œuvres. Un plus grand nombre de facultés humaines sont en jeu, et la fortune nationale s'augmente par un emploi plus complet des forces et des qualités de chaque individu.

Nous voici au chapitre de la bonne humeur et de la gaieté, qui semblent avoir particulièrement élu leur séjour en France. Cet état général de la nation ne joue point un rôle indifférent dans la prompte réorganisation matérielle du pays.

Tous les étrangers s'accordent à reconnaître que les Français sont éminemment doués de cette bonne humeur qui jette un si grand charme sur les relations; de leur propre aveu, ils ne rencontrent nulle part aussi vives qu'en France ces qualités aimables qui mettent tout d'abord à l'aise, qui multiplient en toute rencontre des visages avenants, et qui sont le meilleur assaisonnement d'un bon accueil. Ils ne tardent pas à se trouver chez nous comme s'ils étaient chez eux, entourés de connaissances et d'amis, dans un courant de rapports agréables.

Mais notre bonne humeur et notre gaieté n'ont pas seulement le mérite d'attirer les étrangers et d'accroître le nombre des visiteurs qui viennent nous porter leurs économies, elles témoignent surtout d'un vif sentiment de confiance en nous-mêmes et d'un grand fonds d'espérance en l'avenir. Travaillerait-on avec énergie si l'on craignait de ne pas jouir du fruit de ses labeurs? Travaillerait-on avec entrain, si l'on ne sentait qu'une semblable foi en l'avenir anime tous les cœurs autour de soi?

Sobriété, goût, imagination, gaieté, bonne humeur, ces qualités fécondes qui excitent aux prouesses, que nous devons admettre comme des agents incontestables de notre production nationale et de l'accroissement de nos richesses, tiennent surtout au côté spirituel de notre nature. Ne pourraient-elles se résumer dans ce grain d'*esprit* que la France semble posséder à un si haut degré, ou plutôt (car ce mot ne rend pas exactement notre pensée) dans la disposition spéciale qui la porte à *spiritualiser* les éléments matériels, à considérer surtout l'idéal, à s'enflammer pour des idées?

Tel serait le *ressort caché* des forces productives de la France, que nous avons placé pour titre à ce chapitre.

Mais est-ce un avantage sans mélange de dangers? Est-ce un bien qui ne se paye pas quelquefois un peu cher? L'esprit ne pousse-t-il pas à la vanité? ne sert-il pas trop souvent à masquer, par des raisons spécieuses, les inspirations du bon sens? C'est ce qu'il faudrait examiner de près; et on pourrait, d'un semblable examen, conclure qu'il est peut-être aussi important pour une nation de veiller sur ses qualités que sur ses défauts, sur les dons qui lui ont été départis que sur les maux naturels dont elle peut avoir à souffrir.

L'ANCIENNE ÉCOLE DE MAITRE CHEEVER, A BOSTON.

Cette école avait été inaugurée le 22 décembre 1670, en présence de l'honorable Richard Billingham, gouverneur de la ville, des magistrats et des notables de la cité. La classe pouvait contenir cent cinquante élèves. L'instituteur, maître Ézéchiel Cheever, y exerça pendant trente-cinq ans ses modestes fonctions, et vit passer sur ses bancs à peu près toute la jeunesse bostonienne de ce temps.

En 1748, la vieille école fut démolie pour permettre d'agrandir la chapelle qui se trouvait à côté. Cette mesure donna lieu à une lutte locale des plus vives.



La plus ancienne École de Boston.

Nous représentons l'école de maître Cheever d'après une vieille carte de Boston datée de 1729, qui en reproduit les principaux monuments, et dont un exemplaire est actuellement en la possession de M. Pulsifer, de Boston.

On voit combien étaient modestes les premières maisons d'école de ce pays, qui devait plus tard donner un développement si remarquable à ses établissements scolaires. Maître Cheever a travaillé aux progrès de ces écoles, dont il ne soupçonnait pas la grandeur future; il repose dans un coin ignoré du cimetière de Boston, mais son nom et ses services n'ont pas été oubliés : l'*American Journal of education* lui a consacré une notice.

ULYSSE ALDROVANDI.



Ulysse Aldrovandi. — Dessin d'Édouard Garnier.

Né en 1522, à Bologne, de parents pauvres, Ulysse Aldrovandi, que nous nommons Aldrovande, fut d'abord page d'un grand seigneur, puis il devint apprenti négociant et se fit remarquer par son étonnante facilité pour les calculs les plus difficiles. Un jour, emporté par sa passion pour la contemplation de la nature, il laissa là le comptoir et suivit à Notre-Dame de Compostelle un pèlerin qui lui offrit de partager sa misère; puis il revint à Bologne chargé de plantes rares, aspirant surtout à en rassembler de nouvelles. Bientôt après, il part pour Rome et y devient, comme par plaisir, archéologue. Il publie un petit volume, encore recherché, sur les monuments qu'il a sous les yeux. En 1553, il est médecin.

Tout vrai savant (et ses études incessantes l'avaient dès lors rendu tel) a une ambition suprême au début de sa carrière. Aldrovande a celle de devenir *illustrator naturæ* (illustrateur de la nature ou, plus modestement sans doute, interprète de ses secrets), et pour cela il s'environne de grands artistes.

Poursuivi par des pharmaciens ignorants qui l'accusent de nuire à leur négoce, parce qu'il a créé un jardin botanique à Bologne, il s'adresse, pour faire cesser leurs clameurs, au souverain pontife, et ce pape savant, Grégoire XIII, qui bientôt réformera le calendrier, réforme d'abord une profession utile; il crée Aldrovande inspecteur des pharmacies. Dès lors notre naturaliste ne met plus de bornes à son zèle pour enrichir les jardins confiés à ses soins; peu lui importe que les vendeurs de drogues étrangères lui cherchent dispute, parce qu'ils vendent moins de thériaque, disent-ils; il les condamne, par son exemple, à l'étude patiente et à l'expérience réitérée. Il voyage, il a des aventures; la moins agréable de toutes est celle où intervient l'inquisition en l'accusant de luthérianisme et le jetant en prison. Il sort de captivité et il étudie encore; il a étudié même sous les verroux.

Avant notre siècle, où la critique a fait tant de progrès en biographie comme en histoire, une légende mensongère accompagnait presque toujours la vie des grands hommes; celle d'Ulysse Aldrovandi le faisait mourir épuisé par l'âge, par la maladie et surtout par la pauvreté, dans un hôpital d'Italie. Rien de cela ne paraît approcher de la vérité. Fière du savant qu'elle avait investi d'utiles fonctions, et qui l'avait dotée, à son tour, d'institutions scientifiques d'une réelle importance, la cité de Bologne avait rémunéré d'une façon très-large le grand naturaliste; et quand on le vit avancé en âge, on doubla son traitement; de plus, quarante mille couronnes lui avaient été accordées comme indemnité. Lié avec les premiers savants de son siècle, il comptait parmi ses protecteurs, avec Grégoire XIII, Sixte-Quint et Ferdinand Ier, dont on connaît la générosité. Ces faits importants sont le résultat des investigations faites dans les archives de Bologne par Fantuzzi, et ils éclairent la fin de la vie de l'homme éminent déclaré par Buffon « le plus laborieux et le plus savant des naturalistes. »

On sait d'ailleurs que ses obsèques furent célébrées

avec pompe aux frais de l'État; Urbain VIII composa son épitaphe. On voit son tombeau dans l'église de Saint-Étienne, à Bologne.

Mort le 10 novembre 1607, Ulysse Aldrovandi avait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses ouvrages imprimés ne forment pas moins de quatorze volumes in-folio; on estime le nombre de ceux qui n'ont pas été imprimés à deux ou trois cents. Les manuscrits d'Aldrovandi, conservés pendant un temps assez limité au Muséum d'histoire naturelle de Paris, sont retournés à Bologne depuis 1815. Pour les imprimés, c'est l'édition de Bologne, ornée de belles figures, que l'on préfère; elle est très-supérieure à celle de Francfort. L'herbier qu'avait su rassembler cet infatigable travailleur ne se compose pas de moins de soixante volumes in-folio. C'est également sa ville natale qui en est aujourd'hui en possession.

La vérité nous oblige à dire qu'Aldrovande ne fut pas précisément ce qu'on peut appeler un grand naturaliste; par exemple, Gessner, son contemporain, mort en 1565, lui fut supérieur. Mais Aldrovande était un vulgarisateur sincère, un observateur consciencieux de la forme, un iconographe en histoire naturelle, qui établit, pour les savants du seizième siècle, une base qu'on n'avait point avant lui; si on les compare à ceux de ses contemporains, ses livres renferment des planches innombrables que rien ne peut suppléer.

Bien peu de gens savent aujourd'hui ce qu'il a fallu d'études préparatoires pour qu'au dix-neuvième siècle on eût une notion à peu près certaine de la forme extérieure des divers animaux épars dans les cinq parties du monde.

Aldrovande, à ce point de vue, a rendu de grands services. Les vrais observateurs demeurent parfois surpris de la forme artistique sévère, de la minutieuse observation des détails (bien surpassée depuis, sans aucun doute), qu'il a su donner à ses figures d'animaux. Quelle force de critique et de résolution ne fallait-il pas alors pour dégager le vrai du fantastique! L'immortel Cuvier, qui était lui-même un si habile dessinateur des productions de la nature [1], a travaillé durant une vie dont rien n'égale l'activité à encourager cette fidélité de représentation qui fait en partie la gloire séculaire du vieil Aldrovande.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78, 93, 106.

VI. — UNE LACUNE.

Saturnin Grandmaison ne manquait absolument ni de savoir ni de probité; seulement il ne possédait pas le génie de l'invention, sorte de luxe interdit à nombre d'honnêtes gens qui vivent fort bien sans cela. Il s'en affligeait au point de considérer cette impuissance comme un malheur. Né bon garçon et foncièrement loyal, sa jalousie contre son cousin avait seule gâté son excellent naturel. La pensée des succès de Léon Gérard le harcelait, comme les flèches barbelées qu'on enfonce dans le flanc des taureaux pour les surexciter jusqu'à la fureur. Incapable lui-même d'inventer, il avait nourri l'espoir de découvrir quelque invention injustement dédaignée autrefois ou tout à fait ignorée, afin de la mettre en lumière, ce qui n'était pas une mauvaise pensée; mais il voulait se l'attribuer: voilà le crime! Cependant sa conscience, qui se fût révoltée à l'idée de voler un sou à un vivant, n'éprouvait aucun scrupule à dévaliser un mort.

Pour être juste, il faut dire que le besoin de l'emporter en renommée sur son cousin, même au prix d'un triomphe frauduleusement obtenu, n'était pas le seul mobile de sa coupable intention; un sentiment plus avouable le poussait à vouloir impérieusement illustrer son nom. La profonde admiration qu'il inspirait, de confiance, à sa femme, l'opprimait comme un remords; forcé de s'avouer qu'il était en réalité impuissant à la mériter, il n'avait rien de plus à cœur que de la justifier, du moins en apparence, fût-ce au prix d'un audacieux plagiat. De là le transport de joie qui lui arracha un cri semblable à celui d'Archimède, quand il eut rencontré dans la masse de papiers achetés chez le voisin de Saint-Germain des Prés plusieurs cahiers d'une même écriture, dont l'examen rapide lui révéla l'importance. Après tant d'années d'inutiles efforts pour découvrir l'objet de ses recherches, il possédait enfin *son* invention; oui, la *sienne*, au même titre qu'étaient *siens* les sermons de l'abbé Roquette, desquels le satirique a dit :

> Moi qui sais qu'il les achète,
> Je soutiens qu'ils sont à lui.

La teinte jaunâtre du papier, de nombreuses taches de moisissure dues évidemment à un long séjour dans le magasin humide, indiquaient que ce manuscrit d'un mémoire relatif aux déraillements sur les voies ferrées n'était pas de date récente; aucune signature, pas même un simple monogramme, ne pouvaient faire connaître ou deviner l'auteur. Saturnin Grandmaison se crut en droit de raisonner ainsi :

« Vu l'endroit où j'ai déterré cette perle, il est présumable qu'elle aura glissé inaperçue ou inappréciée dans un lot de paperasses, à la vente après décès de quelque génie méconnu mort à l'hôpital ou peut-être par le suicide. Son œuvre était perdue pour tout le monde; en la publiant, je ne fais de tort à personne, et je rends à l'humanité et à l'industrie un incontestable service; de plus, en m'appliquant le mérite de l'invention, je reste grammaticalement dans le sens exact du mot inventer; mon dictionnaire dit : « Inventer un trésor », c'est-à-dire le trouver. »

Complétement rassuré par l'élasticité de ce double sens lexicologique sur la légitimité de son usurpation, il porta, comme on sait, la bonne nouvelle de sa trouvaille à Mme Grandmaison; puis il revint s'enfermer de nouveau dans son cabinet, afin d'examiner ces cahiers, qui n'étaient autres que ceux vendus plus de douze ans auparavant par Nancy Jousselin, dans un moment de désespoir maternel.

Déjà, depuis quelques heures, il lisait attentivement et méditait les pages écrites autrefois par l'obscur inventeur, étudiait avec soin les détails contenus dans chaque paragraphe, se pénétrait l'esprit de l'idée générale, et, pour ainsi dire, il se l'assimilait, quand tout à coup il interrompit sa laborieuse étude et étouffa un cri de stupéfaction.

Entre la page qu'il venait de lire et celle qui la suivait immédiatement, il y avait une lacune; il vérifia les folios et lut 114, puis 116 : le feuillet 115 manquait! Cette solution de continuité était d'autant plus regrettable qu'on pouvait considérer comme la clef du système de l'inventeur la démonstration contenue dans la page absente.

« Mais cette page! s'écria-t-il, en se pressant le front

[1] Rappelons qu'au début de sa carrière, et alors qu'il habitait les côtes de l'Océan en Normandie, Georges Cuvier faisait sa plus aimable distraction de l'aquarelle, appliquée surtout à l'entomologie. Ces dessins de jeunesse ont été conservés, et rien n'égale leur perfection. Ce goût pour le dessin ne l'abandonna jamais. Quand l'occasion se présentait sans dommage réel pour les livres (et il en achetait dans ce but de dépareillés), il découpait les figures et les conservait religieusement, pour atteindre enfin à la vérité d'une naïve reproduction dans l'iconographie de l'histoire naturelle.

de ses deux mains, c'était l'âme même de mon invention! Ce qui suit ne renferme que des généralités oiseuses, et, faute de cette malheureuse page, ce qui précède devient inintelligible. Après avoir tant trouvé, il faut donc que je cherche encore!... Impossible de m'en dispenser; ce que j'ai dit à Caroline m'impose le devoir de ne pas laisser *mon* ouvrage incomplet. »

A partir de ce jour, il parcourut tous les livres traitant de la vapeur, du chauffage des trains, de la traction des convois. Il travaillait avec fièvre, avec rage, le jour, la nuit; il restait presque invisible, même pour sa femme. Celle-ci, sans se rendre compte de ce labeur persistant, le qualifiait de colossal, de sublime, et elle prodiguait à son mari ces soins qui sont si nécessaires aux travailleurs de la pensée.

Dans un des jours où Saturnin s'essayait avec une infatigable ardeur à recompléter l'œuvre de Pierre Jousselin, Armand Grandmaison, qui venait de terminer sa première campagne de mer, arriva inopinément de Brest à Paris.

Les jeunes marins, privés plus que tous les autres enfants de la vue et des caresses des objets de leur affection, absorbent au retour les joies de la famille comme la terre desséchée boit la rosée; leur avidité de tendresse les rend singulièrement expansifs; à mesure qu'ils avancent vers le foyer paternel, tous les bons souvenirs du passé leur reviennent et ravivent en eux le sentiment de la reconnaissance.

Ce fut Mme Grandmaison qui reçut les premiers baisers de son fils. Armand, dans l'expansion de son ravissement, dit à sa mère, comme si c'était lui qui l'eût attendue :

— Te voilà donc enfin! c'est toi, c'est bien toi!

En la retrouvant pâlie par les inquiétudes de l'absence, et rendue plus chère par les pleurs amers du départ et la douceur des baisers au retour, Armand contemplait sa mère avec une expression de tendresse ineffable; quant à Mme Grandmaison, elle ne pouvait se lasser d'admirer ce grand et beau jeune homme, chez qui la franchise du cœur se manifestait dans la vivacité du geste, la limpidité du regard et la sonorité du timbre de la voix.

Quand le premier moment d'effusion fut passé, l'heureuse mère dit, en prenant les mains d'Armand :

— Quelle bonne surprise tu vas causer à ton père!

— Je cours l'embrasser.

— Il vaut mieux que je le prévienne de ton arrivée, car je craindrais qu'une émotion...

— Serait-il malade?

— Tu ne m'as pas laissé finir. Ton père travaille; il serait dangereux de le distraire brusquement de ses calculs. Lui-même me l'a dit vingt fois : il suffirait de le distraire un moment pour retarder de dix ans l'achèvement de son grand ouvrage.

Armand arrêta sur sa mère un regard empreint d'une tendre compassion; puis, lui saisissant les mains, il les porta à ses lèvres, en disant : — Vous êtes la plus sainte des femmes!

Dans sa correspondance avec sa famille, et dans les quelques lettres de ceux de ses amis qui fréquentaient la maison de son père, il avait suffi au jeune marin de quelques mots confidentiels pour concevoir des doutes sérieux sur la valeur réelle des travaux de M. Grandmaison, et pour comprendre combien était respectable l'erreur de sa mère.

La digne femme usa de tant de ménagements pour annoncer à son mari l'arrivée de leur cher enfant, que le soi-disant homme de génie n'eut d'autre émotion que celle d'une joie sincère.

La première réunion de famille eut lieu à l'heure du déjeuner. Saturnin fit à son fils le sacrifice du reste de la journée; il ne retourna que le soir dans son cabinet de travail. On passa des heures qui parurent trop rapides à causer, à rire, à pleurer d'attendrissement. Armand raconta ses voyages, et son père s'étendit complaisamment sur le mémoire dont il allait enrichir la science et l'industrie. Caroline, assise entre son mari et son fils, ne savait lequel des deux elle devait admirer davantage. — Tu seras amiral! disait-elle à Armand. — Ta place est marquée à l'Institut, ajoutait-elle en s'adressant à Saturnin.

Cet entretien intime, qui avait été un double enivrement pour la mère et pour l'époux, convainquit le jeune homme de la parfaite inutilité des travaux de l'inventeur, dont il ne pouvait suspecter la bonne foi. Les connaissances spéciales d'Armand et la lucidité de son esprit ne lui permettaient aucune illusion sur ce point; il respectait, il adorait son père, et il trouvait si touchante la confiance aveugle de son intelligente mère, qu'il aurait cru commettre une mauvaise action en laissant échapper un seul mot qui pût la désabuser. Croyant son père livré uniquement à ses propres forces, autant le rêve de celui-ci lui paraissait puéril, autant l'admiration de sa mère lui semblait sainte : aussi garda-t-il pour lui seul son inébranlable conviction.

La suite à une prochaine livraison.

SUR UNE STATUE DE LA DÉESSE ISIS, A PARIS, AU SEIZIÈME SIÈCLE.

On lit dans le *Tableau de Paris*, édition anonyme de 1782, cette curieuse remarque archéologique : « Les antiquaires regrettent beaucoup une statue de la déesse Isis, qu'on avait laissé subsister à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain des Prés, à raison de son antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de la Vierge Marie, et étant venue y brûler une touffée de chandelles, l'abbé de Saint-Germain la fit mettre en pièces, afin de prévenir l'idolâtrie, et l'on mit à sa place une grande croix qui y est encore. »

LE ROCHER DE CAYLUS,

PRÈS DE SAINT-AFFRIQUE (AVEYRON).

Sur la hauteur d'un promontoire rocailleux dominant Saint-Affrique, s'élève à pic, découpée dans le ciel, une ruine qui attire l'attention des voyageurs.

En approchant de la ville par la charmante vallée de la Sorgues, on croirait voir les derniers vestiges de quelque grande forteresse féodale : un donjon avec ses tours et ses courtines, entouré de murailles.

La forme, la couleur des pierres, tout fait illusion.

C'est une ruine de la nature, formée par des bancs de roches dénudées et isolées par l'action prolongée des eaux, et que l'on appelle le rocher de Caylus.

Sur les versants des montagnes voisines, des rochers de même nature se montrent en escarpements abrupts. Des formes toujours profondément découpées, à cassures anguleuses, et des teintes roussâtres, leur donnent toutes les apparences de véritables ruines et leur ont fait donner le nom caractéristique de « calcaires ruiniformes. »

Avant les bouleversements terrestres qui ont donné au sol sa configuration actuelle, tous ces bancs provenaient d'une seule formation et se composaient d'assises continues.

Ces assises constituent la base du terrain jurassique, dont les étages successifs, dans leur superposition jus-

qu'au Causse ou plateau du Larzac, ont une hauteur totale de plus de 500 mètres. Elles reposent sur les assises supérieures du terrain du trias, qui, au-dessous du rocher de Caylus, s'en distinguent très-nettement par leur stratification et par les bandes aux couleurs vives et variées des marnes irisées alternant avec les bancs de grès.

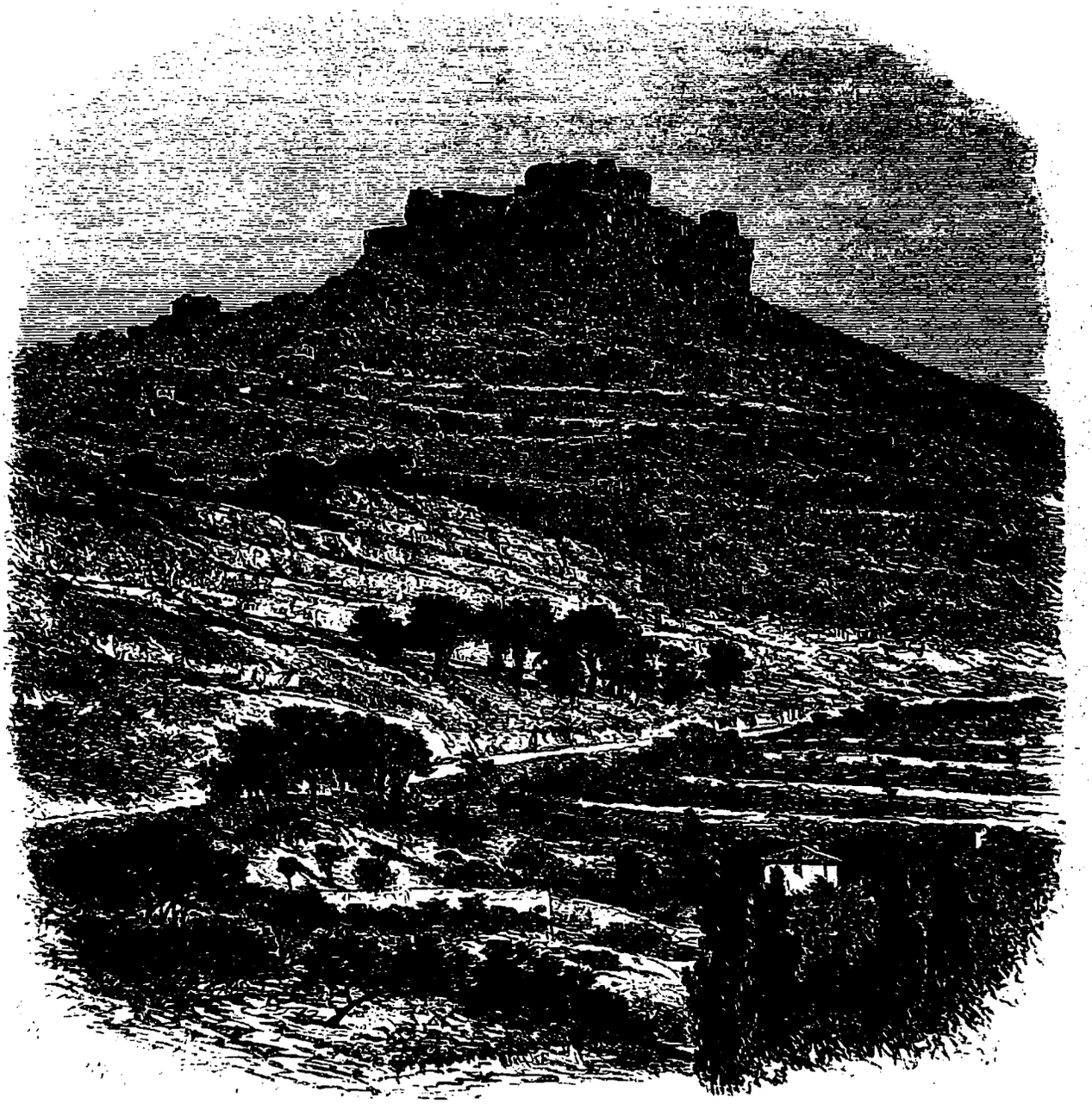
C'est au milieu de ces dernières assises qu'à Saint-Affrique est creusée la vallée de la Sorgues.

La situation exceptionnelle du rocher de Caylus devait de tout temps être remarquée, surtout dans les premiers âges, où le soin de la défense personnelle était la préoccupation constante des hommes.

Au pied même du rocher, on a trouvé de nos jours des fragments d'armes anciennes, des hachettes et des flèches en silex, et divers instruments en bois de cerf dont plusieurs sont déposés au Musée préhistorique de Bordeaux.

Le nom de Caylus, que l'on fait dériver de *Castri locus*, plus tard, au moyen âge, *Castlus*, indique que cette position fut occupée par les armées romaines.

C'est à la rencontre des chemins se croisant sur le



Le Rocher de Caylus, près de Saint-Affrique (Aveyron). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Roques.

plateau qui précède le rocher, que Fric ou Affrique, évêque de Comminges, et Hilaire, évêque d'Arles, fuyant la persécution des Ariens, se séparèrent vers l'an 410, et que le premier de ces deux évêques vint se fixer dans la ville qui depuis porte son nom.

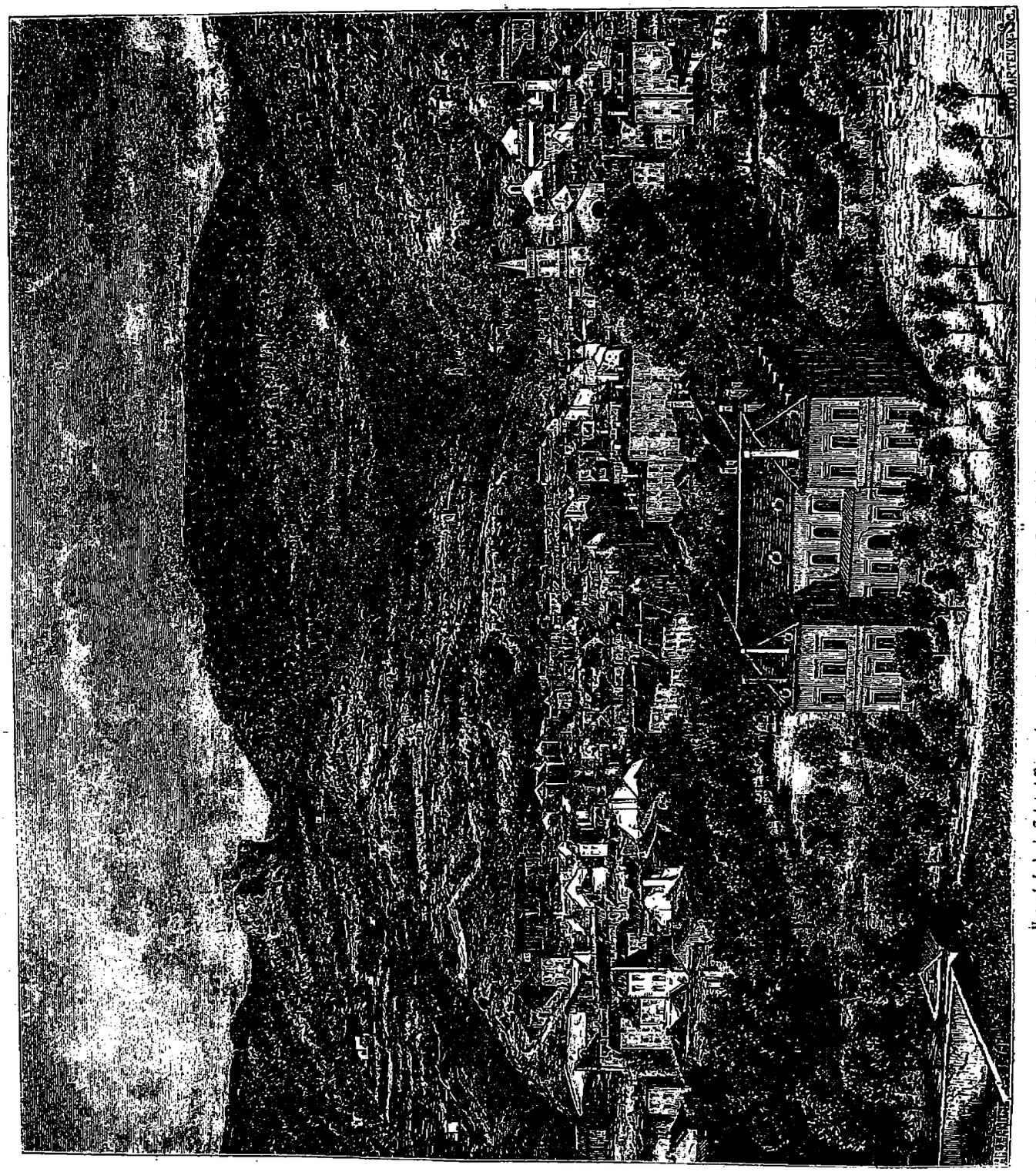
Une inscription latine gravée sur une croix moderne placée au pied de la colline rappelle ce fait historique :

« En ces lieux, comme la tradition l'a conservé, au sommet de cette colline, les SS. évêques Hilaire d'Arles et notre Affricain se dirent à Dieu vers l'an du Seigneur 410. — En mémoire de ce fait, une croix en bois fut érigée sur ce carrefour. — Ce souvenir de la religion fut rétabli et restauré avec ses propres deniers l'an du Seigneur 1869, par Antoine Blanc, chanoine de Rodez, avant et pendant plusieurs années le curé bien-aimé de notre ville. »

Au temps de la féodalité, sur ce même emplacement s'élevait un château fort.

« Un autre château remarquable, dit le baron de Gaujal (1), était celui de Caylus, près de Saint-Affrique, lequel dominait cette ville, dont le roi, l'évêque de Vabres et la maison de Caylus avaient la seigneurie en paréage.

» Il était bâti sur un rocher inabordable du côté du sud, où il présente une élévation d'environ 66 mètres; d'épaisses et hautes murailles le défendaient des autres côtés. Celles qui sont vers l'est sont les seules qui subsistent, et on y voit une porte bien bâtie, par où l'on entre dans une rue qui traversait le fort de l'est à l'ouest; mais



Vue générale de Saint-Affrique (Aveyron). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. Roques.

les maisons qui composent cette rue indiquent, par leur construction peu soignée, qu'elles ne servaient qu'à loger la garnison.

» L'empierrement de la route de Saint-Affrique à Millau, en 1808, fut l'occasion de fouilles au château de Caylus. On y trouva des tronçons de colonnes de 18 pouces de diamètre, grossièrement travaillées, et des pierres percées de trous de la même dimension. A 10 ou 11 pieds au-dessous du sol, et dans l'intérieur d'une maison, l'on

(1) *Tableau historique du Rouergue*; 1819.

découvrit un coffre de bois en pourriture, une clef d'une forme extraordinaire et onze sous melgoriens en argent. En d'autres endroits on trouva des dards, des flèches, des javelots, des débris d'armes, un lambeau de cotte de mailles d'acier d'un beau travail, des morceaux de cuivre très-bien dorés et qui paraissaient avoir servi d'ornement à des armures, une grande clef attachée à une chaîne de fer, et trois autres clefs plus petites de la même forme. »

Aujourd'hui toute trace de ce château antique a disparu. Le sol environnant, remué, épierré, ameubli par la petite culture jusqu'à l'escarpement du rocher et dans ses plus petits replis, a été transformé et planté en vignes, vergers et jardins étagés en terrasses. La végétation et la verdure qui les tapissent font, par un saillant contraste, d'autant mieux ressortir la nature sauvage de la masse rocheuse dont elles sont couronnées.

L'époque de la fondation de Saint-Affrique est inconnue; c'est une des plus anciennes villes du Rouergue.

Le calvinisme, en se propageant en France, fit de nombreux adeptes parmi sa population.

Bien que mal située pour la défense, elle soutint un siége avec succès, alors que le cardinal Richelieu, voulant l'abaissement des calvinistes, avait déjà obtenu la reddition de places beaucoup plus importantes derrière les remparts desquelles ils s'abritaient.

« Saint-Affrique, dit le duc de Rohan dans ses Mémoires, est une petite ville entre deux montagnes, qui la dominent de telle façon qu'il est impossible d'y faire aucune pièce qui ne soit enfilée ou vue par revers, et jamais personne n'avait songé à la fortifier. Néanmoins, l'importance d'icelle pour la communication du haut et du bas Languedoc avait obligé d'y remuer la terre, assez maniable; mais elle n'eût jamais attendu l'honneur d'être attaquée du premier prince du sang. La rivière de la Sorgue passe le long de ses murailles et la sépare du faubourg qui est du côté de Vabres, lequel il fallut fortifier parce que c'est l'avenue des ennemis, et que la rivière qui bat contre les murailles de la ville empêche qu'on ne puisse la fortifier en cet endroit-là. Tout l'ouvrage de ce faubourg consiste en tenailles et petits flancs dont les fossés ont 4 toises de large, et l'épaisseur parapet à l'épreuve du canon; il ne lui reste derrière qu'une banquette au lieu d'un rempart. Tout ce qui faisait espérer de s'y défendre était qu'on avait assez de place pour s'y retrancher derrière. Au surplus, l'assiette est si bizarre, que sans une grande armée il est difficile d'empêcher le secours, tant du côté de Millau et de Saint-Rome de Tarn que du Pont de Camarès. »

Ce fut le 29 mai 1628 que les armées réunies de Condé et du duc d'Épernon, comptant cinq à six mille hommes de pied et huit cents chevaux, commencèrent le siége de Saint-Affrique.

Dans trois assauts successifs, les assiégeants furent repoussés; ils perdirent quatre cents hommes, dont quarante officiers, et eurent trois cents blessés; les assiégés n'eurent que vingt-huit morts et soixante blessés, dont cinq étaient des femmes.

Voyant l'inutilité de ses efforts, le prince de Condé leva le siége malgré l'arrivée des troupes de renfort.

Toutes les autres places fortes du calvinisme avaient fait leur soumission lorsque, en 1632, Saint-Affrique, se trouvant isolée, ouvrit ses portes et eut ses murailles rasées en même temps que celles de Saint-Rome de Tarn et du Pont de Camarès, qui n'avaient pas encore été démolies.

Saint-Affrique, à l'époque du siége, ne se composait que de cinq cents maisons. Aujourd'hui sa population est d'environ six mille habitants.

Elle tire son importance de sa situation au centre de contrées agricoles enrichies par l'entretien de nombreux troupeaux de brebis, avec le lait desquelles se préparent ces fromages connus et expédiés dans tous les pays du monde, et qui acquièrent leurs qualités si estimées par leur séjour dans les caves du village de Roquefort, situé à 11 kilomètres de distance.

Le long des cours d'eau voisins de Saint-Affrique sont établies des usines où l'on fabrique des draps communs, des mégisseries, des chamoiseries pour la préparation des peaux destinées à la confection des gants, industrie très-répandue dans toute la partie méridionale du département de l'Aveyron.

LE PÉDANT JOUÉ.

COMÉDIE.

A dix-huit ans, durant son cours de philosophie, Molière eut pour compagnons d'étude Chapelle, Bernier, Hesnault, Cyrano de Bergerac, qui tous devaient s'illustrer : Bernier, par ses voyages en Syrie, en Égypte et chez le Grand Mogol (voyages dont on lit encore le récit avec intérêt et profit); Hesnault et Chapelle, par leurs poésies; Cyrano de Bergerac, par son génie excentrique et sa bravoure. Ils avaient pour maître Gassendi, ami de Galilée, avec lequel il était en correspondance suivie, et qui le tenait au courant de ses découvertes.

Cyrano, un peu plus âgé que ses condisciples (né en 1620, deux ans avant Molière), sortait du collége de Beauvais, dirigé par un certain Grangier, sur le compte duquel ses récits ne pouvaient tarir. Chaque jour Cyrano rappelait quelque nouvelle ânerie de ce personnage. On s'en donnait à cœur joie, tant et si bien qu'on résolut d'en faire une comédie qu'on jouerait entre soi. Cyrano et Molière se mirent en besogne et firent *le Pédant joué*.

Les critiques habiles croient pouvoir distinguer, dans les cinq actes du *Pédant joué*, la part de Molière.

Cyrano fit le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième actes; suivant eux, Molière écrivit le deuxième. Dans ce deuxième acte apparaît le paysan Matthieu Gareau, plein de proverbes, comme Sancho.

Cyrano, pour bien observer, avait trop de fougue dans l'âme; et, de même, pour faire parler à la fois plusieurs personnages, il tenait trop à s'exprimer lui-même; il n'avait pas pour cela dans l'esprit assez de flexibilité. Doué d'une sorte de pressentiment dans les sciences, sa philosophie se laissait trop dominer par une imagination impatiente et déréglée. Les personnages qu'il met en scène dans *le Pédant joué* sont presque tous hors de sens. Voici, par exemple, les folies qu'à l'exemple de certains auteurs espagnols, imités plus d'une fois en France, il met dans la bouche de Châteaufort (le capitan) :

Je suis le fils du Tonnerre, le frère aîné de la Foudre, le cousin de l'Éclair, l'oncle du Tintamarre...

Mais écoutez le paysan Matthieu Gareau, au deuxième acte, si différent du reste de la pièce. Il raconte, à la manière de Tabarin ou de Gros-Guillaume, son voyage en Turquie avec M. de Marsilly :

O donc, je voyagîmes vers l'Or riant sur la Mardi terre année.

CHATEAUFORT.

Tu veux dire vers l'Orient sur la Méditerranée.

GAREAU.

Eh bian, je me reprends, un var se reprend bian. Mais guian si vous pensiais que je devièmes entendre tous ces tintamarres-là comme vous autres latiniseurs, dame! nanain. Et vous, cómme guiebe déharnachez-vous votre philosophie? J'arrivîmes itou aux deux trous de Gilles le Bâtard, dans la Transylvanie, en Bethlian de Galilène, en Harico, et pis au pays... au pays... du Beurre.

CHATEAUFORT.

Que diantre veux-tu dire, au pays du Beurre?

GAREAU.

Oui, au pays du Beurre. Tantquia que c'est un pays qui est mou comme beurre, et où les gens sont durs comme la piarre. Ah! c'est la Graisse. Eh bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pisque ce sont des Grés? Et pis après cela je nous en allimes, révérence parler, en un pays si loin, si loin! je pense que mon maître appelait cela le pays des Bassins, où le monde est noir comme des Antechrists. Ardé, je crois finiblement que je n'eussiémes pas encore cheminé deux glieues, que j'eussiémes trové le Paradis et l'Enfer. Mais, tenez, tout ce qui me semblit de pus biau à voir, c'est ces petits Sarrasins d'Italise; cette petite graine n'est pas pus grande que savéquoi, et ils savont déjà parler italian.

Enfin, les voilà parvenus

Tout au bout du monde, dans la Turquie... Quelle vilanie! tous ces Turcs-là sont tretous huguenots comme des chiens...

Mais M. de Marsilly leur faisait de beaux sermons.

CHATEAUFORT.

Ton maitre savait donc l'idiome turc?

GAREAU.

Eh! vraiment oui, oul savet tous ces géromes-là; les avet-il pas vus dans le latin? Son frère itou étet bian savant, mais oul n'étet pas encore si savant... oul n'avet appris le latin qu'en français.

Écoutez encore cette scène :

CHATEAUFORT.

Où vas-tu, bonhomme?

GAREAU.

Tout devant moi.

CHATEAUFORT.

Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

GAREAU.

Il ne va pas, il ne bouge.

CHATEAUFORT.

Pauvre rustre!... Ce n'est pas cela que je veux savoir... Je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU.

Nani dà! je le trouverai tout fait.

Il faut citer encore ce raisonnement par lequel Gareau prétend établir qu'il a droit à la *sussion* (succession) de Nicolas Girard, « le père de ce petit Louis Girard qui étet si sémillant. »

Ne vous sauriez-vous recorder? C'est li qui s'allit neyer à la grand' mare. O bian, son père est mort, et si je l'avons conduit en tarre, s'il a plu à Guieu, sans reproche, comme dit l'autre. Ce pauvre guiebe étet allé dénicher des pies sur l'orme de la mère Massée. Dame! comme il étet un copiau, le v'là, bredi breda, qui commence à griller tout avau les branches et cheit une grande escousse, pouf! à la renvarse. Guieu bénit la créquianté! je crois que le cœur li escarbouillit dans le ventre, car oul ne sonit jamais mot, ne grouillit, sinon qu'il grincouit en trépassant. Guiebe set de la pie et des piaux! O donc, là il étet mon compère, et sa femme ma commère. Or ma commère, pisque commère il y a, auparavant que d'avoir épousé mon compère, avet épousé en premières noces le cousin de la bru de Piarre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hesnault, de par le gendre du biau-frère de son onque. Or cely-ci, retenez bian, avet eu des enfants de Jacqueline Brunet qui moururent sans enfants; mais il se trouve que le neveu de Denis Gauchez avet tout baillé à sa femme par contrat de mariage, à celle fin de frustriser les hériquiers de Thomas Plancou qui devaient y rentrer, pisque sa mère n'avet rian laissé aux mineurs de Denis Vanel l'aîné. Or il se trouve que je sommes parents en queuque manière de la veuve de Denis Vanel le jeune, et par conséquent ne devons-je pas avoir la sussion de Nicolas Girard?..... C'est une petite sussion, qui est vraiment bian grande dû.....

Mais Châteaufort déclare qu'il ne voit vraiment goutte en l'affaire.

GAREAU.

Oh! Monsieur, je m'en vas vous l'éclaircir, aussi finement claire que la voix des enfants de chœur de notre village. Acoutez donc. Il faut que vous sachiais que la veuve de Denis Vanel le jeune, dont je sommes parent en queuque manière, étet fille du second lit de Georges Marquiau, le biau-frère de la sœur du neveu de Piarre Brunet, dont j'avons tantôt fait mention. Or, il est bian à clair que si le cousin de la bru Piarre Olivier, qui touchet de bian près à Jean Hesnault de par le gendre du biau-frère de son onque, étet père des enfants de Jacquelaine Brunet, trépassés sans enfants, et qu'après tout ce tintamarre-là on n'avet rian laissé aux mineux de Louis Vanel le jeune, j'y devons rentrer, n'est-ce pas?

Ce *n'est-ce pas?* est un coup de maître... Et voilà comment Molière, encore au collége à dix-huit ans, s'essayait par amusement dans ce grand art où bientôt il dépassera tous les maitres, et où déjà il se montre si supérieur au camarade Cyrano. Car Cyrano, quoiqu'il eût alors vingt ans, était loin de cette franchise et de cette plénitude de style qu'il n'eut, du reste, jamais. Il aura plus tard des traits de génie; il n'a encore que la plaisanterie; il n'a que le *mot*, comme on dirait aujourd'hui, celui-ci, entre autres, au premier acte :

La première objection que je fais (à votre mariage avec ma fille), c'est que vous êtes Normand : Normandie, c'est-à-dire venu du Nord pour mendier.

La fin à une prochaine livraison.

LE COURAGE.

Tu es dans un accablement profond; quelqu'un vient et te dit : « Ami, laisse tes larmes et tes plaintes inquiètes; un jour tu seras heureux dans le pays où ne coule aucune larme; tu y vivras l'éternité!... » Ces mots arrêtent aussitôt tes pleurs; tu te sens raffermi; tu lèves vers celui qui t'a parlé un regard ami.

— Que t'a donné cet homme?... Ton malheur est-il diminué?... — Non, non pas! — Ne dois-tu plus mourir? — Oh! si; certes, si! — Eh bien, vois, il ne t'a rien donné que l'espérance, et l'espérance, elle, ne t'a rien donné que du courage; mais le courage de souffrir la mort et le malheur t'apprend en un instant à te rire de tous les mauvais rêves; il te replace dans la vraie nature d'homme, et met sur ton front la belle couronne de la dignité virile. Léopold SCHEFER.

CITHARE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

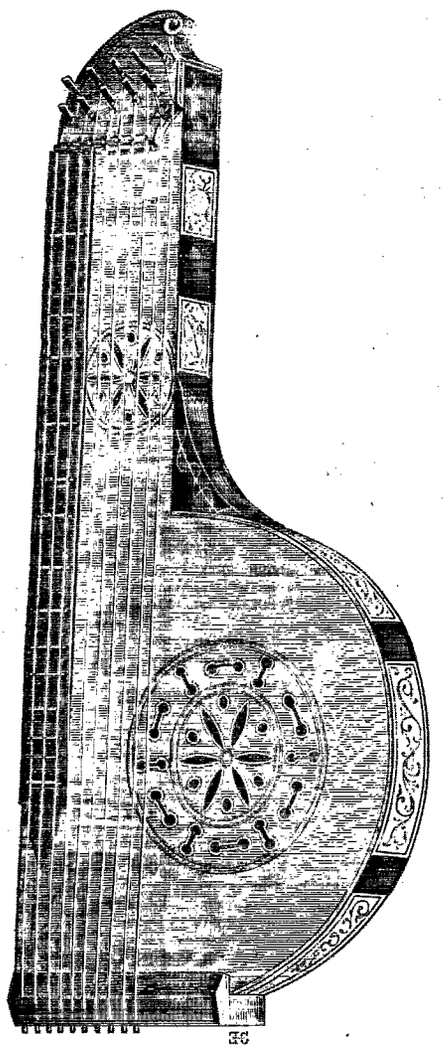
Le mot *cithare* est fort connu de tous ceux qui lisent les auteurs anciens. On le trouve à chaque instant dans les poëtes latins et grecs; malheureusement, il faut bien l'avouer, il n'est pas employé par les susdits poëtes avec toute la précision désirable. Ils ne lui donnent pas l'exactitude technique que l'archéologue souhaiterait, et en font plutôt un synonyme de *lyre*. Du reste les termes *lyre*, *cithare*, *barbiton*, *chelys*, *phormynx*, etc., sont indifféremment employés dans les anciens textes l'un pour l'autre, et désignent d'une manière générale la grande famille des instruments à cordes, soit pincées avec les doigts, soit mises en vibration avec le *plectrum*.

Tous ces termes devaient pourtant avoir chacun un sens spécial, et les érudits ont de bonne heure cherché à déterminer ces différences. Certains détails ont été fixés, mais le plus grand nombre est resté dans le vague, et, pour ne parler que de la cithare, par exemple, les opinions les plus opposées ont été soutenues à son sujet. On sait qu'elle s'appelait en grec *kithara* et en latin *cithara;* c'est pour ainsi dire la même chose, et il n'est pas démontré que les Latins ne prononçaient pas le *c* comme un *k* dans certaines occasions. Les poëtes et les mythologues en attribuaient l'invention à Apollon. Quant à sa forme et à sa taille, on est réduit aux conjectures. Elle ressemblait à un triangle, disent les uns; à un croissant, disent les autres. Ce n'était qu'une lyre, affirme celui-ci; c'était un instrument différent de la lyre, soutient celui-là. Tantôt on pré-

tend qu'elle n'avait pas de *magas* ou caisse de résonnance, tantôt on déclare que la caisse de résonnance était son attribut distinctif.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom a pourtant survécu, et qu'en passant à travers les âges il n'a jamais cessé de désigner un instrument à cordes pincées. Dans les temps plus modernes, le mot *cithare* a été appliqué à un instrument parfaitement caractérisé, dont la tablature ne peut avoir aucun rapport avec celle des instruments anciens, mais dont il n'est pas impossible que la forme, abstraction faite des modifications apportées par le temps et les progrès de la musique, ait conservé quelque chose de l'instrument ancien de ce nom. La persistance du terme *cithare* pendant des siècles est un fait qu'il ne faut pas absolument dédaigner. Ensuite, l'étymologie semble fournir un curieux renseignement.

Prenez, en effet, le mot grec *kithara* joint à l'article mis à l'accusatif, et prononcez-le, non pas à la façon des



Collection de M. Achille Jubinal. — Cithare du dix-septième siècle. Dessin d'Édouard Garnier.

collèges, mais à la façon des Grecs modernes, qui, sur bien des points, doivent prononcer comme les Grecs anciens : au lieu de *tènn kitharann*, vous aurez *tînn ghitharann*, c'est-à-dire *guitare*. Or l'essence de la guitare est d'avoir une boîte de résonnance. On peut avancer, sans trop de présomption, que la cithare antique a peut-être été le type d'où la guitare moderne est née.

Quoi qu'il en soit, la cithare, au moyen âge et dans les temps modernes, était un instrument à cordes pincées, avec une boîte de résonnance et un manche. Le manche n'était pas connu des Grecs. Chaque corde de leur lyre avait un son, mais on ne pouvait pas modifier ce son par la pression des doigts, ce qui restreignait singulièrement l'échelle des notes. Il semblerait que les Égyptiens ont connu les instruments à manche : du reste, ce peuple a toujours été regardé comme possédant en musique des connaissances assez étendues. C'est, à proprement parler, un peuple oriental ; or les instruments à la fois à cordes pincées et à manche paraissent originaires de l'Orient. Le luth, le théorbe, la pandore, la cithare, la guitare, la mandoline, sont les différentes espèces du genre en question.

Le mécanisme et le jeu de la cithare sont faciles à comprendre. Les cordes sont tendues au-dessus d'une caisse sonore, dans laquelle le son entre par des ouvertures taillées et découpées d'après un dessin de fantaisie, et d'où il ressort amplifié précisément par la résonnance de cette caisse. Ces cordes sont de deux sortes. Les unes se trouvent juste au-dessus du manche, divisé par un certain nombre de *sillets*, de façon qu'en appuyant avec les doigts sur les cordes et en les pressant sur les sillets on puisse à volonté raccourcir ou allonger la partie vibrante de la corde, et par conséquent obtenir des notes plus ou moins hautes. Les autres cordes sont accordées entre elles d'après des lois déterminées, et servent à faire des batteries, ou des arpéges, ou toute espèce d'accompagnement qu'il plaira, pendant que sur les autres cordes, mises en contact avec les différents sillets, on exécute la partie principale, grâce à la quantité de notes dont on dispose. Le jeu de la guitare peut donner une idée approximative de celui de la cithare.

De toute cette famille d'instruments cités plus haut, il ne reste plus guère aujourd'hui que la guitare et la mandoline dans les musiques européennes. L'Orient, au contraire, les a conservés, et ils jouent, dans les concerts des peuples orientaux, le rôle qu'ils jouaient en Europe, au seizième et au dix-septième siècle, dans la musique de chambre, et même dans la musique d'opéra, à l'origine de l'opéra.

Il existe pourtant aujourd'hui un instrument de musique à cordes pincées, fort répandu dans un certain nombre de provinces de l'Allemagne, qu'on appelle *zither*, et qui est exactement calqué sur la cithare. Le nom lui-même, *zither*, n'est pas autre chose que le mot *cithare* très-légèrement altéré. Cet instrument est de petite dimension. On le pose à plat sur une table ou un meuble quelconque ; de petits pieds isolent la caisse sonore et empêchent le son de se perdre. Il a plusieurs cordes, en métal, fines et vibrantes. On joue l'air sur les unes en modifiant le son par la pression des doigts, et l'on accompagne sur les autres. Comme ces cordes sont coupantes, à cause de leur finesse et de leur matière, on s'adapte au doigt un anneau d'acier garni d'une petite pointe, qui fait véritablement l'office du *plectrum* antique, que bon nombre d'écrivains, dans leurs traductions en vers des poëtes anciens, persistent, par erreur, à appeler *archet*. Le son de la *zither* (zither est aussi le nom de la guitare en allemand) est cristallin, sympathique et fort agréable. Il ne faut pas abuser de cet instrument (car la monotonie viendrait bien vite) ; mais son format commode, la facilité de son jeu, son caractère intime, sa sonorité délicate, méritent qu'on ne l'abandonne pas. Tout le monde ne peut pas avoir un piano ou une harpe, et quand on les a, on ne peut pas les transporter partout ; tandis qu'une zither est ce qu'il y a de plus portatif, et l'on peut être parfois bien aise de se désennuyer en s'en servant pour accompagner un lied ou un chœur de famille chanté à demi-voix.

UN COTTAGE, PAR CONSTABLE.



Le Cottage, peinture, par Constable; donné au Musée du Louvre par M. Wilson. — Dessin de Lepère.

Des trois tableaux de Constable que possède le Musée du Louvre, *le Cottage*, modeste par les dimensions comme par le sujet, est celui qui nous paraît exprimer de la façon la plus complète le talent du célèbre peintre anglais. (1)

Constable est de l'école de Ruysdaël, d'Hobbema, ou, pour mieux dire, il n'est d'aucune école; comme nos paysagistes français contemporains, il est un disciple de la nature; il l'aimait, il l'étudiait dans ses moindres détails, et il la rendait sans parti pris, telle qu'il l'avait vue et sentie. Il ne recherchait pas les vastes ensembles, les grands effets; il ne combinait pas ses réminiscences pour composer des scènes plus grandioses, plus frappantes; les sites et les aspects les plus ordinaires de la campagne étaient assez pour lui: un bouquet d'arbres, une mare, un moulin, un coin de pré, lui suffisait. Les critiques anglais lui ont reproché d'être timide, étroit et monotone; ils l'ont comparé à un limaçon se traînant sur le sol et portant toujours sa maison sur son dos. Constable ne niait pas la

(1) Voy., sur la vie, les œuvres et les théories de Constable, t. XVIII, 1850, p. 137, et t. XXIII, 1855, p. 266 et 342.

modestie de son goût, et il n'en avait pas honte. « Le grand n'est pas fait pour moi et je ne suis pas fait pour le grand, disait-il. Mon art limité se trouve sous chaque haie, dans chaque sentier. Qu'on en pense ce qu'on voudra, du moins il m'est propre. J'aimerais mieux vivre dans le moindre petit domaine, fût-ce une chaumière, qui fût à moi, que d'habiter un château appartenant à autrui. »

C'est pénétré de ce sentiment que Constable semble avoir peint la scène si franchement rustique, si profondément intime, intitulée *le Cottage*. Une maisonnette à toit de chaume blottie sous un groupe d'arbres; des arbustes, des buissons touffus l'enveloppant de toutes parts; à côté, un autre toit non moins humble, et dont la cheminée laisse échapper un mince filet de fumée, apparaissant vaguement parmi le feuillage; une palissade en bois brut marquant la limite du petit enclos; devant, un terrain tapissé de gazon, un sentier sinueux, à peine foulé, qui traverse, sur une arche de pierre, un étroit ruisseau; et, ce qui domine tous ces détails, une lumière pâle tombant d'un ciel chargé de nuages, une verdure grise, crue, uniforme, une fraîcheur humide qui se dégage de tout cet ensemble et dont on se sent peu à peu pénétré : tel est ce paysage, un peu triste, un peu morne, mais plein de calme, de paix, de recueillement, et d'un charme irrésistible pour ceux qui, comme Constable, sont sincèrement épris de la campagne et savent trouver des trésors dans ses retraites les plus cachées.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. p. 75.

VOYAGE SUR LE CONTINENT.

Suite.

L'été fut, par exception, pluvieux et maussade en Italie. « J'ai vu dans le sud de la France des cieux beaucoup plus purs, et d'un bleu plus foncé. En revanche, la verdure des vignes qui ondulent sous mes fenêtres, et les belles teintes lilas qui s'interposent entre moi et les collines, sont ce que je n'ai vu nulle part. Aucun tableau, aucune description élaborée, et par suite assommante, ne m'avaient non plus donné l'idée de l'azur intense, solennel, impénétrable de la Méditerranée. Cette mer silencieuse, absorbante, profonde, me fait songer au Styx. Il semble que ce que l'on en pourrait puiser et boire dans le creux de la main effacerait toutes choses de votre intelligence, et n'y laisserait qu'un grand vide bleu. Quand le soleil y descend, par un ciel pur, c'est splendide. La vaste mer, les villas, les montagnes, se jonchent de feuilles de roses; tout est baigné, trempé, teint du rose le plus vif. Cela dure un moment; le soleil, impatient et fougueux (comme tout ici), plonge tête baissée dans l'abîme. Courez chercher votre chapeau, il est nuit! Clignez de l'œil aux ténèbres, il fait jour. Tout va ici à l'extrême! Il y a un insecte qui chante du matin au soir. J'en ai un près de ma fenêtre. Son chant est très-haut; on croirait entendre une cigale de Brobdingnac. Cette créature est née pour chanter, et elle chante de plus en plus haut, jusqu'à ce qu'elle s'exhale en un dernier souffle bruyant; c'est sa vie et sa mort. Tout est à l'unisson. Le jour se fait de plus en plus lumineux jusqu'à ce qu'il s'éteigne; l'été, de plus en plus brûlant jusqu'à ce qu'il éclate; le fruit, de plus en plus mûr, jusqu'à ce qu'il tombe et pourrisse. »

Dickens avait loué pour l'hiver, à Gênes, un véritable palais, aux murs couverts de fresques, entouré de jardins et de fontaines jaillissantes; mais dans ce séjour princier, il avait la nostalgie des rues enfumées de Londres.

« Mettez-moi sur le pont de Waterloo, à huit heures du soir, libre d'errer au gré de ma fantaisie, et je reviendrai au logis pantelant du désir de travailler. A Gênes, je me sens étranger et ne peux m'établir à l'ouvrage. »

Un matin pourtant il s'y était mis, un peu à contre-cœur. Il cherchait un titre pour son deuxième conte de Noël, lorsqu'un changement de vent lui apporta la sonnerie des nombreux clochers de la ville au-dessous. La vibration sonore, discordante, saccadée, de toutes les cloches mises en branle, l'agaça des pieds à la tête, mais son titre était trouvé : *the Chimes* (les Carillons). Dans ce plaidoyer puissant, tendre et gai, en faveur du pauvre, il essayait de convertir la riche société anglaise à l'idée que son bonheur, comme celui des individus, consiste dans la pratique de la miséricorde et de la charité d'accord avec la justice. L'antagonisme des classes lui était odieux; il espérait le combattre en leur apprenant mutuellement à se mieux connaître, et, par suite, à se rapprocher. Ce fut l'ambition de toute sa vie; il y mettait un zèle passionné, fort au-dessus de toute vanité d'auteur :

« Je suis dans un état d'excitation fébrile à propos des *Carillons*. Je me lève à sept heures. Avant déjeuner je prends un bain froid, puis je compose à toute vapeur jusqu'à trois heures de l'après-midi. Là s'arrête ma tâche quotidienne, à moins qu'il ne pleuve. »

Son conte terminé, il voulut savoir ce qu'en penseraient ses amis; le 6 novembre il partait pour Londres, accompagné de son fidèle Roche, la perle des courriers, recruté à Avignon. Il passa par Venise, qu'il proclame la plus splendide des réalités. « Les fantastiques visions des *Mille et une Nuits* pâlissent auprès de la place Saint-Marc. Rien ne se peut comparer à la magie de cette ville; elle a pris possession de mon cerveau. Je me reproche de n'avoir pas emmené ma femme et sa sœur : c'est cruel et mal à moi. Jamais auparavant je n'avais rien vu que je ne me sentisse capable de décrire, mais décrire Venise est impossible. »

Après avoir traversé Lodi, Milan et le Simplon, il arrivait à Londres le 2 décembre, et lisait à l'élite des littérateurs et des artistes, réunis chez M. Forster, les épreuves de son manuscrit. L'émotion fut générale. Le célèbre critique Jeffrey lui écrivait : « La tribu des égoïstes, des lâches, des hypocrites, sera contre vous. Vous serez accusé d'exagération malfaisante, d'excitation au mécontentement; mais n'en prenez souci : les bons et les braves sont avec vous. »

Il ne passa qu'une semaine à Londres, où le ramenèrent bientôt de nouveaux projets, et où Mme Dickens mit au monde son sixième enfant, un quatrième fils. En 1845, il publia *le Grillon du foyer*, et fit paraître ses *Peintures de l'Italie* dans le *Daily News*, qu'il venait de fonder. Mais la tâche d'éditeur dépassait ses forces. Il avait des étourdissements, sa vue s'affaiblissait. Il retourna en Suisse, et y commença *Dombey*. Des compatriotes distingués habitaient Genève; leur vive sympathie le ranima, et la nouvelle d'un succès acheva de le remettre. Trente-trois mille exemplaires du premier numéro de *Dombey* avaient été enlevés en huit jours. La guerre civile qui éclata, lors de l'expulsion des Jésuites, entre les cantons catholiques et protestants, décida son départ pour Paris.

« L'éclat, le brillant de cette ville m'effraye. » Il décrit l'hôtel fantaisiste qu'il avait loué rue de Courcelles. « Une pièce est une tente; une autre, un bosquet. Les chambres à coucher sont de vraies loges d'opéra. Il y a une petite cour, un petit jardin, une petite maison de portier, un petit cordon pour ouvrir la porte; bref, une miniature de logis parisien. Le temps est détestable (décembre 1846); il neige fort, mais personne ne s'en inquiète. Il n'y a pas ici, ni dans tout Paris, une porte ou une fenêtre qui ferment; pas une fente, dans des millions de fentes, qui

puisse être bouchée pour défendre l'accès du vent et du froid. Vous en jugerez, ainsi que de l'absurde salle à manger inventée par Henri Bulwer, qui, à la vue de son œuvre accomplie, s'enfuit épouvanté. »

Trop Anglais pour bien juger les mœurs et les usages étrangers, Dickens critique les défauts de la population parisienne, qu'il taxe d'insouciance, d'inexactitude à tenir une promesse, d'un esprit d'insubordination invétéré; il croit déjà voir des symptômes de révolution. « Ils aiment trop à jouer au soldat et à la parade. » L'ami Forster, qu'il attendait, vient le rejoindre. Ils visitent ensemble la prison de Saint-Lazare, le Louvre, Versailles, Saint-Cloud; ils assistent aux Français à une représentation de *Don Juan*, pour l'anniversaire de la naissance de Molière, à une leçon de Samson au Conservatoire, à une pièce de Ponsard à l'Odéon, à *Gentil Bernard* aux Variétés, où « quatre grisettes semblent sortir d'une toile de Watteau »; ils voient au Gymnase *Clarisse Harlowe*, jouée par Rose Chéri, modèle de pure et noble sensibilité, et, comme contraste, *Lucrèce Borgia*, à la Porte-Saint-Martin; au Cirque, des scènes de la révolution et toutes les batailles de Napoléon; au Palais-Royal, une revue où figure Alexandre Dumas dans son cabinet de travail, à côté d'une pile d'in-quarto de cinq pieds de haut : premier tableau du premier acte de la première pièce représentée sur son nouveau théâtre, l'*Historique*, « qu'on dit toucher à son déclin. »

« Nous soupâmes, dit M. Forster, avec M. Dumas en personne, Eugène Sue, Théophile Gautier, Alphonse Karr; nous vîmes aussi Lamartine, et nous eûmes fort à nous louer de l'accueil cordial de Scribe. Rue du Bac, nous trouvâmes Chateaubriand, vieux et malade; puis, passant à l'autre pôle politique, nous étions une heure après dans l'atelier du républicain David d'Angers. La journée s'acheva chez Victor Hugo. Le grand écrivain occupait alors le premier étage d'un noble hôtel de la place Royale, ancien quartier de Ninon de Lenclos et de la Régence, que rappelaient les fastueuses tapisseries, les plafonds peints, le vieil ameublement doré, et jusqu'à un dais gothique emprunté à quelque résidence royale du moyen âge. Le maître du logis était assurément ce qu'il y avait de mieux à voir chez lui, et il m'est difficile d'associer l'attitude qu'il a prise depuis avec sa grâce sobre et sa dignité calme il y a vingt-cinq ans. Il nous parla de son enfance en Espagne, où son père était gouverneur du Tage sous Napoléon. Il exprima avec chaleur son sentiment sur la littérature anglaise, fit une allusion bienveillante à Ponsard, dont on massacrait la tragédie à l'Odéon, et se montra très-sympathique à la nouvelle entreprise de Dumas. Il accueillit Dickens avec beaucoup de courtoisie, et lui adressa des éloges flatteurs du meilleur goût. » (1)

La suite à une autre livraison.

LES BALLES DE FRONDE ROMAINES

AVEC INSCRIPTIONS.

Fin. — Voy. p. 99.

Les auteurs nous ont laissé ignorer qu'après la prise de Pérouse par Octave, les partisans d'Antoine tinrent encore la campagne dans le Picenum, et précisément à Asculum. Mais si l'on ramassait dans une même guerre les projectiles afin de les faire servir plusieurs fois, il est naturel de penser qu'on les faisait servir à une autre guerre lorsque les munitions n'avaient pas été épuisées : c'est ainsi que l'on a trouvé à Ascoli des balles qui avaient été visiblement frappées pour le siége de Pérouse; bien plus, nous sommes obligés d'admettre que certains projectiles, sans doute relevés sur d'anciens champs de bataille, pouvaient être employés avec une nouvelle frappe longtemps après : c'est ainsi que, sur la même balle qui porte le nom du consul italien *C. Paapius Mutilus*, on lit une légende certainement frappée par les soldats d'Octave en l'an 40, c'est-à-dire cinquante ans après la guerre sociale. Octave est, en effet, le seul qui ait pu frapper des balles avec cette inscription : L. XI. DIVOM IULIUM (*ob*) (fig. 5), ce qui se lit : *Legio undecima. Divum Julium*, c'est-à-dire : « Onzième légion. (En mémoire) du divin Jules. » Le divin Jules, c'est le grand César, père adoptif d'Octave. Le mot *divus* signifie qu'il avait reçu l'apothéose, par conséquent que la devise était postérieure à sa mort; il était mort, en effet, en 44, et la guerre dans laquelle a servi ce projectile eut lieu quatre ans après l'an 40. Octave avait eu pour adversaire à Pérouse *L. Antonius*, le frère d'Antoine, lequel était alors en Asie; or on a trouvé à Ascoli des balles portant : *L. Antoni. peristi!* « Mort à L. Antonius! » (fig. 6). Mais,



Fig. 6.

bien que le triumvir Antoine fût absent de l'Italie, son nom dut être un signe de ralliement pour ses partisans : aussi trouve-t-on des balles portant : *Marcus Anton(ius) imp(erator)*; « Marc Antoine, général » (fig. 7). D'autres



Fig. 7.

balles encore, trouvées en grand nombre à Ascoli, nous permettent de suppléer au silence des écrivains sur un épisode fort intéressant de la guerre civile de l'an 40.

Tout le monde connaît le fameux *Labienus*, lieutenant de César pendant la guerre des Gaules. On sait qu'après la soumission de ce pays et au début de la guerre civile, Labienus, qui avait servi César avec talent et fidélité tant qu'avait duré la guerre contre les ennemis de Rome, abandonna la cause de son ancien chef pour suivre celle de Pompée, qu'il trouvait sans doute plus conforme à la légalité : il mourut pendant cette première guerre civile. Il laissait un fils qui s'appelait *Q. Labienus*. Lorsque éclata la guerre des triumvirs contre les assassins de César, en 43, ce *Q. Labienus* prit parti pour *Brutus*, et, avant la bataille de Philippes, il fut envoyé par ce dernier en Asie, pour y faire des recrues et tâcher de lui créer des partisans. Il pénétra même jusque chez les barbares pour accomplir cette mission, et alla demander des secours au roi des Parthes Orodes. Ce dernier jugea prudent de ne pas s'engager dans une lutte dont il était difficile de prévoir l'issue; il n'accorda rien et retint à sa cour Q. Labienus, attendant ainsi que la victoire d'Octave et d'Antoine eût ruiné le parti de Brutus et de Cassius. Pendant ce temps, Q. Labienus eut l'art de gagner la confiance d'Orodes et l'amitié de son fils Pacorus. Lorsque Antoine eut obtenu l'Asie en partage, lors de l'accord conclu avec Octave, Q. Labienus persuada sans peine au roi Orodes qu'il était de son intérêt de combattre Antoine, qui se présentait alors aux Parthes comme un adversaire fort menaçant, et il entreprit, avec Pacorus, pour le

(1) *Vie de C. Dickens*, par Forster.

compte d'Orodes, une campagne qu'il dirigea avec un rare bonheur, car il soumit une partie de la Syrie, la Cilicie et plus de la moitié de l'Asie Mineure. Il prit alors le titre de préteur et le surnom fastueux de Parthique; il fit même frapper monnaie, et le cabinet de France possède un exemplaire de cette pièce aussi rare que curieuse, sur laquelle on lit : *Q. Labienus imperator*, et qui représente son buste.

C'est au moment où il était au comble de sa fortune militaire qu'éclata en Italie la guerre civile de Pérouse, entre Octave et les partisans d'Antoine. Si nous trouvons les projectiles des frondeurs de Q. Labienus à Ascoli, lorsque nous savons que ce personnage n'a pas quitté l'Asie, où il éprouva, bientôt après, de terribles revers suivis de sa mort, c'est évidemment qu'opposé à Marc Antoine en Asie, il dut envoyer des secours à Octave en Italie; aussi bien ses balles portent-elles à peu près la même légende que la monnaie susnommée. On lit, en effet, sur ces projectiles : *Q. Labien(us) Part(hicus)*; sur d'autres, le mot *prætor* est ajouté à *Parthicus;* sur celle

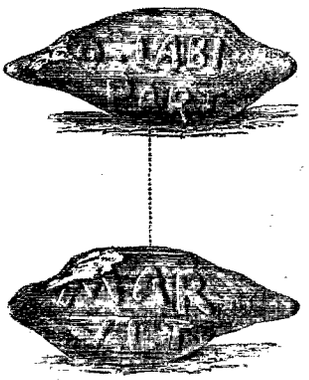


Fig. 8.

que nous donnons (fig. 8), on lit au revers : MAR VLT, c'est-à-dire : *Marti Ultori*, « à Mars vengeur. »

Parmi les chefs qui soutinrent la cause d'Antoine en Italie contre Octave était le célèbre *Ventidius*, le même qui, tout enfant, avait été enlevé du sac d'*Asculum* par Cn. Pompée et avait été traîné avec sa mère au triomphe du consul destructeur de sa ville natale. L'enfant devint homme, et, cinquante ans plus tard, nous le retrouvons dans le Picenum, soutenant la cause d'Antoine contre Octave. Une des balles d'Ascoli porte son nom (fig. 9);



Fig. 9.

elle semble prouver que le célèbre Asculan avait excité sa patrie à se soulever contre le vainqueur de L. Antonius, et cette balle explique peut-être comment *Asculum* devint le théâtre de la lutte qui suivit la reddition de Pérouse. Tout cela n'est pas dit par les auteurs.

Nous terminerons par les deux légendes les plus curieuses. Nous savons, par deux passages des textes classiques, que les balles de fronde pouvaient servir de signes propres à éclairer l'ennemi. Appien et Hirtius nous apprennent que des traîtres, l'un dans Athènes assiégée par Sylla, l'autre dans Astegna, ville d'Espagne assiégée par César, avertirent les assiégeants, à l'aide de balles de fronde, de l'état où se trouvaient ces places, serrées de près par un blocus. Nous avons, dans deux balles d'Ascoli, la confirmation parlante de ces procédés employés par l'espionnage ou la trahison; il est évident que ces deux projectiles avaient été frappés pour le siége de Pérouse, dont la famine était devenue et est demeurée proverbiale. Elles auront été conservées comme munitions et employées peu après à *Asculum*, dans l'épilogue de cette guerre civile. L'une porte : (S)INE MASA (fig. 10). *Masa*



Fig. 10.

ou *mazza* est un mot grec qui signifie blé, farine, provision de siége; il est même employé tout spécialement dans ce sens par Diodore de Sicile. Si un mot grec est accolé à un mot latin dans notre légende, on en devine facilement le motif : il fallait que ce signe, convenu sans doute avec le chef des assiégeants, ne fût pas parfaitement compris de tout le monde et le fût sûrement de lui. Il était facile de s'accorder d'avance sur la direction et le point de la campagne où devaient être envoyées les balles révélatrices. Octave assiégeant Pérouse aura été ainsi averti de l'extrémité où se trouvait la place, par ces mots : *Sine masa!* « Nous sommes sans pain ! » Le bruit dut s'en répandre dans l'armée octavienne, et pour ajouter le découragement à la détresse des assiégés, on fit fondre et frapper des balles avec cette autre légende : *Esureis et*



Fig. 11.

me celas! « Vous mourez de faim, et vous nous le cachez » (fig. 11).

LA GRANGE AUX DIMES,

A PROVINS

(SEINE-ET-MARNE).

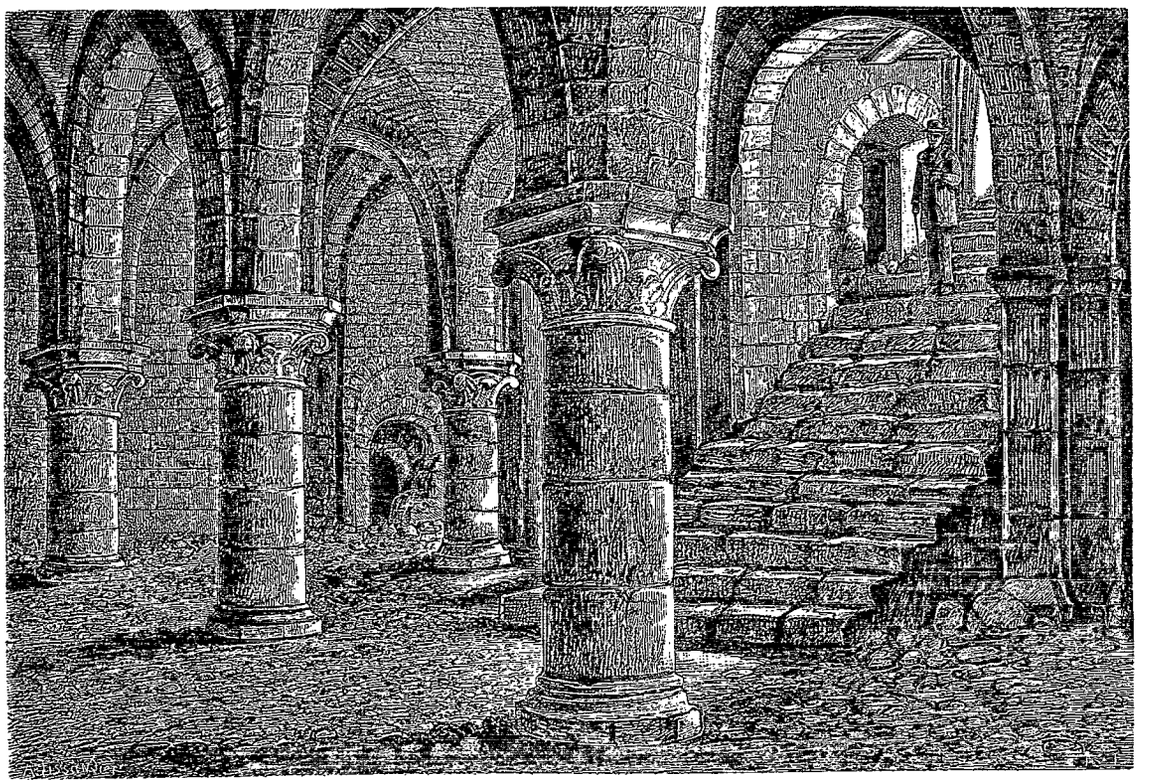
Provins, ville aujourd'hui peu florissante, était, au moyen âge, une des plus industrieuses cités de France. Les comtes de Brie et de Champagne, qui résidaient dans ses murs, avaient contribué à donner à son commerce une énergique impulsion. Les rues étaient alors animées par une cour fastueuse et toute une population de gentilshommes; les bourgeois, les marchands, les artisans, y étaient nombreux.

De cette ancienne prospérité il reste des vestiges, précieux débris que l'archéologue aime à visiter au milieu des anciens remparts démantelés. Au temps du célèbre comte de Champagne Thibault le Chansonnier, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle, Provins comptait environ 70 000 habitants, dont la plupart descendirent ensuite peu à peu dans la vallée, sur le bord des cours d'eau qui la sillonnent. La ville haute a conservé sa physionomie du moyen âge. On y retrouve de toutes parts des maisons bien conservées, dont les façades et même quelquefois les dispositions intérieures n'ont pas été modifiées depuis six

cents ans. Autour de la grande église de Saint-Quiriace notamment, on admire un grand nombre de constructions anciennes qui servaient probablement de résidence aux chanoines.

Une des plus curieuses richesses archéologiques de Provins est le souterrain d'un grand édifice situé rue Saint-Jean, près de la porte de ce nom : l'ancienne charte de Henri le Libéral (1176) en fait mention sous la désignation de For-Cadas. Il est presque certain que cet édifice, originairement destiné au chapitre de Saint-Quiriace, devint, à la suite des temps, le lieu où se livrait quelque tribut en nature, peut-être les dîmes dues au clergé. Sa construction rappelle le style de la meilleure période ogivale. Les colonnes du vaste sous-sol sont surmontées de chapiteaux simples, mais élégants, qui se distinguent par la sobriété de leurs ornements; un grand nombre d'ouvertures latérales sont pratiquées au niveau de la voie publique, et il est à présumer qu'elles servaient jadis à y descendre les produits et les denrées, à l'aide des escaliers de pierre dont notre dessin représente un des principaux. Au-dessus du sous-sol est la salle haute, qui est au niveau de la rue Saint-Jean : c'est une vaste pièce, fort bien éclairée par sept fenêtres géminées. De chaque côté de l'embrasure des fenêtres des bancs de pierre sont creusés dans l'épaisseur du mur. A l'extérieur on remarque, dans la maçonnerie, des corbeaux taillés dans la pierre, et qui servaient, pense-t-on, à soutenir les poutres d'un auvent nécessaire pour abriter les marchandises.

Une animation bruyante devait jadis faire retentir ces murs, ces souterrains aujourd'hui abandonnés, où les pas



Souterrain de la grange aux Dîmes, à Provins (Seine-et-Marne). — Dessin d'Albert Tissandier.

du touriste et de l'antiquaire troublent seuls un silence de plusieurs siècles.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118.

LI

Une année à peine s'était écoulée depuis que le malheur nous avait frappés.

Or, par une belle matinée d'avril, nous étions, Florine, les enfants et moi, à refaire un massif de phlox. Une lettre arrive : c'était Valentin qui, de Londres, nous annonçait son retour en France, et retour définitif.

Il renonçait aux voyages et comptait, pour le prochain été, s'établir dans notre voisinage.

J'étais chargé de lui trouver, de lui préparer sa demeure. Si le petit domaine ne se trouvait pas qui lui pût convenir, il fallait le créer.

J'avais carte blanche pour l'achat et pour les frais ou de restauration ou de construction, moyennant toutefois que cela ne dépassât pas une cinquantaine de mille francs.

Le domaine devait être surtout productif; là serait pour lui, Valentin, le véritable agrément. Il avait des rentes, mais il voulait s'en créer encore, ne comprenant pas qu'une propriété et qu'un propriétaire pussent rester improductifs.

Quant aux *meubles meublants*, il les voulait aussi simples, aussi peu nombreux que possible : une table dans chaque pièce et quelques chaises en paille.

Deux chambres d'ami;

Une petite salle à manger;

Une vaste pièce, parquetée, chaude, sèche et bien aérée, bien éclairée, pour ses livres, ses instruments et ses collections.

Quant aux lits, linges, ustensiles de ménage, etc., tout cela serait organisé par lui au moment de son installation.

Il tenait surtout à n'avoir aucunement à s'occuper, non pas même par lettre, des acquisitions ni des constructions;

il s'en remettait entièrement à moi et désirait que tout fût prêt pour son arrivée, vers la fin du mois de mai de l'année suivante. S'il advenait, le tout étant peut-être à créer, que les constructions ne fussent pas terminées entièrement, eh bien, il s'installerait pour quelques semaines avec nous.

En attendant, il partait pour une petite promenade, disait-il, dans le nord de la Suède et peut-être jusqu'en Laponie; il allait clore par cette excursion la série de ses voyages, et puis il passerait le reste de ses jours à nous raconter ce qu'il avait vu dans ses courses à travers le monde. Où trouverait-il un meilleur auditeur que moi, qui jamais ne perdis de vue les coteaux du village natal?

En *post-scriptum*, il m'annonçait qu'un crédit de cinquante mille francs m'était ouvert chez un banquier de Paris dont il m'indiquait le nom et l'adresse; une procuration devait m'arriver et m'arriva, en effet, quelques jours plus tard.

LII

Il n'y avait donc plus qu'à se mettre à l'œuvre.

Le *difficile était* de trouver le domaine. Il en existait bien un que je désirais entre tous; mais, depuis quelques années déjà, un ancien pharmacien de la contrée s'y était installé. La propriété achetée par cet ancien pharmacien se composait primitivement d'une jolie maisonnette placée au milieu d'un assez vaste jardin, terminé lui-même par une cour et par un verger; tout cela très-agréablement situé et sur un terrain fertile.

Le pharmacien avait eu la bonne idée de conserver la maisonnette, à laquelle il ajouta un corps de bâtiment d'un étage plus haut; puis, par amour du parallélisme, il accompagna ce nouveau bâtiment d'une autre aile toute semblable à l'ancienne, et dont il fit une remise, une buanderie, etc.

Quant à l'ancien bâtiment, il n'en modifia point la disposition intérieure, qui consistait en une très-belle cuisine et en une grande chambre.

Notre pharmacien, une fois installé là dedans, s'était donné des airs de grandeur qui ne tardèrent pas à lui valoir le titre de maire.

Il en exerça les fonctions avec tant d'éclat qu'il se créa, comme tout grand souverain, des ennemis secrets, peu bruyants, mais irréconciliables.

Un riche épicier du village, appelé Demicard, avait sourdement organisé contre monsieur le maire, aux dernières élections, une telle opposition, que l'ancien pharmacien ne fut pas même renommé du conseil municipal; et, pour comble de disgrâce et d'humiliation, Demicard lui fut donné comme successeur.

Ce *n'est pas tout*. Il y avait dans la commune un vitrier-peintre qui avait grandement aidé à l'élection de Demicard; ce peintre était en réputation dans toute la contrée pour son talent à peindre les enseignes. Il fit entendre à Demicard qu'il devait renouveler la sienne et la mettre en rapport avec sa situation nouvelle. Il était ridicule, en effet, que le premier magistrat de la commune se contentât d'une planchette au-dessus de sa porte, avec cette inscription : DEMICARD, ÉPICIER.

Il lui fallait maintenant quelque chose d'apothéotique.

Voici donc ce qu'on put voir bientôt sur la nouvelle enseigne. L'Épicerie, sous la figure d'une déesse mythologique, s'élevait majestueusement de l'urne électorale, aux applaudissements de la foule enthousiasmée. Dans le lointain, on voyait s'enfuir et disparaître un personnage armé d'un énorme pilon. Au-dessous de ce chef-d'œuvre, on lisait en belles lettres d'or : AU TRIOMPHE DE L'ÉPICERIE FRANÇAISE.

J'étais loin de m'attendre que cette enseigne ferait un jour mon bonheur et surtout celui de Valentin. C'est pourtant ce qui eut lieu, comme on va voir.

LIII

N'être plus maire, ne pouvoir plus passer dans la principale rue du village sans y voir cette enseigne... C'en était trop.

Le pharmacien n'y pouvait plus tenir. N'osant sortir, enfermé chez lui, la tristesse et la rage le rongeaient. On le disait atteint de la jaunisse, lui qui jadis en guérissait les autres. Le bruit même s'était répandu que volontiers il quitterait le pays s'il pouvait trouver à vendre sa maison.

Je pris quelques informations, qui parurent confirmer ce qu'on m'en avait dit. Enfin, j'allai le voir, et, résultat final, j'achetai la maison moyennant une somme de trente-deux mille francs, contrat en main.

Ne l'avez-vous point deviné? cette maison était celle qu'avait habitée la mère de Valentin; c'est là qu'elle était morte, c'est là qu'était né notre voyageur.

Lorsqu'il avait quitté le village, Valentin, qui n'avait voulu rien vendre de la chambrée de sa mère ni de ses ustensiles de ménage, avait tout déposé chez nous.

Il me fut donc possible, moyennant quelques réparations, de remettre dans leur état primitif la cuisine et la chambre de l'excellente femme. Le lit où Valentin l'avait embrassée pour la dernière fois fut disposé comme si la pauvre morte allait y revenir tout à l'heure. Une seule réparation fut faite : elle consista en un plancher neuf où le sapin fut remplacé par du chêne disposé en lamelles.

Les autres pièces, bâties par le pharmacien, très-convenables d'ailleurs, furent laissées vides : je réservais à Valentin le soin de les meubler et disposer à sa fantaisie.

J'avais acheté la maison aux derniers jours d'avril; en octobre, le pharmacien l'avait laissée libre. En janvier, tout était prêt, et Valentin ne devait arriver qu'en mai.

LIV

Oh! combien il nous tardait à tous de voir arriver ce mois de mai? Florine, Soufflanbise, aucun de nos enfants, ne connaissaient Valentin; en revanche, tout le monde chez nous ne parlait que de lui et de ses voyages. C'était pour nos enfants un héros, presque un demi-dieu. Ses lettres, dont je leur avais lu des passages, ses aventures, quelquefois singulières, toujours intéressantes, et qui presque toujours aussi témoignaient d'une grande intrépidité, d'une grande ardeur de connaître; tout cela faisait de lui, parmi nous, l'homme le plus désiré, le plus impatiemment attendu.

Soufflanbise, les enfants, Florine (et moi donc!), nous comptions bien l'accabler de questions : Soufflanbise, sur l'état politique et sur l'insuffisance des subsistances dans les contrées qu'il avait parcourues; les enfants, sur les animaux féroces, sur les tempêtes en mer et sur les peuples sauvages; et moi, sur la flore des différentes zones terrestres. Florine avait à lui demander ses aventures personnelles, les dangers qu'il avait courus et la manière dont il y avait échappé.

Malheureusement l'hiver approchait, nous étions en novembre, et depuis sa procuration, reçue en avril, nous n'avions plus eu de ses nouvelles.

Allait-il, ô ciel! passer l'hiver en Suède ou en Laponie?... Il en était capable.

Comment pouvait-il être resté tout ce temps sans écrire, sans seulement s'informer du résultat de mes recherches pour lui trouver un domaine auprès du nôtre?

Lui était-il arrivé quelque mésaventure dans le Nord?

Il est vrai que la Suède, en été, est un pays plein de charme et de grâce ; mais il y a les montagnes, les glaciers, les grottes, les cavernes, les précipices ; et puis, n'avait-il pas parlé de Laponie ?

Quelle singulière idée de voyager dans un tel pays ! J'écrivis au naturaliste de Londres ; mais Valentin ne voyageait plus pour son compte, il n'avait donc point de ses nouvelles. Il avait appris cependant qu'un touriste hollandais l'avait rencontré au fond du golfe de Bothnie.

Il était donc en Suède et paraissait très-réellement se diriger, comme il l'avait dit, vers les Lapons ; mais depuis lors, qu'était-il devenu ?

La suite à une prochaine livraison.

L'AME.

Toutes les énergies physico-chimiques, aussi bien que les énergies analogues de la vie, ne nous apparaissent, à de rares exceptions près, que revêtues de cet uniforme qu'on appelle la matière. Une seule de ces énergies se montre dépouillée de ce vêtement et nue. Elle domine toutes les autres, parce qu'elle les connaît toutes, sans que celles-ci le sachent. Elle n'est pas seulement puissance, mais encore conscience. C'est l'âme. Comment la définir autrement que la force en sa plus pure essence ? (1)

GRANDEUR DE L'HOMME.

Que le pouvoir de l'homme est grand ! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, et de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. MARC-AURÈLE.

LA POUPÉE DE LA MERCERIA

A VENISE.

Au seizième siècle, chaque année, à Venise, le jour de l'Ascension (la *Sensa*), au retour des fiançailles du doge avec l'Adriatique, les Vénitiens se portaient en foule dans le quartier de la *Mercería*, pour y voir, à l'étalage d'un marchand, dans la petite rue qui conduit de l'horloge de la place Saint-Marc au Rialto, une poupée ou *poupina* de grandeur naturelle, habillée à la dernière mode de la cour de France.

Le vertugadin s'était-il amplifié ou rétréci ? Quelle était la dimension des collerettes ? Portait-on encore les manches à crevés de satin, ou serrées, ou bouffantes ? Que de questions se posaient à l'avance les Vénitiennes de tout rang, de toute condition ! Ce n'était pas qu'elles voulussent abandonner entièrement leurs costumes pour adopter servilement ceux des dames françaises, mais elles en prenaient ce qui leur convenait ; et d'ailleurs la curiosité seule eût bien suffi pour expliquer leur empressement.

Pendant le cours de l'année, la poupée changeait sans doute plus d'une fois de vêtements ; cependant elle n'était réellement le moniteur des modes qu'à la *Sensa*.

Nous avons dit qu'on envoyait aussi de semblables poupées de Paris dans les villes de province, en France. (2)

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Mammifères nuisibles. — Le nombre des animaux carnassiers, en France, est considérable. En premier lieu viennent le loup, le renard, la loutre ; puis de plus petits, qui sont tout aussi féroces de mœurs : la fouine, la martre, le putois, la belette, l'hermine ; enfin le chat sauvage, et toute la grande famille des rongeurs : rats, souris, lapins, etc.

Les moyens employés pour prendre au piége les gros animaux sont simples ; mais plus la population devient dense, plus l'emploi de ces moyens tend à disparaître, parce qu'ils sont dangereux pour les hommes.

Ainsi, autrefois on employait contre le loup la fosse, le tour et la chambre ; maintenant on considère ces piéges comme mettant trop en péril la vie des boissiers et des bûcherons, qui sont d'ailleurs devenus plus nombreux.

Toutefois, les engins passés de mode peuvent quelquefois servir. La *fosse*, ou trappe, est aussi vieille que le monde. Celle que l'on creuse pour y faire tomber le loup doit avoir au moins trois à quatre mètres de profondeur, pour qu'il n'en sorte pas, et encore faut-il la faire plus large au fond qu'à l'entrée. C'est un travail assez long dont le résultat peut être la mort d'un homme ou d'un animal non malfaisant.

Avant tout, le trappeur doit se souvenir que le loup est doué de sens très-fins. Son odorat surtout est merveilleux. Une louve accompagnée de ses louveteaux suivait la nuit une grande route sur un coteau, à l'automne, allant droit vers des moutons enfermés dans un parc clos de murs, à 6 kilomètres de distance ; elle sautait par-dessus le mur, égorgeait une dizaine des pauvres bêtes, en emportait une en franchissant la muraille, et la dépeçait à ses petits qui l'attendaient dans le fossé voisin.

L'ouïe et la vue de ces animaux ne sont pas moins remarquables. Leur vigueur est énorme : un loup ne se force pas, il n'est jamais fatigué.

Le *tour* à loup pouvait être employé avec succès du temps de Xénophon, qui l'indique ; mais on peut douter beaucoup de son efficacité vis-à-vis des loups infiniment plus défiants de notre époque moderne.

Il faut en penser autant de la *chambre*, qui ne diffère pas beaucoup du tour. Ce que nous disons du loup, on doit l'entendre, à plus forte raison, du renard et de la loutre.

Rappelons que si l'on attendait que les animaux se prissent par hasard, on ne serait que bien rarement récompensé de ses soins ; l'art consiste à amener l'animal à se faire prendre, en excitant sa convoitise et en endormant sa méfiance. Cette manœuvre s'appelle *établir* ou *faire la traînée ;* c'est en elle que consiste le vrai talent du piégeur. Pour l'odorat si fin des animaux sauvages, l'homme est lui-même un animal très-aisé à suivre et à reconnaître ; la moindre émanation laissée à une branche, à une feuille, suffit. Aussi est-il de tradition que le piégeur doit masquer son odeur propre par une autre odeur prise dans la nature, familière au loup et capable de lui plaire.

Le principe de la traînée est, du reste, le même pour tous les animaux ; il peut servir aussi bien pour les petits et les moyens que pour les grands ; l'appât seul varie.

C'est une erreur de croire qu'un piége doit être tendu sous bois. Il vaut bien mieux le mettre à cent ou deux cents mètres de tout obstacle derrière lequel l'animal puisse soupçonner un ennemi caché, mur, tas de pierres, haie, fumier même. Il faut le placer en rase campagne ; le loup et ses confrères aiment à voir de loin, car ils se défient toujours, quelque soin que l'on prenne. On pourra choisir un champ ras, dans une jachère ; on dessinera sur la terre la figure du piége, et l'on creusera avec une piochette la place même de l'engin. Il faut que l'instrument soit juste encastré dans le sol, sans cependant y être gêné dans ses mouvements. La terre déplacée sera emportée dans un linge et répandue à la volée dans les environs ; on doit

(1) Fernand Papillon, *la Constitution de la matière.*
(2) Voy. p. 68, aux notes.

apporter le soin le plus méticuleux à faire disparaître toute trace de travail, et même éviter de piétiner et de fouler le sol autour du *placeau*.

Seconde règle générale : l'hiver est la seule saison propre à piéger les grands animaux. Pendant les autres saisons, le gibier, les troupeaux, les animaux morts, leur fournissent une nourriture suffisante; d'ailleurs, l'élevage des jeunes dérange aussi les maraudes des vieux.

Le piége, quelque bien tendu qu'il soit, ne doit jamais passer la journée en place. On l'apporte et on ne le pose qu'à la nuit tombante. Le lendemain matin, dès l'aube, à six heures, il doit être enlevé, rapporté à la maison et nettoyé à fond pour être replacé le soir, et ainsi de suite. Or, ce nettoyage est une des grandes conditions de succès; non-seulement il a pour but d'effacer de l'instrument toute odeur et toute trace suspecte, mais surtout de le maintenir en état de partir comme la double détente du pistolet de

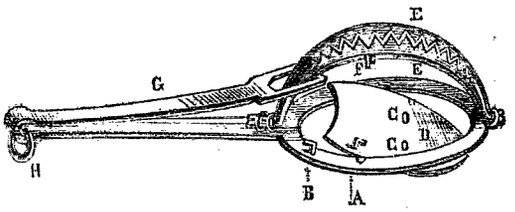
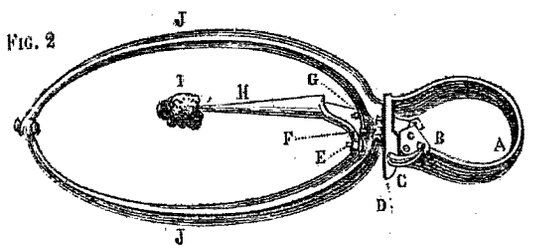


Fig. 1. — Traquenard à ressort.

A, Arrêt d'oreillettes. — B. Crochet à pivot pour maintenir les branches ouvertes en tendant le piége. — C, C. Trous pour attacher l'appât. — D. Planchette ou bascule. — E, E. Branches en fer munies de dents aiguës. — F. Oreillettes. — G. Le ressort. — H. Anneau d'attache.



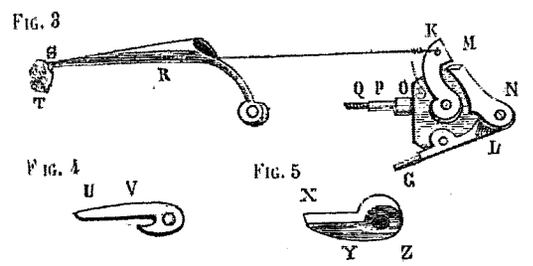


Fig. 2. — Traquenard à détente.

A. Le ressort de fermeture. — B. La détente. — C. L'appui. — D. Crochet d'appui. — E. Vis du porte-amorce. — F. Queue de la détente. — G. Vis. — H. Le porte-amorce. — I. L'amorce. — J. Les branches.

Fig. 3. — Détails de la détente, plaque supérieure enlevée.

GL. Appui. — MN. Bascule. — K. Gâchette. — SK. Ficelle de l'amorce, passant dans la pipe ou porte-amorce R. — T. Amorce. — L'appui porte sur la pièce D (fig. 1) et la maintient, ce qui empêche le piége de se fermer. La bascule M retient l'appui en L et empêche qu'il ne se soulève; elle soutient elle-même la gâchette K par son cran; ces trois pièces ont quelque analogie avec la batterie d'un fusil. — OPQ. Vis qui permet de faire tenir l'appareil à détente entre les branches du ressort A (fig. 2).

Fig. 4. — Pièce d'arrêt qui maintient celle de la fig. 5.

tir le mieux entretenu. On emploie, depuis le moyen âge, le *piége à planchette*, ou *traquenard* ordinaire, que tout le monde connaît; mais, depuis quelque vingt ans, on lui a substitué un *piége à détente* perfectionné, beaucoup plus puissant, beaucoup plus instantané, et qu'il faut préférer.

Tout piége doit être maintenu, jusque dans ses plus petites vis, aussi poli qu'un miroir; la moindre tache de rouille est une cause d'insuccès. Outre que la rouille a une odeur, elle s'imprégne, en qualité de corps poreux, de l'odeur de l'homme; il n'en faut pas davantage pour éloigner le loup ou le renard. Si la rouille a piqué le fer, on repolira la place à la lime douce et au papier de verre à l'émeri. Ce n'est pas tout. Si le piége a pris un animal, il faut le démonter tout à fait, laver chaque pièce petite ou grande à l'eau bouillante, la polir avec soin, et la passer au drap enduit d'une graisse spéciale. C'est au moins deux heures de travail après chaque prise. Si le piége est resté intact, on le passera avec le plus grand soin au drap gras, et on ne le maniera que la main toujours enveloppée dans un linge spécial, lavé à grande eau, sans savon. On ne saurait jamais être trop minutieux.

Graisse pour les piéges.— « On fait fondre, dans un vase de terre vernie neuf, 125 grammes de graisse de porc; on y ajoute un oignon fendu en quatre, que l'on retire à peine roux. On ajoute alors gros comme une noisette de camphre, et quatre fortes pincées de poudre d'iris; on remue le tout avec un brin de noisetier vert. Une fois le tout fondu et bien incorporé, on jette dans la graisse une petite poignée de tiges vertes de douce-amère (*Solanum dulcamara*), plante commune dans les haies, où elle se reconnaît à ses petites fleurs bleu foncé pendantes et à ses fruits rouges en grappes. Ce sont des pousses d'un à deux ans auxquelles on enlève l'écorce brune extérieure, et que l'on coupe en morceaux. Laissez frire dans la graisse jusqu'à ce que celle-ci brûle; retirez du feu et mêlez un demi-verre de jus de fumier de cheval; remettez au feu jusqu'à évaporation, filtrez la graisse dans un linge et conservez, en y mêlant, avant qu'elle ne fige, dix gouttes d'essence d'anis, rendue liquide par la chaleur. »

Nous avons voulu laisser à cette recette la tournure empirique qui fait une partie de son mérite aux yeux des gardes qui l'exécutent; elle remonte fort loin dans le moyen âge. Malgré cette vénérable antiquité, nous croyons qu'on peut la simplifier. Quel est le but de la préparation? C'est de renfermer dans une graisse des odeurs, ou familières au loup parce qu'elles existent un peu partout dans la campagne, ou d'autres assez fortes pour masquer entièrement l'odeur de l'homme qui pourrait s'y trouver mêlée. Nous pensons qu'il vaudrait mieux indiquer une forte décoction de douce-amère, en même temps que le jus de fumier; le tout s'évaporerait à la fois; il serait préférable de n'ajouter le camphre en poudre que vers la fin; on en perdrait moins par la chaleur. Rien n'empêche également de faire un peu brûler la graisse, si ce goût est nécessaire, dès le commencement, après l'oignon. Néanmoins, et malgré nos critiques, il faudrait ne s'avancer que prudement dans les réformes, parce que la vieille recette a pour elle la seule sanction qui importe au *piégeur :* elle réussit.

La suite à une prochaine livraison.

PLAT DE FAÏENCE

AUX ARMES DE JÉSUS-CHRIST.

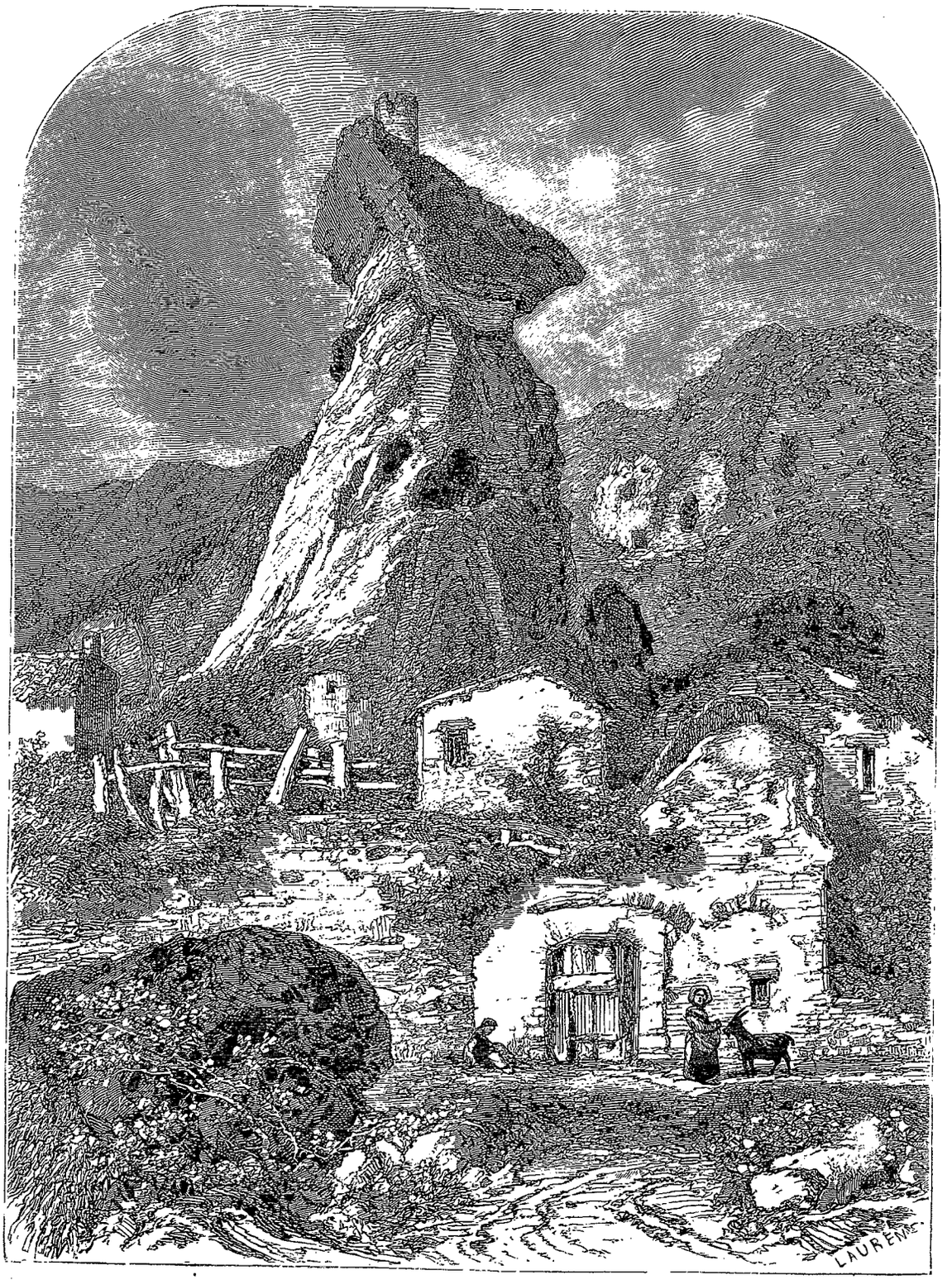
V. t. XLII, 1874, p. 207, 404.

La publication de cette faïence nous a fait découvrir qu'elle n'est pas unique comme on le croyait. Non-seulement il en existe une variante au Musée de Douai, mais on a trouvé la moitié d'un plat tout semblable au nôtre dans les démolitions d'une ancienne maison d'Orléans.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LA TOUR DE MAURIFOLET

(PUY-DE-DOME).



La Tour de Maurifolet, près d'Issoire (Puy-de-Dôme). — Dessin de J.-B. Laurens.

Presque au sortir d'Issoire (Puy-de-Dôme), la route qui mène aux célèbres bains du Mont-Dore longe, pendant environ quatre kilomètres, un plateau volcanique bien connu des géologues par les formes et les accidents singuliers que le temps a produits sur la pente de ce plateau. Ce sont des cônes, des cylindres, des pyramides, des masses informes creusées de grottes qui ont été et qui sont même encore en partie habitées par quelques pauvres gens.

Ces masses, avec leurs trous de portes ou de fenêtres, avec ces traces de la main de l'homme accusées par des plaques de chaux ou de plâtre sur le fond noir de la roche volcanique, concourent à produire l'effet effrayant de gigantesques têtes de mort. Il y aurait beaucoup de dessins à faire de ces curiosités bizarres de la nature; nous

offrons ici seulement l'image d'une seule de ces curiosités, celle appelée *la Tour de Maurifolet*. C'est une masse restée isolée, comme plusieurs autres, par suite du délitement du terrain qui l'entourait; vers le sommet d'une espèce de piédestal conique on voit une bande noire, trace d'une première déjection volcanique. Sur cette couche de roche noire s'est répétée la roche inférieure, qui paraît être une marne gris-jaunâtre; et finalement une couche volcanique plus épaisse a laissé pour témoignage de son arrivée une forme qui rappelle celle d'un chapeau, de manière que l'ensemble a l'aspect d'un champignon.

Ainsi que notre dessin le montre, cette masse en roche friable a eu des habitants; il y a porte, fenêtres, terrasse, et à l'intérieur un escalier qui mène à la tour qu'on voit au sommet du monument.

On ne sait guère l'époque de la construction de cette tour, et l'on sait encore moins l'époque où toutes les grottes de cette singulière localité ont été habitées. On y a trouvé, dit-on, des fossiles. On n'a de souvenirs et de documents précis que sur un éboulement qui, en 1737, détruisit le village de *Pardines*, dont on trouve quelques pans de murailles au milieu d'un chaos de terrains volcaniques.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 50, 61, 78, 93, 106, 122.

En dépit de sa tendresse pour son fils, ou plutôt à cause de cette tendresse même, M. Grandmaison se remit avec un redoublement d'ardeur au travail. A son arrivée, Armand avait dû prévenir ses parents que son séjour à Paris pourrait être abrégé par un ordre d'embarquement immédiat, et Saturnin voulait, avant le nouveau départ de son fils, avoir restitué, par un effort de génie dont il était incapable, la page qui manquait dans le manuscrit de Pierre Jousselin.

On venait d'atteindre au cœur de l'été; une chaleur torride dévorant Paris y multipliait les accidents de tout genre; l'insolation foudroyante faisait chaque jour quelques victimes. Les travaux de l'esprit étaient signalés comme offrant les plus graves dangers. Cependant Saturnin, que rien ne pouvait arracher à sa laborieuse tâche, commençait à souffrir sans vouloir l'avouer.

Un matin, à l'heure où la servante apportait à son maître le modeste déjeuner qu'il prenait rapidement sans interrompre son travail, elle trouva le savant étendu sur le sol, au pied de son fauteuil, d'où il avait glissé, frappé soudainement par la congestion. Au cri que poussa la servante, Armand et sa mère accoururent.

— Un médecin! allez vite chercher un médecin! s'écria Mme Grandmaison.

— Du calme, je t'en supplie, dit le jeune homme; Catherine et moi, nous allons transporter mon père sur ton lit, et, tandis qu'elle courra chez le docteur, j'aviserai au plus pressé.

Armand souleva dans ses bras robustes le corps roidi et inanimé, le posa sur le lit de Mme Grandmaison, ouvrit à coups de ciseaux une manche du paletot et de la chemise de son père; puis, tirant une lancette de son étui, il approcha la lame du bras nu et sans mouvement.

— Que vas-tu faire? demanda la mère avec épouvante.

— Essayer de le sauver, répondit Armand.

Et, raffermissant son cœur, que l'émotion filiale faisait bondir, il piqua la veine d'une main assurée: une goutte de sang noir parut, elle coula lentement; ensuite on vit, lentement encore, tomber d'autres gouttelettes; enfin, un flot jaillit, pur et limpide. Armand tomba à genoux devant sa mère, et dit, en lui baisant les mains:

— Il vivra, je t'en réponds, il vivra!

Peu après, M. Grandmaison ouvrit les yeux. D'abord il ne comprit pas ce qui se passait autour de lui; mais la vue de son bras entouré de bandelettes, et de la cuvette où le sang qu'on lui avait tiré se coagulait déjà, réveilla ses souvenirs.

— Ah! fit-il, j'ai failli ne vous revoir jamais!

Sa seconde pensée fut pour son œuvre: — Si j'étais mort avant d'avoir trouvé!

Le docteur entra. Il félicita Armand sur son sang-froid et sur son adresse, et dit en se retirant, après avoir écrit son ordonnance: — Ce ne sera rien; mais évitez les rechutes... Pour cela, il ne faut que du calme et un repos absolu.

Le malade se remit rapidement; mais, à partir de ce moment, il eut peur: l'accident pouvait se renouveler. L'unique crainte de Saturnin n'était pas de mourir avant que le mémoire fût achevé; il lui importait surtout de ne laisser aucune trace du travail de l'auteur inconnu; mais avant de détruire le manuscrit trouvé chez le marchand de vieux papiers, M. Grandmaison voulait que, même incomplet, il lui comptât dans la postérité; tant d'illustres auteurs, sans compter Virgile dans l'antiquité et lord Byron chez les modernes, sont morts sans avoir terminé leur œuvre principale! Quelques jours devaient suffire pour prendre copie du manuscrit de Pierre; mais à qui confier ce travail que le père d'Armand ne pouvait entreprendre? car depuis son attaque d'apoplexie ses mains étaient affligées d'un perpétuel tremblement convulsif, qui ne laissait plus à ses doigts la possibilité de tenir une plume. Il songea que son fils, héritier de son nom et de sa gloire, pouvait seul l'aider à mettre au jour la découverte destinée à illustrer son nom.

Il confia son embarras et son désir à Armand, qui répondit aussitôt:

— Quand commencerai-je, mon père?

— Les malades, tu le sais, n'ont pas le temps d'attendre; je voudrais que ce fût demain.

— Demain, soit.

Le soir même, un ordre du ministre rappelait sans délai Armand Grandmaison à son bord.

VII. — LA COPISTE.

Le départ d'Armand avait été si fatal à son père que Mme Grandmaison dut maîtriser sa douleur maternelle pour ne s'occuper que de son mari.

Celui-ci reçut avec une apparente résignation les adieux du jeune marin; mais quand il entendit s'éloigner la voiture qui emportait le seul être assez discret, assez dévoué pour qu'il osât lui confier la transcription de *son* œuvre, il jeta un regard de désespoir vers le manuscrit, mis en ordre sur son bureau, puis le sang afflua violemment à son cerveau, bourdonna dans ses oreilles, injecta ses yeux, et, de nouveau succombant à la congestion, il s'affaissa dans son fauteuil.

— Une rechute! dit le médecin appelé en toute hâte.

Il examina le malade, lui donna les soins nécessaires; puis il secoua la tête d'un air inquiétant.

Mme Grandmaison, qui avait suivi avec anxiété tous les mouvements du docteur, s'écria entre deux sanglots:

— Dites-moi donc que vous le sauverez!

Le médecin, qui observait attentivement l'effet de ses soins, fit longtemps attendre sa réponse; enfin il prononça le terrible mot: « paralysie! »

La pauvre femme, éplorée, s'abandonna à une explosion de douleur.

Une paralysie presque complète avait effectivement glacé le corps et privé de mouvement les membres du malheureux Saturnin; il ne devait plus lui rester de vivant et de libre que le regard et la pensée.

Quand Mme Grandmaison eut acquis la déplorable certitude que le mal était irrémédiable, elle trouva dans son amour conjugal la force nécessaire pour élever son courage à la hauteur de ses devoirs.

A quelque degré d'impuissance que l'eût réduit la paralysie, la coupable ambition du plagiaire demeurait en lui aussi impérieuse, aussi persistante; il ne pouvait renoncer à un espoir qu'il payait, pour ainsi dire, du sacrifice de sa vie.

Caroline, garde-malade assidue, ne quittait son mari ni le jour ni la nuit. Il ne pouvait exprimer sa volonté que par le langage des yeux; mais elle le comprenait aussi bien que s'il eût parlé.

Quelques jours après qu'Armand eut quitté Paris, elle vit un matin, à son réveil, le paralytique arrêter longtemps sur elle un regard suppliant qu'il dirigea ensuite sur le manuscrit resté à la même place.

— Oui, dit Mme Grandmaison, tu penses à ton mémoire qu'Armand s'était engagé à copier, et tu voudrais qu'un autre se chargeât du travail qu'on ne lui a pas même laissé le temps de commencer.

Les yeux de Saturnin répondirent affirmativement.

— Un autre; mais qui? reprit Caroline... Moi? c'est impossible... Ma petite écriture presque illisible ne saurait convenir, hélas!

« Hélas! » répéta le regard du paralytique; et son front s'assombrit. Tout à coup un souvenir frappa l'esprit de Mme Grandmaison, et elle prononça le nom de Valentine Jousselin.

Ce n'était pas la première fois que le chercheur d'inventions entendait parler de la petite protégée de sa femme; il avait eu même l'occasion de la recommander, comme copiste, à quelques membres de l'Académie des sciences qu'il recevait à sa table. Dès que Mme Grandmaison eut dit le nom de Valentine, un éclair de joie brilla dans les yeux de son mari, et le mouvement de ses paupières fut un signe d'approbation.

Heureuse de son inspiration, Mme Grandmaison laissa le cher malade aux soins éprouvés de leur servante, et courut chez la jeune fille.

Sans doute, depuis qu'elle était devenue grande et qu'elle subvenait par son travail aux dépenses nécessitées par l'état de Pierre Jousselin, Valentine voyait rarement sa protectrice; mais elle lui gardait un souvenir reconnaissant. Le logement qu'elle occupait avec son père indiquait, par son irréprochable propreté et par son ornement modeste, mais de bon goût, qu'il y avait là une ménagère douée de l'amour de l'ordre et d'une intelligence d'artiste.

Au moment où Mme Grandmaison entra chez Valentine, elle fut accueillie par un cri de joie de sa protégée; le pauvre fou lui-même eut comme un éclair de raison : il se leva, humble et doux, pour saluer d'un signe de tête affectueux la charitable visiteuse d'autrefois, que sa fille, d'ailleurs, avait soin de ne pas lui laisser oublier.

— Mon enfant, dit Mme Grandmaison à Valentine, il s'agit de me rendre un service.

— Je vous remercie de m'en fournir l'occasion.

— Il faudrait venir chez moi pendant quelques jours pour vous occuper d'une copie très-pressée.

— Vous pourriez me la confier, Madame; j'ai souvent ici des manuscrits fort importants, et jamais on n'a eu à me reprocher ni un accident, ni une erreur.

— Oui, je vous sais soigneuse et attentive; mais un malheur pourrait arriver sans qu'il y eût de votre faute.

— Vous redoutez l'état mental de mon père, répondit Valentine, expliquant l'arrière-pensée de Mme Grandmaison; rassurez-vous, le pauvre homme n'est ni gênant ni dangereux. Quand je travaille, il vient s'asseoir près de moi, regarde courir ma plume; puis il prend un crayon et passe des journées entières à faire des calculs, toujours les mêmes.

La femme du paralytique apprit alors à Valentine comment son mari, victime, ainsi que Pierre Jousselin, du travail excessif de la pensée, se trouvait forcé d'avoir recours à une main étrangère pour mettre au net son savant mémoire. — Jamais, ajouta-t-elle, il ne permettra que l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie sorte de sa maison; s'il ne l'avait pas sous les yeux, il la croirait perdue, et cette angoisse serait capable de lui donner la mort.

— Je n'hésite pas, Madame, répondit la jeune fille; mais mon père...

— Une de vos voisines ne peut-elle le garder pendant les heures que vous passerez chaque jour loin de lui?

— Je saurai cela dans une minute.

Valentine sortit, et revint un moment après.

— Tout s'arrange pour le mieux, dit-elle; la petite Berthe est retenue chez elle pour toute la semaine par une forte commande de fleurs, elle transportera ici son établi et ses ustensiles.

— Ainsi, je puis compter sur vous?

— Tous les jours, à partir de demain matin.

Le lendemain, Valentine prépara rapidement le déjeuner; elle servit Pierre Jousselin avec les attentions et les câlineries habituelles, passa une robe de toile éclatante de fraîcheur, et ouvrit la porte à la petite voisine Berthe, qui, son léger établi de fleuriste sur les bras, et un refrain de chanson sur les lèvres, vint s'installer dans l'embrasure d'une fenêtre.

Valentine entoura de ses deux bras le cou de son père, et lui dit lentement, afin de faire pénétrer dans son esprit le sens des paroles.

— Il faut que je vous quitte... mais je reviendrai ce soir... Voici des crayons, du papier, des pastels. Ne soyez pas inquiet... ne vous ennuyez pas... Berthe reste ici... vous aimez à l'entendre... elle chantera.

Sans attendre qu'on l'en priât, la jeune fleuriste laissa éclater comme une fusée le premier couplet d'une joyeuse chansonnette.

Pierre Jousselin vint s'asseoir près de l'établi de Berthe.

Après un dernier baiser donné à son père, Valentine partit.

Il y avait loin de chez elle à la place de la Vieille-Estrapade. Son arrivée mit fin à l'inquiétude de Mme Grandmaison, qui craignait que l'état de Pierre Jousselin eût mis obstacle au départ de Valentine. Le paralytique reposait encore; quand il ouvrit les yeux, il aperçut la protégée de sa femme établie devant son bureau et préparant déjà les feuillets de papier blanc nécessaires à sa copie.

Pendant tout le jour elle écrivit et dessina; car souvent l'image au trait d'un détail de machine se trouvait en regard de la démonstration.

Saturnin Grandmaison ne cessa pas de suivre de son lit le travail de la copiste, et un éclair de joie jaillissait de sa prunelle à chaque feuillet qui s'ajoutait aux feuillets déjà terminés.

Le soir, Valentine revint chez elle; son père était très-calme, les refrains d'oiseau de la gentille fleuriste l'avaient assez égayé pour qu'il perdît la conscience du temps écoulé depuis le départ de sa fille.

Huit jours se passèrent ainsi; encore quelques heures, et Valentine arrivait à la fin de sa tâche. Une visite im-

portante dans l'intérêt du grand ouvrage de son mari appelait ce soir-là Mme Grandmaison hors de chez elle. Avant de sortir, elle dit à Valentine : — Vous serez sans doute partie quand je reviendrai. Prenez ce portefeuille, c'est un souvenir; j'y ai mis cent francs, mais je ne me crois pas quitte envers vous.

— Ah! Madame, reprit Valentine, si je me suis trouvée capable de faire ce travail, n'est-ce pas à vous que je le dois?

Mme Grandmaison embrassa l'intelligente copiste, elle installa sa servante au chevet du paralytique, et partit pour aller faire sa visite obligée. Le malade s'endormit doucement, et Valentine reprit sa place devant le bureau.

Il lui importait de terminer sa copie le soir même, car sa voisine Berthe s'était engagée à aller travailler en journée à compter du lendemain; or, la fleuriste partie, elle ne connaissait personne qui lui inspirât assez de confiance pour lui remettre le soin de la remplacer auprès de son père.

Le jour baissait; elle pria Catherine, la servante, d'aller chercher une lampe allumée.

Catherine s'empressa d'apporter la lampe; mais au moment où elle la posait sur le bureau, elle fit un brusque mouvement et la lampe se renversa.

Valentine étouffa un cri de stupeur quand Catherine mit sur pied la lampe, qui ne s'était pas complétement éteinte.

— Qu'y a-t-il? demanda Catherine; ai-je donc causé un dommage?

— Vous avez gâté plusieurs pages du manuscrit, et la nuit tout entière me suffirait à peine pour réparer cet accident.

— Quel malheur! mais c'est la faute de monsieur.

— De monsieur? répéta Valentine, qui ne pouvait accepter cette excuse invraisemblable.

— C'est positif, Mademoiselle; figurez-vous que, la clarté de la lampe tombant sur son lit, j'ai cru le voir remuer; alors, vous comprenez, le saisissement...

— Je comprends et je ne vous en veux pas... j'en serai quitte pour recopier les feuilles gâtées.

— Vous allez donc passer la nuit ici, pauvre demoiselle!

— Impossible; la voisine qui garde mon père a besoin de sa nuit pour dormir, et je ne puis le laisser seul.

— Alors je ne vois qu'un moyen d'arranger cela. Monsieur dort, c'est un grand bonheur pour nous; emportez chez vous le cahier endommagé, et si vous ne pouvez le rapporter demain matin, renvoyez-le d'assez bonne heure pour que je puisse le remettre à sa place dans le tiroir où vous avez l'habitude de serrer vos papiers.

La copiste approuva l'idée de Catherine, prit avec le manuscrit quelques feuillets de papier blanc, fit du tout un rouleau qu'elle cacha sous son mantelet; puis elle partit après qu'elle eut enfermé le travail terminé dans le tiroir indiqué par la servante.

Le malade continuait à dormir immobile et rigide sous ses couvertures. *La suite à une prochaine livraison.*

LES FAUX NOBLES

I. — UNE ANCIENNE ESTAMPE.

L'INCOMPARABLE MONSIEUR DU BOIS.

L'estampe dont notre gravure peut donner quelque idée, est taillée avec largeur et non sans esprit; elle a de hauteur quarante centimètres. Nous n'avons pas rencontré d'autre exemplaire que celui que nous possédons. Elle manque au riche cabinet d'estampes de la Bibliothèque de la rue Richelieu, et elle ne faisait point partie de la collection de M. Hennin. Le nom de l'auteur était certainement gravé au bas de notre gravure; mais on l'a gratté, et on peut supposer qu'un amateur ou un marchand a fait disparaître ce nom, ainsi que la date peut-être, pour laisser croire à la vérité d'une inscription au crayon que l'on lit en marge, et qui est ainsi conçue : « Cardinal Dubois. Mort le 10 aoust 1723 : 67 ans. »

L'écriture et l'orthographe du mot « aoust » permettent de soupçonner que cette petite supercherie, dont ce serait temps perdu de chercher à deviner le motif, date d'assez loin.

La coiffure du personnage, sa chaussure, son costume, le style de l'artiste, tout démontre que l'on a sous les yeux une estampe du temps de Louis XIII.

Les pieds (on ne voit que le haut des souliers) sont supposés être cachés, dans l'œuvre originale, par un cartouche où sont gravés les mauvais vers suivants :

Ceux qui sont partagez d'Esprit,
Voyants cette figure et lisants cet escrit,
Descouuriront bientost où est le mot pour rire;
Mais le Lourdaut à qui il faut tout dire,
Et qui ne peut rien décider,
Singerera de demander
Quel est ce rare Personnage,
Drosle en escrit comme en Image;
Par vn jmpromptus tout adroit,
On luy dira comme on le doit :
Le demandeur est vne Cruche,
Et Monsr du Bois est vne Busche.

Au-dessous du cartouche, il y a encore quelques centimètres de gravure où l'on voit un tronc d'arbre ou souche, des branches mortes à terre, et un bout de scie.

Les mots du second vers :

. . . . . et lisants cet escrit,

font allusion à deux colonnes de texte gravées à la droite de l'estampe et encadrées dans une bordure de petites bûches et de lierre.

Voici ce texte, fort mal orthographié :

« Le meritte est vn grade de peu de consequence parmy les hommes si la fortune ne le soustient et si la renommée n'en fait la publication, ce qui fait que les personnes Remarquables ont autant d'obligations à leurs escriuains qu'aux parties qui les rendent recommandables; le temps auroit effacé et destruit l'jmage des hauts faicts de ces anciens tant renommez s'il ne se fut troué des Restaurateurs de leur memoire qui l'ont fait reuiure par la vigueur de leur Eloquence ainsi que ie prétends faire pour Monsr du Bois en faueur duquel ie fais cet Eloge et le portrait sans fard.

» Il nasquit au pays de forest — son Pere se nommoit Monsr de la Racine et sa Mere Madame de la Souche. (1) —

(1) Molière, par hasard, aurait-il eu en l'esprit cette caricature lorsqu'il écrivit, en 1661, ces vers de *l'École des femmes*?

CHRYSALDE.
Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...
ARNOLPHE.
Bon!
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?
CHRYSALDE.
Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser
A quarante-deux ans de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?
ARNOLPHE.
Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.
CHRYSALDE.
Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!
Etc., etc.

Il éclatta en ses commencemens mais le cours de sa vie s'est terminé en pourriture et quoyquil eut comme on dit ordinairement les pieds terreux son mauuais destin ne les a enuironnés que de poignantes ortyes. Les branches sont ses enfans, qui apres auoir esté separés de luy, perdirent par lartifice des hommes leur taille naturelle qui de droits quils estoient deuinrent courbez ; — ses parents estoient des plus grands de la contrée et quoyquils vescussent sans



L'incomparable Monsr du Bois. — Fac-simile d'une estampe du dix-septième siècle.

reproche Ils portoient pourtant ombre à des uoisins qui en receuoient souuent du soulagement sans reconnaissance tant les creatures sont suiettes à lingratitude.

» On remarqua que dès son enfance comme vn prodige ou sort extraordinaire, Il eut les cheueux blancs qui deuinrent verds en sa Ieunesse, roux en sa virilité, bruns en sa viellesse, et s'estant accoustumé à la maxime espagnole, il a tousiours été plus vestu l'esté que l'hyuer. Il fit de bonne heure des vœux à Harpocrates le dieu du silence et à la constance, car on lui coupa les Iambes sans quil criast ny sen plaignit en aucune façon, ce qui l'a obligé à porter des bottes pour cacher ses deffauts — des coups

quil en receut il tomba du haut mal auquel il est quelquefois suiet restant immobile comme vn morceau de bois et n'a peu proffiter depuis ce temps la que par des attributs artificiels. Cette insensibilité denotant quil auoit la teste fort dure fist qu'on ne l'enuoya pas de bonne heure au collége mais apres auoir voyagé sur les eaux il fut à lescole et quoy comme i'ay desia dit quil fut estropié il se mit en mauuaise compagnie dont la pluspart de ses camamarent furent bruslés.

» Ie ne diray le pour quoy et pour cause mais comme les malheurs ne sont pas tousiours extresmes on cognut en sa Phisionomie quelque ie ne sçay quoy qui luy fit prolonger ses Iours. On tourna ses infirmités sur le ridicule on le mena au Carnaual ou il deffraioit les compagnies a faire rire sans quil ait iamais perdu son serieux Aussi son temperament est si bien reiglé que la bile ne le scauroit prouocquer à la colere, cassez des incommodités de ses voyages. Il a pris vne Perruque engalantée qui luy donne l'air d'vn braue Routier, la Longueur et la largeur de son Nez sont de forte intelligence, son dos porte vn tiltre eminent et c'est l'endroit par ou il a plus de mouuement et de vie d'autant quil en recoit tout son soutien Finissant la description de cet Incomparable ie remets a vne autre saison l'acheuement de l'exposition de son tout ensemble dont ie macquitteray quand il en sera temps. »

II. — UN EXEMPLE MODERNE.

Par ce qui précède, on voit que la manie fort commune de se donner de la noblesse en dépit d'une naissance très-roturière, ne date pas de nos jours.

Le hasard (et c'est cela même qui nous a déterminé à acheter assez cher l'estampe) veut que nous ayons connu, dans notre enfance, un certain Dubois qui avait eu de même l'idée de signer et de se faire appeler du Bois. Presque tous ses concitoyens savaient que son père avait été menuisier-ébéniste et avait fait preuve de talent dans sa profession : on montrait, à la cathédrale, une stalle sculptée qui en avait remplacé une plus ancienne brisée et qu'on avait toute raison de lui attribuer; mais comme, après s'être un peu enrichi par héritage, il avait vécu retiré pendant vingt ans et plus dans une petite maison de campagne, le fils s'était imaginé qu'on avait oublié cette tache originelle. D'ailleurs, si quelqu'un était assez osé pour lui rappeler que son père avait manié le vilebrequin et le rabot, il répondait avec assurance qu'il l'ignorait absolument, mais qu'il fallait donc que ce fût pendant les mauvais jours de la révolution française, alors que quelques-uns des représentants des plus illustres familles de France étaient réduits à gagner leur pain à la manière de l'Émile de Jean-Jacques. Il avait, du reste, disait-il, ses titres en règle, et, il était prêt à les montrer à qui les voudrait voir. Ce n'était pas chose impossible : au commencement de la restauration, il y avait à Paris des gens dont la profession, assez lucrative, était de fabriquer des généalogies de toutes sortes et à juste prix; nous en avons vu qui étaient construites avec une habileté singulière; on s'en servait souvent pour solliciter des places ou des croix.

Malheureusement pour M. du Bois, il y avait encore des vieillards qui avaient été les contemporains non-seulement de son père, mais de son grand-père et de ses oncles, simples et honnêtes artisans. Il s'en tirait assez mal, insinuant que ces bonnes gens radotaient, ou que c'était l'envie et le dépit de ne pas « être nés » qui leur faisaient inventer ces malveillances.

Je me souviens que c'était assez la coutume de se railler de lui dans les conversations, et qu'une personne que j'aimais et respectais beaucoup mettait ordinairement fin à ces propos, en disant :

— Que voulez-vous? c'est une manie du pauvre homme; mais elle ne nous importe guère. Cela lui fait plaisir et, après tout, ne fait de mal à personne. C'est bien innocent.

Non, pas si innocent, hélas! Le mensonge ne l'est jamais. L'existence de ce M. du Bois ne fut pas des plus heureuses.

Il avait un fils et deux filles.

Le fils, qui tenait probablement du grand-père, avait un goût très-prononcé pour la sculpture. Tout petit, il taillait dans le bois, avec son couteau, des figurines d'une étonnante vérité.

— C'est une vocation, avait dit un ancien architecte du palais de Versailles, qui habitait notre ville. Eh! monsieur du Bois, il se peut que votre fils devienne un jour célèbre.

— Artiste! s'était écrié M. du Bois. J'aimerais mieux le voir mourir. Oubliez-vous que je n'ai que ce fils, et qu'il a le devoir de soutenir le nom de la famille? Mon fils ne peut que porter l'épée ou entrer dans la marine, à moins que ce ne soit dans la diplomatie.

Le jeune homme avait pour l'état militaire, la marine et la diplomatie, une répugnance égale à son amour pour l'art. Cependant il se soumit à la volonté de son père.

N'ayant pas réussi à ses examens, force lui fut de s'engager. A la vérité, s'il n'avait aucune passion pour la vie des camps ou des casernes, ce n'était pas qu'il manquât de courage. Il se trouva au régiment un de ses anciens condisciples qui, à la fin d'un repas où les têtes étaient un peu échauffées, eut le mauvais goût de le plaisanter sur les fausses prétentions nobiliaires de son père M. Dubois. De là une affaire d'où il se tira à son honneur. Mais la même cause amena plus tard un autre duel où il fut assez gravement blessé pour ne plus pouvoir rester au service. Il revint estropié, et végéta le reste de sa vie, triste, découragé, silencieux, faisant un peu d'art pour se distraire, mais sans y exceller assez, faute d'études premières.

Des deux filles, il y en eut une, la dernière, à laquelle on persuada, lorsqu'elle n'était encore qu'à peine adolescente, qu'elle devait se sacrifier et se faire religieuse, ainsi qu'il est d'usage, lui disait-on, dans beaucoup de familles nobles, afin d'augmenter la part de la fortune du fils aîné, le protecteur futur de la descendance. De sa vocation il ne fut pas plus question que de celle de son frère : elle fut cloîtrée; on n'en entendit plus parler : seulement M. du Bois insinuait de temps à autre, d'un air mystérieux, qu'on apprendrait un jour qu'elle était devenue abbesse.

Quant à l'aînée, elle avait pris au grand sérieux la noblesse paternelle. Aussi, lorsque vint l'âge de se marier, elle ferma résolûment son cœur à toute inclination roturière et repoussa successivement plusieurs bons partis bourgeois; il lui fallait, pour le moins, un comte ou un marquis. Elle arriva ainsi à plus de trente ans, et, de guerre lasse, épousa un vieux sot titré, ladre et d'humeur jalouse.

Après quelques années, le mari, qui ne cherchait que prétextes à séparation, s'avisa qu'on l'avait trompé, qu'on l'avait induit au mariage en lui donnant comme noble la petite-fille d'un menuisier.

Il fit ridiculement grand bruit de sa découverte : le scandale fut énorme et réveilla toutes les anciennes épigrammes en prose et en vers. On exhuma d'une vieille petite gazette, morte depuis longtemps, de médiocres chansons satiriques, et on se divertit méchamment à en inonder, avec force épîtres anonymes (un des fléaux de certaines petites villes), les maisons du mari et du beau-père.

Or, ce dernier avait quelque idée que ses titres généa-

logiques pourraient bien ne pas faire trop bonne figure devant un tribunal; et après tout, quoiqu'il n'eût pas à craindre sérieusement l'issue du procès, car sa fille était une honnête femme, il se sentait au fond coupable d'une espèce de dol. Où se cacherait-il, où irait-il fixer ses jours, si l'avocat du demandeur déchirait les voiles?

Il se résigna au sage parti de vider une bonne partie de sa bourse dans celle de son gendre afin de l'apaiser; c'était le prendre par son faible. De plus, il dut s'engager à garder chez lui sa noble fille, chaque année, pendant neuf mois sur douze : elle était médiocrement contente de son sort et un peu acariâtre.

En fin de compte, qu'avait-il gagné à changer son nom de Dubois en celui de du Bois?

LE PÉDANT JOUÉ.

COMÉDIE.

Fin.—Voy. p. 126.

Après la première représentation des *Fourberies de Scapin*, quelqu'un faisait observer à Molière que la scène où Scapin invente le conte de la galère était imitée d'une scène du *Pédant joué*, de Cyrano; Molière répondit : « Il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve. »

Les commentateurs, pendant deux cents ans, ont répété ce mot sans le comprendre. Il signifiait tout simplement que Molière avait repris dans la pièce de Cyrano une scène qu'il y avait écrite lui-même. Il y reprit aussi la scène où l'on raconte au vieillard, avec d'interminables éclats de rire, la fourberie dont il vient d'être dupe.

Lorsque Molière écrivit *les Fourberies de Scapin*, il y avait près de vingt ans que Cyrano était mort, et presque autant de temps que ses œuvres avaient été publiées. *Le Pédant joué* était déjà bien oublié du public. Mais Molière se le rappelait avec plaisir. Ces quelques scènes, ces personnages qu'il avait à peine esquissés, il voulut les refaire : Granger, le pédant, devint Géronte, Corbinelli fut Scapin, Pasquier fut Sylvestre, Genevote fut Zerbinette.

Le père et le fils, dans *le Pédant*, prétendent l'un et l'autre à la main de Mlle Genevote, qui, tout naturellement, incline vers le fils; le père, pour éloigner son rival, veut l'exiler à Venise, auprès d'un oncle qui habite cette ville. Déjà il l'envoie acheter pour cet oncle quelques curiosités qui ne soient point chères à Paris, et qui soient rares à Venise. Voici la scène qui en est la suite; nous la reproduisons d'après l'édition publiée à Rouen, en 1618, par Jean B. Besongne, libraire, rue Écuyère, *au Soleil royal*.

CORBINELLI.

Hélas! tout est perdu! votre fils est mort.

GRANGER.

Mon fils est mort! Es-tu hors de sens?

CORBINELLI.

Non, je parle sérieusement; votre fils, à la vérité, n'est pas mort, mais il est entre les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs! Soutiens-moi, je suis mort.

CORBINELLI.

A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École...

GRANGER.

Et qu'allais-tu faire à l'école, baudet?

CORBINELLI.

Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'était imaginé qu'une douzaine de cotrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette ville, il devait en porter là; c'est pourquoi nous passions vers l'École pour en acheter, mais à peine avons-nous éloigné la côte que nous avons été pris par une galère turque.

GRANGER.

Et, par le cornet retors de Triton, dieu marin, qui jamais ouït parler que la mer fût à Saint-Cloud, qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils?

CORBINELLI.

C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; et quoique l'on ne les ait point vus en France que cela, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux?

PASQUIER.

En effet, Monsieur, les Topinambours, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris; l'autre jour encore, les Polonais enlevèrent bien la princesse Marie en plein jour, à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler.

CORBINELLI.

Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre fils.

PASQUIER.

Quoi! sans confession?

CORBINELLI.

S'il ne se rachetait par de l'argent.

GRANGER.

Ah! les misérables! C'était pour inciter la peur dans cette jeune poitrine.

PASQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il a une croix.

CORBINELLI.

Mon maître ne m'a jamais pu dire autre chose, sinon : « Va-t'en trouver mon père et lui dis... » Ses larmes aussitôt suffoquant sa parole m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire la tendresse qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc? d'un Turc!

CORBINELLI.

Ces écumeurs impitoyables ne me voulaient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entre eux : « Eh! monsieur-le Turc, lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père, qui vous enverra tout à l'heure sa rançon. »

GRANGER.

Tu ne devais pas parler de rançon; ils se seront moqués de toi.

CORBINELLI.

Au contraire; à ce mot, il a un peu rasséréné sa face : « Va, m'a-t-il dit; mais si tu n'es de retour dans un moment, j'irai prendre ton maître dans son collége, et vous étranglerai tous trois aux antennes de mon navire. » J'avais si peur d'entendre quelque chose de plus fâcheux, ou que le diable ne me vînt emporter en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

GRANGER.

Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?

PASQUIER.

Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

GRANGER.

Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise?

CORBINELLI.

Il ne respire autre chose.

GRANGER.

Le mal n'est donc pas sans remède. Pasquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet*.

CORBINELLI.

Qu'en voulez-vous faire?

GRANGER.

Écrire une lettre à ces Turcs.

CORBINELLI.

Touchant quoi?

GRANGER.

Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire; qu'au reste, ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes, et que s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtendre la faculté auditive.

CORBINELLI.

Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

GRANGER.

Va-t'en donc leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur répondre par-devant notaire que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur rendrai pour rien. (Ah! que diable, que diable aller faire en cette galère?) Ou dis-leur qu'autrement, je vais m'en plaindre à la justice. Sitôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

CORBINELLI.

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

Mon dieu! faut-il être ruiné à l'âge où je suis? Va-t'en avec Pasquier; prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense il

n'y a que huit jours. (Aller sans dessein dans une galère!) Prends tout le reliquat de cette pièce. (Ah! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant!) Paye la rançon, et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies. (Dans la galère d'un Turc!) Bien, va-t'en. (Mais, misérable, dis-moi, que diable allais-tu faire dans cette galère?) Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.

CORBINELLI.

A quoi bon ces fariboles? Vous n'y êtes pas : il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

GRANGER.

Cent pistoles! Mon fils ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la sienne? Mais, cent pistoles! Corbinelli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot; cependant qu'il ne s'afflige pas, car je les en ferai bien repentir.

CORBINELLI.

Mademoiselle Genevote n'était pas trop sotte, qui refusait tantôt de vous épouser, sur ce qu'on l'assurait que vous étiez d'humeur, quand elle serait esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

Je les ferai mentir. S'en aller dans la galère d'un Turc! Eh! quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère? O galère! galère! tu mets bien ma bourse aux galères!

On croit reconnaître suffisamment Molière dans cette scène. Lorsqu'en écrivant vers la fin de sa vie cet admirable rôle de Scapin, il eut en vue de refaire un des personnages de ses premières pièces (le Mascarille de *l'Étourdi*), il paraît naturel qu'il ait voulu aussi reprendre ce trait si heureux imaginé autrefois par lui pour le rôle de Corbinelli.

LE PÈRE LACHAISE ARCHÉOLOGUE.

Le père Lachaise paraît avoir été un antiquaire zélé ou tout au moins un amateur éclairé de médailles grecques et romaines. Jacob Spon, voyageur renommé, lui dit dans la dédicace de son livre :

« Après les recherches que vous avez faites et l'inclination que vous avez témoignée pour les bijoux antiques, il n'y a personne qui n'accepte V. R. pour un juste arbitre en cette matière. »

Ajoutons que Jacob Spon, compagnon de Wheler, qui commença à publier ses intéressants voyages en Grèce dès l'année 1676, n'avait point le caractère d'un flatteur; on s'en aperçoit à la façon dont il traite quelques-uns de ses contemporains, et surtout plusieurs de ses compétiteurs.

MODÉRATION DES DÉSIRS.

N'avoir pas beaucoup, mais avoir assez, voilà le bonheur. ZIMMERMANN.

EXPÉRIENCE CURIEUSE.

Voy. t. XLII, 1874, p. 180.

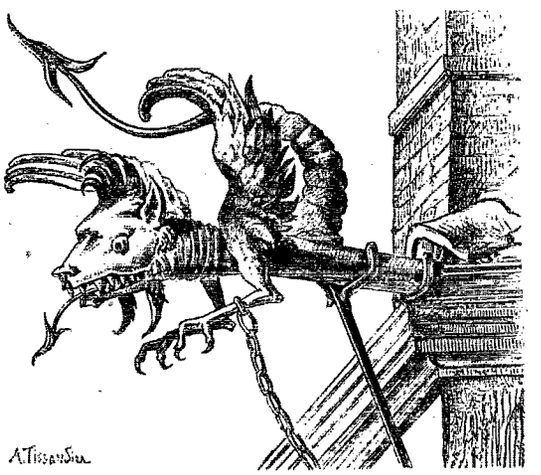
Un abonné nous envoie ces lignes sur une petite expérience, sans doute connue de la plupart de nos plus jeunes lecteurs.

Placez-vous en face et auprès d'une porte. Attachez un cordon à chacune des branches d'une pincette, dans le haut. Enroulez un de ces cordons autour de l'un des doigts de votre main droite (l'index est généralement choisi) et l'autre autour du doigt correspondant de la main gauche. Bouchez-vous fortement les deux oreilles avec le bout des doigts qui supportent les cordons. Mettez votre corps en mouvement de manière à imprimer à la pincette un balancement de va-et-vient d'arrière en avant et réciproquement. Approchez-vous alors assez de la porte pour qu'à chaque oscillation de la pincette les bouts aillent légèrement frôler ou frapper le panneau, et vous percevrez les sons d'une grosse cloche mise en branle. Le timbre et l'intensité de la cloche varieront selon la pincette et la nature du corps frappé et la force du balancement : porte, mur, plancher, meuble. Il vous semblera parfois que vous avez un clocher dans la tête.

LES GARGOUILLES.

Jusqu'à la fin du douzième siècle, l'eau de la pluie ruisselait sur les toits et tombait en cascades dans les rues des villes, en s'écoulant sur la saillie des corniches. Vers 1210, les eaux pluviales sont conduites, sur les terrasses et les toits de la cathédrale de Paris, dans des rigoles qui font saillie en dehors du monument. Ces gargouilles prennent la forme d'animaux fantastiques; peu à peu elles se multiplient à l'extérieur des édifices gothiques; elles sont pour les sculpteurs l'occasion d'exercer leur verve et la bizarrerie de leur imagination; elles affectent une variété de formes vraiment prodigieuse. « Beaucoup de ces gargouilles, dit M. Viollet-le-Duc, sont des chefs-d'œuvre de sculpture; c'est tout un monde d'animaux et de personnages composés avec une grande énergie, vivants, taillés hardiment par des mains habiles et sûres. Ces êtres s'attachent adroitement aux larmiers, se soudent à l'architecture, et donnent aux silhouettes des édifices un caractère particulier, marquant leurs points saillants, accusant les têtes des contre-forts, faisant valoir les lignes verticales. »

Les chéneaux en plomb des monuments civils et religieux devaient plus tard, au seizième siècle surtout, porter leurs gargouilles de métal. Celle que nous représentons existe encore dans une vieille maison de Neuchâtel,



Gargouille du seizième siècle, à Neuchâtel (Suisse). — Dessin d'Albert Tissandier.

et date du seizième siècle; elle figure un dragon ailé, dont la queue hérissée dresse un dard menaçant au-dessus de la tête du monstre, à la façon du scorpion; les eaux sont vomies par la bouche entr'ouverte du fantastique animal.

A l'Hôtel de ville de Lausanne, on voit aussi deux remarquables gargouilles de métal de dimensions considérables; elles sont entièrement couvertes de peintures brillamment rehaussées d'or.

Les gargouilles sont nombreuses en France, dans les édifices anciens de l'Ile-de-France, de la Champagne, de la basse Loire.

On en trouve plus rarement en Bourgogne, dans le centre et le midi.

LE VIEIL ORME DE SALERNES
(VAR).



Le vieil Orme de Salernes (Var). — Dessin de Tirpenne.

Cet orme a été planté en 1683, en face d'une église construite du temps de la reine Jeanne. En notre siècle un savetier y a établi sa demeure. Un jour, en 1868, une étincelle échappée du poêle de ce pauvre homme mit le feu aux parties mortes du bois. L'orme brûla pendant vingt-quatre heures; on le tenait pour mort. Or, il arriva au contraire que, débarrassé de ses rugosités et rajeuni en quelque sorte, il ne s'en porta que mieux. Son feuillage d'un vert sévère est un sujet d'admiration pour les étrangers et d'orgueil pour les habitants.

On ne croit pas, du reste, qu'il se rattache à sa plantation et à sa vie aucune légende ou anecdote digne d'intérêt. On suppose qu'un bon échevin l'aura fait planter simplement pour donner de l'ombre à la place. Aucun poëte ne l'a chanté, et il n'est guère cité que dans ces lignes d'un *guide* moderne :

« De la place du *Pré*, dit M. Bunel (1), on entre dans une autre plus petite, *le Marché*. Un orme deux fois séculaire élève, au milieu de la place, sa tête vénérable; il montrait naguère à la génération présente son front chauve, ses flancs creux et desséchés, comme pour lui reprocher de ne pas protéger la vieillesse de celui qui, jadis, avait protégé les danses et les jeux de ses ancêtres. Ce langage muet a été compris. Un toit en zinc est venu couvrir les plaies du vieillard, et pour lui éviter les affronts d'une jeunesse mal élevée, un savetier, en plaçant sa

(1) *Promenades pittoresques, descriptives et historiques du département du Var* (année 1853).

boutique dans le creux de l'arbre rustique, s'en est constitué le gardien. Le soir, en même temps qu'il préserve de toute profanation cet étroit réduit, il y enferme son baquet, son tabouret et sa manique. »

ESPÉREZ !

Au lieu de ces paroles de désespoir que le Dante a écrites en lettres sombres sur la porte de l'Enfer :

Laissez toute espérance, vous qui entrez !

Écrivons, au seuil de tout lieu où des coupables subissent leur peine, en lettres blanches pendant le jour, en lettres lumineuses la nuit :

Prenez espérance, vous qui entrez ! (1)

LES CONIFÈRES ET LE REBOISEMENT.

Fin. — Voy. p. 90.

Parmi les sapins, l'un des plus importants est le SAPIN DES VOSGES, de Normandie, Sapin argenté, Sapin commun (*Abies pectinata*).

C'est un arbre qui atteint dans nos forêts 25 et même 30 mètres. Il préfère les sols profonds, gras et un peu frais, mais non humides. Il ne réussit pas dans les sables et dans les terres calcaires.

Le Sapin des Vosges fournit un bois de très-bonne qualité et des produits accessoires, tels que la térébenthine de Strasbourg.

Cet arbre ne convient pas aux climats à la fois précoces et gélifs, par exemple, aux coteaux et aux plaines brûlantes du centre et de l'est de la France. Aux premières chaleurs du printemps, il se met à bourgeonner ; les gelées blanches, très-redoutables dans ces régions, détruisent les bourgeons, et le sapin languit de plus en plus en se couvrant de lichens.

Le Sapin des Vosges se reconnaît immédiatement à son écorce lisse, d'un gris clair, à son feuillage d'un beau vert foncé en dessus, vert clair en dessous. Les aiguilles sont étalées comme les dents d'un peigne, d'où le nom d'*Abies pectinata*.

Au contraire, le SAPIN ÉPICÉA, Sapin rouge (*Picea excelsa*), présente une écorce un peu rougeâtre, très-rugueuse ; le feuillage est d'un vert noir ; les aiguilles (isolées, comme dans tous les sapins) sont implantées tout autour des rameaux, et non pas étalées comme dans le précédent.

L'épicéa se plaît dans les terrains de toute nature, mais un peu profonds, meubles et mêlés de pierrailles. Il résiste à toutes les inégalités de nos saisons et croît très-rapidement. Dans nos forêts, il atteint 30 et 35 mètres et fournit un bois de très-bonne qualité. La *poix de Bourgogne* est encore un produit de l'épicéa.

Dans les terres crayeuses de la Champagne et de la Touraine, l'épicéa est souvent frappé de mort subite, même à l'âge de vingt ou trente ans.

Planté dans les rocailles compactes, l'épicéa boude pendant de nombreuses années ; son feuillage jaunit, il pousse mal, et arrive cependant à se rendre maître du sol, mais seulement au bout d'une douzaine d'années. Au contraire, dans les remblais de routes ou de chemins de fer, dans les carrières remplies de déblais, etc., l'épicéa croît avec la plus grande rapidité. Il lui faut donc, avant tout, un sol perméable à ses racines ; tandis que les pins (*sylvestre*, ou *noir d'Autriche*, ou *laricio*) prospèrent même dans les rocailles compactes.

Parmi les autres sapins qu'il serait bon d'essayer en grand, nous ne citerons que la *Sapinette blanche* et la *Sapinette noire*, communes dans l'Amérique du Nord. Ces deux espèces n'atteignent guère que 20 mètres de hauteur ; elles fournissent un excellent bois, propre aux constructions navales et spécialement à la confection des vergues. Les grandes pièces de charpente, nommées improprement *sapinettes*, sont des pins ou des épicéas équarris dont la longueur dépasse souvent 40 mètres.

La Sapinette blanche fournit de très-bons abris contre les vents de mer ; on en forme un premier rideau derrière lequel on peut planter les autres essences qui ne résisteraient pas aux vents.

Le MÉLÈZE (*Larix europæa*) est un arbre de première grandeur (40 mètres et au delà). Il est très-répandu dans les Alpes, les Carpathes, etc. Depuis cinquante ans, on l'emploie avec raison pour les reboisements effectués sur une grande échelle.

Le Mélèze préfère les sols un peu meubles et profonds. Il redoute les argiles compactes et les terrains marécageux. On doit le planter de préférence aux expositions froides ; il est souvent frappé de véritables coups de soleil à l'exposition du midi, sur les collines peu élevées.

Le bois du Mélèze est d'excellente qualité. Il se conserve sous l'eau comme le bois de chêne ; les échalas de Mélèze sont, pour ainsi dire, indestructibles, ce qu'on doit attribuer à la grande quantité de résine dont le bois est pénétré. Le Mélèze fournit la *térébenthine de Venise*. C'est aussi sur les feuilles du Mélèze qu'on recueille la *manne de Briançon*.

De toutes les essences résineuses, c'est le Mélèze qui croît le plus vite et qui améliore le plus promptement le sol par la chute complète de ses aiguilles au commencement de l'hiver : aussi le Mélèze est-il préconisé par tous les planteurs. Mais hâtons-nous de dire que, hors de ses stations naturelles, le Mélèze s'arrête souvent à trente ou quarante ans, surtout dans les sols argileux, ou trop légers, ou trop humides. Il ne faut donc pas compter sur la création de vieilles futaies de Mélèze en dehors des hautes montagnes ; néanmoins, le Mélèze est fort utile pour les boisements, car un sujet de trente ans fournit déjà une belle pièce de charpente, et même du bois de sciage.

Dans les autres familles d'arbres résineux, il y aurait certainement plus d'une conquête à faire au point de vue de la sylviculture, notamment celle du Cyprès chauve (*Cupressus disticha*), qui prospère dans les sols marécageux et donne un bois d'excellente qualité. Le Cyprès chauve est, avec le Mélèze, le seul arbre résineux qui perde complétement ses feuilles chaque année.

Citons aussi le *Sequoia géant* ou *Wellingtonia*, originaire de Californie. Cet arbre dépasse 100 mètres de hauteur et croît de plus d'un mètre par an ; il résiste à tous nos hivers et se multiplie aisément par le marcottage des branches inférieures.

RÈGLES GÉNÉRALES POUR LA PROPAGATION DES CONIFÈRES.

1° *Choix de l'essence.* — D'après ce qui précède, on donnera la préférence à l'épicéa pour les terrains un peu meubles, même quand ils seraient secs, pourvu qu'ils ne soient pas entièrement calcaires. Le plus souvent on préférera le pin noir d'Autriche ou le laricio, surtout dans les terrains calcaires.

Dans les sables maigres, comme ceux de Fontainebleau, les semis de pins sylvestres donnent les meilleurs résultats.

Il n'y a pas avantage à planter ou à semer les conifères en mélanges. L'observation de la nature nous donne des

(1) Ortolan.

indications précieuses : les forêts de résineux ne contiennent généralement qu'une seule essence.

Le seul mélange que nous croyons pouvoir recommander, c'est un mélange à nombre égal de mélèzes et d'épicéas. Le mélèze croît beaucoup plus vite que l'épicéa et protége ce dernier de son léger couvert. A vingt-cinq ou trente ans, on coupe tous les mélèzes, et on a une jeune futaie d'épicéas très-bien garnie.

Mais l'épicéa planté avec les pins dépérit sous leur ombrage, car il est promptement dépassé.

Les mélanges de conifères et d'essences feuillues ne sont pas très-recommandables, bien qu'on en use fort souvent au nord de la Champagne.

Le choix des essences n'est pas assujetti à des règles tout à fait absolues. Dans chaque région, on consultera avec fruit la pratique locale, en mettant à profit les erreurs aussi bien que les succès des planteurs précédents.

2° *Semis.* — On donnera la préférence au semis sur la plantation, quand il s'agira de propager le pin maritime ou le pin sylvestre sur des sables ou des terres en culture. Le semis réussit très-bien aussi sur les pelouses gazonnées, qu'on se garde bien de défricher; il suffit d'enterrer la graine par un simple coup de herse.

Dans les terres en culture, il est bon de semer avec la graine de conifère des graines de céréales, de l'avoine, par exemple, qui sert à ombrager le jeune plant, et qu'on peut récolter en la fauchant un peu haut.

Les semis de pin maritime peuvent être éclaircis à sept ans et donner déjà de bons produits, notamment des échalas; mais, le plus souvent, l'éclaircie des semis de pin sylvestre ne paye pas la façon. Comme le prix de la graine augmente de plus en plus et qu'il en faut au moins 10 kilogrammes à l'hectare, on abandonne de plus en plus les semis de pin sylvestre pour les plantations.

Quoi qu'il en soit, tous les jeunes sujets venus de semis doivent être ramenés, par l'éclaircie, à un mètre de distance au plus à l'âge de sept ans.

On pourrait croire que les éclaircies peuvent fournir du plant de bonne qualité; mais il n'en est rien, à moins que le sol ne soit un sable très-meuble, qui permette d'arracher les plants à la bêche sans faire souffrir les racines.

3° *Plantations.* — Les progrès réalisés dans l'art des plantations ont permis de réussir les plantations de conifères presque à coup sûr : aussi les semis sont-ils de plus en plus abandonnés.

La première condition du succès, c'est d'avoir d'excellent plant, dont pas une racine ne soit endommagée. Pour obtenir de tels plants, il faut semer dans une terre sablonneuse très-meuble, comme la terre de bruyère. Des pépiniéristes spéciaux, à Angers, à Semur, à Bulgnéville, sèment les conifères par millions et livrent les plants d'un an au prix de 2, 3 ou 4 francs le mille. Mais quand il s'agit de reboisements importants, on peut très-bien faire soi-même les semis en pépinière, pourvu qu'on dispose d'un sol bien meuble et qu'on arrose abondamment pendant les grandes chaleurs.

Le plant doit toujours être emballé soigneusement avec de la mousse, et transporté par grande vitesse.

Aussitôt arrivé, on doit le déballer et le mettre en *jauge*. On ne sort de la jauge que la quantité de plants qui peut être mise en place dans une journée.

Il suffit d'une heure d'exposition à l'air sec pour tuer le meilleur plant. Les ouvriers planteurs doivent toujours entourer d'un linge plié en quatre les racines de la botte de jeunes plants qu'ils tiennent à la main.

Contrairement à la pratique suivie pour les essences feuillues, il ne faut jamais rien retrancher aux racines ou à la tige des conifères. La moindre suppression de racines serait mortelle.

Quant à l'âge du plant, il y a tout avantage à n'employer que des plants d'un an, longs de 10 à 15 centimètres, racines comprises. Les plants plus âgés ne doivent être employés que pour regarnir les vides. Cependant l'épicéa se plante bien à tout âge; et si l'on ne craint pas trop la dépense, il est quelquefois utile de regarnir des clairières avec des épicéas de huit ou dix ans.

L'époque de la plantation doit être choisie avec le plus grand soin.

A l'inverse des essences feuillues, qu'on doit toujours planter hors séve (de novembre à mars), les conifères doivent toujours être plantés pendant la séve, c'est-à-dire du 15 mars au 15 octobre.

Les plantations de printemps sont très-bonnes dans les terrains un peu frais ou sur les coteaux exposés au nord ou au nord-ouest, par conséquent à l'abri des grandes sécheresses.

Mais sur les coteaux exposés à l'est et au sud, sur les plateaux balayés par les vents, les jeunes plants, repris au printemps, mourraient en été. Dans ces conditions, il est nécessaire de planter en septembre et octobre, et après d'abondantes pluies; cette dernière condition est rigoureuse.

Il est tout à fait inutile d'ameublir le sol, soit à la pioche, soit même à la charrue.

Inutile aussi de faire des trous à l'avance; ce moyen n'est bon que pour des plantations d'ornement; il est trop coûteux pour les reboisements. Voici la méthode la plus sûre et la plus économique :

Un ouvrier donne un seul coup de pioche pour ouvrir le sol, gazonné ou à l'état de friche nue, peu importe. Il appuie sur le manche de l'outil de manière à laisser un vide en avant du fer.

Un aide (vieillard, femme ou enfant) place dans le trou le jeune plant, en ayant soin de faire descendre les racines jusqu'au fond, et d'enterrer le plant jusqu'à un ou deux centimètres au-dessous des premières feuilles.

L'ouvrier retire sa pioche et appuie fortement la terre avec le pied contre le plant.

Il fait alors un pas d'un mètre, et recommence, de manière à espacer tous les plants à un mètre en tous sens.

Ce mode de plantation est très-économique : un ouvrier exercé peut, avec son aide, planter deux mille sujets dans une journée de dix heures.

La reprise du plant se fait surtout, non pas dans la partie tranchée par la pioche, mais bien dans la partie arrachée par le mouvement de bascule donné au manche de l'outil.

Il est absolument nécessaire de remplacer, dès l'année suivante, les sujets morts, qui sont toujours au nombre de cinq à dix sur cent, même dans les plantations les mieux réussies. On emploie pour cet usage du plant de deux ans. De même, les vides de l'année suivante seront garnis avec du plant de trois ans.

Les conifères ne se lancent bien et ne donnent de bons produits qu'à la condition essentielle de constituer des massifs bien serrés et formés de sujets de même grandeur : c'est le seul moyen d'obtenir un bon couvert pour le sol et d'y entretenir une fraîcheur suffisante, même sur les sols les plus rocailleux.

Les arbres résineux, serrés en massifs, s'élaguent naturellement et reforment leurs tiges quand elles sont brisées par accident ou coupées par le *bostryche*, insecte qui s'attaque surtout aux pins.

Au contraire, les mêmes arbres, isolés ou plantés en avenues, se chargent de branches et ne donnent jamais des fûts bien droits.

Les soins à donner aux plantations se réduisent à y faire bonne garde contre les bestiaux, et surtout contre les moutons et les chèvres, dont la dent est mortelle pour les jeunes conifères.

Dans les pays de grandes forêts, les sangliers et les cerfs détruisent beaucoup de pins et de sapins de l'âge de cinq à douze ans. Ces animaux, attirés par la résine, frottent leurs défenses ou leurs bois contre les tiges des jeunes arbres et leur font ainsi des plaies mortelles. Ces ravages sont beaucoup plus sensibles sur les petites plantations que sur les grandes. En effet, les sangliers et les cerfs ne sont jamais assez nombreux pour détruire dix mille pins par hectare; tandis que, dans une petite plantation de 20 ou 30 ares, ils choisiront quelques victimes sur lesquelles ils s'acharneront jusqu'à la mort, et continueront à attaquer les survivants.

Certains propriétaires, trop zélés, ont cru bien faire en donnant aux plantations de résineux plusieurs *façons* ou cultures à la pioche pendant les premières années. Loin de profiter de ce traitement si convenable pour la vigne, les arbres fruitiers et même pour les essences forestières ordinaires, les conifères languissent d'autant plus qu'ils sont plus cultivés.

Rien n'est donc plus commode que de soigner un bois de conifères, puisque tout se réduit à une garde sévère.

Dans les pays où le bois est rare, comme dans certaines parties de la Champagne, on trouve avantageux d'élaguer les jeunes bois de pins. On en obtient de bons fagots et cotrets qui payent, et au delà, les frais d'élagage. Mais cette opération ne doit être faite qu'avec beaucoup de discrétion : on ne doit couper à chaque arbre qu'une ou deux couronnes au plus. Il faudrait bien se garder d'imiter les élagages pratiqués sur les pins des remblais de Nanterre ou des tranchées de Ville-d'Avray.

Il faut interdire absolument le ramassage des aiguilles qui jonchent le sol des bois résineux; on empêcherait ainsi la formation de l'*humus* à la surface du sol; on détruirait l'espoir de la forêt.

PRODUIT MOYEN DES BOISEMENTS RÉALISÉS PAR LES CONIFÈRES.

Le prix du terrain à boiser varie depuis 15 francs jusqu'à 300 francs l'hectare; au delà de cette valeur, il n'y a plus guère d'intérêt à boiser. Si l'hectare de terre vaut plus de 300 francs, c'est qu'on peut le cultiver, et il vaut mieux le laisser en culture. Toutefois, dans une partie de la Champagne et du Poitou, les cultivateurs eux-mêmes trouvent avantage à semer ou planter en pins certains champs fatigués par la culture. Au bout de vingt ans, on défriche le bois, et le terrain donne de bonnes récoltes pendant plusieurs années.

Pour les boisements définitifs, nous admettrons, comme prix maximum du terrain, 300 francs l'hectare. Le semis coûte de 100 à 120 francs. La plantation ne revient pas à plus de 75 francs, y compris le remplacement. Soit, en total, environ 400 francs.

Une pareille somme, placée à intérêts composés, doublerait en quatorze ans, soit 800 francs: elle quadruplerait en vingt-huit ans, soit 1 600 francs.

L'hectare de conifères nourrit dix mille pieds d'arbres, espacés à un mètre en tous sens. A vingt ans, on en coupe la moitié, soit cinq mille, qui sont vendus pour échafaudages, montants d'échelles, perches à houblon et même poteaux de télégraphe. Le prix de chaque sujet varie entre 75 centimes et 1 franc. Supposons la plus faible valeur, 75 centimes : le total du produit réalisé à vingt ans sera 3 750 francs. Mais il faut déduire les impôts, les frais de garde (1 franc par hectare et par an), l'assurance contre l'incendie. Pour se garder de toute illusion, évaluons seulement le produit à 3 000 francs net; on voit que la plantation rapporte beaucoup plus que le placement à intérêts composés.

Il est à peine nécessaire de faire observer que les cinq mille pieds d'arbres réservés valent beaucoup plus que les cinq mille enlevés. Vingt ans plus tard, chacun de ces arbres vaudra de 5 à 10 francs, soit, en moyenne, 35 000 francs par hectare.

EXEMPLES DE BOISEMENTS REMARQUABLES.

Un grand nombre de propriétaires habiles ont réussi à boiser, à l'aide des conifères, des terrains absolument improductifs, et ont pu constater l'exactitude des données précédentes. Dans plusieurs départements, de très-petits cultivateurs ont suivi d'abord avec beaucoup d'attention les essais plus ou moins heureux des riches propriétaires; puis ils ont profité de l'expérience acquise et ont boisé avec succès leurs mauvaises terres. Dans la Côte-d'Or, l'Aube, l'Yonne, la Haute-Marne, il y a entraînement général vers le reboisement.

Afin de ménager la modestie des planteurs émérites, nous ne citerons aucun nom propre, excepté celui de la ville de Chaumont (Haute-Marne), qui a transformé 200 hectares de friches et de rocailles en une magnifique forêt de pins, épicéas et mélèzes.

On aperçoit une partie de ces reboisements, mais non pas la plus importante, quand on arrive à Chaumont par le magnifique viaduc de la vallée de la Suize (600 mètres de long sur 60 mètres de hauteur). Les collines *chauves* qui entourent la ville et lui ont donné le nom qu'elle porte, offrent maintenant l'aspect d'une véritable forêt noire.

Les premières plantations des terrains communaux de Chaumont remontent à quarante ans seulement. On les doit à l'initiative d'un excellent maire, doué de cette foi robuste qui transporte les montagnes ou plutôt les transforme. Il ne craignit pas d'avancer à la ville les frais des premières plantations, effectuées au milieu des roçailles les plus arides. Il fut raillé et même chansonné. Mais, au bout de quelques années, les résultats étaient si manifestes que chacun se rendit à l'évidence. L'impulsion était donnée; la ville continua les travaux, les particuliers se mirent à l'œuvre, et des milliers d'hectares sont actuellement couverts de plantations dans tout le département.

En présence de cette extension si rapide de la culture des conifères, on pourrait se demander s'il n'y a pas à craindre de produire au delà des besoins de la consommation. Mais nous sommes encore très-loin de suffire à ces besoins : chaque année nous importons des quantités considérables de bois de pin et de sapin, non-seulement pour le sciage et la charpente, mais même pour les poteaux de télégraphe, dont le nombre s'accroît chaque année dans une forte proportion.

LA FÊTE DU MONT BEUVRAY

(SAONE-ET-LOIRE).

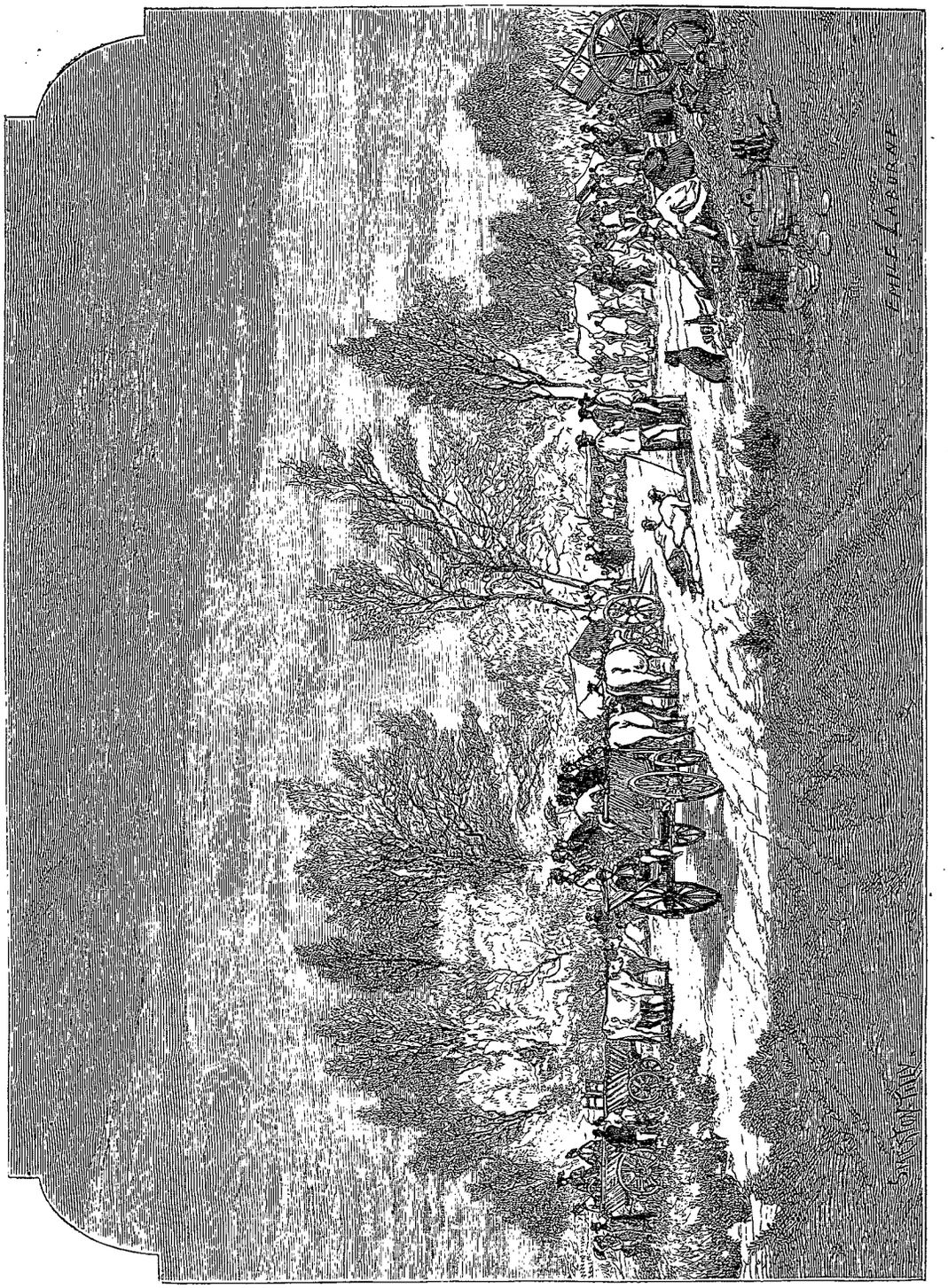
Sur le plateau du mont Beuvray, où sont des vestiges de pierres celtiques et des traces de la domination romaine (1), un grand nombre d'habitants des environs viennent, chaque année, le premier mercredi de mai, pour y accomplir des vœux, se livrer à diverses pratiques religieuses, et aussi pour se divertir. Le matin, les femmes vont faire leurs dévotions à différentes fontaines d'où

(1) Des archéologues ont pensé que le plateau du Beuvray était l'emplacement de l'ancienne Bibracte, que d'autres placent à Autun.

sortent des ruisseaux limpides; elles laissent tomber au fond des sources, comme offrandes, des œufs et quelque menue monnaie. Ensuite elles vont prier au pied de la croix érigée, le 10 septembre 1851, par la Société archéologique, sur l'emplacement d'une chapelle dédiée autrefois à saint Martin, qui évangélisa le pays en 376. Là, elles déposent des fleurs et leurs jarretières, dans l'espoir de conjurer ainsi la fièvre : les hommes passent derrière leur épaule une baguette de coudrier.

Jadis, c'était une foire en même temps qu'une fête : on y vendait de nombreux troupeaux de moutons. Aujourd'hui, on y mêle seulement les divertissements aux actes pieux.

Vers les dix ou onze heures on allume des feux et on fait cuire des victuailles, surtout des œufs au lard. La chaleur de ces foyers n'est pas d'ailleurs à dédaigner sur un plateau qui a 810 mètres d'altitude et où l'air est très-vif encore au commencement de mai. Les arbres, penchés un peu comme au bord de la mer, témoignent des luttes fréquentes qu'ils ont à soutenir contre les vents. Dès la veille, des chars à bœufs ou des charrettes à âne ont monté des tonneaux de vin et de bière qu'on tire à la canelle, sans les descendre des voitures dételées; tout auprès sont des tentes et des tables qu'on ne voit jamais désertes. Les plus riches habitants arrivent dans des chariots enguirlandés, attelés de bœufs dont le joug est décoré de rameaux de feuillage. La famille et les invités sont placés sur ces chars primitifs, qui servent à l'exploitation des terres, et qu'en ce jour solennel on pourrait



Fête du mont Beuvray, près d'Autun (Saône-et-Loire). — Dessin d'Émile Laborne.

comparer aux chars mérovingiens. On a eu soin de se pourvoir d'opulentes provisions et des vins des meilleurs crus, et l'on dîne sur l'herbe à quelques pas des joyeux couples de jeunes gens qui dansent au son des cornemuses.

Les garçons et les filles qui viennent pour la première fois au Beuvray portent des rubans attachés au côté.

Il y a une trentaine d'années, les familles nobles des environs se mêlaient aux paysans, et la fête avait un caractère particulier qu'elle a perdu.

Un autre usage, moins regrettable, était de se diviser par bandes et de se battre. Les habitants d'un côté de la montagne, ne vivant que dans les bois, ont un caractère plus sauvage et des formes plus grossières que ceux qui habitent de l'autre côté; de là naissaient des rivalités traditionnelles. On est aujourd'hui plus enclin à la paix; ces rixes sont fort rares.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — *Voy.* p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133.

LV

— C'est singulier, et vraiment je n'y comprends rien, me dit Soufflanbise; j'éprouve une telle impatience de l'installation près de nous de votre ami Valentin, que souvent la nuit je n'en dors pas. Je ne l'ai pourtant jamais connu que par vos récits; et peut-être, lui et moi, quand nous nous serons vus, n'éprouverons-nous qu'antipathie l'un pour l'autre. Mais votre amitié pour lui est devenue, à tous ici, contagieuse. Et qui sait cependant si vous-même, en le revoyant, vous retrouverez en lui le Valentin d'autrefois? La vie a de si étranges métamorphoses, qu'en fait de changements, on peut s'attendre à tout d'un homme qui a subi l'influence de tant de climats.

— Sans doute; mais la vie n'a fait que développer, mûrir et améliorer Valentin. J'ai suivi d'année en année, dans ses lettres, la marche de son esprit. D'ailleurs, s'il n'était resté fidèle aux instincts de l'enfance, aux sentiments de la jeunesse, songerait-il à revenir ici? Oh! mon souci n'est pas de prévoir en quelle disposition morale il reviendra; c'est de savoir s'il reviendra. Ce golfe de Bothnie et cette Laponie me font peur.

— J'ai rêvé, disait Florine, qu'il était de retour et qu'il nous apportait une cargaison de fourrures.

— Oh! s'écriait Albert, le plus jeune de nos fils, s'il nous rapportait un petit renne vivant!

Enfin, de toutes les manières et à toute occasion, nous ne parlions que de Valentin.

Nos enfants lui devaient d'être tous très-forts en géographie. Depuis des années nous le suivions sur la carte dans tous ses voyages, et même quelquefois nous lui en supposions qu'il ne faisait point. Il est si aisé sur le carton de parcourir les terres les plus infranchissables! Mais ce besoin d'avoir toujours, à cause de lui, des cartes sous les yeux, n'avait fait qu'augmenter depuis que nous le supposions dans cette étrange Laponie.

Plus le temps approchait où nous devions le voir revenir, plus nous étions disposés à l'inquiétude sur son compte.

Et, de fait, nous touchions à la fin de novembre, et les nouvelles continuaient de nous faire défaut.

Comment au moins ne montrait-il pas quelque empressement à connaître le résultat de mes démarches pour lui trouver un asile? C'est là surtout ce que vingt fois par jour je me demandais.

LVI

Aussi, quels cris de joie éclatèrent lorsque eut lieu ce que je vais dire!

Le facteur ne passait chez nous que vers midi; mais il arrivait souvent qu'Alain, maintenant grand garçon, allait, pour me faire plaisir, dès six heures du matin, au bureau de poste, éloigné de quatre kilomètres, et nous en rapportait les lettres et les journaux; il mettait d'ailleurs à profit ces courses pour les commissions de sa mère.

Un matin donc, je vois Alain accourir à toutes jambes, élevant en l'air une lettre avec des démonstrations folles, et je l'entends qui s'écrie : *De Suède! de Suède!*

Oh! si je l'avais pu, comme j'eusse couru moi-même au-devant de cette lettre! Je fis quelques pas cependant; j'appelai Florine; les enfants en deux bonds sautent chez Soufflanbise. Nous voilà tous réunis, haletants; j'ouvre la lettre et je lis d'une voix émue :

Kautokeino, 4 septembre.

« Mes amis,

» Au moment où vous recevrez la présente, je serai probablement sous terre; ne vous effrayez pas, il ne s'agit que d'un hivernage en Laponie; car j'y suis, dans ce pays gelé, je m'y plais, et je compte y passer l'hiver après y avoir passé une partie de l'été.

» Ceci vous fait comprendre tout de suite que je n'ai eu, jusqu'ici du moins, qu'à me louer de ce voyage polaire.

» Que direz-vous pourtant du projet de terminer ma carrière d'excursioniste par un séjour d'hiver en Laponie, dans ce village impossible de Kautokeino?

» Je vous dois, à cet égard, une explication. Depuis vingt ans j'ai navigué sur toutes les mers, sur tous les fleuves; j'ai couru presque tous les chemins du monde, emporté sans repos d'un continent à l'autre. Je crains d'avoir perdu complétement, dans ces voyages, l'habitude et même la possibilité de la vie sédentaire. Je veux la reprendre ici, et la reprendre de manière d'abord à ne m'en pouvoir dédire de toute une saison, et de manière aussi à ce qu'ensuite je ne puisse manquer de me trouver bien partout.

» Un hiver chez les Lapons, quelle préparation à la vie encasée!

» Et puis, ayant visité notre planète en plusieurs points de l'équateur, je ne suis pas fâché de l'entrevoir en ses régions polaires.

» Ah! mes amis, quel spectacle que celui de cet interminable jour où l'on voit un soleil immense rouler pour ainsi dire sur le sol en faisant incessamment le tour de l'horizon. A midi il se soulève un peu, et s'abaisse légèrement à minuit, mais sans disparaître... Quels effets de lumière! et quel enchantement sur ces maigres et pauvres et dénudés paysages!... J'aurai dans quelques mois le spectacle contraire : celui d'une nuit éternelle...

» Mais réservons tout cela pour nos causeries du prochain hiver, que je compte passer non plus chez les Lapons, mais au milieu de vous, chers amis.

» Je ne demande pas où tu en es de tes recherches pour me trouver une cabane et un champ; je suis sûr qu'en ce moment même tout est déjà prêt et que notre vieille amitié t'aura fait faire quelque miracle.

» D'ailleurs, tout me sera bon, pourvu que j'aie au village natal un petit coin avec un toit sur la tête, pas trop éloigné du tien.

» Malheureusement, il est douteux que je puisse partir d'ici avant la fin d'avril.

» Il ne faudrait donc pas m'attendre avant la première quinzaine de juin.

» Ce petit retard m'afflige et t'affligera; mais il faut excuser un voyageur qui, faisant sa dernière promenade, la prolonge de quelques instants. D'ailleurs, il y a ici force majeure.

» Oh! oh! oh! quel pays, et combien je vous réjouirai tous quand je vous ferai le portrait de mes hôtes!

» Je dois aujourd'hui vous affirmer seulement que ce sont d'assez innocentes, je veux dire d'assez inoffensives créatures.

» Si je vous racontais comment je suis logé, couché, régalé, vêtu, éclairé, blanchi, vous ririez d'abord aux éclats, et puis vous seriez pris de commisération; rassurez-vous, les vrais voyageurs ont le don précieux d'être toujours un peu du pays qu'ils visitent. Votre ami Valentin est devenu à moitié Lapon. J'ai eu toute ma vie horreur de la fumée, et voici que je m'y habitue à Kautokeino!

» Je ne suis pas venu ici seul, mais je vais y rester seul. Un voyageur hollandais rencontré en Suède m'a accompagné en Laponie; mais il retourne à Stockholm et de là dans son pays; c'est à lui que je confie cette lettre pour qu'il vous l'expédie de Suède.

» Mes instructions, prières et recommandations pour l'arrangement de ma cabane restent telles que tu les as reçues; je n'y veux rien modifier. D'ailleurs, je laisse cet établissement entièrement à ta discrétion, prenant l'engagement de tout approuver.

» T'ai-je dit que, pour ne pas trop rompre avec mes habitudes de locomotion, je me propose d'avoir cheval et voiture? ah! ah! il faudra bien que tu te promènes avec moi.

» Fais en sorte, par conséquent, qu'avec la maisonnette il y ait écurie et remise.

» Maintenant, te dirai-je avec quelle impatience et quelle fièvre j'aspire après le moment où je pourrai te revoir; où je pourrai connaître et embrasser ta femme ainsi que tes chers enfants; où je pourrai, enfin, serrer la main cordialement au vieil ami Soufflanbise dont tu me parles si bien et dont je me fais chaque jour un portrait nouveau? Ne serait-ce pas un gros petit bonhomme à visage farouche, avec des yeux pleins de vivacité, de douceur et de tendresse? C'est ainsi souvent qu'est faite la vraie bonté, celle qui se cache et se fait un peu sauvage.

» Enfin, avant dix mois, je pourrai refaire ce portrait d'après nature.

» En attendant ce jour, le plus désiré qu'il y ait eu dans ma vie, je vous embrasse tous du fond du cœur, chers et bien chers amis. — A moins de quelque malencontre dans ce royaume ou plutôt dans cet enfer du froid, comptez sur moi vers le milieu de juin. »

LVII

C'étaient de bonnes nouvelles, puisqu'il se portait bien, puisque son voyage s'accomplissait au mieux et que rien n'était changé dans ses résolutions; mais ce retard d'un mois empêchait que notre joie ne fût complète. Nous n'étions qu'en décembre, et nous devions attendre encore six mois!...

Tant de choses, en six mois, pouvaient encore survenir! Mais comment s'était-il fait que sa lettre eût été trois mois à nous parvenir? C'est un point que seul le voyageur hollandais eût pu nous expliquer.

Peut-être des mésaventures étaient survenues à ce voyageur; et qui pourrait dire que des retards du même genre ne remettraient pas encore le retour de Valentin?

Nous en eûmes, sur cette lettre, pour huit jours de commentaires.

Soufflanbise était tout heureux de penser que bientôt il serait édifié par Valentin sur la situation générale du monde et sur son excès de population.

Les enfants et leur mère continuaient de rêver aux raretés que rapporterait le voyageur; et moi j'étais d'avance tout au plaisir de le revoir et de lui raconter, en retour de ses récits de voyage, le détail de tout ce qui s'était passé au pays depuis son départ.

Il serait plaisant qu'un reste-en-place comme moi pût intéresser un court-le-monde tel que lui.

Autrefois, Valentin et moi nous étions d'accord sur tous les sujets importants; continuerait-il d'en être de même?

Tant voyager n'est pas sain à tous les esprits. Mais Valentin, au physique, au moral, semblait destiné aux courses incessantes. Son cerveau, comme tout le reste de son organisme, se délectait dans la translation.

Qu'éprouverait-il en se retrouvant dans la maison de sa mère?

A quoi s'occuperait-il dans cet ermitage? Ne serait-il pas repris quelque jour du désir de se remettre en route?

Voilà quelles étaient nos pensées à cette heure même où le malheureux Valentin était englouti sous la neige et les glaces dans une nuit éternelle.

La suite à une prochaine livraison.

LA PÊCHE DU TRÉPANG.

Voy. p. 79.

La pêche du trépang se fait surtout autour des îles de la Malaisie, aux dépens d'une espèce appelée *Holothuria edulis*, type du genre *Thyone* (Oken). Cette pêche exige beaucoup de patience et de dextérité: les Malais, penchés sur le devant de leur embarcation, ont dans leurs mains plusieurs longs bambous disposés de manière à s'adapter les uns à la suite des autres, et dont le dernier est garni d'un crochet acéré. A l'époque favorable, c'est-à-dire pendant les temps de calme, les yeux de ces pêcheurs exercés percent la profondeur des eaux et aperçoivent avec facilité, jusqu'à une distance qui, assure-t-on, n'est pas moindre que 35 mètres, l'holothurie accrochée aux coraux ou aux rochers. Alors le harpon, descendant doucement, va frapper sa victime, et rarement le Malais manque son coup. Quelquefois les trépangs se retirent loin des côtes, ou bien la rareté des calmes rend la pêche très-peu productive: aussi croit-on que les Malais se rendaient jadis, pour pêcher ces animaux, jusque sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et cela longtemps avant que les Européens eussent abordé ces parages.

Quelquefois la pêche des trépangs se fait plus simplement encore, ainsi que nous le rapporte le baron de Wogan dans son Voyage à Bornéo :

« Aussitôt que l'ancre de la proa que nous montions, — engin composé de bois dur et d'une simple pièce, — fut mouillée sur son lieu de pêche, tout l'équipage, avec une dextérité remarquable, disparut dans l'empire de Neptune. Une minute s'était à peine écoulée, qu'ils reparaissaient successivement à la surface des flots, tenant deux ou trois trépangs serrés dans chaque main. Avec la dextérité et la grâce du singe, ils les jetèrent alors dans la proa, puis ils replongèrent sans prendre à peine le temps de faire une nouvelle provision d'air.

» J'examinai, puis je disséquai un de ces mollusques. C'est un animal mou, sans vertèbres, mais ayant, malgré cela, un cœur et des vaisseaux. Il s'attache au fond de la mer, mais comme il est très-lent dans ses mouvements, un plongeur habitué au métier le saisit facilement et l'arrache sans peine. Ces trépangs avaient environ $0^m.16$ de long sur $0^m.07$ de diamètre.

» Avant de les jeter dans la chaudière, les Malais les éventraient au moyen d'un couteau, les débarrassant ainsi

de leurs intestins; puis, après leur avoir fait faire quelques bouillons dans l'eau de mer, après leur avoir fait rendre ainsi la grande quantité d'eau et de sable qu'ils ont dans le corps, ils les fumaient, et enfin les faisaient sécher sur des claies de branchages.

» L'opération terminée, on les empile dans des barriques pour les expédier en Chine et sur les nombreux marchés de l'Océanie où se trouvent dispersées des colonies chinoises. »

ÉRUPTIONS VOLCANIQUES
ET JETS D'HYDROGÈNE DU SOLEIL (1).

On sait que la couche lumineuse qui donne au globe du Soleil un si immense pouvoir de rayonnement paraît être si mince, par rapport au volume de l'astre, qu'elle représente à peine pour ce globe la pellicule d'un fruit.

On sait aussi que les taches sont dues à des lacunes ou à des déchirures de cette couche lumineuse qui couvre la surface du noyau, et qui est elle-même entourée d'une première atmosphère incandescente d'hydrogène, atmosphère basse, tourmentée, où se produisent fréquemment des injections de vapeurs métalliques, provenant du corps solaire.

Enfin cette première atmosphère hydrogénée est surmontée elle-même d'une dernière enveloppe contenant également l'hydrogène, mais à un degré de rareté excessive, enveloppe qui s'étend à des distances énormes du Soleil.

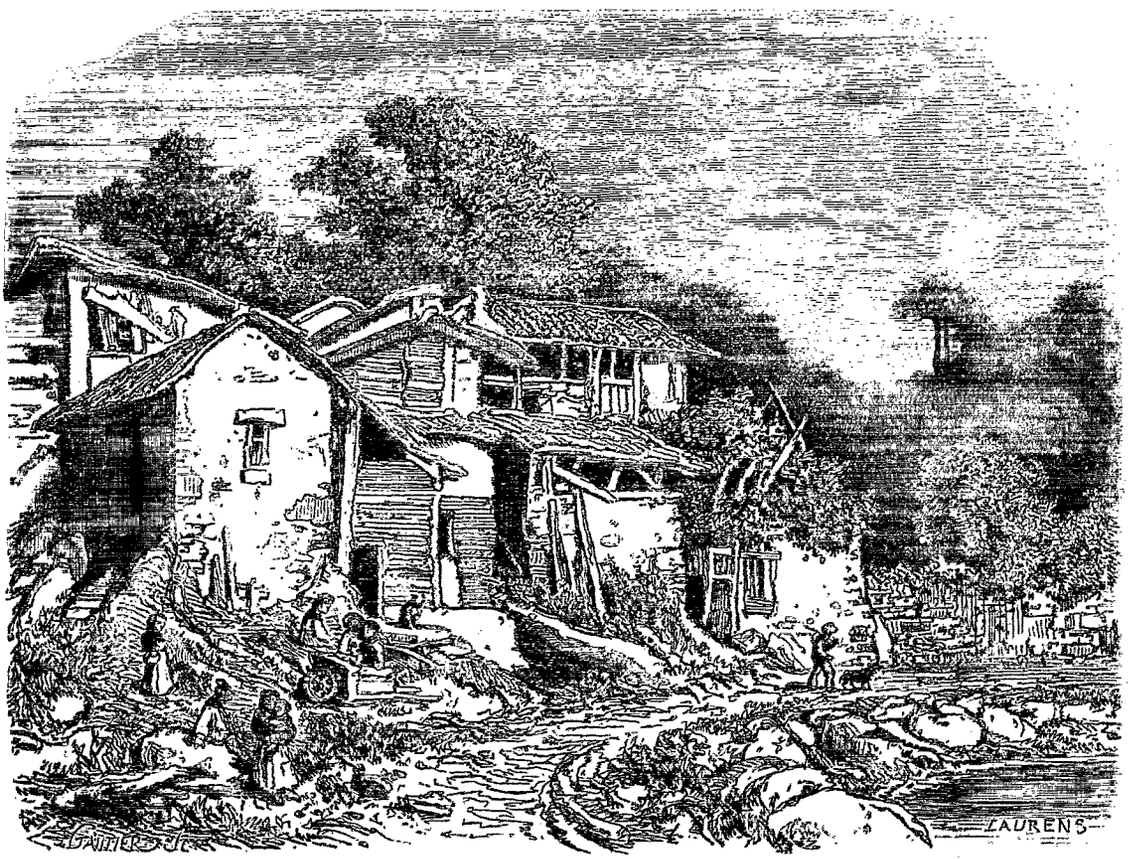
Des émissions gazeuses, des jets d'hydrogène partant du noyau, traversent la photosphère (couche lumineuse) et les atmosphères hydrogénées, et s'élèvent jusqu'à des hauteurs de dix, vingt, trente mille lieues.

Ces mouvements s'exécutent souvent avec une rapidité qui confond l'imagination.

Tous les astronomes qui ont observé ces phénomènes ont été frappés de leur analogie avec nos éruptions volcaniques terrestres. Mais quelle différence d'échelle! Notre terre serait à peine assez grosse pour figurer une des petites pierres rejetées par ces éruptions solaires.

HABITATIONS RUSTIQUES PRÈS D'ANNONAY
(ARDÈCHE).

C'est à Vidalon-lez-Annonay, dans une usine fondée au dix-septième siècle, que les Montgolfier firent, en 1775, les premières tentatives en France de fabrication des papiers vélin et y introduisirent les usines et les procédés hollandais ; cette papeterie reçut le titre de manufacture royale le 15 avril 1784. C'était l'année précédente, le 5 juin 1783, qu'avaient eu lieu, en présence des États du Vivarais, les premiers essais d'aérostation qui ont immortalisé le nom de Montgolfier (1). Depuis lors, l'usine s'est étendue et produit actuellement plus de deux millions de kilogrammes de papier par année. L'importance de cette



Habitations rustiques près d'Annonay (Ardèche). — Dessin de J.-B. Laurens.

production a amené des organisations ouvrières, des sociétés de secours. Il y a là une rivière qui coule en cascade, des blocs de granit admirablement coupés, une végétation luxuriante d'arbres, de plantes grimpantes, de fougères, de mousses, de lichens. La plupart des bâtiments de l'usine, avec leurs ponts, leurs galeries, leurs hautes cheminées, entreraient avec honneur dans un tableau de maître. Il y a des habitations luxueuses et des cabanes en bois comparables aux chalets suisses les plus pittoresques.

(1) Voy. *la Chimie céleste*, par J. Janssen, de l'Académie des sciences.

(1) Voyez les Tables.

PARMENTIER,

PHARMACIEN, MEMBRE DE L'INSTITUT.



Parmentier. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait gravé par Dutilloir.

Le corps des pharmaciens, qui a donné à la France et à l'Europe un si grand nombre d'hommes illustres, n'en présente peut-être aucun dont le nom mérite mieux d'être conservé dans la mémoire du peuple que l'homme vénérable dont nous donnons aujourd'hui le portrait.

C'est Parmentier qui a dissipé en France les préjugés enracinés contre la pomme de terre. Les agriculteurs croyaient qu'en la cultivant on nuisait à la terre, et tout le monde s'imaginait qu'en l'admettant au nombre des aliments on favoriserait les maladies et notamment la lèpre.

Pour montrer la persistance de la défaveur avec laquelle la pomme de terre était considérée dans les localités écartées, celui qui écrit ces lignes peut raconter une petite discussion à laquelle il assista bien jeune, vers 1808, entre son père, ami du progrès, et une vieille tante qui n'avait jamais quitté la maison du grand-père, dans le village de Barbaste [1], situé aux confins des Landes, arrondissement de Nérac. Voyant des pommes de terre magnifiques, le neveu, qui habitait Bordeaux après avoir séjourné plusieurs années à Paris, demandait qu'on en servît sur la table. La tante s'indignait et finit par s'écrier : « Non, jamais! tant que Louise tiendra la maison de son frère, jamais une pomme de terre n'entrera dans un plat; ce n'est bon que pour les cochons. »

C'est encore en continuation de ce dédain que les opposants aux Bourbons, après 1814, croyaient insulter Louis XVIII en l'appelant *gros mangeur de pommes de terre!*

On peut juger par ces faits, si voisins de nous, quelle était la résistance à l'emploi de la pomme de terre sur la fin du règne de Louis XV, lorsque Parmentier se mit en tête de la faire entrer dans l'alimentation ordinaire; l'idée lui en était venue pendant qu'il était prisonnier en Allemagne, pendant la guerre de Sept ans.

Parmentier, né en 1737, à Montdidier (Somme), avait embrassé la carrière de la pharmacie. Travaillant avec ardeur pour échapper à la pauvreté, il se trouvait, à l'âge de vingt ans, commissionné pharmacien dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre. Il ne se préoccupait point de sa sûreté lorsque le service exigeait ses soins : aussi se laissa-t-il prendre cinq fois, et chaque fois il mit sa captivité à profit pour rechercher ce qu'il pourrait importer dans

[1] Voy., sur Barbaste, t. VII, 1839, p. 121. Ce gros village est connu par les quatre tours que Henri IV y fit bâtir pour servir de moulin à quatre sœurs, ce qui lui valut le surnom de *mouley* (meunier) *de Barbasto*. Il aimait parfois à prendre lui-même ce titre. La tradition raconte que, guerroyant loin de la Gascogne, et son armée étant au bord d'une petite rivière, on vint lui dire que depuis un quart d'heure on entendait, de l'autre côté de l'eau, une voix obstinée chantant à tue-tête en gascon, et répétant sans cesse les mêmes paroles dont on ne pouvait deviner le sens. Henri IV s'y rendit. *O mouley de Barbasto*, disait la voix, *den tres cops tres hores la gata bay gata* (dans trois fois trois heures la chatte va chatter). Il comprit, et leva le camp qui était en partie miné. — Dans un des nombreux dialectes du gascon, *gata* veut dire à la fois une *chatte* et une *mine*.

sa patrie. Obligé de se nourrir de pommes de terre, très-employées en Allemagne, il eut tout le temps d'apprécier cet aliment et d'en reconnaître la parfaite innocuité sur le corps humain; il put également suivre tous les détails de la culture.

Il ne négligeait point cependant les travaux de sa profession : s'étant appliqué à la chimie sous les yeux d'un célèbre pharmacien de Francfort, il ne tint qu'à lui d'en devenir le successeur et d'en épouser la fille; mais la patrie parla plus haut que l'intérêt; il refusa ces offres brillantes pour rentrer en France, où, après avoir suivi les cours de Nollet, de Jussieu et de Rouelle, il obtint, au concours, la place d'apothicaire adjoint à l'Hôtel des Invalides. Il s'y fit remarquer, et fut plus tard pourvu du titre d'apothicaire en chef, lequel, bien qu'il n'en exerçât point les fonctions par suite d'un conflit, entoura son nom d'une grande autorité scientifique.

En 1771, l'Académie de Besançon couronna un mémoire de lui où il indiquait les substances alimentaires susceptibles d'atténuer les disettes, et où il donnait la liste des plantes nombreuses dont on pouvait extraire de l'amidon; naturellement la pomme de terre était du nombre, et c'était elle qui pouvait le mieux répondre au but du mémoire. Ce fut de là que Parmentier partit pour donner un nouvel essor aux idées qu'il n'avait cessé de nourrir depuis sa captivité. Il s'attacha dès lors plus étroitement à la propagation de ce tubercule; mais il ne tarda pas à reconnaître que des faits positifs et des expériences incontestables pourraient seuls avoir raison des préjugés. Aussi se mit-il en état de publier (1778) un examen chimique des éléments de la pomme de terre; puis, pour donner au public parisien une démonstration irrésistible des facilités que la culture de cette plante pourrait offrir aux agriculteurs, il en ensemença, aux portes de Paris, dans la plaine des Sablons, une surface de 54 ares, considérée jusqu'alors comme tout à fait stérile. Quand les fleurs parurent, il eut l'idée, à la fois gracieuse et ingénieuse, d'en former un bouquet et de venir le déposer aux pieds du roi Louis XVI, très-partisan de ses idées, et dont la protection ne lui avait point manqué. Le roi mit les fleurs à la boutonnière de son habit, et les courtisans, aussitôt convertis, tinrent en considération le but que se proposait le savant philanthrope.

Tous les moyens possibles et imaginables de propagande furent employés par le *bon* et *excellent* Parmentier, comme le qualifie Henri Martin dans sa grande Histoire de France. Il ne craignit pas de donner à des savants et à des notabilités un dîner demeuré célèbre, où la pomme de terre figura seule, dit-on, et fut accommodée de toutes les manières, ayant même fourni les éléments d'une liqueur.

Ces efforts aussi persévérants qu'adroits furent couronnés du succès le plus éclatant, et, grâce à cet homme de bien, la pomme de terre devint l'une de nos plus importantes richesses, celle qui, dans l'alimentation humaine, vient immédiatement après les céréales.

Le portrait de Parmentier répond bien à l'idée que l'on peut se faire de lui. L'intelligence unie au bon sens respire dans cette physionomie sympathique; on y voit, au premier coup d'œil, cette finesse particulière qui accompagne la bonté chez les philanthropes pratiques éloignés des utopies.

Nous nous bornons aujourd'hui à signaler le principal titre de Parmentier à la reconnaissance publique. Nous aurions à faire connaître aussi les autres services qu'il a rendus, soit dans l'art de la boulangerie, soit comme pharmacien, soit comme administrateur; peut-être trouverons-nous d'autres occasions pour nous acquitter envers sa mémoire; mais n'eût-il à son compte que l'heureuse introduction de la pomme de terre dans la culture et dans l'alimentation du peuple français, demeuré à cet égard en arrière de l'Allemagne du Nord, il aurait bien mérité du pays!

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138.

VIII. — LA PAGE 115.

Quand Valentine rentra, son père courut à elle avec une vivacité fébrile qu'elle ne lui avait jamais connue. Berthe ramassa prestement ses outils et ses fleurs, et dit à sa voisine :

— Vous revenez bien tard aujourd'hui, ce qui fait que le pauvre cher homme ne tenait plus en place; mes chansons le crispaient, je ne savais plus comment le distraire, d'autant plus que je tombais de sommeil.

Cela dit, la fleuriste s'empressa de rentrer chez elle. Dès qu'elle fut partie, Valentine disposa comme il le fallait sa table-bureau pour réparer le malheur causé par la frayeur de Catherine. Ces préparatifs achevés, elle dit doucement à son père :

— Me voilà près de vous; ainsi il n'y a plus à vous inquiéter pour moi. Vous êtes fatigué, il faut dormir.

Pierre Jousselin fit, en signe de refus, un léger mouvement de tête, et s'assit dans l'ombre à quelques pas en arrière de la table devant laquelle Valentine s'était établie pour écrire. La jeune fille n'avait pas l'habitude de s'opposer aux innocentes fantaisies de l'insensé; d'ailleurs, heureuse de se retrouver près de lui, elle n'insista pas, et, le laissant où il se trouvait bien, commença aussitôt son travail.

Pendant quelques minutes, son père demeura tranquillement à la même place, regardant sa fille et lui souriant d'un sourire empreint d'une enfantine bonté; puis, cédant à une irrésistible attraction, il quitta sa chaise, et lentement, sans bruit, il s'approcha de la table sur laquelle Valentine se tenait penchée. Pierre Jousselin, courbé vers la charmante tête blonde que si souvent, autrefois, il avait tenue dans ses mains et caressée de ses lèvres, ne vit d'abord qu'elle; puis il regarda le papier, les crayons, le tire-ligne, et suivit des yeux le mouvement de la plume; Valentine copiait toujours.

Tout à coup, le pauvre inventeur, jusqu'alors silencieux comme un fantôme, poussa un cri rauque, un cri non de souffrance, mais de joie et de triomphe; dernier cri enfin de la folie expirante. En même temps, d'un geste rapide comme la pensée, il saisit le manuscrit placé devant Valentine, et, l'élevant en l'air, il répéta, d'une voix entrecoupée par la suffocation :

— Pas perdu! il n'était pas perdu!

Valentine se leva d'un bond :

— Mon père, dit-elle, je vous en supplie, rendez-moi ces papiers!

Mais lui continuait à les agiter au-dessus de sa tête, et ses lèvres tremblantes murmuraient :

— Retrouvés! je les ai retrouvés!

La jeune fille essayait de lui saisir les mains; mais, voyant l'inutilité de ses efforts, et surtout épouvantée d'une lutte qui révoltait sa tendresse filiale, elle se mit à genoux :

— Écoutez-moi, mon père; ce manuscrit que vous venez de me prendre, c'est un dépôt qu'on m'a confié; si je ne le rends pas, je suis perdue, déshonorée...

— Déshonorée? toi! parce que tu me rapportes mon bien, mon honneur, notre fortune! Ta mère m'avait pris

tout cela, ma fille me le rend... C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, parce que c'est juste.

Il disait cela librement et d'une voix ferme ; son visage n'exprimait plus l'égarement de l'esprit. C'était un homme en pleine possession de sa raison qui parlait à sa fille. Mais Valentine savait que la folie emprunte souvent l'apparence de la raison. Elle se crut en droit de supposer que ce changement d'attitude et de langage n'était qu'une autre forme de l'aliénation mentale causée par la terrible secousse que son père avait subie autrefois. D'un autre côté, elle se rappelait que sa mère lui avait raconté l'histoire des manuscrits vendus, et elle se demandait avec terreur si la pensée de l'inventeur brusquement dépouillé de son œuvre n'était pas spontanément redevenue lucide en retrouvant ce qu'il croyait à jamais perdu. A l'expression de doute qui se peignait dans le regard de sa fille, Pierre Jousselin devina une partie de ses pensées. Il cacha sur sa poitrine le manuscrit qu'elle n'eût pas tenté de lui reprendre; puis, s'approchant d'elle, le regard limpide et le visage souriant, il lui dit :

— Chère enfant, pendant de longues années, à la suite d'une scène terrible, il me semble que j'ai dormi d'un lourd et pénible sommeil. Le jour ne m'apparaissait qu'à travers un voile grisâtre ; les hommes se mouvaient devant mes yeux comme des ombres errantes à travers les nuages ; j'étais souvent pour moi-même comme une illusion, comme un fantôme ; je ne me sentais vivre qu'auprès de toi, et c'est toi seule que je voyais vivante. Le même coup imprévu qui m'avait plongé dans les ténèbres me rend subitement la lumière... et toi qui m'écoutes en joignant les mains, car, je le vois bien, tu pries pour moi; toi qui me regardes à travers tes larmes, tu ne vois encore en moi qu'un de ces malheureux qui pensent et qui parlent comme on rêve ; mais, crois-le, Valentine, ces papiers que tu voulais me disputer sont bien ceux que ta mère a vendus pour te sauver. L'écriture de ce manuscrit est bien la mienne, c'est bien moi aussi qui ai tracé l'ébauche informe de ces dessins que tout à l'heure encore ta main exercée rectifiait avec tant d'intelligence et de fermeté... Tu me crois, n'est-ce pas? Dis, me crois-tu?

La jeune fille, incertaine d'elle-même et trop émue pour s'interroger, s'émerveillait de la lucidité de son père : la franchise de son regard, la fermeté de sa voix, la charmaient.

— Ne me demandez rien, mon père bien-aimé, dit-elle ; mais parlez, parlez-moi encore.

— A cette heure, reprit-il, j'en ai la conscience et la certitude, j'ai été fou... mais un instinct puissant et, j'ose le dire, sacré, survivait à la perte de ma raison ; je parle de l'idée avec laquelle j'avais vécu si longtemps seul à seul; cette idée, mon invention, m'était toujours présente... Quand j'ai saisi le manuscrit que tu copiais là, sous mes yeux, tu as cru à la monomanie d'un insensé ; tu as pris mon cri de joie pour celui du délire, et pourtant c'était la raison que je recouvrais, la sainte raison, pure comme la lumière; pour te convaincre, il te faut une preuve : je vais te la fournir.

Tout en parlant, Pierre Jousselin étala sur la table le manuscrit qu'il avait tenu jusque-là soigneusement pressé sur sa poitrine, et il feuilleta le cahier :

— Si ce manuscrit est le mien, il doit y avoir une lacune; regarde toi-même si ce n'est pas la page 115 qui manque.

Valentine tourna rapidement les feuillets :

— 111, 112, dit-elle, je n'avais copié que jusque-là.

— Continue, dit impatiemment son père.

Elle compta :

— 113, 114!

— Après! après! s'écria plus impétueusement encore Pierre Jousselin.

Ce fut avec hésitation que Valentine tourna ce feuillet 114, et, d'une voix brisée par l'excès de la surprise, elle lut tout haut le chiffre 116.

Tandis que, pâle de saisissement, elle demeurait immobile et muette, le regard fixé sur le chiffre qu'elle venait de nommer, Pierre Jousselin, qui n'avait pas mis en doute le résultat de la vérification, courait vers la cheminée. A l'un des côtés était suspendu un travail à l'aiguille, exécuté par Valentine à l'époque où elle suivait les cours de l'école. Ce tableau avait pour pendant un cadre de bois noir renfermant sous son verre bombé la couronne de fleurs d'oranger portée par la pauvre Nancy le jour de son mariage. Il détacha ce cadre de la muraille, enleva la feuille de carton maintenue derrière par de légers clous fixés dans l'épaisseur du bois. La feuille de carton se dédoubla et s'entr'ouvrit comme le pli d'un portefeuille ; le père de Valentine en tira un papier jauni et plié en quatre, qu'il développa et vint mettre sous les yeux de sa fille.

— Regarde, lui dit-il avec l'accent du triomphe ; la voici, cette page 115!

Comparée avec le manuscrit, c'était bien le même papier de qualité inférieure, la même encre légèrement blanchie, la même écriture lourde et mal assurée trahissant l'inhabileté d'une main habituée à manier le marteau.

Plus Valentine regardait et mieux elle était convaincue. Elle plaça le feuillet restitué entre les folios 114 et 116, et ses derniers doutes s'évanouirent. Alors elle tomba à genoux devant le pauvre inventeur que la douleur avait rendu fou, et, couvrant ses mains de baisers, elle s'écria :

— Oh! mon père, je comprends maintenant combien vous avez dû souffrir!

— Je ne souffrirai plus; ma fille croit en moi... et j'ai reconquis mon œuvre, le rêve fiévreux de mes nuits et de mes jours... ma fortune!... mon idée!

Sans attendre que Valentine le lui demandât, il se hâta d'expliquer comment la page absente du manuscrit se trouvait, après tant d'années, cachée sous le cadre dont la copiste, par un sentiment d'amour filial, avait fait l'un des ornements de sa chambre de jeune fille.

— Même au milieu de ma folie, dit-il, j'ai toujours gardé le souvenir de mes travaux perdus; je n'avais aucun espoir, et cependant je cherchais sans cesse et partout. C'est, je crois, en furetant au fond d'un placard que j'ai retrouvé ce feuillet de mon manuscrit; de peur qu'on ne le prît comme le reste, je le cachai derrière le bouquet de ta mère... J'avais oublié cela depuis longtemps, il a fallu la vue de mon ancien travail pour me rendre la mémoire.

Tant d'heures s'étaient écoulées depuis le retour de Valentine, qu'elle entendit sonner minuit au moment où Pierre Jousselin demandait qu'elle lui expliquât comment le manuscrit était tombé entre ses mains. Elle éprouvait de l'embarras à répondre, sachant maintenant que le mémoire dont M. Grandmaison se disait l'auteur était l'œuvre de son père. La reconnaissance envers sa protectrice lui faisait un devoir de ne rien divulguer avant de l'avoir revue. Elle prétexta l'accablement du sommeil pour éviter de prolonger l'entretien.

— Soit, dit l'inventeur remis en possession de son travail, tu me conteras cela demain; moi-même, après les émotions de cette soirée, j'ai besoin de repos.

Lorsqu'il fut couché et aussitôt endormi, Valentine alla pieusement glisser le manuscrit sous l'oreiller de son père.

— Là, se dit-elle, on ne le lui reprendra pas; d'ailleurs, j'en suis la gardienne à présent.

Elle se jeta sur son lit de jeune fille; mais le jour avait paru qu'elle ne dormait pas encore.

La suite à la prochaine livraison.

CITRON
NOM DE CHIEN.

De nos jours, il est rare qu'on entende appeler un chien *Citron*, bien qu'il y en ait à poil jaune tout comme autrefois. Il paraît, d'après quelques passages de différents auteurs, que ce nom était assez usité aux seizième et dix-septième siècles. C'était, par exemple, celui d'un chien qui avait appartenu à Henri IV, et qu'on mit sur son passage, avec une inscription au cou, lorsqu'il vint à Agen. Cette inscription était un sonnet d'Agrippa d'Aubigné, qui se plaignait de l'ingratitude de ce roi, devenu catholique, envers ses anciens coreligionnaires. Voici le sonnet:

Sire, vostre Citron, qui couchoit autrefois
Sur vostre lit sacré, couche ores sur la dure.
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traistres le choix.

C'est luy qui les brigands effroyoit de sa voix,
Des dents, les meurtriers. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Paiement coustumier du service des rois?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable,
Le fit chérir de vous, mais il fut redoutable
A vos lasches ennemis par sa dextérité.

Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veües
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

Dans sa comédie des *Plaideurs*, Racine a donné le nom de *Citron* au chien de Dandin :

PETIT-JEAN.
. . . . . Tout est perdu... Citron,
Votre chien... vient, là-bas, de manger un chapon.
Rien n'est sûr devant lui : ce qu'il trouve il l'emporte.

Et à l'acte suivant, l'Intimé, défenseur du chien, s'écrie :

Et quand il serait vrai que Citron, ma partie,
Aurait mangé, Messieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon : qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron?
Témoin trois procureurs dont icelui Citron
A déchiré la robe : on en verra les pièces.

LE CHEVAL DE TROIE.
CE QU'IL POUVAIT ÊTRE.

Comment devons-nous nous figurer le fameux cheval de bois à l'aide duquel les Grecs s'emparèrent de Troie?

On connaît la légende dont les principaux traits sont fournis par Homère, dans l'Odyssée; des poëtes grecs dont les œuvres sont aujourd'hui perdues, Stésichore, Arctinus, Leschès et d'autres, en avaient ajouté de nouveaux, et Virgile l'a reprise à son tour dans l'Énéide.

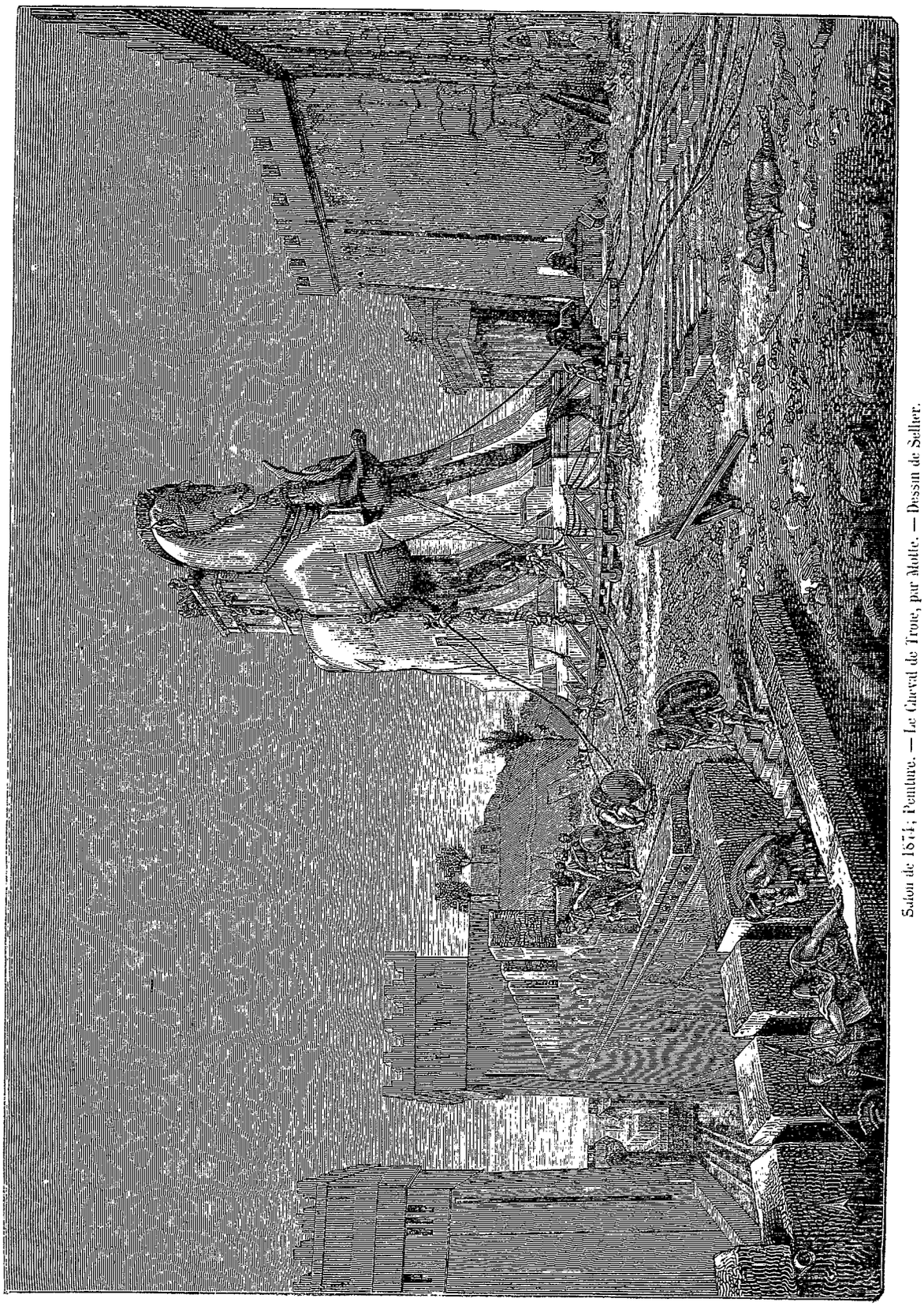
Après dix ans de siége, Troie restait imprenable. Les Grecs, à l'instigation de Minerve, eurent recours à un dernier stratagème. Un cheval de bois de taille gigantesque, aux flancs creux, capable de contenir cent hommes, fut construit par Epeius. Dans l'intérieur se cachèrent Ulysse, Ménélas, le fils d'Achille, Néoptolème, et l'élite des héros grecs, tandis que l'armée entière faisait voile pour Ténédos, après avoir brûlé ses tentes, et semblant avoir renoncé au siége. Les Troïens, transportés de joie, sortirent de la ville et s'approchèrent avec étonnement de la machine que leurs ennemis avaient laissée derrière eux. Ils furent longtemps incertains sur ce qu'ils devaient en faire, et les héros inquiets entendaient de l'intérieur les avis donnés alentour. Beaucoup de Troïens désiraient consacrer le cheval aux dieux, dans la ville, comme un gage de reconnaissance; mais les plus circonspects engageaient leurs concitoyens à se défier du présent de l'ennemi. Laocoon, prêtre de Neptune, manifesta son aversion en frappant le cheval de sa lance, et le son qu'il rendit fit connaître que ses flancs étaient creux. Mais les Troïens négligèrent cet avertissement. Laocoon, victime de la colère des dieux hostiles à Troie, mourut misérablement avec ses deux fils : ils furent étouffés par deux serpents sortis du sein des flots. Cet effrayant spectacle et les perfides conseils de Sinon, traître que les Grecs avaient à dessein laissé sur le rivage, déterminèrent les Troïens à traîner la fatale machine dans leurs murs. Ils le firent en triomphe et avec une joie tumultueuse. La nuit suivante, tandis qu'ils s'abandonnaient à leurs transports, Sinon alluma le feu qui devait servir de signal aux Grecs à Ténédos, et ouvrit les verroux du cheval de bois, d'où descendirent les guerriers qui y étaient enfermés. La ville, attaquée à la fois au dedans et au dehors, fut entièrement saccagée et détruite; ses héros, son peuple, furent massacrés ou réduits en captivité.

Tel est, résumé en peu de mots, le récit des poëtes. Les monuments antiques où est représentée la prise de Troie ne peuvent nous être d'aucune aide, si nous cherchons à nous former une idée précise de la construction d'Epeius. Dans quelques bas-reliefs et sur des pierres gravées, on voit le cheval de bois, grossièrement ou naïvement dessiné, quelquefois fixé sur une planche à roulettes, et tout semblable à un jouet d'enfant. Ces ouvrages sont de bas temps et peu importants pour l'art. Il y avait à Athènes, sur l'Acropole, un colosse de bronze qu'on appelait le cheval *Durien*, ce qui veut dire le cheval de bois : on voyait sortir de ses flancs des héros de l'Attique que l'orgueil athénien se plaisait à compter au nombre des vainqueurs de Troie. Le piédestal existe encore, et porte même une inscription qui fait connaître les noms de Chérédème qui l'avait consacré, et de Strongylion qui était l'auteur du colosse. Nous ne savons rien de plus sur le cheval Durien; mais quand bien même il nous aurait été conservé, œuvre conventionnelle plus habilement exécutée, mais d'une manière aussi simple et aussi abrégée que les ouvrages insignifiants qui nous restent, il est probable qu'il ne nous instruirait pas mieux sur ce que pouvait être une œuvre pareille au temps d'Homère.

Laissons de côté la question, si longuement et si souvent discutée, de savoir à quelle époque ont été composés les poëmes qui portent le nom d'Homère. Quelque date qu'on leur assigne, il est constant qu'ils dépeignent une société arrivée à un certain degré de civilisation, d'avancement dans les arts et les industries indispensables pour l'exécution d'une œuvre telle que le cheval de Troie.

Dans l'âge décrit par Homère, il n'y avait encore parmi les Grecs, même parmi ceux de l'Asie Mineure, qui cependant devançaient ceux d'Europe, ni sculpteur habile à imiter les modèles offerts par la nature, ni statuaire en état de fondre et de jeter en moule une grande figure de métal semblable au cheval Durien; mais certainement on eût trouvé déjà des ouvriers capables d'en travailler séparément les diverses parties en les repoussant au marteau, pour les assembler ensuite. Toutefois, peut-on comparer un colosse tel que nous est dépeinte l'œuvre d'Epeius, aux œuvres de petites proportions qui représentent pour nous le

savoir-faire des artistes primitifs? Nous savons d'ailleurs que le cheval était en bois. Les héros d'Homère étaient charpentiers et menuisiers habiles. Imaginons donc une puissante charpente que pouvaient sans peine fabriquer des hommes qui savaient construire des vaisseaux. Il n'était pas plus malaisé de dresser une coque sur quatre po-



Salon de 1874; Peinture. — Le Cheval de Troie, par Motte. — Dessin de Sellier.

teaux équarris en forme de jambes, que de la renverser et d'y planter des mâts; et les mêmes ouvriers, qui avaient appris des Phéniciens, sans doute, à donner à l'extrémité de leurs navires une courbe gracieuse imitant le col flexible des oiseaux aquatiques, pouvaient aussi bien façonner, sans beaucoup d'art peut-être, le cou et la tête d'un cheval.

Par-dessus cette construction, rien n'empêche de supposer qu'ils avaient appliqué des plaques de cuivre ou même de bronze, fixées à l'aide de clous de même métal, comme celles qui revêtaient les parois intérieures du trésor de Mycènes. L'art de travailler le bronze était en grand honneur au temps d'Homère, et déjà arrivé à une assez grande perfection : on savait aussi forger, polir et tremper le fer pour en faire des outils et des armes. On étendait l'or en couche légère sur d'autres métaux, aussi bien que sur le bois, la corne ou l'ivoire. Il est donc possible que le harnachement du cheval ait été imité par ce moyen, à moins qu'on ne lui eût passé dans la bouche un mors de bronze, et autour du cou des rênes de cuir découpé et teint, comme chacun apprenait à en faire pour son usage.

Pour qui voudrait pousser jusqu'au bout cette analyse, les poëmes d'Homère et les témoignages conservés par les écrivains postérieurs fourniraient, on le voit, les éléments suffisants d'une étude pleine d'intérêt sur l'industrie de l'âge homérique.

UN SOLITAIRE CONTEMPORAIN DE LA THÉBAÏDE

CHEIK SELIM.

La légende chrétienne est remplie de pieux personnages qui ont passé leurs jours dans un exil volontaire, loin des lieux habités; tels le prophète Élie, saint Antoine, saint Hilarion, sainte Marie Égyptienne, et tant d'autres. La plupart de ces solitaires ont poussé l'esprit de mortification jusqu'à martyriser cruellement leur corps; quelques-uns vivaient entièrement nus, comme on nous peint saint Jérôme; le cardinal Baronius raconte que saint Siméon Stylite est demeuré plus de quatre-vingts ans debout sur une colonne. Les contrées préférées de ces anachorètes furent les montagnes de la Syrie et les déserts de la Thébaïde dans la haute Égypte.

Bien que la retraite au désert puisse trouver une explication suffisante dans les persécutions dont les chrétiens des premiers siècles furent l'objet, et surtout dans le dégoût du monde que devait inspirer aux âmes élevées le spectacle de la société romaine durant la décadence, de pareilles vocations ne laissent pas de nous paraître aujourd'hui étranges. Pourtant, la pratique de la vie érémitique n'a point cessé. Aux lieux mêmes qui virent ces exemples devenus célèbres dans l'hagiographie chrétienne, il y a toujours eu, il existe encore de nos jours des solitaires.

Dans un voyage en Égypte, au commencement de 1859, j'en ai vu quelques-uns, et même le plus fameux de tous : Cheik Selim, dont la renommée s'étend du Delta jusqu'aux cataractes. C'est notre rencontre avec ce dernier que je veux raconter.

C'était à une centaine de lieues au delà du Caire, vers Farchout. Nous avions le matin tué un petit crocodile d'un mètre et demi de longueur qui fuyait à travers les oseraies du rivage, et nous étions très-fiers de notre capture. Le soleil touchait déjà l'horizon, lorsque notre dahabieh jeta l'ancre devant une plage sablonneuse.

Bien qu'il se fît tard, la nuit succédant sans transition au jour sous ces latitudes, l'empressement de nos matelots nous porta à ne pas différer la visite que, dans leur ferveur, ils voulaient faire au saint homme. Depuis midi, ils avaient revêtu leurs plus belles robes et roulé autour de leur tête des turbans d'une entière blancheur; en un mot, ils avaient mis leurs habits, non du dimanche, mais du vendredi; le vendredi étant, comme on sait, le dimanche des musulmans. Chacun d'eux s'était muni d'une offrande.

Au bout de quelques minutes de marche dans les sables, nous arrivâmes au bord d'une sorte de trou circulaire au fond duquel se tenait accroupi, devant un feu de roseaux, un homme tout nu. Il se chauffait de fort près, car nous étions en janvier et la soirée était froide.

Les matelots descendirent à la file dans l'enceinte, le reïs ou capitaine en tête, et, s'approchant avec respect, ils baisèrent dévotement les mains de l'homme accroupi, qui causait avec trois ou quatre individus proprement vêtus de grandes robes, et assis sur le premier gradin de cette espèce de cirque, dont les talus élevés formaient un abri contre la bise.

De taille athlétique, les cheveux crêpus et déjà grisonnants, le corps noir de crasse et de fumée, les jambes excoriées par le feu, Cheik Selim abandonnait ses mains tannées aux hommages des matelots, et répondait à leurs compliments par un *salam!* plein de dignité. Chacun, en passant, lui remettait son offrande : le reïs donna un grand sac de tabac; les autres, de l'argent, des pièces d'étoffe, ou quelques menus objets. Mais le solitaire voulut une robe; aussitôt, un jeune matelot se dépouilla de la sienne, une jolie robe blanche, vraiment, agrémentée de broderies. Cheik Selim en fit cadeau à l'un de ceux qui lui tenaient compagnie. Les assiduités de ces fidèles croyants ne nous parurent pas absolument désintéressées; comme tous les courtisans, les visiteurs habituels de l'ermite devaient vivre à ses dépens, c'est-à-dire aux dépens des pèlerins.

Nous regardions d'en haut cette scène qu'éclairait la blanche flamme des roseaux. Quels motifs avaient pu déterminer l'homme que nous avions devant les yeux à embrasser un pareil genre de vie? On raconte qu'il a été fou, qu'il l'est encore. Son nom de *Selim*, qui signifie « innocent », vient sans doute de là. Les musulmans professent un grand respect pour la folie, qui leur semble être une marque de sainteté. Un malheureux a perdu la raison : « C'est que son esprit est au ciel », disent-ils. La plupart des santons célèbres ont été des hommes frappés de démence, et leur renommée a grandi par les extravagances qu'ils ont faites. A l'époque de la guerre de Crimée, un santon qui se tenait à une des portes du Caire passait pour s'en aller chaque nuit, sur un cheval ailé, combattre les Russes. Le vice-roi lui fit présent d'un magnifique cheval. Le santon renvoya le lendemain au palais le pauvre animal éreinté, fourbu, preuve évidente de la rude campagne qu'il lui avait fait faire la nuit précédente contre les Infidèles. La foule cria au miracle.

Cheik Selim était donc simplement un insensé. Involontairement, je comparais ce fakir indécent et malpropre aux simples croyants que nous avions souvent aperçus faisant la prière au bord du fleuve, après les ablutions prescrites, et dont l'attitude m'avait si vivement frappé. Soigneusement vêtus pour l'accomplissement de l'acte religieux, un tapis sous leurs pieds afin d'éviter toute souillure, ils paraissaient abîmés dans la contemplation de la souveraine grandeur, et rien ne pouvait détourner leur attention. Quelle dignité dans le maintien! Comme on sentait en eux la force d'une foi profonde! Et quelle différence avec cet être plus voisin de la brute que de l'homme!...

Cependant le reïs avait demandé une prière et du beau temps pour le reste de notre voyage. Cheik Selim, tournant alors la tête de notre côté, nous fit inviter à descendre. J'avoue que mon premier mouvement fut de m'en aller; la cérémonie du baise-main se présentait à mon imagination avec force détails repoussants que j'avais eu le temps d'apercevoir ou de deviner; mais mon compagnon voulut voir de plus près, et je le suivis, tout en me tenant à une distance prudente.

Nous pensions en être quittes pour quelques piastres turques, lorsque tout à coup le solitaire nous fit demander le poulet qui était à la broche pour notre souper. L'un des matelots, peut-être celui qui avait révélé à Selim ce détail, s'offrit aussitôt pour l'aller chercher à la barque. Pendant que l'assistance entière affectait de s'extasier sur la faculté divinatoire du saint homme, celui-ci souriait béatement, à la pensée de se régaler avec ses fidèles; car la loi de Mahomet, sévère contre le vin et la viande de porc, ne défend point le poulet rôti.

Mais nous étions loin de compte. L'air frais de la nuit, l'heure avancée, avaient aiguisé notre appétit, et nous n'inclinions nullement à faire le sacrifice de notre souper.

— Quoi! pour un poulet? dira-t-on.

— Certes! sur le Nil, en face du désert, quand il est neuf heures du soir et qu'on a tué un crocodile le matin, un poulet est chose sérieuse.

Nous refusâmes donc, et même avec une nuance d'impatience hautaine, comme des particuliers pressés de montrer qu'ils ne partagent point la croyance commune. — A dire vrai, cela n'était ni nécessaire, ni bienséant. Pourquoi froisser ainsi ces braves gens dans leur foi? Quel droit aurions-nous, après cela, de réclamer pour nous une tolérance que nous ne savions pas pratiquer à l'endroit d'autrui? Les hommes sont bien partout les mêmes.

Nos matelots semblaient profondément scandalisés de la réponse. Refuser un poulet à Cheik Selim! Quelle impiété! quelle imprudence surtout! Un saint personnage qui commande aux vents et à l'orage, sait brider les chacals et traverse le Nil sur le dos des crocodiles!...

Nous les laissâmes à leur étonnement, et après avoir fait remettre quelques pièces d'argent au solitaire par le drogman, nous reprîmes le chemin de la barque.

On remit à la voile pendant que nous soupions, la station où nous devions passer la nuit n'étant plus qu'à deux heures de marche. Nous étions encore à table, lorsque nous sentîmes que la barque oscillait assez fortement; en même temps, un grand bruit s'élevait sur l'avant. Comme nous sortions afin d'en savoir la cause, nous vîmes le drogman aux prises avec l'équipage. Le vent s'était élevé tout à coup; il secouait la barque dont la grande voile était déjà à moitié déchirée, tandis que les vagues venaient frapper avec violence le long du bord. Les matelots, au lieu de chercher à parer le danger, criaient tous à la fois que c'était une punition du ciel, que Cheik Selim nous envoyait cette tempête pour se venger de nous. Bref, nous nous trouvions en présence d'une véritable révolte, et cela au moment d'un danger qui pouvait devenir sérieux.

Heureusement notre drogman, Antoine Risgala, était un chrétien de Syrie, très-brave de sa personne et qui ne s'étonnait pas facilement. Il alla chercher sa courbache; mon compagnon avait déjà saisi son fusil.

— Restez ici, Messieurs, nous dit Antoine; j'en viendrai à bout tout seul. Il ne faut pas avoir l'air de les craindre.

Et, sans perdre de temps, il tomba à coups de courbache sur les plus mutins. L'ordre se rétablit comme par enchantement. Le reïs s'était empressé de retourner au gouvernail, et la barque mieux dirigée reprit sa route, tandis qu'on serrait la voile afin de laisser moins de prise à la bourrasque, qui d'ailleurs ne tarda pas à s'apaiser.

— Vous voyez bien, nous disait Antoine d'un air triomphant, en montrant sa courbache, que ceci a encore plus de vertu que les sortiléges de leur vieux fou.

Je regardai la courbache. C'était une longue et épaisse cravache, souple et flexible comme un nerf de bœuf; elle était d'un seul morceau et taillée en plein dans une peau d'hippopotame.

— Savez-vous, lui dis-je, que cela doit laisser de cruelles marques sur le dos de ces pauvres diables?

— Bah! fit le drogman en haussant les épaules; ces gens-là ont la peau si dure!

Ainsi finit ma première entrevue avec Cheik Selim. Dix années plus tard, je l'ai revu, lors de l'inauguration du canal de Suez. Il était toujours nu et accroupi sur le rivage; seulement, à force de rester dans cette posture, ses membres s'étaient ankylosés, et l'on était obligé de le porter pour le changer de place. Toutes les misères de la décrépitude l'avaient envahi; la malpropreté autour de lui était absolument repoussante.

Cependant sa réputatien de sainteté n'avait fait que grandir. Il avait des serviteurs pour venir en aide à son impotence; il avait même un secrétaire, ou plutôt un disciple.

A la mort de Cheik Selim on lui élèvera, selon l'usage, un tombeau avec une petite coupole, et ce disciple s'en établira le gardien, faisant des miracles et récoltant des aumônes au nom du saint défunt dont il aura pris la survivance et se sera fait un revenu.

PORT DE BORDEAUX.

Tous les voyageurs qui arrivent à Bordeaux, en venant du nord, doivent passer sur le magnifique pont de pierre de la Bastide pour gagner la ville, située sur la rive gauche de la Garonne. En traversant le fleuve, ils sont saisis d'admiration à la vue de la vaste pièce d'eau qui s'étend en face des quais sur une longueur d'environ cinq kilomètres, et sur une largeur moyenne d'un demi-kilomètre, offrant ainsi à l'œil une surface de plus de 2 millions de mètres carrés. On croirait que toutes les flottes commerciales des États européens pourraient se caser dans ce vaste espace. Hélas! on se tromperait étrangement. Les bancs de sable, cachés sous l'eau, réduisent tellement le mouillage où peuvent se placer les navires tirant de 4 à 6 mètres d'eau, qu'en 1872, le port de Bordeaux ne pouvait contenir plus de 200 navires en rade, et 60 environ amarrés le long des rives, sans compter, bien entendu, les chasse-marées et les bateaux qui naviguent sur la Garonne et sur la Gironde.

Malheureusement, les bancs ont tendance à s'accroître et à réduire de plus en plus la partie utile du fleuve. Les envahissements par les sables ont pris dans ces dernières années un développement considérable, pendant que, d'un autre côté, le mouvement maritime commercial s'accroissait.

Ainsi, l'étendue du mouillage pouvant recevoir des navires tirant 4 mètres d'eau était encore, en 1847, de 816 000 mètres carrés; il s'est réduit successivement chaque année, et n'était plus, en 1872, que de 588 000, ayant perdu plus du quart de son étendue. De même, le chenal, qui peut recevoir des navires tirant 6 mètres d'eau, et qui est compris dans ce mouillage, a passé de 317 000 mètres carrés en 1847, à 151 000 en 1872, se réduisant à peu près de moitié.

Cependant le tonnage de la navigation maritime a suivi une marche inverse; car, de 747 200 tonnes en 1857, il s'est élevé progressivement à 1 310 781 tonnes en 1872, augmentant ainsi de 50 pour cent. Les bateaux à vapeur contribuent à ce résultat pour près de la moitié.

Ni les ingénieurs du ministère des travaux publics, ni les autorités locales, ni le commerce, ne sont demeurés impassibles en présence de cette situation. Ils ont donné leurs soins au dragage de la rade, à l'extension des quais verticaux et des cales inclinées, qui présentent ensemble

un développement de plus de quatre kilomètres; mais ces mesures ont été insuffisantes, et le port s'est trouvé plusieurs fois encombré à tel point, que de nombreux navires étaient obligés d'attendre leur tour dans les passes du fleuve. Des bateaux à vapeur n'ont pu même décharger immédiatement leurs marchandises pour en prendre d'autres aussitôt; c'est grave, car la rapidité et le renouvellement fréquent de leurs opérations est le seul moyen de compenser le prix élevé des transports qu'ils effectuent.

On a conçu alors le projet de construire un bassin à flot (voy. t. VIII, 1840, p. 291) dont l'établissement a été déclaré d'utilité publique, et pour lequel la chambre de commerce de Bordeaux s'est engagée à avancer successivement au Trésor jusqu'à concurrence de dix millions de francs, afin d'accélérer les travaux, qui ont commencé en 1869.

Ce bassin avec ses dépendances occupera une superficie de 520 000 mètres carrés. La portion destinée à recevoir les navires pourra en contenir soixante-seize, et présentera une surface d'environ 100 000 mètres carrés. Elle sera alimentée par les eaux de la Garonne, qui s'y introduiront lorsque la marée atteindra une hauteur déterminée.

Éloigné seulement de deux kilomètres et demi du palais de la Bourse, ce bassin se rattachera par de larges voies charretières et par des rails aux rues de la ville, aux quais et aux gares des chemins de fer du Midi, d'Orléans et du Médoc.

UN DINER BOURGEOIS
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

INVITATION A DINER. — LE POËTE SCARRON AU PEINTRE MIGNARD.

Dimanche, Mignard, si tu veux,
Nous mangerons un bon potage,
Suivi d'un ragoût ou de deux (1),
De rôti, dessert et fromage.
Nous boirons d'un vin excellent,
Et contre le froid violent
Nous aurons grand feu dans ma chambre.
Nous aurons des vins de liqueur,
Des compotes avec de l'ambre,
Et je serai de bonne humeur.

JUSTICE. — SAGESSE. — CHARITÉ.

La justice est une charité conforme à la sagesse. — La sagesse est la science de la félicité. — La charité est une bienveillance universelle. LEIBNIZ.

SCEAU DÉCOUVERT A LONGUEVILLE.

En 1871, le jardinier de Mme Fenestre, propriétaire à Rouen, découvrit dans sa maison de Longueville un sceau matrice caché dans une ancienne muraille. Ce sceau était évidemment du quinzième siècle, et le style de son ornementation le faisait autant connaître que l'écriture. Ce sceau, en cuivre jaune, était admirablement conservé: sa forme était ovale; il avait 6 centimètres de long sur 4 de large. On remarquait, sous une arcade très-ornée, un personnage habillé en diacre, et qui tenait un gril à la main. C'était évidemment saint Laurent, martyr. Sous cette figure on distinguait parfaitement un écusson qui contenait une arme parlante. Cet écu était mi-parti d'une coupe ou calice et d'un chêne chargé de glands. On lisait autour : S : D : ROBERTI COUPEQUESNE VICARII DE LONGUAVILLA (Sceau de Robert Coupequesne, vicaire de Longueville).

(1) Pas d'entremets; il n'y en avait que sur les tables des riches.

On ne sait vraiment quel était ce Robert Coupequesne, ni en quoi consistait sa dignité de vicaire de Longueville. Ce que l'on peut affirmer, c'est que le sceau est du quinzième siècle, et que la famille Coupequesne existait et était puissante à cette époque. Nous connaissons un Nicolas Coupequesne qui habitait la vallée de la Scie et qui, vers 1420, fut présenté par Henri V à la cure d'Yvetot. Le même ecclésiastique devint chanoine de Rouen et l'un des juges de Jeanne Darc.

Dans les titres de Longueville, le nom de Coupequesne revient souvent. En 1219, dans une charte latine, on voit Aubin, fils de Geoffroy Malvenu, donner aux religieux de Longueville trente-cinq sols de rente annuelle à prendre sur la masure que Jean Coupequesne tenait de lui sur le perré de Dieppe, proche le marché (1).

En 1507, Pierre Mauniard, curé de Claville, prend à ferme pour trois ans, de dom Jean Coupequesne, sacristain du prieuré de Longueville, une pension que celui-ci avait sur la cure de Saint-Nicolas de l'Heure (2). Cette paroisse fait aujourd'hui partie de la ville du Havre.



Sceau de Robert Coupequesne, découvert à Longueville.

C'est entre ces deux personnages qu'il faut placer le sceau qui nous occupe.

Quant à la dignité de vicaire de Longueville, il nous est malaisé d'en donner toute la valeur. Nous ne croyons pas que par ce titre il faille entendre le vicaire amovible de la localité; nous croyons plutôt qu'il s'agit du curé qui était le vicaire perpétuel des moines, lesquels se considéraient comme les curés primitifs du bourg (3). La splendeur du sceau serait de nature à nous prouver que Robert Coupequesne était un personnage important et qu'il n'était pas un vicaire ordinaire, comme nous le comprenons aujourd'hui.

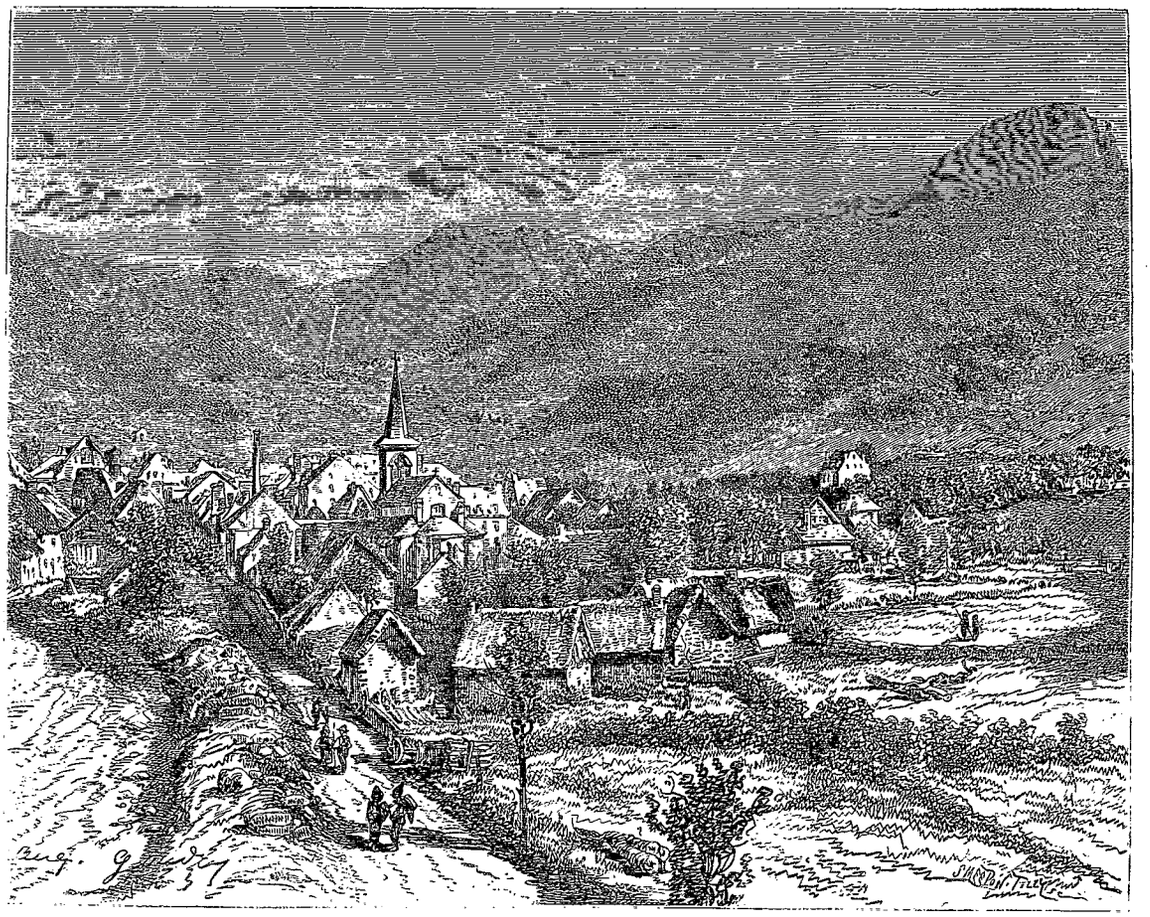
Nous ne croyons pas qu'il y ait eu alors de vicaire général pour le prieuré de Longueville, bien qu'au quinzième siècle le prieur de Longueville figure parmi les juges de Jeanne Darc. Cependant, pour des causes qui nous sont inconnues, nous voyons un grand vicaire figurer au commencement du dix-septième siècle. En effet, l'inventaire des titres de ce prieuré nous montre, en 1627, Guillain Élie, grand vicaire du prieuré de Longueville (4). Mais nous ne pensons pas que cela ait existé au quinzième siècle. Toutefois, la découverte que l'on a faite de ce sceau nous ferait croire qu'il a servi à un personnage politique dont on cherchait à cacher ou à effacer le souvenir.

(1) Inventaire des titres du prieuré de Longueville, p. 255 (manuscrit de la Bibliothèque de Dieppe).
(2) *Idem, ibid.*
(3) *Idem*, p. 15, Aveu de 1692.
(4) *Idem*, p. 141, *ibid.*

UN COIN DE LA BASSE AUVERGNE.

QUELQUES LOCALITÉS ET QUELQUES LÉGENDES DU PUY-DE-DÔME.

I



Vue du village de Mont-Dore-les-Bains. — Dessin de Gaudry.

Faisons d'abord observer, à propos de la vallée du Mont-Dore, que le village de ce nom, son précieux établissement thermal, ainsi que les merveilles orographiques qui l'environnent, ont été amplement vulgarisés par d'excellents guides-manuels, au premier rang desquels il faut citer ceux d'Adolphe Joanne, le conducteur le mieux instruit et le plus exact des touristes en France.

Rappelons aussi que nous avons nous-mêmes déjà renseigné nos lecteurs sur les curieuses localités où, faibles ruisseaux, la Dore et la Dogne prennent naissance (1). On sait que celles-ci, unissant bientôt leurs noms et leurs eaux, forment cette belle rivière, la Dordogne, qui va se jeter dans la Gironde après un parcours de 430 kilomètres.

Mais nous voici bien loin de la vallée du Mont-Dore. Remontons, même au delà, jusqu'à la montée romaine qui conduisait autrefois les baigneurs d'*Augusto Nementum*, la capitale des Arvernes (Clermont), aux sources salutaires nommées alors *Aquis calidis*. Il est dit que cette voie antique, dont le tracé a été retrouvé sur plusieurs points par de savants explorateurs du sol, avait sa direction par Saint-Amant-Tallende, Olloix, Baume-le-Froid, le lac Chambon et Diane, puis venait aboutir au Puy de l'Angle, à la base duquel s'adossent les bains modernes, construits sur l'emplacement des vieilles piscines. C'est cette route que suivit la belle Flavia, fille de Marcus Vindex, propréteur de la Gaule, quand elle arriva de Nementum, portée en litière par ses esclaves et pompeusement escortée, pour voir une amie malade à qui les eaux salines chlorurées du Mont-Dore avaient été prescrites par le médecin.

Nous ne quitterons pas la chaussée antique sans nous arrêter à Olloix, où, avons-nous dit, cette route passait.

LE REPENTIR D'UNE OGRESSE.

Olloix dispute à Issoire, à Pontgibaud et à Orcival le triste honneur d'avoir été l'habitation favorite d'une certaine comtesse Brayère, sorte de Croquemitaine femelle dont le nom légendaire est encore un épouvantail pour les enfants du pays.

Elle aimait la chair fraîche; celle des nouveau-nés surtout était son plus fin régal. Dès qu'elle apprenait que dans quelqu'une des pauvres familles de son domaine seigneurial un enfant était venu récemment au monde, elle dépêchait son maître queux chez les parents de l'infortuné bébé. Le pourvoyeur de la noble anthropophage avait ordre de le réclamer au nom et pour la bouche de sa suzeraine; si on hésitait à le lui livrer, il l'arrachait au sein de sa mère, puis il emportait au château sa proie humaine pour la servir bouillie ou rôtie au prochain repas de l'irrassasiable ogresse.

Ce n'était pas sans éprouver parfois de violents remords que le complice obligé de la comtesse Brayère satisfaisait

(1) Voy. la Table de quarante années, aux mots MONT-DORE, SOURCES DU MONT-DORE, CREUX DE SANCY, LAC PAVIN.

au monstrueux appétit de sa maîtresse. Comme il ne pouvait, dans sa condition de serf, résister ouvertement aux ordres de celle qui avait sur lui droit de vie et de mort, il résolut de la tromper. Un jour donc, le maître queux, ne voulant pas surcharger sa conscience d'un nouveau crime, s'avisa de substituer à l'enfant qu'on lui avait désigné un veau qui venait de naître dans une étable voisine. La gloutonne le trouva si bien accommodé qu'elle envoya quérir son chef de cuisine pour le féliciter pendant qu'elle était encore à table. Il arriva tout tremblant, craignant que la redoutable châtelaine n'eût découvert sa supercherie; mais au lieu du châtiment dont il se croyait menacé, le coupable par humanité reçut de tels éloges qu'il dut se dire intérieurement : « Je recommencerai. »

En ce moment, des gémissements se firent entendre dans la cour du château, précisément sous les fenêtres de la salle à manger. La comtesse ayant demandé quelle était la cause de ces cris plaintifs, il lui fut répondu que c'étaient ceux d'une vache qui venait de rompre ses liens et de quitter son étable pour venir chercher jusque dans la cour d'honneur du château son veau qu'on lui avait ravi. L'appétit satisfait rend, dit-on, l'âme sensible. La châtelaine, largement repue, s'émut du désespoir de la vache; elle ordonna qu'on fît des recherches pour retrouver son veau et pour le lui rendre.

Profitant de ce moment de compassion, le maître queux, à qui elle venait de signifier directement ses ordres, lui répondit :

— Les recherches sont inutiles : ce veau qu'elle pleure, c'est moi qui le lui ai pris; mais je ne peux plus le lui rendre, puisque vous l'avez mangé.

Et, tombant aux genoux de sa maîtresse, il lui avoua que sa conscience révoltée lui avait inspiré l'idée de cette substitution. La comtesse, frémissante de colère, allait appeler pour qu'on vînt châtier sous ses yeux le misérable serf qui l'avait abusée; mais lui, bravant la menace, continua :

— Vous vous êtes attendrie tout à l'heure, lui dit-il, parce que vous avez vu la douleur d'une pauvre vache; si vous aviez pu voir celle des mères dont vous avez dévoré les enfants, vos remords égaleraient les miens, et vous auriez cessé d'exiger d'elles le tribut de sang qu'elles vous payent.

Ces paroles ouvrirent au repentir le cœur de la comtesse, et comme ceci se passait à une époque où les plus grands coupables croyaient que la multiplicité des fondations pieuses suffit pour expier tous les crimes, l'ogresse d'Olloix se jugea si criminelle qu'elle fonda une église à Issoire, un monastère à Mont-Ferrand, et donna à la miraculeuse Notre-Dame d'Orcival une belle prairie nommée la Prade.

LA GROTTE DE LA BONNE-FEMME.

Orcival, dont il vient d'être parlé, est un des points principaux de la route la plus fréquentée de Clermont-Ferrand à la vallée du Mont-Dore. L'image vénérée de la Vierge, que la comtesse Brayère crut se rendre favorable en lui cédant la propriété d'une pièce de terre dans ses vastes domaines, repose encore aujourd'hui dans la crypte de l'église du village, au-dessus du maître-autel. La tradition populaire l'attribue à saint Luc, le patron des artistes. Si d'Orcival vous descendez jusqu'au hameau de la Bourboule, situé sur la rive droite de la Dordogne, et célèbre par la vertu de ses eaux, il vous sera certainement parlé de la *Grotte de la Bonne-Femme*. Il ne s'agit pas de l'habitation fantastique d'une fée du bon vieux temps, mais du très-modeste réduit d'une contemporaine. On le décrit ainsi : La maison est creusée dans le roc; elle s'adosse au rocher de granit qui domine le hameau. Une porte et deux fenêtres sont les seules ouvertures de la maison. Au-dessus de la porte s'étalent quelques touffes de genêts et de digitales, des massifs d'œillets sauvages et de campanules. La chambre d'entrée est assez grande; on remarque au plafond les traces laissées par la pioche qui l'a creusée. Le mobilier se compose de caisses fermant à charnières, qui servent de buffets, et de bancs. Au fond de la cheminée est une cage de bois dans laquelle sèchent les fromages. Il y a deux lits fortement encaissés : celui de la bonne femme et de sa nièce, son enfant d'adoption; derrière ces lits est la provision de foin pour les chèvres qui fournissent le fromage. Celles-ci occupent, avec le bûcher, la moitié de cette première chambre. Dans la pièce du fond, quelques bandes de byssus d'un vert éclatant, attachées aux parois, annoncent l'humidité de la seconde moitié du local. C'est à la fois la fontaine et le lavoir. L'eau qui découle continuellement du plafond est reçue dans une cavité creusée dans le rocher; une rigole reçoit le trop-plein, qui va se déverser dans une autre cavité voisine de la première. Cette cuve naturelle sert pour laver les légumes, rincer le linge et faire boire les chèvres. L'eau toujours fraîche et limpide de cette source étant la meilleure du hameau, la bonne femme, qui en est propriétaire, ne permet qu'à ses amis seuls d'y puiser. Un jardin potager, situé au-dessus de l'habitation, fournit aux besoins du ménage. Leur métier de fileuses ne serait point une ressource suffisante pour les habitantes de la grotte, n'était la saison des eaux, durant laquelle la charité des visiteurs ajoute le supplément nécessaire pour équilibrer leur budget. La Grotte de la Bonne-Femme a coûté 80 francs, prix de trente-deux journées de travail.

Pour nous orienter, avant de poursuivre notre course fantaisiste, franchissons l'espace qui sépare la Bourboule du village de Mont-Dore; adossons-nous à l'église, en regard du groupe de montagnes qui borne l'horizon. Au centre est le pic le plus élevé des monts Dore : le Puy de Sancy; on voit, à droite, le gigantesque monolithe dit le Capucin, aiguille détachée du mont qui l'avoisine et qui figure un moine en prière; enfin, à gauche, le célèbre Puy de l'Angle, qui descend jusqu'à l'établissement des bains. *La suite à une autre livraison.*

LE PREMIER JOUR DE MAI.

J'ai toujours aimé à marquer d'un signe, en passant, cette date du 1er mai, mois adorable de jeunesse et de pureté, comme on met une fleur, en passant aussi, dans un livre.

Une fois de plus le grand mot de la résurrection a été dit à la terre : « Lazare, lève-toi! » Et une fois de plus la nature, endormie dans ses voiles de mort, a secoué son linceul de neige, et, lentement, dans sa pâleur d'hiver, s'est soulevée de son tombeau, en triomphe, avec une divine splendeur! La vie, une fois de plus, a vaincu la mort.

La nature soumise a obéi à Dieu, et l'homme a adoré Dieu.

J'aime cette heure entre toutes, ce grand signe de la résurrection qui nous attend, nous, plantes humaines aussi, mais qui n'avons qu'un seul printemps sur terre. Notre vie à nous nous attend là-haut. Nous aussi, quand l'heure de la vie sera venue, nous franchirons la mort d'un seul élan de foi pour entrer dans la patrie, la seule vraie, la seule affranchie des douleurs que font les hommes insensés qui gâtent la terre.

O terre! Dieu t'a faite et donnée à nous belle et douce..

Tes harmonies sont un chant, tes parfums une pure ivresse, tes splendeurs un inestimable présent aux plus déshérités du bonheur des hommes. Nos douleurs ne parviennent pas, dans leurs détresses mêmes, à effacer du grand livre de vie ces pages célestes de la nature. Le cœur le plus mort à la vie te regarde et sait se relire encore. Au fond de ce cœur désolé tu pénètres, tu parles et tu consoles, et dans tes fleurs tu nous fais des amies, quand il n'en reste plus à aimer aux malheureux.

Une fois de plus, l'ascension des fleurs a commencé depuis l'épine noire, qui a marbré de sa neige légère les buissons encore noirs et nus sous le souffle d'hiver. L'ascension s'est faite soudaine, spontanée, prodigieuse dans son mystère comme toutes les œuvres divines. La vie a éclaté de toute part. Les draperies vertes de la nature se sont déployées sur la terre avec une royale profusion.

Il y a quelques jours à peine, cette adorable vapeur verte des premières feuilles était doucement teintée des flocons blancs des cerisiers, ravissante transparence des premières feuilles, voilant les tons fauves des arbres nus encore, mais qui déjà ont pris cette teinte chaude où l'on sent monter la séve endormie frissonnante avant le réveil.

Tout ce premier rêve du réveil est déjà passé. Les bois commencent à perdre cette vaporeuse transparence pour s'envelopper plus richement des larges feuilles tendres, ombrées encore de tons incertains. Les fleurs des cerisiers se sont effeuillées vite au vent, comme fond une dernière neige au souffle tiède du printemps.

A peine a-t-on le temps de voir, d'aimer et de bénir ce printemps guérisseur. La nature hâtive emporte et puis rapporte à flots pressés une teinte après une teinte, un parfum après un parfum. La fleur qui finit est toujours regrettée. On les voudrait garder toutes à la fois, ces fleurs, ces splendeurs enchantées. La serre serait trop belle alors. Le regard en oublierait presque de se lever du côté du ciel.

Nature, secoue tes parfums sur ceux qui souffrent; ils ont besoin de ta vie, ceux qui n'entendent plus que toi. Prends-les dans ton sein, berce-les et écoute. Chante-leur ta douce et belle chanson de résurrection qui console! Celle-là ils l'entendent avec calme et douceur, et un sourire leur reste encore aux lèvres pour toi. Prends-les donc, ceux qui pleurent, et ne leur laisse regarder que toi.

L'aubépine a remplacé l'épine noire aux buissons, les fleurs montent, les lilas secouent leurs hautes gerbes déjà pâlies. Les neiges rosées des pommiers me font songer à l'aube de la jeunesse, aux joues teintées de pudeur des jeunes filles sous leur voile de mariée.

Une merveilleuse glycine enguirlande ma terrasse de ses cascades de grappes lilas. A regarder toutes ces douces choses, on oublie presque de souffrir.

Il est des joies comme des douleurs qui font jaillir la voix; il en est d'autres qui la replient et la ferment en nous, comme la source contenue sous les neiges glacées.

Ce matin, les aubépines aux buissons, tout le long de mon chemin, m'ont mis le cœur en voix. Ce parfum sans nom qui s'exhale des herbes et des feuilles imprégnées de séve, cette jeunesse printanière qui renaît, donne à l'âme, aussi endormie dans l'hiver, l'idée de renaître. Ces champs de colzas en fleur qui sont nos landes d'or à nous, la terre un peu humide des pluies d'hiver qui exhale son parfum aussi, ce ciel voilé du matin, les lointains bleus des Alpes à l'horizon dressant leurs hauteurs de neiges éternelles (1), des chants d'oiseaux sur toutes ces beautés et ces parfums, tout ce bruissement charmant de la nature à l'aube printanière, semble chanter son cantique des cantiques. Et quelque chose aussi chante dans mon cœur. Dieu nous rend, par instant, la plénitude de la vie; il relève le brin d'herbe le plus petit et le plus frêle. L'âme qui regarde, écoute... Est-on sur terre, ou est-ce déjà d'en haut? On ne sait pas. L'âme échappée de nous-mêmes, il semble, se lève, monte et suit l'adorable vision du printemps dans sa radieuse pureté; le cœur ému dit merci à Dieu, et la croix du malheureux, un instant soulevée, laisse chanter à la terre et à l'âme le cantique de l'action de grâces et de l'amour.

(1) Ces lignes nous viennent d'un ami qui habite les bords de la Saône.

L'ADMIRATION.

C'est un grand signe de médiocrité que de louer toujours modérément. VAUVENARGUES.

Pour admirer et louer hautement ce qui est digne d'admiration et de louange, il faut des qualités peu communes.

Il faut une âme sensible à ce qui est beau, excellent, élevé;

Il faut rendre justice à qui de droit, en dehors de toute obligation positive;

Il faut avoir le cœur fermé à ces petites passions qui s'offusquent de toute supériorité découverte chez les autres.

Il n'y a que des âmes d'élite capables de ce culte désintéressé de la beauté morale. (1)

(1) H. Corne.

LE CHAGRIN ET LA JOIE.

Le tonnerre gronda dans l'immensité, et des éclairs sillonnèrent le ciel.

Alors, du sein ténébreux de la terre, à l'appel du Destin, le Chagrin sortit. Il gémissait péniblement, et sur son passage s'élevaient des rocs escarpés et pullulaient des plantes vénéneuses.

Soudain un arc-en-ciel apparut le long des nuées. Une seconde fois le Destin fit un signe, et une tendre vierge aux joues roses descendit des cieux; l'Aurore l'accompagnait, et autour d'elle naissaient des fleurs.

Et le Chagrin s'avança vers elle avec colère du fond de ses noirs rochers, et lui dit :

— Va-t'en à gauche, j'irai à droite, afin que nos chemins ne puissent jamais se rencontrer! Mon cœur te hait d'une haine puissante.

La Joie répondit en souriant :

— J'irai à gauche, va-t'en à droite, et que jamais nos chemins ne se rencontrent! J'aime la lumière sacrée du soleil, et je fuis ton visage maussade.

Elle dit. Alors s'étendit au ciel un nuage d'un rouge sombre, et une voix en tomba :

— Vous suivrez l'impulsion immuable du Destin, et vos deux routes s'entrelaceront l'une à l'autre en croisements serrés. Ainsi, quoique séparés par la haine, vous vous rencontrerez sans cesse, et à vous deux vous ferez, par la sévérité et par l'amour, l'éducation de mes enfants. Voilà comme de l'échange de vos leçons pourra fleurir une race virile. NONNE.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. p. 60.

MOUSTIERS ET MARSEILLE.

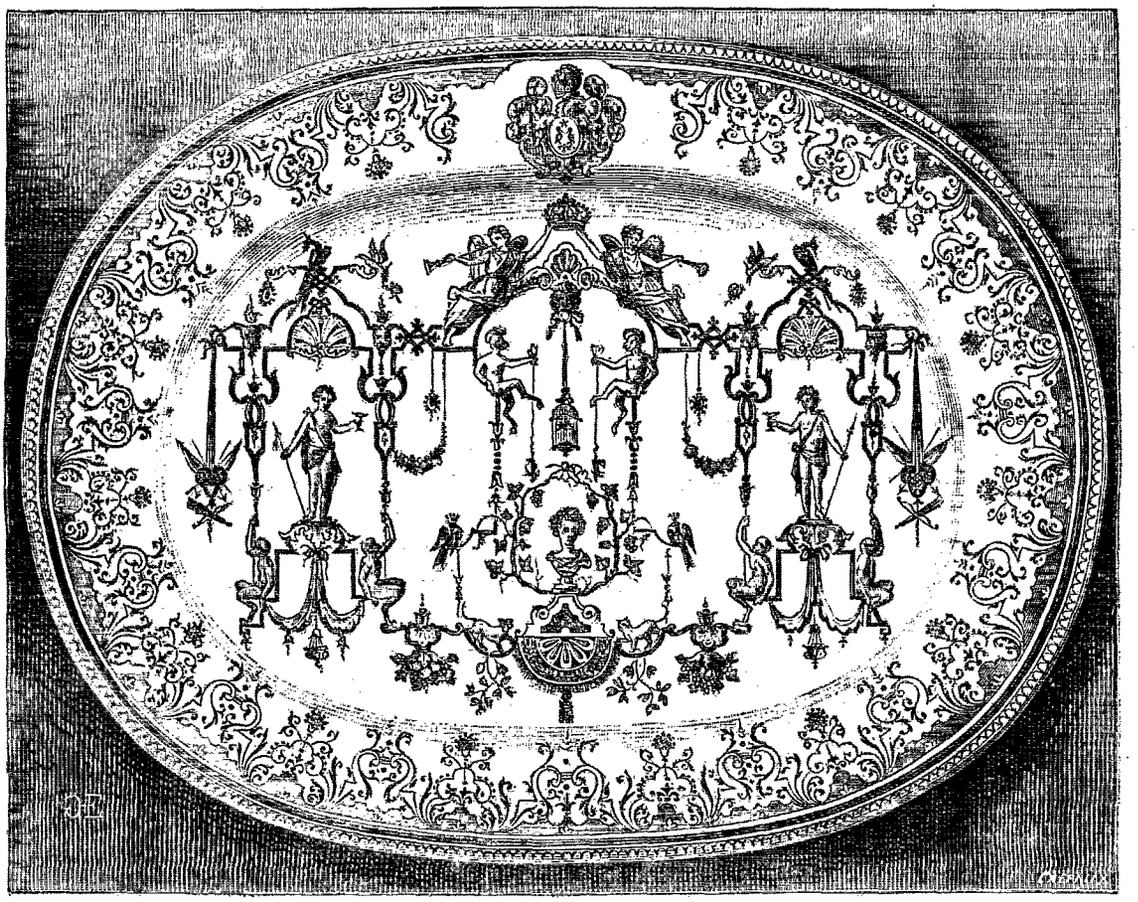
La fabrication de la faïence, qui avait pris à Rouen et à Nevers une si grande extension vers la fin du dix-septième siècle, devait bientôt se répandre partout. Les difficultés et la cherté des transports augmentaient nota-

blement le prix des nouveaux produits céramiques dont l'usage devenait de plus en plus général, et de nouvelles manufactures ne tardèrent pas à s'établir dans les contrées éloignées du centre de la France. Une des plus importantes est sans contredit celle de Moustiers, petite ville du département des Basses-Alpes, perdue pour ainsi dire au milieu d'une contrée montagneuse et peu accessible. (1)

Les faïences de Moustiers, remarquables par leurs qualités décoratives et la pureté de leur émail, furent longtemps attribuées aux fabriques de Rouen; plusieurs écrivains du siècle dernier, Piganiol de la Force, l'abbé Delaporte, l'avocat Fournay, etc., les avaient cependant mentionnées avec éloges dans leurs écrits, et l'on a peine à comprendre l'oubli profond dans lequel elles étaient tombées; M. Riocreux (1), le savant conservateur du Musée céramique de Sèvres, est le premier qui ait mis les amateurs sur la voie de cette fabrication, que devait faire connaître complétement, quelques années plus tard, M. le baron C. Davillier dans son excellente *Histoire des faïences et porcelaines de Moustiers et Marseille*.

C'est à la fin du dix-septième siècle que Pierre Clérissy, issu d'une famille de potiers, sut créer à Moustiers « l'industrie de la faïence, qui, dit M. Davillier, devait valoir à lui la fortune, à ses descendants l'anoblissement, et à son pays un siècle de prospérité. » Son neveu, qui lui succéda en 1728, et qui portait le même nom que lui, fut anobli par le roi Louis XV en 1743, et prit le titre de seigneur de Trévans. Nommé, en 1747, secrétaire du roi en chancellerie près le Parlement de Provence, il s'associa Joseph Fouque, habile décorateur, et lui céda sa fabrique qui n'occupait pas alors moins de vingt-deux peintres, et qui resta la première et la plus importante de celles que des concurrents établirent bientôt après à Moustiers et dans quelques localités voisines. Ses produits avaient acquis à cette époque une réputation justement méritée et qu'elle sut conserver longtemps, puisque l'abbé Delaporte, dans son *Voyageur français*, publié à Paris en 1788, en parle en ces termes : « Il y a dans la petite ville de Moustiers une manufacture de faïence, qui passe pour être la plus belle et la plus fine du royaume. »

(1) Voyez sur Moustiers, tome XXVI, 1858, p. 121.



Grand plat en faïence de Moustiers; décor bleu. — Dessin d'Édouard Garnier.

On peut admettre deux époques bien distinctes dans la décoration des pièces fabriquées à Moustiers : la première est surtout caractérisée par des sujets de figures que les peintres reproduisaient dans le fond des plats ronds ou ovales, sur des vases ou des bassins très-profonds, à bords droits, destinés à faire rafraîchir le vin. La plupart de ces sujets sont empruntés à l'œuvre considérable d'*Antoine Tempesta*, célèbre graveur florentin, mort à Rome en 1630, et représentent presque toujours des combats ou des chasses aux bêtes féroces; quelques scènes mythologiques sont copiées d'après *Frans Floris*, le peintre d'Anvers, que ses compatriotes avaient surnommé le *Raphaël flamand*.

La seconde époque, dont les spécimens, beaucoup moins rares, sont plus connus, se distingue par la pureté de l'émail, d'un beau blanc laiteux ou quelquefois légèrement rosé, et surtout par une délicatesse extraordinaire dans la décoration, empruntée au style de Bernard Toro, sculpteur du roi, qui composa vers le commencement du siècle dernier des dessins très-remarquables que plusieurs

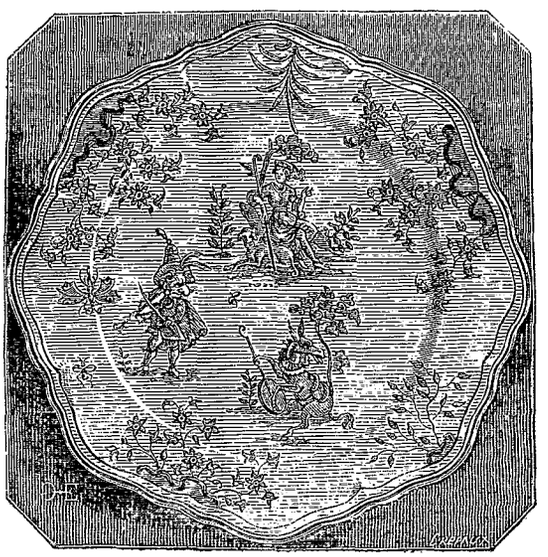
(1) Voy., sur Denis Riocreux, t. XLI, 1873, p. 4.

graveurs ont reproduits et qui, malheureusement, ne sont pas assez connus. Ce sont de gracieux entrelacs au milieu desquels se jouent quelques figures de nymphes, de satyres et d'amours, et qu'accompagnent des baldaquins, des cariatides, des gaînes, des lambrequins, etc., arrangés avec autant de goût que de hardiesse. Le grand plat du Musée de Sèvres que représente notre gravure est un des plus remarquables produits de la fabrication de Moustiers à cette époque.

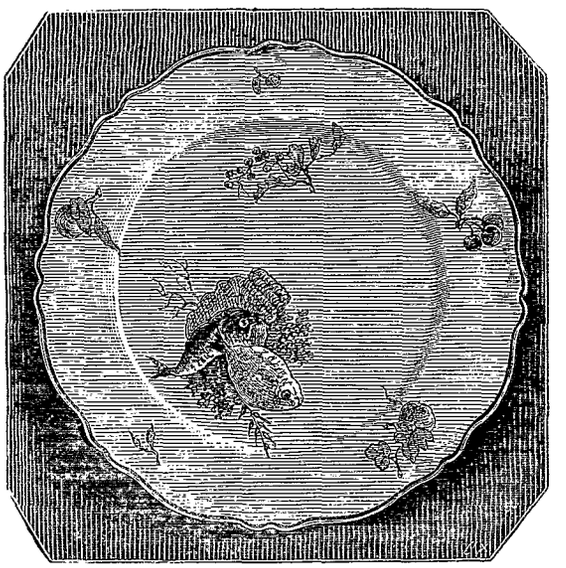
Nous devons aussi mentionner dans cette seconde période les décors, un peu moins soignés comme exécution, de *grotesques* et de caricatures reproduits au poncis, et peints tantôt en vert mélangé de noir, tantôt en jaune et vert, quelquefois en camaïeu jaune ou vert; quelques-uns de ces *grotesques* sont empruntés à Callot; mais, le plus souvent, ce sont des fantaisies dues à l'imagination et au talent des peintres du pays (fig. 2).

Très-éloigné des grands centres de production, Moustiers ne pouvait que suivre difficilement le mouvement artistique de Paris; le goût y était peu changeant, et ses fabricants n'eurent guère à lutter contre les influences extérieures ou à copier les produits des autres faïenceries. Quelques imitations très-rares des décors rouennais y furent faites cependant à une époque encore indéterminée; ce sont les seuls spécimens sur lesquels on remarque l'emploi du rouge; encore est-il de beaucoup inférieur à celui dont les manufactures de la vieille cité normande possédaient presque seules le secret.

Parmi les autres fabriques du midi, nous mentionnerons seulement celles de Marseille. Quelques-unes, notamment celles de *Savy* (placée sous la protection de Monsieur, frère du roi, comte de Provence, plus tard Louis XVIII), de *Robert* et de la veuve *Perrin*, produisirent des pièces remarquables presque toutes imitées des



Assiette de Moustiers; décor à grotesques.



Assiette de Marseille.

— Dessins d'Édouard Garnier. —

orfévreries de l'époque et décorées de paysages et de natures mortes (fig. 3), peintes en diverses couleurs avec une perfection remarquable.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138, 154.

IX. — RÉCLAMATION PRÉVUE.

La chambre de Pierre Jousselin était séparée du cabinet de travail où Valentine avait son lit par une petite pièce d'entrée servant de salle à manger. Après une nuit sans sommeil passée à se demander comment le manuscrit de son père était tombé entre les mains du mari de sa protectrice, la jeune fille, pressée de savoir en quel état se trouvait l'intéressant malade d'esprit spontanément rendu à la conscience de lui-même, sauta à bas du lit où elle s'était jetée tout habillée, et, ouvrant discrètement les portes, marchant sur la pointe des pieds, elle alla jusque auprès du lit de son père, se pencha vers son oreiller, puis se retira avec les mêmes précautions : elle venait de s'assurer qu'il reposait paisiblement.

Au moment où elle traversait de nouveau l'antichambre, elle fut arrêtée par le bruit de trois petits coups frappés à la porte qui donnait sur le corridor extérieur. A cette façon de s'annoncer, Valentine reconnut la jeune fleuriste et s'empressa de lui ouvrir.

— Entrez, Berthe, et parlez bas, lui dit-elle.

— Ce n'est pas moi qui vous demande, c'est une dame qui se trompait de porte; elle a heurté à la mienne, croyant frapper chez vous.

La petite voisine s'effaça pour faire place à la dame annoncée, et rentra aussitôt chez elle.

Valentine se trouva alors en présence de Mme Grandmaison. Celle-ci s'avança brusquement, lança, en passant devant sa protégée, un regard d'indignation, et dit d'une voix où vibrait la colère :

— Je viens vous demander une explication, Mademoiselle.

Avant qu'elle eût parlé, Valentine avait déjà deviné ce qui l'amenait de si loin à pareille heure, et, le cœur affermi par l'excuse qu'elle pouvait opposer aux reproches de la femme du soi-disant inventeur, elle lui dit :

— Veuillez, Madame, passer dans ma chambre; le bruit de nos voix pourrait réveiller mon père, et il a tant besoin de repos!

Quand la copiste fut seule avec Mme Grandmaison, cette dernière reprit la parole :

— Vous avez, je le vois, compris le but de ma visite, puisqu'elle ne vous étonne pas : contre mon désir et ma

volonté, vous avez furtivement emporté le manuscrit qui ne devait pas sortir du cabinet de mon mari.

— En effet, Madame; mais si j'ai pu penser d'abord que je commettais une faute, je n'ai plus maintenant à m'en repentir.

Trompée par l'attitude calme de Valentine sur le sens de ses paroles, Mme Grandmaison répliqua d'un ton moins sévère :

— Vous dites cela, sans doute, parce que, grâce à votre travail de cette nuit, vous avez réparé la maladresse de Catherine... Elle m'a raconté l'accident : une lampe renversée sur vos pages de copie; mais ne valait-il pas mieux revenir aujourd'hui chez moi que de nous exposer aux suites terribles que peut avoir votre imprudence?

— Ces suites que vous redoutez, je ne les crains pas, moi!

En parlant de la sorte, Valentine pensait à son père; l'autre, uniquement occupée de son mari, continua :

— Vous ignorez ce qui s'est passé longtemps après votre départ, malheureuse enfant! Quand je rentrai, M. Grandmaison dormait encore; il ne tarda pas à se réveiller, et son regard qui vous cherchait prit une expression d'anxiété en ne vous voyant plus assise devant le bureau sur lequel vous avez l'habitude d'écrire près de lui. Il avait hâte de savoir si votre copie était ou non terminée. Je compris son désir, et j'ouvris le tiroir où vous serriez tous les soirs votre travail, ainsi que le précieux manuscrit.

— Bien précieux, en effet! interrompit Valentine.

— Je constatai d'abord, poursuivit Mme Grandmaison, qu'il manquait un grand nombre de pages, et je ne parvins pas à trouver ce manuscrit, que le regard de M. Grandmaison réclamait avec une impatience croissante; impossible de lui cacher la vérité : il l'avait devinée à mon geste de stupéfaction et à la pâleur de mon visage. Soudain, comme si l'énergique puissance de la pensée venait de galvaniser le corps, il se dressa sur son séant, et ses bras, tendus vers moi, me redemandèrent, hélas! ce que je ne pouvais pas lui donner. Vous comprenez ma douleur, mon désespoir, mon épouvante. Pendant que j'essayais de le calmer, Catherine, que j'avais appelée à mon aide, m'avoua ce qui s'était passé. La commotion qui avait désenchaîné les membres de mon pauvre paralytique avait aussi délié sa langue; ses premiers mots, quand la servante eut achevé son récit, furent :

— Mon manuscrit!

— Il a dit : Mon manuscrit? demanda Valentine, avec un sourire légèrement ironique.

— Tu l'auras demain, lui répondis-je; vous deviez le renvoyer ce matin; mais depuis quelques heures il souffre trop de l'attendre, et je viens le chercher.

En ce moment décisif, la fille de Pierre Jousselin, assurant sa voix pour lui donner l'accent d'une résolution inébranlable, répliqua :

— Pardonnez-moi, Madame, si je me vois forcée de vous répondre par un refus. Ce manuscrit, que vous croyez avoir le droit de me réclamer, il m'est impossible de vous le rendre.

— Impossible! répéta Mme Grandmaison, sans remarquer que la copiste lui contestait un droit; vous l'avez perdu, malheureuse!

— Si ce n'était que cela, vous n'auriez pas longtemps à le regretter. La personne qui l'eût ramassé derrière moi saurait à qui le rapporter. Sur la première page du mémoire, votre mari a eu soin d'écrire : « Par Saturnin Grandmaison, place de la Vieille-Estrapade, nº 59. »

— Puisqu'il n'est pas perdu, qu'en avez-vous fait?

— Il est ici, sous ma garde.

— Vous êtes folle ou bien audacieuse, Valentine; vous vous avouez effrontément capable de commettre un abus de confiance, un vol!

— Êtes-vous bien sûre, Madame, que ma résistance mérite les noms que vous lui donnez? Je respecte en vous l'épouse complice ou non du mensonge de son mari; mais n'insultez pas en moi la fille qui défend contre vous l'œuvre de son père.

A cette accusation de mensonge portée contre M. Grandmaison, sa femme eut un geste d'emportement qu'elle réprima devant la fermeté du regard et l'accent irrésistiblement sincère des dernières paroles de Valentine.

Pendant que Mme Grandmaison, suffoquée par l'émotion, attendait, haletante, que la jeune copiste lui donnât l'explication de ces mots : « Je défends contre vous l'œuvre de mon père », celle-ci, se reprochant le mal qu'elle venait de causer à la pauvre femme qui fut sa bienfaitrice, disait en pleurant :

— Ah! Madame, il faut que ce que je viens de vous apprendre soit bien vrai, et que ma douleur de vous l'avoir appris soit bien profonde, puisqu'il m'inspire un vœu impie. Oui, je voudrais, au prix d'un éternel remords, qu'il me fût encore possible de nier la découverte qui a rendu la raison à mon père.

— Il n'est plus fou? s'écria Mme Grandmaison.

— Non, Madame, il ne l'est plus depuis qu'il a vu là, sur cette table, le manuscrit que j'avais emporté hier de chez vous. Il me disait : « C'est à moi, c'est mon bien, c'est mon idée. » Et moi qui avais entendu ses cris de joie, moi qui voyais bien que son égarement avait cessé, je refusais de le croire; je l'ai forcé de me prouver qu'il ne se trompait pas, et la preuve que je lui demandais, il me l'a donnée... Une page manquait au dernier cahier du manuscrit; cette page, que votre mari n'a jamais connue, mon père l'avait conservée, elle est maintenant à sa place; et, si le doute était possible, elle témoignerait devant la justice en faveur de mon père.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Mme Grandmaison en tombant accablée de douleur sur un siége; mon mari en mourra, et sa dernière parole sera pour me maudire, parce que j'ai eu le malheur de me rappeler que tu existais et de t'introduire chez moi.

Sa voix se brisa dans un sanglot, et elle cacha son front dans ses mains.

Certes, Mme Grandmaison était une noble femme, incapable de satisfaire un désir ambitieux au prix d'un mensonge : aussi ce n'était pas au faux savant privé de son auréole que s'adressaient ses larmes, mais à l'excellent mari qui l'avait choisie malgré sa pauvreté. Depuis vingt ans elle avait vécu des illusions entretenues dans son esprit par l'orgueil de Saturnin Grandmaison. Elle avait gardé, comme un devoir, l'espérance de voir rayonner le nom de son mari parmi ceux des princes de la science, et tout à coup, sans préparation, elle apprenait que sa gloire eût été usurpée et que la vanité lui tenait lieu de génie. Une autre femme eût sans doute senti son cœur se révolter, et la haute estime faire place au profond mépris pour cet usurpateur de réputation, ce spoliateur des idées d'autrui; elle ne se souvint que du passé qui la liait à l'homme généreux qui fut le sauveur de son père et qui était lui-même le père de son enfant. La confiante admiration qu'elle avait pour le génie n'entraîna pas en tombant la reconnaissance qu'elle devait à l'inépuisable bonté de l'homme qui avait fait son bonheur. Elle ne comprit qu'une chose, c'est que la certitude de voir le mensonge dévoilé et son rêve évanoui pourrait tuer M. Grandmaison, et que son devoir, à elle, était de le sauver à tout prix.

Elle écarta ses mains de son visage où ruisselaient les pleurs, et elle dit à Valentine :

— Souviens-toi que je t'ai aimée toute petite, que mes soins ont calmé le désespoir de ta mère; que je vous ai protégées toutes deux... Je ne te dis pas cela pour m'en faire un mérite; j'obéissais à l'impulsion de mon cœur; le tien doit t'ordonner de me venir en aide pour conserver les jours de mon mari.

— Je vous l'ai dit, Madame, je n'ai rien oublié de tout ce que je vous dois; je suis prête, pour vous, à faire tous les sacrifices, excepté celui du manuscrit de mon père.

— Non, je comprends, tu ne peux me le rendre à présent que ton père l'a revu; mais, ajouta-t-elle comme frappée d'une inspiration, tu peux me le prêter, ne fût-ce que pour un jour?

Puis, développant son idée à mesure qu'elle la concevait, Mme Grandmaison continua :

— Si, à ton tour, tu me confies ce manuscrit, mon mari en le revoyant sera complétement rassuré; puis, sous prétexte de l'adresser à l'Académie, je te le remettrai. Si l'épreuve que le cher malade a subie hier a réellement commencé sa guérison, il me sera facile de lui faire croire que son mémoire a été égaré ou perdu avant d'avoir pu être soumis à un examen qu'on peut, m'a-t-on dit, faire attendre plusieurs années... Si, au contraire, mon malheur veut qu'il succombe à une rechute, il mourra tranquille sur l'avenir de l'œuvre à laquelle il voulait attacher son nom, et comptera jusqu'à la fin, pour sa tombe, sur des couronnes que notre respect seul y déposera.

Malgré les chaleureuses instances dont Mme Grandmaison accompagnait la confidence de son projet, Valentine hésitait encore à lui livrer, même seulement pour un jour, le manuscrit de son père.

A bout de prières, la suppliante trouva un mot qui vainquit la résistance de la jeune fille.

— Ce que j'espère de toi, je te le demande au nom de ta mère.

— Attendez-moi, reprit Valentine. Et elle courut vers la chambre de son père. En passant devant la porte de sortie, elle s'étonna de la trouver ouverte. « Je croyais bien l'avoir fermée », se dit-elle; puis, sans y réfléchir davantage, elle continua son chemin. Arrivée à quelques pas de l'alcôve, elle s'arrêta saisie d'un tremblement, comme si elle allait commettre un crime; mais le souvenir de sa mère que Mme Grandmaison avait invoqué fortifia son courage; elle s'approcha du lit et demeura stupéfaie : Pierre Jousselin n'était plus là. Elle souleva l'oreiller, le manuscrit avait disparu...

La fin à la prochaine livraison.

EXCELSIOR !

Triste temps ! sombres nuages !

Élevez vos pensées. Au delà de ces nuages il y a le beau temps éternel, les rayons du soleil radieux. Le monde est inondé de rayons de lumière qui ne sont interceptés que passagèrement par l'ombre de la nuit ou des nuages. De même, le temps des douleurs et des tristesses n'est que passager.

THÉODORE PRODROME

POËTE DE LA COUR DES COMNÈNES

(Douzième siècle).

SON ÉPITRE A ANDRONIC COMNÈNE.

Parmi les poëtes du douzième siècle qui vivaient à la cour de Byzance, il en est un dont l'on a conservé quelques poésies curieuses en ce qu'elles donnent des détails sur la vie domestique du temps. On remarque entre autres une épître en style familier, comme celles que Marot adressait à François Ier; mais on y trouve beaucoup moins de grâce et d'esprit. Elle est, paraît-il, antérieure à l'année 1142.

Le poëte y fait un triste tableau de sa position, afin d'émouvoir la compassion de son puissant bienfaiteur :

« Prenez-moi en pitié, dit-il, si vous ne voulez pas que je succombe. Sans doute, quand je me rappelle vos générosités, je reconnais que vous me donnez beaucoup. Mais dix misérables mesures de blé, que je reçois tous les quatre mois, sont bien loin de me suffire, car, je ne sais comment cela se fait, nous en consommons treize par mois.

» Ne me faut-il pas du bois à brûler, du charbon et quelques vivres une fois la semaine? Ne faut-il pas aux miens des chaussures, à moi des souliers pour mes courses d'hiver, un justaucorps court et épais pour me garantir du froid? Ne demande-t-on pas chez moi du lin, du coton, des peaux fraîches et vieilles, du savon, du miel, du vinaigre, du sel, etc.?

» Ne faut-il pas, enfin, à ma femme un vêtement pour les fêtes de Pâques, à ma mère un manteau et des bas? Et si je voulais parler des autres objets, tels que vases, cruches, etc., je n'en finirais pas. Il me faut donner ici, donner là, donner pour la marmite, pour le crible, pour des rats de cave, des allumettes. Puis il faut faire venir le chirurgien, parce qu'il y a toujours quelqu'un à saigner.

» Monsieur, la corde du puits est cassée, qu'on la change; — le tonneau ne tient plus l'eau, qu'on en achète un autre; — notre porte est démontée, que le serrurier l'arrange; — l'enfant s'est blessé, vite que l'on achète de la meilleure huile de camomille, du vinaigre et autres ingrédients, et qu'on fasse un onguent pour la blessure avant que l'inflammation ne s'y mette.

» Vous voyez, mon illustre bienfaiteur, dans combien de dépenses je suis entraîné; tout ce que j'ai, tout ce que je reçois, tout y passe. Établissez le compte de ce que vous me donnez, et si vous trouvez que je n'en fais pas un bon usage, blâmez-moi comme un prodigue et appelez-moi *gâcheur d'oignons*. N'ajoutez pas foi aux calomnies de quelques envieux qui cherchent à me nuire auprès de vous.

» Ce que je viens d'énumérer doit entrer chaque année dans la maison de tous, que l'on soit riche ou pauvre, serviteur ou maître, religieux ou laïque, vieux ou jeune, chacun suivant ses moyens et sa position. Ceux qui reçoivent en héritage le bien-être et la prospérité, ceux-là seuls peuvent jouir de tout ce que la terre et la mer produisent de bon. Quant aux autres, pauvres et affamés comme moi, qui n'ont reçu en partage que la misère, ils ont beaucoup de dépenses et peu de revenus. Aussi se trouvent-ils bientôt réduits à la dernière extrémité. Ils finissent par manquer même de vêtements. Ils vont et viennent comme des gens ivres, regardant sans voir, bayant aux étoiles et comme frappés de la foudre.

» Telle est ma situation. Atteint par cette maladie qu'on nomme l'indigence, j'ai vu, malheureux que je suis, j'ai vu tout mon avoir se consumer. Si vous ne m'ouvrez la porte de votre miséricorde, si vous ne venez à mon secours, je finirai par manger mon immeuble, ce qui pour moi sera pire que la mort.

» Mon très-illustre protecteur, ne vous laissez pas abuser, cependant, par mon titre de *Ptochoprodrome* (pauvre Prodrome); n'allez pas croire que je me nourris d'herbes de montagne. Je ne mange ni sauterelles ni racines. Ce qu'il me faut, c'est un ragoût riche et varié; ce sont des pâtisseries légères et feuilletées et un rognon de mouton bien gras. Songez à toutes mes dépenses; rappelez-vous

que je tiens le ménage de toute ma maison. Si vous ne venez promptement à mon aide, je succomberai, je mourrai, et alors vous serez privé du poëte qui chaque jour vous saluait d'une louange nouvelle. »

Par ce dernier passage, et par une autre pièce plus considérable (mise en lumière par M. E. Miller, de l'Institut), on voit que Théodore Prodrome était un poëte famélique de peu de dignité. Il était, à son gré, mal marié; mais on peut croire que sa femme était plus à plaindre que lui : il paraît qu'il se complaisait dans la paresse, était gourmand et quelque peu ivrogne.

RÈGLE.

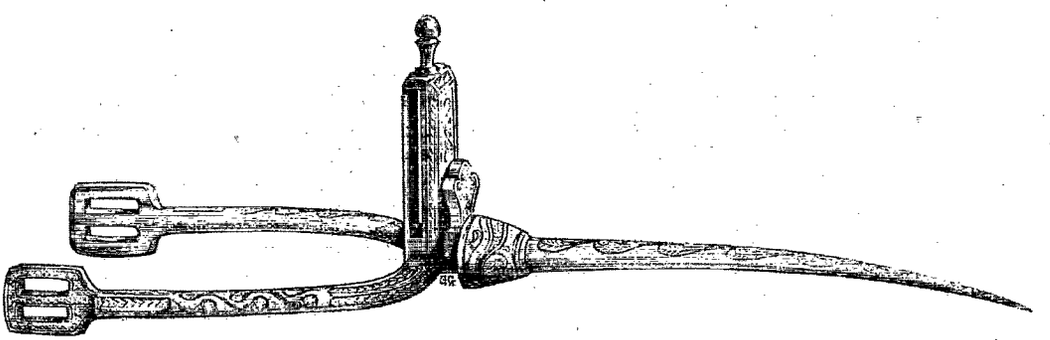
Une vie bien réglée multiplie le temps. ***

L'ÉPERON ARABE.

Si cet instrument eût été mis sous les yeux du vénérable Huzard (1), de cet homme de bien qui fit tant pour l'art du vétérinaire et que la science regrette depuis près de quarante ans, il eût certainement éprouvé un sentiment d'effroi, de pitié et d'indignation : il eût maudit ce formidable engin que l'impitoyable Orient a inventé pour hâter la course de ses admirables coursiers. Cependant l'Arabe, on ne l'ignore point, traite le cheval avec une sollicitude quasi paternelle; il conserve la généalogie de la noble bête qui fait la gloire de sa tribu, et il l'inscrit dans sa tente. Les périls sans pareils du désert peuvent seuls expliquer comment il s'est armé de ce dard formidable, qu'il n'emploie, d'ailleurs, qu'avec la circonspection la plus intelligente.

Nos soldats d'Afrique ont adopté bien des parties de l'équipement arabe; ils ont toujours rejeté l'usage du *chabir* ou de l'éperon arabe. Le général Daumas, qui fait si justement autorité en ces sortes de matières, a dit : « Nos spahis français se trouvaient très-bien de la selle arabe, ainsi que du mors arabe, qui est simple, puissant, solide, et employé maintenant par tous les officiers d'Afrique; ils n'avaient pas adopté l'éperon arabe, qui est d'un effet très-énergique, mais dangereux pour le cheval parfois, et impossible à porter à pied. » (1)

Voici ce que disent les Arabes à nos cavaliers à propos de leurs éperons : « Quel effet, dans un cas où il s'agit de la vie, en obtiendrez-vous avec un cheval très-fatigué? Ce n'est bon qu'à chatouiller les chevaux et à les



Éperon arabe en acier, avec incrustations de cuivre et d'argent. — Dessin d'Édouard Garnier.

rendre rétifs; avec nos chabirs, nous suçons le cheval; tant que la vie est en lui, nous allons l'y chercher : ils ne sont impuissants que devant la mort. »

Cet éperon, dont se servait avec une admirable dextérité l'émir Abd-el-Kader, est, dans certaines occasions, d'une grande ressource pour réduire les animaux les plus rétifs, les bêtes les plus vicieuses. Un cheval a-t-il résisté à tous les moyens employés pour le dompter, on emploie la puissance des éperons; on les aiguise, on recourbe leur pointe en forme de crochet légèrement arrondi, et on fait au cheval, sur le ventre et les flancs, de longues raies ensanglantées qui finissent par lui imposer une terreur telle qu'il n'est pas rare de le voir devenir doux comme un mouton et, semblable au chien, suivre son maître à la piste.

Nous savons par un autre voyageur, auquel on doit d'excellentes études sur le cheval dans l'intérieur de l'Afrique, que l'Arabe a, pour domestiquer cet intelligent animal, des moyens plus sûrs peut-être et qu'approuve l'humanité. « L'Arabe, dit M. d'Escayrac de Lauture, adonné aux soins des troupeaux, passant sa vie à cheval ou à dromadaire, possède, comme tous les écuyers et comme tous les pasteurs, un langage particulier formé de quelques mots, ou plutôt de quelques sons brefs et rauques, qui indiquent à ses montures tout ce qu'il en exige. Il a un cri pour activer la marche des chevaux, un autre pour arrêter leur élan, un autre pour les encourager, un autre pour leur promettre l'orge et le repos. » (2)

Il y a, en effet, un bon proverbe arabe qui dit : « Au-dessus des éperons, il n'est que l'orge. »

Les éperons figurent, comme les autres armes, dans les chants funèbres des Arabes.

Les *Niddabat*, aux obsèques d'un guerrier, dit encore le général Daumas, chantent sur un rhythme lugubre les lamentations suivantes :

Où est-il?
Son cheval est venu, lui n'est pas venu.
Son sabre est venu, lui n'est pas venu.
Ses éperons sont là, lui n'est pas venu.
Où est-il?

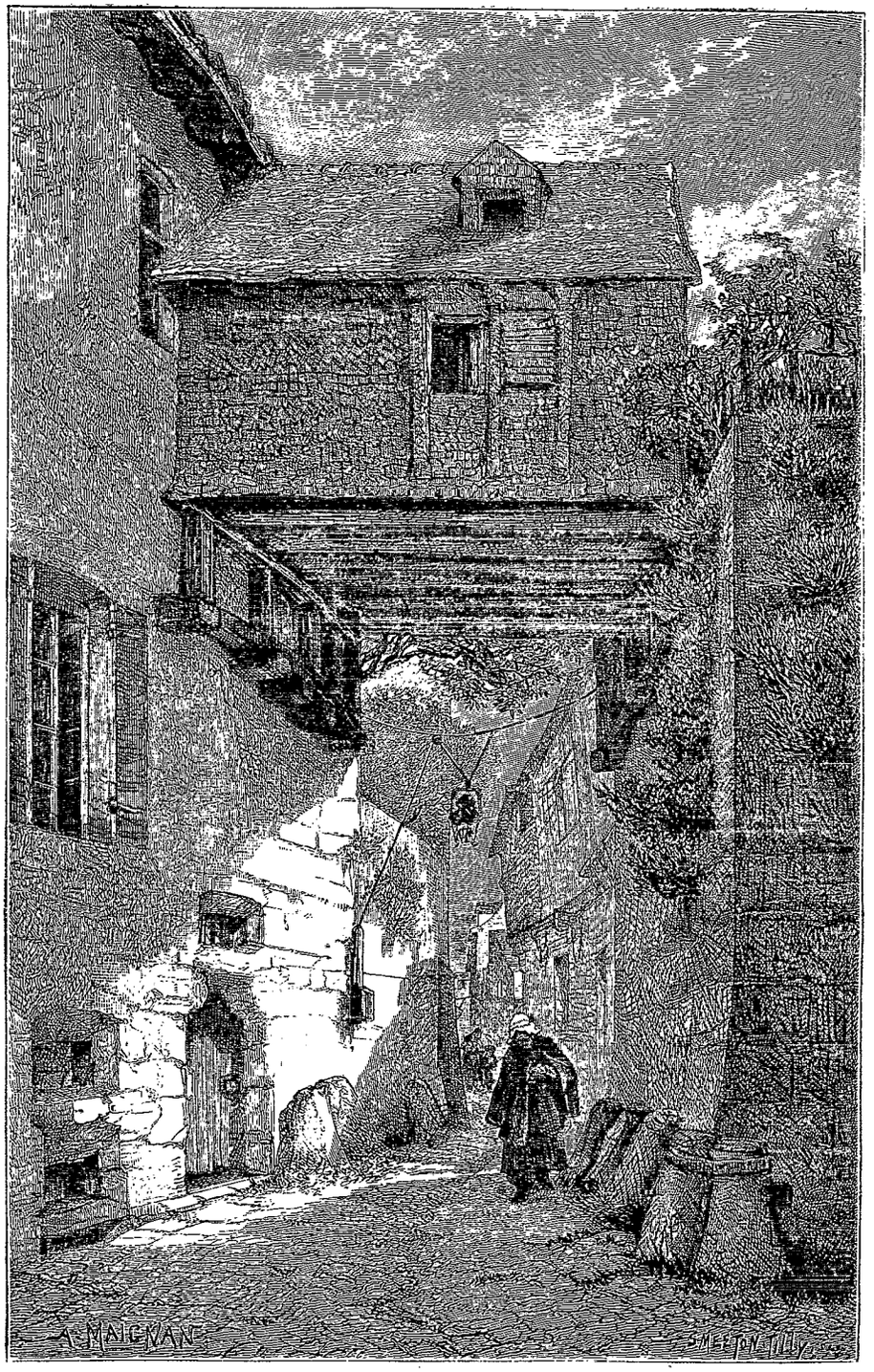
Les Mores introduisirent les éperons à longues tiges dans la Péninsule. Un splendide manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris renferme un traité qu'on ne lit guère, et qui est cependant l'œuvre d'un roi; l'*Arte de bem cavalgar*, de D. Duarte, appartient au quinzième siècle, et le père d'Alphonse l'Africain s'y exprime ainsi : « Il faut que les éperons soient forts, en fer, à gonds et à courroies, pour qu'on les chausse avec grande justesse, et quand ils sont tels, on en tire souvent un puissant secours. »

(1) Huzard, membre de l'Institut et directeur de l'École d'Alfort, était parvenu à former une bibliothèque de 40 000 volumes traitant de l'art vétérinaire. Il est mort en 1838.

(1) *Les Chevaux du Sahara*. Paris, 1858, 1 vol. in-18.
(2) *Le Désert et le Soudan*, 1 vol. gr. in-8, fig., p. 279.

LE MANS.

RUE SAINT-PAVIN-LA-CITÉ. — IMPRESSIONS DE VOYAGE.



Rue Saint-Pavin-la-Cité, au Mans. — Dessin de Maignan.

Voilà une pauvre petite rue, où certes bien des gens ont dû passer sans lui faire la faveur d'un regard bienveillant. Les uns l'auront trouvée trop étroite, les autres trop sombre, les autres trop tortueuse, les autres trop mal pavée, dans les endroits où il y a encore quelques pavés. Les personnes correctes auront été choquées par les plantes et les fleurs sauvages qui poussent çà et là entre les pierres des murs et font des taches de verdure sans symétrie et sans utilité. J'en connais même qui feraient un détour plutôt que de s'exposer à être blessées par la vue de ce chemin sans trottoirs, sans ruisseaux bien alignés, sans élégantes lanternes, qui semble appartenir à quelque village abandonné, et non à une grande et riche ville.

Mais vienne un artiste, un ami de la ligne indépendante et de la couleur, il s'arrêtera, il regardera, il cherchera, il trouvera. Dans ce petit coin si dédaigné par les autres, il verra un tableau, il en verra dix, selon l'heure de la journée, selon les teintes du ciel, selon les nuances des nuages, selon les jeux de la lumière et de l'ombre.

Le matin, toute la rue est dans l'ombre bleuâtre; l'extrémité se perd dans des brumes violettes; l'humble réverbère lutte avec les lueurs naissantes du jour, et sa petite lumière pâlissante ne paraît plus qu'à peine sur le ciel qui commence à s'éclaircir. Une porte s'ouvre, puis une autre; il en sort quelque ouvrier, qui descend vers les champs ou qui monte vers la ville, et son pas lourd résonne nettement dans la rue encore silencieuse et déserte. Peu à peu le jour grandit; les toits s'éclairent de la belle lumière que répand le soleil à son lever. Les tuiles fendues, les cheminées aux briques fumeuses, les ardoises couvertes de mousse, tout cela brille, se colore, se dore, s'empourpre. Cette misère devient richesse et splendeur. Les ravenelles, les feuilles transparentes de la vigne, les brins d'herbe flexibles, se mettent à se balancer doucement au premier souffle de la brise du matin, se baignent dans la lumière, la renvoient, la multiplient et se transforment en pierreries étincelantes. Pauvre petite rue! que de belles choses tu montreras à ceux qui sauront les voir!

Mais le jour s'avance; les volets s'ouvrent; les femmes sortent des maisons: les unes vont à l'ouvrage, les autres aux provisions; les petits enfants jouent dans la rue. Ils sont en guenilles, ils sont nu-pieds; que leur importe? La rue est pauvre comme eux; elle leur est familière, ils n'y sont pas gênés; ils s'amusent naïvement, librement. Ils ne le pourraient pas dans une large rue, aux belles maisons, aux riches boutiques. Heureuse petite rue! comment te trouver triste, toi qui retentis des frais éclats de rire et des cris joyeux des petits enfants!

Quant à ceux qui disent que tu es noire et froide, qui se demandent comment on n'a pas encore démoli cette masure qui te recouvre comme un pont, qu'ils viennent donc à l'heure de midi, quand quelque malheureux, fatigué de la route poudreuse et du soleil brûlant, gagne cette rue qu'il connaît bien, cette rue d'où personne ne le chassera. Pauvre petite rue hospitalière! comment te trouver sombre, toi, où le pauvre peut venir s'asseoir à l'ombre et sécher sa sueur?

Et quand le jour diminuera, quand le soleil s'abaissera vers l'horizon, les splendeurs du matin reparaîtront, mais pour s'affaiblir peu à peu avec un charme pénétrant. Ce ne sera plus la lumière, la vie qui montera; ce ne sera plus l'appel au travail, à l'activité : ce sera le repos, l'apaisement, qui descendra comme une consolation céleste. Et l'ouvrier qui rentrera dans son humble demeure ne trouvera pas sa pauvre petite rue trop étroite et trop sombre; car les ténèbres de la pauvre petite rue ne feront que mieux ressortir là-haut la beauté du ciel et le doux scintillement des étoiles de Dieu!

CE QUE J'AI VU SUR UNE PAGE.

..... Tout à coup un incident, qui n'était pas du fait de l'auteur, captiva toute mon attention.

La page que je lisais était sillonnée d'une incroyable multitude de zigzags décrits par un grain de couleur pourpre, mais dont il me fut impossible de deviner la forme et l'espèce en raison de sa course effrénée. Parfois, cependant, cette furibonde activité se calmait tout à coup, et, bien certainement, ce petit être, frappé d'une *idée* soudaine, se rappelait alors un projet momentanément perdu de vue peut-être; ou bien il cherchait à retrouver le chemin que sa précipitation fiévreuse lui avait fait oublier; car, à coup sûr, un obstacle insurmontable, quelque montagne, un précipice, un ravin, ne pouvait entraver sa marche; ce temps d'arrêt résultait donc, à n'en pas douter, d'une réflexion subite dont, à mon grand regret et malgré ma bonne volonté, je n'ai pu deviner le premier mot. Au surplus, les pensées, dans un cerveau pareil, doivent naître et mourir en même temps, et je n'eus pas le loisir d'élucider cette question, car la course au clocher recommença de plus belle de droite à gauche, de bas en haut, et je m'imaginais cet animalcule se disant: « Ah! que de moments et de pas perdus! de grâce, ne m'arrêtez point, laissez-moi passer, je n'ai pas un instant à perdre!... » Sa vertigineuse activité expliquait tout cela, jusqu'au moment où, tel qu'un aérolithe, tomba aux pieds de ce petit mouvement perpétuel un nouvel acteur, tout de noir habillé, et dont la chute inattendue foudroya de stupeur le grain rouge.

Le dernier venu, qui semblait doué d'un caractère fortement trempé et d'une grande expérience de la vie, s'affermit sur ses six pieds, et son premier soin, après en avoir correctement replié les membranes, fut de rentrer sous de petites élytres, espèces de fourreaux mobiles qui se soulevèrent à cet effet, deux ailes microscopiques qui s'y casèrent insensiblement à l'aide des mouvements saccadés de la partie postérieure du corps.

Après s'être considérés un quart de seconde, autant qu'il en fallait à de semblables personnages, le premier, poussé sans doute par un sentiment de frayeur bien naturel, s'enfuit à toutes jambes, et, dans l'intention bien évidente de faire perdre sa trace, il multipliait l'inextricable labyrinthe de ses pas. Le survenant, au contraire, qui semblait ne s'étonner de rien, après avoir imprimé à ses antennes un mouvement circulaire, commença la visite de la page de mon livre sans précipitation, avec mesure, et en apparence comme un voyageur désireux d'explorer et de connaître à fond la région qu'il va parcourir; mais probablement la monotonie du voyage et du pays engendra en lui un sentiment d'ennui profond qu'il manifesta tantôt en s'arrêtant d'un air de lassitude morale, tantôt en ralentissant sa marche, afin d'avoir le temps de pousser vers le ciel, sa véritable patrie, quelques soupirs d'aspiration ou de regret : élans que j'ai soupçonnés sans les avoir entendus, je le confesse, mais dont la probabilité passa soudain à l'état de certitude quand je remarquai des signes évidents de malaise, les mouvements désordonnés, les saccades des élytres d'où les ailes étaient à peine sorties que, fatigué du séjour de la terre, le petit amphibie les secoua, les étendit en leur imprimant un mouvement rapide, et se perdit dans l'espace.

Quant à ma première connaissance, que je tenais à fixer s'il était possible, je pris le parti de lui barrer le passage à l'aide d'un brin d'herbe; mais j'avais compté sans mon hôte : en effet, à peine cette barrière que je croyais infranchissable était-elle tendue, que mon coureur escalada la barricade; pour déjouer cette manœuvre je l'enlevai tout à coup et je croyais bien le tenir, lorsque, sans hésiter, il déconcerta mes calculs en se laissant glisser le long d'un câble qu'il filait à mesure. J'avais affaire à une sorte d'araignée.

A bout de patience et résolu de mettre un terme à ce mouvement perpétuel, j'usai, que dis-je? j'abusai de ma force de roi de la création, sinon des animaux, et j'eus la cruauté de noyer dans une goutte de rosée cet inoffensif et pauvre petit être. Voulant mettre ma victoire à profit, je transportai ma victime dans mon cabinet où, à l'aide d'un microscope, elle m'apparut vêtue, de la tête aux pieds, d'un costume froncé de velours nacarat; elle avait huit jambes, ce qui expliquait la rotation de ses mouvements, et une tête dont l'incroyable petitesse excusait à la fois l'indécision et l'étourderie de ses actions; car l'imperceptible cervelle d'une araignée ne saurait, sans injustice, faire

condamner en elle ce qui pour nous serait une excuse ou, tout au moins, une circonstance atténuante.

Mon assassinat accompli, car c'en était un, et ma vaine curiosité satisfaite, après avoir soulevé un tout petit coin du voile qui cache à nos yeux débiles ces impénétrables mystères, ces preuves merveilleuses de la toute-puissance de Dieu qui se manifeste en tout et partout, du cèdre à l'hysope, du ciron abrité par le repli d'une feuille au colosse qui parcourt les abîmes de la mer, je me suis senti, plus que jamais, pénétré d'une humilité sincère et profonde; et ces infiniment petits, perdus ainsi que moi dans l'immensité de la création, m'ont donné une leçon nouvelle de modestie, de pitié pour les faibles et de sévérité envers moi-même, que je m'efforcerai dorénavant de mettre mieux en pratique, en me souvenant et surtout en me persuadant qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

AVEUGLE.

Les merveilles de la création, racontées à un aveugle-né, doivent lui paraître merveilleuses et occuper souvent sa pensée, tandis que la plupart des voyants sont tellement habitués à voir toutes ces merveilles, qu'elles ne frappent plus leur imagination, et qu'elles sont à peu près pour eux comme si elles n'existaient pas.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. p. 75, 130.

VOYAGE SUR LE CONTINENT.

Suite.

Il venait de terminer son premier conte de Noël; répondant à la lettre d'un gentilhomme qui lui racontait l'effet qu'avait produit la lecture de l'ouvrage sur une réunion de pauvres gens assistés par la commune, il écrivait : « J'aurais désiré être là. J'ai grande foi dans les pauvres. J'ai toujours tâché, du mieux que j'ai pu, de les montrer aux riches sous un jour favorable, et je ne cesserai pas, jusqu'à ma mort, de plaider pour qu'on les rende aussi heureux et aussi sages qu'ils le peuvent devenir. Je m'évertue à mériter leur intérêt; toute preuve de leur confiance et de leur approbation m'est précieuse et me va au cœur. »

Le voyage d'Italie une fois résolu, il en hâta les préparatifs. Le 14 juillet 1844, il arrivait à Marseille dans une espèce de maison-voiture à quatre chevaux, contenant toute la caravane. L'influence du changement de lieux agissait déjà : « Je me sens comme si j'avais une tête neuve accolée à la vieille. » Quatre jours après, il s'installait à la villa Albaro, dans un faubourg de Gênes. La maison était peu logeable et les dépendances hantées de vermine : « Je m'attends tous les jours à voir notre équipage sortir de la remise, traîné par des légions de puces travailleuses ayant endossé le harnais de leur plein gré. » La volubilité des Génois l'amuse et le confond : « Deux amis causant amicalement dans la rue semblent sur le point de se poignarder, et un étranger est stupéfait qu'ils n'en viennent pas là. »

Malgré ces distractions, le roman de *Dombey* progressait. Le séjour du petit Paul au bord de la mer, la fin prématurée de cette douce et poétique enfance qui s'efface et s'éteint avec les derniers rayons du soleil couchant, furent écrits à Paris. Appelé en Angleterre pour juger des illustrations, sur lesquelles il se montra toujours très-difficile, aucun dessinateur ne pouvant atteindre à son idéal, Dickens employa toute son activité à venir en aide à un auteur endetté et malheureux. Il monta deux pièces, dont lui et ses amis se partagèrent les rôles. La recette de neuf représentations, tous frais déduits, dépassa soixante-trois mille francs. Ce succès décida les amateurs à se faire acteurs ambulants. Ils jouèrent à Édimbourg, à Glascow, à Manchester, à Liverpool, non plus au profit d'un seul homme, mais au bénéfice d'un fonds de secours pour les gens de lettres. Au sortir d'une assemblée où Dickens avait parlé avec chaleur de l'utilité de cette fondation, on lui annonça la mort subite de sa petite fille Dora, enlevée par des convulsions. Il était alors sous le coup du chagrin que lui avait causé la perte de son père et de sa sœur aînée, Fanny, qu'il aimait tendrement.

Ces chocs répétés, en altérant sa santé, ravivèrent son penchant à changer de lieux; il habita tour à tour Broadstairs, à l'embouchure de la Tamise, l'île de Wight, le continent, Londres, point central vers lequel le ramenaient sans cesse ses affections et ses intérêts. Il y créa, en 1850, *Household Words*, journal hebdomadaire, qui devait prendre place au foyer de chaque famille et mettre l'auteur populaire en communication directe avec son public. Il y pouvait librement réclamer les réformes d'un état social où se passaient des scènes telles que celle-ci. Par une froide nuit de novembre, errant à travers les rues, absorbé dans la pensée d'un nouveau roman, Dickens, frappé d'un étrange spectacle, s'arrêta près de la porte d'un refuge. Contre le sombre enclos du sombre lieu, sous une pluie diluvienne, gisaient adossés ce qui lui sembla être sept tas de haillons, « horreurs informes, muettes, ruisselantes, sphinx dressé contre ce mur morne, sans que personne prît souci de résoudre l'énigme avant le jugement dernier. » Il sonna, et envoya sa carte au directeur. Ce dernier n'était pas en faute : le refuge était plein, la place manquait. Les tas de haillons étaient de jeunes filles. Dickens leur donna à chacune un schelling. L'une d'elles, âgée de vingt ans environ, n'avait pas mangé depuis vingt-quatr heures. « Regardez-moi ! » dit-elle, comme elle s'emparait avidement de la pièce; et elle s'éloigna sans remercier. Les autres firent de même; pas une ne dit merci. Une foule d'êtres presque aussi misérables s'était rassemblée; mais quoiqu'ils vissent l'aumône des sept schellings, ils ne demandèrent rien pour eux; s'effaçant devant une misère plus grande, ils s'écartèrent en silence pour laisser passer Dickens.

C'étaient là les terribles maux auxquels il prêtait une voix, les pauvres déshérités pour lesquels il demandait de l'air, de l'eau, du pain, une place au soleil. « Allégez la lourde atmosphère où languit l'esprit et le corps; enlevez le cadavre de la chambre où habitent les vivants, et où cette malsaine proximité détruit le respect de la mort. Alors (mais pas avant), ils seront disposés à entendre parler de Celui dont les pensées étaient toutes aux malheureux, et qui avait pitié de toute douleur humaine. » (1)

De 1847 à 1852, Dickens termina *Dombey*, composa *la Vie est une bataille* et *l'Homme hanté*, son dernier conte de Noël, contribua pour une large part à la rédaction de son journal, et commença *Copperfield*, son chef-d'œuvre. C'est la nature prise sur le fait; on ne saurait méconnaître les traits de ressemblance du héros avec l'auteur. « Les réalités de ce roman m'oppressent, écrivait-il. Elles me causent joie et douleur. Il me semble m'être détaché d'une partie de moi-même et l'avoir dépêchée dans le pays des ombres. » Les autres portraits étaient si frappants que certains modèles se reconnurent et lui firent des reproches.

« Il m'est arrivé ce matin la plus singulière aventure, une lettre de miss Moucher en personne » (l'original de

(1) Discours en faveur de la réforme sanitaire.

la petite naine, décrite dans *Copperfield* grimpée sur une table pour peigner et parfumer la chevelure de Steerforth). « L'épître est d'un sérieux comique, mais il n'est pas douteux qu'on a tort de se laisser aller à ces abus de pouvoir. » Surpris et repentant de la peine qu'il avait infligée involontairement, il écrivit pour s'excuser, alléguant que la physionomie de ses personnages était empruntée à plusieurs individus, jamais à un seul. Il avait eu d'abord l'intention de présenter miss Moucher sous un jour peu favorable; mais il modifia le caractère, au risque de diminuer l'intérêt.

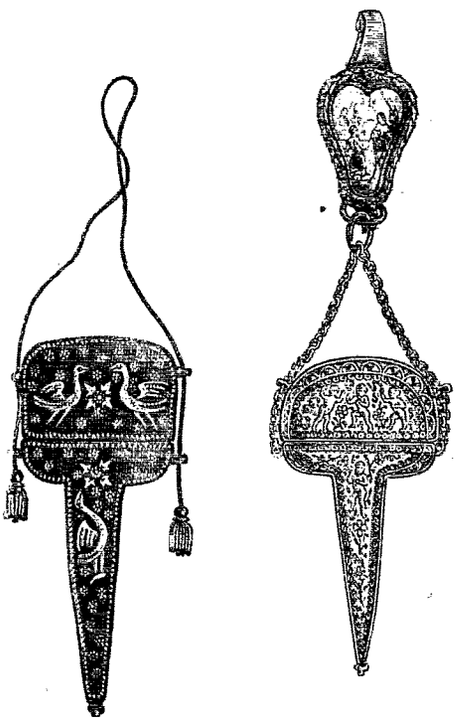
La suite à une prochaine livraison.

ETUIS A CISEAUX

DES SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES.

Ces deux petits étuis à ciseaux, qui font partie de la collection de M. Ach. Jubinal, datent du temps de Henri IV et de Louis XIII.

Le plus ancien, en fer damasquiné d'argent en haut relief, représente des oiseaux. Le second est en filigrane d'argent qui enchâsse et retient des plaques d'émail à fond blanc sur lesquelles de petits génies jouent au milieu des



Étuis à ciseaux des seizième et dix-septième siècles. (Collection de M. Achille Jubinal.) — Dessin d'Édouard Garnier.

fleurs. Sur la plaque du crochet, d'un travail extrêmement soigné, on voit un personnage à genoux devant un autre vêtu d'un manteau d'hermine et tenant à la main une épée.

Ces étuis se suspendaient à la ceinture, et les dames les portaient autant en guise d'ornements que comme petits nécessaires. Cet usage semble avoir cessé vers la fin du dix-septième siècle.

EXEMPLES D'EMPLOI DU FER MÉTÉORIQUE.

Le fer des aérolithes ou météorites tombés sur la terre a été travaillé et employé en divers pays.

Américo Vespuce raconte que les Indiens de la Plata fabriquaient des flèches et d'autres instruments avec des morceaux provenant de masses tombées du ciel.

Un empereur du Mogol, D'gehan-Guir, avait fait fabriquer deux sabres, un couteau et un poignard, avec une masse de fer du poids de deux kilogrammes et demi qui, vers la fin de l'année 1620, tomba à 100 milles environ de Lahore.

« Les Esquimaux, dit M. Lubbock, brisent des fragments d'aérolithes de fer qu'ils aiguisent à coups de marteau et qu'ils fixent ensuite dans un manche de corne ou d'os. »

La collection de météorites du Muséum d'histoire naturelle possède, en effet, une petite hachette en fer météorique travaillée par les Esquimaux.

Pallas rapporte aussi que certaines tribus sibériennes font des lames de couteau avec le fer qu'elles détachent des aérolithes.

On a vu de semblables exemples de l'emploi du fer météorique en Laponie.

Bolivar, suivant un récit de M. Boussingault, avait une épée d'honneur faite en métal céleste.

On dit que l'empereur de Russie en a une semblable. (1)

L'ATMOSPHÈRE.

L'atmosphère retient la chaleur du soleil; sans elle, toute vie animale et végétale disparaîtrait de notre globe.

L'atmosphère permet à la vapeur d'eau produite par les rayons du soleil dardant sur les mers de s'élever et d'aller, conduite par les vents, retomber en pluies bienfaisantes sur les continents et les îles; ces pluies fournissent à l'homme, aux animaux et aux végétaux l'eau qui leur est indispensable, et forment ensuite les sources et les rivières, qui ramènent leur excédant aux grands réservoirs des mers.

L'atmosphère, enfin, contient les gaz que respirent l'homme, les animaux et les végétaux, et qui sont nécessaires à leur existence.

Voilà donc trois qualités essentielles de notre atmosphère, toutes trois d'une absolue nécessité à la vie telle qu'elle est organisée sur notre globe. Si l'une de ces trois qualités venait à manquer, la terre, au lieu de son aspect riant, varié et animé, ne serait plus qu'un globe aride et désert.

LES FLAMMES CHANTANTES

ET LE PYROPHONE.

Quand on enveloppe d'un cylindre de verre, ouvert aux deux extrémités, une flamme du gaz hydrogène brûlant à l'extrémité d'un petit tube, on entend un son plus ou moins aigu qui varie selon le diamètre et la longueur du cylindre. Ce phénomène est dû à la combinaison de l'hydrogène avec l'oxygène de l'air; la flamme, ainsi entourée, s'anime d'un mouvement vibratoire qu'elle communique au cylindre. A l'appareil usité dans les cours de chimie lorsqu'on y fait cette curieuse expérience on donne le nom d'*harmonica chimique*, et à la flamme qui vibre dans ces conditions particulières celui de *flamme chantante*.

Ces notions élémentaires sont trop connues pour qu'il nous semble nécessaire d'y insister plus longuement; mais il n'en est pas de même de l'application récente qui a été faite des flammes chantantes par un jeune physicien, M. Frédéric Kastner.

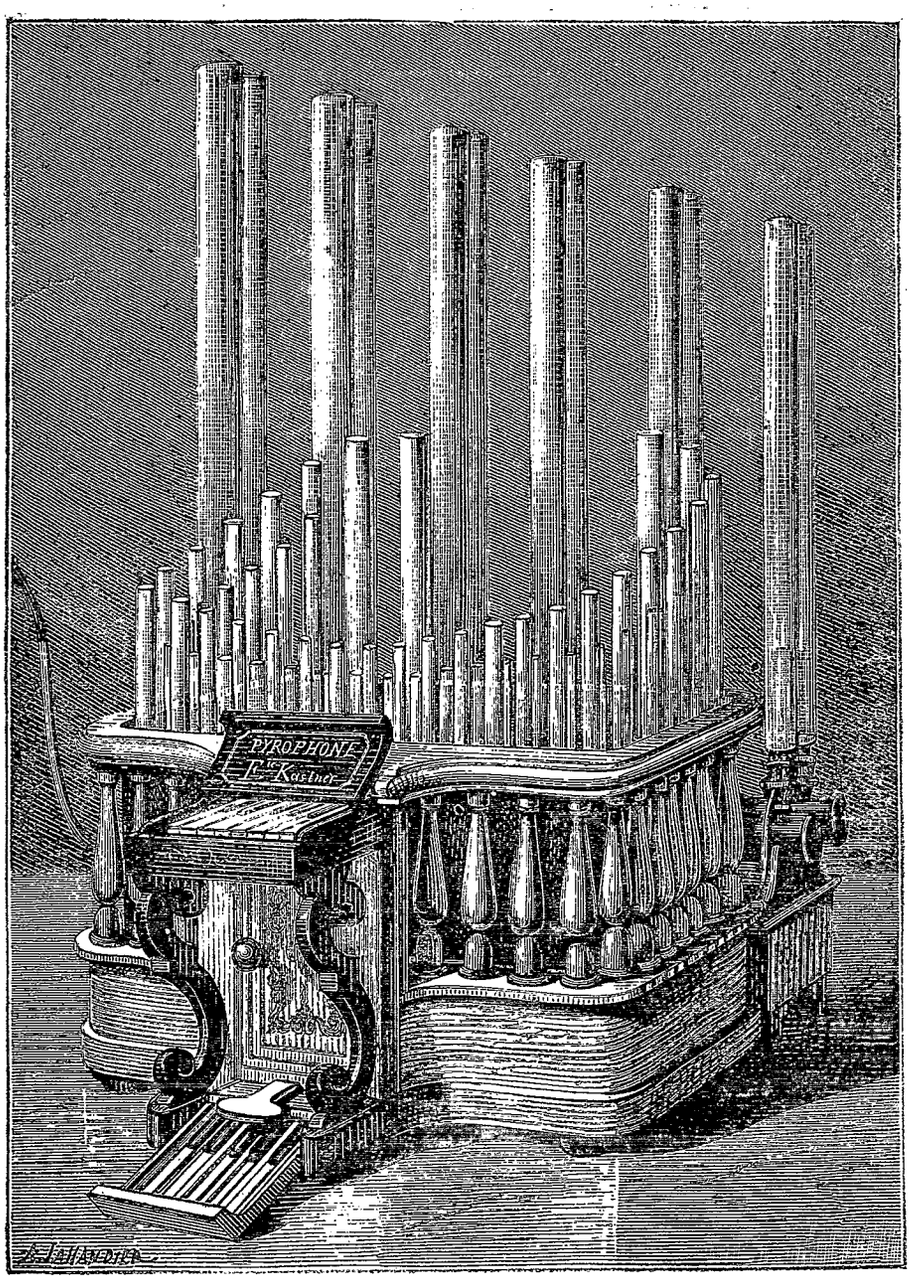
Grâce à de savantes considérations théoriques, à des expériences ingénieuses, ce physicien est arrivé à construire

(1) Stanislas Meunier, *le Ciel géologique*.

un appareil où les flammes chantantes, combinées entre elles, fournissent au musicien un instrument nouveau dont les effets sont tout à fait remarquables, et que son inventeur a appelé le *pyrophone*.

M. Kastner, dans les études qu'il a faites des flammes chantantes, a découvert un nouveau théorème d'acoustique. En examinant les effets produits dans un cylindre de verre par deux ou plusieurs flammes conjuguées, l'expérimentateur est arrivé à déduire de ses recherches et de ses calculs la loi suivante :

Si, dans un tube de verre ou d'autre matière, on introduit deux ou plusieurs flammes isolées de grandeur convenable, et qu'on les place au tiers de la longueur du tube, comptée à partir de la base inférieure, ces flammes vibrent à l'unisson. Le phénomène continue de se produire tant que les flammes restent écartées; mais le son



Le Pyrophone.

cesse aussitôt que les flammes sont mises en contact. (1)

Partant de ce principe, M. Kastner a construit l'instrument que représente notre gravure, et qui se compose de trois claviers s'accouplant, comme dans l'orgue. Chacune des touches du clavier est mise en communication, à l'aide d'un mécanisme fort simple, avec les conduits abducteurs des flammes dans les tuyaux de verre. Lorsqu'on presse sur ces touches, les flammes se séparent, et le son se produit aussitôt; dès qu'on cesse d'agir sur les touches, les flammes se rapprochent, et le son cesse immédiatement. Le timbre du son, sa hauteur et son intensité, dépendent des dimensions des tubes, qui sont associés dans l'instrument de telle façon que le musicien ait entre les mains les ressources que lui fournirait un orgue. Mais ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans le pyrophone, c'est le timbre exceptionnel des sons qu'il pro-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences.* — Séance du 17 mars 1873.

duit : la musique est suave et pure, et se rapproche singulièrement de la voix humaine.

Le pyrophone d'abord construit par son inventeur avait un grave inconvénient ; il nécessitait l'emploi de gaz hydrogène pur, et exigeait, par conséquent, un gazomètre spécial. M. Kastner a étudié les moyens de substituer le gaz de l'éclairage à l'hydrogène pur, et ses tentatives ont été couronnées d'un succès complet. Le jeune physicien n'a eu qu'à modifier les dispositions de son appareil primitif, et à employer dans le même tube, au lieu de deux flammes d'hydrogène, quatre, cinq ou six becs de gaz de la houille. Il a de plus indiqué un procédé nouveau pour faire cesser le son produit par les flammes chantantes brûlant dans un tube. « Supposons, dit-il, qu'une ou plusieurs flammes, placées dans un tube au tiers de la hauteur, à partir de la base inférieure, déterminent la vibration de l'air contenu dans ce tube : si l'on perce un trou au tiers du tube, compté à partir de la base supérieure, le son cesse. On pourrait, en appliquant cette observation, construire un appareil musical qui serait une espèce de flûte fonctionnant avec les flammes chantantes. » (1)

On croit que le pyrophone peut devenir un instrument pratique.

LA PAGE 115.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. pag. 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138, 154, 165

X. — LE PLAGIAIRE ET SA CONSCIENCE.

Peu de temps après l'événement qui venait, comme par miracle, de ranimer le paralytique et de rendre à son corps longtemps immobile les forces de la vie active, le docteur, que Catherine avait été chercher le soir même, seconda par un traitement intelligent l'heureux effet de la violente commotion. Il resta jusqu'au jour, étudiant avec une attention soutenue ce cas extraordinaire du retour spontané des facultés motrices. Le médecin, ordinairement peu communicatif, s'affranchit, cette fois, de sa réserve accoutumée, et dit en partant quelques paroles rassurantes. Ce fut seulement alors que Mme Grandmaison se décida à quitter son mari pour aller réclamer à Valentine le manuscrit que celle-ci avait emporté chez elle.

Dès que la servante se trouva seule avec le malade, elle s'installa dans le fauteuil que sa maîtresse venait de quitter ; à peine y était-elle assise, que sa fatigue durant la nuit passée alourdit ses paupières, et la fit insensiblement tomber de l'invincible somnolence dans le sommeil profond.

Saturnin Grandmaison, qui ne se sentait plus garrotté par la paralysie, reposait paisiblement dans son lit, mais il ne dormait pas. Silencieux, bien qu'il ne fût plus affligé de mutisme, il suivait intuitivement les progrès du phénomène moral qui se produisait dans sa pensée, à mesure qu'il sentait l'amélioration physique se manifester davantage. Retournant vers le passé, il se rappela que la mort l'avait, deux fois, menacé sérieusement. Or, ce n'est jamais impunément que la main glacée de la mort se pose sur une créature humaine ; la sinistre sensation qui a fait frissonner notre épiderme à son contact, peut bien, quand la puissance vitale nous est rendue, s'effacer à la surface, mais elle laisse dans l'âme une impression ineffaçable.

Le plagiaire, qui avait en ce moment le sentiment de cette impression, se demanda : « Mais qu'est-ce donc que notre âme? » Puis, de la terreur que nous inspire cet impénétrable mystère, il en arriva à ce mystère plus terrifiant encore : « Que deviendra mon âme quand elle sera devant Celui qui doit la juger? »

Il s'interrogea, et, devançant l'arrêt souverain, il se jugea lui-même. Tout ce qu'on refuse obstinément d'écouter quand c'est de soi qu'on se parle, il faut bien se résigner à l'entendre quand c'est la conscience qui nous le dit. Voici ce que lui disait la sienne :

« L'incapacité devait te faire humble, l'aveuglement de la jalousie a fait de toi un misérable ambitieux ; afin de capter l'admiration des autres, tu t'es rendu indigne de leur estime ; faute de te bien connaître, on te cite comme un honnête homme ; mais qu'es-tu, en effet? un hypocrite, un larron! Voleur de renommée, spoliateur de gloire, tu prétends continuer le mensonge sacrilége même au delà de ta vie! As-tu jamais fait une sérieuse démarche pour savoir qui tu dépouillais? Et celui-là peut-être vit quelque part, obscur et besoigneux ; peut-être, réduit à la mendicité, t'a-t-il tendu la main, et tu te seras cru charitable en lui jetant une aumône. Et s'il est mort, si sa famille est plongée dans la misère, crois-tu qu'il ne soit pas de ton devoir de faire au moins une tentative pour lui rendre son héritage? Cet héritage, tu ne le lui as pas frauduleusement dérobé, il est vrai, c'est le hasard qui te l'a fait trouver ; mais c'est le hasard aussi qui nous fait ramasser sur notre chemin la bourse qu'un passant a perdue, et cependant, si celui qui l'a trouvée se l'approprie, l'opinion publique le réprouve et la loi le condamne. Toi qui te juges, oserais-tu t'absoudre? »

Ce raisonnement de sa conscience était à la fois pour le faux inventeur une épreuve et un châtiment ; il subit le châtiment et ne résista pas à l'épreuve. Il réfléchit longuement au moyen de tenter une restitution qui ne permît pas qu'on incriminât son passé, et qui pût même lui faire honneur dans l'avenir. Cette réserve lui était inspirée par un reste d'orgueil peut-être, mais surtout par le désir de ne laisser après lui que d'honorables souvenirs dans la mémoire de son fils. A force de chercher ce qui pouvait être le moins compromettant, il s'arrêta à l'idée de faire publier par les journaux une note rédigée de telle sorte qu'il fût possible d'y laisser supposer l'intention de rendre service à un inconnu. Cette résolution prise, il voulut la mettre à exécution avant le retour de sa femme.

Curieux d'essayer ses forces, il se glissa hors du lit sans réveiller la dormeuse, s'enveloppa dans sa robe de chambre, et, chancelant sur ses jambes qui avaient été si longtemps privées de mouvement, il arriva péniblement à son fauteuil ; parvenu enfin à s'asseoir devant le bureau où il avait compté tant de jours passés à rêver une gloire usurpée, il prit la plume, non plus pour continuer la spoliation, mais pour restituer. Sa main d'abord tremblante se raffermit, et, de ses doigts désengourdis, il put écrire l'annonce suivante :

« Un écrivain, connu dans le monde savant, a dû au hasard d'une rencontre d'avoir eu sous les yeux un mémoire manuscrit, qui traite particulièrement du déraillement sur les chemins de fer et du chauffage par la vapeur. Il désire, dans l'intérêt de l'auteur anonyme de ce mémoire, lui faire une importante communication. Prière à cet auteur ou, s'il est décédé, à sa veuve ou à ses héritiers, de se faire connaître. Répondre à M. S. G., poste restante, à Paris. »

Saturnin Grandmaison achevait de rédiger cette note, dont il ne désirait peut-être pas aussi sincèrement le succès que sa conscience l'eût voulu, quand un coup de sonnette à la porte d'entrée de l'appartement réveilla Catherine en sursaut. La servante resta ébahie en voyant

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences.* — Séance du 7 décembre 1871.

son maître levé et tenant encore la plume. Il ne lui laissa pas le temps d'exprimer son étonnement.

— Allez ouvrir, c'est Madame qui rentre sans doute.

— Non, Monsieur, ce ne doit pas être elle; car, de peur de vous réveiller en sonnant, elle a eu soin d'emporter la clef.

— Allez donc! réitéra impatiemment le maître.

Catherine sortit. Un moment après, elle rentra et annonça : « Monsieur Pierre Jousselin. »

Le nom de famille de la jeune copiste avait été assez souvent prononcé devant M. Grandmaison pour qu'il se le rappelât. Sa première pensée, en entendant annoncer le visiteur, fut que celui-ci était un envoyé de Valentine, chargé de rapporter le manuscrit.

« Mme Grandmaison et cet homme se seront croisés en chemin », dit à part lui Saturnin.

Sans s'informer si l'on était disposé à le recevoir, Pierre Jousselin, qui avait suivi pas à pas la servante, passa devant elle quand elle l'eut annoncé, pénétra dans le cabinet du faux savant, et, debout près de lui, il dit en l'examinant avec attention :

— Pardon, je dois me tromper; vous n'êtes pas M. Grandmaison l'*inventeur*.

Il appuya singulièrement sur ce mot.

— Pourquoi en doutez-vous?

— J'avais entendu parler d'un malade cloué dans son lit, et je vous vois là.

— Vous ignorez, mon ami, qu'aussi bien qu'il y a des maladies foudroyantes, on peut citer des exemples de guérisons subites.

— Non, certes, je ne l'ignore pas, puisque moi-même...

Pierre Jousselin n'acheva pas; mais bientôt, changeant de ton, il reprit :

— Puisque vous êtes bien la personne à qui je voulais parler, il me reste à vous dire ce qui m'amène.

— Ce rouleau de papier que je vois dans votre main me l'a déjà dit : vous venez de la part de Mlle Valentine Jousselin, votre parente, sans doute?

— Je suis son père, riposta vivement l'ouvrier. Et comprenant, au regard d'inquiétude que M. Grandmaison jeta sur lui, qu'il avait entendu parler de son aliénation mentale, Pierre Jousselin s'empressa de lui dire :

— Rassurez-vous, c'est bien passé. Vous savez ce que nous disions des guérisons subites : vous et moi nous en sommes la preuve; c'est déjà un bon rapport entre nous, et il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre.

— Nous entendre? répéta M. Grandmaison.

— Oui, à propos de ce manuscrit auquel il manquait une page, et que je vous rapporte complet.

A l'exclamation de surprise que cette nouvelle arracha à son maître, Catherine, qui se tenait sur le seuil du cabinet, accourut effrayée; mais Saturnin, dominant son émotion, la repoussa :

— Retirez-vous, Catherine, lui dit-il; M. Jousselin et moi, nous avons à causer ensemble. Que personne, pas même ma femme, ne vienne nous interrompre.

Aussitôt que Catherine eut obéi, il demanda au père de Valentine :

— Ainsi, vous l'avez, cette page? Vous pouvez me la montrer?

Et quand Pierre Jousselin la lui eut mise sous les yeux, il la parcourut d'un regard; puis, s'arrêtant à la solution du problème qu'il avait laborieusement cherchée, il se prit le front à deux mains, et dit avec découragement :

— Oui, je comprends, mais je n'aurais pas trouvé!

Après cet aveu de son impuissance que lui arrachait soudainement la force de la vérité, il reprit :

— Mais cette page, de qui la tenez-vous?

— De l'inventeur en personne.

— Vous le connaissez?

— Depuis que je me connais moi-même.

— Moi aussi je veux le connaître.

— Il est devant vous!

Par un mouvement dont il ne se serait pas cru capable, M. Grandmaison se leva de son fauteuil, et, droit sur ses jambes, et découvrant son front qu'abritait un bonnet de velours, il salua l'inventeur.

— J'étais venu ici pour demander justice d'une imposture, dit Pierre Jousselin avec émotion; mais je commence à croire que vous êtes un honnête homme.

Pour toute réponse, M. Grandmaison lui fit lire la note qu'il venait de rédiger.

— Ainsi, quand je me préparais à soutenir une lutte contre vous, votre intention était de rendre ce manuscrit à son auteur.

— J'espérais, du moins, m'arranger avec lui.

— Pour qu'il vous le cédât à prix d'argent? demanda le père de Valentine.

— Je n'obtiendrais pas de vous un pareil sacrifice, je le vois bien, dit l'autre; mais le monde accepte volontiers l'idée du travail en commun.

— Un partage! s'écria Pierre Jousselin; vous comprenez bien que je ne peux pas l'accepter. L'œuvre est de moi seul, à moi seul en appartient l'honneur; d'ailleurs, je vous condamnerais pour toujours à rougir devant moi si j'avais la faiblesse de consentir à un pareil marché.

— Mais, après ce que je dis de mes travaux depuis tant d'années, je suis déshonoré aux yeux de mes amis si ce mémoire, qui ne peut manquer d'être couronné, paraît sous votre nom. Pour que cette honte ne me soit pas réservée, je vous offre la moitié de ma fortune, et je réserve à votre fille une récompense plus précieuse encore.

En achevant de parler, M. Grandmaison montra du doigt un cadre placé au-dessus de son bureau : il renfermait le portrait de son fils.

L'amour du père l'emporta sur l'orgueil de l'inventeur.

— Je ne vous vends pas mon œuvre, dit-il, je ne vous cède pas une part de l'honneur qu'elle peut me faire; mais je me souviens des bienfaits que nous avons reçus de Mme Grandmaison; je me souviendrai aussi, quand il en sera temps, de l'offre que vous m'avez faite pour ma fille; mais afin qu'on ne puisse nous accuser, vous d'être un plagiaire, moi d'avoir conclu un marché déshonorant, il faut que ce manuscrit n'existe plus.

Pierre Jousselin le lança dans l'âtre de la cheminée, où le bois flambait en petillant.

— Que faites-vous? s'écria Saturnin Grandmaison, quand il vit la flamme dérouler et mordre les pages du manuscrit.

— Je sauve votre honneur au prix de ma gloire, pour qu'il n'y ait ici ni un malheureux ni un ingrat.

Le mémoire achevait de se consumer quand Valentine et sa protectrice arrivèrent; elles avaient été mises sur les traces de Pierre Jousselin par une voisine; elle l'avait vu arrêter un fiacre qui passait devant la porte, et entendu crier au cocher : « Place de la Vieille-Estrapade, numéro 39. »

L'inventeur avait lu cette adresse écrite de la main de Saturnin sur la première page du manuscrit.

Trois ans plus tard, Armand Grandmaison, en épousant Valentine, avait, au moins envers elle, acquitté la dette de son père.

DE LA LECTURE
DES CARTES TOPOGRAPHIQUES.

Rien ne paraît plus facile que de lire une carte. Et c'est, en effet, une chose fort simple lorsque, comme sur le plan que nous donnons ici, on a écrit les noms à côté des signes conventionnels.

Mais supprimez ces noms, et, sur plus d'un point, le lecteur inexpérimenté pourra se trouver dans l'embarras et sera exposé à des erreurs. Citons seulement, pour exemples, les différentes sortes de ponts, les gués, les moulins, les landes, les marais, les tourbières, les diverses espèces de bois; comment les distinguera-t-on et les nommera-t-on immédiatement avec sûreté si aucune écriture ne les désigne et si l'on n'a pas, par avance, appris au moyen de quelles lignes ou de quels points on est convenu de les indiquer.

Il est vrai, et c'est une chose fâcheuse, que jusqu'ici ces signes conventionnels n'ont pas toujours été uniformes; on ne peut guère se fier entièrement aujourd'hui qu'à ceux qui ont été adoptés par notre état-major dans ses belles cartes de France.

Voici comment on désigne quelques-uns des détails les plus nécessaires dans une carte en noir :

Fleuves et rivières. — On indique par deux traits plus ou moins irréguliers les sinuosités des rives, puis on marque les eaux par d'autres traits parallèles plus écartés les uns des autres à mesure qu'ils s'éloignent du rivage. Une ancre sert à désigner les cours navigables.

Ruisseaux, ravins. — On se borne à tracer une ligne sinueuse.

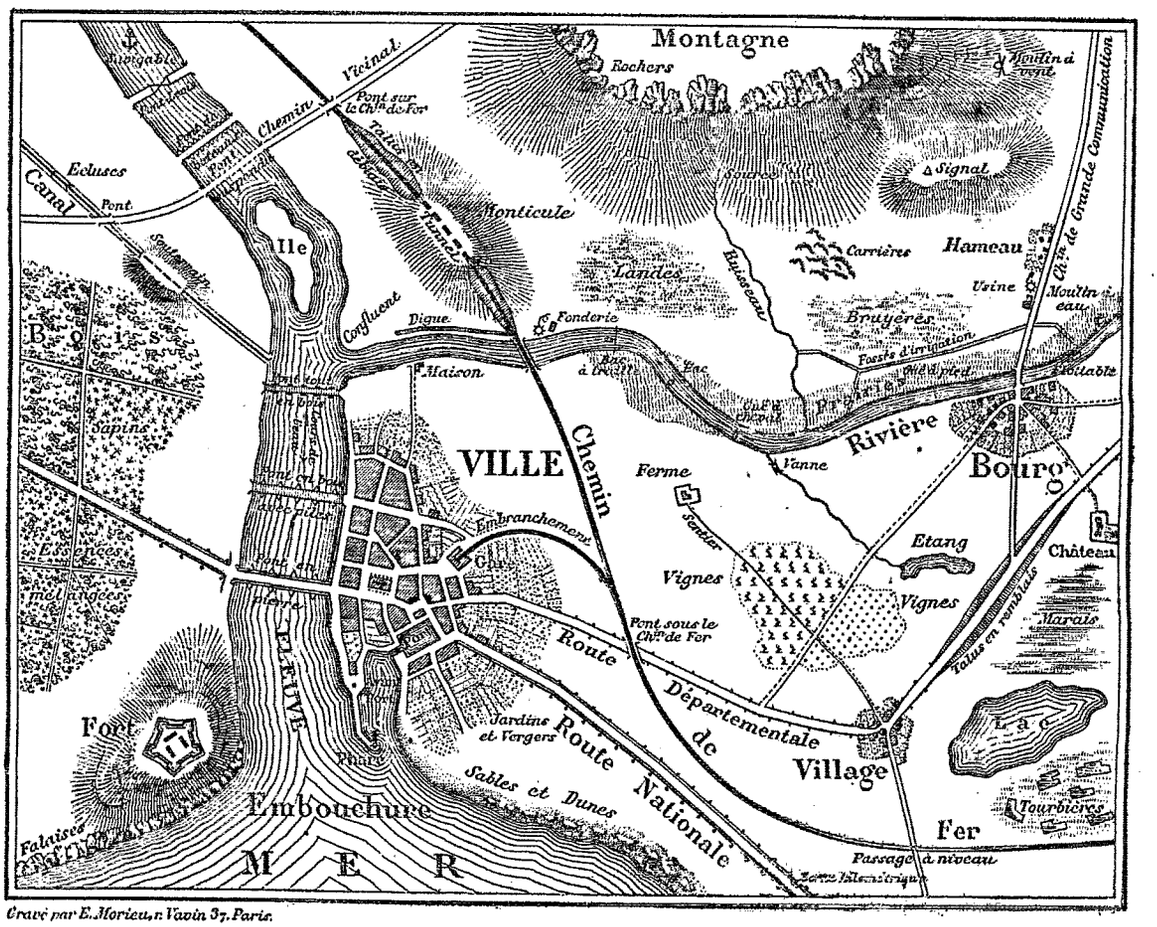
Lacs et étangs. — Même système de traits que pour les fleuves, etc. Quelquefois on remplace les lignes d'eau par des traits horizontaux ou hachures.

Canaux. — Un gros trait et deux plus fins de chaque côté.

Écluses. — On trace une espèce d'accent circonflexe ou de triangle dont la base s'appuie sur la largeur du canal.

Sables. — Pointillé.

Dunes. — Pointillé imitant des monticules par une teinte plus foncée sur les bords.



Gravé par E. Morieu, n. Vavin 37. Paris.

Carte topographique.

Rochers, falaises. — Imitation aussi exacte que possible de leurs formes.

Marais. — Traits horizontaux entremêlés ou de blancs ou de légers bouquets d'herbes.

Bruyères. — Pointillé vertical.

Landes. — Même pointillé, avec un dessin un peu plus régulier.

Vignes. — Petits ceps ou, si la dimension trop réduite de la carte ne le permet pas, un large pointillé circonscrit.

Tourbières. — Petits rectangles irréguliers avec traits horizontaux.

Jardins. — Petits rectangles formés par des allées qui se croisent et remplis de points variés.

Signal. — Un triangle sur un monticule.

Moulin à vent. — Un O avec deux lignes croisées en forme d'X allongé.

Moulin à eau. — Un O denté au bord d'un cours d'eau.

Une énumération complète des signes dépasserait l'étendue que nous avons voulu donner à ces indications. Notre intention a été seulement de montrer que pour savoir bien lire les cartes il faut un peu d'étude préliminaire.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

Le Gérant, J. BEST.

ABBAYE DES VAUX DE CERNAY

(SEINE-ET-OISE).



Cloître de l'abbaye des Vaux de Cernay. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Diot et Taupin.

A gauche de la route de Versailles à Rambouillet, et à peu de distance de cette dernière ville, se trouve un pays bien connu des artistes et des archéologues. La vallée des Vaux de Cernay, avec ses rochers, ses verdures variées, ses ruisseaux, ses aspects de solitude et de sauvagerie, est devenue un lieu de rendez-vous pour les paysagistes, et a inspiré plus d'un tableau de mérite. Quand il n'y aurait que la beauté des sites de cette charmante vallée pour attirer les curieux, ils pourraient y venir en toute confiance, sûrs de ne pas perdre leur peine et leur temps.

Mais à côté de ces beautés naturelles se trouvent des ruines d'un grand intérêt, bien faites pour retenir l'homme d'étude; car, par une heureuse fortune, l'histoire de ces ruines a pu être reconstituée à partir de la pose de la première pierre pour ainsi dire. Des chercheurs savants et sagaces, MM. Merlet et Moutié, ont fouillé partout pour recueillir tout ce qui se rapportait à un passé qu'il fallait faire revivre, et un grand seigneur dont le nom sera toujours cher aux lettres, aux arts et aux sciences, M. le duc de Luynes, a voulu subvenir aux frais de ces investigations et faire en sorte qu'elles devinssent utiles à tous. De l'alliance de ces travaux et de cette générosité est né un livre consciencieux, complet, où sont consignés tous les actes importants de la vie de l'abbaye des Vaux de Cernay pendant plusieurs siècles, et où nous appre-

nons bien des choses intéressantes, non pas seulement sur l'abbaye, mais encore au sujet des différentes époques pendant lesquelles elle a existé. Il nous a semblé juste de payer d'abord ce tribut de reconnaissance à ceux qui ont rendu faciles et agréables toutes recherches ultérieures relatives à cette question.

L'abbaye des Vaux de Cernay remonte jusqu'au commencement du douzième siècle. Les uns ont assigné 1128, les autres 1132, comme date à son origine. Aujourd'hui il est démontré que la vraie date de la charte de fondation de l'abbaye est 1118. On la trouve dans un texte authentique du commencement du treizième siècle, faisant partie d'un inventaire des chartes de l'abbaye de Savigny, d'où émanait l'abbaye des Vaux de Cernay. A côté d'un document établissant que l'abbaye de Bolbec (*abbatia de Bello Becco*) fut fondée en « l'an du Seigneur 1118, le 15 avant les calendes d'octobre (*anno Domini M° C° XVIII°, XV kal. octobris*) », on lit que « la même année et le même jour fut fondée l'abbaye des Vaux de Cernay (*eodem anno et eodem die, abbatia de Vallibus Sarneii*). »

C'est donc en 1118 qu'un moine de l'abbaye de Savigny, dont le nom n'est pas bien déterminé, — on hésite entre Arnaud, Artaud ou Arrald, — fut chargé par saint Godefroy de la direction de quelques moines de l'abbaye de Savigny. Il vint s'établir dans la vallée de Cernay, que l'on appelait alors Bric-Essart, après en avoir reçu la concession de Simon, seigneur de Neauphle.

A propos de ce Simon, il n'est pas inutile de relever une erreur que nombre d'auteurs ont reproduite, et qui a pris sa source dans une inscription placée sur son tombeau, et aujourd'hui détruite. On y lit entre autres choses : « *Dominus Simon de Neauphle-le-Chastel*, CONNESTABILIS *Franciæ*, etc... » Aussi a-t-il passé et passe-t-il encore pour avoir été connétable sous Louis VII. Mais on ne trouve dans aucun acte du règne de ce roi le titre de connétable joint à son nom. De plus, il est à peu près certain que cette inscription ne remonte pas au delà de la seconde moitié du quinzième siècle, ce qui donne le droit de s'en défier. On voit d'ailleurs, dans l'histoire, Raoul succéder immédiatement comme connétable à Matthieu de Montmorency, en possession de cette charge depuis le commencement du règne de Louis VII, de sorte qu'il n'y a vraiment pas de place sur la liste pour Simon de Neauphle.

Quoi qu'il en soit, le nouveau couvent reçut bientôt d'assez nombreux adeptes pour devenir maison mère à son tour. Moins de vingt ans après sa fondation, en 1137, il envoyait plusieurs de ses membres établir l'abbaye du Breuil-Benoît (*Brolium Benedictum*), dans la paroisse de Marcilly, au diocèse d'Évreux.

A Arnaud succéda Hugues, vers 1145. Deux ans plus tard, en 1147, l'abbaye de Savigny, qui était restée jusqu'alors indépendante, et qui ne pouvait se soutenir plus longtemps, se soumit avec tous les monastères qui dépendaient d'elle à la règle de Cîteaux. L'abbé Serlon, dans un chapitre général, en présence du pape Eugène III, fit cette déclaration, et l'abbaye des Vaux de Cernay suivit tout naturellement l'exemple de la maison mère.

On connaît les noms de presque tous les quarante-neuf abbés qui furent les supérieurs de cette célèbre abbaye, depuis le douzième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. Il y a dans la quantité des hommes parfaitement insignifiants, mais il en est un certain nombre qui, à un titre ou à un autre, ne doivent point passer inaperçus.

Le sixième abbé, Guy, est un des plus connus par la part qu'il prit aux affaires générales de la France. En 1193, pendant la guerre que se faisaient Philippe-Auguste et les Anglais, redoutant également et les attaques des ennemis et les pillages des Français, il se réfugia avec ses frères dans les maisons que l'abbaye possédait à Paris. Il était retourné dans son couvent depuis plusieurs années, lorsqu'en 1201 il fut chargé de prêcher la guerre sainte. L'année suivante, il fit partie de cette armée qui se mit en route pour Jérusalem, et qui n'alla pas plus loin que Zara : il est vrai que les croisés saccagèrent la ville. Le pape les excommunia, et avec eux les moines des Vaux de Cernay, qui les avaient accompagnés. Guy obtint du pape Innocent III une bulle qui défendait aux évêques et aux curés d'excommunier et de suspendre les serviteurs des abbayes.

En 1206, avec onze autres abbés de Cîteaux, sous la direction d'Arnaud, général de l'ordre, il se livra à l'œuvre de la prédication dans le midi. On sait que cette prédication ne réussit pas, et que cet insuccès amena l'horrible guerre connue sous le nom de *guerre des Albigeois*. La part toute particulière que prit ce moine à la guerre en question s'explique par les liens et relations qui existaient entre le monastère des Vaux de Cernay et la famille des Montfort, fondateurs, bienfaiteurs du couvent et chefs de la croisade.

Guy avait un neveu, Pierre, moine des Vaux de Cernay, connu comme historien de la guerre des Albigeois. Le livre de ce moine n'est guère qu'un panégyrique de Simon de Montfort, et le fanatisme, la fureur, la joie cruelle qu'on y trouve à chaque page, sont d'étranges et tristement curieux documents de cette histoire sanglante. Quelques lignes montreront jusqu'à quel point le sens, non pas de la charité, mais de la plus simple humanité était anéanti dans ces âmes en démence :

« Sur l'heure en furent tirés (du château de Lavaur) » Amaury, dont nous avons parlé ci-dessus... et autres » chevaliers au nombre de quatre-vingts, que le noble » comte arrêta de pendre tous à un gibet ; mais quand » Amaury, le plus considérable d'entre eux, fut pendu, » les fourches patibulaires, qui, par la trop grande hâte, » n'avoient pas été bien plantées en terre, étant venues à » tomber, le comte, voyant le grand délai qui s'ensuivoit, » ordonna qu'on tuât les autres. Les pèlerins s'en saisi- » rent donc très-avidement, et les occirent bien vite sur » la place. De plus, il fit accabler de pierres la dame du » château, sœur d'Amaury, et très-méchante hérétique, » laquelle avoit été jetée dans un puits. Finalement, nos » croisés, avec une allégresse extrême, brûlèrent hérétiques sans nombre. »

Quant à Guy, pour prix de son dévouement aux Montfort, il fut nommé évêque de Carcassonne.

Sous Thomas Ier, successeur de Guy, en 1215, Port-Royal fut érigé en abbaye et soumis aux Vaux de Cernay. On sait de quel éclat brilla Port-Royal au dix-septième siècle.

Ce Thomas reçut comme moine Thibaud de Marly, de l'illustre maison des Montmorency, qui fut lui-même abbé des Vaux après la mort de Richard, successeur de Thomas.

L'illustration de Thibaud, qui fut canonisé par la suite, est une gloire plus pure et plus douce que celle de Guy. Son nom resta longtemps populaire dans la vallée, et les villageois le citaient toujours avec respect et reconnaissance.

Thibaud fut d'abord destiné à la profession des armes. Fils de Bouchard de Montmorency et de Mathilde de Châteaufort, il semblait, par sa naissance et ses relations, appelé à vivre au milieu du bruit, des plaisirs et des grandeurs. Il resta même quelque temps à la cour de Philippe-Auguste, pendant que son père conduisait une partie de l'armée de la croisade albigeoise sous les ordres de Mont-

fort. C'est à ce moment qu'il se présenta au monastère des Vaux : l'abbé Thomas ne l'admit, du reste, qu'après avoir éprouvé sa vocation de diverses manières; mais ces différentes épreuves ne servirent qu'à mieux faire ressortir sa piété, sa douceur et son humilité.

On trouve entre autres dans l'histoire de sa vie le récit d'une aventure merveilleuse, qui prouve bien quelle idée on se faisait de lui. Nous donnerons ce récit dans toute sa simplicité; il a trait, d'ailleurs, à un des événements les plus importants de la vie de Thibaud, puisqu'il s'agit de la circonstance qui, selon son naïf biographe, le décida à se faire moine.

« Lorsqu'un jour il se fut mis en chemin pour aller au tournoi, accompagné d'autres personnes de sa qualité, il entendit qu'on sonnoit la messe dans une église qui se trouva sur son passage. Thibaud ne considéroit ces jeux que comme de vains amusements, et s'y exerçoit seulement par nécessité; c'est pourquoi il n'eut pas de peine à se séparer de sa compagnie pour entrer dans l'église, afin d'assister à la messe...

« Au sortir de l'église, il alla retrouver ceux qui l'accompagnoient, lesquels venoient de leur côté à sa rencontre, pour se réjouir avec lui de la victoire qu'il avoit gagnée aux jeux des tournois : « *Vous avez surpassé tous* » *les autres*, lui disoient-ils, et *vous avez remporté le prix.* » Ce qu'ils disoient, parce que, par un effet surprenant de la volonté de Dieu, qui leur fit voir ce qui n'étoit point, dans le temps même que Thibaud étoit dans l'église, il leur avoit paru monté sur un cheval d'une bonté et d'une beauté extraordinaires, et combattant dans ces jeux avec tant de succès qu'ils avoient cru qu'il y était demeuré victorieux. »

Thibaud fut en grande vénération auprès de Louis IX et de la reine sa femme, Marguerite de Provence, et le respect dont il était entouré de son vivant lui fut encore continué après sa mort. Marguerite de Provence, devenue veuve, alla visiter le tombeau du saint abbé, devant lequel « elle fléchit le genou, et, s'étant prosternée à terre, elle se répandit en prières, et au milieu de larmes abondantes, elle se recommanda à Dieu et à ses saints. »

Plus tard, le roi Philippe, fils de Louis IX, « étant venu à l'abbaye, fit appeler un moine des plus anciens, homme plein de piété, et qui se nommait Henri d'Aties. Il le questionna avec soin sur la conversation, la vie et les mœurs de Thibaud. Cet Henri était un homme âgé, fidèle, noble de race; il répondit : « Assurément, seigneur roi, » je n'ai dans toute ma vie connu un homme meilleur que » le pieux Thibaud, si ce n'est le roi votre père. » A ces paroles, le roi Philippe commença à répandre de douces larmes, et, allant aussitôt à la chapelle où reposoient les os du saint et fléchissant le genou, il adora Dieu avec larmes. »

Quand Thibaud mourut, il était supérieur de l'abbaye des Vaux de Cernay, de celle de Port-Royal, de celle du Trésor en Vexin, et de l'abbaye d'hommes du Breuil-Benoît, au diocèse d'Évreux.

Les huit abbés successeurs de saint Thibaud n'ont laissé aucun souvenir. Simon de Rochefort, qui vint ensuite (élu en 1320 et mort en 1328), était docteur en théologie, ce qui n'a rien d'extraordinaire; mais sa science théologique lui valut après sa mort l'honneur d'une inscription qui fut gravée sur sa tombe, et que l'on peut citer à titre de document, comme un exemple du mauvais goût poétique de l'époque :

Cleri sol, luna, lux, laus, fons, fluvius, æquor,
Regula, lima, decor, petra jacet iste sub una.

En français : « Du clergé le soleil, la lune, la lumière, la gloire, la source, le fleuve, la mer, la règle, la lime, l'honneur, il gît sous une seule pierre. »

Au quinzième siècle, pendant l'administration de l'abbé Dimanche, ou Dominique de Beaune (abbé de 1430 à 1452), l'abbaye des Vaux souffrit cruellement de la guerre qui désolait alors la France. Rien n'est plus douloureusement éloquent que le naïf passage qu'on va lire, et qui est extrait de dépositions faites par des témoins en 1462 :

« Durant les guerres et divisions qui ont couru et duré en ce royaulme de France par l'espace de plus de xxxvi ans, lesdites guerres furent si grandes et esnormes, tant ou (*au*) pays de Jozas que ou pays chartrain, auquel païs de Jozas ladite abbaye des Vaulx de Cernay est située et assize, que il n'estoit homme ne femme qui osast aller ne converser en ladite abbaye ne au pays d'environ; et en ladite abbaye il n'y demeuroit homme ne femme, et n'y avoit en icelle que ung povre religieux, viel et ancien, qui vivoit a grand paine et misère, lequel c'y est tenu par l'espace de plus de xii ans, tout seul, sans abbé ne autres religieus que lui, et tout par la fortune desdites guerres et divisions. — Durant le temps des guerres, icelle abbaye n'estoit comme point abbaye, et n'y avoit nulz religieux qui ne feussent tous absentz par la fortune desdites guerres, fors ung que on nommoit Dauxmichel, lequel y a esté tout seul par l'espace de x ou xii ans, durant lequel temps madame de Chevreuse luy envoyoit du pain à vivre et ung peu de poix (*pois*) quant elle povoit y envoier. Et durant lesdites guerres, comme les gens d'armes estoient sur les champs, iceulx gens d'armes allèrent audit lieu des Vaulx et hostèrent ung pain audit Dauxmichel, que ladite dame de Chevreuse avoit envoié par aucuns de ses serviteurs, et fust après plus de huict jours sans manger de pain, sinon que de l'arbe (*herbe*), qui paissoit comme une beste par force de povreté; lequel Dauxmichel avoit la barbe jusques à la sinture, et sembloit mieulx estre homme sauvaige que autrement, de la povreté qu'il avoit soufferte et qu'il souffroit. »

Dominique de Beaune mourut en 1452, à Paris, dans une maison que l'abbaye des Vaux possédait rue du Foin, près du palais des Thermes. Cette maison était tenue en location par une femme nommée Catherine la couturière, qui soigna l'abbé Dominique avec tant de dévouement que les moines, en reconnaissance, lui remirent le terme de Pâques.

Dans un état des biens de l'abbaye des Vaux de Cernay, dressé en 1511, on trouve entre autres une pièce relative aux *maisons, cens et rentes* que possédait l'abbaye dans la ville de Paris, et en particulier dans le quartier des Thermes. Cette pièce est assez curieuse, parce qu'il y est question de rues qui ont disparu ou ne tarderont pas à disparaître. La voici avec le style et l'orthographe du temps :

« L'abbaye des Vaux de Cernay possède plusieurs maisons, caves, court et jardin, assis à Paris, ès rues du Foin et de la Harpe, d'ancienneté nommées la granche du Palais des Termes; la première desquelles où souloit (*avait habitude*, du latin *solebat*) pendre pour enseigne la *Croix d'or*, qui contient plusieurs chambres, greniers, caves, court devant et jardin au costé, est à présent au domaine d'icelle abbaye des Vaulx, et tout le demourant desdites maisons, èsquelles y a de présent trois hostelleries, c'est à sçavoir le *Gril*, les *Singes* et le *Mouton rouge*, ont esté baillées à tiltre de ferme et loyer d'argent;

» Item apartient à ladicte abbaye des Vaulx de Cernay les hostels où pend pour enseigne l'Image *Saint-Jean-Baptiste* et le *Franc-Rosier*, en la rue de la Parcheminerie, où souloit pendre pour enseigne les *Maillets;*

» Item plusieurs autres maisons ès rue du Foin, rue du Feurre, rue des Murs, près la porte Saint-Victor; une autre maison près l'église de Saint-Bon, et deux autres maisons en la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. »

La fin à une autre livraison.

LA FOLIE DE MANRIQUE.

I

Voici, mot pour mot, l'histoire que nous raconta le vieux docteur Gomez.

« Il y avait une fois, dans une petite ville d'Espagne, un bourgeois, qui était fils d'un marchand d'huiles enrichi, et qui s'appelait Manrique. Si ce bourgeois était riche d'argent, il était pauvre de cervelle et n'avait point de cœur. Comme il n'avait pas eu la peine de gagner son argent lui-même, il tranchait du gentilhomme, et, n'étant qu'un sot, il dépensait ses doublons le plus sottement du monde. Bonne table : c'était un gourmand; bonne voiture bien douce, bon lit bien mollet : c'était un paresseux; riche livrée : c'était un vaniteux. Rien pour les pauvres : vous voyez bien que c'était un sans-cœur.

II

» Mais, par exemple, il tenait table ouverte pour les flagorneurs et les parasites, et pour tous ceux dont le babil médisant pouvait lui faire passer une heure agréable. Ignorant et sot, vous comprenez quelle peine il avait à tuer les heures de la sainte journée.

» — Señor Manrique, je sais un scandale nouveau.

» — Frère, ton couvert est mis pour aujourd'hui; tu nous conteras cela à table.

» — Señor Manrique, voici cette nouvelle chanson.

» — Viens-t'en manger chez moi; j'aime les chansons; d'ailleurs tu es si maigre que c'est une pitié. Un bon repas te refera un peu. Tu nous chanteras ta chanson au dessert.

» — Señor Manrique, regardez-moi, je vous prie; non! un peu plus de côté. Savez-vous que je viens de Madrid en droite ligne, que j'ai vu Sa Majesté Catholique, et que vous lui ressemblez beaucoup.

» — Frère, n'oublie pas que le dîner est tous les jours à deux heures.

III

» Un affamé, qui savait jouer de la guitare et qui composait de fort mauvais vers, entreprit de flatter Manrique à l'année. Tous les jours c'étaient de nouvelles chansons, accompagnées du grincement de la guitare. — From, from, from! Manrique est beau comme le jour. — From, from, from! Manrique est (par métaphore) aussi noble que le roi. — From, from, from! Manrique est généreux comme un corsaire. — From, from, from! Manrique est brave comme le Cid. Or Manrique s'entendait en poésie et en musique comme l'âne de Sancho. Néanmoins il dodelinait de la tête à contre-temps, et s'écriait par moments :

» — Frère, voilà qui n'est point tant sot!

» L'affamé, cependant, qui dînait tous les jours, engraissait à vue d'œil.

IV

» Un autre affamé, nommé Tormadille, était jaloux du premier, et rêvait constamment au moyen de le supplanter et de s'asseoir à sa place à table. Forcé d'admirer ce que le maître admirait, il se dédommageait en appelant tout bas les romances de l'autre *coplas de ciego*, chansons d'aveugle, ce qui est le terme le plus méprisant qu'on puisse employer en Espagne pour flétrir une mauvaise poésie. Un jour, Tormadille, tout en rêvant à cette matière, passait par une petite ruelle sombre et malpropre, pour éviter la grande rue où deux de ses créanciers tenaient boutique. Tout à coup il s'arrêta. A l'étalage d'un brocanteur, il avait vu un petit livre dont le titre l'avait frappé. Il prit le livre, le parcourut du regard et le marchanda. Après une longue conférence avec le brocanteur, il lui laissa son manteau et emporta le livre sous son bras avec un frémissement de joie.

V

» Le lendemain, sans plus tarder, il courut à la porte de Manrique. Admis en la présence du maître, il courba devant lui sa maigre échine aussi bas que s'il saluait un grand d'Espagne, et lui dit :

» — Salut à l'illustrissime señor *don* Manrique!

» A ce titre nouveau, le bourgeois tressaillit. Si sot qu'il fût, la flatterie était tellement outrée, qu'il se crut obligé de la relever, quoique à regret.

» — Frère, dit-il d'une voix flûtée, mes oreilles m'ont sans doute trompé, ou bien tu as commis une erreur de langage. Parle, frère, répète ce que tu viens de dire.

» Tormadille se courba de nouveau, aussi grave qu'un ambassadeur qui demande pour son maître la main d'une fille de roi :

» — Salut! dit-il d'une voix claire et nette, à l'illustrissime *señor* don Manrique; si *don* Manrique veut m'accorder la faveur d'un entretien particulier, il apprendra quelle est sa véritable origine, et de quels illustres aïeux il descend.

VI

» — Vers la fin du quinzième siècle, dit le flatteur à sa dupe, vivait un certain *don* Jorge Manrique.

» — Est-ce bien le nom? demanda le bourgeois alléché.

» — C'est bien le nom : *don* Jorge Manrique, reprit Tormadille avec emphase. C'était un vaillant guerrier (le bourgeois se frotte les mains); c'était un très-grand poëte (le bourgeois prend un air sérieux et inquiet). Il mourut jeune, ayant été mortellement blessé dans une escarmouche près de Cunavette.

» — A la bonne heure! dit le bourgeois.

» — Son père, *don* Rodrigo Manrique, comte de Paredes, grand maître de Saint-Jacques, fut un brave aussi.

» — Comte! grand maître de Saint-Jacques! marmotta le bourgeois, plongé dans une sorte d'extase.

» — Voilà justement vos aïeux, reprit le flagorneur; je ne permettrai à personne de dire qu'il en doute, à vous pas plus qu'aux autres!

» Il aurait peut-être fallu d'autres preuves pour convaincre un homme sensé. Mais à l'orgueil d'un sot, il suffit de la parole d'un faquin.

» — Alors, vous m'en répondez? dit le prétendu *don* Manrique tout gonflé d'orgueil.

» — J'en réponds sur ma tête!

VII

» — Est-ce que c'est loin d'ici, la fin du quinzième siècle? demanda d'un air embarrassé le fils du marchand d'huiles.

» — Trois cents ans, répondit Tormadille.

» — Comme nous remontons haut! reprit l'autre en prenant des airs de grand seigneur.

» — Ce n'est pas tout, reprit le fourbe. J'ai dit que *don* Jorge était poëte. Il a consacré à la mémoire de son père

des *coplas* que voici, et qui sont pour votre famille les plus glorieux titres de noblesse.

» Alors il tendit à sa dupe le petit livre qu'il avait eu la veille en échange de son manteau. *Coplas de Manrique*, voilà ce que l'autre lut à la première page.

» — Hum! grommela-t-il d'un air assez dédaigneux, le livre est d'apparence mesquine et pauvrement relié.

» — Vous ferez changer la couverture, et vous y ferez mettre vos armes!

VIII

» A partir de ce jour, le fils du marchand d'huiles perdit le peu de cervelle qui lui restait. Il ne jurait plus que par ses aïeux don Jorge et don Rodrigo, comte de Paredes et grand maître de Saint-Jacques. Il fit copier en lettres d'or, sur vélin, par le plus habile copiste de Salamanque, les *Coplas de Manrique*. Chaque stance occupait une grande feuille; il y en avait en tout quatre-vingt-quatre. Manrique les fit encadrer dans des cadres d'or, qu'il disposa aux endroits les plus apparents de sa vaste maison, comme autant de portraits d'ancêtres. Certes, cette noble et fière poésie est digne de tous les honneurs; mais l'auteur, s'il eût été de ce monde, se fût médiocrement soucié de celui-là. Ensuite, l'héritier du marchand d'huiles se fit composer des armoiries et fit l'emplette d'une épée. Par saint Jacques! c'était bien le moins qu'il y eût une épée accrochée quelque part dans la demeure du dernier des Manrique!

IX

» L'épée, pourtant, ne quitta jamais le fourreau; il sem-



D'après Goya. — Dessin de Sellier.

blait que l'armurier eût écrit sur la lame : « Homicide » point ne seras! » Manrique parla bien un jour, après boire, d'aller chasser « ces chiens de Mores qui avaient » méchamment occis don Jorge! » Mais on le fit rasseoir, et il se laissa facilement calmer en apprenant que les Mores étaient chassés depuis trois cents ans. Une autre fois, il soutint qu'il sauterait dans l'arène sans trembler, et tuerait son taureau aussi lestement que le premier toréador venu. Personne ne l'ayant contredit, il ne tenta point l'aventure : c'eût été, d'ailleurs, un trop grand dérangement pour un paresseux que d'aller jusqu'à une ville où il y eût un cirque pour les combats de taureaux.

L'Espagne eut coup sur coup à soutenir plusieurs guerres terribles. Mais la petite ville où vivait Manrique était si loin de la grande route, qu'il entendait parler de ces guerres seulement quand elles étaient terminées.

En revanche, il se faisait lire, déclamer, chanter, les *Coplas de Manrique;* il les apprenait par cœur.

Quand cette martiale poésie résonnait comme la voix du clairon, il se levait et parcourait la chambre ou le *patio* à grands pas, comme un général vainqueur qui arpente le champ de bataille.

X

» Brave en paroles, lâche en réalité, le dernier des Manrique finit par atteindre les limites de la vieillesse. Quand la mort lui prodigua les avertissements en émoussant ses sens, ses flatteurs remarquèrent qu'il ne voulait plus entendre citer le commencement des *Coplas*, parce qu'il y est dit que la vie est un songe et la mort un réveil. Un jour même, il entra dans une grande colère, et menaça Tormadille de son poing décrépit que la paralysie faisait trembler. Pourquoi? Parce que Tormadille avait chanté cette strophe : « Notre berceau est le point de départ; — La » vie est une carrière que nous parcourons au pas de course; » — Et nous atteignons le but — lorsque, dans la demeure » des bienheureux, — la mort laisse à son éternel repos — » notre âme fatiguée! »

Cette faiblesse indigne aurait suffi pour montrer que ce vieillard n'était pas un Manrique; qu'il n'était point un rejéton de la race des preux et des vaillants.

XI

» En revanche, il ne pouvait se rassasier des strophes où le pieux Jorge Manrique célèbre les exploits et les vertus de son père. Il avait fini tout bonnement par se les appliquer, tant la flatterie lui avait tourné la tête. Sans avoir jamais bien su ce que c'était au juste que ces César, ces Annibal, ces Trajan et ces Alexandre dont l'antique Rodrigo avait la valeur et les vertus, il aimait à entendre citer ces noms qui sonnaient bien, et qui faisaient une glorieuse escorte au nom de Manrique.

» — Voilà pourtant, disait-il, comme nous sommes dans notre famille! voilà quel sang coule dans nos veines!

» Comme le premier des Manrique s'appelait *Rodrigo*, et que le bourgeois à tête folle portait le nom d'*Estéban*, le chanteur (un vil parasite!) substituait dans une certaine strophe *Estéban* à *Rodrigo;* le vieillard souriait avec complaisance! La mesure du vers n'était point altérée par ce changement, mais la vérité en était indignée.

» — Frère, disait Manrique, répète-moi donc cette strophe, tu sais, celle qui commence par : « Et lui, le bou- » clier. »

» Docile, le chanteur reprenait :

« Et lui, le bouclier et l'appui des bons, — lui à qui » tous les foyers payent leur tribut d'éloges, — comme » au fils de la Vertu; — *Estéban* Manrique, dont le nom » — est inscrit sur la banderole de la Renommée — avec » ce titre : Champion de l'Espagne! »

» N'est-ce pas que c'était tenter Dieu que d'ouvrir son âme à un aussi détestable orgueil?

XII

» Pour punir cet homme par où il avait péché, et le frapper dans son coupable orgueil, Dieu permit qu'il tombât en enfance, et qu'il devînt un objet de risée à un âge où l'homme est un objet de respect. Comme il n'avait aimé personne pendant le cours de sa longue vie, personne ne se trouva là pour le consoler et jeter pieusement sur sa disgrâce le manteau de la charité. Quand les eaux d'un torrent d'hiver se sont écoulées, on voit à nu les déchirures et la vase de son lit; quand la vie inutile de Manrique se fut écoulée comme un torrent, et que sa raison se fut évanouie, on vit à nu le vide de son âme et sa triste vanité. Savez-vous à quels exploits l'entraînaient les chants héroïques de don Jorge?

XIII

» Une épée de bois à la main, il pourfendait les myrtes, les orangers et les citronniers de son parc. Ou bien, grimpé sur le dos d'un laquais, il s'exerçait à percer de sa lance un taureau grossièrement figuré par un sac d'étoupes qu'un valet portait sur son dos. Tormadille, vieilli, gagnait encore sa vie à lui servir de second. Les enfants poussaient des huées; les femmes le plaignaient. Un docteur de Salamanque qui le vit à travers les grilles, s'écria :

» — Oh! quelle noble folie était celle de don Quichotte, au prix de celle-ci! Comme elle était généreuse et touchante, étant née dans une âme généreuse et bonne!

» Et il se détourna avec un sentiment de dégoût.

» Un arrière-petit-fils de Sancho, *frater* dans un des faubourgs, s'écriait, en prodiguant comme lui les proverbes : A vie inutile, vieillesse sans honneur. — Qui n'aime personne n'est aimé de personne. — Quand l'âne revêt la peau du lion, le bout de l'oreille finit toujours par percer. — Comme on fait son lit on se couche. »

XIV

— Et comment finit ce malheureux? demanda quelqu'un de nous au docteur.

Le docteur sourit et répondit :

— Beaucoup mieux que vous ne pourriez vous y attendre.

Comme nous paraissions surpris, il ajouta :

« Ce que je viens de vous raconter est un rêve, ou plutôt un cauchemar de mon ami Estéban. Je l'avais tancé vertement pour sa sottise, sa vanité et son orgueil. Je lui avais prédit malheur s'il continuait sa vie de dissipation, et j'avais fini par lui prescrire quelques gouttes d'opium à cause de ses insomnies. Mes paroles qui l'avaient frappé, venant d'un médecin; une lecture récente des *Coplas de Manrique*, la vue d'une caricature de Goya, le tout assaisonné d'une trop forte dose d'opium, voilà les éléments du rêve où il s'était vu descendre, degré par degré, de la dissipation égoïste à la folie la plus honteuse.

XV

» Il fut si frappé qu'il ne tarda pas à revenir à des sentiments meilleurs. C'est lui qui a fondé la magnanerie et la grande fabrique de tissus de soie qui fait vivre la moitié au moins de la population de sa petite ville. Il est marié, père de famille, et il élève fort bien ses enfants. J'oubliais de vous dire qu'il a fait en volontaire la guerre contre les Français. Si vous allez le voir de ma part, vous serez fort bien reçus; si vous faites allusion au cauchemar que je vous ai raconté, il songera un peu, puis il se mettra à rire en disant : « Ce bavard de Gomez! » Après quoi il vous montrera, dans sa bibliothèque, les *Coplas de Manrique*, qu'il vénère, non plus comme une relique de famille (car il sait à quoi s'en tenir sur sa prétendue parenté avec *don Jorge* et *don Rodrigo*), mais comme une des œuvres poétiques qui font le plus d'honneur au caractère et au génie espagnol. Enfin, si vous insistez, il vous fera voir, soigneusement encadrée, la caricature de Goya qui l'avait tant frappé. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : Quand Dieu nous a pris en pitié, et a résolu de nous ramener au vrai et au bien, il sait où, quand et comment frapper notre âme; mon histoire en fait foi. »

DU CHOIX DES LIVRES.

Un livre est comme un ami, qui vous parle tout bas et en quelque sorte à l'oreille, et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne d'autant mieux votre confiance qu'il s'insinue plus doucement et plus intimement dans votre âme. Or, parmi les livres aussi il y a de faux amis, et il est bon de savoir les discerner pour s'en pré-

server. Un mauvais livre est un flatteur, un ennemi caché sous l'apparence de la bienveillance; il importe de n'en être pas dupe, et chacun en a le moyen aussi sûr que facile : c'est la conscience. Tout livre qui la blesse, qui parle par conséquent contre la piété, la charité, la justice, la pudeur et les bonnes mœurs, quelque art perfide qu'il y mette, est un méchant et mauvais livre; comme tout livre qui satisfait, pour peu qu'il ait d'ailleurs de ce charme sérieux qui ne messied pas à l'honnête, est un bon et excellent livre.

Mais il ne suffit pas, pour recueillir d'utiles fruits de ses lectures, de savoir distinguer et choisir entre les livres : il faut encore savoir lire, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on peut d'abord le supposer. Lire, en effet, bien lire est avant tout comprendre; puis c'est juger et s'approprier les pensées d'un auteur; c'est en faire comme son miel, à la manière de l'abeille, et les déposer pour les y garder dans le plus pur de son âme. Lire est un peu comme prier. On ne prie pas bien partout et en toute circonstance; il y faut le temps, le lieu et les dispositions convenables de l'esprit et du cœur; il y faut surtout cette gravité, cette sérénité, cette pureté dans l'amour de Dieu, qui sont proprement la piété. De même quand on lit, et pour bien lire, il faut au dedans comme au dehors la réunion et le concours de certaines causes favorables à cet excellent exercice, je dirai presque à cette prière de l'intelligence en quête de la vérité. Ainsi, pour peu que vous vous sentiez l'âme curieuse et recueillie, lisez, lisez un bon livre, et ce sera un peu comme si vous priiez; vous vous instruirez et vous vous édifierez, vous aurez fait un acte religieux de raison. DAMIRON.

Il ne faut pas tout lire, il faut choisir. Celui qui veut être entouré d'amis vrais, ne doit pas trop ouvrir son cœur ni bâtir sa maison trop grande; pour lire utilement, il faut se borner. Lisez tout, vous pourrez devenir un érudit; si vous voulez devenir un homme, lisez bien.

Un voyageur illustre s'embarquait sur un grand navire pour un lointain voyage, presque au sortir d'une de nos écoles; il emportait une bibliothèque complète pour charmer son séjour en Amérique. Arrivé à l'entrée de l'un de ses grands fleuves, il fallut la réduire au quart, la frêle embarcation qui devait le remonter n'y suffisait plus. Bientôt les trois quarts du restant durent à leur tour être sacrifiés pour assurer la traversée des montagnes qui séparaient le voyageur de son but. Après une naturelle hésitation, son parti fut pris, et vous l'auriez vu, au milieu de sa barque, pendant les longues journées de cette navigation sans pareille, calme comme la postérité, et semblable au dieu du temps, jeter, à mesure qu'ils étaient condamnés, les ouvrages, les volumes, les fragments, les pages mêmes, au courant de ce fleuve qui les portait au sein du grand Océan, image de l'éternel oubli.

La bibliothèque ainsi soulagée et réduite à la charge de deux mulets, il n'y restait que des chefs-d'œuvre; ils furent savourés à loisir pendant un long exil.

Plus tard, lorsque tous admirèrent la largeur de style, l'ampleur de vues et la sûreté de goût du voyageur rentré dans sa patrie, il ne fit pas assez connaître, peut-être, à quel étrange procédé il devait ces grandes qualités.

Faites comme lui, et dites : « J'ai l'Océan à traverser, la Madeleine à remonter, les Cordillères à franchir : ma bibliothèque ne doit pas peser plus de 100 kilogrammes »; et vous verrez s'il vous reste le moindre doute sur ce qu'il convient de garder, et comme, en vous appauvrissant, vous aurez formé le plus rare trésor! Lisez alors, relisez, commentez ces œuvres immortelles dont vous n'aurez pas pu vous séparer, et au bout de quelques années, n'en doutez pas, au milieu d'un monde insoucieux de ses lectures, cette érudition concentrée, cet écho soutenu de la langue superbe des dieux de la pensée, vous auront marqué pour toujours une place d'élite. J. DUMAS.

LE BEURRE ARTIFICIEL.

Un savant chimiste (1), chargé, il y a plusieurs années déjà, par le gouvernement, d'étudier la possibilité d'obtenir une substance propre à remplacer le beurre, pour l'usage de la marine et des classes peu aisées, voulut se rendre compte d'abord du mode de formation du lait chez la vache. Dans la ferme de Vincennes, il mit à la diète plusieurs vaches laitières, qui ne tardèrent pas à éprouver une diminution de poids considérable; elles fournissaient des quantités décroissantes de lait; mais, fait remarquable, ce lait contenait toujours la même proportion de beurre. D'où pouvait donc provenir tout ce beurre? M. Mège-Mouriès reconnut qu'il était produit par la graisse même de l'animal, « qui, étant résorbée et entraînée dans la circulation, se dépouillait de sa stéarine par la combustion respiratoire, et fournissait son oléo-margarine aux mamelles, où, sous l'influence de la pepsine mammaire, elle était transformée en oléo-margarine butyreuse, c'est-à-dire en beurre. » Le savant s'appliqua immédiatement à imiter la nature. Il imagina d'employer de la graisse de bœuf à la fabrication d'un beurre artificiel. Nous ne connaissons point son procédé, mais nous supposons qu'il a dû lui suffire de séparer la stéarine du suif, formé, comme on le sait, de cette substance unie à de l'oléine et à de la margarine : on doit obtenir ainsi de l'oléo-margarine, substance qui, au point de vue de la composition chimique, a les plus grandes analogies avec le beurre naturel.

Le beurre artificiel se fabrique aujourd'hui très-abondamment, non-seulement en France, mais en Angleterre, aux États-Unis, etc. On commence par faire fondre du suif de belle qualité, et débarrassé des membranes animales qui le souillent. Après l'avoir ainsi convenablement épuré par la fusion et par son mélange avec une petite quantité de chlorure de calcium, on l'enveloppe dans des toiles et on le soumet à l'action d'une forte presse hydraulique à la température de 25 degrés. La graisse se partage ainsi en deux parties : l'une qui est la stéarine, qui représente 40 à 50 pour 100 du poids de la matière, et qui est employée, comme on le sait, à la fabrication des bougies; l'autre est de l'oléo-margarine liquide, qui se fige par le refroidissement. L'oléo-margarine, mise dans une baratte avec 50 litres de lait de vache et 50 kilogrammes d'eau par 100 kilogrammes de la première substance, est soumise à une agitation violente. On ajoute un peu de rocou pour avoir une coloration, et en deux heures de temps on a obtenu successivement une crème épaisse analogue à celle du lait, puis un beurre d'un très-bel aspect, mais qui malheureusement conserve, jusqu'à ce jour, un goût qui trahit son origine. Malgré cet inconvénient, le beurre artificiel peut être employé pour la cuisine, la cuisson des légumes, etc. Il coûte moitié moins cher que le beurre naturel, et contient beaucoup moins de matières animales propres à le rancir. Il est précieux pour l'approvisionnement des navires destinés à de longs voyages.

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ.

La mémoire se perfectionne par l'action de la volonté. Il faut d'abord d'énergiques efforts pour se retenir contre

(1) M. Mège-Mouriès.

le courant des souvenirs involontaires qui traversent sans cesse notre esprit et qui, si nous y cédons, nous rendent incapables de toute réflexion. Mais on y parvient enfin, et l'on apprend à choisir parmi les conceptions qui se présentent, à lier fortement la chaîne de ses pensées, et à ne plus les laisser rompre même par les impressions extérieures. On a vu des hommes suivre les plus longs calculs au milieu du bruit de la foule. Racine travaillait au milieu des jeux de ses enfants. « L'imagination la plus heureuse, dit Thomas Reid, a besoin du secours de l'habitude et n'obéit promptement que sur les sujets où l'esprit s'est exercé. Un ministre discute une question de politique avec la même aisance qu'un régent de collége une question grammaticale. L'imagination leur suggère avec la même promptitude et ce qu'ils doivent dire et la manière dont ils doivent le dire. Faites changer de rôle à ces deux personnages : ils ne seront pas moins embarrassés l'un que l'autre. Quand un homme parle sur un sujet qui lui est familier, il suit un arrangement de mots et de pensées absolument nécessaires pour que son discours soit à la fois intelligible, convenable et grammaticalement correct. Dans chaque phrase que nous écrivons ou que nous prononçons, il y a plus de règles de grammaire, de logique et de rhétorique à observer qu'il n'y a de mots et de lettres. L'orateur ne songe même pas à toutes ces règles, et cependant il les observe comme si elles lui étaient toutes présentes. »

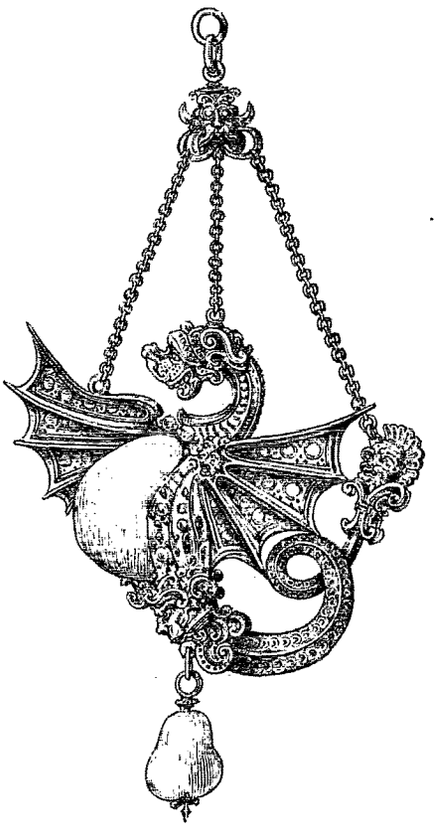
La volonté peut jusqu'à un certain point arrêter les plaisirs et les douleurs qui se ressentent dans le corps. Les biographes de Kant nous apprennent qu'il s'était convaincu par lui-même que l'on peut, par la force de la volonté, résister pendant un certain temps et jusqu'à un certain degré à l'invasion des maladies. C'est ainsi que le naufragé se suspend aux débris du navire et lutte contre le froid, la fatigue et la faim, et qu'à peine est-on venu le secourir qu'il s'abandonne et s'évanouit.

Si la volonté, luttant contre le plaisir et la peine, les diminue ou les arrête, elle les augmente quand elle leur lâche les rênes. L'attention apportée au plaisir ou à la douleur y fait découvrir mille nuances qui auraient échappé à une âme distraite. Le voluptueux qui déguste, pour ainsi dire, toutes les parties de son plaisir, le multiplie comme le malade qui écoute son mal et le rend plus aigu. Il y a tel homme qui veut se désespérer, quelques raisons qu'on lui oppose, et qui parvient à augmenter sa douleur par la force de sa volonté. (1)

JOYAU DU SEIZIÈME SIÈCLE

PENT-A-COL.

Le joyau que nous reproduisons de grandeur naturelle, et qui représente un dragon aux ailes éployées suspendu au moyen d'une triple chaîne, est un beau spécimen de l'orfévrerie du seizième siècle; il a été exposé par M. le baron Davillier, avec une vingtaine d'autres du même genre et de la même époque, au profit des Alsaciens-Lorrains. Ce *petit joyau* (c'est ainsi qu'au moyen âge on désignait ces menus objets pour les distinguer des grandes pièces d'orfévrerie) est en or massif, et en partie recouvert d'ornements d'émail incrusté, verts, bleus, rouges et blancs, ornements d'une telle finesse que ce n'est qu'à l'aide de la loupe qu'on en peut distinguer tous les détails. Le ventre du monstre est formé d'une grosse perle baroque, dont la forme a sans doute donné à l'orfévre l'idée première de son dessin, comme il arrivait assez souvent : c'est ainsi qu'une autre perle, également de grande dimension et de forme bizarre, figure, dans un des joyaux dont nous venons de parler, le corps d'un guerrier dont le casque, les bras, etc., sont aussi d'or émaillé. On trouve dans les anciens inventaires un grand nombre d'objets de ce genre, dans lesquels les perles sont utilisées de cent façons différentes : dans l'*Inventaire de Charles* V (fin du quatorzième siècle), figure « ung chamel sur une terrasse garnye de perles... et a le chamel la bosse d'une coquille de perle; — ung joyau en manière d'ung dragon à une teste de femme enchappelée; — ung cerf de perles qui a les cornes d'esmail... » Quelquefois aussi on employait les perles dans les joyaux religieux : c'est ainsi que nous voyons figurer dans l'*Inventaire du duc de Berry* (commencement du quinzième siècle) « un petit tabernacle d'or où il y a un ymage de Nostre-Dame, grosse, dont le ventre est de nacre de perle, ceint d'une ceinture, etc. » Quelquefois aussi la tête, le bras ou d'autres parties du corps étaient d'agate ou de quelque matière de même sorte.



Joyau du seizième siècle. (Collection de M. le baron Davillier.) Dessin de Sellier.

Les joyaux du genre de notre dragon étaient connus autrefois sous le nom de *pent-à-col*, nom qui s'explique facilement, puisqu'on les portait suspendus au cou au moyen d'une chaîne, comme aujourd'hui les médaillons et autres bijoux du même genre. C'est à tort qu'on les a désignés dans certains ouvrages sous le nom de *pendants* ou de *pendeloques :* ces expressions ne doivent s'appliquer qu'aux pendants d'oreilles, et encore sont-elles relativement modernes, puisqu'elles ne datent guère que du commencement du dix-septième siècle, ou tout au plus des dernières années du seizième. Quant au mot *pendatif*, que nous voyons encore figurer de temps en temps dans certains catalogues de vente, c'est un terme que les *experts* feraient mieux de laisser à l'architecture.

(1) Adolphe Garnier.

DUCLOS, HISTORIOGRAPHE.

SES MÉMOIRES. — SON ENFANCE.



Charles Duclos, historiographe. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après le portrait de Cochin fils.

Duclos (Ch. Pineau) a écrit l'histoire de ses premières années. (1) Il nous apprend qu'il était né à Dinan le 12 février 1704, mais il n'a pas cru devoir dire que son père était fabricant de chapeaux et d'objets de chapellerie. Toutefois il se plaît, dès le début de ses Mémoires, à rendre un plein hommage à la droiture, à la bonté parfaite de ses parents.

Il n'avait que deux ans lorsqu'il perdit son père, dont les traits, assure-t-il, étaient cependant gravés dans son souvenir. Il n'a pas d'expressions assez fortes pour peindre les vertus de sa mère. Veuve à quarante ans, elle refusa plusieurs partis qui, à cette époque, pouvaient passer pour brillants, puisqu'ils la faisaient entrer dans la noblesse de Bretagne, préférant accroître, affirme-t-il, le bien-être de ses trois enfants, parce qu'elle se sentait à la tête d'une grande industrie. En vantant les qualités de sa mère, on sent qu'il est heureux lorsqu'il peut ajouter : — « Voilà déjà une femme assez rare; mais ce qui est peut-être sans exemple, elle a eu à cent ans passés la tête qu'elle a eue à quarante : qui que ce soit de ceux qui l'ont connue ne me contredirait. Une telle femme n'était pas faite pour sacrifier sa liberté à une vanité ridicule. »

Duclos aimait son pays comme il aimait ses parents. Il se plaît surtout à rappeler les services que les Malouins rendaient alors à l'État par leur entente du commerce, leur opulence, et surtout leur bravoure.

La petite ville de Dinan (2) ne se mettait pas jadis en de bien grands frais pour l'éducation de ses enfants, surtout lorsqu'il s'agissait de ceux qui appartenaient à la classe de la bourgeoisie. Le petit Charles Duclos montrait tant d'esprit, de l'avis de tous, que sa sœur, qui habitait Rennes, obtint qu'on le lui confiât. Il n'avait pas plus de six ans alors, et ce fut dans l'ancienne capitale de la Bretagne qu'on l'initia aux premiers éléments du latin dès qu'il eut atteint l'âge de neuf ans. Il n'en avait pas plus de onze lorsque sa mère, voyant la route qu'on lui faisait prendre, crut qu'il la suivrait encore mieux à Paris qu'en province; et, ajoute-t-il, « ce trait était caractéristique du temps. »

« Je suis le premier bourgeois de Dinan, et jusqu'ici le seul, élevé à Paris dès l'enfance, quoiqu'il y en eût alors quelques-uns à qui leur fortune le permettait. Une certaine noblesse du canton trouvait presque insolent qu'un simple commerçant « osât », pour me servir du terme d'Horace, donner à son fils une forme d'éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes. »

En 1713, ce n'était pas une petite affaire que d'expédier un collégien de Bretagne à Paris. Il fallait lui retenir une place dans le coche et l'abandonner à la sauvegarde du cocher. Duclos a soin de rappeler que les carrosses étaient chose si rare encore que Louis XIV lui-même n'en possédait qu'un nombre fort restreint. « Il avait fait presque toutes ses campagnes à cheval, et ne se servait de carrosses, qui n'étaient que des coches à mantelets, que lorsqu'il y menait des femmes. »

Les voitures publiques commençaient néanmoins à ren-

(1) Voy. l'édition complète de Duclos, précédée d'une notice sur sa vie et ses écrits par M. Auger. Paris, 1820, 6 vol. in-8.

(2) Voy., t. XXXVII, 1869, p. 49; t. XXXVIII, 1870, p. 241.

dre de bons offices, et de grands personnages osaient parfois en faire usage.

« Quel serait aujourd'hui, se demande le secrétaire de l'Académie en 1770, le jeune seigneur qui oserait voyager ainsi, quand on voit des officiers très-subalternes joindre leur régiment en chaise de poste ! »

Tout se passa à merveille pour notre écolier, et il avoue, sans trop se faire tirer l'oreille, que c'était la voiture qui convenait à son état.

« Quoique le cocher fût mon principal mentor, ajoute-t-il, on m'avait recommandé à des femmes de la connaissance de ma famille et qui allaient aussi à Paris. Un petit garçon vif, et parlant à tort et à travers, les amusait assez pour qu'elles prissent de moi le plus grand soin; et un vieux prêtre de notre voiture me trouvait déjà tant d'esprit, qu'il prétendait que je serais un jour docteur de Sorbonne : il aurait depuis bien rabattu de ses espérances.

» A mon arrivée à Paris, un ami de mon beau-frère, gentilhomme du prince de Conti, devait venir me recevoir; mais, n'ayant pas apparemment bien calculé le temps du voyage, il ne vint que le lendemain. Cependant, chacun, supposant qu'on allait venir me prendre, comme je l'avais dit en route, était parti pour se rendre où on l'attendait; de sorte que je restai dans le bureau, rue de la Harpe, à la *Rose-Rouge*, avec les autres paquets, mais sans adresse sur le dos pour être porté à ma destination. Cela m'inquiétait fort peu. Tous les objets étaient nouveaux pour moi, et, naturellement gai, je me trouvais bien partout. Le cocher n'était pas de même... Voyant approcher l'heure où le bureau devait se fermer, il alla dans le quartier chez un marchand à qui il portait souvent des paquets, et le pria de se charger de moi pour une nuit. Il y consentit, et sa femme vint avec le cocher au bureau, d'où elle m'emmena chez elle, très-près de là, dans la même rue. Ces honnêtes bourgeois paraissaient à leur aise, autant que je puis m'en souvenir. Ils n'avaient point d'enfants; mais ayant eu un fils qui était mort depuis deux ans, et qui, s'il eût vécu, eut été à peu près de mon âge, cela leur fit croire que je lui ressemblais, et ils me firent mille caresses.

» La servante apporta le souper, où je montrai beaucoup d'appétit, et l'on me mit ensuite dans un bon petit lit bien propre où je dormis comme on dort à l'âge que j'avais et comme je ne dors plus. Le lendemain se passa sans que personne vînt me réclamer. Le cocher était le seul qui s'en inquiétait. Je ne m'en embarrassais nullement, et mes bonnes gens ne paraissaient point ennuyés de me garder. Je les amusais apparemment... Vers cinq heures parut enfin cet ami de mon beau-frère qui devait me recevoir. Il remercia mes hôtes, qui ne voulurent rien accepter pour mon gîte et m'auraient gardé volontiers plus longtemps, me fit monter en carrosse avec lui, me conduisit tout de suite rue de Charonne, à la pension où l'on m'attendait, et m'y laissa. »

Ainsi fit son entrée dans Paris le futur secrétaire de l'Académie française, dont les grands seigneurs de cette fastueuse époque se disputèrent plus tard la société.

L'institution, située rue de Charonne, dans laquelle se trouva placé le jeune Duclos, offrait assez l'image de la vie qu'il devait mener désormais. Fondée par le marquis de Dangeau et son frère l'abbé, qui fut de l'Académie française, elle était ouverte à vingt jeunes gentilshommes dont on devait faire plus tard vingt chevaliers de l'ordre de Saint-Lazare; mais les réglements intérieurs permettaient qu'on introduisît dans la maison un certain nombre de jeunes disciples qui prenaient part à l'enseignement général. Placé au milieu de ces jeunes seigneurs, Duclos eut bientôt le sentiment de sa force, et il les éclipsa tous.

« N'ayant pas la même destination que la plupart de mes camarades d'étude, dit-il, tout jeune, ou même tout enfant que j'étais, je sentis bientôt que je ne pouvais me distinguer des petits comtes ou marquis (car il y en avait plusieurs qu'on ne nommait pas autrement) que par quelque supériorité sur eux à d'autres égards. »

L'enfant fit assez de progrès pour franchir les classes inférieures en quelques mois; il dépassa bientôt tous ses condisciples, et, au bout de cinq ans, il dut passer au collége d'Harcourt, où il fit sa rhétorique.

« J'eus tous les prix, ajoute-t-il quand il est arrivé à ce point de ses souvenirs. Ces petits honneurs sont peut-être les plaisirs les plus vifs qu'on ait dans la vie. Je sens, en écrivant ces bagatelles, que je me rappelle avec satisfaction ce temps de ma vieille enfance. Mon seul rival en rhétorique était le marquis de Beauveau. Notre émulation nous inspira une estime réciproque et fit naître notre amitié. »

Ce marquis de Beauveau était bien digne de devenir l'ami dévoué de celui qui soutint les droits de la Chalotais. Durant la campagne de 1744, il était déjà maréchal de camp et s'était mis à la tête de ses grenadiers pour soutenir une attaque dans un chemin couvert qui conduisait à la ville d'Ypres. Un coup de fusil lui traverse le corps; ses soldats veulent l'emporter : « Mes enfants, leur dit-il, laissez-moi; j'ai fait mon devoir, continuez à faire le vôtre. » Bien heureux eût été notre jeune Breton s'il n'eût eu que des amis de ce caractère !

Il sortit du collége d'Harcourt au moment où sa famille venait d'être à peu près ruinée et où il allait faire son droit pour embrasser la profession d'avocat.

La fin à une autre livraison.

BARBE SCHINNER,

HÉROÏNE DE LA CHARITÉ, A FRIBOURG.

1746-1816.

La ville de Besançon a eu son héroïne de la charité en sœur Marthe. Les soins prodigués par cette religieuse de Saint-Vincent de Paul aux malheureux de toute espèce, et en particulier aux soldats malades, blessés, prisonniers, ont rendu son nom illustre de 1810 à 1824, date de sa mort.

La ville de Fribourg, en Suisse, a aussi eu son héroïne d'humanité.

Ce n'était pas une religieuse vouée par état aux œuvres de miséricorde, mais une femme du peuple aux mains calleuses, une sage-femme nommée Barbe Schinner.

Barbe Schinner, ou Babelon Bourket, c'est sous ce dernier nom qu'elle était connue dans sa ville natale, était née à Fribourg, le 18 juillet 1746, c'est-à-dire la même année que cet autre héros de l'humanité qu'on appelle Pestalozzi.

Elle était la fille de Joseph-Étienne Tschoupauer et de Marie-Élisabeth Kleely, et avait épousé Rodolphe Schinner, appelé, je ne sais pourquoi, Bourket.

Pendant les grandes guerres qui eurent la Suisse pour théâtre en 1799, des convois de soldats malades, blessés et prisonniers, traversaient incessamment Fribourg, où un hôpital militaire avait été improvisé.

Moins heureuse que sœur Marthe, qui pouvait passer ses journées entières et parfois ses nuits au chevet des malades ou auprès des prisonniers dont elle soulageait la misère, et des blessés dont elle soignait les plaies, Barbe Schinner dérobait aux occupations qui la faisaient vivre, elle et sa famille, tout le temps dont elle pouvait disposer en faveur de ses chers malheureux; soldats français, autrichiens, russes, elle les confondait tous dans sa sollicitude, sollicitude un peu rude parfois, mais d'autres fois si tendre

que les blessés et prisonniers russes, qui ne pouvaient s'entendre avec elle que par gestes, lui baisaient les mains avec amour et finirent par la saluer du doux nom de maman, un des premiers mots de la langue inconnue qu'on parlait autour d'eux qu'ils apprirent à balbutier.

Sans autres ressources que celles que lui offrait un état peu lucratif, elle mettait à profit les relations que l'exercice habile et dévoué de ses fonctions lui avait faites dans les meilleures maisons de la ville, pour procurer à ses protégés la nourriture, les vêtements et les autres choses dont ils avaient besoin. Elle ne reculait devant aucune sollicitation, aucune rebuffade, quand il s'agissait des infortunés auxquels elle avait voué son active compassion. Au nécessaire elle ajoutait même, quand elle le pouvait, le superflu. Ainsi, la veille de la Saint-Nicolas, où sous prétexte de la fête des enfants toutes les familles de Fribourg se régalent selon leurs moyens, Babelon n'oubliait pas ses malades, et voulait qu'ils eussent leur part du festival universel.

Cette personne si sympathique aux misères de l'humanité souffrante avait aussi le sentiment de la dignité de la femme et de l'épouse et savait la faire respecter en elle.

Comme sœur Marthe de Besançon, sa devancière de Fribourg était tout à tous et ne s'inquiétait pas de savoir à quelle religion appartenait celui auquel elle faisait du bien.

Toutefois, on avait cru remarquer quelque prédilection en elle pour les soldats autrichiens et russes, à la cause desquels elle portait en effet une sympathie que partageaient bien des gens dans la ville et dans le canton de Fribourg, où le portrait de l'archiduc Charles circulait clandestinement dans les cloîtres et parmi les paysans.

Quelques hommes exaltés firent un crime à Babelon de ses opinions, et il fut question de l'emprisonner.

« Si vous m'enfermez, s'écria Babelon, que deviendront mes enfants? »

Les actes de charité de la sœur Marthe, accomplis dans une importante ville de France, sous les yeux presque des souverains alliés qui avaient pénétré dans ce pays en 1814, lui valurent, avec une renommée plus éclatante, les marques de la reconnaissance des souverains, qui couvrirent à l'envi de leurs croix d'honneur la robe de bure de l'humble religieuse. Les œuvres de miséricorde de la pauvre sage-femme de Fribourg demeurèrent ignorées des princes, si l'on en excepte l'archiduc Charles, qui lui fit parvenir, en 1801, une gratification de onze louis avec une lettre de remerciements du conseil de la guerre de l'empire.

« Cette lettre, disait en s'essuyant les yeux la brave Fribourgeoise, me fait plus plaisir que l'argent, quelque besoin que j'en aie. »

On a répété à satiété, et trop souvent, hélas! ce n'est pas sans fondement : *Nul n'est prophète en son pays.*

Toutefois il est juste de dire que les vertus de Barbe Schinner trouvèrent grâce devant ses compatriotes. On fit son éloge même du haut de la chaire. Le 20 juillet 1801, entre autres, un religieux cordelier, le père Tardy, provincial de son ordre et l'ami du célèbre père Girard, prononça un sermon dans l'église de son couvent, où la vaillante sage-femme était proposée à l'imitation de ses contemporains des deux sexes.

Barbe Schinner cessa de vivre le 16 décembre 1816, à l'âge de soixante-dix ans, et sa dépouille mortelle fut portée le 18 au cimetière paroissial qui environnait alors l'église de Saint-Nicolas. Il existe chez le petit-fils de Barbe Schinner, maître chapelier à Fribourg, un portrait d'elle en buste au pastel, et qui la représente à l'âge de quarante-cinq ans. On a aussi deux aquarelles très-naïves, pour ne pas dire davantage, d'un peintre nommé Muller, qui se rapportent à notre héroïne.

La première représente Barbe Schinner donnant à boire à de pauvres soldats français d'une main, pendant que de l'autre elle administre un soufflet à leur officier, qui lui avait manqué de respect.

La seconde représente une distribution de vêtements faite aux prisonniers. Les personnages sont très-nombreux, et bien que ce tableau ne soit pas bon, il nous donne assez bien l'idée de l'ancien Fribourg avec ses sombres rues et les costumes du temps, qui sont à l'unisson de l'encadrement. (1)

LE BLEU D'OUTREMER.

Raphaël, le divin peintre, employait dans ses tableaux un bleu admirable, le bleu d'outremer. Ce bleu se payait littéralement au poids de l'or; en effet, vendu dans des tuyaux de plumes, on le mettait d'un côté de la balance, tandis que de l'autre on équilibrait son poids avec de l'or en poudre. Aujourd'hui, ce même bleu est devenu si commun qu'on s'en sert pour peindre les fiacres et azurer le papier d'écolier. On l'extrayait autrefois d'une roche très-rare; aujourd'hui on le fabrique artificiellement quand et comme on veut. On avait remarqué que dans les fours à soude où s'exécutait le procédé de Leblanc (2), certaines briques étaient colorées en bleu; l'analyse chimique avait fait voir que cette couleur accidentelle était de véritable outremer. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale mit au concours la découverte de l'outremer artificiel. M. Guimet, de Lyon, remporta le prix. (3)

LE PODOMÈTRE (4).

Le podomètre, montre kilométrique, sert à mesurer le chemin que l'on parcourt à pied, ou plus exactement le nombre des pas que l'on fait dans un temps donné. On porte ce petit instrument dans la poche du gilet, dans le gousset du haut, ou à une boutonnière : il doit être dans une position verticale. Si l'on veut marcher sans que le podomètre fonctionne, il suffit de le porter de telle façon que l'anneau cesse d'être en haut.

« Une fois l'instrument accroché, dit M. H. de Parville, on ne peut plus faire un pas sans qu'il soit noté; impossible d'aller d'un bout à l'autre de sa chambre sans que le podomètre n'enregistre le déplacement. On ne saurait croire ce que l'on fait de pas oubliés par jour. Beaucoup de personnes, sans y prendre garde, parcourent ainsi des kilomètres dans leur appartement.

» Jamais l'instrument ne se remonte; il est toujours prêt à fonctionner. On marche vite, il va vite; la vitesse se ralentit, il va plus doucement. »

Le mécanisme est très-simple. On peut s'en rendre compte facilement à l'aide de notre gravure.

(1) Alexandre Daguet.

(2) Voy. t. XXXVII, 1869, p. 346. — A l'époque de la révolution américaine, l'exploitation des forêts de ce vaste pays cessa tout à coup; or les cendres provenant de la combustion du bois étaient alors la seule source qui fournît la potasse. Qu'allait devenir la fabrication du verre, du savon et de tant d'autres industries auxquelles cet alcali donnait la vie? L'Académie des sciences démontra qu'à défaut de potasse, que la France ne produisait pas, on pouvait prendre la soude, et qu'il fallait la chercher dans le sel marin, c'est-à-dire dans une source inépuisable. C'est ce problème qu'a résolu Leblanc.

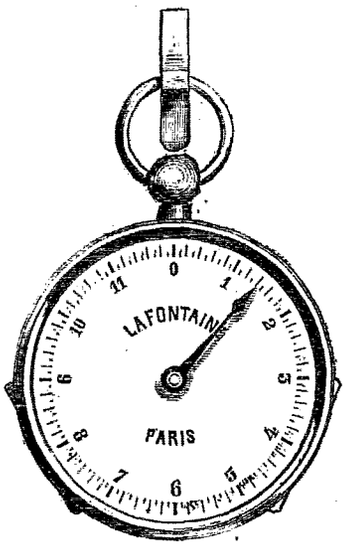
(3) Dumas, allocution à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

(4) Mot formé de deux mots grecs : *pous, podos*, pied, et *metron*, mesure.

« Un petit marteau est disposé horizontalement et fixé librement à l'extrémité du manche, de manière à se soulever et à s'abaisser à la moindre secousse. A chaque oscillation du corps, le marteau s'abaisse; un petit ressort le ramène à sa position première, et il se produit ainsi une série de mouvements alternatifs de va-et-vient du marteau à chaque enjambée. Ces mouvements font marcher un rochet qui engrène avec une roue dentée. La rotation de la roue se traduit à l'œil par le déplacement de l'aiguille sur le cadran. Va-t-on vite, le petit marteau bat le pas avec rapidité; va-t-on doucement, le marteau se soulève lentement. Autant de coups de balancier, autant de dents qui passent, par suite autant de pas enregistrés.

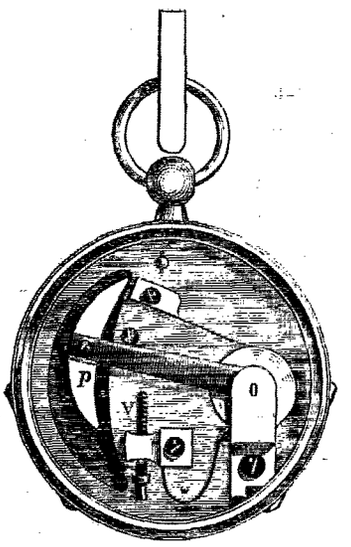
» L'instrument ne donne évidemment que le nombre de pas, et non en réalité la distance; mais si le pas est régulier, on en peut déduire la distance assez exactement. Une petite vis de rappel permet d'ailleurs de régler le fonctionnement de cette montre kilométrique suivant la longueur du pas, un peu variable avec chaque individu.

» Le cadran est divisé en 12 kilomètres. Pour voir si le podomètre est convenablement réglé, on parcourt un kilomètre et l'on regarde si l'aiguille s'arrête bien à la première division. Sur un kilomètre, l'erreur n'a jamais dépassé, pendant nos essais, 60 mètres.



Le Podomètre.

Cadran divisé en 12 kilomètres. Chacune des barres intermédiaires, petites ou grandes, marque cent mètres; il y en a dix entre deux chiffres.



Mécanisme intérieur du Podomètre.

O. Roue d'encliquetage.
P. Pendule (marteau).
V. Vis de réglage.

» Le podomètre n'offre pas seulement un intérêt de curiosité. Pour les officiers et les ingénieurs, il donne un moyen, sinon exact, du moins approximatif, de déterminer les distances; il permet de constater les variations de vitesse d'une troupe en marche. Si l'on y joint un petit baromètre de poche donnant les différences de niveau, il devient facile de faire avec cet instrument des relevés de reconnaissance, des vues cavalières, des levers de terrains rapides. »

UN COIN DE LA BASSE AUVERGNE.

QUELQUES LOCALITÉS ET QUELQUES LÉGENDES DU PUY-DE-DOME.

Suite. — Voy. p. 161.

II

On rencontre dans le voisinage de la Bourboule d'autres cavités naturelles ou creusées dans le granit par la main des hommes, qui pourraient, aussi bien que celle dont il a été précédemment parlé, être appelées les grottes des Bonnes-Femmes. Certaines fées protectrices du pays, d'autres disent des sorcières, y avaient élu domicile. Le plus grand bienfait qui leur soit attribué fut la rupture du rocher, sorte de digue dont la hauteur était un obstacle infranchissable à l'écoulement des eaux, ce qui changea, grâce à l'irrigation fécondante, un sol improductif en terres cultivables. Non-seulement ces bonnes fées avaient pris à cœur l'intérêt général des habitants de la contrée, mais elles étaient aussi pour chacun d'eux une sauvegarde contre la bande de pillards et d'assassins que commandait le châtelain de la Roche-Vindex.

LE CHATELAIN DE LA ROCHE-VINDEX.

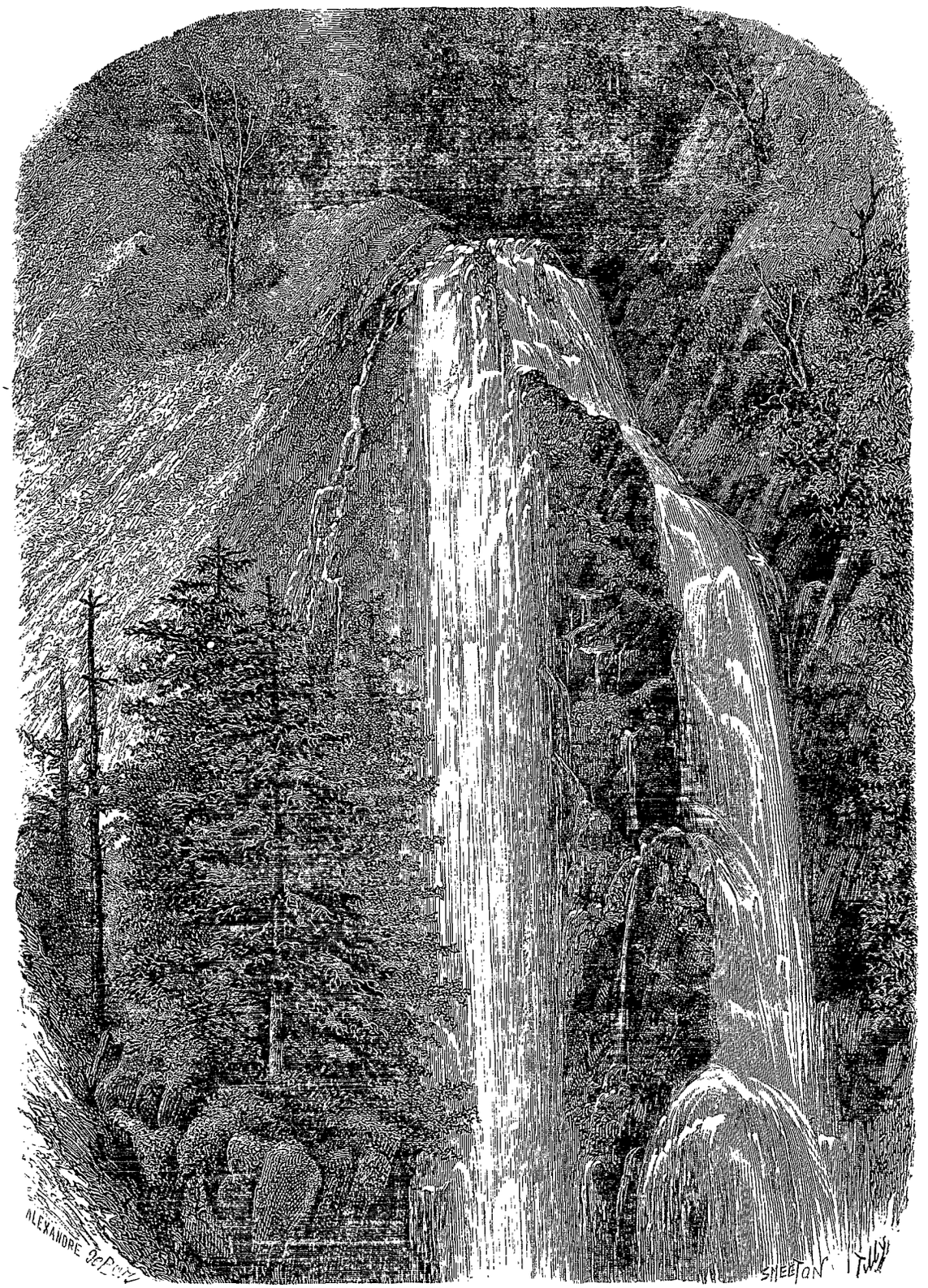
Ici la légende fabuleuse se mêle à la tradition historique. Ce châtelain du vieux manoir de la Roche n'est point un personnage fictif; il se nommait Aimerigot-Marchès ou Marcel. Gentilhomme gascon soudoyé par l'Angleterre, il guerroyait, vers 1380, en Auvergne, contre la couronne de France. « C'étoit, dit un chroniqueur de ce temps-là, l'un des plus rusés et plus intrépides *robbeurs* et escheleurs de places (voleurs et preneurs de places par surprise). »

La bonne vie que menaient les abominables routiers lancés dans la campagne par leur chef pour se ravitailler, a fait dire à l'un d'eux, en manière de complainte à l'égard du temps passé : « — Il n'est n'ébattement, ne gloire en ce monde que pour gens de guerre faisant par la façon que nous avons fait. Tous les jours les vilains d'Auvergne et de Limagne nous pourvoyoient avec bon vin, moutons gras et poulaille. Quand nous chevauchions, tout le pays trembloit. »

Les fées, dont le pouvoir était, paraît-il, fort restreint, gênaient cependant assez les brigandages d'Aimerigot pour qu'il résolût de déloger ses importunes voisines. Un soir qu'il prenait le frais à l'une des fenêtres de son château de la Roche-Vindex, il aperçut, à la faveur du clair de lune, les bonnes fées entrer, au nombre de cinq, dans l'une des grottes. Elles s'y réunissaient ce soir-là pour célébrer on ne sait quel événement heureux, en buvant de la bière

et en mangeant une omelette. Aimerigot accourut pour les surprendre; mais elles, devinant son dessein, disparurent soudainement. Elles ne laissèrent, pour témoigner de leur passage à travers le rocher, que l'empreinte en creux des verres et de la poêle à frire, encore visible, dit-on, sur les parois de la grotte.

Nous rentrons dans l'histoire : cet Aimerigot, vaincu et errant, vint un jour demander asile à son cousin Jehan,



Cascade de Queureilh (Puy-de-Dôme). — Dessin de A. de Bar.

seigneur de Tournemire, lequel avait à se faire pardonner force prouesses de malandrin. Dès qu'Aimerigot parut, son cousin lui dit :

« — Vous êtes traître et félon, vous avez violé les trêves qui étaient convenues, et êtes cause que monseigneur de Berry me hait; mais vous servirez à faire ma paix avec lui, car d'ici ne sortirez que pour être mené à lui mort ou vif. »

Joignant aussitôt l'action à la menace, Jehan de Tour-

nemire se jeta sur Aimerigot et le terrassa; puis ses valets attachèrent de lourdes chaînes aux jambes du prisonnier et l'enfermèrent dans la plus forte tour du château. Quelques jours après, livré au comte de Blaisy, chambellan du roi, Aimerigot arrivait à Paris sous bonne et nombreuse escorte. Le prévôt s'étant emparé de lui, il fut mené en charrette aux Halles, et là plusieurs fois *tourné en pilori*, après quoi il eut la tête tranchée, et enfin on l'écartela. Chacun de ses quatre membres fut, au dire d'un contemporain, *levé sur une estache* (longue perche) aux quatre souveraines portes de Paris. Le seigneur Tournemire tira bon profit de sa trahison envers son cousin; il obtint que tous ses *maltalents* et *inconvenients* (brigandages) lui seraient pardonnés; en outre, il se fit donner une somme de quatre mille cinq cents livres (environ 117000 fr.).

Le nom d'Aimerigot n'est pas oublié dans la basse Auvergne; par contre, on y chercherait en vain les restes du château de la Roche-Vindex : des arbres et des arbrisseaux végètent depuis près de cinq siècles sur l'emplacement qu'il occupait.

ASSEMBLÉES DE SORCIÈRES.

De ce que les fées ou sorcières, chassées de leur grotte par le châtelain de la Roche, ne reparurent plus dans le pays, on dut supposer qu'elles avaient été se réfugier dans leur lieu d'asile accoutumé, le sommet du Puy de Dôme. C'est là, assure un grave magistrat du seizième siècle, Florimond de Saint-Amand, conseiller au Parlement de Bordeaux, que les sorcières ont établi leur quartier général. « J'obtins, a-t-il écrit, de l'une d'elles, nommée Jeanne Bordeu, laquelle je fis brûler en 1594, des renseignements exacts sur les assemblées diaboliques qui se tiennent dans le *Chapeau*, — nom vulgaire de la couche de vapeurs qui enveloppe fréquemment le point culminant du Puy de Dôme. — Jeanne Bordeu me raconta, continue le conseiller Florimond, qu'elle avoit souvent assisté au chapitre général des sorcières; les réunions avoient lieu le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Chacune des initiées au mystère infernal y arrivoit munie d'une chandelle noire qu'on allumoit à celle que le bouc avoit entre les cornes; puis on dansoit en rond, le dos tourné l'une à l'autre, et en criant : « Maître, aide-nous! » Puis le maître distribuoit les *métiers* de sorcellerie, qui étoient empoisonner, ensorceler, guérir les maladies avec des charmes, et faire périr les fruits de la terre. »

LA CASCADE DE QUEUREILH.

Quel promeneur, revenant de la Roche-Vindex au village des Bains et parvenu à un kilomètre de sa destination, n'a cédé au bruit attirant de la chute d'eau qu'à cet endroit de la route un rideau de sapins dérobe à la vue? Le rideau d'arbres franchi, on se trouve devant la charmante cascade de Queureilh. Au lieu de ce nom qui n'offrait aucun sens à l'esprit des habitants du pays, ceux-ci, séduits sans doute par l'attrait de la rime, lui en ont donné un qui fait rimage, surtout quant au mince filet d'eau détaché de la nappe principale qui court en rebondissant de roc en roc; ils l'appellent *l'Écureuil*. Formée par un ruisseau affluent de la Chencau, la cascade de Queureilh se divise en se précipitant d'une hauteur d'environ 15 mètres. Au centre, c'est une large nappe d'eau qui se déroule à grand bruit et creuse la roche; à droite, elle ruisselle rapidement et présente l'aspect de gerbes qui brisent leurs liens et s'éparpillent en tombant. Les environs possèdent des chutes d'eau plus importantes sous le double rapport de la hauteur et du volume; mais aucune d'elles n'a plus de charme ni une situation plus pittoresque que celle de Queureilh.

HISTOIRE
D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Suite. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133, 150.

LVIII

Nous eûmes nous-mêmes en France, cette année-là, un des hivers les plus froids qu'il y ait eus depuis un demi-siècle; le thermomètre descendit chez nous jusqu'à vingt degrés, et nous eûmes un mètre de neige. Qu'on juge si ce nous était une occasion de penser à Valentin.

Cet hiver, malgré sa longueur, prit fin cependant; et, dès le mois de mars, nous eûmes des jours d'une température délicieuse.

Nous reprîmes nos travaux ordinaires de jardinage et d'élevage; mais aux soins de notre domaine se vinrent ajouter ceux que nécessitaient la *cabane*, le jardin et le verger de Valentin. Florine voulait qu'il trouvât tout en train d'aller; elle installa des poules dans le poulailler, des lapins dans l'écurie, un cochon dans l'étable; et tous les jours, soir et matin, elle allait avec Odette et Germaine donner ses soins à toutes ces bêtes. Soufflanbise, avec Alain et Albert, entretenaient le jardin.

Valentin autrefois avait été témoin de mes premiers essais de culture des phlox, je voulus qu'il eût devant sa fenêtre un ample massif de ces plantes; elles seraient en fleur ou sur le point de fleurir à son arrivée; nous fîmes un choix des plus belles variétés, et Soufflanbise les planta, aidé de nos fils.

C'était pour tous un vrai charme d'aller chaque jour *chez Valentin*. Il nous semblait, en travaillant pour lui, que nous étions avec lui.

L'attente nous fut ainsi plus facile, et le printemps s'écoula rapide et charmant.

LIX

Jamais le mois de mai n'avait été si splendide, jamais il n'avait eu tant de fleurs, jamais plus abondante récolte en toute chose n'avait été promise aux jardiniers et aux cultivateurs. Les arbres étaient partout resplendissants; les prairies ondulaient au soleil riches de mille couleurs. Il semblait que la nature voulût se montrer dans tout son éclat pour l'arrivée de celui qui avait visité tant d'autres contrées.

Pourrait-il ne pas voir que rien au monde n'est plus beau, plus varié, plus gai, plus fécond que ce petit coin de la France où nous étions nés?

C'était une de mes inquiétudes qu'après avoir vu les plus beaux pays de la terre, il n'en vînt à trouver le nôtre étroit et mesquin.

Notre végétation ne lui paraîtrait-elle pas bien lente et bien maigre, à lui qui avait vu la végétation tropicale?

Heureusement ce n'était pas de ces régions splendides et vigoureuses qu'il allait nous venir; et peut-être, après cette effroyable aridité du Nord visité en plein hiver, serait-il heureux de retrouver nos printemps et nos étés de France! Lui-même l'avouait : il avait voulu, par un séjour en Laponie, se préparer à se plaire et à se trouver bien partout.

Nous étions bien près de la mi-mai, et nulle nouvelle encore du voyageur; mais nous l'espérions pour le mois suivant. J'allai un matin visiter son domaine avec Soufflanbise. Tout y était en ordre : le jardin très-propre, garni de fleurs et de légumes; une planche de fraises était déjà couverte de fruits. Les poules se promenaient et coquetaient dans la basse-cour; les lapins, un jeune cochon, complétaient le personnel de la colonie.

La chambre, meublée comme au temps où Valentin

l'habitait avec sa mère, semblait, comme nous, impatiente de le recevoir.

Florine et les enfants, dès les premiers jours de mai, avaient achevé de tout préparer, jusqu'au lit, afin qu'il n'y eût, quand il arriverait, qu'à le conduire à sa chambre. Le feu était d'avance attisé sur les vieux landiers, les bougies attendaient dans les chandeliers maternels; tout enfin était bien selon mes désirs, et maintenant Valentin pouvait arriver.

LX

Or, voici ce qui advint : l'hiver, en Laponie, se prolongea un peu moins que d'habitude, et Valentin fut débloqué plus tôt qu'il ne l'avait pensé. D'ailleurs, même avec le Nord, les communications se faisaient d'année en année plus rapides. Au 1er mai le voyageur était de retour à Stockholm. Il était à Londres le 10, et le 17 à Calais.

Mais nous autres nous ignorions tout cela. Valentin se faisait une joie de rentrer à l'insu de tous au village natal. Nous ne fûmes donc nullement prévenus.

Le chemin de fer le mettait à seize kilomètres de chez nous; il voulut faire à pied ces seize kilomètres, laissant ses bagages à la station.

Le jour commençait à baisser, le 20 mai, lorsqu'il arriva. La première chose qu'il voulait revoir, c'était la maison de sa mère.

Arrivé au bout du joli sentier vert qui, de la route, conduit à la chère maison, il fut tout d'abord un peu décontenancé en voyant les changements faits depuis son départ. La maison, en effet, avait été agrandie; mais l'ancien bâtiment, habité par sa mère, était resté intact.

Pendant qu'il contemplait de la barrière, survint un vacher.

— Eh! le gars! par qui est habitée cette maison?

— Par personne, m'sieu, ne v's en déplaise.

— Comment, par personne!...

— Eh! pardine! m'sieu Valentin pou' qui n'o l'a achetée va y veni' biétot. Tous les meubles y sont d'dans. Mais c'est qu'il a rudement d'la route à faire pour rev'nir au pays. N'o dit comme ça qu'il est en Cochonchine d'ous-qu'il revient par chez les Napons, qui sont trétous des p'tits hommes pas pus hauts qu'mon bounet...

Le vacher parlait encore, mais Valentin ne l'entendait plus; il regardait le jardin, la basse-cour, le verger.

Le vacher disparut.

Valentin escalada la barrière, força l'auvent d'une fenêtre, brisa un carreau, ouvrit, entra... le voilà dans la chambre de sa mère!...

Ce fut, a-t-il dit depuis, la plus douce impression de sa vie... Il alluma le feu, il alluma les bougies, revit tout le cher mobilier, puis s'assit et pleura...

La fin à une prochaine livraison.

LE MANOIR DE LA POISSONNIÈRE

(LOIR-ET-CHER).

Deux longs tertres te ceignent,
Qui, de leur flanc hardi,
Les aquilons contraignent
Et les vents du midi.

Sur l'un, Gastine sainte,
Mère des demi-dieux,
Sa tête, de vert peinte,
Envoie jusqu'aux cieux.

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble angevin.

Le Loir, tard à sa fuite,
En soi s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite,
Tes champs va tournoyant.

C'est ainsi que le poëte, avec une exactitude presque topographique, a décrit le site de la Poissonnière, où

L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi Dieu lui prêta la vie.

C'est-à-dire que, le 11 septembre 1524, naquit, dans ce manoir, Pierre de Ronsard, que Jean Dorat, en faisant l'anagramme de son nom, appelait *Rose de Pindare*. Son premier biographe, Claude Binet, en remarquant cette coïncidence, est en doute de savoir « si la France receut, » par cette prinse malencontreuse, un plus grand dom-» mage, ou un plus grand bien par ceste heureuse nais-» sance? »

Le nom de la Poissonnière paraît venir de trois poissons (des ronses) qui décoraient l'écu de la famille.

Selon la tradition, un des ancêtres de Pierre,

Ce seigneur qu'on nommoit le marquis de Ronsard,

quittant les bords du Danube, à la tête d'une compagnie franche de malandrins et de reîtres, aurait traversé la Hongrie, l'Allemagne, la Bourgogne et la *grasse* Champagne, et serait venu offrir ses services à Philippe de Valois,

Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.

Il frappa si bien l'ennemi d'estoc et de taille,

Que le roi lui donna des biens à suffisance
Sur les rives du Loir. . . . . .

à Couture sans doute où il dut se bâtir quelque maison forte, flanquée de tourelles, munie d'un moucharabis, comme on en voit encore quelques-unes dans le département de la Sarthe.

Dans la suite, sur les ruines de ce château, Louis de Ronsard construisit le manoir dont on voit encore aujourd'hui les restes assez complets.

Une grande cour, entourée de bâtiments d'exploitation, précède le logis, dont la façade donne sur une seconde enceinte. A gauche, en entrant, se trouvaient les communs, à droite la maison, et dans le fond de la cour la chapelle.

Parmi les inscriptions et devises nombreuses qui se lisent sur les fenêtres, les portes et les cheminées, quelques-unes ne manquent ni de concision ni même d'énergie; telles sont celles-ci : *Vina barbata* (Les vins qui ont de la barbe), pour la cave aux vieux vins; *Sustine et abstine* (Supporte et abstiens-toi), sur la porte d'une sorte d'office; *Voluptati et gratiis*, à l'entrée de la tour, d'où l'on pourrait induire que les maîtres de céans savaient parfois sacrifier aux grâces. On lit aussi sur le linteau d'une porte de bâtiment entièrement ruiné : *Vulcano et diligentiæ* (A Vulcain ou au feu et à l'activité); *Nyquit nymis*, pour *Ne quid nimis* (Rien de trop), sur une cheminée, etc., etc.

Quant à l'ornementation des tympans et des pieds-droits, sculptée dans la pierre poreuse et tendre du tuf, l'action du temps a notablement endommagé les arabesques légères et gracieuses, les petites figurines qui décoraient le logis avec une merveilleuse abondance, et c'est à peine si l'œil le plus exercé peut restituer en partie ces ciselures qui, pleines de fantaisie, s'élevaient du sol jusqu'aux corniches du manoir de la Poissonnière.

La disposition de l'intérieur répond, au surplus, à celle des grandes habitations du temps : une tour renferme l'escalier; au rez-de-chaussée comme au premier étage sont de vastes salles. Une cheminée immense du rez-de-

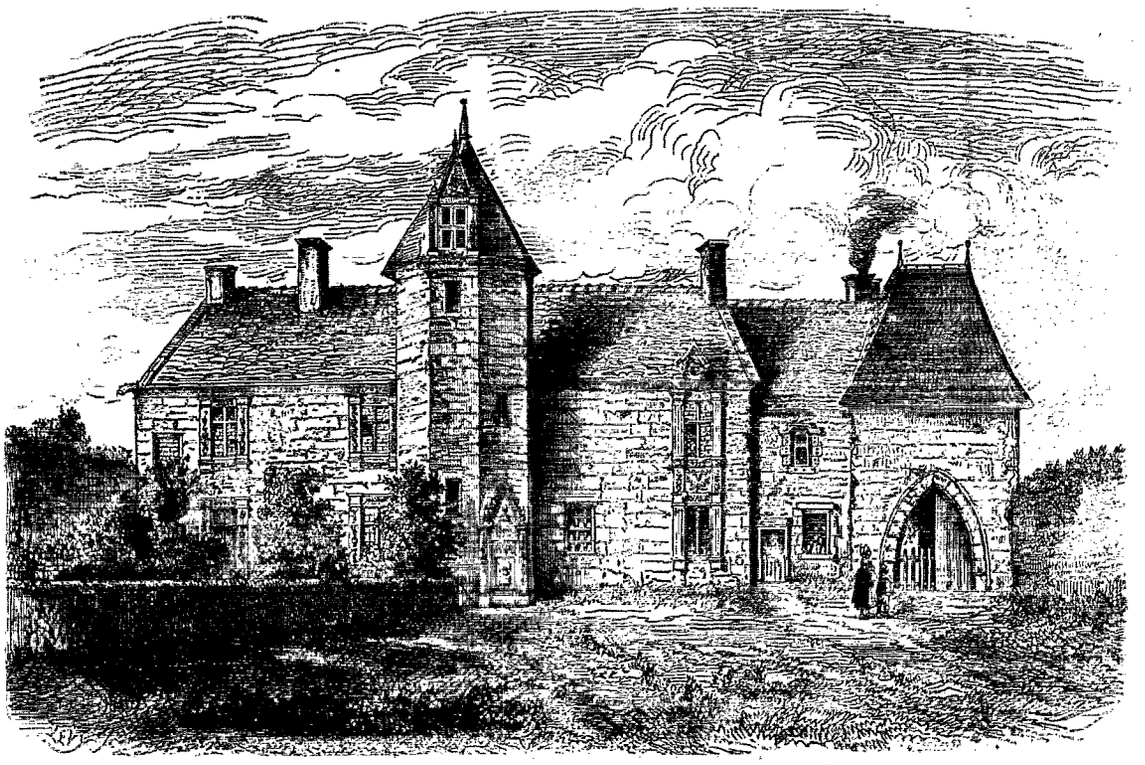
chaussée est surchargée de sculptures d'un goût au moins douteux, et qu'une couche épaisse d'un badigeon d'ocre jaune empâte complétement. L'écusson des Ronsard, d'azur à trois ronses d'or, surmonté de celui de France, occupe le centre du manteau, avec la devise : *Non falunt futura merete* (sic) (L'avenir ne trompe pas le mérite).

Ronsard, qui n'habita la Poissonnière que jusqu'à l'âge de neuf ans, ne fut point baptisé dans la chapelle; car on sait que, dans le trajet du château à l'église du village de Couture, la femme qui portait l'enfant le laissa choir sur les fleurs d'un pré; une damoiselle, chargée d'un vaisseau rempli d'eau de rose et de plantes aromatiques, dans son empressement à le relever, versa sur sa tête une partie de cette eau de senteur, ce qui fut, suivant Claude Binet, « un présage des bonnes odeurs dont les fleurs » de ses doctes écrits devaient remplir la France. »

Dans le cours de son existence, qu'il prolongea jusqu'en 1585, Ronsard revint fréquemment à la Poissonnière; il aspirait à la revoir, quand, malgré lui,

Il étoit vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendômois.

Dès qu'il lui était permis de s'éloigner de la cour du *bon* roi Charles IX, il habitait alternativement la Croix-Val, Saint-Cosme et la Poissonnière, recherchant, « ores la



Vue de la Poissonnière, maison de Ronsard (Loir-et-Cher). — Dessin de Sellier.

» solitude de la forêt de Gastine, ores les rives du Loir ou » la fontaine de Bellerie, où, bien souvent seul, mais » toujours en la compagnie des muses, il s'esgaroit. »

A chaque page de ses œuvres, on lit des vers qui respirent le saint amour du sol qui le vit naître. Tantôt il célèbre le Loir :

Source d'argent toute pleine,
Dont le beau cours éternel
Fuit pour enrichir la plaine
De mon pays paternel.

Ou bien Bellerie :

L'argentine fontaine vive,
De qui le beau cristal courant,
D'une fuite lente et tardive
Ressuscite le pré mourant.

Ou bien encore la forêt de Gastine :

Couché sous tes ombrages verts,
Gastine, je te chante,
Autant que les Grecs par leurs vers
La forêt d'Érymanthe.

Sur la fin de ses jours, se sentant près de quitter

Ces riches campagnes
Où, presque enfant, il vit
Les neuf Muses compagnes
L'enseigner à l'envi,

Ronsard leur adressait ces vers touchants :

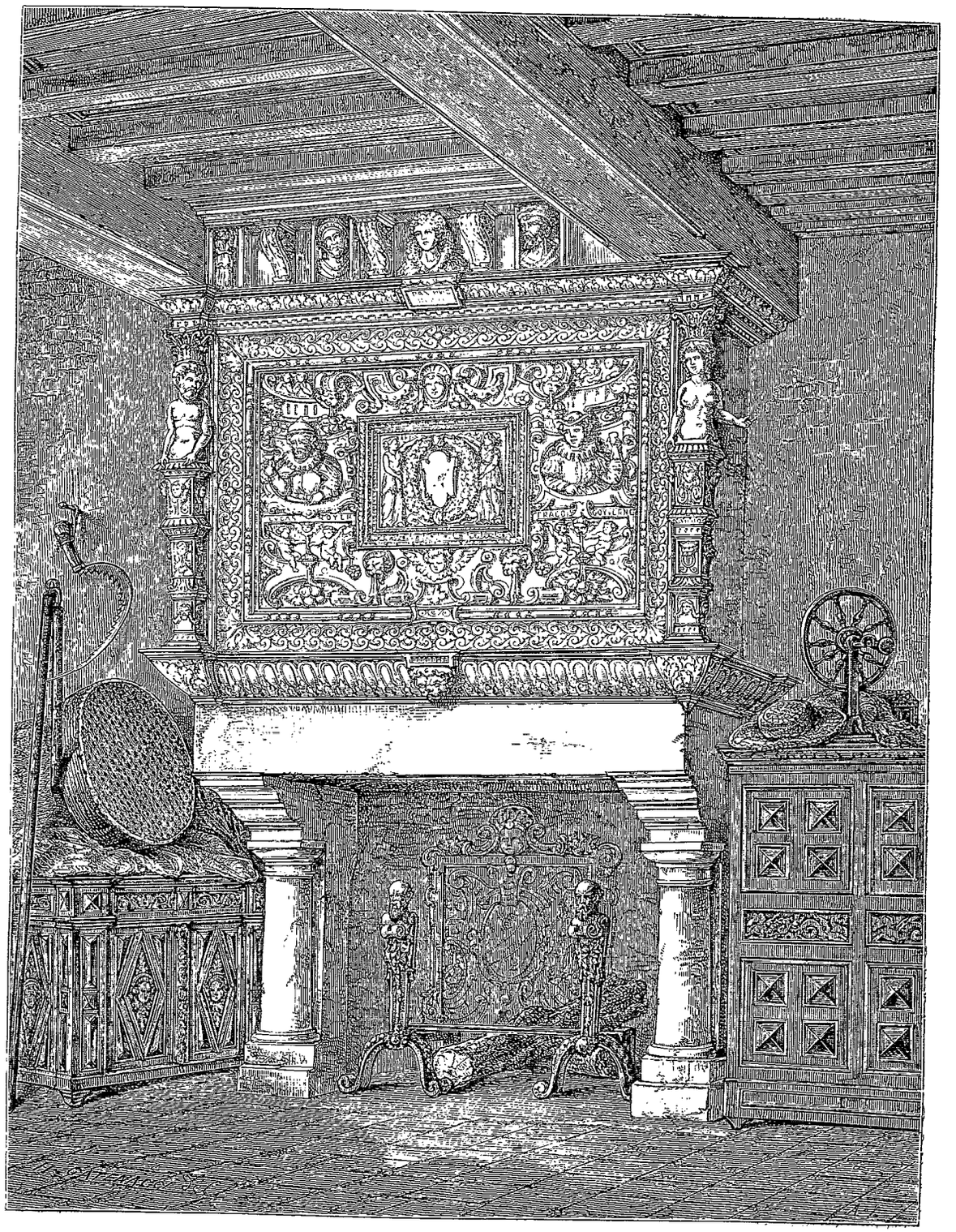
Terre, adieu, qui la première
Entre tes bras m'as reçu!
Quand la belle lumière
Du monde j'aperçus;
Et toi, Braye, qui roule
En tes eaux fortement;
Et toi, mon Loir, qui coule
Un peu plus lentement.

Aujourd'hui, si le touriste parcourt, au déclin d'un beau jour, les sites pittoresques, les beautés toujours nouvelles de cette partie des Vaux du Loir, ce coin du Maine si riche en aspects charmants, il retrouve encore les eaux de la Braye *qui roulent fortement*, et le cours tranquille et limpide de ce Loir si chéri du poëte; il peut, en suivant les pentes du coteau, dorées des teintes chaudes du soleil couchant, étancher sa soif dans le cristal de la fontaine de Bellerie et se reposer à l'ombre des bois de Gastine; mais de la maison qui vit naître l'*Apollon de la source des Muses*, ainsi que Marie Stuart appelait Ronsard, de ce vieux logis abandonné, incessamment se détache quelque pierre, et si l'on n'y avise, le manoir bientôt périra; le nom du poëte jamais.

CHEMINÉE DE LA RENAISSANCE,

A VITRÉ

(ILLE-ET-VILAINE).



Cheminée de la renaissance, à Vitré. — Dessin de Catenacci.

Quand vous irez à Vitré, après avoir vu les remparts, le vieux château, l'église et sa chaire à prêcher (1), ayez soin de chercher la rue Poterie, et dans cette rue la maison qui porte le numéro 40. Vous y trouverez, dans une salle du rez-de-chaussée, une cheminée de la renaissance, dont la fantaisie ingénieuse et amusante, quoique peut-être un peu touffue, vous remettra de l'impression austère et triste que pourrait bien avoir faite sur vous l'aspect général de la ville.

C'est de la renaissance, et de la plus franche. N'allez donc y chercher ni ogives, ni colonnettes, ni arcatures, ni dais, ni pinacles, ni fleurons, rien en un mot de ce qui fait le caractère et le type particuliers de l'art du moyen

(1) Voy. p. 73, — et t. XXXVII, 1869, p. 265.

âge. La tradition est rompue; les belles lignes courbes, les beaux angles ogivaux qui forment des cadres si harmonieux, des lignes de démarcation si fines et si fières, des dessins architecturaux si nobles et si riches, tout cela a disparu; les lignes sont droites, l'ensemble est un cadre en forme de parallélogramme posé sur deux courts piliers. Rien de plus lourd, à n'en juger que par cette brève indication; rien au contraire de plus gracieux, quand on est devant l'œuvre.

D'abord, ce cadre est fort élégant avec son dessin d'une régularité et d'une symétrie parfaites, avec ses baguettes intérieures interrompues par des séries de perles. Ensuite, il encadre un véritable tableau en bas-relief, où sont prodiguées toutes les richesses décoratives chères aux artistes de la renaissance. Petits génies assis ou à cheval sur de capricieuses arabesques, groupes de fleurs et de fruits, cartouches et cartels découpés et enroulés dans tous les sens, têtes d'hommes et de bêtes retenant des liens qui retiennent ce que vous voudrez; il y a de tout cela, et il n'y en a ni trop, ni trop peu, et chaque chose est bien à sa place. Ces arabesques se font équilibre, ces cartouches s'enroulent d'une manière symétrique et harmonieuse, ces têtes d'anges ou d'amours, d'hommes et de bêtes, masquent ingénieusement des vides, ou mettent de la vie dans une ornementation qui serait sans cela par trop exclusivement géométrique.

Au centre de la composition est un autre cadre plus petit renfermant un écusson : une grande couronne de chêne entoure l'écusson, et cette couronne est elle-même soutenue par deux femmes dessinées et drapées avec toute la grâce des bas-reliefs antiques. Si ces deux femmes avaient été retrouvées dans quelque fouille à Herculanum ou à Pompéi, elles seraient déjà universellement connues, ainsi que la jolie tête de fantaisie, à l'original diadème, qui sert de couronnement à l'écusson, et qui se trouve si bien encadrée et accompagnée par des espèces d'*infulæ* se terminant en grappes de fruits.

Des deux côtés du cadre, avec un relief considérable, se détachent les portraits des deux époux qui furent sans doute jadis les maîtres et seigneurs de cette maison, et qui semblent veiller sur l'écusson de leur famille.

Comme le grand cadre, dans sa forme générale un peu sèche de carré long, présenterait un aspect trop monotone, l'artiste a rompu cette monotonie en disposant aux deux extrémités, comme pendants, deux gaînes à trois compartiments très-ornés, d'où émergent les bustes de deux personnages conçus dans ce style païen dont la renaissance offre d'innombrables exemples. Ces deux personnages sont en même temps des cariatides : leur tête est surmontée d'un léger chapiteau corinthien, et sur les deux chapiteaux repose une sorte d'élégante architrave ou frise ornée de feuillages et servant de trait d'union entre les maîtresses poutres du plafond et le cadre proprement dit, qui, sans cela, aurait dû monter jusqu'aux susdites poutres, et alors perdre sa forme élégante de carré allongé pour se rapprocher du carré parfait, bien plus lourd d'aspect et bien moins fait pour décorer et être décoré qu'un panneau long. Un support avec une tête de bête au milieu et des saillies aux angles en façon de consoles empêche le cadre sculpté de reposer gauchement et sans transition sur le bandeau de pierre unie de la cheminée.

Il restait en haut un intervalle vide entre la frise et les poutres transversales : l'artiste l'a rempli par des niches où se trouvent des figures de grand relief, ce qui est logique, puisqu'elles doivent être vues de plus loin, et qu'elles sont dans un endroit plus sombre. La tête du milieu, une tête de femme, par sa coiffure, sa grande collerette et ce qu'on voit de son vêtement, rappelle la mode de la seconde moitié du seizième siècle; elle est charmante de lignes et d'attitude. Des consoles garnies de feuillages relient le tout aux poutres et ont l'air de les supporter, ce qui satisfait à une des plus grandes exigences de l'art architectural : faire en sorte que tout se tienne et se soutienne ou ait absolument l'air de se soutenir.

Au-dessous de la tête de femme qui est en haut de tout l'ouvrage se trouve un écriteau portant ces mots : *Pax huic domui* (La paix à cette maison). Vœu touchant et qui a dû être exaucé, car la bourse que l'on voit distinctement dans la main du mari, et probablement aussi dans celle de la femme, ne veut pas dire seulement que cette maison était riche, mais encore qu'elle était hospitalière et bienfaisante, et certes la paix doit appartenir à ceux qui sont bienfaisants et de bonne volonté, la paix du cœur au moins, à défaut de l'autre.

Au point de vue de l'histoire de l'art en général, la cheminée de Vitré a ceci d'intéressant, qu'elle marque très-bien le moment de transition où cette partie si importante des habitations se métamorphose d'une manière profonde. Ainsi, le bas-relief qui surmonte la cheminée de notre gravure rappelle les grandes proportions des *manteaux* ou *hottes* du moyen âge, tandis que le bas, le foyer, l'âtre proprement dit, fait déjà songer par sa forme, ses dimensions et sa disposition, à la cheminée moderne.

LES CHEMINÉES.

Il semblerait que la cheminée, cet objet de première nécessité, ait dû toujours exister telle qu'elle est, ou du moins exister avec des formes du même genre. Ce serait une grave erreur que de le croire, et la cheminée, avant d'être devenue ce qu'elle est de nos jours, a passé par des modifications fort variées.

D'abord, il n'y a pas eu de cheminées dans tous les pays, et les anciens Grecs ou Romains, qui, malgré la douceur de leur climat, avaient pourtant des jours d'hiver où le feu n'était pas du superflu, semblent n'avoir jamais employé, même quand le besoin s'en faisait le plus sentir, ce mode de chauffage, qui nous paraît si commode et si simple. Ils se chauffaient soit au moyen d'*hypocaustes*, ou foyers inférieurs, qui répandaient la chaleur par des conduits sous le pavage des appartements et dans l'épaisseur des murs, comme les calorifères modernes; soit au moyen de réchauds ou brasiers qu'on roulait d'une pièce à une autre, comme cela se fait encore, du reste, en Italie et en Espagne. Il est bien évident que dans ce dernier cas les toits ou plafonds devaient être percés d'un trou par où s'échappait la fumée. Une bonne preuve que les anciens n'avaient pas de cheminées, c'est que leurs auteurs se plaignent de la fumée d'une façon très-caractéristique, et qu'un de leurs plus grands architectes, Vitruve, recommande dans ses ouvrages de ne pas suspendre de tableaux dans les chambres où l'on fait du feu, et de n'y mettre que des corniches et des moulures sans ornements, pour éviter les dépôts noirs et fumeux qui se font sur tout ce qui est en saillie. Or il est bien évident qu'il ne ferait pas cette recommandation d'un style aussi général si la fumée n'eût été qu'un accident et non pas une habitude normale.

Un fait bien frappant aussi, c'est que dans les nombreux dessins des artistes de Pompéi on ne voit aucune construction, au sommet d'une maison ou d'un édifice quelconque, ayant le plus léger rapport avec une cheminée.

Les fouilles opérées dans les bâtiments de cette ville n'ont rien fait trouver non plus qui, de près ou de loin, se rapportât à ce genre d'invention. Dans quelques villes d'Italie on a bien trouvé des appareils de chauffage ou de cuisson, mais ils appartiennent d'une façon bien nette au

genre fourneau, four ou poêle, qui n'est pas celui qui nous occupe.

Pendant les premiers siècles du moyen âge, on suivit les us et coutumes des anciens, et ce n'est que vers le onzième ou le douzième siècle qu'on commence à avoir des cheminées proprement dites et des foyers installés spécialement dans les intérieurs. Les cuisines des abbayes et des châteaux, pendant la période antérieure à la date ci-dessus indiquée, n'ont pas de cheminées, ce qui peut paraître bizarre, mais sont transformées elles-mêmes en une vaste cheminée, avec un ou deux tuyaux à la voûte par où s'échappait la fumée.

La cheminée primitive, du reste, était fort simple : elle consistait en une niche prise dans l'épaisseur du mur, arrêtée et encadrée de chaque côté par deux pieds-droits, et surmontée d'un *manteau* ou *hotte* faisant un peu de tirage, et sous lequel s'engouffrait la fumée. Les plus anciennes cheminées sont souvent établies sur un plan circulaire.

Les cheminées du douzième siècle ne sont pas si larges que celles du siècle suivant : aussi le manteau est-il droit et formé d'une plate-bande d'un ou quelquefois de deux morceaux. Vers la fin du douzième siècle, comme la cheminée s'élargit, on emploie l'arc dans la construction du manteau. On introduit aussi peu à peu d'autres perfectionnements; le fond de la cheminée se maçonne en tuileaux ou se garnit d'une plaque de fer pour résister au feu. L'âtre est aussi recouvert d'une couche de briques.

La cheminée, au douzième siècle, est rarement adossée aux murs intérieurs ou transversaux. On la place de préférence sur les murs de face, entre deux croisées. Si le mur n'était pas assez épais, le fond de la cheminée s'avançait en encorbellement ou reposait sur la saillie de la porte d'entrée. Tout en se chauffant, on voulait voir dans la rue, sans se déranger, surtout lorsqu'on se tenait sous le manteau : aussi pratiquait-on souvent une petite fenêtre d'un côté dans le fond de la cheminée.

Quand les cheminées devinrent très-larges et qu'il ne fut plus possible d'avoir des plates-bandes de pareille dimension, on construisit souvent en bois les manteaux chez les particuliers, et l'on planta des poignées en fer sous ces manteaux, afin qu'on pût, sans trop de fatigue, se chauffer les pieds l'un après l'autre en restant debout.

On disposait parfois des bancs sur l'âtre, des deux côtés, afin de s'y asseoir et de s'y chauffer, lorsque le feu était diminué. On avait de grands foyers, parce qu'on avait besoin de faire de grands feux pour chauffer de grandes salles.

C'était, du reste, autour de ces immenses foyers, où brûlaient des troncs d'arbres, que se réunissaient tous les membres de la famille, et non-seulement les maîtres, mais encore les serviteurs, et la lueur de ces feux suffisait à éclairer le travail des femmes qui tricotaient, ou cousaient, ou filaient.

Jusqu'au quatorzième siècle, il est à remarquer que les cheminées des châteaux aussi bien que celles des maisons de bourgeois sont considérées comme objets de pure nécessité, et qu'on les construit avec une grande simplicité. On ne déploie de luxe que pour les peintures, les boiseries et les tentures. A partir du quatorzième siècle, le goût de la décoration s'applique aussi aux manteaux de cheminées, qui se couvrent de sculptures, de moulures, de bas-reliefs de toutes sortes. Comme on rebâtit de grandes salles sur des proportions encore plus grandes que les anciennes, on a besoin d'y mettre deux cheminées ou même plus, et la décoration, dans ce cas, devient une nécessité : la nudité des cheminées aurait fait un contraste désagréable avec le reste.

On voit aussi un usage intelligent s'établir. Les cheminées, à force de s'agrandir, étaient devenues tellement larges que le vent pouvait et devait rabattre la fumée, à cause du mauvais tirage. On inventa de diviser les tuyaux et le foyer : la cheminée a toujours son grand aspect, et il y a plusieurs conduits plus étroits, par conséquent le tirage est plus fort. Un des exemples les plus remarquables de cette disposition est la cheminée de la grande salle du palais des comtes de Poitiers. Elle a 10 mètres de large sous le manteau, et $2^{m}.30$ de profondeur; c'est un véritable édifice : aussi la cheminée est-elle divisée en trois foyers.

Les châteaux des quatorzième et quinzième siècles possèdent encore un grand nombre de cheminées de dimensions bien moindres dans les tours et les appartements privés. Souvent ces cheminées sont disposées de manière à chauffer deux pièces. L'abbé Lebeuf affirme en avoir vu une, dans le donjon de Montlhéry, qui chauffait quatre chambres.

La décoration des cheminées est souvent fort riche, même chez les bourgeois, du quatorzième au quinzième siècle; seulement, comme la sculpture sur pierre était chère, et que beaucoup de personnes songeaient plutôt à *paraître* qu'à *être*, — ce qui prouve, quoi qu'on en dise, que cette mode n'est pas spéciale au dix-neuvième siècle, — beaucoup de cheminées d'habitations privées étaient recouvertes de plâtre sculpté et mouluré imitant la pierre.

A l'époque de la renaissance, il y a encore de belles cheminées dans les intérieurs de châteaux, palais de justice, hôtels de ville. Les pieds-droits et les manteaux sont décorés de sculptures et même de peintures d'une richesse et d'une élégance que nous ne pouvons nous lasser d'admirer. Ainsi il suffit de citer, parmi les plus connues, les cheminées des châteaux d'Écouen, de Fontainebleau, et la merveilleuse cheminée de la grande salle du palais de justice de Bruges.

Bientôt cependant les dimensions énormes données aux cheminées se réduisent. Déjà, pendant le dix-septième siècle, elles sont moins grandes, quoique d'un aspect encore respectable. Le marbre remplace la pierre; le manteau s'abaisse et finit par se placer à hauteur d'appui; les anciennes sculptures sont remplacées par des objets d'art mobiles que l'on place sur la mince plate-bande du dessus de la cheminée. Au lieu des grandes statues, des ogives du moyen âge, des bas-reliefs de la renaissance, on a des pendules de marbre ou de bronze, des candélabres, des flambeaux, des coupes, des statuettes, des jardinières en majolique ou en bois sculpté, et autres objets qui varient selon les années, les saisons ou les modes. Le beau s'est transformé en joli; il faut nous en consoler; la vie d'aujourd'hui n'est pas et ne peut pas redevenir ce qu'elle était il y a des siècles; l'humanité suit sa marche; la civilisation a ses exigences; nos intérieurs plus petits, mais plus intimes, osons le dire, demandent de plus petits âtres, et, faut-il l'avouer? nous croyons bien que nos grands-pères, avec leurs troncs d'arbres tout entiers, ne jouissaient pas de la bonne et douce chaleur que nous donnent les quelques bûches de nos modestes foyers.

L'ATTENTION.

On a beau avoir la vérité devant les yeux, qui ne les ouvre pas ne la voit pas. Ouvrir les yeux à l'âme, c'est être attentif. L'attention, en tout, c'est ce qui nous sauve... Qui ne veille pas est toujours surpris. BOSSUET.

L'attention, qu'y a-t-il que nous soyons plus intéressés à cultiver? Nous n'avons rien en nous de plus original ni

qui nous appartienne plus en propre. L'attention, c'est véritablement la personne. Sans doute il ne suffit pas de l'attention pour devenir un esprit supérieur, mais c'est assez pour n'être pas médiocre... Il n'est personne qui ne puisse conquérir par l'attention la connaissance de ses forces, et cet art d'en user par lequel on tient une place utile dans le monde et on y laisse un vide quand on en sort.

Désiré NISARD.

STATUE DE SAINTE CATHERINE

DANS L'ÉGLISE DE BAUME-LES-MOINES.

Au fond d'une pittoresque vallée du Jura, dans un site aussi sauvage que grandiose, l'ancienne église abbatiale et les restes des bâtiments claustraux du célèbre monastère de Baume-les-Moines (1) méritent d'attirer l'attention de l'archéologue.

Classée en 1849 au nombre des monuments historiques, cette église est de l'école romane qui dominait en Franche-Comté au douzième siècle, et qui a laissé, dans le Jura, les églises de Saint-Lupicin, de Saint-Hymetière, de Courtefontaine, de Saint-Maur, de Saint-Lothain, etc.

Elle renferme, entre autres choses intéressantes, un magnifique retable en bois sculpté, avec volets peints, de la fin du quinzième siècle; plusieurs tombeaux remarquables, malgré leur mutilation, des treizième, quatorzième et quinzième siècles; et enfin un curieux spécimen de l'art sculptural du commencement du seizième siècle : la statue



Seizième siècle. — Statue de sainte Catherine, dans l'église de l'ancienne abbaye de Baume-les-Moines (Jura). — Dessin de Sellier.

en pierre peinte de sainte Catherine, dont nous donnons ici la gravure, d'après une photographie de M. Cloz, photographe à Lons-le-Saulnier.

ANCIENNES VOITURES.

... D'où je conclus, dit Maryas, qui s'était grisé de sa parole, comme toujours, et qui de paradoxe en paradoxe s'était élevé jusqu'à l'enthousiasme...

— D'où tu conclus? demanda tranquillement Frédéric.

— Premièrement, reprit Maryas, que l'on peut juger une civilisation d'après les voitures qu'elle a inventées à son usage, et que l'on peut hardiment poser cet axiome : « Tel temps, telles voitures! » Deuxièmement, ajouta-t-il en désignant du geste le dessin de Cossiau étalé devant nous sur la table, que les bonshommes qui se faisaient véhiculer dans ces abominables *guimbardes* étaient aussi inférieurs à nous qu'une guimbarde le peut être à une calèche de Binder, ou à un wagon de première classe. C'est conclure, cela, il me semble.

— *Ergo gluc!* voilà pourquoi votre fille est muette, répondit Frédéric avec sa bonhomie narquoise. Ta conclusion, pour être concluante, devrait être moins générale et moins vague. Il ne serait pas mauvais de l'analyser pour savoir à quel principe se rattache chacune de ses parties.

— Alors, j'ai mal parlé! s'écria Maryas, en prenant des airs d'orateur méconnu.

(1) Aujourd'hui Baume-les-Messieurs.

— Au contraire, tu as très-bien parlé, trop bien peut-être, répondit Frédéric. Mais le bien parler n'est pas toujours le bien raisonner; et s'il m'était permis...

— Il t'est permis de raisonner, philosophe sans enthousiasme. Raisonne donc, puisque c'est ton métier.

— En quoi, demanda Frédéric sans s'émouvoir, les *bonshommes* dont tu parles avec tant d'irrévérence, sont-ils inférieurs à nous?

— En quoi?

— Oui.

— En tout.

— Trop général, mon bon ami, trop général. Citenous des exemples, pour voir.

— Des exemples, toujours des exemples; eh bien, en voici, des exemples : Nous sommes mieux logés, mieux nourris, mieux vêtus.

— Plus exigeants, plus délicats, plus nerveux, riposta Frédéric, renvoyant épithète pour épithète, avec la prestesse et l'aisance de ces bergers de Virgile, qui se disputent la génisse ou la coupe de bois bien sculptée, qui seront le prix du mieux disant.

— Plus instruits, plus éclairés, plus heureux, pour-



Dresde; Cabinet de la Reine. — Anciennes voitures, dessin de J.-J. Cossiau (École hollandaise). — Dessin de Bocourt, d'après une photographie de A. Braun.

suivit Maryas, sans daigner réfuter son contradicteur.

— Plus sceptiques, plus inquiets, plus tourmentés, poursuivit Frédéric, en manière d'accompagnement.

Cette fois Maryas se récria :

— C'est trop fort, dit-il; tu cherches à lasser ma patience (le mot patience nous fit rire, prononcé par l'impétueux Maryas). Sommes-nous, oui ou non, plus instruits? Savons-nous plus de choses que ces maheutres? Je te somme de répondre sérieusement.

— Oui, oui, nous savons plus de choses; nous en savons même tant que nous les savons fort mal.

— Mon cher, parle pour toi! cria l'impétueux Maryas.

— Mon ami, je ne suis pas égoïste, riposta Frédéric.

— Enfin, sommes-nous, oui ou non, plus éclairés? Avons-nous une somme plus considérable d'idées justes sur l'homme et sur la création?

— C'est selon. Je t'assure que notre philosophie, par exemple...

— Au diable notre philosophie!... mais les arts, les sciences!...

— Je ne voudrais pas parler de corde dans la maison d'un pendu, ni médire de notre art dans l'atelier d'un

artiste (Maryas est artiste). Je me contente de mettre en parallèle, d'une part, un nommé Phidias, qui ne se faisait point véhiculer, et pour cause, en wagon de première classe; d'autre part, mon illustre ami Maryas, qui peut jouir, quand il lui plaît, d'un si grand privilége...

— Je te vois venir, dit Maryas. Laissons là les arts, je passe condamnation sur les arts et sur les lettres, et je reconnais qu'ils ne se rattachent pas assez directement à ma théorie de la carrosserie comparée. Mais les sciences, malheureux! les sciences: la physique, la chimie, la mécanique, l'anatomie comparée, la..,

— Je ne suis pas si têtu que tu crois. J'avoue donc sans difficulté que rien à aucune époque du passé ne se peut comparer à l'immense développement qu'ont pris les sciences de nos jours. Les *bonshommes* de Cossiau ouvriraient de bien grands yeux s'ils pouvaient être témoins de tant de prodiges. J'ai dit prodiges, tu vois si je lésine sur la louange. Vapeur, électricité, direction des ballons (on la cherche encore, mais je la tiens pour garantie, afin de te faire plaisir); tout cela serait pour eux de la *magie noire* et de la sorcellerie. Nous comprenons beaucoup plus à fond l'histoire; nous les connaissons, ces pauvres bonshommes, beaucoup mieux qu'ils ne se sont connus eux-mêmes. Sur tous ces points, je te donne cause gagnée. Mais tout cela prouve-t-il que nous valions mieux qu'eux, et que nous soyons plus heureux?

— Alors, tu nies le progrès; aie le courage de ton opinion, et avoue franchement que tu nies le progrès.

— Moi, pas du tout.

— Oh bien! je suis curieux de voir comme tu l'entends.

— Comme toi, je pense; seulement je distingue deux choses que tu as tort de confondre : l'humanité d'une part, et l'individu de l'autre. Si nous considérons l'humanité comme un homme dont la vie se prolongé à travers les siècles, nous sommes amenés à conclure, l'histoire en main, que cet homme, malgré ses tâtonnements et ses sottises, va de progrès en progrès; qu'il s'améliore; que sa condition générale devient plus heureuse, à mesure qu'il devient plus instruit, plus éclairé et plus juste. Donc, vive l'instruction à outrance, et que la lumière se répande partout! Mais la destinée de cet homme est toute terrestre, et sa seule immortalité est celle de l'histoire. La destinée de l'individu est bien plus élevée et plus noble, puisque sa vie terrestre n'est que le prélude d'une vie supérieure, qui commence à sa mort. Mêlé par une partie de son être à la vie de l'humanité, il a sa part des inconvénients et des avantages de l'époque où il a plu à la Providence de le placer. Remarque, mon cher Maryas, qu'il s'habitue promptement aux uns comme aux autres, et que l'habitude a vite fait d'émousser le plaisir aussi bien que la douleur. Les scènes et les décors changent d'époque en époque; le fond de l'homme immortel, qui est son âme, ne change pas. Les conditions de la vertu sont les mêmes dans tous les temps; or, comme la vertu est le premier et le plus indispensable élément du bonheur, l'homme peut être heureux, même dans une guimbarde, bien que son corps y soit comprimé outre mesure et cahoté sans miséricorde.

— Bon, bon! reprit Maryas d'un ton tout à fait radouci. Si tu crois au progrès historique de l'homme terrestre, nous ne sommes pas loin d'être d'accord. Quant à moi, je ne nie pas que l'*individu*, s'il est sage, puisse être heureux dans tous les temps et dans tous les lieux. Je fais amende honorable à Cossiau de mon irrévérence envers ses bonshommes et ses honnêtes guimbardes.

— Et moi, dit Frédéric en riant, je fais amende honorable aux landaus à huit ressorts et aux wagons de première classe. Je reconnais que le bonheur peut faire le tour du lac dans une voiture de Binder, et s'embarquer dans un wagon de première classe pour Trouville ou pour Monaco.

— Mes chers bergers, leur dis-je, vous êtes habiles à chanter, habiles à riposter, et je me demandais auquel des deux, Damætas ou Ménalcas, j'accorderais la génisse et la coupe de bois sculptée. Vous avez tiré d'embarras le juge Palémon, en mettant vos flûtes d'accord pour chanter un hymne à la Providence, qui, en donnant à l'homme le désir d'être heureux, a voulu que son bonheur dépendît de lui et non des circonstances.

Sur ce, je vous quitte; cette mécanique ingénieuse que l'homme historique a inventée pour marquer les divisions du temps, et que nous nommons vulgairement une montre, m'avertit qu'il est dix heures et demie. Adieu, bergers; bergers, adieu!

ACTIVITÉ.

C'est par l'activité, par cette activité infatigable, née du besoin d'étendre en tous sens son existence, son nom et son empire, que se fait reconnaître un homme supérieur. GUIZOT.

POLITESSE. — COURTOISIE. — AFFABILITÉ.

La *politesse*, la *courtoisie* et l'*affabilité* sont trois nuances très-distinctes d'une même qualité du cœur et de l'esprit, développée par l'éducation.

La première n'est que la forme extérieure de la bienveillance. Elle peut même n'être que l'hommage secret qu'on rend à sa dignité personnelle. On est poli parce qu'on veut paraître bien élevé et passer pour ce qu'on est, un homme de bonne compagnie.

Pour arriver à la *courtoisie*, il faut quelque chose de plus. C'est un vieux mot exprimant une qualité qui suppose les traditions du monde. On peut, sans connaître ses usages, être poli, et c'est assez pour s'y faire respecter. Pour se faire bien venir des hommes, il faut faire plus de frais : il faut savoir entrer dans leurs habitudes, leur faire les concessions conciliables avec sa propre dignité; c'est ce qui s'appelle de la courtoisie. On ne devient courtois que lorsqu'on a appris à être conciliant, et la politesse ne suffit pas pour donner cette qualité.

Mais si être poli envers tous, c'est assez pour se faire respecter, et si concéder à ceux avec lesquels on se met en contact tout ce qui peut leur être concédé avec convenance, c'est-à-dire être courtois, c'est assez pour se faire accepter par eux, ce n'est pas assez pour s'en faire aimer.

On n'arrivera à la conquête des cœurs que par l'*affabilité;* car c'est une dépense qu'on fait pour l'esprit des autres, et dont ils vous tiennent toujours compte, même quand ils ne peuvent pas vous la rembourser. Être affable, c'est bien plus qu'être poli, c'est plus qu'être courtois : c'est entrer dans la pensée même de son interlocuteur; c'est stimuler, c'est provoquer ses sympathies, en lui témoignant l'intérêt qu'on lui accorde, le désir qu'on éprouve de lui plaire, et le prix qu'on attache à son suffrage. C'est une flatterie indirecte, mais très-puissante, à l'adresse de son cœur. Il est rare que cette flèche lancée manque son but.

On s'éloigne de l'homme *poli* avec une opinion avantageuse de lui, mais sans regret qui vous fasse sortir à son égard du calme de l'indifférence. On quitte l'homme *courtois* avec un sentiment plus nuancé de regret, mais sans emporter la trace des relations qu'on a eues avec lui.

On ne se sépare de l'homme *affable* qu'avec le souvenir gracieux de sa parole. Il semble qu'il vous a laissé, en vous quittant, quelque chose de lui qui ne vous permet plus de l'oublier.

CHARLES DICKENS.

Suite. — Voy. p. 75, 130, 171.

SON SÉJOUR EN FRANCE.

Copperfield fut suivi de *Bleak house*, dramatique et foudroyant procès contre la Cour de la chancellerie. Les seuls délassements de Dickens, pendant des travaux si multipliés, étaient les jeux de ses enfants, auxquels il se mêlait avec l'entrain de sa souple et élastique nature. Il érigeait un théâtre chez lui pour les fêtes de Noël, et y jouait avec des acteurs dont l'âge variait de huit ans jusqu'à trois, les petites filles prenant des airs graves d'un effet bien amusant sur ces jeunes figures. Un petit David de quatre ans terrassait un Goliath, et entrait dans l'esprit de son rôle avec une telle ardeur qu'il exécutait sans sourciller les plus tragiques exploits, et les célébrait en chantant, sans faire une fausse note, aux frénétiques applaudissements des spectateurs. Plusieurs fois *bissé*, il recommençait avec la même verve. Le père rédigeait les affiches et annonçait *Tom Pouce* et *Fortunio*, représentés par l'enfant phénoménal, et pour les débuts de « M. Pleurniche, à la veille d'accomplir sa troisième année. » Wilkie Collins et Thackeray, au nombre des assistants, se pâmaient de rire. La gaieté devenait contagieuse.

En 1853, il visita de nouveau Gênes, Florence, Rome, où le spectacle des marionnettes l'enchanta : « Un Polichinelle si leste, si gai, si vivant, si gracieux, qu'il en est irrésistible. Lui voir porter un parapluie au-dessus de la tête de sa maîtresse pendant un orage, lier conversation avec un géant qu'il rencontre dans la forêt, et s'aller coucher en compagnie du poney, sont choses à ne jamais oublier. Soit que *Pulcinella* montre du doigt quelqu'un, soit qu'il salue, soit qu'il rie, soit qu'il pleure, il le fait à l'italienne et comme jamais Anglais ne le fit depuis que le monde est monde. Les gaietés de *Pulcinella* n'enrayent pas la marche de la *mal' aria*, qui, tous les ans, gagne du terrain, frappe aux portes de la Ville éternelle et l'envahit comme si elle avait mission de l'engloutir. »

Après ses excursions en Italie, Dickens revenait en France avec bonheur. Il en aimait le sol, le ciel, le climat, « la population affairée des villes et des campagnes, qui travaille dur, qui est sobre, tempérée, de belle humeur, affectueuse, et en général remarquable pour ses manières engageantes. Peu de gens, s'ils ne sont atrabilaires, pourraient assister aux récréations des Français sans concevoir un grand respect pour leur caractère, si simple, si inoffensif en ses joies, si expansif et si facile à plaire. » Boulogne était sa ville de prédilection : « Que n'est-elle à 300 milles de Londres! mes compatriotes en raffoleraient! Il y a dans le site, dans les maisons, dans les gens, de quoi défrayer l'esprit et l'imagination. »

Il parcourt la ville haute et basse et sa verte ceinture de remparts ombragés, où de vieux invalides se réchauffent au soleil, entourés de bambins dont ils raccommodent les pantins et les bateaux, Il devient l'hôte d'un propriétaire modèle, M. Loyal, citoyen de la cité, conseiller municipal, « le meilleur des hommes, un *gentilhomme* par nature, qui a créé *sa propriété* et la cultive, échangeant l'habit noir contre la blouse; mais sous la blouse ou sous l'habit bat l'un des meilleurs cœurs d'une nation où abondent les bons cœurs.

« La villa des Moulineaux, située à mi-côte d'une haute colline, domine le pays. Le jardin est plein de fleurs; il y a quinze fontaines qui n'ont que le défaut, assez général en France, de manquer d'eau. » Les préparatifs de la foire, l'animation des allants et venants, la formation d'un camp pour la visite du prince Albert à l'empereur Napoléon III, l'adresse des soldats à improviser des maisons, des quartiers, des rues où les facteurs peuvent distribuer les lettres avec la même exactitude que dans la rue de Rivoli : rien n'est perdu pour l'observateur. Il a décrit dans une courte et touchante nouvelle la facilité avec laquelle le troupier français s'adapte à toutes les circonstances, à tous les lieux, se rendant toujours utile et se faisant aimer de tous.

Au milieu de sa famille, avec quelques amis qui viennent d'Angleterre le visiter, Dickens respire plus à l'aise dans cette douce et paisible atmosphère bourgeoise, dont le repos n'est troublé que par deux chats, vils meurtriers « qui guettent incessamment *Dick*, le serin favori de ma fille aînée. Elle a si bien apprivoisé de sa main caressante ce petit cœur ailé, qu'il est devenu le plus docile des compagnons.

» M. Loyal a fait des pertes, sans parler du dommage que lui causa une famille anglaise, une mère et ses enfants, laissés sans le sou dans une de ses maisons pendant toute une année. M. Loyal, qui n'est pas à beaucoup près aussi riche que nous le souhaiterions, n'eut pas le courage de leur dire : Allez-vous-en! de sorte qu'ils restèrent indéfiniment. Plusieurs locataires solvables se présentèrent, mais le *local* était occupé. Enfin, les délaissés trouvèrent de l'aide et les moyens de repasser l'eau. M. Loyal embrassa cordialement ses hôtes, et leur dit : « Adieu, mes « pauvres amis. » Il revint s'asseoir dans le salon et fuma en paix sa pipe.

« — Et le loyer, monsieur Loyal? — Eh bien, le loyer! Ah! bah! le bon Dieu me le revaudra; ce n'est pas la peine d'en parler, monsieur Dickens. — Et le brave homme, son chapeau à la main, remonta l'allée à reculons comme s'il allait plonger tout droit, sans passer par le cérémonial de la mort, dans l'étoile du soir qui se levait à l'horizon. »

Une épidémie de rougeole coupa court à la composition d'un drame de Wilkie Collins et d'une pièce comique écrite par Dickens pour les petits acteurs. La joyeuse colonie se dispersa; la mère et les enfants retournèrent à Londres, au grand désespoir de M. Loyal qui s'était pris pour eux d'une vive affection, et Dickens partit pour Paris. Il y vécut dans un cercle d'artistes et de littérateurs. Ary Scheffer, ayant désiré faire son portrait, le mit en relation avec le noble et malheureux Manin, qui devint le maître d'italien de *Mamey* et *Katey*, arrivées en octobre avec leur maman.

Dickens dîna chez Scribe en compagnie d'Auber, chez l'excellent acteur Regnier, avec M. Legouvé, avec Mme Georges Sand chez Mme Viardot, qu'il avait entendue dans l'*Orphée* de Gluck : « Œuvre admirable d'un bout à l'autre. Je ne puis me rappeler sans émotion la première scène. C'est la plus belle représentation de la douleur qui se puisse imaginer. Quand les dieux rendent à Orphée l'espérance et l'encouragent à aller arracher Eurydice des mains infernales, la manière dont Mme Viardot prend sur la tombe la lyre délaissée et redevient radieuse, est sublime de noblesse; et lorsqu'elle reconnaît au contact la main d'Eurydice, et que, cédant à ses instances, elle se tourne et la tue d'un regard, son jeu est du génie! Cela vaut le voyage de Paris, car nulle part l'art n'atteint à cette hauteur. »

Il n'avait pas toujours le goût aussi sûr. Le Théâtre-Français le laissa indifférent; « trop de traditions, de convenu, trop de classique. » Les nuances fines lui échap-

pent comme à la plupart des étrangers, qui ne peuvent goûter ni Molière, ni la Fontaine, ni Racine. En revanche, les *Mémoires du Diable*, le *Médecin des Enfants*, mélodrames alors en vogue, le ravissent; il admire les situations et l'émotion populaire, excitée au plus haut point.

Accueilli et fêté par Émile Girardin, il décrit avec complaisance le luxe oriental d'un repas où figurait un gigantesque plumpudding, inscrit sur la carte du menu comme un hommage à « l'illustre écrivain de l'Angleterre. » Il sort de l'hôtel ébloui de ses magnificences qui ne sont cependant que le prélude d'un second dîner, encore plus splendide, donné par le Lucullus Parisien.

Il assista au retour de l'armée de Crimée. « Les Français savent certainement honorer leurs compatriotes d'une manière merveilleuse. » L'Exposition de 1855 lui montra la supériorité de l'art français sur l'art anglais, « tombé dans une routine systématique, étroite, conventionnelle. Il y a certes aussi de mauvais tableaux français; mais que de beauté dans les bons! que de hardiesse! quelle sûreté de dessin! que d'action et de passion! »

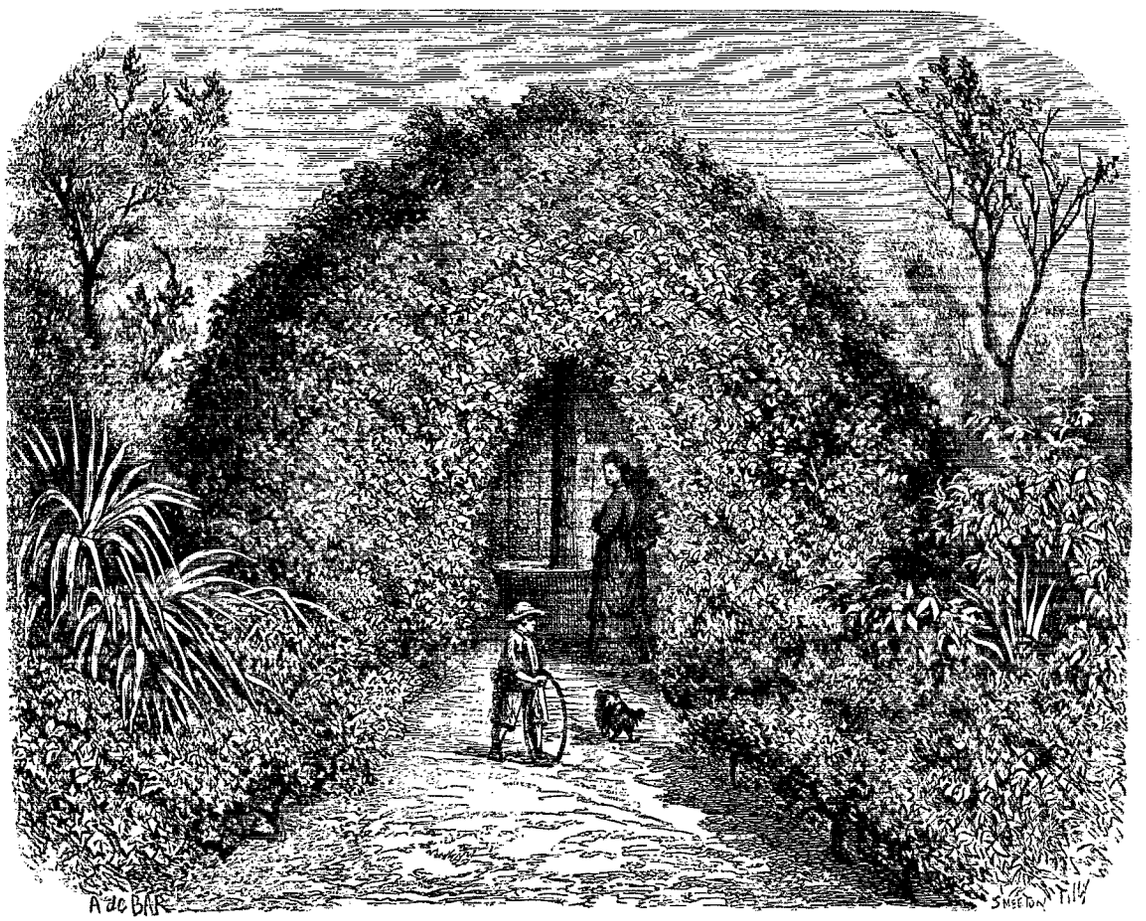
Nous ne pouvons le suivre dans ses expériences parisiennes et analyser les conclusions plus ou moins justes qu'il en tire; il faut les lire dans les lettres intimes adressées à M. Forster, son biographe.

La fin à une autre livraison.

BOSQUET EN LIERRE

OU LIERRE PARAPLUIE.

Ce bosquet en lierre, que forme une seule tige, figurait à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, dans



Lierre Parapluie, par M. Rousset. — Dessin de A. de Bar.

l'espace réservé à l'horticulture. C'est une œuvre de patience : on l'avait commencé en 1849; il est devenu, d'année en année, plus épais. Voici la description qu'on en donnait au printemps de 1874 (1) :

« Tige très-droite, très-saine et sans aucun défaut, à peu près uniforme dans toutes ses parties, à écorce très-légèrement fendillée, haute de 2 mètres sur 0m.11 de diamètre. Les branches qui partent du sommet irradient en se divisant et se subdivisant de manière à faire un immense parasol; étendues, elles auraient environ 10 mètres de diamètre; rabattues et arquées de manière à former un dôme, elles présentent une ouverture d'environ 7 mètres de diamètre. Ce dôme n'a aucun vide, et toutes les branches sont garnies de feuilles, de manière à former une salle de verdure et un abri, en toute saison, contre la pluie ou le soleil.

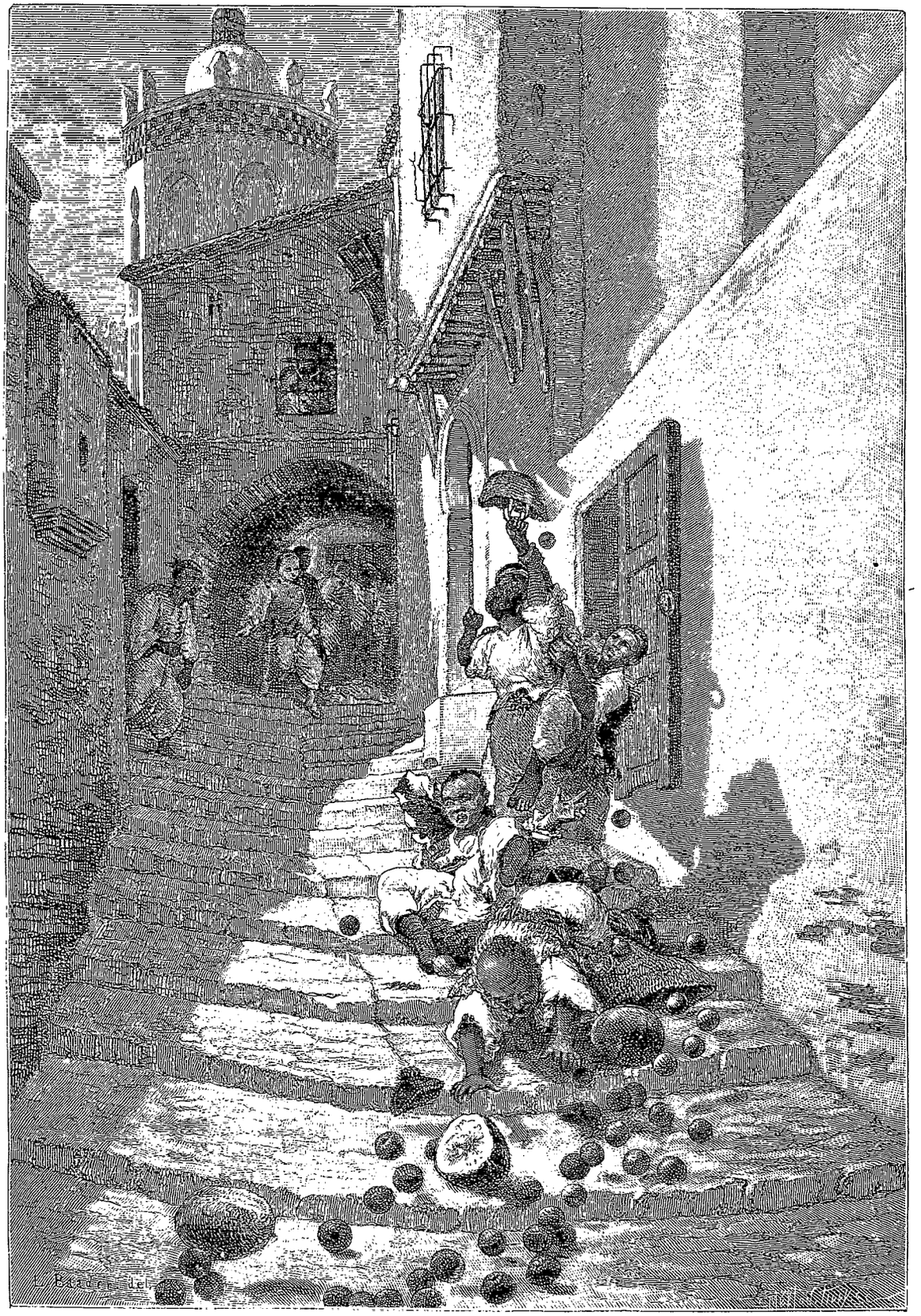
» Ce lierre, planté dans un bac, peut être transporté où l'on veut, aussi bien dans une cour ou tout autre endroit aride que dans un jardin. Sa charpente, qui est en fer et mobile, déguisée par les feuilles, peut se plier à volonté, ce qui permet d'abaisser toutes les branches et d'en former une sorte de faisceau autour de la tige, absolument comme on pourrait le faire d'un parapluie gigantesque. »

C'est ce qui lui a fait donner le nom de lierre parapluie par le jardinier parisien son inventeur. (1)

(1) M. E.-A. Carrière. Voy. la *Revue horticole.*

(1) M. Rousset, entrepreneur de jardins.

UNE RUE A ALGER.



Rue de la Girafe, à Alger, tableau de M. Chataud.— Dessin de Baader.

Plus d'un de nos lecteurs a rencontré quelque scène semblable dans une des rues montantes du vieux Paris : seulement, les enfants n'étaient pas Arabes, et les oranges n'étaient que des pommes. La même turbulence, le même tempérament batailleur, doivent amener chaque jour, des deux côtés de la Méditerranée, les mêmes querelles

tragi-comiques. Mais l'intérêt et le charme du tableau que notre gravure reproduit ne sont pas dans cette petite bataille qui, un moment, a mis en rumeur un quartier ordinairement plongé dans ce silence profond qu'on savoure à Alger pendant les heures chaudes du jour. Lorsqu'on a la peinture sous les yeux, ce qui attire et arrête surtout le regard, ce sont les jeux magiques de la lumière qui resplendit dans cette pauvre ruelle, c'est le contraste de cette muraille chauffée à blanc et de la paroi plongée dans l'ombre, c'est l'opposition entre ces oranges aux tons d'or, ces pastèques roses et vertes, ces vêtements bariolés, et la large pénombre où, à gauche, se repose la vue et, au fond, la sombre voûte. Ces merveilleux effets, transportés sur la toile avec un art savant et sincère, sont inconnus des habitants du Nord. Dans nos paysages septentrionaux, même en été, une vapeur légère estompe et amortit tous les objets et empêche qu'ils n'apparaissent avec la netteté de lignes, avec la franchise de tons si saisissantes en Orient, en Afrique, et même dans le sud de l'Europe. En compensation, peut-être, nous avons plus de finesse et de dégradations nuancées de teintes : chaque climat a ses beautés; la nature est partout admirable. C'est pourquoi l'art a raison de ne pas se circonscrire dans une seule contrée, et nous devons de la reconnaissance aux peintres qui, depuis Marilhat et à son exemple, nous initient aux splendeurs des pays du soleil (1).

NOBLESSE OBLIGE.

PROVERBE.

I

Quand, aux temps de la chevalerie, le seigneur roi faisait publier son ban de guerre dans toute l'étendue de ses domaines, alors tous ses nobles vassaux, le rude baron du nord qui vivait dans son château comme l'aigle dans son aire, le comte qui brillait dans les cours d'amour de la Provence, le riche duc aux nombreux fiefs, aussi puissant que son suzerain, revêtaient leur pesante armure et chevauchaient leur destrier de bataille. Beaucoup d'entre eux, sans doute, eussent préféré rester au logis, voir grandir leurs fils, passer la vie en fêtes ou gouverner leur vasselage. Qui donc les en empêchait? Leurs ancêtres! les aïeux vénérés, dont le chapelain du castel leur avait, tout enfants, raconté les exploits. « — Mon aïeul était à Bouvines avec le roi Philippe, se disait l'un. — Le nom de mes ancêtres se trouve parmi les compagnons de Godefroy et de l'ermite Pierre, pensait un autre. — Mon père a combattu près du saint roi Louis neuvième à Taillebourg et à Damiette, disait un troisième. » En guerre! en guerre! Noblesse oblige! Il faut partir! il faut se rendre à l'appel du seigneur roi!

II

Noblesse oblige! Et qui oblige-t-elle? Oblige-t-elle seulement les descendants des preux bardés de fer qui savaient combattre et qui savaient mourir? Combattre, mourir! triste science, qui s'acquiert sans étude : ils la possédaient tout comme leurs maîtres, ces pauvres serfs, attachés à la glèbe pour toutes les heures de leur vie, à moins que le caprice du seigneur ne les emmenât se faire tuer pour sa querelle sur une terre étrangère. Eux aussi, ils savaient frapper et tomber; eux aussi, ils avaient leur noblesse et leurs ancêtres. En marchant au combat, ils se disaient : « — Mon père est mort en sauvant le jeune baron d'un coup de lance qu'il allait recevoir à sa première bataille. — Mon grand-père a suivi le feu comte à la croisade. — Mon bisaïeul est mort à la guerre avec son seigneur; je ne puis faire moins bien qu'eux. » Et ils partaient bravement en lançant aux échos le cri de guerre de leur suzerain. Noblesse oblige!

III

Noblesse oblige! Quand les bourgeois des bonnes villes combattaient et mouraient pour défendre « leurs droits et priviléges, et la commune jurée par leurs pères qui l'avaient conquise au prix de leur sang », ce souvenir ne soutenait-il pas leur courage, et n'eussent-ils pas rougi de plier là où leurs aïeux avaient résisté à l'oppression? Et lorsque, pendant une longue suite de guerres, on vit les habitants de nos villes attaquées, parfois abandonnées par le roi qui aurait dû les secourir, se défendre eux-mêmes et chasser l'étranger; lorsque, il n'y a pas un siècle, tous se levèrent et coururent aux frontières pour repousser l'invasion, qui donc les y forçait? Un maître n'en vaut-il pas un autre? Avaient-ils donc un nom, un titre à conserver pur? — Oui! ils en avaient un; leurs aïeux s'étaient appelés Français, et c'est pour garder ce nom et le léguer à leurs fils qu'ils combattaient et ne craignaient pas de mourir. C'était un titre comme un autre, et noblesse oblige!

IV

Noblesse oblige! Souviens-t'en, jeune écolier à qui le soir ta mère impose doucement silence quand ton père prend sa plume, et que la ride de la pensée se creuse sur son front. Il cherche, il médite; son labeur profitera à la science ou à l'art, il enrichira le trésor des générations futures. Contemple-le avec respect; comme il travaille maintenant, il faudra que tu travailles un jour; il faudra que tu te montres digne d'être son fils. Noblesse oblige! Souviens-t'en, faible enfant qui peux à peine soulever les outils de ton père, et qui te glorifies déjà d'être le fils d'un bon ouvrier; souviens-t'en, jeune fille, qui vois ta mère courageuse et douce, joie et providence de la maison, se faisant toute à tous, et oublieuse seulement d'elle-même; souviens-t'en, toi qui as le bonheur d'entendre dire sur ton passage : « Son père était un honnête homme! » Toute noblesse n'a pas des armoiries : un héritage d'honneur et de vertu est une noblesse aussi, et c'est de celle-là surtout qu'on doit dire : Noblesse oblige!

LES LECTURES INTÉRESSANTES.

« On ne vit pas de ce qu'on mange, mais seulement de ce qu'on digère. »

C'est là une vérité reconnue en physiologie.

Ce qui est vrai du corps est également vrai de l'esprit. Notre pensée ne se nourrit pas de ce que nous lisons, mais seulement de ce que nous parvenons à nous assimiler par nos méditations. Lire beaucoup ou beaucoup écouter, ce n'est pas s'éclairer, si la pensée, pendant ce travail de nos yeux ou de nos oreilles, ne se livre pas à un travail parallèle, en se repliant sur elle-même pour se rendre compte de ses impressions. Aussi a-t-on dit que l'homme qui ne savait qu'un seul livre, mais le savait bien, savait beaucoup.

Mais, de même que notre estomac rejette tout aliment répugnant, notre esprit est impuissant aussi à recueillir toute nourriture intellectuelle qui n'a pas assez d'attrait pour se faire accepter. L'ennui qui s'interpose entre une lecture et lui la rend nécessairement stérile. En vain la

(1) Voy., à la Table de quarante années, MARILHAT, DECAMPS, DELACROIX (Eugène), etc.

raison plaiderait-elle la cause du livre; l'esprit est chose subtile qui échappe à la volonté la plus ferme, et la pensée fuit comme la flamme dès l'instant qu'on ne parvient pas à la fixer.

Suivant quelques juges sévères, il n'y aurait de dignes des bons esprits que les lectures arides et sèches qui supposent chez le lecteur la mort de l'imagination. Il ne serait permis d'être lus qu'aux livres traitant certains sujets d'une certaine manière convenue, même lorsqu'ils respirent un ennui invincible.

C'est trop de rigueur.

Notre esprit est un instrument merveilleusement souple, toujours prêt à accepter aisément tout ce qui sait se présenter à lui de bonne grâce. Il va de soi que cet attrait de la *forme* ne doit pas absorber le fond même, et il ne faut pas confondre ce qui est *attrayant* avec ce qui est *amusant*, mais frivole. Toute lecture ne doit pas être nécessairement récréative ou *amusante*, mais toute lecture peut être, d'une manière ou d'une autre, *intéressante*. L'intérêt est la première condition de toute production de l'esprit. Là où est l'intérêt, soyez sûr que là est aussi le profit pour l'intelligence.

Une fois fixée par l'intérêt, l'attention se nourrit, en quelque sorte, d'elle-même. Elle se passionne pour ce qui l'attire, et s'attache avec force aux sujets les plus sérieux. Elle s'y attache en raison même de la gravité du sujet traité, qui rend d'autant plus puissant l'intérêt qu'il inspire. Quoi de plus intéressant et en même temps de plus instructif que l'Histoire d'Hérodote ou les Vies illustres de Plutarque!

C'est aussi ce qu'on peut dire des Augustin Thierry et des Barante. Ils ont compris que l'histoire, pour intéresser, pour être lue avec fruit enfin, devait mettre en saillie tous les incidents ordinaires de la vie humaine qui font naître l'intérêt. On n'a pas le droit de nous donner comme règles de conduite utiles à la vie, des faits, des événements, placés dans une sphère de convention et inaccessibles à notre destinée, et, conséquemment, à notre intérêt. Si vous voulez m'apprendre l'histoire d'Agamemnon, montrez-moi donc comment il vivait, sur qui et comment il régnait, s'il avait quelque chose de commun avec les hommes qui vivent de mon temps. Faites de lui, en un mot, quelque chose d'humain, pour que je m'intéresse à lui.

Vous voulez que je sache l'histoire de Clovis et de son temps? Commencez par me montrer l'intérêt que j'ai à ne pas l'ignorer. Pour bien raconter, sachez peindre. Si vos couleurs sont trop riches, quel danger y aura-t-il si elles sont vraies? Avez-vous peur que je m'intéresse trop à votre récit? Le beau défaut, pour un livre, que celui d'être trop attachant! en d'autres termes, d'être trop lu!

LES FESTINS DES DUELLISTES.

Remarquons avec satisfaction que les duels, toujours si fréquents au théâtre parce qu'ils paraissent nécessaires aux auteurs pour donner de l'intérêt à leurs pièces, deviennent de plus en plus rares dans la vie réelle. Le bon sens fait insensiblement justice de ce vieil usage homicide qui n'est pas aussi excusable qu'on le dit au nom de l'honneur, même dans des circonstances très-exceptionnelles, puisqu'il est tout à fait aboli chez des peuples où, comme en Angleterre, le sentiment de la dignité personnelle et du respect qu'on se doit à soi-même est assurément très-élevé dans les classes supérieures de la société.

Nous nous rappelons un temps où les duels, surtout les moins motivés, étaient encore assez nombreux pour fournir une clientèle fort appréciable à certaines maisons de restaurateurs situées à la lisière des bois voisins de Paris. Il était alors beaucoup plus aisé de trouver des témoins. En prêtant son aide aux champions, dans le fourré ou sur le pré, on ne s'exposait pas, comme aujourd'hui, à passer en Cour d'assises; et, de plus, on avait grande chance de faire un bon déjeuner aux dépens des deux ennemis facilement réconciliés.

Cette coutume de festiner après les duels était déjà un sujet de railleries au dix-septième siècle, comme on le voit par quelques vers de la *Muse historique* (1655), de Loret. L'auteur fait remarquer, à l'occasion des édits du roi contre les duellistes, que la disposition de la noblesse de Languedoc à se soumettre à ces prescriptions royales « contrarioit singulièrement les gentilshommes à maigre pitance, qui se faisoient un revenu de leur assistance dans les rencontres meurtrières. »

Aucuns *nobilis* assez minces,
Qui croupissent dans les provinces
Et que l'on voit suer d'ahan
Quand on parle d'arrière-ban,
D'eux-mêmes étant idolâtres,
Font encor les opiniâtres;
Et voici leur franche raison.
Chacun sait bien qu'en sa maison,
Où peu volontiers il séjourne,
La broche assez rarement tourne;
Et quand, par parole ou cartel,
Ces beaux messieurs font un appel,
Ils trouvent la cuisine prête
En attendant qu'on les arrête (1),
Ce qu'on fait ordinairement;
Puis, durant l'accommodement,
Toujours fatal aux poulets d'Indes,
Dieu sait combien on fait de brindes!

LE NID.

FABLE.

Au fond d'un bois, au plus haut d'un grand chêne, était un nid; de merle ou de pie? Je ne sais. Il y avait le père, la mère et deux oisillons; non des oisillons sans plumes, mais des mieux emplumés. Ils pouvaient s'envoler du nid, comme ils l'avaient fait souvent déjà; mais ils y revenaient toujours avec joie. La mère était toute rondelette et assez vive pour son âge. Elle trottinait autour du nid, allait chercher les provisions, mais ne donnait plus la becquée : les petits mangeaient seuls depuis longtemps. Le père se promenait aussi, mais pour prendre l'air seulement; c'était un oiseau rêveur, voire même un peu poëte; il laissait sa ménagère chargée des soins du ménage. Le soir, tous se trouvaient réunis; on gazouillait, on riait. Le père oiseau se permettait un bon mot à l'occasion; les petits répondaient, la mère écoutait, et tout allait le mieux du monde.

Mais, hélas! les meilleures choses ont leur fin. Il vint un moment où les enfants grandirent tellement que le nid devint trop petit. La mère ne pouvait plus suffire à nourrir sa famille : il fallait se séparer. Grand fut le chagrin, pour les vieux oiseaux surtout. Quand le jour du départ fut arrivé, la mère donna une petite provision à ses chers petits, et le père leur dit :

« Chers oisillons de mon cœur, vous partez pour un » long voyage; écoutez les conseils de votre vieux père, » et suivez-les si vous voulez le rendre heureux et faire » bonne fin. Vous êtes impatients d'essayer vos ailes; mais » allez droit devant vous et jamais en zigzag. N'essayez » pas à vous élever trop haut, vous briseriez vos reins; » restez sur la terre, votre patrie, mais n'y rampez pas, » vous saliriez vos ailes. Amassez le grain de chaque jour

(1) Avant le duel, pour l'empêcher.

» et aussi un peu pour la rude saison d'hiver. Ne prenez » jamais sur la part de votre frère pour augmenter la » vôtre. N'enviez pas ceux qui l'ont meilleure : faites de » votre mieux, mesurez votre appétit à vos provisions, et » donnez votre superflu à ceux qui ont moins que vous. »

DE LA CONSERVATION.

DES BOIS DE CONSTRUCTION.

IMMERSION DES BOIS A LA PENFELD (PORT DE BREST).

Voy. p. 83.

Bien que Vitruve ait conseillé l'immersion des bois que l'on veut conserver, c'est-à-dire préserver de la destruction par les insectes, tout en hâtant la dissolution de la séve, c'est-à-dire le *désevage;* et quoique depuis longtemps cette immersion soit pratiquée, c'est seulement à la fin du siècle dernier qu'il a été reconnu que la conservation du bois n'était pas due uniquement à l'eau de mer, mais au mélange de l'eau douce avec l'eau salée. Tous les ports de construction ont eu depuis ce temps leurs réserves de bois immergés. Pour sa part, Brest en possède plusieurs dont les plus anciennes sont celles de la Penfeld. Elles sont échelonnées depuis l'arrière-garde du port jusqu'à l'usine de la Villeneuve, c'est-à-dire sur une longueur de 2 500 mètres.

La digue, ou île factice, située à 500 mètres en amont de l'arrière-garde, est la plus importante des constructions qui concourent à l'œuvre de la conservation des bois de la Penfeld. Longue d'environ 650 mètres, sur une largeur moyenne de 43 mètres, elle a été faite (1803-1818) dans le but d'accumuler pendant quelques heures, à chaque marée, les eaux douces que plusieurs cours d'eau dé-



Port de Brest. — Fond de la Penfeld. — Réserve de bois pour les constructions navales. — Dessin de Gaudry.

versent dans la rivière. Les réserves sont réparties en aval et en amont, à droite et à gauche, dans les anses aux Merle, Goyeu, aux Baux, Saint-Guenolé, etc. C'est en face de cette dernière échancrure que s'ouvre l'anse de la Villeneuve, au fond de laquelle se trouve l'usine à fer du même nom.

Rappelons d'une manière générale que si l'on veut que l'immersion des bois dans la vase ou dans le sable soit efficace, il faut choisir des points où les courants sont faibles et où la couche humide qui recouvre les pièces n'assèche pas aux basses mers. Si le courant était un peu fort, le bois se trouverait en contact avec une eau mise en mouvement et constamment renouvelée; il perdrait ses sucs gommeux et s'affaiblirait si la couche de vase asséchait; l'action des rayons solaires serait dangereuse, et le bois se ressentirait gravement des brusques variations de température que la partie supérieure de son enveloppe subirait par l'assèchement.

Si, comme nous l'avons dit, on choisit de préférence les eaux saumâtres, c'est que le mélange de l'eau douce d'un ruisseau avec l'eau de mer offre des chances pour que les vers qui habitent l'eau douce soient tués par l'eau de mer, et réciproquement.

L'eau de mer seule expose beaucoup à l'attaque des tarets; l'eau douce dissout plus facilement les sucs gommeux; elle affaiblit les bois, et, dans le mélange, l'eau de mer sert de correctif; l'immersion dans l'eau douce doit être moins longue que celle dans l'eau de mer.

On doit donc plonger les bois dans l'eau douce lorsque l'immersion a pour but de précipiter la dessiccation, car alors la séve est dissoute rapidement, et le bois, retiré de l'eau, sèche très-vite. Dans ce cas, il est encore plus avan-

tageux d'immerger dans une eau courante. Mais si l'immersion remplace l'emmagasinage, et qu'on veuille conserver les bois en approvisionnement dans l'eau, ce qui se pratique surtout pour les bois de mâture, il faut choisir les eaux saumâtres, vases, sables, presque sans courant.

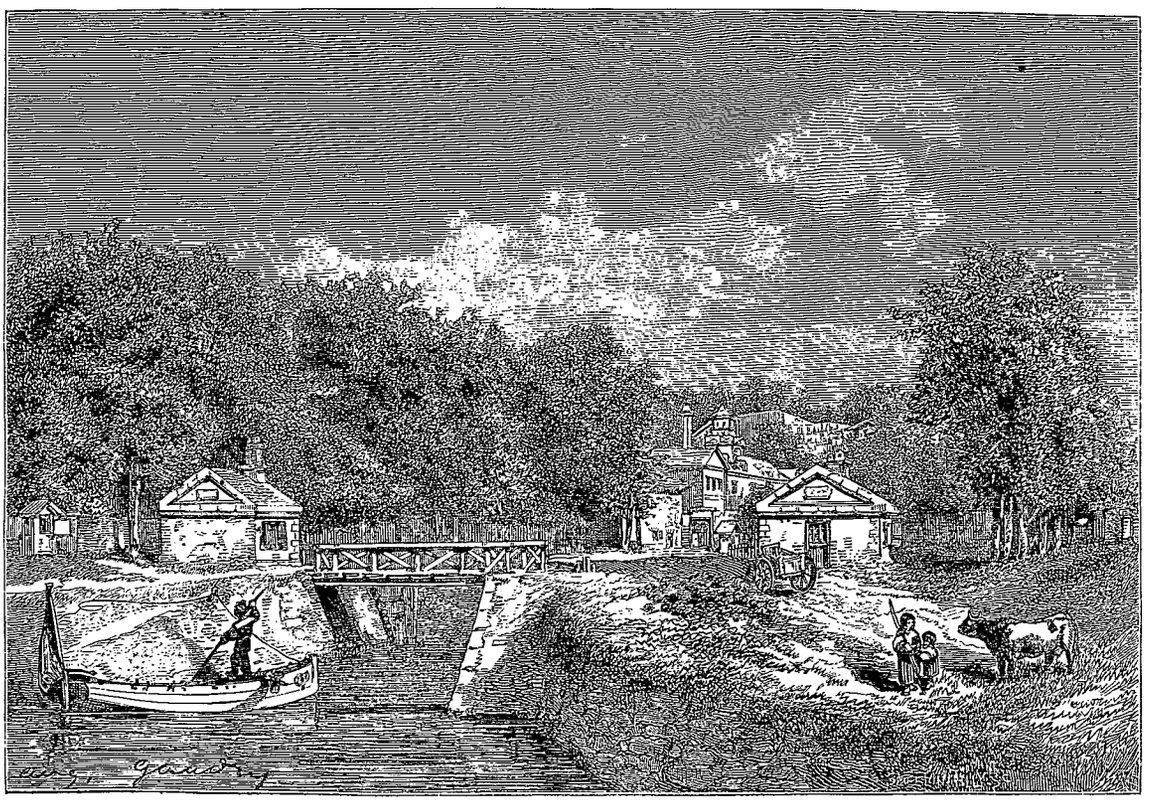
L'immersion pendant six à huit mois est utile si l'on opère au moment de la ponte des œufs.

Dans la plupart des ports, l'immersion dure pendant un temps qui, suivant les pays, varie de trois à neuf mois, puis on les fait sécher à l'ombre, à l'abri, sous des hangars; en Hollande, on les immerge dans l'eau douce pendant six à huit mois.

On doit toujours retirer les bois quelque temps avant de les mettre en œuvre, afin de les faire sécher, car on ne pourrait pas sans danger les enfermer tout imbibés dans la membrure d'un navire.

De tous les bois durs, le chêne est celui qui s'imbibe le plus : quand il est sec, il absorbe le sixième de son poids d'eau; quand il est vert, ce n'est que le treizième. Il est remarquable qu'un bois saturé d'eau douce absorbe encore de l'eau de mer. (1)

Parmi les autres procédés de conservation des bois de navire, on doit citer celui de la carbonisation, dû à M. de Lapparent. « Les résultats qu'il a donnés dans ses applications aux traverses des chemins de fer ont été tout à fait concluants; mais son emploi dans les constructions navales ne date pas encore d'une époque assez éloignée pour permettre d'apprécier d'une manière définitive son importance au point de vue de la conservation des vaisseaux; cependant on peut affirmer, dès à présent, que l'on y trouve un auxiliaire utile pour combattre le dépérissement des surfaces de contact ou de placage du bois. Son adoption récente dans les chantiers de la marine anglaise est la preuve de l'espérance qu'il donne de l'autre côté du détroit, où les services qu'il peut être appelé à rendre seront d'autant plus marqués que les essences de bois em-



Port de Brest. — Vue de la Penfeld, plus loin que l'Arrière-Garde. — Dessin de Gaudry.

ployées en Angleterre sont plus tendres et plus susceptibles d'être attaquées par la pourriture extérieure que les nôtres. » (1)

Différents systèmes d'injection ont été essayés. Parmi les substances dont on se sert comme antiseptiques, on cite le bichlorure de mercure, abandonné aujourd'hui, en raison de son prix élevé et de ses propriétés vénéneuses; le sulfate de cuivre; le goudron, ou plutôt un dérivé du goudron, la créosote. Cette dernière substance l'emporte de beaucoup sur les autres : là où la créosote peut pénétrer, la préservation est complète; mais la pénétration n'en est possible d'une manière suffisante que dans les essences tendres.

Les seuls procédés d'injection encore en usage sont ceux de MM. Boucherie, Legé-Fleury et Piromet, ou Bethel. Deux inventeurs, M. Boulton, de Londres, et M. Pontzen, ont proposé des modifications à ces procédés.

(1) *Revue maritime et coloniale;* mai 1868.

HISTOIRE

D'UN HOMME QUI N'A JAMAIS RIEN VU.

Fin. — Voy. p. 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133, 150, 190.

LXI

Au point du jour, le lendemain, je cueillais des asperges avec Alain et Odette.

Imaginez la joie, l'émotion.

(1) *Études sur les bois de construction,* par M. Léopold Garraud, capitaine de frégate. — *Du dépérissement des coques des navires en bois, et des moyens de le prévenir,* 1 vol. in-8, chez A. Bertrand.

Quelqu'un tout à coup s'avance... Malgré sa barbe allongée et blanchie, je le reconnais, et nous voilà dans les bras l'un de l'autre...

— Ah! mon ami, mon ami, répétait-il d'une voix entrecoupée, je sais tout, j'ai tout vu : je suis chez moi d'hier au soir et depuis hier au soir je te bénis.

— Enfants, m'écriai-je à mon tour, embrassez votre ami Valentin.

Alain et Odette se jetèrent à son cou.

Ce furent des étonnements, des cris inimaginables. Nous allâmes surprendre à la maison Florine et les autres enfants. Soufflanbise arriva.

On se regardait, on s'embrassait; les questions, les réponses, les exclamations se croisaient.

Il y eut des rires et des pleurs.

Par intervalles, le voyageur revenait à moi et, me prenant les mains, s'écriait :

— Mon pauvre vieux!... Et puis, au lieu de paroles, il ne lui venait que des larmes de joie.

En d'autres moments il allait à Florine :

— Et vous, Madame, quelle sœur excellente vous avez été pour moi dans cet arrangement de maison!

Et ces jolis enfants! comment, c'est à toi, mon cher patriarche, cette admirable nichée!

Oh! en voilà deux ou trois, ma foi, qui ne sont plus des enfants.

Mais cette petite-là, je sais bien son nom, c'est Agnès. Oh! celle-là, je veux qu'elle soit ma petite fille à moi. Viens donc sur mes genoux, mignonne. Oh! je ne mange pas les petites filles, quoique j'aie voyagé dans des pays où on les eût mangées très-bien. Mais je n'ai point pris les mœurs de ces pays-là. —

Soufflanbise eut son tour, et jamais plus cordiales poignées de main ne furent échangées qu'entre ces deux hommes qui se voyaient pour la première fois.

— Vous êtes aussi, Monsieur, lui dit Valentin, un vieil ami pour moi.

Après ces effusions tumultueuses du premier moment, il nous expliqua son arrivée, nous donna quelques détails sur son dernier voyage.

Et puis vint le déjeuner, qui, je ne sais comment, dura jusqu'au dîner, lequel dîner dura tout le reste du jour; mais dîner, déjeuner, ne consistèrent qu'en récits de voyages.

Les jours suivants furent un peu plus calmes. Valentin prit définitivement possession de son domaine et acheva de s'y installer.

Il y eut aussi grand gala chez lui, puis distribution des cadeaux apportés : étoffes rares et précieuses, chaussures orientales, bijoux, pelleteries, coquillages, fruits singuliers, objets d'art ou d'étude, livres, cartes, images, dessins, etc. Il y en eut pour tous. Soufflanbise reçut une collection de journaux rapportés des pays les plus primitifs en l'art de la typographie.

Nous étions tous émerveillés et ravis. Dans tout le pays on ne parlait que du voyageur Valentin. Il se formait de ses aventures, parmi les gens du village, une légende qui peut-être un jour égalera celle de Sindbad le marin, si célèbre dans *les Mille et une Nuits*.

Enfin nos rapports avec Valentin peu à peu se régularisèrent; chacun de nous avait repris ses habitudes. Le jardinage, négligé pendant quelques jours, avait reconquis ses droits, et Valentin, comme nous tous, dans son ermitage, s'était mis au travail.

LXII

Mais Valentin, visiblement, ne serait jamais qu'un horticulteur de deuxième ordre; il aimait la nature, il aimait la campagne, il était heureux d'avoir un joli jardin, mais à la condition d'en livrer tout le soin à un jardinier. Il s'y promenait le matin et le soir, serpette ou sécateur à la main, coupait trois ou quatre branches, et puis, en regardant ses arbres, se mettait à penser à tout autre chose. Il avait comme autrefois sa passion de lecture, et plus que jamais se replongeait dans ses chers poëtes. Durant ses voyages, le temps et souvent les livres lui avaient manqué; il tâchait de se remettre au pair. Chaque jour des livres nouveaux lui arrivaient de Paris et quelquefois de Londres, car la langue anglaise lui était devenue familière.

Il mettait en ordre aussi ses notes de voyage qu'il compte publier un jour. Je suis même prévenu que son livre me sera dédié.

Valentin, à mesure qu'il les écrit, nous lit des fragments de ses *Voyages;* il entremêle ses lectures de réflexions verbales souvent piquantes et toujours instructives. Ces communications sont pour nous le point de départ de causeries et de débats qui, le croiriez-vous? ont rajeuni Soufflanbise.

Aussi l'ancien journaliste, négligeant un peu ses cultures, s'est-il mis lui-même, comme Valentin, à écrire ses *Mémoires.*

Et moi donc, pauvre sans jambe immobile, moi qui n'ai rien vu que le pays natal, qui n'ai rien fait que cultiver des choux, des fleurs et ma famille, pourquoi n'écrirais-je pas aussi mon histoire? N'avoir rien vu, être resté toute sa vie sur son champ, n'est-ce pas, en ce siècle, plus extraordinaire que d'avoir parcouru les cinq parties du monde, ou d'avoir collaboré, comme Soufflanbise, à soixante-sept journaux?

LXIII

Jamais il n'y eut plus grands philosophes que Valentin, Soufflanbise et moi.

L'un connaissait le monde tout entier, comme l'a connu M. de Humboldt, c'est-à-dire autant qu'homme le puisse connaître; l'autre avait vécu vingt ans dans les coulisses de la comédie contemporaine, et le troisième était resté un demi-siècle tout à ses réflexions en présence de la nature.

Sur bien des points, ils en étaient arrivés tous les trois aux mêmes conclusions. Jamais hommes ne mirent dans leurs entretiens une plus absolue sincérité. Il n'y a d'accord parfait, même entre amis, qu'à cette condition.

Je retrouvais dernièrement dans le *Magasin pittoresque* cette pensée judicieuse de Mme de Staël :

« Si, dans les rapports avec les hommes, on n'avait affaire qu'à ce qu'ils pensent réellement, on pourrait facilement s'entendre; c'est ce qu'ils font semblant de penser qui amène la discorde. »

Or, entre nous, point de semblants de pensée sur ceci ou cela, point d'opinions factices.

Nous savions ou nous ne savions pas; ce que l'un de nous avait appris de science certaine, les deux autres l'admettaient sans peine; mais les hypothèses, les théories aventureuses, les explications de l'inexplicable, nous les évitions, comme le pilote évite les écueils.

LXIV

Tous les soirs nous nous réunissions, car Valentin avait introduit parmi nous cet usage anglais de cesser tout travail après dîner. Mais ce n'était pas à boire qu'il nous faisait *utiliser* le temps; nous le passions, comme de vrais Français, à causer, mais en nous gardant bien d'éloigner ni Florine, ni les enfants.

Voilà pour les jours ordinaires; mais les jours de fête,

les dimanches, se passaient tout entiers tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Valentin avait un domestique fort entendu aux soins du ménage; lui-même quelquefois préparait le repas, car il aimait à faire la cuisine, et dans ses voyages il avait appris à préparer toutes sortes de mets singuliers dont il nous régalait.

J'ai dit son projet d'acheter cheval et voiture; ce projet s'était réalisé; plusieurs fois il nous promena à sept ou huit kilomètres dans la forêt voisine; et voilà qu'un jour il a l'imprudence de m'emporter tout à coup à plus de six lieues.

— Oh! oh! je finirai bien, disait-il, par te faire voir du pays.

Mais je revins de ces douze lieues en voiture (aller et retour) tellement ahuri, ébloui, ébranlé, disloqué; j'éprouvai un tel bouleversement du cerveau, de l'estomac et des entrailles; j'eus pendant quatre jours une telle migraine et une telle fièvre,

Que je chantai : Voyage
Désormais qui voudra!

J'en avais assez, et fus guéri pour toujours du désir de suivre Valentin.

En revanche, il peut tant qu'il veut promener Soufflanbise; et les enfants aussi quelquefois l'accompagnent.

LXV

Eh bien, lecteur, cela dure depuis deux ans! Et vous iriez loin, et vous feriez de bien autres voyages encore que Valentin, et vous liriez plus de journaux que n'en a rédigés Soufflanbise, avant de trouver trace ou d'entendre parler de gens plus heureux que nous.

Nous avons l'aisance, le calme de l'âme, le travail, l'étude, l'amitié, sans laquelle il n'y a point de bonheur possible.

Voilà Soufflanbise guéri tout à fait de sa misanthropie. Il ne reste à Valentin de sa passion des voyages que l'ardeur et le soin qu'il met à écrire le récit de ses pérégrinations.

Quant à moi, vraiment, il s'en faut de beaucoup que dans tout cela j'aie retrouvé ma jambe; mais je ne m'attriste plus de rester au logis. Valentin a voyagé pour moi, pour tous les miens; il a même aussi voyagé pour Soufflanbise, qui, pour ses *Mémoires d'un journaliste*, aura singulièrement profité, il l'avoue lui-même, aux récits que nous fait notre ami.

Florine, comme autrefois, préside aux soins du ménage; mais elle y est aidée maintenant par Odette et Germaine; Henriette et Agnès sont encore bien jeunes; pourtant il n'est si petite main qui ne puisse accomplir œuvre utile... Le plus jeune de nos garçons, Albert, lui aussi, n'est encore qu'un bambin; mais Alain a vingt-cinq ans. Nous pensons à l'établir sur une jolie ferme de notre voisinage, et même on parle de le marier. Savez-vous avec qui? Vous vous rappelez les quatre belles filles du charcutier, qui jadis me faisaient si grand'peur? Eh bien! l'une de ces quatre filles épousait, il y a vingt-deux ans, un riche cultivateur... Il y a là trois enfants : une fille et deux garçons; ces garçons sont les amis des nôtres, et c'est leur sœur que doit épouser Alain.

Il y a aussi des projets pour Odette; et voilà qu'à chacun de nos enfants Valentin constitue une dot de dix mille francs pour les garçons et de quinze mille pour les filles... Ceci nous a été déclaré par lui le jour anniversaire de sa rentrée au pays.

Nous continuons, Florine et moi, notre petit commerce de fleurs, de fruits, de foins, de légumes. Nous y mêlons plus que jamais l'élevage du petit bétail; et, par un effet du renchérissement progressif des produits du sol, l'aisance est revenue au logis. D'ailleurs, notre manière de vivre n'a pas changé : aucun luxe, aucune habitude dispendieuse, et beaucoup d'ordre, beaucoup de soin, et l'art si fécond aux champs de *tout approfiter*.

J'avais cinquante-trois ans au jour où je commençai d'écrire cette *Histoire*, j'en ai maintenant cinquante-cinq. Vous voyez que j'y ai mis le temps. Je me suis hâté lentement, comme le veulent Horace et Boileau :

Travaillez à loisir. . . . . .

Mais pour réussir à intéresser le lecteur, il y a d'autres secrets encore qui peut-être m'auront manqué.

Or donc, Messieurs, si cette histoire est mal faite, qu'un autre la refasse, j'y souscris volontiers et même le désire, car cette histoire a son utilité, sa moralité.

Et d'ailleurs, quoi de plus attrayant que d'avoir à peindre un petit groupe de gens à qui le travail, la sagesse et l'amitié ont permis de vivre, non pas absolument, mais relativement heureux?

Ah! puisse le ciel ne pas détruire trop tôt ni trop cruellement ce bonheur!

LA COUPE MAGIQUE D'EDEN-HALL.

On conserve, dit-on, depuis plusieurs siècles à Eden-Hall, manoir de la noble famille de Musgrave, dans le Cumberland, une coupe à boire en cristal peint; elle est enfermée dans une boîte en cuir d'où elle ne sort qu'à l'occasion de rares événements.

Selon la tradition, cette coupe était originairement un vase sacré dont on se servait pour puiser de l'eau à une fontaine située à peu de distance d'Eden-Hall et dédiée à saint Cuthbert. Un jour, un serviteur du manoir, en s'approchant de la fontaine, la vit entourée de fées qui dansaient sur l'herbe. Le cristal était en ce moment posé près de l'eau; le serviteur s'élança et le saisit; les fées voulurent l'enlever de ses mains; mais il lutta énergiquement, et elles prirent la fuite en lui disant :

Quand la coupe se brisera,
Le bonheur d'Eden cessera.

Il est fait allusion à cette tradition dans plusieurs vieilles poésies; par exemple, dans une jolie ballade que l'on a attribuée au duc de Wharton et qui célèbre plaisamment un concours de buveurs à Eden; elle commence ainsi :

Dieu préserve d'accident
D'Eden-Hall le talisman!

On raconte qu'une fois il s'en fallut de peu que la coupe ne fût brisée. Le duc ayant bu, avec trop de ferveur sans doute, à la perpétuité et à la prospérité de sa race, le cristal glissa de ses mains; par bonheur, le serviteur qui lui avait versé à boire étendit aussitôt sa serviette au-dessus du sol et sauva le vase magique.

LE CHEVAL DE PACOLET.

« Au château de plaisance de la belle Esclarmonde (sœur du roi-géant sarrasin Ferragus), il y avoit un nain qu'elle avoit nourri dès son enfance et gardé et mis à l'école.

» Icelui nain avoit nom Pacolet, et de grand et subtil engin (esprit) étoit plein; lequel à l'école de Tollette tant avoit aprins (appris) de l'art de négromance, que pardessus tous autres étoit parfait; en telle manière que par enchantement il fit un petit cheval de bois, et en la tête

d'icelui avoit fait artificiellement une cheville qui étoit tellement assise que toutes les fois qu'il montoit sur le cheval pour aller quelque part, il tournoit la cheville devers le lieu où il vouloit aller, et tantôt (aussitôt) se trouvoit en la place sans mal; car le cheval étoit de telle façon, qu'il alloit par l'air plus soudainement que nul oiseau ne pouvoit voler. »

Ainsi parle l'auteur d'un vieux roman de chevalerie qui a pour titre : *Valentin et Orson* (1).

Il est permis de supposer que c'est ce cheval de bois du nain Pacolet qui a donné à Cervantes l'idée du fameux cheval de Clavilègne ou Chevillard qu'enfourche si comiquement don Quichotte avec Sancho en croupe. On se rappelle ce qu'en dit la dame Doloride : « C'est une agréable monture, beaucoup meilleure et pas si mutine que des mules de louage, un animal paisible et qu'on gouverne avec une cheville qu'il a dans le front, mais qui vole par l'air avec tant de légèreté et de vitesse qu'on dirait que c'est un démon d'enfer. Ce cheval, à ce que nous apprenons par des traditions anciennes, est un ouvrage du sage Merlin. Ce qu'il y a de meilleur, c'est que ce cheval ne mange, ni ne dort, ni n'use jamais de fers; et il va un amble si doux dans l'air que celui qui est dessus peut porter une tasse pleine d'eau à la main sans en verser une seule goutte. — Comment l'appelez-vous, ce cheval, madame Doloride? demanda Sancho. — Son nom, répondit-elle, n'est pas comme celui du cheval de Bellérophon, qui s'appelait Pégase; ni comme celui d'Alexandre le Grand, qu'il nommait Bucéphale; ni Bride-d'Or, comme celui de Roland; ni Bayard, comme celui de Renaud de Montauban; ni Frontin non plus, comme celui de Roger; encore moins Bootes, ni Pirithoüs, ainsi qu'on dit que s'appellent les chevaux du soleil; il ne s'appelle pas aussi Orélie, comme le cheval que montait le malheureux Rodrigue, le dernier roi des Goths, dans la bataille où il perdit son royaume et sa vie. — Je ne vous demande pas comme il ne s'appelle point, dit Sancho, car j'en sais là-dessus autant qu'un autre. — Eh bien! il s'appelle Chevillard le Léger. »

C'est aussi du cheval du nain de la belle Esclarmonde que parle Rabelais lorsqu'il fait dire à Carpoline :

« Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soit legier, et feust-ce Pegase de Perseus, ou Pacolet, que devant eulx je n'eschappe gaillard et sauf. »

Cette fantaisie du vieil auteur du roman de *Valentin et Orson* était devenue si populaire que l'on entendait assez souvent dire autrefois :

« Il faudrait avoir le cheval de Pacolet pour aller si vite. »

Dans une farce attribuée à Molière (*la Jalousie du Barbouillé*), le Barbouillé dit, en parlant de sa femme :

« Eh bien! ne savois-je pas bien qu'elle n'étoit pas si sotte! Elle est morte, et si (et pourtant) elle court comme le cheval de Pacolet. » (2)

Boileau, à la fin de sa neuvième épître, donne le nom de Pacolet au « fameux valet de pied de monsieur le Prince », qui sans doute était un merveilleux marcheur. En supposant un poëte qui ferait un éloge ennuyeux de Condé, il dit :

> Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
> Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet.

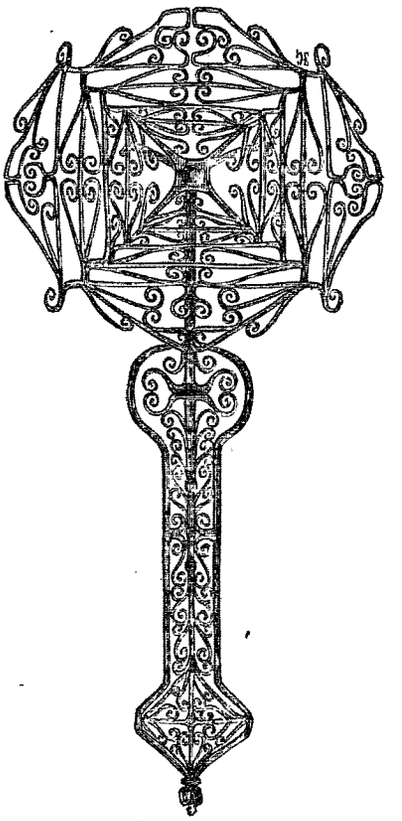
(1) « L'Histoire des deux nobles et vaillants chevaliers Valentin et » Orson, fils de l'empereur de Grèce et neveux au Très-Chrétien roi de » France Pepin. — Lyon, M DCV. » In-12.

(2) Voy. p. 40 et 41 du t. Ier de la nouvelle édition de Molière, la plus complète et la plus instructive qu'on ait publiée jusqu'à ce jour (*les Grands écrivains de la France*; Hachette). Cette édition, en cours d'exécution, est revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, etc., par M. Eugène Despois.

GRIL EN FER DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On a pu voir ce gril à l'Exposition rétrospective des beaux-arts de Tours, en mai 1873 (1). La partie destinée à recevoir la viande est mobile, ce qui permettait de graduer la chaleur et varier la cuisson. Peut-être la force du trait, dans notre gravure, ne permet-elle pas de se faire une idée assez exacte de la légèreté du travail. Il est curieux de voir jusqu'où pénétrait, au seizième siècle, le sentiment de l'art : il semble que les cuisiniers eux-mêmes en aient dû avoir le goût; ils avaient sous les yeux ces élégants ustensiles plus souvent que les nobles châtelains de la Touraine, rois, princes et seigneurs, qui, sans doute, n'allaient guère, d'habitude, admirer leurs batteries de cuisine.

A côté de ce gril, qui fait partie de la précieuse collection du château de Langeais, situé au bord de la Loire (2), on remarquait aussi beaucoup, à l'Exposition de Tours, deux landiers de cuisine en fer forgé et deux chenets en bronze envoyés de l'admirable château de Chenonceaux (3).



Gril en fer, du seizième siècle, au château de Langeais (Indre-et-Loire). — Dessin de Sellier.

On ne peut savoir trop de gré aux personnes qui, en concourant ainsi aux expositions des œuvres d'art qu'elles possèdent, permettent d'offrir à notre industrie nationale des modèles si supérieurs à ceux qu'on avait trop imités pendant la première partie de notre siècle.

(1) *Album de l'Exposition rétrospective des beaux-arts de Tours*, magnifique volume grand in-fol. Georget-Joubert, éditeur, Tours, 1873.

(2) Le château de Langeais est une belle construction du quinzième siècle; il a appartenu à Louise-Marguerite de Lorraine, veuve du prince de Conti, au maréchal d'Effiat, et au duc de Luynes.

(3) On peut lire ce que nous avons dit ailleurs de ce château célèbre et de ses propriétaires successifs.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 16. Le Gérant, J. BEST.

GLOIRE AUX VAINCUS!



Gloire aux vaincus! groupe en marbre par M. Antonin Mercié. — Dessin de Bocourt.

« Gloire aux vaincus! » Cette généreuse pensée a inspiré une des œuvres d'art les plus remarquables de ces dernières années [1].

Un jeune guerrier vient de tomber sur le champ de ba-

[1] La médaille d'honneur du Salon de 1874 a été décernée à l'auteur de ce groupe, M. Antonin Mercié, qui, étant encore pensionnaire de l'Académie à Rome, avait déjà envoyé à Paris, en 1873, une charmante statue de *David*.

taille; il étreint encore convulsivement un tronçon d'épée, devenu inutile dans sa main sans force. La déesse de la Gloire, aux vastes ailes, qui planait au-dessus des armées en lutte, a vu les efforts héroïques et stériles du vaincu; émue de pitié et de colère, elle touche un instant la terre, au moment même où le guerrier tombe sous sa dernière blessure, et d'un geste magnifique elle le saisit et l'emporte au ciel, vers l'immortalité.

Dans l'allure de la déesse, dans son air de tête si fier, il y a comme un mépris hautain pour l'ennemi sous lequel vient de succomber le jeune et beau héros qu'elle protége avec une tendresse maternelle. On devine que ce héros n'est pas un étranger pour elle : c'est un de ses enfants bien-aimés; une force brutale et aveugle l'a écrasé; elle est indignée de l'outrage qu'il vient de subir, mais à son indignation se mêle une sérénité virile qui semble défier encore le sort, même au sein de la défaite. L'émotion que trahissent ses traits la transforme pour nous; ce n'est plus seulement la déesse de la Gloire, c'est l'ange même de la Patrie. Le héros recueilli pieusement et arraché aux insultes du vainqueur ne peut pas périr : comme dans Homère, la déesse versera sur ses blessures un dictame qui lui rendra la vie, et, sorti de la mort, purifié par la souffrance, instruit par la défaite, il retrouvera comme par le passé sur le champ de bataille non plus la pitié, mais les sourires de la Gloire.

TOUJOURS SEUL, SEULE PARTOUT.

HISTOIRE D'UN COURONNEMENT.

I

Le 24 juin de l'année 1741, un samedi, veille du cinquième dimanche après la Pentecôte, fut un jour mémorable pour la vieille cité de Presbourg, qui était encore, il y a moins d'un demi-siècle, la capitale du royaume de Hongrie. Avant le lever du soleil, il y avait déjà bruit et mouvement, même dans les quartiers les plus paisibles de la ville.

L'animation qui régnait au château royal, situé, comme chacun sait, sur le sommet du contre-fort oriental de l'une des ramifications des Carpathes, se répétait à cent pieds au-dessous, dans toutes les habitations riveraines qui s'étendent en hémicycle devant le Danube, limite naturelle de Presbourg.

L'événement du jour justifiait pleinement ce grand émoi de la population presbourgeoise, émoi qui redoubla d'intensité quand le clocher gothique de Saint-Martin des Franciscains, ainsi que les sonneries du monastère des Capucins, du couvent des Ursulines et de l'église des Jésuites, mêlant leur bruit à celui des salves d'artillerie de la citadelle, eurent annoncé, au branle de toutes leurs cloches, la bienvenue de l'archiduchesse Marie-Thérèse. Celle-ci, longtemps retenue à Vienne par suite de l'opposition que lui avaient suscitée ses ennemis les électeurs de Saxe et de Bavière, ligués contre elle avec les rois de Prusse, d'Espagne et de Sardaigne, arrivait enfin à Presbourg pour se faire couronner reine, ou plutôt, suivant la formule populaire, roi de Hongrie.

La cérémonie du couronnement, qui était fixée au lendemain dimanche, avait attiré en foule, de toutes les parties du royaume, nobles et paysans magyars, artisans et bourgeois allemands, marchands et cultivateurs slovaques. Les uns voiturés dans leurs chars de campagne ou campés sur leurs petits chevaux hongrois, et les autres cheminant à pied, gravissaient les rues étroites qui montent à pic des quartiers d'en bas à la ville haute.

Ceux de ces milliers de voyageurs qui ne s'étaient pas, à l'avance, assurés d'un gîte, erraient par ici et par là, afin de pouvoir s'abriter sous le toit de l'une des treize cents maisons dont se composait alors la plus grande ville de la Hongrie. Mais c'était pour les solliciteurs peine perdue; ils allaient en vain frapper de porte en porte; même à prix d'or, on ne trouvait nulle part aucune place à prendre; chaque coin et recoin avait son occupant, de sorte que le plus grand nombre des curieux venus du dehors n'eut pour se reposer du voyage et dormir, durant la nuit suivante, que le pavé des deux places publiques ou les cent quinze marches de pierre qui mènent à la citadelle, ou bien encore, mais plus haut, à l'est, l'herbe de la grande plaine où le regard se perd dans la perspective.

Si l'on ajoute à l'agitation bruyante produite par cette incalculable affluence de voyageurs l'incessant va-et-vient des artisans chargés d'achever les travaux d'ornementation qui restaient encore à exécuter, tant à la cathédrale et dans les appartements du palais que sur le parcours de la procession royale, on comprendra que Presbourg dut compter parmi les grandes journées dont une ville garde le souvenir, celle qui précéda le couronnement de Marie-Thérèse.

A quelques pas de la porte Saint-Michel, sur laquelle on lit cette inscription : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur* (Tout royaume divisé périra), un vigneron du plateau qui regarde l'ouest, spéculant sur la circonstance, avait fait construire dans un terrain qu'il trouva inoccupé un vaste hangar. Il le meubla de tables et de bancs de bois qu'abritait plus ou moins une toiture de lattes inclinées bout à bout de droite à gauche, et assez espacées pour livrer passage au soleil, au vent et à la pluie. Le vigneron débitait là, à prix modéré et par pots loyalement mesurés, ce vin dangereux qui cause aux imprudents consommateurs l'irritation nerveuse qu'on appelle la fièvre de Hongrie.

A peine l'intelligent spéculateur était-il installé qu'il vit tous ses bancs occupés et toutes ses tables garnies de buveurs.

Ce n'était cependant ni la qualité perfide de son vin ni la loyauté du mesurage qui lui valaient, dès le début, une aussi nombreuse clientèle; il en était redevable à l'heureuse idée qu'il avait eue d'écrire le premier sur une enseigne : *Au Roi Marie-Thérèse.*

Autour de ces tables qui ne désemplissaient pas, de quoi pouvait-on parler en choquant et en vidant les gobelets, sinon de la solennité du lendemain et de celle qui devait y jouer le principal rôle?

L'histoire l'atteste, elle ne comptait pas que des partisans, la belle et vaillante souveraine de vingt-quatre ans qui avait hérité de l'empereur Charles VI son père les États d'Autriche, les provinces d'Italie, la Bohême et la Hongrie. Beaucoup d'opposants, quant au royaume magyar, se refusaient à admettre que l'empereur défunt, en qui venait de s'éteindre la descendance masculine des Hapsbourg, eût pu se croire le droit de transmettre le pouvoir royal à sa fille. Il semblait à ces scrupuleux formalistes que la dignité nationale serait mortellement atteinte si l'on permettait à une femme de siéger sur le trône qui avait été jadis occupé par le saint roi Etienne Ier.

Les mécontents se croyaient d'autant plus autorisés à persévérer dans leur opposition qu'ils pouvaient s'appuyer sur l'exemple que leur donnaient plusieurs cours de l'Europe, lesquelles avaient refusé de reconnaître la pragmatique sanction, disposition souveraine de Charles VI, qui déclarait Marie-Thérèse habile à lui succéder dans tous les États qu'il avait gouvernés.

La divergence des opinions sur ce point important

provoquait depuis six mois dans les châteaux, même dans les chaumières et jusque sur les places publiques, des discussions souvent poussées jusqu'à la querelle sanglante. Elle ne pouvait manquer de se manifester avec une certaine violence sous le hangar du vigneron où les fumées du vin trop copieusement absorbé surexcitaient la faconde des orateurs pour ou contre. Ces derniers, il faut bien le dire, étaient là, comme partout ailleurs, en minorité. L'un d'eux, à qui l'abus de l'intempérance ne permettait plus de refréner son éloquence, oubliant sous quelle enseigne il avait bu, se permit d'accompagner le nom de Marie-Thérèse d'une épithète injurieuse. Aussitôt, autour de lui, vingt bras armés, qui d'un sabre ou d'un bâton, qui d'un instrument de travail ou de labourage, se levèrent pour le pourfendre ou l'assommer.

Intimidés par cette manifestation presque unanime, les amis politiques de l'insulteur, sur lesquels celui-ci comptait sans doute pour appuyer son dire et défendre sa personne, s'étaient prudemment esquivés. Mal en serait certainement advenu à l'homme de toute part menacé, sans l'intervention soudaine d'un vieux sous-officier.

Le hasard voulut que, passant de ce côté et séduit par l'enseigne, il pénétrât dans le cabaret au moment où l'orateur ivre croyait bien témoigner de son patriotisme en injuriant la noble jeune femme qui venait d'entrer à Presbourg au bruit des acclamations du peuple et de l'armée.

Il fallait que le survenant fût généralement connu des assistants et que le respect qu'il inspirait exerçât sur leur esprit une grande autorité, pour que l'effet de sa présence et les quelques paroles d'apaisement qu'il prononça eussent le pouvoir d'arrêter l'élan de leur légitime colère.

— Holà! mes amis, leur dit-il, vous ne pouvez punir ce malheureux, que le vin a rendu fou, sans aller à l'encontre des droits de justice et de grâce qui appartiennent à notre glorieuse souveraine. Sachez qu'elle vient de signer le pardon de tous ceux qui l'ont offensée. Sa clémence couvre maintenant le coupable.

Celui-ci, que l'attaque furieuse de la foule indignée avait frappé de terreur, s'était élancé chancelant vers le vieux sous-officier, les deux bras tendus en avant comme vers un appui et un refuge. D'une voix avinée, il balbutia :

— Merci, père Matthiany, sans vous, j'étais mort! vous m'avez sauvé.

— Ce n'est pas moi qui te sauve, Grégorius; c'est celle que tu as insultée.

Ayant dit cela, il n'eut besoin, pour se débarrasser de l'étreinte de l'ivrogne qui s'attachait obstinément à lui, que de le repousser doucement; Grégorius, vaincu par l'ivresse, glissa sur le sol où aussitôt il s'endormit profondément.

Afin de prévenir, à l'égard du malencontreux orateur, toute arrière-pensée de rancune de la part de ceux qui sourcillaient en le regardant dormir, le sous-officier dit en jetant un coup d'œil de compassion sur Grégorius :

— Oublions cela, mes amis; ce n'est pas lui qui a parlé, c'est le vin. Je m'engage à lui faire crier demain avec nous : Vive Marie-Thérèse!

Or, quand Étienne Matthiany avait dit : « Je m'engage », on savait chez les Presbourgeois que c'était parole sacrée. L'influence dont il jouissait, le brave homme la devait à sa parfaite droiture et à la sûreté de son jugement. Sans être revêtu d'aucune charge officielle, il remplissait auprès de son voisinage l'emploi d'avocat consultant et d'arbitre souverain en matière de duel. Souvent invité à se prononcer par les intéressés eux-mêmes, dans un cas litigieux, le respect qu'on avait pour ses décisions faisait regarder comme cause perdue devant un tribunal régulier la réclamation qu'il déclarait injuste. Il en était de même quant aux questions touchant le point d'honneur, si souvent mis en jeu chez ce peuple irritable et querelleur. Avant de se battre comme avant de plaider, on venait soumettre le fait à l'appréciation d'Étienne Matthiany; il examinait le grief avec la même impartialité qu'il avait mise à peser le différend, et son arrêt, auquel on accordait force de loi, autorisait le combat ou désarmait les adversaires.

Depuis nombre d'années, tant de procès empêchés, tant d'ennemis devenus amis intimes par ses soins, signalaient à la reconnaissance publique ce magistrat bénévole, et justifiaient amplement l'honorable popularité qu'il s'était acquise.

Doué de toutes les qualités désirables dans un juge de profession, il n'en affectait pas la grave austérité ; c'était, pour le plus souvent, le verre à la main qu'il conciliait les plaideurs et réconciliait les adversaires : aussi ne fit-il point difficulté de s'asseoir à l'une des places qui lui étaient offertes à toutes les tables, et de prendre, sans choisir, l'un des gobelets pleins jusqu'au bord que toutes les mains tendaient vers lui. Il but, et la conversation générale reprit au point où l'invective de Grégorius l'avait interrompue. Ce point était important ; on avait soulevé la question du mari de la reine.

Il est bon de faire observer que si le consentement du peuple, d'accord avec celui des membres les plus considérables de la noblesse hongroise, avait reconnu les droits de la fille de Charles VI à la couronne, c'était à la condition expresse que l'époux de Marie-Thérèse serait pour les Hongrois comme s'il n'était pas. L'acte qui réglait l'étiquette à observer durant la solennité du couronnement avait formellement déclaré qu'on ne prendrait nulle connaissance, *même par courtoisie*, du mari de la reine, et qu'on ne lui réserverait non plus aucune place d'honneur dans les fêtes et cérémonies indiquées par le programme officiel.

Or, cette exclusion, qui avait été soumise ou plutôt imposée à l'approbation de la jeune souveraine, Marie-Thérèse n'avait pu se résigner à la subir sans que son cœur en souffrît cruellement : il s'agissait pour elle de passer l'une des journées les plus glorieuses de sa vie séparée de celui que jusqu'à sa dernière heure elle ne cessa de nommer « l'adorable époux. »

— Est-ce donc un aussi beau ménage qu'on le dit, demanda l'un des assistants, s'adressant au sous-officier, qui avait longtemps servi à Vienne sous le règne de l'empereur Charles VI?

— Si beau, répliqua Étienne Matthiany, que je ne puis le comparer qu'à celui de ma fille Liska et de son cousin Thaddée. Notez, ajouta-t-il, que l'union de l'archiduchesse Marie-Thérèse avec le duc François de Lorraine n'a pas été un mariage de princes étrangers l'un à l'autre ; ils étaient amis d'enfance. Elle avait six ans et lui tout au plus quinze quand ils se sont connus. C'est dans ce temps-là qu'ils ont pris l'un pour l'autre la grande amitié qui n'a fait que grandir encore à mesure qu'ils avançaient en âge, et lorsque, treize ans plus tard, on les maria, ils avaient presque toujours vécu si près l'un de l'autre qu'on pourrait compter les jours qu'ils ne passèrent pas ensemble. Aussi, observa-t-il en terminant, je m'étonne que le duc François n'ait pas au moins accompagné sa femme jusqu'à Presbourg.

Cette remarque parut éveiller l'attention d'un jeune homme d'une trentaine d'années qui, sous son costume bourgeois, trahissait l'habitude de porter l'uniforme. Assis au coin de la table la plus reculée au fond du hangar, il se tenait silencieux devant un verre plein qu'il avait à peine

effleuré de ses lèvres. Il se rapprocha sans affectation du groupe qui s'était formé auprès d'Étienne Matthiany.

Au même instant, le cabaretier, qui avait aussi entendu la réflexion du sous-officier à propos de l'absence du duc François lors de l'entrée de la reine, prit à son tour la parole et dit d'un ton confidentiel :

— Depuis ce matin que mon cabaret est ouvert, j'entends dire ici beaucoup de choses. Ainsi, tout à l'heure, deux de nos officiers de police qu'on paye pour tout savoir ont affirmé que le mari de la reine l'avait suivie en secret et qu'il est maintenant dans la ville.

— C'est-à-dire qu'il y était, reprit un autre; mais quelqu'un qui le connaît bien l'en a vu sortir.

— Cela se comprend, poursuivit un troisième; son amour-propre se sera blessé de ce que l'entrée du palais lui soit refusée.

— Ou bien, observa un nouvel interlocuteur, peut-être n'est-il parti que parce que, voulant demeurer inconnu, il n'aura pu trouver à se loger quelque part.

Le jeune étranger n'avait pas attendu ces derniers mots pour retourner sans bruit s'asseoir à la table du fond.

Après de nouvelles réflexions émises de part et d'autre, à propos du mari de la reine, le sous-officier, ayant encore une fois empli et vidé son verre, non sans avoir porté un dernier toast à Marie-Thérèse, sortit du cabaret. Aussitôt le silencieux étranger se leva, jeta en passant une pièce d'argent sur le comptoir du vigneron, et marcha à grands pas dans la direction que le vieux militaire venait de prendre.

La suite à la prochaine livraison.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ANTÉDILUVIENNE.

Reimann, docte allemand, était né à Groningue, près d'Alberstadt, en 1668. Il mourut en 1743. Riche d'une science quelque peu aventureuse, mais longtemps très-pauvre des biens de ce monde, il finit par acquérir quelque aisance, et devint surintendant des études à Hildesheim, aussi bien que du gymnase établi dans cette ville savante. Il n'était pas sans valeur, puisque Leibniz lui avait accordé son amitié. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages lorsqu'il fit imprimer, en 1709, le livre suivant, qui est presque resté ignoré en France. Il est intitulé : *Essai d'une introduction à l'histoire littéraire avant le déluge*. Ce ne fut que plusieurs années après qu'il publia un autre livre ayant pour titre : *Ilias post Homerum*, où il retrouve le berceau de toutes les sciences dans le divin Homère.

Ces doctes amusements n'étaient point, du reste, une nouveauté, et le savant Fabricius en avait déjà donné les prémisses dans son *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, livre curieux où il est question des écrits attribués à Adam, aux plus anciens patriarches et à Salomon. En ce qui regarde le père du genre humain, il faut lire aussi un précieux spécimen de la bibliographie la plus reculée des âges connus. Il est intitulé : *Schediasma de Bibliotheca Adami* (Brouillon traitant de la bibliothèque d'Adam). C'est Hildescher qui est l'auteur de cet écrit.

GUITERNE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

La guitare, dont le nom est aujourd'hui presque ridicule et souvent employé comme synonyme de chose ennuyeuse, est cependant un des instruments à cordes les plus anciens; elle dérive de la lyre grecque, et doit son nom à la *cithara* des Romains, empruntée elle-même à la Grèce. Au moyen âge, le nom se déforme : c'est tantôt la *citole*, *cythole*, *cuitole* ou *guitole*, le *cistre*, la *cidra* ou *cithola* des Provençaux; on trouve même le verbe *citharizer*. On trouve aussi, dès le treizième siècle, le mot *guisterne;* puis viennent *guyterne* ou *guiterne :* ce dernier nom figure dans le *Roman* de la Rose, ainsi que dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, *la Prise d'Alexandrie :*

Là avoit de tous instrumens;
. . . . . .
Rubebes et psaltérion,
Leüs, moraches et guiternes,
Dont on joue par les tavernes,
Cimbales, cuitoles, nacquaires.

On lit encore, dans un autre manuscrit appartenant au même dépôt, *li Temps pastour :*

Là je vis tout en ung cerne
Viole, rubebe, guiterne,
. . . . . .
Citole et psaltérion.

Et plus loin :

Car chacun d'eux, selon l'accort,
De son instrument sans discort,
Viole, guiterne et citole,
Harpe, trompe, corne, flajole. Etc.

Un passage du *Pantagruel* de Rabelais nous apprend que de son temps on disait, en parlant d'une personne qui avait de très-grands pieds : « Il a les pieds comme une *guinterne.* » Si nous ajoutons à cette nomenclature le mot *guiterre*, qui figure dans le *Trésor de la langue française* de Jean Nicot (1606), nous aurons donné l'énumération à peu près complète des noms successifs de notre instrument, et nous arriverons tout droit à la moderne guitare.

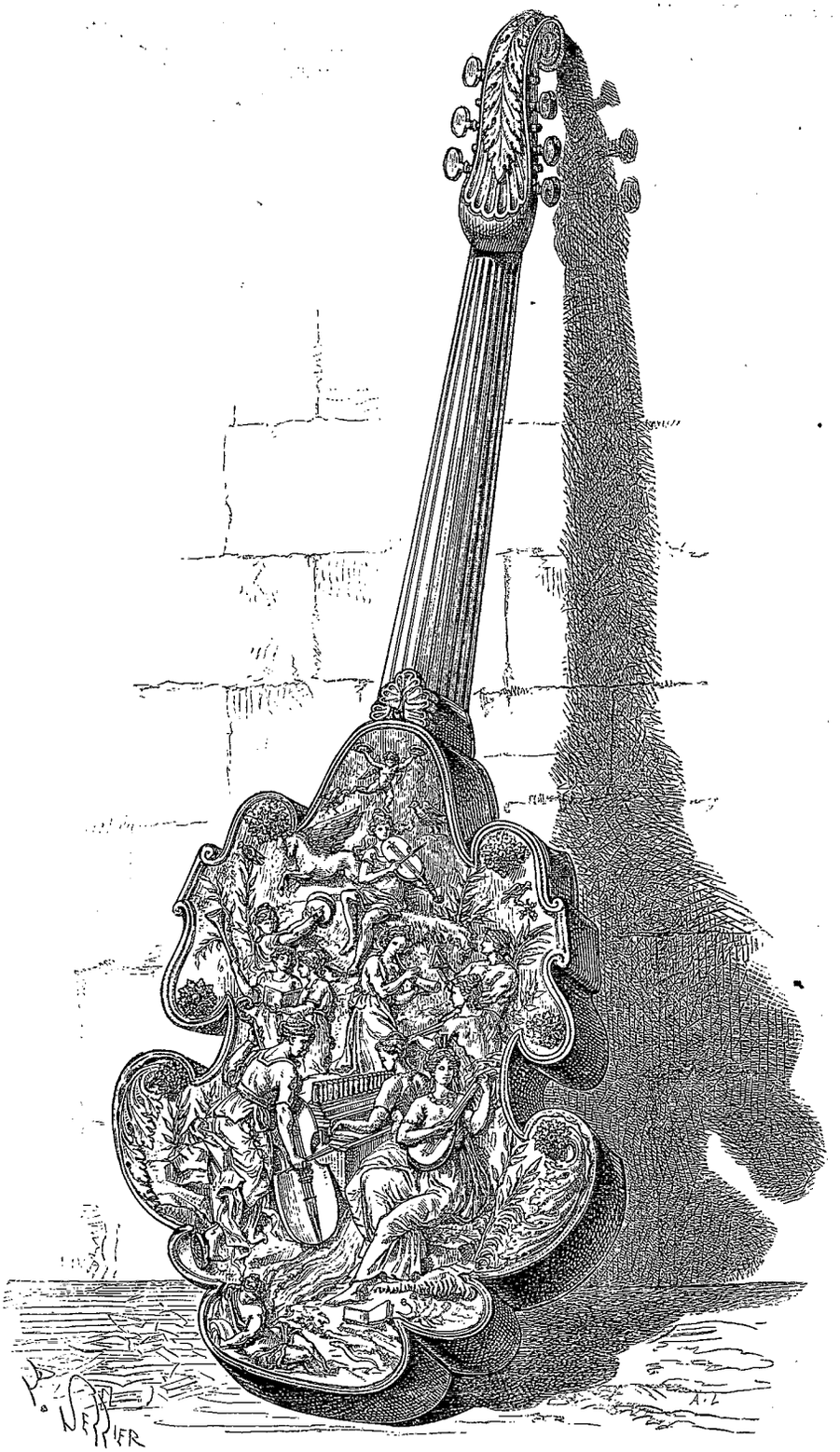
Chacun sait que le manche de l'instrument est divisé en demi-tons par des touchettes d'ivoire ou de métal; autrefois ces touchettes étaient mobiles, et le musicien les faisait lui-même au moyen d'une corde de boyau : nous avons des *guiternes*, des luths, des théorbes, des mandolines, des seizième et dix-septième siècles, dont les touchettes sont ainsi faites. La guitare, au lieu des six cordes qu'elle a toujours aujourd'hui, n'en avait alors que cinq : la sixième corde, ou chanterelle, qui a été ajoutée, est à l'unisson de la plus grave et deux octaves au-dessus.

Notre instrument était fort à la mode au seizième siècle; les princes, les grands seigneurs, voulaient avoir leurs joueurs de luth et de guiterne : un curieux tableau français du Musée du Louvre représente un bal à la cour de France, avec un orchestre composé en partie de ces instruments. Il existe un bon nombre de tablatures de guiterne publiées en France et ailleurs pendant le seizième siècle; nous nous bornerons à citer celles de Simon Gorlier et de Guillaume Morlay; on attribue à Bonaventure des Périers, valet de chambre de la reine Marguerite de Navarre, un Traité sur *la manière de bien et justement entoucher les lucs et guiternes*, imprimé à Poitiers en 1557, à la suite d'un autre ouvrage.

La guitare, presque abandonnée, en France du moins, aux musiciens des rues, est encore à la mode dans certaines parties de l'Italie; mais en Espagne elle n'a pas cessé d'être en vogue, surtout en Andalousie, et on pourrait encore dire, comme Beaumarchais dans son *Barbier :* « Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté... »

Il y a bien loin de la forme élégante des instruments de musique du moyen âge et de la renaissance à celle trop souvent vulgaire des instruments d'aujourd'hui : il est facile de s'en convaincre en examinant la *guiterne* que nous reproduisons, et qui a été exposée par M. le baron Davil-

lier au profit des Alsaciens-Lorrains. Cet instrument, dont les gracieuses découpures rappellent celles d'une viole que l'on voit dans le tableau des *Noces de Cana*, de Véronèse, date à peu près de la même époque, c'est-à-dire du milieu du seizième siècle; la table représente, sculpté très-finement et avec un léger relief, le *Parnasse*, d'après Luca Penni. On y retrouve les figures un peu longues, mais d'une élégance exquise, qui caractérisent les productions



Collection de M. le baron Davillier. — Guiterne du seizième siècle. — Dessin de Sellier.

de l'école de Fontainebleau, et le travail paraît être d'une main française : ce qui tend encore à le faire croire, c'est que les morceaux de parchemin collés à l'intérieur pour renforcer les ais sont couverts d'inscriptions françaises du temps. La composition de Luca Penni eut une grande vogue au seizième siècle et fut vulgarisée par la gravure. Nous nous bornerons à citer deux graveurs français du seizième siècle qui l'ont reproduite au burin : Étienne Delaune et René Boyvin. Le sculpteur français n'a pas copié servilement la gravure; il a au contraire modifié

l'ensemble et les détails de la composition : ainsi le sujet, au lieu d'être en largeur, se trouve en hauteur sur notre *guiterne*.

THOMAS ARNOLD.

LES ÉCOLES ANGLAISES.

« De 1828 à 1842, l'École de Rugby, dont la fondation remonte à 1567, sous le règne d'Élisabeth, eut la bonne fortune d'avoir pour chef un homme dont la mémoire est environnée du respect et de l'admiration de tous les instituteurs anglais, le docteur Thomas Arnold, qui, par son influence morale et la sagesse de ses réformes, laissa une empreinte ineffaçable, non-seulement sur l'école dont il était principal, mais encore sur tout l'enseignement secondaire de la Grande-Bretagne. » (1)

On a dit que le docteur Arnold était le Rollin de l'Angleterre; mais il avait une sphère d'action bien autrement étendue et indépendante que celle du vénérable directeur du collége de Beauvais, révoqué, au bout de quinze ans de bons services et d'utiles réformes, comme suspect de jansénisme.

Pour faire comprendre ce qu'a été le principal de Rugby et l'action qu'il exerça sur l'enseignement, il est indispensable d'expliquer ce que sont les écoles anglaises, dites *publiques*, parce qu'elles n'appartiennent à aucun particulier et sont accessibles à quiconque peut en payer les frais. Dues à l'initiative privée, si féconde en Angleterre, créées par des fondations ou par des legs, organisées selon les statuts des donateurs, dont des *trustees* ou fidéicommissaires perpétuent l'autorité, gouvernées par des corps qui en maintiennent les droits, elles jouissent d'une liberté complète. Ne relevant pas de l'État, elles ne lui demandent rien, et, par suite, n'admettent pas son intervention dans leurs affaires et leur discipline intérieure. Ce sentiment d'indépendance exclusive est poussé si loin que des commissaires chargés par ordre de la reine, en 1862, d'ouvrir une enquête sur l'administration de l'enseignement des grandes écoles secondaires, se virent refuser, dans presque toutes, l'accès des classes, avec des formes polies mais fermes. Les directeurs se déclaraient prêts à donner les renseignements demandés, tout en réservant à l'institution, aux élèves et à eux-mêmes, le maintien des priviléges acquis. La commission céda devant cette répulsion unanime, et renonça aux examens des classes.

Il n'existe dans la Grande-Bretagne ni corps universitaire, ni École normale. Les traditions de l'enseignement se perpétuent dans les universités d'Oxford et de Cambridge, qui, sans autre sanction que l'estime publique, sont la pépinière où se recrutent les professeurs et les chefs des écoles, choisis pour la plupart parmi les lauréats et les gradués de ces séminaires classiques. On aurait tort d'en conclure que les études restent stationnaires. Essentiellement conservateurs, les Anglais ne rompent pas brusquement avec le passé : ils distinguent et sauvegardent ce qu'il a de bon, tout en laissant la porte ouverte au progrès. Ils pensent avec raison que mieux vaut améliorer que détruire, qu'avant d'être acceptée une innovation doit être prudemment étudiée. « L'opinion ne scinde pas l'École de l'Église. On craindrait d'anéantir l'éducation en la séparant de l'instruction religieuse. » Il n'y a pas de laïques parmi les instituteurs émérites qui composent un *college*, mot dont le sens est tout différent de celui que nous lui donnons en France. Là-bas c'est une réunion d'hommes voués à l'étude, se recrutant eux-mêmes par l'élection, jouissant en commun des avantages de l'institution, et en quelque sorte propriétaires collectifs de l'école qu'ils gouvernent, et dont ils administrent les revenus de concert avec le conseil des *trustees*. Les maîtres de classe ou professeurs ne font pas de droit partie du *college*, mais peuvent y être admis par l'élection et devenir dignitaires.

Les Anglais ne confondent pas, comme nous le faisons trop souvent, l'instruction avec l'éducation. Ce sont en effet deux choses très-différentes, et qui, si elles ne s'entr'aident, donnent des résultats tout opposés à ceux qu'on en attend. Chez eux, l'enseignement est un moyen, non un but. Former des hommes, tremper les caractères, voilà l'importante mission des écoles. L'étude doit y être une gymnastique de l'esprit, qui l'exerce non-seulement à apprendre, mais à agir, et qui, au lieu de transformer la tête de l'élève en un vaste magasin, y fait germer la pensée et mûrir le jugement. Dans le commerce de la vie nous avons beaucoup plus à faire avec nos semblables qu'avec les choses matérielles; il importe donc de nous préparer de bonne heure à comprendre les sentiments, les vues, les motifs des actions humaines.

En Angleterre, l'école et le monde sont de plain-pied. Au sortir de sa famille, l'élève est admis dans celle d'un maître choisi par ses parents, et chez lequel il réside pendant toute la durée de ses études. Il mange à sa table, avec les dames de la maison. Il y fait l'apprentissage de la politesse, des égards mutuels qu'on se doit, même entre camarades; car chaque professeur, au bout de trois ou quatre ans d'exercice, est autorisé à recevoir chez lui des pensionnaires, dont le nombre est fixé par le principal, ainsi que le taux, assez élevé, de la pension. Cette rémunération élève le salaire du maître de 30 à 40 000 francs par an, quelquefois au delà, lui créant ainsi une existence honorable et des ressources pour sa vieillesse, en même temps qu'elle assure aux enfants un intérieur digne et confortable, une alimentation abondante et saine, à l'âge où le corps doit recruter des forces. Un autre avantage immense est l'influence personnelle qu'exerce le *tutor*, précepteur intellectuel et moral de ses jeunes hôtes; il est journellement en rapport avec eux. Ont-ils une difficulté, un doute, ils le lui soumettent : c'est plutôt un ami qu'un maître.

Appelé à la maison principale, à l'*école* proprement dite, pour les exercices des classes, qui durent ordinairement de six à sept heures, quelquefois moins, rarement plus, l'élève rentre avec plaisir dans le logis, qui est devenu son *home*. Là, il se sent chez lui. Il a sa chambre, son foyer où brûle en hiver un feu clair et réjouissant, où le soleil et la lumière pénètrent l'été à pleins rayons par une large baie, fenêtre en saillie, ouvrant sur la campagne. Il travaille librement, la tête reposée, à ses compositions, car la classe n'est qu'un examen. Le véritable enseignement est donné par le *tutor*, ou, s'il est trop occupé comme professeur, par un maître assistant, qui vient à des heures fixes faire l'appel, dire la prière, répéter et diriger les travaux des pensionnaires. Il n'y a pas de récréation régulière : après la classe et la répétition, chacun peut faire ses devoirs quand et comme il lui plaît, pourvu toutefois que la tâche prescrite soit terminée à temps. Une punition sévère punirait tout oubli, tout entraînement. L'enfant apprend ainsi deux choses plus importantes que la science : c'est qu'ici-bas sa destinée est d'être libre, mais responsable. Son temps lui appartient, il en dispose à son gré.

(1) *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse*. Rapport au ministre de l'instruction publique, par MM. Demogeot et Montucci. 1868. — Pour ne pas multiplier les renvois, nous indiquerons désormais par des guillemets les citations empruntées à cet excellent travail, si plein d'observations et de faits, et dont l'autorité nous a constamment éclairés et guidés.

Il peut aller, venir, sortir, rentrer, à la seule condition d'être exact à l'heure de la leçon, à celle du repas, à celle de la clôture, qui a lieu à neuf heures l'été, l'hiver à la chute du jour. Dans les intervalles il se promène, lit ou s'amuse, selon sa fantaisie. Tous les jeux athlétiques qui développent l'adresse et la force sont à sa disposition, et, d'ordinaire, il en use largement. La part faite en Angleterre à cet élément essentiel de l'éducation est telle, que deux ou trois fois par semaine les classes ferment à midi, pour que le reste de la journée soit employé à jouer à la paume, au ballon, au canotage (*boating*), à la course, et surtout au jeu national du *cricket*. Par contre, les amusements sédentaires sont sévèrement et sagement interdits : jouer aux cartes, aux dés, peut entraîner l'expulsion ; fumer est une des infractions qu'on punit du fouet (*flogging*). On s'étonne de voir ce châtiment suranné, et depuis si longtemps banni de nos colléges, inscrit en Angleterre sur la liste des punitions scolaires. Est-ce le correctif d'un excès de liberté? Non ; le fouet survit là-bas comme tradition. Il a ses détracteurs et ses partisans, et, chose étrange, qui nous paraîtrait incroyable sans l'attestation des faits, les écoliers sont parmi ses défenseurs. Un principal bien intentionné voulut abolir le fouet à *Charter-House* et y substituer une amende. Les élèves s'élevèrent contre cette innovation, en vertu d'un principe qui ne manque pas de noblesse : « Celui qui a commis une faute, disaient-ils, doit savoir supporter la souffrance en expiation. Il est indigne d'un gentilhomme de se laver d'un tort avec de l'argent » ; et tous, d'un commun accord, crièrent : *Vive le fouet! à bas l'amende!* Du reste, cette punition devient de jour en jour plus rare. Le principal de l'école a seul le droit de l'infliger, et il n'y a recours que dans des cas extrêmes. Un jonc flexible remplace, entre les mains des professeurs, l'antique férule.

La passion des jeunes Anglais pour les exercices du corps a, comme toute chose, ses avantages et ses inconvénients. Elle a certainement contribué à développer dans la nation le goût du pugilat, de la lutte, des combats d'animaux, passe-temps féroce qui répugne à nos mœurs. D'autre part, l'homme est plus complet quand l'énergie physique s'unit à la force morale. Un professeur expérimenté disait : « Je crois qu'une trempe d'esprit virile s'acquiert bien plus sur la pelouse des jeux que sur les bancs de l'école. »

L'habitude de la fatigue et le mépris du danger forment les hardis pionniers qui, plus tard, iront défricher et peupler les nombreuses colonies de la mère patrie. Elle prépare de bonne heure à la rude éducation du bord le jeune *midshipman*, qui, embarqué à quatorze ans, deviendra, homme fait, l'intrépide capitaine, prêt à sombrer avec le vaisseau qu'il n'a pu sauver, sans autre témoignage que celui de sa conscience et le sentiment du devoir accompli. De tels résultats valent bien qu'on s'y arrête!

« Grâce à une éducation physique soutenue par une simple et forte nourriture, la jeunesse anglaise se développe avec une énergie triomphante. C'est plaisir de voir ces jeunes corps si grands et si bien faits, toutes les forces de l'homme avec la taille frêle encore de l'adolescent, ces muscles si pleins et si souples, ces couleurs de santé si fraîches, ces poses modestes et fières. Dans cette salutaire dépense de force à l'âge où elle surabonde, on surprend à sa source le flot d'une véritable et légitime aristocratie. »

Rompant avec les maussades souvenirs que nous laissent nos lycées, sortes de pénitentiaires aux murs noircis, aux fenêtres grillées, aux salles de classes malpropres où se sème l'ennui, où se récolte la paresse, où trop souvent la contrainte engendre la révolte, transportons-nous un moment en pleine campagne, loin des villes, dans un site agreste, au voisinage d'un cours d'eau. Là s'élève un groupe de maisons pittoresquement disposées autour de l'édifice principal. « Ce petit hameau, c'est l'école, encadrée de vertes pelouses, de collines boisées, de vastes horizons. » Les demeures des professeurs sont de jolis cottages en briques, à larges fenêtres, avec jardins. Celle du principal, plus vaste, communique avec les bâtiments, les classes et la chapelle. Auprès est la bibliothèque, ouverte tous les jours aux élèves. Au delà s'étendent les terrains des jeux. Tout a l'aspect heureux et riant. La circulation est libre ; point de portier. « Le visiteur entre et sort sans trouver ni obstacles, ni indications, à moins qu'il ne rencontre quelque adolescent à la taille élancée, vêtu d'une jaquette noire ou d'un frac, selon son âge, et coiffé d'un chapeau de paille fine à forme plate. Ce jeune homme est un écolier qui quitte le cricket et rentre pour terminer son devoir. Adressez-vous à lui, il vous répondra avec une politesse pleine d'aisance, sans embarras comme sans effronterie ; il vous servira lui-même de guide avec une bonne grâce parfaite : c'est presque encore un enfant, c'est déjà un *gentleman* accompli. »

La suite à une prochaine livraison.

Par épicuréisme, je voudrais un emploi obscur.

DROZ.

DE LA TRANSPLANTATION DES ARBRES.

CHARIOTS POUR LE TRANSPORT DES ARBRES.

La transformation du bois de Boulogne a nécessité de nombreuses plantations. Il a d'abord fallu planter des arbres d'alignement sur les boulevards extérieurs, ainsi que sur les allées droites conservées dont le profil seulement a été modifié. On a dû fermer ensuite, au moyen de plantations forestières d'arbres et d'arbustes, les anciennes allées droites qui avaient été supprimées. On créait, en même temps, des massifs sur les pelouses nouvelles des plaines des Sports et de Longchamp, près des maisons des gardes et des autres habitations, le long des anciennes allées droites côtoyant des parties de pelouse dont il convenait de dissimuler la rectitude, dans les îles ainsi qu'aux abords des pièces d'eau. Enfin des arbres à tiges de différentes dimensions et à feuillages diversement colorés ont été placés sur les pelouses pour limiter le regard, pour former des points de vue et produire des oppositions d'aspect indispensables.

Dans le principe, la transplantation des arbres s'est faite à la manière ordinaire ; mais les dépenses relativement considérables que cette transplantation a exigées ont conduit à imaginer des procédés moins coûteux, qui consistent dans l'emploi de chariots spéciaux. Ces chariots, de dimensions différentes, peuvent être classés en trois catégories, suivant la grosseur de la motte qu'ils ont à enlever et à transporter :

1° Le petit chariot, qui coûte 700 francs ;

2° Le chariot à deux chevaux, qui revient à 1 100 francs ;

3° Le grand chariot en fer et en fonte, qui a servi à transplanter, à Paris, les grands marronniers de la place de la Bourse et ceux de la place du Châtelet. Son prix est de 8 500 francs.

Pour transplanter les arbres au moyen des chariots, on pratique d'abord, autour du tronc et à une certaine distance de son pied, un déblai annulaire afin de pouvoir former la motte. Au fur et à mesure que la fouille devient plus profonde, la motte est garnie, suivant la nature plus ou moins compacte du terrain dont elle est formée, soit

d'une enveloppe en branchages, soit d'un cuvelage cerclé en bois avec bandes de fer armées de vis de pression. L'arbre est alors soutenu à l'aide de haubans, et l'on détache la motte du terrain auquel elle adhère par la base en passant des plats-bords par-dessous, quand elle est encastrée dans un cuvelage en bois, ou en retournant et en nouant les branches, quand elle n'est qu'entourée de branchages.

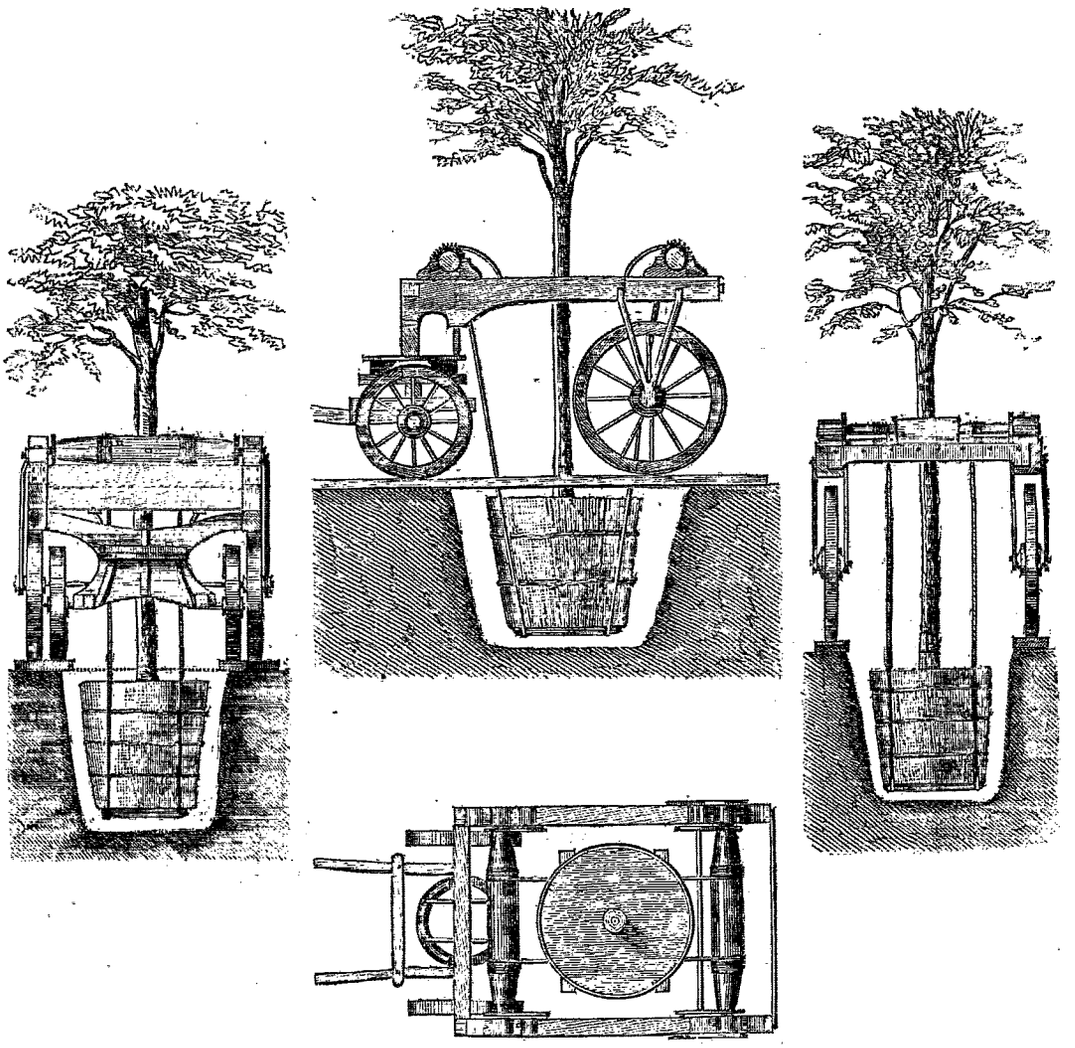
Les proportions de la motte à enlever varient notablement, suivant le diamètre, la hauteur et l'essence de l'arbre à transplanter et suivant la nature du sol qui doit le recevoir.

Pour assurer la réussite de la transplantation, il faut, en général, conserver, autant que possible, les racines, celles-là surtout qui présentent le plus de parties chevelues. Il est nécessaire, en conséquence, de donner à la motte toute l'ampleur que l'on peut obtenir.

Pour les arbres à feuilles caduques, la dimension des mottes peut varier de 0m.80 à 2m.50, selon le diamètre et l'âge des arbres.

A l'égard des arbres à feuilles persistantes, dont les racines se reforment moins facilement, il faut toujours, pour en favoriser la reprise, quelle que soit, d'ailleurs, la force de ces arbres, de très-grosses mottes de près de 2 mètres de diamètre au minimum.

L'arbre étant préparé comme nous l'avons dit plus haut, on pose au-dessus de la fouille deux plats-bords espacés à la même distance que les roues du chariot, puis on pousse celui-ci sur ces plats-bords, de manière à embrasser l'arbre dans les quatre traverses qui forment le



Transplantation des arbres. — A. Vue de profil du petit chariot. — B. Élévation de l'avant-train. — C. Élévation de l'arrière-train. D. Plan du petit chariot.

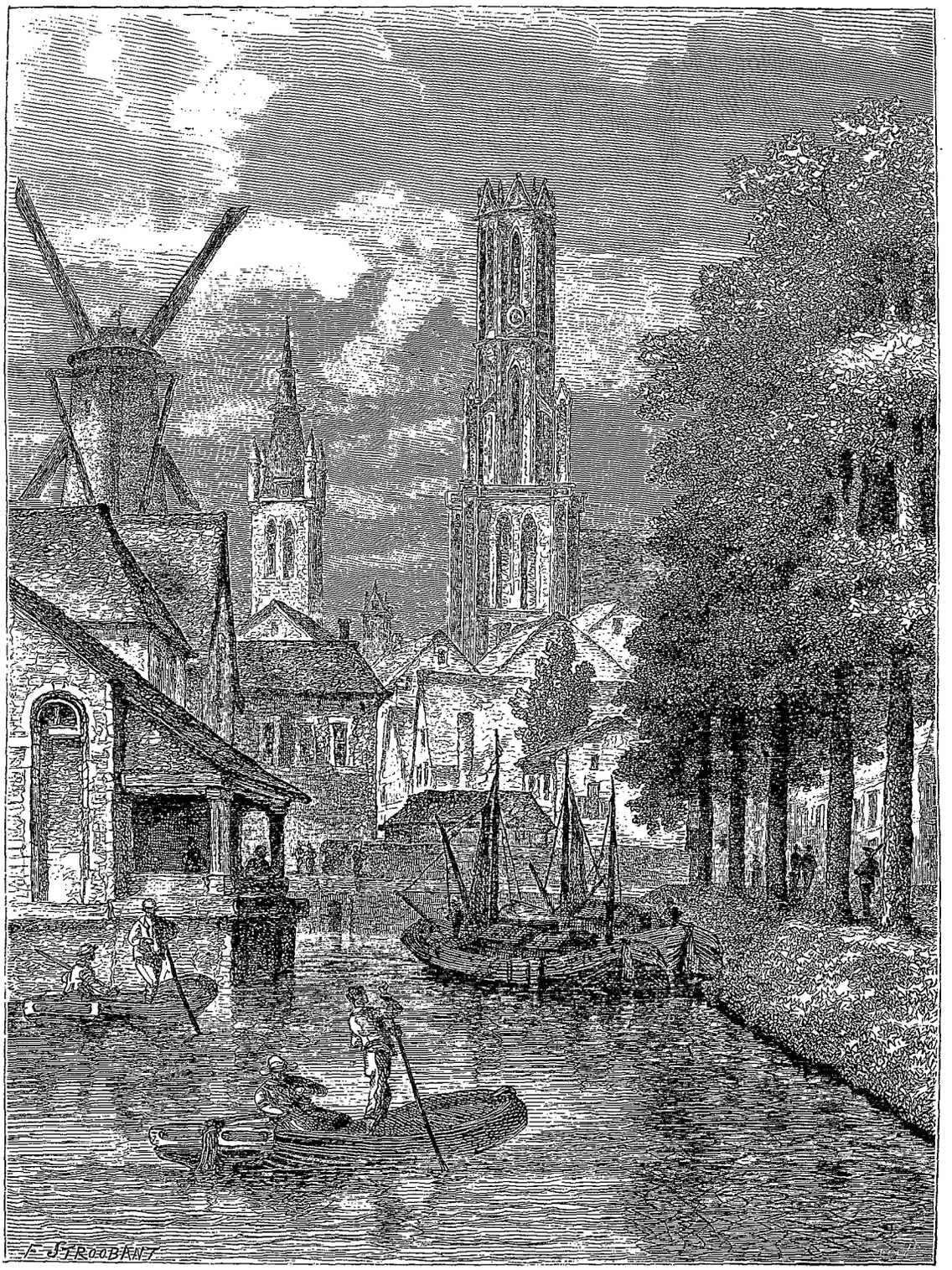
bâti du chariot; la traverse de derrière est, d'ailleurs, rattachée aux traverses latérales par une charnière qui permet de la manœuvrer à volonté, et d'ouvrir ainsi au tronc de l'arbre un passage par où il pénètre dans le bâti. La motte est alors prise en dessous par la corde ou par la chaîne enroulée sur les treuils de l'appareil; on imprime ensuite à ceux-ci un mouvement de rotation, et l'arbre avec sa motte est enlevé au-dessus du sol. La traverse de derrière du bâti est remise en place; les haubans amarrés aux principales branches de l'arbre, pour le maintenir droit et solide, sont attachés sur ce bâti. Ces diverses opérations terminées, on attelle le chariot et l'arbre est transporté à sa nouvelle destination. Pour le descendre à la place qu'il doit occuper, on emploie les mêmes procédés que pour l'enlever du sol où il a été pris. La cavité préparée pour le recevoir doit toujours être garnie de bonne terre, convenablement tassée et humectée au fur et à mesure qu'elle est jetée dans la fouille.

Le prix de la transplantation d'un arbre, en supposant un parcours de 3 à 4 kilomètres, varie, pour le petit chariot, de 20 à 40 francs; pour le chariot moyen, de 40 à 75 francs; enfin, pour le grand chariot, qui exige de 7 à 9 chevaux, de 75 à 120 francs. (1)

(1) M. Alphand.

DELFT

(HOLLANDE, PROVINCE DE HOLLANDE-MÉRIDIONALE).



Un Canal à Delft. — Tableau et dessin de F. Stroobant.

Si vous comptez faire un voyage d'agrément en Hollande, et que vous consultiez un *Guide*, on peut parier à coup sûr que ce guide, quel qu'il soit, vous recommandera de ne pas aller directement de Rotterdam à la Haye par le chemin de fer, mais de vous arrêter à Delft et d'y prendre une de ces barques hollandaises, appelées *trekschuiten* (1), véritables omnibus d'eau, qui font dans ce pays de canaux et de rivières un service régulier de transport. Si vous

(1) Barques de trait ; du hollandais *trekken*, tirer, traîner, et *schuit*, bateau.

faites comme le guide vous le dit, vous ne vous en repentirez pas. Du moment que vous venez en Hollande, il faut voir la vraie Hollande, et rien ne peut vous en donner une idée plus pittoresque et plus exacte. Quelques voyageurs ont écrit que ces paysages étaient monotones. Il est certain que si l'on veut de grands accidents de terrain, des collines, des vallées, des montagnes rocheuses ou boisées, des cascades et des torrents, on aura grand tort de venir en Hollande. Mais ne demandons à un pays que ce qu'il peut donner, en ayant soin de bien voir ce qu'il renferme, et nous serons surpris de tout ce qu'une apparente monotonie, comme celle de la Hollande par exemple, peut avoir d'originalité. Cette perpétuelle ligne horizontale, qui est la ligne dominante du pays, a son caractère : cela ne ressemble pas à autre chose. Le regard s'étend avec plaisir sur ces grands pâturages d'une fraîcheur charmante, où paissent de magnifiques bestiaux. La disposition des canaux et des digues vous ménage des spectacles qui sont des surprises. Comme tout ici est au ras du sol, et que les berges ne sont jamais bien hautes, les bateaux semblent voguer à travers les prairies et glisser mollement au milieu des herbages et des grands troupeaux. A chaque instant une ferme, un petit bouquet d'arbres, un moulin, composent un tableau petit d'ensemble, mais délicieux de détail. Que le soir arrive et que le temps ne soit pas trop voilé par la brume, vous serez charmé de cette lueur blonde et mélancolique, de ces teintes délicates et transparentes. Au milieu de ces paysages où aucune coloration n'est violente, où aucune silhouette ne se détache crûment sur le ciel, mais où tous les contours s'adoucissent, s'enveloppent, s'estompent finement, sans perdre toutefois leurs lignes et leur physionomie, et se baignent dans une lumière caressante, vous comprendrez toute la poésie intime qui se dégage des œuvres des grands paysagistes hollandais, ces interprètes de génie de la nature; vous comprendrez pourquoi on s'arrête si longtemps, captivé et même ému, devant un tableau de Ruysdaël, d'Hobbema, de Van-Goyen, de Cuyp ou de Bakhuysen : ils ont bien *vu* et nous font merveilleusement voir ce qu'ils ont vu.

Ces impressions calmes et pénétrantes, vous les éprouverez si vous allez par eau de Delft à la Haye; mais vous ferez bien de vous arrêter d'abord à Delft même.

DELFT.

C'est une ville hollandaise par excellence : propre, tranquille, silencieuse et non pas triste, — comme disent ceux qui aiment le bruit. — Avec ses canaux, ses promenades le long des berges plantées d'arbres, elle a son caractère particulier comme la campagne hollandaise, et elle est en parfaite harmonie avec les gens qui l'habitent et le pays qui l'environne.

Elle a aussi son antiquité; le nom d'un des plus grands hommes des Pays-Bas est mêlé d'une façon tragique à son histoire : il y a bien là de quoi exciter l'intérêt en dehors de la question pittoresque, et ce ne sera pas perdre son temps que de se promener un peu dans ces rues et sur ces places, et d'y évoquer les souvenirs du passé.

Delft est une des villes les plus anciennes de la Hollande méridionale. On fait remonter son origine au delà du onzième siècle. On n'a pas de renseignements bien précis sur son existence avant cette époque, mais on sait exactement que, vers 1070, Godefroid II le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, l'entoura de remparts. Ce Godefroid par lui-même n'a pas grand renom, mais il avait pour neveu et héritier un des hommes les plus illustres du moyen âge, Godefroid de Bouillon, le chef de la première croisade.

Le nom de Delft a été l'objet de plus d'une discussion. L'opinion la plus répandue peut-être est celle qui s'appuie sur un rapport étymologique entre le mot *Delft* et le verbe hollandais *delven*, qui signifie *creuser*. Les historiens disent, en effet, que le général romain Corbulon, pour occuper ses troupes inactives, leur fit creuser un canal qui devait mettre en communication la Meuse et le Rhin; et l'on prétend même que le canal de Delft à Leyde serait une partie de cet antique canal des Romains. Les gens d'imagination trouvent l'étymologie bonne; les gens prudents la trouvent douteuse.

Quoi qu'il en soit, la ville fit des progrès. L'emplacement était bien choisi, puisque, en 1536, un terrible incendie l'ayant détruite, à l'exception de cinq maisons, disent les Mémoires, on la rebâtit immédiatement. Les mêmes Mémoires racontent, au sujet de cet incendie, un fait qui mérite d'être rapporté. Les cigognes arrivent en assez grand nombre l'été dans les environs de la Haye et de Delft, lieux qu'elles ont choisis pour faire leurs nids au haut des tours et des cheminées. Celles qui se trouvaient cette année-là à Delft sauvèrent leurs petits de l'incendie en les enlevant de leurs nids; mais il y en eut un certain nombre qui ne purent y réussir et qui, paraît-il, se laissèrent brûler elles-mêmes plutôt que d'abandonner leurs petits. Certaines versions prétendent qu'il n'y eut qu'une seule cigogne victime de son amour maternel; le fait n'en serait pas moins touchant, et l'on conçoit qu'il ait inspiré plusieurs poëtes hollandais.

En 1654, la ville de Delft fut désolée par un nouveau désastre. Plus de quatre cents personnes périrent à la suite de l'explosion d'une poudrière qui fit écrouler deux cents maisons. Un malheur du même genre l'éprouva encore en 1742.

ASSASSINAT DE GUILLAUME LE TACITURNE.

Quand on parle de Delft, le nom de Guillaume le Taciturne vient sur les lèvres. C'est là qu'il habitait, c'est là qu'il fut assassiné. Depuis longtemps il était l'objet de la haine de Philippe II, roi d'Espagne, et il faut avouer qu'il avait des droits légitimes à cette haine du « Démon du Midi. » C'était lui qui jadis, alors qu'il n'était pas encore question de soulèvement, avait poussé les États des Pays-Bas à demander l'éloignement des troupes espagnoles. C'était lui qui avait été, en 1566, le véritable auteur du *Compromis de Bréda*, signé par la noblesse. La guerre des *gueux* se préparait; et lorsque le duc d'Albe eut été nommé gouverneur des Pays-Bas, lorsque ce digne ministre du fanatique roi d'Espagne commença son œuvre de bourreau, Guillaume, retiré en Allemagne, attendit les événements. Les violences sans cesse croissantes du duc d'Albe, les exécutions des comtes d'Egmont et de Horn, l'établissement du *Conseil des troubles*, flétri du nom de *Tribunal de sang*, exaspérèrent les âmes et favorisèrent les projets de Guillaume. Condamné à mort par contumace, il leva des troupes et fit, mais sans succès, deux démonstrations contre le Brabant. Néanmoins le moment était venu. Il arbora hautement le drapeau du protestantisme, accepta le commandement des Hollandais révoltés, et organisa les *gueux de mer* (1572). Après la prise de Middelbourg, il fut nommé comte de Hollande et de Zélande (1574). Par la pacification de Gand (1576), il fit conclure l'alliance des provinces du nord et du midi. Les Flamands eux-mêmes lui donnèrent le titre de gouverneur général du Brabant; mais Alexandre Farnèse, plus adroit que le duc d'Albe, fit si bien qu'il les ramena à l'Espagne. Désireux de consolider ce qui était fait, Guillaume, en 1579, fit conclure l'*Union d'Utrecht* : les provinces de Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Groningue, Frise et Over-Yssel se déclaraient indépendantes sous le nom

de *République des sept Provinces-Unies*. Guillaume était nommé stathouder, capitaine et amiral général. Il partageait l'autorité avec les États généraux. Ce n'étaient plus les *gueux*, comme les appelaient avec dérision les orgueilleux Espagnols, c'était une fédération d'États réguliers et armés pour défendre énergiquement la liberté qu'ils avaient si bien su conquérir.

Guillaume, l'âme de cette fédération, tenait en échec la puissance de Philippe II. Le sombre despote, pour qui tous les moyens étaient bons, mit à prix la tête de Guillaume. En 1582, un marchand espagnol établi à Anvers, et qui se voyait au moment d'être ruiné par une banqueroute, songea à rétablir ses affaires en se faisant agent d'assassinat. Philippe s'engageait à lui donner 80 000 ducats, et lui, de son côté, garantissait le meurtre de Guillaume. Il avait pour commis un jeune homme de vingt-trois ans, Juan Jaureguy, dont le fanatisme fut excité et par les promesses de son patron et par les prédications d'un dominicain, son confesseur. Il tira sur Guillaume un coup de pistolet : la balle traversa seulement le palais du prince, mais la blessure fut grave, et l'on eut peur pour ses jours. Alexandre Farnèse, prince de Parme, se mêla aussi à ces infamies. Ses prédécesseurs dans le gouvernement des Pays-Bas ne voyaient plus que l'assassinat pour les débarrasser de Guillaume : il suivit leur exemple et chercha un homme propre à assassiner l'ennemi de l'Espagne. Il se présenta plusieurs misérables, Italiens, Espagnols, Lorrains, Écossais ou Anglais, qui, du reste, se firent donner de l'argent, le dépensèrent et n'essayèrent rien.

Cependant il y avait à Delft quatre personnes, différentes de nation, qui ne se connaissaient pas et qui guettaient l'occasion de tuer Guillaume. Ce fut un Français qui y réussit. Il s'appelait Balthazar Gérard, avait vingt-sept ans, et était complétement fanatique. Il fallait d'abord s'approcher de Guillaume et le mettre en confiance. Gérard prit le nom de Guion, se donna comme le fils d'un martyr calviniste, et assista assidûment au prêche. Sa situation misérable et la manifestation de ses sentiments religieux excitèrent la compassion et l'intérêt de Guillaume, qui l'admit auprès de lui. Gérard avait, dit-on, d'excellentes raisons pour tranquilliser sa conscience. On assure que le régent du collége des Jésuites, à Trèves, mis dans sa confidence, lui avait assuré une place au milieu des martyrs s'il réussissait; et qu'un franciscain de Tournay, le père Géry, également consulté, l'avait très-fortement encouragé.

Gérard fut d'abord chargé d'une commission et fit le voyage de France. Mais il revint précipitamment à Delft pour annoncer au prince d'Orange la mort du duc d'Anjou, ce souverain passager des Pays-Bas, ce frère indécis de Henri III, qui, n'étant ni catholique ni protestant, voulut ménager ou tromper les deux partis, ne réussit à rien de ce qu'il espérait, et mourut abreuvé de dégoûts. Guillaume donna alors de l'argent à Gérard, qui s'en servit pour acheter des pistolets à un soldat. On raconte que quand ce soldat apprit l'abominable usage qui avait été fait de ces armes, il se tua de désespoir.

C'était le 10 juillet 1584; Guillaume passait avec sa famille dans sa salle à manger; Gérard se présenta à lui : sa pâleur, son regard, son air agité, frappèrent Louise de Coligny, nièce de l'amiral et femme de Guillaume. Le prince d'Orange la rassura, et en sortant de table passa le premier. Il était deux heures. Guillaume se mit à monter lentement l'escalier qui conduisait au premier étage. Il posait le pied sur la seconde marche, lorsqu'un homme sortit d'une voûte obscure enfoncée dans le mur, tout près du bas de l'escalier, et complétement cachée dans l'ombre d'une porte. Cet homme tira à bout portant un coup de pistolet au prince et le frappa en pleine poitrine. Guillaume expira quelques minutes après. Quant à l'assassin, il s'enfuit d'abord par une porte de côté et gagna en toute hâte un sentier qui aboutissait aux remparts. Mais il fut bientôt rejoint et saisi par ceux qui s'étaient lancés à sa poursuite. On a le détail des horribles tortures qu'on lui infligea pour lui faire avouer ses complices. Il ne révéla rien, se glorifia de son crime, et resta souriant et fier au milieu des plus épouvantables souffrances. Sa main droite fut brûlée avec un fer rouge, sa chair déchiquetée en six endroits avec des pinces; il fut écartelé et éventré vivant; puis on lui arracha le cœur pour le lui jeter au visage; enfin on lui trancha la tête. Quant à la somme promise par le roi d'Espagne à l'assassin, on la paya aux héritiers de Gérard, et de plus ils furent anoblis. *La fin à une prochaine livraison.*

DÉVOUEMENT.

Il n'y a pas sur la terre de bonheur comparable à celui que fait éprouver le dévouement. Celui qui sacrifie tout, — temps, santé, fortune, la vie même, au bonheur de ses semblables, — est le plus heureux des hommes. Rien ne prouve autant les relations qui existent entre la Divinité et l'humanité, quelque infinie que soit la grandeur de l'une comparée à la petitesse de l'autre, que le dévouement complet et désintéressé d'un homme envers ses semblables, et la félicité que ce dévouement lui procure, quelles que soient ses afflictions, ses privations ou ses tortures corporelles. ***

CORSETS ET PANIERS.

On connaît l'histoire du corset et de la crinoline. Leur règne a commencé sous François Ier, avec celui de la *basquine* et de la *vertugale*. Il dure encore, après bien des vicissitudes; mais s'il ne semble pas près de finir, du moins la gêne que la mode des tailles fines et des jupes bouffantes peut imposer aux dames n'est pas comparable aux supplices qu'elles subissaient volontairement, quand on n'avait pas encore imaginé de remplacer par des enveloppes flexibles les rigides armatures du seizième siècle.

Avant les *corsets de basin*, on avait eu les *corps à baleines*, et, avant ceux-ci, les *corps piqués*, les *bustes*.

Rappelons deux témoignages du temps qui ont été cités par l'auteur de l'*Histoire du costume en France* (1) :

« Pour faire un corps bien espagnolé, disait Montaigne, quelle gehenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les costes, jusques à la chair vive? oui, quelquefois à en mourir. » Et Ambroise Paré, qui avait vu sur la table de dissection de ces jolies personnes à fine taille, lève le cuir et la chair, et nous montre « leurs costes chevauchant les unes pardessus les autres. »

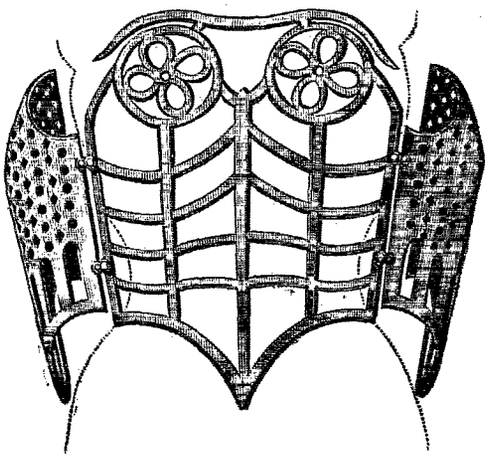
« Il faut bien, ajoutait M. Quicherat, qu'il y ait eu des éclisses de métal ou de bois, une armature quelconque, à l'appareil qui faisait cette belle besogne. »

Cette armature, la voici, telle que nous l'avons vue dans l'une des vitrines de l'Exposition historique du costume, réunie l'automne dernier au palais des Champs-Élysées par les soins de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Qui ne croirait voir une armure véritable, n'étaient les trous, les jours largement espacés qui rendraient une pareille cuirasse tout à fait inutile pour la défense? Elle est

(1) Voy., à la Table de quarante années, HISTOIRE du costume en France, et particulièrement t. XXII, 1854, p. 45 et 46.

faite entièrement de fer : c'est bien là la pièce de soutien dont parlait le secrétaire de Jean Lippomano, envoyé de la

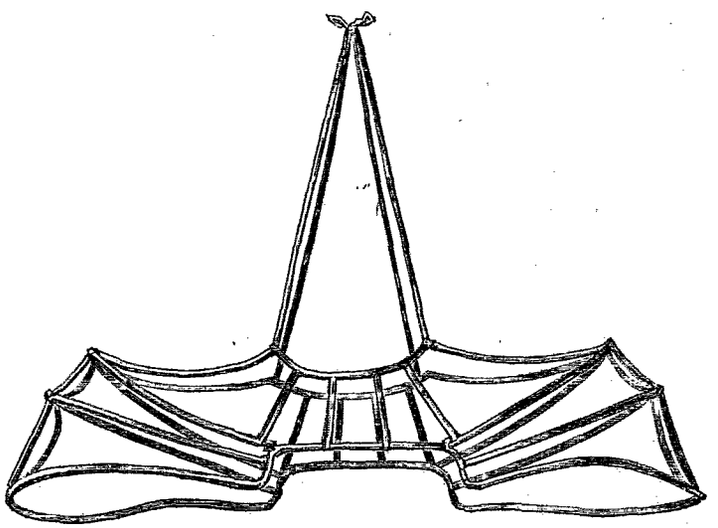


Buste du seizième siècle. (Collection de M. Dupont-Auberville.)

république de Venise en France après 1577, lequel a décrit le costume des Françaises de ce temps : « Par-dessus la chemise, elles portent un buste ou corsage qu'elles appellent corps piqué, qui leur donne du maintien; il est attaché par derrière, ce qui avantage la poitrine. »

Autant le *buste* amincissait la taille, autant la vertugale devait donner d'ampleur à la jupe. C'était, comme on s'en souvient, une véritable cage, par-dessus laquelle était tendue la cotte. Nous n'avons pas d'exemple à montrer de la vertugale du seizième siècle; mais voici le panier, qui fut en usage au dix-huitième, quand revinrent à la mode les mêmes difformités.

Il y eut, on se le rappelle, des paniers en forme d'entonnoir appelés paniers *à guéridon*, des paniers *à coudes*, appelés ainsi parce que les coudes pouvaient s'appuyer dessus, à la hauteur des hanches. Ces paniers formaient de vastes *coupoles* dont la base présentait, vers 1730, une circonférence de trois aunes. Il y eut aussi, pour les demi-toilettes, les *considérations* : c'étaient de petits paniers qui ne dépassaient pas les hanches, mais les élargissaient. Est-ce à cette espèce, en faveur vers le milieu du siècle, qu'appartient le panier ici dessiné, d'après un modèle prêté, comme le précédent, à l'Exposition historique du costume, par M. Dupont-Auberville? Nous pensons que ce panier est un peu moins ancien, et qu'il appartient au temps de Louis XVI. Vers 1780, en effet, on porta des paniers tronqués d'une grande ampleur : on voit, dans les



Panier du dix-huitième siècle. (Collection de M. Dupont-Auberville.)

peintures et gravures du temps, des robes ou des caracos qui sont, comme la cage ici dessinée, tout en largeur au-dessus des hanches, et laissent tomber la jupe droite. La cage que nous avons vue à l'Exposition du costume est sans doute un de ces *accoudoirs*.

LÉGENDES

DU CYCLOPE, DE L'OGRE ET DE LA SORCIÈRE.

Tout le monde connaît l'aventure d'Ulysse et de ses compagnons dans la caverne du Cyclope. Arioste s'est inspiré de cet épisode dans le dix-huitième chant de son *Roland furieux*. Dans le poëme d'Arioste, le Cyclope est devenu un Ogre. L'Ogre, nous le savons tous par la tradition des contes de Perrault, se nourrit de chair humaine : il a cela de commun avec Polyphème; mais, malgré sa férocité et sa gloutonnerie, on voit qu'il appartient à un siècle plus civilisé; s'il dévore les hommes, il épargne les dames, et se contente de les tenir en réclusion pour divertir sa femme : on n'est pas plus galant.

Voici le personnage tel que le décrit Arioste : « L'écume couvrait sa poitrine; deux os étaient à la place de ses yeux; deux défenses, pareilles à celles d'un sanglier, se courbaient près de son nez hideux. Ce monstre venait à nous, le long du rivage. Il tenait son museau levé, comme un chien qui flaire le gibier. Pâles de terreur, nous prenons tous la fuite; mais pour l'éviter il eût fallu des ailes. L'Ogre aveugle était guidé par l'odorat aussi bien qu'il eût pu l'être par des yeux. Nous courons çà et là, mais en vain, le monstre était trop léger à la course. De quarante que nous étions, dix à peine purent regagner le vaisseau. Il mit les prisonniers, les uns sous son bras, les autres au fond d'une gibecière semblable à celle que portent les bergers. Puis il nous enferma dans sa caverne, dont les parois sont d'un marbre aussi blanc que le papier le plus pur. »

Comme Polyphème, l'Ogre a des troupeaux; les Grecs s'étaient sauvés en se dissimulant sous le ventre des béliers; les compagnons de Noradin usent d'un artifice tout semblable : ils se frottent le corps de graisse de bouc, et marchent à quatre pattes recouverts de peaux de bouc.

Cette tradition du géant anthropophage se retrouve un peu partout. M. Ralston, du *British Museum*, l'a recueillie de la bouche des paysans russes. Le fond de l'histoire est le même que dans Homère et dans Arioste, mais la forme est devenue tout à fait populaire. Le paysan russe, qui n'a pas le respect chevaleresque des femmes, puisqu'il est véhémentement soupçonné de battre quelquefois la sienne, n'est pas galant comme l'auteur italien, puisque, dans son récit, le personnage qui joue le rôle de l'Ogre et du Cyclope est une femme, *Likho la Borgne*, autrement dit l'*esprit du Mal*.

Un forgeron et un tailleur, qui veulent voir le *Mal*, se mettent à sa recherche. Ils suivent un sentier à travers la forêt, et arrivent à une grande chaumière où ils entrent sans plus de cérémonie (1).

Ils étaient là assis depuis quelque-temps, quand tout à coup entra une grande femme maigre, difforme, avec un seul œil.



L'Ogre (chant dix-huitième de *Roland furieux*). — Composition et dessin de Pinelli (2). — Dessin de Sellier.

— Ah! dit-elle, j'ai des visites. Bonjour!

— Bonjour, grand'mère; nous venons passer la nuit sous votre toit.

— Très-bien; j'aurai quelque chose pour mon souper.

Ces paroles les remplirent de terreur. Quant à la sorcière, elle alla chercher un grand monceau de fagots. Quand elle l'eut apporté, elle le jeta dans le poêle et y mit le feu. Puis elle se dirigea vers les deux hommes, en prit un, le tailleur, lui coupa la tête, le troussa comme un poulet et le mit au four. Pendant ce temps, le forgeron restait assis, se disant : — Que faire? Comment sauver ma vie?

Quand la sorcière eut fini de souper, le forgeron regarda le four et dit :

— Grand'mère, je suis forgeron.

— Eh bien! qu'est-ce que tu peux forger?

— Tout.

— Fais-moi un œil.

— Bien, dit-il; mais avez-vous une corde? Il faut que je vous attache, ou vous ne resterez pas tranquille. Il faut que je vous enfonce votre œil. »

On peut remarquer ici que le récit d'Homère et celui des paysans russes se rencontrent en un point que n'a point touché le conteur italien, plus orné et plus raffiné. Le Cyclope et la Sorcière, personnages primitifs et naïfs, montrent à nu le fond de leur nature grossière; c'est l'ivrognerie qui met à mal le Cyclope, et la sorcière est victime de sa coquetterie. Un œil devrait bien lui suffire pour la vie qu'elle mène et pour la société qu'elle fréquente. Elle désire pourtant s'en faire fabriquer un second.

(1) *Contes populaires de la Russie*, par M. Ralston, traduits par M. Loys Brueyre.

(2) Auteur des dessins de *Il Meo Patacca*. Voy. notre t. XXV, 1857, p. 108, 163 et 219.

Quand le forgeron l'eut solidement attachée, il fit chauffer un grand clou, et l'appliqua à l'œil de la sorcière, celui qui était bon. En même temps il saisit une hachette et frappa vigoureusement avec le dos contre le clou. La Sorcière lutta de toutes ses forces et brisa la corde. Puis elle se releva et s'assit au seuil de sa maison.

» — Ah! coquin, cria-t-elle, tu ne m'échapperas pas maintenant. »

Il s'échappa cependant au moment où sortaient les moutons de la Sorcière. Il avait retourné sa pelisse en peau de mouton, et il avait mis la laine en dehors.

Une fois sorti, il fuit à travers la forêt. « Tout à coup il aperçoit une hache à poignée d'or fixée dans un arbre. »

Il aurait dû résister à la tentation; il y succomba, et voulut s'emparer de la hache. Sa main y resta attachée. Voyant venir la sorcière, il tira son couteau et se coupa la main.

« Quand il fut arrivé à son village, il montra à tous son bras comme preuve qu'à la fin il avait vu Likho.

» — Voyez, disait-il, ce qui arrive quand on court après le Mal. Moi, j'ai perdu ma main; et pour mon camarade, il a été mangé tout entier. »

Ce récit populaire, comme les petites narrations des fabulistes, aboutit à une moralité précise et facile à retenir. C'est ce qui le distingue des épisodes d'Homère et d'Arioste, qui racontent pour *raconter* et non pas pour *prouver*.

TOUJOURS SEUL, SEULE PARTOUT.

HISTOIRE D'UN COURONNEMENT.

Suite. — Voy. p. 210.

II

Étienne Matthiany allait disparaître au détour d'une rue quand son poursuivant le rejoignit et l'aborda brusquement :

— Un mot, lui dit-il; vous habitez Presbourg, je crois?

— Précisément, répliqua l'interpellé quelque peu froissé, non de la question, mais du sans-façon de celui qui la lui adressait. S'étant retourné en sourcillant vers son interlocuteur, il ne l'eut pas plutôt envisagé, à la faveur de la demi-obscurité du soir, que sa physionomie prit une expression bienveillante, respectueuse même; sous l'habit bourgeois de l'inconnu, il avait deviné un militaire, son supérieur en grade. Celui-ci continua :

— Je m'étais arrêté tout à l'heure au cabaret d'où vous venez de sortir; ce que j'y ai vu et entendu m'a prouvé que vous jouissez ici d'une considération méritée; j'ai besoin qu'il en soit ainsi pour obtenir de vous le service que j'ai à vous demander.

Le vieux militaire, qui n'avait cessé de fixer les yeux sur l'étranger, convaincu que sa supposition ne le trompait pas, mais incertain du grade de son interlocuteur, se hasarda à répondre :

— S'il est en mon pouvoir de vous rendre ce service, comptez sur moi, mon capitaine.

— Capitaine? répéta l'autre avec surprise; qui vous a si bien informé?

— Personne; mais quand on a servi longtemps, il suffit d'un coup d'œil...

— Le vôtre est d'une parfaite justesse, interrompit le jeune homme dissimulant un sourire : je suis en effet capitaine, le capitaine Hermann, au service de l'archiduchesse reine, et pour le moment en congé. Je ne connais personne à Presbourg, continua-t-il; ne pourrais-je à votre recommandation trouver, pour aujourd'hui et demain, à me loger dans la ville, n'importe où? Le moindre coin me sera bon, et je ne contesterai pas sur le prix qu'on exigera pour me recevoir.

Étienne Matthiany réfléchit un moment, puis il répondit au solliciteur : — J'ai votre affaire, veuillez me suivre.

Et tous deux descendirent vers le Danube.

Bien qu'ils eussent passé peu de temps en pourparlers, les ténèbres du soir avaient succédé aux dernières heures du jour mourant quand ils se remirent en marche. Les rues de Presbourg, ordinairement obscures à pareille heure, se trouvaient éclairées, d'espace en espace, par les feux des bivouacs autour desquels se groupaient les voyageurs sans asile. A ces feux fixes s'ajoutait, ailleurs, la vive clarté des torches promenées çà et là par les aides éclaireurs des ouvriers qui meublaient d'estrades volantes la voie publique, et drapaient des tentures partout où devait passer le cortége du lendemain.

L'avantage qu'il y avait, ce soir-là, pour les piétons, à ne pas s'aventurer à l'aveuglette dans Presbourg, ne leur rendait cependant pas le chemin plus facile; il était obstrué, presque à chaque pas, par les piles de bois amassées de toute part pour servir aux constructions qui devaient être achevées avant le retour de l'aube.

La nécessité où étaient les deux marcheurs de tourner ces nombreux obstacles, qu'ils eussent vainement essayé de franchir, les força d'employer plus d'une heure à faire un trajet pour lequel, en temps ordinaire, vingt minutes étaient plus que suffisantes. Pour surcroît de retardement, Matthiany, qui devançait le capitaine, s'apercevait parfois, lorsqu'il se retournait, que celui-ci avait cessé de le suivre. Il revenait alors sur ses pas, et toujours il retrouvait son compagnon de route, arrêté, écouteur attentif, près de quelque groupe dans lequel il avait entendu, en passant, prononcer le nom de Marie-Thérèse.

Cette succession de détours et de temps d'arrêt eut un terme cependant; on fit halte une dernière fois. Il est vrai que, pour aller plus loin devant soi, il aurait fallu traverser le Danube.

La maison à laquelle heurta le vieux sous-officier avait au dehors l'apparence d'une chaumière de paysans; mais à l'intérieur, l'ordre, l'exquise propreté, une certaine recherche dans la disposition de l'ameublement, et même le luxe des fleurs, indiquaient à la fois le bon goût et le bien-être des habitants. Ce n'était pourtant que la demeure d'un jeune ménage vivant de son travail journalier; mais la femme était active et soigneuse, le mari économe et laborieux, et chacun des deux époux avait également l'amour du chez-soi.

— Je t'amène un locataire, Liska, dit le père Matthiany, répondant au mouvement de surprise que manifesta, à la vue d'un étranger, la jeune femme qui vint ouvrir la porte; puis, invitant le capitaine Hermann à entrer dans la maison, il poursuivit : — Vous êtes ici chez Nicklas Thaddée, mon gendre, où je loge moi-même, attendu que je n'ai pu refuser de prêter mon logement de la place Léopold à de vieux amis qui sont venus de Reigasbrun pour voir les fêtes. J'ai pensé, ajouta l'introducteur, qu'en l'absence de son mari, ma fille ne refuserait pas de bien accueillir un capitaine au service de la reine.

— Mon père est ici comme chez lui, répondit gracieusement la jeune femme, et ceux qu'il y amène sont toujours les bienvenus.

— Si j'étais chez moi à l'heure qu'il est, le souper serait déjà sur la table, insinua en souriant le père Matthiany.

Liska comprit, et, sans se le faire dire positivement, elle se hâta d'étaler sur la table une belle nappe de toile bise imprégnée de la senteur des brins de lavande, plaça trois couverts : assiettes de terre émaillée et à fleurs, bril-

lantes comme des miroirs, cuillers d'étain, fourchettes et couteaux de fer qui avaient l'éclat de l'argent poli; puis elle servit le souper, composé du potage traditionnel, de viande froide et de fruits de la saison.

Au moment où la jeune femme invitait les convives à s'asseoir, l'heure sonna à l'horloge de la cathédrale.

— En vérité, Liska a bien calculé son temps pour nous servir, observa son père; nous pouvons nous regarder comme des invités au palais, car voici précisément l'instant où la reine se met à table pour souper; ne commencerons-nous pas par boire à sa santé, capitaine?

— Oh! de grand cœur, reprit vivement l'invité.

Liska emplit les verres, et ce fut d'une voix singulièrement émue que le capitaine Hermann dit avec les deux autres convives : — A la santé de la reine!

Durant ce repas du soir, il fut naturellement question des fêtes du lendemain. A mesure que l'entretien se prolongeait, la jeune femme devenait pensive, son charmant visage prenait de plus en plus une expression de tristesse; des soupirs, qu'elle s'efforçait d'étouffer, gonflaient sa poitrine, et, finalement, elle eut des larmes dans les yeux.

Ses voisins de table, qui, depuis un moment, voyaient avec inquiétude sa physionomie s'assombrir progressivement, la pressèrent de questions pour lui faire avouer la cause de ce chagrin qu'ils supposaient venu subitement.

— Non, dit-elle, ce n'est pas la première fois que je soupire et que je pleure en pensant aux belles cérémonies qui auront lieu demain à Presbourg; hier au soir, Thaddée et moi, nous nous réjouissions d'aller les voir ensemble; mais voilà que le patron dont il conduit les bateaux de marchandises sur le Danube l'a forcé de partir ce matin pour descendre avec un chargement jusqu'à Komorn. Quand il reviendra, tout sera fini depuis huit jours, et je n'aurai rien vu!

— Sans doute, ce départ est fâcheux pour toi, reprit le père de Liska; mais, après tout, puisque je suis là, tu ne seras pas privée de voir la fête.

La jeune femme sourit tristement et repartit :

— Je connais Thaddée; il n'y prendrait pas de plaisir sans moi.

— Il ne s'agit pas de Thaddée, mais de toi.

— Moi, je suis comme lui.

— Enfant, te voilà bien malheureuse, n'est-pas? Pense donc à notre reine qui, pour venir recevoir ici la couronne, a été forcée de laisser son mari à Vienne. Que ferais-tu donc à sa place?

Liska releva la tête et dit avec fermeté :

— Je ne me laisserais pas couronner.

Étienne Matthiany haussa les épaules. Quant au capitaine Hermann, il regarda avec attendrissement celle qui venait de parler ainsi; puis il détourna la tête pour essuyer ses paupières humides d'émotion.

Le souper se termina comme il avait commencé, c'est-à-dire par le choc des verres à la santé de la reine et à la prospérité de la Hongrie; puis Liska, sur le conseil de son père, disposa la plus belle chambre de la maison, celle du ménage, pour le coucher du capitaine; il se défendit de l'accepter, assurant qu'il ne voulait déranger personne; mais il fut forcé de céder à l'insistance de l'obligeante jeune femme.

— Si mon mari était ici, dit-elle, je ne vous offrirais pas notre chambre, attendu qu'après une journée de fatigue, il a besoin du repos de la nuit, et Thaddée ne dort bien que dans son lit.

— Mais vous?

— Ne vous inquiétez pas de moi; nous avons deux petites pièces là-haut; mon père en occupe une, je me dresserai un lit dans l'autre.

Liska se préparait à arranger les choses comme elles venaient d'être réglées, quand deux petits coups frappés rapidement à la porte de la rue, et bientôt suivis d'un troisième plus retentissant, lui firent pousser un cri de joie :

— C'est lui! dit-elle, et, comme folle de ravissement, elle s'élança vers l'escalier.

— Est-donc votre gendre? demanda le capitaine.

— Cela va sans dire, riposta le père de Liska; est-ce que ma fille courrait ainsi au-devant d'un autre?

C'était en effet Nicklas Thaddée, un beau et robuste gars, au parler franc comme le regard, à la figure avenante. Avant d'entrer dans la salle où l'on venait de souper, il savait déjà par sa femme qu'il y avait un locataire chez lui. Il fit au capitaine un accueil cordial, et expliqua en quelques mots le motif de son retour inespéré, tandis que Liska, alerte et souriante, rapportait sur la table les restes du souper, et disposait le couvert de son mari.

— J'étais parti ce tantôt, dit-il, avec plus de regret encore que d'habitude; je ne chantais même pas pour m'étourdir, comme cela m'arrive presque toujours quand je quitte la maison.

— Moi, je ne chante guère ces jours-là, observa Liska.

— Non, tu pleures, cela revient au même, riposta Thaddée; puis il continua... Le patron, qui avait des comptes à régler à Komorn, et pour qui il n'y a pas de fête qui tienne quand il s'agit d'affaires, accompagnait le chargement; il voyait bien que j'avais en moi quelque chose de noir qui me gênait pour être comme il faut à mon ouvrage. Cela l'inquiétait; aussi, arrivé à Kerlbourg, où il y a une passe difficile, il fit amarrer le bateau et sauta à terre. Je restai plus d'une heure à l'attendre et à maudire pour la première fois mon métier. Dame! je pensais à la peine qu'il y avait aussi chez nous. Enfin le patron revint; il ramenait avec lui deux braves mariniers de notre connaissance : « Je t'ai trouvé des remplaçants, me dit-il, car je me défie de toi aujourd'hui. Va te réjouir à Presbourg pendant les fêtes; mais cela te coûtera bon : tu perds ton voyage et tu auras à payer celui de ces deux hommes. » Ai-je eu tort d'accepter? Liska.

— Une autre ménagère dirait peut-être oui; moi, je t'embrasse. Et, l'action suivant aussitôt la parole, elle sauta au cou de son mari.

— Hum! grommela le père, ces deux mariniers à payer! c'est acheter bien cher le plaisir de voir ensemble les fêtes du couronnement.

Le capitaine, saisissant au vol ces paroles, ouvrit sa bourse, en tira un carolus d'or et le présenta à Thaddée, qui s'était mis à table et dépêchait gaillardement son souper.

— Ceci, dit-il, sera suffisant sans doute pour vous acquitter envers vos remplaçants.

A ce mouvement d'une générosité qu'elle trouvait exagérée, Liska fit une exclamation, et Thaddée un geste de refus.

— Nous n'avons pas fait de convention à propos du logement, observa le capitaine; j'ai le droit d'y mettre le prix que je veux.

— Pardon, objecta le mari, il y a à rabattre sur ce prix-là, attendu que si ma femme avait pu prévoir mon retour, elle ne vous eût pas cédé la chambre du ménage.

— Je savais cela : aussi ne me reste-t-il plus qu'à prier mon aimable hôtesse de dresser à mon intention le lit qu'elle se destinait dans l'une des deux pièces d'en haut qui est libre; votre père et moi nous serons voisins.

— Mais, insista le gendre du vieux sous-officier, puisque le logement n'est plus le même, vous devez payer moins cher.

— Qu'importe? le prix ne peut pas changer; c'est moi qui l'ai fixé. Au surplus, termina le capitaine, je m'en rapporte sur ce point à l'honorable Étienne Matthiany, arbitre conciliateur de tous les différends.

Rappelé à son rôle favori de magistrat, le bonhomme prit son air le plus grave, et formula ainsi sa sentence :

— Attendu que les circonstances ont permis d'élever de beaucoup le prix de chaque logement, il sera fait estimation de celui du capitaine; et s'il est prouvé qu'il l'a payé trop cher, on gardera néanmoins son carolus, pour boire la différence à la santé de la reine.

Liska annonça que les lits étaient prêts, et les deux voisins de chambre à coucher montèrent à l'étage supérieur.

On s'était promis en se séparant de se tenir prêts le lendemain à parcourir ensemble la ville au premier coup de canon tiré de la citadelle.

Au point du jour, le canon se fit entendre; le capitaine Hermann et Michel Matthiany, éveillés depuis longtemps, descendirent chez le jeune ménage; ils trouvèrent Liska et Thaddée encore en habits du matin, et nullement disposés à en revêtir d'autres.

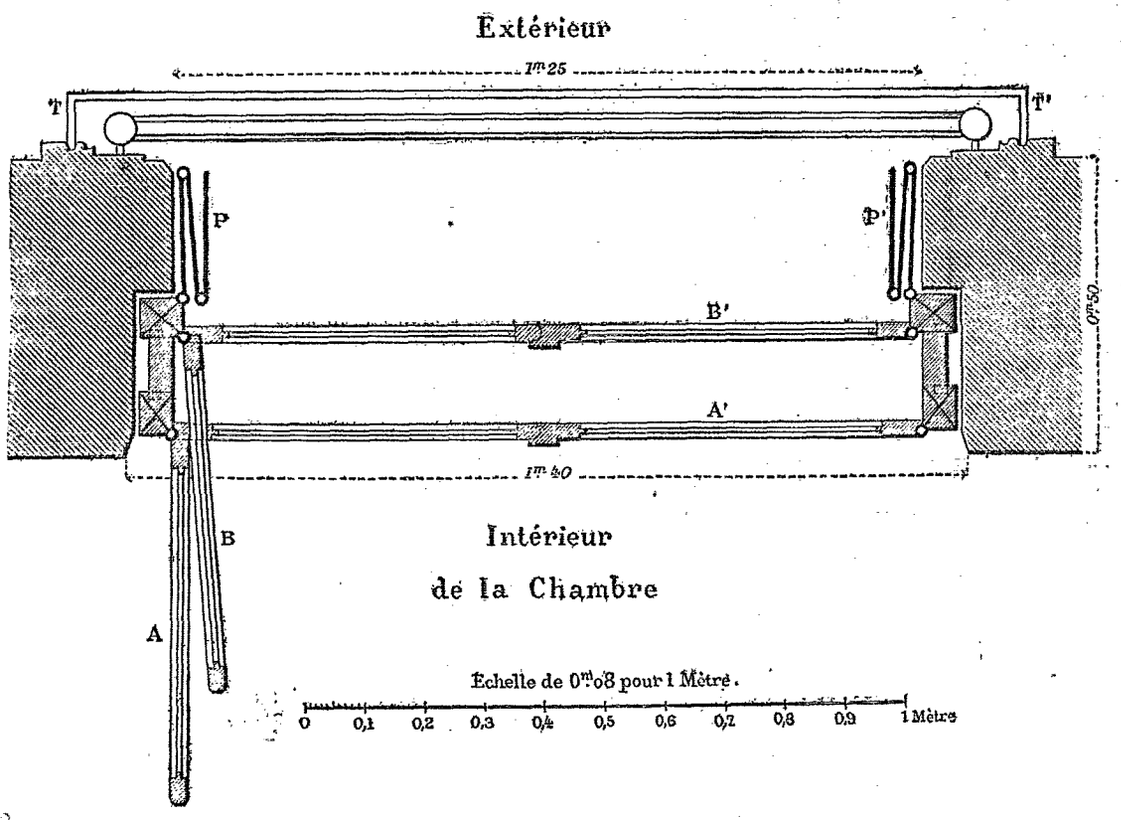
— Paresseux! s'écria leur père, vous voulez donc vous faire attendre?

— Ne nous attendez pas, dit le mari; Liska et moi nous avons pensé que les plus belles fêtes ne valaient pas pour nous le bonheur de passer ici la journée ensemble. Ainsi, amusez-vous bien; nous restons chez nous.

La fin à une prochaine livraison.

LES DOUBLES FENÊTRES.

Pourquoi la fenêtre double, partout usitée en Russie, conserve-t-elle si bien la chaleur intérieure des habitations? Est-ce parce que l'on est en quelque sorte défendu contre le froid par deux fenêtres, au lieu de ne l'être que par une seule? Cette explication ne serait pas suffisante. Si l'on est protégé contre le froid extérieur, c'est grâce à la masse d'air emprisonnée entre les deux fenêtres. L'air



Plan d'une double fenêtre.

est, en effet, si extraordinaire que cela puisse paraître, un gaz très-mauvais conducteur de la chaleur : il forme le meilleur et le plus simple isolant que l'on puisse trouver. La chaleur de l'appartement est donc parfaitement conservée par la couche d'air de la double fenêtre. Elle ne subit point de déperdition au dehors. Par la même cause, la double fenêtre n'est pas moins utile pendant l'été : elle empêche la chaleur de l'air atmosphérique de pénétrer dans l'habitation. Ainsi la double fenêtre, avec sa couche d'air isolante, peut se comparer au burnous de laine de l'Arabe ou au manteau de l'Espagnol, qui le préserve de la chaleur tout aussi bien qu'il le garantit du froid; de même que le burnous ou le manteau, c'est un isolant.

La double fenêtre peut rendre encore un autre service. Ses vitres en verre forment une serre. Le soleil échauffe l'air qu'elles renferment; les rayons calorifiques y sont emmagasinés comme sous la cloche à melon. Entre deux fenêtres, on peut faire croître des plantes grasses et même du raisin : c'est ce que nous avons vu, par exemple, à une double fenêtre de Saint-Malo.

Ce que nous disons de la double fenêtre peut donner l'envie à quelque lecteur de s'en faire construire une ou plusieurs dans son habitation. C'est peu coûteux. Voici le plan :

TT' est la barre d'appui extérieure de la croisée. Les deux fenêtres montées sur un châssis de bois sont représentées en AA' et BB'. Les deux montants A, B, sont figurés ouverts. — P et P' sont des volets en tôle. On peut, si le mur est moins épais que celui que nous figurons, les remplacer par un store que l'on descend à volonté entre les deux fenêtres.

LE PIC.



Le Pic moyen épeiche (1). — Dessin de Freeman.

La fantaisie n'a pas seule fait les frais des inventions mythologiques des anciens; il s'y mêle presque toujours une observation attentive et exacte de la nature. Que Picus, fils de Saturne, ait été changé en oiseau par la magicienne Circé, qu'il dédaignait, l'imagination pure n'est redevable qu'à elle-même de cette fiction; mais il y a certainement un sentiment juste en même temps que poétique de la réalité dans les paroles suivantes d'Ovide :

« Picus prend la fuite et s'étonne de courir avec une vitesse surnaturelle; son corps se couvre de plumes, et il se voit avec indignation devenir un oiseau, nouvel hôte des forêts du Latium; il frappe d'un bec irrité le dur tronc des chênes, et parcourt les longs rameaux en déchirant leur écorce; son plumage a conservé la pourpre et l'or de son manteau. »

Le pic, en effet, habite les forêts et les bois; il y vit en fugitif, en sauvage; au moindre bruit, il s'enfuit à tire-d'aile sous les futaies en poussant des cris aigus qui retentissent au loin; il est sans cesse occupé à grimper le long des troncs et des branches où il se cramponne avec ses ongles crochus en s'appuyant sur les plumes roides de sa queue, et à frapper l'écorce de son bec robuste pour en faire sortir les larves, que d'un coup de sa langue gluante il saisit et avale.

Avec un tel caractère, avec de tels instruments, on ne peut s'attendre à trouver dans le pic un vannier ou un tisserand; la nature aurait manqué aux lois d'harmonie qu'elle s'impose toujours, en faisant de lui autre chose qu'un charpentier, un bûcheron : le pic est, en effet, le bûcheron par excellence. Avec son bec en forme de coin, il cogne, il pioche avec passion; dès qu'il se trouve à portée d'un morceau de bois, il faut qu'il l'attaque, le creuse, le hache; il y met une ardeur qui semble de la rage; il y emploie une activité, une force extraordinaires; à peine voit-on le mouvement de sa tête qui apparaît en deux endroits en même temps, et les copeaux volent, le trou s'agrandit avec une rapidité surprenante. Mettez-le

(1) Le dessinateur a supposé une large coupure dans l'arbre pour qu'on puisse voir les œufs et juger de la profondeur du nid. Dans la réalité, il n'y a qu'une ouverture : c'est celle où la mère pic se tient en ce moment, comme pour s'opposer à l'entrée d'un couple de troglodytes, qui probablement ont été les premiers possesseurs du nid.

dans une cage, il s'acharnera après la planche du fond, et, fût-elle de chêne, il l'aura bientôt percée. Si vous l'enfermez dans une chambre, les meubles et les boiseries porteront bientôt des marques de sa présence.

Wilson raconte qu'il s'empara un jour d'un pic (le pic à bec d'ivoire, *Picus principalis*, de l'Amérique septentrionale) qui n'avait été que légèrement blessé à l'aile. « Au moment où cet oiseau se sentit pris, dit-il, il poussa des cris lamentables, tout à fait pareils à ceux d'un enfant, et si violents que mon cheval effrayé faillit me renverser. Après l'avoir enveloppé, je l'emportai avec moi à Welmington (dans la Caroline du Nord). En passant dans les rues, les cris douloureux de mon pic attirèrent aux portes et aux fenêtres une foule de personnes, surtout de femmes, saisies d'épouvante. Quand je fus arrivé à la porte de l'hôtel où je voulais descendre, je vis venir à moi le maître de la maison avec un grand nombre de gens qui se trouvaient là, tous alarmés de ce qu'ils entendaient. Cet effroi augmenta encore lorsque je demandai si l'on pouvait me loger, moi et mon enfant. L'hôte me regarda, pâle et effaré, tandis que les autres fixaient sur moi des regards non moins étonnés. Après m'être amusé à leurs dépens une minute ou deux, je découvris mon pic, et cette exhibition fut accueillie par un éclat de rire général. Je montai et j'enfermai l'oiseau dans ma chambre, pendant que j'allais voir si l'on prenait soin de mon cheval. Au bout d'une heure je revins, et quand j'ouvris la porte, le pic poussa de nouveau son terrible cri, qui, cette fois, me sembla venir du chagrin d'avoir été découvert dans ses tentatives d'évasion. Il était monté le long de la fenêtre, presque à la hauteur du plafond, et là il s'était mis à creuser le mur. De gros morceaux de plâtre étaient tombés à terre, la poutre avait été mise à nu dans une étendue d'à peu près quinze pouces carrés, et une excavation où l'on aurait pu mettre le poing y était déjà pratiquée; une heure de plus, et le prisonnier serait certainement parvenu à s'évader. Je l'attachai par une patte à la table, et le laissai de nouveau pour aller lui chercher de la nourriture. En remontant l'escalier, j'entendis qu'il s'était remis à l'ouvrage; je me hâtai d'ouvrir la porte, mais il était trop tard : à ma grande mortification, je m'aperçus qu'il avait complétement abîmé la table d'acajou qui retenait sa corde et contre laquelle il avait tourné toute sa colère. »

Malgré leurs armes puissantes, malgré leur ardeur au travail, les pics ne font pas dans nos forêts les dégâts dont on serait tenté de les accuser. Soit qu'ils cherchent les insectes dont ils se nourrissent, soit qu'ils veuillent se construire un nid, c'est toujours aux arbres malades qu'ils s'attaquent. On peut même dire qu'en délivrant ceux-ci des innombrables parasites qui les rongent, ils concourent à la conservation de nos bois et sont les auxiliaires des gardes forestiers (qui néanmoins les méconnaissent et les tuent); ils auscultent, ils sondent, ils fouillent les parties gangrenées; ils tranchent largement, mais en même temps ils guérissent; ils sont, non pas les bourreaux, mais plutôt les chirurgiens des chênes et des hêtres, des frênes et des pins, des grands dignitaires du règne végétal.

Quant à leur nid (qui leur sert aussi de demeure pendant la nuit, particularité que l'on retrouve chez la plupart des oiseaux qui nichent dans des trous), ils n'occasionnent pas un grand dommage en le creusant dans le cœur des arbres cariés. Le mâle et la femelle y travaillent sans relâche et tour à tour, l'un se tenant en dehors comme pour encourager l'autre tandis qu'il pioche, et, quand il est fatigué, prenant aussitôt sa place; ils percent ainsi un trou circulaire dans les couches vives du tronc jusqu'à ce qu'ils atteignent le centre vermoulu, qu'ils évident en rejetant au dehors avec les pieds les copeaux et la poussière. Plusieurs espèces ont la précaution de porter ces débris au loin et de les éparpiller pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis. Le nid n'est presque jamais situé à moins de quinze ou vingt pieds au-dessus du sol; souvent il s'ouvre immédiatement au-dessous de l'insertion d'une grosse branche, et, grâce à cette disposition, il se trouve à l'abri de l'accès de l'eau dans les pluies violentes. Sa cavité, d'abord horizontale ou oblique, puis perpendiculaire, est plus ou moins profonde, quelquefois d'une dizaine de pouces seulement, quelquefois de plusieurs pieds. On a cru remarquer que plus l'oiseau est vieux, plus son trou s'enfonce dans l'intérieur de l'arbre; peut-être apprend-il avec l'âge, acquiert-il de l'expérience, et sait-il que ces catacombes inaccessibles sont pour lui un plus sûr asile. Il est curieux de voir la femelle, avant de commencer à pondre, visiter souvent la place, l'examiner en tous sens à l'intérieur et à l'extérieur et y porter la plus minutieuse attention, comme doit le faire tout prudent locataire avant d'entrer dans une maison neuve; l'examen terminé, elle prend enfin possession. Ses œufs sont déposés à l'endroit le plus doux, le plus poli, sur une couche de menus copeaux, au fond de la cavité.

Quelquefois un pic, — particulièrement le pic *épeiche*, — s'établit, pour y faire sa ponte, dans le gîte d'un couple de troglodytes, qui, après une lutte obstinée, héroïque, mais trop inégale, est obligé d'abandonner son domicile à l'envahisseur.

Ce n'est pas dans nos contrées, c'est dans l'Amérique septentrionale, qu'il faut juger des travaux de cet intrépide charpentier. Les parties basses et humides des Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama, de la Louisiane et du Mississipi, sont les retraites favorites des pics à bec d'ivoire, les rois de la tribu; ils se plaisent dans ces marécages immenses où les arbres s'étouffent et pourrissent, où les insectes fourmillent. « S'ils viennent à découvrir quelque gros tronc mort, à moitié gisant et brisé, dit Audubon, ils se jettent dessus et le travaillent avec une telle vigueur, qu'en peu de jours ils l'ont presque entièrement démoli. J'ai vu les restes de quelques-uns de ces antiques monarques de nos forêts, ainsi minés, et d'une façon si singulière, que le tronc chancelant et haché semblait n'être plus soutenu que par l'énorme tas de copeaux qui l'entourait à sa base. Leur bec est si puissant et ils en frappent d'une telle force, que d'un seul coup ils enlèvent des morceaux d'écorce de sept à huit pouces de long, et peuvent, en commençant à l'extrémité d'une branche sèche, la dépouiller sur une étendue de vingt à trente pieds dans l'espace de quelques heures. »

Buffon nous représente le pic comme un oiseau malheureux et disgracié, obligé, pour vivre, à un travail rude et maussade, condamné à la galère perpétuelle, ne goûtant ni loisir, ni délassement, ni repos, n'ayant que des accents plaintifs pour exprimer ses efforts et sa peine. Wilson, dans son amour de la nature et plus confiant dans la sagesse et la bonté du Créateur, en a jugé tout autrement. « Peut-on l'accuser de mener une vie triste et vulgaire, dit-il, et d'être condamné aux travaux forcés, celui qui prend son premier repas à la lueur empourprée de l'aurore, et qui passe les plus belles et les plus douces heures de la matinée perché au sommet des grands arbres, appelant sa compagne et ses frères ou se mêlant à eux pour voler et s'ébattre joyeusement autour de leurs arbres favoris? Peut-on dire que la nécessité n'accorde pas un seul instant de repos à cet oiseau qui, pendant que tant d'autres sont exposés aux terribles orages de la nuit, reste chaudement abrité dans le doux asile qu'il s'est lui-même construit? Peut-on lui reprocher de mener une vie pré-

caire, emprisonnée dans l'étroite circonférence d'un arbre, à lui qui, poussé par la saison ou par son désir, parcourt et les pays glacés et les zones torrides, demandant sa nourriture à l'abondance de ces régions variées? » Les Indiens de l'Amérique septentrionale partagent l'avis de Wilson et vont encore plus loin dans leur admiration. Ils ont vu le pic, roi dans son domaine, se livrer sans cesse au plaisir de la chasse; ils l'ont vu, attaqué par l'homme, se défendre jusqu'à la dernière extrémité, réussir, avec son bec et ses ongles, à échapper aux mains de son ennemi, et même quelquefois, blessé mortellement, gagner, plutôt que de se laisser prendre, l'arbre le plus rapproché, grimper jusqu'à la dernière branche et rester cramponné à l'écorce des heures entières, même après sa mort. Touchés de tant de courage, de tant d'intrépidité chez un oiseau, on dit qu'ils recherchent sa tête au même titre que les serres du faucon, que le crâne de l'aigle, non-seulement comme un ornement pour s'en parer, mais comme un emblème et comme un talisman, dans l'espoir d'acquérir par le contact les vertus qu'ils estiment en lui.

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Suite. — Voy. p. 135.

La traînée doit se faire aussitôt que le piége a été posé. L'instrument étant sorti du linge qui l'enveloppe, nous ne le toucherons, de même que tous les autres objets, qu'avec des gants en laine drapée imbibés de la graisse odorante décrite plus haut.

Avant de partir, nous avons fait frire des croûtons de pain blanc dans une portion de cette graisse à laquelle nous avons ajouté un peu de miel, et nous avons emporté, dans un sac spécial, de la paille hachée ou des balles d'avoine ou de blé.

Il ne faut pas oublier la *pièce de traînée*. Si l'on va au loup, le mieux sera de se procurer un quartier d'agneau; sinon, on prendra un lapin, qui sera également bon pour le renard. Pour la loutre, on emportera un poisson du pays : carpe, tanche, barbeau ou chevesne. En tout cas, la pièce de traînée, lapin fendu et à moitié dépouillé de sa peau qui traînera, sera attachée à une ficelle solide de 3 à 4 mètres, dont l'autre bout restera fixé au bras du piégeur.

Nous arrivons au plateau. Le piége est mis en terre, encore détendu, mais recouvert d'une légère couche de paille ou de balles. Nos chaussures sont abondamment graissées de la graisse composée, et, ce qui vaut mieux, des sabots destinés à ces opérations ont remplacé ou contiennent nos chaussures ordinaires. Partant du plateau et faisant un détour, nous allons retrouver un point où nous avons calculé que commencera la traînée, qui doit toujours avoir une direction telle que le piége reste à bon vent. Bien entendu, la traînée entourera et recoupera le bois où les animaux se tiennent et habitent la nuit.

Nous voici au point de départ; le lapin est mis par terre et traîné... Cinquante à soixante pas plus loin, nous répandons devant nous, à nos pieds, une poignée de balles, en lui donnant à peu près la forme et la grandeur du piége; puis nous mettons au milieu un de nos croûtons frits. On traîne toujours le lapin dessus ou tout à côté.

A 100 mètres plus loin, nous recommençons un autre *placeau* à croûton, puis un autre, et encore un autre; mais sur celui-ci on oublie, à dessein, le croûton.

Nous repartons, et toujours nous faisons des placeaux à croûton en passant la traînée dessus. En approchant du piége, à une trentaine de mètres, nous laissons tomber un croûton, et nous finissons par en attacher un à la détente. Nous armons l'instrument, nous le dépassons, continuant toujours la traînée; nous faisons encore un placeau vide, puis quelques-uns petits et appâtés, en nous éloignant par un grand détour et rentrant à la maison.

Lorsque la traînée est bien faite, et nous insistons sur ce point parce que d'elle dépend une partie du succès, il arrive que l'animal, empaumant le contre-pied près de la maison, va quand même, par ce chemin-là, se faire prendre au piége.

Faisons observer que si l'on tend un ou plusieurs piéges plus petits pour le putois, la martre, la belette ou la fouine, le procédé doit être le même.

Pour la loutre, la difficulté est assez grande, parce qu'il faut que le poisson soit très-frais, et l'on a beaucoup de peine à le mettre au piége quand il est vivant ou mort seulement depuis quelques minutes. Par ses soubresauts, il détendrait tout. On peut amorcer avec une écrevisse, que l'on place sur le dos; mais il faut laisser manger plusieurs nuits l'appât sur le piége détendu. On doit le placer sur un endroit découvert du rivage.

On prend ainsi au traquenard tous les quadrupèdes malfaisants; cependant, ce n'est pas cet engin que l'on oppose, la plupart du temps, aux dégâts des petits carnassiers : c'est plutôt l'*assommoir*, le plus économique des piéges, et, sans contredit, l'un des plus sûrs. Il n'est personne à la campagne qui, à l'aide des instruments les plus simples et les plus communs, un couteau et une scie, ne puisse faire des assommoirs, les multiplier autant que besoin est, et défendre ainsi soit son poulailler, soit sa chasse, contre les dépradations des martres, putois et *tutti quanti*.

Une marchette ou bascule, planche mobile B, est placée

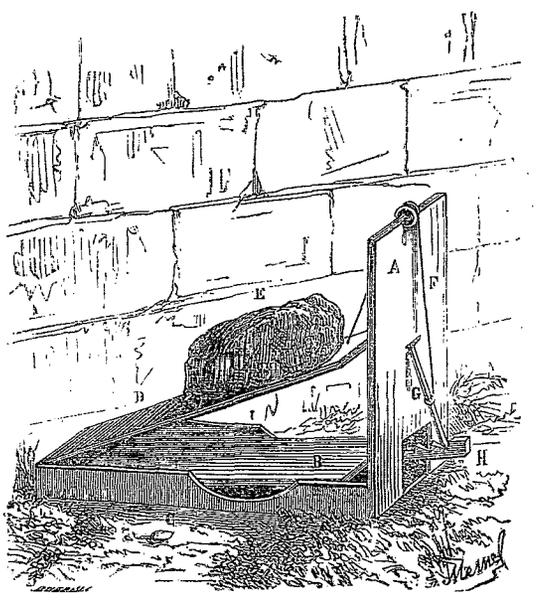


FIG. 6.

A. Montant vertical. — B. Marchette. — C. Bâti horizontal. — D. Côté du tableau. — E. Pierre pesante. — F. Corde du bilboquet. — G. Le bilboquet. — H. Manche à crans de la marchette.

au milieu du sentier, sur le passage de l'animal; elle cède sous son poids et déclanche en même temps une masse pesante qui lui tombe sur la tête et l'assomme. L'instrument a ordinairement 0m.70 de long sur 0m.23 de large en dedans, sur la marchette. On place dessus un tasseau qui retient une pierre de 6 à 8 kilogrammes et l'empêche de rouler.

L'assommoir a un inconvénient, c'est que tout ce qui fait partir le bilboquet est assommé. Il faut que ce piége soit surveillé, détendu tous les matins, placé intelligemment : on peut y prendre, en moyenne, *un* animal nuisible par mois. Si l'on en tend quarante ou cinquante tous les matins, et ce n'est pas une grande dépense, on garde suffisamment la ferme, le château, la garenne. Comme ces piéges sont tout en bois, et que, vu leur poids, on ne les rentre pas, ils restent, quoique placés souvent dans une haie ou sous un arbre, exposés aux intempéries : on aura donc raison de les tremper dans une solution de couperose bleue (sulfate de cuivre), qui les injectera et leur assurera une très-longue conservation.

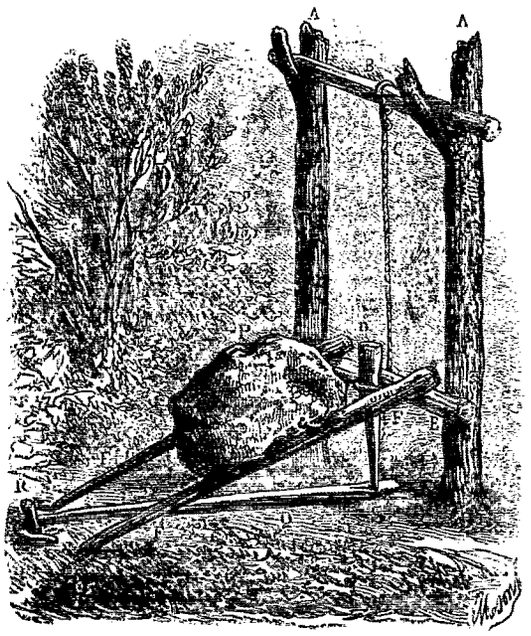


Fig. 7.

A, A. Pieds, arbres ou piquets solides; ces arbres peuvent ne pas être étêtés. — B. Traverse placée sur leurs fourches. — C. Corde du bilboquet. — D. Supports de la pierre. — E. Traverse simplement appuyée contre les arbres.— F. Bilboquet — P. Pierre.— Q. Marchette. — R. Pièce qui la retient par un crochet. — S. Cran du bout où s'encoche le bilboquet.

Il est absolument inutile d'entrer dans des explications détaillées et sur la manière de construire ce piége et sur celle de le tendre : l'examen des figures que nous en donnons suffit pour montrer qu'on peut varier la forme de l'assommoir suivant les besoins. Le plus simple (fig. 7) se place entre deux branches de taillis ou deux jeunes pieds d'arbres : il est très-économique, puisqu'on le fait sur le lieu même avec une simple serpe; mais il ne peut changer de place, et la mobilité du piége est souvent une chance de succès. Pour bien placer leurs piéges, les gens de la campagne ont dû étudier les mœurs de leurs plus dangereux ennemis; car, remarquons-le, l'assommoir ne s'amorce généralement pas : il prend tout ce qui passe; il faut donc le placer sur le trajet même, probable ou certain, de l'animal.

Dans les fourrés, les bois, les taillis, les jardins, le putois et la fouine choisissent toujours un sentier frayé, chemin, layon, mur, lisse de barrière, pour arriver, craignant toujours de mouiller et de souiller leur fourrure. Cette route parfaitement constante est, surtout pour le putois, reconnaissable à ses fumés. Rien n'est plus aisé que de tracer, dans les fourrés où se retire ce gibier, de petits chemins de 0m.50 de large, de les faire passer autour des cépées, dans les endroits les plus épais, et d'y placer, tous les cinquante pas, un assommoir. L'herbe fourrée des endroits voisins, même celle des clairières, défendra suffisamment aux bêtes qu'on traque ainsi de passer à côté.

Lorsqu'il s'agit d'une basse-cour ou des environs, là où le sol est nu et dur, on se rapprochera des tas de fagots, des murs sur le sommet desquels même on pourra placer des piéges, dût-on y faire quelques dégâts qu'on réparerait ensuite. Si l'on veut poursuivre les animaux dans la grange même, il faut abandonner l'assommoir (fig. 6) pour adopter (fig. 8) une sorte de boîte à détente dont nous parlerons tout à l'heure. En effet, quel que soit l'assommoir à poids employé, il faut enterrer la partie inférieure de manière que la marchette affleure le terrain du sentier. Une fois la planche supérieure levée, on peut le couvrir de gazon et de feuilles de manière à tout dissimuler.

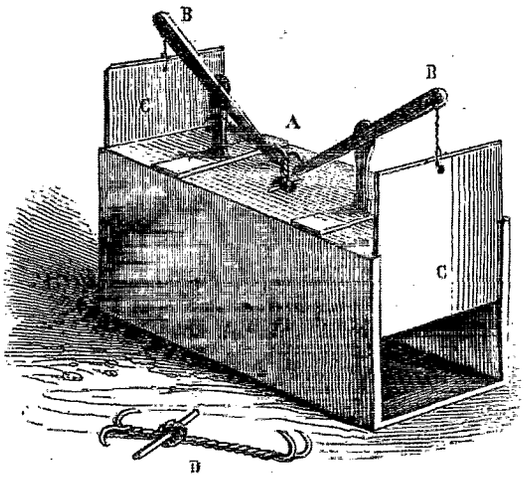


Fig. 8.

A. Tête de la détente en fil de fer. — B, B. Leviers des trappes. — C, C. Trappes à coulisse. — D. Détente sortie de la boîte.

Il ne faut pas oublier que le putois, la martre, la fouine et la belette sont des animaux très-fins et très-défiants qui, du premier moment qu'ils verront le piége en suivant le sentier, n'y passeront pas. D'où cette conclusion qu'il faut tendre *à blanc* pendant un certain nombre de jours, c'est-à-dire à marchette solide, piége enrayé, jusqu'à ce qu'on pense que le bâtis et tout ce qui compose l'engin ont pu perdre toute odeur de l'homme. Quant à nous, nous avons soin, en plaçant un piége neuf ou en en retendant un vieux, de le frotter abondamment de serpolet, de menthe et d'autres herbes odoriférantes capables de masquer l'odeur de nos mains et de notre corps qui a pu rester même aux arbustes et aux branches des environs. L'emploi des graisses peut y être adjoint, surtout quand le piége *a pris* et s'est imprégné de l'odeur si tenace de la belette ou du putois.

La suite à une autre livraison.

ABBAYE DES VAUX DE CERNAY.

Fin. — Voy. p. 177.

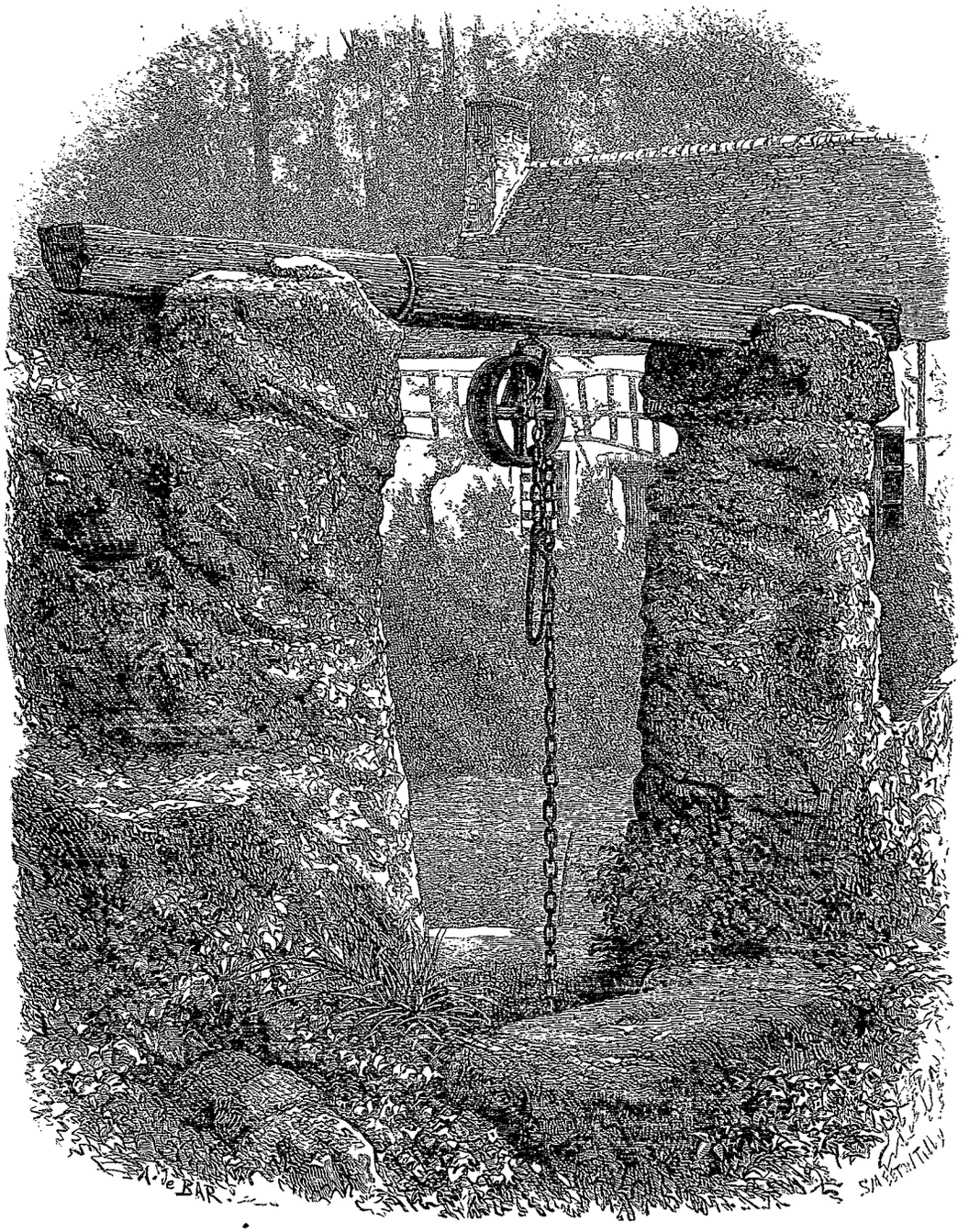
ABBÉS DES VAUX DE CERNAY.

Jean V de Rully de Saint-Gengoul eut la précaution, en 1475, de se réfugier à l'abbaye du Trésor de Vernon, pendant que la peste ravageait le couvent des Vaux. Son successeur, Jean VI, moine de Belle-Branche en Anjou,

ne gouverna pas l'abbaye. Il se retira, en 1480, avec une pension.

L'abbé suivant, Jean VII le Chevrier échangea avec Michel Buffereau l'abbaye des Vaux de Cernay contre celle de l'Oratoire, au diocèse d'Angers, moyennant une pension annuelle. Comme cette pension, pour une raison ou pour une autre, ne lui était pas payée, il rentra à la tête de gens armés dans le monastère des Vaux, et ne l'évacua qu'après avoir reçu son argent.

Michel Buffereau administra ensuite tranquillement l'abbaye jusqu'en 1503, date de sa mort. Avec son successeur, Pierre III Tessé, revinrent les difficultés. Le



Ruines de l'abbaye des Vaux de Cernay. — Puits. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Diot et Taupin.

nouvel abbé avait été élu par les religieux. Mais Louis de Bourbon, évêque d'Avranches, et abbé commendataire de Savigny, considéra l'élection comme nulle, parce qu'il n'y avait point été appelé, et nomma abbé des Vaux Richard-le-Comte, prieur de Savigny, et, à la mort de celui-ci, Michel du Bois-Bunel. Au commencement de 1506, cette compétition cessa, et Pierre Tessé fut seul abbé. Il obtint en 1510, du roi Louis XII, la création d'un marché à Cernay, tous les mercredis, disent les uns, tous les mardis, disent les autres, plus une foire franche à la Saint-Thibaut.

Jean VIII des Monceaux ou de Bazemont, natif de Dampierre, successeur de Pierre Tessé, eut également de la peine à prendre possession définitive de son abbaye. Il avait été élu par les religieux (1516). Mais Louis d'Estouteville, abbé commendataire de Savigny, lui opposa Ambroise Perret, prieur de Savigny.

Il est vrai que cet Ambroise Perret se désista de ses prétentions l'année suivante. Louis Ier de Baisne ou de Bajoue, né à Montfort, gouverna le couvent de 1522 à 1542. Nous l'avons nommé uniquement parce qu'il fut le dernier des abbés réguliers de l'abbaye des Vaux. Avec

son successeur, Antoine Sanguin ou Seguin, évêque d'Orléans et ensuite de Toulouse, grand aumônier de France, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, et connu surtout sous le nom de cardinal de Meudon, commence la série des abbés *commendataires*. Nous avons déjà employé ce terme à propos de Louis d'Estouteville et de Louis de Bourbon; il ne sera pas inutile de l'expliquer, maintenant qu'il se rapporte spécialement aux abbés du monastère dont nous esquissons l'histoire.

A l'origine, le *commendataire* ou *commandataire* était purement et simplement un économe, qui administrait un bénéfice vacant jusqu'à la nomination d'un nouveau titulaire. Ainsi, quand un évêché devenait vacant, l'administration en était confiée à l'évêque le plus proche, qui, de ce fait, prenait le nom d'évêque commendataire. On agissait de même pour des vacances d'abbaye; seulement, les abus se glissèrent bien vite, et il arriva un moment où on laissa des abbés *commendataires* jouir pendant toute leur vie des revenus d'une abbaye. Il y a plus; quoique supérieurs de religieux *réguliers*, les abbés commendataires étaient ecclésiastiques *séculiers*, comme on l'a déjà dit plus haut.

On sait qu'au moyen âge il y eut une longue et terrible lutte engagée au sujet du trafic des biens ecclésiastiques: c'est la lutte des *Investitures*. Ce trafic, supprimé d'une façon, recommence d'une autre au moyen des *commendes*. On nomme abbés commendataires des évêques, des archevêques, que l'on voulait récompenser de tels ou tels services. Leur rôle consistait à jouir de l'usufruit des biens d'un couvent et des honneurs attachés au titre d'abbé, mais sans remplir aucune des conditions et obligations imposées aux chefs des communautés religieuses. Ces abbés ne *résidaient* pas. Bien souvent c'étaient des favoris que le roi voulait enrichir : ils n'avaient, du reste, rien à voir à la discipline intérieure du couvent; et cette clause de leur nomination était fort sage, attendu que l'on en arriva à nommer non plus des évêques, mais des courtisans qui n'étaient même pas dans les ordres, et dont la conduite n'était souvent rien moins qu'édifiante.

Le premier abbé commendataire des Vaux de Cernay fut Antoine Sanguin, cardinal de Meudon; il fut nommé à ce bénéfice par François Ier, à la demande d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, sa parente. Il avait cinq autres bénéfices. Il semble avoir été plus que parcimonieux pour les vingt-deux moines qui habitaient alors l'abbaye, « à qui il donnait tout juste de quoi manger et de quoi se vêtir. » On lui doit pourtant d'avoir fait composer un cartulaire de l'abbaye.

Louis II Guillard, évêque de Châlon et abbé de Sainte-Marie de Cîteaux, lui succéda en 1559, et, deux ans plus tard, résigna en faveur de son neveu Charles Guillard, évêque de Chartres.

L'année suivante, en 1562, l'abbaye fut ravagée par les huguenots. L'ouvrage connu sous le nom de *Gallia christiana* raconte cette dévastation et ajoute, en parlant de Charles Guillard : « Il aurait dû compatir à ce désastre, mais il l'augmenta plutôt, en aliénant un grand nombre de biens de l'abbaye; ce qui ne doit pas paraître étonnant, attendu qu'il fut lui-même accusé d'hérésie. » L'aliénation des biens de l'abbaye est un fait certain; quant au reproche d'hérésie, il est également certain que l'évêque Guillard fit venir à Chartres un moine des Vaux de Cernay, qui prêcha publiquement la doctrine de Luther. Il fut même mandé à Rome pour se justifier, et avec lui furent mandés aussi Odet de Coligny, évêque de Beauvais, et Jean de Montluc, évêque de Valence. Il revint avec l'absolution du pape; mais les Chartrains se montrèrent plus scrupuleux et plus exigeants que la cour de Rome, et ne voulurent jamais permettre à leur évêque de résider dans leur ville.

Mathurin Vincent, chapelain du roi, qui lui succéda, échangea l'abbaye des Vaux de Cernay avec François de Joyeuse, cardinal-archevêque de Narbonne, pour celle de Saint-Savin, à Poitiers. Le nombre des moines avait été réduit à quinze. François de Joyeuse, qui aimait le changement, n'eut pas plutôt l'abbaye des Vaux, qu'il l'échangea pour celle d'Aurillac avec Philippe Desportes.

PHILIPPE DESPORTES.

Ce Desportes, beaucoup plus connu comme poëte que comme abbé, était né à Chartres, et, après avoir voyagé quelque temps en Italie, où il puisa des inspirations que l'on retrouve dans ses poésies, il accompagna en Pologne le duc d'Anjou, qui fut plus tard Henri III. Ce dernier, de retour en France, et en possession de la couronne, dota son favori d'abbayes dont les revenus formaient la somme, énorme pour le temps, de 10 000 écus. « Quand on regarde le ciel par une belle nuit, dit M. Sainte-Beuve, on y découvre étoiles sur étoiles; plus on regarde dans la vie de Desportes, plus on y découvre d'abbayes. » Il faut reconnaître, du reste, que Desportes fit un noble usage de sa fortune : il mit sa bibliothèque, qui était fort riche, à la disposition des gens de lettres; et, comme abbé, il se conduisit généreusement : ainsi, il améliora le sort des moines des Vaux, pour ne citer que ceux-là, et augmenta la part de revenu qui devait être attribuée à chacun d'eux.

A la mort de Henri III, Desportes suivit le parti de la Ligue, et fut dépossédé par Henri IV de ses nombreux bénéfices. Le poëte-abbé adressa des suppliques au roi, et essaya de justifier sa conduite, en prétendant qu'il avait fait semblant de suivre le parti de la Ligue afin de pouvoir plus commodément servir le roi. Henri IV ne crut pas à la sincérité de ces protestations, mais il jugea à propos de ne pas mécontenter le poëte, et lui rendit ses abbayes de Josaphat (commune de Lèves, près de Chartres), de Thiron (diocèse de Chartres, arrondissement de Nogent-le-Rotrou), de Bonport (près de Pont-de-l'Arche, diocèse d'Évreux), et des Vaux de Cernay.

Desportes, dans la dernière partie de sa vie, renonça à la poésie légère, qu'il avait jusque-là cultivée, et qui lui avait surtout mérité les faveurs royales, et, se retirant dans l'abbaye de Bonport, où il mena une vie opulente et paisible, il composa des poésies religieuses, dont les plus connues sont la traduction des psaumes.

Desportes fut violemment attaqué, comme on le sait, par Malherbe, et certes ses poésies ne sont pas toujours à l'abri de la critique; toutefois, nous ne pouvons résister au désir de citer un de ses sonnets, qui est d'une belle inspiration et d'une langue énergique :

Icare cheut icy, le jeune audacieux
Qui pour voller au ciel eust assez de courage :
Icy tomba son corps desgarny de plumage,
Laissant tout brave cœur de sa chute envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau estonna sa jeunesse.
Le pouvoir lui faillit, et non la hardiesse :
Il eut pour le brusler des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute adventure;
Le ciel fut son desir, la mer sa sepulture;
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau?

La nomination de Desportes comme abbé, bien qu'elle

paraisse bizarre aujourd'hui, avait été, jusqu'à un certain point, dans les habitudes du temps.

HENRI DE BOURBON DE VERNEUIL.

La nomination de son successeur fut un véritable scandale. On nomma abbé des Vaux un enfant de trois ans, Henri de Bourbon de Verneuil, fils illégitime de Henri IV. Ce très-jeune abbé reçut bientôt, pour les joindre à son abbaye des Vaux, celles de Saint-Germain des Prés, de Fécamp, d'Ourscamp (*Ursicampus*, près de Noyon), de Saint-Taurin d'Évreux, et l'évêché de Metz.

Henri de Bourbon resta abbé et évêque jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans; alors il se fit relever de ses vœux et quitta les ordres pour se marier.

JEAN-CASIMIR.

L'abbaye fut donnée par Louis XIV à Jean-Casimir, ancien roi de Pologne. Ce Jean-Casimir avait été primitivement jésuite et cardinal. A la mort de son frère Wladislas VII, il fut élu roi, et le pape lui donna même une dispense pour épouser sa belle-sœur. Il eut à lutter contre les Suédois, qui le battirent d'abord à Varsovie en 1656, mais qui furent ensuite repoussés. La paix d'Oliva ratifia cette victoire et garantit à Jean-Casimir la possession de son royaume. Il battit aussi les Moscovites en Lithuanie. Lorsque sa femme mourut, en 1667, il se dégoûta du pouvoir, et, après avoir abdiqué, se retira dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés, une des huit que Louis XIV lui avait données. Les sept autres étaient : Ourscamp, la Valasse (autrement *Sainte-Marie le Vœu*, canton de Caudebec), Fécamp, Bonport, Saint-Taurin d'Évreux, Thiron, et les Vaux de Cernay.

On a le procès-verbal détaillé de la prise de possession faite en son nom, le 28 juin 1669, par Daniel de Barez de Saint-Martin, abbé de la Chaise-Dieu, « conseiller du roy, commandeur de l'ordre de Saint-Michel, fondé de procuration de sérénissime Jean-Casimir, roy de Pologne et de Suède. »

Ledit abbé arriva aux Vaux accompagné du « sieur Pachot, intendant de Sa Majesté Polonoise en ses huict abbayes. »

Il y eut un dîner, et le curé de Cernay, Houdin, qui rédigea le procès-verbal de la cérémonie, y consigna que « le régalle en poisson fut fort beau, et la santé de Sa Majesté Polonoise y fut beue, chappeau bas, et ensuitte de la compagnie. » Tout le reste se passa en la forme d'usage, et a été relaté avec conscience par le bon curé Houdin, qui l'avait écrit pour « la postérité. »

Jean-Casimir vint visiter l'abbaye en novembre 1671, et fut reçu avec un cérémonial royal; il mourut le 16 décembre suivant à Nevers, à son retour des eaux de Bourbon. On lui fit un tombeau à Paris, dans l'église de Saint-Germain des Prés, dont il était abbé.

BONNIN DE CHALUCET.

Jean-Casimir eut pour successeur Armand-Louis Bonnin de Chalucet, nommé abbé commendataire en 1673, et mort, en 1712, évêque de Toulon.

Dans le journal « de ce qui s'est fait et passé de considérable en la communanté des Vaux » pendant le prieurat de Charles Louvet (de 1680 à 1689), on trouve, au milieu de choses insignifiantes, des détails naïvement rédigés et qui édifient sur la façon dont s'exécutaient les constructions du roi :

« En juin 1685, nous avons fait desmolir une des granges de notre ferme de Saint-Non, qui estoit prest de tomber par sa caducité, n'ayant pas trouvé à propos de la rebastir, tant à cause que le Roy a pris quantité des terres de la dite ferme pour emploier et enfermer en son parc de Versailles, comme aussy à cause de la difficulté d'avoir des ouvriers et matériaux, qui sont tous occupés dans les ouvrages que le Roy fait à Versailles, jusques-là mesme qu'on oblige les ouvriers d'y aller travailler, et on ne permet pas qu'ils s'occupent aux besoignes des particuliers. »

Quelques visites à l'abbaye (du Dauphin en partie de chasse), quelques travaux de peinture et de menuiserie, des achats de vêtements et ornements sacerdotaux, semblent avoir été les événements « considérables » de cette période. Parmi les achats, il en est qui ne dénotent pas, à coup sûr, de bien grandes exigences artistiques de la part des moines des Vaux ou de leur prieur :

« En janvier 1688, écrit le rédacteur du journal, nous avons fait faire et achever trois tableaux de dix escus pièce; l'un est de la Purification de la Sainte Vierge, l'autre est une Sainte Famille, et l'autre du Baptesme de Nostre-Seigneur fait par saint Jean; et encore un quatriesme de mesme prix, qui représente les scribes et les pharisiens présentant à Nostre-Seigneur une monnoie. »

DE BROGLIE.

Charles-Maurice de Broglie, fils du maréchal de Broglie, fut nommé abbé commendataire en 1712. Il était aussi abbé du mont Saint-Michel. Il était de plus docteur en théologie et administrateur général du clergé de France.

On ne connaît pas le nom de son successeur immédiat. Celui qui vient ensuite, et qui fut le dernier abbé commendataire des Vaux de Cernay, est Louis-Charles Duplessis d'Argentré, évêque de Limoges.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ABBAYE.

L'Assemblée nationale, par un décret de 1790, avait accordé aux religieux la faculté de continuer la vie monastique : ceux qui l'abandonneraient pour rentrer dans le monde devaient recevoir une pension. En 1791, on dressa un tableau des moines de l'abbaye des Vaux de Cernay : il en restait onze. Ils quittèrent l'abbaye, et l'État en prit possession ainsi que des domaines qui y étaient attachés. En 1792 (18 octobre), les bâtiments et le jardin furent vendus comme bien national, et depuis ils ont eu plusieurs propriétaires.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette abbaye qui avait sur le pays d'alentour « tout droict de justice haute, moyenne et basse », comme l'attestent les quatre piliers de la justice monacale, dont les débris existent encore sur la côte entre l'abbaye et le village de Cernay? On conçoit combien il était désirable d'en être l'abbé quand on songe à ses nombreuses redevances de toute espèce, tant aux Vaux mêmes qu'en bien d'autres endroits; quand on parcourt la longue liste de ses possessions et revenus en prés, bois, vignes, terres, maisons, masures, manoirs et hôtels en divers lieux et jusque dans Paris, fermes et métairies avec colombiers, granges, étables, jardins, rentes de grains et argent, poules, chapons, vin sur plusieurs terres, cire, toile, etc. De cette puissance et de cette richesse, que reste-t-il? Des souvenirs et des ruines. En fait de souvenirs, il en est un que l'on est heureux de rapporter en passant, c'est que les piliers de la justice monacale ne servirent jamais, selon une tradition du pays, à aucune exécution. Quant aux ruines, on a pu, grâce à elles, retrouver et reconstituer une partie de cette existence des monastères, si intéressante à étudier. Ces murs, ces voûtes ogivales sans nervures du commencement du douzième siècle, d'un dessin et d'une architecture austères, ce grand escalier à grosse rampe de bois, ce vaste grenier à la charpente

de chêne si bien conservée, ce grand portail de l'église avec ses roses, ces restes de chapelles d'un style sévère comme celui de quelques-uns des bâtiments primitifs, ce pont, ces portes où l'on voit des traces de construction militaire remontant au moyen âge, ces fragments de sculptures où la renaissance a mis sa grâce, ces bâtiments d'époque encore plus moderne, et ces nombreuses pierres tombales, avec leurs dessins et leurs inscriptions; tous ces vestiges ont leur physionomie, leur caractère, leur intérêt; et maintenant, bien que la solitude se soit faite là où pendant de longues années a vécu une nombreuse famille d'hommes réunis par une pensée commune, l'historien et l'artiste ne trouvent pas que ce soit la mort et le désert, car les images du passé habitent et peuplent, pour qui sait les y voir, ces ruines où chaque siècle a inscrit sa date en caractères mémorables.

LA LOQUETTE, BATEAU DE PÊCHE

(LAC DE NEUCHATEL).

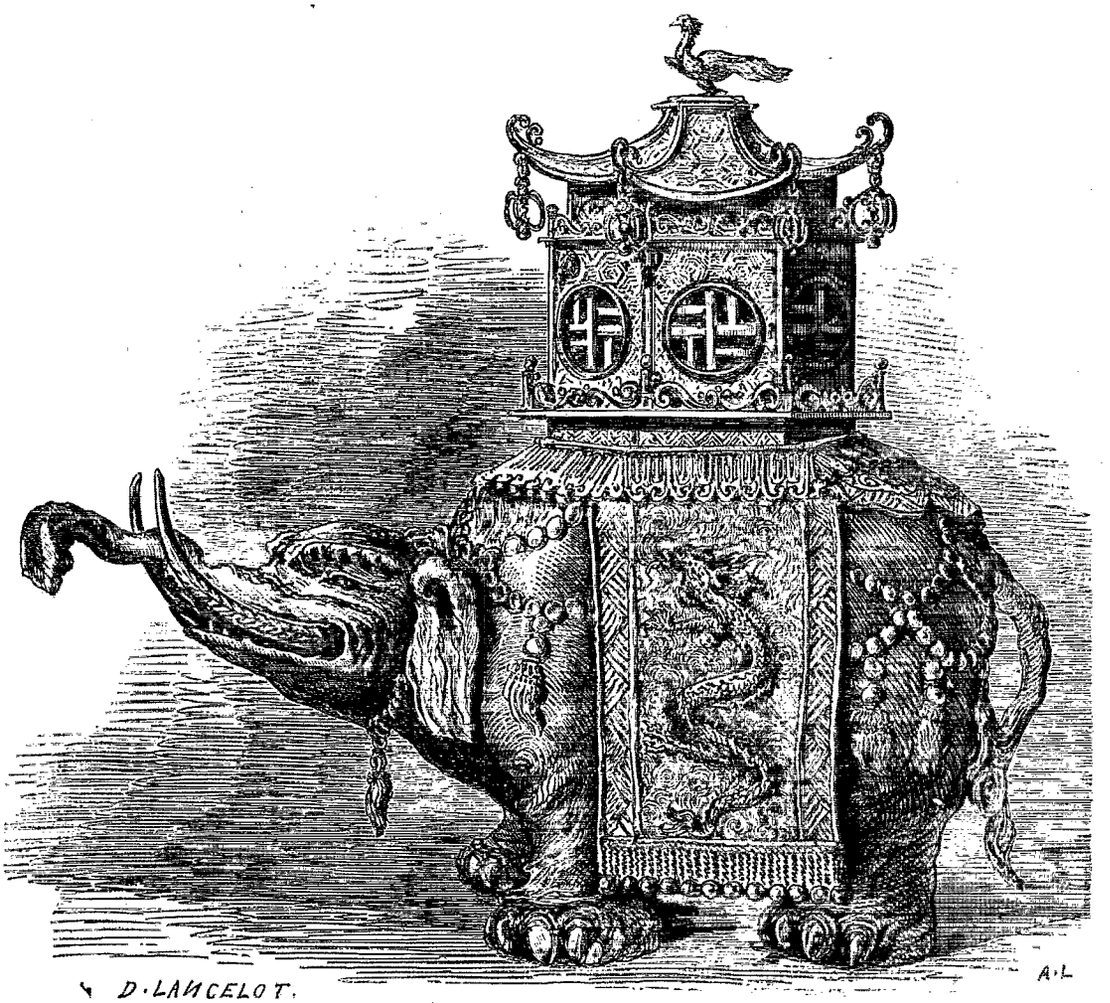
J'ai vu des chantiers de constructions navales; mais, à Saint-Nazaire pas plus qu'à la Ciotat, à Savone, à Pegli ou à San-Pier d'Arena, je n'ai rien aperçu qui ressemble à la loquette de nos pêcheurs sur le lac de Neuchâtel.

Rien de plus simple cependant. Trois planches assemblées en font l'affaire. A l'origine elle était probablement creusée dans un tronc d'arbre. Mais pour trouver les dimensions, les proportions qui lui donnent sa vitesse, son aplomb sur l'eau, son équilibre, sa résistance aux lames et au vent, il a fallu les calculs et les tâtonnements de longues générations. On a vu des pêcheurs opérer le sauvetage de bateaux en péril sans autre appareil que leur loquette, lorsque la tempête empêchait la marche d'embarcations plus grandes et plus compliquées. Mais si elle est légère et peut flotter sur des étangs de quelques pouces de profondeur, elle a l'inconvénient de ne pouvoir porter qu'un ou deux hommes; trois s'y trouveraient à l'étroit et lui feraient tirer trop d'eau. Pour être en état de naviguer sans danger sur ce fragile morceau de bois, on dit qu'il faut pouvoir, en pleine eau, se tenir debout sur l'arrière et regarder au zénith sans être pris de vertige. (1)

BRULE-PARFUMS CHINOIS.

Voy. p. 112.

Un éléphant, lourd, trapu, hideux, à l'air féroce, porte une pagode découpée à jour et ornée de petits pendentifs d'une recherche d'exécution qui contraste avec



Brûle-parfums chinois. (Collection de M. C. Gon, de la Rochelle.) — Dessin de Lancelot.

l'ampleur d'exécution de l'animal. Sur une grande housse qui retombe sur les flancs de l'éléphant, est figuré le dragon impérial, barbu et griffu, s'agitant au milieu des flammes. Ce petit bas-relief est fouillé et contourné avec un esprit d'exécution rare.

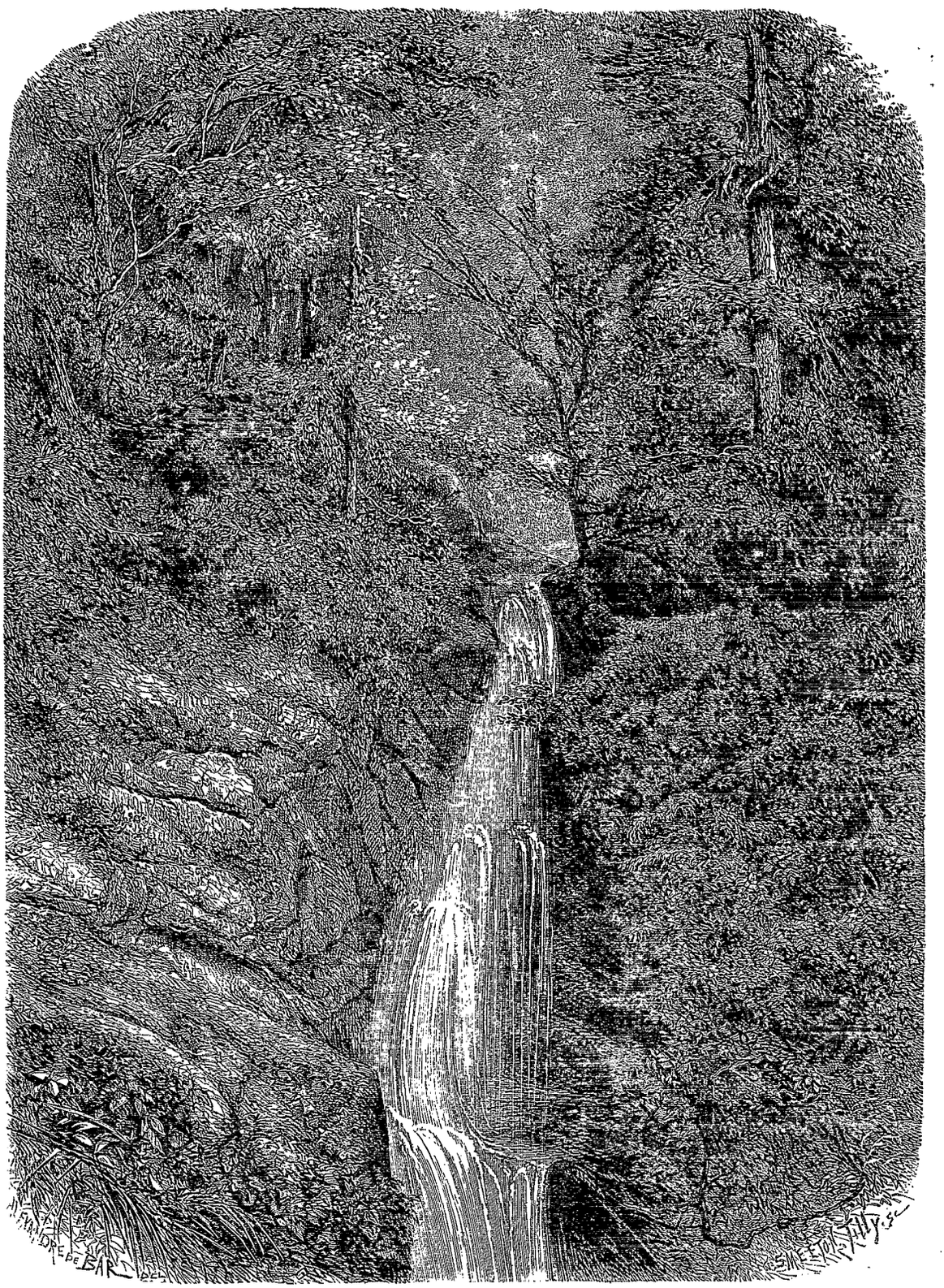
(1) *Le Robinson de la Tène*, par L. Favre. 1875, Sandoz.

UN COIN DE LA BASSE AUVERGNE.

QUELQUES LOCALITÉS ET QUELQUES LÉGENDES DU PUY-DE-DÔME.

Fin. — Voy. p. 161, 188.

III



Cascade du Plat-à-Barbe (Puy-de-Dôme). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de A. Davanne.

Dans ce pays des brebis et des chèvres, où le bon Dieu se nomme le *boun Bara*, — le bon Bélier, — il faut que le curieux amateur de sites pittoresques qui s'aventure vers la cascade vertigineuse du *Plat-à-Barbe* se garde bien de

s'attirer, par un mot ou par un geste qui se puisse mal interpréter, cette imprécation familière aux irritables habitants de la contrée : *Que le grand Jaro t'entraïno per las tricoussellas et las foumarellas !* Ce qui veut dire en pur *dorien*, — patois de la vallée de la Dore : — « Que le grand Diable te précipite à travers les roches et les broussailles ! » Si ce vœu peu chrétien tombe sur un voyageur qui n'a ni le pied sûr ni la tête solide, qu'il se hâte de revenir sur ses pas; car il est à craindre que son esprit troublé par les paroles menaçantes du montagnard arvernien ne le fasse trébucher près de l'abîme à la moindre pierre d'achoppement, et que la chute d'eau ne détermine sa propre chute.

Il est dit qu'une jeune et audacieuse étrangère, qui se faisait un point d'honneur d'aller sans guide partout où on lui signalait un danger à braver, mais qui était souvent gênée dans ses périlleux desseins par l'obstacle que lui opposait une surveillance affectueuse, résolut de la tromper pour faire en toute liberté une excursion à la cascade du Plat-à-Barbe.

Elle choisit un jour où la colonie des baigneurs du Mont-Dore devait aller, comme en pèlerinage, visiter la Vierge miraculeuse d'Orcival. Elle trouva un prétexte pour se dispenser du voyage, et dès que ses surveillants furent partis elle-même se mit en route.

Son livre conducteur à la main, elle arriva au lieu nommé la Grande-Scierie, où quelques moulins sont mis en mouvement par le ruisseau de la Vernière; ensuite elle atteignit par un sentier très-rapide le bois de sapins du Gibaudet. Alors elle se trouva devant une sorte d'escalier formé par les racines des arbres. Il lui fallut se hasarder à descendre tantôt marchant, tantôt sautant, et en côtoyant un ravin qui encaisse le ruisseau devenu torrent. Quand ses pieds eurent touché la dernière marche de cet escalier naturel, elle se vit dans l'impossibilité d'aller plus loin : au delà c'était l'abîme. Pour que le regard puisse en mesurer la profondeur, il faut se pencher à mi-corps dans le vide, sans autre point d'appui qu'un tronc d'arbre qui s'incline sur le torrent.

Cette terrifiante épreuve, à laquelle beaucoup se refusent, même quand ils ont pour la tenter l'assistance de leurs robustes guides, la téméraire jeune femme osa l'affronter. Enlaçant d'un bras l'arbre incliné, elle projeta son corps dans l'espace, et, planant au-dessus du précipice, elle demeura émerveillée du tableau qui se déroulait sous ses yeux : elle vit un flot d'écume s'élancer dans un petit bassin dont la forme rappelle exactement un plat à barbe, puis retomber dans une grande vasque de granit d'où l'eau s'échappe et se fraye un passage à travers l'entrelacs de sapins déracinés et des fragments de rochers qui comblent le lit du torrent. La curieuse imprudente resta si longtemps dans cette dangereuse attitude, qu'à la fin son cerveau qu'emplissait le bruit de la cascade cessa de penser; ses regards, fascinés par le scintillement de l'eau et la rapidité de la chute, tournoyèrent comme emportés dans un immense tourbillon. En proie au vertige et n'ayant plus conscience de son point d'appui, elle allait céder à l'abîme qui l'attirait, quand l'un des pensionnaires de l'hôtel des Bains, qui, se doutant de l'intention de la jeune femme, avait renoncé au pèlerinage en commun pour la suivre et la protéger au besoin, s'élança vers elle, la saisit à bras-le-corps, et la déposa évanouie sur le gazon.

L'auteur de *Quinze jours au Mont-Dore*, à qui nous empruntons cette anecdote, ajoute que l'année suivante, au retour de la saison des bains, on remarquait parmi les baigneurs un jeune couple récemment uni : c'était l'intrépide voyageuse et son sauveur.

TOUJOURS SEUL, SEULE PARTOUT.

HISTOIRE D'UN COURONNEMENT.

Fin. — Voy. p, 210, 222.

III

Bien qu'elle fût très-matinale, l'heure à laquelle Étienne Matthiany et le capitaine sortirent de la maison du jeune ménage, déjà cependant la foule endimanchée, se divisant en deux courants principaux, affluait, d'une part, dans les rues qui montent au château royal, et de l'autre, se dirigeait du côté de la cathédrale. A toutes les fenêtres flottaient des bannières aux couleurs de l'Autriche, aux armes de la Hongrie.

Partout le mouvement de la grande journée était commencé; à chaque pas, les promeneurs étaient forcés de s'arrêter et de se ranger pour faire passage à de brillantes cavalcades de dames et de seigneurs qui se rendaient chez la reine. A ces cavalcades succédaient des régiments entiers marchant musique en tête, enseignes déployées. Les piétons, retardés par ces rencontres et brusquement refoulés des deux côtés du pavé, jetaient alors des regards jaloux vers les curieux privilégiés qui se pressaient depuis les premières lueurs du jour dans les tribunes dressées sur la voie publique.

A la demande du capitaine Hermann, ce fut dans la direction du château que son guide le conduisit; mais chacun d'eux, marchant côte à côte et du même pas, avait une préoccupation absolument contraire.

Le sous-officier se faisait un point d'honneur d'arriver jusqu'au soir sans avoir perdu de vue un seul moment l'étranger qu'il était fier de piloter dans Presbourg; l'autre, à part lui, ne pensait qu'à saisir une occasion favorable pour échapper à son officieux cicérone, afin de pouvoir circuler librement partout où l'attirerait un intérêt plus puissant, pour lui, que celui de la curiosité. L'occasion désirée ne se fit pas attendre. Étienne Matthiany avisa à quelques pas devant lui Grégorius, l'insulteur de la veille, qui venait à la rencontre de son sauveur, pimpant et joyeux; il portait comme ornement à son bonnet hongrois un flot de rubans aux couleurs de Marie-Thérèse.

— A la bonne heure ! lui dit le vieux militaire, je vois qu'il ne faudra pas se fâcher avec toi pour te faire crier : — Vive la reine !

— Mieux que cela, répliqua Grégorius, je le fais crier aux autres. Je lui dois bien cela : son ordonnance d'hier au soir a ouvert, ce matin, la porte de la prison d'où mon frère ne devait sortir que dans six mois.

Après quelques paroles de félicitation à Grégorius sur l'heureux événement qui avait modifié son opinion politique, Matthiany, s'étant retourné vers son hôte pour continuer avec lui leur ascension vers le château, eut la fâcheuse surprise de ne plus le voir à son côté. En guide consciencieux qu'il était, il s'imposa le devoir de le retrouver. Disons tout de suite que, fidèle à sa résolution comme à une consigne, il dépensa toute la journée en recherches inutiles.

Or, tandis que le brave homme se reprochait amèrement son moment d'entretien avec Grégorius, le capitaine, enchanté du hasard qui lui permettait d'errer à sa fantaisie, au risque même de s'égarer, se glissait dans la foule, et s'attachait de préférence à suivre ceux qui, ayant assisté la veille à l'entrée de Marie-Thérèse, en pouvaient raconter quelque particularité; partout on parlait d'elle, donc il avait partout à écouter et à recueillir. Une bonne fortune lui était réservée. Il restait encore une place à occuper sur l'une des estrades construites aux environs du palais; le prix exorbitant auquel le loueur l'avait taxée

effrayait tous ceux qui se hasardaient à la marchander.

— Je la prends et je la paye, dit celui qui se laissait appeler le capitaine Hermann.

Et, pour décourager toute concurrence, il mit dans la main du loueur de places une somme en or monnayé, de beaucoup supérieure au prix demandé.

Du banc le plus élevé de l'estrade où il était parvenu, non sans peine, à s'asseoir, il pouvait voir les hauts dignitaires de l'État et les grands officiers de la couronne, suivis de leurs magnifiques états-majors qui allaient au-devant de l'archiduchesse reine pour lui faire cortége du palais à la cathédrale et jusqu'au pied du Kœnigshügel, ce monticule d'où les rois de la Hongrie font étinceler au soleil l'épée de saint Étienne.

Mais ce qui attirait et fixait les regards de la foule émerveillée n'obtenait du capitaine qu'un coup d'œil distrait; pour vrai dire, il ne voyait rien, tant il prêtait d'attention à la causerie de ses deux plus proches voisins, lesquels parlaient à demi-voix.

L'un de ceux-ci, qui avait, paraît-il, des relations parmi la domesticité du château, racontait que Marie-Thérèse, radieuse en apparence, lors de son arrivée à Presbourg, et aussi longtemps qu'elle s'était vue entourée, était tombée dans un accès de profonde tristesse dès qu'elle avait pu se croire seule; quelqu'un prétendait l'avoir surprise au moment où elle portait un mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes. Une autre personne, qui appartenait à son service particulier, l'avait entendue se plaindre de son isolement au moment même où elle venait de congédier de nombreuses députations qui étaient venues pour lui prêter serment.

— Seule, disait-elle en soupirant, toujours seule!

A ces mots, le capitaine fut saisi d'attendrissement, et la voix de son cœur, comme un écho, répondit :

— Oui, moi aussi, toujours seul, seul partout.

C'était l'instant où toutes les cloches et toutes les bouches à feu, unissant leurs bruits formidables, annonçaient le départ du cortége royal pour l'église métropolitaine de Saint-Martin des Franciscains. Quand le tonnerre prolongé de vivats qui saluaient la reine au passage se fut assez rapproché pour que le jeune capitaine pût supposer qu'elle arrivait en vue de l'estrade, il se trouva porté, par un élan irrésistible dont il n'avait pas conscience, jusqu'au premier rang des spectateurs. Les têtes de ceux-ci étaient précisément au niveau de celles des cavaliers qui escortaient Marie-Thérèse.

— Qu'elle est belle! mais comme elle est pâle! disait-on autour du capitaine.

Soudainement le visage de la reine s'empourpra; il y eut dans ses yeux une singulière expression de surprise; puis l'arc élégant de sa lèvre accentua un ineffable sourire. Jusqu'au moment où le détour de la rue ne lui permit plus d'apercevoir l'estrade, elle tourna plusieurs fois la tête de ce côté.

L'émotion subite de la jeune souveraine, et les rapides coups d'œil qu'elle avait à diverses reprises dirigés vers le même point, ne pouvaient passer inaperçus, surtout pour ceux qui occupaient les premiers rangs de la tribune objet de son attention. Un seul parmi ceux-là ne demanda pas :

— Qui donc la reine a-t-elle reconnu ici?

L'enthousiasme, contenu dans la cathédrale par la majesté du lieu, éclata sur la place et, de rue en rue, dans tous les quartiers, quand la voix du canon précisa le moment où l'évêque primat posait sur le front de Marie-Thérèse, agenouillée dans la chapelle Saint-Jean, la couronne bénie, don du pape Sylvestre III au roi Étienne Ier.

Le capitaine Hermann, qui avait quitté précipitamment l'estrade aussitôt après le passage de la reine, se trouvait l'un des premiers devant le portail de l'église à l'instant solennel. Il était aussi parmi la foule immense réunie autour de Kœnigshügel lorsque Marie-Thérèse, resplendissante de draperie d'or, la couronne en tête, l'épée de saint Étienne à la main, arriva au galop d'un magnifique cheval noir jusqu'au sommet du monticule, et, dirigeant la pointe de l'épée vers les quatre points cardinaux, prit le ciel à témoin qu'elle jurait d'assurer la défense du royaume à l'orient comme à l'occident, au sud ainsi qu'au nord.

La noblesse de son geste, la fermeté de son attitude, arracha de toutes les poitrines gonflées d'émotion ce cri d'enthousiasme : *Vivat domina et rex noster!* (Vive notre souveraine et roi!)

La reine rentra au palais. Ce fut aussi le même chemin que suivit le capitaine. Il erra autour des murs jusque bien avant dans la soirée, cherchant quelqu'un à qui il pût confier un message important et surtout secret. Tous les invités au souper royal étaient successivement partis, et les curieux du dehors avaient peu à peu disparu. Après une longue attente, le capitaine aperçut à l'une des issues les moins fréquentées du palais un officier de service qu'il pouvait évidemment aborder sans crainte, car il alla franchement à lui, et glissa deux mots à son oreille. L'officier répondit :

— J'ai compris; veuillez m'attendre ici.

Et il rentra précipitamment au château.

Cette fois, le capitaine n'attendit pas longtemps la réponse à son message.

Le soir du couronnement, on se coucha tard chez Nicklas Thaddée; le père Matthiany, qui espérait encore le retour du capitaine, parlait de passer la nuit dans un fauteuil, afin d'être plus tôt debout quand son hôte, ayant enfin retrouvé le chemin de la maisonnette, viendrait frapper à la porte.

— Avons-nous bien fait, disait la charmante Liska, de rester à la maison? Thaddée et moi nous pouvions aussi nous égarer dans la foule, et perdre à nous chercher l'un et l'autre une journée que nous avons si agréablement passée ensemble.

Thaddée, que le sommeil accablait, insista pour qu'on allât se mettre au lit. Le vieux guide, maugréant contre lui-même, ne se décida à monter dans sa chambre à coucher que lorsque son gendre et sa fille se furent engagés à parcourir la ville, dès la première heure du jour, pour essayer de retrouver un locataire qui payait si cher un gîte dont il profitait si peu. Ils partirent en effet de grand matin, trop tôt même pour aller aux informations touchant le capitaine égaré dans Presbourg. Liska proposa alors de faire une promenade dans les principales rues de la ville.

— Comme cela, dit-elle, je verrai quelque chose d'une fête dont j'ai seulement entendu le bruit à distance.

Leur promenade les conduisit jusqu'au palais; au moment où ils arrivèrent devant la porte près de laquelle le capitaine avait rencontré, la veille, l'officier de service qui s'était chargé de son message, cette porte s'ouvrit; quelques soldats vinrent se ranger au dehors, et présentèrent les armes à une belle amazone et au jeune cavalier qui l'escortait.

Les trois promeneurs qui s'étaient avancés de quelques pas s'arrêtèrent frappés de stupéfaction.

— Mon capitaine! balbutia le vieux sous-officier.

— Notre locataire! s'écria Liska.

A cette double exclamation, l'amazone et son cavalier, qui causaient gaiement, s'interrompirent et tournèrent la tête vers ceux qui venaient de parler; puis le soi-disant

capitaine Hermann, dirigeant son cheval du côté de Matthiany, dit à celui-ci :

— Le mari de la reine ne quittera pas Presbourg sans aller vous remercier de votre hospitalité.

L'amazone reprit, s'adressant à la jeune femme :

— La reine vous attend à son retour au palais pour vous laisser un souvenir d'elle.

Après ces mots, les deux cavaliers lancèrent leurs chevaux dans la direction des grands arbres de la montagne.

L'INVENTEUR DES AÉROSTATS EN CHINE.

Si l'on s'en rapporte au récit d'un missionnaire, vers la fin de la dynastie des Ming, c'est-à-dire au dix-septième siècle, un Chinois aurait trouvé l'art de s'élever dans les airs, comme le fit quelques années plus tard Laurent de Guzman (1).

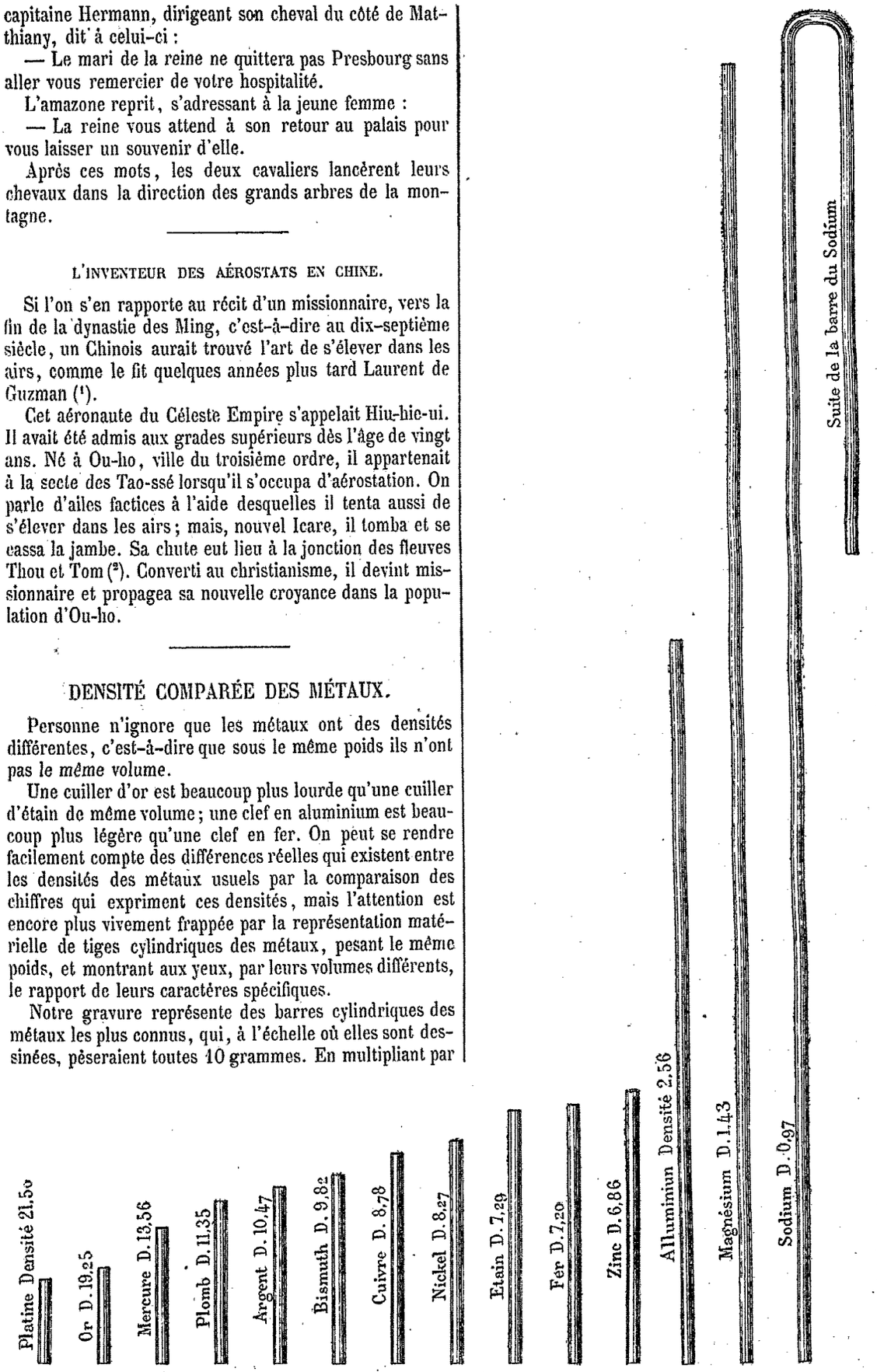
Cet aéronaute du Céleste Empire s'appelait Hiu-hie-ui. Il avait été admis aux grades supérieurs dès l'âge de vingt ans. Né à Ou-ho, ville du troisième ordre, il appartenait à la secte des Tao-ssé lorsqu'il s'occupa d'aérostation. On parle d'ailes factices à l'aide desquelles il tenta aussi de s'élever dans les airs ; mais, nouvel Icare, il tomba et se cassa la jambe. Sa chute eut lieu à la jonction des fleuves Thou et Tom (2). Converti au christianisme, il devint missionnaire et propagea sa nouvelle croyance dans la population d'Ou-ho.

DENSITÉ COMPARÉE DES MÉTAUX.

Personne n'ignore que les métaux ont des densités différentes, c'est-à-dire que sous le même poids ils n'ont pas le *même* volume.

Une cuiller d'or est beaucoup plus lourde qu'une cuiller d'étain de même volume ; une clef en aluminium est beaucoup plus légère qu'une clef en fer. On peut se rendre facilement compte des différences réelles qui existent entre les densités des métaux usuels par la comparaison des chiffres qui expriment ces densités, mais l'attention est encore plus vivement frappée par la représentation matérielle de tiges cylindriques des métaux, pesant le même poids, et montrant aux yeux, par leurs volumes différents, le rapport de leurs caractères spécifiques.

Notre gravure représente des barres cylindriques des métaux les plus connus, qui, à l'échelle où elles sont dessinées, pèseraient toutes 10 grammes. En multipliant par



10 leur diamètre et leur longueur, on aurait des tiges pesant un kilogramme. M. Matthey, à l'Exposition de 1867, a eu l'idée de confectionner de semblables cylindres avec les métaux chimiquement purs. Le mercure liquide, le sodium, très-altérable à l'air, étaient figurés par des tiges de bois recouvertes de papier d'argent, qui imitaient l'aspect de ces métaux. Voici quelle était la longueur de ces barres, ayant toutes un diamètre de 0m.02 :

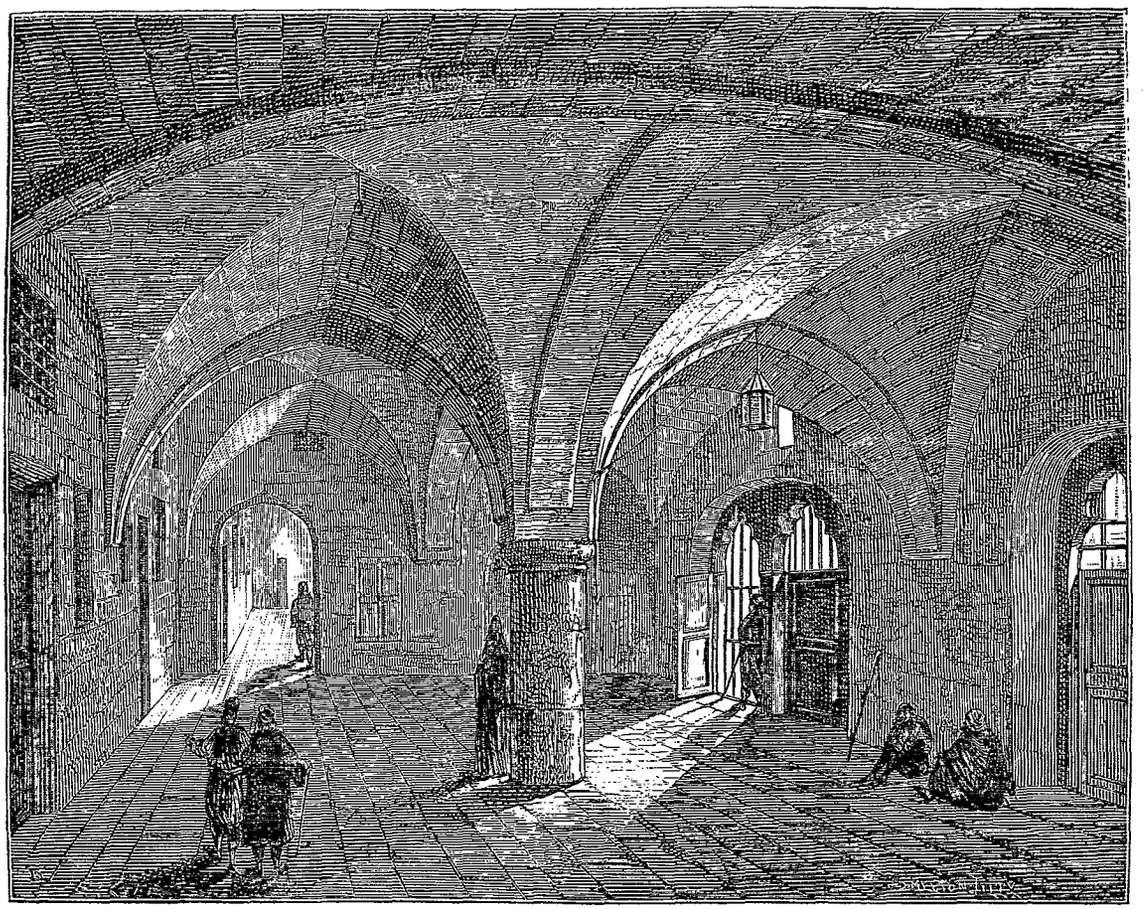
(1) Voy. t. XXI, 1853, p. 224.
(2) Voy. les *Annales de la propagation de la foi*, novembre 1856.

Platine, longueur. . . .	0m.148	Nickel, longueur. . . .	0m.384
Or.	0m.165	Étain	0m.436
Mercure	0m.234	Fer	0m.442
Plomb	0m.280	Zinc	0m.464
Argent	0m.304	Aluminium.	1m.243
Bismuth	0m.324	Magnésium.	2m.226
Cuivre	0m.361	Sodium	3m.281

Nous rappellerons que la densité d'un corps solide ou liquide est le rapport du poids d'un certain volume de ce corps au poids d'un même volume d'eau distillée, pris à la température de + 4 degrés. Un litre d'eau, pesant un kilogramme, aurait donc pu être placé, comme terme de comparaison, à côté des barres métalliques de M. Matthey.

LA SALLE DES PESTIFÉRÉS A JAFFA.

Grâce au chef-d'œuvre de Gros, l'épisode des pestiférés de Jaffa est devenu populaire, et pour tout le monde cette scène de la vie de Bonaparte se présente à l'imagination telle que le peintre l'a retracée. Cependant, ici



La Salle des pestiférés à Jaffa, d'après Antoine Petit et M. Despagne. — Dessin de Sellier.

comme dans bien d'autres circonstances analogues, l'artiste a été beaucoup plus poëte qu'historien, et il s'est éloigné sensiblement de la vérité pour satisfaire aux conditions de l'art tel que le goût de son époque l'entendait. David, vers le même temps, ayant à représenter Bonaparte passant les Alpes, l'avait placé « calme sur un cheval fougueux », et lui avait donné un geste héroïque et théâtral. Gros a usé avec la réalité du même genre de liberté en peignant Bonaparte à Jaffa. Le tableau de Gros nous montre les blessés groupés dans une espèce de vestibule immense d'un riche palais moresque ; par des arcades on peut apercevoir le ciel splendide de l'Orient, une partie de la ville de Jaffa, la mer s'étendant au loin et couverte de vaisseaux. Bonaparte, entouré d'une brillante escorte, touche d'un geste majestueux un des pestiférés, qui se soulève à son passage, laissant voir son corps presque entièrement nu. Autour du général impassible, les officiers semblent très-inquiets du danger qu'ils courent en accompagnant leur chef.

Voilà le poëme pittoresque conçu par l'artiste, qui a cherché avant tout à être noble, et qui, de plus, s'est arrangé de manière à avoir des occasions de déployer ses qualités de coloriste.

Voyons maintenant la réalité.

Il faut d'abord renoncer au riche palais à arcades s'ouvrant sur un vaste horizon. Notre dessin, qui reproduit un croquis fait en 1847, d'après nature, par M. Antoine Petit (peintre mort à Versailles en 1866), représente la salle basse de couvent où Bonaparte s'est arrêté, et que l'on montre encore aujourd'hui au voyageur, en souvenir de la scène qui s'y est passée. Gros a conservé la disposition générale et surtout la perspective de la galerie du fond à gauche ; mais il a percé hardiment les murailles pour jeter de l'air et de la lumière dans son tableau.

Quant à l'acte même de Bonaparte, il est raconté par le témoin oculaire qui peut avoir le plus d'autorité, par Desgenettes lui-même, le guide de Bonaparte dans sa promenade à travers la peste. Voici comment Desgenettes s'exprime dans son *Histoire médicale de l'armée d'Orient :*

« Le 21 ventôse an 7 (11 mars 1799), le général en chef, suivi de son état-major, vint visiter les hôpitaux. Un moment avant son départ du camp, le bruit s'était ré-

pandu jusque sous sa tente que plusieurs militaires étaient tombés morts en se promenant sur le quai. Le fait est simplement que des infirmiers turcs, chargés de jeter à la mer des hommes morts dans la nuit, s'étaient contentés de les déposer devant la porte de cet établissement. Le général en chef, parcourant les deux hôpitaux, parla à presque tous les militaires, et s'occupa plus d'une heure et demie de tous les détails d'organisation. Se trouvant dans une chambre étroite et très-encombrée, *il aida à soulever le cadavre hideux d'un soldat*, dont les habits en lambeaux étaient souillés par l'ouverture d'un bubon abcédé.

» Après avoir essayé, sans affectation, de conduire le général en chef vers la porte, je lui fis entendre qu'un plus long séjour deviendrait beaucoup plus qu'inutile. Cette conduite n'a pas empêché que l'on ait souvent murmuré dans l'armée sur ce que je ne m'étais pas opposé plus formellement à la visite si prolongée du général en chef. Ceux-là le connaissent bien peu, qui croient qu'il est des moyens faciles de changer sa résolution ou de l'intimider par quelque danger. »

Bonaparte aidant à soulever un cadavre hideux et souillé, tel était donc le thème proposé à Gros. On comprend qu'il l'ait trouvé difficile à traiter en restant élégant et noble. Il l'a modifié; a-t-il eu tort? C'est là une question qui ne peut être résolue que le jour où un autre peintre, suivant avec plus d'exactitude le récit de Desgenettes, fera un tableau supérieur en beauté au chef-d'œuvre que nous devons à Gros.

LE PRINCE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD

ET M. GUILHE, PROFESSEUR A BORDEAUX.

« Au moment (1) où l'Assemblée constituante allait se séparer, dit Sainte-Beuve, Talleyrand soumettait à l'attention de ses collègues un rapport et presque un livre sur un vaste plan d'instruction publique ayant à sa base l'École communale et à son sommet l'Institut. La lecture, qui remplit plus d'une séance, fut entendue jusqu'au bout avec la plus grande faveur. Marie-Joseph Chénier n'a pas craint d'appeler cet ouvrage « un monument de gloire lit-» téraire, où tous les charmes du style embellissent les » idées philosophiques. » Il ne se pouvait, ajoute Sainte-Beuve, un plus digne testament de cette féconde et illustre Législative. »

M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, ne s'exprime pas avec moins d'éloges dans le discours qu'il prononça le 11 mai 1839, en séance publique, après la mort du prince de Talleyrand, qui était comme lui membre de cette section de l'Institut.

« L'éducation, dit-il, parut à l'Assemblée constituante le meilleur moyen de compléter son œuvre de remaniement complet de la France, et d'assurer la durée de ses autres changements en les opérant dans les intelligences elles-mêmes... Le vaste et beau rapport que M. de Talleyrand présenta à l'Assemblée obtint et a conservé une grande célébrité. Il y considérait l'instruction dans sa source, dans son objet, dans son organisation et dans ses méthodes. C'est le premier travail de cette nature conçu d'une manière philosophique et approprié par son ensemble à l'usage d'une grande nation. L'éducation y est offerte à tous les degrés, destinée à tous les âges, proportionnée à toutes les conditions. Elle ne s'adresse pas seulement à l'intelligence qu'elle développe dans la mesure de sa capacité et de ses besoins, mais à l'âme qu'elle cultive dans les meilleurs sentiments, au corps dont elle exerce l'adresse, dont elle soigne la force. Sans négliger les belles connaissances et les savants idiomes qui placent les peuples modernes dans l'intimité des anciens peuples et qui conservent l'union spirituelle du genre humain, elle a surtout pour objet d'apprendre ce qu'il est nécessaire de savoir pour bien agir.

» Les écoles primaires établies dans chaque canton doivent communiquer à l'enfance les principes des choses qu'elle a besoin de connaître, sans qu'il lui soit utile de les approfondir. Des écoles secondaires placées au chef-lieu du district sont appelées à préparer la jeunesse, par des notions plus étendues, à tous les états qu'elle embrassera plus tard dans la société. Des écoles spéciales de département ont pour but, en enseignant le droit, la médecine, la théologie, l'art militaire, de former l'adolescence à certaines fonctions publiques qui réclament pour être exercées une instruction particulière. Enfin, un Institut national, à la fois corps enseignant qui professe ce qui se sait de plus haut, corps académique qui perfectionne ce qui se sait le moins bien, a la grande mission de centraliser l'esprit de la nation, comme l'Assemblée législative en centralise la volonté, etc., etc. »

Maintenant, ouvrons le volume des Actes de l'Académie de Bordeaux pour l'année 1844, page 591, nous y trouvons les observations suivantes dans une notice nécrologique sur un des membres de cette Académie, M. Guilhe :

« Ceux qui connaissent le remarquable rapport que Talleyrand lut à la tribune sur l'instruction publique, rapport si souvent cité et toujours avec éloge, ignorent sans doute qu'il est *presque en entier* de M. Guilhe.

» Le ministre avait chargé les professeurs les plus distingués de France de lui adresser leurs idées sur un nouveau plan d'instruction publique. M. Guilhe se hâta de répondre à cette demande par l'envoi d'un mémoire manuscrit où il avait déjà traité cette importante question... Aussi les amis de M. Guilhe, qui avaient eu connaissance de ce travail avant M. de Talleyrand, l'engageaient-ils à réclamer contre l'étrange spoliation dont il était victime. — Vous me prêchez l'ingratitude, leur répliquait en souriant notre collègue; n'est-ce pas Talleyrand qui a donné une si grande publicité et tant de vogue à mes idées? Pour captiver l'attention publique, il leur fallait un piédestal. Celui que vous blâmez leur a donné pour piédestal la représentation nationale. Réclamer! à quoi bon? Une bonne idée une fois trouvée, qu'importe au public que Pierre ou Paul en soit l'inventeur? Ce qui lui importe, c'est que chacun en ait connaissance au plus vite et en tire le meilleur parti possible. »

Cette réclamation, énoncée en pleine Académie, n'a jamais été contredite. Il est permis toutefois de présumer que Talleyrand avait ajouté quelques traits au fond fourni par M. Guilhe, et qu'il ne l'avait pas gâté; mais il est certain qu'en relisant le rapport de l'ancien évêque d'Autun, on y trouve une précision, une solidité, qui étonnent chez un homme dont le professorat n'était pas la carrière. Puis ce rapport si remarquable et si étudié est comme un arbre unique dans la voie de l'illustre homme d'État, et ne paraît point avoir envoyé le moindre rejeton dans la carrière suivie par l'ex-évêque d'Autun, dont, au surplus, le silence s'explique aisément : n'ayant jamais vu paraître devant lui l'auteur du mémoire où il avait puisé, et où sans doute ses propres idées étaient exprimées, il ne s'en est plus préoccupé dans le cours de ses grandes affaires, et il s'est approprié la rédaction du document, comme tout ministre s'approprie les éléments que lui fournissent les directeurs et les employés de l'administration dont il est le chef.

M. Guilhe était un homme très-distingué. Né en 1756,

(1) Septembre 1791.

dans le midi, il avait terminé ses études classiques à l'âge de douze ans; à dix-sept ans il était professeur d'humanités, et bientôt après on lui avait confié une chaire de philosophie. Il a eu des élèves nombreux et qui ont toujours parlé de lui avec éloges, vantant la puissance de ses méthodes d'enseignement. Il compta parmi eux Henri Fonfrède, le publiciste célèbre du temps du roi Louis-Philippe. Laromiguière, son ami, disait de lui : « Guilhe est l'homme de France qui possède le mieux la méthode de l'analyse; tant qu'il vivra, Condillac sera encore notre contemporain. »

M. Guilhe a laissé à Bordeaux la réputation d'un homme aimable, d'un penseur éminent, d'un écrivain spirituel, et surtout d'un homme bienfaisant. Sur la fin de sa vie, il vendait ses coupons de rente et son argenterie pour continuer à rendre des services, et s'il avait pu aliéner tout ce qu'il possédait, il serait tombé par charité dans le dénûment.

Ne semble-t-il pas que cette fin de vie correspond au commencement, et qu'elle est logique chez un homme qui s'est laissé dépouiller sans réclamation du mérite d'un rapport dont les éloges, au profit d'un autre, étaient dans toutes les bouches?

DELFT.

Fin. — Voy. p. 217.

En 1657, il se tint à Delft un synode que nous ne pouvons pas passer sous silence, attendu que le nom d'un de nos plus grands philosophes et écrivains s'y trouve mêlé. On sait que Descartes, l'immortel réformateur de la philosophie, s'était fixé en 1629 en Hollande. Près de vingt ans après son arrivée, Gysbert Voët, professeur de théologie à Utrecht, l'ami dévoué de la maison d'Orange, attaqua violemment le cartésianisme, doctrine, selon lui, entachée d'hétérodoxie et même d'athéisme. Voët (en latin du temps *Voetius*) et ses disciples, appelés les *voétiens*, formèrent un parti contre lequel se dressa celui des *coccéiens*, dont le chef était Jean Coccejus de Brême, professeur à Leyde, savant orientaliste et ami déclaré de Descartes. Les coccéiens étaient en outre protégés par l'illustre Jean de Witt, chef des anti-orangistes.

Un synode tenu à Dordrecht, en 1656, statua, entre autres choses, que la philosophie de Descartes serait entièrement exclue des écoles, et le synode de Delft de 1657 ajouta « qu'aucun adhérent de la nouvelle philosophie ne pourrait parvenir à un emploi dans l'Église. »

En se promenant dans les rues de Delft, on trouve plusieurs édifices qui, soit par eux-mêmes, soit par les monuments qu'ils renferment, nous parlent du passé de la Hollande et de celui de ses grands hommes. Cette caserne d'aspect sévère devant laquelle vous passerez si vous suivez la « Vieille rue », c'est-à-dire celle qui va de la porte de Rotterdam à la porte de la Haye, n'a pas toujours été une caserne. On l'appelait « la Vieille maison ». C'est le *Prinzenhof* (cour du Prince). Elle faisait autrefois partie du couvent de Sainte-Agathe. Plus tard Guillaume le Taciturne y demeura; c'est là qu'il fut assassiné par Gérard. C'est là aussi que les États tinrent leur assemblée. A deux pas vous trouverez la vieille église (*Oude Kerk*) dont la fondation est attribuée à Godefroid le Bossu. Elle possède le mausolée de l'amiral Martin Tromp, vainqueur dans trente-deux combats sur mer. Après avoir battu la flotte anglaise à la bataille des Dunes (1652), il parcourut le canal, un balai attaché au grand mât de son navire. Ce rude marin se servait d'un symbolisme aussi rude que lui, pour signifier qu'il avait nettoyé la mer des Anglais. Son monument est entouré de lauriers, de coquillages et de divers instruments de marine. L'église renferme encore le tombeau de l'amiral Piet Hein, célèbre par la prise de San-Salvador et la capture (1628) des galions espagnols, dits *flotte d'argent*. A côté de ces hommes de guerre repose le savant naturaliste Leeuwenhoek : il commença par construire des microscopes; puis, se servant avec une rare habileté des instruments qu'il construisait, et dont il avait poussé la fabrication à un haut degré de perfection, il découvrit plusieurs faits des plus curieux et des plus utiles pour l'étude de l'anatomie et de la physiologie, par exemple, la composition du sang, certains détails relatifs aux lames qui composent le cristallin, et, ce qui était de la plus haute importance comme confirmation de la belle découverte qu'Harvey venait de faire de la circulation du sang, la continuité et la communication des artères et des veines par le moyen des vaisseaux capillaires.

L'église Neuve (*Nieuwe Kerk*), dont la haute tour attire de loin l'attention, est sur la place du Marché, la plus grande de la ville. Elle date de la fin du quatorzième siècle. C'est le lieu de sépulture des princes de la maison d'Orange : c'est là également que se trouve le monument élevé, au commencement du dix-septième siècle, à la mémoire du *grand Guillaume*. Il occupe la place où était l'autel. Il est construit en marbre noir et blanc. Sous une espèce de voûte soutenue par des colonnes, la statue de Guillaume est couchée sur un sarcophage. Au chevet du monument le prince est figuré assis. Le reste de la décoration consiste en statues allégoriques, telles que la Liberté, la Justice, la Prudence, la Religion, la Victoire. L'ensemble est riche, mais d'un goût douteux. Il ne faut pourtant pas oublier l'image d'un petit chien qui repose aux pieds de Guillaume. Cet animal n'est pas placé là à titre de symbole et de métaphore, comme il arrive souvent dans la sculpture emblématique. C'est un animal qui a vécu et qui a même rendu un grand service à son maître: Guillaume campait devant Malines; il était endormi sous sa tente pendant la nuit, lorsque des assassins espagnols essayèrent de pénétrer auprès de lui; il aurait été tué sans son chien qui le réveilla. Après le crime de Gérard, la pauvre bête, dit-on, mourut de chagrin.

Un tombeau beaucoup plus modeste, que l'on voit dans la même église, est celui d'un homme qui eut à son époque une renommée européenne; nous voulons parler de Hugues de Groot, connu sous le nom latin de Hugo Grotius. Né à Delft, en 1583, mort en 1646, à Rostock, dans le Mecklembourg-Schwerin, il fut à la fois un des plus grands érudits et un des plus célèbres politiques de son siècle. Citons seulement, parmi tous ses ouvrages, le fameux traité : *De jure belli et pacis* (Du droit de la guerre et de la paix), ouvrage souvent réimprimé, perpétuellement invoqué comme autorité, et pour l'explication et le commentaire duquel des chaires furent créées dans plusieurs universités. Grotius, pensionnaire de Rotterdam, membre des États de Hollande, puis député aux États généraux, dut à son amitié pour le grand pensionnaire Barneveldt d'être persécuté par le stathouder Maurice. Barneveldt périt sur l'échafaud, et Grotius fut condamné à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Après deux ans de détention, il s'échappa, grâce à une ruse de sa femme (1), passa en France, où il vécut onze ans avec une pension que lui faisait le roi Louis XIII. A la mort de Maurice (1631), il ne put obtenir de rentrer dans sa patrie, et, se voyant l'objet de la malveillance ombrageuse de Richelieu, qui lui supprima sa pension, il quitta la France et finit par aller à Stockholm, d'où il revint à Paris en 1635, mais comme ambassadeur de Suède, mal-

(1) Voy. t. XX, 1852, p. 165.

gré l'antipathie du rancunier cardinal. Richelieu, et après lui Mazarin, ne cessèrent de le combattre et de contrecarrer tous ses desseins : dégoûté de cette lutte, il se fit d'abord rappeler en Suède, puis, renonçant à la vie publique et à l'existence des cours, il partit pour l'Allemagne. Une tempête le força de débarquer à Dantzick; quelques jours après il mourait à Rostock.

Il ne faudrait pas quitter la grande place du Marché sans jeter un regard sur l'Hôtel de ville. Ce n'est pas que ce soit un édifice remarquable comme tant d'autres édifices du même genre que l'on trouve presque dans le voisinage, par exemple, les Hôtels de ville de Bruxelles, de Louvain, de Gand, de Bruges, d'Oudenarde. Mais celui de Delft est du commencement du dix-septième siècle, et peut donner à l'artiste ou au simple curieux une idée du style surchargé en fait d'ornements que l'on avait adopté à cette époque dans certains pays et pour certaines constructions.

Delft était autrefois renommé pour ses brasseries. Il paraît qu'elles commencèrent à décliner dès le seizième siècle. Vers le milieu du dix-septième siècle on y établit des faïenceries qui donnaient, dit-on, de l'ouvrage et du pain à plus de 7 000 personnes. Cette fabrication n'y est plus connue que de nom. Les anciennes faïences de Delft, véritables raretés, sont cotées à un assez haut prix par les amateurs.

Delft possédait également des fabriques de drap, qui sont tombées en décadence. Aujourd'hui elle n'a plus aucune spécialité notable en fait d'établissements industriels.

C'est une ville aimable dans son calme, et, sans aller plus loin que le médecin et antiquaire Charles Patin, fils du célèbre Gui Patin, qui disait de Delft « qu'on l'admireroit davantage si elle n'étoit pas dans le païs des belles villes », nous comprenons qu'elle ait inspiré à ceux qui y venaient le désir d'y séjourner, d'autant mieux que, comme le dit un voyageur du dix-huitième siècle, « on y trouvait des bourgeois doux et affables, et des magistrats fort honnêtes, accessibles et bienfaisants. »

DON SANCHE LE TREMBLANT,

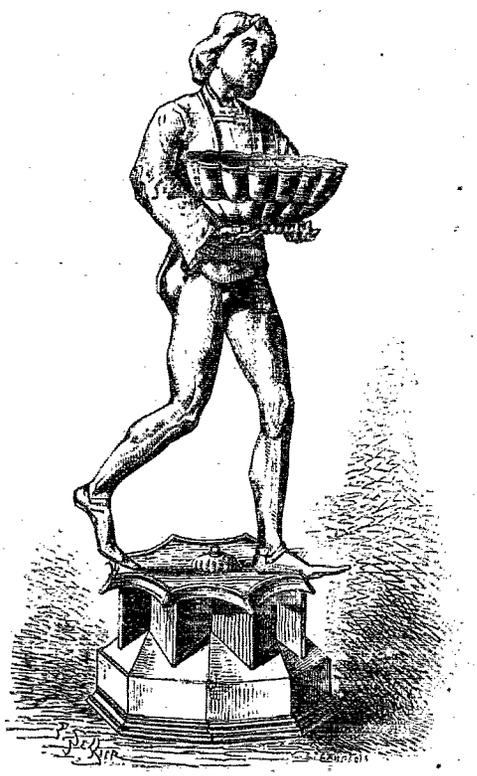
DOUZIÈME ROI DE NAVARRE.

Au chapitre LIV du livre premier des *Essais*, Montaigne dit que la peur extrême et l'extrême ardeur du courage troublent également la santé et « engendrent du trémoussement aux membres. » Il donne pour exemple Sanche XII, roi de Navarre, surnommé le Tremblant, parce que sa peau frissonnait lorsqu'on l'armait; et comme « ceux qui l'armoient essayoient à le rassurer, appetissans le danger auquel il s'alloit jeter : — Vous me connoissez mal, leur dit-il; si ma chair savoit jusqu'où mon courage la portera tantôt, elle se transiroit tout à plat. »

Cette belle réponse, en termes quelque peu différents, a été attribuée à plusieurs illustres hommes de guerre. — Alexandre Dumas, dans son premier volume des *Causeries*, en fait honneur à Henri IV : « Ah! carcasse, tu trembles! eh bien, je vais te faire trembler pour quelque chose. » — Dans le *Magasin pittoresque* (1871, p. 188), c'est Turenne qui en est le héros. — Mais on voit par le récit de Montaigne que ni l'un ni l'autre de ces courageux guerriers, ni Montluc, comme d'autres l'ont dit, n'en ont donné l'étrenne, car don Sanche vivait aux environs de l'an mille. C'était un prince vaillant et hardi, qui se jetait des premiers aux combats, dit Rodéric de Tolède, et s'y comportait à la fois en chef sage et en brave soldat. Dans son Histoire de Navarre, André Faveyn (1612) confirme Montaigne. « Le corps lui trembloit tellement de marcher en guerre qu'on l'oyoit grelotter et cracqueter ses os comme s'il eust été en quelque fort accès de fièvre. Estant un jour enquis de la cause de ce tremblement, Sanche ne rendit autre raison sinon qu'au seul bruit de démener les mains et manier les armes, il y étoit si ardent et si actif que son corps appréhendant les dangers où son courage le portoit, il étoit forcé de trembler de frayeur et de souvenance d'iceux. »

Au surplus, le même sentiment peut avoir animé à différentes époques des hommes de grand courage, qui ont pu exprimer avec plus ou moins d'énergie la lutte de leur corps et de leur volonté. Si Henri IV, si Turenne, si Montluc, ont été dans quelques circonstances exceptionnelles saisis du même tremblement nerveux, ils avaient, de par leurs actes antérieurs, acquis le droit de n'en point être humiliés; et chez eux l'âme pouvait franchement apostropher le corps sans crainte d'être taxée de poltronnerie, ni de faire des bravades. Sanche, roi de Navarre, aura le premier fourni le fait; Montaigne aura donné l'ébauche du mot, que les anecdotiers ont arrangé, perfectionné, assaisonné, en l'attribuant à des héros postérieurs dont le corps a pu parfois être pris de tremblement.

SALIÈRE.



Salière du quinzième siècle, en argent et vermeil. (Collection Spitzer.) Dessin de Sellier.

Le talent des orfévres du moyen âge et de la renaissance a varié de mille façons toutes les pièces de la vaisselle de table. Des salières sont mentionnées en grand nombre dans les inventaires des riches seigneurs qui ont été conservés. Les comptes des ducs de Bourgogne (1467) en décrivent plusieurs qui sont en forme de personnages, comme la paire de salières appartenant à M. Spitzer, représentant des pages portant des bassins : celles-ci paraissent de bien peu postérieures à la date qui vient d'être indiquée.

PEPPIN LE BREF DANS L'ARÈNE.



Peppin le Bref dans l'arène, sculpture par Isidore Bonheur. — Dessin de Chevignard.

On connaît cette anecdote. Selon l'auteur de la *Vie de Louis le Débonnaire*, qu'on désigne sous le nom de *l'Astronome*, le fait se serait passé dans la cour du monastère de Ferrières en Gâtinais.

Peppin, petit de taille et payant peu de mine, savait que les robustes compagnons qui combattaient avec lui ne le ménageaient point dans leurs conversations. Il saisit une occasion de leur prouver qu'en courage et en force il ne redoutait aucun d'eux.

« Un jour, raconte la chronique du moine de Saint-Gall, Peppin commanda qu'on amenât un taureau d'une grandeur effrayante et d'un courage indomptable, contre lequel il fit lâcher un lion d'une extrême férocité. Le lion, fondant d'un saut impétueux, saisit le taureau par le cou et le jeta par terre.

» — Allez, dit le roi à ceux qui l'entouraient, allez et arrachez le taureau à la fureur du lion, ou tuez le lion sur le taureau.

» Mais eux, se regardant les uns les autres, et le cœur glacé de frayeur, purent à peine articuler quelques mots d'excuse.

» — Seigneur, dit l'un d'eux, il n'est point d'homme sous le ciel qui ose tenter une pareille entreprise.

» Le roi se lève alors de son trône, tire son sabre, descend dans l'arène, tranche en deux coups la tête du lion et celle du taureau, remet son glaive dans le fourreau, et vient se rasseoir en disant :

» — Vous semble-t-il maintenant que je puisse être votre seigneur? N'avez-vous jamais entendu dire comment le petit David vainquit l'énorme Goliath, et comment Alexandre, malgré sa petite taille, surpassait en force les plus grands de ses guerriers?

» Tous tombèrent à ses genoux, comme frappés de la foudre, en s'écriant :

» — Qui donc, à moins d'être insensé, refuserait de reconnaître que vous êtes fait pour commander aux hommes? »

Les historiens modernes ne voient dans cette anecdote qu'une légende poétique transmise par les traditions frankes.

UN SOU DE RENTE.

Quand on dépense un franc, on se sépare d'un sou de rente perpétuelle.

Beaucoup de prodigues, s'ils s'arrêtaient longtemps et souvent sur cette remarque, deviendraient peut-être avares, comme on voit des passagers, lorsque la nacelle penche d'un côté, se jeter de l'autre et y chavirer.

Que de jeunes gens prennent de bonne heure, sans y

prendre garde, la manie d'entrer dans un café dès qu'ils rencontrent un camarade, pour se faire servir mazagrans, chartreuses, vin chaud ou bocks, sous prétexte d'une soif qu'ils n'ont pas! Que de jeunes femmes, au milieu du jour, sous prétexte de faim ou de langueur d'estomac, cèdent à l'envie d'une friandise, et consomment, au détriment de leur santé, tartes, brioches, petits fours, fruits glacés!

Double faute! La soif et la faim, sollicitées à contre-temps, finissent par contracter la mauvaise habitude de se réveiller aux heures où elles auraient dormi; ce qui était fantaisie, caprice, mode, imitation, se transforme en nécessité et tyrannie : d'où il suit que tous les jours, à la même heure, un sou, deux sous, trois sous de rente tomberont dans le gouffre des regrets, sans compter les désordres de l'estomac et de la digestion.

Et le chapitre des imprévus, qui offre tant de sections, de sous-sections, d'articles, de sous-articles et de paragraphes! En voici un qui ne finirait pas si l'on ne veillait sur lui avec l'attention incessante des sentinelles sur la ligne des grand'gardes.

Exemples :

— Cher ami, où vas-tu?

— Au Musée, passer quelques heures; après quoi j'irai demander à dîner chez ma vieille cousine.

— Toujours sage, ce cher Alfred! Quant à nous, la passion nous a pris d'aller à Saint-Germain faire une promenade en forêt, pour nous plonger dans un bain d'air pur, après six mortels jours d'assiduité au bureau. Mais j'y songe : Paul est malade; prends sa place dans la calèche, tu admireras la belle nature au lieu des chefs-d'œuvre des arts. Cette étude vaut bien l'autre. Est-ce dit? Allons, un bon mouvement pour des amis!

Et le soir Alfred constate, en déposant sa bourse sur la cheminée, qu'il a dispersé de vingt-cinq à trente sous de rente dans une partie de campagne dont il n'avait pas besoin, n'étant rentré à Paris que de la veille.

Et d'un! — Encore un autre :

— Quel plat du jour, garçon?

— Un navarrin, Monsieur.

— Hum! il fait bien chaud aujourd'hui pour des sauces substantielles et des farineux gras!

— Si Monsieur prenait auparavant une tranche de melon? on le dit délicieux.

— Est-il bien frais?

— Dans la glace.

— Eh bien, soit!

Le melon arrive et reçoit un accueil distingué.

Après quelques minutes, le garçon revient avec un navarrin fumant :

— Comment Monsieur a-t-il trouvé le melon?

— Bon, mais un peu froid; je craindrais...

— Pourquoi Monsieur ne demanderait-il pas un verre de madère? cela cuit le melon.

— Oui, en effet, donnez-m'en; je craindrais un embarras dans la digestion.

Et voilà au moins deux ou trois sous de rente qui ont disparu grâce aux conseils intelligents du garçon. Vous n'aviez cependant que l'intention de prendre le dîner ordinaire. Ah! l'imprévu!

Ce ne sont point les péchés capitaux qui dissipent les sous de rente; ils effrayent avec leur grosse laideur et leurs longues griffes; à les voir, on serre son or. Les simples peccadilles sont autrement habiles à décrocher les pièces blanches avec leur mine engageante et leur patte de velours. La vanité ruine plus de gens que l'orgueil; et par de menues sommes sans importance apparente! C'est là qu'il faut veiller.

Que chaque dimanche, avant de garnir sa bourse, on fasse un léger examen de conscience sur les sous de rente échappés durant la semaine, qu'on mette en note le chiffre de ces fantaisies, de ces inutilités, de ces besoins factices qui naissent et renaissent sans cesse, on sera stupéfait, en fin d'année, du nombre de ces sous qui courent le monde en tous sens.

La perte d'un seul sou de rente répétée cent fois dans un an, depuis l'âge de vingt jusqu'à celui de soixante ans, représenterait, en y comprenant les intérêts à 5 pour 100, plus de six cents francs de revenu, que beaucoup de gens seraient heureux de trouver dans leur vieillesse, ou avec lesquels, s'ils n'en ont pas besoin, ils pourraient honorer leur mémoire en assurant perpétuellement, après eux, le pain quotidien à six ou sept infirmes.

LE CIEL.

Chaque fois que tu vas agir, regarde d'abord ce ciel bleu, et dis : « — Voilà ce que je veux faire! ô toi qui règnes là-haut en silence, regarde, et bénis! »

Et si tu ne peux parler ainsi, ne fais pas cette action; n'obéis pas à une morgue dédaigneuse; n'use pas vaniteusement de ta puissance d'homme, car le ciel silencieux te laissera tout faire. Mais rappelle-toi que ce que tu fais, tu le fais, grâce au souvenir, pour toute ta vie.

La bonne action est comme le son d'une cloche, qui retentit longtemps dans le ciel en doux écho; elle est aussi comme un miroir dans lequel tu te contemples avec bonheur. Alors tu espères aller un jour habiter dans ce ciel bleu, où tu pressens que l'esprit silencieux du ciel est descendu en toi et habite déjà ton cœur.

Léopold Schefer.

CE QUE L'ON FAIT D'UNE PLUME D'OIE.

DÉTAILS DE LA FABRICATION. — USAGES NOMBREUX.

L'invention des plumes métalliques date du siècle dernier, et est due à un mécanicien français nommé Arnoux; mais leur usage n'est devenu général que vers 1810. A cette époque on cessa d'user des plumes d'oie pour écrire, non-seulement en France, mais dans le monde entier. Ce fut alors que, pour utiliser ces plumes, l'on songea à la fabrication de ce qu'on appelle les « articles de plume », et que MM. Bardin et Soyez, les créateurs de cette industrie nouvelle, inventèrent les machines ingénieuses que nous allons voir fonctionner.

Si considérable que soit le nombre des oies sur les marchés de France, elles ne fournissent point à cette fabrication assez de plumes. C'est surtout à la Russie, à la Sibérie et à divers autres pays du Nord qu'on est obligé d'en demander pour suffire à la consommation.

Les plumes de l'aile de l'oie, les seules utiles, sont classées par numéros invariables, selon leur rang naturel. Chaque ballot du commerce est composé de plumes du même numéro, parce qu'en général elles ont chacune une destination spéciale. Citons comme exemple (fig. 1) la décomposition d'une des plumes les plus précieuses, la *bout-d'aile* (1), celle qui, autrefois, alors que l'on ne se servait des plumes que pour écrire, avait une valeur des plus médiocres.

Nous ferons remarquer que les plumes choisies, les plus belles et les plus grosses de tuyau, sont encore cotées à 200 francs au moins le mille, tandis que les communes valent de 20 à 30 francs; il est vrai qu'elles ont jusqu'à dix centimètres et demi de tuyau.

On sait que les bouts-d'aile sont les plumes extérieures

(1) La *bout-d'aile*, expression technique.

de l'aile, celles qui permettent à l'oiseau de fendre l'air, et qu'elles sont formées d'une tige très-ferme, arquée et garnie d'un côté de barbes courtes, couchées et très-résistantes. Ces barbes étaient assez incommodes dans la

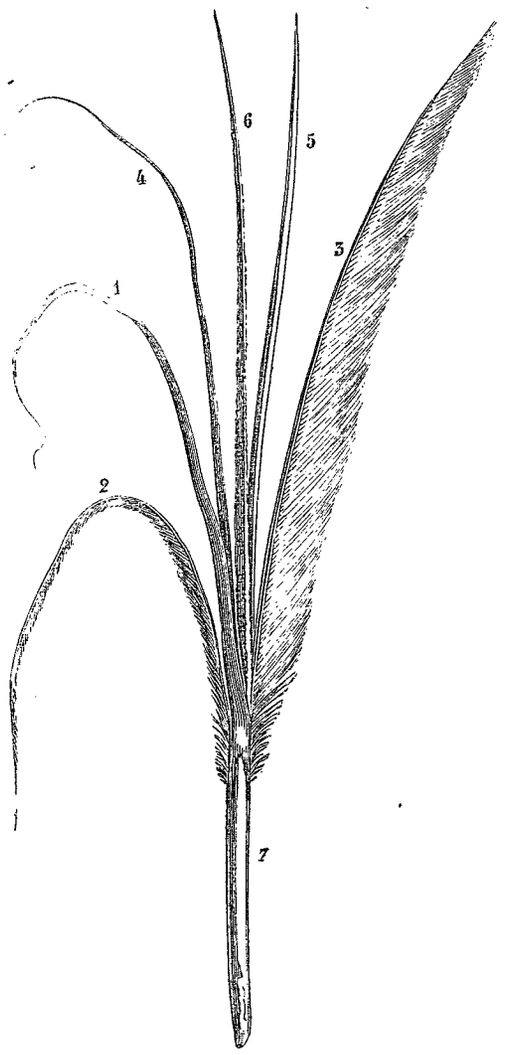


Fig. 1. — Décomposition de la *bout-d'aile.*

main pour écrire, parce que, l'autre côté étant pourvu de barbes très-longues, la plume tournait et se tenait mal en équilibre. Or, ce qui faisait autrefois le discrédit de la bout-d'aile est devenu son principal mérite, puisque, seule, elle fournit la barbe courte et couchée qu'on appelle maintenant le *biot*. On voit le biot au numéro 2 de la figure 1.

Tous les travaux opérés sur les plumes, pour les faire servir à l'industrie, n'ont lieu que quand elles sont imprégnées d'eau.

Une des premières opérations consiste à couper le tuyau (7, fig. 1) au moyen d'une cisaille qui agit sans relâche sur des paquets de plumes que présente une femme en les égalisant. Les tuyaux tombent d'un côté (nous en verrons l'emploi tout à l'heure) et les paquets de tiges barbues sont entassés pour l'opération suivante, l'enlèvement de la *brillantine* (1, fig. 1) On désigne sous ce dernier nom une pellicule cornée excessivement mince, transparente, qui couvre le dessus du rachis de la plume, mais seulement dans la bout-d'aile. C'est un produit spécial comme le biot, et il faut user d'une grande dextérité pour l'enlever. On se sert, pour cela, d'un canif, avec lequel on entr'ouvre légèrement le dessus de la brillantine à l'extrémité fine de la plume; après quoi, sous le pouce, tout vient d'un coup. Cette brillantine, teinte de toutes les nuances, est employée par les modistes pour faire ces plumets bouffants, frisés, ondoyants, avec lesquels on orne les chapeaux de femme. On vend ordinairement les brillantines par *poignées* comprenant dix paquets de mille, et quand on voit une pile de ces poignées sous leurs couleurs ondoyantes, métalliques, si vives, rangées comme une bibliothèque, on demeure étonné du nombre d'oies qui ont dû vivre dans toutes les parties du monde pour que ces centaines de millions de pellicules industrielles soient venues se réunir en un si petit espace! Les femmes qui enlèvent la brillantine reçoivent 80 centimes par mille, et y gagnent de bonnes journées.

Une fois la brillantine enlevée, d'un coup de canif on saisit, également au petit bout, la grande barbe (3, fig. 1), et on l'arrache. Elle est mise à part; nous la verrons reparaître plus tard pour la confection des tapis inusables.

Là se terminent ce qu'on pourrait appeler les opérations *manuelles* de la plume; désormais elle appartient aux machines qui ne s'en dessaisiront plus.

Le travail se continue sur le haut de la plume. Une femme présente, par le petit bout, cette partie A à une machine Soyez (fig. 2), sorte de laminoir BC en miniature qui presse la plume contre une lame de rabot : cette lame lui enlève le *copeau supérieur*, c'est-à-dire la couche cornée qui existe entre les rangées de barbes sur le dos de la plume, sous la brillantine dans la bout-d'aile (4, fig. 1).

Immédiatement une autre ouvrière reprend la tige et la

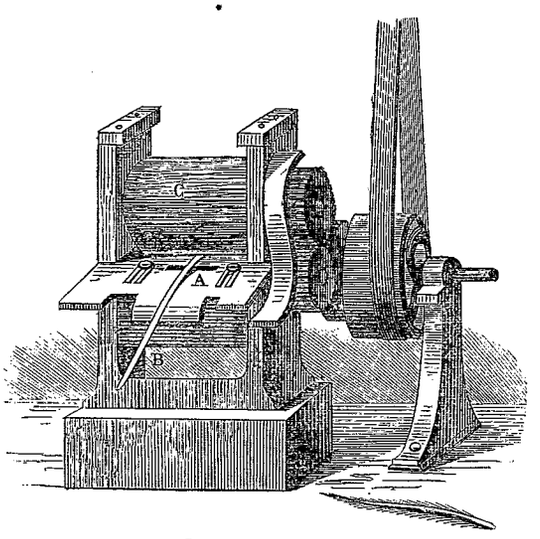


Fig. 2. — Laminoir à copeaux.

fait passer, en la retournant, sous un semblable laminoir, qui enlève la lame cornée fendue d'un sillon qu'on voit en dessus et qu'on appelle le *copeau inférieur*. Cette seconde opération est plus difficile que la précédente, parce que la plume n'a presque plus de consistance : aussi la femme qui en est chargée a un salaire plus élevé. Un kilo de ces copeaux en contient au moins six mille, mais une bonne ouvrière peut en faire dix-huit mille par jour dans son laminoir, en ne les passant toujours cependant qu'un à un.

Les copeaux sont repris, aussi un à un, par des femmes et des enfants, et présentés, A, à la machine (fig. 3) qui les divise, au moyen de cylindres filetés B, C, en un certain nombre de fils arrondis lesquels constituent le *crin de plume*, que l'on teint à volonté. Avec ce crin on fait des brosses excellentes, que l'on ne rencontre guère ordinairement, parce qu'elles sont employées par la marine et en Allemagne. Elles servent également aux fleuristes pour

faire toutes les parties barbues des fleurs, des fruits, des épis ; mais on destine surtout les rebuts à cet usage.

Nous avons laissé de côté un instant la moelle de la tige (6, fig. 1). Elle est portée, mêlée à tous les détritus

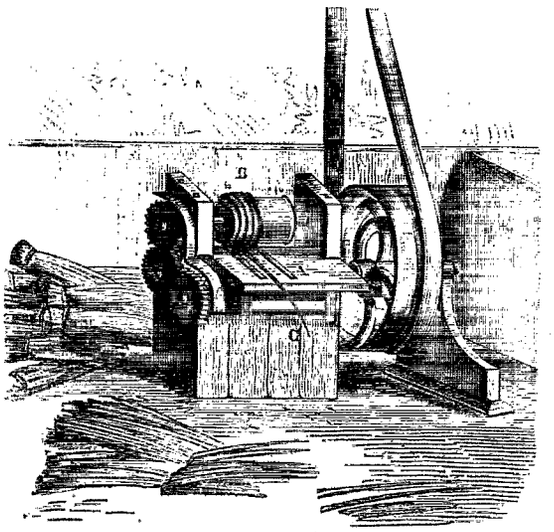


Fig. 3. — Fabrication du crin de plume.

de la fabrique, dans un atelier spécial où, après avoir été soumise à une nouvelle série de transformations inventées par M. Bardin, elle sort à l'état de *tontisse* admirable.

Ici une explication paraît nécessaire : pour faire les papiers veloutés qui servent à la tenture de nos appartements, on colle à leur surface les déchets que donne la tondeuse sur les tissus de drap, c'est-à-dire de la laine coupée en parties extrêmement fines et courtes, que la colle retiendra contre le papier. Telle est la tontisse de drap. Aujourd'hui, la plume fournit une tontisse aussi belle, plus belle même, parce qu'elle se teint mieux et plus solidement que la laine, et qu'elle est en outre plus rase et plus solide. Elle a été, dès son invention, substituée à l'autre pour tous les dessous de toiles cirées, et on n'emploie plus qu'elle ; elle donne des papiers magnifiques dont elle ne se détache jamais.

Nous avons à revenir sur les grandes barbes. Elles sont emportées à la teinturerie, où elles prennent les tons les plus divers, car la plume est un des corps qui se teignent le mieux et le plus solidement. On a même le moyen, par la teinture, de rendre ces barbes absolument inattaquables aux mites. Portées à l'atelier du tissage, elles y sont saisies entre les fils d'un tissu, et se transforment en tapis dont les barbes, retenues par leur lien naturel, ne s'arrachent jamais. Cette matière cornée offre une telle résistance naturelle que, pour friser ces barbes et donner un aspect moiré à ces tapis, il faut les soumettre plusieurs heures à l'action de brosses en crin de plume, dures, menées par une machine à vapeur. L'aspect final est celui d'une peluche épaisse, sur laquelle n'ont prise ni la boue ni la poussière.

Parmi les tuyaux, séparés, depuis les premières opérations; du reste de la plume, ceux qui n'ont que peu de valeur (et l'on emploie quelquefois aussi pour cela les plumes de canard) passent à la machine à cure-dents. Ce que l'on consomme de ces petits instruments est à peine croyable. Cette machine (fig. 4), construite et inventée par M. Soyez, coupe le cure-dents d'un seul coup et le compte. On peut voir en D (fig. 5) comment la main tient et retire le cure-dents que la machine vient de couper par l'abaissement de la pièce A sur BC. Les deux évidements que l'on voit en B et au-dessus sont destinés à laisser passer les deux doigts qui tiennent la plume. La

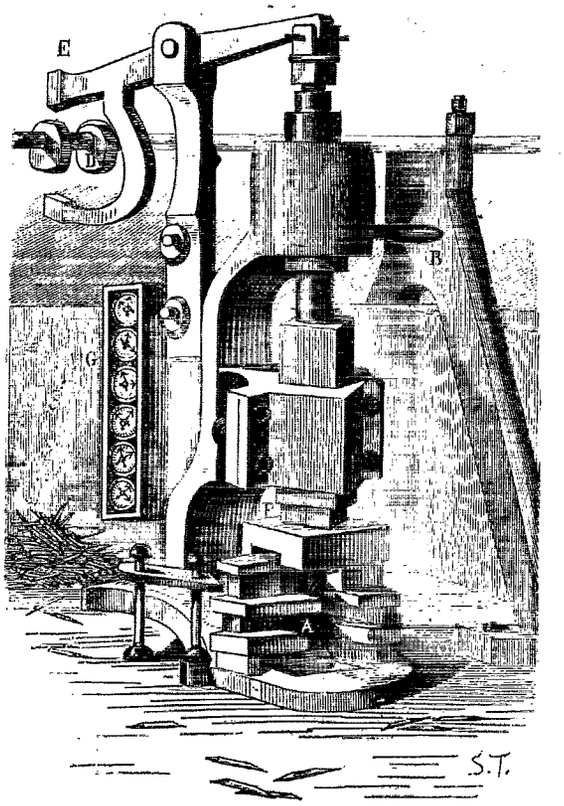


Fig. 4. — Machine Soyez à cure-dents, avec son compteur.

figure 6 montre la manière dont cette machine découpe la plume de côté, en E et F. Sur la figure 4, qui repré-

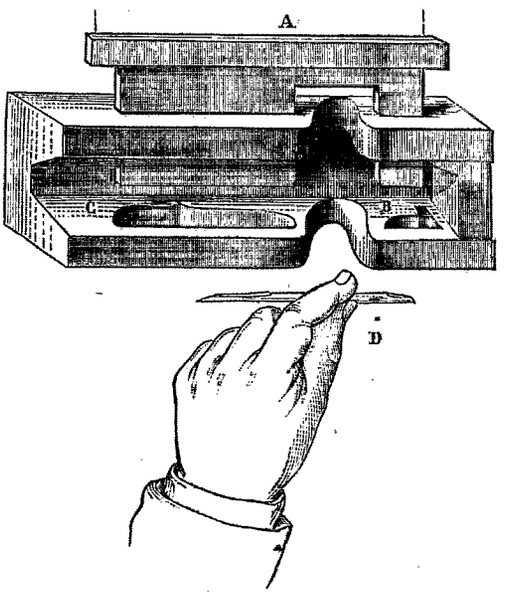


Fig. 5. — Détail; cure-dents fait.

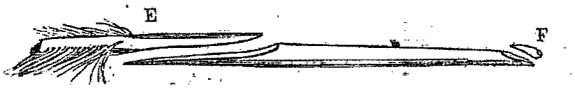


Fig. 6. — Coupe de la plume.

sente la machine complète, on voit que le mouvement agit, en E, au moyen d'un excentrique D, mené par le moteur,

sur le levier qui se soulève, baissant par devant et enfonçant le découpoir qui coupe, en A, le cure-dents. Mais, en même temps, le mouvement du levier E fait marcher l'une des aiguilles du compteur automatique G, qui peut enregistrer un million de cure-dents par quinzaine. *La fin à une autre livraison.*

UNE ESQUISSE PAR LE PARMESAN.

Ce dessin du Parmesan a été recueilli dans le Musée de Vienne, qui possède trois tableaux du maître : *l'Amour taillant son arc*, que l'on attribue à tort au Corrége; un portrait de Malatesta; un portrait du peintre à vingt ans.



Musée de Vienne; Dessins. — Projet de tombeau par le Parmesan. — Dessin de Chevignard.

Ses œuvres sont répandues dans tous les grands musées de l'Europe.

Le dessin que nous reproduisons est dessiné à l'encre et teinté à la sépia, comme les dessins du Parmesan au Musée du Louvre. Les artistes du seizième siècle usaient de ce procédé, et amenaient ainsi leurs figures à l'effet avant de les peindre. Dans ce croquis du Parmesan, l'effet est atteint. Une belle jeune femme est assise et abattue sous la douleur. Elle a perdu sans doute, dans quelque bataille italienne de ce guerroyant et sanglant seizième siècle, l'époux, le héros qu'elle aimait. Sa tête pleine de grâce, au col de cygne, couverte d'un voile, se présente de profil, semble fuir les regards du monde, à demi voilée sous l'ombre portée de son voile. Elle a caché ses beaux cheveux. Elle s'incline affaissée, les yeux clos; mais elle ne dort pas, elle veille, elle regarde en dedans, dans la nuit du passé, la figure du bien-aimé mort. Ses bras sont croisés. Son bras droit, à demi ombré, étend sa longue main lasse, une de ces belles mains que nous admirons dans les Vierges de Raphaël. Elle a la plénitude de la beauté; ses épaules ont l'ampleur de la vie, ses jambes s'étendent pleines de force et d'élégance. Elle est de grande race; elle a la *morbidezza* italienne. Une robe de deuil l'enveloppe de ses plis flottants et déchirés. La jeune veuve n'a plus les vêtements de fête qu'elle aimait à laisser flotter sur les dalles de marbre quand elle marchait appuyée sur le bras du bien-aimé. On croit voir qu'un bijou funèbre, un médaillon de la chère figure morte, repose sur son sein. Un jour discret et pâle glisse sur elle, avec douceur, comme un regard d'ami.

Elle se détache sur un tombeau ébauché dont le fronton apparaît seul. Une tête de mort se cache à demi derrière une coquille, et, sur les plans inclinés de la frise, s'étendent deux statues couchées, pareilles aux deux figures du

Jour et de la Nuit du tombeau des Médicis de Michel-Ange. C'est tout. Ce beau dessin, fils du Corrége par la grâce, a la mélancolie des œuvres inachevées.

Le Parmesan mourut jeune. Né à Parme le 11 janvier 1503, il mourut à Casal-Maggiore le 24 août 1540. Il s'appelait Mazzola, Mazzuola (Girolamo-Francesco-Maria). On lui donna le nom glorieux de Parmigiano ou le Parmesan. Initié à la peinture par une famille d'artistes, son talent précoce peignit à quatorze ans un beau *Baptême de Jésus-Christ*. Il apprit la grâce en copiant les fresques du Corrége à San-Giovanni de Parme. Il fut un peintre errant, fit son tour d'Italie, alla voir les œuvres de Jules Romain à Mantoue, et en 1523, à Rome, les œuvres de Michel-Ange et de Raphaël. Accueilli par Clément VII, il se hâta de fuir en 1527, après la prise de Rome par le connétable de Bourbon. Dépouillé de son argent par des lansquenets, de ses dessins par un graveur à Bologne, il revint à Parme, décora de fresques San-Giovanni, et comme il tardait à les achever, il fut emprisonné par les religieux. Il s'échappa de Parme, se réfugia à Casal-Maggiore, où il mourut à trente-sept ans, après une vie aventureuse et féconde en belles œuvres. Peintre de l'école aimable et charmante de Parme, il se recueillait longtemps, peignait ses tableaux dans sa tête, puis les exécutait sur la toile avec la fougue du premier jet, d'un pinceau hardi et rapide. C'était un peintre improvisateur doué de la grâce, un talent féminin, à la couleur douce, harmonieuse, mais non chauffée du soleil des maîtres vénitiens. Il est, après le Corrége, le plus célèbre maître de l'école de Parme, et a bien mérité la gloire de son nom.

CHARLES DICKENS.

Fin. — Voy. p. 75, 130, 171, 199, et les Tables du t. XLII, 1874.

SES SOUCIS. — INCIDENT DOMESTIQUE. — LECTURES PUBLIQUES. — SA MORT.

A l'apogée de sa réputation (il venait d'écrire *Hard Times*, « les Temps difficiles », et commençait à Paris *Little Dorritt*), Dickens devint soucieux. Des idées noires l'assiégeaient, sa facilité diminuait, il craignait de déchoir; peut-être les sombres scènes de la prison pour dettes qu'il peignait alors, et qui lui rappelaient sa triste enfance, eurent-elles trop de prise sur son tempérament nerveux et irritable.

« Je ne trouve de soulagement que dans l'action. Je suis incapable de repos. Si je m'arrête, je me rouillerai; mieux vaut mourir en marche. J'ai de terribles tentations d'aller seul sur les pics neigeux des Alpes, dans les Pyrénées, entre ciel et terre, n'importe où. Le squelette qui hante mon logis est devenu trop fort pour moi. » (1) Il a recours à ses distractions ordinaires : il voyage, il travaille, et se réfugie dans le monde idéal qu'il crée. Mais la plaie secrète éclate :

« La pauvre Catherine et moi ne sommes pas faits l'un pour l'autre, et il n'y a pas de remède, non parce qu'elle me rend malheureux, mais parce qu'elle est malheureuse aussi. Dieu sait combien je déplore pour elle la fatalité de notre rencontre!

» ... Si j'étais infirme ou malade demain, je sais combien elle serait désolée et combien je souffrirais moi-même de notre séparation; mais la même incompatibilité renaîtrait dès que j'irais mieux, et rien ne pourrait faire qu'elle me comprît. Cela importait moins tant que nous étions seuls en cause; depuis, les raisons qui rendent inutile de lutter ont grandi. Longtemps j'ai pressenti ce qui arrive. Je ne prétends point être exempt de blâme; il y a beaucoup de ma faute : mille incertitudes, une disposition fantastique, capricieuse, des difficultés sans nombre; rien n'y peut, hors la fin dernière qui change tout. »

C'était l'explosion de mécomptes domestiques accumulés depuis longues années. Triste découverte après vingt ans de mariage! Jusque-là Dickens avait toujours parlé de sa femme, dans sa correspondance, avec affection, comme d'une bonne ménagère, d'une excellente compagne de voyage. Mais nulle trace d'épanchement, de communion d'idées. Elle reste étrangère aux travaux, aux inspirations de l'homme de génie. Cette sympathie, il en avait un impérieux besoin; il la cherchait dans l'ami auquel il soumettait ses projets, ses manuscrits; il l'avait trouvée dans sa belle-sœur, Mary, morte à seize ans, perte qui laissa dans son existence un vide béant, jamais comblé.

Une séparation eut lieu à l'amiable en avril 1858. Le fils aîné suivit sa mère sur le désir qu'elle en exprima. Les autres enfants, restés libres, préférèrent demeurer avec leur père et miss Georgina Hogarth, la tante qui les avait élevés et qui leur continua ses soins. Dickens assurait à sa femme une pension annuelle de huit cents livres sterling (vingt mille francs). Ces arrangements, tout privés, fussent restés ignorés du public, si quelque misérable commérage n'eût obligé le mari à s'expliquer, ce qu'il fit dans son journal, en rendant justice aux qualités de sa femme, et en l'exonérant des torts qu'il acceptait pour lui-même. On ne traverse pas de pareilles épreuves sans angoisses. Dickens essaya d'y échapper en s'ouvrant une nouvelle source d'émotions. Il avait fait une lecture publique de son premier *Conte de Noël* au bénéfice de l'hôpital des Enfants malades. La recette fut considérable. Les notables d'Édimbourg le prièrent de renouveler cet effort en faveur d'une autre œuvre de bienfaisance, et joignirent à leur demande une offre d'argent qu'il refusa.

« La foule était énorme, l'attente beaucoup trop vive; mais ma décision est prise. Il faut que je fasse quelque chose, ou mon cœur se brisera; je ne vois rien qui convienne mieux à mon état d'anxiété actuel. » Il faisait allusion aux nombreuses propositions des spéculateurs qui voyaient dans une série de lectures publiques un gain assuré, une fortune pour eux et pour lui. Il était combattu, il hésitait; ses amis craignaient pour sa dignité d'auteur. Un penchant secret parlait plus haut qu'eux. Dès l'âge de seize ans il s'était exercé à étudier des rôles et à les jouer pour lui seul. Il avait même songé à se présenter comme acteur au directeur de Covent-Garden qui lui assigna un rendez-vous : une bronchite et une inflammation de la face l'empêchèrent de s'y rendre. Il remit à la saison suivante, et, dans l'intervalle, son entrée au *Chronicle* coupa court à ce projet; mais la vocation resta. La vive perception des caractères, de leur originalité, qui donne à ses ouvrages tant de vérité et de vie, se doublait d'une prodigieuse faculté d'imitation. Ce don naturel en faisait un comédien accompli. Il trouvait de plus un grand attrait à s'incarner dans ses propres créations, à donner un corps, une vie aux visions de son cerveau. Il allait enfin sentir battre sous son étreinte les cœurs qu'il avait émus de loin. Cela le touchait bien plus que le gain, qui n'était cependant pas à dédaigner, car il avait à payer l'achat de sa maison de Gadshill, et à faire face aux dépenses que lui imposaient l'éducation de ses fils et leur entrée dans diverses carrières.

Le 29 avril 1858, il commençait à Londres sa pre-

(1) Allusion à ce dicton anglais : « Il y a un squelette dans chaque maison », c'est-à-dire une cause de malheur. En France on dit quelquefois : « Il y a un ver dans chaque pomme. » L'image est moins sinistre.

mière série de lectures payées qu'il continua en province. Accueilli partout avec sympathie et respect, il écrivait d'Exeter :

« Je ne crois pas avoir jamais eu un meilleur auditoire, ni avoir jamais mieux lu. Rien ne me touche plus que les témoignages d'affection qui me sont prodigués. » A Liverpool, deux mille trois cents personnes se pressaient pour entendre le *Caroll* et *Pickwick*. Il fallut répéter la même lecture trois soirs de suite. A Dublin, même affluence.

« Nous en sommes quelquefois réduits à une ridicule détresse par la quantité d'argent à transporter. Arthur Smith marche toujours accompagné d'un immense sac de cuir qui regorge. » Arthur Smith était l'entrepreneur; Dickens, n'ayant pas voulu traiter directement avec le public, laissait à un tiers les profits de la spéculation, et se contentait d'une juste part dans les bénéfices, après que les frais de voyage et le salaire des employés avaient été prélevés.

Dans les intervalles, il allait se délasser à Gadshill qu'il se plaisait à embellir : il y fit ériger, en 1865, un chalet suisse « composé de quatre-vingt-quatorze morceaux s'adaptant les uns aux autres avec la précision d'une boîte à surprise. » C'était un cadeau de l'artiste français Fechter, qui l'avait fait venir tout exprès de Paris.

« J'y ai placé cinq miroirs, écrit Dickens, qui réfléchissent les feuilles frémissantes, les champs de blé ondulants, la rivière tachetée de voiles. Mon cabinet de travail est enfoui au milieu des arbres; les branches vertes s'allongent à travers les croisées; les oiseaux et les papillons entrent et sortent librement Les lumières et les ombres des nuages vont et viennent avec le reste de la compagnie. Le parfum des fleurs et de tout ce qui croît à la ronde est des plus délicieux. »

C'est là qu'il composa le *Conte des deux cités*, les *Grandes espérances*, *Notre mutuel ami*, et les cinq premières livraisons du *Mystère d'Edwin Drood*, qu'il ne devait pas finir.

De 1861 à 1863, il fit un second cours de lectures, terminé, comme il lui arrivait souvent de le faire, par une bonne œuvre. Il lut quatre soirs de suite, à Paris, dans les salons de l'ambassade anglaise, au prix d'un napoléon par personne et au bénéfice d'un fonds de secours pour les Anglais pauvres résidant à l'étranger. L'un des auditeurs disait à miss Dickens, qui avait accompagné son père en France : « On ne peut se figurer la scène de vendredi dernier; deux heures d'émotion, de plaisir, un tonnerre d'applaudissements. On en parlait et on applaudissait encore dans les voitures qui descendaient la rue du Faubourg-Saint-Honoré. »

A son retour en Angleterre, il assista à un affreux accident de chemin de fer. Miraculeusement préservé, il passa plusieurs heures au milieu des morts et des mourants, à secourir les blessés.

L'effet de cette terrible catastrophe agit sur lui jusqu'à sa mort. « Je me sens faible comme si je relevais d'une longue maladie; je puis à peine supporter le voyage de Londres à Gadshill. La parfaite conviction, en dépit du témoignage de mes sens, que la voiture penche et verse d'un côté, s'empare de moi dès que la vitesse s'accélère, et m'est très-douloureuse. »

En 1867, il partait pour l'Amérique, où l'attendait une ample moisson de dollars, payée trop cher, car il y dépensa ce qui lui restait de forces. Voyageant de jour et de nuit sur des routes exécrables, par des temps affreux, cerné par des inondations, souffrant des douleurs intenses d'un pied malade et de la tête, surmené de fatigue et de travail (il disposait et reliait ensemble les passages qu'il devait lire le soir), il se retrouvait debout et dispos à l'heure dite. Les névralgies, la toux, l'extinction de voix, disparaissaient comme par enchantement pendant les deux heures de lecture, après lesquelles il fallait le porter dans son lit, exténué. « Je me sens usé jusqu'à la moelle. Le climat, les distances, le catarrhe et l'effort difficile, commencent à m'éprouver. L'insomnie me brûle; et si je m'étais engagé à rester jusqu'en mai, je crois que je tomberais pour ne plus me relever. » Les recettes montaient à des chiffres fabuleux; une seule soirée rapportait souvent 1 000 livres sterling (25 000 francs).

La traversée et le repos amenèrent un mieux qui lui fit illusion, ainsi qu'à ses amis. Des électeurs l'engagèrent à se mettre sur les rangs pour représenter au Parlement la ville de Finsbury, il refusa. Ce n'était pas indifférence pour le bien public; personne n'apportait plus d'ardeur aux réformes sociales et pratiques. Jusqu'à sa dernière heure il réclama une législation sanitaire plus efficace, une meilleure éducation pour les pauvres, l'amélioration du sort des travailleurs. Il aida de son talent et de son éloquence toutes les fondations libérales. La bienfaisante héritière miss Coutts aimait à le consulter sur le noble emploi qu'elle fait de ses richesses, et jamais il ne lui indiqua une bonne œuvre à faire qu'elle ne fût aussitôt accomplie. Elle répondait à une lettre où il lui recommandait une pauvre femme : « C'est un service que vous me rendez. A quoi servirait la fortune, sinon à tâcher de faire un peu de bien? »

Dickens ne brigua jamais le patronage des nobles, si recherché en Angleterre. Il le croyait incompatible avec la dignité de l'homme de lettres. « Je n'admets pas qu'un littérateur s'abaisse à être protégé, patronné, traité en enfant bon ou mauvais. J'ai lutté toute ma vie dans le sens contraire, soutenu par l'espoir de laisser après moi la carrière des lettres mieux comprise et plus honorée. » Elle le fut en lui de son vivant. Quelques mois avant sa mort, la reine désira le voir et lui exprima le vif intérêt qu'elle prenait à ses travaux. Elle lui demanda ses œuvres qu'elle voulait tenir de sa main, lui offrant en échange le récit de son voyage dans les montagnes d'Écosse, avec cette inscription : « Le plus humble des auteurs à l'un des plus grands. »

Dickens avait pour ses enfants une affection exempte de faiblesse. En septembre 1868, il envoyait son plus jeune fils rejoindre son frère aîné en Australie, et lui donnait ainsi ses dernières instructions :

« Je vous écris parce que votre départ, mon cher enfant, pèse sur mon âme, et parce que je veux que vous ayez quelques mots de moi auxquels vous puissiez recourir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime tendrement, et que mon cœur est profondément triste de notre séparation; mais une moitié de la vie est faite de sacrifices, et ce sont douleurs qu'il faut savoir supporter. Ce qui me console est ma sincère conviction que vous allez essayer de la vie à laquelle vous êtes propre. Sa liberté, son imprévu, sa sauvagerie même, vous iront mieux qu'une application soutenue d'études ou de bureau... Je vous exhorte à faire du mieux qu'il vous sera possible tout ce que vous aurez à faire. Je n'avais pas votre âge quand j'eus à gagner ma vie, et je pris dès lors cette résolution dont je ne me suis jamais écarté. Ne tirez pas avantage de l'ignorance ou de la faiblesse des gens avec qui vous aurez à traiter d'affaires. Soyez doux et indulgent envers ceux qui dépendent de vous. Tâchez de faire pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous, et ne vous découragez pas s'ils n'agissent pas de même. C'est à vous qu'il importe d'obéir au plus grand précepte enseigné par notre Sauveur. Je mets parmi vos livres un Nouveau Testament, par la même raison et avec les mêmes

espérances qui me firent essayer de le mettre à votre portée quand vous étiez petit. C'est le plus beau livre qui ait jamais été et qui sera révélé au monde, le guide le plus sûr pour toute créature humaine qui veut être sincère et fidèle au devoir...

» Vous vous rappelez n'avoir jamais été tourmenté à la maison pour l'observance stricte de certaines pratiques ou formalités religieuses. Vous en comprendrez mieux mon insistance solennelle sur la vérité et la beauté de la religion chrétienne, telle qu'elle est émanée du Christ, et l'impossibilité d'aller loin dans le mal, si vous respectez et pratiquez ses doctrines. Un mot de plus à ce sujet: n'abandonnez pas la salutaire coutume de dire vos prières intimes matin et soir; je n'y ai jamais manqué, et je sais quelle consolation j'en ai reçue... »

Certes, ce sont là les paroles d'un bon père et d'un croyant. On a émis des doutes sur la foi de Dickens, parce qu'il détestait le jargon hypocrite des sectaires et des philanthropes; il respectait trop la religion pour en faire parade.

A mesure que disparaissaient ses amis (plusieurs moururent peu avant lui), ses idées religieuses s'accentuaient davantage. Il mesurait le néant des choses humaines: « Ce ne sont plus des réalités, mais les ombres d'un rêve. »

Le 8 juin 1870, il avait passé tout le jour à écrire dans le chalet. Lorsqu'il descendit pour dîner, à six heures,



Charles Dickens. — Dessin de Bocourt, d'après une estampe anglaise.

miss Hogarth s'alarma de son changement. Il convint qu'il se sentait très-mal depuis une heure. Il voulut que le dîner continuât, dit quelques mots incohérents, se leva et chancela; il serait tombé si sa belle-sœur ne l'eût soutenu et conduit jusqu'à un sopha. Après une courte lutte, il s'affaissa du côté gauche. Appelés en toute hâte, les médecins constatèrent un épanchement au cerveau. C'en était fait: une grande âme prenait son essor.

Dickens avait cinquante-huit ans et quatre mois. La douleur de sa mort fut universelle. Il fut pleuré en Australie, en Amérique, dans l'Inde, sur le continent. L'Angleterre ressentit cette perte comme une calamité publique. L'opinion, par la voix du *Times*, réclama pour l'auteur populaire une place dans l'abbaye de Westminster. De tous les morts illustres qui reposent dans ce lieu consacré, peu sont plus dignes d'un tel honneur que Charles Dickens. Ce simple nom, inscrit sur une simple pierre, ainsi que l'a prescrit celui qui le portait, est le plus éloquent des panégyriques. Il dit bien haut, avec les œuvres du grand écrivain : « Soyez bons, aimez-vous les uns les autres; ranimez d'un souffle généreux l'étincelle céleste que Dieu a mise au fond des âmes. Fût-elle obscurcie par la misère, ou même par le vice, n'en désespérez pas! Prenez dans votre sein, réchauffez de votre haleine tout ce qui a froid, tout ce qui souffre. Combien de bons instincts n'attendent pour se développer qu'un regard, un mot bienveillant? N'en soyez point avares. Respectez dans l'*être* le plus infime la créature de Dieu. »

Une de mes amies ramassa dans un pré une humble chenille, et l'apporta pour nous la montrer. Notre curiosité satisfaite, elle retourna en arrière, quoique lasse, à l'endroit où elle l'avait prise, et la rendit à son brin d'herbe. L'insecte devint papillon. Traitées avec cette tendre sympathie, que d'âmes trouveraient des ailes!

Dickens nous a donné en quelques mots le secret de son génie et de sa popularité. « Quoi que j'aie entrepris, dit-il, dans le cours de mon existence, j'ai mis tout mon cœur à le bien faire. Ce à quoi je me suis dévoué je m'y suis dévoué tout entier. Ne jamais mettre la main à une œuvre à laquelle je ne me serais pas donné corps et âme; ne jamais affecter de déprécier ma tâche, quelle qu'elle fût: voilà les règles d'or qui ont régi ma vie. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

L'ATTENTE.



L'Attente, peinture par Anker. — Dessin de Baader.

Quand le lac est paisible et reflète la lumière d'un glorieux soleil d'été, quand les collines incultes qui ferment l'horizon se voilent à moitié d'une brume transparente et se parent d'une grâce sauvage, l'attente n'est pas pénible. La jeune mère joue et rit avec son enfant; quand il est fatigué de jouer et qu'il se blottit sur le sein de sa mère, elle lui raconte les exploits de son père, l'adroit pêcheur, le chasseur intrépide : elle espère qu'à force de les entendre son âme en sera toute pénétrée, et qu'elle deviendra grande et forte; car la vie est un labeur si rude et si dur, que les forts seuls en peuvent soutenir le fardeau.

Qui donc mieux que le père sait abattre un pin, aiguiser un pieu, enfoncer les pilotis dans la vase du lac? Qui donc a jamais su construire une plus belle forteresse que celle où sa femme, son enfant et ses trésors sont à l'abri du danger? Qui donc affronte avec plus d'audace le loup, le sanglier et l'ours? témoin cette cicatrice qui entaille sa jambe, aussi large et aussi profonde que les crevasses de l'écorce d'un vieux chêne; le doigt du petit enfant peut s'y cacher tout entier. Mais le sanglier qui a fait cette blessure n'en fera plus jamais d'autre : ses défenses sont suspendues en trophée aux parois de la hutte.

L'enfant a vu sur la poitrine de son père la trace des griffes de l'ours brun qui un jour le prit corps à corps et essaya de l'étouffer. Le père l'a renversé, il lui a pris sa peau. L'enfant la connaît bien, cette peau, sur laquelle il se roule, sur laquelle s'assied sa mère quand elle le prend sur ses genoux pour l'endormir. Quelquefois, dans sa colère enfantine, il la frappe du pied et du poing, il l'insulte, il la provoque, il demande un épieu pour la tuer! Le cœur de sa mère se gonfle d'orgueil, et elle se dit : « Celui-ci aussi sera un homme. »

Au doux clapotement des petites vagues qui se brisent contre les pilotis, l'enfant finit par s'endormir sur le cœur de sa mère. Alors elle continue à le bercer doucement, l'entoure de ses bras comme pour le protéger, et demeure rêveuse, les regards fixés sur l'horizon.

C'est là-bas, derrière ce promontoire, que la petite barque va disparaître, dans une anse où le poisson abonde cette année. L'autre année, le pêcheur n'allait pas si loin pour gagner la vie de sa famille. Quel sortilége ou quel maléfice a donc pu charmer les poissons et les pousser vers l'autre rive? Mais si loin qu'ils s'enfuient, si profondément qu'ils se cachent, il saura bien les trouver, lui, et aussi longtemps qu'il y aura des poissons dans le lac il ne reviendra jamais les mains vides. Aussi l'abondance règne dans sa hutte, et le cœur des siens en est réjoui. Chaque année, quand reviennent, avec l'hirondelle, ces nomades au teint hâlé qui savent si bien travailler le bronze, il fait des échanges avec eux, car l'abondance de sa hutte va jusqu'au superflu : contre des poissons séchés au soleil et des peaux de bêtes qu'il a préparées lui-même, les nomades lui donnent des ustensiles domestiques, des armes, des bijoux de bronze.

Pendant que la barque s'éloigne, ces choses occupent la pensée de la jeune mère. Quand la barque a disparu derrière le promontoire, nulle crainte ne vient troubler son cœur. Absent aussi bien que présent, son maître la pro-

tége. Les loups affamés peuvent venir hurler en courant sur la rive, le pont de la petite forteresse a été soigneusement levé ; les envieux, les jaloux, les ennemis, peuvent lancer tant qu'il leur plaira des regards de haine et de convoitise sur sa hutte solidement construite, les regards de haine ne tuent pas et ne peuvent faire tomber un seul cheveu de notre tête. Quand ces hommes passent sur leurs barques pour aller au loin jeter leurs filets, ils n'oseraient pas toucher du bout du doigt les pilotis, ni les effleurer de leurs avirons, ni même traverser l'ombre que projette la hutte sur le lac ; car la colère du maître est terrible, chacun le sait ; l'éclat de ses grands yeux clairs jette l'effroi dans les cœurs ; quand il sourit de fureur, et que ses lèvres retroussées laissent voir ses dents aussi blanches que celles d'un loup, les plus braves pâlissent et frissonnent. Oui, oui, la maison est bien gardée.

D'ailleurs, si ces hommes étaient assez ennemis d'eux-mêmes pour songer à attaquer la petite citadelle, par où l'attaqueraient-ils ? L'échelle qui plonge dans le lac est tirée ; et s'ils tentaient l'escalade, ils la trouveraient, elle, debout sur la plate-forme, armée, pour les recevoir, ou de la hache de bronze qui ouvre les crânes, ou de l'aviron durci au feu qui les fracasse. Pour se montrer digne de son « seigneur » ; pour défendre son enfant, elle deviendrait un guerrier ; son cœur est fort, son bras est vigoureux !

Parfois, quand la barque reste de longues heures sans reparaître, ou bien quand le ciel est sombre et bas, quand le lac, agité par une puissance mystérieuse, se hérisse de petites vagues et prend des teintes livides et sombres, le cœur de la jeune femme se serre.

Si les esprits des eaux, ces esprits pleins de ruse et de perfidie, avaient tendu une embuscade à celui qui les brave tous les jours et l'avaient entraîné au fond du lac ! Si, à l'heure même où elle compte le voir apparaître, il était ballotté par la vague, pâle et inanimé, au milieu des joncs et des roseaux ! Si une bête féroce l'avait surpris endormi sur le rivage, ou si quelque lâche ennemi l'avait frappé par derrière ! Si elle ne devait plus jamais, jamais revoir celui qui était tout pour elle, celui qui avait remplacé le père, la mère et le frère qu'elle a perdus ! Que deviendrait-elle ? et que ferait-on de son enfant ? Qui protégerait la veuve sans défense contre la cupidité et la haine de ses ennemis ?

Elle irait servir comme esclave quelque maître à la main violente, à la parole injurieuse. Plusieurs la plaindraient dans le secret de leur cœur, mais nul ne serait assez hardi pour élever la voix en sa faveur. Son fils s'entendrait dire par les enfants de son âge : « Arrière, fils de veuve ! arrière, toi qui n'as pas de père pour te protéger ! va-t'en mendier, ou sois esclave comme ta mère. Tu n'es plus fait pour jouer avec nous, ni pour manger à notre table. Arrière, si tu ne veux qu'on t'éloigne à coups de bâton, ou qu'on te jette ces débris de poisson à la figure ! »

Mais voilà que la petite barque apparaît comme un point noir sur l'immensité du lac. Le cœur de la jeune femme s'épanouit ; elle sourit de ses craintes. Les esprits du lac, encore cette fois, n'ont rien pu contre celui qui les brave. Alors elle attache ses regards perçants sur la surface du lac, et calcule le temps qu'elle doit attendre encore. Elle sait déjà de combien les ombres se seront allongées quand la barque heurtera de sa proue le poteau où on l'enchaîne tous les soirs, et quand la tête virile du pêcheur apparaîtra au ras du plancher, éclairée de son doux et fier sourire.

L'enfant s'est réveillé ; rien qu'à voir la figure de sa mère, il devine que la barque approche, et il bat des mains avant même de l'avoir aperçue.

LES FABLES DE L'ARMÉNIEN VARTAN.

Le docteur ou *vartabied* Vartan était né à Pardserpert, ville de la Petite-Arménie, située au milieu des montagnes qui séparent la Cilicie de la Syrie. Aussi l'appelle-t-on ordinairement Vartan Pardserpertsi. Il vivait au treizième siècle, et il mourut en l'an 1271. Il a écrit des ouvrages théologiques, des Commentaires sur divers livres de l'Écriture, des Homélies et une Histoire d'Arménie, qui lui ont valu une grande célébrité en son temps, bien qu'il soit inférieur aux écrivains classiques des beaux siècles de la littérature arménienne.

Est-il certain qu'il soit l'auteur du recueil de fables qui porte son nom ? Quelques critiques, les comparant à ses autres écrits, trouvent que tout au moins elles ne sont guère propres à ajouter à sa réputation. Mais il est possible qu'en adoptant un style d'une simplicité presque vulgaire, il ait voulu se mettre à la portée des lecteurs les moins lettrés.

Le manuscrit d'où sont extraites les fables qu'on va lire appartient à la Bibliothèque nationale ; il contient en tout cent soixante-huit fables ou historiettes, parmi lesquelles il en est quelques-unes fort longues. M. J. Saint-Martin en a traduit quarante-cinq (1). Le copiste de ce manuscrit était un prêtre nommé Pierre, né à Khourh-nâvel, endroit qui paraît être dans la Cilicie ; il acheva son travail le jeudi 6 août (style grégorien) de l'an 1064 de l'ère arménienne, qui correspond à l'an 1615 de notre ère. Cette copie fut faite pour un archevêque nommé Sérapion.

« Ces fables, dit le traducteur, ne valent ni plus ni moins que celles qui sont attribuées à Esope et à Lokman. Assez bonnes pour le but qu'on se propose, elles ne sont pas plus recommandables sous le rapport de la rédaction. Les idées n'en sont pas toujours bien liées, ni présentées avec toute la clarté désirable, et quelquefois on ne retrouve pas un rapport bien exact ou bien sensible entre le corps de la fable et le petit épilogue qui le suit ordinairement. » (2)

Le Pauvre et l'Aigle.

Un pauvre homme faisait rôtir un peu de viande dans un désert ; mais voilà que l'Aigle fond inopinément sur lui, prend la viande et s'en va.

Le Pauvre se jette dans un buisson en lui disant :

— Si tu es brave, si tu as de la force, viens où je suis.

Les hommes tiennent souvent de pareils discours dans leurs démêlés.

L'Aigle emporta la viande et la posa dans son nid devant ses petits, et s'en alla. Un petit charbon mal éteint, une étincelle était restée attachée à la viande ; elle brûla le nid et les petits de l'Aigle.

Cette fable montre que celui qui est injuste envers des innocents, attire sur lui-même le malheur.

L'Agneau et le Loup.

Un tendre agneau était dans la bergerie ; voilà que le Loup entre et le prend pour le manger.

Renversé sous les pieds du Loup, il disait en pleurant :

— Dieu me met à votre disposition, ayez pitié de moi ; j'ai toujours entendu dire à mes pères que la race des loups fournit de forts donneurs de cor : ainsi faites retentir votre

(1) *Choix de fables de Vartan*, en arménien et en français. Paris, 1825.

(2) Il existe un recueil arménien du même genre, composé au commencement du onzième siècle par le docteur Mikhithar, surnommé Kosch. Le docteur Zohrab en a publié une bonne édition à Venise en 1790.

cor, je vous supplie, afin que j'aie cette satisfaction de vous entendre avant que je ne meure.

Le Loup, flatté dans son amour-propre, écoute ce propos, il s'accroupit et se met à hurler de toute sa force; mais voilà que les chiens s'éveillent et le mordent.

Il s'enfuit sur une colline, s'y arrête, et dit en se lamentant :

— J'ai vraiment mérité ce malheur. Pourquoi ai-je voulu faire le musicien, moi qui n'ai jamais été que boucher?

Cette fable montre que beaucoup de gens sages sont trompés et écoutent de sots propos, et se repentent ensuite comme le Loup; et aussi que beaucoup entreprennent de faire des choses dont ils sont incapables, et, par suite, tombent dans le malheur.

L'Assemblée des Oiseaux.

Les Oiseaux s'étant réunis, ils élurent le Paon, à cause de sa beauté, et le sacrèrent roi.

La Colombe vint alors vers lui, et lui dit :

— O excellent roi, si les Aigles viennent nous attaquer, comment pourras-tu nous secourir?

Cette fable montre que ce n'est pas assez de la beauté pour être un chef, mais qu'il lui faut encore, pour toutes les occasions, le courage, la valeur militaire et une sagesse éprouvée.

Le Renard et l'Écrevisse.

Le Renard et l'Écrevisse vivaient en frères; ils ensemencèrent leur terre, firent la récolte, écrasèrent leur grain, et le mirent en tas.

Le Renard dit alors :

— Allons sur la colline, et celui qui arrivera le plus vite dans l'aire aura le grain.

Pendant qu'ils montaient sur la colline, l'Écrevisse lui dit :

— Fais-moi un plaisir; quand tu voudras courir, tu me toucheras de ta queue, pour que je la sente et que je te suive.

L'Écrevisse ouvrit alors ses pinces, et quand le Renard la toucha de sa queue, elle sauta dessus et la saisit; de sorte que quand le Renard (emporté par sa course) fut arrivé un peu au delà du but, et qu'il se retourna pour voir où était l'Écrevisse, celle-ci tomba sur le tas, et dit :

— Au nom de Dieu, il y a là trois boisseaux et demi, qui sont à moi.

Le Renard étonné lui dit alors :

— Comment, méchante, es-tu venue là?

Cette fable fait voir que les hommes trompeurs emploient beaucoup de paroles et d'actions pour se porter préjudice à eux-mêmes, et que parfois les faibles en triomphent.

L'Aigle, la Perdrix et le Scarabée.

Un Aigle poursuivait une Perdrix. Celle-ci se réfugia chez le Scarabée, qui se porta pour médiateur : l'Aigle ne voulut pas écouter les prières du Scarabée qui en conçut du ressentiment et résolut d'en tirer vengeance; il alla dans le nid de l'Aigle, fit tomber et cassa ses œufs, de sorte que pendant longtemps l'Aigle fut sans enfants.

Cette fable montre qu'il ne faut jamais se faire un ennemi d'un homme même très-pauvre et sans puissance.

Le Chasseur et la Perdrix.

Un Chasseur prit une Perdrix. Celle-ci lui dit en pleurant :

— Ne me tue pas; je prendrai pour toi beaucoup de perdrix et je te les amènerai.

Le Chasseur lui répondit :

— Tu n'es digne d'aucune pitié et tu mourras, toi qui veux trahir tes parents et tes amis.

Cette fable montre que si tu tends des piéges à ton parent ou à ton ami, Dieu désapprouve tes actions et te prépare la pareille.

Le Prince et la Puce.

Un homme du sang royal fut cruellement tourmenté par une puce; il la prit par ruse.

Elle lui dit alors :

— Je vous en prie, ne me tuez pas, parce que le mal que je vous ai fait est peu de chose.

— Eh! répondit le Prince, tu as fait tout le mal que tu as pu.

Cette fable montre que l'on doit punir les petits malfaiteurs, pour que les grands criminels aient peur.

Le Singe et le Pêcheur.

Les Guenons ou les Singes ont l'habitude de faire tout ce qu'ils voient faire à l'homme.

Une Guenon vit un Pêcheur tendre ses filets pour prendre les poissons; puis cet homme s'en alla dîner.

La Guenon descendit aussitôt de son arbre, prit le filet, et, à l'exemple du Pêcheur, elle voulut le tendre pour prendre les poissons, mais si maladroitement qu'elle y fut prise.

— Il est juste, dit-elle alors, que je sois prise, puisque j'ai voulu faire un métier que je n'avais pas appris.

Cette fable montre que vous ne devez pas entreprendre ou désirer de faire des travaux que vous ne connaissez pas : cela n'est pas à propos; ils causent votre perte, sans vous procurer de profit.

Le Corbeau et ses Petits.

Le Corbeau rassembla ses petits et leur donna ses conseils en ces termes :

— O mes chers enfants, ne soyez pas craintifs, mais soyez en garde contre l'homme, surtout quand il se penche vers la terre pour prendre une pierre.

— O notre mère, dirent alors les petits, que ferons-nous avant que l'homme ait pris la pierre dans la main? Faudra-t-il donc attendre ce moment?

La mère leur répondit :

— Je reconnais maintenant que vous êtes en état de vous sauver.

Le Bœuf et le Cheval.

Le Bœuf et le Cheval causaient ensemble; le Cheval dit au Bœuf :

— Qui es-tu? à quoi es-tu utile? Moi, Cheval, les rois, les princes et les seigneurs m'ornent d'or et d'argent et s'assoient sur moi.

— Je suis, lui repartit le Bœuf, celui dont les peines et les travaux portent l'abondance dans tout le monde; toi et ton roi vous mangez, et tous les hommes mangent le fruit de mes travaux. Si je ne travaillais pas, toi et ton roi, il vous faudrait mourir : ainsi ne sois pas ingrat.

Le Renard et le Chameau, ou la Patience.

Le Renard trouva un Chameau près de mourir; il se plaça auprès de lui, et le Chameau lui dit :

— Pourquoi restes-tu ici?

Le Renard répondit :

— Tu vas mourir, et je mangerai ta chair.

— O Renard, vil esclave de Dieu, répondit le Chameau, ne peux-tu pas patienter? Mon cou est long, et il faudra bien du temps à mon âme pour sortir.

— Je suis d'une race patiente, dit le Renard, et je puis encore attendre ta mort pendant quarante jours.

Histoire d'un Sot et d'une Pastèque.

Un homme stupide avait un écu; il le prit et s'en alla à la ville pour acheter un âne.

Il parcourut toute la ville et tout le marché, sans trouver un âne pour un écu; il revint au marché, et il y vit une grosse pastèque. Il s'écria tout étonné :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Les marchands s'aperçurent qu'il était sot; ils lui dirent :

— C'est l'œuf d'un âne de l'Inde; il en sortira un âne indien très-grand.

Tout joyeux, il leur donna son écu et prit la pastèque.

Ceux-ci lui dirent :

— Prends garde de ne pas casser cet œuf, parce que si l'Ane en sortait il s'enfuirait.

Il emporta la pastèque et s'en alla par un chemin en pente; son pied glissa, la pastèque alors lui échappa et alla en roulant jusque dans le plus épais du bois; un Lièvre qui courait dans ce bois se mit à s'enfuir.

L'*homme* crut que l'œuf s'était cassé, et que c'était l'âne qui en était sorti et s'enfuyait. Il courut après le Lièvre qu'il appelait :

— Malheur à moi! ô âne de l'Inde, ne te sauve pas. *Kouri, kouri*, lui criait-il, aie pitié de moi, reviens vers ton maître.

Le Sanglier et le Renard.

Le Sanglier aiguisait ses dents avec beaucoup de peine et de travail; le Renard vint et lui dit :

— Pourquoi te fatigues-tu tant, puisqu'il n'y a pour le moment aucune crainte de guerre et de combat?

Le Sanglier lui répondit :

— Tais-toi, pauvre petit Renard. Tu n'es pas habile à la guerre; car qui pourrait préparer et aiguiser ses armes en ce moment-là? Il faut les aiguiser quand on a du loisir.

LES RÉCIFS DE CORAUX

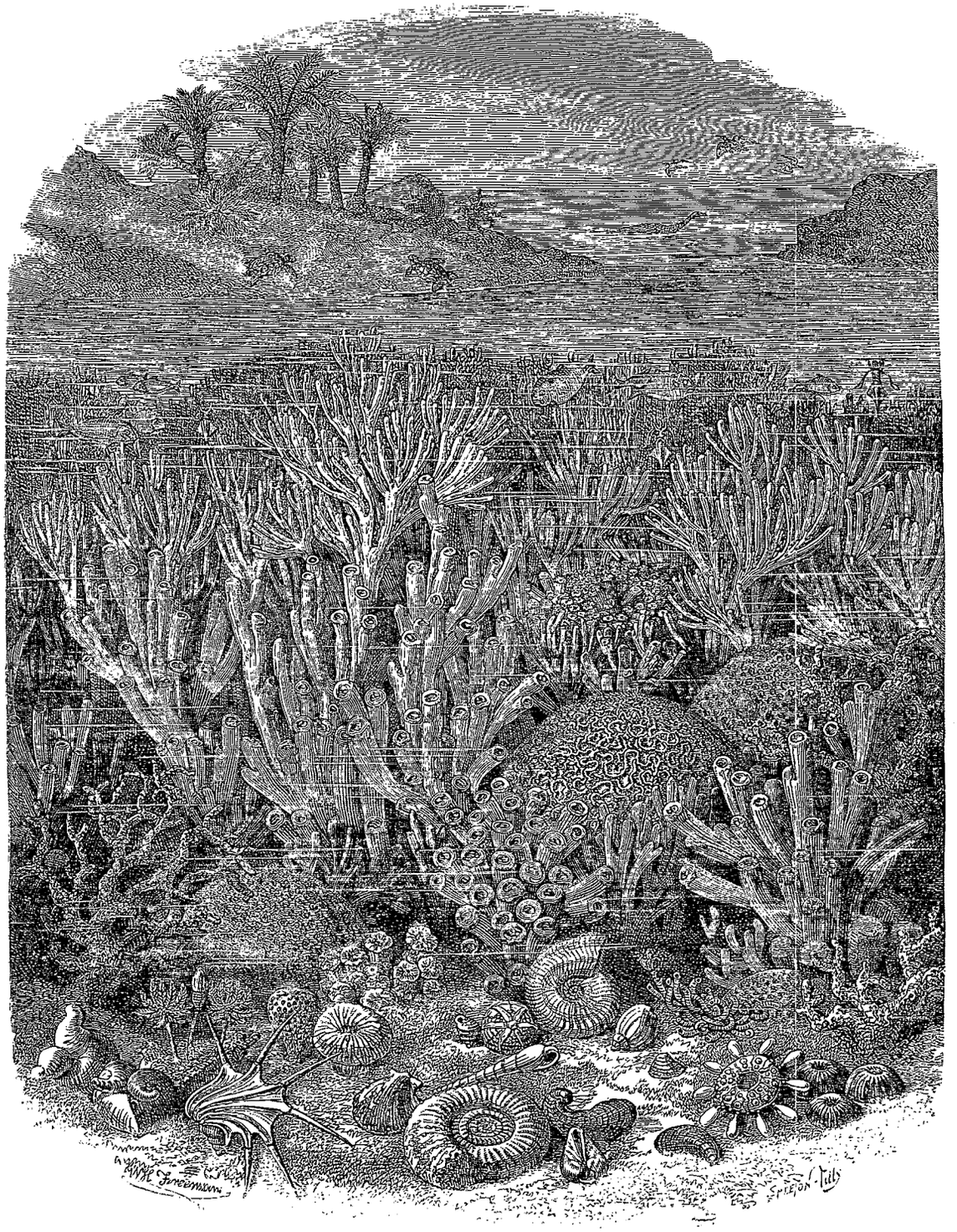
DES MONTAGNES DU JURA.

Le voyageur qui traverse la chaîne du Jura a peine à se figurer que ces montagnes accidentées, sillonnées par de longues vallées aux pentes adoucies, coupées par des défilés ou *cluses* aux parois escarpées, creusées en cirques abrupts, terminées dans leurs sommets par des voûtes arrondies, des plateaux ou des crêtes tranchantes, soient composées entièrement de terrains déposés horizontalement dans les mers qui se sont succédé pendant les périodes incommensurables des temps géologiques. Ces mers ont disparu, mais elles ont laissé comme témoins irrécusables de leur existence les dépouilles des animaux qui vivaient dans leur sein. L'apparition des Alpes a troublé l'horizontalité de ces couches marines; elles ont été refoulées et se sont plissées et déchirées comme des feuilles de papier empilées sur une table que l'on refoulerait horizontalement avec la main : elles n'offrent plus l'aspect plat et uniforme que présenteraient plusieurs fonds de mer disposés parallèlement les uns au-dessus des autres, comme les feuilles de papier superposées auxquelles nous les avons comparées. Les couches jurassiques se sont plissées et courbées, ce sont les vallées et les voûtes; déchirées, ce sont les crêtes longitudinales des vallées, bords tranchants des feuilles fendues suivant leur longueur sous l'effort d'une trop forte pression; enfin elles se sont rompues en travers, ce sont les *cluses* ou défilés transversaux. La sagacité persévérante des géologues suisses, et de Thurmann en particulier, a su débrouiller ce chaos apparent et rétablir la continuité des couches rompues ou disloquées. D'un côté à l'autre des parois d'une vallée ou des escarpements d'une cluse, ils retrouvaient les mêmes couches. Comme preuve de leur ancienne continuité, ils avaient d'abord leur nature minéralogique; en effet, ces couches étaient calcaires, argileuses ou crayeuses; leur couleur, leur feuilletage, leur dureté, étaient sensiblement les mêmes. Mais, en outre, ces géologues avaient la démonstration de leur continuité par l'identité des débris d'animaux dont les parties dures, conservées dans le sein de la pierre, sont connues sous le nom de *fossiles*. Bientôt on reconnut que certains de ces fossiles, se retrouvant toujours dans une même couche, permettent de la reconnaître sûrement : ce sont les fossiles dits *caractéristiques*. Tous ne le sont pas; car les fossiles qui se trouvent dans une couche ne sont pas des êtres d'un type nouveau et inconnu créés après la destruction de ceux qui les ont précédés; ce ne sont pas des générations nouvelles et dépourvues d'ancêtres, mais des formes modifiées par les différents milieux qu'elles ont successivement habités. Les ammonites, ces grandes coquilles en spirale dont notre planche représente, au milieu et en bas, deux individus, l'un couché, l'autre dressé (1), se sont propagées sous mille formes variées depuis les couches les plus anciennes jusqu'aux plus récentes de tous les terrains auxquels leur analogie avec ceux qui forment notre chaîne de montagnes a fait donner le nom de *terrains jurassiques*. Pendant longtemps on se contenta d'étudier ces fossiles sans les comparer sous le point de vue de leurs stations aux êtres vivant actuellement dans nos mers, avec lesquels ils ont la plus grande analogie. Celle des formes avait été reconnue depuis longtemps. Les ammonites se rapprochaient des nautiles qui nagent dans les mers tropicales; les oursins avaient la configuration de ceux que nous retrouvons sur nos côtes. Il en était de même des polypiers, qui occupent la plus grande partie de la planche; mais on avait négligé d'étudier le groupement, les stations, l'*habitat* de ces êtres. En effet, de même que certains poissons séjournent constamment sur les côtes, tandis que d'autres s'aventurent en pleine mer, de même les mollusques et les autres animaux dont les restes fossiles nous ont été conservés occupent des stations déterminées. Il y a plus : la nature minéralogique du fond de la mer a une influence déterminante sur leur existence; les uns s'enfoncent dans la vase, les autres se fixent sur les rochers les plus durs; les uns recherchent les eaux tranquilles et peu profondes aux fonds vaseux; quelques-uns préfèrent les flots agités qui déferlent sur les roches sous-marines; d'autres s'éloignent des côtes et vivent dans la haute mer. Les animaux fossiles étaient soumis aux mêmes lois.

Un géologue suisse, Amand Gressly, mort prématurément, et disciple de la célèbre école de Neuchâtel qui jeta tant d'éclat de 1836 à 1846, alors qu'elle comptait dans son sein des naturalistes tels que Louis Agassiz, Édouard Desor et Charles Vogt, est le premier qui ait reconnu et signalé ces faits. Il distingua ce qu'il appelait des *facies* ou aspects de terrain. Le premier est le *facies vaseux;* il est le résultat du dépôt sur le rivage de vases, de boues et de sables qui ont produit les argiles, les marnes, les sables, les grès, et certains calcaires marneux et homogènes. Dans les mers géologiques comme dans les mers actuelles, ces fonds vaseux étaient habités par des mollusques à coquilles minces, à couleurs ternes, tels que les moules, les pholadomies, les tellines, les solens ou

(1) Voy. aussi t. XXXIII, 1865, p. 335; et t. II, 1834, p. 204 et 381.

manches de couteau, les huîtres, et enfin les ammonites et les bélemnites : celles-ci sont figurées dans notre planche s'élevant dans les eaux au-dessus des coraux (1). Les espèces existantes de beaucoup de ces genres, telles que les moules, les pholadomies, les solens, les tellines, aiment à s'enfoncer dans le sable ou dans la vase où ils sont à l'abri du choc des vagues. Les espèces géologiques avaient les mêmes habitudes. De même les tortues marines de nos mers actuelles viennent déposer leurs œufs dans le sable où ils éclosent sous l'influence de la chaleur solaire. Les tortues fossiles avaient les mêmes habitudes : aussi voyons-nous représenté sur notre planche un promontoire où de



Les Récifs de coraux des montagnes du Jura. — Dessin de Freeman.

grandes tortues se traînent sur le rivage ; ce sont celles dont les carapaces, extraites des carrières des environs de Soleure, sont l'ornement du Musée de cette ville.

Nous passons au *facies corallien*, dont notre gravure est plus spécialement l'image restaurée. Tout le monde sait que les coraux ou polypiers ont construit la plupart des petites îles dont la surface de l'océan Pacifique est parsemée. Ces îles sont l'ouvrage des petits animaux architectes des polypiers pierreux, qui forment autour d'elles une ceinture de récifs redoutés des navigateurs et sur lesquels vinrent échouer les frégates de la Pérouse. Quelques-uns de ces

(1) Voy. aussi t. XVI, 1848, p. 120.

îlots se composent uniquement d'une ceinture de coraux entourant une lagune communiquant avec la mer par une ou plusieurs ouvertures. Ce sont ces îles dont l'illustre Charles Darwin a décrit le mode de formation, et qui sont connues sous le nom d'*Attols*. Gressly a reconnu l'existence de ces récifs de polypiers dans le Jura. Souvent ils sont rompus, déformés et disloqués par suite du plissement et de la rupture des couches, mais toujours parfaitement reconnaissables aux coraux qui les composent, et dont notre planche a reproduit les principales formes; elles sont analogues à celles des coraux actuels de la mer du Sud. Les uns sont ramifiés comme le corail rouge des bijoutiers (1), les autres sont arrondis et couverts de saillies sinueuses ou de cavités. Les récifs de coraux ont leurs habitants spéciaux: ce sont d'abord les écrines, animaux fixés, semblables à une fleur portée par son pédoncule: trois sont figurés en bas et à gauche de la gravure; à droite on aperçoit un oursin avec ses baguettes en forme de massue; à droite de l'ammonite, une pholadomie et deux gryphées; toujours en bas et à gauche, les dicérates représentées par les deux dernières coquilles; près d'elles, un ptérocère, coquille remarquable par ses six prolongements épineux, dont le second repose sur une éponge du genre *Scyphia*, et le troisième semble implanté dans une autre éponge du genre *Cnemidium*. Un pecten est couché entre le ptérocère et l'ammonite, une vis entre les deux ammonites. Enfin, pour achever le tableau, nous voyons des poissons appartenant aux genres *Lepidotus* et *Pycnodus* circuler au milieu des coraux ramifiés, et au-dessus, en pleine mer, un plésiosaure, et dans les airs trois ptérodactyles, le premier représentant les reptiles pélagiques, les trois autres les reptiles volants à l'aide d'ailes semblables à celles de nos chauves-souris.

Qu'on se garde bien de crier à la fantaisie! Tout voyageur instruit peut s'assurer que ces animaux existent dans les localités mentionnées par Gressly. Non loin de Soleure, près du village de Gunzberg, l'*Attol* a conservé sa forme circulaire; un autre, au nord du village de Laufen, dans le Jura bernois, entoure la montagne Bleue. Plusieurs récifs brisés se trouvent près du mont Terrible et du village de Delémont, dans le même canton, et ces récifs géologiques sont accompagnés de fonds vaseux où l'on retrouve les coquilles que nous avons mentionnées, et dont quelques-uns, telles que les ammonites, les gryphées et les pholadomies, sont figurées sur notre planche.

Les bancs de coraux et les fonds vaseux étaient des formations littorales semblables à celles des mers actuelles. Quand les fossiles deviennent rares ou disparaissent, on peut affirmer qu'on marche sur un terrain déposé en pleine mer, que Gressly désignait sous le nom de *faciès pélagique*. Actuellement encore il en est de même. Les côtes sont riches en animaux et en végétaux; la pleine mer est pauvre, quoique la vie ne soit pas entièrement éteinte, même dans les plus grandes profondeurs (2).

Ainsi donc, une seule chaîne de montagnes peu élevées, formée de dépôts marins relativements récents, nous montre que de grands changements de climat se sont opérés à la surface de la terre. Les mers jurassiques étaient des mers tropicales nourrissant des animaux dont les congénères ne se retrouvent plus que dans les mers les plus chaudes du globe; par suite des mouvements de l'écorce terrestre, ces mers ont disparu; ce qui était océan est devenu continent, mais jamais la vie ne s'est éteinte: à une forme marine a succédé une forme terrestre; les algues ont été remplacées par une végétation continentale. En même temps le climat changeait, la température s'abaissait, l'époque glaciaire arrivait, et ces fonds de mer exondés étaient recouverts d'un manteau de glace appuyé sur les Alpes et transportant ces énormes blocs erratiques, originaires des montagnes du Valais et de la Savoie, dont le Jura est couvert. Même sous cette froide enveloppe, la vie persistait; les animaux des pays froids, le renne, l'élan, le rhinocéros laineux, l'éléphant à longs poils, circulaient dans les forêts ou habitaient les marécages voisins des glaciers. L'homme lui-même, comme l'Esquimau actuel, vivait au milieu de ces frimas et chassait les grands animaux qui lui fournissaient à la fois la nourriture et le vêtement. C'était l'homme de l'âge de la pierre taillée. Cependant, sous l'influence de causes cosmiques encore inconnues, le climat se radoucissait, les glaciers se fondaient et se retiraient dans les montagnes où nous les retrouvons aujourd'hui. La végétation actuelle s'établissait sur le sol réchauffé : le pin, le sapin, le hêtre, le chêne, dominaient dans les forêts; l'homme sauvage se civilisait; le bronze, puis le fer, remplaçaient dans la fabrication des armes ou des outils les silex taillés et les ossements des animaux. C'est l'époque lacustre, où les premiers habitants de la Suisse habitaient des huttes construites sur pilotis dans les lacs, aux lieux mêmes où nous voyons actuellement les villes et les villages riverains des lacs de Zurich, de Neuchâtel et de Genève. Un climat tempéré favorisait cette civilisation à peine dégagée des langes de la barbarie : l'agriculture naissait, l'homme avait appris à domestiquer les animaux, et son instinct artistique s'essayait sur les ornements des fibules, des anneaux, des colliers et les poignées des épées de bronze; l'art, né avant la science, se perfectionnait désormais avec elle; mais l'histoire n'existait pas encore, et de cette longue enfance de l'humanité nous ne possédons que des ouvrages matériels et pas un document écrit. La langue que parlaient ces peuplades a été ensevelie dans un éternel oubli. L'histoire ne date que d'hier, tandis que l'homme, le dernier venu sur la terre, compte déjà des siècles d'existence dont la science ne saurait fixer le nombre, mais dont elle prouve la réalité. Dans le perfectionnement successif et continu des règnes organisés, dans la marche de l'humanité, nous voyons se manifester la grande loi de l'évolution qui régit l'univers. Suivant une direction déterminée, le progrès peut s'immobiliser; il peut se ralentir ou s'exagérer suivant une autre, mais il ne s'arrête jamais complétement. Cette pensée, trésor intellectuel de la conscience publique, est à la fois un encouragement à obéir chacun dans sa sphère, quelque limitée qu'elle soit, à cette loi du progrès, et une consolation lorsque ces efforts semblent vains et superflus. Le pays lui-même où nous avons étudié les récifs coralliens de l'époque jurassique est une preuve de cette vérité. Sous l'égide de la science et de la liberté, la Suisse marche d'un pas assuré dans cette voie du progrès lent et continu dont la terre elle-même lui a révélé l'existence, et qui doit être la règle des peuples comme elle est celle de la nature.

(1) Voy. t. II, 1834, p. 299; t. XXXII, 1864, p. 343.

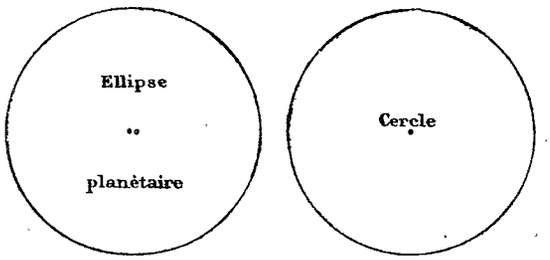
(2) Voy. à ce sujet un article sur le voyage du *Challenger*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1874.

ASTRONOMIE.

VÉRITABLE FORME DE L'ORBITE TERRESTRE ET REPRÉSENTATION DU MOUVEMENT ABSOLU DE LA TERRE DANS L'ESPACE.

Les orbites des planètes, c'est-à-dire les chemins parcourus par elles autour du Soleil comme centre ou foyer, sont, on le sait, des ellipses, mais des ellipses si peu différentes d'un cercle que, à première vue, il est presque impossible de les en distinguer.

Voici, du reste, pour la Terre, l'ellipse de son orbite d'une part, et d'autre part un cercle ayant pour diamètre le petit axe de cette ellipse. L'excentricité est d'environ $^1/_{35}$, soit, ici, un millimètre.

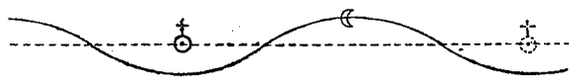


Par suite de cette comparaison, il conviendrait donc presque mieux de nommer une telle ellipse *un cercle à deux centres;* car le peu d'éloignement des foyers exclut toute idée d'ellipse, dans l'acception ordinaire et immédiate de ce mot.

Mais si, relativement au Soleil comme centre ou foyer, les orbites des planètes sont représentées par des courbes fermées, il n'en est pas de même quand on considère ces mêmes orbites relativement à l'espace.

En effet, le Soleil n'est pas immobile dans l'espace, mais animé d'un mouvement propre par lequel il entraîne avec lui la Terre et tout le système planétaire. Ce mouvement est actuellement dirigé vers la constellation d'Hercule avec une vitesse de soixante millions de lieues environ par année; il s'ensuit que, se doublant de ce nouveau mouvement, le mouvement des planètes devient complexe et que la forme de leurs orbites est modifiée en conséquence des chemins multiples ainsi parcourus.

Or, ainsi qu'on le voit dans la figure ci-contre, qui est l'orbite de la Terre, non plus simplement l'orbite autour du Soleil, mais bien l'orbite dans l'espace, c'est-à-dire le chemin que verraient décrire à la Terre les habitants des mondes des étoiles, s'ils pouvaient la voir, la forme de cette orbite est une épicycloïde, non pas une épicycloïde serpentante et continue comme l'épicycloïde lunaire que



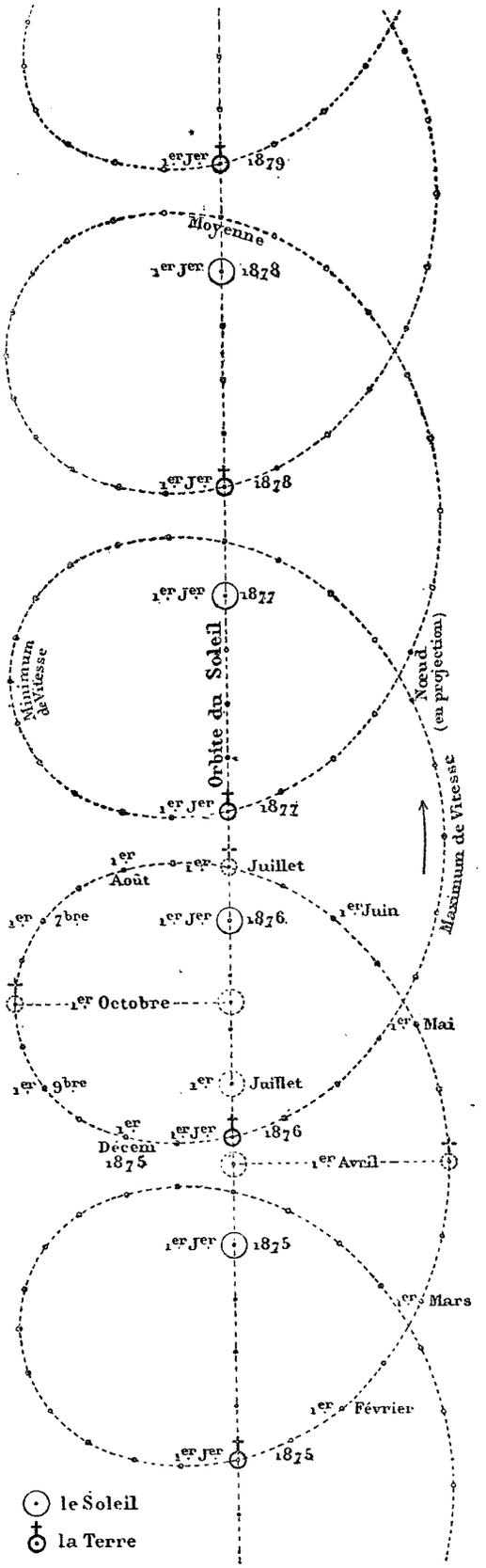
nous reproduisons sur cette petite figure, mais une épicycloïde bouclée, c'est-à-dire qui revient sur elle-même à chaque révolution de la planète autour du Soleil et de manière à produire une rétrogradation complète dans la moitié de cette révolution.

Il en est ainsi parce que, relativement au Soleil, le mouvement de la Terre est beaucoup plus rapide que celui de la Lune par rapport à la Terre.

Cette circonstance crée, du reste, un nouvel état dans la physiologie de la Terre : c'est l'accélération et le ralentissement alternatifs de son mouvement sur la marche moyenne, et cela selon que la translation s'opère à l'orient ou à l'occident du Soleil. Au surplus, c'est ce que traduit assez bien notre figure par l'espacement des divers points du parcours, qui sont tous placés à des distances correspondant à des intervalles de temps égaux.

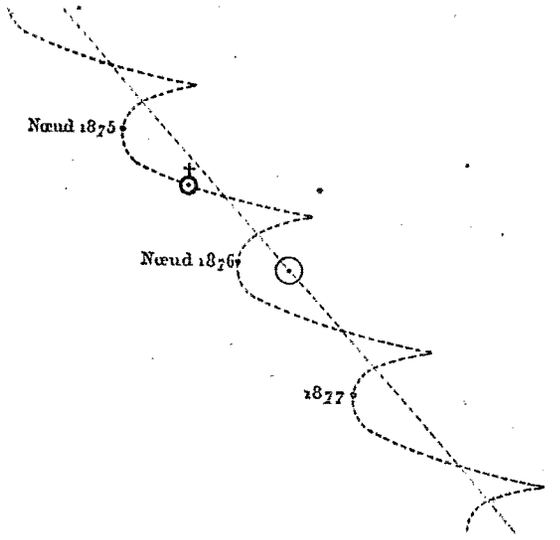
Mais comme toutes les forces du système solaire sont concentrées dans le Soleil lui-même, il s'ensuit que ces inégalités et ces rétrogradations, toutes réelles qu'elles soient dans l'espace, disparaissent pour la Terre, absorbées qu'elles sont dans la masse des actions et des influences solaires.

Ce n'est pas tout; car, en même temps que l'orbite de la Terre est représentée par cette sorte d'épicycloïde bouclée, la direction du mouvement de translation du Soleil étant inclinée de 60 degrés environ sur le plan de l'éclip-



tique, puisqu'elle aboutit à la constellation d'Hercule, il s'ensuit qu'au lieu de se dessiner dans l'espace sur un plan droit, cette orbite décrit une spirale formée de grands et de petits anneaux; de telle sorte que si, à la faveur des

nœuds sur un plan droit, la Terre eût dû, en revenant chaque année, passer exactement par l'un des points où



elle s'était trouvée un an auparavant par la superposition de ces mêmes nœuds dans le plan incliné, elle ne repasse, au contraire, jamais par le même point du ciel. On peut dire qu'*elle tombe obliquement dans le vide infini*, avec le Soleil et tout le système planétaire.

Quoi qu'il en soit de toutes ces considérations, l'orbite terrestre, qui était autrefois inconnue, puisque la Terre était considérée comme immobile au centre du monde, cette orbite une fois sortie de l'immortelle découverte de Copernic, faisant aussi son progrès et son développement dans l'esprit humain, et y étant devenue une courbe fermée, y existe aujourd'hui sous la forme d'une ligne sans fin, dévorant à son tour l'espace, et douée ainsi d'une sorte d'existence relative et de vie sidérale.

Ce que nous venons de dire de la Terre s'applique à toutes les autres planètes du système solaire et à leurs lunes ou satellites. Il faut le dire aussi pour toutes les étoiles, qui sont des soleils, et pour tous les systèmes de mondes qui gravitent autour d'elles.

En présence d'un tel dédale et d'une telle complexité de mouvements de toutes sortes qui s'enroulent, se croisent et s'enchevêtrent sous mille formes les uns dans les autres et dans tous les sens; en présence de toutes les inégalités et les perturbations infinies qu'ils produisent, que deviennent les anciennes idées sur l'immobilité de la création et la prétendue stabilité des cieux?

Comme notre Soleil, toutes les étoiles voguent dans l'espace vers des directions variées et avec des vitesses considérables. Il n'y a rien de fixe dans l'univers. Tout marche... vers des destinées inconnues.

La réalité vient donc ici redresser les erreurs de l'imagination et rappeler à la vanité humaine qu'elle avait un peu créé le monde à son image, et que l'immobilité apparente des choses provient uniquement de notre petitesse relative et du peu de durée de notre frêle existence. La terre n'est pas passée deux fois par le même chemin; tout change, tout marche dans la nature.

PÈRE ET MÈRE.

Beaucoup d'auteurs, dans leurs Mémoires, parlent avec amour et reconnaissance de leur mère; ils lui doivent, disent-ils, tout ce qu'ils ont eu de vertu. C'est très-bien; mais leur père! Souvent ils n'en disent mot. Il semble qu'ils n'aient pas eu de père. Ce ne doit pas être toujours juste : peut-être aura-t-il été moins tendre, moins caressant; il aura eu une autre manière d'aimer. Faut-il pour cela l'oublier? Nous trouvons dans une des charmantes « allocutions » que le philosophe Damiron adressait aux écoliers de Chantilly (1) quelques lignes qu'il nous paraît utile de citer :

« On a dit que c'est sur les genoux de la mère que se forme ce qu'il y a de plus excellent au monde, un honnête homme et une honnête femme. Mais peut-être faudrait-il ajouter que c'est aussi sous le regard vigilant et par les soins assidus du père, par sa prudence, sa fermeté, sa sévérité même au besoin, que ce bien s'accomplit. Un enfant à élever, c'est une âme à former, et il y a là une œuvre, un chef-d'œuvre qui est bien au-dessus de tous ceux de l'art et de la science. S'il y faut la sollicitude de la mère, il y faut aussi celle du père, et ce n'est pas trop de leur concours dévoué pour suffire à cette sainte et difficile tâche. »

LA DOUCEUR ET LA BONTÉ.

La douceur attire, la bonté retient. La douceur se prodigue, la bonté se concentre. La douceur charme, la bonté console. Même séparées, elles ont fermé bien des blessures, calmé bien des douleurs; unies, quel bien ne répandent-elles pas? Heureux et béni celui qui les possède toutes deux!

UN ÉTEIGNOIR DU SEIZIÈME SIÈCLE.

L'éteignoir de la collection de M. Delaharche, que l'on a pu voir l'automne dernier à l'Exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, est en fer et peut appartenir au quinzième ou au seizième siècle.

On trouve dans les anciens inventaires la mention d'ustensiles de ce genre; ils y sont quelquefois désignés sous le nom d'*antonnoire* ou *entonnoire*, peut-être parce qu'ils avaient la forme de l'objet encore ainsi nommé : cette ressemblance est sensible dans la tête coiffée d'un capuchon pointu que l'on a sous les yeux.



Un Éteignoir du seizième siècle. (Collection de M. Delaharche.) Dessin de Sellier.

Il est permis de croire que l'usage de l'éteignoir remonte beaucoup plus haut que les plus anciennes mentions qu'on en trouve. En effet, on a dû en sentir le besoin aussitôt que l'on a commencé à se servir de chandelles de cire, de suif ou de résine; or, les unes et les autres ont été employées non-seulement pendant tout le moyen âge, les premières étant plus particulièrement réservées au service du culte; mais on sait même qu'on les a connues dès l'antiquité la plus reculée, et qu'elles ont peut-être précédé en Grèce et en Italie l'habitude de brûler de l'huile.

(1) Voy. la Table de quarante années.

LE CHATEAU DE FOUGÈRES

(ILLE-ET-VILAINE)



Le Château de Fougères. — Dessin d'Albert Tissandier.

Nous dirons, pour parler comme autrefois, que précisément à la limite de l'ancien duché de Bretagne du côté de la frontière de France, — un peu au delà du point de contact des départements de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine, — on voit, à égale distance entre le bourg de Montaudin et le village de Romagne, une vieille petite ville de 9 500 habitants, que commande du haut de son rocher de granit un château flanqué de treize tours et tourelles : c'est Fougères, cité industrielle où fleurit surtout la fabrication des chaussures de cuir ; on n'y compte pas moins de 5 000 cordonniers, un peu plus que moitié de sa laborieuse population. Au point de vue de la défense du sol, Fougères a été considérée comme la clef de la Bretagne avant la réunion de celle-ci à la France. Un poëte célèbre, lâchant la bride à la faconde de son esprit fantaisiste, a fait de Fougères la bizarre description suivante : « Figurez-vous une cuiller ; grâce pour ce commencement absurde. La cuiller, c'est le château ; le manche, c'est la ville. Sur le château, rongé de verdure, mettez treize tours, toutes diverses de forme, de hauteur et d'époque ; sur le manche de ma cuiller, entassez une complication inextricable de tours, de tourelles, de vieux murs féodaux chargés de vieilles chaumières, de pignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre, de balcons à jour et de jardins en terrasse. Attachez ce château à cette ville, et posez le tout en pente et de travers dans une des plus vastes vallées qu'il y ait. Coupez le tout avec les eaux vives de la rivière sur laquelle jappent jour et nuit des moulins à eau ; faites fumer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les enclumes : vous avez Fougères. » (1) Il faut dire à l'éloge du poëte que la singularité de l'image n'ôte rien à l'exactitude du portrait et le rend même plus saisissant par sa singularité. Ce cours d'eau limpide qui fait battre les marteaux et tourner les meules, c'est le *Nançon ;* la vallée, vaste et profonde, se nomme le *Couesson ;* elle a été, du douzième au dix-huitième siècle, le théâtre de grandes actions militaires. Les tours ont chacune un nom particulier, par exemple, celles du donjon qui fut rasé en 1630. Elles datent du treizième siècle. L'une s'appelle la tour *Cuibé*, l'autre la tour *Mélusine ;* celle-ci fut construite, vers 1242, sous Henri de Lusignan qui prétendait descendre de la fée Mélusine, que le peuple nomme à bon droit, et non par corruption, la mère Lusine ou Lusigne, puisqu'il désigne, sans le savoir, par ce nom, la dame de Mervant, femme de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, laquelle fut par son mariage la mère des Lusignans (1). La troisième tour du donjon, — la plus élevée, — est appelée la tour du *Gobelin*, vieux mot qui signifie le démon. Dans quelques provinces, on menace encore les enfants du Gobelin.

Fougères, autrefois chef-lieu du Fougerais et siége d'une baronnie, est inscrit dans l'histoire de nos guerres étrangères et civiles aux dates suivantes :

En 1166, le roi d'Angleterre Henri II détruit l'ancien château, qui est reconstruit peu de temps après par Raoul de Fougères : c'est celui dont on voit encore les restes.

En 1173, le même roi Henri reprend le château et la ville.

Jean Sans-Terre l'investit et s'en rend maître en 1202.

(1) Victor Hugo, lettre à Louis Boulanger.

(1) D'autres étymologistes expliquent différemment ce nom ; le doute permet de choisir.

Bertrand du Guesclin, qui avait reçu du roi Charles V mission de pacifier la Bretagne, le soumet à la couronne, ainsi que d'autres places, en 1372.

Dans la nuit du 23 au 24 mars 1448, Fougères tombe au pouvoir des Anglais; ils l'occupent pendant quarante ans.

Le 25 juillet 1488, la Trémouille, commandant de l'armée de Charles VIII, reprend cette place aux troupes anglo-normandes après un siége de neuf jours. Ce fut le prélude de la célèbre bataille de Saint-Aubin du Cormier qui décida de la paix et amena la réunion de la Bretagne à la France.

En 1583, Fougères est pris par le duc de Mercœur, l'un des plus illustres partisans de la Ligue; il ne le rendit à la couronne que quinze ans après, en 1598.

Richelieu, vainqueur de ses ennemis au dedans comme au dehors, après la fameuse journée des dupes, fit raser la plupart des places fortes qui portaient ombrage au pouvoir royal; le donjon de Fougères tomba.

Enfin, en 1793, les Vendéens essayèrent vainement de disputer aux troupes républicaines les restes du château; ils furent vaincus.

LE CHOCOLAT AU TEMPS DE LOUIS XIV.

Au dix-septième siècle, on reléguait le chocolat dans la boutique des apothicaires. On lit dans Vigneul de Marville: « On sait que le cardinal Bracantio a fait un traité du chocolat; mais on ne sait peut-être pas que le cardinal de Lyon, Alphonse de Richelieu, est le premier en France qui ait usé de *cette drogue*. J'ai ouï dire à l'un de ses domestiques qu'il s'en servait pour modérer les vapeurs de sa rate, et qu'il tenait ce secret de quelques religieux espagnols qui l'apportèrent en France. »

THOMAS ARNOLD.

LES ÉCOLES ANGLAISES.

Suite. — Voy. p. 214.

L'école anglaise reste chère à ceux qui y ont été élevés : de toutes les parties du monde ils lui envoient des dons précieux, des ouvrages rares, des collections, témoignages touchants d'affection filiale. C'est que là ils ont fait l'apprentissage sérieux de la vie. Initié de bonne heure à la liberté, l'élève s'exerce à se gouverner lui-même, à ne pas céder aux entraînements de la paresse ou du plaisir, à s'astreindre à la pratique du devoir pris dans la grande acception du mot; il se sent responsable envers lui-même et envers les autres.

— Vos élèves n'abusent-ils jamais de leur liberté au détriment de leurs études? demandait-on à un maître.

— Oui, quelques-uns en abusent; mais nous aimons mieux cela que si tous ensemble n'apprenaient pas à en user.

Le principal administre moins qu'il n'enseigne. « Avec leur bon sens pratique, les Anglais veulent qu'un chef d'école soit avant tout un instituteur. Il est la clef de voûte de l'édifice. Tant vaut le maître, tant vaut l'école. Aussi est-il toujours choisi avec le plus grand soin. Il le faut non-seulement instruit, mais affable, de mœurs irréprochables, sympathique à la jeunesse, juste et véridique dans ses paroles, droit dans ses actes. Revêtu du caractère sacré d'ecclésiastique, qui dans l'Église réformée n'exclut pas le mariage, il joint l'autorité du père de famille à celle du professeur. Il prie à l'église avec ses élèves, et prêche surtout d'exemple. Autorisé par l'usage à recevoir des pensionnaires, et enseignant la plus haute classe, la sixième (1), il est en rapport continuel avec les grands élèves, qu'il « forme à son image et pénètre de son esprit. Par eux, ses sentiments, ses opinions, rayonnent de proche en proche. »

Les *monitors*, *prepositors*, *prefets*, institués légalement, selon leur mérite, ont une part d'autorité, et maintiennent énergiquement leurs droits. Leur fonction n'a rien qui sente l'espionnage; ils ne font point de rapports au principal ni aux maîtres de pension. Ils punissent, sous leur propre responsabilité, par un pensum ou par un coup réglementaire sur la main, ou sur le dos avec la baguette, qui est l'attribut distinctif de leur puissance. Le coupable peut en appeler aux monitors assemblés ou au chef de l'école; mais la sentence est rarement révoquée, parce qu'elle est rarement injuste.

C'est aux monitors, c'est-à-dire aux quinze premiers élèves de l'école, que sont dévolues l'autorité et la responsabilité qu'elle entraîne, à la condition toutefois de n'infliger aucun châtiment corporel à un enfant au-dessus de la seconde division de cinquième. Ils sont tenus de maintenir le bon ordre parmi les élèves, surtout le soir; de rechercher et de punir toute faute morale sérieuse, comme l'abus tyrannique de la force, l'ivresse, un langage ou des actes grossiers; toute violation d'une règle bien connue, comme la défense de fumer, d'entrer dans un estaminet, de lancer des pierres dans la rue.

Cette surveillance exercée par les élèves est de beaucoup préférable à la surveillance illusoire de nos maîtres d'étude, qui sont tout à fait inconnus en Angleterre. Elle coupe court à l'antagonisme de l'écolier et du maître, à l'hostilité sourde qui amène l'insubordination. Le camarade puni aujourd'hui peut devenir monitor l'an prochain, s'il se distingue dans ses études et sa conduite. Le règlement est impersonnel et plane sur tous. S'il se commet un abus, la vigilance du maître est là pour l'arrêter.

Cette tâche difficile est aplanie par l'obéissance à la règle et le respect de ceux qui la représentent. « L'Anglais a la superstition louable de la légalité. Qu'une loi soit gênante, dure, absurde même, il s'incline et la subit. » Le Français discute la loi déjà faite, l'Anglais discute la loi *à faire*. Dès qu'elle existe, il lui obéit les yeux fermés. C'est qu'il sait bien que la loi est la seule sauvegarde de ce qu'il chérit le plus au monde, la liberté. « Vous voulez être libres, et vous ne savez pas obéir à la loi! »

Les distributions solennelles, énergiques stimulants de l'amour-propre, sont bannies des écoles anglaises. « Les prix, livres ou médailles, dont la valeur s'élève de 75 francs jusqu'à 1 250 francs, se donnent en quelque sorte à huis clos. » La classe qui y a droit assiste seule, sans que le reste de l'école en soit même informé. La liste des sujets de composition comprend dix ou douze questions de nature très-diverse, parmi lesquelles les élèves choisissent librement celles qu'ils veulent traiter. Chaque concurrent en prend quatre ou cinq, selon sa force. Il s'agit moins d'*embrasser* plusieurs sujets que d'en *étreindre* quelques-uns. Au lieu de nos amplifications de collége, l'élève parle toujours en son nom, avec ses propres opinions et sa courte expérience. Il forme ainsi son jugement, exerce son observation, et acquiert de l'indépendance d'esprit.

Les devoirs sont beaucoup moins nombreux que dans nos lycées. Des concours ouverts pour les classes supérieures dans toutes les écoles publiques, annoncés dans les journaux, donnent droit à des pensions annuelles de 1 000 francs à 2 500 francs, payables pendant quatre,

(1) Au rebours de nos collèges, les classes se chiffrent en montant de 1 à 6, avec divisions et subdivisions.

six et sept ans, à la condition pour les lauréats de poursuivre leurs études aux universités d'Oxford ou de Cambridge. Le séjour des élèves à l'école n'est pas limité. Au lieu de monter d'une classe à la fin de l'année scolaire, chacun avance suivant son travail et sa capacité. « La moyenne des études classiques, avant d'entrer à l'Université, est de cinq à six ans; mais on a vu des élèves d'élite franchir en trois ans tous les degrés de l'échelle. »

Nous n'insisterons pas davantage sur les études et leurs programmes, donnés avec détails dans le rapport que nous avons cité. Nous n'avons voulu qu'indiquer les principaux traits d'un système peu connu en France, si différent du nôtre, et qui peut se résumer ainsi : Écoles indépendantes de l'État; pensions annexées continuant la vie de famille pour l'écolier; liberté de travail et de distractions en dehors des classes; discipline et surveillance confiées aux élèves qui s'en sont montrés dignes par leurs travaux et leur conduite; absence des stimulants qui s'adressent à la vanité; l'émulation maintenue par les concours, par les prix, par le passage d'une classe inférieure à une classe supérieure, d'après les notes et l'aptitude de l'élève, au lieu de la promotion en masse, sans examen, d'une année à l'autre. L'ombre du tableau est le *fagging*, sorte de servitude imposée par les grands aux petits; le *junior* doit obéissance au *senior*. Il est tenu de faire ses commissions, de l'éveiller le matin, de faire son feu, de brosser ses habits, d'épousseter sa table, de porter ses livres en classe; bref, d'être toujours prêt à venir quand son *master* (maître) l'appelle, sous peine de châtiments brutaux, non-seulement tolérés, mais autorisés par l'usage. Le seul correctif de cet odieux abus, c'est qu'il pèse également sur tous. Ni le rang ni la fortune n'en exemptent : le fils d'un pair d'Angleterre passe, comme *junior*, par la rude épreuve du *fagging* jusqu'à ce qu'il devienne *senior* à son tour. On retrouve là l'antique rudesse du seizième siècle, et un reste des mœurs féodales, alors que les jeunes pages et varlets faisaient leur apprentissage guerrier dans les châteaux sous la verge du seigneur suzerain.

Si cependant on remonte au commencement de l'institution, on lui découvre une origine moins noble. La pénurie des écoles à leur début, avant que la hausse des valeurs, argent et terrains, eût centuplé leurs revenus, obligea de limiter le nombre des domestiques; on y suppléa par le service des nouveaux venus : de là le *fagging*. Les maîtres, peu payés, étaient rares; on éleva aux grades de monitors, prepositors, etc., les meilleurs et les plus anciens élèves : de là le système monitorial qui, outre ses avantages, est presque une nécessité en Angleterre. « Il est une conséquence de la liberté d'allures qu'on y laisse aux élèves. Quand les enfants sont réunis dans une étude, dans une cour, on conçoit qu'un surveillant puisse présider à leurs travaux, à leurs jeux; mais dès qu'on leur accorde le droit d'étudier quand ils veulent et de jouer où il leur plaît, il faut ou renoncer à toute surveillance, ou en trouver une assez active, assez multiple pour que l'enfant ait chance de la rencontrer partout. »

Dans les pensions annexées, comme à l'école, il y a des monitors, un ou plusieurs, selon le nombre des élèves, qui ne dépasse pas trente à quarante. Les commissaires de l'enquête de 1862 ont témoigné en faveur du système monitorial qui, disent-ils, « a largement contribué à former et à entretenir un sentiment moral élevé, une saine opinion publique. Il a été favorable à l'indépendance et à la virilité du caractère, et a rendu possible cette combinaison d'une ample liberté avec l'ordre et la discipline, qui forme un des traits les plus précieux des grandes écoles anglaises. »

Il est juste d'ajouter que ces importants résultats sont dus à la haute et moralisante influence que le docteur Arnold exerça sur les jeunes gens appelés à le seconder, comme moniteurs, à Rugby. La réforme gagna de proche en proche, car, grâce à Dieu, le bien est encore plus contagieux que le mal. L'obstacle devint moyen. « C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on veut imiter l'Angleterre. Ses meilleures coutumes ne sont souvent que des défauts naturels corrigés et changés en qualités. Ce qu'il faut emprunter à cette grande nation, ce n'est pas tel ou tel usage, telle ou telle institution, transplantée sans racine de son sol dans le nôtre; c'est, avant tout, l'habitude salutaire, la ferme volonté de changer la barrière en échelon, la faiblesse en puissance, et la défaite même en triomphe. Peut-être est-ce là, pour les peuples comme pour les individus, le grand secret du succès. »

Nous ne pouvions mieux terminer ce préliminaire à la biographie du docteur Arnold que par cette dernière citation de l'admirable rapport de MM. Demogeot et Montucci, que nous voudrions voir imprimé dans un format accessible à toutes les fortunes. Nous avons été consterné d'apprendre que le beau volume in-4° sorti des presses de l'Imprimerie nationale ne faisait partie d'aucune des bibliothèques de lycées, et, par suite, était inconnu de la plupart des professeurs. Ce n'est qu'après nous être adressé à plusieurs membres de l'Université, qui en ignoraient jusqu'au titre, que nous avons pu, non sans peine, nous en procurer au prix de vingt francs un exemplaire qui, en 1871, nous a été pillé par les Prussiens, plus disposés peut-être à en profiter que les Français. Nous n'en conseillons pas moins aux pères de famille et à tous ceux qui voient dans l'éducation l'espoir et la sécurité de l'avenir, la lecture attentive de ce très-remarquable et très-instructif ouvrage.

La suite à une autre livraison.

CARDENILLO.

I

— Bonjour, docteur Sanchez, dit un maraîcher qui revenait de la ville, monté sur son âne.

— Bonjour, mon garçon, dit le docteur Sanchez, qui se promenait à l'ombre des grands arbres; quelles nouvelles de ta maison?

— Tout le monde va bien, dit le maraîcher en riant; seulement, je crois que Cardenillo couve une maladie.

Cardenillo, autrement dit Vert-de-Gris, était l'âne du maraîcher. Son pelage gris nuancé d'une espèce de glacis verdâtre, lui avait valu son surnom.

— Cardenillo a fort bonne mine, reprit le docteur; à quoi peux-tu juger qu'il couve une maladie?

— Il est d'une sagesse à faire frémir, ce qui n'est guère dans ses habitudes. Cette bête-là va tomber malade, pour sûr. Il ne rue plus, il n'essaye plus de mordre, il ne se défend plus quand on le charge.

— Voyez-vous cela! dit le docteur en riant.

Il allait continuer sa promenade, quand tout à coup, se ravisant :

— Comprends-tu la langue des ânes?

A cette question bizarre, le maraîcher partit d'un fou rire inextinguible.

— Et vous, maître? demanda-t-il à son tour, quand il eut repris haleine.

— Je la comprends, dit le docteur avec le plus grand sérieux du monde. Je ne veux pas dire que j'en saisisse toutes les nuances et toutes les délicatesses; mais enfin je la comprends assez pour te dire d'où provient la sagesse de Cardenillo.

II

Le maraîcher ne savait plus trop que penser. A tout hasard, il dit au docteur : — Maître, je vous écoute.

— Tout le monde, dit le docteur, sait que les jours de marché sont jours d'assemblée pour les ânes. Ces jours-là ils se racontent les nouvelles, traitent gravement entre eux les questions qui intéressent le bien-être ou la dignité de la corporation tout entière, et s'encouragent mutuellement à soutenir leurs *fueros* ou priviléges. Ces assemblées, quoique solennelles, ne sont point obligatoires, et les absents ne sont pas mis à l'amende ; car il dépend toujours du caprice d'un maître d'amener son âne au marché ou de le laisser à l'écurie. Du reste, ne crois pas que les ânes qui sont demeurés aux champs ignorent les décisions de l'assemblée. L'âne qui revient du marché prévient ses camarades à plus d'une lieue à la ronde.

A ce moment, Cardenillo fit entendre une fanfare éclatante.

— Qu'a donc cette bourrique? Quel vacarme infernal! s'écria le maraîcher.

— Ce qu'elle a? reprit le docteur : elle transmet aux camarades les recommandations de l'assemblée.

— Et quelles sont ces recommandations?

— Les voici : « Persistez; tout va mieux. »

III

— Qu'est-ce qui va mieux? demanda le maraîcher.

— Quelque chose, sans doute, qui allait mal, répondit le docteur. Mais écoute mon histoire. Te souviens-tu du plongeon que tu fis le mois dernier dans le *Rio de la Huerta?* Tu dois t'en souvenir, car jamais maraîcher ne fut mis par la malice de son âne en si piteux état. Tu ruisselais de la tête aux pieds ; la boue tenace s'attachait à tes mains, à ta figure, à toute ta personne ; l'écharpe de soie que tu rapportais à ta femme n'était plus qu'un haillon ; tu avais perdu ta bourse dans la bagarre ; ta montre d'argent fut si copieusement remplie d'eau, qu'elle refuse, depuis ce jour-là, de marquer une heure raisonnable. Si Cardenillo te fit faire une si belle voltige, c'est que l'assemblée en avait décidé ainsi. Les griefs des ânes de maraîchers étaient grands ; un âne d'Aragon, tout plein de rancune et d'éloquence, monta la tête à l'assemblée, et ce soir-là et les jours suivants tous les maraîchers eurent maille à partir avec leurs ânes. Le soir même, ton voisin Zueco recevait en pleine figure cette ruade qui n'a pas contribué à l'embellir ; et le lendemain, ton autre voisin Lopez était à moitié écrasé par son grand Castillan, qui avait fait semblant de butter et s'était étalé en plein sur son maître.

IV

— Si j'étais sûr de cela, dit le maraîcher, Cardenillo passerait un mauvais quart d'heure.

— Au lieu de te fâcher pour si peu, réjouis-toi plutôt que les choses ne soient pas allées plus loin. L'Aragonais, quand il connut le résultat de son premier discours et les vengeances diverses que les ânes avaient tirées de leurs maîtres, fut si rempli d'orgueil qu'il proposa à l'assemblée une révolte générale des ânes dans toute la province. L'assemblée fut épouvantée d'abord de sa hardiesse, et de plusieurs côtés on lui demanda s'il comptait mettre les hommes à la place des ânes et les ânes à la place des hommes. « Précisément », répondit-il. Les bonnes têtes de l'assemblée secouèrent les oreilles, mais les fous et les ambitieux étaient pour lui. Tu connais le proverbe : « Donnez un clou à un Aragonais, et il l'enfoncera avec sa tête. » L'âne aragonais ne fit pas mentir le proverbe. Repoussé à plusieurs reprises, il ne se tint pas pour battu, et revint chaque fois à la charge avec de nouveaux partisans et de nouveaux arguments.

V

Il insista tellement sur l'injustice du sort, sur la barbarie des hommes, sur les griefs sans nombre des ânes et sur la nécessité de les redresser par la force, que les jeunes ânes exaltés se groupèrent avec enthousiasme autour de lui. En outre, le coquin était expérimenté et savait que l'on mène les ânes moins par leur raison que par leurs passions. Aux paresseux il parlait du jour heureux où les ânes chevaucheraient sur le dos des hommes et leur feraient porter des fardeaux ; aux rancuniers il disait : Tu t'ajusteras un éperon à chaque paturon, et tu feras caracoler ton maître comme il te fait caracoler toi-même ; aux gourmands il promettait du trèfle toujours frais et de l'avoine à pleine augette ; aux vaniteux il faisait entrevoir dans l'avenir la jalousie des chevaux et l'admiration du monde.

Il y avait des ânes assez peu sensés pour se laisser séduire par de telles raisons, et le parti des violents et des désespérés devenait de plus en plus nombreux.

VI

Alors un vieil âne d'origine anglaise, né à Gibraltar, demanda la parole :

« — Je consens, dit-il, à entrer dans la ligue, si l'on me démontre que j'aie à gagner à cette équipée autre chose que des mauvais coups. De deux choses l'une : ou nous serons vainqueurs, ou nous serons vaincus. Si nous sommes vaincus, notre second état sera dix fois pire que le premier. Si nous sommes vainqueurs, nous serons fort embarrassés de notre victoire. On nous parle avec emphase de cavalcades à dos d'homme. C'est un plaisir qui ressemble fort à un supplice ; j'en parle en connaissance de cause, puisque je l'ai goûté. Un artilleur de Gibraltar avait fait le pari de me porter sur son dos ; un de ses amis l'imita. Dieu ! que les omoplates de l'homme sont dures et anguleuses ! le contact en est si douloureux pour l'épigastre d'un baudet, que j'y ai contracté une gastralgie bien caractérisée. Les éperons ne me paraissent pas non plus une merveilleuse invention. On m'avait mis des éperons par dérision : rien de plus gênant, je vous assure ; j'ai eu le paturon endolori pendant plus d'un mois. Le trèfle frais et la bonne avoine sont d'excellentes choses ; mais qui les sèmera pour nous quand nous aurons pris la place des hommes?

VII

» Reste l'admiration du monde. Le monde n'admire pas longtemps des entreprises comme celle qu'on nous propose. D'ailleurs l'admiration du monde est une nourriture bien creuse pour des baudets affamés. On parle de rendre les chevaux jaloux : quel fruit nous reviendra-t-il de cette jalousie, que quelques bonnes ruades à l'occasion? Je sais que je vais déplaire à quelques membres de cette assemblée ; mais il est de mon devoir de vous dire la vérité. On ne gagne jamais rien à vouloir changer l'ordre que Dieu a établi dans sa sagesse. Les animaux, quoi qu'on en puisse dire, ont été créés avec des facultés et des destinations différentes. L'homme, malgré ses injustices, est fait pour commander, et l'âne pour obéir ; qu'il obéisse donc. Le travail est son lot ; il n'y a que les coups et les injures qui sont de trop : qu'il cherche donc, en faisant supprimer les injures et les coups, à améliorer sa condition, ce qui est une chose très-possible ; mais qu'il ne cherche pas à changer la nature des choses, ce que nulle créature n'a jamais tenté sans avoir à s'en repentir.

VIII

» — Comment améliorerons-nous notre condition? lui cria-t-on de tous côtés. Comment ferons-nous disparaître les mauvais traitements?

» — En contribuant de tout notre pouvoir à rétablir la bonne harmonie entre les hommes et nous. Je sais qu'il y a des hommes capricieux et brutaux; mais je sais qu'il y a aussi des ânes méchants et entêtés. Ce n'est cependant là le caractère ni de tous les ânes, ni de tous les hommes. Il y a donc, je crois, moyen de s'entendre. Qui a commencé la lutte, de l'âne ou de l'homme? il importe bien peu de le savoir. Le beau rôle sera à celui qui y mettra fin le premier. Que le plus raisonnable fasse donc les premières concessions : notre soumission touchera les hommes, notre dévouement leur gagnera le cœur; nous serons plus heureux, et nous aurons la gloire de nous être montrés les plus raisonnables. Ce n'est pas seulement la raison et le respect du devoir qui nous conseillent de prendre ce parti, mais encore notre intérêt bien entendu.



D'après Goya. — Dessin de Sellier.

J'ai toujours remarqué que quand nous faisons la guerre aux hommes nous en payons les frais, et que toutes nos vengeances retombent sur nos propres épaules.

» — Il a raison ! il a raison ! » s'écria-t-on de toutes parts.

Malgré les vociférations de l'âne aragonais, la majorité de l'assemblée adopta les conclusions de l'âne de Gibraltar. Pour empêcher la décision de l'assemblée de rester lettre morte, les ânes présents jetèrent les fondements d'une association nouvelle qu'ils appelèrent la *Société protectrice de l'homme*. Voilà, maraîcher mon ami, pourquoi Cardenillo est si sage et si doux.

IX

Le maraîcher se mit à rire.

— Vous me contez là, dit-il au docteur, des histoires de l'autre monde. Cependant, comme vous n'avez pas l'habitude de parler pour ne rien dire, je m'aperçois qu'il y a du bon dans ce que vous venez de me raconter, et j'en ferai mon profit. Adieu, señor docteur. Hue donc, Cardenillo ! Pardon, je voulais dire : « Monsieur mon protecteur, êtes-vous disposé à regagner l'écurie? »

Cardenillo prit très-bien la plaisanterie, et se mit à partir d'un bon pas pour regagner le temps perdu.

L'histoire dit que Cardenillo et son maraîcher vécurent toujours, depuis lors, dans la meilleure intelligence.

CHATIMENT DES RÉGICIDES.

Il n'est point d'épouvantable supplice que les hommes n'aient inventé. En Angleterre, il fut un temps où l'on po-

sait une couronne de fer, rougie à blanc, sur la tête de ceux qui avaient attenté à la vie d'un roi. Shakspeare fait allusion à cet usage dans *Richard III*. Dans la première scène du quatrième acte de ce drame, Anne, duchesse de Glocester, s'écrie :

— Oh! plût à Dieu que le cercle de métal d'or qui doit entourer mon front fût de l'acier chauffé à blanc qui me brûlât jusqu'au cerveau!

LES ENNEMIS DES LIVRES.

Suite. — Voy. p. 102.

LES COUPEURS DE LIVRES INATTENTIFS. — LES RAVAGES DE L'INDEX. — SORT MISÉRABLE DES COUTEAUX A PAPIER.

Qui ne connaît les bibliographes, les bibliophiles, les bibliognostes, les bibliotaphes, voire même les bibliocapelles, mot que l'irascible abbé Rive avait inventé pour stigmatiser ce qu'on appelait en son temps les *fripiers de livres*? On sait moins communément ce que signifie le substantif « biblioguiancie », au moyen duquel MM. Heudier et Vialard désignaient jadis l'art de restaurer les livres précieux. N'a-t-on plus aucune autre dénomination à inventer? et ne faudrait-il pas au moins un mot de plus pour désigner l'art utile de la préservation des livres? Peut-être, après tout, doit-on se contenter de « reliure. »

En effet, l'art délicat du relieur, qui n'est pas un métier vulgaire, nous conserve une de nos plus nobles jouissances, celle du moins qu'un esprit éclairé peut considérer comme la plus durable, puisque la possession d'un bon livre resté intact nous suit pour ainsi dire jusqu'aux portes du tombeau, et nous fait rêver aux plaisirs intellectuels de ceux que nous laissons après nous. Mais que peuvent-ils souvent contre les ennemis des livres? Comment veut-on, par exemple, que les relieurs les plus experts réparent non pas des ans l'*irréparable outrage* (il en est toutefois parmi eux qui ont ce secret), mais le dommage énorme que cause à un livre encore broché et orné de ses belles marges un lecteur passionné ou bien inattentif, qui a laissé errer au hasard le couteau dont il s'est servi pour trancher un feuillet?

Il y aurait une page vraiment curieuse et quelque peu philosophique à écrire sur le lettré armé d'un couteau d'ivoire ou d'ébène, qui tout à coup, et parfois sur un caprice d'imagination, s'arme de cet instrument fatal, et se met à ouvrir sans attention aucune un livre broché, vierge jusqu'à ce moment des regards du savant, du poëte ou simplement du curieux : presque toujours un péril manifeste commence pour cet ouvrage.

Il y a, personne ne l'ignore, une secrète volupté de l'esprit dans cette opération si simple en apparence; mais il faudrait aussi qu'il y eût de la précaution et de la prudence, et ces deux qualités manquent souvent aux amateurs passionnés, et aux désœuvrés curieux plus encore.

Ne confiez jamais, ô bibliophiles, le soin de couper un livre que vous tenez en estime particulière à d'autres qu'à vous-mêmes; défiez-vous, pour accomplir cette opération si simple en apparence, mais en réalité si délicate, de cette main mignonne qui excelle dans l'art de la broderie et qui ne connaît point de rivale dans mille travaux élégants. Tout habile qu'elle est, cette main charmante, à laquelle on peut confier sans crainte la réparation du tissu le plus fin, vous fera le plus innocemment du monde d'innombrables festons aux marges que vous voulez respecter; bien heureux si le couteau, en déviant de la ligne marquée, ne tranche cette marge jusqu'au texte, et perde ainsi à tout jamais un livre qui n'est plus présentable aux yeux d'un véritable bibliophile. — Je demande pardon pour cet alinéa à nos lectrices, il y a de nombreuses exceptions; mais s'il s'agit de quelque poétique souvenir ou d'une nouvelle entraînante, le livre sera mis en lambeaux sans qu'on lui accorde la moindre pitié, et le plus beau volume ne sera plus qu'un glorieux trophée de l'enthousiasme qu'il aura su produire!

Pour séparer les feuillets d'un livre, la nature nous a tous pourvus, et malheureusement personne n'en perd le souvenir, d'un instrument qui ne fait défaut à aucun lecteur : c'est le second doigt de la main. Si vous ne voulez mériter le nom d'ennemi des livres au premier chef, n'employez jamais cet auxiliaire digne d'un sauvage, car il produit sur son passage des déchirures horribles que le relieur le plus adroit ne pourra jamais dissimuler. Les mains mignonnes dont je parlais tout à l'heure n'usent que trop souvent de l'index pour remplacer le couteau d'ivoire, et, je dois le dire, elles font toujours cette nuisible opération avec l'innocente inconscience du dommage qu'elles vont causer. Que voulez-vous qu'on fasse, me disait un relieur avisé, d'un livre qui présente ces scies effroyables autant qu'elles sont irrégulières, atteignant presque toujours les portions imprimées du volume? C'est un livre déshonoré... Ne croyez pas, comme tant de gens le font, pouvoir conjurer le péril qui suit cette façon d'opérer, en passant rapidement entre vos lèvres, fussent-elles les plus fines du monde, les feuillets que vous voulez ouvrir. Quelquefois, on peut l'avouer, ce triste moyen réussit, et sa simplicité le met à la portée des lecteurs pressés, et toujours les moins prévoyants; mais en combien de circonstances ne peut-il doubler le dommage que l'on prétendait éviter! Que l'humidité qu'on obtient d'une façon si rapide vienne à prédominer sur le papier imparfaitement collé, l'index fera le reste, et la lecture pourra être poursuivie; mais quelles énormes déchirures viendront plus tard accuser le lecteur de sa monstrueuse précipitation ou de sa déplorable incurie!

La conclusion de ces sages remarques, que bien des gens traiteront de minutieuses, c'est qu'un soigneux ami des livres doit se munir avant tout de coupe-papier irréprochables; disons mieux, il doit avoir toujours sous sa main un de ces instruments utiles. L'ingénieux Vico l'a dit il y a déjà plus d'un siècle, la curiosité, fille de l'ignorance, est mère de la science; il aurait pu ajouter qu'elle est presque toujours impatiente; la passion, personne ne l'ignore, ne connaît pas de frein et ne sait rien calculer. L'indicateur, hélas! est toujours si prompt à remplir son détestable office! Il ne faut parfois qu'un couteau à papier se présentant au regard à point nommé, pour sauver un chef-d'œuvre de typographie. Le grand Cuvier était si bien convaincu de cette vérité transcendante et de l'utilité incontestable du coupe-papier, qu'il avait un de ces utiles instruments dans chacun des quinze cabinets spéciaux dont se composait, au Muséum d'histoire naturelle, son admirable bibliothèque; c'était un coupe-papier à la main qu'il trouvait les documents dont son esprit organisateur savait si bien tirer parti.

Le vrai plioir, le meilleur couteau à papier, conservons-lui ici son nom vulgaire, est celui qui a été fabriqué avec un ivoire solide ou bien avec un buis résistant; on admet volontiers l'ébène. Défiez-vous des autres bois, de ceux principalement dont la fibre est molle, ou bien de ceux qu'une main inintelligente a taillés sans certaines précautions. L'usage journalier les couvre bientôt de coches malencontreuses, et le papier en est blessé; un coup précipité les fait parfois voler en éclats, au grand dommage du livre dont ils devaient régulariser les feuillets.

On fait nombre de charmants outils de ce genre dans certaines villes d'eaux, et principalement à Spa; de fines peintures les ornent et d'ingénieux emblèmes leur donnent une sorte de valeur artistique; les lecteurs avisés, et qui ne vivent pas uniquement de gracieux souvenirs, leur préfèreront toujours les coupe-papier un peu rustiques dont nos pères aimaient à se servir. Le bois dont on use pour leur emploi éphémère n'est ni homogène ni résistant; ils sont d'ailleurs revêtus d'un vernis que mille causes peuvent altérer, et qui à la longue disparaît en passant d'une façon rapide entre les feuillets qu'on veut séparer. — Les coupe-papier de santal qu'on nous expédie de l'Inde sont d'un aspect charmant avec leurs rosaces en mosaïque, où le métal blanc s'unit à l'ébène et à l'ivoire; mais le bois parfumé qui leur sert de base ne dure pas longtemps au contact d'un papier trop ferme : ces couteaux de nabab sont des couteaux de luxe propres tout au plus à orner un bureau.

Défiez-vous surtout, lecteurs pacifiques, de ces espèces de cimeterres aux manches plus ou moins historiés, à la pointe aigue et recourbée, qui font le brillant ornement des magasins de papeterie et qu'on donne presque toujours en cadeau lorsqu'on prétend offrir un souvenir aimable à un professeur ou bien à un lettré, et qui simulent parfaitement une arme orientale. Laissez ces splendeurs décevantes à quelques bureaucrates en relation avec l'armée. Ces coupe-papier métalliques sont d'un usage détestable. et percent souvent sans miséricorde les feuillets qu'ils ont dû séparer. D'ordinaire leur tranchant est par trop affilé et la lame agit d'une façon irrégulière en mordant sur la marge, comme cela a lieu avec les simples couteaux ou avec les canifs, dont un soigneux bibliophile n'emploiera jamais le secours. N'avez-vous point remarqué sur ces belles marges dont nous parlons ici des déchirures aiguës déshonorant un livre? C'est presque toujours la preuve du crime secret accompli par le coupe-papier cimeterre, et il ne se révèle, hélas! bien souvent qu'après de nombreuses années, alors que l'on croyait posséder un livre vierge de tous les outrages qu'on peut redouter d'un distrait ou simplement d'un maladroit.

Pour être juste maintenant à l'égard des fabricants de coupe-papier, il faut mettre sous les yeux du lecteur réfléchi les causes nombreuses de détérioration ou même de destruction à peu près complète qui s'attachent aux utiles auxiliaires de la science bibliographique, qu'on nous vend journellement à des prix si modérés. Rappelez-vous (et tout habitué des grands centres littéraires en a pu faire la remarque) qu'on rencontre très-peu de coupe-papier dont le manche ou le tranchant n'ait reçu quelque injure notable... Les uns, mutilés jusqu'à la lame, peuvent être à peine saisis par deux doigts; les autres périssent par le bout opposé, et déchirent au lieu de couper; il y en a un grand nombre qu'un canif pernicieux a tailladés d'une façon désolante, et qui n'offrent plus que l'aspect d'une scie; d'autres encore, tombés entre les mains d'un ciseleur émérite, sont finement ornementés sur la partie plane de leur tranchant, et Dieu sait s'ils sont propres en cet état à l'usage auquel on les destine! Les moins maltraités, il faut l'avouer, sont ceux qu'une plume inattentive a couverts de caricatures parfois bien enfantines, ou de paysages trop primitifs pour qu'un ami de l'ordre ne s'efforce pas de les effacer. Qu'arrive-t-il, hélas! quand une nécessité pressante force un lecteur soigneux à faire usage d'un pareil instrument? Des déchirures involontaires se produisent immanquablement sur les marges qu'on a tenté de séparer; de fâcheuses maculatures se manifestent si le papier est encore humide. Pour expliquer ces cas désolants, fruits de l'étourderie ou de l'inattention, il suffit de se rappeler qu'un coupe-papier simple ou surchargé d'ornements superflus devient presque toujours, entre certaines mains désœuvrées, une sorte de jouet, ou, si on le préfère, un objet servant de contenance et propre tout au moins à accentuer la pensée. Les réflexions lentes ou les mouvements désordonnés lui sont également fatals; on le taillade ou bien on le brise, et ceux qui l'ont mis en ce triste état n'ont pas songé un seul moment qu'un livre mal coupé est presque toujours un livre perdu.

CE QUE L'ON FAIT D'UNE PLUME D'OIE.

DÉTAILS DE LA FABRICATION. — USAGES NOMBREUX.

Fin. — Voy. p. 242.

Pour cette seule fabrication, qui ne s'arrête jamais, les machines utilisent la dépouille de 10 000 bêtes, c'est-à-dire fabriquent de 200 à 250 000 cure-dents par jour! A l'état où nous avons laissé notre explication, ils sont encore bruts; il faut les débarrasser non-seulement de la pellicule opaque qui les recouvre, mais encore de la moelle en spirale qui s'étend plus ou moins dans leur intérieur. La première opération, à l'extérieur de la plume, se fait avant la taille; si les cure-dents étaient taillés, ils s'enfileraient les uns dans les autres et ne se pèleraient point. On les place donc tous dans un immense tonneau, où ils tournent, avec de l'eau, tout simplement. Mais, une fois taillés, pour leur enlever la moelle, on les place dans une sorte de panier à salade en fil de fer, qui tourne dans l'eau d'un mouvement alternatif de va-et-vient sur lui-même, comme si on le tenait par l'anse. Ces opérations emploient de 20 à 25 000 litres d'eau par jour.

Une fois sortis du panier tournant, les cure-dents sont placés dans une essoreuse à force centrifuge, puis portés au séchoir, et enfin mis en paquets. Les femmes chargées de cette besogne se servent d'une petite machine très-

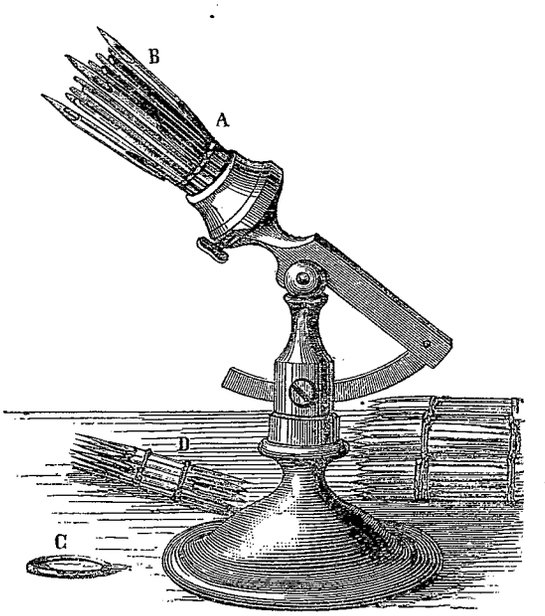


Fig. 7. — Machine à faire les paquets de cure-dents.

simple (fig 7), qui abrége assez les manipulations pour qu'elles puissent faire, dans une journée, 20 boîtes contenant 40 paquets, ce qui représente 800 cure-dents par boîte. Elles piquent chaque cure-dents, par l'extrémité voulue, dans un mandrin A obliquement soutenu devant

elles; cela fait, elles serrent la partie B des cure-dents dans leur main pour en rapprocher les parties flexibles, et passent autour une bague en cuivre C; il suffit alors de faire entre la bague et le mandrin A les deux ligatures de petit fil rouge qui maintiennent le paquet D. En cet état, ces objets sont prêts à s'en aller dans le monde entier. Ils n'ont aucun caractère spécial; on pourrait les appeler des cure-dents omnibus.

Cela ne peut suffire à certains grands restaurants d'Amérique : ils veulent avoir leur adresse imprimée sur les cure-dents qu'ils débitent; d'un autre côté, dans les colonies espagnoles, il est d'usage que l'on trouve des devises imprimées sur les cure-dents, qui sont faits d'ailleurs avec des plumes plus grandes et plus belles. L'imprimerie à cure-dents, ou machine à marquer, a une forme particulière (fig. 8). A est un récipient contenant de la cendre chauffée par des lampes placées dessous; à

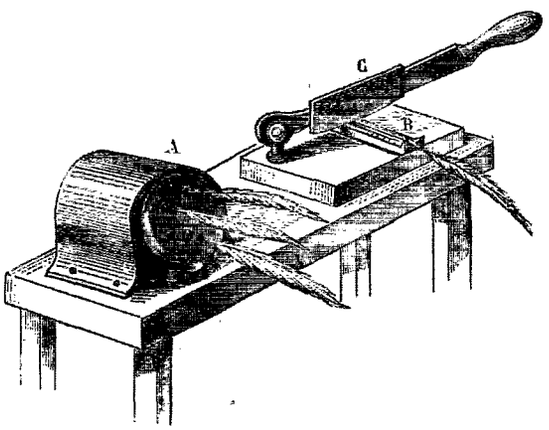


Fig. 8. — Machine à marquer les plumes.

travers les trous de la paroi D, on enfonce les plumes entières ou les cure-dents, que l'on retire lorsqu'ils sont arrivés à un degré de chaleur convenable que l'expérience a indiqué et que les ouvrières constatent, comme les repasseuses leur fer, en approchant la plume de leur joue.

Dès que la plume est chaude au point voulu, on la pose en B sur une bande contenant des caractères d'imprimerie en fer, et l'on appuie fortement sur la plume au moyen d'une sorte de couteau mousse à manche C. La différence de température suffit pour former les lettres en transparent sur le corps blanc mat de la plume.

Ce n'est pas tout encore, et nous sommes loin d'avoir énuméré tous les emplois du tuyau de plume.

Avec ces tuyaux on fait des hampes de pinceaux; pour cela, il en faut de toute grosseur; les plus petits sont le déchet de numéros élevés, 16 à 20.

Indiquons ensuite, avec les flottes pour la pêche, les cigarettes Raspail, les tubes d'amorce pour les étoupilles, etc., etc. Cette dernière classe est une des fournitures les plus difficiles, parce que toutes ces étoupilles doivent être passées une à une dans des calibres où il faut qu'elles entrent exactement, et que de plus il est nécessaire qu'elles s'adaptent parfaitement à la lumière des canons de divers numéros. Il y a donc par suite un grand déchet, et cependant on s'oblige, par des marchés spéciaux, à en fournir des quantités incroyables : par exemple, on expédie tous les mois, au seul port de Toulon, 54 000 calibres à moins d'un dixième de millimètre. Imagine-t-on la quantité d'oies nécessaire pour fournir tant de plumes, chacune n'en donnant que deux au plus, si elles sont parfaitement égales et régulières!

Nous ne saurions omettre de parler de la transformation des tuyaux en becs de plumes à écrire, transition acceptée par beaucoup de personnes entre la plume d'oie et la plume de fer. Certains pays, comme l'Angleterre, consomment des quantités incroyables de becs de plumes qui, comme de certaines aiguilles, reviennent en France avec des étiquettes anglaises. Ce sont encore les bouts-d'aile qui donnent les meilleurs becs. Au moyen d'une petite scie circulaire B (fig. 9) armée de toutes petites dents, la plume, présentée en A dans un guide, est fendue dans toute sa longueur, puis chacune de ses moitiés passe successivement sous un emporte-pièce qui les taille d'un seul coup et les compte, ainsi qu'on l'a vu pour les cure-dents.

Le haut des petites plumes, dont les tuyaux ont encore un emploi, sert à faire des volants, et, de ce chef, la fabrique est toujours à court. On part du numéro 11 pour les petits et du numéro 5 pour les plus gros. L'Angleterre prend les hauts de plumes coupés, autant qu'on peut et qu'on veut lui en envoyer, et encore se plaint-elle de n'en avoir jamais assez. Quelle main-d'œuvre dans la confection de ces petits objets!

Et aussi quelle singulière destinée que celle de cette petite plume numéro 11! Elle vient de Sibérie avec ses sœurs; elle est coupée à Paris; puis le tuyau part pour l'Afrique sous forme d'un pinceau d'un sou, et le haut, manufacturé en Angleterre où il est envoyé de Paris, va récréer les enfants d'Amérique sous forme d'un volant qui ne coûte pas plus cher. Ce sont des ballots de 200 000 plumes qui servent, en se succédant sans cesse, à ces transformations.

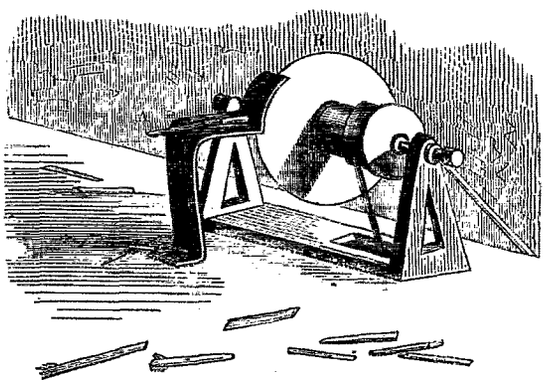


Fig. 9. — Machine pour tailler les plumes à écrire.

Rappelons encore quelques autres usages accessoires ou temporaires.

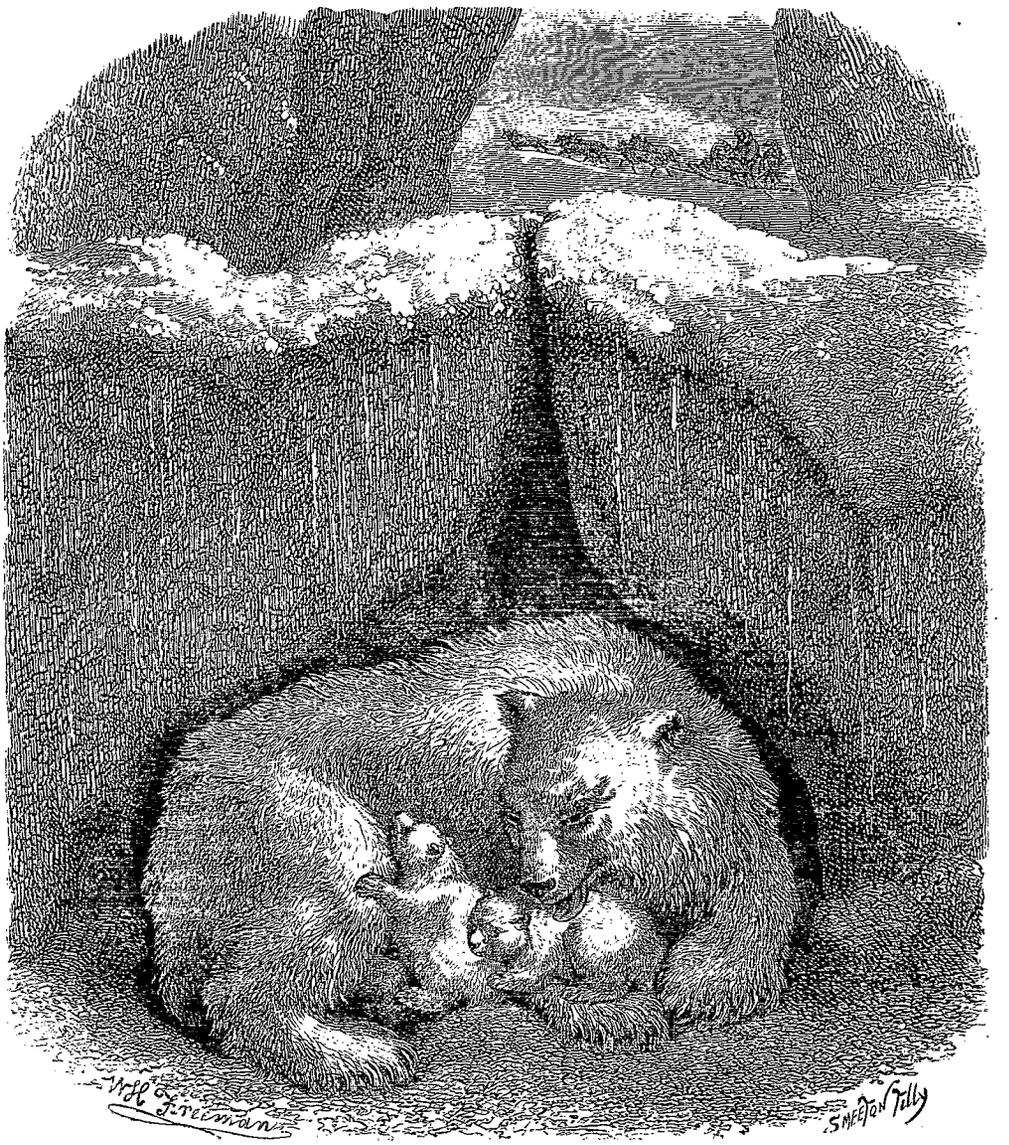
De tout temps on a employé le copeau supérieur de la plume à faire des bourrelets tressés pour les *enfants*, de gracieux paniers de femmes, et mille charmantes bagatelles. Ces déchets vont pincer les cordes des jouets à musique des enfants.

Il y a quelques années, M. Bardin avait imaginé de faire des chapeaux de paille avec la matière des tuyaux. Elle était débitée, au moyen d'une petite machine tournant en spirale, en un long fil de 12 ou 15 mètres, au moyen duquel on tissait le chapeau. C'était charmant, frais et économique. Malheureusement, quand la pluie mouillait ce tissu, il prenait les formes les plus fantastiques; le mal étant irréparable, on dut abandonner cette fabrication.

Il resterait enfin à parler de la transformation de la plume en étoffe. M. Bardin a réalisé le problème en petit, et l'on annonce que bientôt des machines nouvelles le réaliseront en grand; mais il ne s'agirait plus seulement des plumes d'oie : toutes les plumes pourraient servir.

L'OURS.

Voy. la Table de quarante années.



L'Ours blanc. — Dessin de Freeman.

Comment se fait-il que l'ours, un des plus grands carnassiers, se présente à nous avec des ongles fouisseurs, évidemment propres à servir d'instruments de travail, quand les naturalistes ont cru pouvoir établir une étroite corrélation entre l'instinct de construire et la faiblesse des espèces? Si l'on examine l'ours de plus près; si, au lieu de s'en laisser imposer par son extérieur formidable, on scrute le fond de sa nature, on aura bientôt raison de cette apparente contradiction.

L'ours, en effet, malgré ses membres puissants, malgré la vigueur de ses muscles, n'est encore que l'ébauche d'un carnassier. Ses armes, redoutables sans doute, sont cependant moins terribles qu'elles n'en ont l'air; d'ailleurs, il ne s'en sert pas, si ce n'est dans des circonstances exceptionnelles. Ouvrez cette gueule effroyable, et vous y trouverez des dents, non pas tranchantes et aigues, mais larges et aplaties, plus propres à broyer qu'à couper et à déchirer : aussi des racines, de jeunes pousses, des fruits, suffisent-ils à contenter cet énorme appétit; son mets favori, son grand régal, — qui le croirait? — c'est du miel. Voyez ces pieds dont la large plante s'appuie lourdement sur le sol : qu'en résulte-t-il? Ni bonds soudains, ni course rapide; une marche lente, pacifique, qui se traîne à pas comptés sur le sol, ou bien se hisse tranquillement, grimpe de branche en branche aux arbres. Il semble que les ours soient une transition des quadrumanes aux carnassiers. On dirait de gros singes, honteux de voir leur visage s'allonger en museau, leurs mains devenir des pattes, leurs doigts tourner en griffes, et qui ne songent qu'à se cacher. En captivité, quand leur sauvagerie s'est adoucie, ne les voyons-nous pas faire preuve de finesse et de malice, se plaire à parader devant nous, se tenir et marcher debout sur leurs jambes, croiser les bras, danser quoique un peu lourdement, saluer avec un reste de grâce, pour un morceau de pain ou de gâteau?

N'étant point chasseur, ayant presque toujours sa nourriture à sa portée, l'ours est indolent, sédentaire, taciturne. Il vit en ermite dans les montagnes inaccessibles, au fond des plus sombres forêts. Il y passe son temps à se promener, à paître, à dormir. L'ours dort beaucoup,

la plus grande partie du jour en été, presque continuellement l'hiver; il est si gras qu'il peut jeûner longtemps sans pâtir. Ainsi ce monstre, presque aussi grand que le lion, a presque les mœurs de la marmotte.

On conçoit maintenant qu'avec de tels goûts l'ours soit casanier et ait besoin d'une demeure. S'il trouve dans son domaine une caverne naturelle, un tronc d'arbre creux, quelque trou de roche, il s'en accommode; sinon, il s'ingénie, il se met à l'œuvre : il amasse des branches, des feuillages, les arrange, les foule, s'en fait un gîte; il va, dit-on, jusqu'à le garnir de mousse, pour qu'il soit plus chaud. Là, il s'établit seul, loin de ses pareils; il ne consent même pas à vivre en famille. Un moment unis, le mâle et la femelle se séparent bientôt; la mère s'en va nourrir ses petits ailleurs; si elle ne les emportait pas plus loin, le mâle, bourru jusqu'à la brutalité, les mangerait peut-être.

On pourrait nous accuser d'avoir accordé à l'ours trop de bénignité dans les appétits, et l'on nous citera des exemples de chevaux ou de taureaux dévorés par lui, et même de voyageurs, de chasseurs, qui de sa rencontre ne sont pas revenus. Nous ne contestons pas ces faits; nous ne nions pas qu'après un rude hiver, quand il est pressé par la faim, toute proie lui soit bonne, même l'homme, qu'en temps ordinaire il n'inquiète jamais. Il nous paraît également vraisemblable que, poursuivi jusque dans sa tanière, quand il se sent percé d'une balle, frappé d'un épieu ou d'un couteau, il se souvienne qu'il a des griffes, se défende et se venge, s'il le peut.

Ce que nous venons de dire s'applique particulièrement à l'ours brun d'Europe. L'ours noir d'Amérique est encore moins carnassier; on l'a vu, dans la Louisiane, affamé par un long jeûne, pénétrer dans les cours des habitations, ne pas toucher aux viandes qui s'y trouvaient à sa portée et manger seulement les grains qu'il pouvait rencontrer. Il se loge souvent dans les vieux sapins, et quelquefois à une hauteur considérable; on reconnaît son repaire à la trace de ses griffes sur l'écorce égratignée et aux petites branches brisées autour de l'ouverture.

Si l'ours brun est le souverain pacifique des montagnes et des forêts de l'Europe, l'ours polaire est le roi plus belliqueux des régions arctiques. Ce n'est pas qu'il ne soit susceptible de s'apprivoiser aussi, et qu'en captivité il ne vive plusieurs années avec du pain pour toute nourriture; mais à l'état sauvage, sur les bords des mers glaciales, s'il n'avait d'autre pâture que les maigres lichens qui tapissent ce sol désolé, il mourrait bientôt de faim et son espèce disparaîtrait du globe. Force lui est donc de faire la guerre aux phoques et aux morses qui l'entourent, à moins que la Providence, se souvenant de lui, n'envoie échouer parmi ses glaces quelque cadavre de baleine. Plus chasseur, plus nomade, il se met moins en peine de s'assurer un domicile, bien qu'il passe, dit-on, près de deux mois en léthargie : le plus souvent il se blottit entre deux glaçons et s'endort sous un linceul de neige qu'il laisse tomber et s'accumuler sur lui. Si la beauté de l'ours blanc, ou du moins si l'admirable harmonie de sa couleur, de ses formes et de ses mœurs avec le milieu sauvage et grandiose qui l'environne ne suffit pas à lui concilier votre intérêt, ajoutons que ces glaces et ces neiges ne parviennent pas à refroidir le vif attachement, on peut dire l'amour que le mâle comme la femelle, mais surtout celle-ci, porte à ses petits.

UNE JEUNE BERGÈRE MONGOLE.

Dans un vallon du Payan-Kto, après une fort mauvaise nuit troublée par le vent, la neige, la crainte des loups et les aboiements de gros chiens dans les environs, le père David et son interprète Sambdatchiemda furent réveillés par le chant mélancolique et assez agréable d'une voix de femme, accompagnée du bruit de lourdes bottes : c'était une jeune bergère qui passait, menant boire son troupeau au puits voisin. — L'extérieur des femmes mongoles est très-rude, à cause de la vie dure qu'elles mènent, et qui contraste singulièrement avec la douceur habituelle et la délicatesse de leur voix; les femmes chinoises, au contraire, si langoureuses en apparence, ont le plus souvent un timbre de voix grave et criard.

La jeune bergère pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans; ses traits étaient réguliers; sa taille était svelte et élancée; ses cheveux blonds, couleur moins extraordinaire en Mongolie qu'en Chine, étaient partagés sur le front, et divisés sur le derrière de la tête en une infinité de petites tresses ramenées par leurs extrémités sur les tempes et fixées à la toque. Le costume de cette jeune fille consistait en une longue robe jadis rouge, serrée par une ceinture, et recouverte d'un gilet sans manches; elle portait de longues bottes de cuir. Sa toque, de forme conique, à petits bords relevés, soutenait une quantité de bijoux et de perles de verre, rattachés aux boucles d'oreilles. D'ordinaire, les femmes mariées parent leurs bonnets et leurs cheveux d'un plus grand nombre encore de ces ornements en métal et en pierres plus ou moins précieuses.

En voyant les voyageurs, la jeune fille salua et s'approcha avec une confiance qui étonne tout voyageur qui arrive de Chine; jamais les Chinoises ne saluent, surtout les hommes; les femmes mongoles, au contraire, saluent toujours. On trouve encore là assez de simplicité et d'innocence de mœurs, et dans les endroits reculés on n'y connaît pas la timidité artificielle des Chinoises.

Malheureusement l'abbé David ne savait pas le mongol, et son interprète Sambdatchiemda, occupé à allumer le feu avec des argols mouillés, était peu disposé à la conversation. La jeune bergère, un peu désappointée de leur impolitesse, s'en alla, sans plus s'occuper d'eux, puiser l'eau nécessaire à une trentaine de vaches. (1)

M. SYLVESTRE.

I

Du temps que j'étais écolier (il y a de cela longtemps, car j'ai maintenant plus de cheveux gris que de cheveux noirs), mon père fut nommé percepteur à Gennes en Sologne. Le jour où il apprit sa nomination, il lui échappa de dire : « On m'envoie là dans un joli port de mer. » Comme j'ignorais encore le sens de cette locution proverbiale, je partis pour Gennes persuadé que nous allions réellement habiter un port de mer. D'un autre côté, comme je ne me faisais aucune idée de ce que c'est que la mer, je gardai longtemps à part moi la conviction qu'un « joli port de mer » est une bourgade entourée de marécages où pullulent les grenouilles, où les gens grelottent la fièvre les trois quarts de l'année, en s'abstenant, par économie, de recourir au médecin et au pharmacien; où des gamins à demi sauvages courent nu-pieds en toute saison; où la maison du percepteur est un château, comparée aux masures qui l'entourent, à moitié enfoncées dans la bourbe; où la maison d'école ressemble à une geôle, et l'instituteur à un croquemitaine mécontent et irascible. Tel était le village de Gennes en Sologne, quand j'étais écolier. Autant qu'il m'en souvient, les gens

(1) *Voyage en Mongolie*, par l'abbé Armand David, missionnaire lazariste de Pékin. Le père David est un naturaliste éminent qui rend à la science des services très-appréciés.

passaient leur temps à élever dans la boue des porcelets d'une race étrange, qui semblaient avoir fait un ferme propos de ne jamais engraisser; ces porcelets, agiles et malins comme des singes, avaient la réputation de n'être point comestibles; les charcutiers de Bracieux et de Blois les tenaient en souverain mépris, ce qui fait qu'on les consommait sur place. Le temps que les gens ne donnaient point à ces animaux extraordinaires, ils l'employaient à pêcher des sangsues et des grenouilles. On emportait à Blois les sangsues dans des bocaux, et les grenouilles dans d'énormes mannequins d'osier portés à dos d'âne ou de mulet. Ces grenouilles faisaient un vacarme infernal tout le long de la route. Aussi quand les gens du faubourg de Vienne, à Blois, entendaient de loin cette cacophonie, ils se disaient entre eux, d'un air souverainement méprisant : « Voilà les Solognots qui arrivent; entendez-vous leur musique? »

II

L'école primaire de Gennes en Sologne n'était point, je suis forcé de le dire, un foyer de lumières, ni une académie de beau langage. A qui la faute? au père Tandaret, l'instituteur, ou à ses disciples? Je crois que tout le monde avait bien quelque chose à se reprocher.

M. Tandaret, ou plutôt « le père Tandaret », comme on l'appelait au village, était un vieux célibataire, fort négligé dans sa tenue et dans son langage, dégoûté à l'extrême de son métier, plein de mépris pour les Solognots, qui lui rendaient son mépris avec usure. La tradition locale raconte que l'ancien instituteur ayant émigré parce qu'il mourait de faim, la commune était restée plusieurs années privée des bienfaits de l'instruction primaire. Un beau jour, un personnage bizarre, d'un extérieur peu prévenant, était arrivé de Blois à pied, portant tous ses biens terrestres empaquetés dans un mouchoir à carreaux qui pendillait au bout d'un vieux parapluie sang-de-bœuf. Ce personnage s'aboucha avec le maire, et fut installé officiellement dans les fonctions d'instituteur. Quoiqu'il fût d'une discrétion absolue sur son passé, le bruit courait qu'il avait fait toutes sortes de métiers, et que, n'ayant réussi dans aucun, il s'était fait instituteur, de guerre lasse, et pour en finir une bonne fois.

Il commença par trouver à redire à tout, aux marécages qui lui donnaient des rhumatismes, aux grenouilles qui l'empêchaient de dormir, aux cochons maigres qu'il trouvait d'une familiarité offensante, à la lésinerie du conseil municipal qui le réduisait à la portion congrue; que sais-je encore? à la maison d'école qu'il appelait un taudis, à ses écoliers, enfin, qu'il coiffait de sobriquets ridicules et d'épithètes diffamatoires. Il se vantait volontiers d'avoir connu des jours meilleurs, et de n'être point né pour le métier qu'il faisait. Je suis persuadé, en effet, qu'il n'était point né pour enseigner, et je parierais qu'il ne s'y était guère préparé non plus. En somme, ce qu'il nous enseignait, il ne le savait guère mieux que nous; et cependant, nous pouvions nous vanter d'être d'une ignorance rare.

III

Tout prétexte nous était bon pour manquer la classe: les uns restaient au lit parce qu'ils avaient la fièvre, l'avaient eue récemment ou allaient l'avoir; les autres faisaient l'école buissonnière, donnaient la chasse aux cochons maigres, arrangeaient leurs différends à coups de poing en rase campagne, faisaient des sifflets avec des branches de saule, dénichaient les œufs des poules d'eau. « Bon débarras! » disait sans vergogne le père Tandaret. Ceux qui se décidaient à aller du côté de l'école arrivaient sans se presser. Presque jamais le père Tandaret n'était dans sa chaire à l'heure juste, soit qu'il se fût oublié au lit, soit qu'il fût perdu dans ses méditations; car on ne me fera jamais croire qu'il employait tout ce temps à faire sa toilette.

Comme il se sentait en faute, il était très-irritable ces jours-là. Je le vois encore d'ici, avec son vieux bonnet de laine planté tout de travers sur ses longs cheveux en désordre, l'œil plein de malice, les besicles sur le bout du nez, la souquenille flottante, la houssine en main.

Il s'avançait lentement, en traînant la savate, et prodiguait les coups de houssine à ceux qui ne se glissaient pas assez vite à leur place. Alors, d'un air méditatif, il se prenait le menton entre l'index et le pouce, et appelait la première division; quand il en avait fini avec la première division, il appelait la seconde, et ainsi de suite.

Boileau a dit avec raison que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. » J'ai tout lieu de croire que le père Tandaret ne connaissait pas bien les matières de son enseignement, car il manquait absolument de clarté. Cela ne l'empêchait pas de vouloir être compris du premier coup, et d'entrer en fureur quand on lui demandait quelques explications complémentaires.

Selon les jours et l'état présent de son humeur, il se levait brusquement, enfonçait ses poings dans les poches de sa souquenille, et arpentait l'école à grands pas en marmottant des injures et en faisant le gros dos; ou bien il enfouissait brusquement la tête du coupable dans un vaste *bonnet d'âne* qu'il avait toujours sous la main; ou bien il lui prenait une pincée de cheveux qu'il tortillait et secouait comme si c'eût été une touffe de mauvaises herbes, et qu'on lui eût donné mission de l'arracher; ou bien il l'époussetait à coups de martinet; ou bien il lui disait : « Allonge ta patte », et il lui administrait une demi-douzaine de *patoches* avec une férule en bois de chêne, que le fréquent usage avait rendue toute luisante.

En conséquence, la jeunesse gennéenne détestait cordialement l'instruction, qui se présentait à elle sous la forme d'explications obscures, de questions insidieuses et insolubles entremêlées d'apostrophes insultantes et de copieuses escourgées. Aussi le village de Gennes, qui avait peu de relations avec le monde extérieur, et qui ne tirait rien de son propre fonds, si mal cultivé par le père Tandaret, continuait à croupir dans son ignorance et dans son indifférence traditionnelle.

IV

Au bout de deux ans de séjour à Gennes, mon père fut envoyé dans une commune des environs d'Orléans. Je commençai sérieusement mes études au collége royal d'Orléans, je les terminai au collége Charlemagne, à Paris. Peu à peu j'oubliai Gennes et la Sologne.

Une affaire imprévue m'y ramena au bout de quarante ans. Je me rappelais en wagon que mon père, autrefois, quand il venait faire ses versements à la recette générale, était obligé d'y venir à cheval; je m'inquiétais déjà de trouver un moyen de transport, lorsque j'aperçus, à la sortie de la gare, un joli petit omnibus qui portait sur ses flancs le nom de Gennes en Sologne, écrit en lettres d'or.

Je pris place sur l'impériale, et je me laissai aller silencieusement aux souvenirs du passé lointain, qui me revenaient en foule. Je m'attendais à trouver du nouveau dans la bourgade; les générations anciennes avaient sans doute disparu, décimées par la fièvre encore plus que par l'âge; des générations nouvelles s'étaient élevées; on avait dû bâtir de nouvelles huttes, que la mousse recouvrait déjà depuis ce temps; mais le bourg n'avait pas pu s'étendre beaucoup, enchâssé comme il l'était dans les marécages.

Quand nous eûmes franchi les Ponts-Chartrains, laissé Vineuil à notre gauche et cheminé environ deux heures sur une route bien entretenue, je me dis : « Le moment

est venu où nous allons entrer en Sologne, le coup d'œil va changer. » Et je revoyais d'avance, rien qu'en fermant les yeux, la zone de dunes arides, suivie d'une sorte de croupe rocailleuse où nous venions autrefois, dans nos courses du jeudi, chercher sur une petite plante à fleur jaune, dont je n'ai jamais su le nom, des chenilles merveilleuses que nous emprisonnions dans des boîtes : ces chenilles étaient habillées d'une sorte de velours jaune à bandes noires, et ponctuées de grains bleus, semblables à des turquoises. Au delà de la croupe rocailleuse, on rencontre des dunes plus basses que les premières; puis, à mesure que l'on descend, apparaissent les marécages, et entre autres la Grand'Boire, où nous faisions, l'hiver, de si belles glissades.

Au bout de quelque temps je me frottai les yeux. Où étaient donc les dunes de sable aride? La route s'enfonçait dans de belles plantations de pins maritimes. Je reconnus à la fin l'emplacement de la croupe rocailleuse; elle était surmontée d'une fort jolie maison de campagne, entourée de vignes. Les plantations de pins reprenaient ensuite; puis... ma foi, plus de Grand'Boire; à la place, des prairies d'un beau vert où paissaient des chevaux, des bœufs, des vaches et du menu bétail; au milieu des prés serpentait un joli ruisseau, clair et limpide. Nous ne sommes pas à Gennes, ce n'est pas possible! Cependant je reconnais le vieux clocher, mais il a été remis à neuf, l'église a été agrandie, les huttes en pisé à toit de joncs ou de bruyère ont été remplacées par des maisons en briques, recouvertes de tuiles ou d'ardoises. Pas trace de marécages; à droite j'aperçois une cheminée d'usine. Le conducteur m'apprend que cette usine est la verrerie de M. Van-Blotaque, un Belge établi dans le pays depuis longtemps. Et là-bas, ce grand bâtiment long? C'est la tuilerie de M. Verdat, autre Belge.

Par les fenêtres ouvertes de la maison d'école, j'aperçois un jeune maître d'une tenue décente et grave. Je n'ai fait qu'entrevoir l'intérieur de l'école, tout y est propre et bien en ordre. Les écoliers sont attentifs et appliqués; c'est à peine si quelques-uns des plus jeunes tournent la tête au bruit de l'omnibus qui passe.

V

L'omnibus s'arrête à l'*hôtel de la Croix-Blanche*. Je reconnais bien le nom, mais je ne reconnais plus le petit cabaret borgne d'autrefois. Un vieillard décoré vient réclamer un paquet. Comme sa physionomie m'a frappé, je demande qui il est.

— C'est, me dit le conducteur, l'ancien maître d'école.

— Quoi! c'est le père Tandaret?

— Oh! mais non, me répond le conducteur en riant. Il y a trente ans que le père Tandaret est mort. Comme cela, vous avez connu le père Tandaret?

— J'ai été son élève.

— Moi aussi.

Je lui dis mon nom.

— Eh bien, alors, reprit-il, nous avons été camarades.

Je le reconnus en le regardant plus attentivement.

— N'est-ce pas, me dit-il, que tout est bien changé par ici?

— J'avais bien entendu dire, lui répondis-je, que le gouvernement s'occupait de la Sologne...

— Oh! il n'y a pas longtemps que le gouvernement s'occupe de nous. Mais, voyez-vous, nous avons commencé par nous en occuper nous-mêmes. Quand je dis « nous », je veux dire que M. Sylvestre, ce brave et digne homme que vous venez de voir, nous a tous ensorcelés, pour notre bien. Le gouvernement a vu ce que nous faisions, et cela lui aura donné idée de s'en mêler. Après la mort du père Tandaret, nous avons eu tout un chapelet de maîtres qui jetaient les hauts cris en arrivant, et qui n'avaient rien de plus pressé que de partir d'ici; il faut dire aussi qu'ils y avaient bien de la misère. Un beau jour, là-bas, à Paris, ils font passer une loi qui change les affaires du tout au tout pour les maîtres d'école. Pas bien longtemps après, nous voyons arriver un monsieur qui n'était plus tout jeune, mais qui avait l'air joliment décidé. Un de ses amis, qui l'avait accompagné par curiosité, s'empressa de lui dire :

— Tu ne peux pas rester ici; ce n'est pas habitable.

— Nous changerons cela, lui répondit-il.

Et il resta.

Je ne sais pas ce qu'il avait dans le regard; mais en un rien de temps les enfants le respectaient, et les parents avaient confiance en lui. Il employait ses jours de congé à courir à droite et à gauche avec des outils d'arpenteur et un tas de mécaniques que personne ici n'avait jamais vues. Il rapportait dans des boîtes du sable, de la tourbe, de la terre, et il regardait cela pendant des heures en se mettant sur l'œil un gros verre, qu'il appelait son microscope.

Un beau jour, il dit au père Pénigaut :

— Qu'est-ce que vous rapportent vos mulons de sable, sur la route de Bracieux?...

— Rien du tout, répondit le père Pénigaut; c'est ce que le sable rapporte depuis que le monde est monde.

— Vous vous trompez, père Pénigaut, il y a des pays dans le Midi, qu'on appelle les Landes, où l'on plante dans le sable des arbres qui ne s'y déplaisent pas : le pin maritime, par exemple. Vous devriez essayer.

— Nenni, dit le père Pénigaut; planter des arbres dans du sable! Ce serait donc pour récolter des manches à balai l'année suivante. Ces manches à balai ne se vendraient pas le prix qu'ils m'auraient coûté, et je n'ai pas d'argent à perdre.

Le nouvel instituteur ne dit rien sur le moment; mais un jour qu'il était allé à Blois pour affaires, il rapporta trois ou quatre petits arbres sur son épaule. Il demanda au père Pénigaut la permission de les planter dans son sable.

— Faites, faites, dit le bonhomme, ne vous gênez pas.

Et il riait d'un air malin.

L'autre planta ses arbres. On venait de Bracieux et de Cour-Cheverny les regarder par curiosité. Tous les badauds des environs disaient : « Ils ne prendront pas! » Les gens d'ici disaient : « Ils prendront! » par amour-propre, et pour défendre l'honneur de la commune; mais au fond ils ne pouvaient croire à un pareil miracle. Ils ont pris, Monsieur, et si bien pris, que c'était à qui en planterait. L'argent manquait; le maître d'école indiqua les moyens de s'en procurer, en s'adressant non à l'usurier, mais à des Belges qui ne demandaient pas mieux que de s'associer avec les propriétaires des dunes.

Une autre fois, il emmène avec lui le maire et les gros bonnets du pays; il leur prouve clair comme le jour, en faisant des nivellements, qu'on peut dessécher les marécages en ouvrant un canal jusqu'au Beuvron. Malgré tous les *si* et les *mais*, il met le maire en mouvement, le mène chez le préfet, leur fait signer à tous les deux un tas de papiers, de demandes, de pétitions. Bref, il obtient l'autorisation pour la commune de déverser, à ses frais, l'eau qui la gênait, en la conduisant par où il avait dit. Mais la commune n'avait pas le sou. Il décida le conseil municipal à faire un emprunt. Cela ne s'était jamais vu : aussi les anciens disaient que c'était la fin du monde. Ils avaient beau dire, cet homme-là parlait si clairement qu'on disait toujours : Il a raison, et on ne savait pas lui résister. De fil en aiguille, nous nous sommes débarrassés de nos eaux dormantes, qui provenaient de sources sans écoulement.

A la place de nos marécages, nous avons un beau pâtis communal, quelques bandes de bonne terre, qui devient encore meilleure à mesure qu'on y met des engrais, et un beau petit ruisseau qui fait tourner un moulin à une demi-lieue d'ici. On sait maintenant par ici ce que c'est qu'un bœuf ou un cheval, et la vieille race des cochons maigres s'est décidée à engraisser. Nous n'exportons plus ni grenouilles ni sangsues, mais nous exportons de la poterie et de la verrerie qui s'en va sur des gabares tout le long de la Loire.

Un beau jour, le gouvernement s'est dit : Voilà des gens qui se démènent de leur mieux, il faut les aider. Quand le maire annonça au conseil municipal que le gouvernement faisait cadeau d'une grosse somme à la commune, il ajouta que ce serait une ingratitude sans nom de ne pas songer à l'instituteur qui avait mis tout en branle.



Une École d'autrefois. — Composition et dessin d'Alfred Beau.

Il adressa à M. le préfet une pétition qui fut signée de tous les gens de la commune, excepté de l'instituteur, que l'on n'avait pas mis dans le secret. Un jour, M. le préfet arriva dans sa voiture, comme un homme qui veut simplement voir ce qui se passe, et au moment où le maître d'école se doutait le moins de ce qui allait arriver, il lui mit sa propre croix à la boutonnière. Je n'ai jamais été si heureux de ma vie que le jour où j'ai vu cela de mes deux yeux. Quant à M. Sylvestre, il porta sa croix à ses lèvres et se mit à pleurer.

VI

Avant de quitter Gennes, je me fis présenter à M. Sylvestre. Je fus singulièrement frappé de la distinction de ses manières et de la beauté de son regard, qui avait quelque chose de doux et de mélancolique. Je construisis sur ces données je ne sais quel roman sentimental dont je fus le premier à me moquer quand j'y repensai sérieusement.

J'avais quelque peu oublié, au milieu du tourbillon des affaires, Gennes en Sologne et M. Sylvestre, lorsqu'un article de journal me révéla le secret de cette vie si bien remplie. M. Sylvestre était un fils de bonne famille; il avait eu le malheur de tuer à la chasse son meilleur ami, qui donnait les plus belles espérances. Après le premier égarement de la douleur, il avait pris la résolution de réparer le mal qu'il avait fait, en consacrant sa vie tout entière à une œuvre de dévouement, sans autres confidents que Dieu et sa conscience. Il avait quitté son nom qui était trop connu et qui n'aurait pas manqué de le trahir : Sylvestre était celui de son ami; il le porta toute sa vie en

mémoire de lui, et dans son testament demanda qu'on l'inscrivît sur sa tombe. Il léguait sa fortune, qui était considérable, à la commune de Gennes, pour servir à l'établissement d'un hospice de vieillards et d'infirmes.

PAYSAGE.

POÉSIE ESPAGNOLE DU SEIZIÈME SIÈCLE,

. . . . . La rosée est tombée, aux fraîcheurs du matin; le soleil la frappe, elle étincelle plus que le cristal.

La verte prairie, couronnée de plantes odorantes, de fleurs et de roses peintes des couleurs de la nature, reste baignée de cette pluie de perles.

Mais quand la verdure ne se défend plus contre les feux du soleil, que l'air embrasé perd sa fraîcheur, j'aime à me retirer sous les bois épais.

O Bonté divine, qui créas les arbres touffus pour nous protéger contre la vive ardeur des rayons brûlants du midi!

Près du bois s'élève gracieusement une colline, d'où une source descend, charmante en son cours et empressée d'atteindre la forêt.

Avec un doux murmure, à travers les herbes, elle va dirigeant sa course, et avec un bruit paisible retourne les légers cailloux, les soulevant de leur lit sablonneux.

Parmi le feuillage se montrent les clairs rayons du soleil, et sous leurs feux les petits grains de sable rougissant brillent comme la poussière d'or du Tage.

Après avoir arrosé les arbres touffus, le ruisseau rassemble sa course à pas précipités, et va se répandre dans deux larges étangs.

Là, fendant l'onde, les poissons nagent et se jouent, et agitent leurs nageoires d'un mouvement si rapide qu'il échappe à la vue la plus perçante.

Çà et là ils vont, reviennent, sautillent légèrement; ils ornent et embellissent le frais élément qui leur donne l'être et les nourrit.

LOUIS DE LÉON; 1527-1588 (1).

UN CONTRE-SENS SÉCULAIRE

PASSÉ A L'ÉTAT DE PROVERBE.

Ce contre-sens date de plus de trois siècles et demi; cependant il ne porte point sur une phrase indifférente perdue dans les pages d'un auteur latin du second ordre. Au contraire, il est né sur un vers célèbre enchâssé comme un diamant dans l'un des morceaux les plus brillants que Virgile, le prince des poëtes, ait légués à l'admiration de la postérité :

« Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes. »

Les traducteurs attribuent au mot *dona* le sens de *dons* ou de *présents*, et ils disent tous, avec quelques variantes : « Quoi qu'il en soit, je crains les Grecs, même lorsqu'ils apportent des présents; — Je crains les Grecs jusque dans leurs présents. »

L'abbé Delille abonde dans ce sens :

Craignez les Grecs, craignez leurs *présents* désastreux;
Les *dons* d'un ennemi sont toujours dangereux.

Longtemps avant Delille, en 1509, « messire Octavian de Saint-Gelais, en son vivant évesque d'Angoulême, *transitoit* de latin en françois les *Énéydes* de Virgile », et disait :

Erreur y a trop couverte et enclose.
N'aioustez foy à si suspecte chose;
Quoi que ce soit, je crains les Grecs nuysans,
Voyre et tous ceulx qui nous font tels *présens*.

Un demi-siècle après, « Lovis des Masures » (1560) s'exprimait de même :

N'ayez, Troïens, à ce cheval fiance;
Quoi qu'il en soit, j'ay crainte et defflance
De ces Grégeois et de leurs *dons* aussi.

On trouve également le même sens dans les Œuvres de « Virgile Maron traduites en vers par Rob. et Ant. le chevalier d'Agneaux frères, de Vire en Normandie » (1583).

Enfin on le trouve encore chez tous les traducteurs en prose : chez l'abbé de Marolles (1649), de Martignac (1681), le père Fabre, l'abbé de Saint-Remy, l'abbé Desfontaines (1743); et de nos jours chez beaucoup de professeurs, censeurs, proviseurs, inspecteurs d'académie qui ont fait de nouvelles traductions à l'usage des lycées : les Binet, les Morin, les Mollevaut, les de Guerle; également chez Villeneuve dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke.

Mais voici qu'en 1863 il paraît chez Hachette une nouvelle édition de la traduction de *l'Énéide* en vers français, par Barthélemy, qui attribue au mot *dona* un autre sens, celui d'une sorte d'*ex-voto*, ou offrande religieuse faite à la divinité. En conséquence, le traducteur remplace ces mots de sa première édition (1835-38, Perrotin), dans laquelle il avait conservé le sens ordinairement adopté :

Même dans ses *présents* je redoute la Grèce,

par ceux-ci :

Même dans une *offrande aux dieux* je crains la Grèce.

« En m'écartant de tous les commentateurs et traducteurs, dit Barthélemy dans une longue note que nous abrégeons, je crois restituer à Virgile son véritable sens. L'usage a toujours été de faire des présents qui puissent être acceptés et emportés, et celui qui les fait ne se cache pas. Ici, ce serait le contraire. Les Grecs offriraient un présent dont les Troïens ne pourraient prendre possession sans faire une brèche aux murs, et de plus ils prennent la fuite! C'est inadmissible. »

Le cheval était un vœu offert à Minerve par les Grecs pour leur retour. Laocoon veut dire évidemment : Je crains les Grecs même lorsqu'ils adressent des présents aux dieux; flétrissant ainsi l'hypocrisie de ce peuple qui abuse même des choses saintes pour tromper les hommes.

Barthélemy ajoute qu'il hésita longtemps à risquer cette innovation, et qu'il ne l'adopta qu'après l'avoir soumise à des « hommes vieux d'expérience dans l'étude des choses classiques », et avoir obtenu leur approbation unanime.

Barthélemy était dans le vrai. Comment, en effet, les Troïens eussent-ils été assez naïfs pour considérer comme un cadeau ce gigantesque cheval qui ne pouvait entrer dans la ville sans dégâts, et qui venait de la part d'un peuple abhorré, après une guerre de dix ans? (1) Les Troïens ont pensé que cette offrande sacrée remplacerait dans leur cité le fameux Palladium dérobé à leur temple par Ulysse et Ajax. Ils ont voulu remplacer un ex-voto par un autre, et tout s'explique.

Le sens de *donum*, comme offrande à la divinité, se trouve dans les auteurs latins et notamment dans Cicéron : *De Legibus*, II, 9. (*Forcellini Lexicon.*)

Nous avons compulsé une quarantaine de traductions de *l'Énéide*, les plus connues et les plus accréditées, anciennes et modernes, et partout nous avons trouvé le sens de *présents* ou *dons* attribué au mot *dona*, sauf dans la remarquable traduction de l'académicien Segrais (1668 à 1681), et dans celle de M. Aug. Nisard (1843), faisant partie de la collection des auteurs latins publiée sous la direction du docte académicien, qui a été directeur de l'École normale.

Segrais emploie à la fois les mots *vœux* et *dons* :

Défiez-vous, Troïens, du Grec et de ses *vœux*;
Toujours des ennemis les *dons* sont dangereux. (2)

Il attribuait bien un sens religieux au mot *dona*, car il dit dans une note que si l'on se reporte à la religion du temps, il n'est personne qui ne se fût « empressé, comme les Troïens, d'amener dans la ville un vœu où une si grande félicité était attachée. »

La traduction de M. Aug. Nisard est encore plus ex-

(1) Paul Rousselot, *les Mystiques espagnols*.

(1) Voy. p. 156.

(2) On remarquera que ce second vers se reproduit dans la traduction de Delille avec une légère variation.

plicite : « Je crains les Grecs, même avec leurs *pieuses* offrandes. » C'est, avec une très-légère nuance, le sens adopté par Barthélemy.

MUSÉE DE PLATRES OU MOULAGES.

Voici le plan qu'on a proposé d'une collection de moulages des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture de tous les temps.

Cette collection comprendrait :

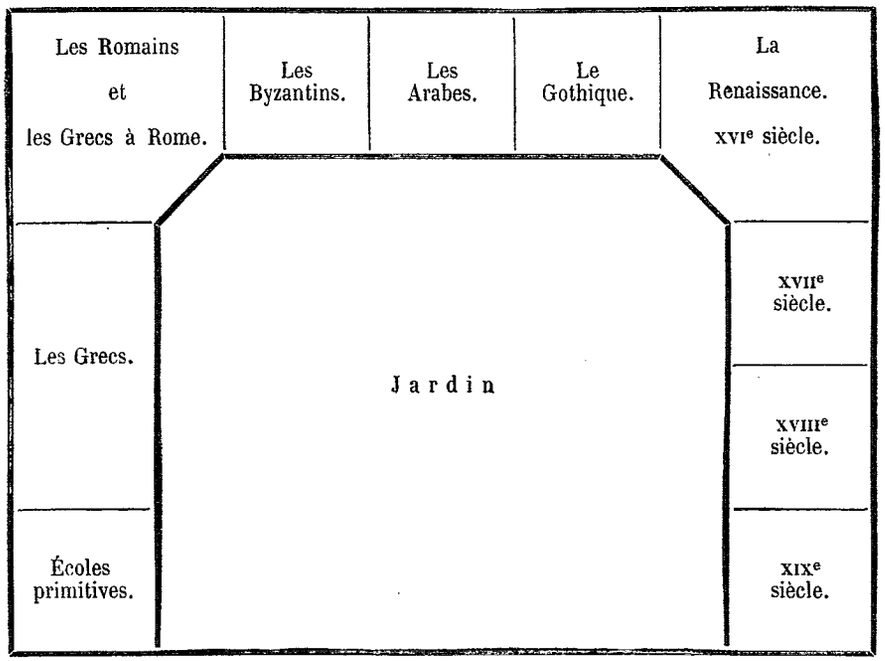
La reproduction partielle des œuvres des nations primitives : Égyptiens, Asiatiques, Indiens, Chinois, Mexicains, peuples du Nord ;

La reproduction complète de l'art grec ;

Un choix dans les productions romaines, byzantines, arabes, gothiques ;

Un choix aussi dans les œuvres modernes du seizième au dix-neuvième siècle.

L'auteur de ce projet, M. L. de Laborde, pensait que



le Musée devrait faire partie de l'École des beaux-arts, mais à la condition d'être constamment ouvert au public, ce qui pourrait se faire en le plaçant devant le quai.

Un autre membre de l'Institut (1) propose aujourd'hui d'établir un Musée de copies en plâtre au Louvre.

UN GENTILHOMME ORFÉVRE.

Jean-Michel de Sailer, d'abord professeur à Ingolstadt, à Dillingen, et plus tard évêque de Ratisbonne, a laissé une grande réputation de bonté. Le chanoine Schmidt a écrit sa biographie, où nous rencontrons l'anecdote suivante :

Sailer passait un jour, à Lucerne, devant un atelier d'orfévrerie, quand l'orfévre, au visage noir de suie, aux manches retroussées, sortit en toute hâte, le salua gracieusement, et voulut même lui sauter au cou. Sailer, surpris de tous ces saluts, lui demanda qui il était?

— Ah! s'écria l'ouvrier tout hors de lui-même, ne me reconnaissez-vous donc plus? Je suis ce jeune gentilhomme, Louis de Mayer, qui a été votre élève.

Et voyant que son accoutrement étonnait Sailer, il ajouta :

— Je compris bien qu'au milieu des événements que nous venons de traverser, ma noblesse ne me servirait pas à grand'chose en Suisse. Comme vous le savez, j'eus toujours plus de goût et plus d'ardeur pour les arts que pour l'étude. Je me décidai donc à me faire orfévre, et je parvins, sans grande peine, à bien réussir dans ce genre d'ouvrage. Je suis maintenant à mon aise, et je jouis d'un très-beau revenu.

(1) M. Ravaisson, conservateur des antiques au Musée du Louvre.

Le lendemain, l'orfévre à blason, vêtu très-élégamment, vint rendre visite à Sailer et l'inviter à dîner.

Sailer accepta.

Mayer, avec toute sa famille, reçut le vénérable professeur sur le seuil même de sa porte. La mère et les enfants étaient ravis de voir enfin celui dont leur père leur avait dit de si belles choses. Puis le gentilhomme lui montra ses travaux sur l'or et sur l'argent, et beaucoup de gemmes précieuses artistement taillées. Ensuite vint le tour de sa maison, que Sailer trouva grande, bien bâtie, propre, et très-convenablement décorée.

La table, à dîner, fut couverte de mets exquis. Mayer, animé de la joie la plus franche, dit à Sailer :

— Si j'avais eu l'idée que mes priviléges de noblesse devaient m'interdire d'être artiste ou artisan, j'eusse éprouvé la douleur et la faim, tandis qu'avec mon honorable métier, je vis très-heureux, moi et les miens, et je crois n'en être pas moins estimé de mes concitoyens.

Sailer répliqua :

— Vous avez pris le meilleur des partis, vu l'incertitude de nos temps ; aujourd'hui se réalise encore ce vieux proverbe : « Métier a un fond d'or. »

BIENFAITS DE L'INSTRUCTION ET DE LA SCIENCE.

L'instruction rend le travail plus productif; si tout le blé aujourd'hui récolté aux États-Unis devait être battu et converti en farine par les procédés des temps primitifs, la population entière y suffirait à peine. Grâce aux machines, un petit nombre de travailleurs exécutent cette besogne : c'est le travail dirigé par l'intelligence qui construit nos

maisons, nos ponts, nos routes en fer, nos vaisseaux, qui fabrique nos montres, nos pianos, nos presses, en un mot, qui crée la circulation.

L'éducation élève le travailleur. Quand il sera aussi instruit et aussi bien élevé que les classes qui ne travaillent plus des mains, il jouira de la même considération. Cincinnatus labourant son champ, Franklin composant dans une imprimerie; Hugh Miller taillant des pierres dans une carrière, n'étaient inférieurs à personne, du moins aux yeux de ceux dont l'estime a quelque valeur.

WICKERSHAM.

BUSTE D'UN ROMAIN DU HAUT-EMPIRE.

BRONZE ANTIQUE.

Cette tête de bronze a été trouvée, en 1848, à Pietrabbondante, près d'Agnone, dans l'ancien royaume de Naples, province de Molise, au pays des Samnites, en



Bibliothèque nationale; Cabinet des médailles. — Tête de bronze antique. — Dessin de Chevignard.

même temps qu'une inscription osque très-importante et sur laquelle il existe une dissertation de M. Henzen, dans les *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica di Roma* (anno 1848, t. XX, p. 382 et suiv.).

On ne sait quel personnage représente cette tête; le duc de Luynes, qui la donna de son vivant avec toutes ses collections d'antiquités au cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, en 1862, avait d'abord cru pouvoir y reconnaître *Nero Claudius Drusus Germanicus*, frère puîné de l'empereur Tibère; mais, peu satisfait de cette attribution, avant de la remettre au conservateur du cabinet des médailles, il avait fait scier le socle de marbre sur lequel on lisait l'inscription figurée sur notre dessin, et dans lequel était encastrée une médaille antique de Rome représentant ce personnage, que l'on nomme d'ordinaire Drusus l'Ancien. On prétend qu'au moment de la découverte, une jeune paysanne, en apercevant cette tête noire avec ses yeux en émail blanc, crut voir le diable sortant de terre, et s'enfuit effrayée. En effet, la physionomie de ce Romain est loin de respirer la bonté; cette tête est énergique, puissante, mais sévère et même dure.

Malgré une recherche minutieuse des détails, le travail de ce bronze est d'un grand caractère et annonce l'époque à laquelle vivait Drusus, c'est-à-dire soit le huitième siècle de Rome, soit le commencement de notre ère. Nous ne lui donnerons pas de nom; il faut souvent savoir ignorer et avoir toujours le courage d'avouer son ignorance.

S'APPROCHER LES UNS DES AUTRES

POUR SE MIEUX CONNAITRE.

Un bon fermier, habitant sur le versant d'une chaîne de montagnes, était parti un matin, à la pointe du jour, pour aller voir son frère qui résidait à quelque distance de là.

C'était dans la saison des brouillards, et, en descendant dans la vallée, il se trouva enveloppé d'une de ces brumes épaisses qui, en bornant l'horizon, donnent aux objets les apparences les plus trompeuses et parfois les plus fantastiques.

Au bout de quelques instants, en effet, il aperçut, venant vers lui d'un pas rapide, un être étrange, de formes monstrueuses et d'une taille gigantesque. Était-ce quelque animal inconnu, ou quelqu'un de ces génies malfaisants qui, suivant les traditions superstitieuses de ce pays, l'avaient autrefois habité?

Notre homme n'en savait que penser; mais il n'y avait pas à reculer, et il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Il marcha donc résolûment vers l'ennemi, en serrant avec plus de force dans sa main le bâton noueux dont il était armé.

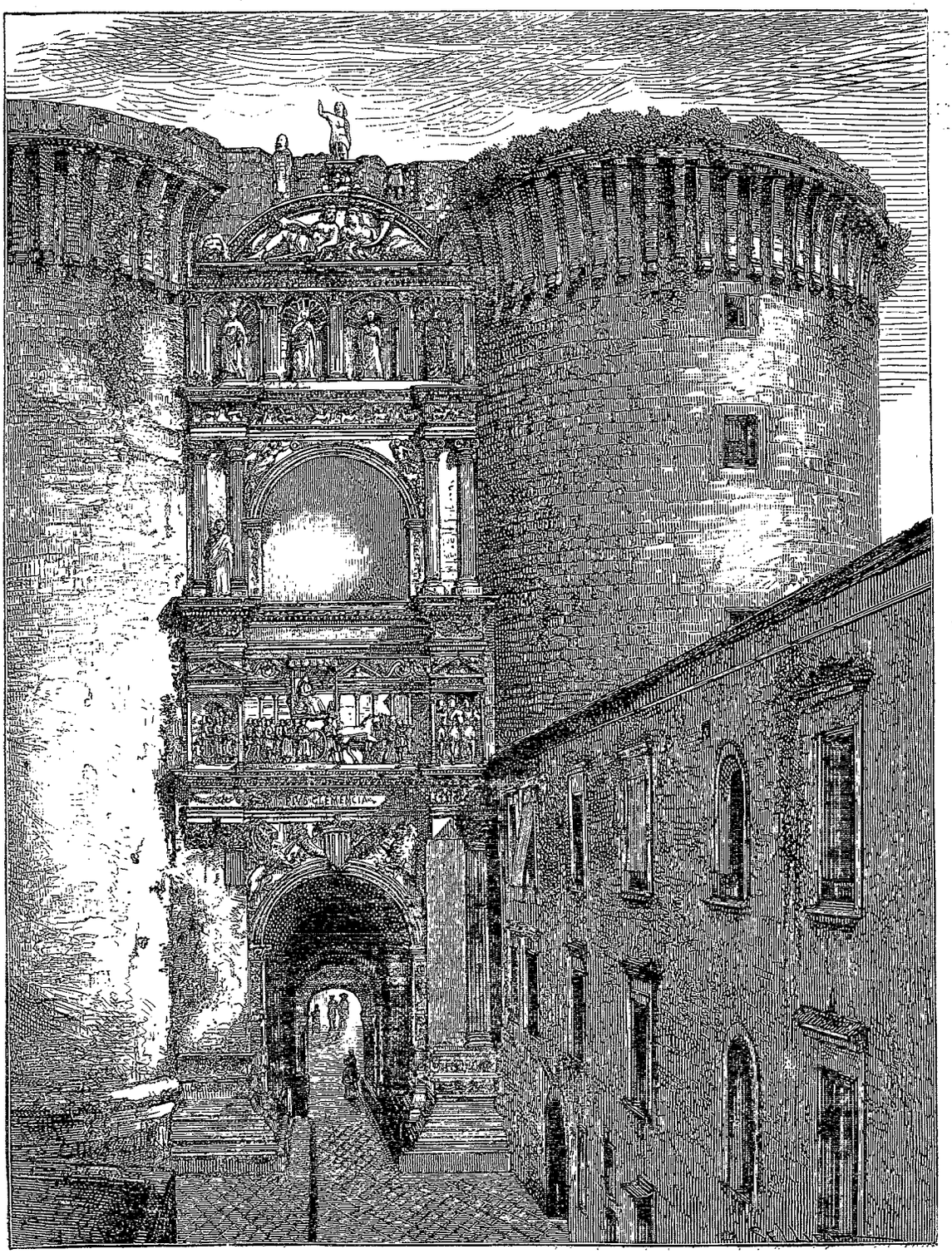
L'ennemi, du reste, en faisait autant de son côté. Mais à mesure qu'il s'approchait, il changeait peu à peu et de taille et de forme, et il semblait qu'il se rapprochât graduellement de la stature et de l'extérieur d'un simple mortel.

Déjà notre campagnard, attentif à l'observer, se demandait si, après tout, ce ne serait pas tout simplement un homme, et un homme du pays, lorsque tout à coup, le vent du matin ayant déchiré le brouillard, et le soleil, qui venait de dépasser la montagne, ayant envoyé sur ce point un faisceau de rayons, il poussa un cri auquel, au même moment, répondit un autre cri semblable; non-seulement c'était un homme et un compatriote, mais c'était son frère, son propre frère, qui, poussé d'un même dessein, venait aussi de quitter sa montagne.

Tous deux avaient partagé la même erreur, et tous deux, au même moment, après avoir fait chacun la moitié du chemin, venaient de s'apercevoir combien ils s'étaient abusés; dans celui qu'ils croyaient un ennemi, ils avaient eu la joie de rencontrer un frère. (1)

(1) Henry Richard, cité par Frédéric Passy.

ARC DE TRIOMPHE A NAPLES.



Arc de triomphe d'Alphonse d'Aragon, dans le Castel-Nuovo, à Naples. — Dessin de Sellier.

Le Castel-Nuovo de Naples, qui sert d'arsenal, est situé, comme on le sait, au bord de la mer. C'est à l'entrée de sa cour intérieure, entre deux tours dites angevines, que s'élève l'arc de triomphe représenté dans notre gravure. Ce monument consacre le souvenir de l'entrée solennelle d'Alphonse Ier d'Aragon, le 27 février 1443. C'est une œuvre remarquable : on l'attribue à différents artistes, entre autres à Isoïa de Pise et à l'Ariscolo. Les deux statues du sommet de l'arc (une troisième est brisée) sont d'une date postérieure et dues au ciseau de Giovanni Merliano de Nola, élève d'Agnello Jiore; elles furent commandées à cet artiste par le vice-roi Pierre de Tolède. Les quatre statues placées dans des niches, au-dessous du fronton, figurent, disent de vieux auteurs, « quatre des grandes vertus du roi. » Dans le bas-relief principal, le roi Alphonse est assis sur un char que surmonte un dais; il est précédé de sa garde noble et de trompettes. Le cortége se compose de la garde noble, du clergé, des

hauts dignitaires, de Jerrante, fils illégitime du roi, du prince de Tarente, grand connétable, de l'ambassadeur de Milan, et de leur suite.

L'arc est dans un assez bon état de conservation; quelques réparations nécessaires ne seraient ni d'une exécution difficile, ni d'un prix considérable.

Beaucoup de voyageurs séjournent à Naples sans soupçonner même l'existence de cette œuvre élégante du quinzième siècle. A l'origine, elle était isolée; aujourd'hui elle est trop soustraite aux regards du public. Ce serait une décoration bien digne de la grande place du Plébiscite.

ASCENSION DU POPOCATEPETL,

EN L'AN 1522, A LA RECHERCHE DU SOUFRE,

RACONTÉE PAR L'HISTORIEN HERRERA (1).

Au milieu de bien d'autres préoccupations, Cortez était assailli par le souci cuisant de voir l'état précaire de ses munitions et l'épuisement de ses poudres de guerre. Il désirait vivement se créer des ressources de ce genre en prévision des événements futurs. Jugeant donc qu'il pourrait se trouver du soufre dans le volcan qui est à douze heures de Mexico, et qu'il serait facile de fabriquer de la poudre avec ce produit, et comme, d'ailleurs, le capitaine Diego de Ordaz, en 1519, avait cru pouvoir en affirmer la présence par l'odeur qu'il en avait perçue, Cortez, toujours soucieux à cet égard, gagna pour cette entreprise l'assentiment de Montaño, homme plein de courage et de zèle, et de Messa, employé dans l'artillerie. Il renchérit sur la gloire qui en serait pour eux la conséquence, et leur offrit des récompenses peu communes. Montaño et Messa s'engagèrent sur leur vie à ne pas revenir sans butin, et ils partirent accompagnés de Peñalosa, Juan de Lairos, un autre Castillan et quelques Indiens.

Ils arrivèrent à Chalco et s'arrêtèrent à un village appelé Amecamec, situé à deux lieues du volcan. Plus de 40 000 hommes les suivaient, désireux de savoir si c'étaient les mêmes Castillans qui avaient déjà affronté les mêmes dangers.

Ces Indiens s'approchèrent de la montagne et s'y arrêtèrent pour s'installer, dans l'attente de l'événement.

Peu de temps après midi, les intrépides voyageurs s'avancèrent, couverts de peaux de chevreuil et emportant deux amples couvertures pour s'abriter pendant la nuit. Les Indiens étonnés les regardaient monter, témoignant les uns leur confiance, les autres leur peu d'espoir dans la réussite.

Après avoir gravi le quart environ de la sierra du volcan, les voyageurs furent surpris par la nuit, et comme le froid était excessif, ils firent un trou dans la terre pour s'y étendre sous leurs couvertures; mais à environ 0m.40 de profondeur, ils trouvèrent une chaleur si forte, avec le dégagement d'une odeur sulfureuse si repoussante, qu'ils en furent comme effrayés. L'excès du froid du dehors leur donna toutefois le courage de résister un moment à ces embarras pénibles; mais la situation devenant enfin insupportable, ils résolurent, vers minuit, de continuer leur route.

Ils marchaient dans l'obscurité, et, comme le terrain était parfois glissant, un des voyageurs fut emporté et tomba dans le fond d'un ravin, à plus de treize mètres de profondeur. Si les glaçons qui le reçurent avaient cédé sous son poids, il aurait été précipité dans un gouffre sans fond. Il se blessa sur plusieurs parties du corps; il cria, appelant ses compagnons et les suppliant de le secourir. Ils accoururent, non sans s'exposer au risque de tomber eux-mêmes dans le ravin, et lui lancèrent une corde terminée par un nœud coulant. Le malheureux eut grand'peine à se la passer sous les bras; et, jouant alors des pieds et des mains pour se venir en aide, il eut la chance que ses camarades le retirassent du gouffre. Alors, tous ensemble, épuisés de fatigue, ne pouvant plus remuer et ne sachant que faire, ils résolurent de ne pas avancer d'un pas de plus jusqu'au jour. Et certes, on pouvait assurer que si le soleil tardait quelques heures de plus à paraître, pas un d'eux n'allait survivre, tant ils étaient déjà refroidis. En attendant, ils rapprochaient leurs figures et se chauffaient les mains avec leur haleine, mais leurs pieds et leurs jambes étaient devenus insensibles par le froid.

Au soleil levant, ils continuèrent leur route, et une demi-heure après il sortit du volcan une grande quantité de fumée, et même des flammes. Une pierre brûlante fut lancée dans les airs; elle vint, en roulant, passer devant les Castillans, et comme elle était très-légère, ils la retinrent aisément au passage, la mirent à profit pour se réchauffer, et y prirent une animation nouvelle. Ils continuèrent leur route; mais l'un d'eux (probablement celui qu'on avait relevé du ravin) perdit ses forces et tomba en syncope. Les autres s'en éloignèrent en lui promettant de revenir bientôt le chercher. *Mais il les pria de ne penser qu'à l'accomplissement de leur devoir*, ajoutant *qu'il importait fort peu qu'une affaire aussi intéressante coûtât la vie d'un homme*.

Ils continuèrent donc à monter, et à dix heures ils arrivèrent au sommet du volcan. Des bords du cratère ils en purent distinguer le fond, lequel, — chose horrible à voir! — brûlait comme un grand foyer naturel. On peut juger que, de l'endroit où ils se trouvaient jusqu'au point de départ des flammes, il y avait une distance d'environ 150 mètres. Ils parcoururent le bord pour y chercher un accès possible, et ils s'aperçurent que l'entrée en serait partout si épouvantable et si périlleuse, que tous ensemble convinrent qu'il eût mieux valu n'y pas venir. Mais, en hommes d'honneur, ne consultant que leur devoir, ils décidèrent de tirer au sort celui qui descendrait dans le gouffre.

Montaño fut désigné. Mis dans un sac de chanvre, portant une sacoche à la main, attaché au bout d'une corde, il entra jusqu'à une profondeur de 25 mètres. Il revint une première fois avec sa sacoche pleine de soufre, et il renouvela sept fois l'aventure, jusqu'à ce qu'il eût fait une provision de huit arrobas et demie (100 kilogrammes). Un autre compagnon entra ensuite dans le volcan (ce fut Juan de Lairos, suivant Murillo); il en rapporta quatre arrobas à peu près, de sorte que le tout faisait douze arrobas, qui leur parurent suffisantes pour une bonne provision de poudre. Ils prirent le parti de n'y plus descendre; car, ainsi que le disait Montaño, on ne pouvait pas regarder en bas sans frémir; non-seulement la tête tournait à la vue de cette immense profondeur, mais on avait encore à redouter le feu et la fumée qui s'en élançaient par moments avec des pierres brûlantes.

Ce qui augmentait l'horreur de celui qui s'y aventurait, c'était la crainte d'être abandonné par les camarades, non moins que la pensée de voir la corde se rompre ou de glisser soi-même hors du sac; c'étaient encore d'autres perspectives sinistres qu'une émotion exagérée ne manque jamais d'enfanter. Ils furent donc tous très-contents de se voir délivrés de leurs sujets de crainte, et ils se disposèrent à descendre. Mais il leur vint bientôt un autre souci, celui de choisir la direction la plus convenable pour leur retour, car la descente présentait des dangers, même pour des hommes sans fardeau. Montaño se décida à faire à

(1) Historien espagnol, né en 1695; il fut nommé par Philippe II « premier historiographe des Indes et de Castille. » — « C'est, dit Robertson, celui qui a donné le récit le plus exact et le plus circonstancié de la conquête du Mexique et des autres événements d'Amérique. »

lui seul le tour du cratère, pendant que ses compagnons préparaient leurs colis, et il explora les lieux avec le plus grand soin; mais, n'ayant vu ni sentier, ni descente sûre, il dit que, pour s'en retourner avec moins de danger, il fallait faire le tour du volcan, bien que de cette manière ils dussent allonger considérablement leur chemin. Ils approuvèrent tous cet avis, et chacun se chargea de ce qu'il put emporter, sans rien abandonner. Ils descendaient avec une grande prudence, — car ils rencontraient des précipices à chaque pas, — se laissant aller très-souvent sur le dos avec leur charge sur la poitrine, et glissant ainsi jusqu'aux endroits où ils pouvaient s'arrêter avec les pieds. Ils firent de la sorte beaucoup de chemin, ayant bien souvent la mort en perspective à la vue des périls qu'ils côtoyaient sans cesse. Souvent ils se virent obligés de retourner sur leurs pas; d'autres fois, il fallait dévier de sa route, car autrement la mort eût été certaine.

Ils n'oublièrent pas le lieu où ils avaient laissé leur compagnon à bout de forces. Ce malheureux n'espérait plus pouvoir survivre; il ne pensait qu'à demander à Dieu pardon pour ses péchés. En entendant le bruit et les voix de ses camarades, ne pouvant en croire ses oreilles, et pensant que c'était un songe, il s'écria avant qu'ils lui parlassent : — Sont-ce bien mes amis que j'entends? — Nous-mêmes! répondirent-ils. — Béni soit le bon Dieu! fit aussitôt le malheureux abandonné; je renais aujourd'hui pour la seconde fois.

Ils s'arrêtèrent ensemble pendant quelques instants, avec des démonstrations d'une grande joie, rendant grâce à Dieu qui avait conduit si heureusement les choses. Ils continuèrent ensuite à descendre, prêtant leur aide à leur camarade, qui conçut une si grande frayeur des choses qu'il vit ou qu'il s'imagina voir cette nuit-là, que plusieurs jours après il n'était pas encore complétement revenu à lui. A quatre heures du soir, ils arrivèrent au bas du volcan, à travers une multitude énorme d'Indiens.

Les caciques, suivis de la foule, coururent à eux avec les signes d'une grande joie. On leur donna à manger, car ils n'avaient pas pris une seule bouchée depuis l'après-midi de la veille. On plaça chacun d'eux sur un brancard et on les porta sur les épaules, comme on est dans l'habitude de le faire pour les grands seigneurs. A la suite venaient un grand nombre d'Indiens, qui trébuchaient et tombaient les uns sur les autres pour avoir voulu trop se presser à voir les figures des voyageurs, tant ils étaient en admiration qu'ils eussent accompli un fait aussi merveilleux, fait qui jusque-là ne s'était jamais ni vu ni conté parmi eux.

Ils firent six lieues jusqu'à un embarcadère de la lagune où ils prirent des chaloupes qu'un grand nombre d'autres accompagnèrent.

Cortez alla les recevoir hors de la ville. Il les serra dans ses bras en signe de reconnaissance, et leur promit de bonnes récompenses; car il avait donné à entendre aux Indiens alliés ou ennemis que rien n'était impossible pour des Castillans. Il donna ordre de raffiner le soufre, et des douze arrobas qu'ils apportèrent, il en resta dix dont on fit de la poudre. (1)

(1) Nous empruntons cette traduction au bel ouvrage du savant docteur Jourdanet, intitulé : *Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme*, 2 volumes, 1875.

LA DICTION

OU L'ART DE LA LECTURE.

Les lignes suivantes sont extraites d'une conférence très-intéressante et très-applaudie faite à Paris, à la fin de 1874, par M. Ernest Legouvé, de l'Académie française (1).

Il règne de singuliers préjugés dans beaucoup de bons esprits au sujet de la lecture à haute voix. On entend répéter sans cesse : « Le talent de la lecture n'est pas un art, c'est un don; on n'apprend pas plus à lire qu'à marcher; il ne s'agit que de lire comme on parle. » Rien de plus juste; toute la science du lecteur peut, en effet, se ramener à ce seul précepte : lire comme on parle; mais voilà précisément le point difficile, voilà ce que l'on ne sait que quand on l'a appris. Voulez-vous vous en convaincre? Entrez dans un salon au milieu d'une conversation animée : toutes les personnes qui y sont engagées parlent naturellement et avec vérité. Priez l'une d'elles de lire tout haut une page de livre, un article de journal, soudain, changement complet : prononciation, accent, voix même, tout s'altère en elle, tout se manière; elle parlait juste, elle lit faux. Pourquoi? Parce qu'elle n'a pas appris à lire. Le naturel s'enseigne donc? Il faut donc prendre des leçons pour être soi-même? Oui.

Mais en quoi consiste précisément cet enseignement? Sur quels principes repose-t-il?

Voici un exemple de cet enseignement :

Un jour, M. Samson voit arriver chez lui, comme élève, un jeune homme assez satisfait de lui-même.

— Vous désirez prendre des leçons de lecture, Monsieur?

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes-vous déjà exercé à lire tout haut?

— Oui, Monsieur, j'ai récité beaucoup de scènes de Corneille et de Molière.

— Devant du monde?...

— Oui, Monsieur.

— Avec succès?

— Oui, Monsieur.

— Veuillez prendre ce volume de la Fontaine : la fable, *le Chêne et le Roseau*.

L'élève commença :

Le chêne un jour, dit au roseau...

— Très-bien! Monsieur, vous ne savez pas lire!

— Je le crois, Monsieur, reprit l'élève un peu piqué, puisque je viens réclamer vos conseils, mais je ne comprends pas comment sur un seul vers...

— Veuillez le recommencer?...

Il le recommença :

Le chêne un jour, dit au roseau.

— Je l'avais bien vu, vous ne savez pas lire.

— Mais...

— Mais, reprit M. Samson avec flegme, est-ce que l'adverbe se joint au substantif au lieu de se joindre au verbe? Est-ce qu'il y a des chênes qui s'appellent un jour? Non; eh bien, alors, pourquoi lisez-vous : « Le chêne un jour, dit au roseau... »? Lisez donc : « Le chêne, virgule, un jour, dit au roseau. »

— C'est pourtant vrai!... s'écria le jeune homme stupéfait.

— Si vrai, reprit son maître avec la même tranquillité, que je viens de vous apprendre une des règles les plus importantes de la lecture à haute voix, l'art de la ponctuation!

— Comment, Monsieur, on ponctue en lisant!

— Eh! sans doute! tel silence indique un point; tel

(1) *M. Samson et ses élèves*, conférence par E. Legouvé. On sait que M. E. Legouvé, outre tous ses autres titres, est un maître consommé dans l'art de bien lire comme dans celui de bien dire. Nous aimerions à en faire un plus grand éloge si le *Magasin pittoresque* ne le comptait pas parmi ses collaborateurs, et si ce n'était un de nos meilleurs amis.

demi-silence une virgule, tel accent un point d'interrogation, et une partie de la clarté, de l'intérêt même du récit, dépend de cette habile distribution des virgules et des points, que le lecteur indique sans les nommer, et que l'auditeur entend sans qu'on les lui nomme.

M. Samson était plein de ces observations qui sont des préceptes: tantôt sur l'articulation qui doit dessiner le mot et sur le son qui le colore; tantôt sur les différentes manières de lire, selon qu'on s'adresse à un petit auditoire ou à un grand public.

Une foule d'états demandent l'art de la lecture : ne faisons-nous pas tous partie de commissions, de comités, où l'on a des rapports à lire, des documents à lire, des comptes rendus à lire, et partout une diction correcte, une prononciation claire, une articulation nette, n'y sont-elles pas rigoureusement nécessaires?

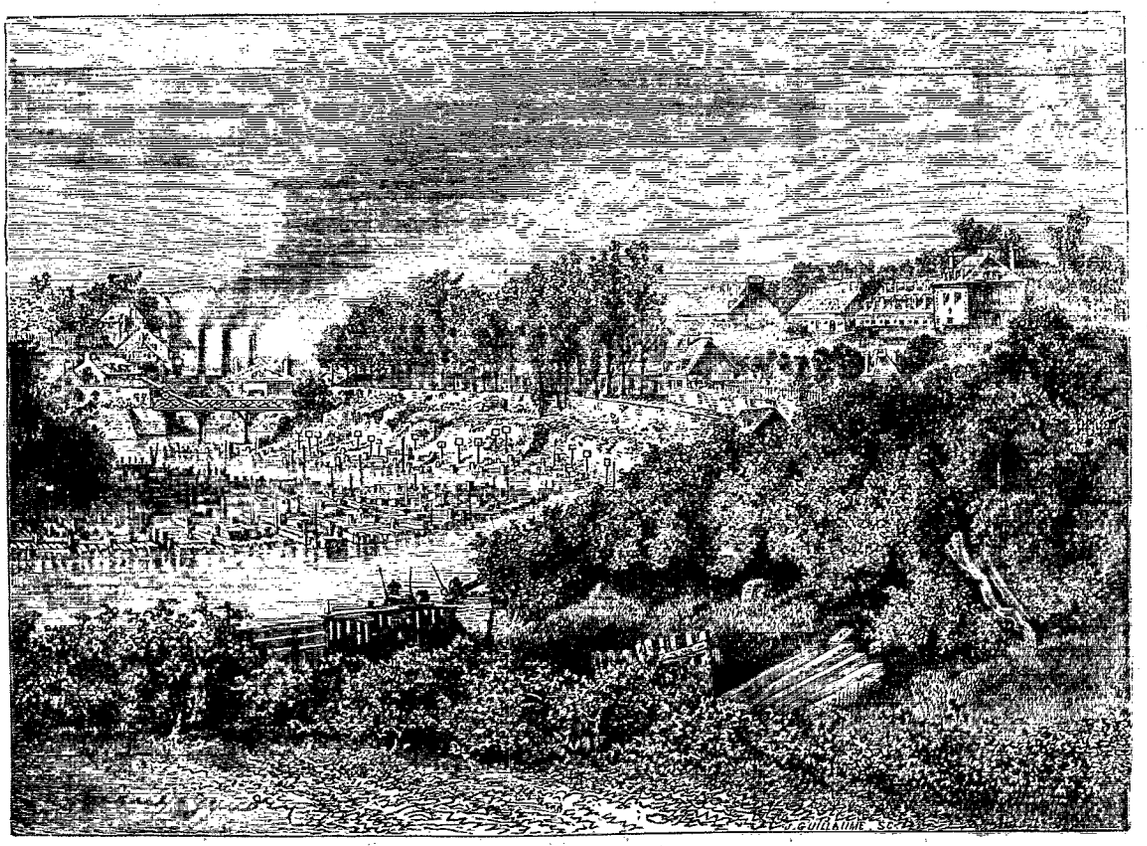
Le talent de la lecture, qui est chez les hommes un instrument de travail, un moyen de succès professionnel, peut se lier pour les femmes à leurs plus douces occupations d'intérieur, à leurs plus chers devoirs de famille. Plus d'une jeune fille a vu ou verra auprès d'elle un vieux père infirme, une mère frappée d'un grand deuil, un enfant malade : le père ne peut plus lire, ses yeux le lui défendent; la mère ne veut pas lire, son cœur s'y refuse; l'enfant voudrait bien lire, mais il ne le sait pas. Quelle joie pour la jeune fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien lues, calmer celui qui souffre, consoler celle qui pleure, distraire celui qui crie ! C'est donc au nom de leurs plus doux sentiments qu'on peut leur dire : « Apprenez à lire ! et tâchez d'acquérir un talent qui peut devenir une vertu. » (1)

LA VILLENEUVE

(PORT DE BREST).

Voy. p. 83, 201; et t. XLII, 1874, p. 332.

Construite de 1767 à 1770 par un industriel breton, Richard Duplessis, et rachetée en 1772 par la marine, qui a créé l'étang qui l'avoisine, Villeneuve appartient au



Fond du port de Brest, conduisant à la Villeneuve. — Dessin de Gaudry.

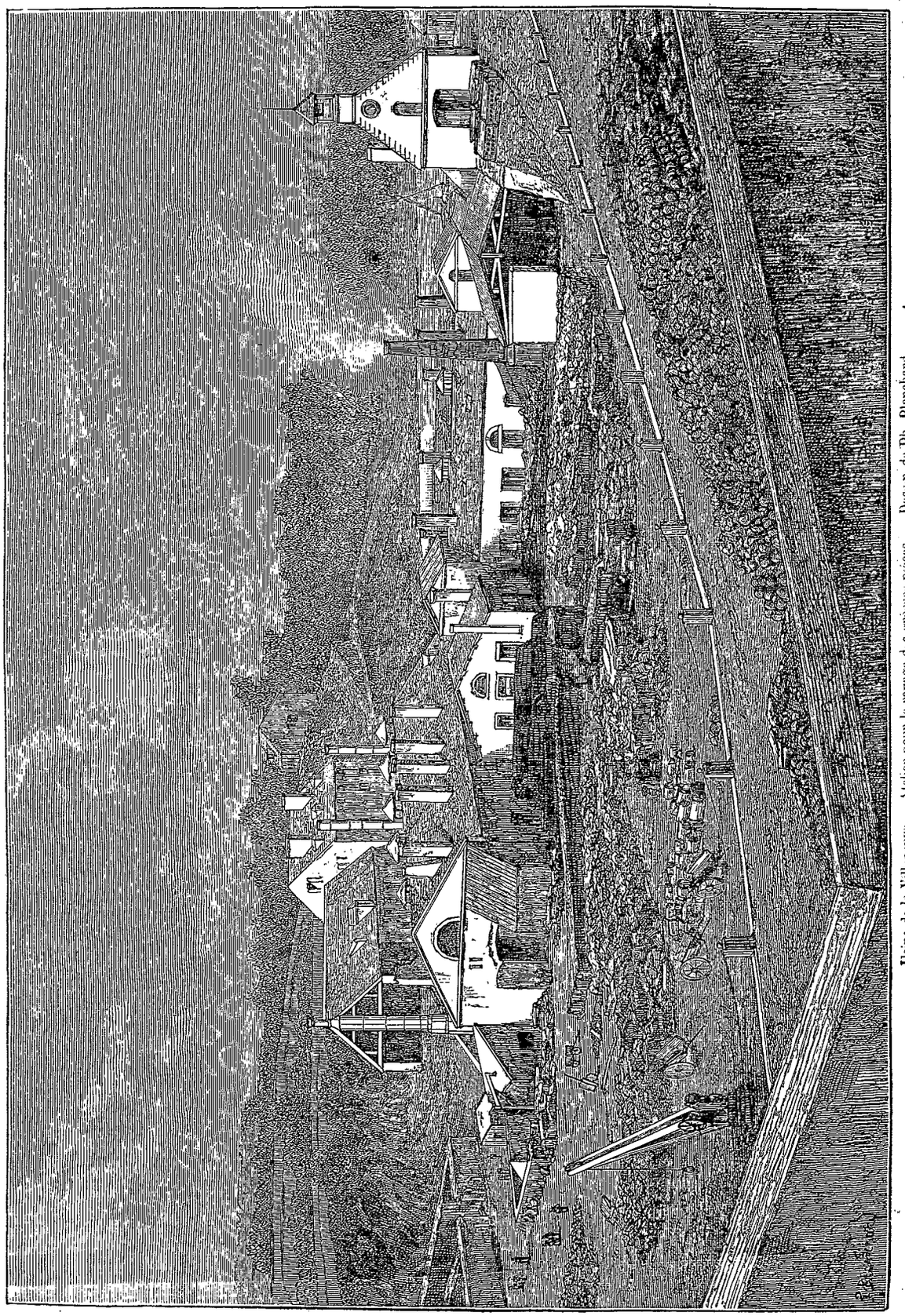
service de l'artillerie de marine depuis 1787. Sa spécialité est d'utiliser les vieilles ferrailles, les vieilles tôles, vieilles fontes, vieux aciers et vieux plombs impropres ou provenant des démolitions des autres arsenaux. Elle les transforme en fers martelés, corroyés et laminés, en fontes et plombs neufs, en aciers fondus. Ce dernier travail, celui de l'acier, ne date que de 1851.

Les produits de l'usine sont surtout supérieurs lorsqu'ils proviennent de métaux ayant déjà subi une première opération, et n'ayant dû être reçus primitivement que comme étant de bonne qualité. L'étang, qui a environ deux hectares et demi de superficie, met en mouvement cinq roues hydrauliques et une grande turbine horizontale conduisant les laminoirs à fer. Ces six machines représentent une force totale de près de cent chevaux-vapeur.

L'usine renferme cinq ateliers avec leurs dépendances. Ce sont : — 1° la *fonderie*, comprenant une halle servant au moulage, deux fours à réverbère, cinq fours quadruples à acier, un four Wilkinson pour fonte, deux grues, une étuve, un four à coke; — 2° la *grosse forge*, qui a sous sa dépendance un atelier de fagotage. La fabrication s'opère

(1) « Nous avons en France, ajoute M. E. Legouvé, des maîtres de gymnastique, des maîtres d'escrime, des maîtres de danse, des maîtres pour tous nos organes, sauf pour celui qui nous sert toute la journée... l'organe de la parole. Nous ne nous doutons pas que la voix qui parle est un instrument comme la voix qui chante, et que l'orateur, comme le chanteur, a besoin de leçons pour bien jouer de son instrument. »

au moyen de quatre roues hydrauliques et de la turbine. Elle est en outre pourvue d'un laminoir, de cinq martinets, d'un marteau-pilon de 4 000 kilogrammes pour le martelage des grosses pièces en fer et des lingots en acier fondu servant à la fabrication des boulets de rupture; de trois fours à réchauffer, sans compter le four du marteau-



Usine de la Villeneuve. — Atelier pour le rayage des grosses pièces. — Dessin de Ph. Blanchard.

pilon; de deux chauffoirs, d'une grue, d'une grande cisaille. Dans un hangar contigu sont les chaudières; derrière, la soufflerie; — 3° à côté des grosses forges, les *petites forges*, desservies par onze feux et dont l'outillage se compose d'un four à réchauffer l'acier, d'un marteau-pilon de 400 kilogrammes, mû comme le précédent par la vapeur; d'une machine à raboter, d'un bocard pour broyer le sable, de deux cisailles, d'un ventilateur. Sur l'aile

droite de cet atelier est un cabinet renfermant deux machines de six chevaux conduisant une machine soufflante; — 4° à droite des petites forges, l'*atelier de l'ajustage*, qui comprend, au rez-de-chaussée, un laminoir à plomb avec sa roue hydraulique spéciale; au premier étage, sept tours, trois machines à percer, deux à tarauder, une à tailler, un étau limeur; enfin, dans les mansardes, une limerie et une scierie à métaux; — 5° l'*atelier du service général*, comprenant le charpentage, le modelage, ainsi que les mouvements de l'usine : il est situé près de la porte de l'Ouest.

La Villeneuve emploie 175 ouvriers, reçoit annuellement des ports au moins deux millions de kilogrammes de ferraille, et fabrique de 1 000 000 à 1 200 000 kilogrammes de fer. La superficie totale des terrains qu'elle occupe est de sept hectares et demi.

JOHN FOSTER.

Fin. — Voy. p. 47.

Les dernières années de la vie de Foster furent tristes. Sa santé, déjà très-affaiblie, s'altéra complétement sous l'influence du chagrin que lui causa la mort de sa femme, survenue en 1832.

Sa mémoire était devenue si mauvaise, qu'il ne trouvait plus ni plaisir ni profit dans ses lectures et ses études. Dès lors, il renonça aux travaux littéraires. Les préoccupations religieuses, qui avaient toujours tenu la première place dans sa vie, l'absorbèrent à peu près exclusivement. Il ne pouvait détacher sa pensée des perspectives de la vie future, et des hypothèses possibles sur ce que doit être notre condition au delà de la tombe.

Une de ses dernières distractions fut un voyage à Londres. Une visite au British Museum lui laissa une vive impression. « J'y ai passé six à sept heures, écrit-il, voulant savourer la jouissance que donne une longue attention accordée aux belles choses. J'ai regardé pendant plus d'une heure, n'en pouvant détacher mes yeux, une certaine Marie-Magdeleine, par Guercino. Ce qui m'a ainsi fasciné, c'est moins sa beauté qu'une expression de sainteté pour ainsi dire abstraite et tout à fait indéfinissable. Mais savez-vous quel est le mauvais côté, le côté désagréable, pénible, de cette contemplation prolongée de l'humanité idéalisée? C'est que le déplaisir que nous cause la vue de l'humanité réelle en est singulièrement augmenté. Je m'en suis rendu compte aujourd'hui. En sortant du Musée et en me retrouvant dans la rue, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de répulsion involontaire en regardant l'expression commune, hélas! si peu *idéale*, de la plupart des passants. »

Puis, comme s'il se reprochait de s'être laissé aller à ces sentiments peu charitables, il les corrige et les adoucit aussitôt par *cette réflexion chrétienne* : « Je ne me trouve jamais dans une foule sans penser combien il est triste de se dire que l'existence de chacun de ces individus n'a de valeur qu'à ses propres yeux et aux yeux d'un très-petit nombre d'autres individus, mais qu'elle est absolument insignifiante aux yeux de la masse. Peu importe à ceux que nous coudoyons chaque jour, que nous vivions ou mourions. Dire que depuis mon arrivée à Londres trois mille individus ont quitté ce monde, qui tous me sont inconnus et indifférents. Cela ne peut être autrement, mais cela déchire le cœur. »

Foster mourut au mois d'octobre de l'année 1843. Il s'éteignit sans souffrance, et garda jusqu'à la dernière heure sa parfaite lucidité d'esprit. Le soir qui précéda sa mort, quoique se sentant déjà très-faible, il refusa de garder qui que ce fût auprès de lui pendant la nuit, ne pouvant pas supporter qu'on se dérangeât et qu'on se privât de sommeil pour lui rendre service. Le lendemain, quand on entra dans sa chambre, il était mort. Cette bonté qui se manifestait par une absence absolue d'égoïsme et par les égards les plus incessants et les plus délicats pour les autres, était la qualité dominante de Foster. Elle était sans doute née avec lui; mais sa volonté, qu'il sut toujours diriger vers le bien, et qu'il ne laissait jamais dormir, développa en une qualité profonde et sérieuse ce qui peut-être, autrement, fût resté à l'état d'un instinct sensible. Ce que nous oublions trop souvent, et une vie comme celle de Foster peut servir à nous le rappeler, c'est qu'il ne suffit pas de naître avec une nature disposée à la bonté, à la sympathie, à la générosité, mais que le plus difficile est de conserver ces vertus au travers des sécheresses de la vie, et la surveillance vigilante que Foster exerça sur lui-même fut le secret de sa force, et aussi de sa constante et inaltérable douceur.

Cette douceur, toutefois, n'excluait pas de violentes indignations contre tout ce qui lui paraissait injuste ou mal. Il ne pouvait, par exemple, supporter l'idée qu'on fît souffrir des enfants ni qu'on tourmentât des animaux. Il pensait que tout ce qui est faible, petit, malheureux, a droit à notre sollicitude, à notre protection, et qu'on ne saurait aller trop loin dans une voie qui nous arrache à nos préoccupations égoïstes et nous force à nous occuper d'autre chose que de nous-mêmes. Il avait une pitié vraie et profonde pour les pauvres. Il exerçait la charité d'une manière peu commune. Ainsi, quand il voyait de petits marchands qui avaient besoin de vendre coûte que coûte, se défaire de leur marchandise à trop bas prix, il glissait dans leur main quelque pièce de monnaie en plus de la somme qu'ils avaient demandée. Il ne pouvait admettre qu'on exploitât la pauvreté à son profit, et il trouvait, non sans raison, qu'il est odieux et inhumain de tirer de la misère des autres un avantage pour soi-même.

Sa compassion n'était pas moindre à l'égard de certaines fautes que le monde a coutume de punir avec une rigueur extrême. Une fois, ayant entendu raconter qu'un pauvre homme, poussé à bout par la faim et la misère, s'était laissé entraîner à dérober quelque aliment pour sa famille, il dit : « Les honnêtes gens qui, malgré eux, contre leurs instincts et contre leur volonté, cessent d'être honnêtes, sont bien à plaindre; et combien ils doivent souffrir! »

Il gardait toutes ses sévérités pour les vaniteux et les égoïstes.

L'*Essai sur les maux de l'ignorance populaire* (1) est l'ouvrage le plus connu et le plus estimé de John Foster. Ce n'avait été d'abord que le développement d'un discours prononcé à une réunion des amis de la « Société des écoles britanniques et étrangères. » La première édition avait paru en 1820; la seconde, publiée l'année suivante, était déjà augmentée d'un quart; celles qui se sont succédé depuis ont été encore notablement améliorées. C'est, à vrai dire, un ouvrage dont le plan laisse à désirer, et d'une lecture un peu difficile; on y souhaiterait plus d'ordre, et surtout plus de mouvement et de chaleur. Tel qu'il est, même aujourd'hui, on ne le consulte pas sans profit. Il abonde en fait utiles et surtout en réflexions justes, sincères, énergiques.

Foster reproche, avec un certain courage, aux classes supérieures d'avoir trop longtemps tardé à se préoccuper de l'éducation populaire. Il dénonce cet oubli, cette indifférence, ce défaut de sollicitude, comme des effets funestes de l'égoïsme et de la vanité. Il montre avec beaucoup de fermeté comment l'absence de tout exercice intellectuel et

(1) *Essay on the evils of popular ignorance.*

la privation de toutes les jouissances d'un ordre élevé réduisent nécessairement le peuple aux seuls plaisirs matériels, et l'entretiennent dans des habitudes de rudesse et des mœurs brutales ou même cruelles. Il insiste sur ce point, que l'ignorance est un obstacle à l'harmonie sociale, en ce qu'elle rend impossible toute relation de sympathie digne et sincère entre les personnes qui jouissent des bienfaits de l'éducation et celles qui sentent, sous ce rapport, leur infériorité. Il proteste, à l'aide d'arguments d'une grande logique, contre cette objection banale que l'instruction tend à trop éclairer le peuple sur l'humilité de sa condition, et à lui inspirer, par suite, des sentiments d'envie et d'insubordination. Il réfute ces arguments dédaigneux de quelques hommes pour leurs semblables, par l'histoire même de son pays, en prouvant que les rébellions les plus aveugles et les plus terribles ont toujours été provoquées et excitées par les erreurs et les préjugés qu'entretient l'ignorance, et qu'exploitent la méchanceté et l'ambition. Il fait remarquer comment la partie du peuple qui s'approche le plus de la classe moyenne, grâce à quelques lumières, arrive à s'intéresser de plus en plus sérieusement au respect des lois à mesure qu'elle en comprend mieux la raison et l'autorité. Il examine enfin ce qu'on doit entendre par l'ordre et la subordination, et il établit que plus la société se développe, plus il devient nécessaire de bien comprendre les besoins et les désirs populaires, et de leur donner d'autres satisfactions que celles qu'on croyait suffisantes aux époques où l'on ne voyait dans le plus grand nombre des habitants d'un pays qu'une sorte de troupeau à dompter, à contenir, à laisser paître bien ou mal, et à exploiter.

Comme on le suppose bien, Foster ne néglige pas de traiter aussi la question de l'éducation sous le rapport religieux, et il exprime la conviction que chez des êtres ensevelis dans une ignorance profonde, la religion ne saurait être presque jamais rien de plus qu'une superstition.

« Ce livre de Foster, a écrit un auteur anglais (1), quoiqu'il soit admiré et bien connu, n'est cependant pas lu avec la millième partie de l'attention qu'il mérite. »

GYMNASTIQUE A LA CAMPAGNE.

Il est loin d'être inutile d'introduire la gymnastique dans les campagnes. Si les enfants y sont naturellement forts et robustes, qui n'a remarqué aussi combien ils sont souvent lourds, gauches, empruntés dans leurs mouvements? « Nous nous rappelons, dit à cette occasion un professeur suisse, M. X. Ducotterd, qu'étant instituteur à la campagne, nous avions des garçons de douze à quinze ans qui marchaient courbés comme des vieillards, le cou rentré et penché en avant : conséquence des travaux excessifs, accablants, auxquels des parents ignorants et cupides soumettent leurs enfants. Dans certains districts de notre canton (et on peut dire de bien des cantons), il n'est pas rare de voir des garçons de treize ou quatorze ans faucher ou porter le lait à la fromagerie, ce qui affaisse le corps de l'enfant, lui courbe le dos et lui efface la poitrine. Les filles elles-mêmes ne sont pas épargnées. Et on nomme cela de la gymnastique naturelle! » Les exercices gymnastiques sont aussi nécessaires à la campagne que dans les villes.

CONSEILS A UN JEUNE HOMME.

Fais-toi facile et tolérant pour les autres, en même temps que sévère pour toi-même. Garde les goûts de ta jeunesse, car il faut avoir l'esprit de son âge pour n'en avoir pas tout le malheur; mais écoute les conseils de ceux qui te connaissent et qui t'aiment. Vis de leur vie, pour n'avoir pas à regretter un jour des trésors qui étaient sous ta main et que tu n'aurais dédaignés que par ignorance. Ne repousse pas les affections nouvelles qui peuvent venir à toi, mais ne retire pas ta confiance à celles qui datent de ta naissance, et qui, ayant entouré ton berceau, ont droit de veiller sur ta jeunesse pour lui épargner bien des piéges et des désillusions. Prends à ton âge ce qu'il a de bon et de franc. Accepte du monde ce qu'il a d'utile. Ne dédaigne pas de la famille ce qu'elle a de doux et de purifiant. Fais-toi une vie facile et simple. Demande au travail ses profits, qui se soldent en indépendance, en consolations, en lumières. Agrandis ton esprit en fortifiant ton caractère, en épurant ton cœur. Dieu t'a-t-il refusé les dons de la fortune et ses faciles mais dangereux loisirs? remercie-le de ne t'avoir point refusé ce qui peut la faire conquérir, ou, du moins, consoler de son absence.

(1) Le docteur J. Pye Smith.

UN RAYON DE LUMIÈRE.

Des hommes sont enfermés dans une caverne où se trouve en abondance tout ce dont ils peuvent avoir besoin; mais cette caverne est sombre, et ils ne peuvent se rendre compte des ressources qui les entourent. A tâtons, au hasard, ils vont et viennent, foulant aux pieds les biens les plus précieux ou se déchirant eux-mêmes les uns les autres dans la crainte qu'un voisin plus heureux n'arrive le premier à se saisir de l'objet de leur convoitise; leur agitation est extrême, mais tous les efforts en sont tournés à mal, comme ceux de ces troupes de soldats qui, envoyés pour se rejoindre, se prennent dans la nuit pour des adversaires, et tirent sans pitié les uns sur les autres. Tout à coup, du haut de la voûte, un rayon de lumière pénètre au milieu de ce séjour d'horreur, et à l'instant la scène change. Tous, honteux de leur égarement, comprennent que leur misère n'avait d'autre cause que la fureur avec laquelle ils gaspillaient, en se les arrachant, les biens si libéralement mis à leur portée. Ils reconnaissent que, pour faire cesser cette misère, il suffit presque de ne plus la provoquer. La paix se fait dans les esprits, la bonne volonté descend dans les cœurs; au lieu de se jalouser on s'entr'aide, au lieu de maudire la société dont on fait partie et de rêver pour elle une organisation nouvelle, on étudie ses lois. Et l'on bénit ensemble la Providence d'avoir attaché tant de biens à la seule observation de la justice. (1)

RUSSIE.

D'après un dernier recensement, voici comment se partage la population russe :

	Mètres carr.	Habitants.
Russie d'Europe, y compris la Pologne . .	87 485	69 364 541
— Finlande	6 341	1 843 353
Russie d'Asie. — Sibérie	227 339	3 327 627
— Caucase	7 897	4 583 640
— Asie centrale	46 741	2 626 246
Total.	375 803	81 745 407

Dans ces chiffres n'est pas encore comprise la population du khanat de Khiva, soumis récemment à la domination russe. (2)

(1) Jean-Baptiste Say, cité par Frédéric Passy.

(2) Cette note rectifie les chiffres donnés par l'auteur d'un de nos articles sur Tiflis, dans la livraison de mai 1874 (t. XLII), page 140.

Ajoutons que, d'après les documents les plus récents, la population de Tiflis s'est considérablement accrue : elle est de près de 61 000 habitants.

Rappelons enfin que la Russie n'a plus aucun territoire en Amérique, ayant cédé ce qu'elle y possédait aux États-Unis.

MARQUES DE BOULANGERS
ET DE PATISSIERS ARABES.

Un archéologue en renom enseignait dernièrement dans ses doctes leçons qu'au temps des Assyro-Chaldéens on



Fig. 1. — Marque de boulanger arabe du septième siècle, trouvée dans des décombres, à Constantine.

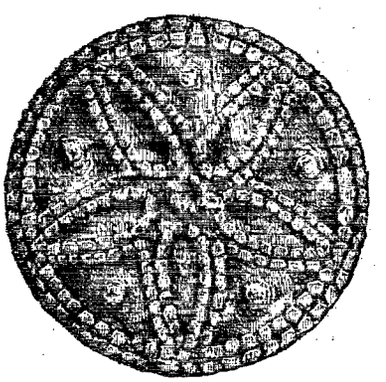


Fig. 2. — La même marque, vue en dessous.

scellait d'un cachet spécial à peu près toute chose (1). Le boulanger ne faisait sûrement pas exception à cet usage : il est naturel qu'en tout pays et en tout temps le fabricant d'un produit industriel quelconque ait tenu à attester l'excellence de ce produit en le frappant d'une marque. On a des marques de boulangerie à Paris, à Alger et à Tunis, comme il y en avait à Babylone.

La sévérité dont on usait autrefois à Fez ou à Tunis à l'égard des industriels sans conscience qui exposaient au bazar des produits défectueux, peut avoir été pour beaucoup dans l'adoption des marques de fabrique, qui a persisté jusqu'à nous.

Les marques arabes s'appliquent sur les gâteaux de pâte ferme. On les trouve, par exemple, sur les *alcone*, qui ont encore beaucoup de réputation dans certaines parties de la Péninsule, et dont la pâte ne diffère pas beaucoup de celle de nos brioches, si ce n'est qu'elle est sucrée. Ces sortes de pâtisseries sont plates et arrondies, à peu près comme nos biscuits de mer ; elles sont fort appréciées des enfants arabes.

Certaines pâtisseries arabes, si elles n'étaient presque toujours parfumées à l'excès et enduites d'une couche par trop épaisse de miel, seraient plus appréciées par les palais européens.

Qui ne connaît à Alger et à Tunis le fameux gâteau national que les Arabes désignent sous le nom de *masfouffe*? C'est un composé de couscoussou cuit à la vapeur, assaisonné de crème et de cannelle pilée, le tout recouvert d'une forte couche de sucre en poudre ornée elle-même de fruits confits et parfois de fleurs. En mainte occasion on adresse à ses amis un masfouffe enfermé d'or-

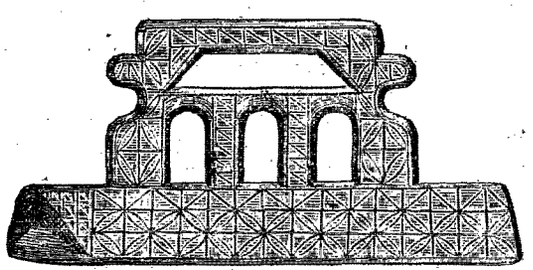


Fig. 3. — Marque de pâtissier arabe.

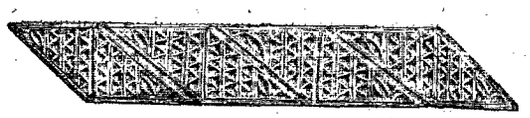


Fig. 4. — La même, vue en dessous.

dinaire dans un vase élégant et délicatement orné d'étoffes brodées qui pendent des deux côtés.

Le *flers* est aussi une sorte de beignet très-estimé des Arabes; les Européens s'en soucient médiocrement.

Ramusio, et après lui Jean Temporal, nous ont donné des renseignements fort détaillés sur différentes friandises arabes. Bien informés de tout ce qui touche à l'art culinaire des États barbaresques, ils nous ont fait connaître, au dix-septième siècle, des préparations qui n'ont guère varié avec le temps. Certains gâteaux africains sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient lorsque les Romains faisaient cultiver à leur profit ces régions fertiles.

(1) Voy. l'article du *Journal des savants* de septembre 1870. — Quelques auteurs affirment qu'il faut chercher en Orient et dans une partie de l'Afrique l'origine de ces marques spéciales, dénotant un sentiment plus ou moins développé de goût ou d'amour-propre, et dont on s'est servi pour caractériser une fabrication quelconque et la recommander aux consommateurs. Dans un ordre plus élevé, pour constater l'authenticité ou la valeur de certains documents, on se sert de la gravure en creux ou en relief qui a donné lieu, personne ne l'ignore, à une science que l'on a nommée *la glyptique*, et dont les origines remontent à la plus haute antiquité. A cet égard, l'Orient moderne n'a pas dégénéré de ses vieilles habitudes. En Afrique, l'auteur de ces lignes a vu des noirs qui portaient sur leur dos, sur leur poitrine, et parfois sur des parties moins nobles de leur corps, des bourrelets de chair en saillie pure, gravure d'ornement fort étrange, qu'on pourrait appeler la glyptique humaine, et qui peut servir à faire reconnaître l'identité de certaines peuplades.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LA JEUNESSE DE DÉMOSTHÈNES.



Musée du Louvre. — Démosthènes, statue antique. — Dessin de Chevignard.

Les orateurs de tous les temps et de tous les pays s'inclinent devant Démosthènes. Sa renommée est universelle; c'est le type de l'éloquence, et aucune nation ne se lève pour le disputer à la nation athénienne : ni Rome avec Cicéron au Sénat et au Forum, ni l'Angleterre avec ses Pitt au Parlement, ni la France avec ses Bossuet dans la chaire et ses Mirabeau à la tribune.

Cependant Démosthènes n'était pas né avec ces dons naturels qui, révélant l'orateur à lui-même, l'entraînent sur le théâtre de ses triomphes. Il ne reçut ni impulsion, ni encouragement dans sa famille, et fut réduit, par la conduite de ses tuteurs, à passer sa jeunesse dans les entraves de la médiocrité.

C'est à lui-même qu'il dut ses talents et son génie, donnant ainsi la preuve la plus éclatante de ce que l'homme peut obtenir de l'homme lorsque celui qui commande est le même que celui qui obéit, lorsque celui qui veut est à la fois le maître et le serviteur de sa volonté.

Ce grand homme est né à Athènes. La date de sa naissance a été longuement discutée; toutefois, on s'accorde à la placer dans l'une des quatre années de la 99e olympiade, et Grote s'est décidé pour la troisième, qui se compose des deux demi-années 382 et 381 avant Jésus-Christ. Nous ne pouvons que nous ranger à l'opinion du célèbre historien de la Grèce, dont le monde savant déplore la perte récente.

Le père de Démosthènes était un industriel classé parmi les plus riches citoyens d'Athènes. Sa mère, Kleobulé, était la fille d'un commerçant exilé qui avait fait fortune en Crimée et s'y était uni avec une femme de race barbare, ce qui valut par la suite au grand orateur le reproche d'être d'un sang mêlé. Peut-être, au contraire, loin de lui avoir nui, cette infusion de sang d'une race étrangère plus rude et moins définie contribua-t-elle à rendre Démosthènes plus énergique, et à lui suggérer cette prévision instinctive de l'ambition macédonienne, qui manqua si complétement aux Athéniens.

Il n'avait que sept ans lorsque son père, ressentant les approches de la mort, s'inquiéta de ce que deviendrait sa fortune après lui. Elle n'avait pas la solidité d'un fond de terre que l'on peut affermer pendant une minorité; car elle consistait surtout en deux fabriques, l'une d'armes et de couteaux, l'autre de lits ou de siéges. Les mettre en location, c'eût été les sacrifier. Le père de famille se préoccupa donc des moyens de les faire prospérer après sa mort en organisant une bonne gestion qui pût prendre à cœur les intérêts de sa femme et de ses enfants. Il crut réussir en s'adressant à des parents et amis déjà au courant de ses affaires, et en leur allouant de beaux avantages pour les rémunérer des soins qu'il allait leur imposer. Il choisit trois tuteurs, tant pour diviser la responsabilité que pour profiter de leurs diverses aptitudes et constituer un conseil de gérance avec une surveillance mutuelle. Il se mit d'accord avec Aphobôs, fils de sa sœur, pour lui faire épouser Kleobulé, jeune encore, lui transférant la dot augmentée des trois cinquièmes, et la jouissance de sa maison et de son mobilier; il fiança Demophôn, fils de son frère, avec sa fille âgée de cinq ans, pour laquelle il constitua aussi une belle dot; enfin, il alloua une rente, pour toute la durée de la minorité de son fils, à Thérippidès, son ami d'enfance et son voisin. Recevant à son lit de mort les protestations de dévouement de ces trois hommes, à la fois tuteurs et gérants, il dut espérer, en mourant, qu'ils puiseraient dans la parenté qui allait se resserrer, dans l'amitié, dans ses dispositions pécuniaires largement rémunératoires, des motifs sacrés pour conserver, peut-être même pour améliorer l'héritage.

Vain espoir! Ils ne répondirent point à sa sollicitude : ses neveux s'attribuèrent aussitôt les dots, mais n'épousèrent point; l'ami s'adjugea le capital dont il ne devait recevoir que la rente temporaire; ils vendirent des esclaves au détriment du fonds roulant; ils ne purent ou ne surent administrer avec profit; en sorte qu'après avoir chichement pourvu à l'entretien de la famille pendant la minorité de Démosthènes, ils lui remirent, à sa majorité, le dixième tout au plus des 14 ou 15 talents laissés par le père, environ 80 000 francs, qui constituaient à cette époque une belle fortune dans Athènes, où le revenu de 2 talents suffisait à une famille.

Témoin, pendant sa jeunesse, de l'indélicatesse et de l'impéritie de ses tuteurs, Démosthènes s'était promis de les attaquer. Il n'y manqua pas, et fit condamner Aphobôs à lui payer une indemnité de dix talents. Cependant on ne sait positivement ni s'il parvint à se faire payer, ni s'il poursuivit aussi les deux autres tuteurs. C'étaient des hommes riches, ayant beaucoup d'amis dans la ville, qui accumulèrent devant Démosthènes difficultés sur difficultés, et lui suscitèrent de longues inimitiés. Ils avaient d'ailleurs pour excuse la nature même des fabriques, susceptibles de détérioration et dont les produits variaient au gré des événements.

Mais si ce procès n'a point procuré à Démosthènes les avantages matériels espérés, il a été le point de départ décisif de ses grandes destinées (1). « Obligé, suivant la coutume athénienne, dit Grote, de plaider lui-même sa cause, il put comprendre la condition désespérée d'un orateur insuffisant. » Sa vocation d'avocat s'était révélée pour cette lutte; elle s'y affirma avec une nouvelle énergie et devint, après le procès, une passion invincible pour l'art oratoire; alors il s'opiniâtra au travail avec des efforts surhumains.

Tout le monde sait comment il corrigea sa voix faible, son bégayement, sa respiration courte, ses gestes dénués de grâce, sa timidité devant les rumeurs d'une assemblée; — comment il se contraignit à parler avec des cailloux dans la bouche et à déclamer d'une voix continue, soit en courant sur le rivage au bruit d'une mer orageuse, soit en gravissant des collines escarpées; — comment il prononça des discours composés avec soin, en face d'un miroir qui lui permettait d'étudier les poses les plus naturelles et de mettre les gestes en harmonie avec les paroles.

On sait aussi qu'il s'occupa sans relâche à se donner une instruction vaste et variée; — qu'il approfondit la législation athénienne dans le texte et dans l'esprit philosophique des lois, avec son maître, le jurisconsulte Isée; — qu'il étudia dans les écrits d'Isocrate le tour oratoire, la rhétorique, et l'art de mettre le nombre dans la période, sans se laisser éblouir par l'artifice des procédés, sans sacrifier à la cadence et à la sonorité les pensées et les faits qui nourrissaient sa phrase.

Il couronna ces exercices intellectuels en se pénétrant de la morale enseignée par Platon, dont il ne fut pas le disciple, mais qu'il put connaître et entendre.

Enfin, il s'adonna aux graves études de la politique et de l'histoire, en se plongeant dans la lecture de Thucydide, militaire instruit et judicieux, homme d'État habile à discerner les causes et à déduire les conséquences des événements; on dit même qu'il en copia huit fois les œuvres, pour s'approprier les qualités de ce grand historien, sa logique serrée, son style vigoureux, et pour mieux remplir sa mémoire des événements de l'histoire de Grèce.

Cet acharnement au travail a été célébré par toute l'an-

(1) M. G. Perrot a retracé (*Revue des Deux Mondes*, 1872) les phases de ce procès, et leur a donné tout l'intérêt d'une contestation contemporaine.

tiquité. Assidu aux plaidoiries et aux discours dans les affaires civiles et politiques, recueillant le jour, dans les agitations de la ville, les matériaux qu'il méditait chez lui dans le silence des nuits, il unissait ainsi les enseignements de la pratique aux études théoriques.

On montrait encore, du temps de Plutarque, une sorte de souterrain où l'orateur s'enfermait des nuits entières pour travailler, pour briser, par l'exercice, les difficultés d'une diction qui lui firent subir plusieurs échecs. Lors de ses premières tentatives comme avocat de profession, il essuya les huées du public et eut des heures de découragement. L'histoire a constaté qu'il fut, à plusieurs reprises, ranimé par un acteur et par des vieillards qui le pressèrent de persister, en comparant, pour le fond, ses discours à ceux de Périclès, ce qui lui redonna confiance en ses forces. On conçoit qu'après ses chutes il se soit parfois séquestré pour gémir loin des regards ennemis et pour reprendre ses exercices. C'est sans doute dans quelqu'un de ses accès de défaillance qu'il a pu se faire raser, comme on l'a dit, une moitié de la tête. Nous ne pouvons admettre, connaissant la volonté dont il a fait preuve, qu'il ait eu recours à un pareil expédient pour résister à la tentation de sortir; mais nous ne nous refuserons point à y voir le dépit d'un artiste humilié, une sorte de punition qu'il s'infligeait pour lui servir d'aiguillon et lui rappeler les cris moqueurs du public chaque fois qu'il se posait en déclamateur devant son miroir.

Tant d'efforts triomphèrent enfin.

Son débit net et décidé, véhément sous le feu de ses convictions et soutenu par une action animée, lui acquit la faveur populaire. Une fois maître de ses moyens extérieurs, il ne pouvait manquer de séduire l'assemblée par le fond même de ses discours construits sur un enchaînement de déductions logiques, pleins de fortes pensées et de faits décisifs.

Vers l'âge de vingt-huit ans, il entra dans la vie publique comme conseiller politique de ses compatriotes, à l'occasion d'une guerre persane que l'on appréhendait. Artiste de la parole, chez le peuple le plus apte à en jouir et à la juger, Démosthènes cultiva merveilleusement son art au profit de sa politique. Sans cette puissante éloquence, eût-il jamais pu déterminer les citoyens d'Athènes à prendre des décisions souvent contraires à leurs intérêts immédiats? — Eût-il pu, sans elle, lutter tant d'années contre Philippe de Macédoine, génie politique consommé, ne prenant conseil que de lui-même, tenant ses desseins cachés, et dont les propositions, tantôt insidieuses, tantôt menaçantes, ou trouvaient, dans Athènes même, un parti favorable conduit par d'habiles orateurs soudoyés, ou laissaient apercevoir, dans l'arrière-plan, une armée d'élite, commandée par des généraux éprouvés et toujours victorieuse? — Eût-il pu soutenir cette lutte inégale, lui, simple citoyen, sans autres trésors, sans autres armes que le don de persuader, sans cette éloquence aussi concise que passionnée, aussi sensée que pressante?

Il devait succomber; mais si les Athéniens avaient accepté, dès ses premiers discours, ses prévisions et ses conseils; s'ils avaient combattu à temps le roi de Macédoine, peut-être cet aspirant à la domination de la Grèce n'eût-il pas atteint son but.

En résumé, le procès contre ses tuteurs fut le grave événement de la jeunesse de Démosthènes. C'est de là qu'il est parti pour parvenir au premier rang.

On peut se demander ce qu'eût été sa destinée si les intentions de son père eussent été remplies; si des tuteurs scrupuleux et capables l'eussent élevé comme l'héritier destiné à faire prospérer de grands biens? On doit présumer que leur amour-propre eût été de diriger leur pupille dans les voies paternelles, et de lui remettre sans cesse sous les yeux l'activité, l'habileté, la prudence de l'auteur de ses jours. Ils eussent surveillé ses instincts et ses goûts pour en faire un spécialiste, et l'on pourrait se représenter alors Démosthènes étudiant à fond les procédés de son industrie et les ressources de son commerce, sous la pression de ses tuteurs et l'encouragement de sa famille. Au lieu de passer sa jeunesse dans une solitude studieuse, à s'absorber dans les plus âpres résolutions, il eût peut-être cédé aux circonstances, aux obsessions de son entourage; sa vocation, si ardente sous les rigueurs de la pauvreté, eût été étouffée dans les molles langueurs d'une existence opulente; ou bien il eût dépensé son ardeur et les trésors de son âme à étendre ses affaires, à multiplier ses correspondants, à inonder des épées et des chaises de ses fabriques toutes les cités de l'Attique et tous les ports des colonies d'Athènes.

Et cependant l'esprit se refuse à accepter un Démosthènes simple spéculateur en marchandises! On aime à croire qu'une âme aussi divinement douée de persévérance et de volonté se serait élancée hors de ses liens, quelles qu'en eussent été la force et la forme; elle l'eût entraîné; elle l'eût fait surgir de la foule, et Démosthènes, riche industriel, n'eût pas été probablement moins célèbre dans l'histoire que Démosthènes l'orateur.

PAS DE VIOLENCE.

Il ne faut pas arracher les yeux, il faut les ouvrir.

HERZEN.

LITTÉRATURE RUSSE.

Les plus anciennes œuvres littéraires de la Russie sont des contes et des épopées, les *skazky* et les *bytiny* (1).

Les écrivains qui, dans les temps modernes, ont surtout fait honneur à la Russie, sont : Lomonosov, grammairien, poëte, physicien; — Von Vizine, auteur comique; — Dezjavine, poëte lyrique; — Karamzine, historien; — Joukovsky, poëte qui excita le patriotisme russe en 1812; — Krylov, fabuliste; — Pouchkine, poëte éminent admiré de toute l'Europe; — Griboïedov, auteur comique dont l'œuvre la plus remarquable est la comédie *Gore ot uma* (le Malheur d'avoir de l'esprit); — Gogol, qui doit sa renommée à son roman des *Ames mortes* et à sa comédie du *Revisor;* — Lermontov, poëte du Caucase, d'une grande ardeur; — Tourguenev, conteur pittoresque et charmant, le plus connu de tous les écrivains russes en France.

Le russe est aujourd'hui la langue administrative de plus de quatre-vingt millions d'habitants, parmi lesquels près de cinq millions pour le Caucase, plus de trois millions pour la Sibérie, trois millions pour l'Asie centrale. (2)

LE CHANT SUR LA MONTAGNE.

LE CANON DANS LA VALLÉE.

Là-haut, sur la montagne, comme le ciel est pur et comme l'herbe est verte! Les roches ont des couleurs d'or et de feu au soleil levant, et elles jettent derrière elles de grandes ombres grises pleines de fraîcheur. L'air vif et frais vous arrive tout chargé d'une bonne odeur de sauge et de thym; on l'aspire à pleins poumons, comme si l'on

(1) Consulter Ralston et Angelo de Gubernatis.

(2) L. Leger, *la Langue russe*, leçon d'ouverture du cours complémentaire de langues slaves professé à l'École spéciale des langues vivantes.

voulait en faire une provision avant de redescendre dans la vallée. A mesure que l'on s'élève, on se sent plus libre et plus léger; on oublie tout ce qui est resté en bas, et tous les soucis et toutes les tristesses de la vie. Plus haut! toujours plus haut! l'horizon s'agrandit, et le sentiment de l'infini vous emplit l'âme : il semble qu'on se rapproche de Dieu!

Le sentier solitaire s'égaye tout à coup d'un bruit de petits pas et de rires enfantins.

— Biquette! Biquette! appelle une fraîche voix de petite fille.

Et un bêlement lui répond.

— Oh! Biquette parle! s'écrie l'enfant en éclatant de rire.

Et elle s'élance sur une roche, suivie de la chèvre qui folâtre avec elle. C'est à qui grimpera le plus haut, à qui atteindra la plus haute branche; et la sœur aînée, qui marche un peu en arrière, ployée sous la hotte qui charge ses épaules, demande gaiement laquelle est la plus chèvre des deux.

— Ah! le bel arbre tout chargé de prunelles! Arrête-toi, Marie, et dépose ta hotte, dit la petite fille; nous allons la remplir ici. Biquette, aide-nous! Paresseuse de Biquette! elle n'est bonne à rien qu'à s'amuser.



Souvenirs d'Alsace. — Le Chant sur la montagne. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

— Et Jeannette, à quoi est-elle bonne? demande Marie.

— A cueillir des prunelles. Tiens! tiens! en voilà. Oh! la belle branche, là-bas! je ne peux pas l'atteindre.

— Moi, je peux, dit la grande sœur.

Elle saute sur le talus, se dresse sur la pointe des pieds, étend son bras brun et cueille les petits fruits violets, qui tombent dru comme grêle dans la hotte que Jeannette a prise sur son dos « pour voir si c'est bien lourd. »

— Voilà! il n'y en a presque plus; il faut en laisser un peu pour les petits oiseaux. Reposons-nous avant d'aller plus loin. Encore deux ou trois arbres pareils, et la hotte sera pleine; la mère sera contente... Elle était toute triste, hier soir, la mère : qu'est-ce qu'elle avait donc, Marie?

— C'est qu'on dit que la guerre est dans le pays, et que nous l'aurons peut-être bientôt chez nous.

— Ah! oui, la guerre, les batailles, je sais ce que c'est : le vieux Michel, le garde, en raconte des histoires terribles, de jambes et de bras coupés, de têtes emportées; c'est à faire frémir... Il a été soldat, le vieux Michel, c'est pour cela qu'il a perdu sa jambe gauche et qu'il a été obligé de s'en faire mettre une en bois; mais quand on n'est pas soldat, est-ce que cela vous fait quelque chose, la guerre?

— Je ne sais pas! dit Marie pensive; mais la mère était triste hier soir.

Elles restèrent un instant silencieuses, écoutant sans y songer le froissement des broussailles que Biquette foulait dans ses bonds capricieux. Le soleil montait et achevait de boire les dernières gouttes de rosée qui brillaient à la pointe des herbes. Marie suivait du regard un gros bourdon noir et luisant qui volait de fleur en fleur, fourrant tour à tour sa tête dans chaque calice.

— Ah! un oiseau, dit tout à coup la petite en relevant la tête. Je ne peux pas le voir, mais je l'entends... Comme

il chante bien! Voyons si je chanterais aussi bien que lui.

Et la voilà, imitant l'oiseau, qui jette au vent les notes perlées de sa jolie voix. Elle s'interrompt pour dire :

— Chante aussi, Marie!

Et Marie se laisse entraîner par sa gaieté, et joint sa voix à celle de sa petite sœur. On dirait que l'oiseau accepte le défi, et qu'il tient à honneur de ne pas se laisser vaincre. Droit sur ses pattes, le col gonflé, les plumes hérissées, le bec tout grand ouvert, il gazouille à se rompre le gosier; et Biquette, qui a trouvé là des branches de son goût, les tond d'un petit coup sec et les broute ensuite à loisir, sans seulement remarquer, l'ingrate! qu'elle entend un concert pendant son repas, comme les plus grands personnages.

Le soleil brille dans le ciel bleu, l'oiseau et les fillettes chantent dans le feuillage, les insectes bourdonnent dans l'herbe : tout est paix et gaieté! Mais quelle vague rumeur monte de la vallée? Quel est donc ce bruit sourd, que les enfants ne reconnaissent pas? On dirait un tonnerre lointain, si le ciel n'était pas si pur; mais il n'y a pas d'orage dans l'air, et les rares nuages qui flottent là-haut sont blancs et légers comme des flocons d'écume. Les enfants ont peur sans savoir pourquoi.

Tout à coup un grondement formidable retentit : on dirait que la montagne a tremblé. L'oiseau interrompt brus-



Le Canon dans la vallée. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

quement sa chanson et s'enfuit à tire-d'aile : la chèvre se dresse épouvantée contre l'ennemi invisible.

— Le canon! dit d'une voix étouffée Marie, qui a deviné.

— Le canon! répète la petite.

Et elles se mettent à pleurer.

Ah! pleurez, pauvres enfants, pleurez! bien d'autres pleureront ce soir, demain, d'autres jours encore. Quand vous redescendrez, tremblantes, de la montagne, après de longues heures d'attente et d'effroi, qui sait si votre mère sera là pour vous embrasser? Qui sait s'il restera une pierre de votre pauvre maison? Car le village est peut-être ce que les gens de guerre appellent « une position stratégique »; peut-être les ennemis s'y sont-ils fortifiés, peut-être les amis ont-ils été obligés de le leur reprendre; et peut-être amis et ennemis, aussi redoutables les uns que les autres, n'y ont-ils laissé, après une lutte acharnée, que des débris et des ruines.

Et quand la bataille sera finie, que les combattants, vainqueurs et vaincus, se seront retirés, et que les habitants, cachés et tremblants comme vous, reviendront furtivement pour voir ce qui reste de leur village, quels gémissements, quel désespoir et quelle haine, devant les toits écroulés et les chaumières dévastées! Vous ne demanderez plus, pauvres petites, « si la guerre fait quelque chose à ceux qui ne sont pas soldats », car il vous faudra peut-être errer sans abri et sans pain. Les champs sont ravagés, les moissons ont été écrasées sous les pieds des hommes et des chevaux : avec quoi se nourrira-t-on cet hiver? Les morts dormiront sous la terre du champ de bataille, où l'herbe plus épaisse et plus verte marquera la place de leurs fosses; les vainqueurs célèbreront leur victoire, et les vaincus, attristés, songeront en silence à l'avenir : la paix sera signée, et dans les deux pays on se remettra à vivre; mais les maux que fait la guerre durent plus longtemps qu'elle,

et vos chaumières seront rebâties, et vos moissons auront jauni bien des fois avant que le cœur des veuves et des mères soit consolé.

Vous, enfants, qui serez des épouses et des mères, demandez à Dieu que les hommes comprennent enfin qu'ils sont frères, afin que vous puissiez un jour élever vos fils pour les conquêtes pacifiques du travail, sans craindre qu'une balle vienne détruire en un instant le fruit de tant d'années de soins et de tendresse, et dites-lui, en levant vers le ciel vos mains innocentes : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne nous arrive ! »

UNE FEMME QUI N'EST BONNE A RIEN.

NOUVELLE.

Ce n'était pas l'année dernière qu'on aurait pu qualifier ainsi Mme Hubart; non, ni l'année précédente non plus, ni même il y a dix ans, ni aussi loin qu'on pût remonter dans le passé, depuis le jour où elle était arrivée à Lille, toute jeune mariée, et où elle avait fait ses premières visites avec sa robe dite « de lendemain de noce. » Non, avant l'accident qui la clouait sur sa chaise longue (un meuble tout nouveau dans son ménage, car Mme Hubart n'avait jamais admis chez elle une chaise longue tant qu'elle avait pu s'en passer), personne n'eût pu accuser Mme Hubart d'être une femme qui n'était bonne à rien. Elle était au contraire bonne à tant de choses, que les gens qui la connaissaient avaient coutume de dire, dès que son nom était prononcé : « Bon Dieu ! comment cette petite Mme Hubart peut-elle suffire à tout dans sa maison, avec quatre enfants et si peu de fortune? »

Le mot de l'énigme, c'est que Mme Hubart possédait une santé excellente et une immense bonne volonté. Quand elle était arrivée, il y avait près de vingt ans, à Lille, où son mari venait se fixer comme médecin, elle avait compris très-vite que leur avenir à tous deux dépendait d'elle en grande partie. Le docteur Hubart avait du mérite, elle n'en doutait pas; il serait un médecin zélé, consciencieux, et il finirait par conquérir une belle clientèle dans la ville; mais d'ici là il fallait vivre, et comme les malades et surtout les honoraires pouvaient tarder à venir, il s'agissait de faire durer le plus longtemps possible sa petite dot, leur seule ressource. Et cette jeune femme, qui possédait pour tout bagage une instruction de pensionnaire, un talent contestable sur le piano et une grande habileté dans l'art de broder au plumetis, s'était mise vaillamment à refaire son éducation elle-même. Elle avait appris à distinguer la viande de veau de la viande de bœuf ou de mouton, à reconnaître une volaille tendre d'avec une volaille dure, et à distinguer au premier coup d'œil le poisson frais de celui qui ne l'était pas; elle avait appris, chez elle, à balayer, épousseter, ranger, à faire la cuisine et à blanchir le linge; et si elle avait un peu oublié le plumetis, elle avait, en revanche, appris à tailler et à coudre ses vêtements, et même une partie de ceux du docteur. Elle avait même acquis le talent de faire tout cela à des moments absolument insaisissables, et d'enseigner à la petite bonne de quinze ans, qu'elle avait prise pour l'aider dans sa laborieuse tâche, à conserver toujours net son tablier blanc, et à présenter aux clients une mine de femme de chambre de bonne maison, quelle que fût l'occupation qu'elle eût interrompue pour aller leur ouvrir la porte. Mme Hubart, de plus, trouvait moyen de répondre à toutes les invitations (il était important que son mari se fît connaître), et de se montrer toujours suffisamment bien mise et aimable avec tout le monde.

Une telle conduite porta ses fruits. Le docteur eut d'abord des clients pauvres, puis quelques clients riches, et sa femme put se dire : « Allons, je crois que nous nous en tirerons. » Mais elle ne se départit point pour cela de ses habitudes d'économie; si les clients arrivaient, les enfants arrivaient aussi; et puis on voyait tant de misères autour de soi ! comment se refuser le plaisir de les soulager? Et Mme Hubart, pour donner à ceux qui l'entouraient le plus de bien-être possible, avait continué à faire tout par elle-même dans sa maison, même lorsque cela avait cessé d'être nécessaire.

On n'est pas parfait ! A force de tout faire, Mme Hubart avait fini par se persuader que cela seul était bien fait qui avait été fait par elle; et comme elle travaillait pour tous les gens de sa maison, ils avaient pris la douce habitude de se reposer entièrement sur elle, et de se donner le moins de mal possible dans la vie. Son mari et ses quatre enfants n'auraient pas su où trouver un mouchoir de poche ou une paire de bas, si elle ne les leur avait pas mis dans les mains. Le docteur laissait ses livres et ses papiers à l'abandon sur sa table, sans jamais rien ranger : c'était l'affaire de sa femme. Louis, le fils aîné, sous prétexte que les mathématiques spéciales absorbaient toutes ses facultés, était incapable de nouer sa cravate, et n'aurait pas su aller seul à Fives ou à Armentières par le chemin de fer; et il arrivait souvent à sa mère, à la promenade, de lui dire :

— Louis, tu marches trop près du canal, tu vas y rouler.

Ou bien :

— Louis, prends le côté de la route, on a mis des cailloux au milieu.

Georges, écolier de douze ans, qui avait, disait-on, peu de mémoire, ce qui voulait dire qu'il possédait une bonne dose de paresse, n'aurait jamais su ses leçons si sa mère ne les lui eût serinées phrase par phrase (elle avait appris pour lui à lire le grec); et il trouvait plus simple de se faire refaire en détail par elle la leçon d'arithmétique ou d'histoire que d'écouter en classe les explications des professeurs. Si bien que quand, à la distribution des prix, le censeur proclamait le nom de Georges Hubart, le censeur se trompait : c'était Mme Hubart qu'il eût fallu dire.

Pour la petite Esther, qui atteignait à peine sept ans, elle dérangeait sa mère cent fois par jour; et quand sa mère n'était pas là, elle pleurnichait sans trêve en répétant :

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas lire toute seule ! Je ne peux pas habiller ma poupée ! Je ne peux pas atteler mon âne à sa carriole ! Je ne peux pas comprendre mes images quand on ne me les explique pas !

Ses frères et sa sœur l'appelaient « mademoiselle Je-ne-peux-pas », sans songer qu'en fait d'initiative et d'activité, ils n'étaient guère plus forts qu'elle.

Il y avait une autre fille, Mlle Émilie, de dix ans plus âgée qu'Esther, et tout à fait en âge de lui servir de seconde mère et d'épargner à Mme Hubart le souci de son éducation; mais Émilie, elle aussi, était si accoutumée à ce qu'on s'occupât d'elle, qu'il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle pût s'occuper des autres. Elle lisait, brodait, étudiait, dessinait, jouait du piano, ce qui était certainement très-bien; on n'avait jamais eu besoin de lui dire de se mettre au travail, et M. Hubart regrettait qu'elle ne fût pas un garçon. Mais hors de ses études, elle n'était bonne à rien; elle n'aurait pas su placer le dessert et donner à la table un air de fête, les jours où sa mère donnait un dîner; elle était gauche à faire rire quand elle essayait de recoudre un bouton de gant; elle n'aurait pas été capable de faire la moindre emplette, et elle paraissait croire que les jupons poussent tout blancs et tout empesés dans les armoires, et les cols tout prêts à mettre dans les ti-

roirs. Comme toutes les personnes habituées à ne jamais manquer de rien, elle boudait volontiers quand il lui arrivait de ne pas trouver à point nommé sous sa main les objets qu'elle désirait; mais elle n'eût point fait un pas pour se les procurer. « Je ne touche pas la terre du bout du doigt », disait-elle d'un air dédaigneux, quand on lui demandait si c'était elle qui avait cultivé les belles fleurs dont Mme Hubart aimait à orner son salon. C'était encore la mère de famille qui était le jardinier de la maison, et qui soignait ses roses comme ses enfants.

Toute cette activité périt en un jour de septembre. La famille prenait les bains de mer à Dunkerque; on projeta une partie de plaisir à Furnes, et, un matin, par un beau soleil, Mme Hubart et ses quatre enfants (le docteur était resté à Lille) montèrent gaiement en voiture. Ils passèrent une joyeuse journée; mais le soir, à peine s'étaient-ils mis en route pour le retour, qu'un orage éclata, et bientôt une pluie diluvienne commença à tomber. Mme Hubart, quoiqu'elle frissonnât, ôta son châle pour en envelopper Esther, qui se plaignait du froid; et elle cherchait à rassurer ses enfants, lorsqu'une secousse épouvantable lui coupa la parole : les chevaux, effrayés par un éclair, venaient de se jeter de côté, et ils précipitaient la voiture dans les terres labourées. La voiture versa.

Le cocher n'avait pas de mal : il se releva, s'assura que ses chevaux n'étaient point blessés, et alla ensuite au secours de ses voyageurs. Les enfants n'avaient que des contusions sans gravité; mais la mère était évanouie, et ses enfants éplorés eurent grand'peine à la tirer de la voiture brisée. Elle revint à elle sous la pluie qui tombait; mais quand elle essaya de se soulever, elle n'en put venir à bout; elle avait le bras droit cassé, un pied foulé et une entorse au genou.

Il fallut la laisser là jusqu'à ce qu'on pût se procurer un brancard pour la porter au prochain village, où elle fut pansée tant bien que mal. Le docteur, à qui on envoya un exprès, se hâta d'accourir et de la ramener à Lille.

Quand elle se vit dans son lit, les jambes et les bras emmaillottés, incapable de faire un mouvement sans aide, et qu'elle songea que cela durerait des semaines, elle se mit à pleurer; et comme son mari tâchait de la consoler :

— Ah! dit-elle, je sens que j'en ai pour bien longtemps à n'être qu'une femme bonne à rien!

« Être une femme bonne à rien! » c'était la pire chose qui pût lui arriver. Comment la maison allait-elle marcher désormais? Les domestiques feraient leur besogne par habitude, et cela pourrait durer ainsi quelque temps avant que la machine se détraquât : elle était si bien montée! Mais le docteur, mais les enfants, qu'allaient-ils devenir? La pauvre malade voyait déjà Louis s'en allant au lycée en pantoufles, Georges criblé de pensums, Émilie boudant et se plaignant de manquer de tout, et Esther pleurant du matin au soir.

Mme Hubart avait-elle raison? On put le croire dans les premiers temps de sa maladie. Louis eut cinquante distractions par jours; Georges se fit punir au lycée; le docteur chercha longtemps, sans la trouver, une brochure dont il avait un pressant besoin; la petite Esther tourmenta toute la maison, et Émilie, forcée de recevoir le linge de la blanchisseuse et d'écrire les comptes de la cuisinière, se montra de fort mauvaise humeur. Mme Hubart se désolait, et une pointe de remords commençait à se mêler à son chagrin. « Est-ce que je les aurais gâtés tous? se demandait-elle avec effroi. En leur épargnant toute peine, en agissant pour eux, n'aurais-je réussi qu'à faire des égoïstes? J'ai toujours eu la conscience en paix, croyant ne sacrifier que moi : n'ai-je pas en même temps sacrifié d'avance mes enfants eux-mêmes, qui ne m'auront pas toujours, et aussi tous les gens qui vivront avec eux par la suite? » Elle était très-perplexe et très-triste, et cela ne contribuait pas à sa guérison.

Elle essaya de garder la petite Esther dans sa chambre, et de l'amuser en lui disant des contes; elle essaya de tenir de sa main gauche, la seule qui lui restât, le livre de l'écolier, et de lui apprendre ses leçons ligne par ligne, comme par le passé; elle essaya de lui refaire les classes qu'il n'avait pas écoutées; mais il fallait parler, parler toujours, et le docteur avait interdit absolument ces différents exercices. Il n'était pas très-inquiet des blessures de sa femme, qui devaient se guérir avec le temps : il l'était bien plus d'une toux sèche qui s'était déclarée à la suite de ce malheureux voyage. Ces heures passées à la pluie, sur la terre mouillée, avec des vêtements légers, avaient déterminé un rhume qui ne voulait pas finir, et M. Hubart craignait que la poitrine ne fût attaquée.

Il fit part de ses craintes à Émilie, pour l'engager à veiller sur sa mère et à lui épargner le plus possible la fatigue de parler.

— Il faudrait aussi, ajouta-t-il, qu'elle n'eût pas de préoccupations, et je vois qu'elle s'inquiète beaucoup de ce qui peut manquer à chacun de nous. Est-ce que tu ne pourrais pas, ma bonne fille, avoir l'air de la remplacer dans la maison, et lui faire croire que tout est pour le mieux? Je sais bien que ce ne serait pas du tout la vérité; pour ma part, je ne me reconnais plus dans mon cabinet depuis que ce sont les domestiques qui y mettent de l'ordre; mais c'est notre devoir de la tromper pour son bien.

C'était à dix heures du soir, en quittant sa fille, que M. Hubart lui tenait ce langage. Émilie répondit machinalement :

— Oui, mon père.

Elle lui tendit son front à baiser, et alla ensuite dire bonsoir à sa mère, près de qui la garde venait de s'installer pour passer la nuit.

— Bonsoir, ma chérie, dit la malade.

Et une quinte de toux lui coupa la parole. Émilie l'embrassa et se sauva bien vite; elle sentait les larmes l'étouffer, et elle ne voulait pas pleurer devant sa mère. Elle alla s'enfermer dans sa chambre pour sangloter à son aise.

Quand elle eut bien pleuré, elle réfléchit. Sa mère était en danger, son père l'avait dit; mais il n'avait pas dit que le mal fût sans remède. On pouvait la sauver : avec des soins, avec le silence, la paix, le repos de corps et d'esprit, on la sauverait; mais que de choses à faire pour en arriver là! Surveillance des domestiques, direction de la maison, éducation des petits, soins à donner au père et au frère aîné, à la malade aussi, qui aimerait sûrement mieux les soins de sa fille que ceux d'une garde étrangère; il fallait qu'Émilie se chargeât de tout, il fallait que tout roulât sur elle; et à mesure qu'elle pensait à telle ou telle chose qu'elle devrait faire, elle se reprochait amèrement de ne pas l'avoir encore faite. Elle s'aperçut que pendant ses dix-sept années de vie, elle avait toujours reçu sans jamais rendre, et elle eut honte d'elle-même. Le repentir, l'inquiétude, le sentiment de sa nouvelle responsabilité, la tinrent éveillée bien avant dans la nuit, ce qui ne l'empêcha pas d'être sur pied dès le point du jour.

— Par où commencerai-je? se dit-elle. D'abord, il ne faut pas faire de bruit; ma mère doit dormir à l'heure qu'il est. Si j'essayais de remettre un peu d'ordre dans le cabinet de mon père?

Elle s'y rendit, et comprit dès le premier coup d'œil que le docteur n'y pût plus rien reconnaître. La domestique qui s'était occupée de le ranger, ne sachant pas lire, avait mis ensemble toutes les brochures jaunes, ensemble

toutes les brochures bleues, ensemble toutes les brochures vertes, et ainsi de suite, sans autre distinction que celle des couleurs; de sorte qu'il fallait feuilleter toute une liasse de papiers pour y chercher le journal que l'on voulait, et qui se trouvait confondu parmi une foule d'autres de toutes dates et de toutes provenances. Émilie procéda au triage; elle classa soigneusement les numéros de la *Gazette des hôpitaux* et ceux de l'*Union médicale*, les journaux anglais et les journaux allemands, les Annales de telle ou telle société scientifique; elle en fit différentes piles bien rangées sur la table, dans l'ordre où sa mère les mettait toujours; et, satisfaite de son commencement, elle songea que Georges pouvait avoir besoin d'elle.

Georges s'habillait. Il s'était lavé, peigné, pommadé et brossé avec beaucoup de soin, il faut lui rendre cette justice; mais quand sa sœur lui demanda : — Sais-tu tes leçons? il bondit effaré et s'écria :

— Ah! mon Dieu! c'est vrai! je n'y ai plus pensé! je vais encore être puni ce matin! Je ne sais plus où j'ai la tête depuis que maman est malade.

— Il n'est pas sept heures; tu as encore le temps d'apprendre en t'y mettant tout de suite : cela vaudra mieux que de constater que tu vas encore être puni.

— Tu crois que j'aurai le temps?... non... c'est impossible... au moins si maman était là pour m'aider... mais je ne sais pas apprendre tout seul.

— Je vais t'aider, moi, pour aujourd'hui; mais il faudra que tu prennes l'habitude de te tirer d'affaire toi-même. Maman ne pourra pas s'occuper de toi d'ici longtemps, et si tu te faisais punir, elle se tourmenterait et deviendrait plus malade. Allons, donne-moi tes livres.

La leçon de français alla bien; la leçon de latin n'alla pas mal; mais quand Georges présenta à sa sœur son livre grec, elle se mit à rire et le lui rendit aussitôt.

— Tu sais bien que je ne peux pas lire cela! lui dit-elle.

— Non? c'est pourtant bien facile, répondit Georges en se rengorgeant. Je vais te l'apprendre, si tu veux : tiens, épelle : tau, alpha, sigma, *tas*...

— Tu auras plus vite fait d'apprendre ta leçon que de m'enseigner le grec. Allons, dépêche-toi, pendant que je vais voir si le déjeûner est prêt.

La suite à la prochaine livraison.

DE LA VALEUR DES FORÊTS

AU MOYEN AGE.

Aux temps où les forêts étaient très-vastes et très-nombreuses, le bois, le produit ligneux, était sans valeur vénale : c'était en quelque sorte une propriété naturelle, dont chacun avait la liberté d'user ainsi que de l'eau et de l'air. On n'estimait les forêts que pour deux usages : la pâture du bétail et la chasse.

Aussi voit-on que dans les actes qui ont pour objet d'établir la contenance des propriétés (polyptiques [1], pouillés), on établissait celle des forêts de deux manières, en indiquant d'abord le nombre de lieues qu'elles avaient de tour [2], ensuite le nombre de porcs qu'il était possible d'y engraisser.

Ainsi, pour le domaine de Palaiseau, qui appartenait à l'abbaye Saint-Germain des Prés, la déclaration est ainsi conçue : « L'abbaye possède une forêt qui peut avoir une lieue de tour, et où il est possible d'engraisser cinquante porcs. »

Pour le domaine de Taisy (Saint-Remy de Reims), on lit simplement dans le polyptique : « L'abbaye possède une forêt où l'on peut engraisser cent cinquante porcs. »

D'autres forêts du même domaine, à Villers-devant-le-Thour, à Vron-sur-la-Chée, et à Vieil-Saint-Remy, pouvaient nourrir mille porcs [1].

Ce mode d'estimation est encore aujourd'hui d'usage dans quelques endroits de l'Italie.

(1) Dès le cinquième siècle, le mot *polypticum* servait à désigner les livres du cadastre et des impôts, les registres contenant la description des biens possédés par l'État, par les églises ou les abbayes. Par altération, *polypticum* s'est transformé et est devenu le mot *pouillé*.

(2) On suppose que l'on continuait à se servir de la lieue gauloise, équivalente à 2 222 mètres.

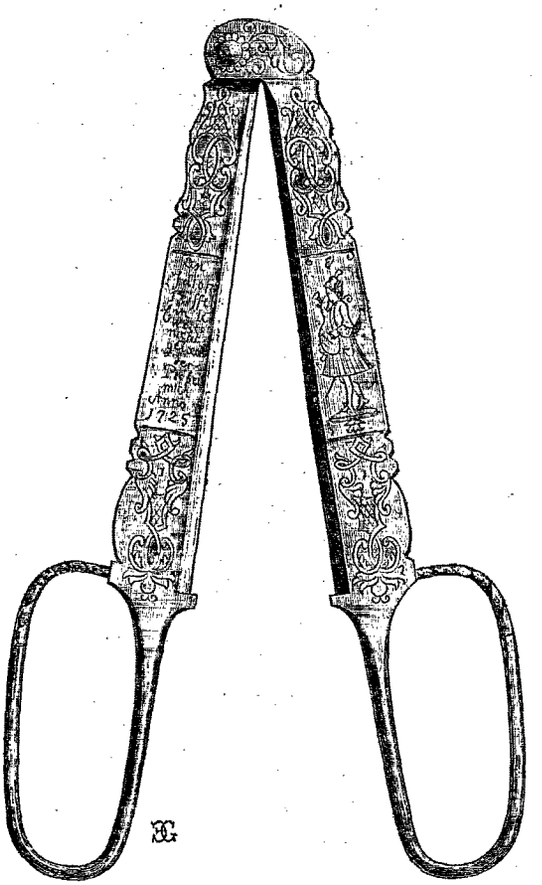
EUPHÉMISMES.

L'homme timide dit qu'il est prudent, et l'avare qu'il est économe. SYRUS.

CASSE-SUCRE HOLLANDAIS

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Cet instrument, qui devait servir à casser le sucre *candi* ou peut-être à couper des racines, est en fer gravé. On peut supposer qu'il appartenait à un apothicaire. L'inscription n'a aucun rapport avec son usage matériel; elle fait allusion seulement aux deux personnages qui sont



Casse-sucre de 1725. (Collection de M. Achille Jubinal.)

gravés sur chacune des branches, et qui jouent d'une sorte de cornemuse semblable à celle dont se servent encore les *pifferari*. Cette inscription dit littéralement : « Je suis » un bon souffleur (ou siffleur); qui ne le croit m'essaye. » Anno 1725. »

(1) A. Bretagne, *Nouvelle étude sur le cadastre et les abornements généraux*, avec recherches historiques sur la constatation des propriétés depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Nancy, 1870.

BRUGES

(BELGIQUE).

BÉGUINAGE.



Le Béguinage, à Bruges. — Dessin de F. Stroobant.

Bruges est certainement une des villes qui ont le plus de « couleur », comme disent les peintres. Ses maisons à pignon, ses édifices, font penser au moyen âge ; ses promenades solitaires, l'aspect de certaines rues, donnent des idées de recueillement. Par instants on se croirait dans un cloître, tant on est enveloppé de calme, de douceur et de silence. Ce mot « cloître » ne vous paraîtra pas, d'ailleurs, une « figure de rhétorique », mais une expression réelle et juste, si vous dirigez vos pas du côté du Béguinage, une des curiosités de Bruges.

Béguinage (*Beggynhof*, *Beginenhof*) est un mot qui, étymologiquement parlant, désigne une maison ou communauté de religieuses ; et il est certain qu'au premier aspect cette voûte et son grand crucifix, ces maisons d'aspect austère, cette statue devant laquelle se trouve une lanterne surmontée d'une croix, rappelant la lampe du sanctuaire, ces femmes à demi voilées qui marchent d'un pas modeste et les mains jointes, tout cet ensemble rappelle la vie religieuse et les couvents. Mais remarquez que la porte est toute grande ouverte ; qu'il n'y a ni grilles, ni sœur tourière ; que ces femmes vont et viennent ; rappelez-vous que vous en avez vu dans les rues de la ville, s'arrêtant, causant, entrant dans les maisons tout comme des bourgeoises. C'est qu'en effet ce ne sont pas des religieuses

régulières et cloîtrées, ce ne sont même pas des religieuses. Aucun vœu ne les enchaîne; ce sont des femmes pieuses réunies en communauté, tenant à la vie monastique par certains côtés, mais gardant une partie de leur indépendance, et vivant soit de leurs revenus personnels, soit de différentes professions qu'elles exercent au dedans ou au dehors.

L'origine du nom de *béguines* qu'elles portent n'est pas établie d'une manière indiscutable. On sait que dans les Pays-Bas, au moyen âge, il se forma en plusieurs villes des réunions tant d'hommes que de femmes qui, sans être érigées en communautés régulières ou officiellement reconnues, vivaient néanmoins ensemble, obéissant à certaines règles monastiques et subsistant du travail de leurs mains. Ces réunions avaient pris pour patronne sainte Beggha, fille de Pépin de Landen, femme du maire Anségise, qui vivait au septième siècle : de là leur nom, selon quelques historiens. Mais cette opinion est contestée par les Bénédictins eux-mêmes, et d'autres historiens ou commentateurs affirment qu'il faut tirer ce mot du nom de Lambert Beggh, ou le Bègue, ou le Bègue, prêtre de Liége, qui vivait vers la fin du douzième siècle et institua ces sortes de communautés. A Toulouse, il se trouva qu'un certain Barthélemy *Béchin* leur donna sa maison pour y établir leur communauté, et on prétend aussi que c'est de son nom qu'on tira celui de *béguin* (1).

Quoi qu'il en soit, les hommes s'appelaient *béghards*, les femmes *béguines*, et la maison où ils se réunissaient *béguinage* (*beginagium* en latin du moyen âge). On sait que les hommes s'occupaient surtout de travailler, et que les femmes ou faisaient l'école aux enfants, ou soignaient les malades et les pauvres. Les béguines eurent une grande réputation de sainteté au treizième siècle. Louis IX les appela à Paris et les encouragea, de sorte que leur communauté renferma bientôt plus de quatre cents personnes; c'est du moins ce que dit Geoffroy de Beaulieu, confesseur du roi. Lorsque Marie de Brabant, seconde femme de Philippe III le Hardi, fut accusée, peut-être à l'instigation de Pierre la Brosse, d'avoir empoisonné le prince royal, fils d'un premier mariage, le roi de France, avant de rien décider sur la culpabilité ou l'innocence de la reine, envoya consulter la béguine de Nivelle.

Ce nom de *béguins* et *béguines* est, précisément à l'époque dont nous parlons, l'objet de fréquentes et graves erreurs. Ainsi, on voit dans les historiens du temps les béguins et béguines proprement dits confondus avec les béghards, hérétiques du douzième siècle, qui s'étaient répandus et multipliés sur les bords du Rhin, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne. Comme les béguins et béguines aspiraient à la perfection par la simplicité et le renoncement, et que les béghards professaient une sorte de panthéisme mystique, par lequel ils déclaraient que l'homme ne devait aspirer qu'à s'anéantir en Dieu, et que par conséquent les lois divines et humaines devenaient tout à fait inutiles, on conçoit que, trompé par les apparences, le peuple ait pu prendre les uns pour les autres.

Les vrais hérétiques furent condamnés par le concile de Vienne, en 1311, et les communautés de béguins et de béguines qui, d'après les déclarations des papes Clément V et Benoit XII, n'étaient pas du tout enveloppées dans cet anathème, continuèrent à subsister.

Louis XI supprima les béguines en France au quinzième siècle, et les remplaça par les sœurs du tiers ordre de Saint-François, pour soigner les malades. Mais on les retrouve dans d'autres pays. Les béguines sont alors, comme à leur origine, comme aujourd'hui encore, des filles ou veuves qui, sans prononcer de vœu, se réunissent pour vivre dans la dévotion. Pour être admises dans la communauté, elles n'ont pas d'autre condition à remplir que d'apporter assez pour vivre. Leur habillement, noir de couleur, sévère de forme, ressemble à celui des religieuses. Elles doivent prier en commun, à des heures déterminées. Le reste du temps est partagé entre différents ouvrages et les soins à donner aux malades. La direction du béguinage appartient à une supérieure à qui les béguines doivent obéissance, et à un prêtre qui fait fonction de curé. Elles peuvent, du reste, se retirer de la communauté quand elles veulent se marier.

Aujourd'hui le nombre des béguinages n'est plus ce qu'il était, tant s'en faut. On en trouve pourtant dans plusieurs villes de Belgique, à Gand, à Courtrai, comme à Bruges. A Gand il y en a même deux, qui forment comme deux quartiers séparés du reste de la ville par des murailles, et en certains endroits par des fossés. Les béguinages sont de véritables petites villes, et rien ne donne l'idée de la vie mystique du moyen âge comme ces rues calmes et solitaires, bordées de petites maisons à l'aspect presque uniforme, quelquefois précédées d'une petite cour où fleurit un modeste parterre, et portant chacune sur leur porte un nom de saint ou de sainte. Les béguines, pendant toute la journée, peuvent sortir du béguinage et aller où bon leur semble dans la ville; mais elles doivent rentrer le soir avant une certaine heure marquée par leurs règlements. Elles ont un costume également déterminé et ont conservé l'ancienne « faille » flamande, d'un effet si pittoresque et en si parfaite harmonie avec ce milieu doux et grave à la fois.

Dans certaines villes, Bruxelles par exemple, il y avait autrefois des béguinages : ils n'y sont plus, mais on a donné leur nom à des rues qui indiquent l'emplacement de la communauté disparue et perpétuent ainsi le souvenir d'une des institutions du passé.

On trouve aussi en Allemagne quelques établissements nommés béguinages; mais ils ne tiennent que par une analogie assez éloignée aux béguinages de Belgique : ce sont, en effet, des maisons destinées à recueillir des femmes pauvres non mariées, à leur fournir un logement gratuit et à subvenir à quelques autres besoins. Ce ne sont plus des commnuautés, mais des institutions de charité.

(1) Notons qu'on donne le nom de « béguin » à une certaine coiffure de femme ou d'enfant très-simple. Est-ce parce que des béguines en ont porté de semblables?

BONNE RÉPUTATION.

Le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux, de passer pour homme de bien et d'obtenir, par conséquent, les avantages attachés à une bonne réputation, c'est de travailler à l'être réellement. XÉNOPHON.

UNE FEMME QUI N'EST BONNE A RIEN.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 286.

Elle entra dans la chambre de sa mère pour savoir comment elle avait passé la nuit, et pour lui rendre compte de sa matinée. La pauvre malade sourit pour la première fois depuis qu'elle était clouée sur son lit de douleur, et Émilie la quitta pour aller servir le repas du matin.

Sur l'escalier, elle rencontra Louis qui descendait, ses livres et son portefeuille sous le bras; et elle ne put retenir un éclat de rire.

— Comme te voilà fait! Tu ne t'es pas regardé, bien sûr!

— Qu'est-ce que j'ai donc? demanda Louis étonné.

— Ce que tu as? Tu as ton plus beau pantalon noir, avec un vieux veston d'alpaga tout blanc de craie; tu as oublié ta cravate, et tu as gardé ta chemise de nuit. On dit que les savants sont distraits; c'est sans doute pour cela que tu commences par être distrait, en attendant que tu deviennes savant. Tu te feras suivre par tous les gamins de la rue. Allons, va vite changer tout cela.

— Que veux-tu! dit Louis un peu confus en remontant l'escalier, j'ai pris ce que j'ai trouvé sous ma main. Depuis que maman est malade, on ne sait plus que devenir ici; tout vous manque.

Émilie allait lui répliquer vivement, mais elle se retint. « En ai-je le droit? pensait-elle. » Elle entra dans la chambre de Louis, disposa sur son lit les vêtements qu'il devait mettre, et s'en alla bien vite verser le café à son père et voir si ses tartines étaient rôties à point.

Son père l'embrassa.

— Ah! dit-il, voilà la fée qui a rétabli l'harmonie dans mon pauvre cabinet; elle y a laissé une marque de son passage, ses manchettes, qu'elle avait sans doute ôtées pour ne pas les salir, et qu'elle a oublié de reprendre. Voilà vos manchettes, mademoiselle la Fée, avec mes remerciements; je viens d'aller conter cela à notre chère malade, qui se trouve déjà mieux, à l'idée qu'elle a une remplaçante. Continue, ma chérie, c'est toi qui sauveras ta mère.

Ainsi encouragée, comment Émilie n'eût-elle pas continué? On la vit partout, je dirais presque partout à la fois dans la maison, tant elle trouva moyen de se multiplier.

— Voilà Mademoiselle qui devient comme Madame, et qui veut tout voir et tout savoir, dit la cuisinière à la femme de chambre; c'est amusant si l'on veut. Passe encore Madame, qui se connaît à la cuisine et à l'ouvrage; mais Mademoiselle, qui n'avait jamais mis les pieds ici! Elle va faire de la belle besogne!

— Ah! moi, j'aime assez cela, répondit Séraphine, la femme de chambre, qui était plus paresseuse qu'indépendante. Quand les maîtres s'occupent de vous dire ce que vous devez faire, vous n'avez pas besoin de vous casser la tête à penser à tout afin de ne rien oublier. Mademoiselle ne connaît rien au ménage, c'est sûr; mais comme elle a beaucoup d'esprit, elle apprendra bien vite, et ce sera autant de su pour quand elle se mariera.

— Ça, c'est vrai, reprit la cuisinière un peu radoucie; les jeunes dames ne sont pas toujours sûres de trouver de bons domestiques, et il n'y a pas de mal à ce qu'elles sachent comment l'ouvrage doit être fait.

Et la grosse Marion retourna à ses fourneaux, en formant le projet de contribuer, autant qu'il était en elle, à l'éducation de sa jeune maîtresse, dans l'intérêt de son futur ménage.

Émilie ne songeait nullement à son futur ménage; elle avait bien assez de songer au ménage présent de la maison paternelle. Pour suffire à tout, que de mouvement elle se donnait, elle qui n'avait guère l'habitude de se remuer plus qu'il n'était nécessaire pour passer du salon où était son piano à la salle à manger où se trouvait son carton à dessin, et à sa chambre où elle écrivait sur un joli petit bureau en bois de rose! « Pourvu que je ne tombe pas malade! » se disait-elle au bout de huit jours, en se sentant une courbature dans tous les membres. Crainte vaine; cette courbature salutaire marquait seulement le passage de l'inertie à l'activité, et quand Émilie l'eut vaincue, elle se trouva mieux portante que jamais.

Et Georges? et Esther? Georges revint plus d'une fois avec sa leçon de grec à copier; l'ennui des pensums lui fit faire de sérieuses réflexions; et quand il vit qu'Émilie n'avait décidément pas le temps d'apprendre à lire le grec, il se décida à avoir de la mémoire. Puis, tout étonné de se sentir le cœur plus content qu'à l'ordinaire, il essaya d'appliquer cette mémoire nouvellement conquise ou découverte à ses autres leçons, et le résultat satisfit lui-même d'abord, et son professeur ensuite. Un pas dans la bonne voie en amène d'autres; Georges s'aperçut que le dessin d'Émilie n'avançait guère, et qu'on ne l'entendait presque plus jouer du piano, mais qu'en revanche elle s'occupait d'une foule de choses qui ne devaient pas l'amuser beaucoup. Cela le rendit rêveur; et le jour où Louis (qui s'appliquait depuis quelque temps à mettre régulièrement sa cravate) daigna descendre du sommet de ses X pour lui expliquer les multiples et les sous-multiples du mètre cube, il se frappa la tête d'un coup de poing, et se dit dans son for intérieur : « Je serais un grand lâche, quand tous les autres se donnent de la peine, d'être le seul à ne pas m'en donner! »

Le soir de ce jour-là, pour prouver à sa mère qu'il avait bien écouté la classe d'histoire, il lui raconta, sans en passer une seule, toutes les conquêtes de Cyrus. Quand il eut fini, elle lui fit signe de monter sur une chaise pour qu'elle pût l'embrasser. Il vit qu'elle avait des larmes plein les yeux; et elle dit, répondant au regard inquiet qu'il jetait sur elle :

— Les bons enfants! ils s'entendent tous pour m'aider à me guérir!

Ceci s'adressait non-seulement aux aînés, mais encore à Mlle *Je-ne-peux-pas*, qui ne méritait plus son sobriquet. Elle était là, assise sur un petit tabouret, étudiant, dans un livre posé sur sa table de poupée, une histoire qu'elle se proposait de lire tout haut à sa maman, pour la désennuyer, quand elle serait bien sûre de s'arrêter comme il fallait aux points et aux virgules. Elle regardait souvent la pendule, pour voir s'il ne serait pas bientôt l'heure de faire manger maman; c'était elle qui tenait l'assiette et le verre, et qui présentait les bouchées de pain. Et de temps en temps elle interpellait la malade :

— Tu n'as pas de commission à me donner, maman? Tu sais, c'est moi qui suis ta petite commissionnaire.

La mère souriait, et, pour ne pas laisser oisive sa bonne volonté, elle l'envoyait dans tous les coins de la maison chercher des objets plus ou moins inutiles : Esther croyait rendre de grands services, et cela lui suffisait. Elle essaya même d'aider sa sœur, qui cousait ensemble des bandes de flanelle destinées à serrer le pied de la malade. Elle eut beaucoup de peine à apprendre ce terrible point croisé, et on entendit plusieurs fois sortir de ses lèvres : « Je ne peux... » mais elle n'acheva point, et, comme elle voulait, elle finit par pouvoir. Elle ne manqua pas de faire admirer à Émilie la régularité de ses points, et de lui dire :

— N'est-ce pas, Émilie, que je deviens une petite fille très-utile?

Émilie n'eut garde de la démentir; elle était trop fière de son élève. C'était elle, en effet, qui avait amené l'enfant, peu à peu, à trouver plus de plaisir à servir les autres qu'à se faire servir par eux.

L'hiver se passa et le printemps revint. Mme Hubart pouvait maintenant se servir de ses mains; mais les doigts du bras cassé n'avaient pas encore repris toute leur agilité, et elle était souvent obligée d'avoir recours à sa fille aînée pour les ouvrages délicats. De plus, si le pied foulé était guéri, l'entorse la faisait encore souffrir, et elle ne pouvait quitter sa chaise longue. « Dans quel état doit être la maison, depuis six mois que je ne suis plus bonne à rien! » se disait-elle avec inquiétude. Elle n'osait pas exprimer ses craintes, de peur d'affliger ses enfants, qui se donnaient tant de peine pour la remplacer; mais elle n'avait pas grande confiance dans le résultat de leurs efforts.

Le 1er mai arriva : c'était son jour de naissance. Que de chuchotements dans les coins, que d'allées et de venues mystérieuses dont elle ne devait pas paraître s'apercevoir! Elle souriait. « Que peuvent-ils donc préparer? se demandait-elle. Voilà quinze jours que mon mari, sous divers prétextes, ne me permet pas d'essayer de me tenir debout; je crois bien que c'est un peu pour mettre les conspirateurs à l'abri de ma surveillance. Je suis sûre que je pourrais marcher; je ne souffre plus du tout, et il me semble que mes forces sont revenues, surtout depuis que le beau temps a emporté cette toux qui me fatiguait tant. Patience! voilà cinq heures qui sonnent : les mystères s'éclairciront, je suppose, à l'heure du dîner. »

La porte s'ouvrit toute grande, et laissa voir comme un buisson d'aubépine en fleur.

— Bonne fête, maman! cria la petite Esther en accourant la première, presque cachée derrière son bouquet embaumé qu'elle tenait à deux mains.

— Bonne fête! répétèrent en entrant après elle le docteur et les trois aînés.

— Bonne fête, madame! dirent la petite Séraphine et la grosse Marion, qui s'étaient levées avant l'aube pour aller bien loin dans la campagne cueillir toute cette aubépine.

Et Mme Hubart fut entourée, embrassée, fêtée; elle ne savait plus à qui entendre.

— Allons, ma chère femme, lève-toi, lui dit le docteur. Le mal m'a paru complétement guéri ce matin, et nous allons te faire parcourir ta maison. Ton fils te donnera le bras.

— Il est superbe! dit la mère en riant et en regardant Louis, bien brossé, bien peigné et bien cravaté. Est-ce toi qui as fait sa toilette pour cette ocasion, Émilie?

— Non, mère; je la lui ai faite pendant quelque temps, c'est vrai, au commencement de ta maladie, mais à présent il se tire d'affaire tout seul. Il est devenu habile dans une foule de choses, tu verras. Et les mathématiques n'en souffrent pas : il a encore été premier ce matin.

La mère prit avec orgueil le bras de son fils et sortit de sa chambre. Il y avait bien longtemps qu'elle n'en avait franchi le seuil, et elle revoyait avec joie tant d'objets familiers qui semblaient lui souhaiter la bienvenue. Tout était reluisant de propreté; l'ordre le plus parfait régnait partout. La maison n'avait pas souffert de sa longue réclusion.

— Les rideaux viennent d'être blanchis, dit-elle, remarquant la fraîcheur de la mousseline qui voilait partout les vitres de ses plis neigeux. Jamais ils n'ont été plus blancs ni mieux repassés : où donc avez-vous trouvé une si bonne blanchisseuse?

— Deux blanchisseuses, chère mère, Séraphine et moi; et Marion a préparé la lessive Tout le monde y a mis la main, car c'est Louis qui a monté les rideaux, et les deux petits les présentaient. Viens à présent voir le jardin.

— De surprise en surprise! dit la mère émue et ravie. Je croyais trouver mon pauvre jardin envahi par les mauvaises herbes; je pensais qu'on n'avait pas eu le temps d'y songer, depuis six mois que toute la maisonnée n'est occupée que de moi, et le voilà tout fleuri. Es-tu aussi devenue jardinière, ma chère petite remplaçante?

— Certainement! et voilà les jardiniers, dit Émilie en désignant Louis et Georges. Je n'ai pas voulu faire venir le vieux père Alexis, qui a la manie de tuer les violettes qu'il appelle des herbes; mes frères ont tout labouré! Viens t'asseoir un instant dans la cabane qu'ils t'ont construite. La vois-tu là-bas? elle est tout ombragée de verdure.

— Te voilà déjà ingénieur, mon cher Louis? dit la mère en s'asseyant sur le banc.

— A ton service, ma bonne mère : j'ai fait mon plan, j'ai calculé les forces et les résistances, j'ai équilibré le tout, et tu peux être sûre que le toit ne te tombera pas sur la tête. Georges a pris là une bonne leçon de mécanique; je lui expliquais la théorie, et il comprenait très-bien : n'est-ce pas, petit?

— Mon pauvre Georges! reprit Mme Hubart en attirant l'enfant à elle, il y a bien longtemps que je n'ai pu m'occuper de toi; mais nous allons nous remettre à travailler ensemble.

— Non pas, mère! je sais travailler seul à présent. Je ne veux plus te fatiguer, et je te promets, à la fin de l'année, des prix que j'aurai gagnés moi-même... Qu'est-ce que tu m'apportes là? dit-il en se retournant brusquement vers Esther, qui lui fourrait quelque chose dans la main.

— Un morceau d'un petit gâteau que Marion vient de me faire avec un reste de pâte de la tarte d'Émilie.

— Comment, la tarte d'Émilie! s'écria Mme Hubart en riant. Émilie est cuisinière, maintenant!

— J'ai voulu te ressembler, mère, et savoir faire de tout, comme toi. Viens dîner; nous mangerons ma tarte au dessert, et tu verras si j'ai bien réussi dans ce métier-là.

Après le dîner, qui fut servi, en l'honneur de la convalescente, avec le linge, l'argenterie et les cristaux de cérémonie (Émilie n'eut que des éloges à récolter pour l'arrangement de la table et l'ordonnance du menu), on mangea la tarte, qui fut trouvée excellente, et on but à la santé de la mère de famille.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse, disait celle-ci; à quelque chose malheur est bon, et je dois me féliciter d'un accident qui m'a fait voir tout ce que valaient mes enfants.

— Et maintenant qu'ils ont si bien commencé, dit le docteur, tu vas, j'espère, les laisser continuer. A force de compter sur toi, ils auraient fini par être incapables d'agir par eux-mêmes; il a fallu que tu fusses pendant six mois *une femme bonne à rien*, pour qu'ils devinssent bons à quelque chose. Il n'y a que moi, ajouta-t-il en riant, qui suis incorrigible, mais c'est la faute d'Émilie. Si elle ne t'avait pas remplacée dans le rangement de ma table et de mon cabinet, j'aurais bien été forcé de les ranger moi-même.

— Tu ne le feras jamais aussi bien que moi! répondit Émilie avec un petit air important qui fit rire les autres.

Mme Hubart était restée songeuse.

— C'est vrai, dit-elle après un instant, que les mères ont souvent le tort de ne pas s'apercevoir assez vite que leurs enfants ont grandi. J'aurais dû, le plus tôt possible, vous exercer à agir et à vous diriger vous-mêmes, au lieu de continuer à vous couver comme des poussins sans plumes.

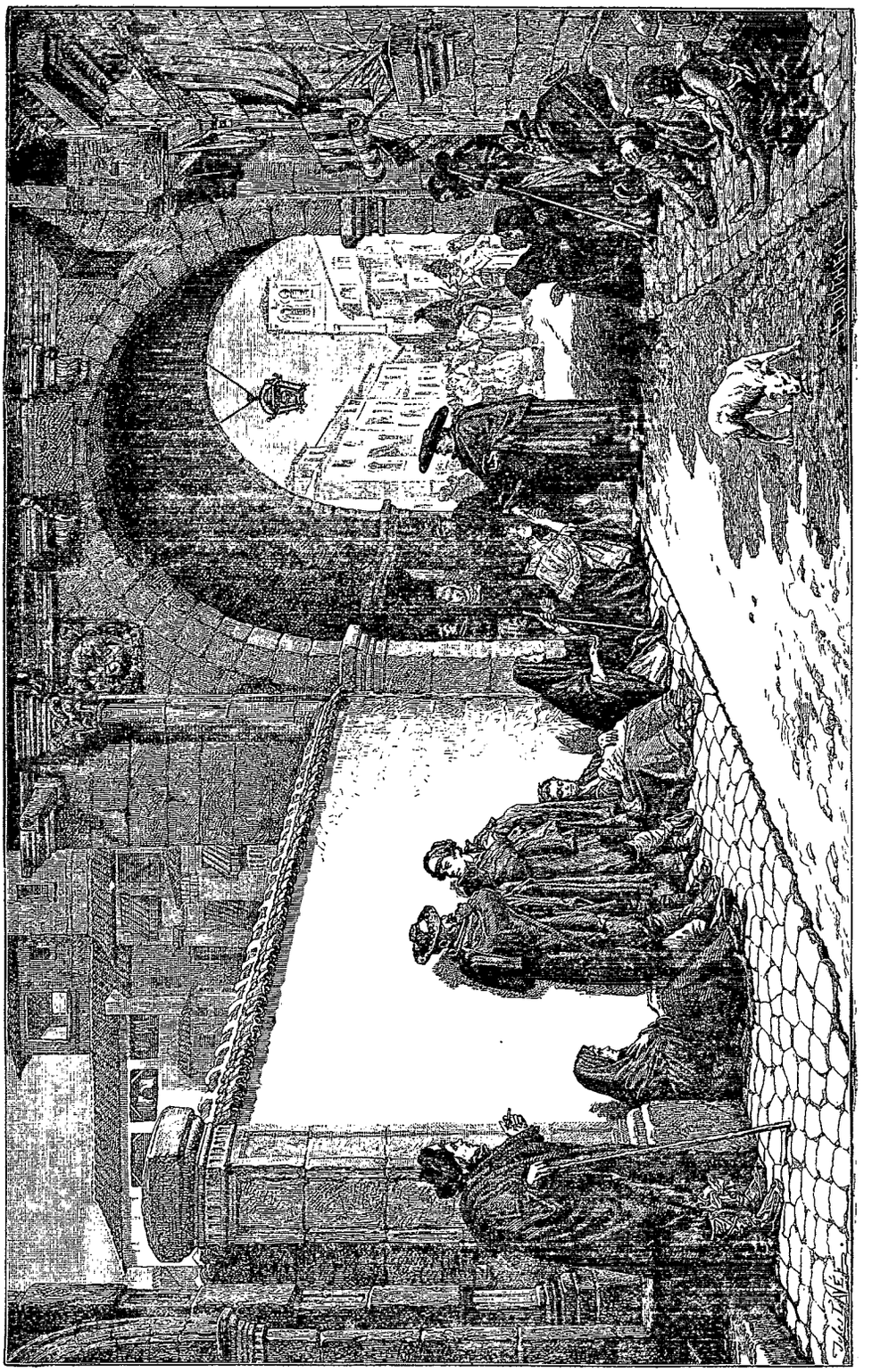
— Ne t'accuse pas trop, répondit le docteur; tu prêchais d'exemple, et le jour où tes enfants ont voulu secouer leur paresse, ils n'ont eu qu'à t'imiter pour être sûrs de bien faire. A présent qu'ils connaissent la joie d'être utiles, je suis sûr qu'ils ne voudront plus y renoncer, et que plus tard, dans le monde, où le bien général ne peut être l'œuvre d'un seul ni même de quelques-uns, mais doit résulter des efforts de tous, aucun d'eux ne refusera sa part de la tâche commune.

LE DENIER DU JEUDI,

A BURGOS.

Un vieil auteur espagnol du dix-septième siècle, le docteur Cristoval Suarez de Figueroa, parle en ces termes des mendiants de profession qu'il avait chaque jour sous

les yeux dans la capitale (1) : « Il n'est pas nécessaire, dit-il, de découvrir leurs feintises et leurs débordements, car tout le monde les connaît. Les uns, se gonflant le ventre, font croire qu'ils sont hydropiques, grâce à la perfection de leur art, et ils se délivrent de cette fâcheuse situation dès que bon leur semble; les autres remplissent le rôle d'aveugles, se faisant conduire par un chien ou par quelque garçonnet. Il y en a qui, avec une adresse merveilleuse, se tordent en apparence les pieds et les jambes; celui-ci devient teigneux aux yeux du monde en parsemant sa tête



Le Denier du jeudi, à Burgos, peinture par Ulmann. — Dessin de Jules Lavée.

rasée de petites vessies pleines de cervelle ou de sang qu'on saupoudre de farine. Il y en a qui se présentent avec tout l'aspect de plaies cancéreuses offrant le plus dégoûtant spectacle. D'autres encore, avec une notable habileté, imitent les gens possédés du démon, simulent d'affreux tremblements, ont l'écume et la bave à la bouche, enflent leur gorge, poussent des cris, et vont jusqu'à mordre les gens; feignant la folie, on les voit courir nus par la cité, sautant dans les places, riant à gorge déployée, prononçant des mots déshonnêtes, et demandant quelques

(1) Voy. *Plaza universal de todas ciencias y artes*, parte traducida de toscano, y parte compuesta por el doctor Cristoval Suarez de Figueroa. Con licença en la fidelissima villa de Perpiñan, por Luiz Roure; 1630, in-4°.

cuartos pour soutenir leur vie. Il y en a qui prennent l'habit ecclésiastique, et, sans avoir reçu les ordres sacrés, demandent l'aumône comme pauvres prêtres; ils ont l'art de choisir les lieux où la foule afflue, espérant y faire meilleure recette, à la honte de la justice cléricale et même de la séculière, qui devrait les punir rigoureusement. Il y en a encore qui parlent de leur ancienne captivité, qui disent comme quoi ils ont échappé des mains des Turcs; puis, une chaîne aux pieds, un nerf de bœuf à la main, avec lequel ils exécutent le moulinet, vont criant : *La Allah illa Allah*, *Mohammed resoul Allah*, et se font faire place au milieu de l'assemblée, finissant toujours par se recommander à la bourse des assistants. D'autres encore se transforment en soldats destitués, disent-ils, de tout secours, montrant leur triste nudité sous leurs chemises trouées; ceux-là ont parfois le nez et les oreilles tranchés par ordre de la justice; ils portent le bras en écharpe, et de l'autre main, qui reste bandée, vont demander l'aumône, sans oublier le refrain qu'ils viennent de la guerre. Stylés d'une façon différente, ceux-ci marchent comme en pèlerinage avec leur bourdon, leur *sombrero* et leurs reliques, tout ce qui convient enfin au costume qu'ils ont adopté; ils parlent latin, montrent certaines bulles et patentes d'évêques falsifiées, disant à l'occasion qu'ils vont soit à Rome ou à Notre-Dame de Lorette, soit à Santiago de Galice ou au Saint-Sépulcre pour accomplir leurs dévotions. Il y en a qui font les messieurs, ayant derrière eux des compagnons qu'ils font prendre pour leurs serviteurs, et sous un costume menteur se disent, celui-ci marquis, celui-là comte, cet autre cardinal. »

Mais il convient de ne pas suivre plus longtemps cette énumération complaisante des fourberies de la gueuserie espagnole telle qu'elle existait au début du dix-septième siècle. En réalité, la mendicité a été de tout temps une plaie de l'Espagne. Cependant ce serait une erreur de croire que l'administration espagnole n'a jamais rien tenté pour diminuer ce mal. Au dix-huitième siècle, par exemple, des hospices fondés par le comte d'Aranda eurent pour destination de recevoir les vrais pauvres atteints de maladies réelles; on ouvrit aussi des lieux d'asile. On sait que des colonies furent établies, sous Charles III, dans les âpres montagnes de la Sierra Morena, par l'influence d'Olavide, et les colons, qu'on y avait attirés d'Allemagne, étaient autorisés et encouragés à employer les bras de tous ceux qui témoigneraient du désir de s'affranchir, par le travail, d'une dégradante oisiveté. Malheureusement ces essais ne prévalurent pas contre l'habitude invétérée des mendiants de se satisfaire des aumônes qu'ils sont assurés de trouver surtout aux portes des églises et des couvents. « Vivre de peu et ne rien faire » est encore aujourd'hui leur seul désir. La misère leur est beaucoup moins odieuse que le travail. Aussi sont-ils encore maintenant ce qu'étaient leurs ancêtres décrits par le docteur Cristoval Suarez. Un historien contemporain (1) raconte ainsi ce qu'il vit non loin de Burgos :

« Aranda est une des villes où l'on rencontre le plus de mendiants. Singulière célébrité! Mais après tout il est bon, indispensable, de se familiariser avec le mendiant espagnol. « Por Dios, señorito! un *cuarto*, etc., etc. » Ces deux rimes vous poursuivent un quart de lieue durant. La gent mendiante fait boule de neige. Elle se composait de deux enfants et d'un ou deux vieillards à votre entrée dans la ville. Quand la diligence s'arrête, c'est une armée croassante qui vous entoure, et si vous avez assez de charité pour lui jeter en pâture le moindre *cuarto*, malheur à vous! car les deux rimes en question recommenceront à vous assourdir. Je vous souhaite encore d'avoir affaire à des mendiants à figure d'homme. Je me rappelle que dans un certain village de la Mancha, nous avons été tenus en respect par cinq ou six monstres sans nez ou sans oreilles, ou, qui pis est, horriblement couturés : ils nous faisaient peur... Passe pour le mendiant qui a plus de la soixantaine : la mendicité est le dernier refuge des vieillards; chez eux elle est quelquefois le châtiment d'un passé vicieux, ou le dernier anneau d'une chaîne de malheurs continuels. Mais les enfants qui tendent la main, quel sera leur avenir? Apprentis mendiants, exerceront-ils toujours leur étrange profession? L'idée ne leur viendra-t-elle pas qu'on gagne beaucoup plus à menacer qu'à implorer? De la mendicité au vol, il n'y a pour eux souvent qu'une question de temps ou de nécessité.

» Physiquement, le mendiant espagnol l'emporte sur les nôtres par l'aspect hâve et flétri de ses joues, par la puissance de ses regards fauves, par la demi-fierté qu'on remarque dans sa façon de demander l'aumône : peut-être se croit-il descendant en droite ligne du pauvre Henri III le Valétudinaire, qui un jour, après une longue chasse, ne trouvant pas de quoi dîner, fit vendre son manteau pour acheter un morceau de bélier. Le mendiant espagnol a en général de la barbe, comme ses confrères de toutes les nations. Une chose nuit cependant à la beauté de sa tête, c'est son habitude de se raser les cheveux à moitié. Vieux ou jeunes sont fort laids ainsi tondus.

» Le mendiant parfois porte le manteau, vrai filet à grosses mailles, au travers desquelles on aperçoit les rapiécetages de ses *calzones* (sa culotte); ses sandales vont rendre l'âme, et son reste de *sombrero* (chapeau) ne pourrait supporter le poids d'une aumône trop forte : il y succomberait. Un *pellejito* (petite outre) plein de vin, quelquefois une guitare en ruine, composent son bagage. »

C'est à Burgos, la capitale de la Vieille-Castille, que M. Ulmann a placé la scène de mendicité que nous reproduisons, et qui fut très-remarquée à l'Exposition de l'année dernière. Le tableau n'a point de détails qui répugnent. On sait gré à l'artiste de ce qu'il a su mettre de sobriété et de goût dans sa composition. Il paraît certain, du reste, que les pauvres de Burgos ne ressemblent pas tous aux autres mendiants de l'Espagne.

L'auteur de l'*Itinéraire d'Espagne*, M. Germond Delavigne, appelle les habitants de Burgos « les bonnes gens de l'Espagne. » Ils ne sont point riches; leur province est une des plus pauvres de la monarchie espagnole, en raison de la rareté de débouchés ouverts à leurs produits. Le peu de moyens qu'ils entrevoient pour sortir de leur misère les décourage et les retient dans cette indolence qu'on leur reproche. On comprend aisément que dans une pareille ville, il doit être difficile d'extirper la mendicité.

Les mendiants de Burgos sont divisés en deux classes : on distingue les *pobres verdaderos* des *pobres falsos*, c'est-à-dire les vrais pauvres des faux. Les premiers sont des mendiants accrédités, et on les reconnaît à un signe ostensible qu'ils portent, et qui consiste en une plaque de fer-blanc attachée à leur sombrero ou à leur bonnet de fourrure. Cette plaque porte la suscription de *pobre* et un numéro d'ordre. Ces pauvres « attitrés » sont très-fiers de cette immatriculation, et semblent par leur attitude appartenir à ce que l'on pourrait appeler la vieille noblesse de la gueuserie. Il paraît, du reste, que n'est pas mendiant titulaire qui veut; pour être rangé dans cette catégorie, il faut faire une sorte de stage pendant un certain laps de temps. Une fois le poste conquis, à moins de forfaiture inqualifiable, la place est à vie. Investis de leur position et l'insigne en tête, ces privilégiés de la guenille attendent avec une sorte de dignité le denier qui leur est

(1) *Un été en Espagne*, par Augustin Challamel, auteur des *Mémoires du peuple français*. 8 vol. in-8.

dû. On croirait que c'est par une concession faite à un vieil usage qu'ils daignent tendre la main parfois aux passants.

Des distributions municipales et capitulaires leur sont faites deux fois par semaine, les jours de marché, le samedi et le jeudi (*dias del ochavito*) ; le samedi à la cathédrale, le jeudi près de l'*Arco Santa Maria*.

L'attitude paisible et grave que M. Ulmann a donnée à ses personnages ne laisse pas le moindre doute que ce ne soient là des mendiants autorisés. Il les a encadrés dans un des endroits les plus pittoresques de la ville. L'Arco de Santa Maria est un édifice du seizième siècle. Érigé en l'honneur de Charles-Quint, il a tous les caractères de la renaissance. Cette porte s'élève à l'une des sorties de la ville; à très-peu de distance on rencontre le pont qui débouche vers les routes de Madrid et de Valladolid. « Elle est flanquée, dit M. Delavigne, de six tourelles, et ornée des statues de Nuño Rasura, de Laïn Calvo, du comte Diego Porcello, de Fernan Gonzalez, du Cid et de Charles-Quint », personnages éminents dans les légendes glorieuses de la Castille.

DERNIÈRES PAROLES DE JÉROME DE PRAGUE.

Conduit au lieu du supplice, Jérôme de Prague, la tête haute, l'air calme, la physionomie presque souriante, monta sur le bûcher et fit signe à l'exécuteur des hautes-œuvres en lui disant :

— Viens, et mets le feu à ce bois, sous mes yeux : si j'avais eu peur du supplice, je ne serais pas ici; les moyens de fuir, si je l'avais voulu, ne m'auraient pas manqué.

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Suite. — Voy. p. 135, 227.

Tous ces animaux, putois, martre, fouine, belette, chassent constamment aux souris, taupes, mulots, lapereaux et jeunes lapins, œufs et oiseaux : c'est donc la nuit qu'il sera surtout possible de les prendre pendant ces expéditions, et c'est de grand matin qu'il faudra visiter son assommoir, pour le retendre et s'assurer qu'il joue parfaitement. Une fois un réseau de ces piéges bien placé soit dans un bois, soit dans un parc, dans un jardin anglais ou aux alentours des granges et fournils d'une ferme, notre avis est de les laisser presque à demeure. Le piqué des animaux sur la terre des sentiers vous instruira toutes les fois que vous le voudrez de la fréquentation de ces chemins; dans ce cas, on retend tous ses piéges un beau soir, et il est presque certain qu'on prendra l'animal dans la

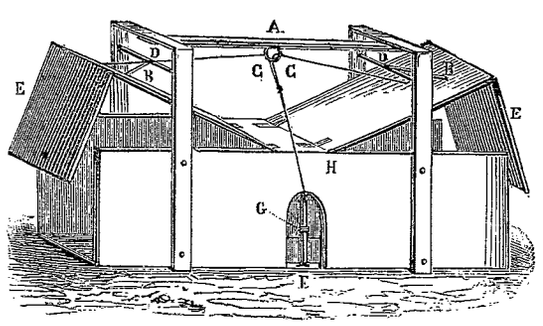


Fig. 9. — Boite à double trappe.

nuit, parce qu'il est habitué à passer sans défiance sur la plupart d'entre eux.

La fig. 9 donne le détail de la boîte, analogue aux ratières ordinaires, dont nous avons indiqué plus haut l'emploi dans certains endroits fermés, comme granges ou fournils. La construction de ce piége est très-simple. Les deux cordelettes C, C, attirent et soulèvent les couvercles-trappes de chaque extrémité E, E, de la boîte; elles passent dans le même anneau A, se réunissent et vont s'attacher au bâtonnet F que l'on voit à travers l'ouverture fort agrandie de la paroi H. Ce bâtonnet, aiguisé en biseau à ses deux extrémités, s'encoche légèrement dans une entaille de la planche du fond et dans une autre entaille de celle de côté H. On y attache un appât convenable, et lorsque l'animal le dérange, il s'échappe suivant la ligne G par l'ouverture étroite où il passe presque juste; les cordelettes C, C, glissent, les portes tombent, et l'animal est pris. Pour empêcher qu'il ne soulève les portes, dont le poids n'est pas considérable, on a soin de placer en D,D, dans les montants, un petit axe portant un appui B,B, qui tombe droit sur le couvercle fermé, et, en le buttant, fait que de dedans on ne peut l'ouvrir. Placées entre les bottes de foin ou de paille, ces boîtes ne semblent embarrasser en rien le passage, et l'appât qui pend au petit crochet est une tentation de plus, quoique nous ne soyons pas partisans des appâts pour des bêtes aussi méfiantes et aussi rusées que celles que nous poursuivons. Il faut les prendre par surprise, en leur laissant croire que rien n'intercepte leur chemin : l'appât sent toujours l'homme; ils se méfient, reculent et se détournent. En tendant ce piége, on aura soin de rétrécir le passage où on le mettra, de façon que l'engin semble parfaitement la continuation des parois du défilé. On fermera le dessus avec des bottes disposées comme il faut pour ne pas empêcher de jouer la machine. Ce piége prend parfaitement les rats.

On peut encore essayer, sous bois, de l'assommoir mar-



Fig. 10. — Assommoir américain.

teau des trappeurs américains. La figure 10 en donne une idée exacte. On place entre deux pieds d'arbre A, A, un tourniquet de corde C, ou une hart de branche, dans lequel on engage le manche d'une masse grossière M. Un double crochet en branche maintient par une de ses extrémités le manche D du maillet, tandis que l'autre extrémité E passe autour d'un piquet enfoncé en terre. Sur cette sorte de marchette est attaché l'appât O : lorsqu'un animal y tombe, il déclanche le manche du maillet, et celui-ci lui frappe sur la tête.

On pose cet instrument partout où deux arbres ou deux

brins de taillis permettent d'attacher trois ou quatre tours de corde. La mailloche est toute faite; on l'apporte avec soi. Mais il faut appâter! C'est là une grande difficulté, non dans les forêts vierges, mais dans nos pays civilisés, où les animaux sont futés, où les bois sont fréquentés une bonne partie de la journée par des chiens de chasse ou de troupeaux. Quoi qu'il en soit, ce moyen est très-bon, et peut être mis en usage aisément dans les parcs fermés de murs où l'on est chez soi. Le piége ne coûte pas cher et peut être construit partout.

Nous n'indiquerons aucun piége pour prendre la taupe, parce que nous ne pouvons la regarder comme un ennemi. Tout en elle, surtout sa mâchoire, indique un carnassier de premier ordre. A ce titre, elle est notre amie et notre auxiliaire, puisqu'elle poursuit sous le sol les larves les plus dangereuses pour nos récoltes et nos plantations. Si elle bouleverse un peu les prés et les jardins, souffrez ce léger inconvénient en compensation des services qu'elle vous rend; d'ailleurs, un coup de râteau est bien vite donné et efface toute taupinière.

Nous serons également très-sobres d'indications pour la capture des rats et rats d'eau, des souris des maisons et des souris des champs. La plupart des piéges que nous avons décrits jusqu'à présent s'appliquent parfaitement aux deux premières espèces : il suffit de changer les amorces animales en fruits, graines ou matières préférées par les rongeurs. Quant aux secondes, la première fille venue de ferme ou de basse-cour en sait autant que nous sur les piéges communs qui servent de temps immémorial.

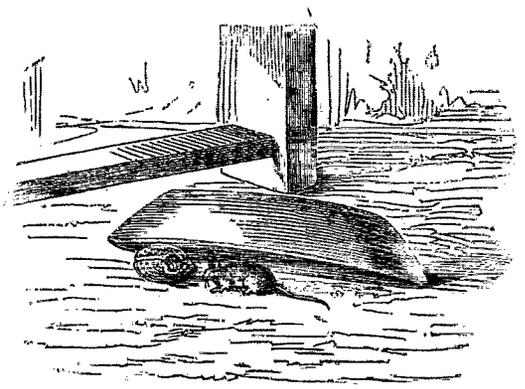


Fig. 11. — Piége à souris.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de rappeler une combinaison fort ingénieuse et d'une extrême simplicité (fig. 11). On fait choix d'une de ces assiettes creuses, à grands rebords, en faïence, qui servent communément dans la campagne; on la retourne et l'on soulève un de ses bords au moyen d'une noix à laquelle on fait une ouverture; on tourne cette ouverture vers le dessous de l'assiette. La souris sent la noix, et se place commodément sous l'assiette pour continuer l'ouverture et manger l'amende. A la première attaque, l'assiette tombe et la souris est prise. Le lendemain on soulève légèrement un bord, la souris en se remuant laisse passer sa queue, et on la saisit.

Quant aux souris des champs, qui composent ces invasions désastreuses, désespoir de nos cultivateurs et ruine de certaines parties de nos campagnes, elles ne se traitent point avec de petits engins de capture. Il faut contre de tels fléaux des mesures d'ensemble, malheureusement encore bien peu étudiées et bien peu familières à nos cultivateurs.

Avant de quitter les engins qui servent à la capture des quadrupèdes nuisibles grands et petits, nous ne pouvons omettre de décrire une combinaison qui porte le nom célèbre de *quatre de chiffre*, et dont nous avons seulement dit précédemment quelques mots.

Un quatre de chiffre (fig. 12) se compose de trois parties essentielles : GF le bilboquet, IJ le support, AB le bras de détente. On doit remarquer que le bilboquet et le support ont chacun une extrémité taillée en bec de flûte. Ces bois peuvent se tailler au couteau dans de légères branches d'arbres; ils portent tous des entailles auxquelles on donne la forme indiquée par la figure 12. Pour tendre cet

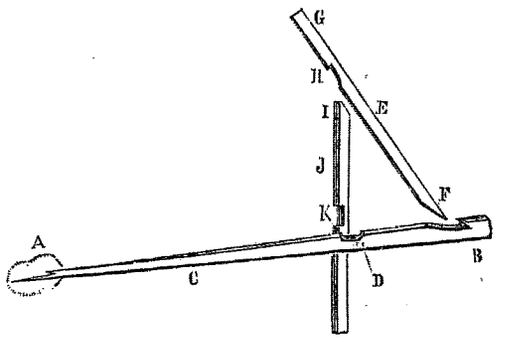


Fig. 12. — Détail du *quatre de chiffre*.

engin, on place la partie inférieure du support sur ou entre quelques petites pierres, pour qu'il ne pénètre pas dans le sol, car il faut qu'il tombe quand le piége fonctionnera. On place alors l'extrémité I dans la coche H du bilboquet, et la pointe F de celui-ci dans l'entaille B du bras de détente. On amène alors les deux encoches D et K à se rencontrer, et le piége est tendu; plus on appuie sur G, plus il est solide.

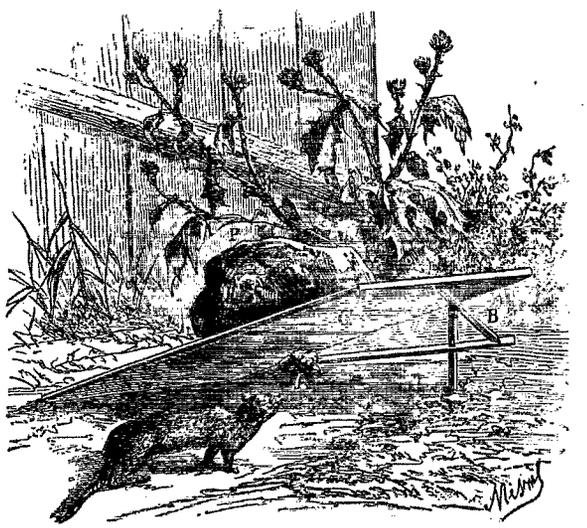


Fig. 13. — Assommoir à *quatre de chiffre*.

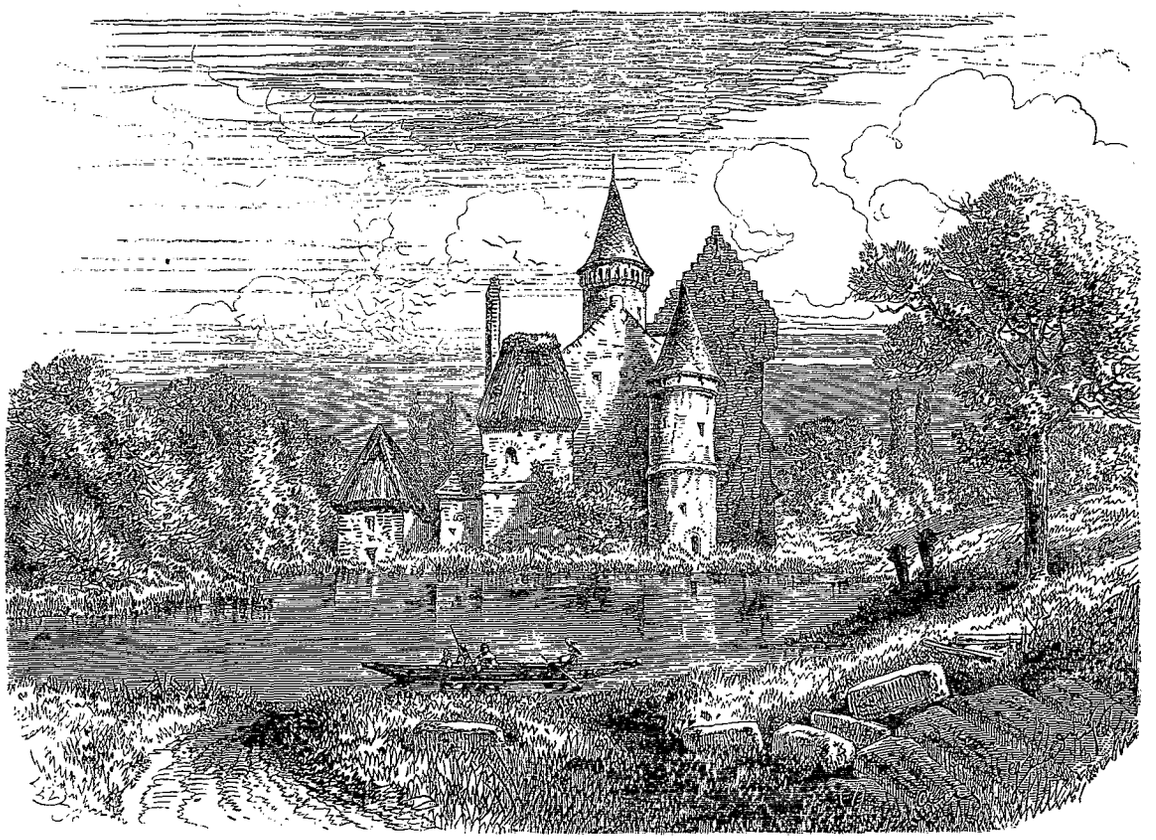
On en profite pour le placer, comme figure 13, sous une planche C, chargée d'une pierre P formant assommoir, et s'appuyant tout simplement sur l'extrémité supérieure du bilboquet B. L'appât a été attaché préalablement à l'extrémité du bras de détente; quant à la finesse de la détente, elle dépend beaucoup de l'habileté de celui qui fait et tend le piége. Ce piége manque rarement son effet, et, selon la qualité de l'appât, peut demeurer tendu longtemps sans devenir trop dur, parce que la planche couvre le mécanisme et ne le laisse point à la pluie.

La suite à une autre livraison.

LE MANOIR DE FONTAINE,

PRÈS DE BLANGY

(SEINE-INFÉRIEURE).



Vue du Manoir de Fontaine. — Dessin de Gaudry, d'après M. A. Prévot, de Rouen.

Les restes du manoir de Fontaine servent aujourd'hui d'habitation et de bâtiments ruraux à un fermier. Antique résidence des seigneurs de Fontaine, ce manoir a depuis appartenu à la famille des Calonne. Les murs, avec pignons taillés en degrés, indiquent que sa construction date du seizième siècle.

L'aspect général a conservé quelque grandeur; le voisinage de la forêt d'Eu et de la Bresle, qui baigne les murs du château, donnent beaucoup de charme au paysage. De même que son voisin le château Hubault, le manoir de Fontaine pourrait bientôt ne plus offrir à l'étude et à la curiosité que des ruines.

THOMAS ARNOLD.

Suite. — V. p. 214, 258.

Né le 13 juin 1795, Thomas Arnold montra de bonne heure une intelligence précoce. Sa mémoire était prodigieuse. A trois ans, son père lui fit don d'une *Histoire d'Angleterre :* il avait retenu et racontait avec exactitude les anecdotes et les traits qui l'avaient frappé dans ce livre. A sept ans, il composa une petite tragédie historique. Il conserva toujours un vif attachement pour les lieux où s'étaient passées son enfance et sa jeunesse, l'île de Wight, l'école de Westminster dans le Wiltshire, l'Université d'Oxford. D'un caractère expansif et affectueux, il aimait ses maîtres et ses compagnons d'étude, avec lesquels il se plaisait à disserter sur de graves sujets d'histoire ou de géographie. Il s'exerçait à faire des vers latins et anglais, moins par goût que par principe. « La poésie, disait-il plus tard, est saine aux jeunes esprits; elle les *humanise.* » Les ballades lyriques de Wordsworth, que lui prêta un camarade, modifièrent ses tendances utilitaires, et développèrent en lui le sentiment du sublime et les hautes aspirations spiritualistes qui ont présidé à sa vie et à ses écrits. Sa première passion fut pour les historiens et les philosophes, Aristote, Thucydide, et après eux Hérodote. Les exercices du corps n'étaient pas non plus négligés. Les belles promenades d'Oxford ne suffisaient pas à l'activité de ce jeune étudiant, chez qui le mouvement physique faisait contre-poids à l'activité mentale. « Notre bonheur était de faire ce que nous appelions une *escarmouche* dans la campagne. Désertant les routes battues, nous franchissions les palissades, sautant les fossés, y tombant parfois, mais faisant ample récolte de vigueur et de gaieté. » Quoique délicat d'aspect et de taille svelte, Arnold supportait merveilleusement la fatigue et les longues marches : ces goûts persévérèrent jusqu'à la fin.

Cœur fervent, pur, sincère et tendre, il resta fidèle à ses amitiés de collége, contractées à l'époque où les natures généreuses et flexibles croissent ensemble et se fondent dans un même amour pour tout ce qui est beau et bon.

Il se destinait à l'état ecclésiastique. Il fut ordonné diacre à Oxford en 1818. Il s'était établi à Laneham un an auparavant, avec sa mère, sa tante et sa sœur, et avait ouvert sa maison à sept ou huit élèves pensionnaires qu'il préparait à entrer aux universités.

Le choix d'une profession, l'impression profonde que fit sur lui la mort subite d'un frère aîné, la responsabilité

qu'il assumait comme guide et comme professeur, donnèrent à ses principes et à sa foi une stabilité inébranlable. De ce moment, tout observateur attentif eût pu reconnaître chez Arnold le vif sentiment de la réalité d'un monde invisible, devenu le ressort principal de sa conduite et de ses enseignements. Ses actes, sa vie, ses facultés, étaient intimement pénétrés et comme imprégnés de sa croyance. Les objections du scepticisme et du matérialisme le contristaient sans l'irriter : il ne s'y arrêtait pas; son sens pratique l'éloignait des controverses. Un trait de dévouement, un humble service rendu, avaient à ses yeux plus de prix que les raisonnements les plus spécieux. « Ce n'est point par nos paroles, mais par nos actions, que nous serons jugés », disait-il.

De toutes les carrières ouvertes à l'ambition d'être vraiment utile, celle de l'enseignement lui semblait la plus directe et la plus honorable : « Je sais bien, écrivait-il à un ami qui le consultait sur la position d'instituteur, que le monde n'en juge pas comme moi; mais qu'importe? J'y ai toujours trouvé plaisir et profit, j'entends pour la partie intellectuelle, pour ce qu'il y a en moi de meilleur. Je jouis de la société des jeunes gens : ils ont, en général, toute l'activité de corps et d'esprit qui manque à leurs devanciers. Ils sont capables d'enthousiasme pour le bien, si une mauvaise direction n'a pas faussé leurs généreux instincts. » Il ajoutait, en style familier :

« Ne faites pas de votre tâche une médecine, et elle ne vous donnera pas de nausées; vous ne la prendrez point en dégoût si votre femme s'y complaît, et elle s'y complaira si elle est femme de sens. Entrez-y de tout cœur, faites-en la grande affaire de votre vie, et vous ne serez pas avare des heures que vous y consacrerez; vous ne les croirez pas perdues pour votre intérieur ni même pour vos relations sociales. L'écueil du professorat est d'être pris comme moyen d'arriver plus haut. La tâche est difficile et réclame tout l'homme. Devenue la plus importante de toutes, cette occupation sera pour vous pleine d'attrait; elle vous maintiendra dans un courant frais et salubre de jeunesse et d'activité. Je vous conseillerais de vivre le plus possible avec vos élèves dans une intimité affectueuse. Je l'ai fait avec les miens à Laneham : j'allais me baigner, jouer à la paume, faire les exercices gymnastiques, avec eux; quelquefois nous naviguions ensemble à la voile ou à la rame; ils y prenaient, je crois, plaisir, et moi j'en jouissais en enfant. Le respect n'y perdait rien, et mon autorité y gagnait par la confiance et l'espèce de confraternité qui s'établissait entre nous. »

Qu'il y a loin de cette franche vocation d'instituteur à la roideur gourmée que certains maîtres affectent avec la jeunesse !

En 1827, un concours fut ouvert pour la nomination du directeur de Rugby, école qui ne le cédait en importance qu'à celles d'Eton et de Winchester. Quoique arrivé l'un des derniers de trente candidats, le docteur Arnold fut élu. Il y avait déchirement à laisser Laneham, où il avait été, dit-il, trop égoïstement heureux, entre sa chère femme, ses quatre enfants, et ses écoliers qui étaient aussi des fils; mais cette élection l'appelait sur un plus vaste théâtre, et il avait conscience de pouvoir faire plus de bien. Il écrivait : « Nous sommes à la veille de quitter ce cher logis, où se sont écoulés neuf ans d'un si parfait bonheur. Mais à quoi bon regarder en arrière, quand le devoir nous pousse en avant? J'espère que vous visiterez bientôt notre nouvelle demeure. J'aurai besoin d'y voir de vieux amis pour user le vernis du neuf. «

A cette époque, l'esprit général des écoles était mauvais; les élèves de Rugby étaient turbulents, indociles, irréligieux, fanfarons. L'enseignement, borné aux études classiques, sans commentaires et sans mélange, tournait dans un cercle vicieux. Le parti libéral en dénonçait les lacunes. Wilberforce, Bowdler et d'autres, signalaient l'absence de toute direction morale élevée dans l'éducation. L'opinion publique s'alarmait et réclamait une réforme; mais le réformateur manquait.

Le docteur Arnold embrassa d'un coup d'œil les difficultés de sa tâche : il vit là une grande bataille à livrer, une importante conquête à faire. Persuadé que l'enfant contient l'homme futur, il voulait régénérer la société par sa base : « Une école, disait-il, suffit au zèle d'un réformateur. Il est beaucoup plus doux de panser des maux que l'on peut espérer guérir que de se consumer en lamentations stériles sur ceux auxquels on ne peut rien. »

Il accepta avec reconnaissance l'aide et l'affection personnelle des fidéi-commissaires (*trustees*), tout en stipulant sa complète indépendance dans le gouvernement de Rugby. « Si vous me désapprouvez, leur dit-il, le remède n'est pas d'intervenir, mais de me congédier. » Il entendait être libre de renvoyer tout enfant essentiellement mauvais, et même celui que sa mollesse rendait accessible aux séductions de l'entraînement. Les caractères faibles et indécis sont partout en majorité. Pour amener les choses au point où il les voulait, il lui fallut faire de nombreuses et, aux yeux des parents et du public, d'inexplicables expulsions. « Il importe peu, disait-il, que Rugby compte trois cents élèves, ou cent, ou cinquante, mais il importe beaucoup que ce soit une école de « gentilshommes » (1) et de « chrétiens. »

La suite à une autre livraison

POURQUOI LES HIRONDELLES RASENT LA TERRE A L'APPROCHE DE LA PLUIE.

De véritables poussières, minérales ou organiques, sont suspendues dans l'air : elles y flottent quand elles sont sèches; elles retombent sur le sol quand elles sont chargées d'une humidité qui les alourdit. Les insectes qui tourbillonnent autour de nous n'échappent point à cette loi. Si les hirondelles rasent la terre à l'approche de la pluie et remontent bien haut dans les airs par un beau temps, c'est que, dans le premier cas, les insectes qu'elles poursuivent sont surchargés d'humidité et ne peuvent s'élever, tandis que, dans le second, allégés de ce surcroît de bagage, ils prennent leur essor et montent dans l'espace à de grandes hauteurs. (2)

VICES ET VERTUS.

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content, et qui en a beaucoup est mécontent; mais les vertus, qui n'en a qu'un peu, encore a-t-il déjà du contentement, et puis toujours plus en avançant.

FRANÇOIS DE SALES.

LES RELIGIEUSES BOUDDHISTES (3).

Selon les traditions, un jour, cinq cents femmes de la famille du Bouddha (Sâkya-Mouni) vinrent se prosterner

(1) Il faut ne pas oublier qu'en Angleterre on honore du nom de « gentleman » tout homme distingué par son éducation et son caractère, quelle que soit sa naissance.

(2) Dumas, de l'Académie des sciences.

(3) *Les Religieuses bouddhistes depuis Sâkya-Mouni jusqu'à nos jours*, par Mme Mary Sumner, avec une introduction par P.-E. Foucoux, professeur au Collége de France. 1873, E. Leroux. — Sur le bouddhisme, voy. les Tables.

devant lui et le supplier d'instituer l'ordre des religieuses.

Sâkya-Mouni ne répondit d'abord que par un refus.

Ces femmes persistèrent : elles rasèrent leur tête, se couvrirent de vêtements grossiers, et renoncèrent à tous les plaisirs du monde. Elles prièrent Ananda, le disciple aimé du Bouddha, de les protéger et d'obtenir pour elles la grâce qu'elles avaient implorée.

Le Bouddha céda enfin, mais en prescrivant aux religieuses des règles sévères.

Alors s'ouvrirent de nombreux monastères, où toutes les opprimées eurent droit d'asile sans distinction de caste, pourvu qu'elles eussent vingt ans accomplis.

Cependant la postulante était soumise à des épreuves. Le noviciat ne durait pas moins de deux années. Une savante maîtresse était chargée d'instruire la nouvelle venue; elle lui posait certaines questions de dogme; par exemple :

— Quels sont les trois refuges?

La novice répondait :

— Le Bouddha, la loi et l'assemblée des fidèles.

Puis venaient toutes les questions d'une sorte de catéchisme qui, avec les siècles, devint très-compliqué.

Quand la préparation était jugée suffisante, un conseil de religieuses, assisté de quelques religieux, s'assemblait solennellement.

On introduisait la novice : elle saluait en joignant les mains.

— Réfléchissez bien à ce que vous allez faire, pensez-y bien, lui disait-on à plusieurs reprises.

Elle répondait :

— Je vais au refuge, vers le premier des hommes, le respectable Bouddha.

Alors une religieuse, s'approchant, demandait :

— Jeune femme, consentez-vous à faire raser vos cheveux?

Et sur sa réponse affirmative, les ciseaux faisaient tomber la chevelure de l'Indienne. C'était le symbole du renoncement à la beauté et aux parures.

La tête dénudée était lavée, et on bénissait les diverses parties qui composaient l'habit monastique.

Puis, la catéchumène revêtait une robe sans épaulettes; on drapait sur elle un manteau aux longs plis, et on plaçait dans sa main la sébile aux aumônes.

Le moment suprême était venu. La novice s'avançait vers l'assistance, s'inclinait devant son institutrice, et faisait ses adieux au monde :

— Je m'engage pour jamais à suivre la loi du vénérable Bouddha; j'abandonne tout ce qui ressemble au gouvernement d'une maison, et je prends tout ce qui est le caractère des religieuses mendiantes. (1)

Les vœux prononcés, une religieuse mesurait les heures sur un cadran; elle disait lentement les divisions du jour et de la nuit, et la façon dont les devoirs religieux étaient réglés.

Une dernière fois on répétait à la novice ce qu'elle devait faire et surtout ce qu'elle devait éviter.

Le Bouddha ne voulait pas qu'une volonté fût surprise; il fallait contracter de si graves engagements en toute connaissance de cause.

Ces cérémonies terminées, on quittait la salle de l'ordination.

La nouvelle initiée avait encore à subir, à l'intérieur du cloître, un autre examen minutieux dont voici les principales questions :

Ton père et ta mère ont-ils donné leur consentement à ton entrée en religion?

Tu n'es pas esclave?

Tu n'as pas volé?

Tu n'es pas nâga (dragon des eaux)?

Tu n'as pas blessé le roi; tu n'es pas irritée contre lui?

Tu n'es pas atteinte de lèpre?

Etc.

Ce dernier examen enfin terminé :

— Va, lui disait-on, tu n'es plus novice, et désormais tu t'appelles Bikchouni.

Le trousseau était bien simple. Les religieuses portaient pour seuls vêtements : 1° la *sanghati*, sorte de camisole ou blouse, serrée à la taille et descendant jusqu'aux genoux; 2° l'*outtara-sanghati*, manteau ou cape qui s'attachait sur l'épaule gauche et sous la droite, laissant tout un bras à découvert; 3° l'*antara-vasaka*, vêtement de dessous dont on s'enveloppait pour dormir.

Ces habits étaient teints avec de l'ocre rouge; le jaune appartient aux sectes modernes.

Outre ces trois robes ou tuniques, la religieuse possédait une ceinture, un vase pour les aumônes, une aiguille, un filtre, une lampe, un tapis et une mince couchette.

Les règles relatives à la cellule sont nombreuses. La cellule doit être consacrée. Elle a douze empans de long sur sept de large. Le lit est étroit et ne prête pas à la mollesse. La couverture est faite de laine brune et doit durer six ans. Le tapis, sur lequel on s'assied, est tissé avec deux parts de laine noire, une de laine blanche et une de laine brune; tout mélange de soie est interdit.

Si le tapis est renouvelé, on y ajoute une pièce du vieux tapis. Il en est de même pour la robe *sanghati*.

On ne met pas au rebut une sébile qui n'est brisée qu'en cinq endroits.

Jamais on ne remplit la sébile complétement.

L'étui à aiguilles ne peut pas être en corne, en ivoire ou en or.

On ne peut manger que ce qu'on a reçu comme aumône; tant qu'on n'a rien obtenu des personnes charitables, on ne doit apaiser la faim qu'avec l'eau seule.

On doit manger sans avidité et sans choisir les morceaux. La nourriture ne se compose que de riz, de racines ou de fruits. C'est seulement lorsque l'on est malade que l'on peut obtenir l'autorisation de se nourrir de viande, de beurre, de poisson et de sucre.

L'eau est soigneusement filtrée, à cause des insectes, car il ne faut ôter la vie à aucun être.

On ne peut allumer de feu dans la cellule qu'en cas de maladie.

On ne prend que deux bains par mois.

On fait une confession publique deux fois chaque mois, à la nouvelle et à la pleine lune. (1)

Les femmes mariées peuvent entrer en religion, avec le consentement de leurs maris.

Instruire la jeunesse, mendier et méditer, adorer les reliques du Bouddha, telles sont les principales occupations des religieuses.

Voici le tableau que Mme Mary-Sumner donne de la journée d'une religieuse :

Transportons-nous aux portes de Bénarès. Loin des bruits de la ville et du contact des étrangers, sur les confins d'une forêt, s'élève le couvent. Le jour vient de paraître. Déjà la religieuse est debout, se préparant à quêter le repas quotidien. Elle tient à la main la sébile destinée à recevoir les offrandes; le chapelet à cent huit grains pend à sa ceinture, et l'outtara fixé sur son épaule descend jusqu'à terre en plis flottants. Elle marche, mais pas à pas, pour ne pas écraser les insectes du chemin, la tête nue, ne portant pas le regard plus loin que « la lon-

(1) Extrait du *Doul-va*, ou Livre de la discipline.

(1) Extrait du *Pratimôkcha*.

gueur d'un joug. » Elle ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle ; pour elle le monde extérieur n'existe pas. Elle entre dans la ville ; point d'empressement, de l'humilité et du calme ; elle tend la main en silence, lui donnera qui voudra. On verse du riz bouilli dans la sébile ; elle mange sans avidité la portion qui lui est nécessaire, et retourne ensuite au couvent.

L'heure de la classe est arrivée ; les enfants se groupent autour de leurs institutrices (1). L'enseignement a ordinairement pour objet la doctrine du maître et ses légendes merveilleuses.

La classe terminée, la religieuse absorbe sa pensée dans la prière et la méditation.

La règle n'a pas été en tout temps aussi rigoureusement observée ; plus d'une fois il a fallu réformer les monastères.

Ils sont aujourd'hui beaucoup plus rares que dans les premiers âges du bouddhisme ; mais ils offrent encore un refuge aux femmes privées de leur protecteur naturel.

Au Japon, en ce temps-ci, la meilleure ressource d'une veuve est d'embrasser la vie religieuse. Lorsqu'une femme de trente ans a perdu son mari, elle serait déconsidérée si elle convolait en secondes noces. La plupart du temps, elle rase ses cheveux, prend le costume d'une bikchouni, tout en restant dans sa famille et en s'occupant de l'éducation de ses enfants. Elle obtient ainsi l'estime générale.

L'évêque de Birmanie, Mgr Bigaudet, a visité deux couvents de femmes bouddhistes dans son diocèse. L'un contenait soixante-dix religieuses, l'autre une cinquantaine environ. Les dames du pays vont là, de temps en temps, faire une retraite. Il y a aussi des religieuses qui vivent séparément dans de petites maisons attenant aux pagodes. Mgr Bigaudet rend justice à la bonne conduite des religieuses ; parmi elles, rien n'est plus rare qu'un scandale.

A Siam, les religieuses sont désignées sous le nom de *nang chy* (dames dévotes) : elles y sont respectées et saluées quand elles passent. Elles visitent les pauvres et les malades, entendent tous les jours la prédication, et restent des heures entières à prier dans les temples.

Les religieuses chinoises sont moins sympathiques : leurs manières sont rudes, leur apparence est peu prévenante. Elles ont la tonsure et portent la robe flottante comme les religieux chinois ; elles lisent une sorte de bréviaire composé et imprimé à leur usage.

Au Thibet, les couvents de femmes sont presque toujours situés au pied des montagnes, dans des vallées désertes et d'un abord difficile.

Il n'existe de communautés de femmes ni à Ceylan, le berceau du bouddhisme, ni dans l'Inde. Ce sont les dames ceylanaises du plus haut rang et de jeunes filles magnifiquement parées, qui quêtent de l'huile, du riz, du coton ou de l'argent pour les temples. Elles tiennent sur la paume de leurs mains l'image du Bouddha, voilée par un morceau d'étoffe blanche, et disent d'une douce voix : « Nous implorons votre charité en vue du sacrifice du Bouddha. »

PIAZZA UNIVERSALE (1).

Un auteur italien, Garzoni, a donné sous ce titre une description assez amusante des bouffons et des charlatans italiens au commencement du dix-septième siècle : en voici un passage :

Les acteurs des théâtres en plein vent s'imaginent qu'ils sont arrivés au plus beau résultat du monde quand ils ont fait rire la foule par de grossières plaisanteries. Dans les pièces qui se jouent sur leurs tréteaux, tout rime ensemble comme un poing sur un œil ; ils ne se soucient guère de cette question-là ; pourvu qu'ils puissent ramasser de l'argent, c'est tout ce qu'il leur faut, et en ceci ils sont très-habiles, car ils ont toujours l'esprit tourné de ce côté. Lors même qu'il leur serait facile de retrancher les passages grossiers de leur pièce, ils s'en garderaient bien, car ils s'imaginent qu'ils ne gagneraient rien s'ils ne poussaient les choses au dernier excès de grossièreté : aussi la comédie et tout l'*ars comica* sont-ils tombés dans le plus grand mépris des honnêtes gens, et messieurs les comédiens repoussés et honnis par des communes entières. Quand ces braves messieurs arrivent dans une ville, ils ne logent pas tout d'abord ensemble, car cela ne leur est pas permis ; ils se dispersent dans différentes hôtelleries : la première actrice est censée venir de Rome, le *magnificus* de Venise, la *ruffiana* de Padoue, le *zani* de Bergame, le *grazioso* de Bologne ; lorsque ensuite ils ont obtenu l'autorisation de demeurer ensemble, ils transportent leur ménagerie dans la même maison, et là où ils ont séjourné cela sent longtemps le désordre et la malpropreté.

A leur arrivée dans la ville où il leur a été accordé de donner des représentations, ils se font annoncer à grand renfort de trompettes, de tambours et autres instruments de plein vent ; une femme habillée en homme, tenant une épée à la main, paraît et crie à tous les carrefours : « Ceux qui veulent voir une belle comédie n'ont qu'à venir à tel endroit. » Alors la foule alléchée est conduite, pour trois ou quatre sous, dans une cour d'auberge où se trouvent des tréteaux tout préparés.

Le spectacle s'ouvre par une superbe musique ressemblant fort au braiement que pousseraient des ânes chantant en chœur ; puis paraissent des personnages bien ou mal attifés, qui font un tapage et un caquetage tels que chacun commence à trouver le temps long ; et si parfois quelqu'un se met à rire, cela provient plutôt de la naïveté des spectateurs que de la gaieté du spectacle. On voit alors un *magnificus* qui ne vaut pas un liard, une obole, un *zani* qui se tient comme une oie pataugeant dans une mare boueuse, un *rival* qu'on est vite excédé d'entendre, un *Espagnol* qui ne sait rien dire d'autre que *mi vida* ou *mi corazon*, un *pédant* qui fait un mélange inouï de toutes sortes de langues, un *buratinus* qui ne connaît d'autres gestes que de tourner son chapeau dans ses mains. Le meilleur d'entre la troupe n'est bon ni à cuire ni à rôtir, de sorte que tous les spectateurs sont bientôt fatigués et en arrivent à se moquer d'eux-mêmes, pour avoir eu la patience d'écouter des farces aussi stupides. Il n'y a que des gens complétement oisifs ou insensés pour s'y laisser prendre une seconde fois !

D'autres spectacles ont encore lieu tous les jours sur les places, les marchés et les foires ; par exemple, le spectacle des *Ceretani* ou marchands d'orviétan. On les nomme *Ceretani* en Italie, parce qu'ils viennent originairement d'un petit coin de terre en Ombrie appelé Cereto, non loin de Spolète. Ces sortes de gens sont arrivés à un tel renom et à un tel crédit, que lorsqu'ils se font annoncer ils ont plus de succès que le meilleur docteur ès sciences et que le plus fameux prédicateur. La foule court après eux en grandes masses, ouvrant les yeux et la bouche d'admiration, les écoutant un jour entier jusqu'à en oublier son Dieu et ses devoirs de famille. Plus d'un paysan apprend aussi à ses dépens qu'il faut savoir garder sa bourse en pareille bagarre.

Si l'on s'inquiétait, en voyant ces charlatans montés sur leur voiture ovale, avaler des morceaux d'arsenic, du su-

(1) Dans une des caves d'Ajounta, une scène semblable est sculptée.

(2) Voy. *Spectacle universel de tous les arts, métiers et professions en 1610*, par Garzoni. Venise, 1610.

blimé corrosif ou autres poisons afin de prouver l'efficacité de leur élixir comme contre-poison, qu'on se rassure en apprenant que si l'on est dans la saison d'été, ces braves charlatans se sont ingurgité force jeunes laitues préparées à l'huile et au vinaigre, et si l'on est en hiver, force moelle de bœuf, afin d'amortir l'effet du poison. Parfois aussi, pour faire les choses avec plus de sécurité encore, ils vont, avant de se rendre sur la place, dans la pharmacie la plus proche (et il en existe toujours sur la place du marché ou dans le voisinage); ils y choisissent quelques grains d'arsenic qu'ils enveloppent dans du papier, et prient l'apothicaire de leur envoyer ce petit paquet quand ils le feront demander. Puis, lorsqu'ils ont bien vanté leur marchandise, et qu'il ne reste plus qu'à en faire l'expérience, ils invitent un des assistants, « afin qu'on soit bien sûr qu'ils ne veulent pas tromper les gens », à aller lui-même dans la pharmacie voisine pour y acheter de l'arsenic. L'obligeant spectateur court de toutes ses forces pour ne pas entraver une expérience aussi importante, et pendant le trajet il fait cette réflexion très-logique, que bien qu'il lui soit arrivé



Un Charlatan, par Braün. — Fac-simile par Sellier.

maintes fois d'être attrapé, cette fois-ci cela devient impossible, car il va faire la plus grande attention et bien se tenir sur ses gardes. Il achète donc l'arsenic qu'il paye avec la petite somme remise par le charlatan, et revient en courant tout joyeux pour assistsr au miracle qui va s'accomplir. Le marchand d'orviétan tient en main ses boîtes et ses fioles, met dans l'une d'elles l'arsenic demandé; puis il apostrophe de nouveau la foule, car il ne faut pas faire avec trop de précipitation une action qui peut exposer à un si grand danger, et durant son discours il change la petite boîte contenant l'arsenic contre une autre où se trouve un mélange de miel et de safran qui forme une couleur toute semblable à celle de l'arsenic. Enfin il avale sa drogue avec des contorsions extraordinaires, comme s'il avait une peur affreuse, et les paysans restent là tout ébahis, s'attendant à le voir d'un instant à l'autre enfler comme une outre et éclater. Lui, se met une ceinture qu'il serre fortement, afin d'empêcher cette terrible aventure qu'il sait fort bien ne pas devoir arriver; puis il prend gros comme une noix de son orviétan, et toute enflure cesse à l'instant, comme si l'effet du poison était passé. « C'est, comme vous le voyez, mes chers Messieurs, un baume bien précieux »;

et les paysans délient les cordons de leur bourse et remercient Dieu de posséder dans leur village un homme aussi remarquable, et de pouvoir se procurer un baume si précieux pour une si modique somme d'argent.

De l'autre côté de la place se voit un autre quidam criant pour appeler la foule, comme si le diable lui-même avait accordé les cordes de sa voix; celui-ci porte sa marchandise dans un sac, sur son dos, et un petit chapeau de montagnard sur l'oreille. Les gens accourent, jeunes et vieux, impatients de voir tout ce qu'il apporte de merveilleux. Le charlatan commence alors toutes ses contorsions pour amuser les spectateurs et faire acheter ses marchandises : il y réussit souvent; parfois aussi il arrive qu'après l'avoir écouté quelque temps, la foule s'en va et laisse le fou crier tout seul tant que cela lui plaît; les gamins lui jettent de la boue... de sorte qu'il n'a plus qu'à empaqueter sa marchandise et à s'en retourner comme il est venu.

D'ailleurs ces braves messieurs se font du tort réciproquement; car tandis que l'un est occupé à débiter son discours pour entraîner la foule à acheter, un autre débouche d'une rue voisine : celui-ci amène avec lui une jeune fille habillée en garçon, qui saute à travers un cerceau comme un vrai singe; la foule ne manque pas de planter là le premier charlatan pour courir au second, qui commence à conter en bon florentin une farce quelconque, tandis que la jeune fille *travaille* sur un tapis posé à terre, attrape une bague dans le cerceau, se renverse en arrière, et prend sous le pied droit ou sous le pied gauche une pièce de monnaie avec une telle adresse, que c'est un charme que de la regarder faire. Enfin le charlatan en vient toujours à récolter le plus de sous qu'il peut.

Dans un autre coin de la place s'avance le *Milanais* avec une toque de velours à plumes blanches sur la tête; celui-là est habillé avec luxe, tout comme un grand seigneur, ce qui ne l'empêche pas de se livrer à toutes sortes de poses extravagantes, dans le but d'attirer la foule. Il se querelle avec son valet, qui attrape une bonne volée de coups. Ce valet rabat son bonnet sur ses yeux, met ses mains sur ses poches, et fait tous les gestes de la colère pour montrer comment il se vengera; mais dès qu'il s'agit de prouver son courage, il frissonne de peur, rampe sous sa banquette et jette de si grands cris que cela fait venir la foule en grand nombre. Ce moment est choisi par le seigneur Milanais pour offrir au public ses petites marchandises, afin que cet honnête public n'ait pas la peine de remporter tout l'argent qu'il aurait apporté.

Puis vient un magister *Leo* avec ses ballots de drogues, dont il cherche à prouver l'efficacité par des discours de deux heures de long, jusqu'à ce que les paysans tirent leur bourse; il y a même quelques « compères » qui sont venus de loin, disent-ils, tout exprès pour retrouver cet habile docteur, dont ils vantent les pilules pour les avoir expérimentées, et auquel ils en achètent de nouvelles. Les crédules auditeurs, prenant ces éloges en considération, ne sont que plus disposés à acheter, et le brave charlatan est si généreux qu'il fait cadeau à ceux qui lui achètent quelque chose d'un vermifuge pour les enfants, ou d'un remède contre la fièvre, le mal de dents, le bourdonnement d'oreilles.

D'autres jongleurs ont des singes, des chats de mer, des marmottes, des chameaux ou d'autres animaux des pays étrangers, et les badauds s'assemblent pour voir ces curiosités, qu'on annonce avec accompagnement de tambours, de fifres et de trompettes; d'adroits prestidigitateurs font paraître et disparaître des œufs dans des boîtes creusées, de sorte que les paysans ouvrent démesurément les yeux et la bouche; enfin, ces jongleurs imaginent tout au monde pour se procurer un auditoire; mais tous ceux-là ne sont que de vulgaires charlatans, tandis que ceux qui s'intitulent de la confrérie de Saint-Paul déploient beaucoup plus d'apparat, et se montrent précédés d'un grand chapeau flottant portant d'un côté l'image de saint Paul tenant une épée, et de l'autre un amas de serpents d'une dimension monstrueuse et ouvrant une gueule qui semble prête à dévorer les spectateurs. Le chef de la bande raconte l'origine de cette confrérie, et dit comment saint Paul fut mordu, dans l'île de Malte, par une vipère, sans qu'il en résultât pour lui le moindre mal; la même grâce s'est trouvée transmise à sa confrérie, ainsi qu'on en peut faire l'épreuve. De nombreuses contestations se sont élevées à ce sujet, mais on en est toujours sorti victorieusement, et il est facile de montrer, à l'appui de cette assertion, des lettres revêtues du sceau des autorités compétentes. Enfin l'orateur saisit sur sa table deux caisses : de l'une il sort un lézard de deux aunes de long et gros comme un bras, de l'autre une vipère; et il raconte comme quoi ces reptiles ont été trouvés dans le blé par des faucheurs, qui eussent couru le plus grand danger si un membre de la confrérie n'était venu à leur secours. Ce récit cause un tel effroi aux paysans qui l'écoutent, qu'ils n'osent plus retourner chez eux avant d'avoir avalé une pincée de poudre infaillible contre les morsures de vipère, et ils en rapportent pour leurs femmes et leurs enfants, afin de les « assurer » contre tous les reptiles connus et inconnus. Mais la représentation n'est pas terminée : il y a encore d'autres caisses à ouvrir; on les ouvre, et on en sort un serpent empaillé, un basilic et un jeune crocodile désséchés rapportés d'Égypte, un lézard des Indes, une tarentule de Campanie, ou quelque chose de ce genre de nature à épouvanter les villageois, qui achètent la protection de saint Paul, qu'on leur offre sur une petite pancarte en échange de quelque monnaie.

Sur ces entrefaites, tandis que la foule est encore là rassemblée, un autre personnage survient : celui-ci étend son manteau par terre, y place un petit chien qui sait chanter *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, fait presque autant de grimaces qu'un singe, aboie, sur l'ordre de son maître, contre l'individu le plus mal mis de la société, hurle contre le Grand Turc, fait des sauts de joie quand on prononce un nom favori du peuple; enfin, pour terminer le spectacle, qui n'a pas l'intention d'être gratuit, le maître du petit chien lui met un chapeau entre les pattes de devant et l'envoie, sur ses pattes de derrière, quêter près de messieurs les spectateurs, pour récolter quelques sous « qui lui sont bien nécessaires pour le grand voyage qu'il a à faire! »

Le citoyen de Parme, avec sa chèvre, ne peut manquer à une telle réunion. Il met cette chèvre au milieu d'un cercle qu'il lui a tracé et qu'elle doit parcourir en levant tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche; puis elle se tient perchée sur un pieu pas plus large qu'une main; elle lèche le sel qu'on lui a mis sous le pied; elle marche à reculons en portant une grande lance sur son dos. Bref, cette pauvre bête exécute, sous la direction de son maître, de tels tours qu'elle finit par gagner de quoi se nourrir. Puis un hardi sauteur de corde exécute ses gambades, et il en fait tant et tant, et de si périlleuses, qu'il finit par se casser une jambe ou même le cou. Parfois encore un jongleur turc se couche par terre et se laisse donner de grands coups de marteau sur la poitrine, tout comme s'il était une enclume; ou bien il enlève d'un seul coup une poutre enfoncée fortement dans la terre, ce qui lui obtient une bonne petite recette qui l'aidera à faire son pèlerinage à la Mecque.

On voit aussi de temps à autre un juif baptisé qui crie à tue-tête jusqu'à ce qu'il ait rassemblé autour de lui une

bonne partie de la foule; alors il entreprend le récit de sa conversion, d'où on peut tirer la conclusion qu'au lieu d'être devenu un vrai chrétien, il n'est devenu qu'un menteur et un vagabond.

En somme, il n'est pas de marchés ou de foires dans les villes et les villages qui ne voient venir des personnages de ce genre pour donner des représentations ou vendre des pilules, des élixirs, etc. L'un vous propose *oleum philosophorum*, la quintessence qui vous fait devenir riche immédiatement; l'autre, *oleum tassibarbassi* contre la fièvre; le troisième, du poison pour les rats et du baume d'acier pour ceux qui se sont cassé les membres, des lunettes qui vous font voir clair comme en plein jour dans les ténèbres; enfin, toutes sortes de choses merveilleuses. Un charlatan, plus habile que tous les autres, avale de l'étoupe, se l'enfonce jusqu'au fond du gosier et vomit du feu; un autre vend un parfum qui donne de la mémoire; un troisième se fait verser sur les mains de l'huile bouillante; un quatrième se lave le visage avec du plomb fondu; puis en voici un qui fait des entailles au nez ou aux oreilles de ses compagnons, avec un grand couteau, sans qu'il en reste aucune trace un instant après; en voici un autre qui sort de sa bouche plusieurs aunes de ruban, ou une lettre perdue par quelqu'un de l'assemblée.

Tels sont les tours des jongleurs, baladins et histrions ambulants qui n'ont pour se produire dans le monde d'autre métier que d'attraper les gens.

L'ÉPREUVE.

Voici ce que mon expérience m'a montré :

Lorsqu'un orage terrible vient fondre sur mon âme, elle semble se retirer en elle-même comme la chrysalide; le plus léger contact la fait tressaillir; elle reste suspendue en silence pendant de longs mois; seul un fil mince la rattache encore au monde! Cependant son infortune se transforme peu à peu en une armure solide qui l'entoure tout entière, et, cachée derrière cette armure, elle change insensiblement sa substance première; elle la purifie, et ainsi se forme peu à peu un être nouveau d'une nature supérieure, qui, d'un élan inconnu jusqu'alors, s'élance jeune et beau dans un nouveau monde.

Léopold SCHEFER.

LE BUREAU D'ÉDUCATION

DES ÉTATS-UNIS.

Chacun des États de l'Union américaine organise librement et avec la plus complète indépendance l'instruction publique de sa circonscription. Le gouvernement central n'intervient en aucune manière dans l'administration des écoles, et se borne à disposer en leur faveur d'une partie des terrains qui appartiennent à la nation.

Cependant il existe à Washington un *Bureau d'éducation* qui se rattache au ministère de l'intérieur et qui a été établi en 1867 par le Congrès. Ses attributions, quoique générales, diffèrent essentiellement de celles de notre ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

Il a d'abord pour mission de réunir et centraliser tous les renseignements relatifs à l'instruction du peuple, de quelque nature qu'ils soient, non-seulement au point de vue statistique, pour déterminer le nombre des écoles, celui des élèves, celui des maîtres, etc., mais encore sous le rapport de la législation, des méthodes adoptées, des résultats obtenus, etc. Ce n'est pas qu'il y ait une administration spéciale pour se procurer ces renseignements, et aucun droit de les exiger; mais les superintendants de chaque État, et tous ceux qui sont à même de lui fournir des indications, s'empressent de les lui communiquer. Par suite, le Bureau d'éducation se trouve en rapport avec les administrations des 48 États ou territoires, avec celles de 206 villes ou cités, avec 132 écoles normales, 144 écoles de commerce, 54 jardins d'enfants (*kindergarten*), 1455 académies ou écoles secondaires, 103 écoles préparatoires aux études des colléges, 240 institutions d'enseignement supérieur pour les jeunes filles, 383 colléges ou universités, 73 écoles spéciales pour les sciences, 115 écoles de théologie, 37 écoles de droit, 98 écoles de médecine, 585 bibliothèques, 26 musées artistiques, 53 muséums d'histoire naturelle, 40 institutions pour l'éducation des sourds-muets, 28 écoles pour les aveugles, 9 institutions pour les faibles d'esprit, 400 orphelinats, 45 écoles destinées aux petits vagabonds, etc. En total, le nombre des établissements scolaires ou autres avec lesquels le Bureau d'éducation se trouve en relation s'élève à plus de 4000. Quant au nombre des correspondants individuels, il dépasse 8000.

Un autre service que rend le Bureau d'éducation est de recueillir aussi des informations sur l'état de l'instruction, sur les lois en vigueur et sur les méthodes adoptées dans tous les pays du monde. A ce point de vue spécial, sa bibliothèque, bien que récente, est une des plus complètes que l'on connaisse. Elle renferme une importante collection de documents classés et catalogués de manière à pouvoir être facilement consultés.

Mais le Bureau d'éducation n'a pas seulement pour devoir de centraliser des renseignements, il a celui de les communiquer; selon sa propre expression, il est en quelque sorte un *clearing house* de l'instruction publique (1).

Chaque année, le Bureau d'éducation publie non-seulement un rapport général sur la situation de l'instruction publique aux Etats-Unis, mais encore un certain nombre de brochures qui font connaître soit les systèmes des écoles dans les pays étrangers, soit les méthodes pédagogiques, soit enfin les résultats obtenus dans les écoles américaines ou les progrès à y introduire, etc.

Voici les titres de quelques-unes de ces publications : — Rapport sur l'organisation de l'instruction publique en Suède et en Norvége; — l'Instruction obligatoire; — Influence de l'instruction sur le travail (2); — les Jardins d'enfants; — les Écoles de l'Inde anglaise; — l'Enseignement du dessin aux États-Unis, etc.

Ces « circulaires d'informations », très-instructives, n'ont à aucun degré le caractère de nos circulaires ministérielles; personne n'est tenu de se conformer à l'opinion du Bureau d'éducation. Le Bureau n'a aucun contrôle à exercer sur les écoles des différents États; il n'a aucune autorité administrative, même sur les territoires administrés directement par le Congrès. Son influence est toute morale, mais elle n'en est pas moins réelle et utile; les superintendants sont unanimes à reconnaître les services rendus par le Bureau d'éducation depuis sa création.

Le Bureau est dirigé par un commissaire général d'éducation qui touche un traitement de 3000 dollars (15000 francs). M. Henri Barnard a été le premier chargé de cette direction; M. Eaton, qui lui a succédé, est encore en fonctions. Tous deux étaient désignés à ce poste élevé par leur grande compétence en matière d'enseignement, et tous deux se sont acquittés de leur tâche avec autant de dévouement que de succès.

(1) Voy. Sur le *clearing house*, t. XX, 1853, p. 239.
On peut dire, en résumé, que c'est une sorte de bureau de liquidation, de compensation ou de virement, où les banquiers de Londres font entre eux l'échange des billets dont ils sont respectivement porteurs.

(2) Voy. p. 34, 47, 86, du présent volume.

L'ÉTRILLE.

Les portunes ou crabes-étrilles sont des crabes nageurs, non de haute mer, mais de rivage. Sur nos côtes de l'Océan et de la Manche, on en compte au moins sept espèces; sur celles de la Méditerranée, quatre ou cinq. Les portunes, ainsi que les autres genres voisins, sont tous faciles à distinguer des crabes vrais par leur dernière paire de pattes dont les tarses et les extrémités sont élargis en forme de nageoire et bordés de cils roides qui augmentent la surface de résistance à l'eau.

Notre gravure représente le portune qu'on trouve le plus ordinairement, surtout sur les côtes océaniques de la France et de l'Angleterre : on l'appelle vulgairement l'*étrille* ou le *crabe à laine*, ou le *crabe espagnol*, etc.; la science lui donne le nom de *Portunus puber*, Linn.

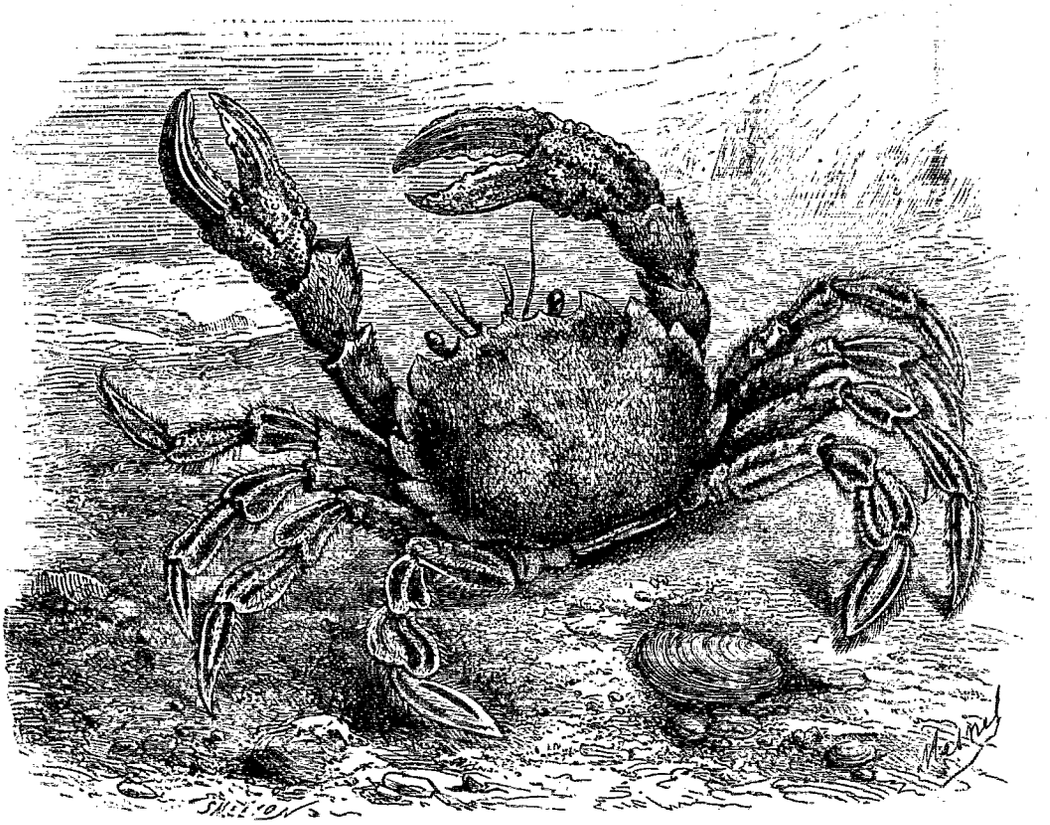
De même que tous les crustacés, les crabes subissent un grand nombre de mues, surtout dans leur jeunesse, et au moins une par an dans l'âge adulte. Ce n'est pas un médiocre sujet d'étonnement que la manière dont se peut renouveler une carapace munie d'une toison de poils roides comme celle de l'étrille. On manque absolument d'informations à cet égard : répétons, à cette occasion, que si l'instruction et par suite l'esprit d'observation étaient plus répandus, on n'en serait pas encore à ignorer des choses semblables.

Armé de pinces médiocres, l'étrille, quoique nageur, aime les rivages et se cache le plus souvent dans le sable vaseux, auprès des rochers. Sa nourriture consiste en petits mollusques et crustacés de faible taille. Peu agile, il se laisse prendre facilement; mais on ignore quand et comme il fait sa chasse; il se peut qu'elle soit nocturne.

Ces animaux paraissent vivre réunis en famille ou en société, tandis que les vrais crabes sont si peu sociables, qu'aussitôt que deux d'entre eux se rencontrent ils s'attaquent avec fureur : après le combat, le plus fort mange le plus faible.

Le nombre d'œufs des étrilles est prodigieux. Chaque femelle porte de quatre à six cent mille œufs, petits, globuleux, transparents. On croit savoir qu'elles font plusieurs pontes dans l'année.

L'étrille est fort recherché. Sa chair, plus abondante que celle des autres crabes, est aussi plus délicate; il s'en fait une grande consommation. On ne sait absolument rien sur l'incubation, l'éclosion des œufs, ni sur la forme des jeunes au moment de leur naissance.



L'Étrille; grandeur naturelle. — Dessin de Mesnel.

Dans les bacs de l'aquarium du Havre, en 1867, nous avons vu de temps en temps les étrilles exhaler par la bouche une bouffée de fumée blanchâtre qui, en y regardant de près, était composée de détritus extrêmement déliés. Est-ce un moyen que possède l'étrille de débarrasser son estomac de résidus non digestifs triturés par cet organe pour en extraire les parties assimilables?

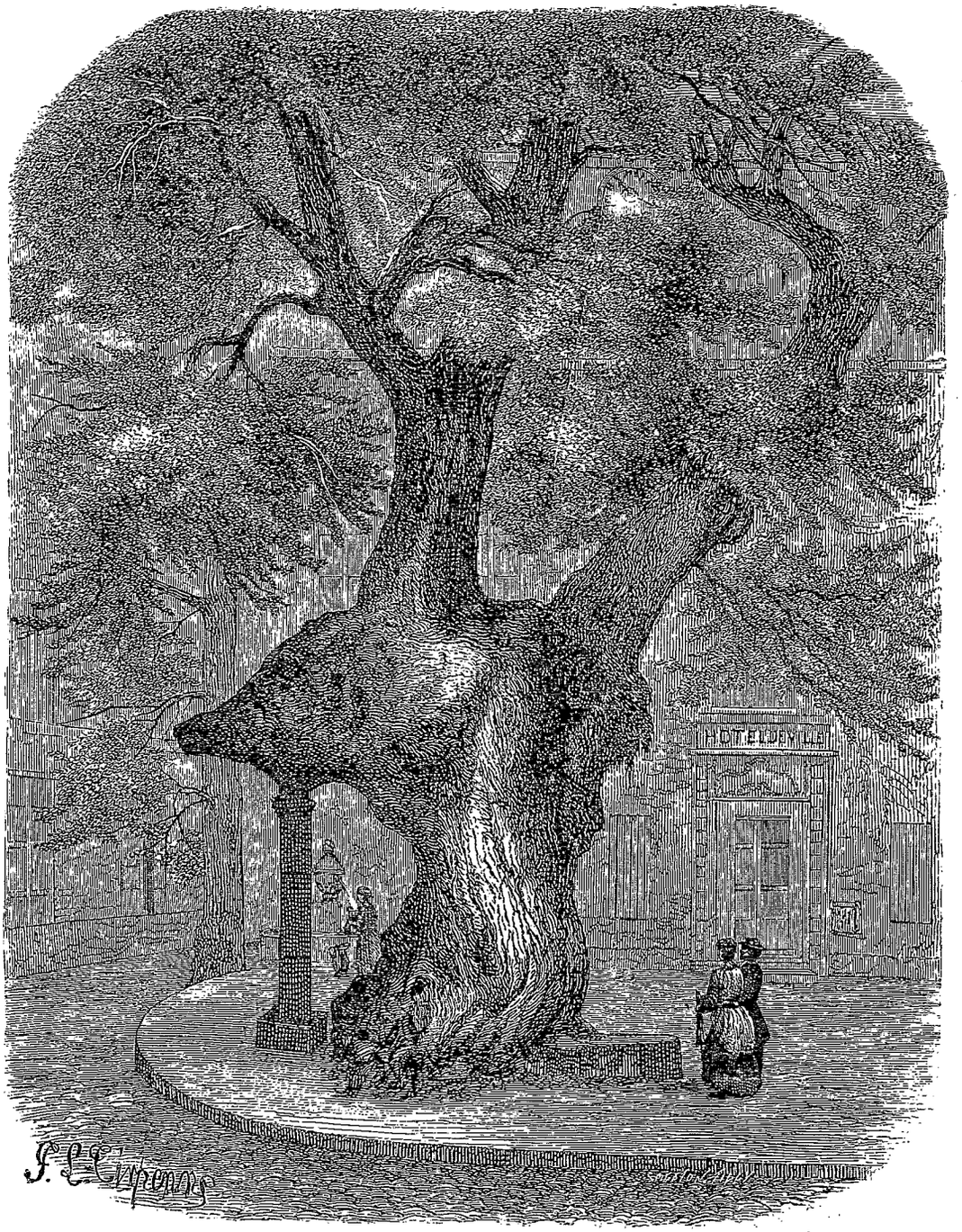
Les étrilles se reconnaissent facilement dans l'eau à leurs pinces minces et noires et à leurs pattes-nageoires bordées d'un listel également noir.

Le crabe enragé, carcin ménade (*Carcinus Mœnas*, Bast.), que l'on voit courir sur les plages avec rapidité, en Normandie, appartient aussi à la tribu des portuniens. Quelquefois il s'enterre dans le sable, mais il a cette propriété curieuse de pouvoir vivre très-longtemps hors de l'eau. A-t-il le moyen d'emporter avec lui une provision d'eau dans ses branchies, ou bien la forme des lamelles écartées de ces organes lui permet-elle d'absorber une certaine portion d'air en nature? On ne le sait pas encore. Ces portuniens sont également comestibles, et, en été surtout, on en apporte de grandes quantités à Paris.

L'ORMEAU DE LA PLACE CARAMY,

A BRIGNOLES

(VAR).



Le vieil Ormeau de Brignoles (Var). — Dessin de Tirpenne.

L'ormeau de la place Caramy, à Brignoles, est très-ancien, mais aucun document n'indique avec précision son âge.

On rapporte qu'en 1564, Charles IX, visitant la Provence et les ermitages de la Sainte-Baume et de Notre-Dame des Grâces en compagnie de Catherine de Médicis, du duc d'Anjou et de Henri de Navarre, s'arrêta à Brignoles, et que la cour fut divertie par les danses provençales exécutées sous l'ormeau de la place Caramy, qui avait déjà attiré l'attention du roi [1].

Autrefois le pied de l'arbre était, dit-on, baigné par les eaux de la rivière Caramy, qui en est éloignée aujourd'hui de plus de 200 mètres au nord. Le tronc immense, dont la forme est bizarre, a, comme l'arbre de Salernes [1], abrité pendant de longues années l'échoppe d'un savetier. Il y a quarante ans environ, ce savetier étant mort, la municipalité de Brignoles fit murer par prudence une partie du tronc. Ce pan de mur, qui est vis-à-vis la place, est couvert d'affiches de toute sorte : on vient les lire et causer. Combien de générations ont

[1] On dit aussi que les mêmes voyageurs virent à Hyères un oranger qui avait porté quatorze mille oranges, et qui était d'une grosseur si furieuse (*sic*) que le roi, le duc d'Anjou et le roi de Navarre, s'étant pris par la main, purent à peine l'embrasser. On grava sur son tronc ces mots : *Caroli regis amplexu glorior.*

[1] Voy. p. 145.

de même échangé leurs sentiments et leurs pensées près du vieil arbre!

La partie de l'ormeau soutenue par une colonne s'avançait autrefois de près de 2m.50, et se creusait en forme de caverne. Les enfants, en passant par la partie aujourd'hui murée, pouvaient arriver au haut de l'ouverture. Un jour de fort mistral, pendant l'invasion de 1815, une troupe d'Autrichiens campaient sur la place Caramy; tout à coup, une branche qui surmontait cette excroissance fut brisée par le vent, et, dans sa chute, tua deux soldats.

Ce fut à la suite de cet événement qu'on plaça cette colonne, afin de prévenir de nouveaux accidents.

LES ENNEMIS DES LIVRES.

Suite. — Voy. p. 102, 262.

UN LIVRE SUR L'ART DE LA PATISSERIE PAYÉ 3200 FR. — SORT FACHEUX DES LIVRES DE CUISINE. — LE LIVRE QUI RACONTE LES AVENTURES DE SANCHO PANÇA ET DE SON GLORIEUX MAITRE N'A PAS EU UN MEILLEUR SORT.

Il y a une classe d'honorables industriels dont Brillat-Savarin (lequel, on le sait, était un vrai bibliophile) a célébré les talents et qu'il nous faut introduire ici, bien que ce soit certainement à contre-cœur. En dépit de leur utilité incontestable, on verra que les cuisiniers et les pâtissiers leurs émules, auxquels nous associons les chefs d'office et les aides de cuisine, ne peuvent être rangés parmi les amis des livres.

Par quel nom, en effet, peut-on les désigner quand on vient à se rappeler qu'on leur doit imputer la destruction complète d'un Elzevier dont les bibliophiles déplorent depuis plus de deux siècles la destruction à peu près absolue?

Ne demandez point *le Pâtissier françois*, publié à Amsterdam en 1655, à la plus belle des bibliothèques connues, vous ne pourriez l'y rencontrer; et cependant ce petit volume in-12 a été vendu récemment; il n'a fait qu'apparaître à la vente Pottier; il a été enlevé pour 2 910 francs; il a trouvé acheteur à 3200 francs (catalogue Capron); puis la somme a paru trop modeste; on affirme qu'elle ira plus haut.

Si la rareté prodigieuse d'un livre de ce genre est connue de tous ceux qui s'occupent de bibliographie, si l'édition entière qu'en avaient donnée les maîtres de la typographie hollandaise, Louys et Daniel Elzevier, a pu disparaître, à qui imputer la destruction de tous les exemplaires de ce précieux volume, si ce n'est aux artistes culinaires de grande maison qui ont étudié dans ses pages élégantes les secrets les moins connus de la gastronomie transcendante?

Qui ne connaît en bibliographie le nom à peu près ignoré ailleurs de Taillevent, le fameux cuisinier du roi notre sire (François Ier)? Ouvrez le catalogue de Yemeniz, la dernière autorité en ces sortes de matières, et vous verrez que le très-mince volume qui renfermait, en 1515, les plus doctes secrets de l'art culinaire (et il n'a pas plus de quelques pages in-16), ne s'est pas vendu moins de 500 francs à la vente de J.-J. Debure, et encore ne s'agissait-il que de l'édition de 1542! (1)

Ceci se comprend, et à la rigueur on peut admettre la valeur archéologique du livret que nous venons de signaler; mais que dire alors des Œuvres de M. de la Varenne, *escuyer de cuisine* de M. le marquis d'Uxelles, imprimées à Lyon en la dernière année du grand siècle? Eh bien, *le Cuisignier françois* (sic), ou *l'École des ragoûts*, qui parut en 1699, revêtu, à la gloire de l'art, d'une somptueuse reliure de maroquin vert sortie des ateliers de Capé, ne s'est pas vendu beaucoup moins cher que maître Taillevent. Pourquoi vous nommer après cela le *Traicté de la nature des viandes*, du docte Balthazard Pisanelli, petit in-12 publié à Saint-Omer en 1620? Comment vous expliquer la riche reliure de Closs qui recouvre *l'École* (anonyme) *des ragoûts*, ou *le Chef-d'œuvre du cuisinier*, qui ne parut à Lyon, chez Jacques Canier, qu'en l'année 1688, en pleines magnificences du temps de Louis XIV? Ces livres sont désormais introuvables, ou, pour mieux dire, ils apparaissent à des intervalles si rares dans les ventes les plus renommées, qu'il faut être un bien riche amateur pour en faire l'acquisition. Ces fruits de l'art de bien vivre que nous envient les étrangers n'apparaissent qu'en de bien rares occasions qu'il faut saisir au vol. Et à qui la faute? ne va-t-on pas manquer de nous demander. Cette prodigieuse rareté, par exemple, du livre de 1655, d'une œuvre sortie de l'atelier des Elzevier, ne peut être due qu'à l'incurie de messieurs les *escuyers de cuisine*, qui ont laissé disparaître un tirage entier de ce petit volume dont le prix monte du double, pour ainsi dire, lorsqu'on ne l'a point dépouillé de son titre ou bien de l'image dont il doit être orné; ils n'ont point exercé une surveillance assez active sur leurs subdélégués, qui, hélas! et durant le grand siècle, apprenaient rarement à lire. Il en coûte sans doute pour prononcer un dernier arrêt contre ces utiles auxiliaires du plus glorieux des pâtissiers; mais personne plus qu'eux ne mérite la fatale dénomination de vrais ennemis des livres; et si notre petit volume elzévirien se paye au delà de mille écus, c'est bien à eux qu'il faut s'en prendre... Convenons cependant que dans ce jugement, qu'on ne saurait trop justement leur appliquer, il y a en leur faveur bien des circonstances atténuantes, et qui ressortent de leurs fonctions elles-mêmes. Comment veut-on, en effet, qu'un *chef*, environné de vingt fourneaux, se mette en peine d'un livre, fût-il le chef-d'œuvre typographique du plus grand imprimeur d'Amsterdam? Il en tire bien la lumière qui le guide, mais il l'abandonne dans l'action. Quand les casseroles sont bouillonnantes, quand la friture mugit dans la poêle, quel sang-froid ne faudrait-il pas conserver pour éviter les étincelles et les taches, qui ne respectent pas plus un Elzevier qu'un vulgaire *Cuisinier bourgeois!*

Ces flammes actives qui dorent si bien un rôti, ces coulis parfumés qui s'épanchent lentement, mais toujours en laissant leur trace, sont autant d'agents destructeurs qui font périr une édition! Bien heureux serait le marmiton

(1) Le *Cuisinier françois* manque en réalité dans toutes les collections elzéviriennes; on le remplace d'ordinaire par le livre suivant, dont nous n'avons pas manqué de parcourir les pages immaculées à la Bibliothèque de la rue Richelieu; nous en offrons le titre aux curieux : « le Cuisinier françois, enseignant la manière de bien apprester toutes » sortes de viandes grasses et maigres, légumes, pâtisseries et autres » mets qui se servent sur les tables du Roy (*sic*) que des particuliers, » avec une instruction pour faire des confitures et des tables nécessaires, par le sieur de la Varennes, escuyer; dernière édition, augmentée et corrigée. A la Haye, chez Audran Vlacq, 1656, in-18. » C'est un livre rare, et qui monte aux prix les plus élevés.

(1) La première aurait été imprimée, selon Brunet, par Pierre Schenck. Le livre ne peut avoir été composé, selon le spirituel S. du Roure, avant 1455. Faisons observer en passant que les titres du Taillevent varient à l'infini : tantôt c'est le « Livre du grand cuisinier de » France »; d'autres fois c'est le « *Viandier* pour appareiller toutes » manières de viandes, que Taillevant, queux du Roy nostre sire, » fist », etc.; petit in-4° goth., faisant partie de la réserve sous le numéro Vi 927. Voici le titre de l'exemplaire petit in-12, que nous avons copié nous-même sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale : « le » Liure de grant et très excellent cuisinier Taillevent, le quel est profitable à toutes manières de gens lesquels ce veullent mesler dabiller » (*sic*) toutes sortes de viandes tant fresches que sallées, aussi de poisson de mer q de aue doulce q pour le service de Roys, princes q en » aultres grosses maisons »; goth., n° 2733 L.B.K. Réserve.

qui connaîtrait le trésor que ses patrons lui ont transmis; mais, dans son innocence, il immole sans remords un la Varenne ou bien un Taillevent qui ferait sa fortune s'il le portait à Techener ou bien à Bachelin de Florenne. Et puis, il faut joindre au récit des terribles incidents énumérés ici les subits emportements de ces braves aides-cuisine, qui, désespérant de ranimer un feu qui s'est éteint, enlèvent avec une rage inexorable les pages les plus utiles du premier livre qui tombe sous leur main, et qui y passera tout entier si la flamme est lente à paraître... Nous faisons ici la part du feu; mais ne souriez pas trop, défiant lecteur; nous pourrions également faire celle de quelques ménagères qui songent bien plus aux délicatesses de l'office qu'aux vagues curiosités de l'histoire qu'elles tiennent trop souvent pour superflues. Pour peu qu'on ait hanté les cercles bibliographiques, comment ignorer aujourd'hui que de siècle en siècle des milliers de pots de confiture ont été hermétiquement fermés aux dépens des documents historiques les plus secrets ou les plus importants? La correspondance du cardinal de Granvelle (l'heureux confident de Charles-Quint), qui ne compte pas moins de quatorze gros volumes publiés par ordre de Guizot, en aurait offert plus de vingt aux âges futurs, si les ménagères d'un antique château de la Franche-Comté n'avaient pas eu plus de sollicitude pour leurs pots de conserves que pour des souvenirs diplomatiques écrits sur vieux parchemin.

Si nous le voulions, les regrets et les anecdotes se multiplieraient ici hors de proportion, et ils prendraient même les caractères les plus variés. Que de papiers précieux à jamais détruits, ne fût-ce que pour en faire des papillotes! Que de bouquets parfumés entourés sans miséricorde des plus belles pages d'un antique chartrier! Que de feuillets détruits, et dont la science fera toujours son deuil, employés pour garantir la reliure splendide du livre le plus insignifiant!

Qu'on juge encore de ce qui doit advenir lorsqu'un livre a dû servir aux études permanentes de quelques écoliers indociles et surtout peu soucieux des premiers soins que demande une lecture bien entendue. L'anéantissement d'une édition entière peut être quelquefois constaté. C'est le spirituel Nodier dont les recherches nous ont prouvé qu'une réimpression d'un livre d'Érasme, tiré à 24 000 exemplaires, n'avait pas laissé la moindre trace (1). Nous-même, nous sommes en mesure de prouver qu'il n'y a pas en ce moment à Paris un seul exemplaire des deux premières éditions (2) de ce fameux Don Quichotte de la Manche, que traduisit, pour l'amusement du jeune Louis XIII, l'habile César Oudin. Jusqu'à ce jour toutes nos recherches ont été vaines pour découvrir ce précieux volume. Qu'on juge par ces deux exemples, dont il faut nous contenter ici, du complet anéantissement où tombent certains ouvrages, et de l'inexorable rapidité avec laquelle travaillent les ennemis des livres.

La suite à une autre livraison.

(1) Voy. le *Bulletin du bibliophile*, publié chez Techener, années 1834 et 1835. — « Les six premières éditions des *Colloques d'Érasme* »s'étant épuisées à Paris en peu d'années, l'illustre Symon de Colines... »se crut obligé de les publier de nouveau à 24 000 exemplaires; et »cette édition elle-même, enlevée en quelques jours, fut bientôt si usée »à la lecture qu'on ne la retrouve plus. »

(2) La première édition de ce roman si amusant et si complétement anéanti doit porter la date de 1614 ou de 1615; elle n'apparaît nulle part. La seconde fut imprimée en 1616; un bibliophile passionné, M. Leopoldo Rius, qui réside à Barcelone, est le seul à la posséder. L'édition qui existe à la Bibliothèque nationale ne remonte qu'à 1645; celle de la Bibliothèque de l'Arsenal porte le millésime de 1639. M. Rius est parvenu à réunir 305 éditions du Don Quixote dans toutes les langues. Voici le titre du livre, aujourd'hui introuvable, par lequel Cervantes fut connu pour la première fois en France; Brunet ne le cite même pas : « le Valeureux D. Quixote de la Manche, ou l'Histoire de »ses grands exploits d'armes... Traduit fidèlement de l'espagnol par »César Oudin. Seconde édition, reueüe et corrigée. A Paris, chez Jean »Foüet, 1616. » In-8 de 720 p. 8 ff. prél. et 4 pour la table. Le privilége accordé à Fouet est daté de Paris, le 17 mars 1614. Avis aux amis des livres qui seraient en possession de cette rareté.

LA PLANÈTE JUPITER EN 1874.

La planète Jupiter est le monde le plus considérable de tout le système solaire; c'est le personnage principal de la grande famille de l'astre radieux; c'est la province la plus vaste de cette immense république dont la Terre n'est qu'un modeste département; mais c'est encore un des globes les moins connus et l'un de ceux qui demandent à être étudiés au télescope avec le plus de soin et le plus d'assiduité.

L'année qui vient de s'écouler a été très-favorable à son observation, et les astronomes ont pu prendre un grand nombre de dessins de cette fameuse planète. Or, le caractère le plus curieux, et, si l'on ose dire, le plus original de cette planète est précisément la singulière variété qu'elle présente aux observateurs. Elle ne reste pas la même deux années de suite, ni même deux jours de suite. A l'exception du fait constant des bandes ou traînées sombres qui traversent toujours son disque de l'est à l'ouest, et qui sont certainement le résultat de son rapide mouvement de rotation, elle offre dans les détails de son aspect la plus étonnante variabilité. Tantôt ses bandes caractéristiques sont étroites, tantôt elles sont larges; tantôt elles se touchent et tantôt elles sont séparées par des intervalles lumineux. Un jour elles sont parsemées de taches blanches; un autre jour elles paraissent unies et formées d'une teinte plate uniforme. Parfois les bords de ces bandes sont déchiquetés comme des nuages bouleversés et déchirés; parfois ils se dessinent sous la forme d'une parfaite ligne droite. Quelquefois le disque de Jupiter est tout entier illuminé et coloré en jaune orangé comme par la lueur d'une immense aurore boréale; quelquefois aussi il paraît plus terne et plus assombri. Il y a des taches, soit sombres, soit claires, qui ont persisté pendant plusieurs mois et même plusieurs années; il en est, au contraire, et c'est le cas le plus général, qui ne durent que quelques heures.

Pour donner à nos lecteurs une idée exacte des variations dont la surface de cette planète est susceptible, nous avons réuni ici douze dessins, faits très-scrupuleusement dans le courant de l'année 1874 (1).

Jupiter est passé derrière la Terre, relativement au Soleil, c'est-à-dire juste à l'opposé du Soleil, ou, selon le terme consacré, à son opposition, le 17 mars. Avant cette époque, il passait au méridien après minuit. A cette époque son passage avait lieu à minuit. Après cette date il avait lieu avant minuit, de sorte que les mois de mars, avril et mai ont été les plus favorables pour les observations du soir. C'est par la comparaison de ces divers dessins que l'on peut le mieux juger de la variabilité singulière de ce monde immense.

Voici les détails consignés sur le registre d'observation à la date de chacun des aspects représentés ci-dessous. On a choisi les meilleurs jours, ceux où l'atmosphère terrestre était la plus pure et la plus favorable pour l'examen de la planète. Les observations ont été faites à l'aide d'un télescope Foucault de 20 centimètres, et à l'aide d'oculaires grossissant 120, 200 et 300 fois, employés suivant l'état de l'air.

N° 1 (8 mars). — La bande la plus marquée du disque est celle qui est désignée par la lettre *a*. Sa nuance est entre le *marron* et le *cho-*

(1) Par M. Camille Flammarion.

colat Elle n'occupe pas juste l'équateur, mais se trouve au-dessous, c'est-à-dire au sud. Dans tous ces dessins, les images sont droites, telles que le télescope (qui ne renverse pas les objets comme les lunettes) les offre à l'observateur : l'est est à gauche et l'ouest à droite. Cette bande foncée disparaissait en se fondant près des bords.

On remarquait en même temps une bande *jaune* marquant l'équateur et située au-dessus de la précédente. Elle était un peu moins large que la bande foncée précédente, et parsemée de taches de nuance *orange*. Cette zone équatoriale est marquée *b* sur la figure.

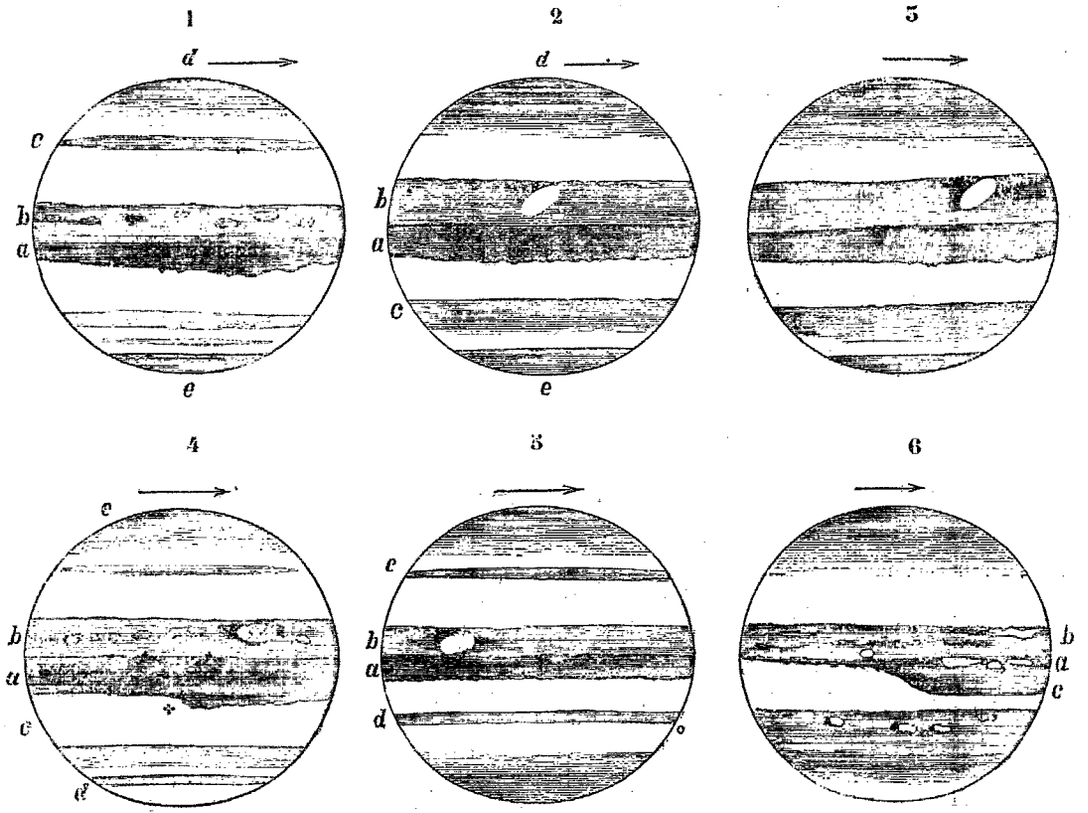
Au-dessus de cette zone s'étendait une région blanche; puis, en *c*, une légère traînée grise. Après une nouvelle région vide, on distinguait la calotte polaire boréale nuancée d'une teinte *violacée*.

D'autre part, au-dessous, au sud de la bande foncée, s'étendait une vaste région blanche, au delà de laquelle on distinguait la calotte polaire australe nuancée d'une teinte *gris-jaune*.

N° 2 (30 mars, 8 h. 30 m.). — La bande qui se fait remarquer la première est également la bande foncée *a*, colorée d'une nuance *jaune-chocolat* qui s'allonge au-dessous de l'équateur. On remarque ensuite la bande *b*, *jaune clair*, bordée au nord par une bordure un peu plus foncée. On aperçoit vers le milieu de *b* une tache blanche, de forme ovale, qui croise obliquement la bande jaune. « En arrière de cette tache blanche, relativement au mouvement de rotation de la planète qui s'effectue de gauche à droite, on distingue très-facilement une tache foncée, presque noire, que je prends d'abord pour un satellite ou son ombre (ces notes sont copiées textuellement sur le registre de l'astronome); mais les quatre satellites sont visibles hors du disque, trois à droite et un à gauche : cette tache n'est donc pas due au passage d'un satellite. En l'examinant attentivement, on voit, du reste, qu'elle n'est pas ronde. Cette ombre, qui tient à la tache blanche et qui la suit dans son mouvement de rotation, est-elle produite par elle? Je n'ose le décider, car treize jours seulement après l'opposition, le Soleil se trouve presque juste derrière nous et ne semble pas pouvoir produire un pareil angle, à moins que cette tache blanche ne flotte à une grande hauteur au-dessus de la surface de Jupiter. Serait-ce un phénomène analogue à la pluie suivant un nuage? Mais cette tache blanche occupe une surface énorme, et son diamètre surpasse de beaucoup celui de la Terre. »

Une zone blanche succède à la bande jaune, et insensiblement se laisse occuper par la calotte polaire boréale *d*, nuancée d'un léger *gris-bleu* violacé.

Au sud de la bande foncée s'étend aussi une zone blanche, très-bien



Variations d'aspect de la planète Jupiter en 1874.

définie, au delà de laquelle on distingue fort bien une bande *gris-jaune* foncé *c*, bordée comme *b*, au nord, d'un bord plus foncé. Vient enfin, en *e*, la calotte polaire australe, nuancée d'un léger *gris-bleu* violacé.

Des nuages passent de temps en temps sur Jupiter : la tache blanche *c* est la marque qui disparaît la dernière.

N° 3 (30 mars, 9 h. 30 m.). — Cette observation a été faite une heure environ après la précédente, le même soir, pour constater la marche de la tache blanche dans le sens du *mouvement de rotation de la planète*. Ce déplacement était très-sensible, comme on le voit. L'ombre suivait toujours la tache. Une heure plus tard, cette curieuse tache arriva vers le bord occidental de la planète et disparut. L'aspect général de Jupiter n'avait pas beaucoup changé.

Malheureusement le temps s'opposa le lendemain et les jours suivants aux observations qui auraient pu permettre de suivre cette tache. Toutefois, c'est probablement elle qui est encore visible dans les observations suivantes.

N° 4 (8 avril, 9 h. 30 m.). — Le trait caractéristique de la planète est toujours la bande *chocolat a*. Au-dessus d'elle, la bande *b* paraît *jaune* foncé : on distingue à première vue une tache noire, et devant elle une tache blanche, pâle, beaucoup plus vaste, à peu près ovale. Cet aspect rappelle beaucoup celui qui vient d'être signalé dans les deux précédentes figures, avec ces différences que l'ombre est plus noire, la tache moins lumineuse, et non oblique, mais allongée à peu près de l'est à l'ouest. Serait-ce la même tache vue le 30 mars? En adoptant la rotation de la planète de 9 h. 55 m., le méridien de cette tache serait revenu au milieu du disque (au point observé le 30 mars à 8 h. 30 m.) à 2 h. 50 m., et à minuit 45 m. le 8 avril. Mais la tache observée était à l'ouest du méridien central de 1 heure environ; elle était passée en cette position vers 8 h. 30 m. Si c'est la même tache, elle avait un mouvement propre, différent du mouvement moyen de rotation de la planète. Cette hypothèse est d'autant plus probable que le 5, à 8 heures du soir, il y avait sur le disque de Jupiter une tache blanche placée comme celle du 30 mars, et qu'à raison de 9 h. 55 m., cette tache-ci aurait dû revenir à 5 h. 25 m. et être invisible à 8 heures. Combien a-t-elle fait de rotations du 30 mars au 8 avril? C'est ce que l'on ne peut deviner. A-t-elle été plus vite ou moins vite que le corps de la planète? C'est ce que des observations quotidiennes seules auraient pu constater si le ciel n'avait pas été couvert.

Le 8 avril, on remarquait aussi sur la zone blanche *c* une région plus lumineuse à l'endroit marqué du signe +. La calotte polaire *d*, qui vient après cette zone, est d'un gris jaunâtre. Il en est de même de la boréale. En *d*, on distingue fort bien une bande grise plus foncée que le fond blanchâtre sur lequel elle se détache.

N° 5 (17 avril, 9 h. 15 m.). — On voit encore une tache blanche sur la bande jaunâtre *b*; elle avance vers le milieu du disque, où elle arrive vers 10 heures; elle est également suivie, comme dans les observations précédentes, d'une ombre foncée. Elle est plus ronde que celle du 8 avril, et sans obliquité aussi. Son passage au méridien central ayant eu lieu, le 17, à 10 heures, aurait eu lieu, le 8, à 9 h. 25 m. du soir. Or, le 8, la tache était au centre vers 8 h. 30 m. Si c'est la

même tache, la conclusion relative à l'indépendance du mouvement est la même que dans le cas précédent.

La bande foncée *a* est très-nettement définie ; sa nuance est *marron*. Aux latitudes désignées par *c*, une traînée brune limite nettement les régions boréales circompolaires. On voit une autre bande en *d*, à l'ouest de laquelle arrive le premier satellite, qui va disparaître derrière le disque de la planète.

N° 6 (19 avril, 8 heures). — Ciel admirable. Jupiter singulièrement curieux à étudier ce soir. L'œil émerveillé y distingue entre autres curiosités les détails suivants :

1° Sur l'équateur même, on remarque une tache blanche en forme de traînée, suivie par une longue ligne foncée, droite et mince ;

2° Une autre traînée blanche paraît au-dessus, plus rapprochée du bord occidental, et suivie aussi d'une ligne foncée analogue à la première et s'allongeant également jusqu'à l'autre bord ;

3° Entre ces deux lignes foncées, la bande est parsemée de petites lignes sombres et comme déchiquetées ;

4° Au-dessous de la ligne noire n° 1, une zone foncée arrive obliquement et la croise au point indiqué ;

5° La région qui s'étend au-dessous de cette zone est très-blanche ;

6° Sur les premières latitudes circompolaires australes, on remarque des points plus foncés et trois petites taches blanches ;

7° Au-dessus de la traînée n° 2 s'étend une région blanche ;

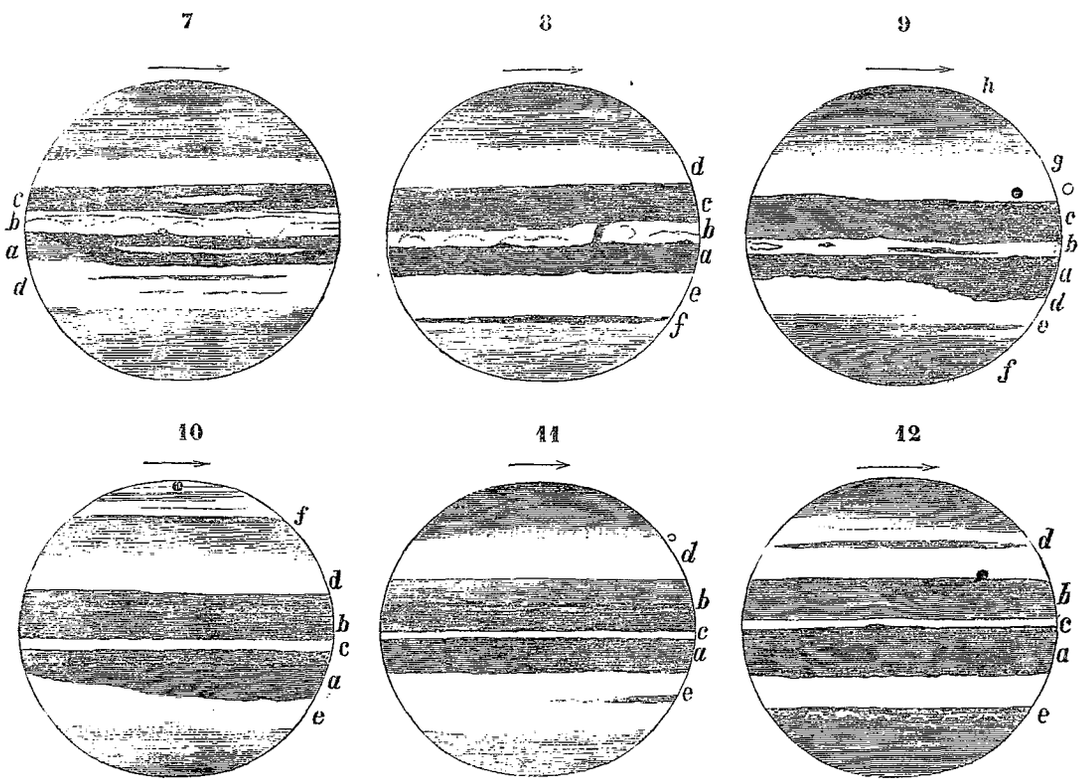
8° La calotte polaire supérieure paraît d'un gris homogène.

Le détail qui frappe le plus dans cette étrange métamorphose de la planète, c'est la ligne foncée, presque noire, signalée au n° 1, toute droite, à laquelle vient se greffer la ligne courbe dessinée au-dessous.

On remarque aussi que les taches blanches ont incontestablement des ombres derrière elles.

Ayant suivi la rotation de la planète jusqu'à 9 heures, la tache n° 2 disparut en passant de l'autre côté, et la tache n° 1 arriva près du bord ; sa traînée noire ne parut plus aussi droite, mais contournée au point de jonction de la courbe qui la rencontre, comme sous l'influence de celle-ci. Après 9 heures, l'observation fut empêchée par des nuages, lesquels étaient lumineux, fait que l'auteur a assez fréquemment observé au mois d'avril.

N° 7 (21 avril, 9 heures). — L'aspect de la planète est de nouveau fortement changé. On remarque en *a* la bande *chocolat ;* elle n'est pas homogène, mais traversée par un filet blanc, et elle se termine à l'est par un angle aigu. La bande jaune *b* est parsemée de noyaux blancs.



Variations d'aspect de la planète Jupiter en 1874.

Vient ensuite au-dessus une bande brune *c*, traversée aussi par un filet blanc peu étendu. Après une zone blanche, on arrive aux latitudes boréales ; la calotte polaire est *bleuâtre*. Sur l'hémisphère inférieur ou austral, on remarque d'abord une zone blanche *d*, sur laquelle on distingue un filet gris, et, au-dessous, deux traces filiformes brunes. La calotte polaire australe est *jaunâtre*. On voit quelle différence d'aspect Jupiter offre avec l'avant-veille.

N° 8 (22 avril, 10 heures). — C'est toujours la bande foncée chocolat qui se fait remarquer la première. Elle présente à l'endroit indiqué une traînée grise recourbée, presque à angle droit, qui traverse la région *b*, blanche, formée de noyaux séparés, et s'étend jusqu'à la région *c*, nuancée d'une teinte jaune foncé : *d* est une zone blanche ; il en est de même de *e*. On remarque en *f* une ligne grise.

N° 9 (25 avril, 9 h. 15 m.). — La lumière de la Lune gêne un peu l'observation, car Jupiter n'en est qu'à 20 degrés. Néanmoins, on distingue fort bien les marques suivantes, inscrites par ordre de visibilité :

a, bande foncée, nuance *chocolat ;*
b, bande équatoriale, blanche, mince, diversifiée ;
c, bande *jaunâtre*, en traînées ;
d, bande blanche ;
e, ligne foncée ;
f, calotte polaire teintée de *bleu violacé ;*
g, bande blanchâtre ;
h, calotte polaire *jaunâtre*, plus foncée que la bande *c*.

Le premier satellite vient de passer sur la planète et y produit une ombre absolument noire. Le 25 mars précédent, deux satellites, le 2e et le 3e, passaient sur la planète ; l'ombre du 3e était *noire*, mais l'ombre du 2e était *grise*. M. Flammarion en a fait l'objet d'une communication à l'Institut concluant en faveur de *l'existence d'une atmosphère autour de ce satellite*. Le 25 avril, l'ombre était tout à fait noire, c'est-à-dire normale.

N° 10 (19 mai, 8 h. 45 m.). — Après une longue série de mauvais temps, voici le premier beau jour du « joli » mois de mai. Le télescope tourné vers Jupiter permet d'y découvrir de curieux détails, et en particulier l'ombre d'un satellite juste sur le pôle de la planète. C'est une tache ronde, noire comme de l'encre, qui tout d'abord ne semble pas pouvoir être rapportée au passage d'un satellite entre le Soleil et Jupiter, car aucun d'eux n'est sur le disque. Le 3e est à sa plus grande élongation, et ne saurait par conséquent causer cette ombre. Le 2e est derrière la planète et caché par elle. Le 1er est à l'est de Jupiter, et marche de l'ouest à l'est ; comme la tache marche de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en sens contraire, elle ne peut être produite par lui ; d'ailleurs ce satellite, se trouvant alors dans la moitié de son orbite la plus éloignée de la Terre, ne pouvait projeter d'ombre sur la planète. Reste donc le 4e satellite, qui se trouvait alors à l'ouest de Jupiter et éloigné de 3 fois le diamètre de la planète, c'est-à-dire à 120 secondes de distance. C'est à lui, à lui seul, qu'on puisse rapporter cette ombre, car il se trouvait alors dans la moitié de son orbite la plus rapprochée de la Terre, et marchait de l'est à l'ouest. Mais, à coup sûr, c'est la limite extrême à laquelle on puisse observer l'ombre d'un satellite, et c'est aussi la distance extrême à laquelle cette ombre puisse se produire. Il ne semble pas qu'aucune observation semblable à celle-là ait jamais été faite.

Cette tache noire glissait lentement le long du bord de la planète. A 9 h. 30 m., elle arriva en contact avec le limbe, longea le bord sans

sortir, et n'arriva à l'échancrer qu'à 9 h. 45 m. Elle employa près d'une demi-heure (26 minutes) à sortir.

Le disque de Jupiter offrait à peu près l'aspect du n° 9. La bande foncée, nuance chocolat, était la plus apparente; elle diminuait de largeur depuis le milieu jusqu'au bord oriental. L'équateur était marqué par une traînée blanche *c*. La bande jaune *b* était très-large. Au-dessus s'étendait une zone blanche *d*. La calotte polaire supérieure était *jaunâtre*, et l'inférieure *violacée*. Dans les latitudes circompolaires boréales, on remarquait une ligne *f*, plus foncée que la région. L'ombre noire suivit près du pôle une ligne parallèle.

N° 11 (4 juin, 9 h. 15 m.). — Ce qui frappe à première vue ce soir, c'est la teinte sombre de la calotte polaire supérieure, presque aussi foncée que la bande chocolat. Elle paraît d'un gris ardoise. La calotte polaire inférieure est au contraire nuancée d'une teinte claire, jaunâtre. Quant aux détails du disque, on peut signaler la bande *b*, large, et d'un jaune clair; la ligne blanche *c*, marquant l'équateur; la zone *d*, très-lumineuse, et la traînée grise *e*, se continuant certainement sur l'autre hémisphère. A 10 h. 15 m., le 2e satellite sortit de la planète au point indiqué à droite de la figure. Il n'était guère brillant sur le disque, et son ombre n'était guère noire, car rien n'avait été aperçu, quoique l'observation ait été très-longue et très-attentive.

N° 12 (10 juin, 9 h. 30 m.). — Ce dessin a été fait, non au télescope de 20 centimètres, mais à l'aide d'une excellente lunette achromatique de 25 centimètres de diamètre, construite par notre regretté Secrétan, et alors dans ses ateliers; il confirme l'exactitude des précédents sur le seul point qui pouvait paraître douteux à l'observateur: les couleurs indiquées précédemment. En effet, dans cette dernière observation, la bande *a* parut teintée de nuance *chocolat;* la bande *b* parut *jaune* et parsemée de traînées grises; la calotte polaire australe était nuancée d'un gris *jaunâtre* faible, et la calotte polaire boréale d'un léger gris *bleuâtre*. Entre la bande foncée et la bande jaune, on remarquait la ligne blanche déjà signalée. Au-dessous de la zone blanche et aux premières latitudes australes nuageuses, des cirrhus blancs parsemaient la bande désignée par la lettre *e*. Enfin, une ligne grise était dessinée en *d*. Le 1er satellite venait de passer devant la planète, sur laquelle se projetait son ombre noire. — Dans ce dessin, la figure est retournée, afin d'être dans la même position que les autres, c'est-à-dire que l'image est droite.

Telles sont les principales observations faites sur la planète Jupiter pendant les mois de 1874 où elle s'est présentée dans les meilleures conditions d'étude. Ce choix de dessins donne à nos lecteurs une idée plus exacte que toute description sur les transformations si diverses qui se montrent incessamment dans l'aspect de ce monde lointain. Ces variations s'accomplissent-elles *à la surface* de ce globe immense, ou n'ont-elles pas plutôt leur siége *dans l'atmosphère* seulement? Cette dernière hypothèse est la plus probable, car à moins d'admettre que le globe de Jupiter soit encore liquide actuellement, il ne semble pas possible d'attribuer d'aussi rapides changements à sa surface même. Au contraire, il n'y a rien de surprenant à ce que son atmosphère varie comme la nôtre, qui ne reste pas deux jours de suite semblable à elle-même.

L'auteur des lignes qui précèdent a voulu consacrer une saison entière à l'observation assidue de cette planète, afin de voir si cette étude confirmerait ses vues. La conclusion n'est pas évidente comme celle qui résulte de l'observation de la planète Mars, dont nous avons parlé l'année dernière, planète qui paraît habitée tout aussi bien que la Terre; mais elle n'est pas défavorable. Jupiter est le monde le plus considérable du système; il est 1 400 fois plus gros que la Terre; il est gratifié d'un printemps perpétuel; il est environné d'une atmosphère immense que l'analyse spectrale a montré être différente de la nôtre comme composition chimique. Sans doute, nous ne voyons jamais la surface même de ce monde, mais seulement l'aspect extérieur de son atmosphère, très-dense et constamment chargée de nuages. Nous attendrons peut-être bien des années encore avant de rien savoir de bien positif sur les conditions de sa surface, à cause de l'énorme distance qui nous en sépare : 155 *millions* de lieues au minimum. Un télescope grossissant 300 fois ne le rapproche qu'à 500 000 lieues à peine, et le grossissement de 500, très-rarement et très-difficilement employé, ne le ramène encore qu'à 300 000. On doit s'estimer heureux d'avoir déjà pu, malgré cette effroyable distance, mesurer et peser ce globe, constater son rapide mouvement de rotation (qui s'opère en 9 heures 55 minutes), analyser son atmosphère et noter en détail les variations qui s'y accomplissent.

LA RÉVOLUTION AGRICOLE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Si, de notre temps, le bien-être s'est répandu dans les campagnes, si les laboureurs sont mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés que leurs pères ne l'avaient jamais été aux siècles précédents, il faut reconnaître que les causes principales de cette heureuse révolution sont les découvertes presque récentes de la science et leur application à la culture de la terre.

Il faut en rendre grâce à la géologie, à la minéralogie, à la chimie organique, à la botanique, à la physiologie végétale, qui ont déterminé la composition des terres, l'action des plantes, les effets de leur alternance sur le sol, les propriétés particulières d'espèces étrangères jusque-là à la culture, les diverses natures d'amendements et d'engrais, et leur influence sur les plantes et sur la terre elle-même.

Ces études ont conduit à d'incessantes et heureuses expériences, et sont arrivées peu à peu à démontrer d'une façon évidente l'inconséquence et les dangers de la culture épuisante, qui faisait décroître les produits. De là, comme conséquence, la substitution progressive de la culture alterne à la culture triennale ou biennale, et la multiplication des ressources agricoles.

Lorsque le blé, l'orge, le seigle, le maïs, l'avoine et le sarrasin occupaient la totalité des terres arables, le pain constituait à peu près la seule nourriture des classes pauvres; la viande était trop rare pour pouvoir entrer dans la nourriture habituelle du travailleur, et c'est à peine si quelque produit de sa basse-cour venait de temps en temps s'ajouter à la soupe et aux quelques légumes qui constituaient le fond de son alimentation dans tous les pays où le laitage n'abonde pas. Les dix-neuf vingtièmes de la population française ne mangeaient pas de viande.

En 1750, on n'abattait en France que de 4 à 500 000 têtes de bétail par an, tandis qu'aujourd'hui on dépasse 4 millions, et que Paris seul consomme pour 300 millions de francs de viande de boucherie.

Ce progrès si prodigieux date du jour où les racines, inconnues dans l'ancienne culture, et les fourrages artificiels, dédaignés depuis dix-huit cents ans, vinrent ajouter leurs immenses ressources aux produits des prairies naturelles, qui seules, jusque-là, étaient affectées à la nourriture du bétail.

Pour bien comprendre cette heureuse transformation des méthodes agricoles, il faut ne pas ignorer que les plantes fourragères empruntent à l'atmosphère les principaux éléments de leur vie et donnent plus au sol que ce qu'elles lui prennent. En occupant une place régulière dans les assolements, elles reposèrent donc les terres depuis longtemps consacrées aux céréales seules, et les rendirent plus fertiles.

D'autre part, les races bovine et ovine, mieux nourries, augmentèrent de poids en même temps que de nombre, si bien qu'au bout de cinquante ans elles avaient plus que doublé déjà la quantité de viande qu'elles fournissaient à l'alimentation, pendant que la pomme de terre, la betterave, les navets, etc., permirent au pauvre de nourrir à peu de frais le porc qui lui fournit sa provision de graisse et de salé. Ressource immense, révolution véritable dans sa manière de vivre!

Lorsque l'alimentation des populations reposait tout entière sur les céréales, on était à chaque disette exposé à la famine, et la frayeur de la famine elle-même entraînait une législation restrictive du commerce des grains qui précipitait le mal au lieu de le conjurer (1). Personne, pourtant, n'avait osé toucher, avant Turgot, à cette législation néfaste, et tels étaient les préjugés que ses projets furent repoussés : le moment n'était pas venu encore pour la France agricole de jouir des bienfaits de cette pacifique révolution, dont la science devait d'abord poser les principes.

Mais ce n'est pas seulement en multipliant les plantes destinées à la nourriture du bétail et le fumier qui augmente le rendement des terres, que l'assolement alterne, plus ou moins régulièrement pratiqué, mais pratiqué partout aujourd'hui, a profondément modifié la situation des travailleurs agricoles.

La nouvelle méthode de culture emploie plus de capitaux, plus de bras, et elle a nécessairement élevé partout le prix de la journée de l'ouvrier agricole; il est mieux nourri, mieux vêtu, et à l'abri de la misère dont a trop souvent à souffrir l'ouvrier des villes.

Les germes de cette transformation existaient déjà en Angleterre en 1789. En France on commençait à peine, à cette époque, à accepter la culture des fourrages artificiels, connus cependant depuis longtemps.

Un mémoire de Gilbert, publié pour la première fois en 1787 et réédité bien des fois depuis à cause de son mérite, contribua beaucoup au progrès de cette culture aux environs de Paris; mais dans cette contrée même, particulièrement bien cultivée, on ne voulait pas entendre parler de la culture alterne et de l'emploi des racines fourragères qu'elle comporte.

Le 12 juin 1789, Arthur Young, de passage à Paris, assistait à la réunion de la Société royale d'agriculture (2), dont il était membre correspondant. Il fut prié de donner son avis sur le meilleur emploi à faire d'un prix de 1200 livres que l'abbé Raynal venait de mettre à la disposition de la Société. — « Donnez-le, dit-il, pour l'introduction des navets (3). » — Mais on ne fit que rire de sa réponse. On crut qu'il plaisantait.

Quelques jours après, le même voyageur, allant visiter à Dugny, à trois lieues de Paris, la ferme de « M. Crété de Palluel, le seul cultivateur pratique de la Société d'agriculture, et qui a un aussi haut rang dans le catalogue des cultivateurs français », admira chez lui de fort belles récoltes de blé et d'avoine; mais il ajoute : « Chercher un cours suivi de récolte en France est une chose inutile; on y sème deux et trois fois, et même quatre fois de suite, du blé blanc. A dîner, j'eus une longue conversation avec les deux frères et avec quelques autres cultivateurs du voisinage sur cet article, dans laquelle je recommandai des navets ou des choux, selon la nature du sol, pour couper la continuation du blé blanc; mais ils furent tous contre moi, excepté M. Broussonnet (4). »

Depuis ce temps, la grande révolution agricole s'est accomplie. La chimie nous a dit la raison de ces méthodes qui étonnaient alors nos agriculteurs; les navets et les choux, et avec eux bien d'autres plantes précieuses, occupent une part si importante du sol, que les céréales ont dû céder le premier rang qu'elles occupaient sans conteste à cette époque entre tous les produits de l'agriculture française, à l'industrie du bétail. Arthur Young serait plus content de nous.

Le bétail, en effet, autant à cause des produits directs qu'il procure à l'alimentation de la population que par l'action qu'il exerce sur la fertilité du sol, constitue le signe le plus certain de la prospérité agricole.

Ce signe n'a pas été trompeur pour la France, car sa production a doublé de 1790 à 1846. Voici ce que nous apprennent aussi les statistiques :

De 1789 à 1859, les jachères ont été réduites de 10 millions d'hectares à 5 millions; — l'étendue des terres cultivées en froment s'est accrue de 2 millions d'hectares, tandis que celle de terres emblavées en seigle diminuait d'un million; — les prairies artificielles se sont augmentées de 2 millions d'hectares; — la culture des racines a été portée de 100 000 hectares à 2 millions, et celle des cultures diverses de 400 000 hectares à un million.

Ce sont là de grandes améliorations : aussi, pendant cette même période, la rente du propriétaire sur la terre a-t-elle été portée de 12 francs par hectare à 30 francs; le bénéfice de l'exploitant, de 5 francs à 10 francs; les frais d'exploitation, de 26 à 55 francs, tandis que les impôts se sont baissés de 7 à 5 francs par hectare.

Pendant cette même période de temps, la population s'est élevée de 26 500 000 âmes à 35 400 000; elle a même été portée, en 1866, à 38 065 164, chiffre qui, par suite de nos pertes, s'est abaissé en 1871 à 36 102 911. (1)

(1) Voy., sur les famines en France, p. 108, et la Table de quarante années.

(2) Voy., sur Arthur Young, nos Tables. — La Société royale d'agriculture, aujourd'hui Société centrale d'agriculture, fut instituée par ordonnance du roi Louis XV, rendue en conseil d'État le 1er mars 1761.

(3) Le navet, une des richesses de l'Angleterre, était la base du fameux assolement du Norfolk.

(4) Membre de l'Académie des sciences et de la Société royale d'agriculture.

CE QUE TOUT HOMME
SE DOIT A LUI-MÊME.

« Le signe distinctif de toute existence et de toute activité conformes à la dignité humaine consiste en ceci :

» S'appliquer à reconnaître le bon et le beau, le vrai et le juste, et après les avoir reconnus, autant qu'on le peut, employer toutes les forces de son âme, toute sa volonté, toute son intelligence, à les réaliser dans la vie pratique. » (2)

C'est ce qu'on peut faire dans la plus humble position sociale. Il est même vrai qu'une personne qui a été malheureusement privée de toute instruction a, dans une certaine mesure, la possibilité de concevoir et d'appliquer les notions élevées du bon et du beau, du vrai et du juste. Mais il est évident que plus on a de saine instruction, plus l'œuvre est facile à accomplir. C'est aussi simple que de dire : Plus le chemin où l'on marche est éclairé, plus il est facile d'y éviter les faux pas et les chutes. L'ignorance est comme un lieu sombre qui semble peuplé de fantômes : la vue y est courte et troublée par les préjugés souvent les plus ridicules, par des traditions absurdes auxquelles l'esprit s'attache faute de rien connaître au delà. C'est ce que les voyageurs observent dans les pays où n'a pénétré aucune des lumières de la civilisation : des individus qui, jusqu'à l'arrivée d'Européens honnêtes et éclairés, s'abandonnaient sans scrupule à d'odieuses pratiques, même à l'anthropophagie, écoutent volontiers les remontrances qu'on leur fait, et arrivent bientôt à reconnaître ce que leurs anciennes coutumes avaient de hideux et d'injuste; ils en ont honte et se corrigent.

Mais il n'est pas besoin d'aller chercher des exemples si loin. Quel est le vieillard qui n'a pas connu dans sa jeunesse des villages où s'étaient perpétuées en hygiène, en

(1) Extrait d'un Rapport de M. le marquis de Dampierre à l'Assemblée nationale (1875).

(2) Schulze-Delitzsch, trad. par Benjamin Rampal.

agriculture, en certains usages se rapportant aux mœurs ou aux relations de voisinage, les erreurs les plus funestes? Un peu d'instruction a suffi pour les dissiper. La vérité, dès qu'elle se dévoile, a une puissance irrésistible sur la direction morale des hommes de bonne volonté.

LE CHEVROTAIN.

Le chevrotain est le plus petit de tous les mammifères; c'est un cerf sans bois vu par le petit bout de la lorgnette. Le pelage est brun-roux foncé sur le dos, plus clair sur les membres; la gorge est marquée de trois larges raies blanches qui se confondent; le ventre est blanchâtre. Rien n'égale la grâce et l'élégance de ces animaux. Leurs membres ténus terminés par deux sabots microscopiques, leur grand œil doux et inquiet, leurs petites oreilles actives et incessamment remuées, leur petit mufle humide et mouvant au bout d'une petite tête pointue, leur petite queue agitée qui se relève et s'abaisse suivant les émotions du moment, tout cela forme un ensemble que l'observateur ne peut se lasser d'admirer.

Les mouvements, les formes, rappellent ceux des grands ruminants, dont ils ont aussi le régime. Les chevrotains sont gros comme des agoutis et mangent le foin à des râteliers de poupées, et leur picotin d'avoine et de son dans des auges, véritables jouets d'enfants.

La rapidité de la course chez les chevrotains tient du prodige. Ces petites pattes, ces membres si fins qui semblent devoir se briser à chaque pas, sont de fer, et pour en apprécier toute la puissance il faut avoir vu les bonds énormes que peut faire un chevrotain effrayé.

Comme les chameaux, mais surtout comme les petits cerfs connus sous le nom de *cervules*, les chevrotains portent aux maxillaires supérieurs deux dents, deux canines assez développées pour être apparentes. On prétend à Java que ces dents sont non-seulement une arme dont les chevrotains font usage pour se combattre les uns



Jardin d'Acclimatation de Paris. — Chevrotains pygmées. — Dessin de Mesnel.

les autres et pour lutter contre leurs ennemis, mais qu'elles servent également à ces animaux pour se soustraire aux poursuites des carnassiers qui les chassent pour les dévorer. Serré de trop près, le chevrotain s'élancerait d'un bond dans les branches des broussailles dans lesquelles il vit d'ordinaire, et resterait accroché par ses deux dents au premier rameau venu. Naturellement le poursuivant perdrait ainsi la trace de son gibier, et le chevrotain serait sauvé.

Le chevrotain kanchil est abondant à Java; le chevrotain meminna se rencontre dans l'Inde et à Ceylan; le chevrotain d'eau, ou hyémosque, vit dans les marécages des régions occidentales de l'Afrique.

Ces trois espèces ont pour habitation les régions les plus chaudes du globe. Par contre, le chevrotain porte-musc, celui qui fournit à l'industrie la poche ou glande odorante connue sous le nom de *musc*, occupe les régions froides et élevées de la Sibérie, du Népaul, du Thibet chinois.

L'hydropote, que les Chinois appellent *ke* ou *chang*, est un des gibiers abondants de la Mongolie.

L'étude des chevrotains est pour les naturalistes pleine d'intérêt, car les animaux de ce petit groupe ont des caractères complexes qui établissent leur parenté avec la plupart des groupes des ruminants, et même avec quelques pachydermes (les cochons).

Au point de vue pratique, les chevrotains ne présentent aucun intérêt. Ils ont cependant fréquemment reproduit en Europe.

Mme la duchesse de Berry possédait, sous la restauration, plusieurs couples de kanchils vivant en liberté dans le parc de Rosny. Ils avaient pour étable une boîte placée dans une serre, asile qu'ils savaient très-bien retrouver. Chaque jour, même par les temps de neige, ils prenaient leurs ébats dans le parc, et rentraient ensuite dans leur retraite chauffée.

Le chevrotain meminna, beaucoup plus rustique que le kanchil, a plusieurs fois reproduit au jardin zoologique d'Acclimatation du bois de Boulogne, et les jeunes ont été élevés avec succès. Quoi qu'il en soit, les chevrotains ne sont pas du nombre des animaux à recommander à ceux qui se préoccupent de doter notre pays d'espèces nouvelles, utiles ou agréables.

Le *ke* ou *chang* (hydropote) méritera cependant d'être l'objet d'essais sérieux. Il vit, assure-t-on, de plantes de marais, et sa chair jouit en Chine de la meilleure renommée. Cet animal a été importé, il y a quelques mois, en Angleterre où des multiplications seront tentées. Habitant des parties septentrionales de la Chine, il pourrait sans aucun doute braver la rigueur de nos hivers.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18. Le Gérant, J. BEST.

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.



Le Chancelier d'Aguesseau. — Dessin de Chevignard, d'après Tournière.

« Je voudrais finir comme ce jeune homme commence. » Tel est le mot par lequel le président Denis Talon saluait les débuts d'un avocat général de vingt-deux ans qui, au temps de Racine et de Boileau, en 1690, émerveillait le palais par ses plaidoyers.

Ce jeune et éloquent magistrat appartenait à l'honorable famille Aguesseau, famille parlementaire, qui avait dû récemment la noblesse et la particule à un long exercice dans la haute magistrature.

Le père du nouvel avocat général avait déjà attiré l'attention publique sur son nom par de hautes et rares qualités. « C'était un homme, dit Valincourt, l'ami de Boileau, dont tout le monde admirait la douceur et la probité; mais peu de gens ont connu la profondeur de son esprit et l'étendue de ses lumières, à cause du soin qu'il prenait de les cacher. Sa modestie paraissait jusque dans son extérieur; et pendant que les magistrats se faisaient un faux honneur de surpasser les financiers par le luxe de leurs équipages et par le nombre de leurs valets, il venait à Versailles avec un seul laquais et dans un petit carrosse gris, traîné par deux chevaux qui souvent avaient assez de peine à se traîner eux-mêmes. » Lorsqu'il fut nommé membre du conseil des finances, ses amis lui conseillèrent de renouveler son ameublement et de le mettre en harmonie avec sa dignité nouvelle; il mit donc vingt-cinq mille livres dans un sac et les porta à sa femme. Celle-ci lui dit : « Il est bien vrai, Monsieur, que ce lit et ces meubles sont bien vieux et ne sont plus de mode, car voilà cinquante ans qu'ils nous servent; mais ils nous serviront bien jusqu'à la fin de notre vie, qui n'est pas éloignée. Cependant il y a dans Paris beaucoup d'honnêtes familles réduites à coucher sur la paille, faute de lit, et qui passent souvent la journée entière sans manger, parce qu'elles n'ont pas de pain ni personne qui leur en donne. Ne serait-il pas plus à propos de soulager leur misère? » — Des larmes vinrent aux yeux de d'Aguesseau. « J'avais

dessein, dit-il, de vous proposer la même chose; mais puisque vous m'avez prévenu, distribuez vous-même cette somme à ceux que vous croirez en avoir besoin. »

Un juge bien sévère, Saint-Simon, rend un témoignage non moins digne d'être recueilli : « Ce modèle de vertu, de piété, d'intégrité, d'exactitude dans toutes les grandes commissions de son état par où il avait passé, de douceur et de modestie qui allait jusqu'à l'humilité, représentait au naturel ces vénérables et savants magistrats de l'ancienne roche qui sont disparus avec lui... Il n'avait aucune pédanterie. La bonté et la justice semblaient sortir de son front. Son esprit était si juste et si précis que les lettres qu'il écrivait disaient tout sans qu'on ait jamais pu faire d'extrait de pas une... »

Tels furent les exemples de famille qui entourèrent les premiers jours de celui qui devait donner au nom de d'Aguesseau son plus grand éclat, en s'élevant, non à plus de vertus, mais à des dignités plus hautes que ses ancêtres.

Disciple de Port-Royal, son père le soumit à la forte éducation qu'il avait reçue lui-même. Le jeune d'Aguesseau sut l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'anglais. Aux belles-lettres, à l'éloquence, à la poésie, il joignit l'étude de la philosophie : Descartes et Malebranche furent ses premiers guides et, associés à l'Évangile, restèrent ses maîtres toute sa vie.

A cette école, d'Aguesseau gagna le style qui l'a fait appeler « le dernier écrivain du grand siècle. » Il n'adopta jamais, en effet, la manière d'écrire qui prévalut dès que Voltaire en eut donné les premiers modèles. D'Aguesseau resta toujours fidèle à la période aux longs plis amples et solennels. De là, dans sa diction élégante et fleurie, une certaine lenteur qui aujourd'hui est devenue plus sensible qu'elle ne l'était autrefois. Mais si l'on veut bien laisser de côté cette imperfection, il est impossible de ne pas admirer, même de nos jours, les doctes plaidoyers et les nobles mercuriales qui alors excitaient tant d'enthousiasme. Un magistrat de nos contemporains, éditeur et historien de d'Aguesseau, M. Falconnet (1), lui rendait encore récemment ce magnifique hommage : « D'Aguesseau reste dans ses mercuriales le modèle le meilleur, le guide le plus sain et le plus sûr, le moraliste le plus élevé de notre profession, le plus éloquent écrivain du code de nos devoirs, l'orateur du *De officiis* de la magistrature française. »

Comme avocat général, d'Aguesseau eut à prendre la parole dans plus de cent vingt causes; il ne reste que cinquante-sept de ses plaidoyers. Les uns ne sont guère que des sommaires, où il indique ses preuves et marque avec soin ses citations, tout en jetant çà et là quelques phrases toutes faites. Les autres sont des discours achevés (2). On ne saurait y souhaiter une science plus sûre, une méthode plus lumineuse, une langue plus cicéronienne et plus harmonieuse.

Le plus célèbre de ses réquisitoires est celui qu'il se trouva amené à prononcer pour faire enregistrer au Parlement la bulle papale qui condamnait le livre de Fénelon sur les *Maximes des saints*. En cette circonstance, d'Aguesseau fit preuve de cette modération habile, de ce goût de conciliation qui, plus tard, devait l'entraîner un peu trop loin pour sa gloire. Il réussit à satisfaire et le roi, qui était son maître, et Fénelon, qui était son ami. Comme il le dit lui-même avec assez de naïveté : « J'avais cherché à le consoler moi-même de ce que j'étais obligé de faire contre lui. Je ne dissimulerai pas non plus que, prévoyant combien les révolutions sont ordinaires à la cour, et prévoyant que celui qu'on venait de flétrir par une censure rigoureuse *pourrait y revenir un jour pour y jouer le premier rôle*, j'avais cru *qu'il était de la prudence* de ne point faire sentir à l'archevêque de Cambrai que, ne pouvant approuver les pieux excès de son zèle, je n'avais jamais cessé d'admirer ses talents et de respecter sa vertu. »

Il montra heureusement plus de fermeté dans l'autre querelle religieuse qui agita les dernières années du règne de Louis XIV. La bulle *Unigenitus* avait mis tout le royaume en mouvement. Le Parlement devait enregistrer les lettres patentes pour la publication de cette constitution. Les magistrats étaient indécis, car il s'agissait pour eux d'abandonner les droits de l'Église gallicane et d'avouer le triomphe des doctrines ultramontaines. Après bien des négociations, bien des discussions, le roi, irrité des résistances de toute nature que rencontrait sa volonté, ordonna à d'Aguesseau, qui était alors procureur général, de venir à Versailles. Tout le monde devinait que cet ordre annonçait des résolutions décisives. D'Aguesseau, malgré l'esprit de modération dont il avait fait preuve, était décidé à résister. Il quitta sa femme et ses enfants au milieu de la terreur de tous. En les embrassant, il leur avoua qu'il ne savait pas s'il reviendrait le soir, car il était possible qu'il allât coucher à la Bastille. C'est alors que sa femme lui fit cette réponse célèbre, « digne d'une Romaine, ou plutôt d'une vraie Française » :

— Allez, Monsieur, et agissez comme si vous n'aviez ni femme ni enfants !... J'aime beaucoup mieux vous voir conduire avec honneur à la Bastille, que de vous voir revenir ici déshonoré...

Il partit à la hâte, en se rappelant tant d'exemples de courage que les chefs du Parlement avaient donnés dans notre histoire. L'entrevue fut sévère. Le roi, très-affaibli par la maladie, pouvait à peine parler, mais il voulait encore commander. Il menaça d'Aguesseau de lui enlever sa charge. D'Aguesseau s'inclina respectueusement, mais se retira sans avoir rien cédé. En vain l'on fit près de lui les démarches les plus pressantes : tentatives de séduction, menaces, ironie; tout échoua. On se décida alors à transporter à Paris, pour tenir un lit de justice, ce roi qui expirait. La grande salle du palais fut ornée de tentures; un jour fut pris pour la solennité où le souverain devait déclarer lui-même sa volonté au Parlement et le forcer par sa présence à la ratifier. La disgrâce de d'Aguesseau était dès lors certaine. Le vide se fit autour de lui. Mais la maladie du roi s'aggrava rapidement : sa figure se décomposa, son corps devint tout à coup beaucoup plus petit, et le 1er septembre 1715, il expirait.

La mort de Louis XIV était le réveil du Parlement. Le droit aux remontrances lui fut rendu par le régent. Tous les anciens abus du despotisme, croyait-on, allaient disparaître. Le *Télémaque* de Fénelon semblait être devenu le code de l'avenir. « On l'imprime, écrivait Mme de Caylus, et l'on s'en promet l'âge d'or. » D'Aguesseau se fit l'écho de toutes ces espérances dans la mercuriale singulièrement hardie qu'il prononça, à la rentrée du Parlement, sur l'*Amour de la patrie* : « Serons-nous réduits à chercher l'amour de la patrie dans les États populaires?... Cette vertu, que nous devrions suivre, même par intérêt, ne dirait-on pas que ce soit comme une plante étrangère dans les monarchies, et qui ne fasse goûter ses fruits que dans les républiques?... Le salut de l'État est-il donc moins le salut de chaque citoyen dans les pays qui ne connaissent qu'un seul maître?... En serons-nous surpris? Combien y en a-t-il qui vivent et qui meurent sans savoir

(1) Œuvres de d'Aguesseau, publiées par M. E. Falconnet. Paris, Chaix, 1865, 2 vol. in-8°.

(2) F. Monnier. — Voy. son excellente Étude sur le chancelier d'Aguesseau.

même s'il y a une patrie!... Déchargés du soin et privés de l'honneur du gouvernement, ils regardent la fortune de l'État comme un vaisseau qui flotte au gré de son maître, et qui ne se conserve et ne périt que pour lui... Quel étrange spectacle pour le zèle de l'homme public! Un grand royaume, et point de patrie; un peuple nombreux, et presque plus de citoyens!...»

Voilà des maximes qui surprennent un peu dans la bouche d'un procureur général contemporain de Bossuet. D'Aguesseau n'en devint pas moins, peu de temps après, chancelier de France. Le 1er février 1717, il était allé avec sa femme entendre la messe à Saint-André des Arcs, sa paroisse. Deux messagers s'approchent successivement de lui, et lui disent de venir tout de suite au Palais-Royal, pour parler au régent. Il s'y rend. Le régent le reçoit en souriant et lui dit : « Vous vous étonnez sans doute de mon empressement : il ne s'agit que d'*une petite clef...* » Et il lui remet la clef des sceaux de l'État. Le chancelier Voysin était mort le matin; d'Aguesseau était chancelier le soir même.

Mais une intrigue de Dubois le renversa bientôt. Il se retira alors à Fresnes, dans sa maison de campagne (située en Brie, à quelques lieues de Paris), au milieu de sa famille et de ses amis, parmi lesquels on trouve le fils de Racine, Maupertuis, Rollin, Valincourt, etc. Il était, du reste, heureux de pouvoir, loin du bruit des affaires, se livrer là tout entier à l'éducation de ses fils. C'est pour achever celle de l'aîné et lui faire voir, comme en un seul tableau, toute l'étude de la jurisprudence jointe à celle des sciences et des arts qui peuvent lui donner plus de profondeur, qu'il écrivit l'ouvrage, digne de Rollin, intitulé : *Instructions propres à former un magistrat*. Ce qui prête un grand charme à ces *Instructions*, c'est un air de candeur et de simplicité qui, sans entraîner jamais, plaît toujours, et cette effusion de sentiments affectueux et doux, souvenirs d'enfance, aveux, amour des arts, où l'on trouve tout à coup un homme aimant à la place d'un sévère écrivain.

Dans l'*Institution au droit public*, qui complète ces *Instructions*, d'Aguesseau donna un véritable traité de morale politique, où il réfuta les théories de Hobbes, en émettant et en défendant des principes tels que les suivants :

« Tous les hommes sont égaux; tous les hommes sont frères. La réunion des diverses nations forme la famille humaine, dont le père est Dieu. Tous les hommes sont libres. Toutes les lois humaines ne sont justes qu'autant qu'elles sont fondées sur les lois naturelles. Tout pouvoir doit avoir pour objet la perfection et la félicité de ceux qui sont gouvernés : il n'est établi qu'à cette fin... »

Pendant que d'Aguesseau était livré à ces pensées, la cour songeait à le rappeler. C'est pour s'être opposé indirectement aux projets insensés du financier Law qu'il avait été disgracié; le système avait porté ses fruits naturels, et Law lui-même, dans son propre intérêt, jugea indispensable, pour ramener la confiance, de rappeler le chancelier. Il se rendit à Fresnes, lui fit les promesses les plus rassurantes, et pour le séduire il alla jusqu'à lui offrir cent millions de sa propre fortune *pour les pauvres*. Ce genre de séduction suffit à peindre le caractère qu'on reconnaissait à l'ancien chancelier.

Sans montrer ni empressement ni répugnance, d'Aguesseau revint à Paris pour tâcher d'apporter quelque remède aux désordres qui s'étaient produits en son absence. « Les qualités les plus nécessaires à un homme actuellement en place, disait à ce propos Villars, sont l'honneur et la fermeté, puisque les fripons sont aujourd'hui un des plus grands malheurs de l'État. » Le peuple parisien, ravi de revoir le chancelier, fit de son retour un triomphe. Le régent le reçut comme un ami et l'embrassa avec une explosion de tendresse. Le jeune roi l'accueillit au Louvre avec un empressement affectueux, et le maréchal de Villeroy, chargé de rendre la pensée royale, lui dit : « Le roi n'a jamais signé d'ordre et n'en donnera jamais qui lui fasse plus de plaisir que celui de votre rappel. A présent que vous êtes à la tête des affaires, Sa Majesté espère que vous travaillerez à les rétablir. »

A ces premiers moments d'enthousiasme succédèrent de telles difficultés que d'Aguesseau regretta d'avoir cédé aux prières de Law, et il reconnut qu'il était « venu trop tôt ou trop tard. » Il était rentré à Paris avec d'excellentes résolutions; mais il est des temps où l'honnête homme ne peut que s'abstenir et s'isoler. Il avait dit à ses amis que « si le régent voulait faire passer quelque édit contre son gré, il n'avait apporté dans son porte-manteau qu'une certaine quantité de chemises, qu'il était à sa dernière et tout prêt à s'en retourner. » Cependant, Dubois, par un coup d'autorité, ayant exilé le Parlement à Pontoise, d'Aguesseau, tout en résistant, resta chancelier. En un moment, sa popularité s'évanouit. Plus les espérances qu'il avait fait concevoir étaient vives, plus la déception fut profonde. On écrivit sur la porte de son hôtel : *Et homo factus est!...* C'est en vain qu'il essayait sincèrement de réconcilier ses anciens collègues et le gouvernement; il ne pouvait réussir, car il n'avait plus son ancienne autorité. Un judicieux témoin de ce temps, Matthieu Marais, écrivait en 1721 : « On parle encore d'ôter les sceaux au chancelier. Il a perdu l'estime des honnêtes gens et n'a pas acquis celle de la cour. Il est dans un château branlant. » Le 28 février 1722, la chute était complète, et il repartait pour sa terre de Fresnes.

Ce second exil, qui devait durer près de sept années, ne fut pas aussi calme que le premier. Il y fut poursuivi par bien des insultes et bien des calomnies. Jamais il n'en parut ému, et ni sa correspondance ni ses œuvres n'en portent aucune trace. Il reprit ses anciens travaux, et étudia toutes les réformes législatives qu'il devait accomplir plus tard. Il était resté amateur passionné des belles-lettres, et les associait à ses savantes recherches sur la législation. Il composait des vers français et latins; il traduisait les Dialogues de Platon; il commentait des odes grecques, et entretenait une nombreuse correspondance. Une piété souriante et calme réglait et dirigeait les habitudes de chacune de ses journées. Le sentiment religieux, une foi commune, attachaient aux mêmes pratiques et aux mêmes espérances le père, la mère, les enfants et ceux que l'exil avait trouvés fidèles. Ceux-ci recevaient à la terre de Fresnes une hospitalité à la fois aimable et magnifique.

Le château du chancelier, construit en partie par Mansart, était entouré d'un parc planté d'arbres splendides, arrosé par des eaux abondantes. Le fond du paysage y est borné par un rideau de collines pittoresques, au pied desquelles la Marne promène ses eaux lentes et majestueuses. « La beauté des bois, la douceur du ciel et de l'air, les nuances variées de la lumière et des ombres, de la verdure et des fleurs; les harmonies de l'art et de la nature réunies et fondues avec éclat, mais sans effort; les richesses de ces campagnes transformées par la main de l'homme, et qui n'offraient rien au regard de trop énergique et de trop vif; la vue d'un chef-d'œuvre d'architecture qui semblait sortir comme par enchantement, avec des reflets de marbre et d'or, du sein des forêts, des fleurs et des eaux : tout s'alliait bien avec l'esprit fécond et régulier, le caractère doux, l'imagination facile et disciplinée du maître de ce manoir, séjour de recueillement et

d'opulence, construit, ce semblait, à l'image d'un maître ami de l'étude, de la nature et des arts, porté par son travail aux plus belles conceptions de l'intelligence, et par les circonstances au faîte des grandeurs. »

Dans cette demeure si attrayante, d'Aguesseau avait formé avec amour une précieuse bibliothèque comprenant plus de cinq mille volumes. Cette bibliothèque, on peut dire que le chancelier non-seulement la possédait, mais la savait. Une mémoire extraordinaire était une des particularités frappantes de son intelligence. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, s'entretenant avec quelqu'un qui changeait un vers de Martial, il lui reproduisit toute la citation, et ajouta en riant qu'il n'avait pas revu ces vers depuis l'âge de douze ans.

Une autre fois, il effraya un jeune poëte qui lui lisait une pièce de poésie nouvellement composée, en lui récitant ce même morceau d'un bout à l'autre. Son érudition universelle était célèbre. Un jour, une dame priait Fontenelle de lui trouver un précepteur pour son fils; elle lui disait qu'elle voulait qu'il sût les langues, la rhétorique, et puis ceci, et puis cela. Le spirituel académicien parut réfléchir : « Ma foi, dit-il enfin, plus j'y pense, Madame, et plus je vois qu' il n'y a que M. le chancelier qui soit capable d'être le précepteur de votre fils. » Ce goût pour l'érudition ne l'empêchait pas de jouir des plaisirs de la société. Au château de Fresnes, on faisait de la musique, et le maître de la maison se distinguait par son talent de chanteur; malgré la gravité de son caractère, la musique légère ne l'effrayait pas; il savait par cœur les chansons de Coulanges (c'est Mme de Sévigné qui nous l'apprend); il trouvait même le temps de composer des airs. On rapporte aussi qu'il jouait aux échecs avec une habileté rare. Personne donc n'était moins pédant que l'aimable châtelain de Fresnes, et on comprend facilement pourquoi on se disputait l'honneur d'être admis à partager pour quelques jours l'exil de l'ancien chancelier.

Cependant, malgré tout le charme qu'il pouvait trouver dans la vie de travail et de loisir qu'il s'était faite, d'Aguesseau désirait rentrer aux affaires, non par un vulgaire sentiment d'ambition ou de vanité, mais pour réaliser les vastes réformes juridiques hardiment conçues et patiemment préparées pendant son exil. La mort de Dubois, l'avénement de Fleury, lui permirent de reprendre son rang de chancelier. Dans cette dernière partie de sa vie, il eut de nouveau plus d'une fois à jouer un rôle qui semblait en contradiction avec les principes d'indépendance parlementaire qu'il avait autrefois défendus comme procureur général. On lui reprocha amèrement ce que l'on appelait sa trahison, et ce qui n'était qu'un essai sincère de conciliation et un effort désintéressé pour éteindre enfin ces querelles religieuses qui duraient depuis si longtemps. Si la conduite de l'homme politique prêta peut-être alors à quelques légitimes critiques, il y a du moins unanimité pour reconnaître les services sans prix qu'il rendit à la France, en publiant la série d'ordonnances qui ont préparé l'unité de notre législation et inspiré tant de fois les rédacteurs de notre Code civil.

Cependant la vie du chancelier s'avançait; sa vieillesse fut attristée par la perte de sa femme, de ses fils, de ses petits-fils. Sa piété ne parvenait pas à surmonter sa douleur. Il remit sa démission au roi, et peu de temps après il mourait paisiblement, voyant venir sans trouble et avec une joie sereine l'heure où il espérait aller retrouver ceux qu'il aimait.

Il avait quatre-vingt-deux ans. Il fut inhumé auprès de sa femme, à Auteuil. Son tombeau, détruit par la révolution, fut relevé avec honneur sous le consulat; le cimetière où il reposa d'abord était devenu une place, qui reçut le nom du chancelier. L'obélisque élevé alors porte l'inscription suivante, due à Cabanis :

« La nature ne fait que prêter les grands hommes à la » terre : ils s'élèvent brillants, disparaissent...

» Leurs exemples et leurs ouvrages restent. »

Dans un de ces portraits d'une touche si fine dont il a emporté le secret, Sainte-Beuve a dit, et nous ne pourrions mieux terminer et nous résumer que par une citation de ce maître exquis :

« De la modération, du ménagement en toutes choses, une intelligence vaste et tempérée, un sincère et ingénu désir de conciliation, une mémoire prodigieuse, immense, une expression pure, élégante et soignée, cette politesse affectueuse qui naît d'un fond d'honnêteté et de candeur, c'est ce que témoignent tous les écrits de d'Aguesseau, et ce qu'on lirait aussi, jusqu'à un certain point, dans les traits de son noble et beau visage, dans ce sourire discret, dans cet œil fin, bienveillant et doux, et jusque dans ses contours si ronds et si sensiblement amollis, où rien n'accuse la vigueur. Sa majesté paisible tenait à un ensemble de mérites et de vertus difficiles à définir quand on ne veut pas excéder cette mesure qu'il observait si bien. La bonté morale y dominait avec l'aménité civile. Il était vénérable et aimable à tout ce qui l'approchait. Ses réprehensions même, assure-t-on, avaient plutôt l'air d'une effusion que d'une réprimande. On peut lui appliquer ce qu'il a dit de son père, qu'il avait conservé jusqu'à la fin « cette précieuse timidité d'une conscience vertueuse et tendre », qui répugne aux partis et même aux paroles sévères... Dans ce culte un peu confus et vaguement défini dont l'illustre chancelier est aujourd'hui l'objet, il entre, après tout, de la justice : c'est un hommage public rendu à cette inspiration paisible, permanente et modeste, qui fut celle de toute sa vie, et qui, sauf quelques éclipses passagères, s'échappait, comme par un doux rayonnement, d'un fond de droiture, de mansuétude et de vertu. Puisqu'il faut de loin des auréoles aux hommes, il est bon, il est louable qu'elles entourent quelquefois ces figures pacifiques où l'âme respire plus que le génie, et où le ton excellent de l'ensemble n'est que l'expression des mœurs elles-mêmes. »

LA STATUE DE MERCURE,

PAR RUDE.

La vie de Rude a été racontée dans le *Magasin pittoresque* et ses travaux ont été appréciés (1); nous n'avons pas à y revenir. Nous dirons seulement quelques mots encore de sa statue de *Mercure*, dont le dessin est ici gravé d'après l'original appartenant à M. Thiers, et que l'on a pu voir l'an passé à l'Exposition faite au profit des Alsaciens-Lorrains.

La figure de Mercure parut pour la première fois au Salon de 1828. Rude en avait commencé l'esquisse pendant son séjour à Bruxelles. Il arrivait à Paris, à l'âge de quarante-trois ans, après un long exil, déjà en possession d'une grande réputation en Belgique, mais tout à fait inconnu en France, sinon de ses anciens camarades d'études et de son maître Cartelier, qui obtint pour lui la commande d'une statue de la Vierge Immaculée, destinée à l'église de Saint-Gervais. Cette statue terminée, et comme six semaines devaient s'écouler encore avant l'ouverture du Salon, il reprit son esquisse, et, dans ce court espace de temps, acheva la figure de grandeur naturelle, dont le plâtre fut exposé avec celui de la Vierge de l'église Saint-Gervais. La renommée de Rude fut dès lors

(1) Tome XXXIV, 1866, p. 329; — t. XXXV, 1867, p. 44, 102.

fondée, au moins parmi les artistes et les véritables connaisseurs. Le *Moniteur universel*, dans un article élogieux, fit valoir le mérite d'une œuvre si bien conçue, d'une forme si élégante dans l'exécution, si savante et si souple; il en décrivait ainsi le sujet : « Le messager des dieux est représenté au moment où il vient de tuer Argus, et où, ra-



Cabinet de M. Thiers. — Mercure, statuette en bronze, par Rude. — Dessin de Sellier.

justant sa talonnière, il va remonter aux cieux. Le double mouvement par lequel le dieu manifeste son impatience de s'élever dans les airs en s'occupant d'un léger accessoire produit dans le développement de la figure des contrastes heureux. Déjà le bras gauche sur lequel voltige une élégante chlamyde semble prendre sa route vers le haut de l'atmosphère, tandis que le regard se dirige encore vers la main qui touche au talon. Rien de gêné dans cette at-

titude, quelque hardie qu'elle soit : tout est souple; les formes sont nobles et légères. »

La même figure coulée en bronze fut exposée en 1833, et achetée par le ministère de l'intérieur pour le Musée du Luxembourg. On la peut voir actuellement au Louvre, où elle occupe une place d'honneur dans la salle de la sculpture moderne.

La statuette qui appartient à M. Thiers n'est pas une réduction de la statue du Louvre, mais une œuvre nouvelle sur le même sujet. M. Thiers s'était de bonne heure intéressé aux travaux de Rude. Étant ministre, il lui avait confié l'exécution de plusieurs ouvrages, et notamment celle du groupe du *Départ*, son chef-d'œuvre, pour la décoration de l'arc de triomphe de l'Étoile. Il avait désiré posséder une reproduction du *Mercure*. Rude voulut lui témoigner sa reconnaissance en composant une figure originale, qui fut, comme la première, fondue en bronze. La donnée est la même et l'exécution mérite les mêmes éloges. L'artiste en avait conservé un moulage, qui était placé dans son salon. Cette heureuse prédilection de l'auteur pour un ouvrage auquel il ne faisait que rendre lui-même justice l'a en effet sauvé, car, lorsque le modèle eut péri dans les incendies de la Commune, au mois de mai 1871, il a été possible, grâce à ce moulage, de le restituer.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES, PAR J. GOTTHELF [1].

Hans Berner était un honnête boucher, comprenant bien son métier, et de plus un bon homme. Il était aussi très-fort, et quand il allait en campagne, suivi de son chien Schautz (Moustache), il portait sans crainte sa ceinture remplie d'or, sachant bien que trois ou quatre fripons ne réussiraient pas à la lui prendre. Il est vrai qu'une demi-douzaine eussent à peine osé l'attaquer, car, en voyant de loin Hans Berner, on comprenait tout de suite qu'il avait plus de moelle qu'un autre dans les os, tant il était grand et carré, et d'ailleurs sa force était connue au long et au large du pays.

Dans sa jeunesse, il n'avait pas toujours eu la douceur d'un agneau, et plus d'une fois, après s'être querellé et (il faut bien l'avouer) s'être battu le dimanche, il se mettait le lundi en campagne comme si de rien n'était, achetait tranquillement le bétail de ses adversaires de la veille, et redevenait leur meilleur ami. C'est que réellement Hans Berner n'était pas méchant; et, le sachant loyal et serviable, personne ne lui gardait rancune; partout on l'aimait et on le voyait avec plaisir.

Arrivé à l'âge mûr, il ne se battit plus. Il devint un excellent mari et conseiller dans sa ville. Sans doute il n'écrivait pas au mieux, et son écriture ressemblait plus à des pieds de veau qu'à des lettres; mais dès qu'il s'agissait de donner un bon conseil, il n'était pas le dernier. Quand Hans Berner entrait dans une auberge où l'on se battait et où tout était sens dessus dessous, il n'avait qu'à crier de sa voix puissante :

— Ah çà! voyons! ça ne va-t-il pas finir, et faudra-t-il que je m'en mêle?

Et aussitôt la bataille cessait.

Hans Berner était aussi heureux que fort et respecté, non-seulement à cause de sa richesse, à cause de la maison qui lui appartenait, à cause de ses terres et de son argent, mais parce qu'il avait une femme toute brave et tout aimable. C'était une de ces femmes qui, quand leur mari est à la maison, lui sont soumises, et qui, quand il est absent, agissent en son lieu et place et administrent comme si c'était lui-même. Elle était en même temps on ne peut plus affable pour les domestiques et pour les pauvres. Elle soignait parfaitement les premiers, soit qu'ils se portassent bien, soit qu'ils fussent malades, et n'eût pas fait mieux si elle eût été leur mère; et quand un pauvre avait besoin d'un bon bouillon ou d'un morceau de viande pour se rétablir, il savait qui le lui donnerait de tout cœur.

Il venait à la maison beaucoup de gens : les uns pour acheter, les autres pour livrer le bétail qu'ils avaient vendu à Hans Berner, d'autres pour en offrir; et elle les accueillait tous de son mieux, en leur offrant soit un verre de vin, soit la goutte, soit une assiettée de soupe. De cette façon la dépense du ménage était, il est vrai, considérable; mais aussi elle rapportait de beaux intérêts, car chacun prenait plaisir à venir chez Hans Berner, et on lui épargnait ainsi bien des courses inutiles, auxquelles d'autres étaient obligés de se soumettre. Aux villages, plus d'une paysanne s'empressait de faire du café à Hans Berner, parce que ses gens ne pouvaient assez raconter combien sa femme avait été bonne et obligeante pour eux, et comme elle les régalait quand ils allaient chez lui. Or, là où le boucher est assez en crédit pour que la paysanne lui fasse du café, on peut dire que l'étable lui appartient, et qu'aucun autre ne l'y supplantera. Il en était souvent ainsi autrefois, quand les maîtres allaient encore eux-mêmes à la campagne; aujourd'hui qu'ils sont trop fiers pour cela et qu'ils n'y envoient que leurs domestiques, il n'en est plus de même.

Hans Berner avait deux fils pleins d'entrain et de bonnes qualités. Il les aimait et disait souvent qu'il entendait qu'ils devinssent quelque chose de bien, et d'autres gaillards que lui; non qu'il prétendît qu'ils ne dussent pas être bouchers, au contraire. Il tenait sa profession à honneur parce qu'elle reposait sur un fond d'or. Mais il se dépitait d'éprouver tant de peine à dresser ses comptes et à faire sa correspondance, comprenant à peine la moitié des choses au bas desquelles figurait sa signature, aussi mal écrite que s'il l'avait faite avec son coude. Il regrettait aussi, en temps de guerre, quand il était assis derrière sa chopine à causer politique, de ne pas savoir un mot de géographie ni d'histoire.

— Il ne faut pas qu'il en soit de même pour nos enfants, disait-il le soir à sa femme. Il faut qu'un jour ils puissent dire leur mot à propos de tout, et je ne regarderai pas à l'argent que cela coûtera.

Sa femme pensait absolument comme lui, et ne s'inquiétait nullement de ce qu'on aurait à dépenser pour ses garçons. Elle les habillait toujours le mieux possible, en disant qu'ils pouvaient être aussi bien mis que les autres. Hans Berner n'était jamais si heureux que quand ils lui apportaient leurs cahiers, dans lesquels se trouvaient des lettres bien plus belles qu'il n'eût pu les faire; et quand ils lui récitaient le nom des capitales de tous les pays, il s'écriait, ravi de tendresse paternelle :

— Oui, vrai! vous êtes de fameux gaillards, et si Dieu le permet, vous deviendrez de bien autres lapins que moi.

Et il leur jetait l'argent à pleine main, se montrant en tout si prodigue pour les récompenser, qu'il ne mettait jamais en compte les batz ni les kreutzers.

La mère aussi était enchantée de leur voir tant d'instruction; cependant, quand une femme venait lui dire : « Vraiment, madame la conseillère, vous avez les deux plus beaux enfants du monde. Impossible de dire lequel est le plus beau. On ne se rassasie pas de les regarder », sa joie était encore beaucoup plus grande, et le tailleur était appelé tout de suite, et on les attifait de mieux en mieux.

Les deux garçons étaient d'un bon naturel, quoique

[1] Traduction inédite par M. Buchon.

turbulents, et pendant longtemps la tendresse de leurs parents ne leur nuisit en rien. Comme dans une maison d'artisan on a l'habitude d'estimer qu'on a des mains pour faire quelque chose et non uniquement pour mettre des gants, il fallut bientôt qu'ils aidassent leur mère, et aussi qu'ils rendissent quelque service à leur père. Ils aimaient d'ailleurs à être avec lui à la boucherie, l'aidant comme ils pouvaient; c'était leur plaisir de travailler.

Mais bientôt, à propos de certains ouvrages, la mère fut prise de la crainte qu'ils ne gâtassent leurs habits ou leurs mains.

— Laisse cela tranquille, Sameli, disait-elle à l'aîné; tu vas tout salir ton pantalon, et tu ne viendras plus à bout de laver tes mains. Madi (la servante) est là pour faire cet ouvrage-là.

Incalculable est le nombre d'enfants que l'amour-propre ou la sollicitude exagérée de leur mère pour leur toilette, ou pour leur éviter quelque peine, finit par rendre impropres à tout travail utile et soutenu.

Souvent aussi il arriva que, dans leurs querelles avec d'autres enfants, ceux-ci, fort mal appris, reprochaient aux deux enfants leur métier, et de sentir le veau ou la vache, et les renvoyaient auprès des bœufs de leur père, leur véritable place.

Sous ces influences, Sameli et Fritz commencèrent à se soustraire au travail du métier paternel, et, pour cela, ils avaient toujours un prétexte : tantôt un devoir à faire, tantôt leur pantalon à ménager. Non-seulement on ne les voyait plus à la boucherie, mais on sentait qu'elle leur faisait honte; parfois même ils évitaient leur père quand ils le rencontraient, ou faisaient semblant de ne pas le voir, regardaient autre part, et cherchaient quelque chose à terre; et quand le chien de leur père accourait à eux en remuant la queue, pour les lécher de caresses, ils le repoussaient à grands cris et avec des coups.

Leur maison, située dans une rue de derrière, ne leur plaisait plus. Elle leur semblait trop sombre; il n'y sentait pas bon; elle avait trop l'air d'une maison de boucher, et ils demandaient à leur mère pourquoi le père y habitait, au lieu d'acheter une belle maison sur la grande rue, où il faisait si clair.

Le père faisait peu attention à tout cela. Son métier l'occupait trop, et il ne comprenait rien aux directions que pouvaient prendre involontairement ces jeunes caractères. Il se fâchait bien de temps en temps en disant que ses garçons ne voulaient plus rien faire, n'entraient plus à la boucherie et ne tenaient plus à l'accompagner quand il allait en campagne. Mais quand la mère répondait que leurs études leur ôtaient le temps pour toute autre chose, le père se taisait, enchanté après tout de leur envie de s'instruire, et se consolant par l'espoir qu'une fois qu'ils se mettraient au métier, il leur ferait facilement passer leurs lubies.

Le bon Hans Berner ne savait pas que quand le poison de la vanité a une fois envahi le cœur des enfants au point qu'ils rougissent du genre de vie de leurs parents, il est bien difficile de les ramener au goût de leur profession.

La suite à une autre livraison.

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE.

COMPLAINTE JUIVE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

En 1288, treize israélites furent condamnés à mort par le tribunal de l'inquisition et brûlés sur la place publique de la ville de Troyes en Champagne.

Il parut quelque temps après deux complaintes sur cet événement, l'une en hébreu, l'autre en français. En voici quelques extraits :

PREMIÈRE COMPLAINTE (*hébreu*).

J'ai étendu sur mon corps le cilice et la cendre; car ils ont disparu dans la fumée, les hommes instruits dans le Livre. Ceints d'étincelles, ils n'ont pu donner de rançon pour leur vie.

Plus légers que les aigles sont les fils de mes persécuteurs! Les rejetons que j'ai plantés, mes oppresseurs les ont détruits. « Allez, dirent-ils, dans la flamme ardente! » Et mes enfants hâtèrent leur pas.

Venu au lieu de l'embrasement, l'homme de cœur Isaac fut ému. Il dit : « Que c'est terrible!... »

La préférée de sa mère (son épouse), saisie par la main du bourreau, dans sa piété éprouvée ne détourna pas la tête; elle ordonna qu'on la saisît : « Ne retiens pas ta main! » On la fit sortir et on la brûla.

Enfants aimés, objets des plus tendres soins, les deux frères vinrent dans le feu de ronces. Ils se disaient l'un à l'autre : « Heureux les frères d'être ensemble! » Ils offrirent l'holocauste et accomplirent le sacrifice.

En vain la foule engageait la bru au beau visage : « Vers le dieu étranger tourne-toi, ô vigne fertile! » L'enfant juive a refusé de se soumettre. Ses embrasements sont des embrasements de feu, une flamme de Dieu.

D'un concert unanime ils entonnèrent les cantiques.

DEUXIÈME COMPLAINTE (*français*).

Dieu, prends-nous en pitié! entends nos cris et nos lamentations. Hélas! sans motif, nous avons perdu des hommes de valeur.

Sur la place fut amené Rabbi Içliak Chatelein, qui pour Dieu abandonna rentes et maisons dont il avait grande abondance. Il se dévoua au Dieu vivant, celui qui avait abondance de biens.

La femme d'Içliak, quand elle vit brûler son mari, ressentit une grande douleur; elle poussa un grand cri; elle dit : « Je veux mourir de ta mort ami; je veux mourir comme toi! »

Là, deux frères furent brûlés, l'un tout jeune, l'autre grand. L'enfant eut peur du feu qui s'attachait à lui, et dit : « Haro! je brûle! » Et le grand le reprend et lui dit : « Tu seras au paradis. »

La bru, qui était belle, dut entendre un sermon. Aussitôt elle se mit à cracher sur eux : « Je n'abandonnerai point le Dieu vivant! Vous m'écorcheriez plutôt. »

D'une commune voix, tous ensemble chantaient haut et clair; on eût dit des gens en fête, emportés par l'ivresse de la joie. Leurs mains étant liées, ils ne pouvaient danser d'allégresse. Jamais on ne vit gens si vivement marcher.

Il y eut aussi un brave homme qui se prit à se lamenter grandement. Il disait : « C'est pour ma nation que vous me voyez au désespoir, ce n'est pas pour mon corps. »

Il se livra au feu sans hésiter. C'était Rabbi Sirnon Sopher, qui savait si bien parler.

Les prêcheurs vinrent sermonner Isaac Cohen pour le convertir à leur foi, ou sinon il devait se résoudre à périr. Il dit : « Pourquoi tant tarder? Pour Dieu je veux mourir. Je suis Cohen (prêtre) et veux lui faire offrande de mon corps. » (1)

RHONE ET SAONE.

COMPENSATION DES EAUX.

La nature a fait entre ces deux rivières une sorte d'ingénieuse compensation, comme pour réduire, en hiver et en été, la trop grande affluence des eaux et diminuer les chances d'inondation qui ne sont cependant encore que trop fréquentes. Le Rhône, sortant du mont Saint-Gothard, reçoit en se rendant au lac de Genève les tributs de 257 glaciers, tributs d'autant plus considérables que les chaleurs de l'été sont plus fortes; mais, par contre, une température élevée produit généralement la sécheresse dans le bassin de la Saône, alimentée par les eaux pluviales. Il résulte de ces circonstances, qu'après la réunion des deux rivières en été le niveau se maintient à une hauteur modérée, la Saône amenant moins d'eau précisément lorsque le Rhône en fournit davantage. Dans l'hiver, c'est l'opposé : les pluies font monter la Saône, tandis que les glaciers, saisis dans les montagnes par le froid, s'ac-

(1) Voici le couplet en vieux vers français :

Prechors vinrent R. Içhac Cohen rekerir :
Ki se tornat vers lor creace o il ki kevauret perir.
Idit : Ké avé tant? Je vol por Gé morir;
Je sui Cohen e ofrande de mon cors vos ofrir.

croissent et retiennent les produits des neiges, qui ne laissent échapper vers le Rhône que de minces filets d'eau.

Ainsi se règle à peu près, d'une manière convenable, par l'union du Rhône et de la Saône, ce magnifique fleuve qui descend de Lyon à la Méditerranée, et dont le lit, pendant l'hiver, est principalement rempli par la Saône, tandis que, durant l'été, c'est principalement le Rhône qui l'entretient dans son utile et splendide abondance.

LE CHEVAL DE BANKS.

Le docteur Donne, poëte satirique anglais de la fin du seizième siècle, parle d'un cheval appartenant à un nommé Banks, et qui fit beaucoup de bruit dans le monde à cette époque. Ce n'est pas le seul ouvrage où il en soit question, ainsi que nous l'apprend Payne Collier dans la troisième conversation de son *Décaméron poétique*.

Morton. — On trouve, dans nos anciens écrivains, des allusions fréquentes à Banks et à son singulier cheval.

Elliot. — Quoi donc? ce cheval était-il une sorte de « cochon savant », de « chien intelligent », ou « d'éléphant qui raisonne » ?

Morton. — Oui. Seulement ce cheval dut paraître d'autant plus merveilleux alors qu'on ne s'était pas encore beaucoup occupé de l'éducation des animaux; cependant, à en juger par le concert d'éloges dont le cheval de Banks fut l'objet, et par tout ce qu'on rapporte de ses faits et gestes, on peut croire qu'il était très-supérieur à Toby et à Munito (1).

Bourne. — Il serait, en effet, très-long d'énumérer tous ses talents. Dekker, dans son *Satiromastix*, dit, par exemple, que le cheval de Banks était jongleur, joueur de gobelets, qu'il montait jusqu'au sommet de la cathédrale de Saint-Paul. On ajoute même, dans les *Jests* de Peele, qu'il jouait du luth.

Elliot. — Ce dernier trait surpasserait assurément tout ce que l'on a vu de nos jours en ce genre. J'ai peine à imaginer un cheval tirant des sons d'un si délicat instrument.

Bourne. — Le luth était un instrument fort à la mode, et il ne manquait pas de professeurs pour enseigner à en jouer... Permettez-moi de mettre sous vos yeux un petit pamphlet de treize feuillets qui se rapporte à Banks et qu'on a vendu, il y a quelques années, à Gordonstown, au prix d'une guinée (25 francs) par feuillet.

Elliot. — C'est là quelque chose de presque aussi surprenant que le cheval lui-même, et ce prix est supérieur peut-être à ce que valait l'animal... mais, excusez-moi, et veuillez continuer.

Bourne. — Le titre de l'opuscule est : « *Maroccus extaticus*, ou le Cheval bai de Banks en extase. Joyeux discours sous forme de dialogue entre Banks et sa bête, » *anatomisant* certains tours et abus de notre temps, etc. » 1795... »

Morton. — *Maroccus* était donc le nom du cheval?

Bourne. — On l'appelait *Marocco*, et en latin *Maroccus*. Vous remarquerez, à l'une des pages, une gravure sur bois représentant une sorte d'assaut d'armes entre l'animal et son maître; à leurs pieds est une paire de dés pour indiquer sans doute que le cheval savait en jouer.

Morton. — J'aimerais assez à connaître quelque chose de cette conversation où l'on « anatomise » certains tours et abus du temps.

Elliot. — Ce doit être curieux et amusant.

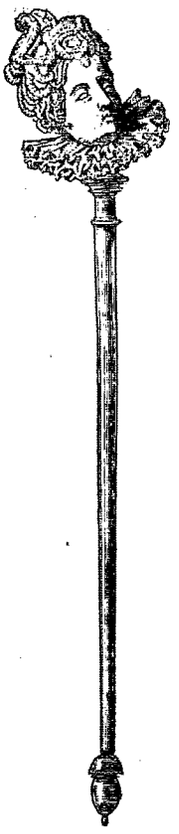
(1) Nous ne savons ce qu'était ce *Toby*; mais nous avons beaucoup entendu parler du chien Munito dans notre enfance. Il était surtout célèbre pour son habileté à jouer aux dominos.

Bourne. — Vous pourriez être désappointé : je l'ai été en la lisant. Toutefois, quelques passages mériteraient d'être cités. En voici un où *Marocco* fait la critique de certains puritains hypocrites de son temps : — « Je vous dirai, mon maître, et c'est la pure vérité, ce que je sais d'un marchand de cette ville. Il avait une Bible sur le bord de sa boutique, et un jour il vendit (à fausse mesure) trois aunes de satin à un gentilhomme et se parjura au moins trois fois en les vendant, quoiqu'il eût le livre saint ouvert devant lui et qu'il y eût lu les Proverbes de Salomon quelques instants auparavant. »

Morton. — Cela me rappelle ce que Cowley fait dire à une puritaine de défunt son mari dans le *Tailleur de la rue Coleman* : « C'était, dit-elle avec simplicité, c'était, je suis bien obligée de l'avouer, un vrai coquin quand il ne s'agissait que d'affaires d'homme à homme; mais vis-à-vis de Dieu il a toujours été sincère, fidèle et très-fervent... »

Bourne. — On rapporte que, plusieurs années après, le pauvre *Marocco* et son maître furent brûlés vifs tous deux, en Portugal, comme convaincus d'intelligence avec le diable. Sir W. Raleigh, dans son *Histoire du monde*, semble avoir eu le pressentiment de ce triste dénouement, lorsqu'il écrivait à propos des « divers genres de magies défendues » : — « Certainement si Banks avait vécu dans les temps anciens, il eût humilié tous les enchanteurs du monde, car le plus fameux d'entre eux tous n'eût jamais réussi à donner à aucune bête l'instruction qu'il a su donner à son cheval. »

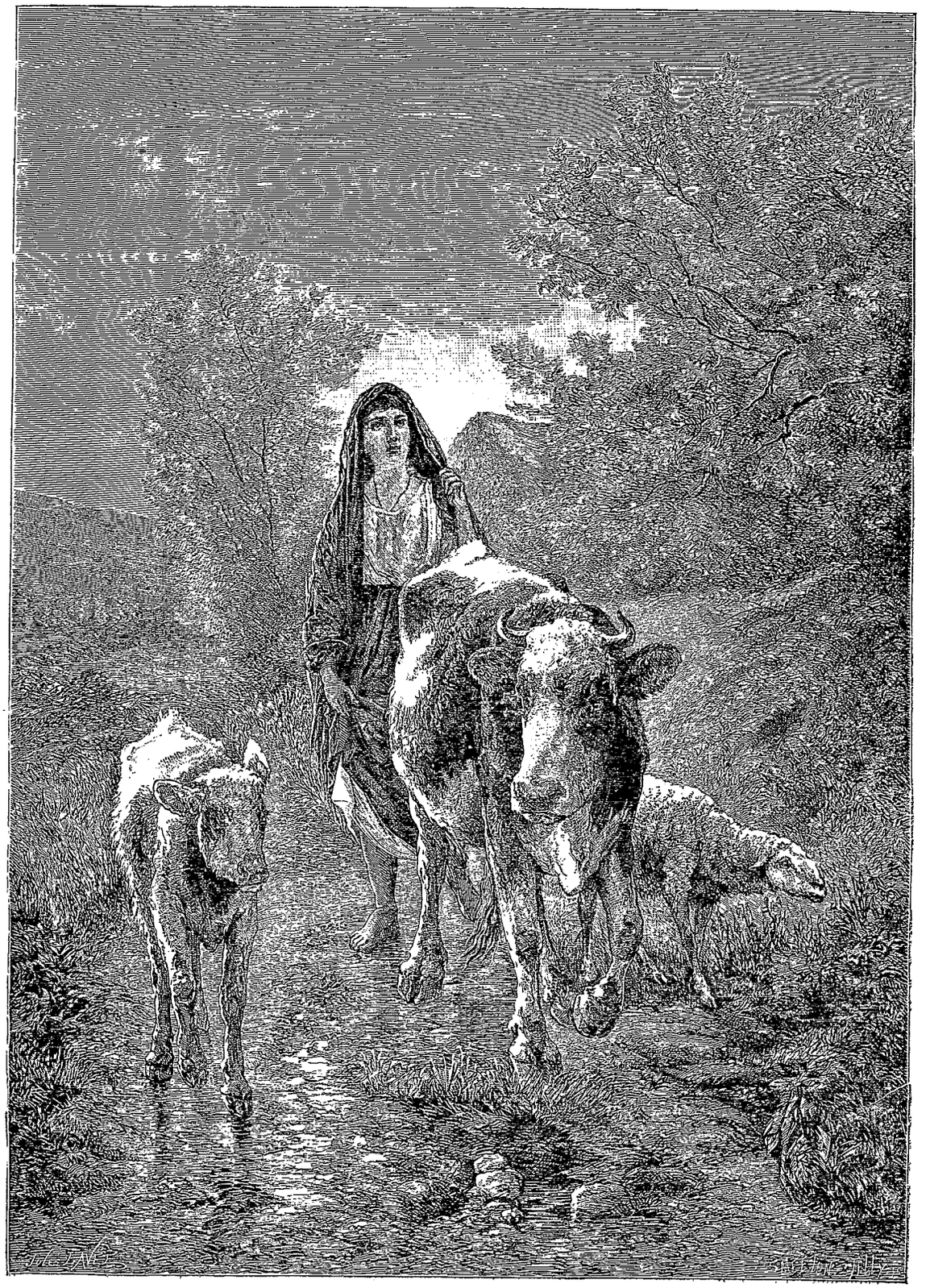
AIGUILLE A CROCHET.



Aiguille à crochet de la fin du seizième siècle. (Collection de M. Delaherche.)

Cette aiguille, d'un si charmant travail, est en ivoire : la collerette seule est en argent. On ne doute point que ce ne soit l'œuvre d'un artiste français, bien qu'on ne puisse se hasarder à citer un nom.

L'ONDÉE.



Une Ondée, tableau par Von-Thoren. — Dessin de Jules Lavée.

« Allons, Jeannette, vite debout ! il est l'heure de conduire les bêtes aux champs ! » a dit la fermière. Et Jeannette a jeté à la hâte sa mante brune sur ses épaules, elle a mis dans sa poche le pain de son déjeuner, et elle est allée ouvrir la porte de l'étable. La mère vache l'accueille avec un beuglement de satisfaction ; elle sait ce que présage la visite de Jeannette à cette heure matinale : une promenade au grand air, et des rameaux tendres et de l'herbe verte à brouter. Elle sort, et son petit veau la suit en chancelant un peu sur ses jambes encore faibles.

L herbe est un peu dure pour lui, et il lui préfère le lait maternel; mais l'univers lui paraît un spectacle bien merveilleux, et il ne se lasse pas de le contempler de ses grands yeux étonnés. Quant au mouton, qui marche auprès d'eux, il tond par ci par là sur sa route quelques brindilles, sans penser à rien, comme c'est l'habitude des moutons.

Le ciel est bleu, l'air est léger; les rameaux allongent leurs minces réseaux noirs entre les feuilles transparentes, les premières feuilles du printemps, qui forment comme un brouillard de verdure autour des branches.

« Quelle belle journée! » se disent les habitants de la ville, heureux de s'en aller à leurs affaires sans avoir besoin de se charger d'un parapluie.

« Quelle sécheresse! pense en soupirant la fermière debout sur le seuil de sa porte. Si cela continue, comme les foins vont être maigres, et comme les blés vont sécher sur pied! »

Quelques flocons blancs paraissent à l'horizon; ils montent, grandissent, se groupent, s'amoncellent; les voilà qui deviennent gris, puis noirs, et qui cachent le soleil. Le citadin sorti sans parapluie les regarde d'un air soupçonneux, et murmure entre ses dents : « Nous pourrions bien avoir de l'eau! » — « Quelle bénédiction! voilà une bonne ondée! » s'écrie la fermière, dont le visage s'épanouit.

De larges gouttes tièdes tombent de plus en plus pressées; le jeune feuillage plie sous leur poids et gémit avec un doux bruit. La pluie augmente, raye au loin le ciel et voile tout le paysage; la terre sèche et poudreuse des champs la boit avec avidité; les herbes se relèvent et reverdissent à vue d'œil, et les bourgeons, qui n'osaient pas s'entr'ouvrir sous les brûlants rayons du soleil, se développent et déplient leurs petites feuilles satinées. Le voilà rempli d'eau, le sentier par où Jeannette conduit ses bêtes! La vache lève lentement ses pieds lourds et choisit son chemin; par moments, elle dresse la tête et dilate ses naseaux pour aspirer la fraîcheur. Le veau enregistre dans sa cervelle une merveille de plus, et le mouton trouve que l'herbe a meilleur goût qu'avant l'ondée. Le sentier descend, sinueux et rocailleux, vers la prairie; l'eau y ruisselle comme un torrent : chaque creux forme un petit lac, chaque pierre une cataracte en miniature, et tout cela brille comme des diamants, quand le soleil se montre entre deux nuages. Jeannette se coiffe de sa mante et cherche à garantir sa tête et ses épaules. Précaution inutile! Sous la pluie persistante, la mante sera bientôt transpercée; mais Jeannette ne se plaindra pas. Pendant que le citadin, grelottant sous la porte cochère où il a cherché un abri, maugrée et maudit l'averse, la pauvre fille des champs la supporte gaiement. Elle sait ce que promet cette pluie : la récolte abondante, l'aisance et la joie à la ferme, du blé plein les greniers, du foin en hautes meules entassées; le pain de l'année assuré pour toute la maison, et pour elle, la petite bergère, un beau fichu rouge et des sabots neufs pour danser le dimanche sur la place du village. Car la fermière est généreuse quand elle a le cœur content, et elle aime à voir autour d'elle des visages joyeux.

Jeannette pense à tout cela, et elle ne se plaint pas de la pluie; elle sait supporter un petit mal pour un grand bien. Combien de gens, qui se croient très-raisonnables, n'ont pas la sagesse de Jeannette!

PREMIÈRES IMPRESSIONS
A LA VUE D'UN CHEMIN DE FER.

Il existe encore un grand nombre de nos contemporains qui ont assisté à l'ouverture des premiers chemins de fer construits en France. Mais ils vont devenir de plus en plus rares, et ceux qui, aujourd'hui, ne s'étonnent plus de cette prodigieuse invention, dont les avantages leur paraissent tout naturels, ne peuvent que difficilement imaginer ce qu'ont été nos impressions à la première vue d'un chemin de fer. La lettre suivante d'une dame anglaise, écrite en décembre 1829, leur en donnera quelque idée (1) :

« Mercredi dernier, un exprès vint nous annoncer qu'on pourrait visiter ce jour-là le chemin de fer de Prescot, et qu'on éclairerait le lendemain le tunnel de Liverpool. Nous partîmes donc aussi vite qu'il nous fut possible, et nous allâmes en voiture jusqu'à ce chemin de fer, où nous trouvâmes la merveilleuse locomotive passant comme le vent. Pour nous, qui sommes étrangères à ces nouvelles découvertes et qui ne pouvons comprendre les descriptions qu'on nous en fait, la nouveauté du spectacle est extraordinaire : elle frappe vivement notre esprit. Voilà donc cette machine qui transportera des voitures, des marchandises, des personnes, toutes choses, de Liverpool à Manchester, à trente milles à l'heure.

» Lorsque vous êtes sur la voie, et que vous regardez arriver la locomotive, l'effet de la rapidité est tel qu'elle ne semble pas approcher, mais s'agrandir et devenir plus distincte, comme une figure de fantasmagorie.

» Ce jour-là on ne voulut pas atteler de vagon pour les voyageurs, car il ne s'agissait que d'essayer la machine neuve; mais rien qu'à la voir s'élancer en sifflant on éprouvait une grande émotion.

» Le lendemain, nous partîmes pour le tunnel, qui est à l'extrémité de la voie ferrée. C'est une voûte longue d'un mille et quart, creusée sous la ville de Liverpool, et se terminant aux docks. Nous étions environ vingt. Nous allâmes voir d'abord les voitures du chemin de fer qu'on apprêtait. Elles ressemblent à des omnibus : chacune d'elles est un grand vagon avec un coupé aux deux bouts, quelques-unes peuvent contenir vingt personnes, d'autres trente. Il y a également des fourgons pour les porcs, le bétail, la marchandise, et des plates-formes posées sur des roues où l'on peut faire transporter une voiture tout attelée, comme sur un bateau.

» On reste immobile, et l'on se trouve transporté trente milles plus loin, comme par le tapis des contes de fées.

» Ce fut ainsi qu'une légère impulsion nous emporta, la vitesse du mouvement n'étant sensible que par la force du courant d'air et la rapidité avec laquelle nous passions devant les lampes.

» Jamais je n'ai rien éprouvé d'aussi étrange; jamais je ne me suis sentie aussi plongée dans la magie, l'enchantement, et comme entourée de forces et de puissances inconnues.

» Moins de trois minutes après avoir franchi, après la campagne, le tunnel, nous nous trouvons dans les docks de Liverpool. La première impression du jour fut très-belle, et il était vraiment étourdissant, après un mouvement si rapide, de s'arrêter subitement on ne savait où.

» Descendus de vagon, nous rentrâmes dans notre voiture, qui avait été transportée avec nous, et bientôt nous nous surprîmes à murmurer contre les chemins macadamisés et nos dix milles à l'heure. Mon mari se lamentait à la pensée d'être déjà parvenu à l'âge de cinquante ans au début d'une telle découverte. »

23 Juin 1831.

« L'admirable temps qu'il faisait lundi m'engagea à prendre place sur une des voitures découvertes du chemin de fer. Nous y arrivâmes une heure trop tôt; mais, n'ayant pas encore vu le nouvel aménagement, j'étais désireuse

(1) Extrait des *Memorials of a quiet life*, et de la correspondance de deux sœurs.

d'examiner les voitures et les locomotives. Nous partîmes à dix heures. Il y a trois voitures ouvertes qui sont séparées intérieurement et garnies de coussins. Lorsqu'elles sont vides, elles paraissent très-engageantes, mais, une fois remplies, on s'y trouve exposé à des inconvénients inévitables. J'avais, par exemple, un voisin d'un embonpoint insupportable, qui se levait et se rasseyait à chaque instant, jusqu'à ce que quelqu'un se fût avisé de raconter l'histoire d'un homme qui s'était tué un des jours précédents pour avoir voulu se tenir debout dans cette même voiture, contrairement aux conseils qu'on lui avait donnés; il était tombé en arrière par-dessus le bord. En entendant ce récit, mon voisin se calma un peu.

» La voiture contenait vingt-quatre personnes. Nous étions cent cinquante dans le train. En somme, je ne trouve pas cette manière de voyager à ciel ouvert très-attrayante. On ne voit en avant et en arrière que les voitures des deux côtés. Le bruit est assourdissant, le mouvement agaçant, et, sans tenir compte de l'atmosphère de Manchester qu'on emporte avec soi, et qui n'est pas épurée, comme sur le bateau, par la brise de mer, on est exposé à recevoir dans les yeux des particules de charbon ou de poussière de fer.

» Dans les voitures fermées, on évite en partie ces désagréments. Tout est aussi bien organisé que possible, mais pour moi, qui déteste la confusion et la presse, ma voiture me paraît préférable. Je sens cependant qu'il est presque mal et ingrat de parler peu respectueusement d'une invention aussi extraordinaire. Les progrès rapides de la contrée que traverse le chemin de fer sont bien curieux; de toutes parts voici des maisons qui s'élèvent. »

7 Juillet 1831.

« Nous avons pris le chemin de fer pour revenir de Saint-***, mais en choisissant une voiture fermée. Un homme a été tué dans notre train, mais nous n'en avons rien su au moment même, quoiqu'il y eût eu un arrêt d'une minute, mais pour nous sans cause apparente. On ne se doute pas plus de ce qui se passe dans une autre partie du train que si l'on en était à cent lieues. »

MENU D'UN REPAS

AU QUINZIÈME SIÈCLE (1).

Le festin dont on va lire le menu eut lieu le 10 février 1482, dans la ville de Gand. Il fut offert par le marquis Josse de Trazegnies à Maximilien d'Autriche.

On a les noms des convives, mais ils n'ont point de célébrité. « Ils furent assis à la table de mondit sieur le duc qui contenoit environ 14 pieds de long et plus de 4 pieds de large.

» Et fut le service par ordre tel que s'ensuit. »

Le premier service.

Sallade de verdure menue coupée, et pardessus carotte et raimponse tant bien taillées et assis (disposées) que sembloit painture. Et tout de mesme au milieu des plats, dont il y avoit de chacun metz deux pour la table de monseigneur, estient ses armes tant bien faits qu'on ne pourroit mieux.

Item. Capons au vin bastard et prones de Damas, — Pertris (perdrix) à la trimouillette, — Pieds de mouton à la froide saulge, — Cynes par quartiers au potage, — Mouton as racines, — Les menus droits (abattis) des chines (cygnes), — Espolles de mouton rosties chauldes et verdelettes, — Pouchins farsis, — Oiseaux de rivière à la dodine, — Paste de venaison à la mode d'Angleterre, — Venaison au potage.

Orenges, — Limons, — Camelines, — Olives.

(1) Sur les Repas, voy. les Tables.

Le second service.

Cappon aux orenges, — Lapins au saupiguet (? saupiquet), — Cappons au blanc menghier, — Langhues de bœuf à la saulce chaude, — Venoison de sangler au potage, — Aygneau rosti, — Faisan rosti, — Pertris rostis (neuf en chacun plat), — Pastes de chappons de bruyéres, — Pastes de pans, — Lièvre rosti.

Orenges (en) rouelles bien chucrées, — Saulce verde, — Poivrade, etc.

Le tiers service.

Hures de sanglers, — Chappons pellerins, — Tetines de haches (? hases) à la poure de duc (*sic*), — Oiseaulx de rivier à la saulse madame, — Pastes de lapins, — Petits oiseaulx de rivier rostis de broche en bouce. — Lapreaux rostis, — Cynes rostis, — Pastes de venaison, — Pans rostis, — Grand pieches de char sallée de bœuf.

Orenges, — Moustardes chucrées et aultres saulces, etc.

Le quart service.

Tartes et flans, — Pronnes de Damas confites, — Crespes et Laitues et Ruissoles, — Tartelettes de raisin de Corinthe à la moulle de bœuf, — Dades (Dattes) confites, — Tailli d'Engleterre, — Paste d'amande, — Confitures, — Amandes chucrées, — Bellées (*sic*?) chucrées, — Roisins de Corinthe bien lavés et chucrés. — Grains de pomes de Grenades?

Issue.

Et pour issues, ypocras et le mestier (accessoire ordinaire).

Il fault savoir que desdites gellées chucrées, pastes d'amande, tailli d'Engleterre et confitures, y eut de plus de 20 manières fetes de toutes couleurs les mieux et les plus nouvellement que l'on se peult aviser. Si commes aulcune gellées de chucres fetes en guise de chasteaux, assis (établis) sur haulte motte verde.

Item. A l'entour de la motte y avoit poisson vif naigant soubs la gellée.

Item. En aultres plats y avoit grans navires a hunes faictes a fachon (de) karaques, lesquelles etoient de confitures et pastes damande dorrées et coulourées, ainsi qu'il appartenoit. Lesquels navirs semblient estre en une eaue engellée qui estoit de gellés blancs sous laquelle aussi on veoit naigier les poissons vifs.

Item. En y avoit aultres plats fais en guyse de lyons enchaînés de chaînes d'or... le tout fait de viande sucché (? séchée) et par tout dorures où il appartenoit.

Item. D'aultres plats fais en guyse de gypechières de diverses fachons desquelles gypechières tomboient pièches d'or de même semés p(ar) tout le vuint (vide) des plats.

Item. En d'aultres plats y avoit grand roses (?) desdites viandes très bien fetes.

Item. En d'aultres plats y avoit tours par ou partient (sortaient) fontaines et buses gectans (jetant) ypocras qui se recueilloit en la fachon d'un petit bacq tellement coposé que ladite fontaine eut incessamment courrut mais que (encore que) l'on ne l'eust pas touchée.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Suite. — Voy. p. 60, 163.

FAIENCES DE PARIS, SAINT-CLOUD, SCEAUX.

Paris a été un centre important de fabrication céramique, et cependant nous ne possédons pas de documents certains sur les manufactures qui y furent établies, au moins depuis Bernard Palissy et ses continuateurs, jusqu'à la dernière moitié du dix-huitième siècle; il y a là, dans l'histoire de la poterie, une importante lacune à combler.

Le seul titre officiel du dix-septième siècle que l'on possède est une autorisation donnée, suivant lettres patentes datées de 1664, à un sieur Claude Révérend, bourgeois de Paris, qui demandait à faire des faïences et *imitations* de porcelaines orientales, et à introduire en France les marchandises déjà fabriquées en Hollande, où il avait long-



Faïence de Saint-Cloud. — Saladier avec attributs de profession. — Dessin d'Édouard Garnier.

temps été établi comme potier, et où, disait-il, il était parvenu à *surprendre* les meilleurs procédés employés dans ce pays.



Faïence de Saint-Cloud. — Pot-pourri.

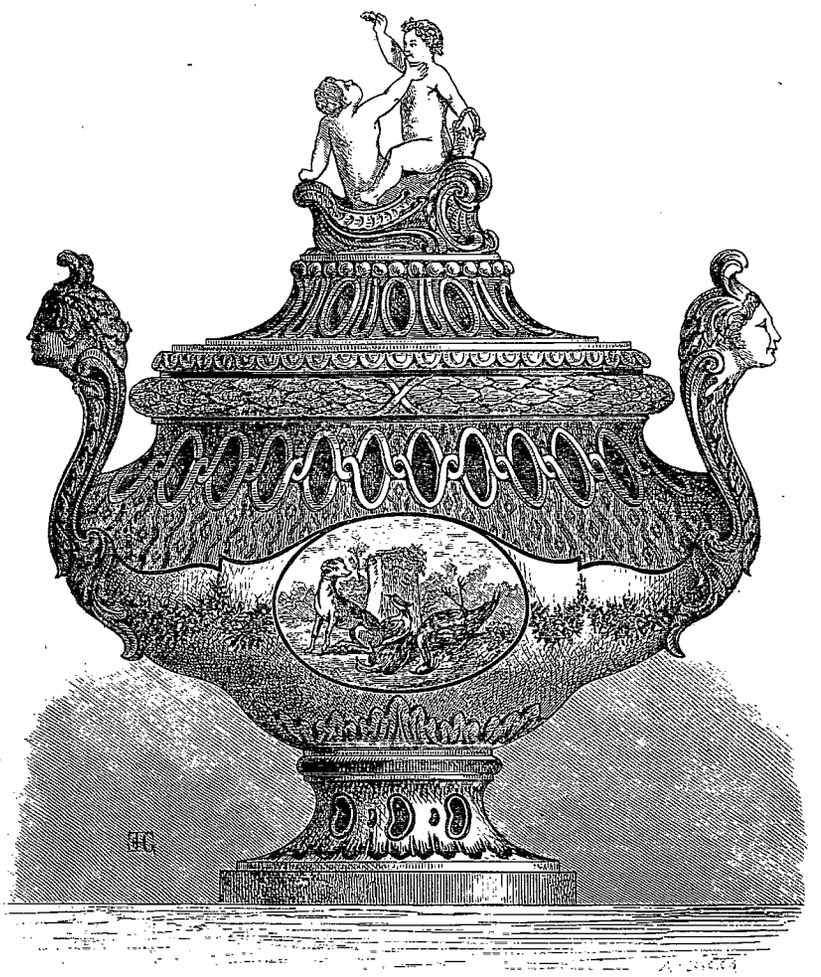
Il est très-difficile de distinguer les produits de Révérend de ceux de Delft, et, à part quelques pièces représentant divers personnages accompagnés d'inscriptions françaises : *le Marchand ambulant, le Violon de campagne, la Comédienne*, etc., nous ne connaissons que trois plats que l'on puisse lui attribuer avec quelque certitude; deux portent le chiffre et l'écu de Colbert, le troisième est aux armes de France. Ces plats, d'un bleu doux légèrement bouillonné, sont décorés d'une façon charmante dans le meilleur style japonais : l'un d'eux figurait à la remarquable Exposition de Blois; les autres appartiennent au Musée céramique de la manufacture de Sèvres.

A la fin du siècle dernier, les documents deviennent plus positifs : on connaît les noms de plusieurs potiers, établis, à cette époque comme aujourd'hui encore, dans la rue de la Roquette, au faubourg Saint-Antoine; mais la plupart de leurs produits ne se distinguent par aucun caractère particulier et se confondent avec ceux de Rouen, qu'ils imitent d'une façon grossière et auxquels ils sont de beaucoup inférieurs.

Nous nous bornerons à citer le nom de *Digne*, qui a fabriqué plusieurs faïences remarquables, entre autres de magnifiques vases armoriés faits pour l'abbaye de Chelles dont Louise-Adélaïde d'Orléans était abbesse, et celui d'*Ollivier*, qui pendant la période révolutionnaire produisit des *faïences patriotiques* lourdes et grossières, brunes à l'envers et pouvant *aller au feu*. Ollivier est en outre l'auteur d'un poêle représentant la *Bastille*, qu'il offrit à la Convention nationale, et que l'on peut voir aujourd'hui au Musée de Sèvres; il est signé en toutes lettres : *Ollivier, Fb St Antoine, Paris.*

Saint-Cloud produisit aussi des faïences qui, comme celles de Paris, procèdent de l'imitation rouennaise. On ne peut guère affirmer, faute de preuves suffisantes, l'existence de diverses fabriques; il est toutefois certain

qu'il y eut plusieurs phases bien distinctes dans la production de ces faïences. C'est à Saint-Cloud, en effet, qu'un habile céramiste, Chicaneau, fabriqua non pas peut-être la première porcelaine tendre, — l'honneur de cette découverte doit être attribué à Poterat, de Rouen, — mais établit la première manufacture importante de cette por-



Faïence de Sceaux. — Soupière. — Dessin d'Édouard Garnier.

celaine aujourd'hui si recherchée. Or, des documents officiels datant de la fin du dix-septième siècle prouvent que Chicaneau, avant de faire de la porcelaine, était fabricant de faïence, et c'est à cette époque, ou quelques années après, qu'il faut faire remonter les rares pièces que possèdent nos collections, et dont l'assiette donnée par M. Édouard Fleury au Musée de Sèvres est un des types les plus parfaits. Cette assiette, d'une très-belle ornementation originale, quoique rappelant la disposition des décors rouennais, est marquée $\frac{S^t\ C.}{T}$, c'est-à-dire *Saint-Cloud, Trou.* Ce dernier nom est celui du successeur de Chicaneau dont il avait épousé la veuve; il marquait également ainsi les porcelaines qui sortaient de sa manufacture.

Que la fabrication ait dégénéré ou qu'une ou plusieurs autres manufactures se soient établies à Saint-Cloud, nous ne pouvons rien affirmer encore; ce qui est positif, c'est que les produits aussi parfaits que l'assiette mentionnée plus haut furent rares et firent place bientôt à une faïence plus lourde, plus grossière, mais conservant néanmoins une certaine originalité dans son décor, emprunté à Rouen et peint en bleu un peu foncé entouré d'un trait noir.

On paraît surtout avoir fait à Saint-Cloud des faïences *sur commande*, rappelant, outre les inscriptions dont elles étaient chargées et qui donnaient les noms des destinataires, la profession de ces derniers par la figuration des outils dont ils se servaient. Le saladier que nous reproduisons, destiné à un chirurgien du régiment des Suisses, en est un des plus curieux spécimens; on retrouve également sur plusieurs pièces les outils des vignerons, des tonneliers, des charpentiers, etc.



Faïence de Sceaux. — Assiette.

C'est aussi à Saint-Cloud que l'on fabriquait la poterie destinée aux résidences royales. Nous donnons le dessin d'un *pot-pourri* (1) fait pour Trianon et marqué d'un T; d'autres pièces sont marquées d'un C (Chantilly) ou de trois couronnes royales. On ne sait rien de certain sur l'époque où cessa la fabrication des faïences à Saint-Cloud.

Parmi les autres manufactures des environs de Paris, nous citerons seulement celle de Sceaux, fondée au milieu du siècle dernier et qui subsiste encore aujourd'hui. Placée sous la protection de la duchesse du Maine, et plus tard sous celle du duc de Penthièvre, grand amiral de France, cette manufacture, dirigée d'abord par Chapelle, *démonstrateur en chimie* et membre de l'*Académie royale des sciences*, et ensuite par Richard Glot, sculpteur habile, produisit des faïences extrêmement remarquables, d'une pâte fine enrichie de moulures et de reliefs, et décorées avec beaucoup d'art de figures et d'arabesques rehaussées d'or. La petite soupière oblongue et l'assiette dont nous donnons les dessins sont certainement deux des produits les plus élégants et les mieux réussis de cette fabrication exceptionnelle.

Glot, qui avait eu l'honneur d'être choisi par tous les industriels ses confrères pour présenter à l'Assemblée nationale leurs doléances au sujet du traité de commerce conclu entre la France et l'Angleterre quelques années auparavant, traité qui avait porté un coup si fatal à l'industrie céramique, céda, en 1794, la manufacture de Sceaux à Antoine Cabaret; mais avec lui cessa la période de production artistique : on ne fit plus que très-peu de faïences décorées, et bientôt même on suspendit entièrement cette fabrication pour ne plus livrer au commerce que des faïences blanches usuelles.

Sceaux a marqué ses produits de l'*ancre* du duc de Penthièvre, et aussi du mot *Sceaux*, imprimé en bleu à la vignette et accompagné ou non de l'ancre.

La suite à une autre livraison.

(1) On désignait sous le nom de *pot-pourri* un vase percé de trous destinés à recevoir des tiges de fleurs d'essences et d'odeurs différentes; l'extrémité de ces tiges était soit trempée dans de l'eau, soit, le plus souvent, enfoncée dans du sable fin humide.

THOMAS ARNOLD.

Suite. — Voy. p. 214, 258, 297.

Effrayé d'une liberté qui, à Rugby, lorsqu'il y arriva, touchait à la licence, Arnold pensa d'abord à changer le système, révolution hasardeuse et d'un succès douteux. Des enfants d'âges divers, abandonnés à eux-mêmes une grande partie du jour, formant une société indépendante, exerçaient nécessairement les uns sur les autres une influence autrement puissante que ne pouvait l'être celle des maîtres, eussent-ils été dix fois plus nombreux. En présence de droits établis par l'usage, revendiqués par les élèves, il résolut de faire de l'obstacle un moyen. Pour extirper le mal à sa racine, il était nécessaire d'élever le niveau moral, d'opposer à l'affectation d'une fausse virilité un mâle courage, de remettre en honneur ce qu'on vilipendait, d'établir nettement les marques distinctives du bien et du mal. Le docteur était soutenu par le désir d'introduire de nobles principes d'action dans des régions où ils n'avaient pas encore pénétré. De là sa coutume de traiter les jeunes gens en êtres raisonnables et responsables, leur apprenant à se respecter par le respect qu'il leur montrait, en appelant à leur conscience et s'en remettant à elle. Le mensonge était honni et puni sévèrement comme une des plus graves fautes. Si le menteur persistait, il était chassé de l'école. Toujours sur l'éveil contre ce vice corrupteur, le principal réprimait à l'instant toute tentative d'excuse, toute assertion persistante, « Vous le dites, cela suffit; je vous crois. » Il en résultait un sentiment général qui se traduisait ainsi : « Ce serait une grande honte de mentir au docteur; il nous croit toujours. » Quand il parlait aux élèves réunis, soit le matin pour la prière, soit dans les cas particuliers qui exigeaient sa présence, il exprimait sa satisfaction d'être à la tête d'une école où dominait la droiture. Il insistait sur la foi qu'il avait dans l'honneur des élèves et sur la bassesse qu'il y aurait à en abuser. Cependant un jour de sérieux mécontentement, il disait : « Est-ce là une maison chrétienne? S'il me faut gouverner par la contrainte et par la force, s'il me faut descendre au rôle de geôlier, je donne sur-le-champ ma démission! » On savait que ce n'était pas une vaine menace, et la crainte de le perdre faisait rentrer les plus mutins dans l'ordre. Il relégua autant que possible les punitions corporelles sur l'arrière-plan, sans cependant les abolir. « On doit rougir de la faute, non du châtiment; c'est une expiation qui, noblement acceptée, n'a rien qui avilisse. »

La sixième classe (1), composée de trente élèves, les aînés de l'école et les plus instruits, offrant par leurs progrès les meilleures garanties comme application et comme caractère, devint la base sur laquelle il appuya son système de réforme. Centre de cette jeunesse intelligente et mobile qu'il enseignait directement, il l'eut bientôt formée à son image; il la groupa autour de lui, la logea dans son intérieur, et en tira les préfets (*monitors* et *præpositors*), auxquels il délégua une large part d'autorité, moyen efficace de créer le respect pour la supériorité morale et intellectuelle. Il s'efforça de leur faire comprendre qu'ils étaient ses aides et ses collaborateurs dans la grande tâche qu'il avait entreprise; qu'ils avaient, ainsi que lui, une haute responsabilité et un profond intérêt à la prospérité réelle de l'école. « Vous devez, leur disait-il, vous considérer comme l'état-major de l'armée, dont la moindre défaillance serait une lâcheté. Tant que j'aurai confiance dans la sixième, il n'y a pas de poste en Angleterre que je voulusse échanger contre le mien. »

Nommé chapelain sur sa demande, il renonça aux honoraires de ce grade. Principal de l'école, professeur de la classe supérieure, pasteur à la chapelle, il s'empara de toutes les sources d'influence; mais les plus fécondes étaient sa vie, son caractère, sa foi évangélique. Ses allocutions, le dimanche, aux élèves assemblés, ne duraient qu'un quart d'heure, vingt minutes au plus. « Il est difficile », dit son éloquent et érudit biographe, Arthur Stanley, doyen de Westminster, ancien élève de Rugby, « de décrire l'attention que prêtaient à ses discours les plus jeunes et les plus vieux élèves. Bien des années se sont écoulées depuis, et beaucoup d'entre eux ne peuvent rien retrouver dans leurs souvenirs qui leur ait laissé une impression aussi profonde, aussi durable, que ces courtes conférences, pendant lesquelles, assis devant la chaire, les yeux fixés sur le maître, on aspirait pour ainsi dire chacune de ses paroles. » C'est qu'elles étaient animées d'un souffle vivifiant. Il avait l'art d'enflammer les âmes pour l'idéal du devoir.

Les professeurs lui étaient aussi de précieux auxiliaires. Il avait relevé leur dignité en les appelant à faire partie d'un conseil où il les consultait sur certains points de discipline, sur certaines parties de l'enseignement, les laissant libres de donner leur avis, de proposer les mesures qu'ils jugeaient utiles, pourvu qu'elles ne fussent pas en opposition avec le principe fondamental de l'école. Il leur

(1) C'est la première de nos lycées.

ménageait du temps pour lire et se perfectionner, toujours dans l'intérêt de l'institution. Préoccupé de la modicité du salaire, il attribua exclusivement aux maîtres les plus dignes le privilége de recevoir chez eux des élèves, dont le nombre et la pension étaient réglés par lui. Il abolissait en même temps la coutume qui s'était introduite parmi les professeurs ecclésiastiques d'adjoindre à leurs chaires le service de cures paroissiales. Devenus pasteurs du jeune troupeau confié à leurs soins, ils lui devaient protection, affection, dévouement; et, sous l'inspiration du principal, ils le dirigeaient dans la voie qu'il avait tracée. L'école s'incarnait ainsi dans l'homme; Rugby, c'était Arnold.

Les honneurs universitaires de ses élèves furent considérables, et dépassèrent ceux des autres écoles. Il en était bien aise, mais n'y attachait pas une importance excessive. Il veillait à ce qu'on n'en fît pas le but de l'éducation. Il revenait souvent sur les curieuses alternatives d'intelligence et d'incapacité qui, chez les jeunes gens, semblent défier tout calcul et tout effort humain. Un *pio-cheur* était toujours encouragé par lui. Une fois, à Laneham, il se départit de cette règle, et, perdant patience, il parla sévèrement à un travailleur un peu obtus. L'écolier, tout surpris, le regarda et lui dit : « Pourquoi vous fâchez-vous, Monsieur? En vérité, je fais ce que je peux. » Revenant là-dessus, longtemps après : « Je ne crois pas, disait-il, avoir de ma vie été plus confus; je n'ai jamais oublié ce regard et ces mots. »

Quant à la direction intellectuelle, il fut le premier maître anglais qui, dans les écoles publiques, attira l'attention sur la valeur historique, politique et philosophique de l'étude des langues vivantes. Il l'introduisit à Rugby, en même temps que l'histoire moderne et les mathématiques; innovations qui furent louées et blâmées avec exagération. Il donna une grande impulsion aux lectures variées, au goût des élèves pour la géologie, et pour la science en général, sans cependant surcharger les programmes.

Toutes les semaines, il consacrait deux jours à entendre l'une après l'autre chaque classe. Ces examens généraux excitaient chez tous les écoliers un vif intérêt; ils étaient frappés de la façon dont l'examinateur tirait d'eux tout ce qu'ils savaient et les obligeait à s'en rendre compte; mais la sixième resta surtout l'objet de sa prédilection. Ceux qui y ont passé ont encore présents son regard, lorsque, avant de commencer, il parcourait des yeux le cercle, son attitude ferme et douce, l'accent aimable et gai du « merci » qui suivait une réponse heureuse, la sévérité de sa physionomie lorsque, levant ses majestueux sourcils, il disait : « asseyez-vous, » aux moins prompts, aux moins zélés.

Sa méthode consistait à éveiller l'intelligence de chacun en particulier. De là son habitude d'enseigner en questionnant. Règle générale : il ne donnait jamais d'informations qu'en récompense d'une bonne réponse. Ses explications étaient lucides et courtes, juste assez pour résoudre la difficulté, pas plus. Ses questions attiraient l'attention de l'élève sur le point essentiel, et lui montraient l'exacte limite de ce qu'il savait ou ne savait pas. A mesure qu'ils avançaient, il cultivait chez tous l'habitude de recueillir les faits, de les exprimer avec clarté, de les comparer entre eux, d'en dégager les principes et les conséquences. « Vous venez ici, leur disait-il, non pour lire, mais pour apprendre comment il faut lire. »

Il travaillait avec sa classe, prenant autant d'intérêt que les élèves à chercher et à trouver le sens d'un passage obscur; l'important était qu'ils se formassent une opinion personnelle. Les exercices de composition étaient toujours choisis de manière à présenter une idée claire du sujet à traiter. Au lieu du thème banal *Virtus est bona res*, il donnait à faire des descriptions historiques ou géographiques, des lettres imaginaires, des recherches étymologiques sur les mots, des appréciations de textes latins. Il excellait à prêter aux sujets religieux une forme saisissante. « Dans ses commentaires de l'Évangile, on sentait qu'il y cherchait la règle de sa vie, et qu'il s'y conformait. »

Ne faisant jamais parade de son savoir, qui était grand, il n'y avait recours que pour instruire. Rencontrait-il une difficulté, il confessait son ignorance. Il en appelait, pour les langues étrangères et les mathématiques, aux élèves qu'il savait être plus habiles que lui dans ces études spéciales. Il traduisait, avec une rare élégance, à la lecture, les passages des auteurs grecs et latins. C'était, selon lui, la meilleure manière de se familiariser avec l'esprit des anciens. Il exigeait aussi que les traductions fussent faites dans le style qui convenait le mieux à l'époque et au sujet. Les élèves se rappellent la précision avec laquelle chaque nuance du sens était rendue. Il évoquait non-seulement le langage, mais l'auteur et le siècle. Il avait mis Tibulle et Properce à l'index, comme poëtes secondaires et lectures inutiles pour le moins; mais il disait d'Homère que c'était une source intarissable de beautés et de délices. En histoire moderne, il se montrait difficile, et faisait du livre qu'il choisissait un texte à observations, y rattachant d'autres lectures ou des réminiscences historiques. Lors d'un examen général, il questionnait les élèves sur les principaux événements de la quinzième ou vingtième année de deux ou trois siècles successifs, afin que les jeunes gens pussent rapprocher et comparer les ressemblances et les différences de l'état de l'Europe à une époque donnée.

Il insistait sur les rapprochements à faire entre les traits de vertu et l'esprit du christianisme, et par contre entre le paganisme et ses fruits de licence et de cruauté. Après avoir lu dans les écritures une description du monde des Gentils, il ouvrait les *Satires* d'Horace et disait : « Maintenant, nous allons voir ce qu'était ce monde et ce qui s'y passait. » *La suite à une prochaine livraison.*

LA JUSTICE.

Si les hommes pratiquaient la justice, la société humaine serait l'ornement de la terre et s'élèverait, au sein du bonheur, à régner dans l'éternité.

Sans la justice, que sont les grands empires? De grands brigandages (1). Saint Augustin.

LE PRINCE TEMYM ET LE MARCHAND.

Dans la seconde moitié du onzième siècle régnait sur une partie de l'Afrique septentrionale un prince musulman nommé Temym, renommé pour sa justice. Un historien arabe, Ibn-Alatyr, raconte, à son occasion, l'anecdote suivante :

« Il y avait à Cayroan ou Kairwan, capitale de ses États, dit-il, un marchand riche et vivant dans l'aisance. Un jour que dans une réunion de marchands le nom de Temym fut cité, les personnes présentes s'empressèrent de le bénir; mais ce marchand se contenta d'implorer la faveur céleste sur Moëzz, père du prince, sans faire mention de celui-ci. La chose ayant été rapportée à Temym, le prince fit venir le marchand à son palais, et lui demanda s'il s'était rendu coupable envers lui de quelque injustice; le marchand répondit : Non. — Le prince reprit : Quel-

(1) *Magna latrocinia.*

qu'un de mes gens t'a-t-il dit quelque chose d'offensant? — Le marchand dit : Non. — Pourquoi donc, continua le prince, t'es-tu montré hier malveillant à mon égard? — Le marchand se tut. — Le prince poursuivit : Si ce n'était la crainte qu'on m'accusât de vouloir m'emparer de ton bien, je te tuerais. — Il se contenta de le faire souffleter en sa présence, puis le renvoya. Les compagnons du marchand attendaient son retour avec impatience; quand il fut revenu, on le questionna sur ce qui s'était passé, mais il répondit subtilement : « Les secrets » des rois ne doivent pas être divulgués. » Et ces mots devinrent proverbiaux en Afrique. »

Temym mourut vers 1107, à quatre-vingt-dix-neuf ans, ayant régné quarante-six ans. Il laissa cent fils et soixante filles.

INSTALLATION D'UN BAIN A DOMICILE.

Beaucoup de personnes aimeraient à se donner l'agréable luxe d'un bain dans leur maison ou dans leur appartement; mais lorsque ce désir vient à traverser leur esprit, elles l'écartent aussitôt, faute d'avoir des renseignements précis sur ce que peut être une installation de ce genre, même modeste. Nous croyons leur rendre service en donnant ici quelques indications que compléterait aisément un ouvrier un peu habile. Voici deux systèmes.

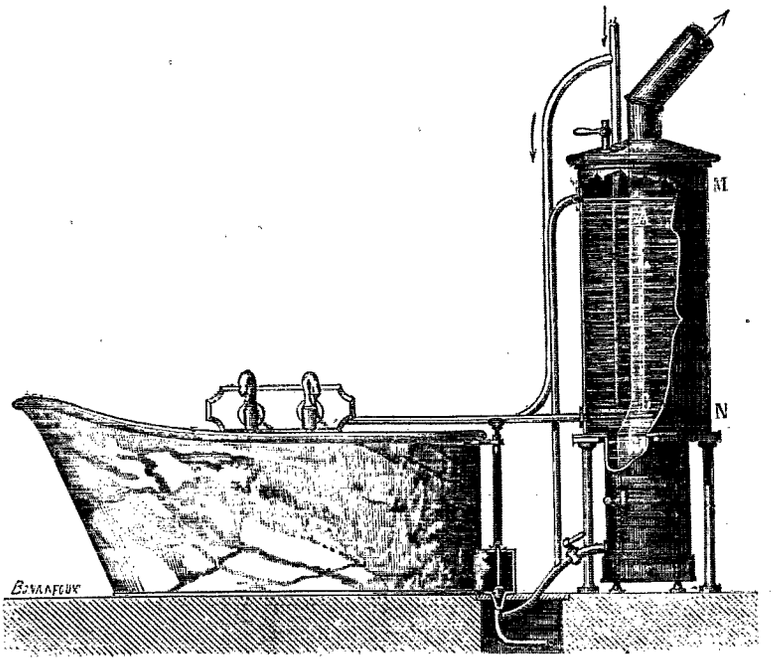


Fig. 1.

La figure 1 représente une baignoire munie de son appareil de chauffage, qui peut être construit soit dans le cabinet de bain même, soit dans une pièce voisine ou toute autre partie de la maison, pourvu que deux tuyaux le mettent en communication avec les robinets d'alimentation de la baignoire.

L'appareil de chauffage se compose d'une boîte de fer formant le fourneau où doit être placé le combustible, et surmontée d'un cylindre de cuivre étamé AB qui communique avec le tuyau de fumée. Le foyer et le cylindre de cuivre sont entourés d'eau; le liquide est versé par le haut du réservoir MN, dont on peut faire varier la forme et la grandeur; mais la proportion de la figure ci-dessus paraît être convenable.

La figure 2 indique une autre disposition de chauffage plus simple encore. La baignoire est en communication par deux tuyaux R, S, avec un cylindre C; l'eau s'échauffe sous l'action du foyer F, où le tirage est déterminé par le tuyau T qui entraîne au dehors les produits de la combustion. On peut employer pour le foyer toute espèce de combustible; mais si l'on a le gaz chez soi, il est facile d'y installer une couronne de becs, ainsi que le montre notre gravure. Un chauffe-linge L occupe la partie supérieure du cylindre.

Cette installation est très-commode et peu coûteuse. Dans les maisons particulières, c'est généralement le foyer de la cuisine qui sert à chauffer l'eau destinée à la salle de bain; mais il est alors utile d'avoir les conseils d'un architecte.

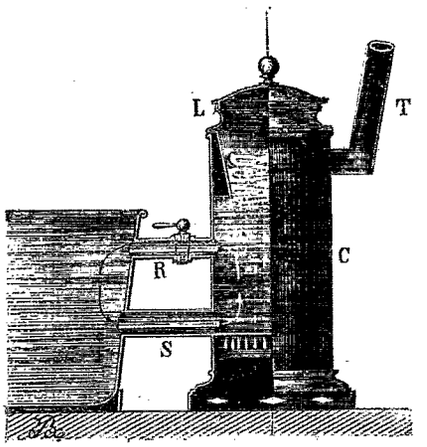


Fig. 2.

POËMES COMIQUES.

Voy. les Tables.

SIRE THOPAS.

FRAGMENT D'UN POËME COMIQUE DU QUINZIÈME SIÈCLE.



Sire Thopas et sire Oliphant. — Dessin de l'Hernault.

Geoffrey Chaucer, né à Londres vers 1330, mort vers 1400, a esquissé, dans ses *Contes de Cantorbéry* (1), la physionomie d'un personnage, sire Thopas, qui semble annoncer de loin Don Quichotte. On peut penser que Cervantes, qui était fort lettré, a connu cet essai : ce ne serait pas un motif de croire qu'il s'en fût aucune-

(1) Poëme inachevé, qui se compose de dix-huit à vingt mille vers. — Voy. t. X, 1842, p. 83, et t. XXI, 1853, p. 87.

ment inspiré : le type qu'il a immortalisé flottait depuis longtemps dans les imaginations, et Chaucer n'avait pas été le seul poëte qu'eût tenté la satire des incroyables aventures de la chevalerie chantées par les vieux romanciers. Voici une traduction de ce petit poëme (1) :

Accordez-moi, Messieurs, une attention favorable, et je vais vous entretenir de choses joyeuses et de gaie science. Je vais vous dire tout au long l'histoire d'un chevalier beau et brave dans les batailles comme dans les tournois. Son nom était sire Thopas.

Il était né dans un pays lointain, en Flandre, tout au delà de la mer, dans la paroisse de Popeling (2). Son père était un homme libre et, par la grâce de Dieu, seigneur de cet endroit.

Sire Thopas était vraiment un galant personnage. Sa face était blanche comme le pain de gruau, ses lèvres étaient rouges comme la rose, son teint ressemblait au grain d'écarlate, et je puis vous dire comme chose certaine que son nez avait le même éclat.

Ses cheveux, sa barbe, étaient couleur de safran et descendaient jusqu'à sa ceinture. Ses souliers étaient en cuir de Cordoue; son brun haut-de-chausses était en drap de Bruges; sa robe en brocart d'or coûtait plus d'un écu de Gênes.

Il savait chasser le daim sauvage, et, avec un épervier fauve sur le poing, chevaucher le long des rivières. De plus, il était bon archer. A la lutte, personne ne l'égalait. On eût vainement cherché son rival partout où le bélier rassemblait des concurrents (3).

Or, il arriva un jour, aussi vrai que je vous le dis, que sire Thopas voulut s'en aller chevaucher. Il monta sur son coursier gris, une grande lance dans sa main, une longue épée à son côté.

Il piqua à travers une vaste forêt où se trouvaient maintes bêtes sauvages, et le daim, et le lièvre. Tandis qu'il trottait du nord à l'est (4), un violent souci, que je vais vous conter, s'empara de lui.

Dans cet endroit croissaient des herbes grandes et petites, la réglisse, la valériane, et maint clou de girofle, mainte muscade bonne à mettre dans l'ale fraîche ou vieille, ou bien à serrer en coffre.

Les oiseaux chantaient, et il va sans dire que c'était plaisir de les écouter. Le bouvreuil et le perroquet s'exerçaient à l'envi. La grive aussi disait son lai. La tourterelle des bois, sur sa branche, faisait entendre sa voix haute et claire.

En entendant la grive chanter, sire Thopas fut pris d'une rage d'enthousiasme, et se mit à piquer des deux, comme s'il eût été fou. Son bon cheval en suait tellement qu'on l'aurait tordu comme un linge mouillé, et ses côtes étaient tout en sang.

De son côté, sire Thopas était si fatigué de sa course à travers l'herbe tendre, et son courage était si intrépide, qu'en ce lieu même il mit pied à terre pour faire reposer un peu son coursier et lui donner de bon fourrage.

« Ah! Sainte-Marie-Bénédicité! que me veut cette passion pour m'étreindre si fort? Sur mon âme, j'ai rêvé toute cette nuit d'une reine des fées.

» Oui, par Dieu, j'épouserai une reine des fées; car aucune des femmes de ce monde n'est digne de devenir ma compagne. Je les mets donc toutes en oubli, et je me voue à une reine des fées dans la plaine et dans le vallon. »

De suite il se remet en selle, et se lance à travers chemins et rochers pour découvrir la reine. Il chevaucha et alla si loin que, dans une région écartée, le royaume de Féerie se montra à ses yeux.

Là, il chercha le nord et le sud, et plus d'une fois, dans mainte solitude sauvage, fit retentir sa voix; car dans ce pays personne n'osait venir à sa rencontre; personne, ni homme, ni femme, ni enfant.

Enfin arriva un grand géant. Il se nommait sire Olifant (1); c'était un homme au bras terrible.

— Camarade, dit-il, par Termagant, si tu ne sors pas de ma retraite à l'instant même, j'assomme ton coursier d'un coup de cette masse. La reine des fées et tout son cortége, harpe, chalumeau et symphonie, se trouvent en cet endroit.

— Et moi, répondit le brave chevalier, demain je viendrai te trouver avec mon armure, et, par ma foi, j'espère alors que tu resteras cloué sous cette lance. Je percerai ton gosier, si Dieu me le permet. Avant que l'aurore soit entièrement levée, tu seras ici étendu sans vie.

Sire Thopas tourna les talons au plus vite. Le géant, avec une fronde meurtrière, lui lança quelques cailloux. Mais messire Thopas s'échappa bel et bien, grâce à Dieu et à sa belle conduite.

Maintenant, Messieurs, écoutez mon histoire, mon histoire plus réjouissante que le chant du rossignol. Je vais vous dire comment le petit sire Thopas, piquant à travers monts et vaux, retourna à la ville.

Il commande à ses vaillants serviteurs de lui faire fête et bonne chère; car il va lui falloir combattre un géant à trois têtes, pour l'amour et la satisfaction d'une dame brillante de beauté.

— Faites venir, dit-il, mes ménestrels et mes jongleurs pour me raconter, pendant qu'on m'armera, des chroniques de rois, des romans où il soit question de papes, de cardinaux et de fées.

A l'instant même, dans une riche coupe, on lui verse un vin délicieux, et aussi de l'hydromel; on lui sert maintes royales épices, du pain de gingembre qui était des plus délicats, de la réglisse, du cumin, avec un sucre raffiné.

Sur sa peau blanche il mit une chemise avec un haut-de-chausses de drap fin et éclatant, et par-dessus sa chemise un hoqueton, puis, par-dessus tout cela, une cotte de mailles pour défendre sa poitrine.

Puis, il revêtit encore un magnifique haubert sortant tout entier des mains des juifs et dont l'épaisseur était formidable. Enfin, une cotte d'armes, blanche comme la fleur du lis et dans laquelle il devait combattre, complétait son costume.

Son bouclier était fait d'un or étincelant; on y voyait une tête de sanglier avec une escarboucle. Et sire Thopas jura par l'ale et par le pain que le géant serait tué, quoi qu'il dût advenir.

Ses cuissards étaient en cuir bouilli (2), le fourreau de son épée en ivoire, son casque en cuivre brillant, sa selle en os ciselé; quant à sa bride, elle reluisait comme le soleil ou comme le clair de lune.

Sa lance, qui présageait la guerre et nullement la paix,

(1) Par H. Gaumont.

(2) Popeling ou Popering était le nom d'une paroisse située près d'Ypres. Il en est parlé dans le *Lendit rimé* de Rutebeuf.

(3) Un bélier était, au moyen âge, le prix du vainqueur à la lutte.

(4) C'est-à-dire du nord en orient. L'Orient, même après les croisades, fut le pays où les braves chevaliers aimaient à chercher les aventures. Le guerrier le plus entreprenant du quatorzième siècle, Jean le Mengre, maréchal de Boucicaut, alla plusieurs fois en Orient.

(1) C'est-à-dire sire l'Éléphant.

(2) L'usage du cuir dans les armes défensives paraît être venu de l'Orient. Froissart dit que les Sarrasins couvraient leurs boucliers d'un cuir bouilli de Cappadoce, très-difficile à percer. Voir l'édition de J.-A. Buchon, liv. IV, ch. xv, p. 262.

était faite d'un cyprès bien droit avec une pointe supérieurement émoulue. Son coursier était gris pommelé; il allait à l'amble d'un pas doux et vif.

. . . . . On parle beaucoup des merveilleuses histoires d'Hornchild et d'Ipotis, de Bevis et de sire Guy, de sire Libeux et de Pleindamour; mais sire Thopas moissonna la fleur de la vraie chevalerie.

Il monte son bon coursier; et, aussi vite que l'étincelle qui s'échappe d'un flambeau, il s'élance et se met en route. Sur son cimier était une tour d'où sortait la tige d'un lis. Dieu le préserve de tout mal!

Car c'était un parfait chevalier. Il ne dormait pas dans une maison, mais couchait sous son manteau. Son heaume brillant lui servait de traversin, et à côté de lui son destrier paissait l'herbe grasse et nourrissante.

Lui-même buvait de l'eau du puits, comme le faisait le chevalier sire Parcevall (1) au si noble maintien.. . .

. . . . . .

LES FLÉAUX DE LA VIGNE.

LES SAUTERELLES. — LA PYRALE. — L'OÏDIUM. — LE PHYLLOXERA.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 39, 127.

La culture de la vigne, l'une des sources principales de la richesse de la France, a failli être compromise plusieurs fois, depuis trois siècles, par des fléaux de diverse nature.

En 1513, des nuées de sauterelles s'abattirent sur les vignobles de la Provence, et les villes de Marseille et d'Aix dépensèrent 90 000 livres, somme considérable à cette époque, pour faire la chasse à ces insectes. Solier nous apprend qu'on payait deux sous et demi la livre d'insectes, cinq sous la livre d'œufs, et qu'on recueillit dans cette seule année 244 000 livres de sauterelles et 24 000 livres d'œufs!

En 1822, 1824 et 1832 survinrent de nouvelles invasions, et en 1833 on récolta 3 808 kilogrammes d'œufs, malgré le peu de soin avec lequel on conduisit l'opération.

Un peu plus tard, les autorités municipales d'Argenteuil appelèrent l'attention de l'Académie des sciences sur des chenilles qui rongeaient les vignes de leur territoire; des plaintes semblables arrivèrent bientôt du Mâconnais et du Beaujolais où l'on réclamait à grands cris la présence d'un naturaliste pour étudier le fléau et chercher un moyen d'arrêter ses progrès. Audouin fut chargé de cette mission et s'en acquitta avec le plus grand succès.

Il reconnut que les chenilles étaient absolument de la même espèce aux environs de Paris et dans le Beaujolais, et qu'elles appartenaient à un petit papillon du genre pyrale; il remarqua que les papillons pondaient leurs œufs en petites plaques à la face supérieure des feuilles de vigne; il vit enfin que les vers à peine nés cherchaient un abri et se cachaient plutôt dans les fentes des échalas que sous l'écorce de la vigne: aussi les ceps soutenus par des échalas neufs étaient-ils bien moins attaqués que ceux dont les échalas avaient déjà servi l'année précédente. D'après ces observations il recommanda d'allumer à certaines époques de petits feux clairs pour attirer et détruire les papillons, de pratiquer à un moment donné la cueillette des œufs, et de se servir de vieux échalas comme de piéges pour prendre en masse les vers dévastateurs.

Ces mesures, adoptées par la plupart des propriétaires, produisirent le plus heureux effet, et le mal put être conjuré. Mais, en 1845, une nouvelle maladie du raisin apparut en Angleterre, et se traduisit par des marbrures livides des feuilles qui se desséchaient bientôt et finissaient par tomber, et par des taches noires à la surface des grains dont la peau se crevassait et laissait échapper les pepins. Cette maladie, c'était l'*oïdium*, qui envahit bientôt la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, et jusqu'à l'île de Madère, et qui ne fut arrêtée que par le remède si efficace du soufrage des vignes.

A peine ce péril était-il écarté que de nouvelles inquiétudes vinrent assaillir nos vignerons. La cause du mal n'était plus cette fois un champignon dont les filaments s'étendaient au grand jour et dont le développement pouvait être arrêté par l'emploi de quelque poudre minérale. Ce n'étaient plus des sauterelles qu'il était facile de recueillir à pleins boisseaux, ou des papillons qu'on pouvait anéantir par la flamme, ou détruire en recueillant leurs œufs épars à la surface des feuilles: c'était un insecte microscopique, se cachant dans l'intérieur du sol, et ressemblant au premier abord à ces pucerons qui vivent en parasites sur nos arbres fruitiers, et qui sont doués d'une incroyable fécondité.

Dès l'origine, nous nous sommes empressés de signaler ce nouveau fléau en donnant des figures de l'insecte et les renseignements assez imparfaits que l'on possédait alors sur ce dangereux parasite; mais comme depuis cette époque le mal, d'abord localisé dans l'Hérault et dans la Provence, s'est étendu d'une part dans la vallée du Rhône, de l'autre dans la Gironde et la Provence; comme la destruction de cet insecte funeste est devenue une question d'utilité publique, il est nécessaire, croyons-nous, de revenir sur ce sujet, de retracer en quelques mots l'histoire de ce *phylloxera*, et d'indiquer les moyens qui ont été proposés pour arrêter sa marche envahissante.

Et d'abord le phylloxera est-il bien un puceron, comme on l'a cru longtemps? Cette question présente un réel intérêt non-seulement au point de vue théorique, mais aussi au point de vue pratique, car lorsqu'on connaît quelle est la place qu'un insecte doit occuper dans la série zoologique, quelles sont ses affinités avec d'autres espèces, on sait s'il convient ou s'il ne convient pas de tenter contre lui les moyens de destruction employés avec succès contre d'autres insectes. Les hémiptères, personne ne l'ignore, sont des insectes au corps mou, qui répandent fréquemment une odeur fétide, et qui vivent aux dépens des animaux et des plantes. Leur bouche est armée d'une trompe articulée, dans laquelle peuvent jouer quatre stylets d'une finesse extrême, et qu'ils portent habituellement repliée contre l'abdomen; leurs ailes sont au nombre de quatre: celles de la paire inférieure sont toujours transparentes et faiblement réticulées, et celles de la paire supérieure, au lieu de former des étuis résistants comme chez les coléoptères, ne sont cornées que dans la moitié de leur longueur, ou même sont entièrement transparentes. Ce dernier caractère permet de séparer immédiatement les hémiptères en deux groupes, les hémiptères proprement dits, ou hétéroptères, qui ont les deux paires d'ailes dissemblables, et dont la punaise des jardins peut être considérée comme le type, et les homoptères, qui ont quatre ailes transparentes et qui comprennent les cigales, les pucerons et les cochenilles.

Tout le monde connaît les cigales, dont les petites espèces abondent en été sur les feuilles des arbres et des arbrisseaux; les pucerons ne sont pas moins faciles à distinguer: ce sont de petits insectes au corps mou, de couleur brune ou verdâtre, qui sont tantôt ailés, tantôt privés d'ailes, qui vivent en nombreuses colonies sur les pommiers, les poiriers et les rosiers, et dont les femelles

(1) Parceval le Gallois est le héros d'un roman français en vers, composé par Chrétien de Troyes vers le milieu du douzième siècle.

peuvent donner naissance par parthénogénèse à plusieurs séries de petits vivants; enfin les cochenilles, qui fournissent la matière tinctoriale si recherchée dans l'industrie, ont des mâles ailés de petite taille, et des femelles aptères qui se fixent sur les végétaux, et dont le corps en se déformant prend l'aspect d'une verrue à la surface des feuilles.

Par son organisation, le phylloxera de la vigne tient le milieu entre les deux derniers groupes : il ressemble dans ses premiers états aux cochenilles, mais il se rapproche des pucerons par ses formes ailées et par son mode de multiplication. Il doit donc se ranger, avec deux espèces qui vivent sur les chênes, dans une tribu particulière, la tribu des phylloxériens. Les femelles, au lieu d'être constamment privées d'ailes comme chez les cochenilles, en possèdent quelquefois comme chez les pucerons; mais la forme aptère est de beaucoup la plus commune. C'est celle que présentaient les individus découverts par M. Planchon, en 1868, sur les racines de quelques pieds de vigne aux environs de Montpellier.

Le phylloxera des racines mesure à peine un millimètre de long (pl. I, fig. 3); il est ovale et d'un jaune

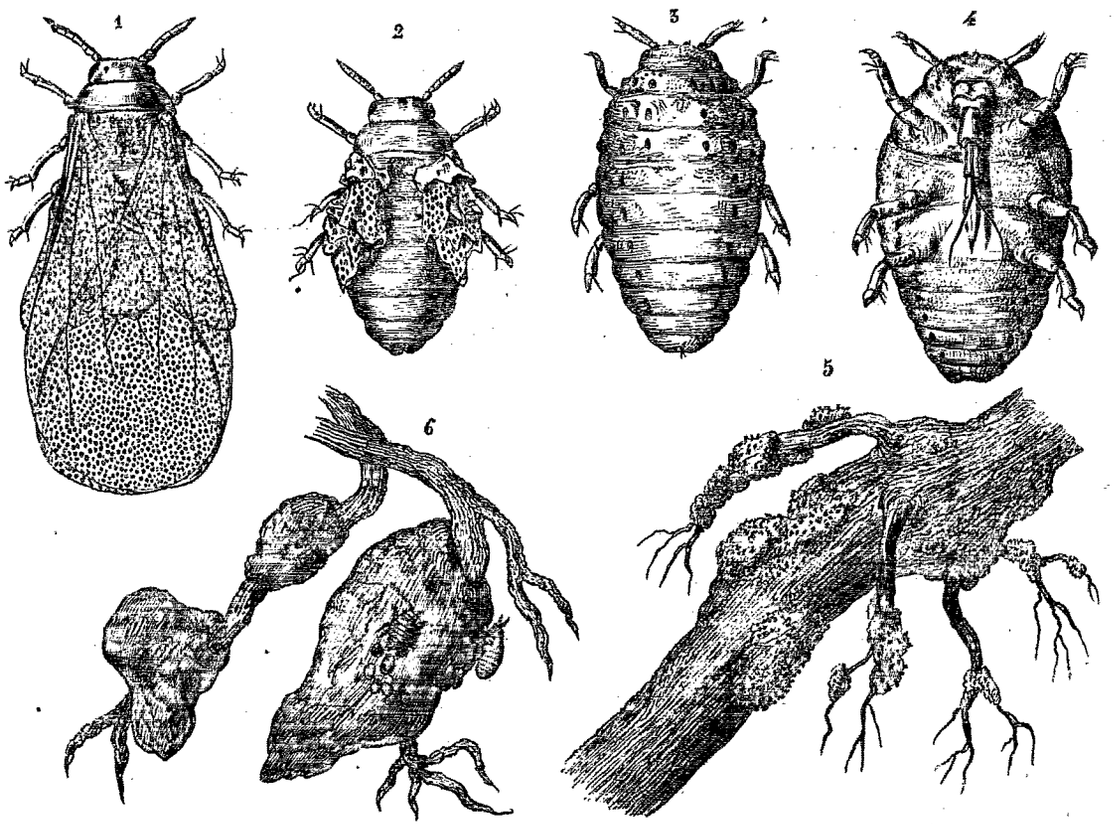


PLANCHE I. — Phylloxera de la vigne (*Ph. vastatrix*). — Dessin de Mesnel.

1. Femelle ailée adulte. — 2. Femelle ailée jeune. — 3. Femelle aptère adulte, vue en dessus. — 4. Aptère adulte, vu en dessous. 5. Racine et radicelles couvertes de phylloxeras. — 6. Radicelle avec renflement et phylloxeras pondant.

brunâtre clair, ce qui permet de l'apercevoir à l'œil nu sur le fond brunâtre de l'écorce; la tête, arrondie en avant, porte deux fortes antennes dont le dernier article est taillé en biseau, et sur les côtés deux yeux bruns formés de nombreuses facettes. La trompe, repliée contre la poitrine, est assez grêle et se compose d'articles peu distincts; elle laisse saillir à l'extrémité, surtout lorsque l'insecte a été comprimé entre les lames de verre du microscope, trois soies très-déliées qui représentent les stylets de la punaise. Le corps est subdivisé en arrière, par des sillons transversaux, en segments qui portent un certain nombre de tubercules; enfin, les pattes sont courtes et le tarse se termine, comme on le voit sur la figure, par un petit crochet.

Pendant l'hiver, ces insectes se réfugient dans les fentes de l'écorce; mais au printemps ils sortent de leur engourdissement, et pondent bientôt autour d'eux, en petits tas, des œufs ellipsoïdes, d'abord de couleur jaunâtre, puis d'un gris enfumé. Il y a, dit-on, huit générations par année, et comme chaque mère pond environ huit œufs, on peut évaluer à 25 ou 30 millions de sujets la postérité d'un seul individu. Ce chiffre est assez éloquent et prouve qu'une centaine de phylloxeras suffisent pour infester les vignobles de toute une contrée.

Les larves qui sortent de ces œufs (pl. I, fig. 4) ressemblent aux adultes; elles sont également d'un jaune verdâtre et de forme ovalaire, mais elles ont les pattes, les antennes et la trompe relativement plus développées. Elles se montrent d'abord très-agiles et courent çà et là en agitant les antennes; mais au bout de quelques jours elles se fixent en enfonçant leurs suçoirs dans les tissus de la plante, et subissent trois ou quatre mues, tout en absorbant sans relâche les sucs du végétal; enfin elles paraissent semblables à l'individu qui leur a donné naissance, et pondent à leur tour un certain nombre d'œufs.

La plupart des insectes aptères meurent peu de temps après la dernière ponte, mais quelques-uns d'entre eux, après avoir changé de peau, passent à l'état de nymphe. Leur corps est alors plus étranglé et porte sur les côtés les fourreaux des ailes. Cet état intermédiaire ne dure qu'un ou deux jours, et l'insecte ailé apparaît bientôt et sort de terre (pl. I, fig. 1). Il est sensiblement plus grand

que l'insecte aptère, et atteint parfois un millimètre et demi de long; les ailes de la paire supérieure sont amples et dépassent le corps de moitié; celles de la paire inférieure sont un peu plus courtes et plus étroites, mais arrondies au bout et couvertes, comme celles du dessus, d'une multitude de petites papilles cornées qui leur donnent un aspect chagriné. Deux ou trois nervures les parcourent dans le sens longitudinal. Grâce au développement de ces appendices, l'insecte vole assez bien, et, loin d'être, comme on le croyait d'abord, condamné à périr au bout de quelques instants, il peut, si le vent est favorable, se transporter à de grandes distances et porter la maladie sur de nouveaux points. La tête est large et porte deux yeux énormes de couleur noire et un suçoir peu développé, mais dont l'insecte peut néanmoins se servir pour piquer les feuilles et les jeunes bourgeons. Les antennes et les pattes sont plus grêles que chez l'insecte aptère et le corps est plus effilé, moins arrondi en arrière; mais la coloration est à peu près la même, jaunâtre ou brunâtre, avec une bande plus foncée sur la ligne médiane.

Les insectes ailés qui résultent de la transformation d'individus aptères sont tous des femelles. Celles-ci se montrent en août et en septembre, et pondent aussitôt après, dans les duvets des jeunes feuilles et des bourgeons, de deux à quatre œufs, plus gros que ceux du *phylloxera des racines* et de forme légèrement différente. Ils n'ont pas tous la même taille ni la même coloration : il y en a d'assez gros qui deviennent avec le temps d'un jaune assez intense, et d'autres plus petits qui restent transparents. Les premiers, d'après les observations de M. Balbiani, donnent naissance à des femelles aptères; les seconds produisent des mâles égale-

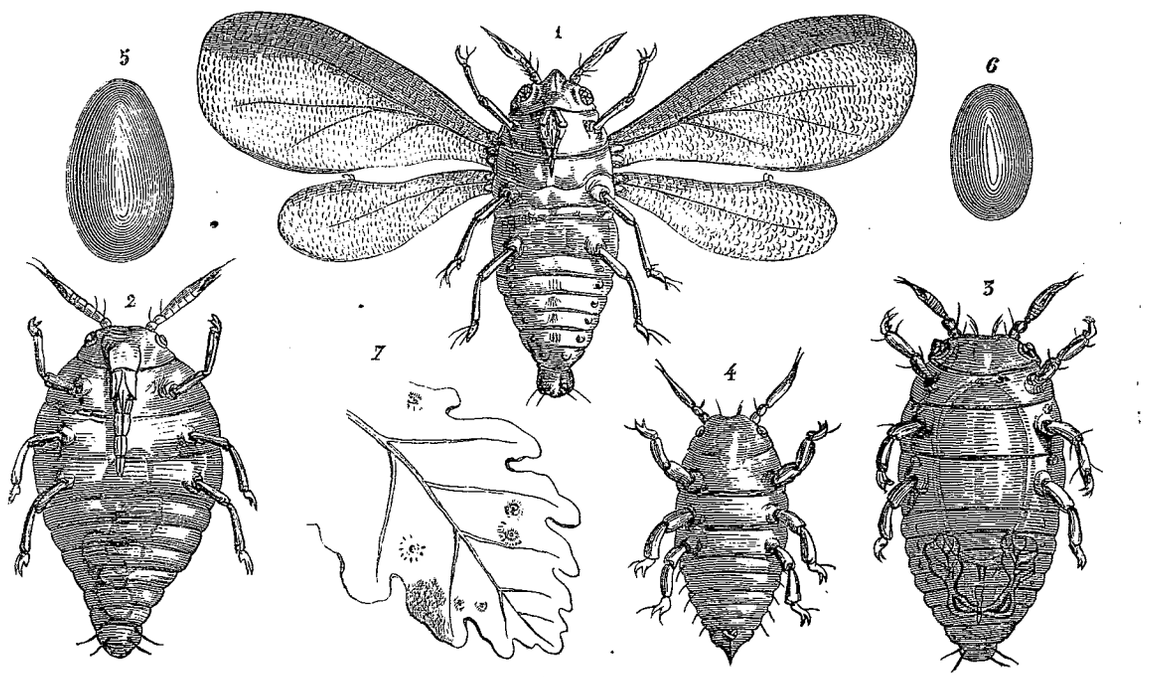


PLANCHE II. — Phylloxera du chêne (*Ph. quercus*). — Dessin de Mesnel.

1. Individu ailé. — 2. Individu aptère. — 3. Femelle aptère. — 4. Mâle aptère. — 5. Œuf femelle. — 6. Œuf mâle. — 7. Feuille de chêne avec taches de larves.

ment privés d'ailes. Ces individus de sexe différent, nés de la femelle ailée, sont en quelque sorte déshérités : ils n'ont qu'un suçoir rudimentaire, et pas de tube digestif. Aussi meurent-ils au bout de très-peu de temps; mais il est probable qu'avant de disparaître la femelle pond un œuf d'où sortira le phylloxera des racines, et que le cycle par lequel doit passer l'insecte se trouve ainsi complété.

Ce polymorphysme du *phylloxera de la vigne* a longtemps embarrassé les entomologistes, et ce n'est qu'à la suite des remarquables travaux de M. Balbiani sur l'espèce la plus anciennement connue, le *phylloxera du chêne*, qu'il a été possible de suivre le parasite sous les formes multiples qu'il revêt.

Sous la forme ailée (pl. II, fig. 1) comme sous la forme aptère (pl. II, fig. 4), la femelle du phylloxera du chêne ressemble beaucoup à celle du phylloxera de la vigne, et dans ces deux états elle pond des œufs (pl. II, fig. 5 et 6) qui sont de deux grandeurs et qui donnent naissance les uns à des mâles, les autres à des femelles. L'éclosion de ces œufs a lieu vers la fin de l'été, et les individus qui en sortent sont privés d'organes digestifs et ne vivent que fort peu de temps; maisla femelle, avant de mourir, pond un œuf unique, un œuf d'hiver. A côté de ce mode de multiplication, il en existe encore un autre beaucoup plus simple. M. Balbiani a reconnu qu'on voit apparaître à la face inférieure des feuilles du chêne, à une époque assez tardive de la belle saison, des larves d'un jaune pâle qui sont évidemment sorties des œufs d'hiver et qui occupent le centre d'une tache jaune produite par les piqûres de l'insecte. Ces larves s'entourent d'œufs qui produisent d'autres larves aptères, et les générations se succèdent ainsi jusqu'à la fin de l'été. A cette époque, un certain nombre de larves deviennent ailées, après avoir passé par l'état de nymphe, absolument comme dans le phylloxera de la vigne. On voit qu'il y a parité presque complète entre les deux espèces, quoique l'une soit presque inoffensive et ne cause sur les arbres que des dégâts insignifiants, tandis que l'autre est un ennemi redoutable qui menace de détruire en peu d'années la plus grande partie de nos vignobles. Une troisième espèce, aussi peu nuisible que le phylloxera du chêne, vient d'être décou-

verte sur le chêne kermès, et a été prise d'abord pour des mâles ailés du *phylloxera vastatrix*.

Revenons maintenant au phylloxera de la vigne.

M. Planchon, qui avait aperçu le premier les femelles ailées, en 1868, observa l'année suivante, dans les vignobles du territoire de Sorgues, des ceps dont toutes les feuilles étaient chargées de galles arrondies renfermant un ou plusieurs phylloxeras aptères. Ces petits insectes étaient entièrement semblables au phylloxera des racines. L'année suivante, M. Laliman fit une découverte analogue aux environs de Bordeaux. Le nombre de ces galles varie beaucoup, et leur apparition est tout à fait accidentelle sur les vignes françaises, tandis qu'elle est ordinaire sur les vignes américaines. On ne sait pas bien encore, du reste, comment les insectes aptères sortis des galles se transforment en insectes ailés.

D'après M. Riley, entomologiste de l'État de Missouri, tous les phylloxeras qui vivent actuellement dans notre pays, même les phylloxeras des chênes, viennent d'Amérique. Celui de la vigne a été certainement importé avec des cépages américains, car il y a identité complète entre les individus recueillis dans les vignobles du midi de la France et ceux qui vivent sur les vignes sauvages aux États-Unis.

Dans notre contrée il y a eu deux centres d'invasion : le premier, non loin de Tarascon, au plateau du Pujaut; le second, près de Bordeaux, dans les palus de Florac. Bientôt le mal partant de ces deux points s'est étendu, d'un côté, sur les départements de Vaucluse, du Var, de la Drôme, des Bouches-du-Rhône, de l'Hérault, de l'Ardèche, du Rhône, et jusque dans le sud du Beaujolais; de l'autre, dans l'Entre-deux-Mers, la Dordogne, les Charentes et le Lot-et-Garonne. A l'étranger il est apparu en Portugal, en Autriche, en Grèce, en Suisse, et, dit-on, jusqu'en Angleterre et en Irlande; enfin il dévaste en ce moment les vignes replantées dans l'île de Madère, il y a une vingtaine d'années, à la suite d'une destruction totale.

Les points attaqués, ou les *taches*, se reconnaissent immédiatement à l'aspect et à la couleur des feuilles, qui sont flétries, jaunes ou rouges, et contournées sur les bords; en outre, si le mal est ancien, les raisins sont ridés et arrêtés dans leur croissance, et les ceps eux-mêmes sont rabougris et leurs feuilles clair-semées cachent à peine le sol. En visitant les racines, on constate sur les radicelles des renflements fusiformes, les uns jaunâtres, les autres bruns : les premiers portent des phylloxeras occupés à sucer les fluides de la plante; les autres ont été abandonnés par les parasites et ne tardent pas à tomber en putréfaction. En même temps, l'écorce devient raboteuse, et le bois prend une teinte rougeâtre (pl. I, fig. 5 et 6). En général, la maladie ne se manifeste pas *immédiatement* au dehors : aussi, lorsqu'on a recours au remède héroïque de l'arrachage, il est prudent de sacrifier non-seulement les pieds manifestement infestés, mais encore les ceps verdoyants qui les entourent.

Pendant longtemps les agriculteurs se sont refusés à admettre qu'un insecte si petit fût capable de produire de si grands ravages. « C'est, disaient-ils, le froid, la sécheresse, ou bien l'épuisement du sol et la dégénérescence de la plante, qui sont les causes de la maladie; l'insecte n'en est que le symptôme, et le parasite n'attaque probablement que les vignes déjà compromises. » Mais c'est là certainement une opinion difficile à soutenir; car, d'une part, nous savons que les pucerons et les cochenilles attaquent de préférence les végétaux bien portants, et les quittent après les avoir épuisés; de l'autre, nous voyons que les vignes de l'Hérault, qui sont fort bien entretenues, ne sont pas plus exemptes du fléau que les vignes plus négligées des environs de Cognac. Des expériences directes ont même prouvé que la maladie pouvait être communiquée à des vignes par des fragments de racines chargés de phylloxeras, et qu'en revanche la santé pouvait être rendue à des ceps malades en les déplantant, en brossant soigneusement les racines et en les remettant dans le sol.

Le phylloxera est donc la cause directe de la maladie; il se propage soit à l'état ailé, à l'aide des vents qui le transportent à plusieurs kilomètres de distance, soit à l'état aptère, en cheminant le plus souvent dans l'intérieur du sol, mais quelquefois aussi à la surface, comme l'ont fort bien vu MM. Faucon et G. Bazille. Le froid arrête à peine sa marche envahissante, et les hivers rigoureux de 1870-71 et 1871-72 ne nous ont point débarrassés de ce terrible fléau. Comme tous les insectes, le phylloxera peut supporter, en effet, un abaissement considérable de température, mais il résiste beaucoup moins bien à des pluies abondantes, et M. L. Faucon a pu obtenir une véritable résurrection de son vignoble de Mas de Fabre, près d'Avignon, en l'inondant chaque hiver, de 1868 à 1873, pendant plus d'un mois. Comme ce procédé, qui paraît très-efficace, ne peut être appliqué présentement à tous les vignobles du Midi, M. Aristide Dumont a soumis à l'Académie des sciences le projet de construction d'un canal dérivant du Rhône et traversant les départements de la Drôme, de Vaucluse, du Gard et de l'Hérault. D'après M. Faucon, l'établissement du canal permettrait d'inonder au moins 1500 hectares de vignes.

On a cru remarquer aussi que les ceps placés au bord des sentiers battus et que les treilles plantées dans une terre compacte étaient plus indemnes que les vignes croissant dans une terre meuble, et on est parti de là pour recommander le tassage de la terre autour des pieds comme moyen préventif; d'un autre côté, MM. Lichtenstein et Espitalier, ayant vu que dans un sol sablonneux les vignes étaient rebelles au phylloxera, ont proposé d'entourer les ceps d'une couche épaisse de sable; mais ces deux moyens ne sont guère pratiques, car le tassage empêcherait l'aérage du sol qu'on cherche précisément à obtenir en labourant et en béchant la terre, et l'ensablement ne pourrait, dans la plupart des cas, être effectué sans de très-grandes dépenses.

Quelques personnes ont eu l'idée de planter entre les pieds de vigne des plantes à essences âcres; peut-être, en effet, la valériane aux racines fétides, ou mieux encore la camomille et les pyrèthres, parviendraient-ils à éloigner l'insecte malfaisant; le tabac pourrait donner aussi de bons résultats, si la régie permettait d'en étendre la culture. Quant à empoisonner le végétal lui-même, comme on l'a proposé, c'est complétement impossible, et, dans tous les cas, la trompe courte de l'insecte n'arriverait jamais jusqu'au centre de la racine intoxiquée. Ce qu'on peut faire, c'est de répandre dans le sol, autour de chaque cep, des substances délétères, encore faut-il n'employer que des matières volatiles, et non des poudres qui ne pénétreraient pas jusqu'aux radicelles, ni des liquides fixes qui ne mouilleraient que très-difficilement le corps de l'insecte, constamment enduit d'une humeur graisseuse. M. Dumas a proposé d'employer un sulfo-sel formé par la combinaison du sulfure de carbone avec le sulfure de potassium ou de sodium, et connu vulgairement sous le nom de sulfo-carbonate de potassium. C'est une substance que l'on produit à très-bas prix dans l'industrie, et qui paraît appelée à rendre de très-grands services. En effet, M. Mouillefert, qui l'a expérimentée aux environs de Cognac, a vu qu'une dissolution au centième était complétement inoffensive pour la vigne, et tuait en moins de

vingt-quatre heures tous les phylloxeras et tous les œufs en contact. M. Dumas a conseillé également un mélange en solution concentrée de sulfure alcalin de potassium, de sodium ou de calcium et de sulfate d'ammoniaque des usines à gaz; ce produit, sous l'influence des réactions qui s'opèrent dans l'intérieur du sol, laisse dégager peu à peu de l'acide sulfhydrique et détermine la mort d'un grand nombre d'insectes.

Pour faire pénétrer dans le sol ces liquides insecticides, on pourra se servir avec avantage des tarières tubulaires inventées par M. Vicat, et dont chacun a pu voir le modèle à l'Exposition des insectes, en 1874, et du bidon surmonté du mesureur ou *métro-insecticide*, qui est fort commode pour verser dans le tube central de la tarière des quantités déterminées de liquide. Tout porte à croire que le goudron de houille préparé par M. Petit pourra rendre aussi de très-grands services, car M. Balbiani l'a employé avec succès aux environs de Nîmes et de Montpellier. Enfin, plusieurs cultivateurs ont obtenu de bons résultats dans l'Hérault avec des mélanges d'urine de vache et de sulfures alcalins, ou avec des tourteaux à émanations sulfhydriques.

Dans cet exposé rapide, nous avons nécessairement laissé de côté un grand nombre de remèdes qui ont été proposés à la Commission du phylloxera instituée par l'Académe des sciences. Parmi ces remèdes, il y en a de trop dangereux, comme l'emploi du cyanure de potassium; de trop coûteux, comme l'emploi de l'éther ou du chloroforme; de trop fantaisistes, comme le procédé consistant à brûler du soufre sous des châssis qui couvriraient tous les vignobles de France; mais il y en a beaucoup aussi qui méritent d'être expérimentés.

L'an dernier, l'Assemblée nationale a institué un prix de 300 000 francs « en faveur de celui qui trouverait un moyen efficace et économiquement applicable dans la généralité des terrains, pour détruire le phylloxera et en empêcher les ravages. » L'appât de cette magnifique récompense a si bien stimulé les inventeurs, que plus de six cents procédés ont eté communiqués au ministère de l'agriculture et du commerce.

La commission chargée de déterminer les conditions à remplir pour concourir au prix, et d'apprécier le mérite des candidats, a reconnu qu'il n'y avait pas lieu cette année de décerner le prix. Comme le dit le rapporteur, l'expérience seule peut nous apprendre ce qu'il faut penser des différents remèdes proposés, et malheureusement ce n'est pas l'occasion d'éprouver leurs procédés qui manque aux inventeurs. Il faut que tous ceux qui veulent concourir sérieusement prouvent par des expériences répétées, prolongées et authentiques, qu'ils sont en mesure soit de faire disparaître économiquement le phylloxera des vignes attaquées, soit d'en préserver les vignes saines, soit enfin d'en empêcher les ravages en faisant vivre et fructifier utilement les vignes attaquées.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES.

Suite. — Voy. page 318.

Cependant le temps passait vite, et, comme cela arrive souvent, Sameli et Fritz se trouvèrent de jeunes hommes avant que ni leur père ni leur mère n'y eussent pensé.

On reconnut enfin que Sameli était en âge d'entrer à la boucherie. C'était décidé. Par qui avait-ce été décidé et quand? On ne le savait pas trop; seulement c'était une affaire réglée depuis des années. Personne ne s'en était mêlé, et c'était cependant une espérance de famille. Du reste, on n'en reparlait pas au jeune homme, cela allait de soi, et il ne l'ignorait pas; mais plus le moment approchait, et plus la perspective de la profession paternelle lui devenait insupportable. La seule idée d'endosser le tablier de boucher pour traverser la ville, et de conduire un veau, lui faisait monter le sang au visage, et le service militaire à l'étranger lui eût paru cent fois préférable.

Quand le jour enfin fut venu, il insinua à sa mère qu'avant de se mettre au métier, il fallait qu'il allât dans le canton de Vaud. Plus tard, il n'en aurait pas le temps, et il fallait cependant qu'il sût le français. Que de fois n'eût-ce pas été bien commode pour son père de pouvoir parler français avec des tanneurs ou des marchands de bœufs! Il serait devenu une fois plus riche.

Cette considération frappa la mère, qui déclara que jamais elle n'eût supposé tant d'intelligence à son fils; elle communiqua toute joyeuse cette idée au père, enchantée d'avance à la pensée de conduire elle-même son fils dans le canton de Vaud, avec leur beau cheval brun.

Ah bien, oui! elle tombait bien!

— Tout cela n'est que pure vanité, répondit Hans Berner. Dans le canton de Vaud! Il est temps que je prenne ce gaillard-là dans mes doigts, si je veux qu'il devienne autre chose qu'un fainéant et un sot. Quand il aura fini son apprentissage, il ira, s'il veut, faire son tour d'Allemagne ou de France, et même à Paris, à la bonne heure!

Dès lors, il ne fut plus question du canton de Vaud; car dès que Hans Berner avait parlé sérieusement, il n'y avait plus moyen d'y revenir.

Sameli fut donc obligé d'endosser la casaque noire à collet rouge, costume des bouchers; il dût conduire les veaux, porter la viande, toutes choses qui lui étaient odieuses, et qu'il faisait de travers, ce qui le désolait, ainsi que sa mère. Plus il était gauche, plus sa mère pleurait avec lui, plus le père était mécontent et répétait que le fils du premier mendiant venu s'en tirerait mieux que ce garçon, qui avait cependant été en classe si longtemps; autant eût valu jeter son argent au ruisseau que de le dépenser pour une instruction qui lui avait si mal réussi; et s'il n'allait pas mieux, on serait obligé de le mettre en apprentissage chez un tailleur.

Cela n'était pas sérieux. Hans Berner n'aspirait qu'à faire de Sameli un boucher, et comme ses exhortations ne réussissaient pas, il recourut aux punitions. Alors Sameli s'écria qu'il voulait mourir, et la mère se lamenta.

— Puisque le garçon ne veut pas voir son propre bien, dit enfin Hans Berner exaspéré, cela m'est égal; qu'il devienne ce qu'il voudra. Je ne prétends plus faire un boucher d'un clampin pareil; ce serait gâter le métier.

Alors Sameli se leva tout joyeux, mit d'autres habits, et, dès ce moment, prit des airs de « monsieur »; mais ne parvint en somme qu'à ressembler à un imbécile.

Il prétendit qu'il voulait apprendre le commerce. C'est pour cela qu'il avait le plus de goût, disait-il en passant ses doigts dans sa chevelure.

Le père le laissa faire; il semblait presque qu'il ne se souciait plus de lui.

La mère le prit sous son aile et l'aida dans sa nouvelle carrière. Il apprit donc le commerce et alla ensuite dans le canton de Vaud, ce qui coûta un argent fou. Il y devint un de ces faquins qui éclaboussent tout le monde autant qu'ils le peuvent par leurs dépenses et leur toilette, en se plongeant dans toutes sortes de vilenies et de vanités.

Hans Berner reporta alors ses espérances sur son second fils Fritz, et le prit avec lui à la boucherie. Mais celui-ci y entra d'aussi mauvais gré que Sameli : il avait, comme son aîné, honte de la casaque à collet rouge; il fit cependant un peu meilleure contenance. C'était une nature plus

rude que Sameli. Le tapage avec les chiens et avec ses compagnons lui plaisait assez ; il allait à la campagne avec plaisir, heureux d'y faire ce qu'il voulait, et de lancer Moustache contre d'autres chiens, voire même contre les gens.

Avec Moustache et d'autres fils de boucher, il tenait ses anciens camarades d'école en respect, ou se vengeait quand ils s'étaient moqués de lui. Cette conduite turbulente ne déplaisait pas trop au père, qui fermait les yeux en se disant que tout finirait par s'arranger quand l'intelligence lui arriverait; et il ne le laissait pas manquer d'argent.

Au fond, c'était par crainte que ce fils-là aussi ne fît faux bond au métier qu'il passait sur bien des choses dont sa lucide intelligence n'était pas dupe, et qu'il ne le privait pas d'argent, même quand, pendant des demi-journées, il ne l'apercevait pas à la boucherie.

Sans doute le brave homme ignorait que Fritz était alors assis au cabaret comme garçon boucher, ou jouait au billard dans un café en qualité de M. Fritz Hans Berner; mais il était disposé à lui pardonner bien des choses qu'il n'eût pas pardonnées à un apprenti.

Cela fit que ce fils-là devint un vaurien tout comme le premier, mais d'une autre espèce.

Le premier, en effet, était un vaurien assez policé en apparence, tandis que l'autre était dur et rude : c'était là toute la différence. Le premier était insupportable avec ses quolibets de commis voyageur, et l'autre avec ses jurons de boucher. Le premier faisait étalage de ses sottises, l'autre de ses batailles et de ses ripailles. Le commis méprisait tous ceux qui n'étaient pas habillés à la dernière mode, et le boucher tous ceux qui refusaient de se divertir grossièrement avec lui. Ils en étaient arrivés à n'avoir pas grand respect pour leurs père et mère; seulement, pour avoir de l'argent, l'un cajolait le père et l'autre la mère.

Quand le commis voulait faire montre de sa sagesse profonde, on reconnaissait vite qu'elle consistait uniquement à n'apprécier dans une ville que les magasins d'une part, et de l'autre les cafés, les bals, etc.

Quant au cadet, sa sagesse se résumait à prétendre qu'il fallait que les jeunes gens eussent de l'argent et le droit de casser les os à quiconque cherchait à entraver leurs ébats, tandis que le devoir des vieux parents était seulement de travailler et de voir sans rien dire ce que les jeunes faisaient de leur argent.

Le commis ne rentrait jamais de jour dans la maison de son père, et, aux endroits où il n'était pas connu, il se donnait pour le fils d'un riche corroyeur. L'apprenti boucher avouait qu'il était bien obligé de porter la casaque tant que le vieux vivrait; mais il ajoutait finement que plus tard il ferait voir qui il était.

Tous deux aimaient l'argent; mais il eût fallut que les pauvres eussent de bons yeux pour apercevoir une aumône de leur façon. Sans aucun remords, l'un fraudait les comptes ou mettait l'argent dans le mauvais trou, tandis que l'autre trichait sur le poids, ne payait jamais exactement le bétail acheté, et retenait dans son gousset bien des écus neufs qui auraient dû servir d'arrhes. En même temps, pour faire de la poussière à leur façon, ni l'un ni l'autre ne regardait à l'argent, persuadés que faire ainsi les importants c'est être réellement importants, et qu'en retour du mépris général qu'ils professaient pour les autres, tout le monde était tenu de les respecter, car tout ce qu'ils regardaient comme petit et mesquin devait rester nécessairement petit et mesquin pendant toute l'éternité.

Ces deux imbéciles s'imaginaient que parce que leur père avait amassé beaucoup d'argent, ils avaient en poche la clef de toute sagesse; ne soupçonnant pas que tout leur prétendu savoir, comme leur avoir, n'était que des moyens mis à leur portée pour les conduire à une véritable instruction; que toute leur sagesse ressemblait à l'assiette sur laquelle on pose la soupière, et qui n'est pas la soupière et encore bien moins la soupe.

Entre eux, les deux frères ne se traitaient pas trop mal. Certainement Sameli rougissait de Fritz quand celui-ci portait la casaque de boucher, et à aucun prix il n'eût ainsi traversé avec lui la ville; mais comme Fritz en rougissait aussi, il n'en voulait pas pour cela à Sameli, car celui-ci allait fort loin en voiture avec lui le dimanche, avec les chevaux de son père, partout où il y avait quelque fête. Ils se confiaient aussi tout fraternellement leurs folies et leurs projets, et naturellement, comme la chose est infaillible entre gens pareils, ils se mentaient entre eux à faire tout craquer.

La suite à une prochaine livraison.

LE BOCAL ET LE POISSON ROUGE.

APOLOGUE.

Il y avait un sultan qui, tout entier aux soins de son empire, s'occupait à élever de petits poissons rouges.

Ce sultan admettait quelquefois ses courtisans à voir ces intéressants animaux, et un jour il leur dit :

— Vous voyez ce bocal plein d'eau : eh bien, chose étrange ! je ne pourrais pas y verser une goutte d'eau de plus; cependant, si je prends un poisson et si je le mets dans le bocal, l'eau ne déborde pas.

Un des courtisans, qui était un physicien... turc, fit aussitôt une théorie pour expliquer le phenomène : il y avait là, selon lui, une question d'élasticité.

Un autre dit que, sans aucun doute, Allah faisait un miracle pour être agréable au successeur du Prophète.

Beaucoup de courtisans ne disaient rien et n'en pensaient pas davantage. Peut-être jugeaient-ils qu'après tout, c'était le sultan qui faisait couper les têtes et qui donnait les places : l'histoire des poissons rouges leur importait peu.

Un courtisan qui réfléchissait davantage resta seul dans la salle et voulut faire lui-même l'expérience : il mit un poisson rouge dans le bocal, l'eau déborda.

La prétendue expérience du sultan n'était qu'une chimère. (1)

MONNAIE GAULOISE.

Voy. les Tables.



Monnaie de Pixtilos, chef gaulois.

Légende : PIXTILOS. Tête de profil d'homme imberbe. Sous le cou, annelet.

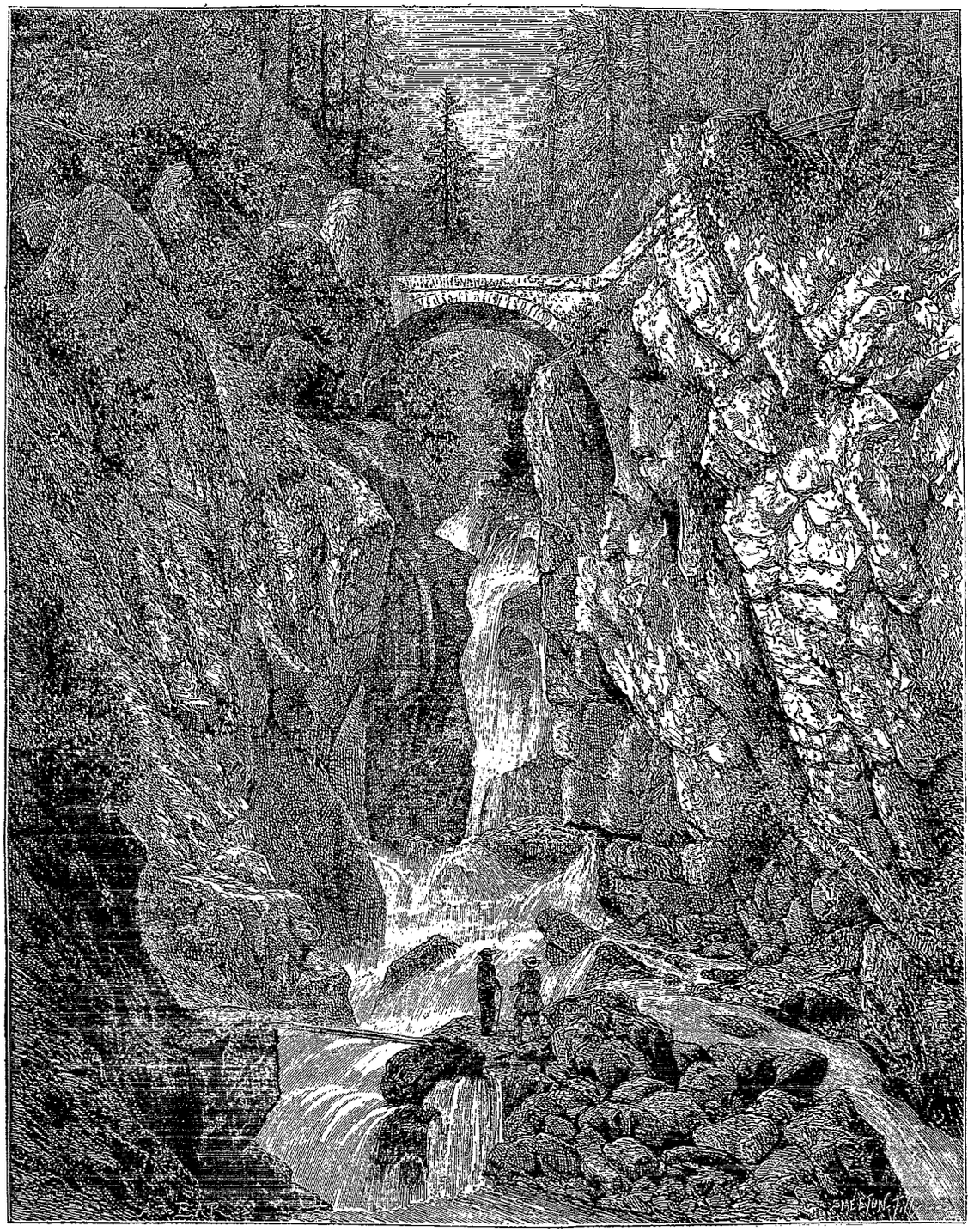
Revers : cavalier au galop. Sous le cheval, symbole ressemblant à une *S* couchée, fréquent sur les monnaies gauloises.

On croit que Pixtilos fut un chef des Carnutes (pays de Chartres), qui battit monnaie entre les années 27 et 12 avant Jésus-Christ.

(1) Édouard Laboulaye, *Discours populaires*. — Voy. aussi l'histoire de la Dent d'or, t. Ier, 1833, p. 166.

DE LA SOURCE A LA CHUTE DU TRIENT

(SUISSE — VALAIS).



Pont supérieur et chute du Trient. — Dessin de A. de Bar.

Des quatre cents glaciers des Alpes suisses qui occupent, suivant le calcul d'Ebel, une surface de cent trente lieues carrées, l'un des moins importants, sinon des moins curieux à visiter, est le glacier du Trient, d'où s'échappe le torrent du même nom. Voisin du col de Balme, si connu des voyageurs qui se rendent, durant la saison favorable, de Martigny à Chamounix, et situé à la même altitude (environ 1 200 mètres), le glacier de Trient mérite, ainsi que ses supérieurs en volume et en étendue, d'être compté parmi les réservoirs des grands fleuves de l'Europe, puisque son torrent, mêlé à ceux de l'Eau-Noire et de Bolberine, va grossir le courant du Rhône entre Martigny et Saint-Maurice.

Un de mes amis, qui, après avoir tenté l'ascension du mont Blanc et exploré la Mer de glace, s'est aventuré vers le glacier du Trient et a suivi le cours du torrent d'aussi près que le lui permettaient les obstacles du chemin, m'a conté ceci :

Amateur imprudent du pittoresque, je m'attardai si longtemps à donner satisfaction au besoin de contempla-

tion qui m'arrêtait presque à chaque pas, que la nuit menaçait de me surprendre avant que j'eusse trouvé un gite si je continuais à marcher dans la même direction. Par bonheur, à peu de distance du point où l'inquiétude m'avait saisi, un sentier s'offrit à ma gauche; je quittai aussitôt le bord du torrent et je m'engageai dans ce sentier. Grâce à mon expérience d'observateur, je reconnus sans peine qu'il avait été récemment parcouru. En suivant les traces de ceux qui m'y avaient précédé, j'arrivai à l'endroit nommé les Herbagères, et je trouvai asile pour la nuit dans un chalet attenant à une importante vacherie. Je reçus là le plus bienveillant accueil; l'hospitalité fut cordiale et complète. Après un souper que mon appétit de voyageur me fit juger excellent, le maître vacher dit à sa femme de faire préparer mon lit dans une chambre voisine de la leur, et il m'invita obligeamment à y dormir aussi tard que je le voudrais, afin de recouvrer les forces nécessaires pour continuer mon voyage pédestre. J'avais, comme on le pense bien, l'intention formelle de profiter amplement de la permission; mais, au point du jour, je fus soudainement réveillé par un bruit de pleurs et de supplications; je prêtai l'oreille : la jeune servante intercédait pour une certaine Clairette auprès du maître vacher, et la femme de celui-ci, venant en aide à la servante, élevait de temps en temps la voix pour lutter contre une sinistre résolution de son mari.

— Non, répondait-il impitoyablement, non, je ne vous accorde pas un jour de plus; puisqu'elle ne veut plus ni boire ni manger, et qu'elle dépérit d'heure en heure, il vaut mieux la tuer aujourd'hui que de la laisser souffrir plus longtemps.

Bien qu'il ne me fût pas possible de prêter une intention criminelle à l'homme qui s'était montré si bienveillant pour moi, que j'avais vu doux avec sa servante et franchement affectueux envers les siens, néanmoins ses paroles, qui renfermaient un arrêt de mort, inquiétaient mon esprit : aussi quand la fillette qui nous avait servis à table la veille vint apporter dans ma chambre la grande jatte de café à la crème et la rôtie au beurre du matin, je m'empressai de lui demander quelle était cette Clairette dont la condamnation avait été tout à l'heure prononcée par mon hôte.

— Clairette, me répondit la servante d'une voix larmoyante, c'est notre ancienne maîtresse.

Cette réponse, je l'avoue, me causa un frémissement d'horreur, et mon visage prit alors une telle expression que la servante ne put s'empêcher de me dire :

— Ah çà! est-ce que vous croyez que c'est d'une personne que je parle?

— On pourrait le supposer, repris-je; ne m'avez-vous pas dit qu'il s'agissait d'une ancienne maîtresse de cette maison?

A ces mots, la fillette, sans cesser de gémir sur le sort de Clairette, mais mêlant le rire aux larmes, m'apprit, à ma honte, que je venais de commettre la plus impertinente méprise.

— On voit bien que vous n'êtes pas du pays, me dit-elle; autrement vous sauriez que dans nos vacheries on appelle la maîtresse celle qu'on a reconnue pour la mieux avisée de nos bêtes. Dès qu'on la juge capable de diriger les autres au pâturage, on attache à son cou la cloche qui donne au troupeau le signal de la marche. Elle est si glorieuse du bruit qu'elle fait en cheminant, que si le maître s'avise plus tard de lui enlever sa cloche et de choisir dans ses étables une autre vache maîtresse, l'ancienne en prend tant de chagrin qu'elle est capable de se laisser mourir de faim plutôt que de se résigner à marcher au second rang. C'est justement ce qui arrive à notre pauvre Clairette; elle se sent déshonorée depuis huit jours que Martine fait sonner sa cloche à la tête du troupeau.

Au moment où la servante achevait de me donner cette explication, j'entendis le tintement argentin d'une cloche; je m'approchai de la fenêtre et je vis une belle vache noire sortir de l'étable. Elle portait haut la tête. Après qu'elle eut fait deux ou trois pas au dehors, elle s'arrêta pour s'assurer qu'elle était suivie; puis, quand elle vit apparaître les cornes luisantes et le museau fumant de celles de ses compagnes qui venaient les premières après elle, la vache maîtresse se remit en marche, fléchissant et relevant avec gravité son cou puissant, comme pour mesurer la cadence de son pas au va-et-vient sonore du battant de la cloche.

— C'est Martine, me dit la servante, qui va mener nos bêtes à l'abreuvoir. Mais, poursuivit-elle avec inquiétude, je ne vois pas Clairette; faut croire qu'elle ne peut pas ou qu'elle ne veut plus quitter sa litière... Eh bien, non, je me trompais; la voici!

En effet, Clairette sortit de l'étable, non pas volontairement, mais poussée dehors par les forces réunies de mon hôte et de sa femme. Parvenue un peu au delà du seuil qu'elle avait été forcée de franchir, Clairette, mal assurée sur ses jambes, mugit tristement et promena autour d'elle un regard mélancolique. A ce moment, elle entendit retentir à distance la cloche que balançait orgueilleusement sa fière rivale; alors elle recommença à mugir, son front se courba, ses genoux fléchirent, et elle se coucha sur la poussière du chemin. Vainement le maître vacher la toucha de l'aiguillon, Clairette, que l'excès de la jalousie venait de terrasser, ne fit aucun effort pour se relever.

— Décidément, il faut en finir avec elle, dit mon hôte comme s'il eût pris la résolution d'accomplir lui-même, à l'instant, le sanglant sacrifice. Sa femme le crut du moins, car elle se jeta entre lui et la condamnée afin de la protéger. La servante, saisie de la même appréhension, poussa un cri de terreur, et, d'une voix suffoquée par le sanglot, elle me dit, les mains jointes :

— Demandez grâce pour elle!

Touché de sa prière, mais fort incertain du succès de mon intervention, je quittai cependant ma chambre.

« Quelle bonne raison puis-je faire valoir en faveur de Clairette? » me demandais-je en descendant l'escalier extérieur du chalet. Au moment où j'atteignais la dernière marche, une idée me vint qui pouvait me permettre d'entrer en pourparlers avec mon hôte au sujet de Clairette.

— Il se peut, dis-je en abordant le maître vacher, que l'état de cette pauvre bête ne soit pas aussi désespéré que vous le croyez. Si vous le voulez bien, je vais tenter une épreuve qui vous prouvera, je l'espère, que vous l'avez condamnée à tort.

— Ce n'est pas moi, c'est le vétérinaire qui l'a condamnée, me répondit mon hôte.

— Qu'est-ce que cela prouve? répliquai-je; le vétérinaire ne s'occupe que des maladies du corps; mais les bêtes ont, ainsi que les gens, leurs souffrances morales : c'est d'une de ces souffrances-là que votre Clairette est atteinte, et je prétends l'en guérir; mais, dites-moi, d'abord, votre troupeau de vaches est-il tout entier allé à l'abreuvoir?

— Toutes nos vaches à la fois, ce serait trop, repartit la vachère avec un sourire d'orgueil; Martine n'en a emmené que la moitié; à son retour, elle fera un second voyage pour conduire le reste.

— Voilà qui est déjà bien pour mon épreuve; maintenant, veuillez me dire si vous n'auriez pas une seconde cloche semblable à celle que Martine fait sonner avec tant de bonne grâce.

— Il doit s'en trouver une à l'entrée de l'étable, me fut-il répondu.

Avant que j'eusse prié qu'on me l'apportât, la jeune servante, qui m'avait suivi, devina mon intention et courut à l'étable d'où elle revint aussitôt avec la cloche demandée.

Pendant ce temps, le vacher et sa femme me regardaient de cet air incrédule qui semblait dire : « Nous te laissons faire ce que tu veux; mais ce sera comme si tu ne faisais rien. »

Cependant je passai au cou de Clairette le collier où la cloche était suspendue; puis je la fis tinter. A ce bruit, l'œil atone de la malade se ranima; son regard exprimait l'incertitude. Pour la convaincre que l'insigne de sa dignité lui était rendu, je fis de nouveau sonner la cloche; je vis bien qu'elle m'avait compris, car, pour s'assurer du fait par elle-même, Clairette se souleva, appuyée sur ses genoux pliés. Le mouvement qu'elle fit pour redresser son large poitrail mit la cloche en branle; alors une émotion de joie fit visiblement frissonner son corps : elle tourna vers nous ses bons gros yeux caressants; j'affirme que j'y vis des larmes. Un moment après, sans qu'on l'y eût sollicitée, elle était debout sur ses jambes.

— A présent, dis-je à mes hôtes émerveillés du succès de l'épreuve, faites sortir le reste du troupeau.

La servante, qui pleurait d'attendrissement, n'attendit pas que le maître lui répétât l'ordre que je venais de donner. Mes prévisions se réalisèrent. Aussitôt que les vaches eurent été rassemblées hors de l'étable, Clairette se mit à leur tête, et, bien qu'elle fût très-affaible par un long jeûne, elle prit bravement le chemin de l'abreuvoir.

La nuit et la matinée passées au chalet du maître vacher devaient retarder de beaucoup mon arrivée à Martigny, où j'étais attendu à heure fixe. Aussi, après avoir reçu les félicitations de mon hôte sur l'heureux résultat de la cure que j'avais entreprise, m'empressai-je de prendre congé de lui.

— Vous ne pouvez pas, me dit-il, être venu aussi près de la chute du Trient et partir sans lui rendre visite.

J'objectai le temps perdu déjà qui ne me permettait pas de me détourner du chemin direct de ma destination.

— Il n'existe pas de chemin direct, me dit le maître vacher; quant au temps perdu, notre petit cheval que ma femme va atteler au char-à-bancs vous le fera regagner.

— Mais qui conduira? lui demandai-je.

— Moi, me répondit-il; ce sera un moyen de vous payer la guérison de Clairette.

— Surtout ne l'exposez pas à une rechute.

— Soyez tranquille; pour l'éviter, à compter d'aujourd'hui, il y aura deux vaches maîtresses à la maison.

Le char-à-bancs était prêt; nous y prîmes place. Excité par la voix de mon hôte, son excellent petit cheval nous mena rapidement au bas de la montée des Herbagères, et ce fut en suivant parallèlement le cours du torrent que nous arrivâmes à l'entrée de la gorge du Trient, où il fallut mettre pied à terre. Nous pénétrâmes dans ce défilé qui côtoie un abîme. Des murs de rochers, resserrés à leur partie inférieure et impraticables même pour les chèvres, s'élèvent à une hauteur de plus de trois cents pieds. Ils sont reliés au sommet par un pont de pierre, d'où le regard épouvanté plonge sur la nappe d'eau qui se précipite. Presque à fleur d'eau, la spéculation a construit une étroite galerie de bois latérale, soutenue par d'énormes madriers. Cette galerie, que l'on parcourt moyennant un franc par personne, s'avance jusqu'à la cascade, au delà de laquelle le passage est impossible. Je me serais arrêté bien longtemps devant le spectacle grandiose et terrifiant que m'offrait la chute du Trient, si mon hôte ne m'eût arraché à mon extase vertigineuse en me rappelant que j'étais attendu à Martigny.

DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.

La critique littéraire est aussi vieille que le monde des lettres lui-même.

Elle est née le lendemain du jour où a paru le premier livre, car elle répondait à un besoin tout naturel des intelligences, qui aiment à se rendre compte de ce qu'elles éprouvent. Tous les esprits, à des degrés différents, sont capables de sentir; mais tous ne sont pas également exercés, tous ne sont pas également habiles à exprimer leurs impressions. La critique vient en aide aux esprits paresseux ou distraits. Elle s'associe aux pensées des esprits plus éveillés et mieux inspirés, en leur donnant la traduction, ingénieuse et fidèle, de leurs émotions. Elle refait en plein jour ce travail intérieur que chacun fait, vaguement et à son insu, à la lecture d'un livre. Elle analyse les résultats de cette lecture; elle en fait l'inventaire complet; elle donne une forme saisissable et précise à ces impressions encore insondées ou méconnues faute d'analyse. Ce qu'elle livre au public, c'est cet examen détaillé qui facilite à tous le jugement définitif qu'attend l'œuvre nouvelle. Heureuse si elle a su trouver l'expression fidèle de la pensée générale! heureuse si son initiative n'a fait que devancer cette opinion commune, et si elle voit plus tard le public sanctionner ses révélations! C'est là la tâche de la critique; disons mieux, c'est sa juridiction. Elle n'en a pas d'autre. On attend d'elle un jugement, non une passion. Pour faire son œuvre, il lui faut donc, avant tout, les qualités premières d'un juge, la sincérité, l'impartialité. Cette œuvre est grave, et elle doit se montrer calme et désintéressée. La critique est la véritable magistrature de la république des lettres. La satire, qui se donne comme sa sœur, n'est que la fille des passions, brûlante et incisive comme elles, mais comme elles sans autorité. On peut, un instant, se laisser amuser par sa verve et ses vives allures, étonner et éblouir par son audace et son éclat; mais nul esprit bien fait ne peut accepter ses paroles mordantes comme un jugement digne d'être écouté.

A ces qualités premières et en quelque sorte magistrales, la critique doit joindre une vertu qui est plutôt un don sans lequel les autres dons les plus éminents resteraient dans l'impuissance : c'est la vertu, le don de la sympathie, non pas pour l'auteur, mais pour l'œuvre qu'elle a à juger. Cette sympathie secrète est le lien nécessaire entre la critique et le livre; c'est la clef qui seule en ouvrira les trésors cachés. Le sens de l'œuvre échappe nécessairement à tout critique qui n'apporte pas à l'étude d'un livre ces dispositions bienveillantes du cœur et de l'esprit. En justice ordinaire, le juge froid et indifférent est déjà un juge suspect, tout prêt à devenir hostile. Il lui est défendu de se montrer passionné; mais il est bon qu'il soit ému. L'émotion du critique devant la pensée du livre n'est qu'un avertissement salutaire de sa conscience et un gage de la sincérité de son examen. On n'étudie bien, en effet, que ce qui attire, et il n'y a pas à faire l'étude d'un livre dont la lecture nous laisse froids. Mieux vaut s'abstenir, comme le juge qui se récuse dans une cause dont la solution lui paraît en dehors de son aptitude ou contraire aux mouvements secrets de sa conscience.

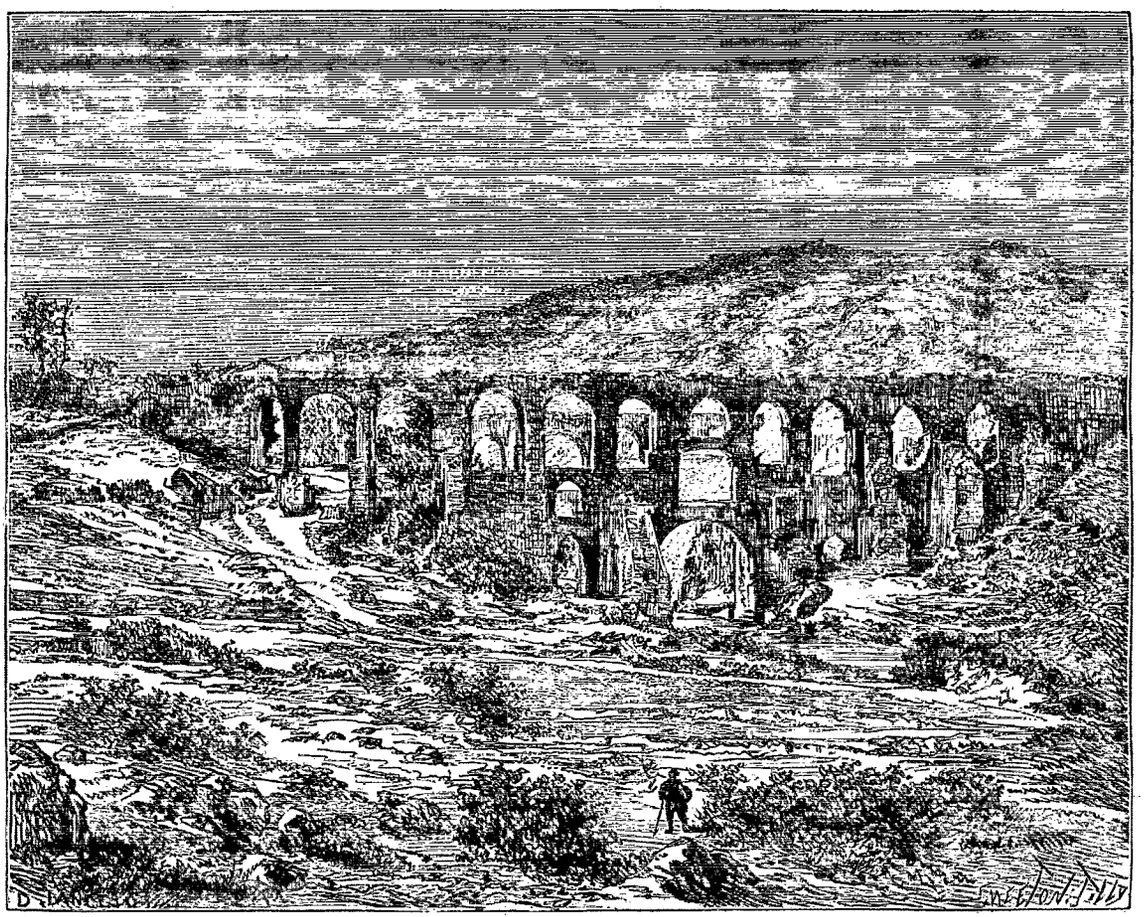
La sympathie pour l'œuvre une fois entrée au cœur, le critique en recevra à son tour l'intelligence pénétrante de l'œuvre elle-même, car on analyse toujours heureusement ce qu'on a vivement senti. Souvent aussi le critique

gagnera à ce commerce intime avec la pensée de l'auteur l'attrait de la forme, qui achèvera d'imprimer à son travail l'autorité nécessaire. Le critique devra donc à ces bons procédés de sa pensée l'avantage éminent de s'élever à son tour à la hauteur de l'art lui-même. La critique, en effet, fait partie de l'art. Elle ne doit jamais oublier cette commune et sainte origine avec lui. Elle est son interprète et sa sœur, jamais son hôte perfide ou son ennemi intime. Elle vit de sa vie, et ne brille que de son éclat. Elle expirerait le même jour que lui, comme elle est née le même jour. Elle doit donc puiser aux mêmes sources, et se rendre familières les mêmes études.

L'imagination, qui n'est que le don d'être ému et de rendre l'émotion, est donc la qualité la plus essentielle du critique. Celui qui en est dénué n'est qu'un aveugle qui veut juger de la splendeur des cieux. L'instinct du beau, le don de l'émotion, manquent là où l'imagination est absente. La critique est donc impuissante là où elle est froide et indifférente, faute d'imagination. Sa froideur l'expose au plus mauvais des jugements, au contre-sens.

LE MÉLÈS ET LE CHATEAU DE SMYRNE.

Dix fois Smyrne a été détruite, et dix fois elle s'est relevée, restant toujours la reine de la côte, et l'entrepôt le plus riche et le plus fréquenté de l'Asie Mineure. Déjà du temps du poëte Mimnerme, elle était chantée par lui comme une grande et magnifique cité. Strabon en fait une description pleine de louanges, et déclare qu'elle est la plus



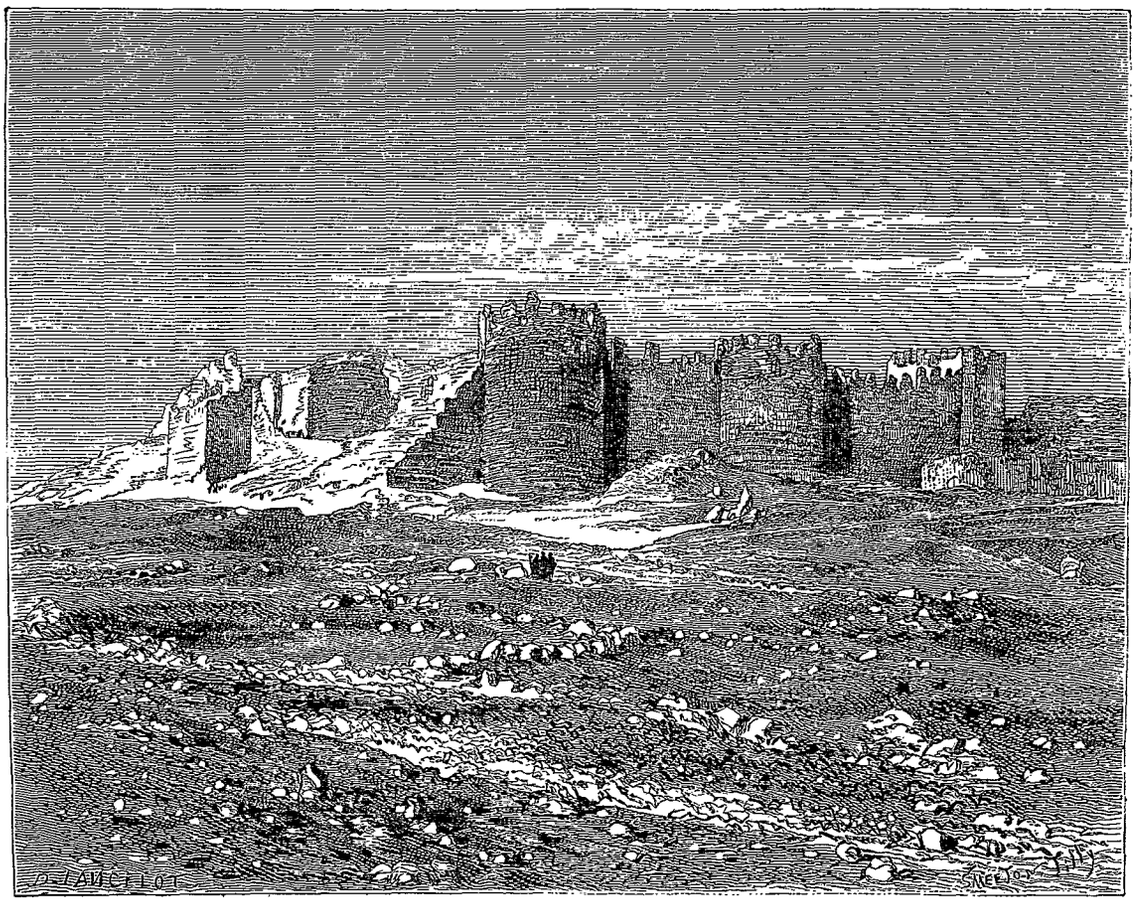
Smyrne. — Aqueduc sur le Mélès. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

belle des villes d'Ionie. Il vante la splendeur de ses portiques, de ses temples, parmi lesquels le plus remarquable était celui qui avait été élevé au *dieu Homère*. Smyrne était, en effet, une des sept villes qui prétendaient à la gloire d'avoir donné naissance au poëte. Non-seulement elle lui avait consacré un temple, mais elle frappait son image sur ses monnaies. Un autre sujet d'orgueil pour les Smyrnéens était le Mélès, le fleuve homérique, qui arrosait les remparts de la ville. Aujourd'hui, le Mélès est en hiver un torrent rapide, qui n'offre point de gué et qu'on ne peut traverser sans danger. Mais en été ses eaux limpides sont si basses qu'elles ne couvrent pas toute la surface de son lit rocailleux. Elles serpentent d'abord dans une vallée profonde, où elles coulent sur un lit bordé d'une verdure éternelle. Après avoir reçu plusieurs petits ruisseaux, elles font prosaïquement tourner des moulins; puis, se rapprochant des jardins situés hors de la ville, elles se divisent et se subdivisent en de faibles courants qui vont se perdre à la mer.

Avant d'arriver à la ville, le Mélès est traversé par deux aqueducs, qui donnent à la vallée qu'ils dominent une physionomie assez pittoresque. Le plus considérable, qui est le plus ancien, a quatorze arches; quelques-unes sont circulaires et d'autres elliptiques. Le voyageur Dallaway pense qu'il a été construit par les Turcs. Il a 70 pieds de haut sur 350 de long. Le plus petit a été bâti, selon Ricault, en 1674; il a 60 pieds de haut et 200 de large. Le paysage environnant offre des vallons où croissent les lauriers roses, le chèvrefeuille, le jasmin; là viennent se promener les femmes riches de Smyrne, et Dallaway en

rencontra toute une compagnie qui jouissait, en toute liberté et sans voile, de la fraîcheur délicieuse qu'on respire sous ces ombrages. Plus récemment, un autre voyageur plus illustre, M. de Lamartine, a goûté aussi le charme de ces environs de Smyrne, qui dans son ensemble lui plut médiocrement. « Smyrne, dit-il, ne répond en rien à ce que j'attends d'une ville d'Orient : c'est Marseille sur la côte de l'Asie Mineure; vaste et élégant comptoir où les consuls et les négociants européens mènent la vie de Paris et de Londres. La vue du golfe et de la ville est belle du haut des cyprès de la montagne. En redescendant, nous trouvons, au bord du fleuve que j'aime à prendre pour le Mélès, un site charmant : c'est le pont des Caravanes; le fleuve est un ruisseau limpide et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès; on s'assied sur ses bords, et des Turcs nous apportent des pipes et du café. Si ces flots ont entendu les premiers vagissements d'Homère, j'aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des platanes; j'en porte à mes lèvres, j'en lave mon front brûlant... Puisse renaître, pour le monde d'Occident, l'homme qui doit faire le poëme de son histoire, de ses rêves et de son ciel!... »

Cette montagne, d'où M. de Lamartine avait été contempler le golfe et la ville, est le *Pagus*. Elle est couronnée par les restes considérables d'une forteresse ou château fort, qui faisait partie de la ville ancienne et lui servait d'acropole. Dégradée par l'action de tant de siècles, elle consiste maintenant en une muraille crénelée, munie de tours rondes ou carrées en assez grand nombre, renfermant environ sept acres de terrain. On y voit les ruines



Smyrne. — Le Pagus et le Château. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

d'une chapelle et d'une grande citerne. Cette forteresse fut sinon rebâtie, du moins remise en état de défense par les chevaliers de Rhodes, après avoir été détruite par Tamerlan en 1419. Le sultan Amurat la démantela. Elle fut de nouveau rétablie par Jean-Ange Comnène, qui se montra pour Smyrne un zélé protecteur. L'entablement de la porte du Nord est de marbre blanc, et porte une inscription relative à cette restauration de la ville par l'empereur et par l'impératrice Hélène sa femme. Sur un des côtés de la porte de l'Ouest se trouvait une tête colossale qui a donné lieu à beaucoup de conjectures de la part des voyageurs. Les uns y ont vu un sphinx; les autres l'amazone nommée Smyrna, qui aurait été, d'après certaines légendes, la fondatrice de la ville; d'autres enfin y ont reconnu l'impératrice Hélène.

Il y a peu de villes d'Ionie qui aient fourni plus de débris antiques et des restes aussi précieux que Smyrne; mais la facilité qu'offrait pour le transport le voisinage de la mer paraît avoir épuisé la mine. C'est dans d'autres provinces de l'Asie Mineure plus éloignées que se portent les recherches des érudits, et Smyrne n'est plus pour eux qu'une grande ville commerciale, sans intérêt archéologique.

LE WEIBERTAG,

OU LA FÊTE DES FEMMES DE LA VALLÉE DE MUNSTER.

Dans la vallée de Munster, il y avait encore, au dix-septième siècle, une vieille coutume fort scandaleuse qu'on eut beaucoup de peine à abolir.

C'était une fête que se donnaient les femmes de Wihr, Walbach et Zimmerbach.

On l'appelait le *Weibertag*, c'est-à-dire le jour des femmes.

Donc, ce jour-là, les femmes sortaient de chez elles, la plupart masquées, et portaient sur la place publique des victuailles de toute sorte : rôtis, bouillis, légumes, etc. Elles entraient chez les boulangers et les aubergistes et exigeaient d'eux des miches de pain. Elles descendaient à la cave commune et en faisaient emporter deux tonneaux de vin que traînait un cheval singulièrement harnaché et agitant des grelots, et conduit par une femme masquée. Devant le cheval s'avançait un bouc, acheté aux frais de la commune, et faisant aussi tinter des grelots. La procession des femmes venait à la suite et allait visiter les fermes pour y prendre du beurre que, d'après l'usage, on ne pouvait pas leur refuser.

Alors, bien pourvues de vivres et de vin, elles s'établissaient sur les bords de la grande route, et, mangeant, buvant, chantant, faisant mille folies, elles arrêtaient les passants et les obligeaient à danser avec elles autour du bouc.

Le soir, au retour, on pense bien que toutes ces femmes avaient la tête à l'envers. Elles parcouraient les rues en criant, hurlant, sautant, frappant de côté et d'autre, et brisant les vitres des maisons où les hommes avaient dû rester enfermés tout le jour, sans qu'il leur fût permis de se montrer même aux fenêtres qu'après le coucher du soleil.

Le Weibertag était en réalité une véritable bacchanale qui avait duré un grand nombre de siècles. Un pasteur, nommé Forster, eut l'honneur de la faire défendre pour l'avenir, en 1681. (1)

QU'IL FAUT TRAITER LES AFFAIRES

AVEC SOIN ET SANS EMPRESSEMENT NI SOUCI.

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien différentes de la sollicitude, souci et empressement.

Soyez donc soigneuse et diligente en toutes les affaires que vous avez en charge, ma Philotée; mais, s'il est possible, n'en soyez pas en sollicitude et souci, c'est-à-dire ne les entreprenez pas avec inquiétude, anxiété et ardeur, ne vous empressez point en la besogne; car toute sorte d'empressement trouble la raison et le jugement, et nous empêche même de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

« Il faut dépêcher tout bellement », comme dit l'ancien proverbe. Celui qui se hâte, dit Salomon, court fortune de chopper et heurter des pieds; nous faisons toujours assez tôt quand nous faisons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ils ne font sinon la cire, et non point de miel : ainsi ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup ni bien.

Les mouches ne nous inquiètent pas par leurs efforts, mais par la multitude; ainsi les grandes affaires ne nous troublent pas tant comme les menues quand elles sont en grand nombre. Recevez donc les affaires qui vous arriveront en paix, et tâchez de les faire par ordre l'une après l'autre; car si vous voulez faire tout à coup, ou en désordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront et allanguiront votre esprit, et pour l'ordinaire vous demeurerez accablée sous la presse et sans effet.

FRANÇOIS DE SALES.

(1) *Curiosités d'Alsace.* 1861.

DE L'ORDRE DANS LE TRAVAIL.

A ces excellents conseils de François de Sales, oserons-nous en ajouter un tiré de notre expérience?

Souvent vous êtes en présence de plusieurs affaires. Par où allez-vous commencer? Laquelle vous sollicite le plus? Il peut arriver que ce soit la plus agréable ou la plus facile : ce ne sont point là les motifs qui doivent vous décider. Il faut vous poser résolûment cette question : « Quelle est l'affaire qui est réellement la plus urgente ou la plus importante? » Et ensuite obéissez sans hésitation à la réponse que vous fera votre conscience ou votre raison. Ne vous laissez pas aller à des suggestions de ce genre : « J'ai le temps; je puis toujours me débarrasser » d'abord d'un de ces petits travaux ou d'une de ces » moindres obligations. » Non, non, allez au plus pressé, au plus nécessaire. Qui ne suit pas cette règle se trouve souvent pris en défaut, et s'expose à des repentirs.

LE SOL DE LA FRANCE.

Les deux parties principales du sol de la France, le dôme de l'Auvergne (plateau central) et le bassin de Paris (Neustrie), quoique circulaires l'un et l'autre, présentent des structures diamétralement contraires. Dans chacune d'elles, les parties sont coordonnées à un centre; mais ce centre joue dans l'une et dans l'autre un rôle complétement différent.

Ces deux pôles de notre sol, s'ils ne sont pas situés aux extrémités d'un même diamètre, exercent en revanche autour d'eux des influences exactement contraires : l'un est en creux et attractif, l'autre en relief et répulsif.

Le pôle en creux vers lequel tout converge, c'est Paris, centre de population et de civilisation. Le Cantal, placé vers le centre de la partie méridionale, représente assez bien le pôle saillant et répulsif. Tout semble fuir en divergeant de ce centre élevé, qui ne reçoit du ciel qui le surmonte que la neige qui le couvre pendant plusieurs mois de l'année. Il domine tout ce qui l'entoure, et ses vallées divergentes versent les eaux dans toutes les directions. Les routes s'en échappent en rayonnant comme les rivières qui y prennent leur source. Il repousse jusqu'à ses habitants, qui, pendant une partie de l'année, émigrent vers des climats moins sévères.

L'un de nos deux pôles est devenu la capitale de la France et du monde civilisé; l'autre est resté un pays pauvre et presque désert. Comme Athènes et Sparte dans la Grèce, l'un réunit autour de lui les richesses de la nature, de l'industrie et de la pensée; l'autre, fier et sauvage au milieu de son âpre cortége, est resté le centre des vertus simples et antiques, et, fécond malgré sa pauvreté, il renouvelle sans cesse la population des plaines par des essaims vigoureux et fortement empreints de notre ancien caractère national. (1)

(1) Élie de Beaumont.

LES PLUS GRANDS NAVIRES DU MONDE.

Il y a six navires que l'on peut considérer comme des colosses :

Le *Great-Eastern* mesure 306 mètres de long et 24 de large.

La *City of Peking* (la Ville de Pékin), lancé récemment sur la rivière Delaware, jauge 6 000 tonneaux et mesure 130 mètres de long sur 15 de large.

La *Liguria*, appartenant à la *Pacific steam navigation Company*, a un tonnage de 4900 tonneaux, une longueur de 140 mètres, une largeur de 14 mètres.

La *Britannia*, appartenant à la *White Star line*, a un tonnage de 4800 tonneaux, une longueur de 139 mètres, une largeur de 13m.75.

La *City of Richmond* (la Ville de Richmond), appartenant à l'*Inman line*, a un tonnage de 4600 tonneaux; une longueur de 138 mètres, une largeur de 13 mètres.

La *Bothnia*, appartenant à la compagnie Cunard, a un tonnage de 4600 tonneaux, une longueur de 130 mètres, et une largeur de 13 mètres.

Le tonnage de ces six navires réunis dépasse le chiffre énorme de 35000 tonneaux. Mis à la suite les uns des autres, ces six énormes navires occuperaient une longueur de 983 mètres, c'est-à-dire près d'un quart de lieue.

LE BIEN.

Le Bien va toujours d'un pas réglé et avec ordre.

PORPHYRE.

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Suite. — Voy. p. 135, 227, 295.

Les oiseaux de proie de nos campagnes doivent être divisés en deux grandes tribus, d'après leurs mœurs tout opposées : les uns chassent le jour, les autres la nuit. De là naît une distinction d'autant plus facile qu'elle est typique, et qu'elle guidera notre conduite vis-à-vis d'eux. Effectivement, les diurnes sont nuisibles, les nocturnes sont utiles. Loin de nous cependant la pensée de dire que certains diurnes ne se nourrissent quelquefois, et faute de mieux, de rongeurs qui nuisent à nos récoltes; mais ce sont là jeux de princes, non... d'affamés! et semblable nourriture ne leur plaît que médiocrement.

Appelons *faucons*, pour abréger et pour déterminer d'un seul mot, tous les rapaces diurnes; appelons *chouettes* tous les nocturnes. Nous remarquerons que, depuis le moyen âge, le nombre des faucons, non-seulement en France, mais dans tous les pays du Nord, d'où l'on tirait ces animaux, a beaucoup diminué.

Pour détruire les oiseaux de proie, deux moyens principaux peuvent être employés, le filet et les piéges : ces derniers portent le nom de *piéges à poteaux*. Leur efficacité est grande, mais l'installation d'un filet est plus sûre encore. Elle est d'ailleurs si simple et sitôt faite, quand tout est préparé à l'avance, que nous préférons de beaucoup cet engin. On lui donne les noms de *tombereau*, *nappe* ou *tirasse*, selon les lieux et les pays.

Remarquons, avant tout, que le manége du filet en question est une véritable chasse à laquelle on prend un intérêt très-réel, et qu'un coup de filet bien réussi demande de la décision, du coup d'œil et de l'adresse autant qu'un coup de fusil des plus savants.

Occupons-nous donc de tout préparer d'avance :

1° Il faut se faire deux nappes de filet A, A (fig. 14) en fil extrêmement fin et fort, dont la maille ait 0m.05 de côté. On peut donner à chaque nappe 2 mètres de largeur sur 4 mètres de long : ce n'est pas trop. On monte la tête CC du filet, et son pied RR, sur deux fortes ficelles terminées à chacune de leurs extrémités par une boucle T (fig. 15).

2° On prépare deux quenouilles CR, CR (fig. 14) par nappe. Ces quenouilles sont de robustes manches à balai de 2 mètres de longueur, dont le bas est garni d'une virole V (fig. 16), et porte une pointe de fer X se terminant par une boucle ronde interrompue, et à l'autre extrémité une entaille circulaire simule une sorte de tête U.

3° Il faut quatre piquets de *tournant* Q (fig. 17). Ces piquets, de 0m.40 de longueur, sont garnis d'une virole de tête portant un crochet O, et, en face, dans le même axe, une broche recourbée en l'air, N. Le crochet O sert à recevoir la boucle T (fig. 17) de la ralingue RR du bas du filet, et à la tendre aussi fort que possible. La broche N reçoit la boucle interrompue N, soit X, du bas de la quenouille UV (fig. 16). La solution de continuité de la boucle X (fig. 16) doit être juste suffisante pour laisser passer la broche N (fig. 17) : c'est autour de cette broche que nous verrons tout à l'heure tourner la quenouille UV sous l'appel des cordes de tension G, G.

4° On fera encore cinq fort piquets de bois de 0m.80 de longueur.

5° On aura confectionné le *sautereau* (fig. 18) qui doit être placé en B (fig. 14) entre les deux nappes. Cet instrument est très-simple. Il se compose d'une petite traverse K, sur laquelle une autre H, double de grandeur, 0m.30, est assemblée à angle droit. Un petit piquet L, L, tient à chaque extrémité de la traverse par une courte ficelle de 0m.025, de sorte que, quand les deux petits piquets L et L sont enfoncés en terre, la traverse étendue entre eux sur le sol peut cependant rouler sur elle-même, en raison de la flexibilité des petits bouts de ficelle qui la terminent.

Un troisième piquet J est fiché en terre, derrière le sautereau, et porte une corde I qui vient s'attacher au milieu de la barre verticale KH, en face du point d'attache de la ficelle TS (fig. 14). Si donc on tire sur celle-ci, la tige verticale se relèvera aussi loin de terre que la cordelette IJ le permettra (fig. 18).

Au haut de la tige verticale, une petite barrette H est fixée, soutenant deux fils de fer courbes sur lesquels on attache un pigeon vivant par le corps, laissant les ailes libres, de sorte qu'en tirant TS (fig. 14), le pigeon, qui reçoit une secousse quand la cordelette IJ (fig. 18) est à bout, agite les ailes et semble s'envoler. Pourvu qu'il soit blanc ou de couleur voyante, on l'aperçoit de très-loin, et un faucon le voit du haut de la nue.

Il est évident qu'un pareil engin ne peut être placé que dans un endroit découvert qui permette d'abord le maniement du filet, puis ensuite qui laisse à la vue du rapace toute sa portée pour l'attirer d'aussi loin que possible. Si l'on tend dans une prairie, il faudra teindre tout en vert, filets et instruments; si l'on préfère s'installer dans un champ, il faudra employer le brou de noix, qui donne une couleur très-analogue à celle de la terre.

L'endroit étant choisi, on enfonce les deux piquets de tournant RR (fig. 14), tendant fortement entre eux la ralingue de bas d'une des nappes A. Cela fait, on passe les quenouilles dans les mailles de côté, et l'on attache à leurs têtes la ralingue CC supérieure. On attache, dans la gorge de ces mêmes têtes, les cordes que l'on appelle les *bras*, U (fig. 16) : ils ont quatre fois en longueur la largeur du filet A, A. Chacun des bras est tendu fortement et attaché à un piquet très-solide EE, enfoncé un peu en dedans de la ligne RR prolongée. Cela donne plus de rapidité et plus d'aisance au mouvement tournant de la nappe A autour de RR; car tel est le but qu'on poursuit.

Il s'agit de faire tourner les deux nappes A autour de leurs ralingues de base pour qu'elles se rabattent sur l'espace qui les sépare, en se recouvrant un peu; et il faut, pour que le filet soit bien monté, que ce mouvement s'exécute avec la rapidité d'un coup de fusil. On y arrive en attachant en C, et à l'autre point semblable de l'autre

nappe en face, deux ficelles qui vont se réunir à moitié chemin du poste du chasseur, où la troisième est attachée à un solide piquet : le chasseur tient dans sa main une poignée de bois S, mise en travers de la corde, et en tirant brusquement dessus, en soulevant, il fait jouer les nappes qui se referment avec une prestesse inimaginable pour qui n'a pas mis en jeu ce curieux et très-ingénieux appareil.

De temps en temps, une petite secousse sur la corde TS fait relever le sautereau, et le pigeon-appât bat de l'aile. Dès que l'oiseau de proie aperçoit le pigeon, il fond sur lui et le saisit dans ses serres ; à ce moment, le chasseur fait marcher les filets en tirant sur la corde T : ceux-ci se referment sur l'oiseau, qui est pris. Le chasseur doit apporter le plus grand soin à confectionner la hutte qui le cache, car le faucon a les yeux perçants, et si la moindre chose lui paraît suspecte, il ne fond pas sur la proie qu'on lui offre.

Fig. 14

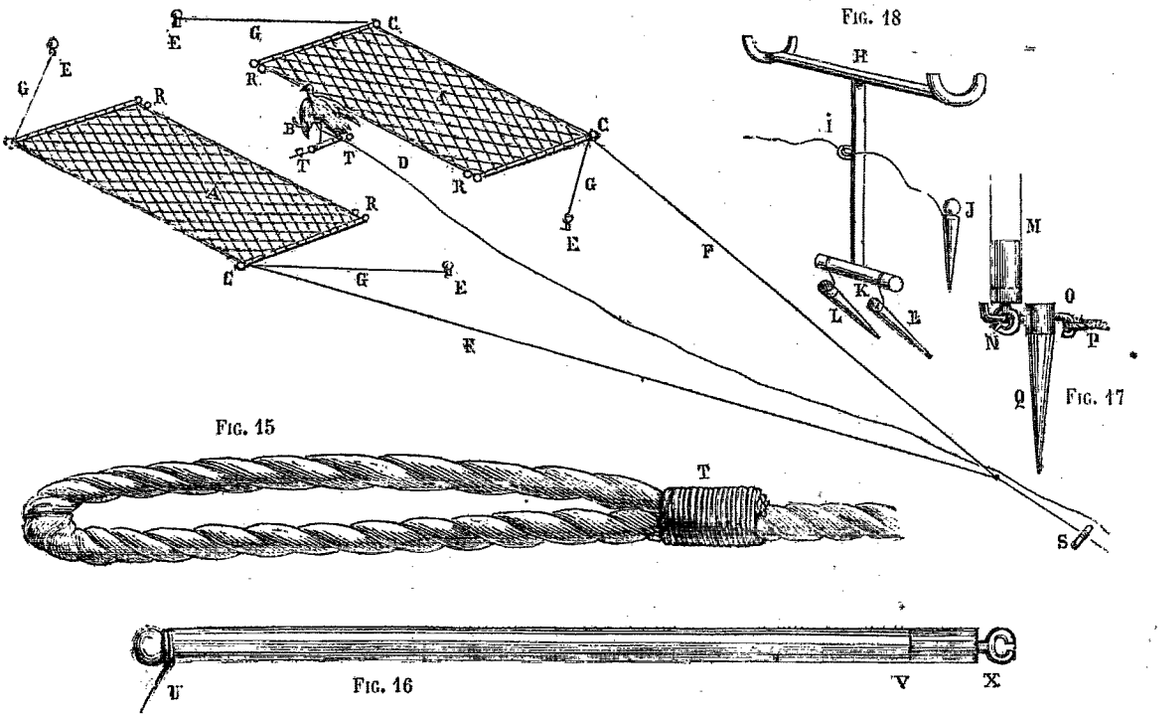


Fig. 18

Fig. 17

Fig. 15

Fig. 16

La hutte se bâtit à cinquante ou soixante pas au moins du filet : il est toujours prudent de la placer dans un bois ou sous une haie dans laquelle on parvient à la dissimuler aussi bien que possible. Dans tous les cas, on fera mieux encore de bâtir sa hutte plusieurs jours à l'avance, le plus secrètement possible. Si l'on coupe des branches, on aura soin de ne laisser traîner aucun éclat de bois frais : moins l'herbe sera foulée, mieux cela vaudra.

Une fois un faucon pris, il est bon de quitter la place pendant quelque temps, et de ne pas retendre de suite un nouveau pigeon, car presque toujours le premier est blessé par les serres terribles du rapace. Il vaut mieux encore avoir une seconde hutte toute prête dans un bon endroit et y transporter rapidement son appareil.

Les oiseaux carnassiers diurnes recherchent les points élevés, d'où il leur est facile de dominer la plaine au loin et de découvrir les animaux dont ils veulent faire leur proie. En général, ils choisissent comme observatoires les branches mortes à la cime des arbres, les poteaux, les balises, et y demeurent en station des heures entières. D'autre part, presque toutes les espèces emportent leur capture pour la manger à loisir, et ne la déchirent jamais sur terre, à l'endroit où ils l'ont saisie : ils la portent au plus haut de leur observatoire habituel. C'est en constatant bien ces manœuvres que l'on est arrivé au piége à poteau.

Les endroits favorables sont souvent ceux qui se rapprochent le plus de la lisière des bois : aussi convient-il surtout de planter là des poteaux isolés ; il vaut mieux, d'ailleurs, en planter plus que moins. On reconnaîtra bientôt ceux qui sont placés aux bons endroits ; ils seront fréquentés et les autres délaissés. On enlèvera les derniers pour les replanter ailleurs où l'on sera plus heureux. C'est parce que, les trois quarts du temps, ces simples précautions sont négligées, que les propriétaires tirent si peu de parti de ces ruses avec lesquelles un garde intelligent dépeuplera de rapaces tout un canton en une saison.

Le meilleur temps pour planter les poteaux est la fin de l'hiver, février ou mars. On les munira de petits échelons de fer aussi espacés et aussi peu visibles que possible. Il vaudrait mieux même n'y faire que des trous, et y monter avec des crampons aux pieds, ou deux échelons mobiles en fer que l'on tient à la main et que l'on enfonce à mesure en montant. On empêche ainsi que les poteaux ne servent de perchoirs à des oiseaux voleurs de viande, tels que la pie, le geai, le corbeau, etc. Le poteau n'étant fréquenté par personne est d'autant plus recherché par l'oiseau de proie, toujours farouche et défiant.

Les poteaux ayant ainsi séjourné pendant quelques mois sans piége, et le relaissé blanc des oiseaux indiquant facilement ceux qui servent souvent, on y pose le piége pendant la nuit. Il est inutile de dire qu'avant de dresser le poteau on a eu soin d'y faire les entailles utiles et les trous de vis destinés à recevoir les deux montants, qu'on a creusé la place du ressort, et que le piége, présenté et numéroté d'avance, y joue à merveille.

La suite à une prochaine livraison.

MÉDUSE, PAR LÉONARD DE VINCI.

Voy., sur Méduse, t. XL (1872), p. 60.



Galerie des Offices, à Florence. — Méduse, par Léonard de Vinci. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

Cet admirable tableau, de petite dimension, est placé dans une petite salle voisine de la célèbre « Tribune » de la galerie de Florence, que l'on appelle ordinairement la galerie des Offices (*Uffizi*). Il a fait partie jadis de la collection du duc Côme Ier (1). L'aspect est verdâtre; l'effet est saisissant. La tête, séparée du corps qu'on ne voit pas, est gisante à terre. Est-elle inanimée? Respire-t-elle encore? On ne sait, on croit voir sortir des lèvres une vapeur infecte. On regarde avec une sorte de stupeur cette odieuse beauté pâle et glacée. Les cheveux sont des serpents qui semblent agoniser. Le peintre, comme pour ajouter à l'horreur de cette décapitation de la Gorgone, a jeté çà et là, parmi les roches sombres, dans une demi-obscurité, des animaux immondes. On dirait que l'œuvre a été exécutée d'un seul jet, et l'unité du sentiment qui l'a inspirée est parfaite; mais, comme dans toutes les peintures du grand Léonard, rien n'est négligé, et on se plaît à contempler jusque dans les moindres détails la patience de la main du génie obéissant avec conscience à l'inspiration.

(1) Voy. Vasari, t. III, p. 18.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES.

Suite. — Voy. p. 318, 335.

Hans Berner voyait trop clair et il était en relation avec trop de monde pour que la conduite de ses fils lui échappât entièrement. Leurs façons ne lui plaisaient guère.

— Ce n'était pas comme cela de notre temps, disait-il souvent; si je m'étais arrangé ainsi avec mon père, quels coups de nerf de bœuf j'aurais reçus!

De temps en temps il apprenait telle chose ou telle autre qui lui faisait mal. Quand il remettait à son fils deux écus neufs pour donner des arrhes, et qu'ensuite le vendeur lui demandait si la bête ne lui avait pas convenu, qu'il ne lui avait envoyé qu'un écu neuf ou rien du tout, cela le blessait vivement, car cela touchait à l'honneur du métier, et souvent il chapitrait son fils avec une telle violence qu'il semblait que Fritz allait rentrer sous terre. Il n'en était pourtant rien : Fritz n'avouait jamais un méfait; il avait toujours des excuses sous la main, et traitait le vendeur

de menteur effronté. Le père redoutait une enquête à fond, parce qu'il ne voulait pas faire honte ouvertement à son fils, et celui-ci restait insolent, persuadé que dans toutes les querelles, mentir est un moyen sûr de s'en tirer avec impunité, et, par suite, de jour en jour il devenait plus éhonté.

La mère n'était pas plus heureuse avec Sameli, et bien qu'elle crût à peine la dixième partie de ce qu'on lui rapportait, c'en était déjà trop pour son cœur maternel. Sans doute, Sameli jurait toujours sa parole d'honneur que tout n'était que mensonges, et elle était disposée à le croire; mais quand le père arrivait avec les mêmes informations, le doute revenait dans son cœur, et si fort que fût son attachement pour son fils, elle se disait tout bas que si elle était fille, pour tout l'or du monde elle ne voudrait pas d'un fiancé comme son Sameli.

Ainsi s'aigrissait peu à peu le cœur des parents contre leurs enfants. Plus ceux-ci grandissaient, plus ils se montraient déraisonnables dans leur conduite.

Hans Berner devenait de plus en plus soucieux. Au conseil municipal, on était souvent obligé de l'interroger deux fois avant qu'il n'entendît, et il lui arrivait de voter contre sa propre opinion.

Par un beau dimanche de printemps, Hans Berner fut pris de l'envie d'aller respirer le grand air pour alléger son cœur.

Sa femme l'approuva, mais en l'engageant à ne pas aller à pied et à prendre la voiture; mais ce ne fut pas son avis.

— Si j'étais toujours allé en voiture, je ne serais pas le Hans Berner que je suis à présent. D'ailleurs, le cheval a eu trop de fatigue cette semaine, et le dimanche il a besoin de repos. Cela me fera du bien de marcher librement, et je n'en prendrai que selon mes forces.

Léger comme un jeune homme de vingt ans, il se mit donc en route, regardant avec plaisir les champs, les prairies, les bois. Partout où il passait, on lui faisait un joyeux et respectueux accueil. Les vieux et les jeunes venaient sur le seuil de la porte en lui tendant la main et en l'invitant à entrer.

Les hommes lui disaient que s'il voulait prendre un petit verre il n'avait qu'à parler, et les femmes s'offraient à lui faire du café s'il voulait attendre. Mais, avant tout, Hans Berner entrait à l'écurie, appréciait l'état du bétail, dont il faisait l'éloge quand c'était possible, et ajoutait :

— Eh! vraiment, voilà qui a une autre tournure que du temps de votre père. C'était un bien brave homme. A lui tout respect; mais il ne se doutait encore guère de ce que pouvait rapporter la ferme. Qu'avait-il? Trois ou quatre vaches et deux paires de bœufs au plus!...

Quand il était au moment de partir, on l'invitait à revenir bientôt, car on était toujours satisfait sitôt qu'on l'apercevait, même de loin; on ajoutait que quand on aurait à l'étable quelque chose de bon, s'il le désirait, ce serait pour lui et non pour d'autres; il pouvait y compter.

La femme disait à ses enfants : « Donnez la main au monsieur; c'est M. le conseiller, vous savez, dont le père parle si souvent, et il a une si belle maison, et de si bon vin, et tant d'argent! »

Voilà ce qui attendait Hans Berner dans beaucoup de maisons. Il en était heureux et fier, et il avait raison. N'est-ce pas là la juste récompense de l'homme d'honneur devenu vieux? Et n'était-ce pas la preuve que c'était le brave homme qu'on respectait en lui par le monde, et non le gros Hans et le brasseur d'affaires? Un commis tout doré, et dans une voiture à deux chevaux, eût passé devant la maison que personne ne l'eût invité à se rafraîchir.

Vers la fin de la journée, il se sentit un peu fatigué, car il faisait chaud, et au printemps la marche est toujours pénible. Il entra donc dans une auberge, à environ deux lieues de chez lui, pour s'y reposer et attendre la fraîcheur. L'hôte et l'hôtesse vinrent lui tendre la main, en disant qu'ils avaient cru qu'il ne reviendrait plus chez eux, et qu'il leur tardait bien de le revoir. Ils le conduisirent dans un cabinet en lui demandant ce qu'il désirait, et en protestant qu'on ferait tout son possible pour le lui procurer; et on ajouta que si, avant de manger, il voulait dormir un peu, il serait bien tranquille, et que le canapé n'était pas mauvais.

Hans Berner se trouvait là comme un oiseau dans le chènevis. Et quel honneur n'est-ce pas pour un homme de se sentir partout comme chez lui et d'être accueilli partout comme un père ou un frère! Il y a des gens qui ne sont chez eux nulle part, et que l'on est partout plus empressé de voir partir qu'arriver, et de ceux-là sont notamment les jeunes gens vaniteux qui n'ont de respect pour personne.

L'hôte ou l'hôtesse, et souvent tous deux à la fois, tinrent compagnie à Hans Berner. Leurs idées se rencontraient sur le même terrain et ils se renseignaient mutuellement.

Tout à coup, comme Hans Berner était tranquille à table, devant un bon poisson et une bonne bouteille, buvant à la santé de l'hôtesse, invitant l'hôte à prendre un verre pour trinquer avec lui, et causant de suif et de vaches, il aperçut par la fenêtre un beau cabriolet que menait bon train un cheval secouant ses grelots, et Hans Berner reconnut le cheval : c'était le Brun. Il bondit du canapé.

— Monsieur le conseiller, ne sont-ce pas là vos fils? demanda l'hôtesse. Ils viennent sans doute vous chercher.

— Oui, joliment! répondit Hans Berner. Ils ont cru que j'étais allé du côté d'en haut; ils ont pris mon cheval et sont partis du côté du bas. Cela m'est pénible à dire, mais on n'a aujourd'hui que du chagrin avec les enfants. Ils ne pensent qu'à faire de la poussière; il n'y a plus, Dieu me pardonne! rien d'autre à attendre d'eux. Mais je vais leur montrer qu'il faut qu'ils sachent, eux aussi, ce que c'est que d'aller à pied.

— Quels beaux messieurs cela fait! reprit l'hôtesse, qui n'avait pas bien entendu ou compris. Ils ressemblent tout à fait à monsieur le conseiller. Dois-je leur dire que vous êtes là?

— Gardez-vous-en bien! répondit Hans Berner, et défendez-le expressément à tout votre monde. Je vais essayer de savoir à quoi m'en tenir.

Déjà Sameli et Fritz faisaient dans la maison un tel vacarme qu'on eût dit qu'un escadron de dragons venait d'y entrer. Puis ils s'établirent dans une chambre voisine en commandant à manger, et l'hôte leur ayant demandé quel vin ils voulaient, ils demandèrent du neuchâtel, qui coûtait seize batz la bouteille. — S'il en avait encore, ajoutèrent-ils, il n'avait qu'à en apporter deux bouteilles.

Les deux mains de leur père commençaient à lui démanger. Il avait bu, lui, avec l'hôte, une bouteille à huit batz (1 fr. 20 c.), et il avait fait bien des difficultés avant de lui permettre d'apporter une bouteille de vin bouché, qui coûtait peut-être six batz, et ses fils commençaient avec du neuchâtel à seize batz!

Cependant il resta calme derrière la cloison en planches, observant par un trou de nœud comment ces messieurs prenaient leurs aises sur le canapé, et comment ils dégustaient en délicats amateurs le vin, discutant gravement si c'était du vrai « neuchâtel », oui ou non. Quand ils furent fixés sur ce grave problème, ils se couchèrent à demi indolemment, et Sameli se mit à dire :

— Où piétonne en ce moment notre vieux père? Je suis

sûr qu'il sue comme un ours. S'il savait comme nous avons fait courir le Brun, nous aurions à entendre un beau tapage!

— Je le crois aussi, répondit Fritz, et c'est heureux qu'il ne le sache pas. Puisqu'il veut se priver de tout, qu'il se prive! En attendant, pourquoi ne nous amuserions-nous pas? Au jour d'aujourd'hui chacun vit comme il l'entend. Que dirait-il de ce « neuchâtel », hein?

— Il nous lancerait peut-être la bouteille par la tête, comme il l'a fait déjà quelquefois, s'il nous y prenait, dit Sameli; mais heureusement il ne sait rien de tout cela, et, après lui, nous aurons soin d'arranger notre vie autrement.

Et ils se mirent à bâtir des châteaux en Espagne.

Derrière la cloison de planches, leur père était assis, la face blême. Il ne s'était pas attendu à des paroles si perverses.

Ils voulaient bâtir, disaient-ils, une maison neuve dans la grande rue, une autre à la campagne; ils voulaient avoir un équipage, bonne table, bonne cave, enfin que tout fût au mieux partout; ils entendaient ne rien faire que de bien vivre.

Sameli et Fritz continuèrent longtemps à se complaire dans tous ces beaux plans qu'ils comptaient mettre à exécution après la mort de leur père. Ils essayaient aussi de calculer ce que pouvait être la fortune paternelle.

Hans se mit presque à sourire en voyant qu'ils ne la supposaient pas tout ce qu'elle était.

« Tant mieux, se disait-il; s'ils savaient tout, comment se comporteraient-ils donc? »

Ils blâmaient du reste la plupart des dépenses qu'on faisait à la maison, et jusqu'à la bienfaisance de leur mère et sa générosité; une fois qu'ils seraient les maîtres, tout irait autrement. Avec les domestiques, ils seraient ce qu'il faut être, et pas un zeste de plus; et quant aux mendiants, parmi lesquels ils comptaient tous les malheureux, ils les balayeraient sans rémission.

« Si l'on calculait tout ce qui se gaspille en inutiles libéralités de cette sorte, disaient-ils, on trouverait certainement de quoi entretenir deux beaux chevaux toute l'année et de quoi se bien divertir chaque fois qu'on sortirait en voiture. Mais nos vieux ne comprennent pas cela. Notre père court le monde à pied, en prenant du mauvais café pour épargner une chopine, ou boit du vin de six batz, qui ronge le tonneau quand on l'y laisse plus d'un an, et alors il s'imagine qu'il économise, ne comprenant pas qu'il ne sait pas se servir de son argent, qu'il n'est au fond qu'un dissipateur, et qu'il serait la moitié plus riche s'il savait s'y prendre autrement. Mais il n'y entend rien. Un vieux conseiller comme lui est trop arriéré pour cela. Les gens en font beaucoup de cas; mais une fois qu'on serait les maîtres, les gens verraient qui s'y entendait le mieux, du père ou des garçons. »

Ainsi parlaient les fils pour tuer le temps en attendant le potage. Et pendant ce temps le père se demandait s'il fallait qu'il intervînt pour dire son mot, ou s'il devait pleurer sur ce qu'il entendait.

La fin à une prochaine livraison.

CURTIUS PERSANS.

Le dévouement de Curtius a été offert de tous temps à l'admiration de la jeunesse dans le cours des études classiques. L'acte du noble Romain lui a valu une gloire immortelle, car les familles de la République témoins de ce sacrifice ne devaient pas manquer de transmettre à la postérité le nom de la victime volontaire. Aussi, le héros se dévouant à la mort put-il goûter, en ce moment suprême, des joies ineffables au milieu des applaudissements d'une foule émue et frémissante. D'ailleurs, le sacrifice, accompli en présence du peuple, était sanctionné par les dieux. Curtius lui-même, par la mise en scène religieuse et patriotique de ses derniers instants, exaltait ses sentiments jusqu'à l'enthousiasme. Tout concourait donc à la gloire du grand citoyen, tout s'accordait en lui et autour de lui pour adoucir l'amertume de la mort.

Voici un trait de même nature puisé dans l'histoire des Perses. Il n'a pas la même célébrité classique; peut-être, cependant, est-il permis de penser qu'il surpasse en réalité celui de l'histoire romaine et par le nombre des héros, et par la qualité désintéressée de leur dévouement.

Lorsque Xercès retournait en Asie sur un navire phénicien, après la dispersion de son armée, une violente tempête s'éleva, et le pilote déclara qu'il avait trop de monde à bord pour pouvoir répondre de la vie du roi. Xercès n'ordonna point de jeter des Phéniciens à la mer comme Hérodote admet qu'il eût pu le faire. C'eût été, en effet, une solution vulgaire pour un maître qui posait en rival des dieux; il s'en présenta aussitôt une autre à son esprit, laquelle flattait mieux son orgueil et propre en outre à inspirer au monde grec une plus haute idée de sa puissance souveraine et du respect religieux que lui portaient ses sujets. S'adressant donc aux Perses de sa suite: « C'est à vous maintenant, dit-il, de montrer l'intérêt que vous prenez à votre roi; ma vie dépend de vous. » A cet appel, les seigneurs se lèvent et s'avancent à la file, se prosternent, puis se jettent l'un après l'autre à la mer! — Le navire étant allégé, ajoute froidement l'historien, le roi aborda sain et sauf en Asie.

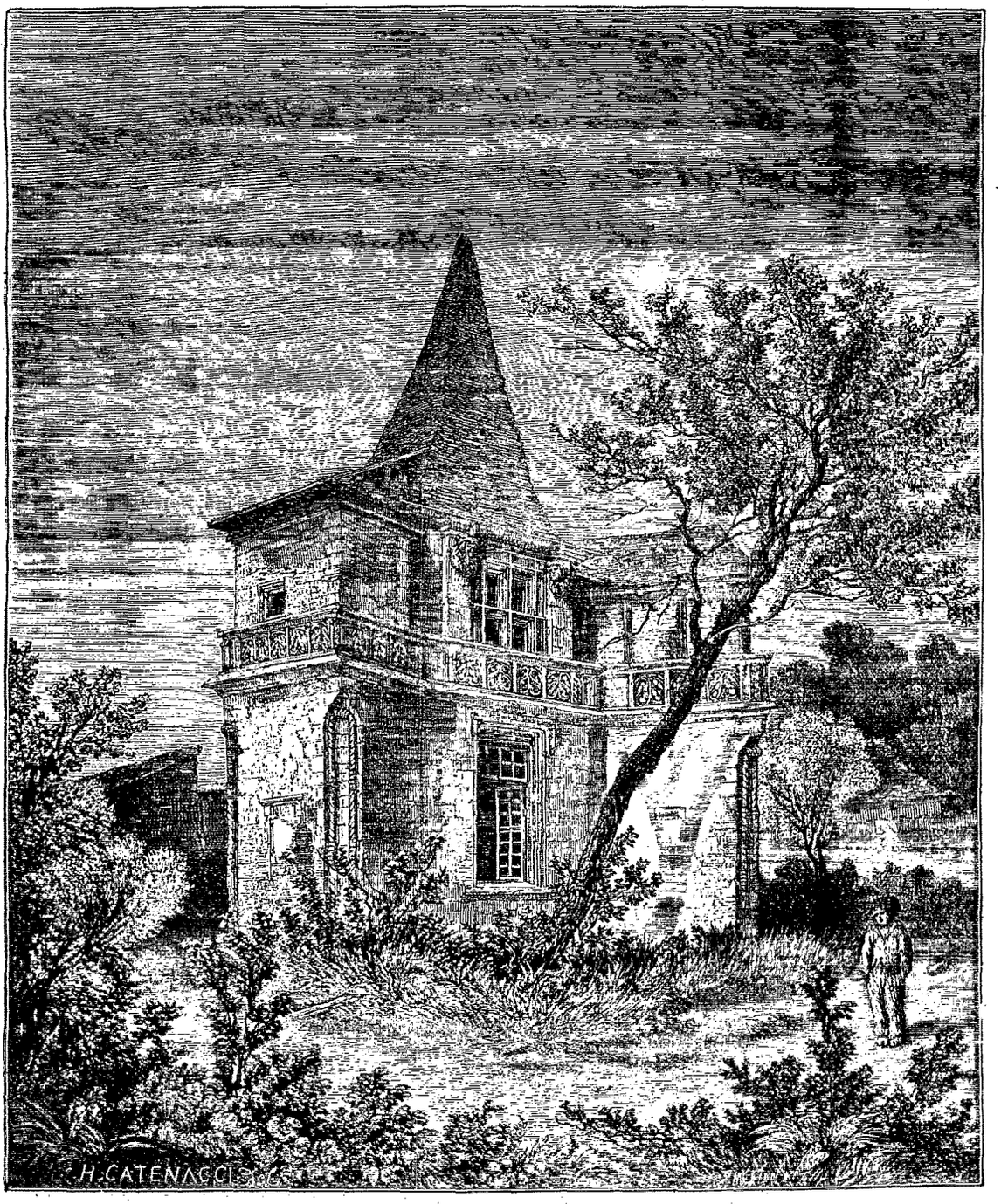
Cette mort sans éclat, sans arrière-pensée de gloire, dont les témoins s'anéantissaient à l'instant, et dont les victimes ne pouvaient même espérer que Xercès, troublé par sa défaite, conserverait leurs noms dans sa mémoire; cette mort acceptée sur la simple affirmation d'un pilote qui pouvait se tromper, et subie pour un prince vaincu, ne semble-t-elle pas plus étonnante encore que celle de Curtius enivré de la présence et des acclamations de ses concitoyens? Le devoir, silencieusement accompli, suffisait à l'ambition de cette foule de seigneurs, et leur vertu individuelle paraît plus désintéressée que celle de Curtius jouissant du triomphe dans l'éclat même de sa mort.

Hérodote, en racontant le fait, jette des doutes sur son exactitude; mais Tite Live ne paraît pas plus confiant dans la vérité de celui de Curtius, qui se complique d'ailleurs de circonstances surnaturelles. Tous les deux côtoient donc le domaine des légendes; mais qu'importe? Les légendes sont souvent l'idéal de l'histoire : celle de Curtius exalte le dévouement à la patrie romaine, affirme la perpétuité de la République, et place au premier rang le métier des armes et le courage militaire; celle des seigneurs de Perse, au contraire, exprime la morne résignation des peuples asiatiques voués à un abrutissant despotisme. N'y a-t-il pas autant de justice dans la célébrité attachée à la première légende que dans l'oubli où la seconde est tombée, malgré le nombre de ses héros, malgré le degré supérieur peut-être de leur abnégation comparée à celle de l'unique héros romain?

LES JARDINS DE LOUIS XII
ET LES BAINS D'ANNE DE BRETAGNE
A BLOIS.

Au commencement du seizième siècle, l'aile du château de Blois qui regarde le nord-ouest était déjà séparée de la campagne par de vastes parterres divisés, suivant la

nature du sol, en *jardin haut* et *jardin bas*. Le premier, planté de mûriers blancs et d'allées de coudriers, confinait presque à la forêt de Blois. — Immédiatement au pied de la résidence royale, le jardin bas formait la promenade favorite de Louis XII. Ce prince s'était plu à l'embellir de compartiments de verdure, de fontaines, de pavillons, et de ces longs portiques de bois dont Androuet du Cerceau nous a transmis l'ordonnance et le nom : *berceaux de charpenterie*. — Cette décoration des jardins, à la fois symétrique et variée, fut de grande mode pendant toute la renaissance; elle lui survécut même : l'art de Lenôtre n'en est à certains égards qu'une transformation. — Enfin, un peu plus haut, dans l'enclos réservé, appelé quelquefois jardin de la Reine, s'élevait le bâtiment reproduit par nos gravures sous deux aspects différents. Un écrivain du dix-septième siècle, André Félibien, sieur des Avaux, qui



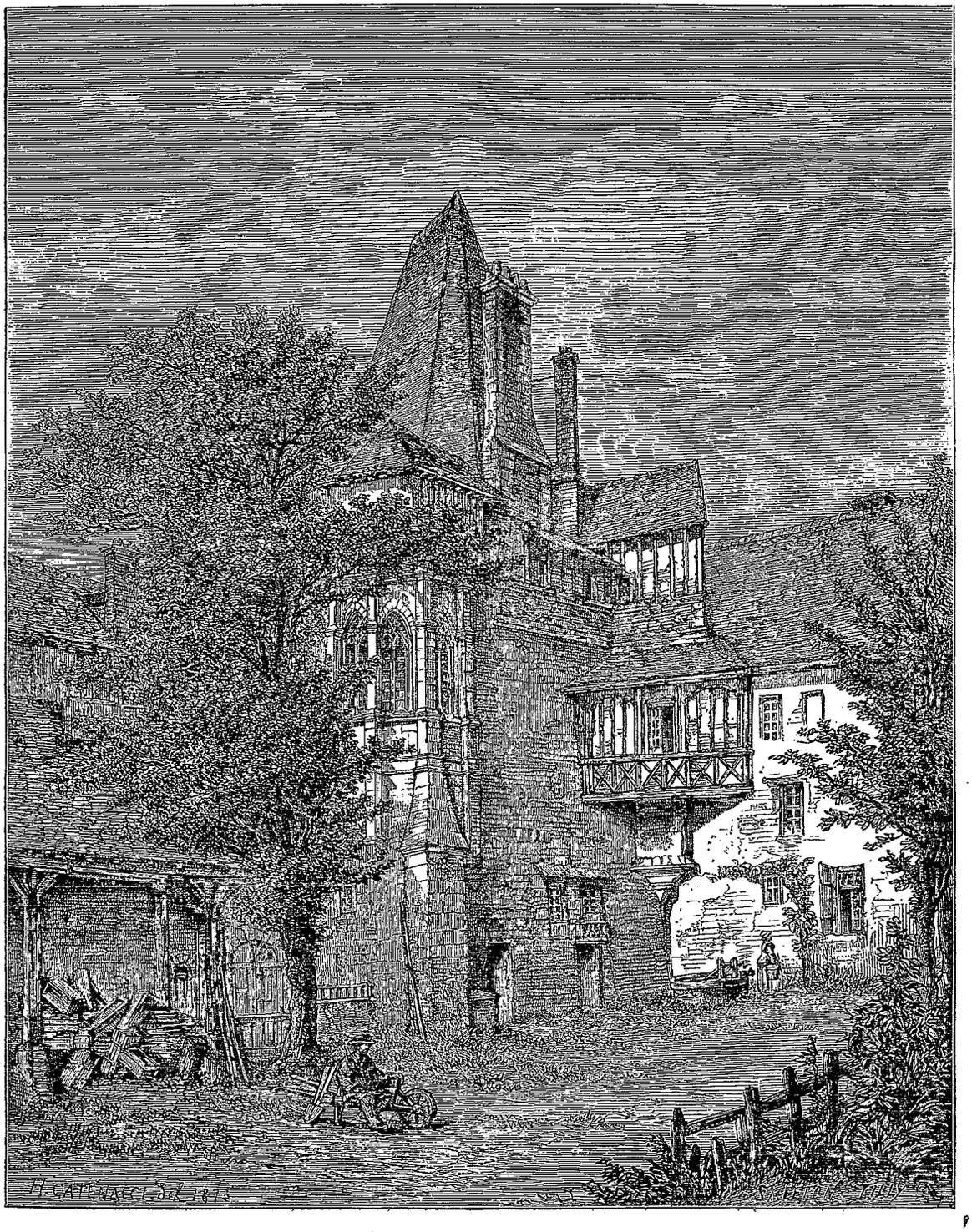
Pavillon dit des Bains de la reine Anne, à Blois. — Dessin de Catenacci.

avait pu voir dans sa jeunesse toutes choses à peu près en état, décrit ainsi la principale merveille de ces jardins royaux :

« Il n'y a pas longtemps, dit-il (1), qu'il y avoit dans ce mesme jardin, à l'endroit où se croisent les allées du milieu, un édifice de figure octogone, de plus de sept thoises de diamètre et de plus de neuf thoises de hault, avec quatre enfoncemens en forme de niches dans les quatre angles des allées. Ce bastiment, qui faisoit comme un grand salon, estoit de charpente, mais d'un bois extraordinairement bien travaillé. Entre les principaux ornemens qu'on

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des maisons royalles et bastimens de France*, publiés pour la première fois par la Société de l'histoire de l'art français. Paris, 1874.

y avoit taillez on y voyoit particulièrement la Cordelière, qui régnoit tout autour en forme de cordon ; car la Reyne affectoit de la mettre non seulement à ses armes et à ses chiffres, mais de la faire représenter en diverses manières dans tous les ouvrages qu'on faisoit pour elle. Ce salon n'étoit clos que par des treillis de bois. Il estoit couvert en forme de dôme, qui dans son milieu avoit encore un plus petit dôme, ou lanterne vitrée, au dessus de laquelle estoit une figure dorée répresentant saint Michel. Ces deux dômes estoient proprement couverts d'ardoise et de plomb doré par dehors. Au milieu de ce salon il y avoit un grand bassin octogone, de marbre blanc, dont toutes les faces



Le Pavillon vu du côté de l'Oratoire. — Dessin de Catenacci.

estoient enrichies de différentes sculptures avec les armes et les chiffres du Roy Louis XII et de la Reine Anne. Dans ce bassin il en avoit un autre, posé sur un piédestal, lequel avoit sept pieds de diamètre. Il estoit de figure ronde, à godrons, avec des masques et d'autres ornemens très savamment taillez. Du milieu de ce deuzième bassin s'élevoit un autre petit piédestal, qui portoit un troisiesme bassin de trois pieds de diamètre, aussy parfaitement bien taillé ; c'estoit de ce dernier bassin que jaillissoit l'eau, qui se respandoit ensuitte dans les deux autres bassins. Ces beaux ouvrages, faits d'un marbre esgalement blanc et poly, furent brisez par la pesanteur de tout l'édifice, que les injures de l'air renversèrent de fond en comble. »

Certes, la ruine d'un tel monument, rival peut-être heu-

reux, au moins pour la partie lapidaire, des fontaines de Pérouse et de Sienne, est de nature à éveiller bien des regrets. Le temps et l'incurie n'ont cependant pas tout détruit, et l'on peut voir encore, dans une salle basse du château, partie de François Ier, quelques sculptures du bassin octogone. Les chiffres et les emblèmes du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, trouvés dans des fouilles opérées il y a quelques années, justifient pleinement, comme beauté de matière et délicatesse d'exécution, les éloges de Félibien.

L'édifice des Bains de la reine relève davantage du style du quinzième siècle; il est bâti en pierres et en briques ainsi que la façade orientale du château, élevée par Louis XII. — Son plan est cruciforme; un haut comble à la française couvre ce pavillon central, tandis que chacun de ses angles se termine, ou plutôt se terminait avant des adjonctions malheureuses, en une terrasse bordée de riches balustrades aux meneaux flamboyants. On retrouve çà et là les initiales de Louis et d'Anne, la cordelière de la princesse bretonne. Les plombs du faîtage gardent encore quelques traces de ces mêmes ornements peints et dorés. — A l'intérieur, l'unique salle du premier étage est flanquée d'un petit oratoire que montre notre seconde gravure.

La dénomination de *Bains* de la reine ne repose que sur une tradition fort vague, contredite, du reste, par Félibien : Anne de Bretagne aurait fait construire ce pavillon comme lieu de retraite lors d'un vœu motivé par sa stérilité. D'autres auteurs affirment que ce fut pour se séparer du roi son époux, frappé d'excommunication par Jules II pendant la guerre entre la France et les États de l'Église.

Depuis la révolution, ce rare spécimen de notre architecture civile servait d'annexe au magasin des subsistances militaires. Il est affranchi depuis peu d'une si humble condition, mais il attend toujours une restauration intelligente qui permette d'apprécier librement sa valeur et son originalité.

THOMAS ARNOLD.

Suite. — Voy. p. 214, 258, 297, 326.

Les promotions à Rugby se faisaient et se font encore, comme dans toutes les écoles anglaises, d'après les notes quotidiennes. L'avancement y était individuel et toujours acheté par le travail. *Nil sine laborando* (Rien sans travail) était la devise de l'école. On y tenait en action l'esprit et le corps. « Le rôle de spectateurs en ce monde n'appartient qu'à Dieu et aux anges », disait, après Bacon, le docteur Arnold; et il ajoutait : « Celui qui reste passif devant le mal à combattre et le bien à faire aura, comme le mauvais serviteur de l'Évangile, à rendre compte du *talent* enfoui. » Aux indécis que le moindre obstacle rebute, il disait : « Où il y a la volonté, il y a le moyen. Nous marchons plutôt par la foi que par la vue. » Vers ce même temps, il écrivait : « Mon grand désir est d'enseigner à mes élèves à se gouverner eux-mêmes, ce qui vaut infiniment mieux que de les bien gouverner moi-même. » Sa grande puissance tenait à l'intense intérêt qu'il savait donner à la vie. Chaque élève était amené à comprendre qu'il avait une tâche à remplir ici-bas, et que son bonheur aussi bien que son devoir consistaient à la bien remplir. De là une indescriptible saveur en toutes choses, une étrange joie à découvrir que, tout jeune, on avait les moyens d'être utile et d'être heureux. De là aussi un profond respect, un ardent attachement pour celui qui vous révélait la valeur de l'existence, qui vous enseignait l'estime de vous-même, de vos actes, de votre mission. C'est dans cet esprit qu'il s'adressait aux élèves : « Il n'est pas de lieu au monde, leur disait-il, où le caractère individuel ait plus de poids que dans une école publique. Rappelez-vous bien ceci, je vous en conjure, jeunes gens qui montez aux classes supérieures : à aucune époque de votre vie vous n'exercerez sur ceux avec qui vous vivrez plus d'influence pour le bien ou pour le mal. Exercez donc cette influence en hommes. Prenez hardiment parti pour tout ce qui est vrai, juste, noble, digne d'admiration. Ne convoitez pas la popularité, mais faites votre devoir, aidez les autres à faire le leur, et vous laisserez le renom d'honneur de l'école plus haut que vous ne l'aurez trouvé, et vous aurez rendu aux générations futures de vos compatriotes un service dont il n'est donné à personne de mesurer l'étendue. »

Ces énergiques paroles créèrent l'esprit de corps de Rugby et l'infatigable dévouement des moniteurs, auxquels il confiait non-seulement la surveillance générale des élèves, mais l'ordre intérieur de la maison appelée par excellence l'*école*. Là, ils présidaient aux repas, aux dortoirs, composés de quatre, six, seize lits au plus, l'espace, restreint à Rugby, n'ayant pas permis de donner à chaque élève, dans le bâtiment principal, une chambre particulière. Le nombre des pensionnaires des cinq maisons ou pensionnats annexés était de trente à quarante; le docteur en recevait chez lui de cinquante à soixante. Ne pouvant les avoir tous à sa table, il les invitait à tour de rôle. Rien n'égalait sa courtoisie, on pouvait dire sa déférence, pour ceux qu'il admettait dans son intimité. Dès qu'il avait reconnu leur supériorité morale, il les traitait en égaux : c'étaient les enfants de sa parole et de son cœur.

« Certes, écrit un de ses anciens élèves, il ne nous enseignait pas (et grâces lui en soient rendues!) que la vie se divise par compartiments, que telle de nos actions peut être indifférente et ne pas valoir que nous en prenions souci, tandis que telle autre est grave et de haute importance. Il croyait qu'en ce monde transitoire ni homme ni enfant ne peut dire lequel de ses actes est indifférent et lequel ne l'est pas; qu'il suffit souvent d'un mot, d'un regard irréfléchi, pour faire dévier le prochain, pour égarer un de nos frères, un de ceux pour qui le Christ est mort. Il considérait la vie comme un tout composé d'actions, de pensées, de mobiles grands et petits, de désirs nobles et ignobles; et il en concluait que la vraie sagesse est de se ranger sous la loi du divin Maître qui nous a rachetés de son sang. « Soit que nous buvions, soit que nous man- » gions, quoi que nous fassions, nous devons le faire en son » nom et pour sa gloire », suivant l'enseignement de saint Paul de Tarse, qui faisait de cette règle le principe fondamental de l'existence de tout homme ou enfant. Que ceux qui pensent que cet enseignement ne convient pas à notre temps veuillent bien nous expliquer pourquoi un prédicant du dix-neuvième siècle prendrait une base morale inférieure à celle du premier siècle. »

Le docteur avait tempéré le *fagging* sans le supprimer. Soumis à une direction éclairée, il y voyait un moyen de tenir en échec l'égoïsme du riche, les priviléges hautains des nobles; de réprimer dans son germe l'orgueilleuse notion d'indépendance personnelle qui, ne reconnaissant ni frein religieux, ni loi civile, a déchaîné sur l'Europe toutes les malédictions du moyen âge, et la menace encore des mêmes maux sous d'autres formes. Sincèrement libéral, il redoutait autant le despotisme du nombre que la tyrannie d'un seul. Il répudiait la liberté frelatée qu'imposent les partis; il la voulait sincère pour tous, et pratiquée sous l'égide des lois.

On s'étonnerait de ne voir figurer nulle part dans le système d'éducation de Rugby l'influence des femmes, si on ne l'y retrouvait d'autant plus active qu'elle y était

moins en évidence : dans la pension, où la mère de famille, attentive à prévenir les besoins des élèves, à soigner leur santé, sympathisait avec leurs plaisirs et leurs soucis ; chez la femme du principal accueillant avec bonté les enfants admis aux honneurs de la collation et du thé, causant avec eux de leurs souvenirs, de la maison paternelle, de ce qui les intéressait, de leurs études, de leurs jeux. Dans son salon s'effaçait toute trace de sauvagerie ; l'écolier, traité avec distinction, s'efforçait de s'en montrer digne. Cette atmosphère salubre développait ses idées, épurait ses penchants. Il en sortait meilleur. Les femmes employées à divers services de l'école, comme lingères et femmes de charge, suivaient l'inspiration de la maîtresse. Choisies par elle avec le plus grand soin, elles lui servaient d'auxiliaires pour introduire les petites réformes de détail. L'intérieur du principal, modèle d'harmonie et d'union, était à lui seul un enseignement. Vingt-deux ans de mariage n'avaient pas refroidi son affection enthousiaste pour celle qui partageait sa vie et ses travaux. Il l'accompagnait dans de longues promenades, cheminant à pied près du poney qu'elle montait, ne la quittant que pour aller avec les petits en quête de fleurs sauvages, jouissant avec délices des joies de ses enfants, du grand air, de l'exercice, de la campagne qu'il aimait passionnément.

Il était attaché à sa famille comme s'il n'eût pas eu d'amis, à ses amis comme s'il n'eût pas eu de famille, à son pays comme s'il n'avait eu ni amis, ni famille.

La fin à une autre livraison.

QUELQUES PRÉCEPTES DE MANZONI (1).

Sentir e meditar. — Écouter et réfléchir.

Di poco esser contento. — Se contenter de peu.

Della meta mai non torcer occhi. — Ne pas détourner les yeux du (grand) but (de la vie).

Conservar la mano pura e la mente. — Conserver la main pure et le cœur aussi.

Non te far mai servo. — Ne te faire jamais dépendant.

Non far tregua coi vili. — Ne pas se liguer avec les esprits vils.

Il santo vero mai non tradir. — Ne jamais trahir la sainte vérité.

No proferer mai verbo que plauda il vizio o la virtu derida. — Ne pas prononcer une parole qui soit une approbation du vice ou une moquerie pour la vertu.

RAILS EN ACIER.

L'art de construire les chemins de fer a fait un progrès notable en procédant au remplacement des rails en fer par les rails en acier. Nous en avons fait l'objet d'un article il y a six ans (1869, p. 238) ; mais la substitution était encore trop récente et sur trop petite échelle pour que l'on pût avoir des données certaines sur les avantages de l'acier sous le rapport de la durée. On est plus avancé maintenant, et nous trouvons, à ce sujet, des détails intéressants dans la description officielle des modèles que le ministre des travaux publics a envoyés à l'Exposition autrichienne en 1873.

Dès le mois de mars 1866, la compagnie de l'Est avait posé sur une partie extrêmement fatiguée de la voie principale, dans la traversée de la gare de la Villette, soixante rails en acier Bessemer et soixante rails en fer de très-bonne qualité. Pour égaliser les conditions, elle avait fait alterner le fer et l'acier par groupes de six rails. Six ans après, l'altératio des rails en fer, qui avaient d'ailleurs inégalement résisté, ne permettait pas de leur assigner, en moyenne, une résistance supérieure au passage de 24 millions de tonnes brutes. L'usure des rails en acier a été, au contraire, fort régulière et d'un millimètre seulement pour 26 millions de tonnes brutes.

La compagnie du chemin de fer du Nord a pu donner un résultat plus instructif. Ses expériences comparatives faites avec des rails en fer de toute provenance ont démontré que, sur son réseau, on ne pourrait dépasser une circulation de 20 000 tonnes de marchandises pour les meilleurs fers, ni de plus de 14 000 tonnes pour les qualités ordinaires ; mais pour les rails en acier l'usure uniforme avait été régulièrement d'un millimètre seulement pour une circulation de vingt millions de tonnes. Or, les rails d'acier étant étudiés en vue d'une usure de dix millimètres, on peut estimer que leur durée devra répondre à une circulation d'au moins 200 millions de tonnes, dépassant dix fois celle des meilleurs rails en fer. On a reconnu, deplus, par des essais de compression et de rupture, que la résistance de l'acier était au moins le double de celle des matières composant les rails en fer.

Ainsi, pour la régularité de l'usure, pour la déformation sous le poids du vagon et pour le brisement sous les chocs, on voit que les rails en acier ont une énorme supériorité sur les autres. Cette supériorité assure, dans une forte proportion, non-seulement une économie, mais encore un plus haut degré de sécurité dans l'exploitation.

La compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée était, d'avance, tellement convaincue des avantages de l'acier, qu'elle s'était décidée, dès 1867, à ne plus employer que des rails de cette matière au renouvellement de sa voie, sur 860 kilomètres de la ligne de Paris à Marseille. Or, le mouvement dépasse 10 000 trains par année sur chaque voie. Les espérances de la compagnie ont été complétement justifiées par les résultats. Après cinq ans, on n'avait encore observé aucune déformation sur les rails, et l'usure avait été reconnue uniforme. On a constaté sur la section d'essai, après le passage de 40 000 trains, que cette usure dans le sens vertical n'était que de 8/10es de millimètre ; et comme le champignon des rails peut s'user uniformément de dix millimètres et plus, on est en droit de supposer que les rails pourront subir le passage de 500 000 trains avant d'être mis hors de service.

En réduisant à 400 000 trains pour faire la part des accidents et des erreurs, et par comparaison aux 80 000 trains que supportent seulement les rails en fer, on voit que la durée de l'acier sera au moins cinq fois plus grande que celle du fer. Dans l'article de 1869, on ne s'élevait que timidement jusqu'à l'hypothèse d'une durée triple. L'amélioration que l'on prévoyait, sous le rapport de l'économie seulement, est donc de beaucoup surpassée par l'expérience.

La compagnie du Midi, celle de l'Ouest et celle d'Orléans emploient aussi des rails en acier sur les sections les plus fréquentées de leurs réseaux.

LES POISSONS COUVEURS.

Voy. les Tables.

LE GOURAMI.

On a souvent parlé du gourami (*Osphromenus olfax*, Com.) depuis le commencement du siècle ; Lacépède, en 1802, appelait sur lui l'attention des savants. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire espérait qu'il serait facile de l'acclimater dans notre pays. Jusqu'à ce jour cette espérance ne s'est pas réalisée.

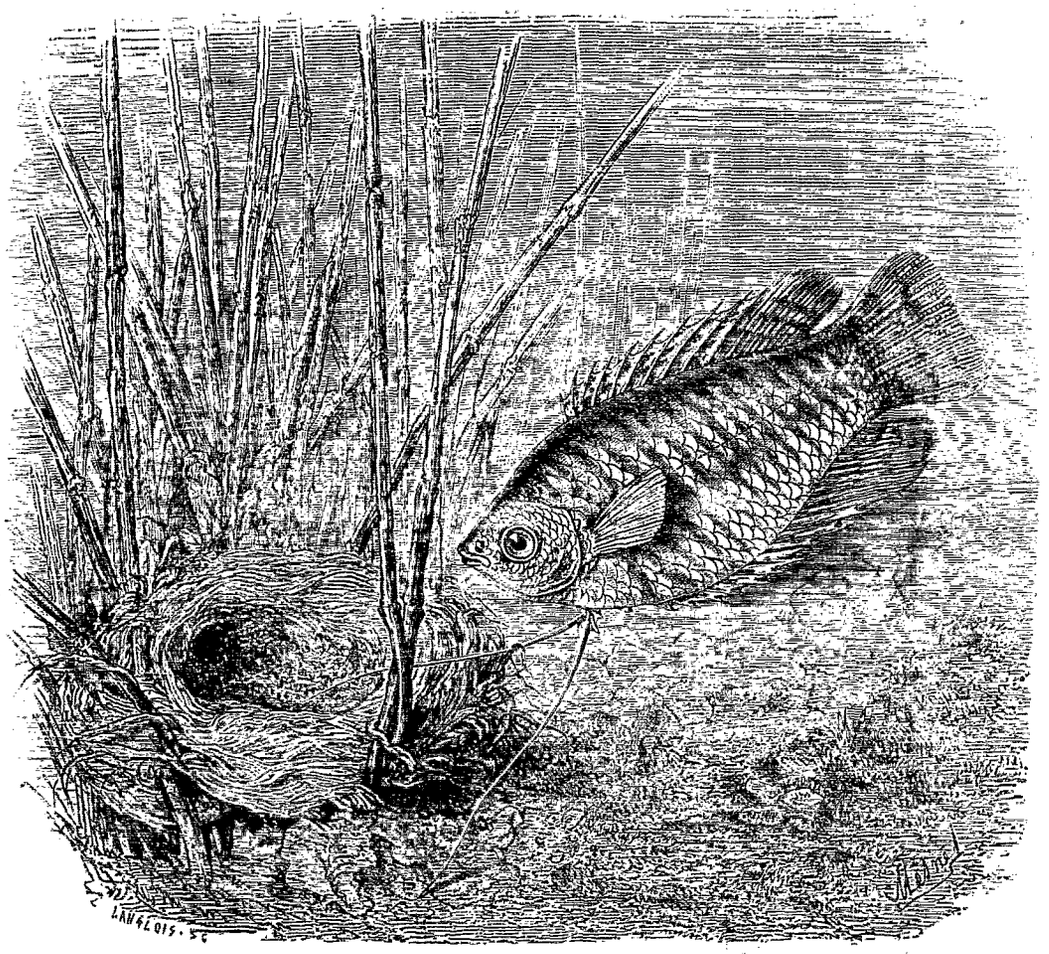
(1) Illustre poëte italien, né à Milan le 8 mars 1785, mort à Milan le 22 mai 1873. — Voy. la Table de quarante années.

Quelques gouramis parvinrent, en 1867, au Muséum de Paris ; ils n'y vécurent pas plus d'un an. La température de nos eaux paraît être trop froide pour eux.

Si l'on préjuge des mœurs de ce poisson d'après ce que l'on connaît d'autres espèces de sa famille, et particulièrement d'après les observations faites à Bourbon où il s'est parfaitement multiplié, le gourami aime les eaux chaudes, dormantes, tranquilles, un peu boueuses, bien que sa chair n'ait jamais un goût de vase. Il se nourrit de toutes sortes de choses : feuilles d'aroïdées, caladiums divers, chou, laitue, laiteron, patience, carotte, pain bis, manioc, riz cuit, patate, arrow-root, herbes crues, insectes, viande, grenouilles, etc. etc.

Il faut au gourami, afin qu'il s'acclimate, non-seulement une bonne température pour ses petits, mais encore une retraite convenable pour placer son nid, des herbes et du limon pour le construire, et, dans les débris de plantes aquatiques qui l'entourent, la possibilité de nourrir facilement sa progéniture. A la Réunion, il aime à faire son nid parmi les touffes du *Panicum jumentorum*, Pers., qu'on appelle dans le pays l'herbe de Guinée, et qui, émettant un lacis très-serré de racines flottantes, forme des espèces de galeries sous lesquelles le poisson peut se cacher.

Le plus ordinairement, c'est près de quelque îlot, au milieu des herbes du fond, que le gourami attache les matériaux entrelacés d'un nid sphérique de 15 centimètres de diamètre, rappelant tout à fait celui de certains petits oiseaux, des sénégalis par exemple. Le mâle et la femelle travaillent ensemble avec le même zèle : en une semaine au plus, le nid est terminé et formé de filaments d'herbes artistement entrelacés et consolidés avec du limon, Dans les viviers, on peut aider le gourami à faire cette construction en attachant une botte de racines fines de chiendent à



Le Gourami et son nid. — Dessin de Mesnel.

une perche feuillue de bambou que l'on enfonce dans l'eau : il s'empresse de délier les tiges de chiendent et d'en faire son nid parmi les branches du bambou, absolument comme un ver à soie fait son cocon dans un brin de bruyère qu'on lui présente.

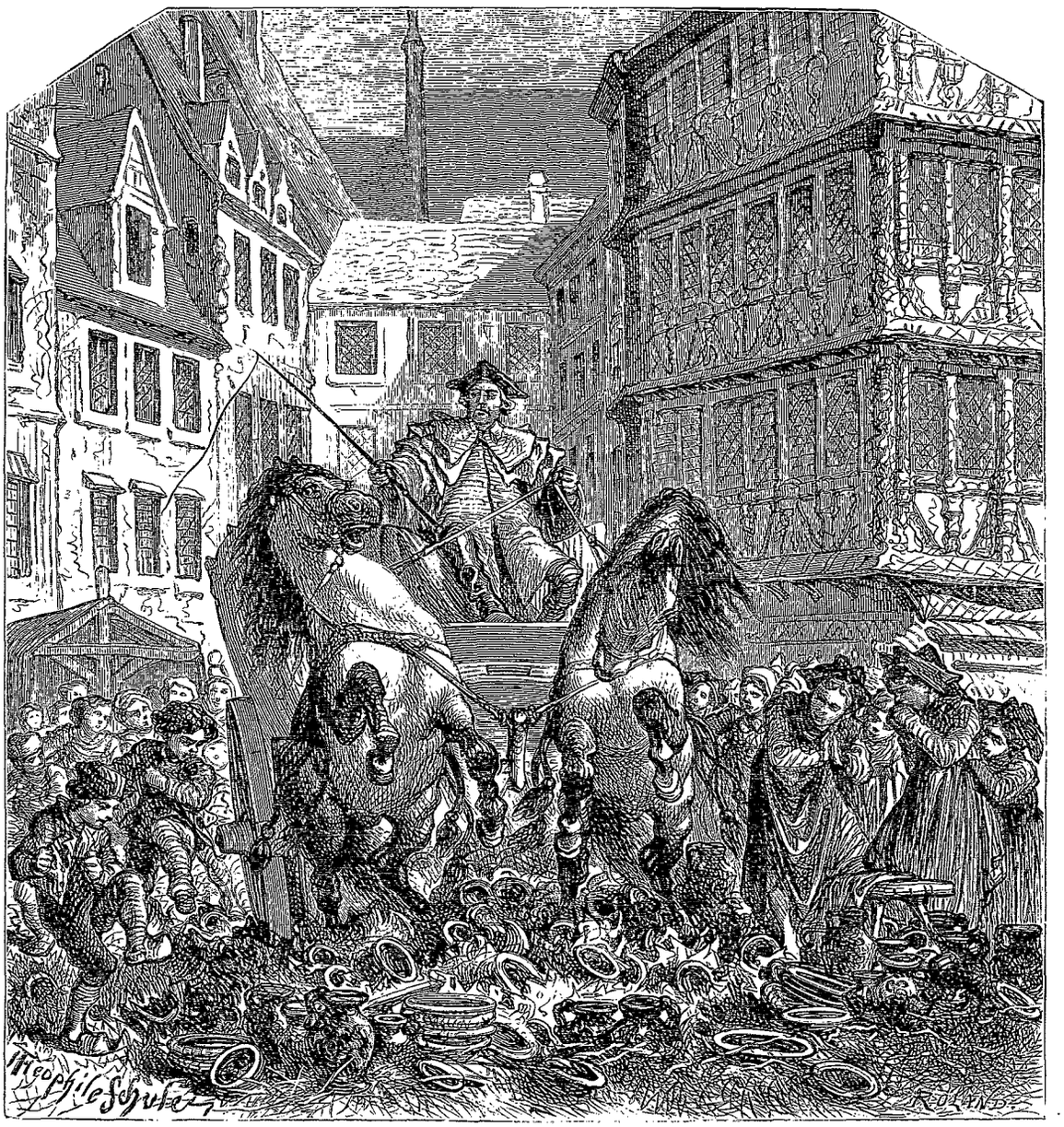
Le nid fait, tant au moyen de sa bouche que des filaments articulés, vrais organes tactiles que le poisson a sous la gorge et qui sont une modification des nageoires ventrales, la femelle y dépose un millier d'œufs qui éclosent rapidement. Ceci se passe en septembre et en mars. Les petits demeurent pendant les premiers jours dans le nid dont les matériaux macérés leur servent de nourriture, puis sortent à mesure que leurs forces augmentent, et, toujours réunis, sous la conduite du père très-probablement, s'éloignent de plus en plus de leur berceau. Il y a ici une certaine incertitude dans l'observation : quelques auteurs croient que la mère reste avec eux, nous ne le pensons pas. Tous les poissons nidificateurs voient la femelle s'enfuir et se cacher dès qu'elle a déposé ses œufs ; le gourami serait une exception.

Les jeunes, dans leur premier âge, autour du nid, traînent après eux, au lieu de vessie ombilicale, deux larges appendices qui s'écartent dans l'eau et semblent les maintenir en équilibre, ainsi que le feraient deux câbles. Comme aliment, on assure que le gourami est le meilleur et le plus délicat de tous les poissons connus.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 16. LE GÉRANT, J. BEST.

LE CARROSSE DU COLONEL MAX.

LÉGENDE STRASBOURGEOISE.



Le Carrosse du colonel Max. — Dessin de Théophile Schuler, d'après son tableau original.

Je me souviens très-bien de mon grand-père. Quand je ferme les yeux, je le revois, assis dans son grand fauteuil de bois. Il a les deux coudes sur les genoux; le tuyau de sa pipe s'enfonce dans le coin gauche de sa bouche, qui a toujours l'air de sourire, tandis que le fourneau de porcelaine, surmonté d'un couvercle à jour, en cuivre, repose dans la paume de sa main gauche. Il fume à tout petits coups, et il écoute ronfler le poêle, en ramenant ses sourcils sur ses yeux.

Je me revois, moi aussi, tel que j'étais à cette époque-là, assis sur un petit tabouret, presque dans les jambes de mon grand-père. J'aimais beaucoup ses histoires; mais, même quand il ne lui convenait pas d'en raconter, et qu'il regardait le poêle sans rien dire, j'aimais encore à être avec lui, et le plus près possible de lui, car c'était un bien bon grand-père.

Quand le poêle ronflait d'une certaine façon, ou bien que la fumée en sortait à petites bouffées, il ôtait sa pipe de sa bouche et disait :

— Écoute-moi bien, petit, nous aurons de la neige avant peu.

— Oui, grand-père.

— Cette nuit, il gèlera dur.

— Oui, grand-père.

Rien qu'à l'idée qu'il allait neiger ou bien qu'il allait geler dur, je me rapprochais du poêle pour me bien pénétrer de cette bonne chaleur.

Alors, nous étions là à nous chauffer sans rien dire, pendant que ma mère allait et venait, et que l'on entendait, sur le devant, dans la boutique, mon père et son apprenti qui enfonçaient de gros clous dans les semelles des bottes des rouliers et des colporteurs.

J'étais très-curieux et passablement gourmand; de sorte que je cherchais toujours à savoir ce qu'il y avait

dans les plats que ma mère apportait de la petite cuisine. Comme j'étais brusque et maladroit, il m'arrivait de casser tantôt une assiette, tantôt un plat, tantôt un saladier.

Mon grand-père tournait un peu la tête, pas beaucoup, parce qu'il commençait à avoir les mouvements un peu roides, et il me disait par-dessus son épaule : « Ce n'est pas malin, j'en ferais bien autant! » Et il riait de sa plaisanterie. Moi, j'allais d'abord me cacher dans un coin, et puis je revenais peu à peu jusqu'à mon petit tabouret.

Un jour, j'étais grimpé sur une chaise, pour voir de près un plat de *nouilles* qui sentaient terriblement bon. Patatras! la chaise tombe d'un côté, moi de l'autre; je veux me raccrocher et j'entraîne avec moi le plat de nouilles, la grande soupière, et au moins, oh! oui, au moins une demi-douzaine d'assiettes.

Cette fois, mon grand-père fit faire demi-tour à son fauteuil et me dit : « C'est absolument comme le colonel Max! »

Au bruit de la vaisselle cassée, ma mère était accourue. Elle commença par s'assurer que je ne m'étais pas blessé dans ma chute; alors, elle se mit à faire des hélas! en levant les mains au plafond. Mon père, son marteau dans une main et une grosse botte dans l'autre, regardait par la porte ouverte. Quand il eut vu de quoi il s'agissait, il s'en alla déposer sa botte et son marteau, et revint avec son tire-pied. Moi, je me faisais tout petit, et je pliais les épaules, en songeant à ce qui m'attendait.

Bon. J'ai reçu la correction que je méritais; je vais me cacher dans le petit fournil, je m'assieds sur un cuveau renversé et je pleure dans l'obscurité. Quand j'eus bien pleuré, je me trouvai consolé pour cette fois encore, et je retournai auprès de mon grand-père.

— Grand-père, lui dis-je, qu'est-ce que c'est que le colonel Max?

— Le colonel Max! me répondit-il d'un air pensif en se caressant le menton. Ah! si sa vie avait été plus édifiante, et s'il avait mérité d'être canonisé, ce serait le patron des casseurs d'assiettes.

Je baissai le nez en rougissant, au seul mot de « casseur d'assiettes. »

Mon grand-père ne remarqua pas ma confusion et ajouta aussitôt : « Moi qui te parle, je l'ai connu, le colonel Max, et cela ne me rajeunit pas. J'avais à peu près ton âge, quand on commença à parler de lui à Strasbourg. C'est-à-dire, je devais avoir quelques années de plus, car j'étais déjà apprenti cordonnier dans la boutique où ton père travaille maintenant. C'est sur la petite place, juste en face de la boutique, que le colonel Max s'est fait sa réputation. C'est bien loin, ce temps-là; la révolution a passé par-dessus. C'est là que les bonnes femmes venaient étaler leur poterie les jours de marché, comme elles font encore maintenant.

» Un jour, que je battais à grands coups de marteau une bande de cuir pour l'assouplir, il y eut tout à coup, sur la place, un bruit de roues, de vaisselle cassée, des cris de femmes et des hurlements de gamins. Je n'osai pas bouger, parce que mon patron me l'avait défendu, mais je ne pus m'empêcher de risquer un œil du côté de la fenêtre. Pan! je me donnai un grand coup de marteau sur les doigts.

» — Attrape! me dit mon patron, cela t'apprendra à faire le curieux.

» Cependant le bruit devenait si assourdissant que mon patron se leva de son tabouret et sortit pour voir ce que c'était. Le grand apprenti en fit autant, et moi, naturellement, je les suivis.

» Je n'oublierai jamais ce que je vis ce jour-là. La place était en pleine révolution; on voyait des têtes à toutes les fenêtres; il y avait des gens qui regardaient, pâles et immobiles; d'autres criaient et gesticulaient; et il y avait des femmes qui criaient : Jésus! Maria! d'autres qui joignaient les mains, d'autres qui pleuraient à chaudes larmes, d'autres qui se sauvaient en traînant leurs petits enfants par la main. Je crois que tous les gamins de Strasbourg s'étaient donné rendez-vous sur la place, au lieu d'aller à l'école.

» Au beau milieu des poteries, deux grands chevaux mecklembourgeois, attelés à un énorme carrosse, dansaient sur place, et par moments se dressaient de toute leur hauteur. Ils battaient l'air de leurs gros sabots, et toutes les fois qu'ils les laissaient retomber comme des marteaux sur des enclumes, la poterie volait en mille milliers de morceaux; il en sautait jusque dans les vitres des maisons. Les deux grands chevaux s'animaient à ce jeu; c'était à qui des deux ferait le plus de vacarme et casserait le plus de pots.

» Sur le siége, un gros cocher rougeaud regardait tout cela en allongeant la lèvre inférieure d'un air dédaigneux; ses yeux riaient de plaisir, ils avaient l'air de dire : « Mon » Dieu, quelle belle déconfiture! »

» Dans le carrosse, dont les glaces étaient baissées, il y avait un seigneur, un prince allemand au service de la France, que l'on appelait le colonel Max. Il regardait à droite et à gauche avec une figure tranquille et innocente qui vous exaspérait. Il avait vraiment l'air de se demander : « Qu'est-ce qui peut donc mettre tous ces gens-là » hors d'eux-mêmes? »

» Il devait bien le savoir, puisque c'était lui qui avait donné ordre à son cocher de passer juste au milieu de la place.

» Un homme en tablier de cuir criait : « Ah! c'est trop » fort! » d'autres disaient : « Il faut renverser son car- » rosse. Voyez un peu la poterie de toutes ces pauvres » femmes! »

» A qui se plaindre? C'était un homme puissant, et, dans ce temps-là, les hommes puissants avaient presque toujours raison. Par bonheur, si le colonel Max était peu raffiné dans le choix de ses amusements, on ne pouvait pas dire qu'il fût méchant. Quand il se fut bien amusé de la panique qu'il avait causée, il mit le nez à la portière et dit : « Holà! mes bonnes gens, écoutez-moi un peu et » faites taire ces enfants qui braillent sans savoir pourquoi. » Je suis le colonel Max; mon cocher, qui est un mala- » droit, vous présente ses excuses; mon intendant payera » tout le dégât. Vous connaissez bien mon hôtel; que cha- » cun s'en vienne déclarer ce qu'il a perdu. »

» Pendant ce temps-là, les gamins achevaient à grands coups de sabots les pots qui avaient survécu au massacre; le colonel se mit à rire, et dit : « C'est cela; tue! tue! » qu'il n'en réchappe pas un! »

Ici, j'interrompis mon grand-père et je lui dis : « Oh! grand-père, que ce devait être amusant! Comme j'aurais voulu être là! »

Mon grand-père se mit à rire et me répondit : « C'est justement ce que je disais à mon patron. Mais, lui, qui était un homme de sens, m'a dit là-dessus des choses que je vais te redire.

» Il est bien vrai que le colonel Max paya tout ce qu'il avait cassé; mais tu avoueras que son divertissement était un peu brutal. Sais-tu bien que c'est plus qu'une folie! c'est une mauvaise action de détruire sans profit pour personne des objets qui peuvent servir à quelqu'un.

» Avec l'argent si sottement gaspillé, le colonel Max aurait pu venir en aide à bien des familles pauvres. A supposer qu'il se fût mis en tête de faire aller le commerce de la poterie, il aurait pu faire distribuer toute

cette vaisselle à de pauvres ménages qui en avaient grand besoin.

» Détruire ce qui a coûté du travail, c'est faire insulte au travail. L'ouvrier qui fabrique un pot le fabrique sans doute pour en recevoir le prix, car toute peine mérite salaire, et il faut bien que cet ouvrier gagne sa vie et celle des siens. Mais on ne fabrique pas seulement avec l'idée de gagner de l'argent, on fabrique avec l'idée d'être utile aux autres, cela relève le travailleur à ses propres yeux et le console souvent de gagner peu. On aurait moins de cœur à l'ouvrage si l'on savait que ce que l'on fait sera détruit aussitôt payé. Réfléchis là-dessus et tu verras que c'est vrai.

» L'exemple du colonel encouragea les gamins à détruire pour détruire, ce qui est, nous en sommes convenus, le plus stupide des passe-temps.

» En payant les yeux fermés (car il dut le faire pour éviter les réclamations et les criailleries), le colonel induisit en tentation plus d'une marchande qui réclama hardiment au delà de son dû, sous prétexte que la peur qu'il leur avait faite devait se payer aussi bien que les pots cassés.

» — Tu vois, mon garçon, me dit mon patron en finissant, que l'amusement du colonel Max n'était ni aussi innocent, ni aussi inoffensif qu'il en avait l'air.

» Voilà exactement tout ce que me dit mon patron, et moi je te le répète parce que, plus j'ai vécu parmi les hommes, plus je me suis convaincu qu'il avait raison de blâmer le colonel Max.

» Nous devons toujours être assez raisonnables et assez justes pour n'agir jamais sans nous demander si notre action n'aura pas de conséquences fâcheuses, soit pour les autres, soit pour nous-mêmes. Entends-tu, mon petit?»

— Oui, grand-père..... mais, tu sais, moi, je ne fais pas exprès de casser la vaisselle. Et puis, je tâcherai de n'être plus « curieux et gourmand ! »

LES PETITS OISEAUX.

Un de nos lecteurs nous envoie les lignes suivantes :

Le bonhomme la Fontaine, — puisqu'il est convenu de l'appeler bonhomme, — a dit, en parlant de l'enfance, que cet âge est sans pitié. Le jugement est sévère; on aimerait à le contredire, non par un mot ou une fable, mais par un fait, une action, une histoire toute simple et toute vraie.

Or, il nous semble qu'une des meilleures protestations qu'on puisse imaginer contre le vieil adage vient de se produire dans un joli petit village du département de l'Yonne, Saint-Moré, à quelques lieues d'Avallon. Là, sous l'inspiration de leur instituteur, les enfants de l'école ont assuré leur protection à tous les animaux domestiques de leur pays, et signé un traité d'alliance avec tous les petits oiseaux des alentours. La pièce est authentique.

« Article 1er. — Le premier avril 1874, une société a été établie entre les élèves de l'école communale de Saint-Moré, sous le nom de Société protectrice des animaux domestiques et des oiseaux utiles à l'agriculture. »

Dans les statuts, composés de douze articles, notons surtout les dispositions qui concernent les oiseaux :

« Art. 4. — Les sociétaires s'engagent à ne *plus* dénicher aucune couvée d'oiseaux.

» Art. 6. — Sitôt qu'ils auront trouvé un nid, ils devront en donner connaissance au secrétaire.

» Art. 7. — Le nid sera surveillé par le conseil jusqu'à ce que les oiseaux l'aient quitté.

» Art. 8. — Il ne devra être visité que rarement, et non par curiosité.

» Art. 9. — Les sociétaires ne devront pas rechercher les nids, mais déclarer seulement ceux que le hasard leur aura fait trouver.

» Art. 10. — Il ne devront pas monter sur les arbres pour vérifier le nombre d'oiseaux que contient le nid. »

« Art. 12. — Tout sociétaire qui aura maltraité un animal domestique..... déniché un nid ou participé au dénichement d'une manière directe ou indirecte, cessera de faire partie de la Société. Son exclusion sera prononcée par le président en présence des sociétaires. »

Et depuis un an la Société fonctionne et prospère. Le tableau statistique qui concerne les nids a été envoyé par le jeune président de la Société à « son collègue » le président du comice agricole de l'arrondissement d'Avallon. Il constate que, dans le cours de l'année, 214 nids ont été trouvés et surveillés. Sur ce nombre, 13 seulement n'ont pas réussi, mais 201 ont eu plein succès, et il en est sorti 974 oiseaux appartenant à 21 espèces différentes.

Voilà le fait. A quel point n'honore-t-il pas l'instituteur de cet humble village! Enfants, vous êtes les forts; oiseaux, vous êtes les faibles; puisse votre amitié durer toujours!

Cependant, je ne sais pourquoi, si j'étais oiseau, même à Saint-Moré, je préférerais, pour mon nid, à la surveillance de l'école primaire, la solitude des grands bois, l'obscurité des buissons impénétrables.

Fais comme le sage, pauvre oiseau; aide-toi, le ciel t'aidera.

Je connais deux fauvettes qui, au mois de mai dernier, ont merveilleusement compris cette maxime. Elles viennent chaque année, au printemps, comme beaucoup d'autres. — Car « l'oiseau, a dit Michelet, se rapproche toujours de l'homme, qui toujours lui fait du mal » ; — elles viennent chanter et nicher dans un petit jardin caché au pied d'une haute terrasse et dépendant d'un des logis les plus respectables de la vieille cité d'Auxerre. Mais chaque année le nid a la malechance. Qu'il soit posé sur le grand sapin, ou sur le cerisier fleuri, ou sur le faux ébénier aux grappes jaunes, quand les petits sont nés et emplumés, quelque chat du voisinage les guette, les emporte et les mange. Le père et la mère qui chantaient gémissent et s'en vont; douze mois après ils reviennent... Mais, instinct merveilleux et bonté de Dieu, cette année toutes choses ont tourné à souhait. Le nid, l'œuf, la couvée, l'éducation des petits, leur premier vol et leur départ triomphant, tout s'est fait et accompli à la joie, à la gloire du père, de la mère et des oisillons!

Il faut savoir que ce logis, qui est cher aux fauvettes, semble avoir été bien longtemps cher aussi aux enfants d'Esculape; à ce point que le buste de l'un d'eux portant cette inscription : MICHALON, 1812, se voit encore dans le fond du jardin dominé par la terrasse ornée de lauriers blancs et roses. Le buste a pour piédestal un pan de mur que hantent les fourmis; des branches de tilleul le protégent contre les rayons du soleil; mais, hélas! rien ne garantit le vieux Michalon contre la goutte d'eau que le nuage qui passe verse depuis soixante ans sur sa tête dénudée; et la goutte d'eau a produit son usure, et, cette année, au commencement des feuilles, s'est faite, au sommet de la tête de Michalon, une fissure légère, si légère qu'elle a échappé au regard de l'homme, mais non à l'œil noir de la fauvette. Celle-ci a compris le secours que lui apportait la rosée du ciel. Le reste devenait son œuvre. Aussitôt, elle travaille du bec, elle agrandit la fente, elle pénètre jusqu'au fond de cette tête sans cervelle, elle y trouve un coin obscur et abrité où elle apporte les brins d'herbe, de mousse et de duvet nécessaires à son architec-

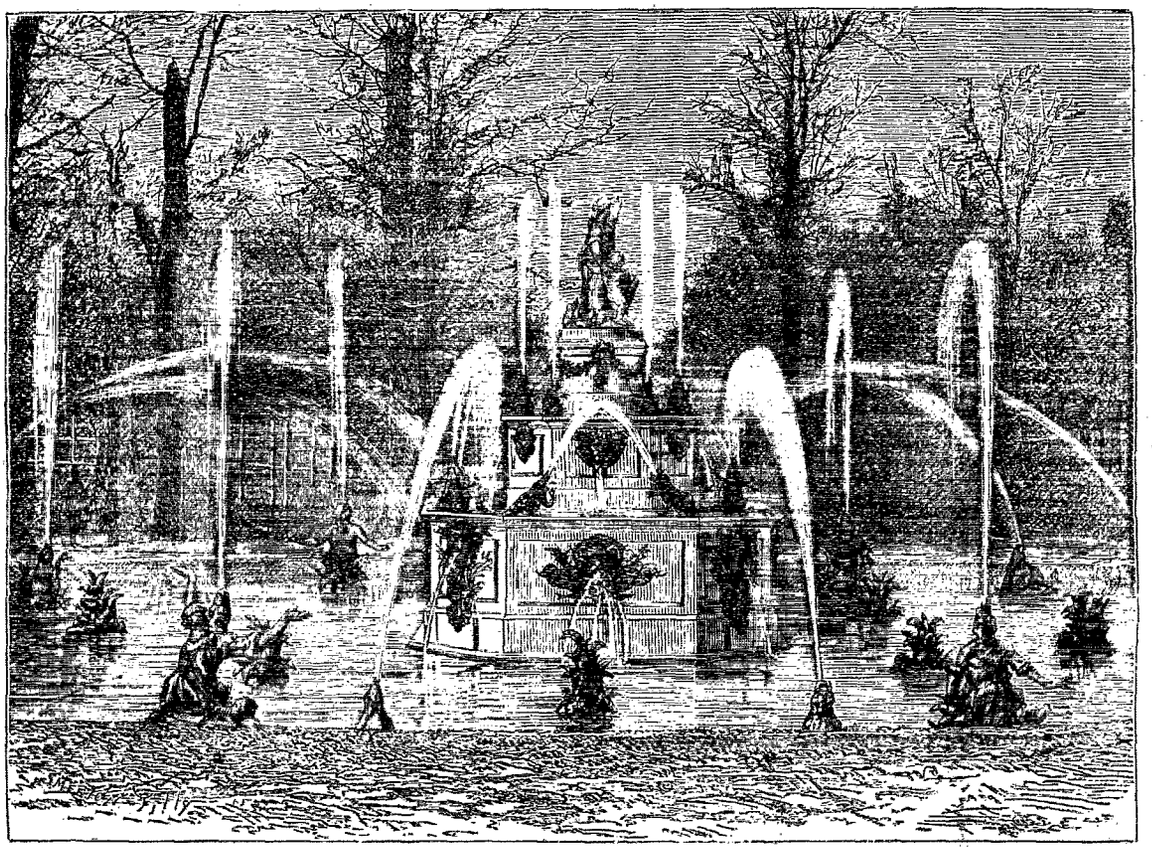
ture... Et voilà comment un crâne d'Hippocrate se métamorphose en un nid de fauvettes. Tout vint à bien. Peu de temps après, l'hôte du logis, philosophant de ce côté, est surpris d'entendre de petits cris d'oiseaux : il écoute..... Serait-ce le vieux Michalon qui se prendrait à chanter? Non, c'est un oracle qui parle et qui dit à l'homme l'œuvre de l'oiseau, l'œuvre de la nature, l'œuvre de Dieu.

Mais comme toutes choses en ce monde, même la philosophie, cachent quelque grain d'amertume, l'homme songe au docteur de l'an 1812 : « Vieux Michalon, pense-t-il, pendant ta vie, à l'aide de ta science, as-tu sauvé autant de créatures humaines qu'après ta mort, à l'aide de ton image, tu sauveras peut-être d'oiseaux? »

Et vous, petits enfants de l'école de Saint-Moré, suivez bien ce conseil : Ne surveillez pas de trop près les petits oiseaux de votre village.

FONTAINES DE LA GRANJA ET D'ARANJUEZ.

Le château de la Granja a été construit à sept lieues de l'Escurial. Ce lieu de plaisance fut une création de Philippe V. Un ancien voyageur parfaitement informé a dit à propos de ce roi si constamment ennuyé : « Il voulait avoir le portrait de Versailles en miniature : il choisit une assiette stérile, mais superbe par les effets naturels qu'elle offrait. Les eaux surtout, aussi claires et limpides que celles de Versailles sont troubles (1), ne contribuèrent



Fontaine de Latone, à la Granja. — Dessin de Yan' Dargent.

pas peu à rendre ce jardin une des belles situations de la terre. » (1)

Il paraît que tout ce luxe d'architecture hydraulique qu'avait rêvé d'abord l'architecte du château fut réservé pour l'embellissement de la fontaine d'Andromède : les jets d'eau de ce monument s'élevèrent à plus de cent vingt pieds.

On vante également beaucoup aux voyageurs qui visitent la Granja le Bain de Diane et ce qu'on appelle le jet de la Renommée, puis la Corbeille de fleurs.

La fontaine de Latone, dont notre gravure donne une vue parfaitement exacte, fut créée pour obéir à une réminiscence royale de Versailles, sans toutefois qu'il faille voir dans ce gracieux monument une copie maladroite de celui que tout le monde connaît et dont il emprunte le nom.

Rappelons par occasion, avec Peyron, tout ce que la nature avait réuni dans ce coin de l'Espagne pour justifier ce que l'on a parfois appelé un caprice du petit-fils de Louis XIV :

« Toutes ces fantaisies de l'art amusent un moment; mais ce qui intéresse et ne lasse pas, c'est un bassin immense qui domine le parc, un lac irrégulier qu'on nomme la Mer, dépôt de toutes les eaux qui vont se perdre dans les fontaines. Ce lac est assis au pied d'un groupe de montagnes hérissées de pins. On voit au loin d'énormes cavités; on entend le murmure des cascades naturelles qui viennent y aboutir; une foule d'allées sombres, étroites et tortueuses conduisent dans les divers replis de ces monts. On y respire un air si frais, si embaumé, le paysage est d'un aspect si singulier, qu'on oublie à l'instant la vaine

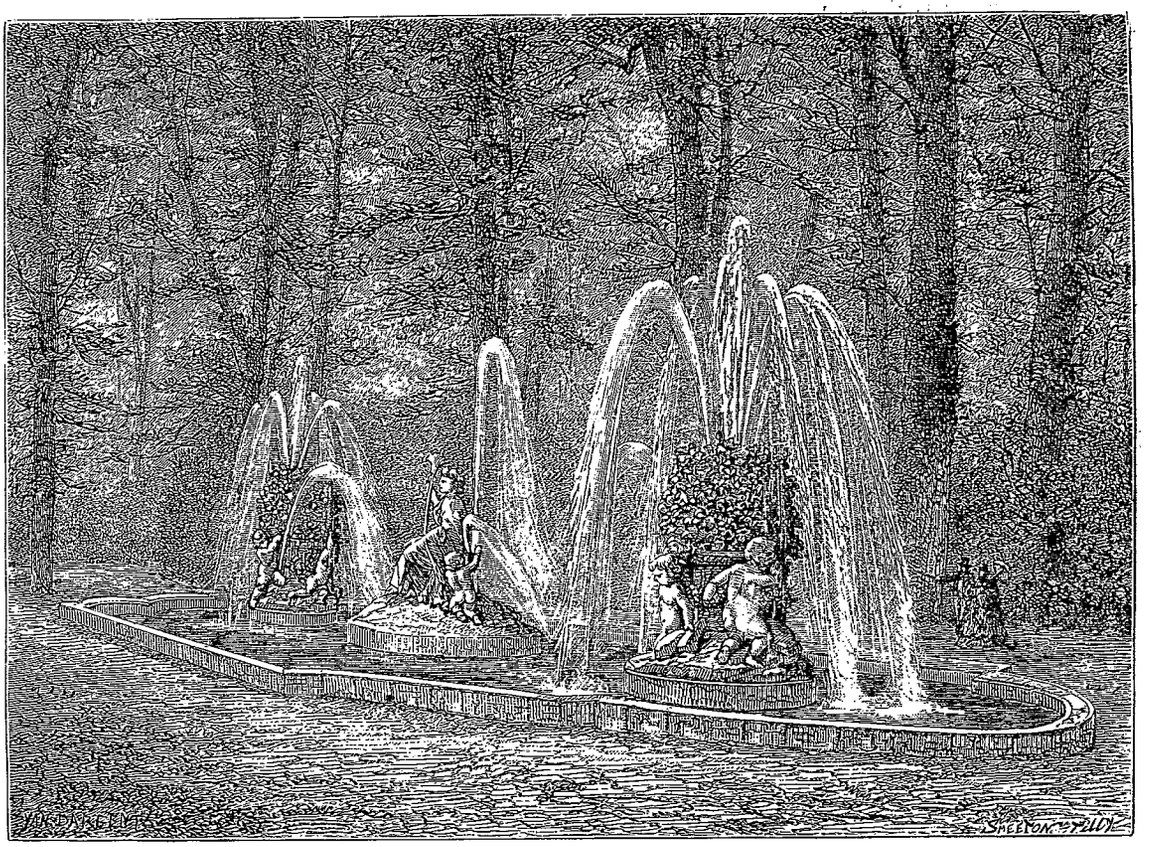
(1) *Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 et 1778.* Londres, P. Elmsly, dans le Strand. 1778, 2 vol. in-8, p. 120.

René Fremin, né à Paris en 1673, mort en 1744, fut le statuaire en titre de Philippe V. On avait de lui, au bas du pont Neuf, une Samaritaine fort estimée, qui ornait la fameuse fontaine de ce nom.

(1) Les eaux du parc de Versailles ne sont plus troubles aujourd'hui. Au temps de Louis XIV elles provenaient en partie de beaucoup de sources qui n'existent plus.

pompe des allées sablées et toute la parure des fontaines. »

Le parc d'Aranjuez (1) l'emporte peut-être en réputation sur ces belles solitudes, ce qui tient probablement aux événements politiques dont son château a été le théâtre. Sa fondation est bien autrement ancienne que celle du château de la Granja. La fertilité de son territoire et la fraîcheur de sa température avaient, dès le quatorzième siècle, attiré l'attention de l'un des grands maîtres de l'ordre de Santiago, établi dans la petite ville d'Ocaña : on convint d'y fonder ce qu'on appelait alors une *mesa maestral*, une résidence réservée aux maîtres de l'ordre. D. Lorenzo Suarez de Figueroa y fit élever, de 1387 à 1409, un fort bel édifice que, dans la suite, Charles-Quint et Philippe II habitèrent de temps à autre; mais on ne tarda pas à reconnaître que l'ancien bâtiment n'était pas suffisant pour loger le personnel de la cour. Charles-Quint commença par faire édifier une chapelle près du palais; elle devait être ouverte au public. En 1561 s'élevèrent des constructions plus considérables sous la direction de l'architecte Juan Bautista de Toledo, lequel, en dépit de son nom, était originaire de Madrid, et que l'on avait fait venir de Rome où il résidait habituellement. En 1574, le fameux Juan de Herrera et Geronimo Gili le remplacèrent. Au siècle suivant, le 12 décembre 1660, un incendie se déclara dans l'ancien palais des grands maîtres. Cinq ans plus tard, un accident semblable causa aussi de grands dommages. Il ne restait pas même de notables vestiges des constructions



Fontaine de Cérès, à Aranjuez. — Dessin de Yan' Dargent.

primitives lorsque Philippe V monta sur le trône, et ce fut alors le style de Louis XIV qui prédomina dans les dispositions du nouveau palais. Charles III, passionné pour la chasse, s'éprit également de ces belles solitudes; il les peupla d'animaux divers, qu'il laissait errer en paix dans le parc. Des inscriptions un peu pompeuses parlent des accroissements que Ferdinand VI ajouta aux anciennes constructions.

On ne saurait trop admirer, à Aranjuez, la majesté du parc, la beauté des eaux, la fraîcheur tempérée des bois; et, il faut bien le dire, quelles qu'aient été les améliorations successives faites après lui, c'est à Philippe II, de terrible mémoire, qu'est dû surtout ce poétique ensemble, dont on donne partout de minutieux détails sans nommer l'artiste qui en traça les lignes principales et qui ouvrit ces magnifiques allées. Philippe l'avait fait venir des Flandres, comme on disait alors, en 1564; il se nommait Juan Olvèque (1), et il reçut le titre de *jardinero mayor*, ayant dans sa charge la surintendance des jardins proprement dits.

Depuis la spirituelle Mme d'Aulnoy jusqu'à M. le baron Ch. Davillier, on a tout dit sur ces belles solitudes peuplées de souvenirs historiques si variés; les fontaines monumentales qui les décorent ont elles-mêmes été décrites minutieusement; M. Davillier a donné une représentation excellente de celle qui est connue sous le nom de San Antonio. M. Madoz regarde comme la plus remarquable de toutes celle qui fut édifiée en 1621, sous le règne de Philippe III; originairement on l'appelait « fontaine de Neptune »; elle est plus connue, dit le géographe espagnol, sous le nom de Ganymède, à cause de la statue de ce demi-dieu, qui apparaît porté sur un aigle et tenant à la main la coupe. On l'a nommée également la fontaine de *las Coronas*, parce qu'on voit des couronnes en certaines

(1) Cette belle résidence est située à 1545m.85 au-dessus du niveau de la mer, sur la rive gauche du Tage, par les 40° 2′ 26″ de lat.

(1) Voy. D. P. Madoz, *Diccionario geográfico, estadístico, histórico de España*. Madrid, 1845-50, 16 vol. in-4°, t. Ier.

parties de l'édifice. Une fontaine porte le nom de Cérès : elle est gracieuse et élégante; c'est celle que reproduit notre gravure.

LES PIC (1).

Le père du premier Pic était un gentilhomme nommé Manfred, qui, trés-estimé et aimé de l'empereur Constance, lui enleva un beau jour sa fille, la princesse Euride, sans oublier ses joyaux et ses bagues, et se réfugia sur le territoire de Modène, où, avec le prix des bijoux, il acheta des terres. La princesse mit au monde à la fois trois fils qu'on appela *Pic*, *Pio* et *Pappazo*.

Ce n'est peut-être là qu'une légende. Selon l'histoire, la célèbre comtesse Mathilde donna, par son testament du 11 juillet 1402, la cour (ou village) de Guarantola et le château de la Mirandole à « son brave et fidèle » capitaine Ugo de Manfred.

Un petit-fils de ce Manfred reçut le nom de Pisus, transformé plus tard en Picus, Pico et Pic.

Viennent ensuite Pic Nicolas le Grand, à qui Henri VII, roi des Romains, concéda la souveraineté, conjointement à ses frères ou cousins Bartolomeo et Zapino.

Un frère de Zapino, François le Tonsuré, batailleur en diable, podestat de Formigine, s'attaquant à tout le monde, commit tant de meurtres qu'on le condamna à mort à Modène même.

Le fils de Bartolomeo, désigné sous le nom de Magnifico Francesco, homme à passions sans frein, courageux, prodigue, perd sa ville de Modène, la reprend, la perd encore en juillet 1321. Les Bonacolsi de Mantoue, Passerino, Rinaldo et Buttirone, entrent à Modène, se saisissent de Magnifico Francesco et de ses fils Prendiparte et Tomasino, les font garrotter, puis jeter, pieds et poings liés, chacun sur un ignoble baudet et conduire dans les cachots de Castelavano. Là, ils les condamnent à mourir de faim, sauf, s'il leur plaît, à se dévorer les uns les autres.

Les Bonacolsi chassent ensuite (23 décembre 1321) deux autres Pic, Jean et Capino, de Mirandole.

Plus tard, avec l'aide de ceux-ci et de Nicolas, fils de François, Louis de Gonzague suscite une sédition dans Modène. Les Bonacolsi sont tués. Louis livre le fils de Passerino à Nicolas Pic, qui, après l'avoir traîné à la queue de son cheval, le fait enfermer dans un cachot pour y mourir de faim.

Un des fils du « Magnifique », Prendiparte, avait laissé quatre fils « qui devaient les premiers de leur race tremper leurs mains dans le sang de leur famille et de leurs concitoyens. » — Voici une petite aventure de la vie de l'un de ces fils, Spinetto, qui peint assez l'époque et les hommes :

« Un jour, Spinetto, qui trouvait fort agréable de faire le maître sans contrôle, se promenait à cheval dans les environs de Guarantola, près de San-Martino in Spino. Il rencontre, par hasard, François Pedocca, seigneur de ce village. Sans autre forme de procès, il le tue de sa propre main. Puis, comme si de rien n'était, il s'en va tranquillement devant le château, et, demandant à parler au châtelain qu'il vient d'égorger, il fait abattre le pont-levis. Entré dans le château, il s'en empare et s'en déclare tout bonnement seigneur et maître. »

On voit le tombeau de Spinetto Pic dans l'église de Saint-François, à la Mirandole.

L'un de ses neveux, Jacques ou Ajax Pic, se dispute un jour avec un de ses cousins, qui le tue et « se livre sur son cadavre à d'atroces vengeances. »

Jean et François, maîtres de la Mirandole par suite de ce meurtre, font étrangler la fille de Jacques. Le père de Jacques existait encore : ils le font égorger sur les talus de la citadelle où il s'était endormi.

Quelques années après (1414), ces deux Pic furent créés comtes de Concordia sur la Secchia par Sigismond et Frédéric, roi des Romains. La récompense et le nom même du comté, inventé pour eux, étonneraient si, quand on lit l'histoire de ces temps, aucun étonnement était possible.

Un fils de Jean épousa Julia Bojardi, des seigneurs de Scandiano. Ce fut la mère du véritable grand homme de la famille, la célèbre Pic de la Mirandole, surnommé par Ange Politien le « phénix du génie. » Elle avait aussi donné le jour à deux autres fils, Antoine-Marie et Galeotto, qui épousa Blanche d'Este.

Ce Galeotto enferma sa mère, qu'il accusait d'être favorable à son frère Antoine-Marie. Il fit jeter ce dernier, pieds et poings liés, dans une tour de la forteresse. Il devint ainsi seul maître de la Mirandole; il est vrai qu'il fut excommunié. Toutefois, après sa mort, Blanche d'Este fit élever à sa mémoire, dans l'église Saint-François de la Mirandole, une tombe magnifique, ornée d'emblèmes, d'armoiries et des louanges du défunt.

L'éternel honneur de la Mirandole, le seul fils de Julia Bojardi digne d'elle, mourut avant ses deux frères, qu'il avait laissés se disputer la richesse et la puissance pour s'adonner librement à la science et aux lettres. — « Son âme s'envola très-pieusement au ciel le 17 novembre 1494, à Florence, le jour même de l'entrée de Charles VIII, roi de France, dans cette ville. Il avait trente et un ans; il fut enseveli en habit de Jacobin au couvent de Saint-Marc. — « Quant à ma sépulture, avait-il dit dans son testament, » elle sera toujours assez belle pour peu qu'elle soit chré- » tienne. »

Nous avons raconté sa vie et apprécié son mérite (1).

Et maintenant, est-il permis de tirer un enseignement de ce résumé généalogique? Ceux qui regrettent si amèrement les temps passés, ceux qui déplorent la décadence des mœurs, qui assurent que l'esprit de famille a toujours été se dissolvant de siècle en siècle, trouveraient-ils aujourd'hui une seule famille, princière ou autre, donnant l'exemple de tels déchirements intérieurs et de tant de crimes?

SUR L'ORIGINE D'UNE CÉLÈBRE DÉFINITION.

PASCAL. — RABELAIS. — EMPÉDOCLE.

« ... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent... que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. *C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* » (Pascal, édition Fougère, tome II, chap. III, pag. 63.)

Cette dernière phrase de Pascal a été citée des milliers de fois; mais la pensée ne lui appartient pas. On la trouve dans la préface que Mlle de Gournay a mise en tête de son édition des Œuvres de Montaigne; elle y est donnée comme ve-

(1) Extrait des *Notes recueillies et traduites de l'italien pour servir à une histoire de la ville et de la seigneurie de la Mirandole*. Saint-Étienne.

(1) T. XLII, 1874, p. 257. —Voy. aussi, p. 24 du présent volume, une lettre qui nous a été écrite par un des descendants de Pic de la Mirandole, M. Pic de Blais de la Mirandole.

nant de l'auteur grec qui a écrit sous le nom de l'Hermès Trismégiste.

Rabelais l'a citée deux fois :

« Notre âme, dit-il, au livre III, chapitre XIII, lorsque le corps dort, s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel... en contemplation de ceste infinie sphère, le centre de laquelle est en chacun lieu de l'univers, la circonférence point. » Et au livre V, chapitre XLVII : « Allez, amys, en protection de ceste sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre, et n'ha, en lieu aulcun, circonférence. »

Rabelais l'attribue aussi à l'Hermès Trismégiste; Voltaire en fait, à tort, honneur à Timée de Locres; on la lit encore dans les Œuvres de Gerson (1363-1429), dans celles de Bonaventure (1221-1274), et enfin dans le *Speculum majus* du savant dominicain Vincent de Beauvais, qui la fait remonter à Empédocle. Voici le passage : « On rapporte que Empédocle a défini Dieu ainsi : Dieu est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part. » (1)

Empédocle était un habile médecin d'Agrigente, disciple de la philosophie pythagoricienne. Il vivait dans le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Ses ouvrages sont perdus, sauf des fragments et un traité de médecine, retrouvé, en 1846, par le député Dezeimeris. — Le *Speculum majus* est un résumé de toutes les sciences enseignées à l'époque de saint Louis. Composé par ordre de ce roi, et compilé dans tous les manuscrits de ce temps, il offre encore de l'intérêt aujourd'hui, à cause de ses nombreuses citations d'ouvrages perdus depuis.

Ce serait donc en définitive à Empédocle qu'appartiendrait la pensée qui frappe si vivement l'imagination; mais, comme le fait observer M. Ernest Havet, auteur d'une excellente édition de Pascal, de qui nous avons tiré une partie des détails précédents, Pascal ne s'est approprié la pensée que « pour la faire entrer dans un développement magnifique dont elle semble être le terme naturel; si ce n'est lui qui l'a trouvée, c'est lui qui l'a consacrée et rendue populaire, qui en a fait un de ces traits classiques que tout le monde a appris et retenus. »

Les écrits philosophiques d'Empédocle étant perdus, on pourrait s'inquiéter sur la solidité d'une tradition qui remonte si loin; mais en y réfléchissant, on jugera que la belle image attribuée à ce savant sicilien doit, en effet, appartenir à un penseur du paganisme, et s'adapterait mal avec la définition du catéchisme : Dieu est un pur esprit. Aussi Pascal ne s'y est-il point laissé prendre. Le pronom *ce*, dans le commencement de sa célèbre phrase, *c'est une sphère infinie*, s'applique au mot *nature* qui précède.

(1) « Empedocles sic Deum diffinire fertur : Deus est sphæra cujus centrum ubique, circumferentia nusquàm. »

MÈRES ET ENFANTS.

Les nobles biens de la vie ne se transmettent pas en héritage comme les biens vulgaires. Ce que l'amour maternel a fait pour nous pendant notre enfance, nous ne pouvons pas le rendre à notre mère; car elle est grande, elle se suffit à elle-même, elle n'a guère besoin de notre secours, et quand il lui devient nécessaire, elle meurt!

Mais pour que, dans notre heureuse race, reste vivante la reconnaissance, Dieu nous donne un enfant qui ressemble à notre mère plus qu'à nous-même! Quelle bonté dans ce don! En le soignant, en l'aimant, c'est notre mère que nous aimons! Nous payons ainsi notre dette avec du bonheur, et plus tard un petit-fils, à son tour notre image, nous payera de même.

Un Dieu seul pouvait ainsi divinement entrelacer la reconnaissance, l'amour et le bonheur des hommes avec le bonheur et la durée du monde. Léopold SCHEFER.

SIX CAPITAINES POUR UN NAVIRE.

Dans le port de Hong-kong, nous eûmes l'idée de monter sur le pont d'une jonque, où nous trouvâmes l'équipage manœuvrant pour mettre à la voile. Soudainement les matelots laissèrent là leurs câbles et leurs fruits, et, avec des gestes de fureur, s'avancèrent pour nous barrer le passage. Nous demandâmes les capitaines, qui sont en général au nombre d'une demi-douzaine; car ces jonques sont construites par compartiments étanches, et chaque propriétaire d'une cargaison est capitaine pour ce qui concerne le compartiment où sont emmagasinées ses marchandises. Si donc il y a six compartiments, il y a six capitaines, et chaque capitaine a un sixième de commandement sur le navire. Le résultat de cet arrangement équitable est que l'équipage est quelquefois sommé de naviguer dans six directions différentes à la fois, et dans ce cas l'équipage se décide à en faire à sa tête, ou à consulter Joss (l'idole), qui, dans sa niche, au fond de sa cabine, oppose un front serein à toutes les tempêtes de la mer et du bord. Il arriva que sur la jonque où nous montâmes il n'y avait que deux capitaines; mais tandis que l'un des deux désirait être poli envers nous, l'autre voulait nous jeter à l'eau. On nous pria d'attendre que Joss eût été consulté. L'idole, paraît-il, décida qu'on nous ferait bon accueil; car les capitaines et l'équipage revinrent, et joignirent leurs efforts pour m'aider à prendre une bonne photographie du pont de leur navire. (1)

(1) J. Thomson.

INDES NOIRES.

Qui connaît les *Indes noires?*

On sait que les *Indes orientales* sont deux vastes et riches presqu'îles du midi de l'Asie, séparées par le Gange.

On parle, dans les vieux livres, des *Indes occidentales*, qui ne sont autres que l'Amérique, à laquelle ce nom fut donné dans l'origine, lorsque Christophe Colomb croyait qu'en se dirigeant vers l'ouest il rencontrerait l'extrémité des Indes, après avoir parcouru la plus grande partie du tour du globe.

On cite avec un certain respect l'*Inde néerlandaise*, très-productive possession de la Hollande, au sud-ouest de l'Asie, et qui se compose de plusieurs groupes d'îles magnifiques : Sumatra, Bornéo, Java, etc., renfermant 17 millions d'habitants.

Quelquefois un souvenir mélancolique nous revient à l'esprit sur l'*Inde française*, qui s'annonçait d'abord avec tant d'éclat, et qui se borne aujourd'hui à cinq ou six villes : Pondichéry, Chandernagor, etc., et à un territoire à peine plus étendu que le département de la Seine, tout au plus peuplé de 225 000 âmes.

Enfin, le nom connu de la ville de Goa surnage seul dans les annales pour rappeler l'*Inde portugaise*, petite contrée, mais un peu plus étendue et plus populeuse cependant que l'Inde française.

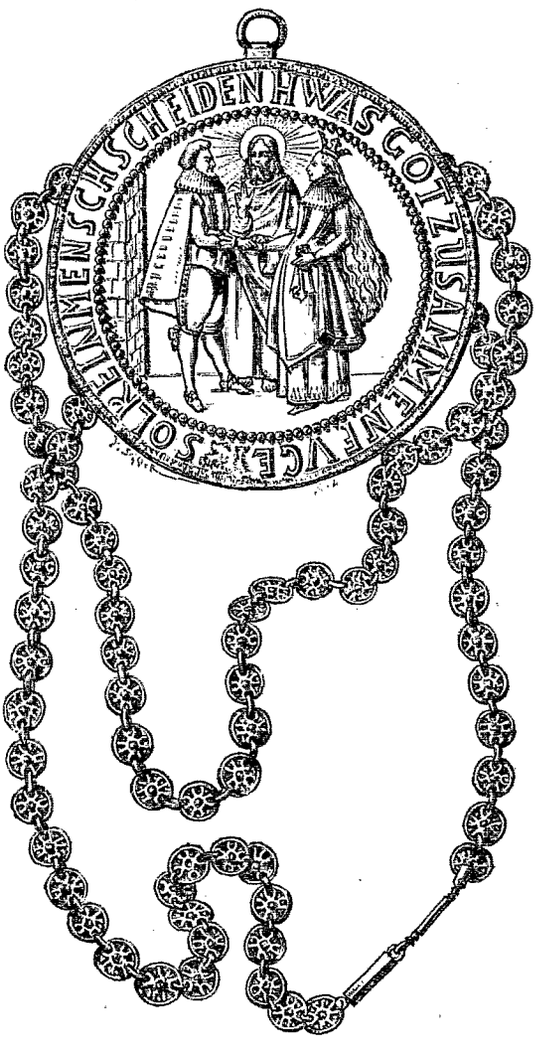
Quant à l'*Inde anglaise*, tout le monde la connaît. C'est, après la Chine, le pays du monde où la population est le plus considérable. D'après les rapports et recensements les plus récents, la reine d'Angleterre y règne, directement ou par tributaires, sur 240 millions de sujets renfermés dans une superficie de 950 919 milles carrés, ou environ six fois et demie l'étendue de la France. On y avait, dès 1872, livré des chemins de fer au public sur un par-

cours de 8 374 kilomètres, sans compter 3 946 kilomètres en construction; le mouvement commercial des importations et des exportations s'y élevait, à la même époque, au chiffre important de plus de deux milliards et demi. Quelle inépuisable source de profits pour l'Angleterre et les Anglais, qui sont les agents privilégiés de cet énorme mouvement!

Mais dans cette nomenclature de toutes ces Indes, on continue à demander : « Que sont les *Indes noires* et où sont-elles? »

Elles sont en Europe, sous le sol même de la richissime Angleterre, qui a donné ce nom original et significatif aux *bassins houillers* dont elle est si libéralement pourvue. Cette énergique expression dénonce suffisamment la valeur inouïe de ces dépôts de charbon qui entretiennent la prospérité industrielle, commerciale et maritime de l'empire Britannique, et qui, tout en offrant une importance peut-être équivalente à celle de l'Inde, se trouvent à l'abri des coups du sort, des soulèvements populaires, de l'avidité des voisins et des hasards de la guerre.

PIÈCE DE MARIAGE HOLLANDAISE.



Pièce de mariage hollandaise en vermeil, avec sa chaîne, appartenant à Mlle Agar. — Dessin de Sellier.

Il n'est personne qui ne sache ce qu'on appelle une *pièce de mariage*. Dans la cérémonie religieuse du mariage chrétien, il est assez souvent d'usage de faire bénir, par le prêtre qui donne la bénédiction nuptiale aux deux époux, une médaille commémorative de cette bénédiction. On y voit un homme et une femme agenouillés au pied d'un autel, en face d'un prêtre qui consacre leur union. Et cet usage n'est pas récent : de tout temps, outre la cérémonie religieuse proprement dite, on trouve, à l'occasion du mariage chrétien, des monuments destinés à en perpétuer dans la famille le souvenir durable par un objet matériel.

A certaines époques, ces monuments, au lieu de porter simplement l'image d'un prêtre, ont porté celle du Christ lui-même. A l'origine du christianisme, ces effigies symboliques ont dû être fréquemment en usage. Il était dangereux d'être ou de se faire chrétien; il l'était aussi de se marier chrétiennement. L'existence de deux époux chrétiens était exposée à des soucis, des craintes, des périls, des douleurs, que leur foi seule pouvait les aider à supporter. Aussi est-il bien naturel qu'on ait alors cherché, en toute occasion, à s'entourer d'objets qui pussent rappeler les événements de la vie auxquels cette foi avait donné une consécration religieuse. Ainsi, l'on a trouvé des verres ou des tasses remontant aux premiers siècles du christianisme, et ayant fort probablement servi aux repas nuptiaux, dont le fond représente un mariage chrétien. Les deux époux se tiennent par la main, et, entre eux, l'on voit tantôt le monogramme du Christ, tantôt le Christ lui-même qui les couronne. Ces dessins portent aussi des inscriptions relatives à ce que se doivent les époux, et à la vie qu'ils doivent mener en Dieu.

Le consciencieux et savant abbé Martigny, dans son Dictionnaire des antiquités chrétiennes, donne à ce sujet des détails fort intéressants. Il décrit, entre autres, une médaille d'or très-rare, d'après le P. Mozzoni, et qui fut frappée à l'occasion du mariage de Marcien et de Pulchérie. Sur le revers se trouvaient deux époux nimbés se donnant la main, et sur le second plan, le Christ, la tête entourée du nimbe crucifère, imposait sa main droite sur l'épaule de Marcien et sa main gauche sur celle de Pulchérie.

La médaille que représente notre gravure, et qui est du dix-septième siècle, semble avoir été faite d'après la même inspiration que celle que l'on retrouve dans la médaille de Marcien et de Pulchérie. Il s'agit du mariage de deux grands personnages : leur costume et leur attitude le prouvent. Ils se donnent la main, et le Christ, la tête entourée d'une auréole, les bénit. L'inscription est la propre phrase de l'évangile de saint Mathieu : SOL KEIN MENSCH SCHEIDEN HWAS GOT ZUSAMMENFVGE, *Aucun homme ne doit désunir ce que Dieu a uni.*

Cette parole grave est ici plus qu'une simple formule, et l'on songe involontairement, en la lisant, qu'en effet, à la fin du seizième siècle et pendant une partie du dix-septième, la vie de deux époux, en Hollande, si haut placés, si riches, si puissants qu'ils fussent, n'était pas une vie oisive, ni molle, mais une vie d'inquiétudes et de périls à partager. On songe que ce petit pays, à cette époque, lutta longtemps et vaillamment pour sa liberté, et finit par la conquérir. On songe aussi que, malheureusement, une fois cette liberté conquise, les intrigues des uns, l'intolérance des autres, créèrent de nouveaux dangers, et que cette constance, cette fermeté dans l'affection conjugale, dont on voit de si nobles traits dans l'histoire de Hollande (Louise de Coligny, la femme du Taciturne, par exemple), devinrent encore et bien plus tristement nécessaires en face de périls, de douleurs, de persécutions et de crimes qui venaient non plus du dehors, mais du dedans; non plus d'étrangers envahisseurs, mais de concitoyens ambitieux ou fanatiques.

UNE PROTESTATION.



La Toilette, tableau de Louis Baader. — Dessin de Louis Baader.

Ce n'est pas une fantaisie de peintre qui a créé le sujet de ce tableau; il est dû à l'heureux hasard d'une rencontre. La vérité écrite soit par la plume, soit par le pinceau, a un tel *accent* que les yeux aussi bien que l'intelligence savent discerner tout d'abord ce qui a été vu de ce qui est imaginé : donc, nous pouvons affirmer, sans craindre de faire erreur, que la curieuse scène reproduite ici, d'après M. Louis Baader, a été prise par lui sur nature dans l'une de ses promenades d'observateur le long de nos quais. Il a plu au jeune auteur de cette charmante toile de transporter à deux siècles en arrière le fait qui s'est passé sous ses yeux. Coquetterie d'artiste : le tondeur de chiens qui a posé devant lui était vraisemblablement moins présentable dans son négligé moderne que sous la veste espagnole d'un opérateur du temps de la reine Anne d'Autriche. De là ce choix arbitraire du costume. Quant aux deux autres personnages, le peintre n'avait pas à modifier leur vêtement naturel; pour eux la mode n'a pas changé.

Les acteurs sont en place, expliquons la scène.

Garrotté, couché à terre, et maintenu immobile par la triple pression des jambes et de la main du tondeur, un pauvre barbet, que les ciseaux ont déjà dépouillé d'une partie de sa toison, va, tout à l'heure, subir le supplice humiliant que le roi Cambyse fit autrefois souffrir aux mages et que, jusqu'au neuvième siècle, certains abbés s'arrogèrent le droit d'infliger non-seulement aux serfs de leurs terres, mais encore aux moines soumis à leur autorité.

Il s'agit de l'essorillement ou ablation des oreilles.

Le caprice du maître a décidé que son barbet, tondu et essorillé, serait ainsi plus convenablement vêtu et mieux coiffé. Aussitôt que l'arrêt a été prononcé, l'animal s'est vu livré au sacrificateur, qui opère en plein vent; garanti contre la révolte du patient par la pression qu'il exerce sur celui-ci et par la terreur qu'il lui inspire, il continue son œuvre sans s'émouvoir du sourd gémissement qu'un coup de ciseaux mal dirigé arrache de temps en temps à sa victime. L'impitoyable tondeur chantonne, ou bien il répond aux cris de douleur du pauvre barbet comme les mères aux enfants qui pleurent lorsqu'on les débarbouille : Il faut souffrir pour être beau.

Ces plaintes, qui n'obtiennent pas de la part des passants un seul regard de compassion, ont au moins excité la curiosité sympathique d'un être dont l'espèce, en fait d'instinct, de courage et de dévouement, fait quelquefois honte à la nôtre. Il a vu le faible opprimé, et, faible lui-même, il vient hardiment se poser devant le fort oppresseur qu'il menace de l'œil et des dents. Son attitude et son regard traduisent pour ainsi dire ce cri de la protestation universelle adressée par ceux qui souffrent à celui qui fait souffrir : « Tu n'en as pas le droit ! »

L'homme ainsi attaqué suspend son travail et lève les yeux sur l'agresseur qui le regarde effrontément. Son premier mouvement est d'allonger le pied pour chasser l'importun défenseur du barbet; mais ce dernier n'en tient pas compte, il garde sa posture de défi, intrépide comme ces natures généreuses qu'aucun péril ne peut faire reculer quand il s'agit de proclamer la force du droit contre le soi-disant droit de la force.

Feignant alors de prendre son adversaire au sérieux, le

tondeur accepte la discussion comme passe-temps et par raillerie :

— Il paraît, camarade, dit-il, que mon travail ne te convient pas?

Un sourd grognement répond à la question posée.

— Non? c'est malheureux! Mais tu conviendras que je dois obéir au maître qui me paye, et que celui-ci a le droit de façonner comme il lui plaît l'animal qu'il nourrit?

Nouveau grognement.

— Tu n'admets pas cela non plus? Soit. Nous allons, j'espère, tomber d'accord sur les avantages de la toilette, aussi nécessaire aux bêtes qu'aux gens. Le mérite mal vêtu passe inaperçu dans la foule; pour qui le coup d'œil flatteur? pour l'homme bien mis et pour le chien bien tondu.

Si puissantes que soient les observations du tondeur, elles ne parviennent pas à convaincre de leur justesse celui qui l'écoute. L'œil ardent, la gueule prête à mordre, il guette tous les mouvements de l'homme, qui, à bout d'éloquence, s'est remis tranquillement à sa besogne. Le barbet pousse un cri d'angoisse, l'une de ses oreilles vient de tomber sous le tranchant des ciseaux. L'autre chien s'élance, et, d'un coup de dent, il imprime en passant sa protestation sur la main de l'opérateur.

HANS BERNER ET SES FILS.

SCÈNES BERNOISES.

Fin. — Voy. p. 318, 335, 345.

Mais Hans Berner était un homme énergique, qui ne perdait pas aisément sa présence d'esprit. Il vit bien qu'une scène d'auberge n'avancerait à rien; qu'il fallait autre chose, et surtout qu'il devait songer à démontrer une bonne fois à ses fils ce qu'il était et ce qu'ils étaient eux-mêmes, afin que la paix et l'humilité rentrassent dans leur cœur gonflé d'orgueil. Il se contint donc. Il resta calme en les entendant harceler la sommelière parce qu'elle ne voulait plus rien leur servir, et à tel point que l'hôte arriva tout ébouriffé près du père, et lui dit tout bas :

— Si ce n'étaient vos fils, je les jetterais à la porte, et je vous prie de leur dire un mot.

— Bah! répondit le père en secouant la tête, s'ils ne laissent pas la servante tranquille, faites-les servir par le garçon d'écurie.

Et c'est ce qui fut fait.

Les jeunes gens commencèrent par murmurer; puis, par manière de plaisanterie, ils régalèrent si bien le domestique d'écurie avec le vin de Neuchâtel, que le père en frémit dans tous ses membres, et se décida, probablement plus tôt qu'il ne l'aurait fait, à donner l'ordre d'atteler le Brun aussi paisiblement que possible, et de bien prendre garde que ses fils ne s'en aperçussent.

Quand il vit le Brun attelé, il prit doucement congé de ses hôtes, puis il fit tout à coup éclater sa voix puissante dans le corridor.

Les fils bondirent sur leur chaise, malgré le vin de Neuchâtel, comme si le tonnerre venait de tomber dans la chambre. Ils ne savaient si leur père arrivait ou s'il partait, s'ils devaient attendre ou décamper. Ils dressaient l'oreille comme un factionnaire qui s'attend à une surprise.

Cependant la voix parlait amicalement et s'éloignait.

Sameli mit avec précaution la tête à la fenêtre pour voir quelle direction prenait le père, mais aussitôt une avalanche de jurons lui sortit de la bouche; car, qu'avait-il vu? Il avait vu le Brun attelé, son père lui caresser le cou, l'hôte et l'hôtesse donner la main au père, après quoi Hans Berner était monté dans le cabriolet et s'était mis en route.

A ce spectacle, Sameli et Fritz restèrent comme foudroyés ou comme si on venait de les assommer à grands coups sur la tête.

Enfin, peu à peu, ils revinrent de leur surprise, et, ayant appelé l'hôte, ils lui demandèrent ce que cela signifiait, et pourquoi, sans leur ordre, il avait attelé leur cheval et l'avait laissé partir. Ils le rendirent responsable de ce fait, et, avant tout, ils exigèrent qu'il les fît reconduire à ses frais.

— Mon Dieu, Messieurs, pardon, répondit l'hôte en souriant avec malice; j'ai cru, moi, que c'était à celui à qui la chose appartenait que revenait le droit d'en disposer, et ce cheval, c'est moi-même qui l'ai vendu à votre père. C'eût été un peu fort qu'on refusât de lui atteler un cheval qu'il a payé lui-même. Du reste, M. le conseiller vous souhaite bien le bonsoir, et vous fait savoir qu'il vous attend demain matin dans sa chambre, à six heures, sans faute.

En entendant cet ordre, les jeunes gens firent d'abord un tapage d'enfer; cependant il y avait dans leur voix quelque chose qui trahissait leur trouble, et quand, ayant interrogé l'hôte de nouveau, ils surent que leur père était arrivé avant eux et les avait certainement entendus, ils perdirent tout à coup la parole, et ne songèrent plus qu'à se rappeler ce qu'ils avaient dit et fait.

A la fin, ils sortirent de leur stupeur :

— Mais enfin nous ne pouvons rester ici, dirent-ils à l'hôte, et c'est à vous à nous faire reconduire.

— Messieurs, j'en suis désolé; mais le cheval qui va au cabriolet n'est pas à la maison, et mes autres chevaux sont de jeunes bêtes qui n'y sont pas habituées.

— Alors, trouvez une voiture dans le village.

— Je doute qu'on le puisse. Les gens ont bien fatigué leurs bêtes en semaine, et d'ailleurs nous ne sommes pas ici dans un pays de chevaux. Cependant, si vous le voulez, je ferai chercher.

Naturellement ils répondirent par des ordres formels, tout en osant se plaindre de leur père, et disant par fanfaronnade qu'ils lui demanderaient le lendemain une explication. C'était l'effet du vin de Neuchâtel, d'excellente qualité, qui leur échauffait encore la tête.

Bientôt arriva la nouvelle qu'il n'y avait pas moyen de trouver une voiture. Ils firent entrer le domestique, lui donnèrent à boire, le questionnèrent et n'en tirèrent rien. Il fallait pourtant qu'il n'eût pas bien cherché, lui dirent-ils.

— Mon Dieu! des voitures, j'en sais assez, répondit le domestique; mais elles ne sont pas des plus belles, et j'ai cru que des messieurs comme vous ne voudraient pas s'en servir.

— Ça nous est égal, pourvu que nous partions; et nous ne pouvons croire qu'elles soient si mauvaises.

— Puisqu'il n'y en a pas d'autres, il faudra bien s'en contenter, reprit le domestique, qui sortit aussitôt.

En attendant son retour, ils burent encore un coup; mais ce n'était plus avec plaisir.

La nuit commençait quand on vint leur dire que la voiture était à la porte.

Sameli et Fritz, une fois dehors, se trouvèrent en présence de beaucoup de gens qui riaient et plaisantaient; l'équipage était une charrette à deux roues, couverte d'une bâche et attelée d'un âne. Ils restèrent là debout, la bouche ouverte, pendant qu'autour d'eux éclatait un immense éclat de rire.

Qui sait? peut-être sans ces railleries fussent-ils montés dans la charette; mais une fausse honte les en dis-

suada; ils se mirent à crier qu'ils ne se laisseraient pas ainsi bafouer, et à injurier l'hôte, les spectateurs et l'équipage lui-même. Fritz, le boucher, eût été enchanté de se battre; mais Sameli n'y tenait pas, ne voulant pas exposer sa toilette à de si rudes épreuves; donc, les deux frères, arrivés si brillamment, s'en retournèrent à pied, à la grande joie des paysans, fort peu émus de leurs menaces.

Pendant la première demi-lieue ils marchèrent d'un air terrible; mais quand elle fut passée, Sameli commença à se plaindre de ses bottines qui le martyrisaient. Ses jambes fléchissaient; la route était pour lui comme un champ d'épines, et le monde ne lui semblait plus qu'un tonneau d'encre au milieu duquel il nageait. Il gémissait, il pleurait; il était en proie à un véritable délire. Fritz n'était pas plus heureux; il pensait surtout au ressentiment de leur père. Quand tous deux rentrèrent, ils étaient on ne peut plus mal à l'aise. Leur superbe crânerie avait fait place à la peur.

Hans Berner était rentré depuis longtemps. Lui non plus n'était pas à son aise, on peut se l'imaginer; mais ce n'étaient ni une vaine souffrance ni une colère inutile qui le dominaient. Son âme énergique cherchait à sortir convenablement de cette situation pénible. Il avait compris d'où venait la faute, et que ni sa femme ni lui n'étaient sans reproche. Ils avaient été ridiculement glorieux de leurs enfants et le leur avaient laissé voir. Ils ne les avaient pas assez surveillés, et, par suite, leur avaient laissé contracter des habitudes vicieuses.

Tout cela s'était éclairci peu à peu dans la pensée de Hans Berner pendant le voyage, et il avait fini par conclure qu'il était urgent qu'il reprît sa place vis-à-vis de ses fils et leur imposât de nouveau le respect qu'ils avaient perdu; car alors seulement il verrait ce qu'il pourrait faire d'eux. Ce qui le navrait le plus, c'était leur manque de cœur; ils n'aimaient personne et ne vivaient que pour eux-mêmes. Il se sentait assailli d'angoisses indicibles quand il pensait quel instrument de malédiction pouvait devenir sa fortune dans des mains pareilles, et combien elle nuirait à ses concitoyens, à qui ses enfants ne seraient occupés qu'à faire du mal et jamais de bien.

Hans Berner confia sa triste découverte à sa femme, qui sentit aussi son cœur saigner; car qu'y a-t-il de plus lamentable que de voir ses enfants planer sur un abîme où leur corps et leur âme vont s'engloutir! Les parents ne tremblent-ils pas déjà de tous leurs membres quand ils voient leurs enfants sur le bord d'un trou où ils pourraient tout au plus se casser une jambe? La mère, heureusement, était une femme intelligente. Elle ne prit donc point parti pour ses fils; au contraire, elle approuva les idées de son mari, et se trouva parfaitement d'accord avec lui; quand des père et mère délibèrent entre eux sur ce pied-là, Dieu les assiste toujours et leur inspire de justes résolutions.

Le lendemain matin, à six heures, Hans Berner attendait ses fils.

Ce matin-là il y avait réunion du conseil : aussi était-il habillé en conseiller; mais sa casaque pendait à la muraille, ornée d'une belle panoplie de boucher et de bâtons. Dans un coin était une étagère toute garnie de vieux livres; la plupart étaient reliés en bois, recouverts d'une peau rude; pour venir à bout d'en fourrer un dans sa poche, il eût fallu avoir une bien autre redingote que celles qu'on porte maintenant.

Il fut obligé d'attendre longtemps ses fils. Enfin ils arrivèrent. Ils avaient de pauvres mines; ils essayaient de regarder fièrement, mais ils étaient aux abois.

Hans Berner, grand et fort, calme et grave, était debout : ils comprirent à son attitude et à sa physionomie qu'ils n'avaient pas devant eux seulement un boucher et un conseiller, mais un homme qui sentait lui-même qu'il en était un. Ils commencèrent à trembler. Le père les regardait sévèrement, mais, il faut bien l'avouer, il ne pouvait presque retenir ses larmes en voyant devant lui, semblables à des écoliers honteux, ses fils qui allaient bientôt devenir des hommes; cependant il se maîtrisa, se recueillit, de manière à écarter de lui à la fois la colère et la faiblesse, et il leur dit :

— Ce que je pressentais depuis longtemps, je l'ai vu et je l'ai entendu hier. Maintenant je sais ce que vous faites et ce que vous pensez. Nous avons, votre mère et moi, des motifs suffisants de pleurer jusqu'à ce que les yeux nous sortent de la tête : notre devoir est de vous chasser. Ce que vous avez le malheur d'avoir dans l'esprit contre nous, vous le savez; mais où vous conduit une vie pareille, vous ne le savez certainement pas; nous, nous le savons. Vous allez droit dans une voie que les hommes maudissent et que Dieu condamne; car celui qui souhaite la mort de ses père et mère n'a plus de cœur pour aimer les hommes et plus de raison pour craindre Dieu. Cependant, songez à ceci : nous sommes encore vivants, et notre fortune est à nous; c'est nous qui l'avons gagnée, et nous pouvons en disposer. Nous ne voulons pas que notre fortune tombe dans des mains telles que sont aujourd'hui les vôtres. Je ne suis qu'un boucher, et j'ai fréquenté peu de temps l'école; mais j'ai passé bien des soirées à faire la lecture, tandis que vous, qui avez dépensé tant d'argent pour vous instruire, je ne vous ai jamais vu, depuis que vous êtes sortis de l'école, un livre dans les mains. Vous perdez vos heures du soir dans de vaines dissipations.

Eh bien! moi, moi, qui ne suis qu'un ignorant, je vous dirai pourtant une des choses que j'ai apprises.

J'ai lu une fois, dans un des gros livres que voilà, l'histoire d'un chevalier qui, par sa bravoure, était devenu riche et considéré dans tout le pays où il vivait. Il construisit au-dessus de la ville de Brugg un château comme on n'en voyait aucun autre dans tous les environs, et qu'on appela Besserstein, et ce château était si fort que personne n'était assez puissant pour le prendre. Or, ce chevalier avait deux fils qui se réjouissaient par avance de la mort de leur père, et qui calculaient quelle grande vie ils mèneraient plus tard du haut de leur château imprenable, en ravageant la contrée et pillant leurs voisins. Le père, ayant appris cela, les fit venir devant lui et leur dit : — Mes chers fils, j'ai bâti ce château pour la sûreté de ma maison et le bien de tous ceux qui m'entourent. Mais je viens d'apprendre vos projets, et je n'entends pas que le pays ait à souffrir de ma maison, ni être, moi, la cause des maux auxquels il sera exposé.

Et alors il contraignit ses deux fils à mettre de leurs propres mains le feu au château, afin qu'il fût brûlé et ne pût pas servir à leurs méchants projets.

Hier, comme je revenais ici, cette histoire s'est représentée à ma pensée, et bien que je ne sois pas chevalier, bien que je n'aie pas bâti de château, j'ai compris qu'il y avait là une leçon dont je devais faire mon profit, à savoir : Ce que les parents ont gagné, grâce à la bénédiction de Dieu, ils doivent l'anéantir plutôt que de le laisser devenir une occasion de méfaits dans les mains de leurs enfants. Cependant, écoutez-moi. Avant d'imiter ce chevalier, nous voulons essayer, avec l'aide de Dieu, de vous changer et de purifier vos cœurs. Nous voulons éprouver si vous êtes encore capables de vous corriger et de vous repentir. Si vous y consentez et si l'épreuve réussit, tant mieux! vous redeviendrez alors nos chers enfants, et nous pourrons espérer que vous ferez honneur à notre

souvenir et que vous ne flétrirez pas notre nom. Si, au contraire, vous vous y refusez, nous nous arrangerons de manière à garantir nous-mêmes notre mémoire, et nous essayerons d'oublier que nous avons eu des enfants.

Maintenant, réfléchissez. J'attends votre réponse d'ici à trois jours. Seulement, croyez bien que quand une fois Hans Berner ouvre les yeux, on ne se joue plus de lui comme d'un aveugle; qui l'a trompé une fois ne le trompe pas deux; et que, quand il a pris une résolution, on ne l'en fait pas changer. Je tiens à vous prouver que je suis Hans Berner, non-seulement à la boucherie et à l'Hôtel de ville, mais aussi chez moi. Songez-y : vous ne pouvez rien, vous n'êtes rien; vous n'êtes pas capables de gagner pendant huit jours votre pain honorablement. Retirez-vous. Le troisième jour après celui-ci, revenez si cela vous plaît. J'écouterai votre réponse. Ce que je déciderai alors, je le tiendrai. J'ajoute un seul mot : dans cette grave affaire, Hans Berner et sa femme ne font qu'un.

Ainsi parla le père à ses fils. Chacune de ses paroles les écrasait comme si elle eût pesé mille quintaux.

Le troisième jour, ils reparurent haletants et tremblants, et dirent simplement : *Oui!* nous avons la volonté de nous soumettre.

Une épreuve des plus rudes commença; elle finit par réussir. Hans Berner et sa femme pourront fermer les yeux en paix. Ils ont aujourd'hui la conviction que leurs fils, corrigés et repentants, useront honnêtement de ce qu'ils ont gagné, grâce à la bénédiction de Dieu.

BONHEUR DOMESTIQUE.

Plus j'avance dans la vie, plus je me sens convaincu que le bon choix d'une compagne importe non-seulement au bonheur intérieur et à la tranquillité de l'existence, mais influe encore singulièrement sur toutes les actions de l'homme extérieur. Quand tous les jours, en rentrant chez soi, on y retrouve l'élévation du cœur, la sincérité des sentiments, la pureté des motifs et l'énergie du bien, la santé de l'âme se fortifie chaque jour dans cette atmosphère domestique, et l'on se trouve toujours plus fort quand il faut aller se mêler à toutes les petites et mauvaises passions du monde. TOCQUEVILLE.

ARMES DES ASHANTIS.

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.

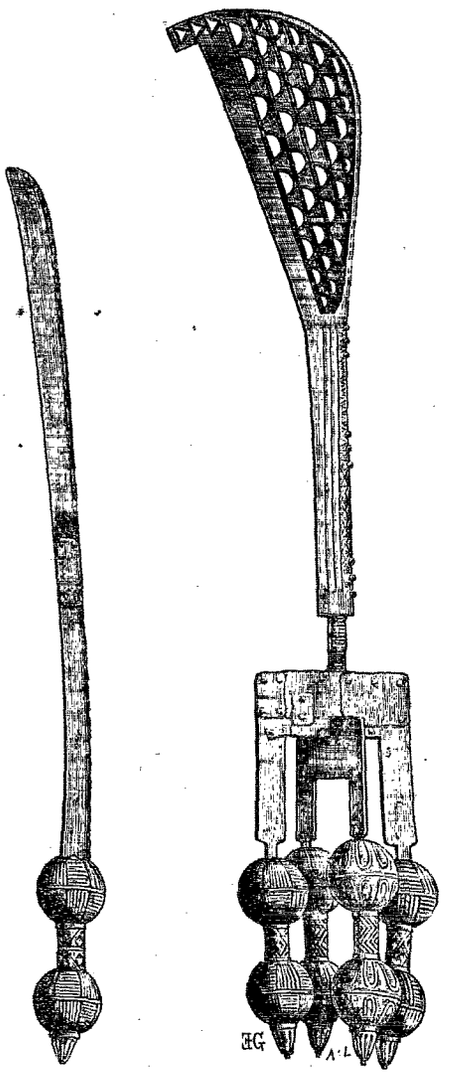
En remontant le cours de la belle rivière d'Assinie, on peut arriver à Koumassie, la capitale des Ashantis, centre de l'industrie des noirs de la côte d'Or (1).

Les Ashantis n'ont été connus des peuples civilisés qu'au dernier siècle. C'est un vieux voyageur hollandais, Guillaume Bosman, qui les a signalés à l'Europe pour la première fois. Employé en qualité de facteur par la Compagnie des Indes occidentales, il fit un séjour de quatorze ans en Afrique, et publia son voyage en hollandais en l'année 1704. Cette relation curieuse fut traduite l'année suivante en français (2).

Il y a longtemps que ces peuples ont traversé l'âge de pierre et l'âge de bronze; les nations les plus reculées de l'intérieur travaillent admirablement le fer et n'ignorent rien de ce qui constitue l'état d'armurier, quoiqu'elles n'emploient que les procédés les plus simples.

Un voyageur portugais, M. Gamitto, parle d'ailleurs avec étonnement des richesses métallurgiques de certaines régions africaines. « Le fer, dit-il, y est à la surface de la terre : il coule comme du plomb des simples appareils d'où on l'extrait; refroidi, il acquiert les plus solides qualités de l'acier, et l'on est émerveillé du poli que donnent à leurs armes et à leurs instruments agricoles ces hommes à moitié sauvages, qui n'ont qu'une pierre pour enclume et un caillou pour marteau. » (1)

T.-E. Bowdish a donné des renseignements circonstanciés sur les Ashantis, parmi lesquels il fit un assez long



Épée de parade et glaive à poignées d'or faisant partie du trésor conquis sur les Ashantis. — Dessin d'Édouard Garnier.

séjour en 1819 (2). Il assure que l'industrie du fer n'y est pas aussi répandue que dans d'autres parties de la Guinée (3); mais il parle avec éloges de l'habileté avec laquelle ils font les poignées en or de certaines armes de luxe. Ils

(1) Voy. notre tome XV, 1847, p. 18. On y trouve une vue du port d'Assinie.

(2) Cette traduction est intitulée : *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très-exacte de cette côte, où l'on trouve et où l'on fabrique l'or, les dents d'éléphant et les esclaves.* Utrecht, 1705, avec cartes et planches. La naïveté de ce titre n'est pas sans signification.

(1) Voy. *Os Povos Maraves, Chevas, Mucmbas, Luendas e outros da Africa austral.* Lisboa, 1854. Une des lithographies représente une de ces forges d'Afrique, où tout se passe d'une façon si primitive.

(2) *Mission from cap-coast castl to Ashantee.* 1819, in-4°, fig. On trouve à la p. 223 un plan de Koumassie.

(3) Il est probable que depuis 1819 les Ashantis ont fait des progrès sous ce rapport. On peut consulter, du reste, sur l'état présent de la civilisation ashantie, l'*Illustrated London News*, le *Graphic* et le *Times*. — Voy. également H. Brackenbury (the Captain), *Narrative of the Ashanti war prepared from official documents.* London, 1874. — Stanley, *Coomassie and Magdala.* London, 1874, in-8.

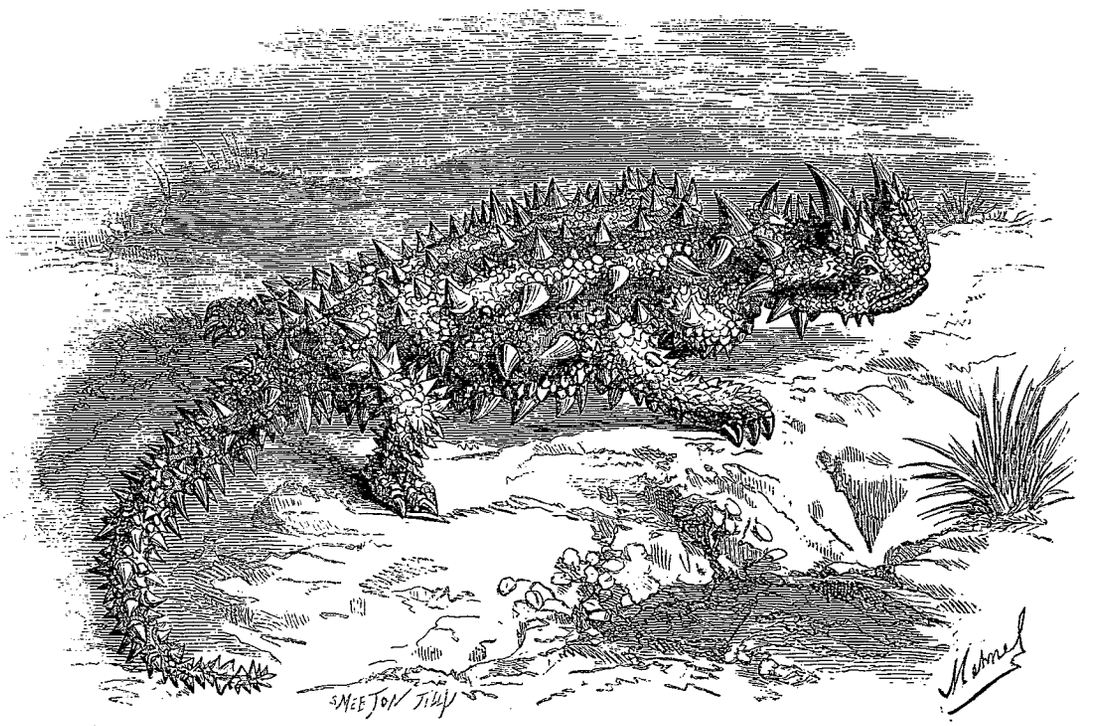
se servent de moules, qu'ils brisent pour recommencer l'opération si elle n'est pas venue à la perfection désirable. Bowdish parle, dans son intéressante relation, de doubles sabres à une seule poignée. Il est probable qu'il y a quelque emblème caché dans la fabrication de ces armes, portées seulement en de certaines occasions solennelles. Nous reproduisons un singulier instrument à quatre poignées, d'après une photographie anglaise communiquée par MM. Garrard, joailliers de la reine, et représentant plusieurs autres objets d'or et d'argent dont se composait le trésor conquis sur le roi Koffi durant les dernières guerres.

Il faut sans doute voir dans ce bizarre assemblage de poignées mobiles pour une seule lame une arme symbolique, emblème de la puissance d'un roi barbare. Nous ne connaissons rien d'ailleurs, dans l'ethnographie africaine, qu'on puisse comparer à cet instrument.

LE MOLOCH.

Dans la classe des reptiles, si riche en formes étranges et en types singuliers, il n'est pas à coup sûr d'être plus bizarre que celui que les colons d'Australie désignent sous le nom de *spiny devil* ou de diable épineux.

Que l'on se figure un être d'aspect vraiment formidable



Le Moloch ou diable épineux, reptile d'Australie. — Dessin de Mesnel.

et tout hérissé de pointes aiguës : les yeux sont surmontés de deux grandes et fortes épines qui simulent une paire de cornes; le cou est entouré d'un collier de pointes, et sur la nuque s'élève une protubérance volumineuse, de forme presque sphérique, recouverte elle-même d'aiguillons acérés, dont deux l'emportent sur les autres par leurs dimensions; le tronc, la queue, les membres, sont revêtus d'écailles granuleuses entremêlées de piquants disposés en séries longitudinales et régulières. Toutes les écailles du dos sont elles-mêmes légèrement bombées, et chacune d'elles, vue à la loupe, ressemble à une mûre dont les parties saillantes seraient surmontées d'une pointe épineuse aiguë et déliée. Puis, le long du corps, depuis la protubérance verticale jusqu'à l'extrémité de la queue, deux rangées de grandes épines; en dehors de ces séries, quatre autres rangs de pointes sont parallèlement disposés, les deux rangées les plus inférieures garnissant les flancs. Le corps est ainsi revêtu en dessus, non-seulement de séries longitudinales, mais encore de bandes transversales de grandes écailles épineuses, dont celles des côtés sont les plus longues. Les membres sont armés en dessus de trois ou de quatre rangées régulières de pointes semblables à celles du corps. En dessous, l'animal est bien moins protégé. L'on n'y voit, en effet, entremêlées aux écailles granuleuses, que des scutelles garnies d'une carène saillante se relevant en pointe mousse dans sa partie postérieure.

Le moloch, tel est le nom scientifique du diable épineux des colons d'Australie, le moloch est d'un brun tirant sur le rouge. De chaque côté du cou s'étend une tache noire qui se prolonge sur la saillie cervicale et descend plus bas que l'épaule. Sur le dos, à droite comme à gauche, se voit une tache large et irrégulière, suivie elle-même de deux taches allongées; toutes ces taches, d'un noir profond, ne sont séparées de celles du côté opposé que par un étroit espace brunâtre. Le milieu et les côtés de la queue, ainsi que les flancs, sont irrégulièrement mouchetés de noir, tandis que les membres sont ornés de larges bandes obliques de même couleur. Le dessous du corps porte des taches rougeâtres bordées d'une ligne sombre.

Ces couleurs sont celles de l'animal au repos ou en captivité. Tout autres sont, en effet, les teintes que peut revêtir le moloch vivant en liberté; comme le caméléon, il a a propriété de changer de couleur et de s'harmoniser avec la nuance des objets qui l'entourent.

D'après la description que nous venons de donner, le lecteur pourrait penser que cet animal, hérissé de toutes parts de pointes acérées, est un reptile de mœurs farouches. Mais le moloch est de petite taille; il atteint au

plus dix-huit centimètres. Sa nourriture se compose presque exclusivement de fourmis qu'il poursuit avec agilité dans les régions sablonneuses. Un seul terrier sert de demeure à trois ou quatre d'entre eux qui ont l'habitude de s'y retirer et d'où ils ne sortent que la nuit pour se mettre en quête d'une proie. Dans ces trous, creusés au milieu du sable, la femelle pond quelques œufs de la grosseur de ceux du passereau.

LE RAJAH KURRNA.

ANECDOTE.

Dans l'ère de Krishna vivait un rajah nommé Kurrna, qui, chaque matin, avant de rompre le jeûne, distribuait en aumônes une somme de 2 400 pièces d'or.

Il fut tué dans une bataille, et, en récompense de ses bonnes œuvres, il entra dans le Paradis.

Là, il vit des montagnes d'or, et l'un des gardiens du séjour céleste lui dit :

— Toutes ces richesses sont à toi; l'or que ta charité distribuait sur terre s'est multiplié dans le ciel.

Cependant le rajah avait soif et faim; il demanda quelque aliment, et le gardien lui répondit :

— Si, lorsque tu étais dans le monde des humains, tu avais donné à boire et à manger à ceux qui avaient soif et qui avaient faim, tout ce que tu aurais donné se serait centuplé ici comme ton or. As-tu jamais fait une charité de cette nature?

Après y avoir gravement songé, le rajah dit :

— Je me rappelle qu'un jour, tandis qu'un de mes voisins donnait à dîner aux brahmes, un pauvre homme affamé vint à moi et me demanda dans quelle maison était préparé le banquet; je la lui indiquai du bout du doigt.

— Pour une telle œuvre, reprit le gardien, tu recevras une récompense. Mets dans ta bouche le doigt qui a donné une indication à ce pauvre homme : ta faim et ta soif seront apaisées.

Le rajah se dit alors :

— Si pour avoir seulement du bout du doigt montré un refuge à un malheureux je suis ainsi rémunéré, quelle sera la récompense de celui qui aura fait asseoir les brahmes à sa table? (1)

HÉRÉDITÉ DES GOUTS.

JEAN, FRANÇOIS ET PIERRE HUBER.

Cette famille genevoise offre un exemple remarquable de l'hérédité des goûts pour l'histoire naturelle et pour l'art des observations.

Jean Huber, mort à Genève en 1790, publia, en 1774, des observations fort intéressantes sur le vol des oiseaux de proie, qu'il rattachait à l'art de diriger les ballons. Sa petite-fille a raconté dans notre recueil (1865, p. 306) qu'il excellait à représenter des animaux en mouvement par le crayon ou par le pinceau, ou même par des découpures que l'on conserve encore dans quelques cabinets de curieux.

François Huber, son fils, est ce célèbre aveugle qui, à la fin du siècle dernier, fixa par ses découvertes l'histoire naturelle des abeilles (1865, p. 317). Doué au plus haut degré de l'art d'observer, mais privé de l'organe essentiel pour les observations, il a su d'abord faire naître, chez son domestique Burnens, l'amour de la science, puis l'instruire et finalement diriger les yeux de ce digne serviteur avec une adresse si ingénieuse qu'il a pu lui faire voir des faits surprenants et cachés jusqu'alors aux savants. Il est mort à Lausanne, en 1831.

(1) Charles Rozan, *la Bonté*.

Pierre Huber, fils de François et mort en 1840 à Yverdun, jouit aussi d'une célébrité méritée parmi les naturalistes pour ses observations sur les fourmis indigènes, sur les relations des pucerons avec les fourmis, sur les bourdons mâles; il avait été le collaborateur de son père pour une partie de ses découvertes sur les abeilles. (Voy. t. II, 1834, p. 199, où, sauf l'indication de ses travaux sur les fourmis, tout le reste de l'article doit s'appliquer à son père François l'aveugle.)

HOUILLE ET VINS.

MARINE COMMERCIALE.

La houille que l'Angleterre exporte emploierait deux mille navires de cinq cents tonneaux faisant chacun douze voyages par an.

Les vins que la France exporte n'exigeraient que deux cent cinquante navires du même tonnage faisant chacun seulement quatre voyages par an.

Cependant la valeur de nos vins exportés est trois fois plus forte que celle de la houille sortant des ports de l'Angleterre. Cette riche production de la France a donc une bien moindre importance que l'humble produit anglais pour le développement de la marine commerciale en navires et en matelots.

Ce sont les marchandises lourdes et encombrantes qui enrichissent et accroissent le commerce maritime de la nation chargée de leur transport, parce que le propriétaire d'un navire est payé en raison du poids de ces marchandises et de la place qu'elles occupent. La cargaison d'un navire portant de l'ivoire, de l'indigo, des cachemires, des corindons, des perles et des diamants, n'exige pas plus de matelots et ne coûte guère plus pour venir de l'Inde en Europe, que celle d'un navire portant du riz et valant cinquante ou cent fois moins.

SUR L'ÉCRITURE CUNÉIFORME.

Le roi Assurbanipal n'est autre chose que le Sardanapale dont nous parle Bérose. Ce souverain d'Assyrie avait à Koyoundgik une bibliothèque dont les ruines subsistent encore, et ces ruines ont été examinées par le célèbre Layard. « Cette bibliothèque n'avait pas d'autres livres que des *coctiles laterculi*, comme les appelle Pline, c'est-à-dire des briques ou tablettes plates et carrées en terre cuite, portant sur leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile encore fraîche avant sa cuisson. Les Assyriens ne se servaient ni d'encre ni de pinceau; ils n'avaient sous la main ni papyrus, ni peaux préparées, ni planchettes, mais ils avaient de l'argile en abondance et ils en faisaient « leur papier. » Ils dessinaient leurs caractères en creux sur la terre molle à l'aide d'un stylet triangulaire dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Ninive. Le coup de stylet dans l'argile produisait naturellement une espèce de *clou* ou *coin* qui, étant l'élément générateur de toutes les figures syllabiques, a fait donner à l'écriture assyrienne le nom de *cunéiforme.* » (1)

LA BONTÉ.

EXTRAITS.

— Si votre principale préoccupation n'est pas de faire le bien dans la mesure de vos forces et de vos facultés, votre vie n'a pas de raison d'être. Ne vivre que pour soi,

(1) Voy. *la Bible et l'Assyriologie*, article de la *Revue des questions historiques*. Avril 1873.

qu'en vue de ses petites satisfactions personnelles, ce n'est vraiment pas assez : si nos efforts n'ont pas de but plus élevé que nous-mêmes, autant vaut qu'ils restent stériles.

— Si chacun de ceux qui se plaignent se donnait la peine d'être pour les autres ce qu'il voudrait que les autres fussent pour lui, cette société si détestable, dit-on, deviendrait tout à coup sympathique, attrayante, fraternelle, et, tous les éléments qui la composent étant de bonne volonté, il ne resterait plus guère pour gémir que des malavisés ou des malappris.

— Simplifions notre vie, purifions-la en donnant à nos tendances un caractère moins personnel, à nos actions un but plus élevé. « Ce n'est, disait Plutarque, ni la multitude, ni le petit nombre des affaires, qui rendent la vie des hommes inquiète ou tranquille, mais le plus ou moins d'honnêteté des choses qui les occupent. »

— Pourquoi n'est-il pas possible de faire une enquête parmi les consciences? Pourquoi ne peut-on convoquer les âmes pour les appeler à dire devant tous ce qu'elles éprouvent quand elles se recueillent, et ce qu'elles ont amassé de vraies richesses? Il ne serait plus nécessaire alors de prêcher : la leçon sortirait vivante de cette épreuve; on saurait où sont les heureux. (1)

DESTRUCTION DES ANIMAUX MALFAISANTS.

LES PIÉGES.

Fin. — Voy. p. 135, 227, 295, 343.

Nous avons parlé plus haut du traquenard à propos des bêtes puantes; le piége à poteau (fig. 19) n'est qu'une variété de cet engin : le ressort est en dessous des branches au lieu d'être à côté, voilà toute la différence. On entaille le haut du poteau ou la section de branche d'arbre verticale, de façon que les mâchoires du piége tendu s'y dissimulent entièrement. Il ne faut pas croire que le faucon vienne se poser là sans regarder où il met le pied : un œil qui voit à un ou deux kilomètres de distance une alouette dans l'herbe n'est pas aveugle à quinze ou vingt pas!

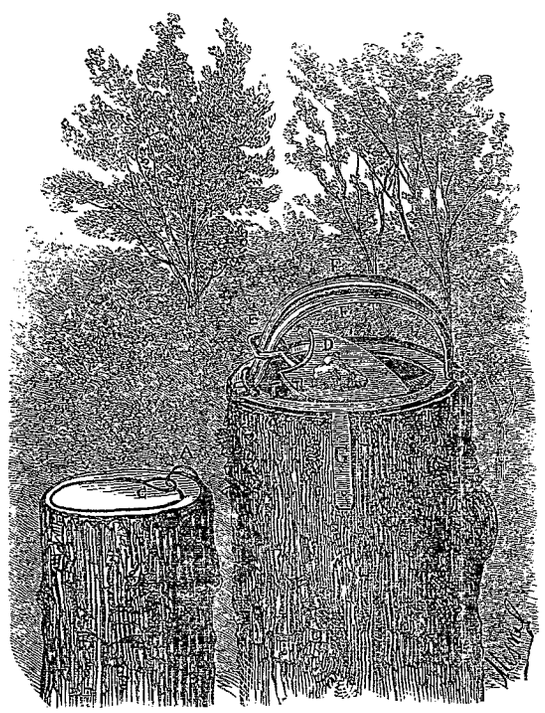


Fig. 20. — Collet à poteau. Fig. 19. — Piége à poteau.

A notre avis, on doit se garder de placer aucun appât sur le piége. L'oiseau ne se prendra qu'en abordant le poste, soit pour y guetter sa proie, soit pour s'y repaître de celle qu'il apporte dans ses serres. On dissimulera très-soigneusement le piége dans ses rainures sous une couche de sciure de bois vieillie, de terre de souche, de débris d'arbres creux s'assortissant parfaitement en couleur avec le haut du poteau.

Toutes les fois qu'un oiseau aura été pris, on démontera le piége, on le flambera, on le fourbira avec soin et on ne le remontera que quand il marchera comme une platine de fusil.

On peut remplacer le traquenard, au haut du poteau, par un collet de laiton (fig. 20). Il n'y a aucune autre difficulté que celle de bien placer le collet C, qui ne doit pas reposer absolument à plat sur le bois, ni être trop grand; on le fera en fil d'archal, dont la couleur ne tranche pas sur le bois et ne brille pas.

Il est certain que si l'on avait le temps et la patience de placer, chaque nuit, quelques forts gluaux sur le sommet des poteaux, on prendrait une certaine quantité des pillards dont nous nous occupons et quelques autres qui ne valent pas mieux. N'oubliez jamais de bien dissimuler les gluaux, car le rapace ne se pose sur le pieu que parce que l'extrémité lui semble parfaitement nette.

Il reste à parler des moyens de détruire les insectes dévastateurs, dont le nombre est bien grand. Malheureusement, les piéges inventés contre cette classe d'animaux sont très-peu nombreux. Il est cependant deux de ces ennemis que l'on sait prendre : ce sont les courtilières, le fléau des couches et des jardins, les guêpes et les frelons, le fléau des espaliers. Le piége qui peut détruire ces derniers sert aussi contre la mouche commune.

La *courtilière* ou *taupe-grillon* est un insecte de grande taille, orthoptère sauteur comme le grillon, la sauterelle et le criquet. Ses pattes postérieures sont renflées pour le saut; mais l'animal est lourd et fait plutôt des culbutes que des bonds, et encore ne se sert-il pas souvent de ce mode de progression. De couleur rouille foncée, la courtilière, avec ses grosses pattes antérieures élargies en battoirs ou plutôt en pelles fouisseuses, ressemble un peu à une écrevisse qui aurait perdu la carapace de sa queue.

Pour prendre ces animaux, on fait creuser en long, par un tourneur, des trous de huit centimètres et demi de diamètre dans de petites bûches de bois A, A, (fig. 21), de la grosseur d'un fort étui et s'ouvrant comme lui par le milieu, CB. Les deux bouts A et A de la bûche sont donc ouverts, mais on y place un petit rond de tôle mince I (fig. 22) suspendu par en haut et pouvant s'ouvrir de dehors en dedans, L, M (fig. 23).

On découvre avec précaution une partie de la galerie creusée par l'animal sous la terre un peu soulevée, — en petit comme la taupe, — et on place la bûche en long, de manière que son trou coïncide bien avec celui de la galerie (fig. 24). On recouvre le tout de terre. Pendant la nuit, la taupe-grillon, en visitant ses galeries, rencontre la petite trappe qui lui fait légèrement obstacle (fig. 24); elle la pousse, la soulève, passe; la trappe retombe, la bête est prise! Une autre arrive, soit par le même chemin, soit par l'extrémité opposée; elle entre et rencontre la première. Alors, dans ce petit espace noir et étroit s'engage un duel à l'aveugle. Le vainqueur dévore le vaincu. Un troisième bandit arrive à son tour, qui, frais et dispos, livre immédiatement bataille au vainqueur, toujours un peu blessé pendant le combat précédent, et il ne lui fait pas de quartier. De sorte qu'on détruit plusieurs courtilières avec le même piége, mais on n'en prend jamais qu'une entière et quelques débris des autres.

(1) Ch. Rozan, *la Bonté*.

De telles mœurs ne nous permettent guère de voir dans les courtilières des mangeuses de racines. Nous sommes convaincus qu'elles sont carnassières. Si elles coupent les racines, c'est pour y prendre le ver ou les insectes qui les attaquent. Cela est tellement vrai, que quand on place du fumier, et surtout du fumier de vache, près d'un endroit où se tiennent des courtilières, elles y courent dès la nuit suivante et on les y détruit en retournant le fumier le lendemain matin. Pourquoi viennent-elles au fumier? Est-ce pour pondre leurs œufs, ainsi qu'on l'a dit, afin que la chaleur active l'éclosion? Non. Elles viennent chasser les

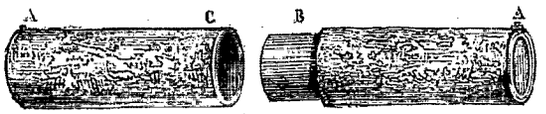


Fig. 21.

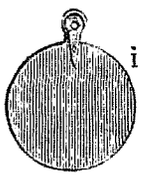


Fig. 22.

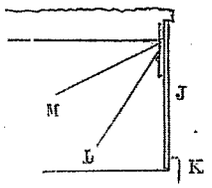


Fig. 23.

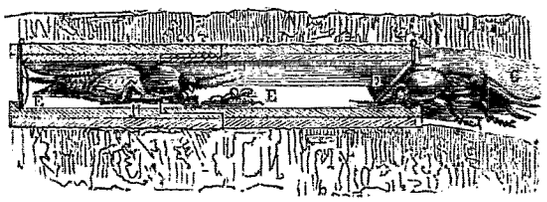


Fig. 24.
Étui à courtilière.

myriades d'insectes qui habitent le fumier. Elles ne pondent qu'au commencement de l'été, dans un nid de terre en forme de boule, qu'elles pétrissent elles-mêmes et enfoncent très-profondément.

Avec une trentaine d'étuis, qui n'occasionneront qu'une dépense insignifiante puisqu'on peut les faire soi-même, et avec un peu de patience et d'adresse, on vient à bout, en quelques semaines, de la plus nombreuse colonie de courtilières.

Parlons maintenant des guêpes et frelons. Tout le monde sait que ces insectes hyménoptères, proches parents de notre abeille, vivent en sociétés dans lesquelles on compte quelquefois deux ou trois cents femelles pondant à la fois au printemps et à l'automne. Il n'est donc pas étonnant que la guêpe soit si multipliée; cependant M. Joigneaux a raison de dire que « si tous les cultivateurs qui ont intérêt à se défaire de la guêpe voulaient s'en donner la peine et s'entendre pour une action commune, en fort peu de temps l'espèce disparaîtrait. » Ce qui le prouve, c'est qu'à Thomery, près de Fontainebleau, où tout le monde chasse la guêpe parce qu'elle attaque le chasselas, dont la culture est l'industrie du pays, la guêpe est maintenant à peu près inconnue. On emploie aussi quelques piéges bien simples pour prendre ces insectes. Ce sont des bouteilles dont nous donnons les figures (fig. 25 et 26), et dans lesquelles on met de l'eau miellée ou des fruits sucrés écrasés. La bouteille figure 25 se suspend facilement le long des espaliers, et y détruit une grande quantité de guêpes que les fruits mûrs, poires, pêches, raisins, attirent.

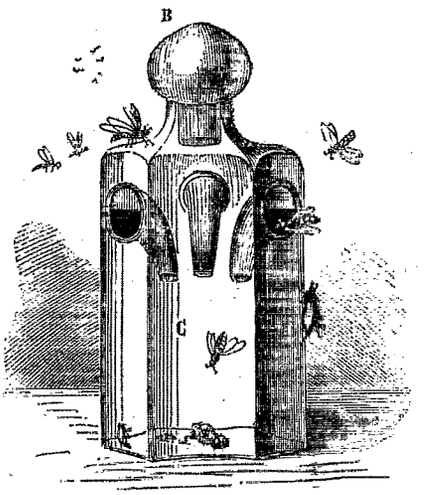


Fig. 25. — Bouteille-piége à guêpes.

Quant à l'appareil représenté par la figure 26, il peut être employé facilement contre les guêpes, mais il est plutôt destiné à combattre les mouches d'appartement, ce fléau des habitations de campagne. A est une assiette sur laquelle repose la carafe C, dont le fond relevé est percé d'une grande ouverture. Les mouches entrent par là, mais ne prennent pas la même voie pour sortir, parce qu'elles tendent toujours à s'élever : elles tombent dans l'eau de savon dont le fond de la bouteille est rempli.

On peut user d'un moyen encore plus énergique, mais plus dangereux. On suspend des vases ouverts, comme

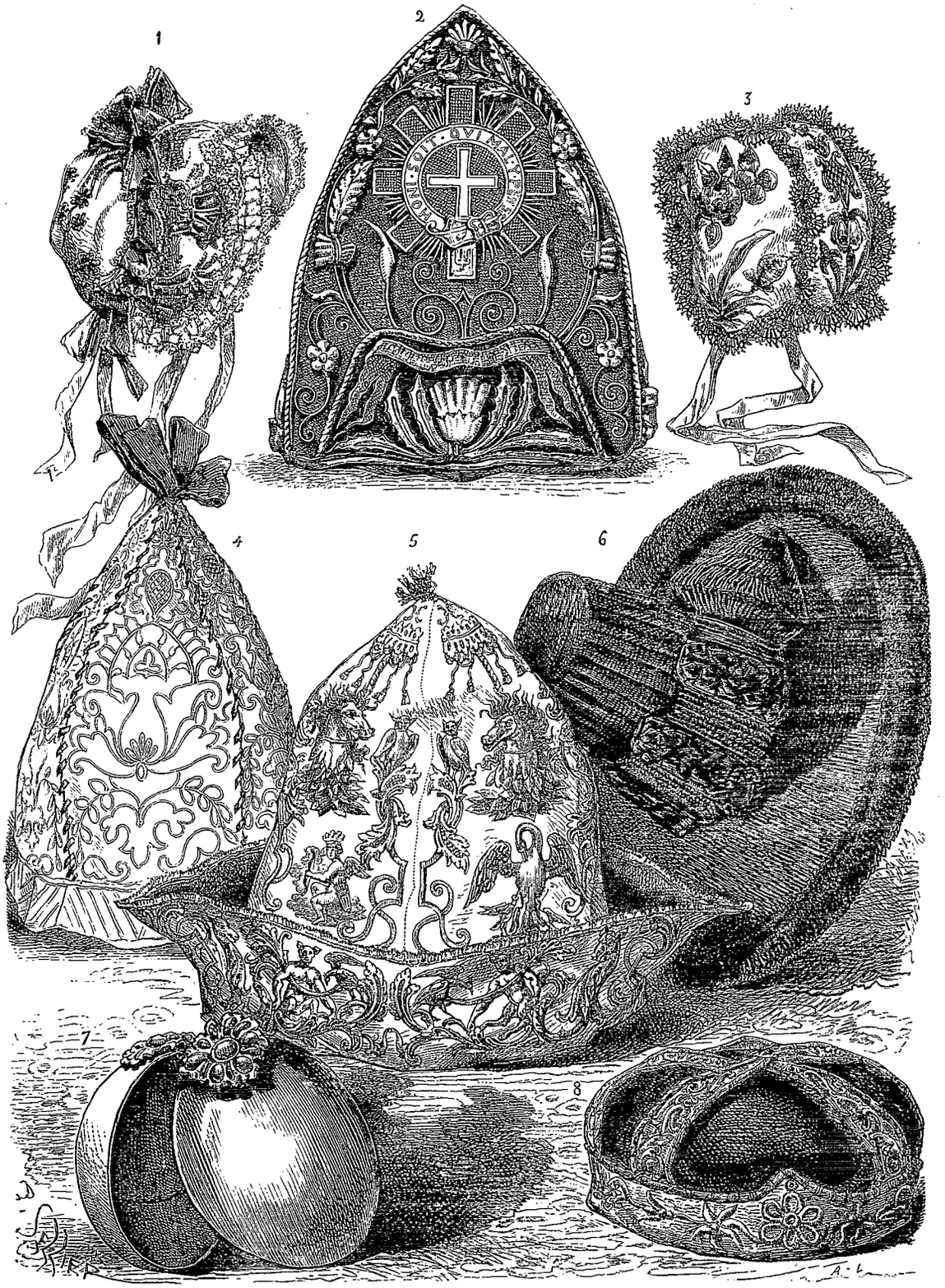


Fig. 26. — Bouteille-piége à mouches et à guêpes.

des assiettes, avec trois ficelles, devant les espaliers. On y verse un mélange de sirop de sucre et d'arsenic : on peut remplacer le sirop par du miel ou toute autre matière analogue. Les guêpes tombent toutes sur le sol. Malheureusement les abeilles y tombent en même temps, attirées par le même appât.

Il y avait à l'Exposition de 1867 une machine assez originale pour prendre les guêpes et frelons dans leur nid. C'était un double cône, d'au moins un mètre, en toile métallique, se posant au moyen d'un manche, soit par terre sur l'orifice du guêpier de la guêpe commune, soit sur les arbres, les murs, pour les frelons. On pose l'appareil la nuit, quand tous les insectes sont rentrés, et l'on entoure la base de terre tassée pour empêcher quelques-uns d'entre eux d'échapper. On ouvre alors un registre, et les guêpes montent dans ledit cône pour respirer : là, on les flambe sans danger.

BONNETS ET CHAPEAUX.



Exposition historique du costume (1874). — Bonnets et chapeaux. — Dessin de Sellier.

L'anachronisme, témoignage de l'ignorance ou du moins de l'extrême légèreté, inexcusable aujourd'hui chez un écrivain, a été à peu près constamment accepté, autrefois surtout, dans les œuvres de peinture; exemples, les tableaux d'histoire religieuse et profane des illustres maîtres de toutes les écoles du quatorzième au dix-huitième siècle.

Erreur involontaire ou fantaisie voulue, les plus précieux documents pour l'histoire du costume nous sont fournis par le rapprochement forcé de deux époques distinctes, qui nous montre les personnages d'une scène biblique ou d'un fait de l'antiquité vêtus comme les contemporains, compatriotes de l'artiste.

Tout en reconnaissant l'importance des services que les peintres modernes doivent aux anachronismes des maîtres

anciens, il nous semble nécessaire de faire observer que cette confusion des temps et de la mode ne saurait être tolérée de nos jours, où nous possédons tant de moyens d'information exacte pour l'étude du pittoresque chez tous les peuples et dans tous les âges.

S'il existait encore de nombreuses et regrettables lacunes pour que cette étude pût être complète, on peut dire que beaucoup ont été comblées en 1874 par l'intéressante Exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Le zèle éclairé des membres de la commission exécutive, généreusement secondé par l'obligeance des exposants, au nombre de trois cents environ, a permis de réunir dans ce Musée historique du costume les pièces les plus rares et même des exemplaires uniques dus aux laborieuses recherches des collectionneurs d'objets d'art et de curiosité.

Bien que toutes les parties du costume soient également dignes d'attention et d'étude, on conviendra que s'il peut être question de prééminence entre elles, c'est à la coiffure qu'elle appartient. Quelles que soient les variations de la mode et la diversité d'ornements dont le goût personnel l'agrémente, elle demeure le signe distinctif, le plus apparent de l'âge, du sexe, de la condition sociale, de l'époque historique et de la nationalité du sujet dont elle protége la boîte crânienne. Ainsi les yeux des moins intelligents saisiront la différence qui existe entre le béguin de l'enfant au berceau et le bonnet enrubanné de la fillette, de même qu'entre la coiffe de la religieuse et le capuchon du moine; ils ne confondront pas davantage le chapeau galonné du valet et celui de son maître, le chaperon de la noblesse du moyen âge et le bonnet à poil d'un grénadier du premier empire, le turban du mufti musulman avec la mître de l'évêque chrétien.

Ceci posé, il nous reste à parler de quelques curieux spécimens de coiffure gravés d'après les modèles en nature exposés dans le Musée historique du costume.

Les numéros 1 et 3 sont des bonnets d'enfant à fleurs brochées et brodés d'or et d'argent, travail de l'époque de Louis XIV; le premier appartient à M. Perilleux, le second à M. Pascal. Ont-ils atteint l'âge d'homme et laissé d'eux un souvenir, ceux qu'abritaient ces riches coiffures? Question insoluble, mais qu'on ne peut s'empêcher de s'adresser à la vue de ces petits bonnets d'enfant sous lesquels on voudrait écrire un nom, afin de suivre par la pensée la destinée de ceux à qui ils ont appartenu.

On doit le numéro 2 à M. Bauer, dont le nom se retrouvait dans plusieurs parties de l'Exposition. C'est la coiffure d'un coureur anglais du dix-huitième siècle; elle est en drap rouge et porte au milieu de ses divers ornements la devise de l'ordre de la Jarretière brodée en or et en argent.

Auquel des vingt-cinq chevaliers de l'ordre fondé par Édouard III, en 1350, a-t-il appartenu, l'homme qui ornait son chef de ce somptueux bonnet? Peut-être précédait-il l'équipage de Georges III, le jour où cet implacable ennemi de la France vit une foule de citoyens anglais, partisans de notre révolution, entourer son carrosse en criant : « Du pain! la paix! A bas Pitt! A bas Georges! »

C'est du riche cabinet de M. le baron Schwiter que le numéro 4 a été tiré; il offre aux méditations des lingères brodeuses de notre époque le modèle d'un bonnet de nuit du dix-septième siècle : quatre pointes de toile blanche à dessins piqués sont réunies au sommet par des rubans de couleur. Le roi d'Yvetot, de pacifique mémoire, se coiffait pour dormir moins élégamment que les riches bourgeois du temps de Louis XIV.

M. le baron Davillier a exposé le curieux exemplaire qui porte le numéro 5. C'est un bonnet de mariage vénitien du dix-huitième siècle. Les emblèmes qui ornent la coiffe ovoïde tronquée à la base sont brodés en soies de couleur. On lirait tout un poëme sur ce bonnet, où l'amour couronné a pour pendant le symbole des devoirs de la paternité. Les rinceaux du bord relevé qui figure des deux côtés les proues accouplées d'une colonne rostrale, se détachent en relief par une broderie d'or et d'argent.

Le numéro 6, dû à M. Oppenheim, nous montre comment se coiffaient au dix-septième siècle les bourgmestres flamands. Le chapeau est en soie plissée, orné d'un chou de même étoffe. Il faudrait s'incliner devant lui si l'on pouvait apprendre qu'il a eu pour possesseur l'un de ces courageux magistrats dont la résistance aux oppresseurs de son pays fonda la liberté des Flandres.

Dans son vingt-septième volume (année 1859), le *Magasin pittoresque* a mis sous les yeux de ses lecteurs quelques-unes de ces élégantes et riches coiffures à ornements de métal qui font l'orgueil de la Hollande méridionale et de la Frise. L'exposition de l'Union centrale doit à M. Orville la coiffure frisonne composée de deux coquilles d'argent que nous reproduisons sous le numéro 7 de notre gravure. Le numéro 8 est la reproduction d'un bonnet vénitien en velours brodé, dont l'époque n'a pas été indiquée.

ENTRE AMIS.

A... — En n'acceptant pas le service que tu m'offres, c'est notre amitié elle-même que je crois sauvegarder. L'amitié vit d'égalité; elle périclite grandement si l'équilibre est une fois rompu, si d'un côté ou de l'autre on est dans l'impuissance de s'acquitter. Je te l'avoue sans honte, si j'étais ton obligé, je me sentirais moins ton ami. Je suis capable, certes, de reconnaissance, et j'estime la reconnaissance ce qu'elle vaut; mais combien je mets au-dessus d'elle l'amitié aux libres élans, l'amitié qui se donne et qui ne se doit pas!...

B... — Je ne laisserai point passer sans y répondre tes étranges doctrines sur l'amitié. Elle vit d'égalité, me dis-tu, je te l'accorde; mais, moi, j'entends cette égalité qui est dans le cœur, j'entends une parfaite communauté d'affections, un élan semblable pour l'assistance, le sacrifice, le dévouement à la vie et à la mort en faveur de celui qu'on aime. Qu'importent, à côté de cela, des conditions inégales dans les moyens matériels à la portée de l'un ou de l'autre? Que parles-tu d'obligations, de reconnaissance? Deux vrais amis sont toujours quittes entre eux. Ce que l'un fait, l'autre eût voulu le faire; et il y a au moins autant de générosité chez celui qui accepte le service offert que chez celui qui l'offre. L'amitié, c'est cela; ou bien c'est un grand mot qui ne recouvre qu'une pauvre chose.

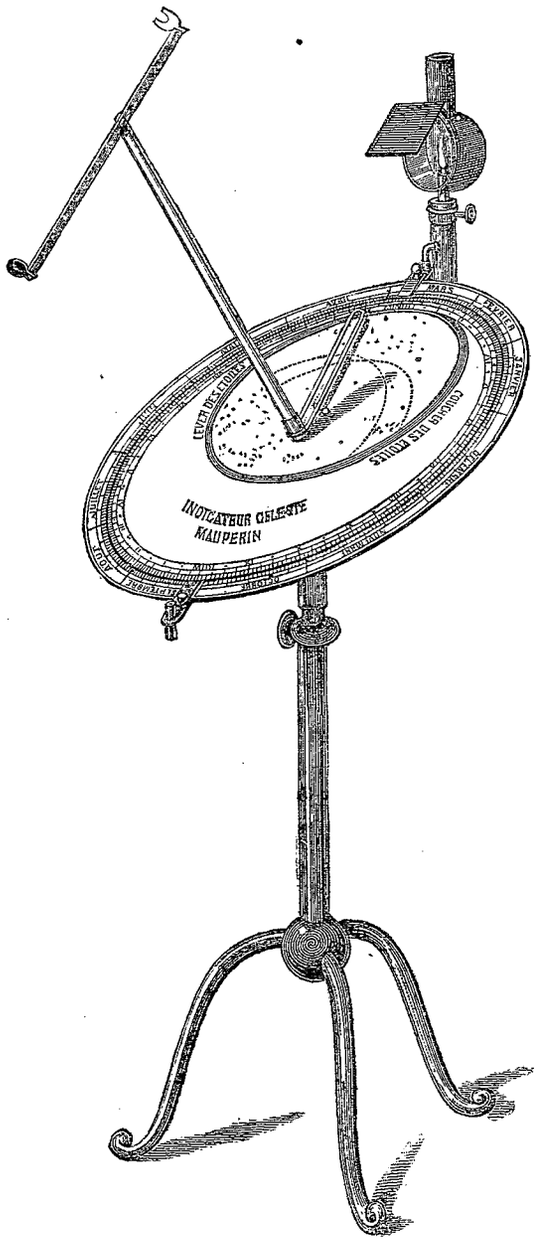
INDICATEUR CÉLESTE.

On est souvent embarrassé pour reconnaître les diverses constellations qui se partagent le ciel, et pour trouver tel ou tel astre au milieu de l'innombrable armée des étoiles.

Lors même qu'on a sous les yeux une carte céleste contenant toutes les étoiles visibles à l'œil nu, il est encore difficile de faire la recherche de ces étoiles dans le ciel, parce que le mouvement diurne de la sphère céleste et l'inclinaison de l'axe de la Terre font varier chaque jour (ou pour mieux dire chaque nuit) la hauteur et la situation relatives des constellations au-dessus de l'horizon. Tantôt, par exemple, c'est la constellation d'Orion qui passe au

méridien à minuit, tantôt c'est celle du Lion, tantôt c'est celle de la Vierge, tantôt c'est celle du Cocher. Il y a des étoiles qui ne se couchent jamais; il en est d'autres qui ne se lèvent jamais pour nous. Il faut une certaine habitude pour reconnaître sur une carte céleste ces diverses circonstances, et pour calculer quelles sont les étoiles visibles à telle heure donnée, et dans quelle direction il faut les chercher au juste.

Afin de faire connaître la place et la hauteur des étoiles au-dessus de notre horizon, à un jour quelconque de l'année et à une heure quelconque de la nuit, on a déjà construit des planisphères mobiles tournant sous un cadre circulaire qui cache ou qui laisse voir les constellations visibles à la date fixée. Mais comme la recherche des étoiles ne peut se faire que pendant la nuit, il est indispensable de pouvoir éclairer la carte pour s'en servir. De



L'Indicateur céleste Maupérin.

plus, il est difficile de tenir la carte élevée au-dessus de sa tête pour la recherche des positions et des alignements. M. Maupérin vient d'obvier à ces inconvénients en construisant un planisphère mobile, destiné à être vu de haut en bas comme un livre ou une carte placés sur une table, en le montant sur un pied solide, en le fixant dans un plan correspondant à l'horizon du lieu qu'on habite, en donnant les moyens de l'orienter facilement, et enfin en l'éclairant par une lanterne sourde, comme on peut le voir sur notre dessin. Cet instrument s'appelle l'*Indicateur céleste*.

A l'aide de cet appareil, tout amateur d'astronomie peut, à un moment quelconque de la soirée, et à n'importe quelle date de l'année, trouver quelles sont les constellations visibles sur son horizon, voir sur cette carte toute étoile qu'il désire observer, et, à l'aide d'une règle faisant partie de l'appareil lui-même, trouver dans le ciel ladite étoile.

Les planètes s'y trouveront de la même façon, si l'on sait quelle position elles occupent dans les constellations zodiacales, ce que nous indiquons ici dans nos cartes spéciales sur les phénomènes astronomiques de chaque année (1).

INFLUENCE SALUBRE DE LA LUMIÈRE.

On croit généralement que le soleil n'a d'effet que sur le moral; il n'en est rien. La lumière a un effet réel et sensible sur le corps humain.

Qui n'a remarqué l'action salutaire des rayons du soleil sur l'air d'une chambre? Voici une observation dont chacun de nous peut faire l'expérience : entrez dans un appartement dont les volets sont toujours fermés, et, quoique les pièces ne soient pas habitées, quoique l'air ne soit pas vicié par la respiration humaine, vous y sentirez une odeur d'air corrompu et moisi, parce que les rayons du soleil ne l'ont pas assaini.

Une maison obscure est malsaine autant qu'une maison mal aérée et mal entretenue. La santé se détruit dans une maison privée de lumière. Le défaut de lumière, de soleil, arrête la croissance des enfants.

La lumière du jour est presque aussi nécessaire aux malades que le besoin d'un air pur; une chambre obscure leur est presque aussi nuisible qu'une chambre où l'air n'est pas assez renouvelé; bien plus, ce n'est pas seulement de jour que les malades ont besoin, mais encore des rayons directs du soleil. Exposez, s'il se peut, le malade à tous les rayons du soleil depuis le moment où il se lève jusqu'à celui où il se couche. Faites aussi en sorte qu'il puisse avoir au moins la vue du ciel et du soleil à défaut d'autre. (2)

CE QUE J'AI VU A KARLHEIM.

Voilà bien quinze ans que je passe mes vacances à Karlheim. Le petit logement que j'occupe est au-dessus d'une boutique de sabotier-épicier, juste en face de la maison d'école.

C'est un véritable plaisir pour moi d'observer les éco-

(1) Quant aux mille curiosités intéressantes à observer dans le ciel sidéral, telles que : étoiles doubles, étoiles multiples, étoiles colorées, nébuleuses, étoiles variables, etc., etc., il serait trop long d'en donner ici le détail, et nos lecteurs en trouveront la description populaire dans la nouvelle édition (4e) des *Merveilles célestes*, de M. Camille Flammarion, laquelle est enrichie d'une nouvelle carte de toutes les étoiles visibles sur l'horizon de Paris.

(2) Miss Nightingale, *Des soins à donner aux malades; ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter*. Livre excellent, dont nous ne saurions assez recommander la lecture.

liers; et comme je suis maître absolu de mon temps, je ne manque guère de me mettre à la fenêtre à l'heure de leur sortie de classe; car leurs vacances ne coïncident pas avec celles que je m'accorde tous les ans.

Depuis une dizaine d'années à peu près, il s'est opéré un grand changement dans les habitudes des garçons de Karlheim; et comme c'est un changement en bien, je ne vois pas pourquoi je ne raconterais pas ce que j'ai vu. Comme disait feu mon grand-père : « Garçon, raconte ce que tu sais de bien; il y aura toujours des oreilles disposées à le recueillir et des esprits tout prêts à y réfléchir et à en profiter. »

Les premières années, donc, au coup de dix heures le matin et de quatre heures le soir, la porte de l'école s'ouvrait brusquement; les écoliers les plus pressés se disputaient le passage étroit, et culbutaient les uns par-dessus les autres dans la poussière de la route. Il résultait de ces culbutes beaucoup d'explications orageuses, suivies de gourmades et accompagnées de huées et de hurlements.

Mon propriétaire, le sabotier-épicier, qui flânait souvent sur sa porte, faisait deux pas dans la rue pour m'apercevoir à ma fenêtre, et il me disait invariablement : « Le diable est lâché! »

Pendant que les champions se débattaient dans la poussière, entourés d'une petite galerie d'amateurs qui ne se gênaient pas pour entrer dans la lice à leur tour, les autres écoliers se dispersaient dans toutes les directions, en hurlant du haut de leur tête, comme si on les avait payés pour se fausser la voix. Et de fait, ils se la faussaient presque tous. Ils couraient après les poules et les canards, effarouchaient les cochons jusqu'à les faire maigrir et à les rendre fous; ou bien ils se suspendaient derrière les voitures de rouliers, ou bien ils se mettaient à quatre ou cinq pour arrêter net les petites charrettes traînées par des ânes; ou bien, au lieu de les arrêter, ils les faisaient dévier et les poussaient brusquement sur les bas côtés, effrayant ainsi les vieilles femmes qui filaient sur le pas de la porte, ou les vieux hommes qui fumaient leur pipe à califourchon sur une chaise.

Quand ils rencontraient une barrière, ils sautaient pardessus, ou faisaient des exercices de trapèze, ou se suspendaient par les pieds et laissaient pendre leurs cheveux dans la poussière.

Lorsque, au détour d'un chemin ou au coin d'un champ, ils rencontraient un de ces grands chariots du pays, vide et abandonné, oh! alors...

Alors, ils devenaient tout simplement fous de joie. Voici, par exemple, ce que j'ai vu, moi, de mes propres yeux. Il y avait, à deux pas du village, un grand chariot qui attendait sa charge de foin. Le timon, avec son attirail de cordes, était relevé et appuyé contre la fourche des deux maîtresses branches d'un arbre.

Une bande d'écoliers arrivait, en cherchant aventure. A la vue du chariot, ils poussèrent un cri de triomphe et se précipitèrent dessus. Ils l'escaladèrent en un quart de minute, et se mirent à exécuter tous les tours que pourrait imaginer un saltimbanque de profession : ils grimpaient au timon comme à un mât de cocagne, et descendaient par les cordes à la force du poignet, en se balançant comme des sonneurs de cloches; ou bien ils grimpaient par les cordes et redescendaient par le timon; ils sautaient sur le bout des essieux et, par-dessus la roue, empoignaient le support des ridelles, en faisant le gros dos, ou bien s'arcboutaient d'une ridelle à l'autre pour former un pont. Et l'on entendait crier à tue-tête : « Hé! les autres, regardez-moi donc! vous ne feriez pas cela? — Allons donc! — Eh bien, fais-le, toi! »

Animés par ces défis, ils devenaient de plus en plus hardis, et semblaient se moquer de toutes les lois de l'équilibre et de la pesanteur. C'était à faire frémir.

Une fillette qui revenait des champs, apportant sur son dos une charge d'herbe pour la vache, rencontrant le chariot sur son chemin, grimpa dessus et le traversa dans le sens de la longueur, en étendant les mains pour garder son équilibre. Hélas! il me souvient qu'un de ces fous finit par faire une chute et se cassa la jambe.

Ces accidents, malheureusement, n'étaient pas rares à Karlheim. Ceux qui y échappaient devenaient forts comme des Turcs, les autres se traînaient sur des béquilles. On disait dans le pays, par manière de proverbe : « C'est la paroisse de Karlheim qui fournit à l'armée française ses plus beaux cuirassiers, tandis que la paroisse de Saint-Julien lui fournit ses fantassins les plus voûtés. » On disait encore : « Il y a à Karlheim autant d'estropiés par accident qu'il y a à Saint-Julien de bossus par nature. »

Saint-Julien est une paroisse que l'on voit de Karlheim, en contre-bas, et comme perdue dans les marécages. La race n'y est ni belle, ni vigoureuse.

Quand le vieil instituteur eut été mis à la retraite, et que l'on envoya pour le remplacer un maître qui avait été élevé à l'École normale de Strasbourg, les choses changèrent du tout au tout dans les deux paroisses de Karlheim et de Saint-Julien.

Les anciens du pays, ceux qui n'avaient pas eu d'enfants estropiés dans leur famille, commencèrent à se dire les uns aux autres, en secouant la tête : « Que nous veut ce nouveau venu avec ses mécaniques qu'il appelle des haltères, des barres parallèles et autres bourdes? Est-ce qu'il a la prétention de changer ce qui a existé de tout temps par la volonté de Dieu? » (Ils auraient bien mieux fait de dire : « Par la mollesse et l'incurie de l'ancien maître! »)

Le nouveau venu les laissait dire; et quand quelqu'un d'entre eux se moquait devant lui de ses nouvelles méthodes, au lieu de se fâcher, il se souvenait qu'il avait affaire à un vieillard, et disait en riant doucement : « Patience, patience; Paris n'a pas été bâti en un jour; rira bien qui rira le dernier! »

— Voyez-vous, me dit-il un jour, ces pauvres enfants ont besoin de se dilater les poumons et de s'étirer les membres après le silence et la contrainte de la classe. C'est tout naturel. Seulement, au lieu de les laisser hurler comme des sauvages, je les ferai chanter en chœur; voilà tout.

— Alors, vous rêvez de fonder un orphéon?

— Pourquoi pas?

— En effet, pourquoi pas?

Il continua :

— Au lieu de leur laisser faire de la gymnastique de casse-cou, je leur ferai faire de la gymnastique régulière et raisonnée. Ils dépenseront là, sous mes yeux, le superflu de leurs forces; au lieu de se rompre les os, ils deviendront adroits et agiles; et quand je les lâcherai, ils seront assez fatigués pour laisser les chariots tranquilles.

Ceux de Saint-Julien, en apprenant ce qui se passait à Karlheim, se moquaient de leurs voisins, et le vieux maître d'école plus fort que les autres; ils demandaient à ceux de Karlheim s'ils apprenaient des tours pour amuser le monde dans les foires.

Au lieu de traiter son vieux confrère de routinier, l'instituteur de Karlheim, par toutes sortes d'honnêtetés et de politesses, se fit bien venir de lui. C'était un garçon qui voulait le bien, et qui ne craignait pas de sacrifier son amour-propre et de donner son temps pour l'accomplir.

Un jour que les deux instituteurs causaient de choses et d'autres, le jeune dit au vieux :

— Vous convenez que j'obtiens de bons résultats; mais

vous dites que vous êtes trop âgé pour vous mettre à faire de la gymnastique. Eh bien, pourquoi ne m'amèneriez-vous pas quelquefois vos garçons pour faire de la gymnastique avec les miens? J'irais bien chez vous, pour vous épargner un dérangement; mais je ne puis pas déplacer les instruments. Allons, laissez-vous tenter. Savez-vous qu'il n'y a pas eu un seul accident ici depuis tantôt trois ans? Aussi M. le maire m'a félicité d'avoir sauvé plus d'un bras et plus d'une jambe, et d'avoir rétabli l'ordre dans la rue. Mes garçons se remuaient trop, les vôtres ne se remuent pas assez; on peut appliquer le même remède aux uns et aux autres. C'est la gymnastique qui a réglé les



Gymnastique endiablée. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

mouvements de mes chevaux échappés, c'est la gymnastique qui excitera et fortifiera vos...

— Mes tortues? Oh! n'ayez pas peur de dire le mot.

— Quand commençons-nous?

Le vieux dit qu'il faudrait voir; mais il finit par se décider.

Les deux paroisses sont plus amies depuis que les garçons se voient de près, ailleurs qu'aux foires, où l'on se querelle toujours. Il n'y a plus à Karlheim d'autres estropiés que ceux de l'ancien temps; la gymnastique ne pouvait rien pour eux. Le nombre des bossus diminue à Saint-Julien. Tout cela est arrivé grâce à la volonté et au dévouement d'un seul homme. Comme j'ai été témoin de ces changements, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en parler, et même de les mettre par écrit.

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

I. — PARTIE!

Il n'est pas possible de voir une plus jolie petite chambre que celle où était assise Mme Loghouët par une après-midi de mai. C'était à réjouir les yeux et le cœur dès qu'on y entrait : un joli papier blanc satiné, semé de bouquets de roses; des rideaux blancs doublés de soie rose; de petits meubles brillants, gracieux, fauteuils, chaises, commode, le tout fait pour une taille d'enfant; et, dans un coin, d'autres meubles tout pareils, mais qui étaient encore la miniature de ceux-là. Des meubles de poupée, cette fois; et la poupée, parée de ses plus beaux atours, était majestueusement assise dans sa bergère, devant sa psyché de

cinquante centimètres de haut. Une table assortie à la psyché supportait un thé en porcelaine, aux tasses grandes comme un dé à coudre; et un peu plus loin on voyait reluire les casseroles d'une cuisine de poupée.

L'heureuse petite fille que l'habitante de cette chambre! Quel plaisir elle doit avoir à jouer avec tous ces jolis joujoux, à s'asseoir dans ces charmants petits fauteuils, à dormir dans ce ravissant petit lit rose et blanc, et à courir dans le beau jardin dont on aperçoit la verdure par la fenêtre entr'ouverte! Où donc est-elle, l'heureuse enfant? Pourquoi Mme Loghouët est-elle seule dans la petite chambre, son tricot sur ses genoux, son tricot qui n'avance pas, et pourquoi porte-t-elle à chaque instant sa main à ses yeux pour essuyer une larme?

Hélas! c'est qu'elle est partie, la petite Jeanne, et qu'elle ne reviendra jamais plus! Il y a huit jours, tout était joie dans la maison que Jeanne remplissait de ses frais éclats de rire, et M. et Mme Loghouët oubliaient presque, en embrassant leur petite-fille, qu'elle était la dernière, la seule survivante de tous leurs enfants. Ils avaient eu bien des peines et bien des fatigues dans la vie, les deux vieillards! Jeunes, ils avaient lutté contre la pauvreté; puis, à force de travail et de probité, ils avaient fait fortune; et, quelques années avant le jour où Mme Loghouët pleurait seule dans la jolie chambre rose, ils s'étaient retirés de la vie active pour jouir d'un repos si bien gagné, heureux de penser que leur fils, brillant officier de marine, et leur fille, heureuse femme et heureuse mère, ne connaîtraient pas les privations qu'ils avaient endurées. Mais le malheur était venu: un vaisseau, au retour d'un voyage, avait sombré presque à l'entrée du port, et les deux vieillards avaient pris le deuil du jeune officier. Puis une épidémie avait ravagé la ville où demeurait la jeune femme, et Mme Loghouët, partie en toute hâte pour soigner ses enfants, était revenue peu de jours après, chargée de la petite Jeanne restée seule de toute sa famille.

Elle avait grandi, la petite Jeanne, et sa grand'mère avait bien été obligée de s'égayer pour répondre à ses premiers sourires. Le souvenir de ses parents perdus ne l'attristait pas, la chère enfant: elle ne les avait pas connus, et elle était si heureuse et si aimée qu'il ne lui venait pas à l'idée de les regretter. Elle était donc toute rieuse et toute rayonnante, gazouillant du matin au soir comme un petit oiseau, et remplissant la maison de ses jeux et du doux bruit de ses pas. Les deux vieillards avaient mis tout leur cœur en elle, — et elle aussi venait de partir!

Mme Loghouët regardait les joujoux, le petit lit, le canevas où Jeanne avait laissé une lettre inachevée, et se demandait si c'était bien vrai, si tout ce bonheur était fini pour toujours. Il n'y avait pas huit jours... oui, on était à jeudi; eh bien, c'était jeudi dernier que Jeanne était rentrée du jardin de bonne heure, se plaignant d'un mal de gorge. La nuit, une toux rauque s'était déclarée; le médecin, appelé en toute hâte, avait paru inquiet... et vingt-quatre heures après, tout était fini!

Comme elle songeait ainsi, son mari entra doucement, et, lui posant sa main sur l'épaule:

— Toujours en larmes, Marie? lui dit-il tristement. Ne reste pas ici, cela te fait du mal.

— Je m'y trouve bien, au contraire, je t'assure; j'aime tout ce qui me reste d'elle. Quant à mon chagrin, tu penses bien qu'il ne peut pas être déjà passé.

M. Loghouët soupira. Son chagrin, à lui aussi, devait durer longtemps encore, il le sentait. Il prit une chaise et s'assit sans mot dire auprès de sa femme. Ses regards errèrent quelques instants sur les objets qui l'entouraient; puis, comme les larmes le gagnaient, il baissa les yeux et suivit, sans savoir ce qu'il faisait, les contours des arabesques du tapis.

— Tu vois, lui dit sa femme après un long silence, nous voilà encore une fois tout seuls!

— Nous sommes ensemble! répondit-il.

Elle sentit comme un reproche dans ces trois mots, car elle se rapprocha de lui et lui serra la main; puis les deux vieillards se remirent à pleurer.

Oui, c'est une consolation, quand on s'est appuyé l'un sur l'autre pendant quarante ans, qu'on a partagé les peines et les luttes de la vie, et qu'en regardant dans son passé on n'y trouve que des souvenirs de confiance et de courageuse affection; c'est une consolation de se dire: Nous sommes ensemble! mais cela n'empêche pas le foyer d'être désert; cela n'empêche pas l'aïeule dont les cheveux ont blanchi de pleurer en pensant à la tête blonde qui vient de disparaître, et de dire amèrement: C'était à moi de partir, à elle de continuer ma vie!

— As-tu fait ce que je t'ai demandé? dit enfin Mme Loghouët à son mari.

— Oui... mais y as-tu bien réfléchi toi-même? Ce sera peut-être une source de nouveaux chagrins.

— J'espère que non. Et puis il me semble, quand je vois cette fortune que nous avons eu tant de peine à amasser, que c'est notre devoir d'en faire jouir quelqu'un. A qui ira-t-elle? La léguerons-nous à des établissements de bienfaisance? Nous ferons du bien après notre mort, quand nous ne pourrons plus en être témoins; j'aime mieux le voir de notre vivant. Et puis, en adoptant une petite fille, nous l'élèverons à notre guise, nous lui donnerons de bons sentiments, nous la mettrons en état de bien user de notre héritage. Elle nous aimera, elle finira par se croire notre enfant, et nous ne vieillirons pas seuls. Pense donc au sort de celui de nous deux qui survivra à l'autre!

— Peut-être as-tu raison: qu'il soit fait selon ton désir! Voici la note que j'ai rédigée pour les journaux.

Il tira un papier de sa poche, mit ses lunettes, et lut:

« *On demande une orpheline.* — Deux personnes âgées, le mari et la femme, désirent adopter une orpheline et faire d'elle leur héritière. On demande une petite fille blonde, jolie, âgée de... » J'ai laissé l'âge en blanc; c'est six ans, n'est-ce pas, qu'il faut mettre?

— Six ans! l'âge de notre chère petite Jeanne! Non, c'est trop âgé; elle aurait déjà trop de souvenirs. Nous avions pris Jeanne à quatre mois: aussi elle ne connaissait et n'aimait que nous.

— Tu ne peux pas prendre une enfant de quatre mois, elle te fatiguerait trop; et puis, tu ne saurais seulement pas si elle est blonde et jolie.

— Eh bien, mets trois ans, si tu veux.

— Voilà: « âgée d'environ trois ans. On veut qu'elle soit orpheline de père et de mère... »

— Certainement! ses parents n'auraient qu'à vouloir nous la reprendre!

— « Orpheline de père et de mère, d'une bonne santé... » Nous n'aurions qu'à la perdre encore, celle-là!

— Tu as raison de mettre cela: « d'une bonne santé et d'une famille honnête. » Ce dernier point est très-important: les vices sont souvent héréditaires.

— Sans doute: aussi mon notaire, à qui l'on devra s'adresser, se chargera de s'assurer de ce qu'étaient le père et la mère de l'enfant.

Mme Loghouët prit le papier et le relut lentement.

— C'est bien cela, dit-elle. « S'adresser à M. X..., notaire. » A mesure qu'il se présentera des enfants, il te transmettra les demandes et les renseignements, pour que nous puissions faire notre choix.

M. Loghouët se leva.

— Je vais porter cette note aux journaux, pour qu'elle paraisse demain, dit-il.

II. — LA PAUVRE CATHERINE.

Mme Loghouët resta seule. Elle avait le cœur un peu serré par la décision qu'elle venait de prendre. C'est chose grave d'élever un enfant à soi; c'est chose encore plus grave d'élever l'enfant d'un autre. On est plus choqué de ses défauts, et en même temps, comme on se reproche de ne pas se trouver pour lui dans le cœur l'indulgence d'un père ou d'une mère, on craint de se montrer trop sévère, et on est faible de peur d'être injuste. Et puis, si l'on tombait sur une âme ingrate et insensible; si l'on trouvait de nouveaux sujets de tristesse là où l'on cherchait la consolation et l'apaisement?

Mme Loghouët repoussa ces pensées. Il ne manquait pas d'orphelines dans le monde; elle examinerait avec soin celles qu'on viendrait lui offrir; elle les prendrait chez elle pendant quelques jours; elle verrait bien si elles étaient d'un naturel aimant, gai, prévenant, ou si elles étaient boudeuses, maussades et sauvages. Elle se rassura peu à peu, et se mit à composer en idée l'extérieur de son orpheline: des cheveux blonds, longs et frisés; de grands yeux bleus, riants et doux; un teint blanc, légèrement rosé; de petites mains adroites et gracieuses, et cet air de tête, ces petits mouvements d'oiseau, vifs et légers... C'était le portrait de Jeanne que la pauvre grand'mère venait de se retracer. Pourrait-elle jamais en trouver une pareille?

Nanette, la cuisinière, frappa à la porte.

— Madame! il est arrivé un malheur dans la maison. Cette pauvre femme qui demeurait au sixième, la repasseuse, celle qui a une fille infirme...

— Eh bien?

— Eh bien, Madame, elle est morte tout d'un coup. Il paraît qu'elle n'allait pas très-bien depuis quelques jours; mais elle avait continué à travailler. Elle a dit tout à l'heure qu'elle avait mal au cœur, elle s'est assise, elle est devenue toute pâle, et puis elle est tombée tout de son long. Sa petite, qui ne peut pas marcher, a crié; les voisins sont venus, l'ont ramassée, l'ont mise sur son lit, ont essayé de la faire revenir : ils n'ont jamais pu. La petite fille s'est fait porter auprès d'elle; elle la regarde, elle pleure, c'est à fendre l'âme.

— Pauvre petite! dit Mme Loghouët. Qui est-ce qui va s'occuper d'elle à présent?

— Je voulais justement demander à Madame... Mon lit est bien assez grand; si Madame voulait me permettre de la prendre avec moi... pour quelques jours seulement, jusqu'à ce qu'on ait prévenu son père, qui ne demeure pas ici... On ne peut pas la laisser à côté de sa mère morte.

— Certainement, Nanette! Allez la chercher; vous la garderez tout le temps qu'il faudra. Tâchez de la distraire, de la consoler un peu, cette pauvre enfant! Sa mère était-elle bonne pour elle?

— Assez bonne, Madame; je ne dis pas qu'elle ne lui reprochait pas quelquefois le mal qu'elle lui donnait, mais enfin elle la soignait bien et ne la laissait manquer de rien. C'est lourd pour une femme toute seule, la charge d'une fille qui ne peut seulement pas s'appuyer sur ses jambes, et qu'il faut porter comme un petit enfant. La pauvre femme n'avait que son travail pour les faire vivre toutes les deux : il paraît que son mari l'a abandonnée depuis bien des années, et qu'il ne lui envoyait jamais un sou. Il faudra bien qu'il se charge de sa fille, à présent.

Nanette sortit et alla s'occuper de la jeune infirme. C'était bien vrai ce qu'elle avait dit à sa maîtresse : la pauvre petite était assise près du lit, tenant la main de sa mère morte, et pleurant silencieusement. Nanette l'embrassa, la prit dans ses bras, essaya de la rassurer sur ce qu'elle allait devenir. L'enfant parut étonnée; évidemment elle n'était pas habituée aux caresses, et elle n'avait pas encore pensé à son propre sort. Elle essaya de résister quand Nanette voulut l'emmener, mais elle se rendit enfin aux raisons qu'on lui donna, demanda à embrasser encore une fois sa mère, et se laissa emporter sur les bras de la bonne fille. En descendant l'escalier, elle regardait autour d'elle d'un air de curiosité.

— Que regardes-tu, ma petite? lui dit Nanette.

— Je cherche à reconnaître l'escalier, répondit-elle : il y a quatre ans et demi que je n'y ai passé.

Un prisonnier n'aurait pas mieux dit; et en effet c'était une vie de prisonnier que menait la pauvre petite Catherine. Sa mère ne pouvait la faire sortir, puisqu'elle n'était pas capable de marcher; elle l'avait apportée avec ses meubles dans la mansarde qu'elle avait louée, et depuis ce temps-là Catherine n'était jamais descendue. Sa mère l'habillait le matin, l'installait sur une chaise, près de la fenêtre en été, près de la cheminée en hiver, et vaquait à ses occupations sans s'occuper d'elle davantage : elle n'avait pas le temps de l'amuser. Catherine restait là, immobile, souvent oisive. Elle ne savait point lire : qui le lui aurait appris? Elle regardait le petit coin du ciel qu'on pouvait apercevoir de sa fenêtre, entre les hautes cheminées qui hérissaient les toits voisins; elle suivait de l'œil les nuages qui passaient et les hirondelles qui traçaient leurs grands cercles dans l'air, et elle soupirait quand elle entendait les cris joyeux et les pas pressés des enfants qui sortaient de l'école. Elle penchait alors la tête pour regarder ses pauvres pieds et ses pauvres jambes à elle, qui pendaient inertes et flasques comme les jambes d'une vieille poupée qui n'a plus de son. Il y avait bien longtemps qu'elle était ainsi; pour elle, elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été autrement.

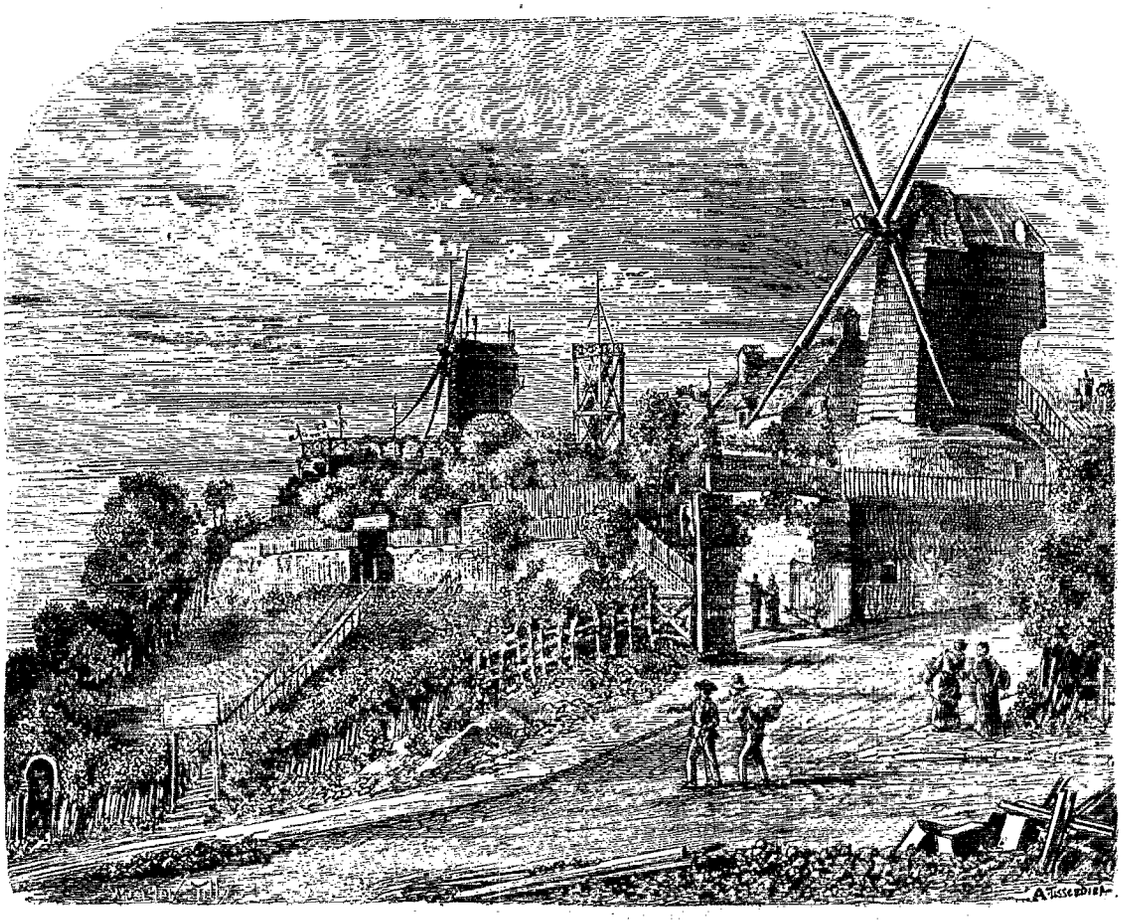
Sa mère n'avait commencé à s'inquiéter d'elle que quand elle l'avait vue rester immobile à terre à l'âge où tous les enfants commencent à marcher; peu à peu il avait bien fallu s'avouer que l'enfant avait quelque chose qui n'était pas naturel. On l'avait montrée à un médecin qui n'avait ordonné que des remèdes insignifiants, pensant probablement que ceux qui auraient pu amener de l'amélioration n'étaient pas à la portée des parents; et Catherine avait grandi sans qu'aucun changement se produisît dans son état.

Son père, attristé de la voir ainsi, en avait pris de l'humeur; il avait déserté le logis et avait fini par n'y plus revenir, ce qui n'avait pas été un grand malheur, vu qu'il n'y apportait plus rien et n'y paraissait que pour maltraiter la mère et l'enfant. La pauvre mère avait changé de ville, et élevé sa fille comme elle avait pu. L'enfant avait bon cœur et bonne volonté; elle aurait bien voulu travailler et demandait souvent de l'ouvrage; mais quand elle avait épluché les légumes de leur maigre repas ou raccommodé quelques pièces du linge que sa mère avait à repasser, la sueur lui perlait sur le front, et elle laissait retomber sur ses genoux ses petites mains tremblantes. Elle s'allanguissait de plus en plus; elle était arrivée à douze ans, et n'en paraissait pas plus de neuf. Comment en eût-il été autrement? Ce qui fait la vie, la force, le développement des enfants, la lumière, l'air, le mouvement, le soleil, elle ne l'avait pas, elle ne pouvait pas l'avoir. Comment sa mère aurait-elle pu dérober au travail qui suffisait à peine à les faire vivre le temps nécessaire pour la porter sur une promenade et l'y laisser respirer à son aise? Catherine vivait jour et nuit dans l'air étouffant de la mansarde, où sa mère allumait du charbon dès le matin pour repasser du linge tant que le jour durait. Un rare rayon de soleil s'y

glissait en été, aux dernières heures du jour, et quelle joie c'était pour la petite recluse de voir danser les grains de poussière dans cette raie lumineuse! Mais dès que les jours devenaient courts, le soleil disparaissait pour six mois, et Catherine le regrettait comme un ami absent. Comme l'hiver était long, triste et froid! Les jours s'ajoutaient aux jours, tous semblables, n'apportant ni joie ni espoir; car l'enfant avait souvent entendu les voisines qui venaient voir sa mère exprimer tout haut leur indiscrète pitié pour cette pauvre petite qui ne marcherait jamais et que le bon Dieu devrait bien reprendre. Catherine craignait que ce ne fût aussi l'avis de sa mère, et elle aurait trouvé la chose toute simple, car son plus grand chagrin était encore de se sentir incapable de rendre service à personne. Mais si elle avait quelquefois pensé à sa mort à elle, l'idée ne lui était jamais venue qu'elle pût perdre sa mère, et ce coup l'accabla. « Oh! mon Dieu! dit-elle à Nanette qui essayait de la consoler, j'avais ma mère et je me trouvais malheureuse! Qu'est-ce que ce sera donc à présent? » *La suite à la prochaine livraison.*

LES MOULINS DE LA BUTTE MONTMARTRE.

La *butte Montmartre* n'est plus ce qu'elle était jadis; mais ce qui en reste est encore assez curieux pour mériter qu'on la visite. Située à quelques pas, pour ainsi dire, d'un des plus riches, des plus bruyants, des plus mondains



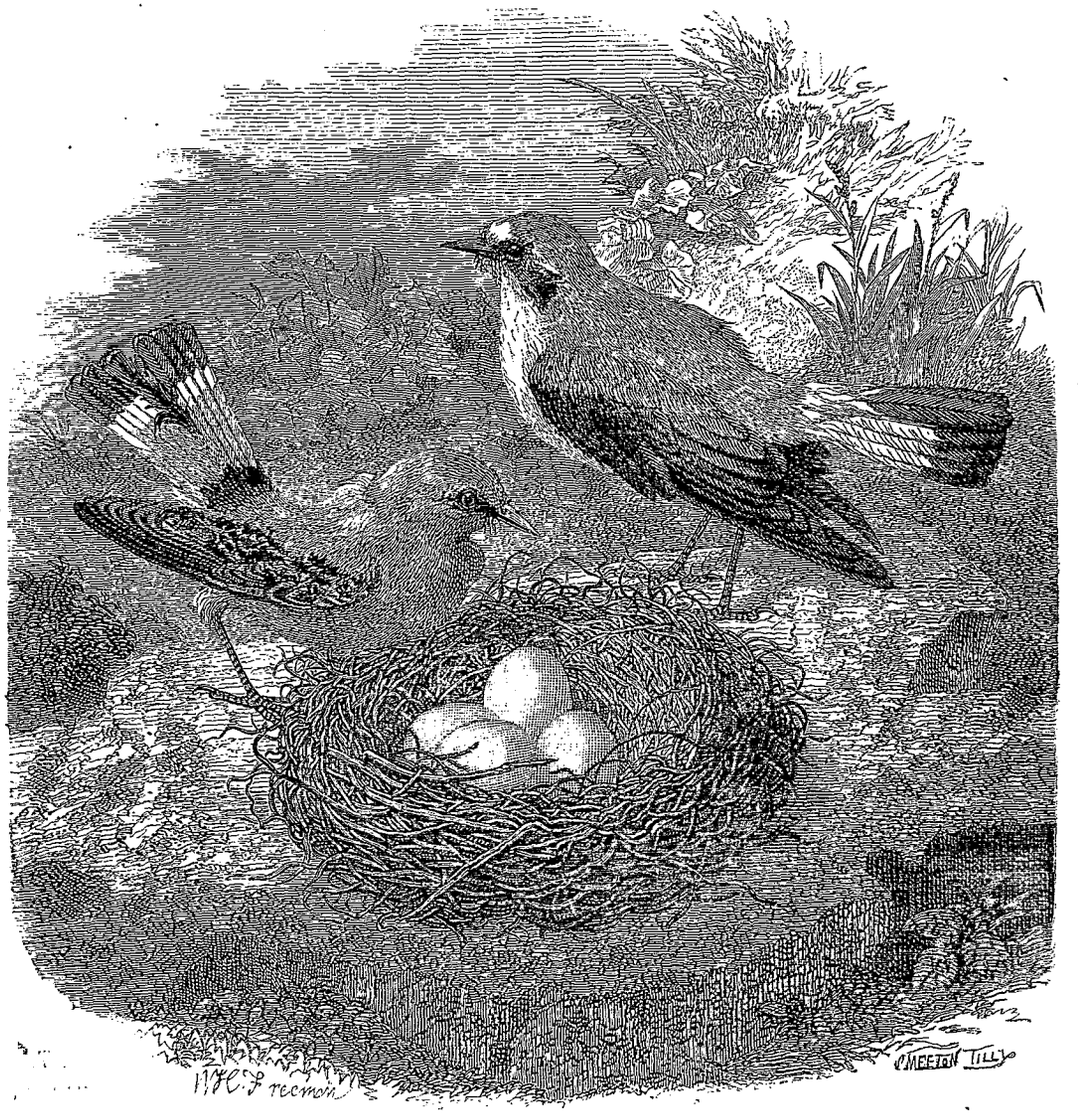
Montmartre. — Le Moulin de la Galette. — Dessin d'Albert Tissandier.

quartiers de Paris, elle offre le spectacle d'un village modeste, tranquille et silencieux. On y voit des rues étroites et tortueuses, des maisons ou plutôt des masures comme on n'en trouverait plus que dans les plus petites villes de la province la plus reculée, des constructions en planches déjetées et disjointes, qui ne tiennent que par habitude. On y voit aussi des maisons de campagne qui se cachent dans la verdure comme des nids, et des jardins en terrasse qui s'étagent sur les pentes, enclos ou soutenus par de vieilles murailles à contre-forts.

Montmartre était autrefois couvert de moulins; au dix-huitième siècle, on en comptait encore un grand nombre : il y avait le moulin Neuf, et naturellement aussi le moulin Vieux; il y avait les moulins de la Poule, de la Lancette, de la Grande-Tour, de la Vieille-Tour, du Palais, de la Béquille, de la Galette, des Brouillards, de la Fontaine Saint-Denis; on citait encore les moulins Radet, Paradis, Butte-à-Fin. Aujourd'hui, il n'en reste plus que trois, dont deux en fort triste état. Comme ils sont sur un des points culminants de la butte, on y a disposé des escaliers et des plates-formes qui en font de véritables observatoires. La vue est très-belle : on voit de cet endroit, en se tournant vers le sud, tout Paris, le bois de Boulogne, le mont Valérien; et en regardant vers le nord, la vallée de la Seine, la plaine Saint-Denis, et l'entrée de la vallée de Montmorency.

Par certains soirs, rien n'est plus grandiose que le spectacle de ces milliers de toits aux couleurs les plus variées, de ces dômes, de ces flèches, de cet horizon vague et infini de verdure et de collines qui se baignent dans une vapeur d'or et de pourpre. On va souvent chercher bien loin ce qu'on a sous la main, et il est tel paysage fort vanté qui ne vaut pas le point de vue des moulins de la butte Montmartre.

LE TRAQUET MOTTEUX.



Le Traquet motteux et son nid. — Dessin de Freeman.

Ce petit oiseau est commun dans nos campagnes. On le rencontre dans les champs nouvellement labourés, perché par terre sur le sommet d'une motte. Quand on approche de lui, il s'envole, mais il ne va pas loin; il rase le sol et se pose bientôt sur une autre motte de terre. En volant il découvre la partie blanche de sa queue, ce qui lui a fait donner par les habitants de la campagne et par les chasseurs le nom vulgaire de « cul-blanc. » On le trouve également dans les jachères et les friches, où il voltige de pierre en pierre, de buisson en buisson. Jamais on ne le voit s'élever en l'air et se percher sur les arbres. Quand il est posé, il balance sa queue et fait entendre un petit cri composé de deux notes : *ti-trac, ti-trac.*

Le motteux a un joli plumage. La tête et le dos sont d'un gris cendré, un peu bleuâtre; les ailes sont noires. Une ligne noire descend obliquement de l'angle du bec, encadre l'œil et s'étend en s'élargissant jusque sur le cou. Le front, la poitrine et le ventre sont blancs. La queue, d'un beau blanc dans les deux tiers de sa longueur, se termine par une bande noire. La femelle est moins bien marquée que le mâle; une teinte générale d'un gris roussâtre sur le corps, d'un brun foncé et inégal sur les ailes, remplace l'agréable contraste du blanc et du noir.

Les motteux font leur nid dans les terres labourées, ou parmi les pierres dans les friches sablonneuses et arides. Souvent ils le placent dans les carrières, dans les trous d'où l'on tire du sable, sur les talus pierreux des fossés. Le nid est assez grossièrement construit de petits rameaux secs, de racines fibreuses, de plumes, de toute sorte de matériaux. Quelquèfois, lorsqu'il est caché sous une pierre ou sous une motte de terre, cet abri naturel est doublé d'une sorte de plafond fabriqué par l'oiseau. La femelle y dépose cinq ou six œufs d'un bleu verdâtre pâle.

On élève rarement le motteux en cage. Son chant, assez médiocre, a le défaut d'être interrompu au milieu par quelques notes criardes. Cependant un ornithologiste parle de lui favorablement et le recommande aux amateurs d'oiseaux : « Si vous aimez la danse et la musique, dit-il, le motteux sera votre favori. Il danse et chante toute l'année; il faut surtout en mettre deux ensemble,

et il est amusant de les voir jouer en chantant. Ils se poursuivent, font des pirouettes, étendent gracieusement leurs ailes, et animent le petit théâtre de leur cage avec un accord qui prouve leur bon caractère. »

M. Sweet, dans son livre sur les *Oiseaux chantants*, n'a pas moins bonne opinion de ces passereaux : il ne doute pas qu'au chant et à la danse ils ne pussent joindre la parole si l'on s'y prenait de bonne heure pour leur apprendre à parler.

LIVRES PERDUS OU INTROUVABLES

ET EXEMPLAIRES UNIQUES.

Le bibliophile Quérard a laissé de nombreuses liasses de notes sur la science des livres qui fut la passion de toute sa vie (1). Gustave Brunet, autre savant bibliophile, est devenu acquéreur de ces papiers, desquels il a dégagé un dossier portant le titre ci-dessus, et qu'il a publié récemment à Bordeaux, après l'avoir enrichi de quelques indications personnelles. Ce sujet est séduisant pour les curieux et n'est pas dénué d'intérêt pour le public. Tout le monde comprend l'utilité d'un ouvrage qui aidera les bibliothécaires et les amateurs à retrouver des livres français égarés dans ces vieilles caisses que les familles ont reléguées aux greniers depuis plusieurs générations, ou bien ignorés sur les rayons de quelques bibliothèques seigneuriales dans les pays étrangers.

Parmi les ouvrages à rechercher, on peut citer une quatrième édition des *Essais* de Montaigne. La première et la seconde furent imprimées en 1580 et 1582 à Bordeaux, chez Simon Millanges, en deux tomes in-8; la troisième, à Paris, chez Jean Richer, en 1587. L'année suivante parut encore, à Paris, et annoncée comme la cinquième édition (ce que l'auteur vivant pouvait contredire) celle d'Abel Langelier, 1588, in-4°, qui contient, pour la première fois, le troisième livre des *Essais*. Une quatrième édition a donc dû être faite; mais, jusqu'à ce jour, elle n'a point été rencontrée. Ce n'est pas seulement par curiosité de collectionneur qu'il serait bon de la connaître, mais parce que Montaigne, à chaque réimpression, revoyait et modifiait son œuvre, *avec plus de soin qu'il ne l'avoue*, dit M. Gustave Brunet.

Suivre la marche et les tâtonnements de la pensée chez ce grand douteur est une de ces joies de haut goût dans lesquelles se délectent les érudits. En comparant les nuances des idées, en se reportant aux agitations de l'époque, en scrutant les motifs d'un mot mis à la place d'un autre, on pénètre dans les sentiments les plus enveloppés de l'auteur, dans ses préoccupations, et il semble qu'on fasse revivre devant soi cet ingénieux philosophe du seizième siècle, ou qu'on le surprenne parlant tout haut dans la galerie où il promenait ses pensées.

La liste des livres signalés dans l'œuvre posthume de Quérard en contient un dont on ne sait que le titre. L'heureux mortel qui en ferait la trouvaille deviendrait presque célèbre du coup. C'est l'*Historique description du solitaire et sauvage pays de Médoc, par feu M. de la Boëtie, conseiller du Roi en sa cour de Parlement, à Bordeaux*, etc.... *Bordeaux, Millanges, 1593, in-12.*

Elle est mentionnée dans la *Bibliothèque historique de la France*, par Favret de Fontette, sous le numéro 2230, avec cette note : « On a joint à cette description quelques vers du même auteur qui ne se trouvent pas dans l'édition qu'avait donnée de ses œuvres Michel de Montaigne. »

On cherche cette *Historique description* depuis un siècle. Baurein, dans ses *Variétés bordelaises*, la demandait en 1784. M. Lainé, l'ancien président de la Chambre des députés sous la restauration, s'en est longtemps occupé. Beuchot, Techener, n'ont pas été plus heureux. Son existence a été mise en doute. Mais le titre donné par Favret de Fontette est très-détaillé, et le renseignement qu'il ajoute sur les vers accompagnant l'édition citée, démontre évidemment que le livre a été vu au moins par un de ses collaborateurs; de sorte qu'on ne découvre aucun motif pour accuser d'erreur la *Bibliothèque historique*, ce monument d'érudition et de recherches.

Notre recueil a déjà donné (t. XVIII, 1850, p. 182) des vers de la Boëtie. On y remarque celui-ci, qui correspond bien au titre de l'ouvrage perdu :

O Médoc, mon pays solitaire et sauvage!

Il paraît donc assez naturel que la Boëtie, très-porté à écrire ses pensées, ait fait la description de son pays qui était « plus plaisant à ses yeulx » que tout autre. Ce pays était peu connu, placé « au bout du monde », et la Boëtie déclare que pour cela même il «l'en aime mieulx. » N'est-ce point là, dans son domaine de Germinian, qu'il s'est fait transporter aux approches de la mort?

Aujourd'hui, dans ce *solitaire et sauvage Médoc*, s'étalent les riches vignobles, fortune de la Gironde, et se pressent des châteaux aussi opulents que multipliés. En y songeant, on a peine à se reporter à l'époque où l'auteur de la *Servitude volontaire* en habitait les confins. Ainsi l'industrie humaine transforme la surface du sol, et les obscurs travailleurs y inscrivent leurs travaux, substituant aux mélancoliques bruyères les ceps de vigne chargés de grappes joyeuses, tandis que parfois les œuvres des écrivains éminents disparaissent et se perdent.

(1) Pour peu qu'un écrivain se soit occupé de recherches, il a dû consulter *la France littéraire* de cet infatigable érudit, où l'on trouve l'indication des ouvrages produits par les savants, historiens, gens de lettres, etc., littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles. Quérard a publié aussi les *Supercheries littéraires dévoilées*, ou galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, etc., et en outre une immense quantité de fragments bibliographiques.

LE POTAGER D'APPARTEMENT.

PERSILLÈRE. — COUCHES A CHAMPIGNONS.

Parmi les végétaux qui entrent dans les préparations culinaires, il en est peu qui soient plus utilement employés que le *persil* et les *champignons*. Le persil entre dans la préparation de presque tous les mets, et orne les plats de friture, de bœuf, etc. Quant aux champignons, combien de sauces doivent toute leur valeur à leur arome délicat! Aussi entend-on souvent les maîtresses de maison se plaindre que le persil disparaisse complétement pendant l'hiver ou devienne hors de prix, et qu'il soit souvent si difficile et même impossible (à la campagne, par exemple) de se procurer des champignons fraîchement cueillis : aussi nous saura-t-on peut-être gré d'indiquer les moyens de cultiver chez soi, toute l'année, à Paris même, persil et champignons.

Les Hollandaises, si appliquées dans tout ce qui concerne le confort, ont inventé la *persillère*.

Qu'on se figure un énorme pot cylindrique percé de trous tout autour. Dans ce pot, on jette un peu de terre, puis on fait passer la racine de plants de persil au travers des trous, en laissant au dehors les feuilles depuis leur base; on met dessus une seconde couche de terre; on garnit la seconde rangée de trous comme la première, et ainsi de suite. Au sommet du vase, on plante quelques pieds de persil verticalement. Pour faciliter et régulariser l'arrosage, on peut introduire au centre de la persillère,

jusqu'au fond, un tube de terre cuite percé de trous, et dans lequel on verse l'eau. On coupe toutes les feuilles d'un même pied d'un seul coup, et on s'arrange de façon à avoir fauché tous les pieds les uns après les autres à la fin du mois. A cette époque, le premier plant coupé est couvert de nouvelles feuilles, et on recommence. En hiver, on place la persillère à la cuisine, près de la fenêtre, sans quoi les plantes s'étioleraient.

On n'a besoin de renouveler les plants de persil que tous les deux ans. On vend à Paris des persillères en terre cuite, assez élégantes, 3 fr. 50 c. seules, et 6 francs avec le tube d'arrosement; mais nous croyons qu'il est tout aussi bon de se servir d'une boîte ou d'un pot à fleurs de grès que l'on perce soi-même.

On peut aussi semer le persil dans quelque pot que ce soit, et, six semaines plus tard, il lève.

Le temps est loin où Adrien Tournebus croyait expliquer la production des champignons en les comparant aux bulles qui se forment à la surface d'un fer chaud sur lequel on laisse tomber de l'eau. Aujourd'hui nul n'ignore que le champignon est la *fleur* d'une plante souterraine qui apparaît, lorsqu'on creuse le sol, sous la forme de filaments blanchâtres entremêlés et velus. Dans le commerce, on donne à ces filaments le nom de *blanc de champignon*, et on les vend 1 franc le mètre carré.

On se sert de deux procédés différents pour faire des couches de petites dimensions, qui suffisent à alimenter les cuisines d'une maison bourgeoise.

Voici le procédé du baron Vanderlinden. Dans un tiroir de sapin verni à l'intérieur, il met de la bouse de vache séchée et fortement humectée d'eau dans laquelle il a fait dissoudre du salpêtre. « Je la fais tasser, dit l'agronome belge, avec les pieds, à l'épaisseur de 10 centimètres environ, toujours en y mêlant un peu de terre jetée à la main ; je sème ensuite le *blanc de champignon*, sans le briser trop, avec un peu de terre et de bouse de vache (5 centimètres seulement); après l'avoir entassée, je couvre le tout de 25 millimètres de terre ; si la terre se dessèche trop, il faut l'arroser légèrement et à plusieurs reprises, pour humecter également la couche sans la noyer ou la détériorer, et, *deux mois* après, elle sera couverte de champignons et ne cessera plus d'en donner abondamment pendant *deux années*. A cette époque, il faut la démolir pour renouveler la bouse et la terre, mais on peut se servir du même *blanc de champignon*, lequel a doublé de volume. Lorsqu'on cueille les champignons, il faut les tordre vivement afin de les détacher sans détruire les jeunes agglomérés autour de leur base. »

Indiquons maintenant le procédé du docteur Labourdette. Il se sert d'un sol humide composé de terre végétale de maraîcher et couvert de sables et graviers de rivière (25 centimètres); sur ces graviers, il dispose un lit de 15 centimètres d'épaisseur de plâtras de démolition, et y sème son blanc ; le docteur l'obtient en secouant, de façon à en faire tomber les graines ou spores microscopiques, un chapeau de champignon au-dessus du sable humecté d'eau. Il arrose sa couche avec de l'eau contenant assez de salpêtre pour qu'il en tombe deux grammes par mètre carré de couche. Six jours plus tard se développent de monstrueux champignons, pesant 600 grammes (plus d'une livre) en moyenne. Nous en avons mangé, et nous pouvons répondre que leurs dimensions gigantesques n'influent en rien sur leurs qualités culinaires.

Le procédé du docteur Labourdette ne peut guère être mis en pratique que dans une cave; mais celui du baron Vanderlinden est applicable partout : dans la cuisine, sur les bibliothèques, derrière les étagères de fleurs, dans les greniers et les écuries. Seulement, selon l'excellente observation de M. Salles, il est bon, lorsqu'on veut opérer dans une pièce éclairée, de couvrir la couche à champignons d'un lit de cette mousse veloutée, fine et serrée, qui tapisse les arbres.

L'établissement d'une couche de *1 mètre carré* de surface coûte : fumier, 1 fr. 50 c.; blanc, 1 franc; en tout, 2 fr. 50, et donne chaque jour environ une livre de champignons valant de 50 à 75 centimes; par an, 225 francs.

Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient s'occuper des couches à champignons à tenter de multiplier par des procédés analogues les *ceps*, la *morille*, la *chanterelle*, les *clavaires*, la *truffe*, etc., tous les cryptogames qui, jusqu'ici, ne se recueillent qu'à l'état sauvage. S'ils arrivaient à en rendre la culture aussi aisée que celle du champignon du commerce (mousseron comestible), ils auraient rendu un grand et service à l'art du maraîcher.

ÉLOCUTION.

Il existe une faculté que chaque homme devrait cultiver suivant sa capacité, mais que généralement le peuple néglige, c'est la facilité d'exprimer ses idées. L'homme n'a pas été créé pour renfermer sa pensée en lui-même, mais pour lui donner une voix et l'échanger avec d'autres pensées. La parole est une des grandes distinctions entre nous et la brute. Notre puissance sur les autres n'est pas tant dans les idées qui sont en nous que dans la puissance de les produire. Un homme d'une vigueur intellectuelle plus qu'ordinaire peut n'être qu'un zéro dans la société, faute de savoir parler. Non-seulement on acquiert de l'influence sur les autres, mais encore on aide grandement à sa propre intelligence en donnant à sa parole une expression nette, précise, puissante. Nous nous comprenons mieux, nos conceptions deviennent plus claires par l'effort même que nous faisons afin de les rendre claires pour ceux qui nous écoutent.

Notre rang dans la société dépend beaucoup de cette facilité d'expression. La principale distinction entre ce que nous appelons l'homme du monde et l'homme du peuple, consiste en ce que le dernier est gauche dans ses manières et manque de justesse, de clarté, de grâce et de force d'expression. L'homme qui ne peut ouvrir la bouche sans violer une règle de grammaire, sans parler avec un accent barbare ou grossier, sans montrer son manque d'éducation, ou sans obscurcir sa pensée par un langage confus ou maladroit, ne peut occuper la place à laquelle son bon sens lui donnerait des droits. Pour avoir des rapports avec la bonne société, il faut parler comme elle. Aussi je suis charmé qu'on enseigne la grammaire et une prononciation correcte dans les écoles publiques. Ce ne sont pas là choses futiles ni superflues pour personne. Elles permettent d'acquérir dans le monde ces avantages d'où dépend souvent notre perfectionnement. Acquérir une certaine facilité de parole devrait entrer dans tous les plans d'éducation personnelle. (1)

TRAVAIL.

Nul ne peut travailler honnêtement pour lui-même sans travailler utilement pour tout le monde. BASTIAT.

LES MAISONS D'ÉCOLE DES ÉTATS-UNIS.

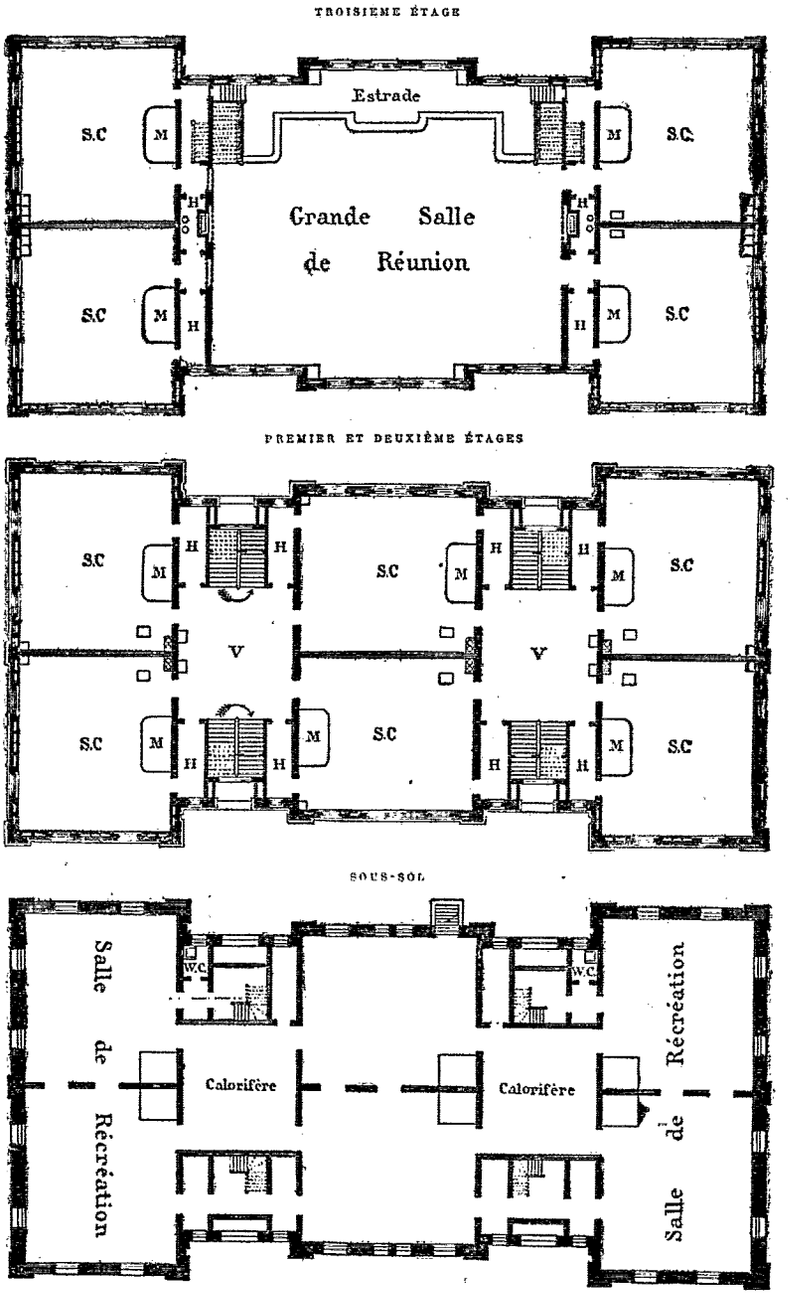
Lorsqu'il s'agit de l'instruction nationale, les Américains n'hésitent devant aucune dépense. Ils ont fait de leurs maisons d'école des édifices véritablement somp-

(1) Channing.

tueux. M. Hippeau, notre compatriote, après les avoir visitées, écrivait :

« Les plus modestes écoles rurales des États-Unis n'ont rien à envier aux écoles primaires des grandes villes de l'Europe, et aucune de celles-ci n'en possède qui puisse soutenir la comparaison avec celles de New-York, de Brooklin, de Boston, de Baltimore, de Washington, de Saint-Louis, de Chicago, etc... »

Les écoles américaines ne sont pas bâties sur un modèle uniforme. Telle école est bâtie dans le style gothique, telle



Plan de l'École Prescott, à Boston. — S.C. Salle de classe. — M. Chaire du maître. — H. Vestiaire. — V. Vestibule.

autre dans celui de la renaissance; l'une ressemble à un château du moyen âge, telle autre à une préfecture; il y en a qui sont construites en briques rouges, et d'autres qui, comme le collége Girard, sont en marbre blanc. Mais quel que soit l'aspect extérieur, on trouve toujours au dedans un aménagement judicieux et confortable.

La ventilation et le chauffage ont été, dans les écoles nouvellement construites, l'objet d'une attention toute particulière, et l'on est arrivé à renouveler fréquemment l'atmosphère des salles de classe, tout en évitant les courants d'air nuisibles.

Si l'on est en hiver, et si l'enfant est venu à l'école pendant la pluie ou la neige, il trouve dans le vestibule un grand feu où il peut sécher ses habits humides et ses souliers mouillés; à côté de la classe est un vestiaire où il dépose son chapeau, son parapluie, et où il trouve des robinets et des lavabos pour se laver les mains et la figure. Une fois entré en classe, il est confortablement assis sur un siége à dossier, ce qui fait qu'il se tient droit; la salle est bien propre et bien éclairée; le maître est doux et bienveillant, souvent c'est une femme; tout contribue à rendre le séjour de l'école agréable, l'enseignement qu'on y donne attrayant et pour ainsi dire maternel.

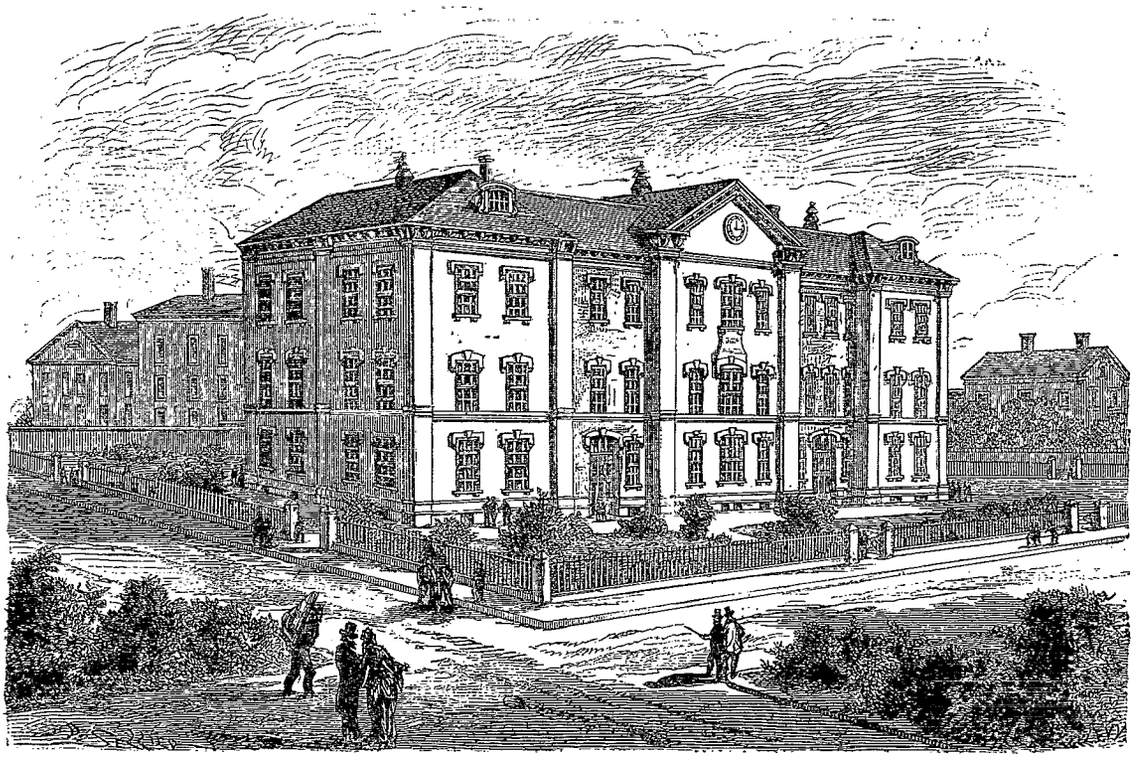
Jusqu'en 1848, on ne pratiquait en Amérique que le système des écoles *classées*, qui consiste à n'avoir qu'une seule classe, divisée en sections, sous la direction d'un maître unique : de cette façon, l'école ne comprend qu'une salle et une ou deux chambres où les élèves vont réciter

leurs leçons à des sous-maîtres. Ce système, très-imparfait, est aujourd'hui presque entièrement abandonné; il a fait place à celui des écoles graduées; l'école est alors divisée en un certain nombre de classes, qui sont en général de 50 à 60 élèves, et qui ont chacune un maître spécial et une salle distincte; les élèves ne peuvent passer d'une classe inférieure à une autre plus élevée qu'après avoir atteint un certain degré d'instruction : tel est le caractère principal de l'école graduée (*gradued school*).

Cette dénomination générale comprend trois degrés d'enseignement : l'école primaire (*primary school*), l'école de grammaire (*grammar school*) et l'école supérieure (*high school*). Les enfants entrent à l'école primaire vers l'âge de cinq ou six ans, et sortent de l'école supérieure vers dix-huit ans. Le cours d'études pour chaque degré est d'environ quatre ans.

Les trois écoles peuvent être installées dans un même bâtiment dont elles occupent chacune un étage : c'est ce qui se fait à New-York; mais souvent elles sont établies dans des bâtiments séparés, comme à Boston.

La première école qui ait été construite d'après le système des écoles graduées, a été l'école Quincy, bâtie à



École Prescott, à Boston (Massachusetts). — Dessin de Sellier.

Boston en 1848. Elle était plus grande que toutes les écoles qui existaient avant elle; elle contenait douze salles de classe, ayant chacune leur maître, et avait 660 places, ce qui était considérable à une époque où les écoles les plus nombreuses ne dépassaient pas le chiffre de 400.

L'école Quincy a servi en quelque sorte de type à toutes les écoles construites depuis, non-seulement à Boston, mais dans toute l'Amérique.

Dans ces écoles, on réserve au dernier étage une vaste salle qui peut contenir tous les élèves de l'école; chaque jour, à certaines heures, on les réunit pour exécuter sur place des mouvements gymnastiques, ou pour chanter des chœurs avec accompagnement de piano. En Amérique, il est vrai, le piano fait partie du mobilier scolaire; dans la seule année 1861, la ville de New-York a consacré près de 35 000 francs à l'achat de ces instruments.

Les personnes qui se sont occupées d'éducation aux États-Unis attachent beaucoup d'importance à ces exercices en commun et considèrent comme essentielle la salle de réunion. A Philadelphie, par exception, les différentes classes sont séparées par des cloisons vitrées, montées sur des châssis qui peuvent glisser sans effort, et, à un moment donné, toutes les classes d'un même étage n'en forment plus qu'une seule; de cette manière, les élèves sont réunis en un instant, sans bruit, sans déplacement et sans perte de temps.

Les hommes spéciaux condamnent la tendance à augmenter indéfiniment le nombre des classes et le nombre des élèves. Il faut que l'école soit assez nombreuse pour que l'on puisse opérer entre les élèves une bonne classification d'après leur degré d'instruction; mais il y a une limite qu'il ne faut pas dépasser, et qui ne peut être déterminée que par l'expérience. M. Philbrick, ancien surintendant de l'État de Massachusetts, un des hommes les plus compétents en cette matière, estime qu'une école de grammaire qui reçoit des élèves de huit à seize ans doit avoir au moins 500 élèves. A Boston, chaque école a ordinairement quatorze classes et environ 800 élèves : on ne doit pas aller au delà.

M. Philbrick condamne également les écoles trop monumentales. « Nous avons besoin, dit-il sagement, non de belles écoles pour les montrer aux étrangers, mais de bonnes écoles où l'on reçoive une solide instruction. » Il est d'avis qu'une école ne doit pas avoir plus de trois étages, et qu'il serait préférable d'en avoir seulement deux, comme cela se fait à Baltimore.

L'école Prescott, que représente notre gravure, dépasse les limites indiquées par M. Philbrick, car elle comprend seize classes et peut recevoir 900 élèves. C'est une école de grammaire bâtie il y a une dizaine d'années, et une des plus belles de Boston.

Le bâtiment est en briques rouges; on n'a employé la

pierre de taille que pour le soubassement et pour l'encadrement des portes et des fenêtres; la toiture est en ardoise.

Derrière l'école s'étend une vaste cour dont une partie est pavée et l'autre est plantée d'arbres. Lorsque le temps est mauvais, les enfants prennent leur récréation dans les deux salles qui ont été disposées à cet effet dans le sous-sol. Entre ces deux salles est placé le calorifère à eau chaude qui sert pour toute l'école.

Toutes les fenêtres sont munies, à l'intérieur, de persiennes qui permettent de mesurer la lumière. Du côté du nord et de l'ouest, les croisées sont doubles.

Le premier et le second étage comprennent chacun six classes de 55 élèves, ayant leur vestiaire spécial et séparé. Au troisième étage se trouvent quatre classes seulement et une grande salle de réunion.

Toutes les classes sont en communication avec le directeur au moyen de sonnettes et de tubes acoustiques.

L'école Prescott a coûté fort cher; le terrain a été payé 40 000 francs, et la dépense totale, en y comprenant les appareils de chauffage, l'ameublement, etc., s'est élevée à plus de 550 000 francs.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

L'homme est capable de se perfectionner, de s'achever; la substance de sa nature est imparfaite, mais douée de liberté et de volonté pour se compléter en bien ou en mal, selon qu'il lui plaît, et prendre une forme bonne ou mauvaise, car elle est également apte à recevoir l'une ou l'autre, comme une cire malléable. L'homme acquiert ce complément de sa nature en étant bon ou mauvais, ce qui permet de qualifier ses actes. Par la vertu, l'âme libre s'accroît; elle décroît par le vice : être vicieux, c'est s'amoindrir et descendre les degrés qui aboutissent au néant.

Louis DE LÉON, *Nombres* (1527-1588).

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 373.

III. — DEUX DEUILS.

On venait d'emporter de la maison le corps de l'ouvrière, et Mme Loghouët, qui avait de sa fenêtre vu sortir le pauvre convoi, songeait, assise seule dans sa chambre, à l'autre convoi qui avait emporté toute sa joie... Un bruit de pas la tira de sa rêverie : Nanette venait d'entrer.

— Voilà qui est fini, Madame! Je reviens de l'église : les voisins ont promis d'aller jusqu'au cimetière, et de faire mettre la croix sur la fosse. J'ai dit à la petite que Madame avait bien voulu payer le service et la tombe; la petite est très-reconnaissante, et elle désirerait remercier Madame, quand Madame pourra venir la voir...

— Où est-elle, cette pauvre enfant?

— Dans le petit bosquet du jardin : je l'ai portée là, parce que c'est loin, pour qu'elle n'entendît pas qu'on emportait sa mère...

— Et vous l'avez laissée toute seule?

— Oh! elle n'est pas habituée à ce qu'on s'occupe d'elle si souvent; j'irai voir de temps en temps si elle a besoin de quelque chose. Elle avait l'air de trouver le jardin bien beau; on aurait dit qu'elle n'avait jamais vu d'arbres en fleur.

— Je vais la trouver, répondit Mme Loghouët.

Tout en suivant les allées du jardin où elle n'était pas descendue depuis son dernier malheur, la pauvre grand'mère cherchait sur le sable des traces de pas d'enfant, déjà effacées par le vent ou les ondées du printemps; et il lui semblait que la petite Jeanne allait surgir de quelque massif et bondir en riant dans ses bras. Elle arriva ainsi jusqu'au bosquet. Nanette y avait installé Catherine au pied d'un banc de gazon où la pauvre infirme pouvait appuyer ses bras et reposer sa tête.

Depuis deux jours, Catherine, pour ne pas fatiguer sa protectrice, avait retenu ses larmes et paru accepter les consolations qu'elle lui prodiguait. Elle n'avait rien dit quand elle avait vu Nanette mettre un bonnet noir et prendre son livre de messe, et elle s'était laissé emporter au jardin sans faire de résistance; mais elle avait bien compris pourquoi on l'éloignait, et dans quel lieu Nanette allait se rendre. Elle l'avait retenue par sa robe au moment où Nanette allait la quitter, et lui avait dit : — Oh! je vous en prie, donnez-moi une fleur, rien qu'une petite fleur!

— Pour quoi faire? dit Nanette étonnée, en lui mettant dans les mains une grappe de lilas.

L'enfant baisa tendrement la fleur, et la rendit à Nanette en lui disant d'une voix tremblante :

— Voulez-vous la donner de ma part à... à maman?... c'est tout ce qu'elle aura de moi, car je ne saurai seulement pas où ils vont la mettre... et puis, quand je le saurais, je ne pourrais pas y aller!

Émue, la brave fille s'assit auprès de Catherine, et lui expliqua que Madame était très-bonne, et que, grâce à elle, la défunte aurait une tombe séparée avec une croix dessus; et elle promit à Catherine de la porter au cimetière un de ces jours. Puis elle s'échappa pour aller suivre le convoi.

Restée seule, Catherine pleura longtemps; puis, ses larmes, le grand air, le soleil, l'engourdirent peu à peu, et elle dormait profondément quand Mme Loghouët arriva près d'elle.

Elle s'arrêta, restant debout pour ne pas la réveiller, et l'examina quelque temps. — Pauvre créature! se disait-elle, comme elle est chétive et laide! avec sa figure longue, son teint jaune et ses cheveux ternes et plats... Et elle vit! quand ma petite Jeanne qui était si forte et si belle...

Catherine ouvrit les yeux. Elle ne connaissait pas Mme Loghouët, mais elle la devina, et elle chercha des mots pour la remercier de toutes ses bontés, de la dernière surtout. Mais, timide et peu habituée à parler à des étrangers, elle ne put que balbutier : Madame... merci... merci... Ma pauvre mère!...

— Calmez-vous, mon enfant, lui dit Mme Loghouët, qui s'assit sur le banc de gazon. Nanette a soin de vous, j'espère? Soyez tranquille, on ne vous abandonnera pas, et on s'occupe de rechercher votre père ou vos autres parents. En attendant, vous resterez ici.

Catherine ne répondit pas; elle avait épuisé toute son éloquence, et l'idée de son père ne lui inspirait que de la frayeur. Mme Loghouët se tut aussi et se replongea dans ses souvenirs. Au bout d'un instant, un sanglot lui fit lever les yeux, elle regarda Catherine : Catherine pleurait.

— Vous pleurez votre mère, ma pauvre petite? lui dit-elle en se penchant vers elle.

— Non... à présent ce n'est pas à elle que je pensais... excusez-moi, Madame...

Et elle tendait à Mme Loghouët un petit nœud de ruban bleu qu'elle venait de trouver dans l'herbe.

— A qui pensiez-vous donc, mon enfant? lui demanda vivement Mme Loghouët en s'emparant du ruban.

— A la jolie petite demoiselle qui en avait de pareils dans ses beaux cheveux frisés...

— Vous l'avez vue?

— Oui... une fois, elle est descendue de voiture devant la porte, et maman m'a tenue à la fenêtre pour me la faire voir.

— Et c'est pour elle que vous pleuriez, Catherine?

— Oui, Madame... et... pour vous aussi... Oh! pardonnez-moi! reprit-elle vivement, effrayée de son audace.

Lui pardonner! elle ne savait pas, la naïve Catherine, quel baume ses larmes de pitié versaient sur la blessure de l'aïeule, et combien sa tendre et timide compassion lui semblait douce et rafraîchissante auprès des consolations banales qu'elle entendait toute la journée. — Chère petite âme! se dit la vieille dame; elle a tant à pleurer sur elle-même, et elle pleure encore sur moi.

Elle prit la main de Catherine et la serra dans la sienne.

— C'est maintenant à moi de vous remercier, mon enfant; vous m'avez fait du bien.

Catherine leva sur elle ses yeux étonnés; elle se demandait quel bien elle pouvait faire à Mme Loghouët, puisqu'elle ne pouvait pas lui rendre sa petite-fille.

Elle y pensait encore lorsque Nanette arriva et commença à exprimer à Madame, en belles phrases qu'elle avait préparées en route, la reconnaissance de Catherine qui, disait-elle, n'avait sûrement pas été capable de faire ses remercîments elle-même.

Mme Loghouët l'interompit :

— En voilà assez, Nanette; nous nous entendons, l'enfant et moi, et elle a très-bien su me remercier. Ayez soin d'elle; je la trouve bien pâle. Quand vous aurez fini votre ouvrage, il faudra que vous alliez prier M. Dorny de venir la voir.

Mme Loghouët s'éloigna, et Nanette ne manqua pas de faire ressortir auprès de Catherine la bonté de sa maîtresse qui envoyait chercher le médecin pour elle. — Et pourtant, ajouta-t-elle, cela lui fera certainement de la peine de revoir le docteur Dorny, qui a soigné la pauvre petite demoiselle et qui n'a pas pu l'empêcher de mourir. Faut-il qu'elle ait du courage, de ne pas craindre de renouveler son chagrin en le faisant venir!

IV. — MARGUERITE.

— Est-ce que Mme Loghouët aurait déjà trouvé son orpheline, et cette orpheline serait-elle déjà malade? se disait le docteur Dorny en marchant à grandes enjambées vers la maison où l'on réclamait de nouveau ses soins. Il allait vite, aussi vite que le lui permettaient les nombreux saluts qu'il recevait sur sa route et qu'il rendait en s'arrêtant le moins possible; mais ce moins était encore beaucoup. Un coup de chapeau, un signe de tête, un sourire, ne prennent pas beaucoup de temps, et cela suffisait pour les grandes personnes; mais comment refuser une caresse aux enfants qui accouraient au devant de lui, leur bonnet à la main, en criant de leurs voix aiguës : Bonjour, monsieur Dorny! ou qui, trop timides pour parler, se plantaient debout au milieu de la rue pour attirer son attention. Il les connaissait tous; il les avait vus naître, il les avait vaccinés, soignés, sauvés bien souvent, et il ne pouvait se refuser le plaisir de donner à ces bonnes joues rondes une petite tape d'amitié, ou de mettre dans ces bouches qui lui souriaent quelque morceau de gomme ou de sucre d'orge, dont il avait toujours une provision.

Il finit pourtant par arriver chez Mme Loghouët. Les maîtres de la maison étaient sortis, et ce fut Nanette qui lui expliqua de quoi il s'agissait, et qui le mena voir Catherine.

Il allait partir, après l'avoir longuement examinée et questionnée, lorsque M. et Mme Loghouët rentrèrent. Ils amenaient une très-jolie petite fille d'environ quatre ans, blonde et blanche, avec des yeux bleus, qui semblait toute triste et toute effrayée de se trouver avec des inconnus.

— Voilà un enfant que nous allons essayer de prendre, docteur, dit M. Loghouët au médecin. Nous avons de bons renseignements sur ce qu'étaient ses parents : bonnes mœurs, bonne santé. Ils sont morts dans une inondation. Sa tante, qui l'avait recueillie, est veuve et pauvre, et, quoiqu'elle l'aimât beaucoup, elle a consenti à nous la céder, dans l'intérêt de la petite.

— Elle a une aimable figure, dit le médecin en caressant la tête blonde de l'enfant. Mais elle a pleuré : qu'a-t-elle donc?

— Un peu de chagrin de se séparer de sa tante, dit Mme Loghouët; elle s'attachait à elle en criant : Marraine! marraine! et ne voulait pas la quitter. Je n'en suis pas fâchée; cela prouve qu'elle a bon cœur; mais elle se consolera vite : les enfants n'ont guère de mémoire.

— Marraine! gémit la petite fille, qui se remit à pleurer.

Mme Loghouët l'enleva dans ses bras et l'embrassa.

— Viens voir la belle poupée, ma chérie, et les belles images, et les beaux bonbons.

Elle allait sortir, emportant l'enfant, lorsqu'elle s'arrêta :

— A propos, docteur, avez-vous vu cette pauvre fille, la fille de l'ouvrière qui est morte l'autre jour? Que pensez-vous de son état?

— J'ai écrit une ordonnance, Madame; mais ce n'est pas une maladie qu'on puisse guérir en un jour. Pourtant, je ne pense pas qu'elle soit incurable; je ne dis pas qu'elle arrivera à marcher comme vous et moi, mais on peut certainement améliorer sa position. Si elle appartenait à une famille riche, elle guérirait à peu près sûrement; mais avec de simples soins d'hygiène, peu coûteux, on lui fera déjà beaucoup de bien. Seulement ce sera long.

— Commençons toujours, docteur; nous l'avons peut-être pour des semaines ou même des mois, car nous ne voulons pas l'abandonner, et on aura un peu de peine à retrouver son père. Il a changé de ville plusieurs fois depuis qu'il a quitté sa femme, et on ne sait plus où il est.

— Bien, bien; soignez-la, Madame, ce ne sera pas un bienfait mal placé. Je l'ai fait causer : c'est une âme, cette enfant-là. Je reviendrai dans quelques jours. Bonjour, mes chers amis; bonjour, petite : comment t'appelles-tu?

— Nous l'appellerons Jeanne, répondit Mme Loghouët.

— Non, pas Jeanne! Marguerite! interrompit la petite fille. Oh! marraine! je veux aller chez marraine!

Mme Loghouët l'emporta tout en pleurs.

Marguerite, — car elle refusa obstinément de répondre au nom de Jeanne, — se laissa distraire un instant par les bonbons et les joujoux; mais le soir, quand Mme Loghouët la déshabilla pour la coucher dans le petit lit rose et blanc, elle éclata en sanglots, demandant sa marraine, et ne s'endormit qu'à force de pleurer. Le lendemain, à son réveil, nouvelle explosion de désespoir. On essaya, après avoir épuisé les caresses et les amusements, de la gronder un peu; elle se tut, effrayée, mais elle ne toucha pas aux joujoux qui l'entouraient, et resta immobile et morne. Mme Loghouët était désolée.

Cela dura plusieurs jours. Marguerite ne riait pas, ne jouait pas; elle ne se familiarisait pas avec les gens de la maison, elle ne pouvait se décider à appeler Mme Loghouët « grand'mère »; elle ne mangeait presque pas, et les couleurs roses de ses joues s'effaçaient peu à peu. Nanette la trouvait bien ingrate, et elle s'en exprimait hautement de

vant Catherine, qu'elle avait mise au courant de la situation. Nanette était une de ces fidèles domestiques qui croient témoigner leur attachement à leurs maîtres en racontant leurs affaires à qui veut les entendre.

Au bout d'une semaine, Mme Loghouët n'avait rien gagné. Une voisine que la tante de Marguerite avait envoyée savoir des nouvelles de l'enfant (car on lui avait interdit d'y venir elle-même) raconta à Mme Loghouët que la pauvre marraine était triste à la mort, qu'elle ne mangeait plus, et qu'elle disait toute la journée : « Si ce n'était pour le bien de l'enfant, je ne pourrais pas me retenir d'aller la reprendre. » On ne lui laissa voir Marguerite qu'à travers une porte vitrée ; mais la petite reconnut sa voix dans le corridor, et on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'aller la rejoindre. Mme Loghouët secouait la tête et disait : « Je crois que je ne pourrai pas garder cette enfant-là. »

La seule personne de la maison avec qui Marguerite s'apprivoisât un peu était la pauvre Catherine. Aussi la menait-on souvent dans le bosquet où la malade passait toutes ses journées au grand air, par ordonnance du médecin.

Un jour que les deux petites filles s'y trouvaient seules, Catherine entreprit de sermonner Marguerite, et de lui prouver qu'elle devait aimer des gens qui se montraient si bons pour elle.

— Est-ce que vous n'aimez pas Nanette, qui vous fait de si bons gâteaux? lui disait-elle.

— Non. Nanette dit que marraine n'est pas si bonne que la dame; je n'aime pas Nanette.

— Et la dame? elle vous fait tant de caresses!

— J'aime mieux marraine!

Et l'enfant se remit à pleurer.

— Vous n'aimez donc personne ici, Marguerite?

— Si! j'aime toi! dit la petite fille en jetant ses deux bras autour du cou de Catherine.

Catherine l'embrassa.

— Moi aussi je vous aime bien, ma chère petite mignonne ; mais pourquoi m'aimez-vous?

Marguerite hésita un peu.

— Parce que... dit-elle enfin... parce que tu as du chagrin et que tu es malade.

— Eh bien, Marguerite, reprit Catherine en la caressant, il faut aimer beaucoup la dame, parce qu'elle a beaucoup de chagrin. Elle avait une petite-fille qui est morte, et elle ne peut pas se consoler, parce qu'elle ne l'a plus; mais si vous vouliez l'appeler grand'mère et l'aimer, ce serait comme si elle avait retrouvé sa petite-fille, et elle serait consolée. Ne voulez-vous pas l'aimer pour lui ôter son chagrin?

— Oh! si! s'écria l'enfant.

Et, voyant Mme Loghouët qui venait d'arriver, elle se jeta dans ses bras en lui disant :

— Grand'mère, je t'aime pour t'ôter ton chagrin. Es-tu consolée, dis?

Mme Loghouët la couvrait de baisers.

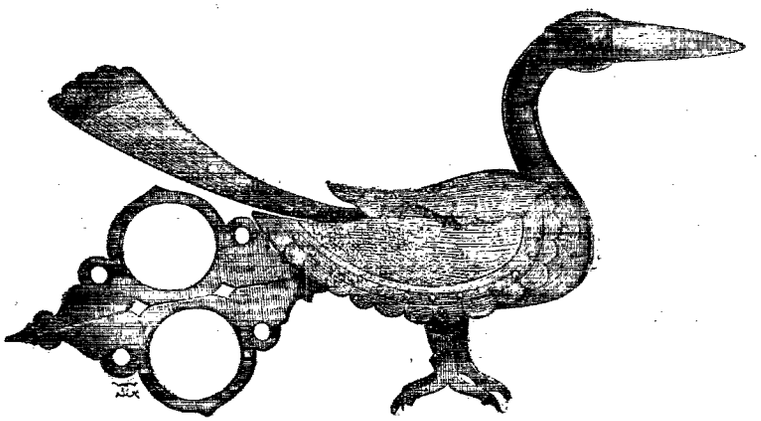
— A présent que tu es consolée, reprit Marguerite, veux-tu me rendre à marraine pour me consoler à mon tour?

La vieille dame posa l'enfant à terre en soupirant. Au bout d'un instant, elle leva les yeux, et rencontra le regard compatissant de Catherine attaché sur elle.

— Merci, ma bonne Catherine, lui dit-elle; le docteur a raison de dire que tu es une âme. Et toi, Marguerite, viens avec moi : nous allons chez ta tante.

La suite à la prochaine livraison.

CISEAUX PERSANS.



Ciseaux de la collection de M. Achille Jubinal. — Fig. 1

Ces ciseaux, dont la forme rappelle celle de l'oiseau sacré des Persans, sont en *métal de Damas;* les ailes et les prunelles sont garnies de petites turquoises.

La branche supérieure, à laquelle les ailes sont adhérentes, recouvre exactement une sorte de boîte formée par le corps.

C'est le bec qui sert de coupant.

Il est assez difficile d'assigner une date exacte à ces ciseaux, qui cependant nous semblent devoir remonter à la fin du seizième ou au commencement du dix-septième siècle.

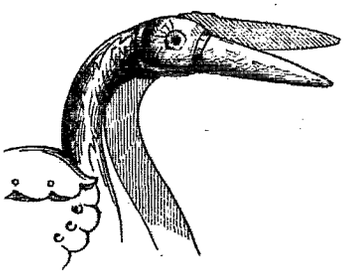


Fig. 2. — Détail.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

BERNARDINO LUINI.



La Madone des Roses, tableau de Bernardino Luini, à Legnano. — Dessin de Chevignard.

La biographie de Luini est des plus obscures : on le fait naître, mais sans preuve positive, vers 1460, à Luino, riant village du lac Majeur. Cette indication d'origine n'a d'autre base jusqu'à présent qu'une similitude de nom, et ce nom varie souvent, de Luino ou Luini, ce qui est tout un, en Lovino; Vasari le transforme même en Bernardino del Lupino dans les trop courtes lignes qu'il consacre incidemment au peintre lombard, à la fin des Vies de Lorenzotto, du Boccacino et de Benvenuto Garofolo. — L'incertitude sur l'époque de sa mort est la même. Luini n'est guère mentionné dans l'histoire qu'à propos d'une aventure romanesque dont il aurait été le héros peu après la grande peste de 1524. — C'est donc à l'aide de ses œuvres innombrables qu'il faut apprécier cette existence mal connue; deux mots semblent devoir la résumer : travail incessant, amour sincère de l'art.

L'influence de Léonard de Vinci sur la manière de Luini est incontestable. Bernardino ne reçut pourtant jamais ses enseignements, du moins d'une façon directe et à titre de disciple; mais il partageait l'enthousiasme excité par l'illustre fondateur de l'Académie de Milan, et l'on sait de tradition qu'il recueillait avec un soin filial ses esquisses et ses moindres croquis. La *sfumatezza* léonardesque apparaît surtout dans ses tableaux de chevalet exécutés à l'huile; la Madone des Roses, du musée Brera, rentre dans cette catégorie.

Quand il emploie la fresque, le peintre, tout en gardant la même douceur pénétrante, se montre davantage ce qu'il

est, un vaillant artiste, prêt à toutes les tâches, ne reculant devant aucune entreprise, si vaste soit-elle ; nomade, mais dans le rayon étroit de sa province, qu'il couvre de ses productions avec une telle abondance qu'il n'est guère de ville lombarde, de monastère du pied des Alpes, sans Madone de Luini. — Il déploie alors des qualités exceptionnelles de clarté dans l'ordonnance, de dignité tranquille, et surtout cette vive compréhension de la beauté féminine et des souplesses de l'enfance qui l'a fait appeler le peintre suave par excellence. — A Milan, devant la décoration de la double église du monasterio Maggiore ; — à Sarono, dans le sanctuaire où il lutte avec Gaudenzio Farrari, 1525 ; — à Lugano, en présence de l'immense Crucifiement de Santa-Maria-degli-Angeli, 1530 ; — on s'exclame comme à l'aspect de découvertes inopinées, et l'on comprend difficilement le rang secondaire où les historiens de l'art ont confiné Luini.

Peut-être, en appelant de l'arrêt, faut-il reconnaître qu'une exécution hâtive nuit parfois à ces œuvres ; leur correction n'est pas toujours irréprochable ; mais comment ne pas savoir gré au peintre d'avoir évité l'emphase et d'avoir conservé avec la foi des vieux maîtres leur naïveté touchante, alors que, partout ailleurs, l'art inclinait déjà vers un paganisme de surface et la convention d'école? — Nous citerons à l'appui de notre dire, non plus une fresque, mais le grand tableau du maître-autel de l'église San-Magno, à Legnano (1).

Dans cette œuvre peu connue des touristes étrangers, l'artiste a traité le thème favori de la Renaissance. La Vierge, tenant l'enfant Jésus, est assise sur un trône recouvert d'un baldaquin ; des anges l'entourent et jouent de divers instruments ; d'autres s'élancent en adoration ; quatre grandes figures d'apôtres et de saints prélats servent de complément à la composition centrale, supportée par une *predella*, tandis qu'au sommet, suivant la disposition usitée à cette époque, le Père éternel contemple et bénit le groupe divin.

Nous recommandons à ceux de nos lecteurs assez heureux pour visiter l'Italie de s'arrêter à Legnano. En ce coin retiré du Milanais brille un des plus radieux chefs-d'œuvre de la peinture, et certainement la perle de Luini.

MANUFACTURE ROYALE DES GOBELINS

ET MANUFACTURE DE DRAPS FINS ET ÉCARLATES DES GOBELINS.

JEAN DE JULIENNE.

On confond quelquefois, dans les écrits modernes, les deux établissements : la *manufacture* (royale, impériale, nationale) *des Gobelins*, qui succéda sous Louis XIII à celle que François Ier avait établie en 1543 à Fontainebleau, et qui, reconstituée et agrandie par Louis XIV, en 1662, existe encore et continue la fabrication de belles tapisseries qui servent de modèles à l'industrie privée. Sous Louis XIV, ce n'étaient point seulement des tapissiers et des teinturiers qui travaillaient aux Gobelins, mais aussi des brodeurs, des orfévres, des fondeurs, des graveurs, des lapidaires et des chimistes.

La *manufacture de draps fins* façon d'Espagne, d'Angleterre et de Hollande, était située rue de la Reine-Blanche et rue Mouffetard (aujourd'hui numéro 259). Cet établissement avait été fondé, en 1667, par Jean Gluck, Hollandais, qui épousa la fille d'un teinturier, François de Julienne. En 1721, Jean de Julienne réunit et transporta rue des Gobelins, numéro 3, les établissements de ses oncles François de Julienne et Gluck. Ce fut lui qui s'était acquis une certaine célébrité dans les arts comme amateur. Il possédait une très-belle collection. On connaît son portrait par Watteau, qui était son ami, et dont il possédait un grand nombre de tableaux. Né en 1686, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1766. Il était très-bienfaisant.

Pendant cinquante ans, il ne cessa de rechercher des tableaux, des dessins, des sculptures, des bronzes, des vases, des armes, des porcelaines. La galerie où il avait rassemblé toutes ces richesses est occupée aujourd'hui par une fabrique de châles. (1)

(1) Petite ville à 28 kilomètres de Milan, sur la route d'Arona ; de Milan on y va maintenant en une heure.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

CONTE SERBE.

Un paysan et sa femme allaient au marché ; ils vinrent à traverser une prairie fraîchement fauchée. L'homme dit à la femme :

— Vraiment ! Celui qui a fauché cette prairie a bien fait son travail ; on dirait qu'il s'est servi d'un rasoir.

La femme se mit en colère.

— Imbécile ! es-tu borgne ou fou ? Ne vois-tu pas que cette herbe a été tondue et non fauchée.

Ils traversèrent ainsi toute la prairie, l'homme affirmant qu'elle était fauchée, la femme soutenant qu'elle était tondue. Aucun des deux ne voulait céder à l'autre.

Ils arrivèrent au bord d'un puits plein d'eau. L'homme plongea sa femme dans l'eau :

— Dis, maintenant, que l'herbe est fauchée et non tondue !

Elle continua de soutenir le contraire de ce qu'il demandait.

Alors, il lui plongea la tête sous l'eau.

— Ose dire un peu, maintenant, que l'herbe est tondue !

Mais elle sortit une main de l'eau, et, avec deux doigts, elle faisait encore le geste de tondre, comme avec les deux lames des ciseaux.

Ce que voyant, son mari la retira de l'eau.

— Mettons, dit-il, que tu as raison ! J'aime mieux croire un mensonge que de commettre un péché et de rester veuf. Car, comme dit le proverbe, même une mauvaise femme est bonne à quelque chose.

SAVANTS EN PROVINCE.

JOUANNET,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT A BORDEAUX.

Il est peu de départements où l'on ne puisse citer quelques hommes remarquables par leurs travaux intellectuels et qui n'ont pu se décider à venir vivre à Paris. L'Institut y eût probablement couronné leurs mérites en les appelant à lui. Ils constituent une de ces richesses morales de la France qui demeurent inaperçues dans les lointains de la province. Notre centralisation universelle les tient dans l'ombre et voile leur nom devant l'Europe, comme elle maintient en sous ordre nos chefs-lieux de départements vis à vis des villes universitaires de l'Allemagne. Celles-ci ont pris rang dans le monde savant et littéraire par le fait même qu'elles sont constituées chacune en centre d'enseignement supérieur.

Qu'un érudit, appartenant à telle ou à telle université célèbre, mette au jour une œuvre de moyenne valeur, cette œuvre profite, par présomption favorable, de toute la réputation attachée au lieu de provenance, et le nom de l'auteur est aussitôt noté par tous les érudits des autres uni-

(1) Alfred Sensier.

versités. En serait-il de même pour les productions des membres d'une académie portant le nom du chef-lieu d'un département français? Là des trésors de science et de zèle se dispersent obscurément par suite de notre constitution territoriale morcelée; ils se dépensent, comme en menue monnaie, entre une multitude de sociétés locales, dont aucune, fût-elle à Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Toulouse ou Rouen, ne peut corroborer son autorité scientifique ou littéraire de l'autorité acquise par le nom de la ville où elle s'est établie. L'émulation n'y trouve pas assez grosses matières où se prendre et s'enflammer; les bibliothèques et les ressources pour l'étude ne s'y peuvent tenir à hauteur suffisante; les conditions politiques et administratives y sont trop dominantes, ou bien les intérêts commerciaux et manufacturiers y effacent tous les autres. Peut-être, en ce moment, la France est-elle près d'entrer dans une voie d'amélioration? C'est du moins le vœu universel; nous pouvons nous en prévaloir pour signaler, dans le *Magasin pittoresque*, quelques notabilités locales qui n'ont point voulu sortir de leurs habitudes modestes et sont demeurées en dehors des renommées dont Paris est le dispensateur autorisé.

De ce nombre fut sans contredit François-Vatar DE JOUANNET, mort à Bordeaux en 1845, âgé de quatre-vingts ans.

Né à Rennes en 1765, d'abord professeur à Paris, puis prote d'imprimerie durant les mauvais jours de la Terreur, il fut expulsé de la capitale par le premier consul, comme ayant pris part à une publication fondée pour défendre les principes de la révolution. Il trouva de nouveau un refuge chez un imprimeur de la Dordogne; mais le prote ne tarda pas à monter dans la chaire du professeur, et fut chargé des hautes classes aux colléges de Périgueux et de Sarlat. Entraîné, vers 1814, sur un plus grand théâtre, il vint s'établir à Bordeaux. Il fut admis, en 1818, dans la société académique formée en cette ville par un petit nombre de lettrés, laborieux et pleins de zèle, mais à peu près perdus alors dans le tumulte des affaires, au milieu des spéculations d'outre-mer, des préoccupations du vignoble et des variations du prix-courant. Aujourd'hui, dans ce même *emporium* commercial, l'étude s'est taillé une large part, et la population s'en préoccupe, les discussions de vins ou de cargaisons de navires laissent assez volontiers une place aux causeries sur les découvertes de la science et sur les nouvelles productions littéraires. Jouannet y trouverait maintenant des émules.

Il était littérateur, érudit, statisticien, archéologue, géologue, naturaliste. Aussi a-t-il rempli de ses notices, de ses éloges nécrologiques, de ses compositions littéraires et de ses recherches scientifiques, les journaux de la Dordogne et de la Gironde, les annuaires, les bulletins de l'Académie, la *Ruche d'Aquitaine*, etc. On lui doit un grand nombre de descriptions historiques et critiques sur des monuments anciens, sur des inscriptions, sur des fouilles et des trouvailles archéologiques et géologiques. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit, vers 1830, parmi ses membres correspondants, et reçut de lui des communications intéressantes. Enfin, pendant les vingt dernières années de sa vie, il s'est consacré à la recherche des antiquités d'Aquitaine et à la statistique de *la Gironde*, ouvrage des plus complets, qui a été publié en trois gros volumes in-4°.

Il jugeait les débris de monuments antiques avec une grande sûreté; les pierres préhistoriques inquiétaient son attention et poussaient son esprit investigateur vers des conséquences aujourd'hui reconnues. Dès 1810, il recueillait, comparait et étudiait les outils de l'âge de la pierre taillée trouvés par les paysans sur le coteau d'*Écornebœuf*, près de Périgueux; il décrivait avec une précision et une sagacité remarquables (*Ruche d'Aquitaine*, 3me volume) la taille des haches et flèches en silex, et constatait la ressemblance de cet antique outillage de nos pères avec l'outillage actuel des sauvages : ce qui a été mis, depuis, hors de doute.

Malgré ses nombreuses excursions géologiques et historiques, malgré ses fouilles et ses recherches érudites, il a toujours cultivé les lettres, objet de sa première carrière, et souvent de spirituelles pièces de poésie, enrichies de pensées philosophiques, paraissaient dans une publication locale, ou faisaient diversion aux discours sérieux des séances académiques. Nos lecteurs pourront en juger par quelques vers extraits d'une sorte d'élégie intitulée : *Adieux à mes amis de collége*, qu'il composa vers l'âge de soixante ans, à l'époque d'une grave maladie :

. . . . . .
Vous murmurez des maux de la vieillesse,
Et, déplorant des biens trop tôt ravis,
Vous regrettez votre heureuse jeunesse.
. . . . . .
Ah! comme vous, des hasards de la vie
Longtemps jouet, que n'ai-je point perdu!
Au fond du vase, il faut goûter la lie :
C'est à ce prix que nous avons vécu.

Puis il cherche à se consoler en rappelant les bienfaits que la Providence accorde à chaque âge :

S'il est des fleurs à la saison nouvelle,
Il est des fruits pour l'arrière-saison.
. . . . . .
Pour nous, le ciel, comme en notre jeunesse.
N'étend-il pas son horizon d'azur?
Pour nous, la terre est-elle sans richesse,
Le jour moins beau, l'air du matin moins pur?
. . . . . .
Mais, direz-vous, de la nature entière
Qu'importe, hélas! le pompeux appareil?
D'un œil content peut-on voir la lumière
Alors qu'on touche à l'éternel sommeil?
Près de sa fin, peut-être ainsi raisonne
L'insecte habile à filer son cercueil :
Ce réseau d'or qui déjà l'emprisonne,
Lui semble aussi sa parure de deuil.
Il ne sait pas quelle métamorphose
Dans leur bonté lui réservent les dieux;
Que du tissu sous lequel il repose,
Bientôt il doit s'envoler vers les cieux.
De nos destins, ses destins sont l'emblème;
Nous renaissons quand nous croyons mourir :
A ce moment, que nous nommons suprême,
Pour nous commence un nouvel avenir...

L'ÉMOTION.

Rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir : on se croit l'âme desséchée; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégoûter de la vie. Mme DE STAEL.

THOMAS ARNOLD.

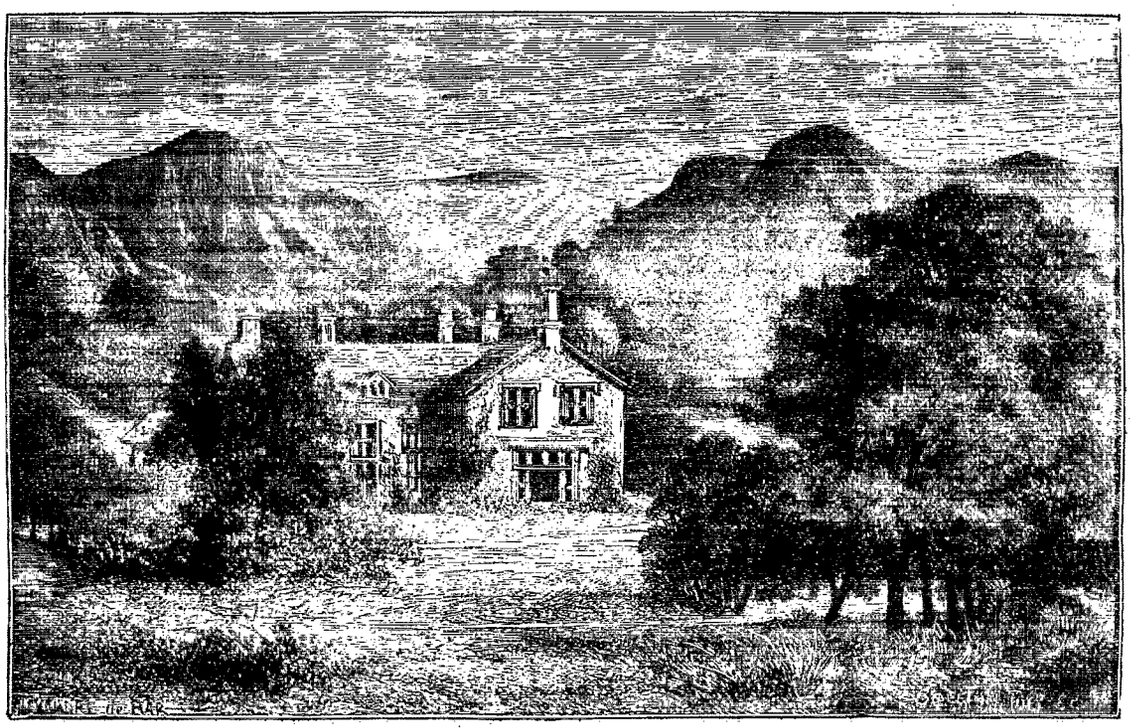
Fin. — Voy. p. 214, 258, 297, 326, 350.

Le docteur Arnold ressentit vivement la perte d'une sœur morte après une longue maladie de la moelle épinière. Il écrivait à un ami :

« Notre très-chère et bien-aimée Suzanne nous a quittés. Je ne vis jamais un plus parfait exemple d'abnégation, de force d'âme et d'amour du prochain, amour qui allait jusqu'à l'anéantissement de soi. Pendant vingt ans d'un martyre quotidien, elle n'a pas dévié de la résolution prise de bonne heure de ne jamais parler de ses maux. Elle se préoc-

cupait des plaisirs d'autrui au point de s'intéresser au choix d'un ruban, aux détails de la toilette de ma femme, à la façon d'un chapeau de poupée pour ma petite fille. Complétement oublieuse d'elle-même, sauf en ce qui concernait ses progrès en bienveillance et en bonté, elle savourait avec ravissement tout ce qui est aimable, gracieux, noble, beau, dans les œuvres de Dieu et dans celles des hommes, héritant de la terre dans toute la plénitude de la promesse divine, quoique incapable de quitter sa chaise longue ou de changer de position. A travers les ombres de la mort, elle a été préservée de toute terreur, de toute impatience; aucun nuage n'a voilé sa raison, ni la sereine beauté de cette glorieuse manifestation de l'esprit du Christ. Puisse Dieu m'accorder la centième partie de ces grâces!

» Elle est morte dans la nuit du 20 août 1832, presque subitement. Les derniers mois, et, à vrai dire, les vingt dernières années de sa vie, ont été une préparation constante à la mort. Mais la crainte nerveuse, si difficile à surmonter aux approches de la fin, lui a été épargnée. Ja-



Fox-How, maison de campagne du docteur Arnold (il y est mort). — Dessin de A. de Bar.

mais je n'assistai à un plus complet triomphe sur l'égoïsme, à une aussi admirable rénovation de l'âme et de l'esprit, aux prises avec un lent déclin et d'indicibles souffrances. »(1)

Lors du voyage du docteur en France, au mois de juillet 1839, il visita la cathédrale de Chartres le jour de l'Assomption. Il écrivait le lendemain : « En voyant la foule des fidèles qui remplissaient la nef, les ailes, les transepts, prenant part au service solennel célébré dans le chœur, tandis que les tonnerres de l'orgue et les voix de la congrégation résonnaient sous les voûtes du magnifique édifice, je songeais au contraste de cette pompe avec la nudité de nos cathédrales, où tout, à l'exception du chœur, n'est qu'un froid monument d'architecture. Il y a, selon moi, une grave erreur à confondre avec la superstition les splendeurs de l'Église romaine. La réforme, après s'être élevée contre les abus du haut clergé catholique, les a consacrés dans ses dignitaires ecclésiastiques, tandis qu'elle a supprimé les parties les meilleures et les plus populaires de l'ancien culte, la beauté qui impressionne les âmes, l'onction qui pénètre les cœurs. Les églises toujours ouvertes, les offices variés, les solennités majestueuses, les processions, les calvaires, les crucifix, sont autant d'appels à la foi, et n'ont aucune liaison naturelle avec la superstition. On oublie que si le culte chrétien est essentiellement spirituel, s'il ne relève ni du temps, ni des lieux, ni de la forme, le christianisme s'est manifesté par le plus grand des signes visibles dans la personne de Jésus-Christ Dieu et homme. Rejeter l'intervention des sens, c'est revenir à cette illusion de l'orgueil qui croit pouvoir, par la seule force de la raison, remonter jusqu'au Dieu éternel, invisible, sans interprète et sans médiateur. »

Pendant un court séjour à Paris, il contemple d'un des points les plus élevés de la rue de Rivoli le vaste panorama, si beau jadis, et qu'assombrissent aujourd'hui de sinistres ruines.

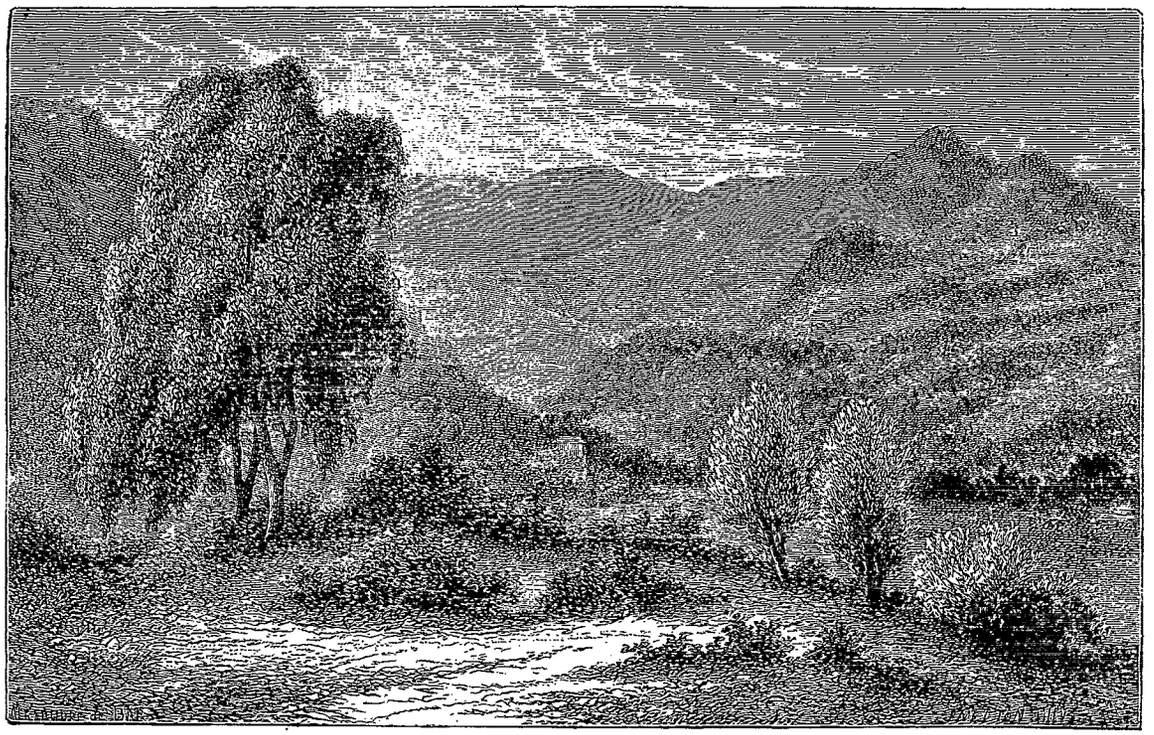
« Du haut de ces plombs, nous découvrions la masse imposante du palais, les parterres et les arbres du jardin formant au-dessous de nous une riche couche de verdure; les allées d'orangers entremêlés de groupes d'enfants joueurs, de promeneurs, de vieillards assis à l'aise, humant l'air chaud et paraissant heureux de vivre. A l'horizon brillait le dôme doré des Invalides; plus près, la rue, que ne noyait pas, comme à Londres, un épais nuage de brouillard et de fumée, profilait sa longue ligne de maisons blanches sur le ciel, un ciel d'or et de feu où descendait le soleil, non pas faible et terne, mais si resplendissant que son couchant ressemblait à la mort de César ou de Napoléon, génies puissamment doués pour le bien ou le mal, que l'ignorante humanité encense comme dieux ou comme démons. Ravis devant ce merveilleux spectacle, nous demeurions en extase, sans parole et sans voix, ne pouvant que subir la poétique beauté dont Paris est si plein! »

De retour en Angleterre, il y reprit l'œuvre qu'il pour-

(1) *Arnold's Life and Letters*, 2 vol. Arthur Stanley.

suivait avec amour, mais qui épuisait ses forces. Ses amis le comparaient à une flamme qui se consume en éclairant. Il rêvait de se retirer dans une maison qu'il avait achetée à Fox-How, dans la région des lacs. Il y passait ses vacances; il y avait transplanté, comme à Laneham et à Rugby, des rejetons du vieux saule qui existait à Scott-woods, dans le domaine de son père. Il y avait connu Wordsworth, et caressait l'espoir d'y achever ses travaux littéraires à l'ombre des arbres qu'il avait vus grandir, et d'y reposer près du poëte dans le cimetière de Grasmere. Ces vœux ne devaient pas être exaucés : sa vie, qui avait ses racines en Dieu, était mûre pour le ciel. A Rugby, le 12 juin 1842, il fut enlevé aux siens et à la famille d'adoption dont il était l'âme. Il n'avait que quarante-sept ans. Peu d'hommes ont laissé une trace plus lumineuse et des regrets aussi profonds, aussi ineffaçables. (1)

« La loyauté, l'horreur du mensonge, l'amour de la justice, l'obéissance à la loi, l'affection pour les maîtres, le respect pour la religion, le respect de soi-même, la décence des mœurs, la dignité des manières, qui sont l'honneur des



Vue des dépendances et environs de Fox-How, dans le West-Moreland. — Dessin de A. de Bar.

bonnes éducations anglaises, sont dus, en grande partie, au caractère personnel du docteur Arnold (1). La droiture de ses vues, la force de son âme, son influence puissante, sa piété, que personne autour de lui n'a jamais pu méconnaître ou mettre en doute, ont été les principales causes qui firent pénétrer ces améliorations dans beaucoup d'écoles anglaises. Il est beau de se survivre par le bien fait à son pays. »

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

Suite. — V. p. 373, 382.

V. — NOUVEAUX ESSAIS.

On revit le lendemain dans les journaux de la localité l'annonce qui en avait disparu depuis huit jours : *On demande une orpheline*, etc. — Mme Loghouët ne voulut pas que Marguerite retombât dans la misère; elle aida la marraine, qui gagnait péniblement sa vie à coudre du linge, à monter un petit commerce de mercerie qui lui permît d'élever convenablement la petite fille; et nous devons dire que Marguerite, reconnaissante, n'eut désormais pas de plus grand plaisir que d'aller faire des visites à sa bienfaitrice, et qu'elle l'aima de tout son cœur lorsqu'on ne voulut plus lui imposer cette affection.

Il se passa deux mois avant qu'une seconde orpheline vînt prendre dans la maison de Mme Loghouët la place laissée vide par Marguerite. Les offres étaient fréquentes cependant; mais les deux vieillards se montraient difficiles. Une enfant était trop jeune, une autre trop âgée; une troisième n'était pas assez jolie, ou ne ressemblait pas du tout à la chère petite regrettée; ou bien on trouvait dans la famille quelque maladie ou quelque vice; bref, le notaire n'avait que des refus à transmettre.

Pendant ce temps-là, Catherine, grâce aux soins du docteur, qui s'intéressait de plus en plus à elle, se relevait comme une pauvre plante étiolée à qui l'on verse généreusement l'eau et la lumière. Elle pouvait se tenir assise plusieurs heures de suite sans fatigue; sa taille affaissée se redressait, et son teint blême s'éclairait par instants d'une furtive teinte rosée. Elle travaillait de toutes ses forces, épluchant les légumes, raccommodant du linge, rendant à Nanette une foule de petits services; et Nanette ne tarissait pas en éloges sur sa protégée.

Un beau jour, l'annonce disparut encore une fois des journaux de la localité, et une nouvelle petite fille fut installée dans la jolie chambre rose. Celle-ci avait cinq ans et venait de la campagne. Elle était grande et forte, blonde comme du lin, et son visage rouge et hâlé n'inquiéta pas Mme Loghouët : c'était l'effet du grand air et

(1) *Rapport sur l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse*, par MM. Demongeot et Montucci.

(1) Voy. notre tome XXVII, 1859, p. 26, *le Docteur Arnold, souvenirs d'un écolier*.

du soleil, et sa nouvelle vie ne pouvait manquer de lui éclaircir le teint.

La pauvre grand'mère accueillit l'enfant avec le désir passionné de s'attacher à elle; mais ce désir ne tint pas contre les façons vulgaires de la petite fille. Quand Mme Loghouët la voyait se jeter gloutonnement sur la nourriture, manger avec ses doigts, monter sur les fauteuils avec ses souliers pleins de la boue qu'elle venait de rapporter du jardin, briser les joujoux chéris de Jeanne, user et abuser de toutes choses avec le sans-gêne d'un barbare arrivant en pays conquis, elle songeait à sa petite Jeanne, si délicate et si réservée, et elle éprouvait un sentiment de répulsion pour sa remplaçante.

Elle s'arma de patience et essaya de la civiliser et de l'instruire : l'enfant n'était pas intelligente, et, élevée dans la liberté de la campagne, elle ne voulait absolument pas accepter la servitude de la civilisation. Les leçons de lecture la faisaient bâiller, et elle n'aurait jamais appris l'alphabet sans l'aide de la patiente Catherine.

Celle-ci, qui assistait d'ordinaire aux leçons (Mme Loghouët les donnait dans le bosquet) eut bientôt fait de reconnaître les *lettres*; *et*, voulant épargner, s'il lui était possible, un peu de peine à sa bienfaitrice, elle prit à part l'écolière rebelle, et réussit en l'amusant à lui apprendre ces terribles lettres qui avaient fait passer déjà tant de mauvais moments à elle et à la vieille dame.

Mme Loghouët fut touchée de cette attention, et pour récompenser Catherine, elle lui enseigna à lire, et fut charmée de sa docilité, de son intelligence et de ses progrès. Elle ne la trouvait plus si laide et elle ne songeait pas à se plaindre de l'insuccès des démarches qu'on faisait pour retrouver son père.

Aidée de Catherine, elle continuait ses efforts pour apprivoiser sa petite sauvage, lorsqu'un jour le notaire vint lui proposer une orpheline très-intéressante, d'une famille distinguée, dont le père, ruiné par la faillite de son banquier, était mort de chagrin. Sa femme l'avait suivi de près; et la petite fille, habituée à une vie aisée, se trouvait dans la misère et n'avait plus d'autre asile que les Enfants-Trouvés. Mme Loghouët la fit venir, la trouva jolie, élégante, gracieuse, bien élevée, déjà fort instruite pour ses six ans, et se crut arrivée au port. Elle renvoya la petite paysanne aux parents éloignés à qui elle l'avait prise, en leur donnant une somme qui pût les aider à l'élever, et prit chez elle la jolie Cécile.

Cécile ne fit pas difficulté de se laisser appeler Jeanne. Mise au courant de la situation par Nanette, qui ne pouvait se priver de bavarder, elle comprit très-bien tout ce qui là dedans était à son avantage. Elle jugea, au mobilier, au jardin, à l'appartement, à la beauté des joujoux dont elle héritait, que M. et Mme Loghouët étaient plus riches que ses parents, et elle se réjouit d'être chez eux; mais quant à la reconnaissance, aux soins, à la tendresse qu'elle leur devait, elle n'y songeait guère, quoique Nanette ne se fît pas faute de lui en parler. Qui sait? peut-être lui en parlait-elle trop.

Pendant quelques jours, les deux vieillards furent très-heureux. Quand M. Loghouët rentrait, il était sûr de voir Cécile accourir au-devant de lui, le débarrasser de sa canne et de son chapeau, lui jeter les bras autour du cou en l'appelant grand-papa; le matin, dès qu'elle était habillée, — et jamais elle ne regimbait contre les soins de la femme de chambre, — elle venait lui demander comment il avait passé la nuit, avec toutes sortes de paroles flatteuses. Mme Loghouët était charmée de la grâce et de la beauté de cette petite fille, qui savait jouer sans salir sa robe ni défaire les nœuds de sa coiffure, et qui était toujours prête, à la première réquisition, à venir réciter aux visiteurs que recevait la vieille dame une fable de la Fontaine, à leur chanter une romance, ou à leur jouer quelques airs qu'elle savait sur le piano. Elle apprenait tout ce qu'on voulait, surtout ce qui pouvait la faire briller, et son intelligence était vraiment remarquable. Les dames que recevait Mme Loghouët n'avaient qu'une voix pour la complimenter, et ne tarissaient pas en éloges sur cette charmante enfant qui faisait si bien la révérence. Tout allait donc pour le mieux.

VI. — TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

Il se passa près de deux semaines avant que Mme Loghouët découvrît qu'il manquait quelque chose aux perfections de sa protégée. Une petite scène qui se passa dans la salle à manger vint la rendre soucieuse.

Il pleuvait; on n'avait pas pu descendre Catherine au jardin, et Mme Loghouët avait ordonné qu'on l'installât dans la salle à manger, où elle serait mieux que dans la cuisine. Catherine était donc là, assise près de la fenêtre, et essayait avec attention un nouveau point de broderie que la femme de chambre venait de lui montrer. Elle s'appliquait tant, qu'elle en devenait toute rouge; et Nanette, qui venait de temps en temps la voir, lui ôta l'ouvrage des mains.

— En voilà assez, Catherine, lui dit-elle; vous savez bien que le docteur vous a défendu de vous fatiguer. Reposez-vous.

— Je voudrais tant savoir broder, et faire de jolies choses pour Madame! répondit Catherine en soupirant.

— Une drôle d'ouvrière, qui ne peut pas travailler deux heures de suite! dit d'un ton dédaigneux la petite Cécile, qui étalait sur la table les pièces d'un jeu de constructions.

— Catherine n'est pas une ouvrière, répondit Nanette.

— Ah! eh bien, qu'est-ce qu'elle fait ici, alors?

Nanette ne demandait pas mieux que de le raconter. Cécile ne la laissa pas achever son récit.

— Je comprends, je comprends, dit-elle; Catherine est une pauvresse qui est ici par charité.

— Et vous donc! s'écria Nanette indignée. Elle allait continuer; Catherine l'arrêta :

— Chut, Nanette! si Madame vous entendait, cela lui ferait de la peine.

Mais, par les portes ouvertes, Mme Loghouët avait entendu, et elle apparut soudain dans la salle à manger. Cécile devint pourpre.

— Ma chère petite, dit Mme Loghouët, Catherine n'est pas une pauvresse : c'est une enfant que je garde en attendant que son père vienne la chercher, et j'entends que personne ne lui parle comme tu viens de le faire. N'oublie pas cela.

Et, toute émue de l'air triste de Catherine, elle se pencha vers elle et la baisa au front. Catherine se redressa avec joie sous cette caresse.

— Oh! Madame! que je vous aime! lui dit-elle.

Si Mme Loghouët eût analysé ses sentiments, elle se fût dit à ce moment-là : — Moi aussi, je t'aime.

Cécile baissa la tête et ne dit rien. Un instant après, une visite arriva; on fit appeler la petite fille au salon, et elle déploya encore plus de grâce que de coutume dans l'exhibition de ses petits talents. Toute la journée, elle redoubla de gentillesse et de prévenances, et Mme Loghouët, un instant troublée, finit par se dire : — Elle cherche à réparer sa faute, elle a bon cœur.

Avait-elle bon cœur? On aurait pu le croire en la voyant apporter en grande pompe à Catherine une bonne part de son dessert, — qu'on ne manquait pas de lui remplacer

quand elle revenait à table. — Mais on ne l'aurait pas cru du tout, si l'on avait remarqué les regards haineux qu'elle jetait à la pauvre infirme, si l'on avait entendu les paroles blessantes qu'elle lui disait à toutes les fois qu'elle se trouvait seule avec elle, assurée qu'elle était que Catherine ne s'en plaindrait pas.

Une circonstance survint, qui aurait pu les rapprocher : Cécile eut la rougeole. Quand sa fièvre fut passée, elle commença à s'ennuyer; et Cécile n'avait pas l'ennui commode. Elle voulait se lever, lire, faire ouvrir les fenêtres, toutes choses absolument défendues; et Mme Loghouët ne savait qu'inventer pour la distraire; elle n'avait pas la force de lire haut, et c'était pourtant ce que la malade réclamait sans cesse : elle avait renoncé à lire elle-même depuis que le docteur avait affirmé que ses yeux resteraient rouges si elle les fatiguait. La pauvre grand'mère, à bout d'inventions, traversait tristement la salle à manger pour aller fouiller dans ses tiroirs, à la recherche de quelque chose de nouveau, lorsqu'elle s'entendit appeler :

— Madame! Madame, s'il vous plaît! disait Catherine d'une voix timide.

Mme Loghouët se retourna et regarda.

Catherine lui tendait une grande feuille de carton sur laquelle elle avait rangé tout un mobilier en miniature : des chaises, des tables, des armoires, des lits, des tabourets; le tout fait avec des cartes taillées, collées et cousues ensemble avec une adresse merveilleuse.

— Madame, est-ce que cela n'amuserait pas la petite demoiselle, ces petites choses-là?

— Je pense que si, ma bonne Catherine; je vais les lui donner de ta part. Je te remercie.

— Mais, Madame, si j'allais en faire d'autres auprès de son lit? Peut-être que cela l'amuserait encore plus?

Mme Loghouët hésitait.

— Tu n'aurais qu'à prendre la rougeole, ma pauvre fille...

— Oh! cela ne fait rien; vous n'avez pas peur de la prendre, vous, ni le médecin non plus. Laissez-moi y aller, je vous en prie, Madame! je crois que je l'ai eue quand j'étais petite, d'ailleurs.

Mme Loghouët finit par céder, et cette rougeole lui fournit l'occasion de faire plus ample connaissance avec Catherine. Elle admira sa patience, sa douceur inaltérable devant les caprices et les boutades de Cécile, les jolies inventions qu'elle faisait pour l'amuser; elle remarqua le charme de sa voix et l'intelligence avec laquelle elle lisait des contes à la malade. « Je ne croyais pas, se disait-elle, que Catherine fût capable de lire si couramment. » Elle eut le mot de l'énigme en trouvant Catherine très-occupée un matin à étudier, en suivant les mots du doigt, l'histoire qu'elle devait lire à Cécile dans la journée. « Quelle bonne petite âme! pensa-t-elle, et quel malheur qu'elle soit laide et infirme!» Elle ne pouvait se dissimuler que Cécile n'avait ni douceur ni patience, et que sa merveilleuse facilité pour apprendre lui servait plutôt à briller qu'à se faire aimer : son esprit n'avait point de cœur.

En adoptant cette enfant, Mme Loghouët avait cherché une consolation, et elle avait seulement trouvé une occupation; elle ne se sentait pas consolée. A chaque instant une comparaison se faisait dans son esprit entre la Jeanne d'aujourd'hui et la Jeanne d'autrefois, et après chaque comparaison, le cœur de la pauvre grand'mère se rejetait avec plus d'amour et de regret vers la chère petite morte. Elle avait voulu une enfant aussi semblable que possible à celle qu'elle avait perdue; elle aurait voulu pouvoir s'y tromper, et confondre, dans sa tendresse, la seconde avec la première. Mais elle avait beau mettre à Cécile les vêtements de Jeanne, relever ses boucles blondes avec les rubans qui avaient retenu les cheveux de l'autre, lui donner sa place partout, l'appeler des mêmes noms, lui prodiguer les mêmes caresses, elle ne pouvait réussir à s'attacher à elle; il lui semblait même par moments qu'elle ne l'aimait pas du tout. La tristesse l'envahissait de nouveau; elle restait morne et silencieuse, au grand déplaisir de Cécile, qui voulait continuellement être amusée, et qui lui disait alors d'un ton impérieux : « Grand'mère, pourquoi est-ce que tu ne ris pas? Je ne veux pas qu'on joue avec moi sans rire. » La pauvre grand'mère soupirait, et tâchait de se prêter davantage aux jeux de l'enfant. Dans ces moments-là, si elle regardait Catherine, elle était sûre de trouver les doux yeux de l'infirme attachés sur elle avec une expression de pitié tendre et respectueuse.

Elle ne put s'empêcher d'être de l'avis de Nanette, un jour qu'elle entendit celle-ci dire à la femme de chambre, qui lui demandait si on avait des nouvelles du père de Catherine : « Ah! la chère créature du bon Dieu! elle ne fait pas de bruit, et elle reste toute la journée à la même place; mais c'est égal, il y aura un fameux vide dans la maison le jour où elle s'en ira. Sa mère a eu de la chance de mourir la première; car il me semble que quand on perd une enfant comme celle-là, on n'a plus qu'à mourir de chagrin. » *La fin à une prochaine livraison.*

PARTIES DE LA TERRE INCONNUES.

L'étendue de la surface inconnue de notre globe vers le pôle sud est telle qu'un éminent géographe (1) a pu écrire :

« La lune pourrait y tomber sans toucher aux régions de la planète déjà visitées. »

Mais les mers polaires ne sont pas les seuls espaces terrestres qui n'aient pas encore été explorés. Ainsi, en Asie, il reste à étudier diverses parties méridionales de l'Arabie, du Thibet oriental et de l'extrême Orient sibérien. En Afrique, la part de ce que l'on connaît est de beaucoup inférieure à celle qu'on ne connaît pas. On a encore à explorer l'Afrique centrale équatoriale du lac Tsad au lac de Tanganyika et du bassin du Bahr-el-Ghazal à celui de l'Ogooué, ainsi que certaines parties du pays des Gallas, c'est-à-dire environ deux cent cinquante mille lieues géographiques carrées. En Amérique, on ne connaît, sauf les côtes, ni ce qu'on appelle l'Amérique arctique, ni le Labrador septentrional, ni le territoire d'Alaska, ni l'intérieur et le nord du Groënland, etc. L'intérieur de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Guinée, l'Australie intérieure occidentale, sont en blanc sur nos cartes. On voit que, comme le dit très-bien M. Malte-Brun, il reste encore un vaste champ à l'activité des explorateurs et des géographes de l'avenir.

VENTILATION.

Quand on stationne peu de temps dans une salle où sont réunies un grand nombre de personnes, on ne peut pas s'apercevoir tout d'abord de l'altération de l'air; mais si on se transporte aux orifices d'écoulement de l'air vicié, les effets produits par cette altération se font immédiatement sentir, ainsi que le témoignent les faits suivants :

Pendant une épidémie de choléra, une commission fut chargée d'examiner la composition de l'air d'une salle de l'hôpital Lariboisière; la ventilation de cette salle fut opérée par une cheminée d'appel, et des prises d'air furent

(1) Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle.*

faites en vue des analyses nécessaires. Les chimistes qui étaient chargés de ce travail (1), tous exercés à tolérer sans souffrance les vapeurs les plus intenses des laboratoires, ne pouvaient pas soutenir l'action de ces émanations, et en étaient immédiatement suffoqués.

Dans une salle de bal, un des pompiers de service chargé de veiller au danger d'incendie était obligé de se tenir au haut du plafond, dans le passage par lequel se faisait la sortie de l'air vicié de la salle ; or, aucun de ces hommes ne pouvait respirer cette atmosphère pendant plus d'une demi-heure : des vertiges, des nausées, suivis de syncopes, survenaient dans cet espace de temps.

On a eu occasion de s'occuper de la circulation de l'air dans la salle des députés, et on a reconnu que l'air au plafond était insupportable ; les métaux se sulfuraient rapidement, et les hommes ne pouvaient pas y séjourner sans inconvénient grave.

A une certaine époque, on avait essayé pour certaines écoles une disposition particulière de ventilation qui paraissait satisfaisante. L'air frais entrait largement par une des extrémités de la salle, et la sortie se faisait par un orifice placé à l'autre extrémité, au-dessus et à peu de distance de la tête de l'institutrice. Or, on s'aperçut bientôt que toutes les maîtresses d'école devenaient malades ; elles avaient des accidents nerveux très-prononcés, tombaient dans un grand état d'anémie et étaient obligées de suspendre leur service. On reconnut la cause de ces désordres, et avec la suppression du système de ventilation ces accidents cessèrent.

Tous les faits réunis sur ce sujet amènent à cette même conclusion : l'air des agglomérations nombreuses d'êtres humains est vicié. Il contient, entre autres corps, des ammoniaques composées de nature dangereuse, des acides divers, et notamment celui qui donne une odeur toute spéciale aux oiseaux. Cet air est un composé très-complexe qui exerce sur la santé des effets préjudiciables ; ces effets, plus sensibles lorsqu'il s'agit de réunions d'enfants que pour les réunions d'hommes faits, deviennent bien plus marquants encore quand on prend l'air des crèches ou des réunions d'enfants en bas âge. On peut donc dire que les exigences de la ventilation croissent en raison inverse de l'âge des individus réunis dans des espaces clos.

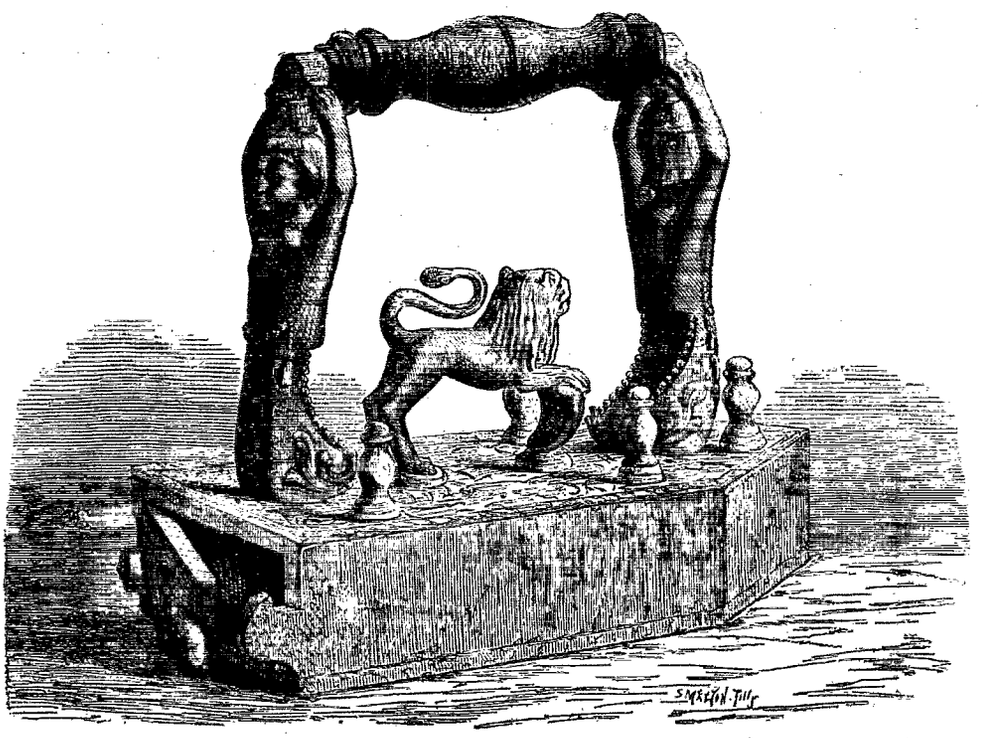
Les procédés employés pour la ventilation des édifices sont très-divers, mais ils se rangent, jusqu'à présent, dans deux classes distinctes : tantôt on refoule l'air pur dans les lieux qu'il faut aérer, tantôt, en le laissant entrer librement, on évacue par une cheminée ou un fourneau d'appel l'air qui a traversé la salle en emportant les émanations qui le vicient. Ces deux méthodes ont été l'objet de grands développements, d'applications importantes, et il est très-désirable de voir mettre en lumière tout ce qui a été fait dans nos grands édifices pour arriver à une solution convenable. C'est le moyen le plus sûr de faire avancer cette science importante. (1)

(1) MM. Dumas, Pelouze, Pasteur, Henri Sainte-Claire Deville.

FER A REPASSER FLAMAND

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Ce fer à repasser, d'une ornementation très-originale, en cuivre et en fer, rappelle les beaux travaux de dinanderie que produisaient autrefois les Flandres ; les figures qui le décorent ne sont pas sans analogie avec celles de l'Orient, et paraissent, au premier aspect, copiées sur un de ces



Fer à repasser flamand du dix-septième siècle. (Collection de M. Achille Jubinal.) — Dessin d'Édouard Garnier.

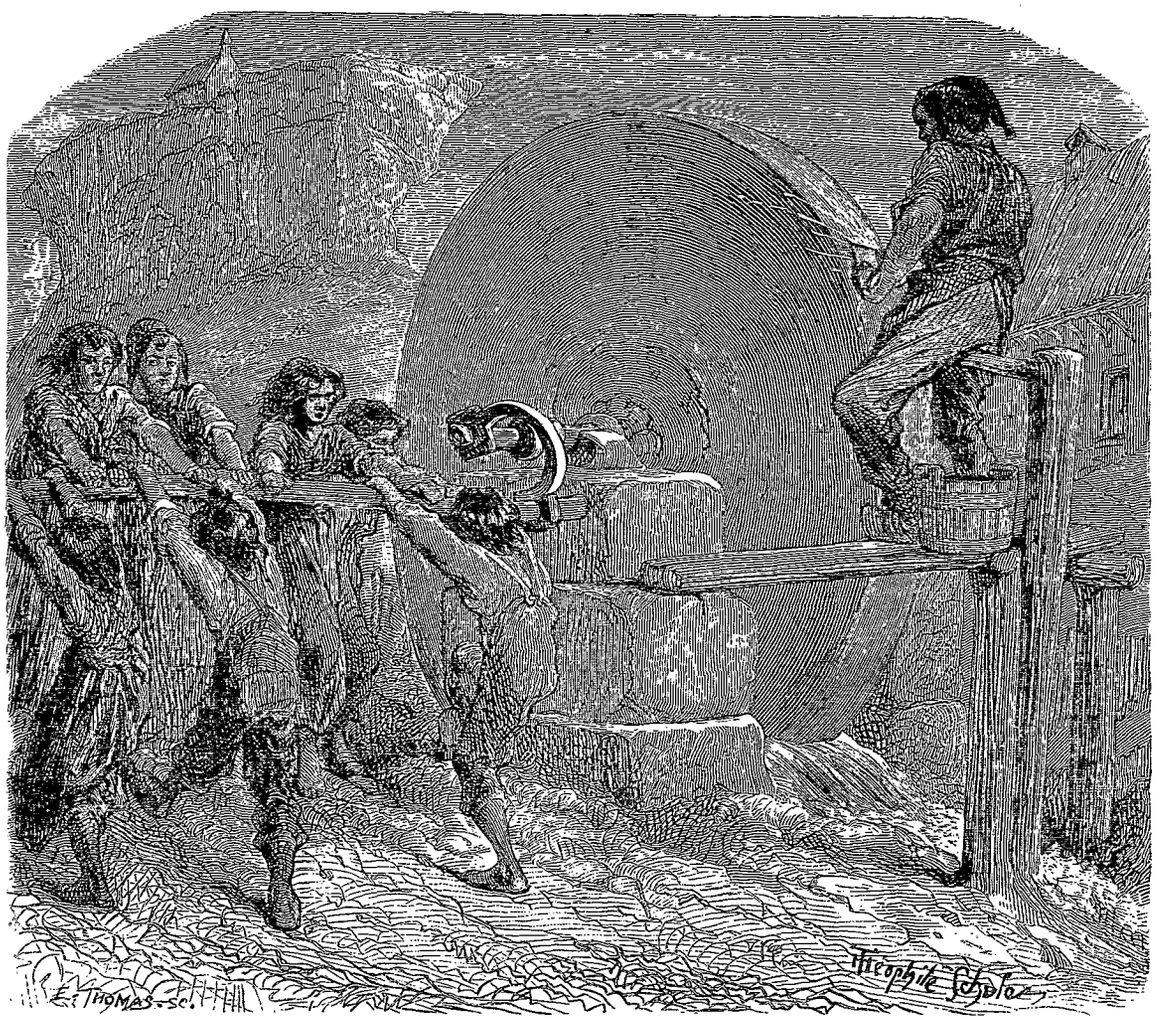
objets que les Hollandais rapportaient de leurs fréquents voyages à Java.

Ces fers, dont on se sert encore, mais très-rarement, dans quelques pays, notamment en Alsace, ne se mettaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, devant le feu : ils se chauffaient au moyen d'un morceau de fonte rougie que l'on plaçait dans l'intérieur ; le linge ne courait pas le risque d'être roussi ou brûlé.

On retrouve encore quelques-uns de ces fers avec des gravures et des inscriptions indiquant leur date et le nom de leur possesseur.

(1) *Bulletin de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale ;* juillet 1875.

LE RÉMOULEUR DE DABO.



Le Rémouleur de Dabo, souvenir d'Alsace. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Le père Rad, le rémouleur de Dabo, est arrivé avec sa charge d'outils à repasser. Le voilà installé à son poste, à cheval sur sa planche, devant sa grande meule de pierre. Le ruisseau qui est chargé de la mouiller gambade et murmure au-dessous de lui; mais il faut quelqu'un pour mettre la roue en mouvement, et le père Rad regarde avec inquiétude du côté du village : « Durst! Durst! Ce maudit Durst se sera encore arrêté en route. On a beau se lever matin, les cabaretiers sont encore levés les premiers, et ils aimeraient mieux ouvrir leur porte en bonnet de nuit que de manquer l'occasion de tenter les buveurs. J'entends d'ici ce vieux serpent de Bierman : — Mon brave Durst, comment ça va-t-il, ce matin? Un petit verre pour vous donner du cœur à l'ouvrage, n'est-ce pas? Ce sera tout de suite fait, vous ne serez point en retard. — Oui, et après le petit verre, il en faut un autre, jusqu'à ce que la bouteille y passe; et Durst ne vient pas, et ma meule ne tourne pas. Durst! arriveras-tu à la fin, paresseux? »

C'était en vain que le père Rad se lamentait; l'écho du grand rocher surmonté d'une chapelle qui bornait l'horizon lui répétait, comme pour le narguer : Durst! Durst! et Durst ne venait point.

Tout à coup, un groupe d'enfants déboucha de l'unique rue du village, et une demi-douzaine de petites voix saluèrent le rémouleur : — Bonjour, père Rad! Voulez-vous me repasser mon couteau, père Rad? Avez-vous fait beaucoup d'ouvrage ce matin, père Rad?

Le vieux rémouleur haussa les épaules : — Je n'ai rien fait, et je ne pourrai rien faire aujourd'hui, si cela continue. Voilà pourtant des faux qui sont pressées : s'il vient de l'orage, les foins seront perdus, et on dira que c'est ma faute. Et le fermier du Moulin-Blanc, qui m'a apporté ses faucilles, parce qu'il ne pourra pas revenir d'ici la moisson, et qu'il ne veut pas donner ses outils au rémouleur de chez lui, qu'est-ce qu'il dira? Tout cela pour ce drôle de Durst, qui reste à boire au lieu de venir tourner la meule.

Les enfants s'approchèrent, un peu intimidés par la mauvaise humeur du père Rad, qui était si gai d'habitude, et qui leur chantait de vieilles chansons pour les faire rire.

Un petit audacieux mit la main sur la grande poignée. — Est-ce bien dur à tourner? demanda une grande fille d'humeur serviable. — Voyons si c'est dur! s'écrièrent les autres. Et voilà tous les enfants à l'œuvre : on s'arc-boute sur ses pieds, on roidit ses bras; les grands tirent, les petits poussent; le père Rad ne peut s'empêcher de rire. Voilà la meule en mouvement! l'eau du ruisseau commence à rejaillir; les enfants jettent un cri de triomphe : — Allez, père Rad, repassez les outils; nous sommes forts, nous tournons la meule aussi bien que Durst!

Le père Rad est content. Ah ! les bons petits ouvriers ! dit-il ; et il prend une lame qu'il applique contre la meule. La roue tourne ; au choc de la pierre et de l'acier des étincelles jaillissent ; la lame devient brillante et acérée. La voilà prête ; à une autre, maintenant. Les enfants sont en nage, mais ils ne se plaignent pas de la fatigue. Ne les plaignez pas non plus ; tout est dans l'idée qu'on se fait des choses, et il ne manque pas dans le monde de plaisirs plus fatigants, plus dangereux, plus malsains, que celui qu'ils prennent en ce moment. D'ailleurs ils se sentent utiles, et il n'y a pas de plus grand plaisir que celui-là.

Le père Rad s'arrête : — Vous devez en avoir assez? dit-il à ses petits aides. — Non, non, allez toujours ; ça tourne tout seul, maintenant. — Très-bien ! Vous me direz ce que je vous dois. Qu'est-ce que vous voulez pour votre peine? — Vous repasserez nos couteaux, dit un petit garçon. — Vous nous chanterez la chanson du rémouleur, dit une petite fille. Et toutes les voix reprennent en chœur : — Oui ! Oui ! chantez-nous la chanson du rémouleur !

Le père Rad devient sérieux : — La chanson du rémouleur, c'est une belle chanson, et elle est vieille, allez. Je l'ai apprise de mon père, qui la tenait de mon grand-père, et ainsi de suite jusqu'au premier rémouleur, qui l'a inventée ; attendez que je prenne cette hache, car on ne peut chanter cette chanson-là qu'en travaillant.

La roue tourne, la hache glisse en faisant bzzzz ! les étincelles jaillissent, et le père Rad chante la chanson du rémouleur :

« Tourne, ma belle meule, tourne, et rends le fil au tranchant du fer ; car tous les outils s'émoussent et s'ébréchent à l'usage ; aucun n'arrive à son dernier jour tel qu'il était sorti des mains de l'ouvrier. Les œuvres de l'homme ont sans cesse besoin qu'on les répare, jusqu'à ce qu'enfin le temps les détruise ; il n'y a que Dieu dont les œuvres sont immortelles.

» Tourne, ma belle meule ! aiguise la faux qui doit trancher l'herbe des prés. Puisque nous faisons des animaux nos serviteurs, et qu'ils sont obligés de travailler pour nous au lieu de chercher librement leur nourriture, il est bien juste que nous leur préparions leur provision d'hiver. Quand la neige couvrira les prairies, le bœuf de labour et la bonne vache laitière mangeront le fourrage à l'abri du froid.

» Tourne, ma belle meule, et aiguise la hache du charpentier ! Tourne, et affile le ciseau du tailleur de pierre et la scie du menuisier. Des ouvriers diligents manieront les bons outils, et ils élèveront les habitations où vivent les hommes ; des palais pour les grands de la terre, des chaumières pour les petits. Dieu les bénisse tous ! Qu'il donne aux riches la charité ; aux pauvres, le courage et l'amour du travail.

» Tourne, ma belle meule, et aiguise le soc de la charrue ! Tourne, et aiguise la faucille du moissonneur ! La charrue creusera les sillons bénis ; la faucille coupera le beau blé mûr qu'on assemble en gerbes dorées. C'est Dieu qui a donné le blé aux hommes ; c'est Dieu qui envoie la pluie qui le fait croître, et le soleil qui le mûrit. Que les hommes ne rompent jamais le pain sans remercier Dieu, et sans mettre de côté la part du pauvre ; car la charité envers nos frères est la seule monnaie dont nous puissions payer nos dettes envers notre Père qui est aux cieux.

» Arrête-toi, ma bonne meule ; cesse de tourner, refuse-toi à cette besogne impie ! C'est le sabre des combats qui te présente sa lame émoussée ; ne te prête pas à son œuvre meurtrière. Tourne pour la vie, pour l'activité et le travail ; ne tourne pas pour la destruction et la mort. Et puisse, un jour, tout le fer que la haine et les batailles volent au travail pacifique rentrer dans la forge ardente pour en ressortir sous une plus noble forme, et ne plus servir qu'aux œuvres de la paix féconde et bénie de Dieu ! »

VERRERIES.

On compte en France environ 200 établissements de verrerie fabriquant pour 100 millions de produits, employant 28 à 30 000 ouvriers adultes, 9 à 10 000 enfants, et distribuant en salaires 40 000 000 de francs qui nourrissent 85 à 100 000 individus.

MAXIMILIEN-JOSEPH ET LE GARDEUR D'OIES.

ANECDOTE.

Un jour d'été, le roi Maximilien-Joseph de Bavière était assis, lisant, dans son parc de Tegernsee. La chaleur était si grande, et l'endroit si solitaire et si tranquille, que, sentant ses yeux se fermer, il plaça son livre sur le banc et s'endormit. Mais, se réveillant quelque temps après, il résolut de chasser le sommeil en marchant.

Le sentier dans lequel il s'était engagé aboutissait à de riantes prairies, qui allaient gentiment en pente vers une vaste pièce d'eau, à laquelle on avait donné le nom de « lac. » Mais, lorsqu'il fut arrivé là, il se souvint que son livre était resté sur le banc. Il serait fâcheux, pensa-t-il, que ce livre fût perdu. Cependant, il ne se souciait point de rebrousser chemin. Il se mit à regarder autour de lui, et ne vit qu'un jeune gars, âgé d'une douzaine d'années, qui gardait un troupeau d'oies.

— Eh ! mon ami, dit-il, en s'approchant de ce dernier, sur le banc du parc, sous le grand tilleul, tu trouveras un livre que j'ai oublié, va le chercher, je te donnerai un florin.

L'enfant, ne connaissant pas le roi, fixa ses grands yeux bleus avec méfiance sur le beau monsieur qui lui offrait un florin pour un si petit service.

Il lui sembla suspect.

— Je ne suis pas un fou, répondit-il en tournant le dos au prince.

— Mais pourquoi penses-tu que je veuille me moquer de toi? répondit Maximilien en souriant.

— Parce que vous m'offrez un florin pour une bagatelle ; on n'a pas l'argent si aisément. Je crois que vous êtes un de ceux-là, « du château là au bout », dit-il en montrant du doigt la résidence royale, dont les élégantes tourelles apparaissaient à travers les éclaircies des arbres du parc.

— Et si j'étais un de ceux auxquels tu penses, qu'importe?... Tiens, voilà le florin d'avance ; et maintenant cours vite ; va chercher mon livre.

Un éclair de joie illumina le front candide du petit paysan, lorsqu'il sentit la pièce d'or dans ses mains. Le pauvre enfant ! il n'en recevait pas autant de son maître au bout d'une année pour avoir gardé ses oies. Et cependant il hésitait.

— Eh bien ! qu'attends-tu?

L'enfant ôta son bonnet de coton et se gratta derrière l'oreille.

— Je voudrais bien le faire, murmura-t-il en tremblotant, mais je n'ose. Si les paysans devaient jamais savoir que j'ai abandonné mes oies, ils me chasseraient, et je n'aurais plus de pain.

— Petit sot ! j'aurai soin d'elles pendant ton absence, dit le roi.

— Vous ! dit le gamin, en regardant l'étranger des pieds à la tête. Ah ! vous m'avez bien l'air de savoir comment on garde les oies ! Si elles venaient à s'enfuir dans

les champs, j'aurais plus d'amende à payer que je ne gagne en une année. Voyez-vous cette oie avec sa tête noire, qui appartient à Ludwig, c'est une *bête d'animal;* c'est un oiseau déserteur, un vrai vaurien; si je m'en allais, il *voudrait se donner des airs*. Non, non, je ne puis pas...

Le roi réprima avec peine un éclat de rire, et, prenant un air grave :

— Pourquoi, dit-il, ne pourrais-je pas bien conduire un troupeau d'oies, lorsque je réussis à conduire des hommes?

— Vous faites cela, vous? répliqua le pâtre, examinant plus attentivement le roi. Ah! maintenant, je parie que vous êtes le nouveau maître d'école; mais les écoliers sont plus faciles à surveiller que les oies.

— Cela se peut; mais dépêche-toi, va chercher mon livre. Je réponds de tout ce qui peut arriver. Je payerai l'amende si le maître du champ est mécontent de toi.

Ces dernières paroles tranquillisèrent le petit gardeur d'oies. Il recommanda au roi de bien veiller sur l'oie de Ludwig, un beau grand jars au plumage noir, qui se trouvait toujours à la tête du troupeau ailé. Puis, ayant pris son fouet en main, le petit garçon courut aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Mais il s'arrêta presque aussitôt, et revint sur ses pas.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? demanda Maximilien.

— Faites claquer le fouet, ordonna l'enfant.

Le roi obéit, toutefois sans faire retentir l'instrument de correction.

— Je gage que vous ne pourriez pas le faire claquer! s'écria le pâtre. Voilà un beau maître d'école, qui veut garder des oies, et qui ne sait pas comment faire claquer un fouet!

Et disant cela, il le lui arracha des mains et lui montra comment il devait s'en servir.

Le roi ne savait comment tenir son sérieux plus longtemps; cependant il reçut les leçons avec la plus grande gravité; et lorsqu'il fut capable de faire claquer le fouet passablement, le jeune paysan le pria d'en faire bon usage et partit à fond de train, tandis que le roi riait à cœur joie.

Mais les sujets ailés du monarque ne restèrent pas longtemps sans s'apercevoir qu'ils n'étaient plus sous la surveillance de leur jeune maître. L'oie à la tête noire tendit bientôt le cou, et fit entendre par trois fois un sonore « quack! quack! » Tout le troupeau répondit à l'appel, ouvrit les ailes, et, semblable à un tourbillon de plumes soulevé par un ouragan, la plus grande partie s'éparpilla dans les riches pâturages qui bordaient le lac.

Le roi criait, mais en vain; il essayait de faire claquer le fouet, mais il y perdait sa peine; il courait à droite, puis à gauche, et ne faisait que hâter la fuite des retardataires. Baigné de sueur et n'en pouvant plus de rire, il s'assit au pied de l'arbre qui servait de trône à son rival en gouvernement, et laissa les oiseaux faire à leur guise.

Pendant ce temps, le jeune pâtre, ayant trouvé le livre, revenait joyeusement; mais bien grand fut son désappointement lorsqu'il arriva auprès de son royal substitut, et qu'il vit la triste aventure.

— Ne vous l'avais-je pas bien dit que vous n'y comprendriez rien? s'écria-t-il avec désespoir. Je ne pourrai jamais les rassembler moi seul; allons, aidez-moi.

Puis, après avoir enseigné au roi comment il devait appeler, étendre et agiter les bras, il courut après les oies qui étaient déjà loin.

Le bon roi fit de son mieux, et après bien des courses ils parvinrent à réunir le troupeau révolté. Jusque-là, le jeune villageois n'avait guère fait de reproches à son négligent mandataire.

— Non, jamais plus, dit-il, je ne confierai mon fouet à un homme tel que vous. Si le roi lui-même essayait de me faire abandonner mon troupeau, je refuserais son argent.

Toute chose qui est digne d'être faite mérite d'être bien faite; les occupations les plus communes demandent du soin et une certaine pratique. (1)

INSTRUCTION.

L'œuvre la plus nécessaire en notre temps pour détruire les préjugés et les antipathies de classes est de mettre les livres et l'instruction à la disposition de ceux qui veulent s'instruire. Il n'y a pas de plus grand apaisement que la lumière. On dit que les demi-lumières sont plus dangereuses que l'ignorance; je n'en sais rien; mais alors j'en conclus qu'il faut plus de lumières encore; tout ce qui instruit étend l'esprit, guérit les préjugés, fait mieux comprendre la nature des choses et ses limites infranchissables.

En éclairant les esprits par la connaissance de l'histoire, en les charmant par de beaux ouvrages d'imagination, en leur fournissant de bons écrits de morale sans emphase et sans platitude, on guérit évidemment ou l'on diminue beaucoup d'irritations sourdes et irréfléchies nées de l'ignorance, et de désirs vides et creux d'une imagination enflammée. (2)

SUR LA PRUDENCE.

J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple, sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de société, ces grands héros de la dissimulation : en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister la prudence, ou *ma* prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. — Si vous veniez à toucher ma poche par hasard, je n'en serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez que mon mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille : si je portais un poignard ou un pistolet, il en serait autrement. Je tiens donc mes poches nettes, et je les tourne volontiers. (3)

LA TINAJA.

Le docte Vicente Salvá définit ainsi cet ustensile de ménage : « La *tinaja* est un grand vaisseau de terre cuite et parfois vitrifiée, qui, à partir de son origine, va en augmentant et en développant sa capacité de façon à former un renflement, lequel se rétrécit peu à peu jusqu'à son embouchure, dont la dimension est plus restreinte. »

Si nous nous en rapportons à un autre écrivain espagnol, plus vieux de deux siècles, les tinajas, par leur forme bien connue, répondent exactement aux grands vases de terre que les anciens connaissaient sous des noms divers (*dolium*, *cadus*, etc.). Leur aspect n'a guère varié. Ce sont de vastes jarres destinées à conserver l'eau, l'huile, le vin, et parfois des grains de diverses espèces. En consultant Pline, nous verrons que ces poteries se confectionnaient en telle quantité uniquement dans la ville de Sagonte, que douze cents ouvriers étaient occupés jour-

(1) Nous avons un proverbe qui dit à peu près de même : « A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées »; ce qui ne signifie pas que nous soyons tous incapables d'apprendre plus d'un métier; mais la moralité de cette petite anecdote est très-bonne.

(2) Paul Janet, *De l'union des classes*, discours prononcé à la Bibliothèque populaire de Versailles.

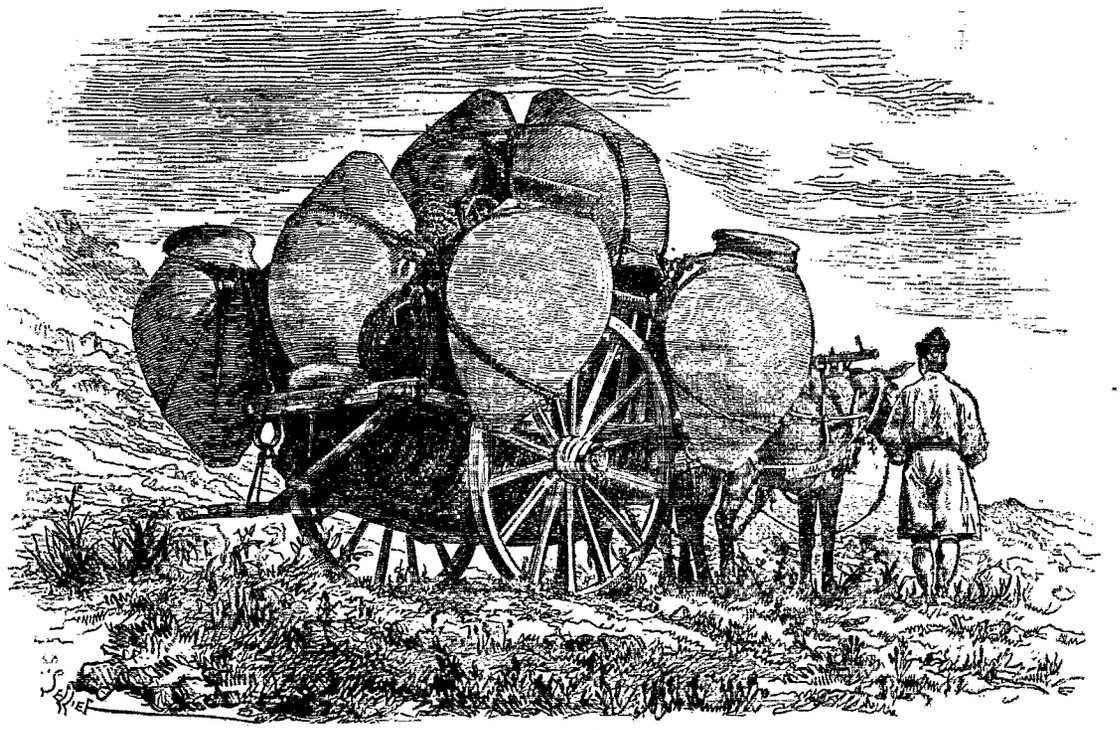
(3) Fragment d'une lettre de Joseph de Maistre.

nellement à ce genre d'exploitation de la terre ollaire, si répandue dans toute l'Espagne.

Voulons-nous voir reculer encore ce genre de fabrication? Ouvrons *Winckelmann* : il nous apprend que ce n'était pas un tonneau qui servait d'habitation à Diogène, mais bien une tinaja ébréchée (1), à l'ouverture de laquelle le philosophe cynique lançait d'amers quolibets à la foule, qui s'en amusait sans se corriger. Cette étrange habitation était désignée en Grèce sous le nom de *pithos*.

La France n'est pas dépourvue de ce genre de poteries; dans les Pyrénées et surtout en Auvergne, on en fabrique en assez grand nombre, mais on leur donne le nom vulgaire de cuviers, et elles servent en effet à couler la lessive.

Les tinajas sont beaucoup plus grandes, et il y en a de telles, au dire du baron Percy, l'ancien médecin en chef de l'armée, qu'elles ne mesurent pas moins de quatre mètres de haut sur deux mètres de diamètre (1). On conçoit



Espagne. — Charrette chargée de *tinajas* ou cuves en terre.— Dessin de Sellier.

dès lors ce que dit un autre voyageur, que les efforts réunis de vingt hommes soient nécessaires pour les tirer du four bâti pour leur cuisson.

Grâce au baron Taylor, il n'est pas nécessaire d'aller en Espagne pour prendre une idée exacte de ces poteries; la tinaja dont il a enrichi le Musée céramique de Sèvres est un spécimen fort satisfaisant des dimensions auxquelles cet ustensile peut parvenir, lorsque le fabricant n'exagère point ses formes. Ce vase, sur lequel nous possédons les renseignements les plus exacts, mesure 3m.18 de hauteur sur un diamètre de 1m.62. Sa capacité lui permet de contenir 4197 litres de liquide; il a été fabriqué avec une terre d'un blanc jaunâtre. Notre Musée est en possession de cette jarre depuis 1839; elle a été rapportée de Séville avec une autre tinaja de la même dimension. (2)

Les *koupchines* de l'Arménie sont semblables par leur forme aux tinajas; elles servent à contenir du vin; mais on a remarqué depuis longtemps combien l'usage des fûts leur est préférable. Il y a deux siècles environ, les barriques, dont on expédie du Nord en Andalousie les bois démontés, étaient beaucoup plus rares en Espagne qu'elles ne le sont aujourd'hui : Mme d'Aulnoy fut frappée, durant son séjour dans la capitale, de l'inconvénient des vases de terre pour la conservation du vin de première qualité. « Quant au vin, dit-elle, il ne me semble point bon; ce n'est pas de ce pays-ci que l'on boit l'excellent vin d'Espagne, il vient de l'Andalousie et des îles Canaries; encore faut-il qu'il passe la mer pour prendre cette force et cette douceur qui le rend bon. A Madrid, il est assez fort, et même un peu trop, mais il n'a pas le goût agréable. Ajoutez à cela qu'on le met dans des peaux de bouc qui sont apprêtées, et il sent toujours la poix ou le brûlé. Je ne suis pas surprise que les hommes fassent si peu de débauches avec une telle liqueur. On en vend pour si peu d'argent que l'on en veut, pour un double ou pour deux; mais celui qui se débite ainsi aux pauvres gens devient encore plus mauvais, parce qu'on le laisse dans de grandes terrines de terre tout le jour à l'air, et l'on en prend là pour ceux qui en veulent. Il s'aigrit et sent si fort, qu'en passant devant ces sortes de cabarets l'odeur en fait mal à la tête. » (3)

Le *tinajon* est en quelque sorte une demi-tinaja dans laquelle on recueille les eaux de pluie. Un voyageur fait allusion sans doute à l'un de ces vases qu'il rencontra sur la route d'Antequera, et qu'il trouva enfoncé à six pieds en terre. On le destinait à recevoir la provision d'eau des maisons voisines, parce qu'il avait la vertu de la conserver fraîche durant les plus fortes chaleurs. (2)

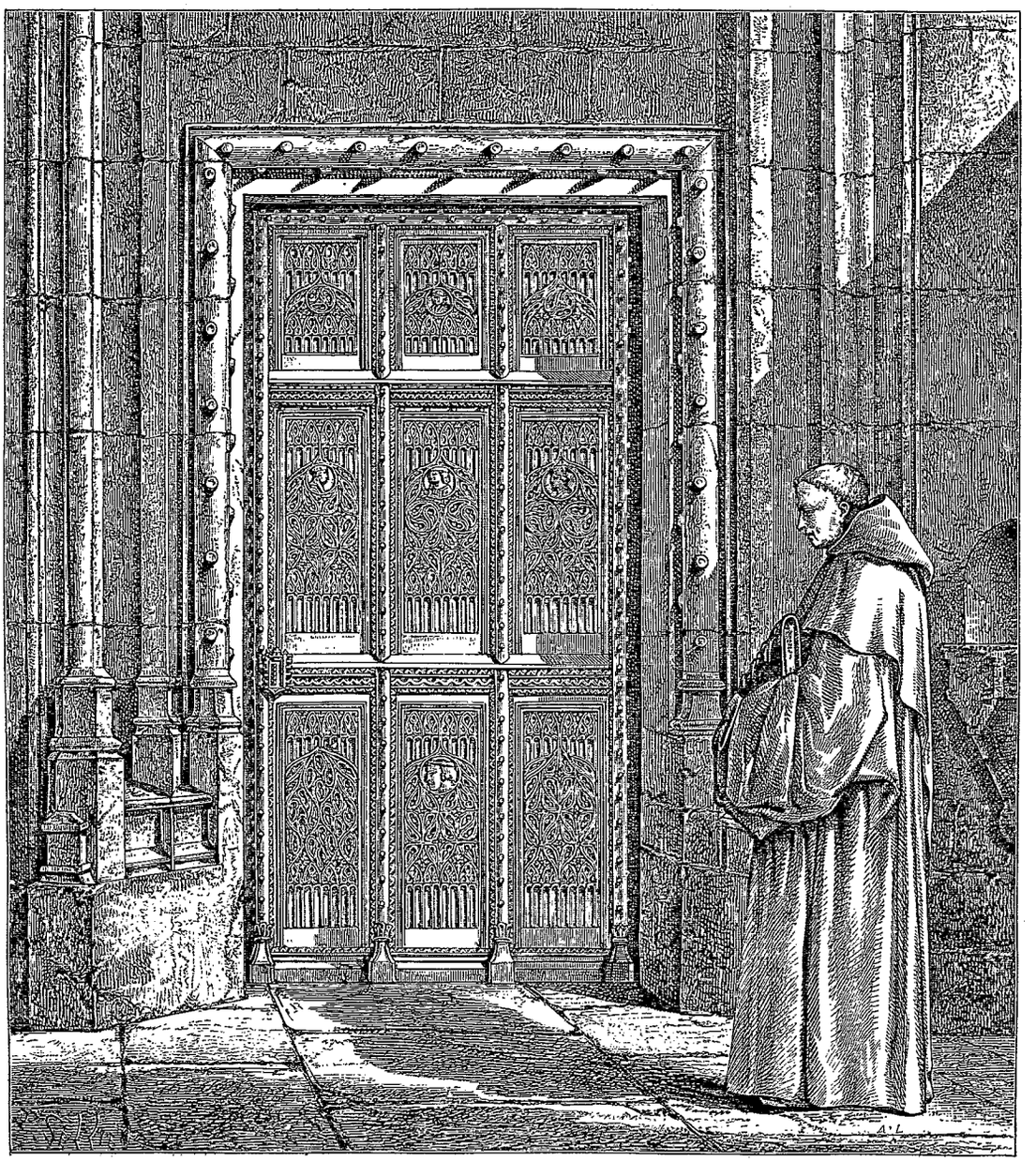
Certaines *tinajuelas* sont garnies d'anses, auxquelles on donne une forme élégante et dont on trouve de charmants spécimens dans le livre de M. Marryat; nous signalons particulièrement celle de la collection d'Auldjo.

(1) Voy. t. XVI, 1848, p. 88.
(2) Voy. t. XVI, 1848, p. 257.

(1) Marryat, *Histoire des poteries, faïences*, etc. Paris, 1866, 2 vol. in-8, avec fig.
(2) *Relation du voyage d'Espagne, contenant une description exacte du païs, des meurs* (sic), *des coutumes*, etc., etc. La Haye, 1715, 3 vol. in-18, t. III, p. 157.
(3) *Esquisses sur l'Espagne*, trad. par Levrault. Paris, 1830, in-8.

L'ABBAYE DE TAMIÉ,

PRÈS DE FAVERGES (HAUTE-SAVOIE).



Porte de l'église de l'abbaye de Tamié (1). — D'après un dessin d'un religieux de l'abbaye.

Tamié est le nom que l'on donne depuis une époque très-reculée à une gorge étroite située sur la chaîne secondaire des Alpes Pennines, entre Faverges, Albertville et Grésy (2).

Ce défilé, qui s'étend sur une lieue de longueur, était couvert au moyen âge de forêts épaisses, au milieu desquelles serpentait un chemin presque impraticable. Les neiges s'y amoncelaient l'hiver; la tourmente y régnait une partie de l'année. Cependant le col de Tamié était très-fréquenté à cause des relations commerciales de Genève avec le Piémont, et du mauvais état de la route qui conduisait à la ville de l'Hôpital. Toutefois, il n'était pas sans danger de la suivre : le peuple l'appelait le *Coupe-Gorge*, parce que, durant la belle saison, ce lieu sauvage devenait un repaire de voleurs qu'attirait l'espoir de riches aubaines. Le comte Amédée III fit pratiquer des éclaircies dans l'épaisseur de la forêt; la route fut alors rendue praticable, et on pendit quelques brigands aux arbres qui la bordaient.

Dans la première moitié du douzième siècle, vers 1132, saint Pierre de Tarentaise et les seigneurs de Chevron avaient fondé au milieu de ce désert un monastère de l'ordre de Cîteaux.

Il fallait tout créer dans ce vallon resserré et sauvage,

(1) Cette porte, en chêne, s'ouvre sur un angle du cloître. Un des anciens possesseurs de l'édifice a eu la malheureuse idée de la faire peindre en noir.

(2) Dans les plus anciens titres, Tamié est toujours appelé *Stamedei*, et quelques auteurs ont prétendu que ce nom est une contraction des deux mots *sancti Amedœi*, qui rappelaient un ancien édifice religieux dédié à saint Amédée. Mais il paraît plus naturel de chercher l'étymologie dans la position de Tamié, situé entre deux montagnes, aux limites de quatre anciennes provinces (la Savoie, le Genévois, la Tarentaise et la Maurienne). *Stat medium* (situé au milieu) serait ainsi l'origine de nom latin de Tamié.

où l'on ne trouvait pas même un abri contre l'inclémence des saisons. On y appela d'abord quelques religieux et on les mit sous la direction d'un jeune homme qui avait fait à Bonnevaux l'apprentissage de la vie monastique; d'autres frères vinrent se joindre à eux et complétèrent le nombre de douze fixé par saint Benoît pour la fondation d'une abbaye.

Les premières constructions de Tamié furent sans doute formées de branches d'arbres, comme ces cabanes de bûcherons que l'on rencontre dans l'épaisseur des forêts. Les Cisterciens n'avaient pour vaisselle que des vases en terre cuite et des tasses de bois. Leurs ornements sacerdotaux étaient de lin ou de futaine; ils creusaient leurs stalles dans des troncs d'arbres. Ils portaient une tunique de grosse laine blanche, recouverte d'un long scapulaire noir et serrée d'une ceinture de cuir; les vêtements des frères convers étaient de couleur brune; l'abstinence d'aliments gras était perpétuelle; ils ne vivaient que de racines et de légumes cuits à l'eau et au sel. Leur couche consistait en un grabat où ils se jetaient tout habillés; ils observaient rigoureusement le silence et partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains. En un mot, ils réalisaient dans toute sa sévérité le type monastique dont saint Benoît a tracé les caractères dans ses Constitutions.

Les donations faites à Tamié de 1132 à la fin du douzième siècle par les comtes de Genevois, le prince de Graisivaudan, les Dauphins de Viennois, les évêques des diocèses voisins et autres, enrichirent rapidement l'abbaye de Tamié.

Le vallon de Tamié ne tarda pas à se transformer. Il était couvert de bois dans sa plus grande étendue. Un torrent en traversait la partie inférieure; mais les eaux, n'ayant pas un libre cours, avaient transformé en marais la moitié de ce bassin et produisaient des éboulements aux endroits où la pente était trop rapide. Les Cisterciens abattirent les bois inutiles, tracèrent des routes et pratiquèrent des canaux dans les bas-fonds. Les sources découlant des forêts et les eaux pluviales se concentrèrent dans des étangs dont un seul subsiste encore.

Les religieux comptaient dans leurs rangs quelques membres des illustres familles de la contrée : Louis et Godefroi de Mercury, Amédée de Gémilly et Hugues de Montmélian, avaient échangé la cotte de mailles contre la bure de Cîteaux, et l'épée contre la bêche. Ces jeunes seigneurs fendaient du bois, transportaient de la terre sur les rochers stériles, creusaient des tranchées ou élevaient des constructions au milieu du plus rigoureux silence. Quand le temps de la moisson arrivait, ils sciaient eux-mêmes leurs blés. Voici comment on a décrit les travaux de défrichement des Cisterciens (1) :

« L'abbé, tenant une croix de bois d'une main et de l'autre un bénitier, précédait les travailleurs. Arrivé au milieu des broussailles, il y plantait la croix, comme pour prendre possession de cette terre vierge au nom de Jésus-Christ. Il faisait tout alentour une aspersion d'eau bénite; puis, s'armant de la cognée, il abattait quelques arbustes; ensuite tous les moines se mettaient à l'œuvre, et ils ouvraient une clairière qui leur servait de centre et de point de départ.

» Les moines essarteurs étaient divisés en trois sections : les coupeurs (*incisores*), qui faisaient tomber les arbres sous les coups de la hache; les extirpateurs (*extirpatores*), occupés à déraciner les souches; les brûleurs (*incentores*), qui réunissaient tous les débris pour les livrer aux flammes, armés de fourgons ou longues perches (*furgones*), avec lesquels ils soulevaient les tisons pour rallumer le feu. »

Grâce à cette ardeur de travail et aux libéralités croissantes de ses protecteurs, le monastère devint un domaine de plus en plus considérable. Il eut non-seulement des métairies, des granges, des moulins, des pressoirs, mais aussi des fonderies. Le droit de pâturage accordé à l'abbaye dès sa fondation, et qui s'étendait sur une grande partie de la Savoie, permit à Tamié d'élever une quantité considérable de bêtes à cornes, de mulets et de pourceaux. Pendant la belle saison, ces animaux étaient parqués sur les hautes montagnes, et on les vendait à l'automne. Les produits des porcheries de Tamié avaient surtout acquis en Savoie et en France une grande réputation.

On a dit que le douzième siècle avait été l'âge d'or pour l'ordre de Cîteaux (1) : on y observait avec ferveur la règle de saint Benoît, et les moines n'avaient rien tant à cœur que de passer leur vie dans l'obscurité, appliqués seulement à la prière et au travail des mains. Les religieux restaient absolument étrangers aux affaires du siècle. Mais, insensiblement, à cette simplicité primitive succédèrent un amour du bien-être et des vues ambitieuses qui menacèrent le monastère de décadence et de ruine.

Les abbés se mêlèrent aux intrigues politiques, et plusieurs d'entre eux ne menèrent qu'une vie mondaine. On en cite, pour exemple, Jacques-François de Chevron, qui, à la fin du quinzième siècle, cessa absolument de résider au monastère; il en confia l'administration à Guillaume Royer, professeur de droit et chanoine de Tarentaise. Pendant une partie de l'année, Jacques-François habitait Turin ou Chambéry; au retour de la belle saison, il venait s'installer dans une maison de plaisance appelée la Tour ou la Maison-Forte et située sur la paroisse de Plancherine. Les gens du pays, que scandalisait la vie peu édifiante de l'abbé, avaient donné à sa résidence le nom de *Tour-Gaillarde*. On n'avait rien épargné pour faire de la villa de Plancherine une charmante demeure. On y admirait une chapelle somptueusement décorée et des appartements meublés avec un luxe princier. Des aqueducs amenaient d'une grande distance l'eau nécessaire pour desservir la maison et former plusieurs bassins où se jouaient des cygnes. Une longue allée de charmes côtoyait un jardin toujours fourni des plantes les plus rares. Du haut de la terrasse, la vue s'étendait sur la combe de Savoie, et les Alpes aux neiges éternelles formaient le fond de ce délicieux paysage. Plancherine était le rendez-vous de tous les gentilshommes du pays. A l'époque de la chasse et des vendanges, on n'entendait dans la vallée qu'aboiements de meutes, fanfares et chants des joyeux invités de l'abbé.

Au reste, la papauté elle-même s'était montrée d'une grande indulgence : Alexandre VII, Sixte IV, avaient donné au chapitre général et aux abbés de l'ordre le pouvoir de dispenser les religieux de l'abstinence de la viande, selon leur conscience et pendant tout le temps que la nécessité l'exigerait. Il en résulta une confusion générale. Quelques abbés rigides ne tenaient aucun compte de la permission, d'autres poussaient la condescendance à l'extrême.

Les disputes entre les religieux devinrent si fréquentes, que le chapitre de 1485 rendit une ordonnance en vertu de laquelle, dans tous les monastères, on servirait de la viande trois fois par semaine à un seul repas, les dimanches, mardis et jeudis, mais dans un lieu séparé du réfectoire ordinaire.

C'est ainsi que l'ordre de Cîteaux, fondé pour mettre en pratique dans toute son étendue la règle de saint Benoît, en abandonna successivement les points essentiels : le travail des mains, les veilles, et l'abstinence de tout aliment gras.

Cet état de choses dura jusqu'au dix-septième siècle, lors de la réforme connue sous le nom de l'Étroite-Obser-

(1) Dubois, *Histoire de l'abbaye de Morimond.*

(1) D. le Nain, *Essai sur l'ordre de Cîteaux.*

vance, et qu'un certain nombre de monastères cisterciens affiliés à Clairvaux formèrent en 1618.

Mais la réforme ne fut complète qu'en l'année 1677, où la réforme de la Trappe fut établie à Tamié. M. de Rancé écrivait, le 8 octobre 1683, à l'un des religieux : « Je vous avoue que je regarde Tamié comme la Trappe, et que je vois ce que vous faites en ce pays-là comme si vous le faisiez ici. »

A cette époque, la plupart des anciennes constructions de l'abbaye tombaient en ruine. La voûte de l'église était effondrée sur plusieurs points. L'abbé de Somont dom Cornuty et son frère formèrent le projet de bâtir une nouvelle abbaye. On vivait « dans un pays et dans un temps d'une désolation presque infinie », ainsi que M. de Rancé le marquait dans ses lettres. Ces obstacles n'arrêtèrent point les réformateurs. Les religieux se mirent eux-mêmes à extraire ou tailler des blocs de pierre, à creuser les fondations, à servir les maçons. Malgré les malheurs de la guerre qui avait régné six ans entre la France et la Savoie, les lieux réguliers et l'église furent achevés en 1698.

Voici quelles étaient, en 1701, les possessions de l'abbaye : dix-neuf granges, des vignes formant une étendue d'environ 590 fosserées, des moulins rendant ensemble 142 quartes de froment ou méteil et 75 florins d'argent.

Les montagnes d'Udrison, du haut de Seytenex, d'Orgeval et du Haut-du-Four, étaient comprises dans l'enceinte du territoire qui lui appartenait.

L'abbaye touchait chaque année de ses différentes possessions un revenu de 5 073 florins en argent (1), outre du vin et des denrées de tout genre en nature; elle jouissait en outre du droit de pâturage sur un grand nombre de communes.

Les caves de l'abbaye renfermaient deux cents charges de vin, et ses greniers cent quartes de froment. Au cellier de Tournon, il y avait cent quarante charges de vin, huit grandes cuves de chêne cerclées en fer, trente-neuf tonneaux tenant six charges pour la plupart, et deux grands pressoirs.

En 1710, un illustre savant, dom Martène, bénédictin de Saint-Maur, vint en Savoie. On lit dans la relation de son voyage : « Il est impossible de voir les religieux sans être touché de leur modestie et de leur recueillement. Cette modestie passe aux domestiques, qui gardent également le silence, se voient, et font leurs ouvrages sans se parler. Les hôtes y sont reçus avec toute la charité et la propreté possible; mais leur appartement est séparé de celui des religieux, qui ne peuvent avoir de communication avec eux.

» La grande retraite des religieux de Tamié n'empêche pas qu'ils n'aient une bibliothèque. Nous y trouvâmes même des manuscrits parmi lesquels il y a un ouvrage de Pierre Abailard. Leur chartrier est le plus propre et le mieux arrangé que j'aie vu. Nous vîmes dans la sacristie une main de saint Pierre de Tarentaise, ses habits pontificaux et un morceau de la vraie croix. L'abbaye de Tamié est l'unique du diocèse, qui est très-petit. »

Dans la nuit du 2 au 3 août 1756, à deux heures moins un quart et peu de temps avant que la communauté se levât pour chanter matines, la foudre tomba avec un éclat épouvantabe sur l'abbaye de Tamié, et l'ébranla jusque dans ses fondements; le plomb des vitres se fondit, les cloches et les horloges furent brisées en partie et jetées au loin avec violence. Tous les lieux réguliers, le cloître, l'infirmerie, le noviciat surtout, éprouvèrent les atteintes de ce terrible phénomène.

En 1762, l'abbé Bourbon s'appliqua à mettre par écrit les usages particuliers de Tamié et à dresser le plan de vie de ses religieux conformément à la règle de saint Benoît et aux règlements de la Trappe. En voici le résumé, d'après un manuscrit du temps (1) :

Les religieux de Tamié mangent toujours en communauté dans un réfectoire où l'on fait la lecture pendant les repas, excepté les jours de jeûne à collation. Ils ont à dîner la soupe, deux portions, une mesure de vin telle que la prescrit la règle de saint Benoît, du fromage et du fruit. A souper, on leur donne deux portions, le vin et le dessert comme au dîner. Aux collations des jours de jeûne d'ordre, ils ont la moitié de la mesure ordinaire de vin, avec le fromage et le fruit aux collations des jeûnes d'Église, la moitié de la mesure de vin, et le pain seul.

Ils font toujours maigre et n'ont pour mets que les légumes et les racines qui croissent dans leur jardin. On ne leur sert que très-rarement du poisson. En cas de maladie, les religieux sont mis à l'infirmerie où, selon la règle, ils mangent de la viande jusqu'à ce que leur santé soit rétablie.

Ils gardent un rigoureux silence en tout temps et en tout lieu, soit entre eux, soit avec les séculiers. A moins d'une permission expresse qu'un supérieur peut accorder pour de justes causes, il n'est permis à personne de parler, si ce n'est en présence de l'abbé et des supérieurs, ou des présidents établis pour veiller à la conservation de la régularité.

La pauvreté étant l'un des points essentiels de la vie monastique, ils ne reçoivent ni ne donnent quoi que ce soit sans l'agrément des supérieurs, qui ont soin de pourvoir chaque religieux des choses nécessaires.

Outre les jeûnes commandés par l'Église, ils jeûnent deux fois par semaine depuis la Pentecôte jusqu'au 14 septembre, c'est-à-dire le mercredi et le vendredi, et tous les jours depuis le 14 septembre jusqu'au carême, à l'exception des dimanches et du jour de Noël.

Ils couchent tout vêtus, afin d'être prêts pour les matines au premier coup de cloche. Ils n'usent jamais de linge, soit pour leurs habits, soit dans leur lit, mais à l'infirmerie on permet aux malades d'avoir des draps de toile et des chemises. Ils ne portent point de lumière dans leur cellule.

Ils se lèvent régulièrement tous les jours à deux heures après minuit pour aller aux matines, qui, en y comprenant la méditation, durent ordinairement deux heures, et les jours de fête et dimanches deux heures et demie.

Les dimanches et fêtes, depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, ils se lèvent à une heure après minuit; alors il leur est permis de se recoucher après matines jusqu'à cinq heures et demie. On dit ensuite prime, puis une messe conventuelle à laquelle toute la communauté assiste. A l'issue de la messe, on se rend au chapitre, où on lit le martyrologe, la règle et les constitutions de l'ordre. Après les prières accoutumées, le supérieur fait ordinairement quelque instruction et reprend ce qu'il y a de répréhensible dans la conduite de ses subordonnés. Le reste du temps jusqu'à huit heures et demie est employé à la prière et à dire les messes.

Depuis Pâques jusqu'au 14 septembre, les religieux peuvent se recoucher tous les jours jusqu'à prime; mais depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, cet intervalle doit être employé à la prière, à la méditation ou à des lectures pieuses. Les jours de fête, depuis Pâques jusqu'au 14 septembre, le chapitre se tient immédiatement après prime. Le supérieur distribue ensuite le travail, qui dure jusqu'à sept heures et demie; alors les prêtres vont dire leurs messes jusqu'à ce que tierce sonne.

Le travail du soir se donne en carême à deux heures, et

(1) Environ 10 000 francs en monnaie actuelle.

(1) Archives de Tamié.

en tout autre temps à une heure; il dure toujours une heure et demie. En été, pendant qu'on ramasse les foins et les blés, les religieux y travaillent jusqu'à quatre ou cinq heures; on leur donne un rafraîchissement à leur retour au monastère, ou même dans la campagne. Ils disent aussi vêpres au milieu des champs, ainsi que l'ordonne la règle; dans ce cas, il en reste toujours un certain nombre au monastère pour dire vêpres à l'église.

Excepté le temps du carême, les vêpres se disent toujours à quatre heures et sont précédées d'un quart d'heure de méditation, ce qui dure environ une heure et quart.

Le souper et la collation se sonnent à cinq heures.

Depuis Pâques jusqu'au 14 septembre, les religieux se rendent à six heures et demie au chapitre, où l'on fait la lecture publique pendant une demi-heure; ensuite on chante les complies qui sont suivies d'un quart d'heure de méditation, et on sonne la retraite à huit heures. Depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, on avance la lecture et les complies d'une heure.

La retraite sonnée, tous les religieux se retirent dans leurs cellules du dortoir, dont on ferme les portes; il n'est plus permis à personne d'en sortir, à moins que les offi-



Enterrement d'un chartreux à l'abbaye de Tamié. — Dessin de Sellier, d'après une lithographie d'un religieux de l'abbaye.

ciers du monastère ne soient obligés de tenir compagnie aux étrangers ou de visiter les malades.

Les dimanches après none, on tient la conférence, où les religieux s'édifient par des entretiens sur l'Évangile et autres sujets de piété. Elle dure environ une heure. Pour les jours de fête, on emploie à la lecture ou à la prière tout le temps qui n'est pas occupé par les offices.

Tous les quinze jours, les religieux ont, au lieu de travail, la promenade ou *spacîment*, depuis none jusqu'à vêpres. Ils peuvent alors se parler.

Dans ces règlements n'est pas comprise l'indication des travaux des trappistes de Tamié.

Ils cultivent les champs, défrichent, créent des prairies artificielles, et font les récoltes. Ils s'occupent particulièrement d'élever du bétail. A l'intérieur, tous les métiers utiles peuvent être exercés selon les besoins de la maison et l'aptitude des sujets, principalement la boulangerie, la couture, la cordonnerie, le charronnage, la forge, la menuiserie, la fabrication du fromage, etc.

Après les décrets de l'Assemblée nationale et l'occupation du territoire savoisien, les religieux durent abandonner le monastère. Le roi Charles-Félix en acheta les bâtiments et quelques terres en 1828.

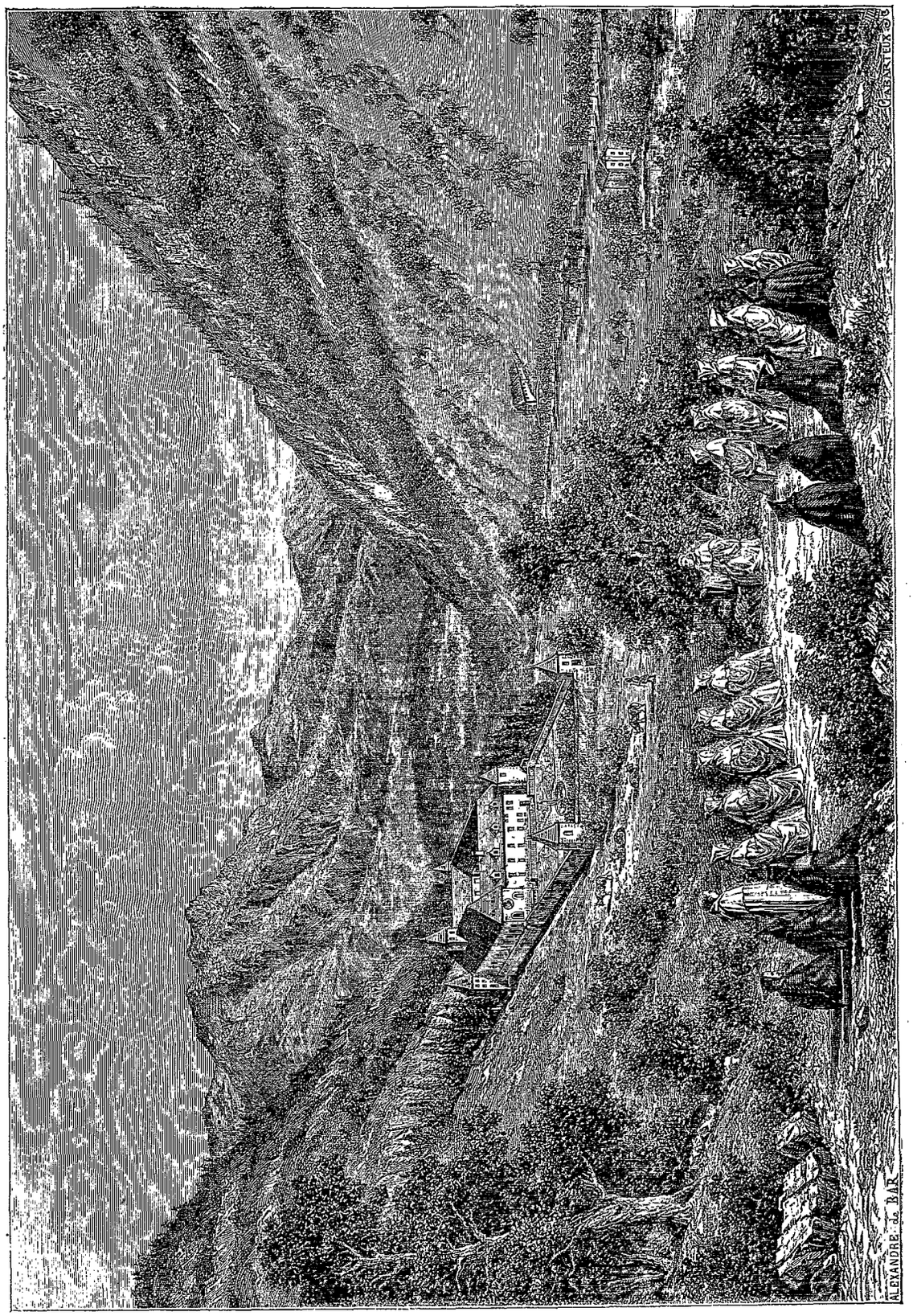
Au mois d'octobre 1829, l'abbé Favre, supérieur des missionnaires de la Savoie, vint s'y installer avec trois prêtres. La donation du roi à cette petite communauté est du 15 juillet 1830. Neuf ans après, les missionnaires quittaient Tamié; l'archevêché de Chambéry en devint propriétaire en 1841.

Depuis 1842, on avait fait d'assez nombreuses tentatives pour introduire à Tamié une communauté religieuse. Après plusieurs années de négociations, les frères de la Sainte-Famille, dont la maison mère est à Belley (Ain), achetèrent l'abbaye et quelques-unes de ses dépendances. Au commencement du mois d'avril 1856, le frère Gabriel Taborin, supérieur de l'institut, accompagné du R. P. Auzone, aumônier, et de plusieurs religieux, prit possession de Tamié. Ils y établirent une école-pensionnat pour les jeunes gens et un noviciat pour la Sainte-Famille; le gouvernement sarde approuva ces deux institutions en 1858.

Enfin, les Trappistes de la Grâce-Dieu, au diocèse de Besançon, entrèrent en pourparlers avec les frères de la Sainte-Famille, et signèrent un contrat d'acquisition de ce monastère.

Seize religieux arrivèrent à Tamié le mardi 15 octobre 1861.

L'abbaye actuelle, spacieuse et bien distribuée, est alimentée par une source d'eau vive dont le réservoir principal est à plus de six cents mètres. Ses bâtiments se composent d'un vaste édifice à deux étages, avec une cour intérieure et des pavillons à chacun de ses angles. L'église occupe toute la longueur de la façade du côté de l'occident.



Vue générale de l'abbaye de Tamié et de ses dépendances. — Dessin de A. de Bar, d'après une lithographie d'un religieux de l'abbaye.

Le jardin, clos de murs et orné d'un bassin, est placé au midi dans une excellente position. Au-dessus de l'église s'étend un petit bois de sapins d'un effet très-pittoresque. De l'autre côté du chemin qui conduit à la porte d'entrée existe un étang artificiel, seul reste des nombreux travaux d'assainissement pratiqués par les anciens religieux. Faute de soins, les autres pièces d'eau se sont transformées en marais. Les moulins de Tamié sont établis non

loin de l'étang. Dans la même direction, mais plus près de l'abbaye, on trouve la ferme de Martignon, composée d'une petite maison de maître et d'une grange avec écurie. Les propriétés acquises par la nouvelle colonie, et dans lesquelles sont compris l'étang, les moulins et Martignon, forment une lisière presque continue de terrains entre le chemin qui les limite en bas et la forêt qui les couronne au-dessus.

LES MOTS ET LES PENSÉES.

Il faut enseigner les mots pour les pensées, et les pensées pour le cœur et la vie. Grégoire GIRARD.

ON DEMANDE UNE ORPHELINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 373, 382, 389.

VII. — QUI FINIT BIEN.

La rougeole était guérie, et Cécile avait continué à se faire amuser par Catherine et à abuser de sa complaisance. Un de ses jeux favoris consistait à se déguiser et à improviser une scène où elle jouait le premier rôle, et où Catherine lui donnait la réplique. Elle aimait surtout à représenter une reine, et se plaignait, un peu aigrement, de ce que Catherine ne pouvait marcher, et était par conséquent incapable de porter la queue de sa robe, ou de venir se prosterner devant son trône (un petit fauteuil qu'elle juchait sur une table).

Un jour donc qu'elle se promenait dans la chambre, coiffée d'un diadème de papier doré, posé sur un long voile de dentelle, vêtue d'un manteau de cour de son invention, et ornée de tous les oripeaux qu'elle avait pu rencontrer, Catherine l'appela, et la pria doucement de venir à elle.

— Votre jupe est trop longue, mademoiselle Jeanne, lui dit-elle; vous allez marcher dessus et tomber; venez que je la relève un peu.

— Tomber? C'est bon pour vous! répondit Cécile. Moi, je sais me tenir sur mes jambes.

Et elle essaya de courir avec tout son attirail, en retournant la tête en arrière pour voir quelle mine faisait Catherine. Mais elle n'eut pas fait trois pas que ses pieds s'embarrassèrent dans sa longue traîne : elle tomba. Elle se trouvait alors devant la cheminée où flambait un grand feu; son voile, entraîné par le courant d'air, alla effleurer le brasier..,,. en une seconde, il s'enflamma.

Catherine jeta un cri terrible, et, oubliant que, comme l'avait dit l'imprudente enfant, elle ne pouvait se tenir sur ses jambes, elle s'élança de sa chaise et vint rouler auprès de Cécile. Alors, pressant dans ses mains le voile en feu, étouffant sous ses propres vêtements la flamme qui dévorait déjà les fleurs et les légères étoffes dont Cécile avait composé sa parure de reine, elle lutta contre l'incendie jusqu'à ce qu'on vînt à leur secours. Puis elle s'évanouit.

Le docteur Dorny fut appelé. Après avoir vu Cécile, qui n'avait que de légères blessures, il fut conduit auprès de Catherine.

Quand il eut examiné les profondes brûlures qui couvraient ses mains, ses bras et sa poitrine; quand il eut interrogé son pouls et touché son front brûlant, il secoua la tête avec pitié.

— Je crains bien que nous ne la tirions pas de là, dit-il à Mme Loghouët, qui attendait son arrêt, presque aussi pâle qu'au lit de mort de sa petite Jeanne. Les brûlures sont déjà graves, et la peur, l'émotion, la chute, lui ont donné une fièvre des plus inquiétantes. Oh! ne me faites pas signe de me taire : elle ne m'entend pas, elle a le délire, et je redoute fort un transport au cerveau. Après tout, pour ce qui l'attend en ce monde, elle fera peut-être tout aussi bien de s'en aller.

— Docteur, sauvez-la! s'écria Mme Loghouët.

— Je ne demande pas mieux, mais il faut des soins de toutes les minutes. Vous allez installer près d'elle une garde qui ne la quittera ni jour, ni nuit...

— Moi, Monsieur! interrompit Nanette, qui pleurait au pied du lit.

— Et moi! dit la femme de chambre. Une garde n'aurait qu'à s'endormir. Nous la soignerons bien mieux à nous deux, pauvre agneau!

Elles auraient pu dire : à nous trois. Car Mme Loghouët fit transporter dans sa chambre le lit de la malade, et la veilla comme une mère pendant quinze longs jours où le docteur n'osa encourager aucun espoir. Et le jour où il dit d'un air satisfait : « Allons, cela va décidément mieux », la vieille dame fondit en larmes, et couvrit de baisers le front de Catherine étonnée, qui, trop faible encore pour parler, la remercia de son regard le plus reconnaissant.

. . . . . .

— Il paraît, ma chère femme, que cette pauvre fille a tout à fait gagné ton cœur? dit M. Loghouët, en entrant dans la chambre de sa femme, qui venait de remonter après avoir laissé les deux enfants sous la garde de Nanette dans le bosquet du jardin. C'était la première fois que Catherine y descendait depuis sa convalescence.

— Oui, tout à fait, répondit-elle. Vois-tu, si nous aimons nos enfants tels qu'ils sont, avec leurs défauts, c'est qu'ils sont nos enfants, qu'ils font partie de nous-mêmes, et que nous avons pris de tout temps envers eux l'habitude de l'indulgence. Mais un enfant qui n'est pas le nôtre ne peut pas trouver en nous cette indulgence; il faut qu'il gagne notre cœur, comme tu dis, à force de qualités; et c'est ce qu'a fait Catherine. Je me rappelle que je la trouvais laide autrefois; à présent je ne vois plus si elle l'est ou non. Je ne peux pas te dire combien je suis heureuse de sa guérison. Jusqu'à son infirmité qui contribue à me la faire aimer! Si on pouvait arriver à la faire marcher! Le docteur me le fait presque espérer. Il paraît que cette secousse a amené une crise favorable.

M. Loghouët souriait.

— Enfin, dit-il, j'espère que tu vas te reposer; car tu t'es plus fatiguée depuis six semaines que si tu avais eu à élever un enfant au maillot.

— Encore une raison, je crois, pour aimer ma pauvre Catherine : rien ne nous attache aux gens comme les peines qu'on prend pour eux.

— Et... l'autre?

— Jeanne? Elle devient un peu meilleure depuis que Catherine a failli mourir pour elle; cela l'a touchée.

— J'en suis presque fâché, car le notaire vient de m'écrire à son sujet... Voilà deux lettres que le facteur m'a remises en même temps; j'ai peur qu'elles ne t'affligent toutes les deux.

— Le père de Catherine est retrouvé! s'écria Mme Loghouët avec anxiété.

— Oui... mais il ne la reprendra pas. Il est mort en prison; il était condamné à plusieurs années de réclusion pour vol.

Mme Loghouët cacha sa tête dans ses mains.

— Pour l'autre, reprit M. Loghouët, elle est réclamée par un parent de sa mère qui avait disparu depuis plusieurs années et qu'on croyait mort. Il est revenu, et, ayant appris l'existence de cette petite, il a déclaré vouloir s'en charger, et il nous la fait redemander.

Mme Loghouët releva la tête.

— Qu'elle soit heureuse! dit-elle. Je n'étais pas assez gaie pour elle; elle sera mieux ailleurs que chez moi. Ma petite Jeanne est morte, et j'étais insensée de vouloir la faire revivre. Il faut garder un culte aux morts et ne pas chercher à les remplacer; ce serait une manière de les oublier. Ne me plains pas, je ne regrette pas Cécile. Catherine me reste, je lui parlerai de Jeanne : ce sera ma part de bonheur.

— Mais tu oublies... son père... tu voulais une enfant d'une famille irréprochable.

— Ah! oui! c'est encore une leçon que Dieu me donne... Quels que soient les crimes d'un père, crois-tu que Dieu n'ouvre pas le ciel à ses enfants? Et je voulais me montrer plus sévère que lui.

. . . . . .

Catherine a maintenant quinze ans. On l'a soignée, menée aux eaux; elle se porte bien et marche avec des béquilles. Le docteur Dorny espère qu'un jour viendra où elle pourra s'en passer. Elle a appris la mort de son père, mais elle ne saura jamais où il est mort. Mme Loghouët n'est pas consolée; elle n'a pas oublié sa petite Jeanne, mais ce souvenir a perdu son amertume, et sa tristesse a disparu peu à peu sous l'influence des soins et de la tendresse reconnaissante de Catherine. Le docteur vient souvent surveiller sa malade, qu'il s'est juré de guérir tout à fait; et quand il voit les deux vieillards heureux auprès de Catherine, qu'ils aiment comme leur enfant, il hoche la tête d'un air content, et il murmure à l'oreille de M. Loghouët :

— Ne vous avais-je pas dit que celle-là était une âme?

ÉCOLES SPÉCIALES DE LAITERIE

EN DANEMARK.

Ces écoles ont été fondées depuis dix ans dans le Jutland et dans les îles danoises. Il en existe six en Danemark; elles sont toutes prospères.

Voici les notes d'un voyageur français (1) qui a visité l'une de ces institutions ;

L'école, dit-il, est située dans l'île de Seelande, à une douzaine de kilomètres de la station de Taastrupp, sur le chemin de fer de Copenhague à Corsoer. — Elle porte le nom de *Thüne landbrugs Skole* (École agricole de Thüne).

Elle a été fondée, en 1865, par M. Valentiner, l'un des agronomes les plus distingués du Danemark.

Le directeur de l'école exploite une cinquantaine d'hectares; il a une jolie vacherie de 20 bêtes, et à côté de lui se trouve une ferme qui n'a pas moins de 130 à 140 vaches laitières de la race d'Angeln, que l'Exposition universelle de 1856 a fait connaître aux éleveurs français.

Le directeur a, pour le seconder, sa femme et trois professeurs.

L'enseignement comprend deux sections d'élèves.

Du 1er septembre au 1er novembre, l'établissement ne comprend que des filles.

Du 15 novembre au 1er août, les filles sont remplacées par des garçons. Les filles payent 35 écus danois pour leur pension; c'est environ 90 francs pour deux mois, ou 45 fr. par mois. Elles sont tenues de se pourvoir d'effets de literie et du linge personnel. Moyennant cette pension, elles sont logées, nourries, chauffées, blanchies, éclairées. Elles reçoivent une excellente instruction professionnelle.

Au moment de ma visite, j'ai trouvé, dans cet établissement, soixante-deux belles et vigoureuses jeunes filles, toutes ayant une tenue propre et montrant tous les caractères de l'aisance et du bonheur; le directeur m'a assuré qu'elles étaient toutes des filles de propriétaires ou fermiers exploitants de la classe des paysans aisés.

L'instruction est théorique et pratique.

Les élèves arrivent avec une bonne instruction primaire; elles ont de quinze à dix-huit ans. On leur donne deux à trois heures de leçon sur l'histoire de la Scandinavie; on développe en elles l'amour du pays; on excite les sentiments élevés et patriotiques. Elles ont, en outre, un cours de calcul, de comptabilité, de laiterie, d'histoire naturelle; on leur donne des notions de physiologie sur la vache laitière, sur le fonctionnement des glandes mammaires, sur l'alimentation des vaches; on cherche, en les instruisant, à exciter leur curiosité et à les intéresser aux choses de l'agriculture.

La comptabilité qu'on leur apprend est simple : c'est surtout la tenue des livres de la laiterie et du ménage qu'on leur enseigne. Toutes tiennent leurs livres d'après les faits de chaque jour; c'est là une excellente méthode d'enseignement de la comptabilité.

Dans l'après-midi, la couture elle-même n'est pas négligée; enfin on exerce les élèves au chant en leur faisant répéter des airs religieux et patriotiques.

La plus grande partie des matinées est occupée aux travaux pratiques.

Les jeunes filles sont, à cet effet, distribuées, à tour de rôle, dans tous les services de la laiterie, de la vacherie et du ménage.

Quatre séries de trois jeunes filles reçoivent, chacune, 100 litres de lait écrémé à transformer en fromage.

Huit d'entre elles sont à la baratte, quatre président au lavage du beurre; les autres écrèment, font la traite des vaches, procèdent au lavage des ustensiles, préparent la présure, en quatre jours; une jeune fille passe par tous les services.

Le travail journalier se fait ainsi sur 4 à 500 litres de lait en moyenne; les opérations sont, d'ailleurs, notées et expliquées avec soin. — Tous les meilleurs procédés sont signalés, et l'établissement est pourvu du matériel le plus perfectionné et d'une excellente installation.

La laiterie comprend :

1° Le lavoir, avec deux chaudières pour eau chaude, et des robinets pour eau froide;

2° Le compartiment aux manipulations; on y trouve la baratte mue par un manége à cheval placé à côté, la presse à fromage, et une bascule pour peser le lait, le beurre et le fromage, à l'entrée ou à la sortie;

3° Le caveau au beurre : c'est là qu'on le conserve;

4° Le caveau où on dépose le lait destiné à l'écrémage;

5° La chambre où se mettent les fromages.

Les jeunes filles couchent dans deux dortoirs d'une propreté parfaite.

Elles mangent dans un réfectoire. La salle d'étude, comme celle des cours, est très-claire; les murs en sont garnis de cartes et de tableaux d'enseignement.

Les garçons qui succèdent aux filles, et qui restent à l'école du 15 novembre au 1er août suivant, reçoivent un enseignement plus développé, qui se rapproche beaucoup de celui de nos écoles régionales. Les jeunes gens qui le suivent, tous fils de paysans cultivateurs à leur aise, arrivent avec un bon fonds d'instruction; ils ne sont admis qu'autant qu'ils ont passé une année au moins, après leur sortie de l'école primaire, dans une école dite de perfectionnement.

Dans ces hautes écoles, fondées par les particuliers, par les sociétés et encouragées par l'État, les jeunes gens reçoivent un complément d'instruction primaire; ils apprennent l'histoire, la géographie, la géométrie, les lan-

(1) M. Tisserand, membre du conseil de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

gues vivantes, les sciences naturelles, et les éléments de physique.

Il y a une centaine de ces écoles en Danemark; les jeunes gens les fréquentent de l'âge de quatorze à quinze ans : le Danemark leur doit d'avoir l'instruction la meilleure et la plus étendue qu'on puisse trouver dans aucun pays : aussi figure-t-il, avec la Suède, à la tête des pays où l'instruction primaire est le plus développée.

L'école de laiterie de Thüne reçoit, chaque année, 40 élèves; ceux-ci ne font guère qu'une à deux heures de pratique, mais ils assistent à tous les travaux; par contre, ils ont quatre heures de cours par jour. Le prix de la pension est de 35 francs par mois, blanchissage non compris. Laboratoires, collections, herbiers, rien ne manque à ces jeunes gens; on leur fait faire, chaque semaine, des excursions dans la campagne et des études dans le laboratoire : aussi quittent-ils l'établissement avec une instruction étendue et solide, et un grand amour pour la vie et les occupations des champs.

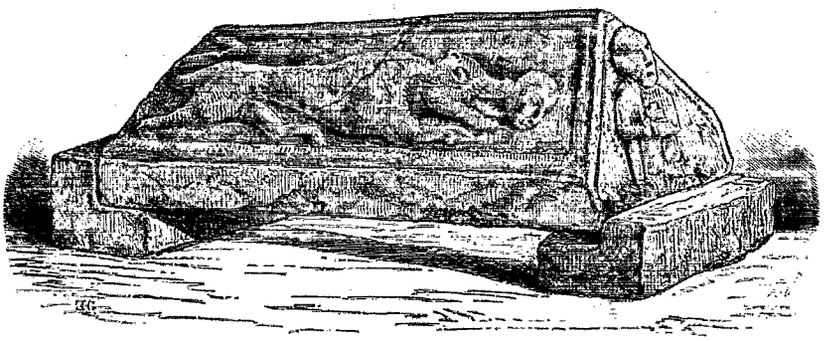
La Norvége et la Suède sont entrées dans la même voie depuis quelques années. Ces deux pays ont fait venir des professeurs du Danemark et fondé, à l'instar de l'École de Thüne, plusieurs écoles ou laiteries modèles pour les jeunes filles et les garçons. Parmi ces établissements, nous citerons l'école de Haddorp (Ostrogothie), fondée il y a cinq ans, et l'école de laiterie de Bergqvara (province de Smaaland).

Indépendamment de ces écoles spéciales, il y a quatorze ou quinze laiteries modèles subventionnées par l'État et les gouvernements provinciaux, à charge de recevoir trois ou quatre paysannes ou jeunes garçons pour les instruire dans l'art de fabriquer le beurre et le fromage.

Les pays scandinaves n'ont qu'à s'applaudir des résultats de ces créations : on s'applique à les développer; l'industrie beurrière leur doit d'avoir réalisé de très-grands progrès.

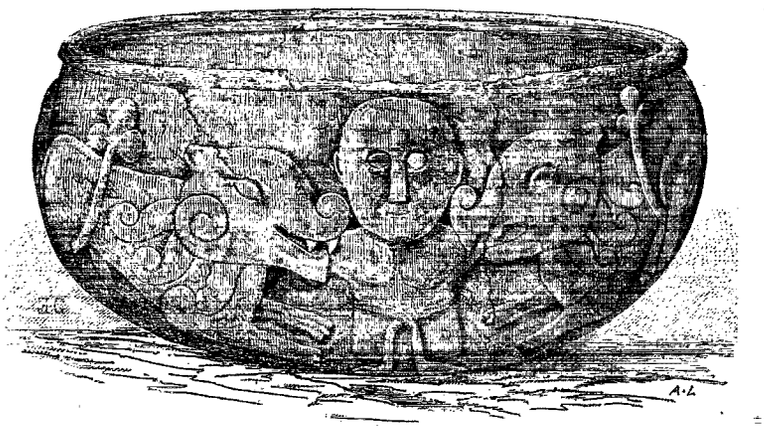
MUSÉE DE COPENHAGUE.

On conserve au Musée de Copenhague une pierre sculptée du onzième siècle, trouvée à Kjerte, en Fionie. Cette tombe est de forme prismatique ou triangulaire imitant un



Pierre tumulaire du onzième siècle trouvée à Kjerte, en Fionie. — Dessin d'Édouard Garnier.

toit. Nous reproduisons l'un de ses rudes bas-reliefs, dont la symbolique est ainsi expliquée dans le livret du Musée : Le lion, portant dans sa gueule une tête d'homme, rappelle le verset de saint Pierre apôtre : « Le diable votre ennemi tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » Un autre bas-relief représente un homme (sans doute le défunt) combattant un centaure, emblème du mal, tandis que saint Michel emporte



Fonts baptismaux du onzième siècle trouvés à Vendsyssel, en Jutland. — Dessin d'Édouard Garnier.

au ciel l'âme délivrée. Aux extrémités du tombeau, on voit une figurine qui est celle d'un ange tenant d'une main une croix et de l'autre le monogramme du Christ. (1)

On remarque, dans le même musée, des fonts baptismaux en granit trouvés à Vendsyssel en Jutland. Cette rude ornementation d'une pierre difficile à travailler remonte également au onzième siècle. « La partie intérieure porte en relief une figure humaine (est-ce une femme?) debout entre deux lions; illustration, semble-t-il, de la pensée que les mauvaises passions dévorent l'homme. »

(1) L'idée première de la fondation de ce musée célèbre remonte à l'an 1807; elle est due au savant archéologue R. Nyerup, qui fut bien secondé, de 1815 à 1865, par C.-J. Thomson. C'est à M. Vorsaae que revient le mérite de son classement actuel.

UN CROQUIS DE VELASQUEZ



Musée de Florence. — Esquisse par Velasquez.

Les plus simples croquis des grands maîtres, ceux qui laissent à peine deviner leur pensée première, sont aussi recherchés que les autographes des écrivains les plus illustres. Rien de plus intéressant, en effet, pour ceux qui les peuvent lire, rien de plus instructif pour l'artiste, que ces traits improvisés d'où pourra naître plus tard un chef-d'œuvre.

Ici, en présence de ce fier Espagnol à cheval, qui domine la scène de son geste énergique, on devine déjà un portrait équestre, qui a été ou a pu être supérieur par son

exécution à celui de Philippe IV. On ne saurait lui comparer, et c'est un grand éloge, que celui de don Gaspard de Guzman, qui exprime si bien le mépris du danger et l'habitude du commandement. Ce projet d'un portrait probablement historique a-t-il été jamais transporté sur la toile? Cette création, si bien indiquée, a-t-elle été jamais achevée? Rien ne l'indique dans les biographies de Velasquez; c'est une question presque insoluble aujourd'hui, et que l'avenir seul pourrait éclaircir.

La hardiesse, l'impétuosité du crayon, que l'on remarque dans cette esquisse, se retrouvent dans les ébauches des tableaux du maître.

« Velasquez, dit M. Viardot, peint du premier jet; sa toile est à peine couverte; les contours des objets ne sont point arrêtés : terre, arbre et ciel, tout est massé et sans détails.

» Si l'on s'approche trop curieusement, l'œil ne rencontre, comme dans une décoration de théâtre qu'on touche du doigt, que l'incertitude, la confusion, le chaos. Recule-t-on de quatre pas, les ténèbres se dissipent, les éléments se séparent, les êtres prennent vie, le monde est de nouveau créé, et la nature est là, belle, simple et sublime.

» Velasquez n'aurait peint que des portraits, qu'il devrait partager au moins la gloire de Van-Dyck, et peut-être que nul ne devrait partager sa gloire; car, dans ce genre, s'il a vaincu tous ses compatriotes, il n'est surpassé par aucun de ses rivaux des autres écoles. » (1)

C'est au Musée de Madrid qu'on peut le mieux apprécier la variété et la puissance de son génie. Velasquez est, à juste titre, considéré comme le génie le plus universel de l'école espagnole. « De tous les maîtres, de toutes les écoles représentées au *Museo del Rey*, c'est don Diego Rodriguez de Silva y Velasquez qui a la part principale. Il y compte aujourd'hui soixante-quatre tableaux, parmi lesquels se trouvent les plus importants de son œuvre. » (2)

Divers écrivains avaient dit de Velasquez qu'il estimait peu le génie de Raphaël, et, en général, des maîtres italiens. On a opposé récemment à ces critiques quelques pages adressées en 1656 par ce grand peintre à Philippe IV, en lui rendant compte d'une mission que ce roi lui avait donnée pour l'acquisition de peintures en Italie, à son choix. Il dit, à propos d'un tableau peint par Raphaël sur bois, et représentant la Vierge avec l'Enfant, sainte Élisabeth et saint Jean : — « Tout y est excellent, aussi bien le dessin que le coloris. Le mouvement et la tête de la Vierge *sont surhumains*. Les paroles manquent pour exprimer son extrême grâce, ainsi que celle de l'Enfant et de saint Joseph. » (3)

L'HEUREUX BERGER.

CONTE BOHÈME.

Un jour, le bon Dieu se promenait sur la terre avec saint Pierre; ils arrivèrent auprès d'un berger qui faisait paître son troupeau. Tous deux très-affamés, ils demandèrent au berger de leur donner quelque chose à manger, ajoutant que le bon Dieu le récompenserait. Le berger ne savait pas à qui il avait affaire, mais il avait bon cœur; il tira de son sac un gros morceau de pain qu'il avait réservé pour son repas du soir, et le leur donna.

— Mangez, dit-il, et que Dieu vous bénisse! la faim est une vilaine chose.

Le bon Dieu et saint Pierre mangèrent du meilleur appétit. Une fois rassasié, le bon Dieu dit au berger :

— Je te remercie, brave homme. Tu nous as donné ton dernier morceau de pain au risque d'avoir faim toi-même. Une si bonne action mérite récompense; nous ferons tout ce que nous pourrons pour te laisser un souvenir heureux. Forme trois souhaits, tous trois seront exaucés; mais réfléchis bien, pour n'avoir pas à regretter de t'être trompé.

Le berger aimait à fumer : son premier souhait fut d'avoir une pipe toujours allumée et qu'il n'eût jamais besoin de bourrer.

Ce vœu à peine formé, il trouva dans sa main une belle pipe, au-dessus de laquelle une fumée bleuâtre se balançait.

— Et ton second souhait? demanda le bon Dieu.

Le berger réfléchit. Saint Pierre s'approcha de lui, et de la main lui montra le ciel. Le berger n'y fit pas attention : peut-être ne comprenait-il pas, peut-être avait-il envie de rester encore ici-bas. Il pensa qu'il aimait fort à jouer aux dés, mais qu'il avait peu de chance à ce jeu.

— Je voudrais, dit-il après un moment de réflexion, gagner toujours aux dés.

— Il sera fait suivant ta volonté, dit le bon Dieu; et le troisième souhait?

Pierre faisait des signes au berger et lui montrait le ciel, mais en vain.

— Je veux, dit le berger, avoir un sac où je puisse faire entrer qui je voudrai, et l'y garder jusqu'à ce que je lui permette de s'en aller.

Le bon Dieu consentit. Saint Pierre était en colère. « Un jour, pensait-il, tu demanderas le ciel, mais il sera trop tard. »

Tout à coup le bon Dieu et saint Pierre disparurent. Le berger croyait d'abord être le jouet d'un rêve; mais il vit la belle pipe, et à côté un grand sac en beau cuir tout neuf. Cela le mit en belle humeur; il laissa là ses brebis et se mit à courir le monde.

Il alla de droite et de gauche, fumant, jouant aux dés et gagnant toujours. Il avait de l'argent plein ses poches.

Un jour il arriva dans un château dont on racontait d'étranges choses. Là, pendant la nuit, il se produisait des bruits épouvantables dont toute la maison était ébranlée. Le maître du château était un riche chevalier. Il fit annoncer partout qu'il donnerait de grosses sommes à celui qui rendrait le calme à son château. Beaucoup d'amateurs se présentèrent, nul ne réussit.

Le berger eut l'idée d'essayer.

Le chevalier le reçut fort bien, et le fit conduire à la chambre où il se produisait le plus d'horreurs. On lui donna à boire et à manger. Il attendit gaiement.

Au coup de minuit, un grand bruit se produisit; quelque chose tomba du plafond : c'était un diable! Il toussa, éternua plusieurs fois, de façon à faire trembler tout le château; puis il s'avança vers le berger.

— Nous allons jouer aux dés, lui dit-il; fais attention; si tu perds, tu es mort comme tous ceux qui ont osé pénétrer ici avant toi.

— C'est bon, c'est bon, dit le berger.

Et les voilà qui se mettent à jouer : le berger gagnait toujours. Le diable se mit en fureur, et, dans l'espérance de se rattrapper, il jeta comme enjeu tout un monceau de ducats. Il perdit tout. De colère il sauta sur le berger et voulut l'étrangler; mais celui-ci, sans s'émouvoir : « Au sac! s'écria-t-il, au sac! » Et voilà mon diable dans le sac. Il eut beau remuer, crier, geindre, rien n'y fit; il lui fallut rester dans le sac. Le berger se coucha tranquillement et dormit jusqu'au lendemain matin. Puis, la nuit suivante, il se remit à son poste et attendit les événements.

(1) *Les Musées d'Espagne, guide et memento de l'artiste et du voyageur.* 3e édit Paris, 1860, in-18.

(2) Viardot, *ibid.*

(3) Voy. *Mémoire de Velasquez sur quarante et un tableaux envoyés par Philippe IV à l'Escurial;* réimpression de l'exemplaire unique (1658), avec introduction et notes par le baron Ch. Davillier, et un portrait de Velasquez gravé à l'eau-forte. Paris, Aug. Aubry, 1874.

Cette fois ce furent deux diables qui tombèrent du plafond; ils invitèrent le berger à jouer, il gagna; ils voulurent l'étrangler, et il les fourra dans le sac tout comme le premier.

La nuit suivante, il eut affaire à trois diables dont l'un était Satan en personne; il gagna encore et les mit dans le sac.

La quatrième nuit, personne ne se présenta.

Le berger alla trouver le maître du château, qui fut bien étonné; il lui raconta ce qui était arrivé.

D'abord on ne voulut pas le croire; mais il montra les cornes et les pieds fourchus de ses prisonniers, et il fallut bien se rendre à l'évidence.

On emporta les diables à la forge, et dix forts gaillards se mirent à taper sur eux à tour de bras. Les diables priaient, suppliaient; de fatigue on finit par leur faire grâce, et ils jurèrent par tous les serments infernaux de ne plus jamais revenir. Depuis ce temps-là on ne les a plus revus.

Notre berger n'avait rien à désirer; il avait reçu des cadeaux magnifiques et il avait gagné aux dés une fortune immense. Il vivait sans souci; mais, un beau matin, la Mort, qui n'oublie personne, se souvint de lui. Quant à lui, il ne pensait guère à elle; il était heureux, et les gens heureux ne meurent pas volontiers.

Il reçut donc fort mal la Mort; elle insista; il l'envoya dans son sac.

— Lâche-moi, disait-elle; je promets de t'épargner.

Mais il ne se laissa point attendrir. On vit alors un étrange spectacle : personne ne mourait plus; les gens et les bêtes pullulaient dans les villes et les champs, comme la mousse dans les bois. Tout le monde se demandait ce que la Mort était devenue. Puis arriva une grande famine : les hommes dépérissaient et souffraient cruellement sans mourir. Le berger eut pitié de cette misère : il laissa partir la Mort, après lui avoir fait jurer qu'elle ne songerait jamais à lui.

Il vécut longtemps encore, sans nul souci. A la fin la vie l'ennuya; il résolut de partir pour le ciel.

Il marcha longtemps et il finit par arriver à la porte du paradis.

Il frappa. Saint Pierre parut.

— Qui es-tu, voyageur? demanda par le guichet le porte-clefs céleste.

— Un brave homme. Laisse-moi entrer ici.

Saint Pierre reconnut son berger.

— Impossible. Tu n'as rien à voir ici. Tu as oublié le ciel et tu as préféré les biens terrestres. Je ne puis te donner ce que tu as méprisé. Va retrouver ceux avec qui tu jouais si bien aux dés.

Et saint Pierre ferma le guichet.

Le pauvre berger prit la route de l'enfer.

En arrivant à la porte, il rencontra un des diables qu'il avait jadis mis dans son sac et que les forgerons avaient si bien arrangés. Ce gardien poussa des cris épouvantables qui ameutèrent tout l'enfer. On doubla les postes des portes, avec consigne de ne pas laisser entrer l'ennemi.

Que faire? Voilà notre berger bien embarrassé.

Il préféra retourner au ciel pour tâcher d'attendrir saint Pierre.

Larmes, prières, il n'épargna rien. Le porte-clefs finit cependant par s'adoucir, ouvrit la porte, et donna place au berger auprès de lui.

Depuis ce temps, quand saint Pierre dort, c'est le berger qui remplit ses fonctions.

Puisse-t-il, ami lecteur, t'ouvrir un jour les portes du paradis!

LA CHARRETTE.

« La récolte a été bonne. Voyez quelle haute meule de paille! On a pu payer les redevances au bailli de Monseigneur, et la dîme à monsieur le curé; on a de quoi satisfaire les gens du roi, qui vont bientôt faire leur tournée, et, après tout cela, on peut espérer qu'il restera assez de grain pour qu'on ne meure pas de faim cet hiver; il y a longtemps qu'on n'avait vu une pareille année. Pourvu que les princes et les seigneurs veuillent bien vivre en paix! Ils sont toujours à se faire la guerre, et ce sont les pauvres gens qui en pâtissent. »

Ainsi pense la grand'mère, tout en se reposant de sa journée, assise à terre, avec sa plus petite fille endormie sur ses genoux. Les volatiles de la basse-cour picorent autour d'elle quelques grains échappés des gerbes; le grand chien, assis, d'un air méditatif, rêve aux moutons rentrés dans la bergerie, ou au loup qu'il a si bien reçu lors de sa dernière visite. Les petits porcs descendent dans l'auge pour boire et manger plus à leur aise, et leur maître, sa baguette à la main, les regarde faire, tout en échangeant quelques menus propos avec les filles qui reviennent de la fontaine. La charrette se repose, appuyée sur ses étais; elle a fini sa journée, elle aussi, une rude journée, où ses lourdes roues se sont plus d'une fois enfoncées dans des bourbiers : la corvée entretient si mal les chemins! A présent, elle sert aux jeux des enfants; le jeune garçon y est monté pour mieux dominer son auditoire, car il se propose de régaler sa famille d'un nouvel air qu'il a appris à jouer sur son flageolet, et ses sœurs, trouvant cela très-beau, l'ont rejoint pour l'écouter de plus près. Ils savent bien que la vie est dure aux pauvres gens; ils l'ont entendu dire aux vieux; ils l'ont senti souvent eux-mêmes; mais, à leur âge, le mal est aussitôt oublié que passé, et on jouit des bons jours sans songer aux mauvais. Dieu l'a voulu ainsi, pour que la gaieté soutînt le courage des jeunes, qui ont toute la vie à traverser.

A quelle époque ont vécu ceux-ci? Ce pourrait être hier, car les costumes, comme les outils et tous les engins du travail des paysans, ne changent que bien lentement. Qui n'a vu, à la porte d'un hangar ou d'une grange, une charrette semblable à celle-ci? Qui n'a répondu, sur les routes de l'ouest de la France, au salut de quelque fille à coiffe blanche, comme celle qui porte sur son dos une grande marmite à deux anses? Mais les paysans de notre gravure ne sont pas nos contemporains. Ils vivaient il y a deux cent cinquante ans environ, et c'est merveille, vu l'époque, qu'il se soit trouvé un pinceau pour nous retracer leur image. Au dix-septième siècle, en effet, les peintres français, ou ceux qui travaillent en France, Philippe de Champagne, Simon Vouet, Lesueur, ne sortent pas des sujets héroïques, mythologiques ou religieux; et s'ils font des portraits, ce sont, naturellement, des portraits de grands personnages. Rubens entoure Marie de Médicis de toutes les divinités de l'Olympe; Poussin peuple de bergers d'Arcadie ses nobles paysages : il ne songerait pas à y placer des paysans normands. Les palais s'ornent des portraits de leurs maîtres, portraits qui feront passer à la postérité, avec les visages des modèles, le génie des peintres; mais ceux qui travaillent en bas, quel artiste pense à eux?

Il y en a, — faut-il dire un, ou deux? ils n'étaient qu'une âme en deux corps, — deux frères, Louis et Antoine Lenain (1). Ils peignaient ensemble, et ils choisissaient de préférence les sujets dédaignés par les peintres de cour. Ils voyageaient à pied, s'arrêtant devant le groupe qui leur plaisait : mendiants, fumeurs, buveurs attablés au cabaret,

(1) Voy. t. XVIII, p. 147.

ouvriers à leur ouvrage, et faisant ainsi provision de croquis destinés à se transformer plus tard en tableaux. L'un de ces tableaux, *le Maréchal ferrant et sa famille*, vaut les meilleurs de l'*école* flamande. Les frères Lenain n'ont pas vu les pauvres gens du même œil que les peintres flamands : ils les aimaient et les comprenaient mieux peut-être. Les tableaux flamands font sourire ; on voit que le peintre a été mis en gaieté par la vue de ses personnages ; il cherche à vous y mettre aussi, et il y réussit. Louis et Antoine Lenain ont vu l'ouvrier et le paysan sous un aspect plus grave, plus recueilli, on dirait presque plus humain. Voyez *le Maréchal ferrant*. Quel robuste et consciencieux ouvrier ! Quelles têtes naïves ont les enfants qui le regardent, et comme le feu de la forge éclaire vigoureusement cette scène ! Et ici, dans le tableau de *la Charrette*, comme tous les personnages ont un air calme et paisible ! Les artistes, tout en crayonnant cette scène, ont peut-être fait causer la vieille mère, et, émus par le récit d'une longue vie de misères (la vie des gens de la campagne était si troublée, au lendemain de tant de guerres étrangères ou civiles), ils ont donné à sa figure cette expression de tristesse résignée.

Qu'étaient les tableaux religieux des frères Lenain (car ils firent, pour plusieurs églises de Paris, des tableaux que



Collection de M. Ph. de Saint-Albin. — La Charrette, tableau des frères Lenain. — Dessin d'Edouard Garnier.

le temps a détruits)? On ne sait, et quelque regret qu'on en éprouve, on peut dire du moins que ce qui reste d'eux suffit à leur gloire : ils sont *originaux*, et ils sont *vrais*.

Leur vie fut une belle vie d'art et d'amitié, et ils eurent le bonheur de ne pas se survivre l'un à l'autre. Louis et Antoine Lenain moururent à deux jours de distance, au mois de mai 1648.

ERRATA.

TOME XLII (1874).

Page 291, colonne 1, dernière ligne du texte. — *Au lieu de* soliments, *lisez* aliments.

Page 302, colonne 1, avant-dernière ligne. — *Au lieu de* ARBOVILLE, *lisez* ARBOUVILLE.

TOME XLIII (1875).

Page 192. — On nous assure et nous apprenons avec plaisir que le *manoir de la Poissonnière* a été restauré et est dans un état parfait de conservation.

Page 279. — Le recensement de la population de la Russie comparée à la superficie du territoire contient des erreurs matérielles qui ont été facilement relevées. Nous avons pris à cette occasion de nouveaux renseignements, et nous croyons pouvoir garantir l'exactitude du tableau qui suit, et qui a été partiellement emprunté à la *Statistique* de Behm et Wagner.

POPULATION DE LA RUSSIE.

	Superficie en kilomètres carrés.	Superficie en lieues carr. à 4 k. la l.	POPULATION (dernier recensem.)	POPULATION par kilomètre carré.
RUSSIE D'EUROPE. . .	4 983 986	311 499	69 364 541	14
FINLANDE.	368 717	23 045	1 809 657	5
	5 352 703	334 544	71 174 198	13
CAUCASIE.	439 715	27 482	4 893 332	11
TARTARIE RUSSE. . . .	2 730 404	170 650	2 740 000	1
TARTARIE DÉPENDANTE (Khiva, Bokhara et Kokand	1 076 031	67 252	3 976 000	3
SIBÉRIE.	12 219 100	763 694	3 327 600	0,3
Ensemble de l'empire.	21 817 953	1 363 622	86 111 130	4
	1/6 de la surface continentale.		1/16 de la pop. terrestre.	

D'après le colonel Strelbitzki, la superficie totale de l'empire russe serait de 22 105 145 kilomètres carrés.

Page 298, colonne 2, lignes 2 et 3 de la note (3). — *Au lieu de* Foucoux, *lisez* Foucaux.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de Tamié (Haute-Savoie), 397.
Abbaye des Vaux de Cernay, 177, 228.
Admiration (l'), 163.
Aérostats (l'Inventeur des) en Chine, 236.
Afficheur (l') Collat, 64.
Aguesseau (le Chancelier d'), 313.
Aiguille à crochet du seizième siècle, 320.
Aiguille (l') Verte (Haute-Savoie), 28.
Alger (Rue à), 201.
Aldrovandi (Ulysse), 121.
Aliénés : un exemple de la lenteur des progrès, 5.
Ame (l'), 135.
Anciennes voitures, 176.
Animaux comestibles de nos côtes, 79.
Animaux malfaisants (Destruction des), 135, 227, 295, 343, 367.
Annonay (Habitations près d'), 152.
Approcher (S') les uns des autres pour mieux se connaître, 272.
A propos d'un paysage, 57.
Aqueduc sur le Mélès, 339.
Ara et soubrette, 41.
Aranjuez (Fontaines d'), 356.
Arbres (Transplantation des), 215.
Arc de triomphe de Castel-Nuovo, à Naples, 273.
Armes des Ashantis, 364.
Arnold (Thomas) ; les Écoles anglaises, 214, 258, 297, 326, 350, 387.
Ascension de l'aiguille Verte, 28.
Ascension du Popocatepetl, en 1522, 274.
Ascidie (l'), 79.
Ashantis (Armes des), 364.
Assassinat de Guillaume le Taciturne, 218.
Asseline (David), 96.
Atmosphère (l'), 172.
Attente (l'), 249.
Attention (l'), 195.
Aumône (Sur l'), 23.
Aveugle, 171.
Avis sur les graines, 56.

Bain (Installation d'un) à domicile, 328.
Bains de la reine Anne, à Blois, 347.
Baleines échouées, 69.
Balles de fronde romaines, 131.
Bateau-porte en fer dans le port de Brest, 85.
Baume-les-Moines (Eglise de), 196.
Beauté (la) dans les œuvres d'art, 96.
Béguinage (le) à Bruges, 289.
Belli (Valerio), orfévre, 16.
Bergère (une Jeune) mongole, 266.
Berner (Hans) et ses fils, 318, 335, 345, 362.
Bertoldo et Bertoldino, 114.
Beurre artificiel, 183.
Beuvray (la Fête du mont), 148.
Bienfaits de l'instruction et de la science, 271.
Bleu (le) d'outremer, 187.
Blois ; Jardins de Louis XII et Bains de la reine Anne, 347.
Bocal (le) et le poisson rouge, 336.
Bois de construction (Conservation des), 204.
Bonheur domestique, 364.
Bonnets et chapeaux, 369.
Bonté et beauté, 103.
Bonté (la) ; extraits d'un livre, 366.
Bordeaux (Port de), 159.
Bosquet en lierre, 200.
Bouffons et charlatans italiens au dix-septième siècle, 300.
Briosco (Andrea) dit Riccio, 92.
Bruges (le Béguinage à), 289.
Brûle-parfums chinois, 112, 232.
Bureau (le) d'éducation des États-Unis, 303.
Buste en bronze d'un Romain du Haut-Empire, 272.

Caisse d'assurances en cas d'accidents, 87.
Canal (un) à Delft, 217
Cancale (A), 37.
Canon (le) démonté, 105
Cardenillo, 259.
Carrosse (le) du colonel Max, 353.
Cartes (Lecture des) topographiques, 176.
Cascade de Queureilh (Puy-de-Dôme), 189.
Cascade du Plat-à-Barbe (Puy-de-Dôme), 233.
Casse-sucre hollandais du dix-septième siècle, 288.
Cathédrale (la) de Lisieux, 65.
Castel-Nuovo (le), à Naples, 273.
Caylus (le Rocher de), 123.
Ce que j'ai vu à Karlheim, 371.
Ce que j'ai vu sur une page, 170.
Ce que tout homme se doit à lui-même, 311.
Chagrin (le) et la Joie, 163.
Chambre noire portative, 92.
Chant (le) sur la montagne, le canon dans la vallée, 283.
Charlatan (un), par Braün, 301.
Chariots pour le transport des arbres, 215.
Charmeurs de serpents dans l'Inde, 9.
Charrette (la), 407.
Chartreuse de Pavie : la Fontaine des Moines, 1.
Château (le) de Fougères (Ille-et-Vilaine), 257.
— de Lavardin, 97.
— de Sainte-Suzanne (Mayenne), 44.
— (le) de Smyrne, 339.
Châtiment des régicides, 261.
Cheik-Selim, solitaire de la Thébaïde, 158.
Chemin de fer (Premières impressions à la vue d'un), 322.
Cheminée de la renaissance, à Vitré, 193.
Cheval (le) de Banks, 320.
— (le) de Pacolet, 207.
— (le) de Troie ; ce qu'il pouvait être, 156.
Chevrotain (le), 312.
Chimère (une) devenue réalité, 15.
Chocolat (le) au temps de Louis XIV, 258.
Ciel (le), 242.
Ciseaux persans, 384.
Cithare du dix-septième siècle, 127.
Citron, nom de chien, 156.
Clef (la), 2.
Coin (un) de la Basse-Auvergne, 161, 188, 233.
Coléoptères : le Carabe doré, la Cicindèle champêtre, la Calandre des prés, 63.
Colonies pénales : une Révolte pacifique ; un Condamné devenu magistrat, 88.
Comnène (Théodore), poëte byzantin du donzième siècle, 167.
Complainte juive du treizième siècle, 319.
Confiscations pour cause de suicide, 32.
Conifères (les) et le reboisement, 90, 146.
Conseils à un jeune homme, 279.
Conservation des bois de construction, 204.
Constable (un Tableau de), au Musée du Louvre, 129.
Constantinople : Sainte-Sophie, 22, 51.
Contre-sens séculaire passé à l'état de proverbe, 270.
Coraux des montagnes du Jura, 252.
Corsets et paniers, 219.
Cottage (un), par Constable, 130.
Couche à champignons, 379.
Grange (la) magique d'Éden-Hall, 207.
Courage (le), 127.
Crespi, 114.
Critique (De la) littéraire, 339
Croquis (un) de Velasquez, 405.
Cure-dents (Fabrication des), 242, 263.
Curtius persans, 347.

Défiez-vous de l'étincelle, 16.
De la source à la chute du Trient, 337.
Delft, 217.
Démosthènes (Jeunesse de), 281.
Denier (le) du jeudi, à Burgos, 292.
Densité comparée des métaux, 236.
Dernières paroles de Jérôme de Prague, 295.
Desportes (Philippe), 230.
Destruction des animaux malfaisants, 135, 227, 295, 343, 367.
Dévouement, 219.
Diable (le) japonais, 32.
Dickens (Charles), 75, 130, 171, 199, 246.
Diction (De la), ou l'Art de la lecture, 275.
Dîner bourgeois au dix-septième siècle, 160.
Doubles (les) fenêtres, 224.
Douceur (la) et la bonté, 256.
Duclos, historiographe, 185.

Ecole ancienne de maître Cheever, à Boston, 120.
Ecole (l') Cochin, 49.
Ecole (Maisons d') des États-Unis, 379.
Ecoles spéciales de laiterie en Danemark, 403.
Ecriture (Sur l') cunéiforme, 366.
Edit de 1536 contre l'ivrognerie, 111.
Egalité des âmes, 59.
Eglise Notre-Dame, à Vitré, 73.
— de Baume-les-Moines, 196.
Elocution, 379.
Esprit (l') de contradiction, 386.
Enigmes grecques, 91.
Ennemis (les) des livres (voy. t. XLII, 187) ; suite, 102, 262.
Enterrement d'un religieux à l'abbaye de Tamié, 400.
Entre amis, 369.
Eperon (l') arabe, 168.
Eruptions volcaniques et jets d'hydrogène du soleil, 152.
Esquisse (une) du Parmesan, 245.
Etrille (l'), 304.
Etudes céramiques (voy. les tab. des t. XLI et XLII) ; suite, 60, 163, 323.
Etuis à ciseaux des seizième et dix-septième siècles, 172.
Excelsior ! 167.
Exemple (un) de la lenteur des progrès, 5.
Expérience curieuse, 144.

Fables de l'Arménien Vartan, 250.
Fabricant de balais à Valence (Espagne), 17.
Faïences de Paris, Saint-Cloud, Sceaux, 323.
Faïences de Rouen (voy. les tabl. des t. XLI et XLII) ; suite, 60.
Famines (les), 107.
Faux (les) nobles, 140.
Flaumes (les) chantantes, 172.
Fléaux (les) de la vigne, 331.
Femme (une) qui n'est bonne à rien, 286, 290.
Fer à repasser flamand du dix-septième siècle, 392.
Ferronnerie (l'Art de la) au siècle dernier, 103.
Festins (les) des duellistes, 203.
Fête (la) du mont Beuvray, 148.
Folie (la) de Manrique, 180.
Fontaine (Manoir de), près Blangy (Seine-Inférieure), 297.
Fontaine de Top-Hané, à Constantinople, 81.
Fontaines de la Granja et d'Aranjuez, 356.
Fontaine des Moines, à la Chartreuse de Pavie, 1.
Fonts baptismaux du onzième siècle, au Musée de Copenhague, 404.
Forêts (Valeur des) au moyen âge, 188.
Foster (John) (voy. t. XLII) ; suite, 47, 278.
Fourderaine (la), 70.
Fox-How, maison de campagne du docteur Arnold, 388.
Furetière ; le Roman bourgeois, 59, 67.

Gargouilles (les), 144.
Gazelles (les), 15.
Gentilhomme (un) orfévre, 271.
Gildas Moreno, le fabricant de balais, 17.
Gloire aux vaincus ! 204.
Gourami (le), 351.
Graines (Avis sur les), 56.
Grange (la) aux Dîmes, à Provins, 132.
Granja (la) : Parc et fontaines, 356.
Gril en fer du seizième siècle, 208.
Guilhe, auteur du rapport sur l'instruction publique attribué au prince de Talleyrand, 238.
Guillaume le Taciturne (Assassinat de), 218.
Gymnastique à la campagne, 278.

Hans Berner et ses fils, 318, 335, 345, 362.
Hérédité des goûts : les Huber, 366.
Heureux (l') berger, 406.
Histoire d'un homme qui n'a jamais rien vu, 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133, 150, 190, 205.
Histoire (l') littéraire antédiluvienne, 212.
Holothurie (l'), 79.
Houille et vins ; marine commerciale, 366.
Huygens, 89.

Isis (Statue d') à Paris, au seizième siècle, 123.
Ivrognerie (Edit de 1536 contre l'), 111.
Immortalité (l'), 79.
Indes noires, 359.
Indicateur (l') céleste Maupérin, 370.
Influence de l'instruction sur la qualité du travail, 34, 47, 86.
Influence salubre de la lumière, 371.
Installation d'un bain à domicile, 328.
Instruction, 395.
Instruments d'observation : comment on peut les construire soi-même, 6, 19.
Intempérance (l') au dix-septième siècle, 20.
Inventeur (l') des aérostats en Chine, 236.
Invitation à dîner de Scarron au peintre Mignard, 160.

Jaffa (Salle des pestiférés à), 237.
Jardins (les) de Louis XII et les Bains d'Anne de Bretagne, à Blois, 347.
Jérôme de Prague (Dernières paroles de), 295.
Jeton de la municipalité de Dieppe, 96.
Jeunesse (la) de Démosthènes, 211.

Jeux (les) utiles, 100.
Jouannet, 386.
Joyau du seizième siècle, 184.
Juges (les) et la justice dans l'ancienne France, 76.
Julienne (Jean de), 386.
Jupiter (la Planète) en 1874, 307.
Jura (Coraux des montagnes du), 252.

Koupchines, vases d'Arménie, 396.

Lachaise (le Père) archéologue, 144.
La Fayette (Mme de), 56.
Laiterie (Ecoles de) en Danemarck, 403.
Lampe antique en bronze trouvée à Paris, 48.
Lavardin (le Château de), 97.
Lecture des cartes topographiques, 176.
Lectures (les) intéressantes, 202.
Légendes du Cyclope, de l'Ogre et de la Sorcière, 220.
Léonard de Vinci : sa Méduse à la galerie des Offices, 345.
Lettres de grâce accordées à un troupeau de pourceaux, 111.
Liberté de l'homme, 382.
Lierre parapluie, 200.
Livres perdus ou introuvables et exemplaires uniques, 378.
Longévité (Exemples de) au seizième siècle, 23.
Longueville (Sceau découvert à), 160.
Loquette (la), bâteau de pêche, 232.
Luini (Bernardino), 385.

Machines à coudre (voy. t. XLII) ; suite, 66.
Maisons d'école des États-Unis, 379.
Manoir de Fontaine près Blangy (Seine-Inférieure), 297.
Manoir de la Poissonnière, 191.
Mans (le), 169.
Manufacture royale des Gobelins et manufacture de draps fins et écarlates des Gobelins, 386.
Manzoni (Quelques préceptes de), 351.
Marionette (la), monnaie, 2.
Marine commerciale ; houille et vins, 366.
Marques de boulangers et de pâtissiers arabes, 280.
Marseille (Faïences de), 163.
Maurifolet (la Tour de), 137.
Maximilien-Joseph et le gardeur d'oies, 394.
Médaillon du duc de Montausier, 20.
Médaillon de Mme de la Fayette, 56.
Méduse, par Léonard de Vinci, 345.
Mélès (le) et le château de Smyrne, 340.
Mendiants (les) en Espagne, 292.
Menu d'un repas au quinzième siècle, 323.
Mercure, statue par Rude, 316.
Métier à fabriquer les étoffes de soie unies, 25.
Mirandole (Sur la famille de Pic de la), 24.
Molière : sa part dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, 126, 143.
Moloch (le), 365.
Monnaie de Pixtilos, chef gaulois, 336.
Mont-Dore-les-Bains, 161.
Montausier (Médaillon du duc de), 20.
Montmartre (les Moulins de), 376.
Moulins (les) de la butte Montmartre, 376.
Moustiers (Faïences de), 163.
Mouvement de la terre dans l'espace, 254.
Musée de Copenhague : pierre tumulaire et fonts baptismaux, 404.
Musée de plâtres ou de moulages, 271.

Nature (la) reprend toujours ses droits, 105.
Nid (le), 203.
Noblesse oblige, 202.
Notre-Dame (Église), à Vitré, 73.

Oïdium (l'), 331.
Ondée (l'), 321.
On demande une orpheline, 373, 382, 389, 403.
Orbite terrestre (Forme de l'), 255.
Origine d'une célèbre définition, 358.
Ormeau (l') de la place Caramy, à Brignoles (Var), 305.

Pagus (le) et le château, à Smyrne, 340.
Paniers et corsets, 219.
Parmentier, 153.
Page 115 (la), 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138, 154, 165, 174.
Parmesan (le), 245.
Parties de la terre inconnues, 391.
Pauvreté (la) en France, 102.
Pavillon des Bains de la reine Anne, à Blois, 348.
Paysage, poésie espagnole du seizième siècle, 270.
Pédant (le) *joué*, de Cyrano de Bergerac, 126, 143.
Peinture (la) à fresque, 33.
Penfeld (la), à Brest, 204.
Pensées. — Bastiat, 379. Berville, 103. Bossuet, 195. Cobden, 96. Corne, 163. Davy (Humphry), 79. Droz, 215. Flaxman, 96. Girard (Grégoire), 402. Gœthe, 56. Guizot, 198. Guizot (Mme), 59. Herzen, 283. Lamarck, 19. Leibniz, 160. Marc Aurèle, 82, 135. Maistre (Joseph de), 395. Nisard, 195. Ortolan, 146. Papillon (Fernand), 135. Porphyre, 343. Saint Augustin, 329. Saint François de Sales, 298. Sainte-Claire Deville, 27. Schefer (Léopold), 127, 242, 303, 359. Sénèque, 34. Staël (Mme de), 337. Syrus, 288. Tocqueville, 364. Wickersham, 371. Xénophon, 290. Zimmermann, 144.
Peppin le bref dans l'arène, 241.
Père et mère, 256.
Persillère, 378
Pestiférés (Salle des), à Jaffa, 236.
Petits (les) oiseaux, 355.
Phylloxera (le), 331.
Phénomènes astronomiques en 1875, 70.
Piazza universale (Extrait du) de Garzoni, 300.
Pic (le), 225.
Pic (les), 358.
Pièce de mariage hollandaise, 360.
Pied grallina (le) 93.
Piéges pour la destruction des animaux malfaisants, 135.
Pierre tumulaire du Musée de Copenhague, 404.
Pixtilos, chef gaulois (Monnaie de), 336.
Planète (la) Jupiter en 1874, 307.
Plaquette (une) en bronze de Belli, 16.
Plume d'oie (Ce que l'on fait d'une), 242, 265.
Plus (les) grands navires du monde, 342.
Podomètre (le), 187.
Point de roideur, 23.
Poissonnière (Manoir de la), 191.
Poissons bizarres, 21.
Poissons couveurs : le Gourami, 351.
Pôles (les) de la France, 342.
Politesse, courtoisie, affabilité, 198.
Popocatepetl (Ascension du) en 1552, 274.
Population de la Russie, 279. Voy. l'*errata*, p. 408.
Port (le) de Bordeaux, 159.
Port (le) de Brest (voy. t. XLII, p. 332) ; suite, 83, 204, 276.
Porte de l'église de l'abbaye de Tamié, 397.
Portrait attribué à Porbus, 4.
Poudrière arabe, 88.
Poupée (la) de la Merceria, à Venise, 135.
Pourquoi les hirondelles rasent la terre à l'approche de la pluie, 298.
Préjugés populaires : les Famines, 107.
Premier (le) jour de mai, 162.
Premières impressions à la vue d'un chemin de fer, 322.
Prince (le) de Talleyrand et M. Guilhe, professeur à Bordeaux, 238.
Prince (le) Temym et le marchand, 327.
Produits (les) de l'Algérie, 20.
Progrès des mœurs : l'intempérance au dix-septième siècle, 20.
Progrès matériels, 1867-1872, 27.
Promenade de magistrats à Paris, au dix-septième siècle, 77.
Protestation (une), 361.
Prudence (Sur la), 395.
Puissance de la volonté, 183.
Pyrale (la), 331.
Pyrophone (le), 173.

Quelques préceptes de Manzoni, 351.
Qu'il faut traiter les affaires avec soin et sans empressement ni souci, 342.

Rails en acier, 351.
Rajah (le) Kurrna, 366.
Rayon (un) de lumière, 279.
Récifs de coraux du Jura, 252.
Régicides (Châtiment des), 261.
Religieuses (les) bouddhistes, 298.
Rémouleur (le) de Dabo, 393.
Repentir (le) d'une ogresse, 161.
Ressort caché des forces productives de la France, 119.
Restauration des statues antiques, 24.
Révolution (la) agricole au dix-neuvième siècle, 311.
Rhône et Saône ; compensation de leurs eaux, 319.
Riccio (Androa Briosco dit), 92.
Roche (la) Vindex, 188.
Rocher (le) de Caylus (Aveyron), 123.
Roman (le) bourgeois, de Furetière, 59, 67.
Ronsard (Manoir de) à la Poissonnière, 191.
Rude (Statue de Mercure par), 316.
Rue (une) à Alger, 201.
Russie (Population de la), 279 (voy. l'*errata*, p. 408.)
Saint-Affrique (Aveyron), 125.
Sainte-Suzanne (Château de), 44.
Sainte-Sophie (Mosquée de), 51.
Saintes (Charente-Inférieure), 113.
Salernes (le Vieil orme de), 145.
Salière du seizième siècle, 240.
Salle (la) des pestiférés à Jaffa, 237.
Sanche (Don) le Tremblant, 240.
Sauterelles (les) et la vigne, 331.
Savants en province : Jouannet, 386.
Sceau découvert à Longueville, 160.
Science (la) à bon marché ; instruments d'observation, 6, 19.
Schinner (Barbe), 186.
Secours (le) du potage ; dessin de Sellier, d'après une ancienne estampe, 109.
Serpents (Charmeurs de) dans l'Inde, 9.
Sifflets péruviens, 36.
Sire Thopas, fragment d'un poëme du quinzième siècle, 329.
Six capitaines pour un navire, 359.
Smyrne : son château, le Mélès, 340.
Sol (le) de la France, 342.
Solitaire (un) contemporain de la Thébaïde, 158.
Sou (un) de rente, 241.
Source (De la) à la chute du Trient, 337.
Souvenirs d'un petit jardinier, 63.
Statue (une) d'Isis à Paris au seizième siècle, 123.
Statue de Mercure par Rude, 314.
Statue de sainte Catherine, dans l'église de Baume-les-Moines, 196.
Sur une tombe, 70.
Sylvestre (M.), 267.

Table (une) de la fin du dix-huitième siècle, 40.
Table (la) de Peutinger, 11.
Tamié (Abbaye de), 397.
Tête antique au Musée d'Arles, 24.
Thimonnier (Barthélemy) (voy. t. XLII) ; suite, 66.
Tinaja (la), 395.
Tissage des étoffes de soie unies, 25.
Toujours seul, seule partout, 210, 222, 234.
Tour (la) de Maurifolet, 137.
Transplantation des arbres, 215.
Traquet (le) motteux, 377.
Trépang (Pêche du), 79, 151.
Trient (De la source à la chute du), 337.
Tschérémisses (les), Russie d'Europe, 31, 45.

Valeur des forêts au moyen âge, 288.
Vartan (Fables de l'Arménien), 250.
Vaux de Cernay (les), 177, 228.
Velasquez (un Croquis de), 405.
Ventilation, 391.
Verre d'eau (le) du Grand Seigneur, 112.
Verreries, 394.
Vieil (le) orme de Salernes (Var), 145.
Villeneuve (la), près de Brest, 276.
Vinci (Léonard de) : sa Méduse, à la galerie des Offices, 345.
Vitré, en Bretagne, 73.
Voitures anciennes, 196.
Volonté (Puissance de la), 183.

Weibertag (le) dans la vallée de Münster, 341.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE ET HORTICULTURE.

Avis sur les graines, 56. Bosquet en lierre, ou lierre parapluie, 200. Conifères (les) et le reboisement, 90, 146. Destruction des animaux malfaisants, 135, 227, 295, 343, 367. Ecoles spéciales de laiterie en Danemark, 403. Fléaux (les) de la vigne : les Sauterelles, la Pyrale, l'Oïdium, le Phylloxera, 331. Potager (le) d'appartement, 378. Révolution (la) agricole au dix-neuvième siècle, 310. Souvenirs d'un petit jardinier, 63. Transplantation (De la) des arbres, 215.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Abbaye (l') des Vaux de Cernay, 177, 228. Bains de la reine Anne, à Blois, 347. Balles de fronde romaines, 99, 131. Cathédrale (la) de Lisieux, 65. Cheminées (les) : Cheminée de la renaissance, à Vitré, 193. Cheval (le) de Troie; ce qu'il pouvait être, 156. Cithare du dix-septième siècle, 129. Ecriture (Sur l') cunéiforme, 366. Eglise (l') de Baume-les-Moines, 196. Eglise Notre-Dame et Chaire à prêcher extérieure, à Vitré, 73. Etuis à ciseaux des seizième et dix-septième siècles, 172. Faïences de Rouen, 60; de Moustiers et de Marseille, 163; de Paris, Saint-Cloud, Sceaux, 323. Fonts baptismaux du onzième siècle, au Musée de Copenhague, 404. Gargouilles (les), 144. Grange (la) aux Dîmes, à Provins, 132. Gril en fer du seizième siècle, au château de Langeais, 208. Guiterne du seizième siècle, 212. Jeton de la municipalité de Dieppe, 96. Lampe antique trouvée à Paris, 48. Manoir (le) de la Poissonnière, 192. Marionette (la), 2. Médaillon du duc de Montausier, 20. Médaillon de madame de la Fayette, 56. Monnaie de Pixtilos, chef gaulois, 336. Monuments de Saintes, 113. Mosquée (la) et l'église de Sainte-Sophie, 22, 51. Pièce de mariage hollandaise, 360. Pierre tumulaire au Musée de Copenhague, 404. Sceau découvert à Longueville, 160. Smyrne, ses aqueducs, son château, 340. Statue (une) d'Isis à Paris, au seizième siècle, 123. Statue de sainte Catherine, à Baume-les-Moines, 196. Table (la) de Peutinger, 1.

ARCHITECTURE.

Arc de triomphe de Castel-Nuovo, à Naples, 273. Bains de la reine Anne, à Blois, 348. Cathédrale (la) de Lisieux, 65. Cheminée de la renaissance, à Vitré, 193. Eglise et mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople, 51. Fontaine des Moines, à la Chartreuse de Pavie, 1. Fontaine de Top-Hané, à Constantinople, 81. Fontaines de la Granja et d'Aranjuez, 356. Grange (la) aux Dîmes, à Provins, 133. Notre-Dame (Eglise de), à Vitré, 73. Porte de l'église de l'abbaye de Tamié, 397.

BIBLIOGRAPHIE.

Ennemis (les) des livres (voy. t. XLII, p. 187); suite, 102, 262. Histoire (l') littéraire antédiluvienne, 212. Livres perdus ou introuvables et exemplaires uniques, 378.

BIOGRAPHIE.

Aguesseau (le Chancelier d'), 313. Aldrovandi (Ulysse), 121. Arnold (Thomas), 214, 258, 297, 326, 350, 387. Asseline (David), 96. Briosco (Andrea) dit Riccio, 92. Cochin (la Famille), 49. Comnène (Théodore), poëte byzantin du douzième siècle, 167. Crespi, 114. Démosthènes (la Jeunesse de), 281. Desportes (Philippe), 230. Dickens (Charles), 75, 130, 171, 199, 246. Duclos, 185. Foster (John) (voy. tabl. du t. XLII); suite, 49, 278. Huber (Jean, François et Pierre), 366. Huygens, 89. Jouannet (François Vatar de), 386. Julienne (Jean de), 386. Lachaise (le Père) archéologue, 144. La Fayette (Mme de), 56. Luini (Bernardino), 385. Montausier (Duc de), 20. Parmentier, 153. Parmesan (le), 246. Pic (les), 358. Pic de la Mirandole (Sur la famille de), 24. Ronsard (le Manoir de), 191. Schinner (Barbe), 186. Thimonnier (Barthélemy), inventeur des machines à coudre (voy. t. XLII); suite, 46.

ENSEIGNEMENT.

Bienfaits de l'instruction et de la science, 271. Bureau (le) d'éducation des Etats-Unis, 302. Choix des livres, 182. Diction (De la), ou l'art de la lecture, 274. Ecole (l') Cochin, 49. Ecole la plus ancienne de Boston, 120. Ecoles (les) anglaises; Thomas Arnold, 214, 258, 297, 326, 350, 387. Gymnastique à la campagne, 279. Influence de l'instruction sur la qualité du travail, 34, 47, 86. Instruction, 395. Lectures (les) intéressantes, 202. Prince (le) de Talleyrand et M. Guilhe, professeur à Bordeaux, 238. Souvenirs d'un petit jardinier, 63. Maisons d'école des Etats-Unis, 379.

GEOGRAPHIE, VOYAGES.

Algérie (Produits de l'), 20. Arc de triomphe de Castel-Nuovo, à Naples, 273. Ashantis (les), 364. Bains de la reine Anne, à Blois, 347. Béguinage (le) à Bruges, 289. Ascension de l'aiguille Verte, 28. Ascension du Popocatepetl, en 1522, 274 Bergère (une) mongole, 266. Château de Fougères (Ille-et-Vilaine), 257. Château de Lavardin, 97. Château de Sainte-Suzanne (Mayenne), 44. Coin (un) de la Basse-Auvergne, 161, 188, 233. Constantinople : Sainte-Sophie, 23, 51. De la source à la chûte du Trient, 337. Delft, 217, 239. Diable (le) japonais, 32. Ecoles de laiterie en Danemark, 403. Fontaine de Top-Hané, à Constantinople, 81. Fontaines de la Granja et d'Aranjuez, 356. Grange (la) aux Dîmes, à Provins, 133. Habitations rustiques près d'Annonay, 152. Indes noires, 360. Jardins (les) de Louis XII et les Bains d'Anne de Bretagne, à Blois, 347. Lecture des cartes topographiques, 176. Le Mans, 169. Manoir de Fontaine, près de Blangy (Seine-Inférieure), 297. Manoir de la Poissonnière (Loir-et-Cher), 190. Mêlès (le) et le château de Smyrne, 340. Montmartre (la Butte), 376. Ormeau (l') de la place Caramy, à Brignoles (Var), 305. Parties de la terre inconnues, 391. Port de Brest (voy. t. XLII, p. 332); suite, 83, 204, 276. Port (le) de Bordeaux, 159. Religieuses (les) bouddhistes, 298. Rhône et Saône; compensation des eaux, 319. Rocher (le) de Caylus, près Saint-Affrique (Aveyron), 123. Rue (une) à Alger, 201. Saintes (Charente-Inférieure), 113. Serpents et charmeurs de serpents dans l'Inde, 9. Sifflets péruviens, 36. Six capitaines pour un navire, 359. Sol (le) de la France, 342. Solitaire (un) contemporain de la Thébaïde, 158. Table (la) de Peutinger, 11. Tour (la) de Maurifolet (Puy-de-Dôme), 137. Trépang (Pêche du), 79, 151. Tschérémisses (les), 31, 45. Vieil (le) orme de Salernes (Var), 145. Vitré (Ille-et-Vilaine), 73.

HISTOIRE.

Abbaye (l') des Vaux de Cernay, 177, 228. Ascension du Popocatepetl en 1522, 274. Béguinage (le) à Bruges, 289. Château (le) de Fougères, 257. Château (le) de Lavardin, 97. Château (le) de Sainte-Suzanne, 44. Confiscations pour cause de suicide, 32. Curtius persans, 347. Delft, 217, 239. Famine (la) de 1709, 108. Faux (les) nobles, 140. Juges (les) et la Justice dans l'ancienne France, 76. Guillaume le Taciturne (Assassinat de), 218. Peppin le Bref dans l'arène, 241. Pic (les), 358. Sainte-Sophie de Constantinople, 22, 51. Tamié (Haute-Savoie) et son abbaye, 397. Vitré en Bretagne, 74.

INDUSTRIE.

Bleu (le) d'outre mer, 187. Ce que l'on fait d'une plume d'oie, 241, 263. Conservation (De la) des bois de construction, 204. Faïences de Rouen, 60; de Moustiers et de Marseille, 163; de Paris, Saint-Cloud, Sceaux, 323. Inventeur (l') des aérostats en Chine, 236. Machine à coudre; Thimonnier (Barthélemy) (voy. t. XLII); suite, 66. Manufacture royale des Gobelins et Manufacture de draps fins et écarlates des Gobelins, 386. Métier à fabriquer les étoffes de soie unies, 25. Plus (les) grands navires du monde, 342. Podomètre (le), 187. Rails en acier, 351. Verreries, 394.

INSTITUTIONS, STATISTIQUE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Animaux comestibles de nos côtes, 79. Caisse d'assurances en cas d'accidents, 87. Colonies pénales; une révolte pacifique; un condamné devenu magistrat, 88. Doubles (les) fenêtres, 223. Edit de 1536 contre l'ivrognerie, 111. Famines (les); préjugés populaires, 107. Fourderaine (la), liqueur, 70. Houille et vins, marine commerciale, 366. Influence salubre de la lumière, 371. Installation d'un bain à domicile, 328. Juges (les) et la justice dans l'ancienne France, 76. Lettres de grâce accordées à un troupeau de pourceaux, 111. Pauvreté (la) en France, 103. Population de la Russie, 279 (voy. l'*errata*, p. 408). Port (le) de Bordeaux, 159. Potager (le) d'appartement, 378. Produits de l'Algérie, 20. Progrès matériels, 1867-1872, 27. Ressort (un) caché des forces productives de la France, 119. Révolution (la) agricole au dix-neuvième siècle, 311. Sou (un) de rente, 241. Valeur des forêts au moyen âge, 288. Ventilation, 391. Verreries, 394.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Admiration (l'), 163. Aliénés; exemple de la lenteur des progrès, 5. Ame (l'), 135. Attention (l'), 195. Aumône (Sur l'), problème de morale, 23. Aveugle, 171. Beauté (la) dans les œuvres d'art, 96. Bonheur domestique, 364. Bonté (la), extraits d'un livre, 366. Ce que j'ai vu sur une page, 170. Ce que tout homme se doit à lui-même, 311. Chimère (une) devenue réalité, 15. Choix des livres, 182. Ciel (le), 242. Conseils à un jeune homme, 279. Contre-sens séculaire passé à l'état de proverbe, 270. Courage (le), 127. Critique (De la) littéraire, 339. Défiez-vous de l'étincelle, 16. Dévouement, 219. Douceur (la) et la bonté, 256. Egalité des âmes, 59. Elocution, 379, Enigmes grecques, 91. Entre amis, 370. Excelsior! 167. Festins (les) des duellistes, 203. Hérédité des goûts : les Huber, 366. Immortalité (l'), 79. Instruction, 395. Jeux (les) utiles, 100. Lectures (les) intéressantes, 202. Liberté de l'homme, 382. Mères et enfants, 358. Origine d'une définition célèbre; Pascal, Rabelais, Empédocle, 358. Petits oiseaux (les), 355. Père et mère, 256. Point de roideur, 23. Politesse, courtoisie affabilité, 198. Premier (le) jour de mai, 162. Progrès des mœurs; l'intempérance au dix-septième siècle, 20 Prudence (Sur la), 395. Puissance de la volonté, 183. Quelques préceptes de Manzoni, 351. Qu'il faut traiter les affaires avec soin et sans empressement ni souci, 342. Rayon (un) de lumière, 279. Ressort caché des forces productives de la France, 119. Savants en province : Jouannet, 386. Souvenirs d'un petit jardinier, 63. Sur une tombe, 70. Temps (le), 19.

Nouvelles, Récits, Apologues, Anecdotes. — Afficheur (l') Collat, 64. Anciennes voitures, 196. A propos d'un paysage, 57. Ara et soubrette, 41. Attente (l'), 249. Bertoldo et Bertoldino, 114, Bocal (le) et le poisson rouge, 336. Canon (le) démonté, 105. Cardenillo, 259. Carrosse (le) du colonel Max, 353. Ce que j'ai vu à Karlheim, 371. Chagrin (le) et la joie, 163. Chant (le) sur la montagne, le canon dans la vallée, 283. Charrette (la), 407. Châtelain (le) de la Roche-Vindex, 188. Cheval (le) de Banks, 320. Cheval (le) de Pacolet, 207. Colonies pénales : une révolte pacifique, un condamné devenu magistrat, 88. Complaintes juives du treizième siècle, 319. Coupe (la) magique d'Eden-Hall, 207 Critique (De la) littéraire, 339. Curtius persans, 347. De la source à la chute du Trient, 337. Dernières paroles de Jérôme de Prague, 295. Esprit (l') de contradiction, 386. Fables de l'Arménien Vartan, 250. Faux (les) nobles, 140. Femme (une) qui n'est bonne à rien, 286, 290. Folie (la) de Manrique, 180. Furetière; le Roman bourgeois, 59, 67. Gentilhomme (un) orfévre, 271. Gildas Moreno, le fabricant de balais, 17. Hans Berner et ses fils, 318, 335, 345, 362. Heureux (l') berger, 406. Histoire d'un homme qui n'a ja-

mais rien vu, 2, 10, 30, 37, 42, 57, 82, 98, 118, 133, 150, 190, 205. Invitation à dîner de Scarron au peintre Mignard, 160. Légende (la) du roitelet en Normandie, 56. Légendes du Cyclope, de l'Ogre et de la Sorcière, 220. Longévité (Exemples de) au seizième siècle, 23. Maximilien-Joseph et le gardeur d'oies, 394. Nid (le), 203. Noblesse oblige, 202. Ondée (l'), 321. On demande une orpheline, 373, 382, 389, 403. Page (la) 115, 50, 61, 78, 93, 106, 122, 138, 154, 165, 174. Paysage, poésie espagnole du seizième siècle, 270. Pédant (le) joué, de Cyrano de Bergerac, 126, 143. Piazza universale de Garzoni, 300. Premières impressions à la vue d'un chemin de fer, 322. Prince (le) Temym et le marchand, 327. Protestation (une), 361. Rajah (le) Kurrna, 366. Rémouleur (le) de Dabo, 393. Repentir d'une ogresse, 160. Sanche (Don) le Tremblant, 240. S'approcher les uns des autres pour mieux se connaître, 272. Sire Thopas, poème du quinzième siècle, 329. Six capitaines pour un navire, 359. Sou (un) de rente, 241. Souvenirs d'un petit jardinier, 63. Sur une tombe, 70. Sylvestre (M.), 266. Toilette (la), 361. Toujours seul, seule partout, 210, 222, 234.

MARINE, PÊCHE.

Baleines échouées, 69. Loquette (la), 232. Houille et vins; marine commerciale, 366. Pêche des huîtres à Cancale, 37. Pêche du trépang, 79, 15. Plus (les) grands navires du monde, 342. Port (le) de Brest (voy. t. XLII, p. 332); suite, 83, 204, 276. Port (le) de Bordeaux, 159.

MŒURS, CROYANCES, COUTUMES, COSTUMES, MEUBLES.

Aiguille à crochet du seizième siècle, 320. Anciennes voitures, 196. Armes des Ashantis, 364. Béguinage (le) à Bruges, 289. Bergère (une) mongole, 266. Bonnets et chapeaux, 369. Bouffons et charlatans italiens au dix-septième siècle, 300. Brûle-parfums chinois, 112, 232. Casse-sucre hollandais du dix-septième siècle, 288. Châtiment des régicides, 261. Cheminées (les), 194. Chocolat (le) au temps de Louis XIV, 258. Ciseaux persans, 384. Citron, nom de chien, 156. Corsets et paniers, 219. Denier (le) du jeudi, à Burgos, 292. Dîner (un) bourgeois au dix-septième siècle, 160. Éperon (l') arabe, 168. Éteignoir du seizième siècle, 256. Etuis à ciseaux des seizième et dix-septième siècles, 172. Fer à repasser flamand du dix-septième siècle, 392. Festins (les) des duellistes, 203. Fête (la) du mont Beuvray, 148. Gril en fer du seizième siècle, 208. Guiterne du seizième siècle, 212. Juges (les) et la justice dans l'ancienne France, 76. Marques de boulangers et de pâtissiers arabes, 280. Menu d'un repas au quinzième siècle, 323. Pièce de mariage hollandaise, 360. Poête (un) à la cour des Comnènes, au douzième siècle, 167. Poudrière arabe, 88. Poupée (la) de la Merceria à Venise, 135. Religieuses (les) bouddhistes, 298. Sifflets péruviens, 36. Tinaja (la), 395. Verre d'eau (le) du Grand Seigneur, 112. Weibertag (le), fête des femmes dans la vallée de Münster, 341.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Ara et soubrette, tableau de Villa, 41. Attente (l'), tableau d'Anker, 249. Cancalaises au retour des bateaux, tableau de Feyen, 37. Carrosse (le) du colonel Max, tableau de Schuler, 353. Chancelier (le) d'Aguesseau, portrait par Tournière, 313. Charrette (la), tableau des frères Lenain, 408. Cottage (le), tableau de Constable, 129. Denier (le) du jeudi, à Burgos, tableau d'Ulmann, 393. Faïences de Saint-Cloud et de Sceaux, dessins d'Ed. Garnier, 324, 325. Leçon de dessin à l'école Cochin, tableau de Truphême, 49. Madone (la) des fleurs, tableau de Luini, 385. Méduse, par Léonard de Vinci, 315. Ondée (une), tableau de Von-Thoren, 321. Peinture (la) à fresque, 33. Portrait attribué à Porbus, 4. Rue de la Girafe, à Alger, tableau de Chataud, 201. Soirée de septembre dans la forêt de Fontainebleau, tableau de Lavieille, 57. Toilette (la), tableau de Baader, 360.

Dessins, Estampes. — Abbaye (l') de Tamié : vue générale et porte de l'église, d'après les lithographies d'un religieux de l'abbaye, 397, 400. Aguesseau (le Chancelier d'), dessin de Chevignard, d'après Tournière, 313. Anciennes voitures, dessin de J.-J. Cossiau, à Dresde, 191. Aqueduc sur le Mélès, à Smyrne, dessin de Lancelot, 340. Ara et soubrette, dessin de J. Lavée, d'après le tableau de Villa, 41. Atelier de tissage à Lyon, dessin de Jahandier, 25. Attente (l'), dessin de Baader, d'après Anker, 249.

Baleine (la) échouée, dessin de Bocourt, d'après une ancienne estampe, 69. Bateau-porte à Brest, dessin de Blanchard, 85. Béguinage (le) à Bruges, dessin de Stroobant, 289. Bonnets et chapeaux, dessin de Sellier, 369.

Canal (un) à Delft, dessin de Stroobant, 217. Carrosse (le) du colonel Max, tableau et dessin de Th. Schuler, 353. Cascade du Plat-à-Barbe, dessin de de Bar, 233. Cascade de Queureilh, dessin de de Bar, 189. Chant (le) sur la montagne, le canon dans la vallée, dessins de Schuler, 284, 285. Charlatan (un), dessin de Braün, 301. Charmeurs de serpents dans l'Inde, dessin de Sellier, 9. Charrette (la), dessin d'Ed. Garnier, d'après les frères Lenain, 408. Charrette chargée de tinajas, dessin de Sellier, 396. Château de Fougères, dessin d'Albert Tissandier, 257. Château de Lavardin, dessin de Tirpenne, 97. Château de Sainte-Suzanne, dessins de Catenacci, 44, 45. Chevrotains pygmées, dessin de Mesnel, 312. Chute de Bertoldino, Bertoldino et le baudet, 116, 117. Collat l'afficheur, d'après le comte de Caylus, 64. Cottage (un), dessin de Lepère, d'après Constable, 129. Croquis par Velasquez, 405.

Démosthènes, statue antique au Musée du Louvre, dessin de Chevignard, 281. Denier (le) du jeudi, à Burgos, dessin de Lavée, d'après Ulmann, 293. Dessin (un) de Goya, 181. Diable (le), dessin de Féart, 32. Dickens (Charles), dessin de Bocourt, 241. Dieppe, dessin de Garnier, d'après Cochin, 185.

Ecole (une) d'autrefois, dessin d'Alfred Beau, 269. Enfants (les) du bûcheron, dessin d'Alfred Beau, 101. Enterrement d'un chartreux à l'abbaye de Tamié, 400. Armes des Ashantis, dessin de Garnier, 364. Éperon arabe, dessin de Garnier, 168. Esquisse (une) du Parmesan, dessin de Chevignard, 245. Étrille (l'), dessin de Mesnel, 304.

Fabricant de balais à Valence (Espagne), dessin de Sellier, 17. Faïences françaises, dessins d'Ed. Garnier, 60, 61, 324. Fer à repasser du dix-septième siècle, dessin d'Ed. Garnier, 392. Fond du port de Brest, dessin de Gaudry, 276. Fontaine des Moines, à la Chartreuse de Pavie, dessin de Lechevallier-Chevignard 1. Fontaine de Top-Hané, à Constantinople, dessin de Sellier, 81. Fontaines à la Granja et à Aranjuez, dessins de Yan Dargent, 356, 357. Fox-How, maison de campagne du docteur Arnold, dessins de de Bar, 388, 389.

Gargouille du seizième siècle à Neuchâtel (Suisse), dessin d'Albert Tissandier, 144. Gloire aux vaincus! dessin de Bocourt, d'après le groupe de Mercié, 209. Gourami (le) et son nid, dessin de Mesnel, 352. Goya (Dessins de), 2, 261. Grange (la) aux Dîmes, à Provins, dessin d'Albert Tissandier, 133. Guiterne du seizième siècle, dessin de Sellier, 213. Gymnastique endiablée, dessin de Schuler, 373.

Habitations près d'Annonay, dessin de J.-B. Laurens, 152. Huygens, dessin d'Ed. Garnier, d'après Edelinck, 89.

Incomparable (l') monsieur du Bois, estampe ancienne, 141.

Joyau du seizième siècle, dessin de Sellier, 184.

Lampe antique, dessin d'Ed. Garnier, 48.

Madone (la) des roses, dessin de Chevignard, d'après Luini, 385. Manoir de Fontaine, dessin de Gaudry, 297. Manoir de la Poissonnière, dessin de Sellier, 190. Moloch (le) dessin de Mesnel, 365. Mont-Dore-les-Bains, dessin de Gaudry, 161. Moulin (le) de la Galette, à Montmartre, dessin d'Albert Tissandier, 376.

Nature (la) reprend toujours ses droits, dessin de Giacomelli, 105.

Ogre (l') du dix-huitième chant de Roland furieux, dessin de Pinelli, 221. Ondée (une), dessin de Lavée, d'après Van-Thoren, 321. Ormeau à Brignoles (Var), dessin de Tirpenne, 305. Ours blanc, dessin de Freemann, 265.

Pagus (le) et le château, à Smyrne, dessin de Lancelot, 341. Parquentier, dessin d'Ed. Garnier, d'après Dutiloir, 153. Pavillon (le) des Bains de la reine Anne, dessins de Catenacci, 348, 349. Peinture (la) à fresque, dessin de Chevignard, 33. Peppin le Bref dans l'arène, dessin de Cheviguard, d'après Isidore Bonheur, 241. Pic moyen épeiche, dessin de Freemann, 225. Pièces forgées de Temeswar (Hongrie), dessin d'Ed. Garnier, 104. Pied grallina (le) et son nid, dessin de Freeman, 93. Plaquette en bronze de Valerio Belli, 16. Poissons bizarres, dessins de Mesnel, 21. Pont supérieur et chute du Trient, dessin de de Bar, 337. Puits de l'abbaye des Vaux de Cernay, dessin de de Bar, 229. Portrait attribué à Porbus, dessin de Rousseau, 5. Promenade de magistrats, à Paris, au dix-septième siècle, dessin de François Chauveau, 77.

Récifs de coraux du Jura, dessin de Freeman, 253. Rémouleur (le) de Dabo, dessin de Schuler, 393. Rocher (le) de Caylus, dessin de de Bar, 124. Rue de la Girafe à Alger, dessin de Baader, 201. Rue Saint-Pavin la Cité, au Mans, dessin de Maignan, 169.

Saint-Affrique (Vue de), dessin de de Bar, 125. Salière du quinzième siècle, dessin de Sellier, 240. Salle (la) des pestiférés, à Jaffa, dessin d'Antoine Petit, 236. Sire Thopas et Sire Oliphaut, dessin de l'Hernault, 329. Statue de Mercure, par Rude, dessin de Sellier, 317.

Table de la fin du dix-huitième siècle, dessin de Sellier, 40. Tête antique au Musée d'Arles, dessin de Chevignard, 24. Tour (la) de Maurifolet, dessin de J.-B. Laurens, 137. Traquet (le) motteux et son nid, 377.

Usine de la Villeneuve, à Brest, dessin de Gaudry, 277.

Vieil (le) orme de Salernes, dessin de Tirpenne, 145. Vue du port de Brest, dessin de Sellier, 84. Vue intérieure de la mosquée de Sainte-Sophie, 53. Vues de la Penfeld à Brest, dessin de Gaudry, 204, 205.

SCIENCES.

Astronomie. — Éruptions volcaniques et jets d'hydrogène du soleil, 152. Indicateur (l') céleste Maupérin, 370. Phénomènes astronomiques en 1875, 70. Planète (la) Jupiter en 1874, 307. Véritable forme de l'orbite terrestre, et mouvement absolu de la terre dans l'espace, 254.

Botanique. — Conifères (les) et le reboisement, 90, 146.

Physique. — Atmosphère (l'), 173. Chambre noire portative, 92. Densité comparée des métaux, 236. Expérience curieuse, 144. Flammes (les) chantantes, 172. Influence salubre de la lumière, 371. Science (la) à bon marché; instruments d'observation, 6, 19.

Géologie. — Récifs de coraux des montagnes du Jura, 252.

Zoologie. — Animaux comestibles de nos côtes, 79. Animaux malfaisants (Destruction des), 135, 227, 295, 343, 367. Chevrotain (le), 312. Coléoptères : le Carabe doré, la Cicindèle champêtre, la Calandre des prés, 63. Étrille (l'), 304. Moloch (le) ou diable épineux, 365. Ours (l'), 265. Phylloxera (le), 331. Pic (le), 225. Pied grallina (le), 92. Poissons couveurs : le Gourami, 351. Poissons bizarres : le Monocentre du Japon, le Diodon, l'Ostracion à cornes, l'Oréosome conifère, 21. Pourquoi les hirondelles rasent la terre à l'approche de la pluie, 298. Traquet (le) motteux, 377.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE, FERRONNERIE.

Aiguille à crochet sculptée du seizième siècle, 320. Brûle-parfums chinois, 112, 232. Buste en bronze d'un Romain, 272. Cheminée de la renaissance, à Vitré, 193. Démosthènes, statue, 281. Diable japonais, 32. Éperon arabe, 168. Éteignoir du seizième siècle, 256. Ferronnerie : pièces forgées de Temeswar (Hongrie) 104. Fontaine des Moines, à la chartreuse de Pavie, 1. Gargouilles, 144. Gloire aux vaincus! groupe par Mercié 209. Gril en fer, du seizième siècle, 208. Guiterne sculptée, du seizième siècle, 213. Joyau du seizième siècle, 184. Lampe antique, 48. Musée (Projet de) de moulages, 271. Peppin le Bref dans l'arène, groupe par Isidore Bonheur, 241. Pierre tumulaire du Musée de Copenhague, 404. Plaquette en bronze de Valerio Belli, 16. Riccio (Buste de) par lui-même, 89. Salière du seizième siècle, en argent, 240. Statue de Mercure, par Rude, 314. Statue de sainte Catherine, dans l'église de Baume-les-Moines, 196. Tête antique, au Musée d'Arles, 24.